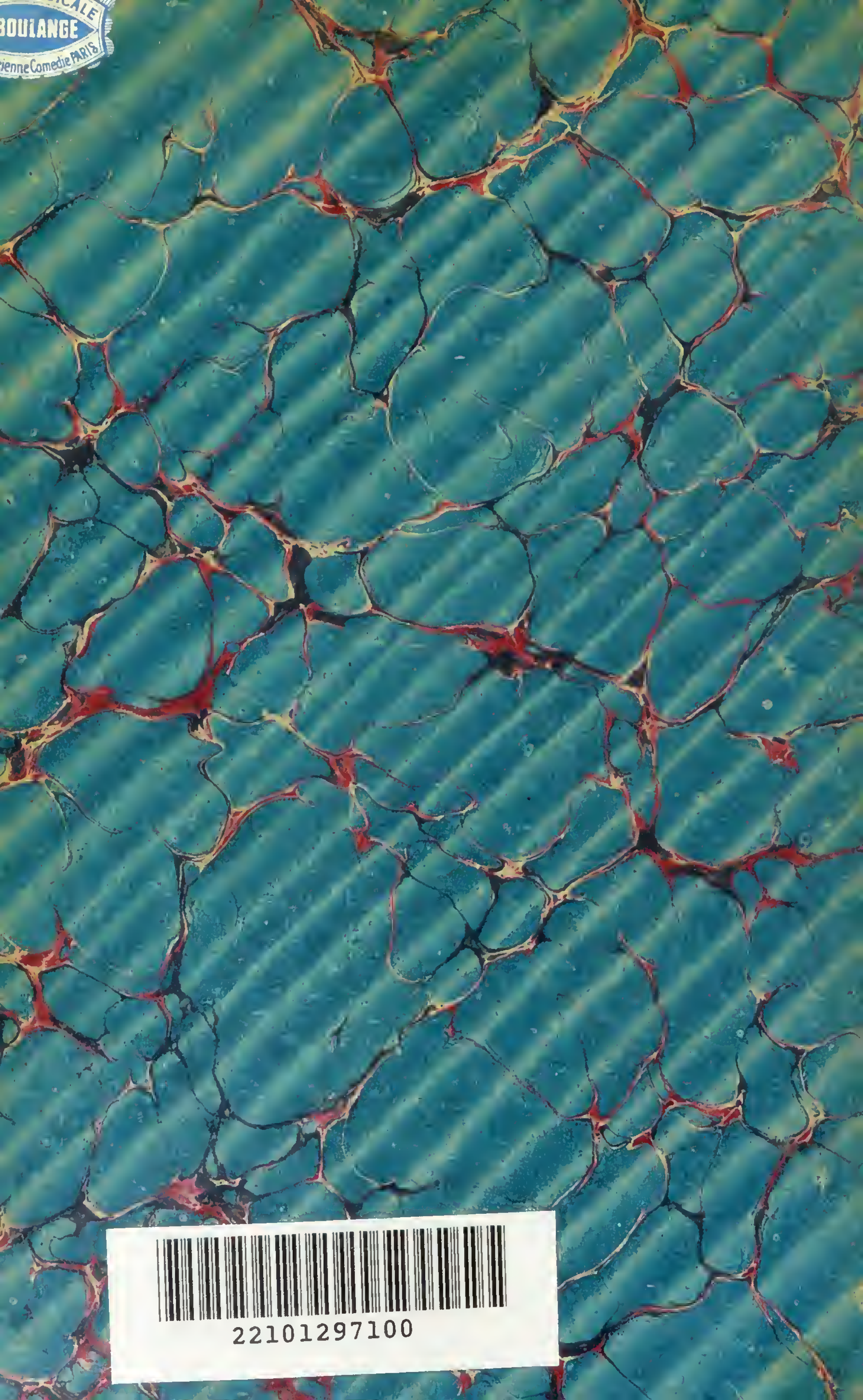



BOULANGE
Comedie PARIS
22101297100



LES SAINTS

PATRONS DES CORPORATIONS

ET PROTECTEURS SPÉCIAUX


E A
ESPE
RANCE
ET. AVCLAIRE. MOULINS

LES SAINTS
PATRONS DES CORPORATIONS
ET PROTECTEURS

SPÉCIALEMENT INVOQUÉS

DANS LES MALADIES ET DANS LES CIRCONSTANCES CRITIQUES DE LA VIE

PAR

Louis Du Broc de Segange

CHEVALIER DE L'ORDRE DE PIE IX ET DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES,
AUTEUR DE NOTRE-DAME DE MOULINS ET DES FAIENCIERS ET ÉMAILLEURS DE NEVERS.

PUBLIÉ PAR

Louis-François MOREL

Chanoine archidiacre de la Cathédrale de Moulins, Recteur de l'Externat Saint-Michel, ancien professeur de sciences, gradué pour l'enseignement secondaire, auteur de diverses publications.

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL
4, Rue Madame et 59, Rue de Rennes

AUTRES OUVRAGES DE M. DU BROC DE SEGANGE

La Faïence, les Faïenciers et les Emailleurs de Nevers par L. du Broc de Segange. — Nevers, 1863.

Notre-Dame de Moulins. — Guide historique, archéologique et iconographique à travers la Cathédrale, les chapelles, les vitraux, les peintures. 1 vol. in-18. Imp. C. Desrosiers, Moulins.

AUTRES PUBLICATIONS DU CHANOINE MOREL

(chez l'auteur a Moulins)

Vie et doctrine de Jésus-Christ. — En forme de Méditations pour tous les jours de l'année, ouvrage du P. Avancin, traduit et augmenté de trois méthodes d'oraison rédigées d'après les exercices de saint Ignace. Deux vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50.

L'art de bien mourir. — Pouvant servir de manuel aux confrères de la Bonne-Mort. Un vol. in-18 carré. Prix : 1 franc.

La montée de l'Ame vers Dieu. — Par l'échelle des créatures, opuscule du cardinal Bellarmin, traduit et enrichi d'une courte introduction avec des notes scientifiques qui le mettent au niveau des connaissances actuelles. 1 vol. in-18 carré. Prix : 1 fr. 50.

Traité des Champignons. — Au point de vue botanique, alimentaire et toxicologique, orné de plus de 100 figures. 1 vol. in-8°, *figures noires*, 4 fr.; *figures coloriées*, 8 fr. — Paris, Alcan, rue de l'Ecole de Médecine, 17.

Catéchisme romain ou Doctrine du concile de Trente. — Brièvement exposée en forme de Catéchisme. IV° édition, in-18. Prix : broché 0,25 ; cartonné 0,40.

Vie de saint Domnin martyr à Avrilly-en-Donjon (Allier) — *Extrait des légendes des Saints du Bourbonnais.*

Histoire du Montet-aux-Moines avec dissertations sur la voie romaine du Montet, la véracité du P. André et la généalogie des Bourbons anciens enterrés au Montet.

Vie de saint Marien, anachorète sur les bords du Cher en Bourbonnais.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MOULINS

Nous éprouvons une vraie consolation à appuyer, de notre plus affectueux suffrage, la dernière œuvre d'un chrétien aussi fidèle à son Dieu qu'ami dévoué à son Evêque. Jamais il ne nous avait été donné de rencontrer un homme du monde plus habile à ménager son temps pour l'étude et la culture des sciences et des arts : les recherches qu'a nécessitées le présent travail, sont une des nombreuses preuves de ce rare talent.

Au premier coup d'œil, le point de vue sous lequel est présenté le culte des Saints semblerait, de nos jours, devoir leur attirer beaucoup de clients. Jamais, en effet, on n'a plus parlé d'associations pour la sauvegarde des mêmes intérêts, et jamais on ne s'est préoccupé davantage de l'éloignement des souffrances physiques et de la conservation des santés.

Malheureusement, il n'en est pas de même à l'égard des conditions de morale publique et d'hygiène religieuse qui cimentent les associations professionnelles et préparent la guérison du corps. Dans la plupart des affiliations modernes, le secours que leurs membres sont appelés à se prêter mutuellement, pour se maintenir dans la pratique d'une vie honnête et chrétienne, ne les préoccupe guère, auprès de la conquête des jouissances terrestres et, pour un trop grand nombre de malades, la santé de leur âme est l'objet d'un soin bien moindre que la santé de leur corps.

Or, sans la foi, qui règle l'ordre de nos affections, il est impossible de plaire à Dieu et d'obtenir de la part des saints, identifiés à ses sentiments, l'emploi, près de Lui, de leur crédit en notre faveur : c'est que, selon la parole de Notre Seigneur, il nous est fait selon la mesure de notre foi. Il suffit d'ailleurs de lire attentivement l'Evangile pour se convaincre que, sous Sa main bénie, la guérison de l'âme était inséparable de celle du corps, et que, si elle ne la précédait, elle l'accompagnait toujours.

En l'absence de la foi et de ses aspirations célestes, aussi nécessaires à rendre prospères les associations civiles qu'à incliner le cœur des Saints au soulagement de nos infirmités corporelles, ne nous étonnons donc pas de les voir user rarement de leurs secourables attributions. Ce n'est pas de leur part manque de bonne volonté, c'est de notre côté défiance de leur pouvoir et, dans nos appréciations des biens du ciel et de la terre, un renversement d'idées qui les blesse par son contraste avec les leurs et les indispose contre nous.

Puisse le rappel des prospérités attachées aux religieuses pratiques de

leur culte et le souvenir des guérisons, compagnes des conversions, souvent dues également à leur intercession, suggérer à tant de chrétiens oublieux de leurs intérêts éternels, un soin de leur âme au moins égal à celui de leur corps ; nul doute qu'alors pour témoigner leur satisfaction de cette correspondance à leur patronage spirituel, le principal à leurs yeux, les Saints ne se fassent une joie de manifester leur puissance en répandant plus fréquemment dans l'ordre temporel des bienfaits profitables au salut de leurs clients ou à l'édification de tous.

Tel est le succès que mon amitié souhaite aux enseignements contenus dans ce livre et le seul désormais auquel son auteur puisse être sensible.

Moulins, le 19 novembre 1886, en la fête de Sainte Elisabeth de Hongrie.

† *PIERRE, Evêque de Moulins.*

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE PAMIERS

Pamiers, le 25 avril 1887.

A Monsieur du Broc de Segange, *capitaine commandant au 8e hussards, Vienne (Isère).*

Monsieur,

J'ai parcouru, avec un pieux intérêt, le premier volume de la grande œuvre de Monsieur votre père, que vous avez bien voulu m'envoyer, « *Les Saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie.* »

Trop tôt réuni à ces bienheureux, dont il a voulu consacrer par ce monument la puissance auprès de Dieu et la vigilante bonté en faveur des hommes, Monsieur votre père a eu le bonheur de laisser après lui des mains pieuses pour recueillir et pour publier ces travaux dont on peut dire qu'ils arrivent à leur heure ; car notre Société rassasiée d'utopies, sentira peut-être le besoin de remonter aux sources des traditions nationales et de l'antique prospérité.

Son cœur de chrétien et de Français avait été ému par le spectacle du manque d'union et d'assistance entre les hommes de même profession ; c'est en effet l'une des infirmités sociales les plus regrettables de notre époque ; il l'a compris, il en a cherché la cause et les remèdes dans ses patientes études, et il a pu apprécier en toute évidence le rôle prépondérant que l'invocation, que l'exemple et que la protection des Saints ont exercé aux meilleures époques de notre histoire sur les corporations des métiers, comme aussi sur l'état physique et moral des particuliers ; à

ce défaut d'union, aux misères individuelles de toute sorte, il s'est efforcé de porter remède en montrant, par l'histoire, quels trésors d'espérance et de force nos aïeux ont su puiser dans la charité du Christ, dans les exemples des saints, dans leur patronage et dans leur intercession.

La corporation était pour le peuple, après le foyer domestique, la grande famille ; elle a répondu au besoin des faibles de s'unir, de s'entr'aider, de se défendre ; elle a vécu de ce besoin ; comme aussi elle a abusé de sa puissance pour devenir tracassière et exclusive, et elle en est morte.

Ce besoin d'autrefois, il subsiste toujours, il se révèle même dans certaines circonstances avec une énergie inconnue aux âges dans lesquels la liberté d'association, au lieu d'être une théorie sonore, était entrée dans les mœurs ; d'autre part la tendance de l'homme à tirer des meilleures pratiques des conséquences abusives, n'est pas diminuée. Mais qu'est devenu l'idéal de ces associations vivantes et bienfaisantes ? Où est le souffle qui les animait ? le protecteur qui du haut du ciel veillait sur leurs intérêts ? le saint patron sur lequel devait prendre modèle chacun de leurs membres ?

Il est au ciel, nous répond le pieux écrivain. Et nous, nous pouvons ajouter que, si le ciel ne s'est pas éloigné de nous, hélas ! les regards de l'homme se sont détournés du ciel. Souvenons-nous donc qu'au jour de sa prospérité, chaque corporation avait là-haut son protecteur, son guide ; qu'elle portait son nom, qu'elle arborait son image, qu'elle invoquait son appui, et qu'elle trouvait dans son culte une fraternité issue d'une foi et d'une charité divines. Pour revivre, il faut que l'association se tourne de nouveau vers le ciel ; tel est le grave enseignement historique qui découle de cette vaste nomenclature du patronage des Saints sur les corporations, tel est le côté social chrétien, éminemment pratique de l'œuvre de Monsieur du Broc de Segange.

Il en découle aussi un autre enseignement d'un intérêt moins général, mais néanmoins très précieux : les défaillances, les maladies physiques ou morales de chacun de nous en particulier, les fléaux qui lui viennent de la nature vivante ou inanimée, les catastrophes sociales contre lesquelles tous ses efforts sont impuissants, ont de tout temps, et spécialement dans les âges chrétiens, fait sentir au malheureux le besoin d'un protecteur surnaturel. Comme les corporations, l'homme individuel l'a trouvé en Dieu par l'intercession des Saints ; il a éprouvé leur secours avec une efficacité si évidente que, depuis de longs siècles, il invoque le même saint pour le même mal déterminé, et le nombre de ces célestes médecins est comme infini ; leurs noms associés aux noms des infirmités guéries par eux remplissent ce volume.

Avec le saint Concile de Trente (session XXIV) nous professons « que

les Saints qui règnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu des prières pour les hommes ; que c'est une chose bonne et utile de les invoquer et supplier humblement, et d'avoir recours à leurs prières, à leur aide et à leur assistance pour obtenir des grâces et des faveurs de Dieu » ; et nous voyons avec joie dans « *Les saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie* » notre foi confirmée par la constante pratique du peuple chrétien et par la bienfaisante intervention, en notre faveur, des Saints auprès de Dieu.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mon respectueux dévouement en Notre Seigneur.

† *PIERRE-EUGÈNE, Evêque de Pamiers.*

APPROBATION
DU RÉVÉREND PÈRE DOM GAUTHEY
ABBÉ A SAINTE-MARIE-MAGDELEINE

Abbaye de Sainte Marie-Magdeleine à Marseille, le 5 avril 1887.

A M. l'Abbé Morel, *chanoine à Moulins.*

Monsieur le Chanoine,

J'ai reçu le pieux et savant livre « *Les Saints patrons des corporations et protecteurs* » que vous avez heureusement édité. Je vous suis reconnaissant de n'avoir pas reculé devant cette tâche difficile. Il eut été bien malheureux que ces trésors de bonne et sainte érudition restassent ignorés. Ce livre fera un grand bien, il pénétrera peu à peu, mais il pénétrera et contribuera pour sa part à nous tirer du naturalisme dans lequel nous croupissons et à nous relever en haut vers cette céleste patrie où tient sa cour le Roi immortel des siècles entouré de ses millions d'anges et de ces multitudes innombrables de Saints, nos protecteurs et nos amis.

Je regrette que vous m'ayez nommé dans la préface en avançant une chose bien inexacte. M. du Broc ne m'a jamais soumis ses travaux. Avant d'entrer au monastère, c'est-à-dire il y a trente ans, je lui donnai quelques petites notes sur les attributs de quelques Saints et je lui traduisis le livre du protestant Henri Alt ; mais ce fut tout. Dès ce temps-là je désirais beaucoup voir paraître ce livre ; je suis heureux que vous l'ayez publié pour la gloire de Dieu et de ses Saints parmi lesquels ce bon serviteur fidèle est allé prendre place.

Agréez, Monsieur le Chanoine, l'expression de mes remercîments et des sentiments respectueux avec lesquels je suis votre très humble serviteur en Jésus-Christ.

† *Fr. J. Chr. GAUTHEY, abb.*

AVANT-PROPOS

N se demande pourquoi ceux qui écrivent pour traiter des sujets édifiants, disparaissent souvent sans jouir du fruit de leur travail, sans même en connaître le résultat, tandis que les auteurs de romans et de tristes insanités spéculent sur leurs œuvres immorales et recueillent des éloges dans les journaux, dans les salons, et jusque dans les bouges dont ils ne dédaignent pas l'approbation.

Je ne sais si je me trompe ; mais je crois deviner une grâce providentielle, cachée sous cette apparente sévérité divine.

Dieu ne veut pas qu'une manifestation flatteuse, ou un succès de résultat obtenu, enlève à l'esprit le mobile désintéressé qui l'a fait agir et qu'il trouve une récompense en dehors de lui-même.

S'il en est ainsi, comme je le suppose, je ne puis me plaindre d'avoir vu l'ami et le compagnon de ma vie m'être enlevé à l'heure où il achevait un travail long, consciencieux, lui ayant coûté tant de labeurs, tant de recherches, qu'il semblait avoir acquis des droits au but moralisateur et instructif qu'il se proposait.

Pendant près de huit ans, je me rappelle l'avoir vu traduire tantôt les Bollandistes, tantôt les *Acta sanctorum* et compulser grand nombre d'anciens auteurs qu'il signale dans ses notes. En outre, ne se fiant qu'imparfaitement à ses lumières, il écrivait dans tous les diocèses pour avoir des renseignements. Il soumettait ses travaux à dom *Gauthé*, prieur des Bénédictins de Ste-Madeleine à Marseille. Il écoutait également avec déférence les observations, les conseils

de Monsieur l'abbé Morel, érudit chanoine de la Cathédrale de Moulins, dont le concours dévoué devait ensuite, hélas ! me devenir nécessaire et précieux quand il fallut propager ce manuscrit resté entre mes mains, comme un legs sacré.

Actuellement, il ne me reste plus qu'à invoquer les saints énoncés dans les pages suivantes ; eux seuls feront fructifier la semence qu'ils ont répandue jadis et que s'est efforcé de recueillir leur humble admirateur Louis du Broc de Segange.

A. M. O***



PRÉFACE



Nonobstant le dicton populaire, « il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints », il est incontestable néanmoins que le culte et l'invocation des saints datent des premiers temps du christianisme, et se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Ce culte consistait principalement, comme le dit l'abbé Martigny (1), à implorer leur protection, à visiter les Basiliques sous leur vocable et à célébrer leur *Natalia*, qui exprimait non pas la naissance suivant la chair, mais la naissance à la vie éternelle. Les premiers autels, en forme de tombeaux, renfermaient les reliques des Martyrs, et sous Constantin, quand l'Eglise put exercer son culte au grand jour, elle établit comme règle de ne célébrer les saints mystères que sur les ossements de ces mêmes Martyrs ; bientôt elle associa à ces mêmes honneurs ceux de ses enfants qui, sans verser leur sang, s'étaient sanctifiés par des vertus plus modestes et elle les désigna sous le nom de *confesseurs*.

Quant à l'invocation des saints (2), saint Cyprien écrivait en 248 (épist. LVII) « que les hommes vivant encore sur la terre, sont aidés par les prières des saints qui règnent auprès de Dieu ». Cette invocation constante dans la primitive Eglise, est surtout caractérisée par de nombreux monuments épigraphiques pendant la période du moyen-âge, les peintres, les sculpteurs, les mosaïstes, à travers les magnifiques épopées qu'ils retraçaient à l'envi sur les murs et sur les verrières de nos cathédrales, tenaient à honneur d'y introduire les saints en les présentant aux fidèles comme des défenseurs toujours prêts à voler à leur secours. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant de la grande famille chrétienne pouvait chaque jour épeler, sur nos monuments religieux, les sublimes pages de l'ancien et du nouveau Testament, la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, celle de sa très sainte Mère et la belle légende de tous ces saints bienheureux, l'élite de la cour céleste. Le peuple qui avait, sans cesse sous

(1) *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, p. 583.
(2) — — p. 585.

les yeux, la représentation des plus beaux traits de courage et de vertu, comme aussi la preuve la plus éclatante de la puissance divine dans les miracles de ses élus, y puisait les inspirations les plus nobles et les convictions les plus fermes.

Ecoutons maintenant le concile de Trente (25e session, ch. 32, parag. 2) (1) : « Le saint concile enjoint à tous les évêques et aux autres qui ont « la charge et la fonction d'enseigner, d'instruire avec soin les fidèles « selon l'usage de l'Eglise catholique et apostolique, reçu dès les pre- « miers temps de la religion chrétienne, le sentiment unanime des « saints Pères et les décrets des saints conciles, de l'invocation et de « l'intercession des saints, de la vénération des Reliques et de l'usage « légitime des images, leur apprenant que les saints qui règnent avec « Jésus-Christ, offrent à Dieu leurs prières pour les hommes et qu'il est « bon et utile de les invoquer humblement et de recourir à leur inter- « cession, secours et assistance, pour obtenir de Dieu des faveurs par « Notre Seigneur Jésus-Christ, son fils, qui est seul notre rédempteur « et notre sauveur ; (*leur apprenant également*) que ceux qui nient qu'on « doive invoquer les saints qui jouissent au ciel de l'éternelle béatitude, « ou qui soutiennent qu'ils ne prient pas pour les hommes, que c'est « une idolâtrie de les invoquer et de réclamer leurs suffrages, que c'est « se mettre en contradiction avec la parole de Dieu et déroger à l'hon- « neur de Jésus-Christ, le seul médiateur entre Dieu et les hommes, « que c'est une folie de supplier de cœur ou de bouche les bienheureux « du ciel, ceux-là *ont des sentiments impies.....* (*impiè sentire*) » après avoir recommandé expressément la vénération des Reliques des saints et démontré l'utilité dans les églises d'avoir et de conserver les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des autres saints (2) pour instruire le peuple et lui graver dans l'esprit les articles de notre foi, il conclut ainsi : « Si quelqu'un enseigne une doctrine ou a des sen- « timents contraires à ces décrets, qu'il soit anathème. »

Ces privilèges extraordinaires accordés aux saints et consacrés par l'Eglise, n'ont rien qui puisse ni étonner ni surprendre, quand on pense qu'ils ont été et sont encore après tout sur cette terre les successeurs et les continuateurs des Apôtres avec leur physionomie propre. Or, Notre Seigneur avait dit à ses apôtres : (3) « Guérissez les malades, ressuscitez « les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. » Et ailleurs : (4) « Ceux qui auront cru, chasseront les démons en mon nom, ils parleront

(1) Traduction de M. l'abbé Guyot, p. 752, 2e vol.

(2) *Aliorum sanctorum.* Même texte du Concile de Trente. Dans la IVe session d'un autre concile, celui de Latran qui eut lieu en 769, cet arrêt est fulminé : « Si quelqu'un refuse de vénérer, selon la doctrine des Pères, les saintes images de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la Vierge Marie, sa mère, et *de tous les saints,* qu'il soit anathème. »

(3) *St Mathieu*, ch. X, v. 8.

(4) *St Marc*, ch. XVI, v. 17.

« des langues nouvelles ; ils prendront les serpents et s'ils boivent « quelque poison mortel, il ne leur nuira point. » Et enfin : (1) « En « vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera aussi les « œuvres que je fais et il en fera de plus grandes encore. »

Jamais plus magnifique programme, confié à la coopération des saints, n'a reçu une plus éclatante solution, non seulement dans les premiers siècles de l'Eglise, mais encore dans les derniers qui viennent de s'écouler, comme le constatait, en 1659, le chanoine Collin dans son naïf langage (2) :

« ...Il est asseuré que, si la nature n'a point de remèdes pour soulager « nos maux, la bonté divine ne manque pas d'industrie pour les guérir, « et que, bien souvent, Dieu nous envoye une entière et parfaite santé, « par l'entremise de quelques-uns de ses plus intimes amis auxquels il « semble qu'il ait affecté la guérison des maladies les plus incurables. « Leurs intercessions sont les médicamens qui violentent la nature et « nous remettent en santé, lorsque les remèdes humains sont les plus « inutiles ; et de là vient que nous voyons tant et tant de saints invo- « qués avec grand succès en quantité de maux particuliers pour lesquels « la nature n'a point eu de remèdes. »

Les saints ont encore un autre mérite bien précieux à nos yeux : c'est qu'ils ont vécu de la même vie que nous ; aussi parmi toutes les grâces que Dieu nous a faites, nous ne saurions trop le remercier de nous avoir gratifiés d'intermédiaires aussi puissants, d'autant plus accessibles à nos invocations qu'ils ont ressenti toutes nos faiblesses, toutes nos défaillances, toutes nos misères, toutes nos angoisses.

Quand on parcourt les grandes collections hagiologiques, on constate immédiatement que les requêtes, quelles qu'elles soient, présentées avec la simplicité et la foi d'un cœur vraiment pieux, ont toujours été et sont encore accueillies par les saints avec la bienveillance chaleureuse de nos amis les plus dévoués, et tous les précédents, établis par l'exercice séculaire de leur incessante charité, nous autorisent à les invoquer non pas seulement dans les calamités publiques ou les maladies sérieuses, mais encore contre les plus minimes souffrances et toutes les petites contrariétés de la vie.

La lecture de ces pages, à la fois si émouvantes, si variées et surtout si édifiantes, donne lieu à une autre remarque ; c'est qu'à l'instar de la généralité des médecins qui sont consultés indistinctement pour toutes les affections, pour toutes les maladies, la grande majorité des saints apporte également aide et assistance dans toutes les circonstances critiques et opère toutes les guérisons spirituelles et corporelles, quelle que

(1) *St-Jean*, ch. XIV, v. 12.

(2) I. Collin, chanoine théologal de l'Egliso do St-Junien. *Vie des saints* du diocèse de Limoges. Préface.

soit la variété des maladies ; mais néanmoins, à côté de ces praticiens qui avaient embrassé à la fois toutes les branches de la médecine, ont surgi les médecins *spécialistes* qui ont étudié particulièrement telle ou telle infirmité, telle ou telle affection et auxquels on s'adresse préférablement, le cas échéant.

Il en est de même parmi les saints. Par des motifs souvent inexpliqués, transmis par la tradition, il est parfaitement établi qu'un assez grand nombre d'entre eux étaient et sont encore invoqués spécialement dans certaines circonstances et dans certaines maladies. Ce qui le prouve surabondamment, c'est que l'on appelait *mal de saints* (1) les maladies auxquelles la médecine ne pouvait apporter aucun remède ; aussi, les affections pour lesquelles on invoquait *ces saints spécialistes*, n'étaient même plus désignées par leur nom, dans le langage populaire, mais bien par le nom du *saint guérisseur* :

La Goutte s'appelait *le mal de saint Maur.*
La Fistule — *le mal de saint Fiacre et de saint Quirin.*
Le Cancer — *le mal de saint Gilles.*
Le Rhume — *le mal de saint Aventin.*
L'Ivresse — *le mal de saint Martin.*
L'Ulcère — *le mal de saint Eloy.*
L'Erysipèle — *le mal de saint Antoine.*
La Gale — *le mal de saint Méen et de sainte Reine.*
La Folie — *les tranchées de saint Mathurin et le mal de saint Nazaire.*
La Lèpre — *le mal de saint Job.*
L'Epilepsie — *le mal de saint Jean-Baptiste.*
La Pauvreté — *le mal de saint François*, etc., etc.
Les Convulsions s'appelaient *la maladie de saint Barthélemy.*
Les Boutons et les maux à la figure s'appelaient *le mal de saint Laurent.*
Les Maladies inflammatoires — *le mal de saint Sylvain.*
Les Maladies nerveuses — *la danse de saint Guy.*

Parmi ces saints *spécialistes*, il y a lieu de placer également les saints *protecteurs* et *patrons* des diverses *professions* et *métiers*. On sait qu'avant la proclamation des *immortels* principes de 89, chaque ouvrier était membre d'une corporation ou d'une confrérie. « Les avantages de ces « associations, dit Ch. Ouin Lacroix (2), en rendirent la coutume si « générale, que, depuis les métiers les plus obscurs jusqu'aux plus « brillants, il ne s'en vit pas un seul qui ne possédait sa croix, sa ban« nière, son chapelain et ses statuts. »

Un des grands bienfaits des corporations était de régler d'une façon

(1) Voir *Dictionnaire de Trévoux* à ce nom.
(2) *Histoire des anciennes corporations et métiers de Rouen*, etc. Voir les sources.

claire et parfaitement définie, les rapports entre le patron et l'ouvrier, en admettant pour ce dernier la liberté de bien faire et en éloignant pour lui une infinité de causes du mal. Un des premiers articles de chaque confrérie, consacrait rigoureusement, sous peine d'une forte amende, le repos du dimanche et des fêtes « que nous voulons être « employé au service divin, conformément aux constitutions canoni- « ques, » disait le statut des *charpentiers de Paris* en 1651. Les statuts des *tailleurs* de Montpellier (1), 1323, contiennent l'engagement de ne jamais travailler, ni le dimanche ni le jour des quatre principales fêtes de la Vierge ou de celles des Apôtres... ; même engagement était pris par les *cordonniers* et les *frippiers* de la même ville en 1320 et 1322, et aussi par les *meuniers* du Lez et de la Mosson en 1323. Il était même interdit aux *barbiers* de raser le dimanche sous peine d'une amende de 5 sols, comme nous l'apprennent les statuts de la corporation des *barbiers* d'Amiens (2).

Dans la compagnie des couleuvriniers de cette même ville d'Amiens (lettres patentes de Louis XI, 2 mars 1472), le blasphème du nom du Seigneur, les paroles indécentes, sales et déshonnêtes, l'invocation du malin esprit, étaient autant de délits punis par une amende de cinq sols, jusqu'au recouvrement de laquelle le délinquant était privé de l'entrée du Jardin (3).

Toute coalition d'ouvriers était sévèrement prohibée. Pour être apprenti dans un corps de métier, il fallait être né « *de loyal et légitime mariage* ». Pour être admis comme ouvrier, il fallait être né ou naturalisé Français. Le postulant était repoussé de la corporation (4) « s'il n'était « homme honeste, de bonne vie et conversation et qu'autrement n'ait « été atteint d'aucun larcin au dit métier, crime, blâme, reproche ou « aucun vilain cas digne de repréhension ».

« Rien n'était plus sage que cette organisation chrétienne du travail, dit M. Arthur Loth (5). Pour l'ouvrier, c'était le travail, le bien-être, l'indépendance et la dignité ; pour le consommateur, la sécurité. On avait de bon et loyal ouvrage contrôlé par la corporation. Il régnait, dans tous les corps de métier, une probité industrielle bien rare de nos jours. Le produit était de bon aloi, toujours fait consciencieusement et avec goût. L'artisan, attaché à son état, avait l'amour-propre de son travail ; il faisait bien. On doit aux corporations cet art général, ce goût dans la fabrication qui fait rechercher aujourd'hui les moindres produits de l'industrie des siècles passés. »

(1) *Commune de Montpellier*, par M. Germain, IIe vol., p. 257.
(2) Cité par l'abbé Corblet, d'après Augustin Thierry (Mon. du Tiers-Etat), 2 vol., p. 22.
(3) Ate Janvier 1855, Amiens.
(4) Cité par M. Clément Beauclert, ; journal de l'Assemblée nationale du 27 janvier au 7 février 1874, auquel nous empruntons plusieurs autres citations,
(5) *Univers*, 7 septembre 1875.

La base de ces confréries, comme nous venons de le dire, étant essentiellement chrétienne, la plupart des corps de métier faisait imprimer l'office de leur saint patron, spécialement destiné à leur usage. Nous avons sous les yeux celui de *saint Louis*, roi de France et confesseur, à l'usage de Messieurs les *marchands merciers*, *grossiers* et *joaillers* de la ville de Paris, en 1749.

En tête du volume se trouve un portrait de *saint Louis*, revêtu du manteau royal et penché sur un crucifix. Au bas de la gravure on lit ces vers qui sont une grande leçon de théologie politique. Les rois d'aujourd'hui devraient bien la méditer et la mettre en pratique, s'ils avaient quelque souci de leur propre salut et de celui de leurs sujets :

Roys, Louis est votre modèle.
Il régnait : mais du Tout-Puissant
Il était le sujet fidèle ;
C'est s'élever en s'abaissant

Dans la prose de la messe, on lit cette belle strophe adressée à *saint Louis :*

Christo conjungas populos
Et principes et milites,
In rege figas oculos ,
Defendas regni limites.

Faites que les grands, les soldats et le peuple, soient toujours unis en Jésus-Christ ; ayez toujours les yeux attachés sur l'héritier de votre couronne; défendez les limites de son état.

Qu'on compare maintenant l'ouvrier des corporations priant pour son roi et pour son pays, tel qu'il existait encore il y a un peu plus d'un siècle, avec l'ouvrier de nos jours, tel qu'il est sorti des mains des philosophes, des libéraux, des libres-penseurs et des radicaux, l'ouvrier qui travaille le dimanche, qui exhale chaque jour sa haine contre la société, « qui sait, comme le dit un spirituel romancier (1), que ce n'est pas Dieu qui tonne, qui n'a d'autre fête que l'ivresse morne du lundi », et enfin, qui ne se fait aucun scrupule, dans les rangs de l'Internationale, de livrer sa patrie à l'étranger.

Une des premières préoccupations des membres des confréries ouvrières, était de choisir leur patron. Souvent c'était un saint dont la profession avait quelque analogie avec le corps d'art et métier. C'est ainsi que *saint Fiacre* était préféré par les *jardiniers* ; *saint Yves*, par les avocats ; *saints Crépin* et *Crépinien*, par les cordonniers ; *saint Georges*, par les hommes de guerre, etc., etc.

L'analogie néanmoins n'existait pas toujours. La grande renommée d'un certain nombre de saints les fit rechercher et adopter par plusieurs corps d'arts bien différents. *Saint Louis* entr'autres, qui avait réglementé et approuvé les statuts des premières corporations, était le patron d'une

(1) *Sybile*, d'Octave Feuillet.

foule de métiers et de professions très distinctes. Enfin, assez souvent, les patrons de ces associations étaient choisis d'après certains *faits et gestes* tirés de leurs légendes qui avaient fixé plus particulièrement l'attention populaire.

Cette étude est exclusivement réservée aux *saints spécialistes* tels qu'ils viennent d'être définis. J'ai dû d'abord établir un répertoire par lettres alphabétiques, de *toutes les invocations spéciales* ainsi que de tous les *patronages* indiqués dans les hagiographes ou dans d'autres ouvrages depuis St-Grégoire de Tours jusqu'aux auteurs les plus récents de notre époque, et aussi d'après les renseignements fournis par un grand nombre de diocèses. Cette première tâche accomplie sur l'échelle la plus large, il en restait une autre bien autrement considérable à remplir, celle qui consistait à expliquer les motifs de chaque invocation et de chaque patronage. Pour atteindre ce but, j'ai dû avoir recours à toutes les vies des saints, générales et particulières, et surtout à nos vieux Légendaires que le peuple, zélateur passionné du surnaturel, a toujours particulièrement affectionnés ; mais malgré toutes mes recherches, il m'a fallu encore laisser inexpliqué un certain nombre d'invocations et de patronages, pour cette raison surtout que les actes de beaucoup de saints ont été perdus en totalité ou en partie, et que les patronages ont été souvent adoptés, sans autre cause déterminante que celle d'une prédilection spontanée de la part d'un ou plusieurs membres de différentes corporations.

On remarquera d'ailleurs ici qu'en cherchant à expliquer les origines des *Invocations spéciales* adressées aux saints par le récit de quelques-uns de leurs actes, je n'ai nullement la prétention d'écrire une nouvelle vie des saints. J'aurai soin d'indiquer toutes les sources où j'aurai puisé, et je me fais d'avance un devoir de citer pour les avoir mis plus particulièrement à contribution *les Bollandistes* et *les petits Bollandistes* (1) qui, avec leur titre modeste, n'en tiennent pas moins haut et ferme le drapeau de leurs devanciers. J'espère qu'en feuilletant ces pages, l'idée viendra à nos lecteurs de consulter plus amplement les vies de tous ces bienheureux si édifiantes et si palpitantes d'intérêt. De cette façon, j'aurai atteint mon but le plus cher : la plus grande glorification des saints.

Quant aux explications que j'essaierai de donner sur les *Invocations spéciales*, je ne me dissimule pas qu'elles provoqueront plus d'une fois le sourire des esprits superbes qui n'ont jamais compris *la foi du charbonnier* (2), et qui ne manqueront pas de crier à la superstition. A ce

(1) 7e édition.

(2) C'est la foi simple, naïve et bonne, qui croit sans se soucier de comprendre (*journal des curieux*). A ce sujet, le *Dictionnaire de Trévoux* mentionne cette historiette fort en vogue autrefois :

Le diable voulut un jour tenter un charbonnier. — Que crois-tu ? lui demanda-t-il. — Je crois ce que l'Eglise croit. — Et que croit l'Eglise ? — Elle croit ce que je crois. Le diable se retira confus.

sujet dans le XIIe volume d'octobre (1) les Bollandistes font remarquer que dans la dévotion populaire, il y a, entre les saints et les choses pour lesquelles on les invoque, un certain lien de communauté relative qui souvent ne consiste absolument que dans la similitude du nom du saint avec celui de l'affection dont on implore la guérison. Ils citent entr'autres *saint Dodon*, abbé de Walers (en latin *Dodo*) qui était invoqué pour les maladies du *dos* et des *reins* dans la Thiérache en Picardie (2). Comme il est de l'essence du caractère allemand de ne rien parfaire sans l'intervention du tact qu'ils considèrent comme un signe de confiance et d'affection, il en résulte que les malades appliquent leurs dos contre les objets qui ont appartenu ou sont censés avoir appartenu à saint Dodon (3). « Dans cette coutume, s'écrie notre bollandiste, il n'y a pas plus de « superstition que dans l'action de toucher le bord du vêtement de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, de s'appliquer les linges qui ont touché « le corps de saint Paul ou de se placer sous l'ombre de saint Pierre. »

Sur le territoire de Lobbes (4) les habitants appliquent leur dos sur une belle tombe qui se trouve dans la crypte de l'église paroissiale de St-Ursmars et qui représente Guillaume Caulier, abbé de Lobbes. Le peuple s'est persuadé que c'était celle de *saint Dodon* : « En cela, il se « trompe certainement. poursuit encore notre bollandiste ; mais il ne « se trompe pas en invoquant le secours de *saint Dodon*. On ne doit « donc pas s'étonner, si souvent Dieu, même dans les temps les plus « modernes, exauce les prières de ces hommes simples, fortifiées par « l'intercession du saint abbé de Walers. »

Je n'ai en aucune façon l'intention (je le déclare bien franchement) de discuter, et encore moins de garantir l'authenticité et la véracité de chacun de tous ces récits épars dans les vieux manuscrits, et dans les anciens livres de tous les pays. Je m'attends néanmoins au reproche qui me sera fait d'avoir péché contre les règles du goût et de la critique. C'est là l'expression consacrée par les Aristarques étroits et compassés qui veulent tout soumettre à la nécessité d'une démonstration historique rigoureuse sans tenir aucun compte de la tradition. Ces types de rationalisme aimeraient mieux marcher sur un serpent que se trouver face à face avec une *légende* : cependant le mot *légende* vient du mot latin *legenda* et indique par conséquent une chose qui *doit être lue* : or les choses qui *devaient être lues* le jour de la fête d'un saint dans les sanctuaires et dans les assemblées religieuses, ne pouvaient être que la biographie et le panégyrique de ce saint, composés avec des documents

(1) Page 623.
(2) Comprise aujourd'hui dans le département de l'Aisne.
(3) « *In quo more non plus est superstitionis quam in tactu fimbriæ vestis Christi Domini, aut in applicandis Pauli sudariis et in umbra Petri excipienda.* »
(4) Abbaye de Bénédictins dans l'évêché de Liége, sur la Sambre. à 4 lieues de Charleroi.

authentiques, quand il en existait, et aussi avec les souvenirs de la tradition.

Parmi toutes ces légendes qui le plus souvent impriment à chaque saint une physionomie spéciale, et font rayonner autour de lui une auréole à la fois charmante et singulièrement poétique, l'Eglise avec la sûreté du discernement qui la caractérise, a fait un premier choix dont la constatation la plus marquée est inscrite dans les bréviaires autorisés des divers diocèses. Elle a toléré en outre et abrité, pendant plusieurs siècles sous les voûtes de ses temples, les représentations d'autres légendes que j'appellerai de second choix, telles que celles de saint Christophe, saint Nicolas, saint Georges, etc., qui n'ont pas trouvé place, il est vrai, dans le bréviaire, mais qui néanmoins méritent encore quelque respect pour l'hospitalité qui leur a été donnée dans une foule de sanctuaires. Il n'est pas étonnant que le peuple, les ayant toujours sous les yeux, ne soit venu y puiser des motifs d'invocations spéciales et de divers patronages.

Il y a d'autres légendes beaucoup moins respectables (en petit nombre il est vrai), comme celle ayant trait au patronage exercé par saint Eloy sur *les chevaux* et *les mulets*, qu'il sera néanmoins indispensable de relater pour essayer d'expliquer les pratiques séculaires de la piété générale et privée.

On est donc en quelque sorte obligé d'admettre qu'en l'absence de documents irréfragables, la tradition est un fait matériel qu'on ne saurait négliger, quand il s'agit de remonter aux causes premières d'usages, d'habitudes et d'institutions installés depuis des siècles. Ce qui arriva au savant Baronius le prouverait suffisamment (1) ; il raconte qu'il avait entassé de nombreux et concluants arguments pour démontrer que *Félix*, successeur de *saint Libère*, n'avait été ni pape, ni martyr ; lorsqu'au moment où personne ne s'y attendait, on découvrit sous l'autel de saint Cosme et saint Damien, à Rome, ses reliques avec cette inscription : « *Corpus sancti Felicis papæ et martyris qui damnavit Constantium* » (2).

Dans les grands siècles de foi, les faits merveilleux des légendes de nos saints, lors même qu'elles n'étaient pas considérées comme parfaitement authentiques, étaient acceptés dans une certaine mesure comme moyen d'édification, et aussi le célèbre Gerson, au concile de Constance, ne craignait pas de dire (3) : « L'Eglise reçoit toutes ces choses et permet « de les lire, non pas qu'elle détermine qu'il soit de nécessité de salut « de les croire ; mais parce qu'elles sont utiles pour inspirer des senti- « ments de piété et pour édifier les fidèles. »

(1) A. Bourassé et Manceau. *Histoire des verrières du chœur de l'Eglise métropolitaine de Tours.*

(2) *Reliques de saint Félix, pape et martyr, qui condamna Constance.*

(3) *Quæ omnia suscipit Ecclesia et legi permittit, non quod determinet talia de necessitate salutis esse credenda ; sed quia proficiunt ad commovendos affectus pios fidelium et in ædificationibus ipsorum.*

Pour terminer dans ce même ordre d'idées, je citerai encore un passage d'une Notice de M. de Kerdanet, placée en tête de la *Vie des saints de la Bretagne Armorique* (1) par Fr. Albert-le-Grand qui avait été attaqué assez violemment par dom Lobineau. auteur lui-même d'une *Vie des saints de Bretagne* publiée en 1725. « Enfin, s'écrie-t-il, que n'a-t-on « pas dit encore de notre P. Albert, relativement aux prodiges qu'il « rapporte sur la foi des anciens? Comme s'il était le seul qui eut rappelé « ces prodiges ; comme si les bollandistes et tant d'autres savants, comme « si les Pères de l'Eglise eux-mêmes. n'avaient rien fait de semblable. « Saint Athanase n'a-t-il donc pas raconté les merveilles de la vie de « saint Antoine, et rapporté les prestiges que le démon employait pour « séduire ou effrayer le saint solitaire ? Théodoret a-t-il craint de décrire « la vie étonnante et presque incroyable de saint Siméon Stylite ? Saint « Sulpice Sévère, celle de saint Martin ; saint Jérôme, celle de saint « Paul, ermite, et Rufin, celle des solitaires d'Orient ? Les Œuvres de « St Grégoire de Tours n'offrent-elles pas également une multitude de « faits du même genre. et ce savant évêque en est-il moins regardé « comme le père de notre histoire ? »

Je demande pardon au lecteur d'avoir insisté peut-être trop longuement sur ce dernier point ; mais je suis de ceux qui croient que la plume et la parole nous ont été octroyées par Dieu, afin que nous puissions toujours expliquer, clairement et sans ambage, le but de toutes nos pensées et de toutes nos actions. Je serais bien heureux si ces pages obtenaient le singulier privilège de remettre en honneur quelques-uns de nos saints si fort négligés aujourd'hui, eux que nos pères tenaient en une constante vénération, soit en exposant leur image sur les murs de leurs habitations, soit en lisant le soir à leurs familles les simples et naïfs récits de nos vieux légendaires qui embaumaient toute la maison de leurs pieux aromes.

Maintenant, humblement soumis à la sainte Eglise romaine et au jugement de son chef infaillible, je suis prêt à corriger, en les désavouant hautement, toutes les erreurs doctrinales que j'aurais pu commettre, et même à supprimer entièrement ce travail, dans le cas où il serait jugé contraire à la loi de Dieu et à ses divins enseignements. Je déclare, d'ailleurs, ne donner à mes récits qu'une valeur historique et ne réclamer pour eux qu'une autorité purement humaine.

(1) Réimpression en 1837. Brest. P. Anner et fils, imprimeurs, rue Royale, 54. Albert-le-Grand était religieux et prêtre de l'Ordre des Frères prédicateurs. La première édition avait paru à Nantes de 1634 à 1636.

N.-B — Chaque fois qu'il sera donné en français un passage de l'ancien ou du nouveau Testament, il sera tiré de la traduction de l'abbé J.-B. Glaire.

Les citations énoncées sous le nom général des *Bollandistes*, comprennent non-seulement les dissertations et les critiques qui appartiennent en propre à ces religieux ; mais aussi tous les documents manuscrits ou imprimés qu'ils ont insérés dans leur grande collection ; documents qu'il eut été trop long de citer avec les noms de leurs auteurs. On les retrouvera d'ailleurs facilement au jour indiqué pour la fête de chaque saint dans les *Acta sanctorum*.

MOIS DE JANVIER

1er JANVIER

SAINT ODILON (ODILO) [1] ABBÉ DE CLUNY

Xe ET XIe SIÈCLE. — 962-1049

Contre la Jaunisse. — Pour les âmes du Purgatoire.

Berald, son père, surnommé le Grand à cause de ses grandes vertus, appartenait à l'Auvergne et était le seigneur de Mercœur. Sa mère s'appelait Gerberge et se fit religieuse à Saint-Jean d'Autun, après la mort de son mari. *Odilon*, étant encore enfant sous la garde de sa nourrice, fut entièrement perclus de ses membres. Cette femme l'avait déposé, pour quelques instants, à la porte de l'église de Notre-Dame du Puy. Le petit *Odilon*, se voyant seul, fit si bien de ses pieds et de ses mains qu'il finit par se rouler jusqu'au pied de l'Autel. Au moment où il put en saisir le parement, par une assistance miraculeuse de la Sainte Vierge, il parvint à se dresser sur ses pieds : ses membres se dénouèrent subitement et sa nourrice le retrouva complétement guéri.

Aussitôt que l'âge le lui permit, il se fit prêtre ; puis il demanda à être admis parmi les Religieux de Saint Benoît à Cluny. Ce fut saint Mayeul, troisième Abbé de l'ordre, qui présida à sa réception. Bientôt notre nouveau moine acquit un tel degré d'avancement dans toutes les vertus, que saint Mayeul avant de mourir à Souvigny en Bourbonnais, où il se trouvait accidentellement, l'an 993, le désigna pour son successeur, bien qu'il n'eut encore que 31 ans d'âge et quatre années de profession.

Il serait trop long d'exposer l'agrandissement merveilleux qu'il imprima au saint ordre dont il était l'abbé général, sa dévotion envers le Saint Sacrifice de la Messe, son affection pour la Sainte Vierge, les trésors inépuisables de sa charité qu'il prodigua surtout pendant la famine de 1016, en vendant les vases sacrés et les ornements précieux de son Église, et même la couronne impériale que saint Henri, IIe du nom et empereur, lui avait envoyée comme un témoignage de sa vénération et de son attachement. Nous n'entreprendrons également pas de décrire tous les miracles et tous les prodiges qu'il opéra en faveur de ceux qu'il voyait dans la misère, nous n'en citerons que deux qui rappellent la multiplication des pains par Notre Seigneur Jésus-Christ. Un grand nombre de religieux était venu de loin pour recevoir la bénédiction de leur abbé ; au milieu des entretiens qui avaient stimulé leur piété, le

(1) Alias *Odile* (Odilus, Odo).

soir était arrivé et *Odilon* n'avait à leur offrir que les poissons qui lui étaient destinés. Il les fit servir néanmoins, malgré leur exiguïté ; les moines en furent tous rassasiés, et il en resta encore assez pour en distribuer abondamment aux domestiques et aux pauvres.

Une autre fois il traversait un pays de montagnes et il avait rencontré de pauvres pèlerins auxquels il avait fait distribuer tout le vin qu'il portait pour lui et ses compagnons ; mais lorsqu'on se mit à table, toutes les bouteilles vides se trouvèrent pleines de fort bon vin (1).

Parmi les grands actes de la charité de *saint Odilon*, on ne saurait trop signaler son zèle pour le soulagement des Ames du Purgatoire. Depuis qu'il était abbé de Cluny, il n'avait cessé de les recommander aux prières de tous ses religieux ; mais bientôt il fut puissamment encouragé dans cette voie par des révélations qui furent faites à un saint ermite et à quelques-uns de ses religieux.

Un pèlerin de Rhodez, revenant de Jérusalem, fut obligé de relâcher en Sicile à la suite d'une tempête. Un saint Ermite le reçut très charitablement dans sa cellule et lui demanda s'il connaissait *Odilon*. Sur sa réponse affirmative, l'Ermite chargea le Pèlerin d'aller trouver le prieur de Cluny à son retour et de lui raconter que, près de son ermitage, il avait souvent vu la terre s'entr'ouvrir, en vomissant des flammes qui soulevaient des millions d'âmes souffrant des tourments insupportables pour purger leurs péchés ; et qu'à travers leurs cris lamentables, il entendait les imprécations horribles des diables contre l'abbé de Cluny et ses religieux, qui, par leurs mortifications et leurs prières continuelles, leur ravissaient, avant le temps, un grand nombre d'âmes du Purgatoire.

Singulièrement fortifié par ce récit, *Odilon* ordonna que la Commémoraison des Fidèles défunts se ferait dans tous les monastères de son obédience, le deux novembre, lendemain de la fête de tous les Saints. Cette ordonnance fut bientôt mise en pratique dans l'Église universelle.

D. Papebrock (2), dans ses *Acta sanctorum*, place la prière suivante au-dessous du portrait gravé de *saint Odilon*, qui laisse voir au fond derrière lui, les âmes du Purgatoire au milieu des flammes :

CURA DEFUNCTORUM

Deus qui S. Odiloni inspirasti, Ecclesiam tuam ad SUBSIDIUM ANIMARUM PURGATORII, *annuè excitare, da nobis maculas omnes ita hic eluere ut ipsis juvandis aptiores, pœnas ibi tolerandas evadere mereamur.*

Ora pro fidelibus Defunctis.

SOLLICITUDE POUR LES MORTS

Dieu qui avez inspiré à *saint Odilon* d'exciter annuellement votre Église à venir au *secours des âmes du Purgatoire*, accordez-nous d'effacer ici toutes nos taches, de telle sorte qu'étant plus aptes à aider ces mêmes âmes, nous méritions d'échapper aux peines que nous aurions à souffrir dans ce même lieu.

PRIEZ POUR LES FIDÈLES TRÉPASSÉS.

La réputation de sainteté et de vertu d'*Odilon*, avait pris un tel accroissement que les Papes, les Empereurs et les Rois tenaient à honneur d'entretenir des relations avec lui et de lui demander des conseils, lorsqu'à son retour de Rome, il vint mourir dans un couvent de Cluny à *Souvigny en Bourbonnais*, le jour de la Circoncision, comme il l'avait prédit. Il avait tellement excellé dans l'observation de la règle et de la discipline de l'ordre de Cluny, qu'il fut surnommé l'*Archange des Moines*.

(1) C'est en souvenir de ces actes de charité que M. *Séraphin Denechau*, sculpteur, l'a représenté avec un pain à la main sur la nouvelle façade de la Cathédrale de Moulins.

(2) *Acta sanctorum*. 2 volumes in-32. Antverpiæ. 1694.

Parmi les nombreux monastères érigés par *saint Odilon*, Jacques Branche (1) signale celui de la *Volte de Chillac*. « On y garde, dit-il, « avec un grand honneur, la chasuble et l'aube de ce sainct. Ceux qui « sont atteints de *la Jaunisse*, y trouvent le remède de leur mal, ainsi « qu'il m'en a arrivé à moy-mesme et dans le jour que j'y allai faire « ma dévotion. *Ita me Deus adjuvet.* »

Les reliques de *saint Odilon* ont été brûlées en 93, avec les riches trésors que renfermait le prieuré de Souvigny. On voit encore dans l'Église deux châsses en pierre sculptées; les portraits des deux grands saints de l'ordre de Cluny, *Mayeul* et *Odilon*, sont peints sur les panneaux des deux portes du petit monument qui date du XVe siècle (2).

SAINT THAUMAST ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE (3)

Ve SIÈCLE

Contre la Fièvre. — Les Maux de dents. — Les coliques des Enfants.

On a très peu de détails sur la vie de *saint Thaumast*. Voici le résumé présenté par *la grande vie des Saints* (4) d'après Saint-Grégoire de Tours et l'annaliste *Bouchet*.

« *Saint Thaumast*, évêque Régionnaire, dont on ne sait pas le lieu de naissance, étant venu à Poitiers, y mourut et fut enterré, non loin de l'église de Saint-Hilaire.

« L'annaliste Bouchet, cité par M. de Chergé dans ses *Vies des saints du Poitou*, qui écrivait au XVIe siècle, exprimait l'opinion que le tombeau de *saint Thaumast* était un de ceux que la piété des fidèles vénérait dans la chapelle de Saint-Barthélemy (détruite il y a peu d'années). Dès le temps de saint Grégoire de Tours, les personnes affectées de la *Fièvre* ou *du mal de dents*, cherchaient dans la poussière de la pierre qui fermait ce tombeau, un remède à leurs souffrances et telle était, selon la croyance populaire, l'efficacité de cette pierre imprégnée des vertus du saint évêque, qu'à cette époque la tombe était déjà perforée en plus d'un endroit. Dans les derniers temps, les mères y portaient leurs jeunes enfants *atteints de coliques*.

« Le récit de saint Grégoire de Tours semble nous autoriser à fixer vers le Ve siècle l'époque où vivait ce saint évêque. »

SAINT FÉLIX DE BOURGES

VIe SIÈCLE.

Contre la fièvre et pour recouvrer la vue.

Saint-Félix, évêque de Bourges, assista au 4e concile de Paris, en 573. Il conservait dans l'adversité la même sérénité de visage que dans la prospérité. Bien que ses vertus lui attirassent généralement l'admiration

(1) *Saincts d'Auvergne*, tome I, page 121.
(2) Pierre DAMIEN, SURIUS, RIBADANEÏRA, Jacques BRANCHE, *les petits Bollandistes*.
(3) *Des Maumaques*, habitants de la Picardie entre Noyon et Compiègne, *Momociacum* ou *Maumaciacum* était leur ville, qui n'est plus qu'un village. Des rois de la première race y ont séjourné.
(4) PLANCY et DARAS (Paris, 1872).

et l'amour, il eut pourtant de nombreux ennemis qui lui faisaient souffrir des outrages et des persécutions incroyables, mais il ne s'en troublait point. Aussi, après sa mort, Dieu se plut à faire éclater sa sainteté qu'il avait cachée avec soin pendant sa vie ; il mourut, croit-on, en 576.

D'après saint Grégoire de Tours, la poudre que l'on grattait sur la pierre de son tombeau et qui fut remplacée plus tard par un couvercle de marbre, délivrait promptement beaucoup de gens malades des fièvres, soit quartaines, soit tierces, soit quotidiennes (1). — Les *Petits Bollandistes* disent que cet usage existe encore dans tout le Berry.

Un aveugle de Bourges recouvra la vue en touchant son cadavre.

SAINT MOCHUAN ou CRONAN (MOCHUANUS sive CRONANUS)

RELIGIEUX EN IRLANDE

VIIe SIÈCLE

Patron des Mineurs.

Dès son enfance, *Mochuan* difforme et atteint à la tête d'une affection qui fait tomber les cheveux, avait été destiné par ses parents à la garde d'un troupeau de moutons, et aussi il avait reçu une éducation plus que médiocre ; mais un saint homme, du nom de *Congallus*, étant entré dans la maison de son père, découvrit par une intuition divine que *Mochuan* était orné de tous les dons du ciel ; après l'avoir arraché à son troupeau, sans le consentement de son père, Congallus l'emmena dans son monastère où il se fit religieux.

Initié bientôt par les Moines à la culture des lettres sacrées, il brilla par les vertus les plus éminentes et par le don des miracles. Nous n'en citerons qu'un seul ; celui qui le fit choisir pour *patron* par les *Mineurs*. *Saint Jechin*, abbé de *Jobhar*, aujourd'hui *Jouve* dans le comté de Meath (Irlande), avait, contre l'avis des hommes de l'art, bâti un moulin au pied d'une montagne aride. Toutes les constructions étaient terminées, il ne manquait plus que l'eau, pour faire tourner la meule. *Jechin* et ses religieux se trouvaient dans une grande anxiété, quand tout à coup ils voient arriver *Mochuan* et lui font part de leur embarras.

Après s'être concertés avec lui, ils s'acheminent tous ensemble vers un lac situé à deux mille pas du Monastère, et là *Mochuan*, avec la pointe de son bâton, fait un petit trou dans la chaussée du lac et vers la direction du moulin. *Jechin* et les religieux suivent son exemple et bientôt, à travers la montagne transpercée, l'eau, coulant miraculeusement par un conduit souterrain, fait irruption près du moulin de *Jobhar*.

Après avoir fondé dans le comté de Kerry un monastère appelé *Balla*, qui donna également son nom à une ville, *Mochuan* mourut à l'âge de cinquante-six ans. — (*Bollandistes.*)

(1) *De la gloire des Confesseurs*, c. 102.

DEUX JANVIER

SAINT ADÉLARD (ADELARDUS) (1) 9e ABBÉ DE CORBIE

VIIIe ET IXe SIÈCLE. — 826

Patron des Jardiniers. — Contre le Typhus, les Contagions et la Fièvre rouge.



Il eut pour père le comte *Bernard*, fils de *Charles Martel.* Il était donc neveu de *Pépin le Bref* et cousin germain de *Charlemagne* qui le nomma comte du palais. Lorsque *Charlemagne* répudia *Hermengarde*, fille de *Didier*, roi des Lombards, pour épouser Hildegarde, Adélard, réprouvant ce divorce, se retira à l'abbaye de Corbie ; bien qu'il n'eût que vingt ans, il renonça au brillant avenir que sa naissance lui donnait le droit d'espérer. Après qu'*Adélard* eut fait profession, l'abbé, pour éprouver l'humilité du nouveau moine, lui donna l'emploi de *Jardinier* du couvent. Il était donc tout simple pour les *Jardiniers* de réclamer son patronage.

Pour échapper à l'admiration de la foule des visiteurs, qu'une abnégation aussi complète attirait à Corbie, *Adélard* prit le parti de se réfugier au Mont-Cassin où il put vivre tranquille pendant quelque temps sous le plus strict incognito ; mais bientôt des émissaires de *Charlemagne* l'ayant découvert dans cette retraite, il fut obligé de revenir à Corbie. Quelque temps après, cédant aux instances réitérées de la communauté et du Prieur lui-même, il dut accepter la dignité d'Abbé.

Charlemagne qui avait la plus haute opinion du caractère d'*Adélard*, lui confia les fonctions les plus considérables et les plus délicates à la fois. Il l'envoya entr'autres en qualité de ministre d'Etat auprès de son fils Pépin, roi des Lombards.

Au milieu de toutes ses grandeurs politiques, *Adélard* brillait par toutes les vertus du plus humble des religieux ; il trouvait le temps pour assister au concile d'Aix-la-Chapelle et au concile provincial de Reims ; mais, dit un de ses biographes modernes (2), tant de qualités naturelles qui portèrent la réputation d'*Adélard* jusque chez les Grecs et les habitants des Iles ; « tant de vertus éprouvées qui lui firent donner « par son siècle les glorieux surnoms de *Jérémie,* d'*Antoine,* de *Grégoire* « et d'*Augustin*, ne l'empêchèrent pas de devenir la victime de l'injus- « tice et de la jalousie. »

Effectivement, après la mort de Charlemagne, Louis le Débonnaire, circonvenu par d'indignes calomniateurs, exila Adélard à Lérins. Ce ne fut qu'au bout de sept années que ce roi faible, mais pieux, ayant conçu un vif regret de son injustice, rappela *Adélard* de son exil.

Avant de mourir, *Adélard* eut la consolation de fonder une nouvelle *Corbie* en Saxe, sous le nom de *Corwey*, près d'Hœxter en Westphalie, sur les bords du Weser. Il bâtit également avec son frère Wala, un monastère de femmes à Herford sur le Weser.

(1) *Adalhart, Adalhard, Adhalard, Athelard, Adelrad, Aslard, Adælard, Allart, Alard, Alard.* — *Adhalardus, Adalhardus, Adalhartus, Adhælardus, Adelhartus, Adelhardus, Alhardus, Alardus, Athelardus.*

(2) L'Abbé Jules Corblet, *Saints du diocèse d'Amiens*, 1er vol., p. 30.

« La nouvelle *Corbie*, dit M. Ozanam (1), devint pour le Nord de « l'Allemagne ce que *Fulde* était au centre et *Saint-Gall* au midi ; elle « donna à la Saxe une école savante et un clergé national. Auprès « d'elle s'éleva pour l'éducation des femmes le couvent de Gander- « sheim (2) où des filles et des veuves d'empereurs vinrent prendre le « voile. Ainsi la colonie monastique acheva la conquête de Charle- « magne...... »

Adélard mourut quelques jours avant la fête de Noël de l'année 825, à la suite d'une *fièvre violente*. Les Bollandistes (3) mentionnent qu'à Corbie, près de l'autel d'*Adélard*, on voyait d'élégants lits de repos sur lesquels les *fiévreux* avaient l'habitude de se coucher pour être guéris. C'est également près de l'autel qu'était accroché le tableau qui représentait la mort du Saint. Mabillon (*Acta sanct.*) s'exprime ainsi sur l'invocation contre la *fièvre* :

Ad eum confugiunt Febricitantes quibus aqua intincto dente Sancti benedicta propinari solet.	Les *Fièvreux* ont recours à lui et ont l'habitude de boire de l'eau bénite dans laquelle on plonge une dent du Saint.

Cette invocation contre la *fièvre* doit puiser son origine dans la nature de la dernière maladie du saint.

Plusieurs églises de Belgique et des Pays-Bas sont placées sous le vocable de *saint Adélard*. Le diocèse de Gand célèbre sa fête et on lui rend un culte tout spécial à Huysse, lieu de sa naissance. D'après le curé de cette localité, *saint Adélard* serait aussi invoqué *contre le typhus* et les *Maladies contagieuses*.

(S. Paschase Radbert, *moine de Corbie*. — *La mère* de Blemur, — *l'Abbé* Corblet). — *Petits Bollandistes*.

SAINT DÉFENDANT ou DEFENDENT (DEFENDENS)

MARTYR AVEC SES COMPAGNONS

IVe SIÈCLE

Contre les Loups, l'Incendie et l'Epilepsie. — Dans les calamités publiques.

Saint Défendant était soldat et l'on croit qu'il faisait partie, avec ses compagnons, de la Légion Thébaine que l'empereur Maximien fit massacrer presqu'entièrement dans les plaines d'Agonne. Ce farouche persécuteur des chrétiens, à peine arrivé à Marseille, se préoccupa surtout d'anéantir les détachements de la légion Thébaine qui, à la suite d'une mission lointaine, se trouvaient dans cette contrée. *Saint Défendant* et ses compagnons furent donc livrés aux bourreaux, après avoir été torturés, sans qu'aucunes souffrances pussent ébranler leur courage, ils reçurent le coup de la mort, comme de glorieux martyrs.

Les chrétiens, pendant la nuit, s'emparèrent de leurs corps pour que les païens ne fussent pas tentés de violer leurs sépultures. Le secret fut strictement gardé sur le lieu où ils avaient été déposés. Ce ne fut que deux siècles plus tard que le saint évêque de Marseille, Théodore,

(1) La *Civilisation chrétienne chez les Francs*, p. 274.
(2) Que M. Ozanam paraît confondre avec l'Abbaye d'Herford.
(3) Tome 1er, p. 1086.

découvrit leurs reliques et fit élever, sur leur tombeau, une église qui n'existe plus aujourd'hui ; mais leur culte est resté cher aux Marseillais. Si l'on ne confond pas *saint Défendant*, martyr à Marseille, avec un autre saint du même nom, son culte, d'après Ferrarius, se serait étendu dans les régions subalpines, à Chivaso, dans le diocèse de Turin, à Casal, capitale du Montferrat, à Novarre, etc.

Ferrarius raconte également qu'un habitant d'un bourg du diocèse de Casal, le jour de la fête de *saint Défendant*, au lieu d'aller à la Messe, avait rapporté de la chasse des perdrix qu'il se proposait de faire cuire, quand tout à coup les oiseaux ressuscités s'envolèrent et lui-même perdit à l'instant l'usage de ses yeux. Comprenant toute l'étendue de sa faute, il se repentit amèrement ; après avoir fait amende honorable à l'autel du saint martyr, il obtint son pardon et recouvra la vue.

Les Bollandistes (1) mentionnent, d'après *Charles* évêque de Novarre (2), que *saint Défendant* était représenté avec un costume militaire et qu'il était invoqué *contre les loups et pour arrêter les incendies*. L'abbé Corblet (3) rapporte également que *saint Défendant* est invoqué à *Faverolles* (Somme) contre *le mal caduc*. Il est plus que probable que la première invocation, celle *contre les loups*, tire son origine de la signification même du nom du saint (*Défendant* ou *Défenseur*), qui implique une protection contre une agression quelconque.

Dans son mandement contre le choléra (à la date de juillet 1884, *Univers*, 21 juillet) Mgr Robert, évêque de Marseille, signale *saint Défendant* comme un saint auquel Dieu s'est plu à accorder *un crédit particulier dans les malheurs publics* et il prescrit de l'invoquer *contre le fléau* qui sévit chaque jour.

(GALESINIUS, — DU SAUSSAYE, — *les Bollandistes*, — PLANCY et DARAS).

SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE, SOLITAIRE

FIN DU Vᵉ SIÈCLE.

Patron des Patissiers.

On l'appelle *saint Macaire* le jeune pour le distinguer de *saint Macaire* d'Egypte, surnommé l'Ancien. Il vendait à Alexandrie des *Pâtisseries* (4), c'est le souvenir de son ancienne profession qui l'a fait choisir pour *Patron* par les *Pâtissiers*. Epris d'un grand amour pour la solitude, *Macaire* vint se mettre sous la direction de saint Antoine, qui lui donna l'habit monastique. On ne saurait se faire une idée des mortifications qu'il s'imposa dans la vie érémitique. Ayant appris qu'un solitaire ne mangeait qu'une livre de pain par jour, il eut la pensée, pour mieux mortifier son appétit, de mettre des petits morceaux de pain dans une bouteille de terre et de ne manger que ce qu'il en pouvait tirer avec les doigts ; ce qui fit que, pendant trois ans, il mangea tout au plus cinq onces de pain par jour.

On lui dit qu'à Tabeunes les disciples de saint Pacôme ne mangeaient rien de cuit pendant le carême. Il voulut faire la même chose pendant

(1) 1ᵉʳ vol., p. 1085.
(2) Lib. 1. *Historiæ ecclesiæ suæ*.
(3) 4ᵉ vol., p. 226 de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*.
(4) *Bellaria*, disent les Bollandistes.

sept années, ne se nourrissant que d'herbes crues ou de légumes trempés seulement dans l'eau froide. Bientôt Macaire voulut aller reconnaître lui-même la discipline de Tabennes. Après avoir quitté son habit et traversé d'affreux déserts, il arriva *incognito* à la porte du monastère de Pacôme qui refusa de l'admettre, étant trop vieux pour qu'il pût s'habituer au régime de la maison : ce ne fut qu'au bout de sept jours qu'on finit par se rendre à ses sollicitations, et là il étonna tellement les religieux par ses austérités qu'ils vinrent porter plainte à leur Abbé, disant qu'il leur avait amené un homme qui vivait comme s'il n'était qu'un pur esprit, sans chair et sans os, et qui semblait n'être venu chez eux que pour les condamner. Ce ne fut que par une révélation divine que Pacôme parvint à savoir qu'il avait dans son couvent *Macaire* dont il avait entendu parler depuis longtemps, et il se jeta dans ses bras en remerciant Dieu d'avoir comblé son désir le plus cher, celui de pouvoir contempler le grand solitaire.

De retour dans son couvent, *Macaire* s'était proposé de combattre le sommeil et comme épreuve, d'après le récit de Pallade, il passa vingt jours et autant de nuits à découvert, brûlé pendant le jour par la chaleur et transi par le froid durant la nuit ; mais, au bout de ce temps, il fut obligé de se jeter promptement dans une cellule où il s'endormit, sans quoi il serait tombé en défaillance.

Une autre fois, ayant éprouvé des tentations contre la pureté, il alla au désert de Scété s'exposer nu aux moucherons dont les aiguillons, dans cet endroit, sont si pénétrants, que la peau même des sangliers n'est pas à l'épreuve de leurs piqûres. Puis, après avoir passé six mois en cet état, il revint avec son corps tellement couvert de pustules et d'ampoules, qu'on ne put le reconnaître qu'au son de sa voix.

Saint Macaire avait passé au moins soixante ans dans la solitude quand il termina par sa mort une vie de prodiges et de saintes austérités (1).

(PALLADE, — *les Bollandistes, — l'abbé* PAUL GUÉRIN).

SAINT VIANCE ou VINCENTIEN, PALEFRENIER

Contre les maladies des animaux.

Viance naquit en Anjou, dans une condition servile. Le duc d'Aquitaine, son seigneur, le fit élever à sa cour avec son fils. Un jour, il l'emmena à Cahors ; l'évêque de cette ville, charmé de ses qualités et de ses talents supérieurs, le demanda au duc pour la cléricature et l'obtint malgré l'opposition de son fils Barontus. Le duc étant mort peu de temps après, Barontus réclama son camarade Viance, et l'envoya surveiller ses écuries dans son pays natal.

(1) *La danse Macabre* ou le *Triomphe de la Mort*, est le développement d'abord sérieux, puis grotesque d'une vision célèbre que le moyen-âge attribuait à *saint Macaire* : Dans le principe elle se composait d'un seul sujet : *Les trois morts et les trois vifs*. C'est pour cela que *Macaire*, sur une fresque de l'Orcagna au Campo sancto, est représenté désignant du doigt à trois rois qui vont à la chasse avec leurs maîtresses, les cadavres de trois autres princes, emblèmes de la misère humaine. C'est le fond de la légende et du poème des *Trois morts et des trois vifs*. Puis on fit une série dans laquelle chaque condition était successivement appelée. Le nom de *saint Macaire* demeura en tête de cette singulière procession qu'on appella *la danse de Macaire* ; puis, par une altération fréquente dans le langage du peuple, *la danse de Macabre* ou *danse Macabre* (Le *Pèlerin*, 28 octobre, 1882).

Viance, foulant aux pieds ses goûts, ses inclinations, ses talents, ses lumières acquises, accepta humblement ce triste emploi, où il eut beaucoup à souffrir de la part de son capricieux et violent maître, ainsi que de ses compagnons jaloux de sa supériorité. Ceux-ci ne lui épargnaient point les sarcasmes, les injures, les calomnies, les coups même ; celui-là, les reproches amers, les soufflets jusqu'au sang, les coups de bâton jusqu'à lui briser l'os de l'épaule, enfin les infects cachots. Notre saint souffrait tout avec une douceur, une résignation et une patience admirables !

Toutefois, voyant que son maître voulait absolument le marier, et ne trouvant pas d'autre moyen de lui résister, il s'évada, et se cacha au fond d'une profonde forêt, pour y vivre dans la solitude, la prière et la mortification. Mais Barontus, grâce à ses chiens, découvrit sa retraite en chassant, et donna ordre de le lui amener. L'officier qui leva la main pour le saisir, sentit son bras se déssécher. Barontus effrayé supplia Viance de le guérir ; le saint répond qu'il le fera, mais seulement à sa mort, et il suivit librement son maître à sa *villa* de Rouffiac.

Peu de temps après, le 2 janvier, vers l'an 667, après avoir reçu les derniers sacrements de Rustines, évêque de Limoges, il expira en disant : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. » L'officier au bras desséché assista à sa sépulture et y recouvra l'usage de son membre. Beaucoup d'autres guérisons miraculeuses suivirent et firent éclater la sainteté de l'humble palefrenier.

L'abbaye de Solesme possède l'os du bras fracassé par Barontus. Saint-Viance, au diocèse de Tulle, conserve précieusement la plus grande partie des reliques de son saint Patron, sauvées pendant la révolution. Le dimanche dans l'octave de l'Assomption, les habitants amènent leurs bestiaux à la porte de l'église, et on les bénit avec les reliques de notre saint qui est spécialement invoqué contre les maladies des animaux, en raison sans doute du grand soin qu'il en prenait pendant sa vie.

(*Bollandistes*, t. 5, juillet. — *Petits Bollandistes*, 2 janv. — Mabillon, *Acta Sanct. sæcul.* III).

TROIS JANVIER

SAINTE GENEVIÈVE (GENOVEFA), VIERGE

PATRONNE DE PARIS

SA MORT 3 JANVIER 499 OU 512. — V ET VIe SIÈCLE.

Patronne des Bergères, des Femmes mariées, des Ciriers, des Tapissiers, des Vignerons, des Chapeliers et des Mouleurs de Bois.
Invoquée dans les maladies d'yeux, les afflictions de la France, les calamités publiques : Peste, Guerre, Sécheresse, etc.
Contre le Mal des Ardents, la Lèpre et la Fièvre.



Geneviève naquit à Nanterre, à trois lieues de Paris, vers l'an 422. Son père s'appelait *Severus* et sa mère *Geronce*. Dès l'âge de six ans apparaissait déjà l'auréole de sa sainteté. Saint Germain d'Auxerre passant avec saint Leu, évêque de Troyes, par le bourg de Nanterre, annonça à ses parents qu'elle servirait d'exemple et de modèle à un grand nombre

de vierges. La sainte ayant assuré saint Germain qu'elle désirait rester vierge toute sa vie, un ange apporta une médaille marquée à la croix, que le saint Prélat lui pendit au cou, en l'avertissant de renoncer désormais à tous les bijoux et à tous les ornements de vanité. Dès ce jour elle se montra assidue à l'église, ne cherchant qu'à plaire à Jésus-Christ, malgré les remontrances de sa mère qui, dans un mouvement de colère, lui donna un soufflet. Cette femme, en punition, resta *aveugle* pendant deux années. Après ce laps de temps, sa fille bénit de l'eau dont elle lui lava les yeux, et la vue lui fut rendue. On montre encore à Nanterre le puits avec l'eau duquel elle guérit sa mère. C'est en souvenir de cette guérison qu'on invoque *Geneviève dans les maladies d'yeux.*

A l'âge de quatorze ans, *Geneviève* se présenta à l'évêque de Chartres qui lui donna le voile. Après la mort de ses parents, elle quitta le bourg de Nanterre pour venir à Paris, dans la maison de sa marraine. Là, elle tomba malade très grièvement et passa pour morte pendant trois jours. Pendant ce temps, elle eut de merveilleuses visions ; il lui fut donné de contempler dans le ciel la joie des bienheureux, tandis qu'elle voyait en enfer les supplices des damnés : elle fut aussi transportée en esprit sur le calvaire de Notre Seigneur Jésus-Christ et initiée à toutes les douleurs et à tous les mystères de la Croix. Depuis ce jour, son âme fut illuminée par de nouvelles grâces qui lui permettaient de découvrir les plus secrètes pensées des personnes et de déjouer ainsi les ruses du malin esprit.

Dès l'âge de quinze ans, elle garda une abstinence si sévère qu'elle ne mangeait que le dimanche et le jeudi de la semaine, prenant un peu de pain d'orge et des fèves cuites qu'elle conservait quinze jours. Ce n'est qu'à l'âge de cinquante ans, par le commandement de plusieurs évêques, qu'elle commença à user de poisson et de lait. Jamais, même lorsqu'elle était malade, on ne put la décider à manger un peu de viande et à boire un peu de vin.

Sainte Geneviève avait une grande dévotion pour saint Denis l'aréopagite, le premier apôtre de Paris. Ayant résolu de lui bâtir une église, elle triompha miraculeusement de tous les obstacles qui surgirent pour entraver son érection. Pendant qu'on construisait cette église, les ouvriers exténués manquèrent de vin tout à coup. *Geneviève*, après avoir prié et versé des larmes abondantes, fit le signe de la croix sur un cuvier qui se trouvait là ; à l'instant il fut rempli jusqu'au bord et il resta plein pendant tout le temps que dura la construction de la basilique. C'est là sans doute le motif pour lequel les *vignerons* se placent sous son patronage.

De Paris, *Geneviève* se rendait souvent à St-Denis pour les matines, accompagnée de plusieurs filles pieuses ; le diable ayant éteint le cierge qui éclairait leur route, *Geneviève* le saisit et il se ralluma à l'instant, sans qu'il fût possible au malin esprit de l'éteindre une seconde fois. C'est en souvenir de ce fait que *sainte Geneviève est représentée tenant un cierge à la main que d'un côté le diable essaie d'éteindre avec un soufflet, tandis que de l'autre un ange le rallume avec un petit cierge.* Telle est aussi l'origine, d'après l'abbé Berthoumieu, du patronage réclamé par les *Ciriers*. C'est seulement depuis le XVIe siècle (1) que

(1) C'est ainsi qu'elle est représentée sur une peinture sur bois dans l'église de St-Méry, à Paris. Ce qui n'implique pas qu'elle fût pauvre ou de basse extraction. « *Geneviève*, dit « M. Charles Barthélemy, gardait ses brebis, comme avait fait David de race royale et roi lui-même.

sainte Geneviève est représentée une houlette à la main faisant paître un troupeau de moutons et c'est là l'origine du patronage des *Bergères*. Adrien de Valois blâme fortement cette manière de peindre la vierge de Nanterre ; parce que, dit-il, elle était fille d'un personnage distingué de ce bourg et non pas d'un simple paysan.

Geneviève allait bientôt être soumise à une autre épreuve. Les Huns, commandés par *Attila*, surnommé le *Fléau de Dieu*, après avoir ravagé l'Allemagne, étaient déjà arrivés sous les murs de Paris. Frappés d'épouvante, les Parisiens fuyaient dans toutes les directions, malgré les représentations de Geneviève qui les engageait à rester et à faire pénitence ; mais quand ils virent que, pendant une nuit, les Huns saisis de frayeur, avaient pris la fuite en se dirigeant vers l'Italie sans avoir tenté d'entrer dans Paris, ce fut parmi eux un concert d'admiration et de louanges pour *Geneviève* qui les avait sauvés par l'efficacité de ses prières. Elle conquit bientôt de nouveaux droits à leur reconnaissance. Dans une grande famine survenue à la suite du siège de Paris par Childéric, roi des Francs, elle s'embarqua sur la Seine et revint avec onze grands bateaux chargés de blé ; puis, faisant cuire elle-même le pain, elle le distribuait aux pauvres. C'est à cause de cet immense service rendu aux Parisiens, dit l'abbé Lebœuf (2), que l'on chante encore en son honneur ces paroles dites de la Femme forte :

Facta est quasi Navis institoris de longe portans panem suum...	Elle est devenue comme le vaisseau d'un marchand, portant de loin son pain.

Ce pourrait être également l'origine du patronage des *Mouleurs de bois* qui mesuraient *au Mole*, c'est-à-dire à l'aide d'un grand cercle de fer, les *bois embarqués sur la Seine dans de grands bateaux*.

C'est dans cette puissante protection manifestée par *Geneviève* dans ces deux circonstances et dans l'invasion du *Mal des Ardents* dont il sera question plus bas, qu'il faut chercher la source des invocations qui lui sont adressées *dans les calamités publiques* et *dans les afflictions de la France*.

Dans le missel d'Autun de 1556 on trouve ce verset de la séquence de *sainte Geneviève* ; il a rapport à l'invocation contre la *Peste* :

V. *Dele peccamen* ; *Vexatis* peste *juvamen* *Mœstis solamen* *Porrige semper. Amen.*	V. Détruisez le péché, apportez toujours du soulagement à ceux qui sont atteints de la *peste*, et de la consolation à ceux qui sont tristes. Ainsi soit-il.

Le nombre des miracles de *Geneviève* est tellement considérable qu'il serait impossible de les relater tous ici ; aussi, l'éclat de sa sainteté s'étendit dans le monde entier et en Orient, *saint Siméon Stylite*, qui vécut plus de cinquante ans sur une colonne, se fit recommander à ses prières.

Enfin, après quatre-vingt-neuf ans d'une vie consacrée tout entière aux bonnes œuvres et aux plus rigoureuses austérités, *Geneviève* rendit son âme à Dieu cinq semaines après Clovis, le 3 janvier 512. Son corps fut enterré dans l'église de saint Pierre et saint Paul, sur le haut de la montagne du palais des Thermes. Cette église avait été commencée par Clovis et achevée par sainte Clotilde. Un grand nombre de miracles s'étant accomplis au tombeau de *sainte Geneviève*, l'église prit plus tard

(2) *Histoire du diocèse de Paris*, p. 20, 1er vol., édit. de 1863.

le nom de la Sainte. Elle fut démolie en 1807. Vers le milieu du XVIIIe siècle, elle tombait en ruines ; *Soufflot* fut chargé d'en bâtir une nouvelle.

Sous Louis-le-Gros, en 1129, on signala, en France et à Paris surtout, une étrange maladie appelée *Feu sacré, Mal des Ardents.* C'était comme une *fièvre* contagieuse qui avait déjà fait beaucoup de victimes ; les médecins étaient impuissants pour la guérir. On porta processionnellement la châsse qui contenait les reliques de la sainte en l'église de Notre-Dame où l'on avait réuni *tous les Ardents.* Ils furent tous guéris à l'exception de trois qui n'avaient pas assez de foi. L'année suivante le pape Innocent II étant venu à Paris, ordonna qu'il serait fait mémoire de ce miracle chaque année, dans le bréviaire de Paris, au 26 novembre. Pour en perpétuer le souvenir, on bâtit une église sous le nom de *Sainte-Geneviève des Ardents.* C'est après cette guérison surnaturelle qu'on a commencé à invoquer *sainte Geneviève contre la Fièvre.* « Erasme, quoique libertin en religion, dit André Duval (add. à Ribadaneïra) tremblant de la *fièvre* au collège de Montaigu en l'Université de Paris, où pour lors il demeurait, se voua à cette sainte pour être guéri et le fut incontinent ». Pour s'acquitter de son vœu, il composa un panégyrique de *sainte Geneviève* en vers latins.

Ce *Mal des Ardents* qui avait un caractère essentiellement inflammatoire, a été assimilé par les Espagnols à une espèce de *Lèpre* et aussi dans le calendrier de Saragosse de 1876, *sainte Geneviève* est qualifiée :

Abogada contra la lepra.	*Avocate contre la lèpre.*

Dans le Missel de Paris de 1602 (n° 970, Bibliothèque de Lyon) on trouve cette oraison adressée à *sainte Geneviève, contre le mal des Ardents :*

ORATIO.	PRIÈRE.
Deus qui beatæ Genovefæ *virginis excellentiam multiplici virtutum gloria declarasti, concede nobis, quæsumus, ut quæ hodierna die per gratiam tuam in membris humanis* ignis horrendi *consumpsit* incendium, *nos quoque a Gehennæ incendiis liberatos, ad gaudia transferat Angelorum.*	Dieu qui avez manifesté l'excellence de la vierge *sainte Geneviève* par la gloire multipliée de ses miracles, nous vous prions de faire que celle qui par votre grâce, dans ce siècle a éteint dans les membres humains, l'incendie *de ce feu horrible,* nous préserve de l'incendie de l'Enfer et nous introduise dans la joie des Anges.

Dans l'*Officium Mariæ Virginis,* Lyon, 1597, on trouve également cette oraison contre les *Fièvres contagieuses* (n° 1469, Bibl. de Lyon) :

ORAISON A MADAME *SAINCTE GENEVIEFUE*

Glorieuse vierge de France
Geneviefue de bonté pleine
De Dieu tu as grande puissance
La chose est vraye et certaine ;
Tu gettes les gens hors de peine
Qui ont maladies furieuses
De par la bonté souveraine
Guéris des *fiébures* contagieuses.

Ses reliques qui, primitivement, avaient été placées dans une châsse faite par *saint Eloy,* furent brûlées en place de Grève par les barbares de 93, et la belle église élevée sous son vocable, fut à cette époque trans-

formée en un temple profane sous le nom de *Panthéon*. Louis XVIII en le rendant au culte, y replaça les reliques qui avaient échappé à la fureur révolutionnaire. Louis-Philippe, à son avénement, se crut obligé de reprendre les traditions de 93. Napoléon III y rétablit le culte de sainte Geneviève en 1852.

A *La Villetertre*, dans le diocèse de Beauvais, elle est la patronne des *Femmes mariées*, probablement parce qu'à la sollicitation de trois maris, elle vint trouver et guérit leurs femmes retirées secrètement dans leurs maisons et tourmentées par les démons.

Il est plus difficile d'expliquer le patronage des *Tapissiers* inscrit dans l'*Almanach spirituel de Paris* 1755 et celui des *Chapeliers* mentionné par Ouin-Lacroix dans les corporations de Rouen (1).

(Genesius, son confesseur,— Saint Grégoire de Tours,— Pierre de Natalibus, — André du Val, — *les Saints de France*, par Ch. Barthélemy).

SAINT ATHANASE, LE GEOLIER

III[e] ET IV[e] SIÈCLE. — SA MORT

Patron des Géôliers.

Saint Zozime ayant été arraché à l'ermitage qu'il habitait en Cilicie, au milieu des bêtes féroces, fut conduit devant le Préfet Domitien et sommé de sacrifier aux idoles ; mais comme il opposait un refus absolu à toutes les menaces et à tous les raisonnements, on lui brûla les oreilles avec un fer rouge, puis on le suspendit par les pieds en faisant plonger sa tête dans une chaudière pleine de plomb fondu. Le saint étant sorti sain et sauf de toutes ces épreuves, un lion du désert s'avança dans l'arène et confessa la divinité du Christ avec une voix humaine. Un geôlier du nom d'*Athanase* qui était aussi greffier de la prison, à la vue

(1) DICTONS ET PROVERBES SUR *SAINTE GENEVIÈVE*.

On avait l'habitude de porter dans les processions, l'une à côté de l'autre, les statues de *sainte Geneviève* et de saint Marceau avec leurs reliques. C'est sans doute l'origine de ce dicton cité dans le 4[e] vol. du *Dictionnaire de Trévoux*, quand on dit de deux personnes qu'on voit ensemble toujours : « C'est *sainte Geneviève* et *saint Marceau*. » L'abbé Berthoumieu, p. 9, cite un autre proverbe qui se rattache à celui-ci. Toutes les fois qu'on portait les reliques de la sainte en procession pour conjurer quelques calamités publiques, on portait d'abord à l'église de *sainte Geneviève* la châsse de saint Marcel. Cet usage était de rigueur et donna lieu à ce proverbe :

Sainte Geneviève *ne bougera*
Si saint Marcel ne la vient quérir.

L'abbé Berthoumieu cite également une ode de Voltaire sur *sainte Geneviève* : « Aussi bien, dit-il, il peut paraître plaisant de voir le diable obligé de louer les saints. » Nous n'en donnerons qu'une strophe qui, ainsi que toute la pièce, est un médiocre spécimen du talent du grand homme :

Eh ! quoi ! puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms
De protectrice de la France
Et de noble appui des Bourbons ?
Jadis nos campagnes arides,
Trompant nos attentes timides,
Vous durent leur fertilité ;
Et par votre seule prière,
Vous désarmez la colère,
Du ciel contre nous irrité.

de toutes ces merveilles, demanda le baptême. Zozime et *Athanase* ayant été congédiés par le Préfet, revinrent dans la montagne et saint Zozime baptisa *Athanase*. Après y être restés pendant quelque temps, entrant dans une caverne profonde, ils rendirent leurs âmes à Dieu. Il était de toute justice que les *Geôliers* choisissent pour *patron* le vaillant chrétien qui avait exercé ces mêmes fonctions.

(Menologe grec, — Bollandistes, — Martyrologe romain).

SAINT DANIEL DE PADOUE, DIACRE

Protecteur des femmes séparées de leurs maris à la guerre. — Invoqué pour les heureuses couches et pour retrouver les objets perdus.

Saint Daniel était un israëlite converti, que l'évêque de Padoue enrôla dans la cléricature et ordonna diacre. Le gouverneur de cette ville ne pouvant le faire abjurer, le fit clouer tout vivant entre deux tables, l'une de marbre, l'autre de bois. Les Espagnols le vénèrent particulièrement et chantent en son honneur, sans que nous sachions pourquoi, le cantique suivant :

Principalmen resplandire
Equal altre abat sant Antoni
Contra l's enganys dei Dimoni
Que Sata dels peus tenire :
Saber dels ausents marits
Logran per vos, *las mullers*
Y a mes *de parts placenters*
Flet tambè logran alspits :
Fot lo que pert quins es fiel
Froba y recobia, millar.

Vous brillez principalement comme un autre saint Antoine abbé, contre les ruses du démon que vous tenez sous vos pieds :

Les femmes obtiennent par vous d'avoir des nouvelles de leurs maris absents ;

Elles obtiennent aussi d'heureux accouchements et du lait en abondance ;

Par vous votre dévot fidèle recouvre les objets perdus (1).

QUATRE JANVIER

SAINT TITE, DISCIPLE DE SAINT PAUL

FIN DU Ier SIÈCLE.

Invoqué contre le libéralisme brutal.

Tite, crétois d'origine, étudiait avec ardeur les auteurs profanes. Son oncle, proconsul de Crète, plein de confiance en ses lumières et son jugement, entendant beaucoup parler de Jésus-Christ, l'envoya à Jérusalem pour savoir ce qu'il fallait en penser. Tite vit le Sauveur, l'entendit, fut témoin de ses miracles, et crut en lui : aussi est-il compté au nombre des 72 disciples. Les apôtres l'ordonnèrent évêque, et l'associèrent, pour aller prêcher les gentils, à saint Paul qui en fit son compagnon fidèle et son disciple de prédilection. Après le martyre à Rome de son chef et son ami, Tite revint en Crète, son pays natal, où il avait déjà établi plusieurs évêques, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, à l'âge de 94 ans.

Dexter, dans sa chronique, assure que saint Tite est venu évangéliser

(1) Pierre des Noels.— *Petits Bollandistes.* — Catalogue de la collection de M. Cos-y-Duran.

l'Espagne, et y a opéré de grands miracles. C'est là ce qui nous explique la profonde vénération qu'on lui a longtemps conservée dans ce pays. Quant à l'invocation spéciale qu'on lui adresse contre le libéralisme, on pourrait en voir la cause dans le fait suivant :

Un jour qu'il parlait avec éloquence sur la nécessité de la foi en Jésus-Christ, il se trouva des païens qui protestèrent contre sa doctrine, et refusèrent de croire. Alors il fit une prière au Seigneur et la statue de Diane qu'ils adoraient, tomba sur-le-champ réduite en poudre ; ce prodige stupéfia ses contradicteurs et les convertit à la foi (1).

Pues la libertad brutal *Tantas almas predomina* *Frustrad,* Tito, *la doctrina* *De la secta liberale.*	Puisque que la liberté brutale Domine tant d'âmes, Détruisez, Tite, la doctrine De la secte libérale.

SAINT MARCIEN, MARTYR, ARMURIER

FIN DU Ve SIÈCLE

Patron des Armuriers.

Au 4 janvier on lit dans le Martyrologe romain :

« *Encore en Afrique les très glorieux Martyrs, Aquilin, Gémine, Eugène. Marcien, Quincte, Théodore* et *Tryphon.* » Victor de Vite ou d'Utique, évêque de la Byzacène en Afrique, mort vers l'an 490, dans son histoire : *De Persecutione Wandalica,* désigne *saint Marcien* comme exerçant la profession d'*Armurier*, au moment où il fut martyrisé par les Vandales avec tous ses compagnons, vers la fin du Ve siècle. De là l'origine du *Patronage* qu'il exerce parmi les *Armuriers* en Italie.

(VICTOR D'UTIQUE, — PETRUS DE NATALIBUS, — *Martyrologe romain*).

SAINTE PHARAILDE, VIERGE, PATRONNE DE GAND

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 650-740.

Dans les maladies de langueur des enfants. — Pour la bonne confection du beurre, les oies et la santé du bétail.

Pharaïlde, vulgairement *Fraude* (en flamand : *Veerle* ou *Varelde*) était fille d'un noble Austrasien, *Witger*, et d'Amelberge, nièce de Pépin. On croit qu'elle eut pour frère, du côté maternel, *saint Emebert*, évêque de Cambrai, et pour sœurs, *sainte Gudule* et *sainte Reinelde.* Elevée par sainte Gertrude, sa parente, elle pratiqua de bonne heure la piété avec une grande ferveur. Malgré son ardent désir de se consacrer tout entière à Dieu, ses parents l'obligèrent à contracter une alliance avec le comte Guy, un seigneur de la contrée. *Pharaïlde* eut à souffrir toutes les violences et toutes les brutalités de l'homme auquel elle avait été livrée ; mais néanmoins, poursuivant avec patience sa généreuse résolution de vivre et de mourir vierge, elle vit arriver la mort de son mari sans avoir manqué un seul jour au vœu qui avait été la constante préoccupation de sa vie. Libre désormais, elle se consacra entièrement à toutes les œuvres

(1) PIERRE DES NOELS. — *Petits Bollandistes.*

d'amour de Dieu et de charité envers son prochain, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'enlever de ce monde à l'âge de 90 ans.

Voici maintenant deux légendes qui expliquent les *invocations* adressées à *sainte Pharaïlde*. « D'après une tradition populaire, dit l'abbé « Destombes (1), on rapporte que la sainte se trouvant un jour dans le « village de Bruay (2) (près de Valenciennes), au milieu des moisson- « neurs qui travaillaient à son service et les entendant se plaindre de « la chaleur et de la soif extrême qui les dévorait, fit jaillir, d'un coup « de fuseau donné contre terre, une source d'eau abondante, qui les « désaltéra et qui depuis ne cessa plus de couler. » Cette fontaine sort du penchant d'un coteau et les eaux ont la vertu *de guérir les enfants atteints de maladies de langueur*. Aussi, tous les vendredis, voit-on dans la chapelle de la sainte, à l'église de Bruay, des pèlerins qui implorent leur patronne, pour la guérison de leurs enfants.

Pharaïlde, pendant l'hiver, ayant aperçu une troupe *d'oies sauvages* dans un champ qui faisait partie d'une de ses fermes et qui était ensemencé avec du froment, les frappa de son bâton et les conduisit comme un troupeau dans la basse-cour où elle recommanda de les garder saines et sauves jusqu'au lendemain. Après qu'elle fût rentrée le soir dans son monastère, un de ses domestiques, ignorant la défense qu'elle avait faite, en tua une et la mangea avec les personnes de sa famille. Le lendemain, *Pharaïlde* ayant donné l'ordre de leur donner la liberté, s'aperçut qu'il en manquait une à l'appel et après avoir fait apporter devant elle les plumes et les os de la victime, elle lui rendit la vie et l'oiseau alla rejoindre immédiatement ses compagnes.

Depuis, sainte Pharaïlde a toujours été représentée tenant à la main une *oie* qui, quelquefois, est aussi placée à ses pieds ; il n'est donc pas étonnant qu'elle soit invoquée pour la *prospérité des oies* ; mais comme les *oies* sont des oiseaux domestiques, l'invocation par extension a été formulée en faveur *du bétail* qui peuple les fermes et appliquée également *à la bonne confection du beurre* qui est un produit *du bétail* et est préparé dans ces mêmes fermes.

Aujourd'hui les principales reliques de *sainte Pharaïlde* se trouvent à Gand dans une église sous le vocable de la sainte.

(*Les Bollandistes*, — *l'abbé* DESTOMBES).

SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE LANGRES

VIe SIÈCLE.

Pour les Energumènes.

Grégoire, d'une famille sénatoriale et illustre de la ville d'Autun, administra la contrée pendant quarante ans, avec une intégrité et une fermeté remarquables. Après la mort de sa femme *Armentaire*, il fut pour ainsi dire contraint d'accepter l'évêché de Langres, au commencement du VIe siècle. Le premier jour de son épiscopat, on lui présenta des *énergumènes* qui confessaient leur possession : mais *Grégoire*, se

(1) *Vie des saints du diocèse de Cambrai et d'Arras*, 1868.

(2) L'église sous le vocable de sainte Pharaïlde est très ancienne et a possédé, à une époque très éloignée, une partie de ses reliques.

proclamant indigne de faire des miracles, refusa d'abord de les bénir. Ne pouvant néanmoins résister plus longtemps aux instances qui lui étaient faites, sans avoir recours au toucher, mais en employant seulement la parole et le signe de la croix, il enjoignit aux démons de sortir, et ceux-ci furent contraints d'obéir sur-le-champ. C'est depuis cette époque qu'il fut invoqué *pour les énergumènes*. et d'après saint Grégoire de Tours, après la mort du saint, il suffisait de les toucher avec la baguette qu'il avait portée à la main pour les délivrer entièrement.

Saint Grégoire qui demeurait ordinairement au château de Dijon, s'étant rendu à Langres pour la fête de l'Epiphanie, fut pris d'un léger accès de fiévre qui l'emporta rapidement vers les célestes demeures, à l'âge de 90 ans, la trente-troisième année environ de son pontificat. D'après l'intention qu'il avait manifestée, on transporta son corps à Dijon et il fut enseveli dans la basilique de saint Jean.

(SAINT GRÉGOIRE DE TOURS, — *le propre de Dijon*).

SAINT RIGOBERT ou ROBERT, ARCHEVÊQUE DE RHEIMS

VIIIe SIÈCLE, VERS 733.

Contre la Fièvre. — Contre les maux de dents.

Rigobert était d'une ancienne famille de Porçain, dans l'archevêché de Reims. Ses parents le firent élever dans l'abbaye d'Orbois et l'éclat de ses vertus et de son intelligence fut si grand que l'an 696 on le tira de ce monastère pour le sacrer archevêque de Reims. Dans cette nouvelle dignité il brilla partout par son zèle, par la sanctification de son peuple. mais aussi par les réformes qu'il introduisit dans la discipline de son clergé. Pépin d'Héristal l'avait en grande vénération et lui donna une maison avec autant de terre que le saint pourrait en entourer en se promenant à pied pendant le temps du repos que Pépin prenait après dîner. Le saint s'empressa d'en donner la propriété à son Eglise pour faire partie de la Manse épiscopale.

Pépin voulut que son fils Charles Martel reçût le baptême des mains de *Rigobert* ; il lui confia même son éducation ; mais celui-ci, loin de se montrer reconnaissant à l'égard de *Rigobert*, après la mort de Pépin, dépouilla de son siège l'archevêque qui n'avait pas voulu servir ses projets ambitieux pour le mettre en possession de la charge de maire du palais. Charles Martel, maître de Reims, fit substituer au grand scandale de l'Eglise, à la place de Rigobert, un nommé Milon qui n'était encore que tonsuré.

Rigobert fut obligé de se réfugier en Gascogne. Plus tard, on lui permit de séjourner dans la maison qui lui avait été donnée par Pépin et de célébrer la sainte messe dans l'église de Notre-Dame de Reims, puis, enfin, il plût à Dieu de le retirer du monde, probablement en 733, avant la mort de Charles Martel qui arriva en 741.

On lui rendit de grands honneurs funèbres. Tout le clergé et le peuple de Reims se trouva à son enterrement. Son corps fut déposé à Gernicourt dans l'église de saint Pierre qu'il avait fondée, et placé à droite du grand autel où il se fit de nombreux miracles. Un religieux souffrant d'une violente fluxion sur les mâchoires, envoya un cierge pour brûler

devant ses saintes reliques et aussitôt il fut guéri et en état d'aller rendre ses hommages à son puissant médecin.

C'est là certainement l'origine de l'*Invocation contre les maux de dents.* « Le remède ordinaire, dit l'auteur de l'*Année Bénédictine* qui comprend « saint Rigobert dans la grande famille de saint Benoît, pour être guéri « de la *fièvre* ou *du mal de dents*, est de prendre de la poussière de son « saint sépulcre. »

(*Un clerc inconnu de l'église de Reims*, — *les Bollandistes*, — SURIUS, — *la mère de* BLEMUR).

CINQ JANVIER

SAINT GERLAC, PÉNITENT

Pour le bétail. — Dans les épizooties.



ERLAC, gentilhomme du Limbourg, maître de camp d'un régiment de cavalerie, passait à juste titre pour le plus débauché et le plus méchant de toute l'armée. Il était à Julliers, au milieu d'un tournois splendide, la lance à la main, prêt à joûter, on lui annonça la mort de sa femme. Ce fut un coup de foudre, ou mieux de la grâce divine qui le frappa.

Aussitôt, sans s'inquiéter de la stupéfaction générale, il dépose ses armes, descend de cheval pour monter sur un âne, se rend ainsi à sa maison afin d'y régler ses affaires ; couvre d'un cilice sa chair nue, prend un corcelet de fer, et va, nu-pieds, à Rome, en visitant les lieux de piété, pour y recevoir l'absolution du pape Eugène III qui lui impose de servir sept ans les pauvres d'un hôpital.

Il obéit ; mais bientôt, se jugeant indigne de soigner les membres de Jésus-Christ, il demanda et obtint la garde des pourceaux et autres animaux ; c'est sans doute à cause de cela qu'on le prie spécialement pour le bétail.

Les sept ans écoulés, Gerlac par le conseil du pape se retira chez lui, employa ses biens en bonnes œuvres ; se fit une cellule dans le creux d'un vieux chêne, se contenta de pain d'orge mêlé de cendres, s'abreuvant à une fontaine qui a retenu son nom et dont les eaux depuis n'ont pas cessé de rendre la santé à beaucoup d'hommes et d'animaux. Voilà pourquoi notre saint est invoqué surtout dans les épizooties.

Gerlac, dans son ermitage, passait ses jours en prières et en œuvres de piété ; la nuit, il se levait et allait nu-pieds, en toute saison, assister aux matines à une lieue de là. Il mena 14 ans cette vie de rude pénitence, sans quitter son cilice ni son corselet de fer. Outre ces peines volontaires, il eut encore beaucoup à souffrir de l'envie des hommes et du démon. Enfin, après avoir reçu miraculeusement les derniers sacrements, il envoya avec calme son âme au Ciel, et Dieu fit connaître qu'il l'avait bien accueillie par de nombreux miracles opérés sur son tombeau, ou avec l'eau de sa fontaine (1).

(1) P. GIRY.

SAINT ÉDOUARD III, ROI D'ANGLETERRE, LE CONFESSEUR

XIe SIÈCLE. — 1066.

Contre les Scrofules.

Le roi *Ethelred*, son père, était mort au milieu d'agitations considérables qui menaçaient de bouleverser tout son royaume. Les grands de l'Etat rappelèrent *Edouard* de Normandie où il avait été contraint de se retirer et le placèrent sur le trône. Là, il montra bientôt ce que la vertu unie à la piété peut opérer de merveilles dans l'administration des choses temporelles et dans le gouvernement d'un peuple abandonné au pillage et à l'anarchie. Bientôt il épousa, d'après le désir de ses sujets, Edithe, fille du comte Godwin, le plus riche et le plus puissant seigneur d'Angleterre. En communauté la plus intime de sentiments avec cette chaste princesse, il conclut avec elle de vivre ensemble le reste de leurs jours dans une parfaite continence et comme s'ils n'étaient point mariés, sans néanmoins le déclarer à personne.

Edouard avait fait vœu d'aller à Rome visiter le tombeau de saint Pierre, quand il aurait recouvré son royaume. Ses sujets l'ayant prié de n'en rien faire dans la crainte que son absence ne vînt rompre la paix qui avait été restaurée dans ses états, il envoya des ambassadeurs auprès du Pape pour obtenir une dispense de son vœu. Le Pape lui prescrivit de donner aux pauvres l'argent qu'il aurait dépensé dans ce voyage ; de faire bâtir une église en l'honneur de saint Pierre ou d'en faire réparer une de celles détruites par les barbares, auprès de laquelle il établirait des religieux pour chanter continuellement les louanges du Seigneur.

Pendant ce temps-là, saint Pierre apparaissait à un saint ermite et ordonnait au roi, par son entremise, de rétablir une vieille église située dans la ville de Londres, qui lui avait été dédiée à l'époque de l'apostolat de saint Augustin. *Edouard* se hâta de rétablir l'église indiquée et il fit bâtir auprès le célèbre monastère de Westminster.

Parmi toutes les grâces que Dieu lui accorda, il lui donna aussi celle des miracles : nous n'en citerons qu'un qui est l'origine de l'*Invocation qui lui est adressée contre les scrofules ;* une femme avait dans la gorge des glandes tuméfiées qui déformaient toute la face ; des plaies rongées par les vers laissaient exhaler une odeur fétide. Elle reçut en songe l'avertissement d'aller trouver le roi et de se mettre entre ses mains pour obtenir sa guérison. *Edouard*, après avoir touché les chairs putréfiées et les avoir lavées avec de l'eau, fit le signe de la croix et aussitôt la peau s'étant rompue, les vers et le sang corrompu sortirent en même temps, la tumeur disparut et la douleur cessa également.

Edouard, par un autre miracle, fut averti de sa mort six mois d'avance. Etant tombé malade peu de mois après, il dissimula son mal jusqu'à ce qu'il ait vu accomplir devant ses yeux la consécration de l'église qu'il avait fait construire en l'honneur de saint Pierre. Après s'être remis entre les mains de Dieu et avoir reçu les sacrements, il s'éteignit un jeudi 4 janvier 1066.

(Surius, — *Bollandistes*, — le P. Giry, — Ribadaneira).

SIX JANVIER

LES SAINTS ROIS MAGES : GASPARD, BALTHAZAR & MELCHIOR

Ier SIÈCLE

Patrons des fabricants de cartes et des scieurs de bois.
Contre la mort subite, les dangers de voyages, la grêle et la tempête, l'épilepsie et les maléfices.



ES *trois rois* qui, guidés par une étoile vinrent adorer l'Enfant Jésus dans sa crèche, représentaient les trois branches de l'humanité : *Melchior,* les descendants de Sem ; *Gaspard,* ceux de Cham ; *Balthazar,* ceux de *Japhet.* Leurs noms n'impliquent en aucune manière qu'ils fussent des enchanteurs ou des magiciens. Ce nom de *Mages* en Orient était donné aux docteurs, qui s'appelaient *Scribes* chez les Hébreux, *Philosophes* et *sages* chez les Grecs et les Latins. L'Église leur donne le titre de *Rois* en se fondant sur le psaume 71 : *Les Rois de Tharse et des Iles offrirent des présents.* C'était d'ailleurs l'usage en Orient d'élever à la royauté les personnes les plus remarquables par leur science et leur sagesse. L'opinion la plus probable est qu'ils vinrent de l'Arabie heureuse. Arrivés dans la capitale de la Judée, ils demandèrent en quel endroit était le Roi des Juifs, « car, dirent-ils, nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus l'adorer. » Hérode, le roi de Judée, vivement impressionné en apprenant le motif de leur voyage, leur recommanda, sous l'hypocrite prétexte d'aller l'adorer aussi lui-même, de l'informer du lieu où ils l'auraient trouvé.

Les Mages, toujours guidés par l'étoile qui s'arrêta au-dessus du lieu où était le divin Enfant, se prosternèrent devant lui jusqu'à terre et lui offrirent de *l'or,* de *l'encens* et de la *myrrhe* : l'*or* pour honorer sa puissance et sa royauté ; l'*encens*, pour adorer sa divinité ; la *myrrhe*, signe de la pénitence, pour rendre témoignage de sa vie mortelle. Avertis par une révélation de ne point retourner vers Hérode, ils prirent un autre chemin pour se rendre dans leur pays.

On croit que lorsque l'apôtre saint Thomas vint pour évangéliser ces contrées, il les trouva pleins de vie, qu'il les baptisa, les fit prêtres et les consacra évêques. Bien que la tradition de Cologne rapporte leur mort autrement, on pense également qu'ils subirent le martyre, que leurs précieuses reliques, après avoir été déposées par l'impératrice sainte Hélène dans la basilique de sainte Sophie à Constantinople, furent apportées à Milan par l'évêque saint Eustorge et enfin transportées à Cologne (1).

Les noms de *Gaspard*, *Balthazar* et *Melchior* que plusieurs auteurs contestent comme n'ayant pas été connus dans les temps anciens, se trouvent néanmoins dans plusieurs martyrologes : *Balthazar*, à la date du 6 et 11 janvier ; *Gaspard*, à celle du 1er et 6 janvier, *Melchior*, au 6 janvier.

(1) Ces reliques furent apportées à Cologne par un Grammont de la Franche-Comté. Aussi, tous les membres de cette famille qui porte : *d'azur à 3 têtes de carnation couronnées d'or*, en souvenir des trois Rois Mages, ont-ils le privilège d'entrer dans la cathédrale de Cologne, la tête couverte et l'épée au côté.

Balthazar est plus particulièrement invoqué comme *Patron des fabricants de cartes*, sans doute à cause des *rois* qui sont représentés sur ces mêmes *cartes*, et ensuite comme patron des *scieurs de bois* sans qu'on puisse préciser l'origine de ce patronage, à moins que la scie n'ait été l'instrument du supplice de ce saint *roi*. D'après des heures manuscrites du XVI[e] siècle à l'usage de Rome (1) ils étaient invoqués collectivement contre la mort subite.

ORATIO DE TRIBUS REGIBUS

REX GASPARD, REX MELCHIOR, REX BALTHAZAR, *rogo vos per singula nomina, rogo vos per sanctam trinitatem, rogo vos per regem regum quem vagientem in cunis videre meruistis ut compatiamini tribulationibus meis hodie : et intercedite pro me ad Dominum cujus desiderio exules facti estis : et sicut vos per angelicam annunciationem de reditu ab Herode eripuit : ita me hodie liberare dignetur ab omnibus inimicis meis visibilibus et invisibilibus et* A SUBITANEA ET IMPROVISA MORTE *et ab omni confusione , a malâ famâ, ab omni periculo corporis.*

ORAISON EN L'HONNEUR DES *Trois Rois*

O roi *Gaspard*, ô roi *Melchior*, ô roi *Balthazar*, je vous prie nominativement, au nom de la très sainte trinité, au nom du Roi des rois, que vous avez mérité de contempler vagissant dans ses langes, de compatir à toutes mes tribulations de ce jour : et d'intercéder pour moi auprès du Seigneur pour la vue duquel vous vous êtes volontiers exilés ; et de même qu'il vous a soustraits à la persécution d'Hérode par un avertissement angélique relatif à votre retour, qu'il daigne aussi me délivrer aujourd'hui de tous mes ennemis visibles et invisibles, de la *Mort subite et imprévue*, de toute confusion, de toute atteinte à ma réputation et de tout péril du corps.

Après avoir accompli heureusement un aussi long voyage à une époque et dans des contrées où les routes n'étaient pas tracées et où les moyens de véhicules étaient très imparfaits, ils devaient naturellement être encore invoqués contre les *dangers des voyages* et aussi *contre la grêle et les tempêtes*, comme l'indique le martyrologe de Milan (2). L'abbé Berthoumieu (3) les présente comme les patrons et les modèles des *Pèlerins* et aussi de tous ceux auxquels le devoir impose de *longs voyages*. « Les Mages, dit-il, ont probablement obéi à la voix céleste qui les appelait et ne se sont laissé rebuter par aucune difficulté. Dans beaucoup de lieux, continue-t-il, le mercredi des Quatre-Temps de décembre, avant le jour, on célèbre la messe du départ des Mages ; cette messe qu'on appelle communément la *Messe d'or* est dite *en faveur des voyageurs*. »

La principale et la plus ancienne invocation adressée aux *Rois mages* était contre l'*épilepsie*. A la fin du XIII[e] siècle ou au commencement du XIV[e], un médecin, Bernard de Gordon, qui mourut professeur à Montpellier en 1318, n'hésitait pas à indiquer la recette suivante contre cette affection incurable, dans son *Lilium medicinæ* (4) qui traite de tous les remèdes applicables à chaque genre de maladies :

CURATIO

Cum aliquis est in paroxismo, si alter ponat os supra aurem patientis , dicatque ter istos tres versus, procul dubio statim surgit :

GASPARD fert myrrham, thus MELCHIOR, BALTHAZAR aurum.
Hœc tria qui secum portabit nomina REGUM
Solvitur à MORBO Christi pietate CADUCO.

TRAITEMENT DE L'AFFECTION

Dans le moment de l'accès, si quelqu'un pose sa bouche sur l'oreille du patient et qu'il prononce trois fois ces trois vers, il est certain qu'il se lève aussitôt :

Gaspard porte la myrrhe, *Melchior* l'encens, *Balthazar* l'or. Celui qui portera sur lui les noms de ces trois rois, sera délivré du *mal caduc* par la bonté de Jésus-Christ.

(1) N° 259 de la Bibliothèque de médecine de Montpellier. Dernier feuillet.
(2) *Martyrologium Mediolanense*, 1695.
(3) *Fêtes des dévotions populaires*, p. 17.
(4) Edition de Francfort, 1617, part. II, ch. 25, p. 276.

Quod autem his dictis recte in foramine auris verum est, probatum est frequenter quod statim surgit, et dicitur etiam, si scribantur et portentur ad collum, quod perfecte curantur.

Dicitur etiam quod si pater et mater, vel patiens vel amici jejunaverint tribus diebus et postea sacerdos dicat supra caput evangelium quod dicitur in jejuniis quatuor temporum in vindemiis post festum sanctæ crucis, ubi dicitur : « Erat spumans et stridens » et hoc etiam : « Genus dæmonii non ejicitur nisi cum jejunio et oratione, etc. » et postea ille sacerdos postquam devote et per intentionem legerit supra caput evangelium, scribat et portetur ad collum, curat perfecte sine dubio.

Qu'il soit vrai que lorsqu'on prononce ces vers, directement dans l'orifice de l'oreille, le patient se lève aussitôt, cela a été éprouvé fréquemment et l'on ajoute aussi que ceux qui les portent écrits à leur cou, sont guéris parfaitement.

Il est dit aussi que si le père, la mère, le malade ou les amis ont jeûné pendant trois jours et qu'ensuite le prêtre dise sur la tête du patient l'évangile des quatre temps de septembre, après la fête de la Sainte Croix, dans lequel on lit : « *il était écumant et grinçant des dents* » et aussi : « *Ce genre de démon n'est chassé qu'avec le jeûne et la prière,* » etc. et puis que ce même prêtre, après avoir lu dévotement et avec intention sur sa tête, l'évangile dont il lui fait porter au col une copie écrite, la guérison s'opère parfaitement sans aucun doute.

On trouve également les trois vers ci-dessus dans le Rituel de Chartres de 1500. L'abbé Thiers dans son *traité des superstitions* qui fut mis deux fois à l'index en 1703 et 1757, réprouve les invocations qu'on adressait aux *Rois Mages contre le mal de tête, les fièvres, les dangers des voyages, la mort subite, les sorcelleries et les maléfices,* en portant sur soi une image représentant l'*Adoration de ces mêmes Rois* avec cette inscription : « *Sancti tres Reges, Gaspar, Melchior, Bathasar, orate pro nobis.* »

Dans le *Manuale benedictionum selectissimarum.....* (p. 53) on trouve cette bénédiction de *l'or,* de *l'encens* et de *la myrrhe* le jour de la Fête des Rois, contre *les maléfices.*

BENEDICTIO

Benedico † *itaque in titulum omnipotentiæ et spem salutis fidelium utentium his creaturis,* AURI, THURIS *et* MYRRHÆ *in nomine Patris*†, *et filii* †, *et Spiritus sancti* †, *et ut sicut beatos tres* MAGOS GASPAR, BALTHASAR *et* MELCHIOR *offerentes ad mysteria tua cognoscenda illuminare, et ad te devote adorandum accedere, atque ab insidiis et periculis custodire dignatus es ; ita fideles tuos in tua misericordia sperantes, qui eidem creaturis tuis,* AURO, THURE *et* MYRRHA *in tuo nomine usi fuerint, lumine tuo illustrare, amore tuo inflammare, et a cunctis adversitatibus, et ab omnibus* INSIDIIS ET NOCUMENTIS DIABOLICIS *præservare digneris. Qui cum eodem Deo Patre et spiritu sancto vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.*

BÉNÉDICTION.

Je bénis † donc au nom de votre toute puissance et en l'espérance du salut des Fidèles qui useront de ces créatures, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, au nom du Père † et du fils † et du saint Esprit † et de même que vous avez daigné éclairer, pour connaître vos mystères les trois bienheureux mages *Gaspar, Balthasar* et *Melchior* qui vous les offraient, et les amener pour vous adorer dévotement et les préserver de toute embuche et de tout danger ; vous daigniez aussi éclairer de votre lumière vos fidèles qui, espérant en votre miséricorde, useront en votre nom de ces mêmes créatures, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, les embraser de votre amour et les préserver de toute adversité, de toute embûche et de *toute attaque diabolique.* Vous qui vivez et régnez, etc.

Cette transcription des noms des *Trois Mages* semble avoir été souvent très opportune pour obtenir certaines grâces. Dans l'appendice du rituel romain approuvé par la Sacré Congrégation des Rites et promulgué par l'archevêque de Malines, le 3 mai 1873, on trouve une singulière bénédiction qui a lieu le jour de la Fête des Rois :

BENEDICTIO CRETÆ
IN FESTO EPIPHANIÆ

Benedic, Domine Deus, creaturam istam CRETÆ : *ut sit salutaris humano generi ; et*

BENEDICTION DE LA *CRAIE*
LE JOUR DE LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

Bénissez, Seigneur Dieu, cette *craie* que vous avez créée ; afin qu'elle soit salutaire au

præsta per invocationem Nominis tui sanctissimi, ut quicumque ex ea sumpserint, vel in ea in domus suæ portis scripserint nomina sanctorum tuorum Gaspari, Melchioris *et* Baltasar, *per eorum intercessionem et merita, corporis sanitatem et animæ tutelam percipiant. Per Dominum, etc.*

genre humain ; et faites que, par l'invocation de votre très saint nom, ceux qui en auront pris ou auront écrit avec elle sur les portes de leur maison, les noms de vos saints, *Gaspar, Melchior* et *Balthasar*, par leur intercession et par leurs mérites reçoivent la santé du corps et la protection de l'âme, par Notre Seigneur, etc.

Une autre cérémonie très touchante a lieu également ce même jour en Belgique ; c'est la bénédiction des maisons. La très sainte Vierge, la bénie entre toutes les femmes, en portant le verbe dans ses chastes entrailles, avait mérité d'être appelée : *Domus aurea*, maison d'or. Il était tout naturel que, dans le grand jour où Dieu s'est manifesté aux hommes par l'adoration des Rois, nous fissions bénir nos habitations, nous qui sommes de véritables maisons vivantes que l'homme Dieu doit habiter également.

Voici l'oraison de cette bénédiction qui se trouve également dans l'appendice du rituel romain cité plus haut :

OREMUS

Benedic, Domine Deus omnipotens, Domum istam ; ut sit in ea, sanitas, castitas, victoriæ virtus, humilitas, bonitas et mansuetudo, plenitudo legis, et gratiarum actio Deo patri et filio, et spiritui sancto ; et hæc benedictio maneat super hanc Domum et super habitantes in ea, per Christum, etc.

PRIONS

Bénissez, Seigneur Dieu tout-puissant, cette maison ; afin que résident en elle la santé, la chasteté, la force de vaincre, l'humilité, la bonté et la mansuétude, la plénitude de la loi et les actions de grâces adressées à Dieu le père, au fils et au Saint-Esprit ; et que cette bénédiction reste sur cette maison et sur ses habitants par N.-S.-J.-C., etc.

COUTUMES ET DICTONS.

D'après un usage qui ne remonterait qu'au XIVe siècle, dans les grandes collégiales et principalement à Rouen, on célébrait un mystère qui représentait *l'arrivée des Mages à Bethléem* et *l'adoration des rois*. C'était une sorte de représentation dramatique qui prenait le nom d'office des *trois rois*. Le chanoine qui présidait la cérémonie et qui avait figuré le Roi des rois, donnait à tout le chapître un dîner où il était regardé comme le roi de la réunion. Cet exemple ne tarda pas à être suivi par les laïques et dans chaque famille on élisait un roi désigné par le sort au moyen d'une fève placée dans un gâteau. Lorsqu'il buvait, les convives s'écriaient : « le roi boit ! Vive le roi ! » Cet usage de fêter le *Roi de la Fève* s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Quand le soleil luit aux *Rois*
Le chanvre croit sur les toits.
(Haute-Saône).

Quand les *Rois* sont clairs
La cheneviére vient sur les toits
(Jura).

Quand il pleut le jour des *Rois*
Le chanvre vient sur les toits
(Haute-Marne).

Belle journée aux *Rois*
L'orge vient sur les toits
(Côte-d'Or, Vosges).

Si le soleil luit le jour des *Rois*
Il y aura deux hyvers
(Charente).

Beaucoup d'étoiles visibles la veille des *Rois*
Dénotent sécheresse et chaleur pendant l'été
Et beaucoup d'œufs au poulailler
(Morbihan).

Des Hyvers qui sont les plus froids
Sont ceux qui prennent vers les *Rois*.

Légende des Rois.

Quand la vierge Marie, dans l'étable de Bethléem, sans pain, ni feu, réchauffant de son haleine le petit Jésus, entre le bœuf et l'âne gris, vit venir les *Rois-Mages*, elle se désola, car elle n'avait rien à leur offrir pour leur souhaiter la bienvenue. Elle inclinait son doux visage sous son voile et pleurait tout bas. Soudain deux anges aux ailes d'azur, apparurent au fond de la rustique chaumière, ils baisèrent les langes de l'Enfant divin et dirent à la très sainte Vierge : « Dieu nous envoie pour chasser le chagrin de votre cœur ; voici du froment du beau pays de

« Beauce » et déployant leurs ailes, ils remontèrent aux Cieux. Marie alors se leva, plongea ses blanches mains dans cette manne céleste, la pétrit, et en un clin d'œil la façonna. La pâte devint tout à coup un immense gâteau ; mais avant que chacun eut choisi sa part, la vierge Marie prit la plus belle en disant : « C'est la part de Dieu. »

Et depuis la coutume s'établit dans toutes les familles chrétiennes de manger un gâteau le jour des Rois et de garder la part de Dieu. Quand le moment solennel est arrivé, l'aïeul se lève, coupe le gâteau, jette dessus un voile bien blanc.

C'est maintenant au plus jeune enfant à désigner à qui doivent être données successivement les parts. — « La part du Bon Dieu, dit l'enfant en prenant au hasard, sous le voile, une part du gâteau. C'est pour le premier mendiant qui se présentera, et si la fève se trouve dans ce morceau, on félicite le nouveau venu, l'on boit à sa santé et il partage la joie et le festin de la famille.

(Journal *La Croix*, vendredi 4 janvier 1884).

SAINT PIERRE THOMAS, CARME

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

XIVe SIÈCLE. — Mort en 1366.

Contre la peste et les maladies contagieuses.

Pierre Thomas naquit au diocèse de Sarlat de parents si pauvres, qu'il ne put étudier que grâce à la charité publique. Ses talents le firent remarquer du prieur des Carmes qui l'admit dans son ordre à vingt-deux ans. Ordonné prêtre, il brilla tellement par l'éclat de ses prédications, de sa doctrine et surtout de ses vertus, que les papes Clément VI et Innocent VI se l'étant attaché, le sacrèrent évêque et lui confièrent les missions les plus importantes à Constantinople, à Jérusalem, en Crète, en Chypre où il sacra le roi Lusignan, en Egypte où il conduisit une armée de Croisés et s'empara d'Alexandrie. Mais comme il était au fort de la mêlée, tenant haut la croix, encourageant les soldats de ses gestes et de sa parole chaleureuse, il fut couvert de blessures dont il mourut, dit-on, trois mois après son retour en Chypre. Ce qui causa sa mort, ce fut l'excès de ses veilles, de ses jeûnes et de ses mortifications, uni à la douleur de voir Alexandrie abandonné par les chrétiens aux mains des infidèles. En effet, en proie à une fièvre violente, il ne voulut rien laisser de ses dures austérités, la nuit comme le jour. Aussi, fut-il bientôt épuisé. Voyant approcher sa fin, toujours couvert de son cilice, il se fit coucher sur la cendre, la croix, le bénitier et les cierges allumés à ses côtés pour recevoir les derniers sacrements ; ce devoir rempli, il déclara qu'il mourait content. Après sa mort l'auréole de sa sainteté brilla sur son visage gracieux et sur tout son corps qui, frais et vermeil, se couvrit d'une sueur abondante et de la plus suave odeur. On l'essuya avec du coton qui servit à opérer des guérisons étonnantes et nombreuses (1). C'est là, certainement, la cause pour laquelle on l'invoque contre la peste et les maladies contagieuses, et les Espagnols l'appellent :

Abogado contra la peste y enfermedades.	Protecteur contre la peste et les maladies contagieuses.

(1) P. Giry, *Vie des Saints.*

SEPT JANVIER

SAINT GUÉRIN, ÉVÊQUE DE SION

XIe ET XIIe SIÈCLE.

Préservateur d'épizootie. — Protecteur des bestiaux.



Il naquit à Pont-à-Mousson, en Lorraine, d'une noble famille, vers le milieu du XIe siècle. Puis il embrassa la règle de Citeaux dans la célèbre abbaye de Molesme, et il s'en vint un jour, sous la protection des comtes de Savoie, fonder l'abbaye de Saint-Jean d'Aulph dans une vallée solitaire du Chablais.

Après plus de trente ans de fonctions abbatiales, il fut appelé par le Pape Innocent III au siège épiscopal de Sion, qu'il gouverna pendant de longues années. Tous les ans il venait visiter ses frères, et c'est au milieu d'eux que la mort le trouva plein de jours et de mérites.

Il reçut sa sépulture à Saint-Jean d'Aulph et il y a reposé jusqu'à cette heure. Seulement sa tombe, devenue promptement glorieuse, ne tarda pas à être l'objet d'un nombreux concours ; elle donna même naissance à une agglomération qui reçut le nom de *Bourges*, dont les habitants se levèrent, sur le milieu du XVIe siècle, au cri de *Deo vero* (Pour le vrai Dieu !) pour s'opposer au progrès du protestantisme dans le Chablais.

L'hérésie n'osa pas se mesurer avec eux, ils lui barrèrent le passage, ils restèrent fidèles à la religion catholique jusqu'au bout, et si les soldats de la république française pénétrèrent dans leurs murs, détruisirent l'abbaye et y fermèrent l'église, ils ne purent entamer la foi de la vallée ni atteindre les restes de saint Guérin.

Les vigoureux montagnards demeurèrent inébranlables dans leurs croyances, et ils cachèrent dans l'épaisseur d'une muraille le corps du bienheureux évêque.

En 1804, ces précieuses reliques furent rendues à la vénération publique, et depuis lors elles n'ont cessé de recevoir les hommages empressés de toute la contrée. On y conduit les bestiaux, soit pour les faire bénir, soit pour les faire toucher par une clef forgée avec le cilice en fer de saint Guérin, et cela dans le but de les préserver d'épizootie et autres maladies contagieuses.

(*Petits Bollandistes*, 6 janvier. — *Univers*, 5 septembre 1877).

SAINT HILLOINE (1) (HILLONIUS)

RELIGIEUX DE L'ABBAYE DE SOLIGNAC (LIMOUSIN)

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 608-702.

Pour les Enfants qui ont de la peine à marcher. — Contre la Fièvre. Patron des Graveurs au burin.

Hilloine était né en Saxe de parents ariens. Ses compatriotes, après avoir été vaincus par les Français, furent amenés en France comme

(1) *Théau, Thielman, Thillon* (Thillo).

esclaves. Par une grâce toute particulière, Dieu permit qu'*Hilloine* fut racheté par saint Eloy, qui le confia à saint Remacle, alors abbé de Solignac. Après avoir passé un certain temps dans cette abbaye, il se convertit à la foi catholique et s'enrichit tellement de tous les trésors du cœur et de l'âme unis à l'intelligence la plus développée, que saint Remacle n'hésita pas à le rendre à saint Eloy. Celui-ci le traita comme un ami et lui enseigna l'art de l'orfèvrerie. « *Tous les deux*, d'après un « manuscrit de l'Abbaye de Solignac, *vacquaient ensemble à leurs* « *ouvrages ; élevant cependant leurs esprits à Dieu dans la contemplation* « *des Mystères de notre saincte religion qu'ils représentaient avec une* « *naïveté non pareille sur l'or et sur l'argent.* »

Saint Eloy, ayant été appelé à l'évêché de Noyon, conféra la prêtrise à *saint Hilloine* et le chargea de prêcher l'évangile à Tournay et dans d'autres lieux des Pays-Bas. Après la mort du saint évêque, il revint à Solignac et reçut l'habit des religieux dans l'Abbaye.

Après avoir embaumé ce couvent du parfum de toutes ses vertus, il se retira à Brajac, à deux lieues de Mauriac (Auvergne). Là, dans une retraite au milieu de rochers et de précipices inaccessibles, il vécut assez longtemps inconnu, n'ayant d'autre nourriture que quelques pommes sauvages, du pain et de l'eau dont il usait encore avec une certaine réserve ; mais bientôt la réputation d'une vie aussi austère et aussi riche en grâces de toute sorte, se répandit dans tout le voisinage et les nombreux visiteurs l'avaient surnommé *Paul* en souvenir du premier de tous les ermites ; chacun venait le consulter et tous ceux qui l'approchaient s'en retournaient toujours très édifiés de ses pieux discours dans lesquels il expliquait les passages de l'Ecriture sainte avec une merveilleuse grâce et une très rare éloquence. Ce fut par son avis que saint Bonnet, évêque de Clermont, se démit de sa charge pour finir ses jours dans la vie religieuse.

Mais un jour un ange vint l'avertir que Dieu désirait son retour dans sa première retraite de Solignac. A son arrivée dans le couvent, *Hilloine* supplia le père Abbé de lui faire bâtir un petit oratoire dans le voisinage, en l'honneur du grand saint Eloy, afin qu'il pût se livrer à l'oraison avec plus de calme et de recueillement. Cette demande lui ayant été accordée, il se trouvait plus heureux que le plus grand des monarques au milieu des splendeurs de son palais. Toutes les heures s'écoulaient dans les austérités et dans la prière. Par son intercession toute puissante, il guérissait les infirmités les plus fâcheuses et les maladies les plus désespérées. On l'invoque encore aujourd'hui, (dit Collin, docteur en théologie qui écrivait en 1659,) *pour les Enfants* qui ne *peuvent se tenir sur leurs pieds*, dans cet oratoire et dans celui de Seigne, près de Pompadour.

Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, lorsqu'il fut pris par *un accès de fièvre*, et sentant sa fin approcher il envoya un dernier adieu à son évêque Hermenus, alors affecté sur les yeux d'une fluxion qui lui avait ôté la vue, en le priant de venir assister le lendemain à ses funérailles. Hermenus ayant appris cette nouvelle, se fit habiller et conduire à Solignac, se sentant assez fort pour faire le voyage à pied. Ayant trouvé *Hilloine* déjà mort, il voulut porter lui-même son corps en terre. Pendant qu'il lui rendait les derniers devoirs, il fut guéri non seulement de sa fluxion, mais encore de toutes ses infirmités.

Après sa mort, un monastère de Bénédictins fut bâti à Brajac, près de Mauriac, où il avait établi son premier ermitage.

Saint Hilloine est encore honoré dans les Flandres que saint Eloy l'avait chargé d'évangéliser ; les habitants de ces contrées lui ont élevé plusieurs sanctuaires et entr'autres un à Ysenghien, près de Courtray, dans lequel on l'invoque pour *la guérison de la fièvre* qui fut la dernière maladie de ce bon serviteur de Dieu. Dom Riva et d'autres auteurs indiquent, comme *Patron des Graveurs au burin, saint Thiémon*, archevêque de Saltzbourg, auquel, disent les *Petits Bollandistes*, il n'y a aucun motif d'attribuer ce patronage. Nous croyons avec le P. Cahier (p. 632) qu'au lieu de Thiemon ou de Thielman, il faut lire *Thillo* ou *Théau* qui ne serait autre qu'*Hilloine* et comme ce saint, d'après ce que nous avons dit plus haut, était élève de saint Eloy, le patronage *des Graveurs* serait parfaitement justifié.

(Molanus. — Jacques Branche. — Collin. — Du Saussaye. — Abbé Petin. — *Bollandistes*).

SAINT REINOLD (1) (REINOLDUS) (2), MARTYR

FIN DU Xe SIÈCLE.

Patron des Tailleurs de pierre.

Reinold était issu d'une famille illustre dans les armes. Eclairé par la sagesse divine sur le néant des choses temporelles, il vint à Cologne et y prit l'habit de moine. Là, il brilla surtout par l'éclat de ses vertus et des nombreux miracles qu'il opérait chaque jour. Il fit cesser entr'autres par ses prières une peste violente qui sévissait dans toute la contrée environnante.

Son Abbé l'ayant fait *Maître des Tailleurs de pierre* qui travaillaient à l'Abbaye, ceux-ci constatèrent de prime-abord qu'il travaillait beaucoup plus qu'eux et ils en conçurent une telle jalousie, qu'ils lui brisèrent la tête à coups de maillet et précipitèrent son corps dans un petit cours d'eau voisin du Rhin. C'est sans doute en réparation de ce crime abominable que les *Tailleurs de pierre* l'ont choisi pour *patron*.

Une pauvre femme alitée depuis longtemps à la suite d'une maladie incurable, connut par une révélation l'endroit où le corps du saint avait été englouti. Ses amis l'y transportèrent et à peine l'avaient-ils déposée sur le rivage que le corps du saint apparut à fleur d'eau et la malade fut immédiatement guérie. Le corps du saint fut rapporté à Cologne dans le couvent où il s'était fait moine.

(*Les Bollandistes*).

SAINT ALDRIC OU AUDRY, ÉVÊQUE DU MANS

VIIIe ET IXe SIÈCLE. — 825.

Patron de la musique et des musiciens.

Aldric était de fort noble et ancienne famille. Il fut élevé sous la direction d'un bon et docte évêque du Mans du nom de Françon. Puis

(1) Ou *Renaud, Raınaud* ou *Renou*.
(2) Ou *Reginoldus, Ræginaldus, Ragnoaldus*.

son père l'introduisit à la cour de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Ayant suivi Charlemagne à Aix-la-Chapelle, ce fut dans cette ville qu'il fut averti par révélation d'embrasser l'état ecclésiastique. Le roi Louis qui le voyait quitter sa cour avec un véritable chagrin, lui donna une prébende dans la cathédrale de Metz. L'Evêque de ce diocèse, Gondulphe, après avoir expérimenté toutes les vertus d'*Aldric*, l'éleva à la dignité de diacre de l'église de Saint-Etienne. Drogon, fils du roi Charlemagne, ayant succédé à Gondulphe, prit *Aldric* en affection et le fit successivement chanoine, *chantre et préchantre* de cette même église de Metz. C'est à cette dernière dignité qu'il doit d'avoir été pris pour *Patron de la musique et des musiciens.* Après la mort de Françon, évêque du Mans, le roi voulut absolument qu'*Aldric* le remplaçât. Après sa consécration, le saint évêque rassembla dans un cloître les chanoines de sa cathédrale jusqu'alors dispersés dans la ville et fut pour son diocèse le promoteur ardent de tous les biens spirituels et temporels. Après l'avoir gouverné vingt-quatre ans et en avoir été expulsé pendant quelque temps par la méchanceté des enfants du bon roi Louis dont il soutint toujours le parti, il fut saisi d'une fièvre lente à laquelle il succomba. Il fut inhumé en l'église de saint Vincent.

(*Histoire de la vie des saints par* Jacques Tigeon. — *Les Bollandistes.*)

HUIT JANVIER.

SAINT LUCIEN, APOTRE DE BEAUVAIS, MARTYR

FIN DU PREMIER ET COMMENCEMENT DU IIe SIÈCLE.

Contre la lèpre de lait.

Lucien était issu d'une illustre famille de Rome. On croit qu'après avoir été converti à la suite d'une prédication de *saint Pierre*, il fut consacré évêque par le pape *saint Clément* et envoyé dans les Gaules à la fin du premier siècle avec *saint Denis*, *saint Saturnin*, *saint Rieul* et plusieurs autres. Dans la répartition des pays qu'ils devaient évangéliser, le Beauvoisis échut à *Lucien*. Après avoir choisi Beauvais pour le centre et le siège de sa Mission, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Parmi ses disciples, deux jeunes gens récemment convertis, *Maxien* et *Julien*, lui furent d'un puissant secours dans son apostolat. Après la conversion des païens, les idoles étaient renversées. Le préfet Julien, pour arrêter le progrès du Christianisme, envoya des émissaires à Montenille (aujourd'hui paroisse de Fouquenies, (Oise), situé à environ une heure de marche de Beauvais, où *Lucien*, accompagné de ses disciples, évangélisait toute la contrée environnante. Sur leur refus de sacrifier aux idoles, Maxien et Julien furent appréhendés et mis à mort. Le préfet Julien avait compté sur l'effet que cette exécution produirait sur *Lucien* ; mais voyant qu'il restait inébranlable dans la foi, il lui fit trancher la tête après l'avoir fait battre de verges. Le saint se leva aussitôt, prit sa tête entre ses mains et marcha vers la ville de Beauvais. Ayant traversé la rivière du Thérain, à Miauroy, il s'arrêta à environ un quart d'heure de Beauvais, semblant ainsi indiquer le lieu de sa sépulture. Aujourd'hui encore à Montenille (diocèse de Beauvais), on fait un

pèlerinage de neuf jours à la mi-carême *pour les enfants atteints de la lèpre de lait.*

(Les Bollandistes — L'abbé DELADREUE. — *Les saints de Beauvais*, par l'abbé SABATIER).

SAINT SÉVERIN, APOTRE DE LA NORIQUE (1).

Vᵉ SIÈCLE. — 482.

Contre le mal de tête et pour la fertilité des vignes.

En parlant de *Séverin*, *Rorbacker* dit : « Il était venu dans la Norique par un ordre exprès de Dieu. » On n'a jamais su son âge ni son pays ; à quelqu'un qui l'interrogeait à ce sujet, il répondit : « On ne doit pas être « en peine de l'âge et du pays d'un homme qui fait profession de ne « point connaître d'autre âge que l'Eternité, ni d'autre pays que le Ciel. » A la pureté de son langage, on jugea qu'il était de Rome, ou du moins d'Italie, et qu'il avait quitté sa patrie pour se retirer dans les solitudes de l'Orient. Il parut d'abord dans la ville d'Asturcs, sur les confins de la Pannonie et de la Norique ; il engagea les habitants à faire pénitence pour détourner le dessein que les Barbares, après la mort d'Attila, avaient formé contre eux. Livrés aux désirs de la chair, ils ne voulurent rien entendre et quelques jours après tous les habitants étaient passés au fil de l'épée et la ville ruinée. Le sort de Comagène fut bien différent, les habitants embrassèrent le jeûne et la pratique des bonnes œuvres, et, à la prière du saint, un tremblement de terre dispersa les Barbares. Par sa vie exemplaire et aussi par sa fermeté de caractère, il préserva plusieurs autres villes contre l'incursion des Allemands. La Providence l'avait amené là pour arrêter un instant et adoucir les envahisseurs.

Un jour, il vit entrer dans sa cellule un jeune homme pauvrement vêtu qui venait lui demander sa bénédiction ; il était si grand qu'il lui fallut se baisser pour entrer dans sa cellule : « Vas en Italie, vas ! Vêtu maintenant des plus vils habits, tu distribueras bientôt des trésors à un grand nombre. » Ce jeune homme n'était autre qu'Odoacre qui devait mettre fin à l'empire romain en Occident et être roi d'Italie.

Séverin prédit également à ses disciples le jour de sa mort et mourut le 5 janvier 482. Afin qu'elles fussent préservées des Barbares, ses reliques furent déposées à Montfeltre, en Ombrie, puis à Lucullano entre Naples et Pouzzol, et enfin, vers 910, à Naples.

Le grand chantre de l'église de Naples, n'ayant pu trouver aucun remède *contre des douleurs de tête* insupportables, plein de foi dans la puissance du saint, plaça le haut de la tête sur le véhicule qui soutenait les reliques et les douleurs cessèrent aussitôt ; c'est sans doute l'origine de l'*invocation* à *saint Séverin* contre *le Mal de tête.*

Quant à celle qui *concerne la fertilité des vignes*, elle repose sur la destruction d'une multitude effroyable de sauterelles qui allait faire périr toutes les récoltes, destruction opérée par l'intercession du saint. Voici un autre fait à l'appui, signalé par la *sancta et beata Austria* : En 1744, la ville de Vienne choisit pour son patron *saint Séverin*, apôtre de l'Autriche, et dans ce but institua une procession annuelle. Le 23 sep-

(1) Partie de la Bavière, de l'Autriche et de la Styrie.

tembre de cette même année, les habitants recueillirent la récompense de la procession en l'honneur de *saint Séverin*. A cette date, *dans les vignes, les raisins étaient encore très durs et très petits, et on regardait la récolte comme perdue* ; mais depuis le jour de la procession, elle s'accrut avec une célérité incroyable et donna les plus beaux résultats. Ceux qui avaient assisté à la procession, n'hésitèrent pas à attribuer cet insigne bienfait à *Dieu* et à *saint Séverin*.

(*Bollandistes*. — FERRARIUS. — *Sancta et beata Austria*).

NEUF JANVIER.

SAINT HONORÉ, MARTYR EN POITOU

XIV[e] SIÈCLE.

Invoqué pour les Mariages à contracter. — Patron des Marchands de bestiaux.



HONORÉ, né à Buzançaís, diocèse de Bourges, fut élevé par des parents fermement chrétiens. Suivant la profession de son père, il s'occupait du commerce des *bestiaux* et faisait des bénéfices assez considérables qu'il employait à secourir les indigents et *particulièrement à doter* des *jeunes gens* et des *jeunes filles*. C'est là l'origine *des invocations qui lui étaient adressées* quand il s'agissait *d'un Mariage à contracter*.

Il venait habituellement dans le Poitou pour y acheter des bœufs. Il se trouvait près de Thenezay, quand il s'aperçut qu'une génisse lui avait été volée par ses domestiques. Leur ayant ordonné de la restituer sur-le-champ, il fut assassiné par eux au moment où il se penchait au bord d'une fontaine pour apaiser sa soif. La tradition rapporte qu'un laurier qui sécha subitement dans son jardin, annonça miraculeusement à sa mère qu'il venait de quitter ce monde. Il lui avait prédit que ce signe se produirait pour indiquer sa mort. Il est honoré à la fois dans le Berry et dans le Poitou, à Buzençais et à Thenezay. Les *Marchands de bestiaux* devaient naturellement le choisir pour patron.

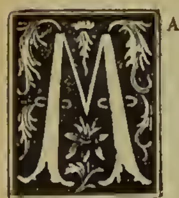
(*Propre du diocèse de Poitiers*. — *Vie des Saints du Poitou*, par l'abbé AUBERT. — *Grande Vie des Saints*, DE PLANCY.)

DIX JANVIER.

SAINT MARCIEN DE CONSTANTINOPLE

DEUXIÈME MOITIÉ DU V[e] SIÈCLE.

Patron des Économes.



MARCIEN naquit à Constantinople, de parents originaires de Rome et alliés à la famille impériale de Théodose. Dès ses premières années, il se distingua par toutes les vertus en pratiquant assidûment le jeûne, la prière et les veilles. En outre, comme il avait hérité d'un riche patrimoine, il l'employait tout entier à nourrir et vêtir les pauvres. Il bâtit plusieurs églises et, accomplissant une prophétie de saint Grégoire de Naziance, il transforma en une basilique vaste et splendide la petite

chapelle de Sainte-Anastasie, pour laquelle le grand évêque avait ressuscité la foi morte et ruinée à Constantinople (1). Anatole, archevêque de Constantinople, l'éleva à la prêtrise malgré lui. Le patriarche Germade, en le nommant *grand économe de l'église de Constantinople*, lui conféra la seconde dignité ecclésiastique de son diocèse. C'est là *le motif qui l'a fait choisir pour patron par les Économes*. Un autre fait qui se passa entre lui et un banquier de la ville, vient à l'appui de ce patronage. *Marcien*, pour n'être vu de personne, venait chez lui au milieu de la nuit changer son or contre des petites pièces de bronze, afin de pouvoir le distribuer plus facilement à ses pauvres. Le banquier, jugeant que la nuit lui était favorable pour réaliser un certain lucre, pesait l'or avec de fausses balances. *Marcien*, faisant semblant de ne pas s'apercevoir de cette fraude, revenait souvent en ayant soin de cacher son visage. Le banquier, voulant savoir ce que *Marcien* pouvait faire de cette petite monnaie, le fit suivre par un de ses serviteurs. Quel ne fut pas l'étonnement de celui-ci en le voyant entrer dans une pauvre masure où gisait sur un lit le cadavre d'un pauvre mort ! Après l'avoir lavé et habillé, *Marcien* le mit sur son séant et l'embrassa ; puis, l'ayant recouché, il s'en alla. Ce récit éveilla des remords dans le cœur du banquier, et aussi lorsque *Marcien* revint chez lui, il se jeta à ses pieds, avoua sa faute en énumérant les sommes qu'il lui avait volées.

(Simon Metaphraste. — Surius. — *Les Grands et les Petits Bollandistes*).

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES

XIIe ET XIIIe SIÉCLE. — 1209.

Invoqué pour les Enfants tardant à marcher

Guillaume naquit au château d'Arthel ; il appartenait à la famille des comtes de Nevers. Sa mère, Manice, confia son éducation à Guillaume l'Ermite, archidiacre de Soissons, son oncle maternel. D'abord chanoine de Soissons, puis de Paris, il se fit moine dans le monastère de Grandmont, au pays de Limoges, puis porta l'habit chez les Cisterciens, à Pontivy. Après avoir été prieur de ce monastère, il fut élu abbé de Fontaine-Jean au diocèse de Sens, puis de Chalis au diocèse de Senlis. En 1200, le siège archiépiscopal de Bourges étant venu à vaquer par la mort d'Henri de Sully et le clergé ne pouvant s'entendre sur le choix de son successeur, Eudes, évêque de Paris et frère du défunt, fut prié de choisir lui-même entre les trois candidats, tous abbés de Citeaux, et au nombre desquels était *Guillaume*. Eudes ne trouva pas d'autres moyens pour décider cette affaire que de s'adresser à Dieu par le jeûne et la prière. Le 23 novembre de l'an 1200, il fit écrire les trois noms sur des billets séparés et les mit sur l'autel où il devait célébrer la messe. Lorsqu'il eut terminé le Saint Sacrifice, sur le premier billet qu'il tira, on lut le nom de *Guillaume* qui fut nommé archevêque à la satisfaction de tous. Il fut le seul qui en ressentît de la douleur et il n'accepta qu'après avoir reçu les ordres de ses supérieurs. Dans ces éminentes fonctions, il brilla surtout par sa prudence et sa charité en secourant les opprimés, en

(1) *Petits Bollandistes*, 1er volume, 258.

s'imposant de rudes pénitences, en poursuivant l'avarice et surtout en défendant les droits de l'Eglise.

Le pape Innocent III ayant chargé *Guillaume*, avec l'évêque de Nevers et l'abbé de Cluny, de recevoir l'abjuration des habitants de La Charité qui avaient communiqué avec une bande d'Albigeois infestant le Berry, le Nivernais et l'Auxerrois, l'archevêque montra beaucoup de douceur dans cette mission et, au contraire, il opposa une vigoureuse résistance aux gens du roi Philippe-Auguste qui voulaient attenter aux droits de l'église de Bourges.

Quoique cassé par l'âge, il se disposait à aller prêcher les Albigeois dans le Languedoc et dans l'Auvergne, quand il rendit son âme à Dieu le 10 janvier 1209.

Jacques Branche (1) dit qu'il est invoqué à son tombeau *pour les petits Enfants qui tardent à marcher*. Cette invocation pourrait tirer son origine d'un miracle qui eut lieu devant son corps, alors qu'il n'était pas enterré. Un enfant qui n'avait pas encore dix ans, contrefait de corps, ne pouvant regarder le ciel, avait entièrement perdu l'usage de ses mains et de ses pieds ; aussitôt qu'il apprit la mort du saint évêque, il pria instamment sa mère de le porter à l'église où se trouvait le corps pour qu'il pût l'embrasser. Cédant aux instances réitérées de son fils et l'ayant pris dans ses bras, la mère le porta avec beaucoup de peine à travers la foule. Dès qu'elle put en approcher, animée de la confiance la plus ferme, elle se prosterna avec son fils devant le corps du saint et tous deux embrassèrent ses pieds et ses mains. A l'instant même, les os de l'*enfant* craquèrent et reprirent leur place : il était guéri.

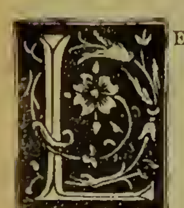
(Pierre de Natalibus. — Surius. — *Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*.)

ONZE JANVIER.

SAINT LEUCE (LUCIUS), ÉVÊQUE DE BRINDES

FIN DU XIVe SIÈCLE.

Invoqué contre le point de côté.



Leuce était né à Alexandrie. Après la mort de sa mère, il entra avec son père dans le monastère de Saint-Hermès, sous le règne de l'empereur Théodose. Là, ayant été instruit dans les lettres, il se distingua surtout par sa discipline et par son esprit d'obéissance ; après la mort de son père, il lui fut prescrit par une révélation pendant son sommeil d'aller à Brindes pour y éteindre l'hérésie. Il y vint avec quelques clercs et resta à l'Amphithéâtre, près de la ville, où il initiait les habitants à la foi chrétienne et les régénérait dans l'eau sainte du baptême. A cette époque, Brindes était dans la désolation, parce que, depuis deux années, il n'avait pas plu un seul instant. Le préfet Antiochus promit à *Leuce* de se convertir au Christ, s'il pouvait obtenir de la pluie. *Leuce*, ayant convoqué ses clercs et tous les chrétiens, portant ses regards vers le ciel, avait à peine commencé à entonner les saintes Litanies qu'une pluie abondante commença à tomber. A la suite de ce

(1) 1er volume, 129. *Saincts d'Auvergne*.

miracle, le préfet et vingt-cinq mille habitants reçurent le baptême et, quand ils furent tous convertis, il exerça, pendant quelque temps avec la plus grande sainteté, les fonctions épiscopales et rendit son âme à Dieu.

D'après le témoignage de Michel Moine, chanoine de Capoue, cité par les Bollandistes, *Leuce* avait une église paroissiale très riche dans la ville de Rome. Il en avait aussi une dans le diocèse de Capoue (aujourd'hui Caserte) ; elle est maintenant détruite. Les fidèles atteints de *points de côté*, qui sont un des symptômes de la *pleurésie, appliquent, pour en être guéris, sur la partie affectée, quelques débris du sanctuaire ruiné.*

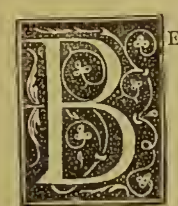
(Ferrarius. — *Les Bollandistes*).

DOUZE JANVIER.

SAINT BENOIT-BISCOP

VIIIe SIÈCLE.

Patron des Peintres et des Musiciens.



Benoit suivit d'abord la carrière des armes que lui imposaient en quelque sorte sa noble origine et sa position à la cour. Poussé par une inspiration divine, il partit pour Rome. Là, s'adonnant aux œuvres de piété, il finit par dire adieu au monde en entrant chez les Bénédictins. A son retour en Angleterre, il employa ses biens à fonder des couvents et son temps à former des religieux.

Cependant, il fit plusieurs voyages en France et en Italie : c'était chaque fois pour s'inspirer mieux de l'esprit de son ordre et se fortifier dans la pratique de la vertu, ou bien pour en amener des artistes, architectes, peintres, verriers, musiciens, afin de bâtir de belles églises, de les décorer de belles peintures instructives sur les murs et les verrières, comme aussi de rehausser l'éclat du culte. Certes, il a bien mérité par là d'être choisi pour patron des peintres et des musiciens. Tel n'était point son but, il voulait simplement instruire les ignorants et les attacher à Dieu par tout ce qui pouvait les toucher.

Enfin, étant devenu vieux, il donnait à ses disciples les conseils les plus sages et, à tous, les plus rares exemples de vertu, surtout de patience et de résignation, les trois dernières années de sa vie, qu'il passa dans des souffrances terribles, toujours la paix dans l'âme et le visage radieux : ce qui fait dire au P. Giry que cette maladie le tenant attaché à la croix, lui servit de passage pour entrer dans la gloire le 12 janvier 703 à quatre-vingt-six ans.

Les Bénédictins anglais l'honorent comme leur patron (1).

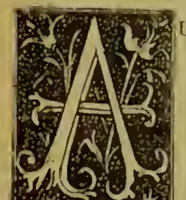
(1) P. Giry.

TREIZE JANVIER

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

IVe SIÈCLE. — EN 368 OU 369.

Invoqué contre les Serpents et pour les Enfants qui tardent à marcher.



UTANT qu'il est permis de l'affirmer, Hilaire naquit en Aquitaine, d'une famille noble de Poitiers. Les uns interprêtant quelques passages de ses écrits, croient qu'il fut d'abord élevé dans le paganisme et qu'il ne se convertit au christianisme que dans l'âge mur. D'autres, au contraire, s'appuyant sur Venance Fortunat, l'historien le plus ancien qui ait parlé de lui, assurent que, dès le berceau, il fut doté d'une si grande sagesse primitive, qu'il suça la foi chrétienne avec le lait. Quand il fut en âge de raison il épousa une femme digne de lui dont il eut une fille unique qui devint sainte Abre (Apra). Les deux époux travaillaient de concert à se sanctifier et à donner comme une seconde naissance à leur fille en la dotant de mœurs pures et en lui apprenant l'obéissance à la loi de Dieu (1). Maxence, frère de saint Maximin de Trèves, venait de mourir sur le siège épiscopal de Poitiers. Les évêques de la province, les prêtres et le peuple du diocèse désignèrent d'une voix unanime *Hilaire* pour le remplacer (2).

L'hérésie arienne qui avait fait de si grands ravages en Orient, favorisée par l'empereur Constance, commença à s'étendre en Occident. Saturnin, évêque d'Arles, s'était déjà laissé circonvenir ; mais *Hilaire* ralliant tous les défenseurs de l'Eglise, résistait avec toute l'énergie qui le caractérisait. Il osa se rendre au conciliabule de Béziers, réuni en 356 par les hérétiques, en se proposant de discuter leurs doctrines ; ceux-ci craignant son érudition et son éloquence, ne voulurent pas engager la lutte et le firent exiler en Phrygie. Ce fut là qu'il écrivit ses magnifiques livres de la *Trinité, ses commentaires sur Job et sur le cantique des cantiques, ses hymnes du matin et du soir.* Dans son exil les consolations ne lui manquèrent pas. En 358, les évêques des Gaules lui écrivirent pour lui apprendre qu'ils avaient séparé *Saturnin* de leur communion. Ce fut dans une petite ville de cette contrée, en se rendant au concile de Séleucie, qu'il rencontra saint Florence et sa famille et leur donna le baptême. Dans ce concile de Séleucie, sur 160 évêques, 13 seulement étaient orthodoxes. « Heureusement, dit l'abbé Auber, l'évêque de Poitiers était au nombre de ces treize ». Il prit la parole avec l'autorité de la foi la plus vive et ne quitta cette assemblée maudite qu'après avoir entendu les plus détestables blasphèmes. C'est alors qu'il adressa l'écrit le plus énergique à l'empereur Constance demandant hautement une discussion publique avec les adversaires de la *sainte Trinité ;* mais eux, par motif de prudence, persuadèrent à Constance de le renvoyer à son Eglise en lui remontrant qu'il était l'auteur de toutes leurs divisions et qu'ils ne parviendraient à s'entendre qu'après le départ d'*Hilaire*.

(1) *Petits Bollandistes*, 1er vol., 301.

(2) Vu la rareté des hommes capables, l'état de mariage n'était pas un obstacle ; on exigeait seulement que dès lors ceux qui étaient ainsi appelés se séparassent de leur femme.

Hilaire, en revenant à Poitiers, passa par l'Italie et s'arrêta à Rome. *Saint Martin* qui, en 355, était venu se mettre sous sa direction, avait voulu le rejoindre en Orient. Ayant débarqué à Galinara, il fixa sa demeure sur ce rocher, y vécut un an miraculeusement et ne quitta sa solitude que pour aller trouver *saint Hilaire* à Rome. Ce dernier, ayant appris que *saint Martin* habitait l'îlot de Galinara, s'était mis en route pour le rejoindre; mais à son arrivée les habitants lui dirent que, depuis le départ de saint Martin, l'île était infestée de serpents affamés. *Saint Hilaire*, incapable de reculer, s'arme d'une croix et s'avance contre les reptiles qui venaient le dévorer ; mais à la vue du signe rédempteur, ils se retirent tous à l'une des extrémités de l'île. Le saint y plante un poteau, leur défend de franchir cette limite et les précipite dans la mer. Une chapelle fut élevée à l'endroit même où s'était produit ce miracle. C'est sans doute cette légende qui a donné lieu à l'invocation *contre les serpents* signalée par le P. Cahier et les *Petits Bollandistes*. *Les Bollandistes* (vol. I, p. 792, janvier), donnent son épitaphe trouvée dans un ancien manuscrit. On y fait mention de son pouvoir *contre les serpents* :

HILARIUS *cubat hac pictavus episcopus urnâ* *Defensor nostræ mirificus fidei.* *Illius aspectum* SERPENTES *ferre nequibant,* *Nescio quæ in vultu spicula sanctus habet.*	*Hilaire*, évêque de Poitiers et admirable défenseur de notre foi, repose dans ce tombeau *Les serpents* ne pouvaient supporter son regard, une puissance inconnue éclatait sur le visage du saint.

Quand il fit son entrée à Poitiers, dans une maison située sur son passage, une femme baignait son enfant nouveau-né, au moment où le saint suivait la longueur de la rue. Désireuse de le voir, elle abandonna un instant le pauvre petit qui se noya. Le plus grand malheur était qu'il était mort sans baptême. Saisissant l'enfant, cette femme fend la foule et le présentant au pontife le conjure d'arracher son fils à une mort doublement cruelle. Hilaire touché de tant de foi, se prosterne contre terre et, après avoir invoqué le Tout-Puissant, le remet plein de vie dans les bras de sa mère. Ne serait-ce pas en souvenir de ce miracle et par une certaine extension, qu'aujourd'hui encore dans le diocèse de Beauvais, à *Coudun*, *Lieuvillers*, *Milly*, *Verderonne*, *saint Hilaire est invoqué pour les Enfants qui ne peuvent pas encore marcher ?*

A son retour, Hilaire retrouva sa femme et sa fille Apra. Pendant son exil il avait appris par révélation qu'il était question pour elle d'un mariage très avantageux et il s'était hâté de lui écrire en la conjurant de ne pas avoir d'autre époux que Notre Seigneur Jésus-Christ. « A son « retour, disent encore les *Petits Bollandistes*, craignant que le souffle « du monde ne ternît cette fleur si pure et si fragile, il pria Dieu pour « elle avec ferveur, demandant qu'elle fût cueillie par le ciel, s'il le « fallait, plutôt que d'être flétrie. Notre Seigneur le prit au mot : il « envoya à sa fille la mort la plus douce. ».... « ...L'Eglise de Poitiers « l'honore comme une sainte le treize décembre. Sa femme, qui vivait « encore, jalouse, pour ainsi dire, du bonheur de sa fille et brûlant de « la revoir, pria son saint mari de lui obtenir la même faveur ; il y « consentit et eut ainsi, je vous dirai, la joie pour un si saint évêque « plutôt que la douleur, de se voir précéder dans la céleste patrie par « les deux plus chers objets, après Dieu, de son amour. »

Avant de mourir lui-même, il eut la satisfaction de voir Saturnin déposé, la foi de Nicée ratifiée dans toutes les Gaules et, avec l'aide de

saint Eusèbe de Verceil de délivrer également l'Italie du fléau de l'hérésie. Un grand nombre de pères et de conciles ont proclamé saint Hilaire un des plus grands docteurs de l'Eglise. De temps immémorial il était honoré sous ce titre dans plusieurs diocèses. Enfin, en 1850, sur la proposition de Mgr Pie et sur la demande du concile de Bordeaux, Pie IX confirma ce titre pour l'Eglise universelle.

Alcuin, Hugues de Saint-Victor, Rémi d'Auxerre et plusieurs autres citent *saint Hilaire* comme le continuateur du chant *Gloria in excelsis* commencé par les Anges à la naissance du Sauveur. D'après une dissertation publiée par Mgr Cousseau, avant qu'il ne fût nommé évêque d'Angoulême, saint Hilaire à la fois éminent théologien et grand poète, serait l'auteur du *Te Deum.*

Le corps du saint évêque fut déposé dans la basilique de saint Jean et de saint Paul, hors des murs de Poitiers et qui fut détruite au Ve siècle par les Vandales et les Goths, et le corps du saint resta longtemps oublié sous les décombres ; mais en 507 un globe de feu, s'élevant des ruines de l'église où reposait *saint Hilaire,* s'avança vers la tente de Clovis campé à sept lieues de là et le lendemain le roi catholique mettait fin dans les plaines de Vouillé, à la domination des barbares hérétiques qui avaient renversé l'église de saint Hilaire (1).

(Venance Fortunat.— *Les grands et les petits Bollandistes.— Les Vies de tous les saints de France. — L'Abbé* Aubert *(vie des saints de l'église de Poitiers.)*

QUATORZE JANVIER

SAINT FÉLIX, PRÊTRE DE NOLE

IIIe SIÈCLE. — 236.

Invoqué contre le parjure et les faux témoignages. — Pour les animaux domestiques et pour les yeux.



Félix naquit à Nole, petite ville située dans les environs de Naples. Issu d'une famille distinguée, il se consacra au service de l'Eglise, sous l'évêque de Nôle, saint Maxime ; celui-ci frappé de l'éclat de ses vertus et de sa sainteté, le fit d'abord lecteur et exorciste, mais l'éleva en très peu de temps jusqu'à l'ordre de la prêtrise. Une violente persécution obligea bientôt *Maxime* à se retirer sur une montagne après avoir recommandé son troupeau au prêtre *Félix.*

Les soldats envoyés pour arrêter l'évêque, ne le trouvant pas sur les

(1) NOTE ET DICTON SUR SAINT HILAIRE

Saint Hilaire en Angleterre donne son nom à l'un des quatre *termes* de la justice. *Terme* veut dire *session,* espace de temps « pendant lequel, disent les vieux textes, les cours de justice « sont ouvertes pour recevoir tous ceux qui ont une plainte à déposer. » Ces quatre *termes* de la justice sont le terme d'*Hilaire* (*Hilary term*), le terme de Pâques (*Easter term*), le terme de la Trinité (*Trinity term*) et le terme de saint Michel (*Michael term*). Le terme de saint Hilaire dure jusqu'au 31 janvier.

(*Revue Britannique.— Les saints et les fêtes du calendrier anglican,* 7e série, 7e vol., p. 224)

A la saint Hilaire
Si l'hyver est serein
Il pronostique année de pain.

fausses déclarations des ennemis de *Félix* (1), s'emparèrent de lui et le jetèrent dans un cachot n'ayant pour lit que des fragments de pots cassés. Mais la nuit suivante, il fut délivré par un ange qui, après avoir brisé ses fers, le conduisit par la main sur la montagne où Maxime s'était retiré. *Félix* le trouva couché à terre, transi de froid, exténué par la faim et presque mort. Alors, le serrant dans ses bras, il s'efforça de le réchauffer mais en vain : voyant bien que Dieu seul pourrait lui venir en aide dans une semblable extrémité, il lui adressa une prière fervente et à l'instant, par un effet de la divine Providence, il aperçut un raisin accroché à une haie et après en avoir fait couler le jus dans la bouche du vieillard, il eut la satisfaction de le voir revenir peu à peu à son état ordinaire. Ils résolurent bientôt de retourner au milieu des fidèles de Nole, et, comme Maxime était encore trop faible pour marcher, *Félix* le portant sur ses épaules, le déposa dans son palais épiscopal ; mais poursuivi lui-même de nouveau, il se retira rapidement dans le coin d'une vieille masure : là, par une volonté surnaturelle, des araignées tissèrent une toile si épaisse que les agents qui le cherchaient, ne pensèrent pas un seul instant qu'il pût y être caché. « Ce qui nous apprend, « dit saint Paulin, que, quand Dieu est avec nous, les toiles d'araignées « nous servent de fortes murailles ; et que, quand il nous manque, les « murs les plus épais ne servent pas plus à nous défendre que les toiles « d'araignées. » Pendant six mois, il fut obligé de vivre au milieu de vieilles maisons abattues, privé de toute espèce de ressources et de tout commerce des hommes. Une bonne femme, par un mouvement providentiel et sans savoir ce qu'elle faisait, apportait chaque jour au même endroit la nourriture qui lui était nécessaire ; il trouvait également chaque nuit de l'eau pour tempérer sa soif ; mais par-dessus tout il était consolé par la visite des Anges et du Roi des Anges.

Quand les six mois furent écoulés, *Félix* revint à Nole et dans le même temps l'évêque Maxime mourut de vieillesse. Tous les fidèles voulaient nommer *Félix* à sa place ; mais son humilité l'empêcha d'accepter, et il fit tomber leur choix sur un vieillard nommé *Quintus* qui avait été fait prêtre sept jours avant lui.

Quand la paix fut donnée à l'Eglise, *Félix*, par amour pour la pauvreté, ne voulut pas même qu'on lui restituât ses biens dont il avait été dépouillé pendant la persécution et il rendit son âme à Dieu le quatorze janvier, vers l'an 312.

Après sa mort, une infinité de merveilles se produisirent à son tombeau ; une entr'autres, a rapport à *l'invocation contre les parjures et contre les faux témoignages*. Ceux qui étaient accusés d'un crime dont ils se disaient innocents, étaient menés au tombeau de *saint Félix*, près de Nole, où ils juraient qu'ils n'étaient pas coupables. S'ils juraient à faux, ils étaient infailliblement punis par un châtiment exemplaire. C'est ainsi que pour faire cesser dans son diocèse le scandale d'un prêtre d'Hippone, nommé Boniface, accusé d'un crime énorme par le moine Spès, saint Augustin ordonna que l'accusateur et l'accusé seraient tous les deux renvoyés devant le tombeau de *saint Félix*, à Nole.

L'invocation pour les *animaux domestiques* repose sur le miracle suivant : Un pauvre homme avait *deux bœufs* pour faire son labourage et

(1) D'après H. Aft.

ne possédait pas autre chose que le produit du travail qu'il pouvait faire avec leur aide. Un voleur était parvenu à s'en emparer. Désespéré, le pauvre cultivateur se rend en pleurant au tombeau du Bienheureux *Félix*, et le prie avec larmes et gémissements de les lui rendre. Quelle ne fut pas sa joie en sortant de l'église de les retrouver devant la porte ! Dans la vie de notre saint écrite en vers par saint Paulin de Nole, on trouve ce passage relatif à cette même invocation :

.... Videas etiam de rure colonos
Non solum gremio sua pignora ferre paterno;
Sed pecora ægra manu sæpe introducere secum
Et Sancto quasi conspicuo mandare licenter ,
Moxque datam sua confisos ad vota medelam
Experto gaudere Deo et jam credere sana.
Et vereplerumque brevi, sanata sub ipso
Limine, læta suis jumenta reducere tectis.

...Non seulement les habitants des campagnes vont visiter le tombeau du *Saint* en portant leurs enfants sur leur sein paternel ; mais encore on les voit souvent introduire avec eux comme par la main leurs troupeaux malades et les recommander volontiers à un saint aussi renommé, et bientôt confiants dans le remède accordé à leurs vœux, ils se réjouissent d'avoir imploré Dieu et croient leurs troupeaux déjà guéris : et en effet le plus souvent en peu de temps, ils sont guéris sur le seuil même de la chapelle, et leurs maîtres les ramènent en bon état dans leur étable.

Théophile Raynaud rapporte dans son *Hagiologium Lugdunense*, d'après Ambroise de Nole, que du tombeau de saint Félix coule une liqueur très utile pour *la guérison des yeux*. Elle tombe goutte à goutte, surtout quand l'hiver est rigoureux et comme on le raconte dans l'*Histoire de la Société de Jésus*, elle est un présage de fertilité, lorsque ces gouttes tombent en abondance. Quand, au contraire, les gouttes tombent en petit nombre, c'est un signe de stérilité, comme l'expérience plusieurs fois répétée l'a montré.

(Saint Paulin. — Ribadaneira. — La mère de Blemur. — *Les Bollandistes.* — Théophile Raynaud. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINTE NOMADIE (NÉOMADIA) (1), VIERGE

VI[e] SIÈCLE.

Invoquée contre l'Epilepsie, la Peur, pour les Animaux domestiques. Patronne des Bergères.

Sainte Nomadie est très populaire dans le Poitou. D'après l'abbé Auber, « née d'une famille qui conserva longtemps l'illustration de son « nom dans le Poitou, où il ne semble éteint que depuis deux cents ans, « elle paraît l'avoir honorée par une rare piété dès le commencement « du V[e] siècle. Tout porte à croire qu'elle naquit à Baussay, petite loca- « lité de la paroisse de Monterre-Silly, dans le Loudunais, car sa famille « en posséda la seigneurie, jusqu'à ce qu'elle se fût confondue dans la « maison de Roche-Chouard. » On ne sait presque rien de sainte Nomadie, si ce n'est que la vénération des peuples pour les vertus de la sainte, s'est propagée jusqu'à nos jours et qu'aujourd'hui dans le Poitou on *l'invoque encore contre l'épilepsie et contre la peur*, *pour les animaux domestiques*, *et les Bergères* la prennent pour *Patronne*, mais en l'absence de toute espèce d'actes relatifs à sa vie, il est impossible de songer à expliquer ni ces *invocations*, ni ce patronage.

(1) Alias : *Néomaie, Néormoise, Néormoie.*

Connue dans le peuple sous le nom de *Néomaie*, elle l'a communiqué à une église paroissiale du diocèse de Poitiers, à quelque distance de Saint-Maixent.

Une autre sainte du même nom est signalée par M. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois et citée dans la *Grande vie des saints*, de Plancy : C'était une Bergère d'une grande beauté qui demeurait à Sambier à quatre lieues sud de Blois. Pour se soustraire aux importunités de tous ceux qui aspiraient à sa main, elle demanda à Dieu de l'affliger dans son corps, et effectivement un de ses pieds devint tout difforme ; ce qui la délivra de toutes les obsessions dont elle était accablée.

Un jour, comme ses troupeaux souffraient de la soif, elle fit jaillir une source abondante qui porte le nom de sainte Néomaise à une demi-lieue du bourg de Sambier. D'après la tradition, on ne l'a jamais vue se tarir ou se troubler.

Cette sainte est restée jusqu'ici en vénération à Sambier et aux environs. Dans l'église paroissiale elle est représentée avec son pied déformé, et les bergères du pays font célébrer chaque année en son honneur une messe votive afin d'obtenir *sa protection pour eux et pour leurs troupeaux.*

(Du Saussay. — de Peyronnet. — *Grande vie des saints* de Plancy. — *Saints de l'église de Poitiers*, l'abbé Aubert).

SAINT ENGELMAR, ERMITE ET MARTYR

FIN DU XI[e] ET COMMENCEMENT DU XII[e] SIÈCLE. — 1125.

Patron des Agriculteurs.

Engelmar était fils d'un pauvre laboureur bavarois. C'est à cause de cette profession que les *Agriculteurs l'ont pris pour patron.* Entraîné dès son premier âge vers les choses du ciel, il vint se mettre sous la direction d'un évêque arménien qui avait quitté son siège pour se faire solitaire et mourir. *Engelmar* fit de tels progrès dans la vie érémitique qu'à la mort de ce guide éprouvé, il put le suppléer dans sa retraite située aux environs de Passau. Les habitants du voisinage qui venaient visiter l'évêque pour lui demander des conseils et des prières continuèrent de venir à la cellule d'*Engelmar*.

Il lui vint même un disciple qui, feignant des sentiments pieux, manifestait le désir de s'attacher à lui ; mais ce disciple, soit qu'il fût jaloux des bonnes œuvres qu'il pratiquait chaque jour, soit qu'il eut l'intention de s'emparer des richesses qu'il lui supposait bien à tort, le tua dans la nuit du treize au quatorze janvier et enterra sa victime dans la neige. A la fonte des neiges on retrouva le corps du Bienheureux qui fut enseveli dans l'église des Prémontrés de Vingtsberg.

(*Bavaria sancta.* — *Bollandistes.* — de Peyronnet. — *Grande vie des saints* de Plancy).

QUINZE JANVIER.

SAINT MAUR, APOTRE DES BÉNÉDICTINS EN FRANCE,

ABBÉ DE GLANFEUIL

VIe SIÈCLE. — 583.

Patron des Chaudronniers, Lanterniers, Chandeliers, Portefaix, Tailleurs et Cordonniers en Belgique.

Invoqué contre le Rhume, les Rhumatismes, la Sciatique, les Maux de tête, la Paralysie, la Goutte et les Scrofules.



AINT *Maur* était originaire de l'illustre famille romaine des *Aniciens*, d'où sortit saint Grégoire-le-Grand. Son père, équice de l'ordre des Sénateurs, et sa mère Julie, également d'une excellente maison, le confièrent, quand il eut atteint l'âge de douze ans, à *saint Benoît*, qui s'était établi dans les montagnes de l'Apennin, près de Subiaco. Le disciple ne tarda pas à être apprécié par le Maître, et le grand et prodigieux miracle de son obéissance vint encore augmenter l'estime que *saint Benoît* avait conçue pour lui. Le saint père, étant en oraison, apprit par une révélation divine que le petit *Placide*, en allant puiser de l'eau, était tombé dans un lac très profond. Comme il était sur le point d'être noyé. *saint Benoît* commanda à *Maur* de voler à son secours. Celui-ci, après avoir reçu la bénédiction de son maître, s'élance vers le lac ; puis, sans songer au péril qu'il va affronter, mû seulement par le sentiment de la discipline et de la foi la plus vive, il marche sur l'eau comme sur la terre ferme, saisit le jeune novice par les cheveux et le ramène sain et sauf sur la berge en marchant sur les mêmes eaux. Saint Benoît établit *Maur* prieur du monastère et lui accorda toute sa confiance. Aussi Notre Seigneur lui communiqua-t-il une grande partie des lumières de son abbé, et un jour il leur fit voir à l'un et à l'autre, sous la figure d'un *More*, le diable qui détournait un religieux de l'Oraison.

Saint Maur fut emmené au Mont-Cassin par saint Benoît, quand il quitta Subiaco. Ce fut là qu'il guérit un enfant muet et estropié en mettant sur la tête du malade l'étole de saint Benoît qui était absent.

L'évêque du Mans, Bertingran, envoya à saint Benoît, vers la fin de 541, l'archidiacre Flodegoire et son intendant Harderard, pour lui demander des religieux de son ordre qu'il voulait établir dans son diocèse pour y attirer les bénédictions du ciel. *Saint Maur* fut désigné par saint Benoît, qui lui donna quatre religieux et lui remit sa règle écrite de sa propre main. Le voyage de *saint Maur* fut marqué par les miracles les plus éclatants ; mais, étant arrivé à Orléans, il apprit la mort de l'évêque Bertingran. Ce triste événement renversait tous leurs projets. Herderard, intendant de Bertingran, après s'être assuré que le nouvel évêque n'entreprendrait pas la fondation préméditée par son prédécesseur, manda à *Maur* de venir le trouver à Angers avec sa petite troupe et là, il leur annonça qu'un de ses neveux, du nom de *Flore*, qui était à la cour du roi Théodebert, avait l'intention de faire bâtir le premier monastère de l'Ordre en France. En effet, ayant reçu *Maure* et ses compagnons dans une maison du nom de *Glandfeuil*, il leur fit choisir autour tous les terrains qui étaient les plus convenables pour leur éta-

blissement. *Flore* offrit également à *Maur* son fils unique, âgé de dix-huit ans, pour être élevé par lui.

Le monastère et les quatre églises érigées par *Maur* étant terminés, la dédicace en fut faite par l'évêque de la province, la huitième année du séjour en France de nos Bénédictins. La première et la principale fut consacrée aux saints apôtres, la seconde à saint Martin, la troisième à saint Séverin et la quatrième à saint Michel. Flore voulut lui-même se faire religieux et le roi Théodebert, ayant manifesté le désir d'assister à sa prise d'habit, gratifia de plusieurs terres le monastère qui renfermait déjà cent quarante religieux.

La vie admirable de *saint Maur* inspira le désir de la solitude à un si grand nombre de Français que le royaume se couvrit de monastères de l'ordre de Saint-Benoît, et il eut la consolation d'en voir avant sa mort cent vingt remplis de fervents religieux (1).

Maur s'était retiré pendant quelques jours avec deux religieux dans une maison à la campagne pour faire oraison, suivant sa coutume, l'archidiacre d'Angers vint le trouver pour conférer avec lui de quelques affaires. Après qu'il eut terminé sa conférence, notre saint donna l'ordre de lui servir à manger. On lui répondit qu'il n'y avait qu'une petite bouteille de vin qui ne suffirait pas à la suite de l'archidiacre : « Apportez-la », dit-il, et l'ayant bénie, il ordonna de distribuer du vin à soixante personnes qui étaient venues pour voir le serviteur de Dieu et qui en burent autant qu'ils voulurent sans qu'il diminuât. En sortant de cette maison pour retourner au monastère, il rencontra un pauvre malheureux qui avait le visage tout rongé d'un chancre. Saint Maur, touché de compassion, fit un signe de croix sur lui et il fut immédiatement guéri. C'est le souvenir *de ce miracle qui fait sans doute qu'on l'invoque contre les scrofules.*

Saint Benoît, dans la lettre qu'il écrivit à *saint Maur* après son départ du Mont-Cassin, lui avait prédit qu'il porterait l'habit bénédictin pendant soixante ans et qu'il lui en restait encore quarante à employer au service de Dieu.

Comme il ne lui restait plus que deux années sur ces quarante, il assembla ses religieux et leur déclara que pour se préparer à la mort, il voulait se démettre de la charge d'Abbé et qu'il désignait pour le remplacer *Bertulse*, le fils de *Flore*.

Saint Maur rendit son âme à Dieu le 15 janvier 584, à l'âge de soixante-douze ans et quatorze jours. Il fut enterré dans l'oratoire de saint Martin, où il était mort. Ses reliques y reposèrent paisiblement après la ruine de l'abbaye pendant l'espace de deux cent soixante-deux ans, puis elles furent transportées dans la nouvelle église de Saint-Martin. Depuis, la crainte des Normands obligea les religieux du monastère de Glanfeuil d'émigrer avec leur précieux trésor à l'abbaye des Fossés, située à deux lieues de Paris, et qui prit le nom de Saint-Maur-des-Fossés. L'abbaye de *Saint-Maur* fut sécularisée en 1553. La réforme de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, établie en Lorraine, donna lieu à celle qu'embrassèrent les Bénédictins français en 1621, sous le titre célèbre de la Congrégation de *Saint-Maur*. Maintenant, pourquoi les *Chaudronniers* et les *Lanterniers* ont-ils choisi *saint Maur* pour leur

(1) *Année bénédictine*, par la Mère DE BLEMUR.

patron ? Les ouvriers de ces deux professions qui travaillent le fer, le cuivre et surtout la tôle de fer, sont loin d'avoir des visages immaculés. Les chaudrons également sont noirs au dehors. C'est par ce dernier motif que le P. Cahier pencherait à soupçonner un assez mauvais calembourg entre le nom de notre saint et celui de *More* (1). J'inclinerais plutôt à penser que les *Charbonniers* et les *Lanterniers* ont été influencés dans le choix de leur patron par la légende citée plus haut sur le diable que Notre Seigneur montra à *saint Benoît* et à *saint Maur* sous la figure d'un *More* (2).

Quant à l'invocation *contre le Rhume*, l'Allemand Henri Alt en donne ce motif assez singulier : c'est que lorsque *saint Maur* eut retiré de l'eau *saint Placide*, ce dernier *n'eut pas même le plus petit rhume.* On pourrait également ajouter qu'*il n'eut pas le moindre rhumatisme.* A propos de cette dernière affection, on lisait dans l'*Univers* du 21 avril 1873 : « Lettres de Rome, 17 avril. L'indisposition rhumatismale du pape va « cessant, grâce aux soins que Sa Sainteté a consenti à recevoir et peut-« être aussi grâce à un *Triduo* en l'honneur de *saint Maur*, protecteur « célèbre contre les *rhumatismes.* Laissons les libres penseurs rire de « *saint Maur*, si bon leur semble. Que leur vienne *un rhumatisme aigu*, « ils prendront *saint Maur* au sérieux. Je me permets de le leur recom-« mander. »

Le *Dictionnaire de Trévoux* appelle *la goutte : Mal de saint Maur* pour dire que c'était un mal qui ne pouvait être guéri que par lui ; mais il ne donne pas le motif de cette *invocation spéciale.*

Dans un manuscrit de la fin du XV[e] siècle (3), on trouve cette prière *contre la Goutte* adressée à *saint Maur* :

Deus qui æternæ gloriæ participem beatum Maurum abbatem fieri voluisti, concede nobis propitius, ipso interveniente, aditum regni cœlestis ac in presente vita de morbis* GUTTARUM *sanitatem, cujus ad bene vivendum nos informamur exemplis.

Dieu qui avez voulu rendre participant de votre gloire éternelle le bienheureux abbé *Maur*, accordez-nous dans votre miséricorde, par l'intercession de celui dont les exemples nous apprennent à bien vivre, l'entrée du royaume des cieux et la guérison, pendant cette vie, des *maux de la Goutte.*

« Depuis un temps immémorial (4), il existe à Auneau (diocèse de Chartres) un pèlerinage du nom de Saint-Maur, qui attire une affluence considérable de fidèles. On ne lui connaît d'autre interruption que celle qui eut lieu pendant les deux années de la terreur révolutionnaire. On y remarque une source, aux eaux de laquelle est attribuée la vertu de guérir la *Goutte.* Ce pèlerinage commence le 23 juin de chaque année et se continue tous les vendredis et les dimanches jusqu'à l'ouverture de la moisson. »

(Année bénédictine. — Petits Bollandistes).

(1) Μαυρος, en grec Noirâtre.
(2) D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, on qualifiait les *Charbonniers* de *Chanoines de Saint-Maur.*
(3) *Bibliothèque nationale*, n° 442. *Prières latines*, précédées d'un calendrier, p. 46.
(4) *Dictionnaire des Pèlerinages*, publié par A. MIGNE, 1[er] volume, p. 249.

SAINT BONT ou BONET (BONITUS), CHANCELIER DE FRANCE
ÉVÊQUE DE CLERMONT (AUVERGNE).

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 719.

Patron des Potiers. — Invoqué contre la Goutte et la Paralysie.

Bonet, né en Auvergne de parents illustres par leur piété et leur noblesse, vint à la cour de Sigebert II après la mort de son père Théodat. Là, s'étant fait connaître par toutes les qualités requises pour un administrateur et un homme d'Etat, il devint chancelier du royaume, puis gouverneur de Provence ou de Marseille. Pendant que dans ces hautes fonctions il faisait marcher de pair la justice et la religion, il se vit appelé, par le suffrage universel des populations, à l'évêché de Clermont, pour lequel saint Avit, son frère aîné, alors évêque titulaire, vieux et accablé d'infirmités, l'avait proposé. *Bonet,* sur le trône épiscopal, se distingua par les vertus les plus austères et les miracles les plus éclatants. Une grande sécheresse désolait tout le pays. Il ordonna un jeûne et une procession et il tomba des torrents de pluie. Une femme bretonne, en invoquant Dieu par les mérites du saint, se trouva délivrée, sans sortir de son pays, de la *cécité*, de la *paralysie* d'un bras et de l'*impuissance de marcher.*

Cette guérison de *paralysie*, ainsi qu'une autre *opérée le jour de sa mort par le contact de son cercueil, a sans doute donné lieu à l'invocation contre cette affection.* S'étant retiré la veille de la fête de l'Assomption dans l'église Saint-Michel, il entendit tout à coup des chants merveilleux et il vit apparaître la Reine des Cieux, accompagnée de deux légions d'anges et de saintes âmes. Comme les anges s'informaient les uns les autres qui serait l'officiant, la sainte Vierge répondit que son serviteur *Bonet* n'était pas loin. A ces mots, le saint se serra contre un pilier qui s'amollit et garda l'empreinte de son corps ; mais les anges le prenant par la main, le conduisirent à l'autel. Après qu'il eût été revêtu des ornements pontificaux et qu'il eût célébré les saints mystères, la sainte Vierge lui fit présent de la chasuble dont il s'était servi. Cette chasuble fut conservée à Clermont jusqu'en 1793, époque à laquelle elle fut brûlée. Depuis dix ans qu'il était évêque de Clermont, il se reprochait d'avoir été élevé sur la chaire de son frère à la sollicitation de ce dernier, ce qu'il regardait comme constituant une sorte d'hérédité dans les charges ecclésiastiques, défendue par les saints canons. Après avoir pris l'avis de *saint Thillon*, à Solignac, il se démit de son évêché et se retira à l'abbaye de Manlieu, où il passa plusieurs années dans les pratiques de la plus austère pénitence. Au retour d'un pèlerinage à Rome, il fut pris à Lyon d'un accès de *goutte* qui l'emporta le 15 janvier 710. C'est là l'origine de l'*invocation* qui *lui est adressée contre la goutte.* Le P. Cahier (*Caractéristique des Saints*, p. 603), dit que le *patronage des Potiers vient peut-être d'un vase où le saint s'était lavé les mains et qu'on conservait à Clermont.*

(Surius. — *Bollandistes.* — *L'année bénédictine.* — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT PAUL, ERMITE

IVe SIÈCLE.

Patron des Fabricants de nattes ou des Vanniers.

Saint Paul, né à Thèbes en Thébaïde, fut le premier ermite. Il abandonna toute sa riche fortune à son beau-frère et à sa sœur. Les persécutions de l'empereur Dèce contre les chrétiens lui donnèrent un tel dégoût de l'humanité qu'il ne songea qu'à s'enfuir le plus loin possible du monde. Son beau-frère le trahit dans la solitude qu'il avait choisie, et saint Paul ayant moins horreur des animaux sauvages que de la cupidité des hommes, s'enfonça dans un désert au pied des montagnes où il découvrit une caverne dont une pierre fermait l'entrée ; il y passa soixante-huit ans. Il en avait vingt-deux quand il y pénétra. Il s'y habillait de feuilles de palmiers très habilement tissées avec de petites planchettes de bois. Un palmier placé devant sa petite cabane de branches et de pierres, lui fournissait la nourriture et le vêtement. Il aimait sa retraite et ne voulait pas la quitter. On le représente ayant un corbeau qui voltige au-dessus de sa tête. Effectivement un corbeau lui apportait comme autrefois à Elie, la moitié d'un pain chaque jour et ce même corbeau apporta un pain tout entier quand saint Paul reçut la visite de saint Antoine en 342.

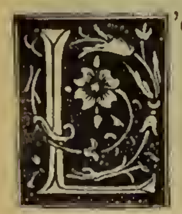
Il y avait longtemps que saint Antoine pensait à saint Paul, à ses austérités, à ses prières et se préoccupait de le savoir seul dans un âge si avancé, quand il lui fut révélé pendant la nuit que saint Paul allait mourir, qu'il fallait aller le voir et l'ensevelir ; il partit donc et eut grand peine à le découvrir dans son obscure caverne. L'entrevue des deux saints fut touchante ; mais Paul voulant mourir seul, l'envoya chercher le manteau de l'évêque Athanase pour l'envelopper après sa mort qu'il savait prochaine. Quand saint Antoine revint, il n'existait plus et il vit son âme revêtue d'une lumière éclatante qui s'envolait au ciel. Saint Antoine enveloppa le corps du saint dans le manteau qu'il apportait et deux lions accoururent creuser la terre avec leurs ongles. Quand la fosse fut assez profondément préparée pour recevoir le corps de saint Paul, les lions se prosternèrent devant saint Antoine qui les bénit et les congédia ; puis, après avoir enseveli l'ermite, saint Antoine prit dans la caverne la tunique de ce premier anachorète et il la conserva précieusement ; son travail habile et surtout patient inspira les tisseurs et les vanniers. Ils réclamèrent le patronage du premier ermite.

SEIZE JANVIER

SAINT ROLAND, ABBÉ DE CHÈZERY

XIIe SIÈCLE. — VERS 1200.

Invoqué contre la sécheresse, les maux d'yeux, les douleurs de tête, les maux d'estomac. — Pour la conservation des biens de la terre.



L'ORIGINE de *Roland* est assez obscure. D'après la tradition de la vallée de Chèzery, sa famille était illustre par sa naissance et occupait un rang élevé en Angleterre. *Roland* voulant fuir les honneurs, passa en France et vint se faire religieux dans le monastère de Chèzery qui était alors du diocèse de Genève. « Cependant quelque humble, quelque

« retiré que fût, ce saint religieux, dit Mgr Depery, les merveilles que « Dieu opérait par ses mains sur les malades et ses lumières qui jetaient « une vive clarté, lui attirèrent les regards et la confiance des peuples « qui venaient de loin pour avoir ses avis sur des points de spiritualité « et pour se recommander à ses prières. »

Vers la fin de l'année 1170, Etienne, deuxième abbé de Chézery étant mort, *Roland* fut choisi par les suffrages de toute la communauté. *Roland* se distingua surtout dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, par sa tendre dévotion envers la sainte Vierge. Ce fut lui qui fonda la chapelle de *Notre-Dame des Sept Douleurs* dans le village de Confort où les moines de Chèzery possédaient de grandes propriétés. Enfin *Roland*, après avoir embaumé toute la contrée par le parfum de ses vertus, rendit son âme à Dieu vers 1200. Après sa mort, son culte ne fit que s'accroître pendant trois siècles et demi. Ce fut à grand peine qu'on parvint à soustraire ses reliques à la fureur des protestants d'abord, et ensuite des terroristes de 1793. Le vingt-huit mai 1834, Mgr Devie, évêque de Belley, après en avoir fait constater l'authenticité, en fit la translation solennelle et les replaça sur l'autel de l'église paroissiale. Des faits tout récents, attestés par des témoins dignes de foi, prouvent que plusieurs personnes ont été guéries en priant auprès des reliques du Saint, en faisant des neuvaines en son honneur ; d'autres ont obtenu la même faveur en se lavant avec les eaux d'une fontaine située à une demi-heure de l'église appelée *Fontaine bénite* ou *Fontaine de saint Roland.* Nous avons indiqué plus haut les différentes circonstances dans lesquelles saint Roland est encore invoqué. Une vie manuscrite du saint Abbé de Chèzery, composée par un moine savant et pieux de ce monastère, nous aurait peut-être donné la clef de ces diverses invocations; mais il paraît qu'elle fut brûlée avec tous les livres, titres et manuscrits de cette maison, quand les Bernois s'emparèrent du pays de Gex en 1535.

(*Annales des Cisterciens* par MAURIQUE. — *Archives saintes de Belley et histoire hagiologique de Belley* par Mgr DEPERY).

BIENHEUREUSE QUINZANI ETIENNETTE, VIERGE

DU TIERS ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

XVe ET XVIe SIÈCLE. — 1530.

Patronne des Servantes et Domestiques.

Née de parents pauvres et honnêtes dans le Bressan à Orzi-Nuori (Etat de Venise), elle n'était âgée que de sept ans lorsqu'elle fit un vœu perpétuel de chasteté et d'obéissance. A l'âge de quinze ans, elle embrassa l'institut du Tiers-Ordre de saint Dominique. Sa piété et sa ferveur étaient si puissantes qu'elle obtint de ressentir tous les vendredis les tourments que Notre-Seigneur a soufferts pour notre rédemption, et plusieurs témoins ont affirmé avoir vu sur son corps l'impression des stygmates sacrés. Son extrême charité lui faisait donner aux pauvres jusqu'à ses vêtements. Animée du désir de l'Apostolat, elle accueillait les jeunes filles qui venaient la visiter et elle s'appliquait à les former à la religion. C'est là sans doute l'origine de *son patronage des servantes et des domestiques.* Elle parvint même à ériger un monastère de son ordre

dans le diocèse de Crémone près de Soucino. Après l'avoir gouverné très saintement pendant plusieurs années, elle rendit son âme à Dieu le deux janvier 1530 à soixante-treize ans. Benoît X approuva son culte et concéda, en vertu de l'autorité apostolique, que sa fête serait célébrée avec office et messe dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs et dans les diocèses de Brescia et de Crémone.

(*Petits Bollandistes.* — *Grande vie des saints* de Collin de Plancy).

SAINT MARCEL, PAPE ET MARTYR

IVe SIÈCLE. — 310.

Patron des Palefreniers.

Elu en 308, le nouveau pape, dit Chantrel (1), devait s'attendre au martyre. *Maxence*, fils de Maximien-Hercule, s'étant rendu maître de Rome, le fit emprisonner et lui ordonna de renoncer au titre d'évêque et de sacrifier aux idoles. *Marcel* résista et il fut condamné à servir parmi les esclaves qui prenaient soin des écuries impériales. Il était bien juste que *les Palefreniers le prissent pour patron.*

Après neuf mois de l'odieux supplice qu'on lui infligeait, *Marcel* fut délivré la nuit par son clergé et recueilli dans la maison hospitalière d'une dame romaine nommée *Lucine* qui le cacha avec le plus grand soin. La police de Maxence finit pourtant par découvrir sa retraite et le tyran condamna le saint Pape au dernier supplice. *Saint Marcel* fut exécuté en 310.

Saint Marcel avait partagé la ville de Rome en vingt-cinq diocèses ou paroisses. Il écrivit aux évêques de la province d'Antioche sur la principauté de l'église romaine et sur sa prééminence sur les autres églises.

(Chantrel, *Histoire populaire des Papes).* — *Grande vie des saints* de Collin de Plancy. — *Petits Bollandistes*).

SAINT HONORAT, ÉVÊQUE D'ARLES

IVe ET Ve SIÈCLE. — 429.

Invoqué dans les calamités publiques. — Pour et contre la Pluie.

Malgré les liens qui l'attachaient au paganisme, *saint Honorat*, issu d'une noble famille romaine et originaire du territoire de Toul, vendit au profit des pauvres tous les biens dont il pouvait disposer, pour vaquer plus librement à tous les exercices de la vie chrétienne. L'aîné de ses frères, Venant, ayant suivi son exemple, l'accompagna dans un voyage sur les côtes de la Grèce pour étudier de plus près les vertus et les pratiques des moines de ces contrées. Après la mort de Venant qu'il perdit dans le Péloponèse, il prit le parti de revenir dans les Gaules et demeura quelque temps dans le creux d'un rocher, qu'on nomme encore aujourd'hui *la Baume de saint Honorat*, dans un lieu appelé le désert de Caparosse. Mais pour se dérober encore plus aux yeux du monde, il prit le parti de s'installer dans la petite île de Lérins, malgré les serpents qui y pullulaient et qui perdirent leur venin à son égard et à l'égard de ses

(1) *Histoire populaire des Papes*, t. II, p. 210.

disciples. Là, contre son attente, il ne put vivre caché. *Saint Léonce*, évêque de Fréjus, l'éleva, comme malgré lui, à la prêtrise et voyant qu'on accourait de toutes parts pour se ranger sous sa conduite, il fit bâtir dans cette île un monastère qui fut un des plus célèbres du monde chrétien par la multitude des saints qu'il a donnés à l'Eglise et par l'alliance des exercices de la vie cénobitique avec ceux de la vie solitaire, alliance qui a fait la gloire de la règle de Lérins. Il gouverna longtemps ces monastères avec une grande édification et eut pour disciples *saint Eucher* et *saint Hilaire* d'Arles qui écrivit la vie de son maître et prédécesseur *Honorat*, que ses vertus finirent par faire élever sur le siège épiscopal d'Arles. Dans le gouvernement de son diocèse, il déploya la même charité et la même vigueur qu'il avait toujours montrées dans la direction de son monastère. Il n'occupa guère ce siège que pendant deux années et mourut dans le mois de janvier 429.

La Baume de *saint Honorat* était située entre l'île de Lérins et Fréjus. Vincent Barralis qui avait fait profession à l'Abbaye de Lérins le douze mars 1577, raconte dans sa chronologie de Lérins, publiée en 1613 à Lyon, qu'à cette époque les fidèles et surtout les habitants de Fréjus, lorsqu'ils étaient affligés par la *trop grande abondance de pluie, par la sécheresse* ou *par quelque autre calamité* y venaient en foule processionnellement pour apaiser la colère du Très-Haut. Dans le nord de l'Espagne, il est spécialement invoqué pour *obtenir la pluie*, comme le prouve le verset suivant d'un cantique catalan (Goigs) :

Aclama vostra grandesa *La vila de Peramola* *Y no es illa tota sola* *Qui favor reb ab prestesa* *En axut esta deesa* *Per vos pluias ha lograt.*	Votre grandeur est acclamée par la ville de Peramole, et elle n'est pas seule à obtenir votre faveur. Son territoire dans la *sécheresse* obtient la *pluie* par votre intercession.

(*Les Bollandistes.* — L'abbé AUBERT : *Saints du diocèse de Poitiers.*)

SAINT FURSY (1), ABBÉ DE LAGNY, PATRON DE PÉRONNE

VIIe SIÈCLE. — 650.

Invoqué contre les maux d'Yeux, les Fièvres, la Paralysie, la Pierre, l'Hydropisie, les Coliques, les Hernies, la Gale et les Dartres.

Au commencement du VIIe siècle, l'Irlande était divisée en six royaumes dont les quatre principaux étaient sous la domination de *Finloga*, *Brendin*, *Feradrach* et *Aedfind*. Le fils de *Finloga*, *Fintan* épousa *Gelgès*, fille unique d'*Aedfind*, à l'insu de son père, et fut converti par sa femme à la foi chrétienne. *Saint Fursy* devait naître de cette union. *Aedfind* ayant appris le mariage secret de sa fille, fit allumer un bûcher pour la punir de sa désobéissance par le supplice du feu. En ce moment, dit le Biographe du XIe siècle de saint Fursy, l'enfant que *Gelgès* portait dans son sein parla d'une voix intelligible et fit de graves reproches à son grand-père de sa cruauté envers sa mère et envers lui. Puis les larmes versées par Gelgès s'étant changées en une fontaine merveilleuse, le

(1) *Fursè, Fursée, Fursi, Fursy, Foursy, Foursée, Facour* (*Furséus, Fursœus, Fursius, Fursyus*). *Hagiog. d'Amiens*, t. II, p. 232.

bûcher fut éteint. *Aedfind* n'osant persister dans sa vengeance se contenta de bannir sa fille et son gendre. Les jeunes époux vinrent se réfugier dans une île du lac d'Orbsen d'où *saint Brendan* dirigeait le monastère voisin de Clunaferte. Quand *Gelgès* fut accouchée, *saint Brendan* baptisa le nouveau-né et le nomma *Fursy*. Aussitôt qu'il eut atteint l'âge de raison il fut admis dans le monastère de Clunaferte où il fit les progrès les plus rapides en sciences et en vertus, sous la direction du saint abbé.

Afin de pouvoir se livrer à la méditation dans un plus grand recueillement, *Fursy* s'était retiré dans un petit ermitage voisin du monastère. C'est là qu'il ressuscita deux jumeaux, qui n'étaient autres que les enfants du roi *Brendin* dont l'eau lui avait apporté les corps près de sa cellule. N'ayant pas de bateau pour les faire repasser à l'autre bord, il les renvoya à ses parents en les faisant marcher sur les eaux comme sur la terre ferme.

Fursy quittait souvent sa solitude pour aller évangéliser les peuples voisins. Un jour qu'il partait pour aller prêcher dans le royaume dont il avait hérité après la mort de son père, il tomba très malade et on le ramena dans son monastère. C'est alors qu'il eut une série de visions que le Vénérable Bède raconte dans son histoire d'Angleterre : « Des Anges (1) lui apparurent et le défendirent contre diverses accusations des démons qui poursuivaient sa condamnation. Ils lui firent connaître qu'il y avait principalement quatre feux qui enflammaient le monde et perdaient les chrétiens, savoir : *l'infidélité* aux promesses de leur baptême, *la convoitise* des richesses de la terre, *l'esprit de dissension*, et *la cruauté* envers le prochain... » L'âme d'un usurier se fit voir encore à lui et Dieu permit que cette image s'étant jetée sur lui, lui laissât à l'épaule et à la mâchoire des marques du feu qui le brûlaient, en punition de ce qu'il avait accepté un habit que cet usurier lui avait légué. C'est probablement par analogie avec cette douleur du feu qui lui resta et qu'on ressent ordinairement dans les maladies de peau, *qu'il est invoqué* dans quelques localités du diocèse d'Amiens, *contre les dartres* et *contre la gale*.

D'après une révélation qui lui fut faite par un ange, *Fursy* devait encore prêcher l'Evangile pendant douze ans dans les îles de la Grande-Bretagne. Ce fut dans une de ces excursions apostoliques qu'il impressionna tellement Sigisbert, roi de la Saxe orientale, que ce prince lui fournit les moyens nécessaires pour bâtir un grand monastère sur le bord de l'Océan, dans le comté de Suffolk.

Après avoir gouverné quelque temps ce monastère, il se démit de sa charge d'Abbé en faveur de son frère, saint Foillan, et se retira dans la solitude avec saint Ultan, son second frère ; mais à la suite de l'irruption du roi de Mercie, il vint en France et son voyage fut signalé par les miracles les plus éclatants, et entre autres dans le Ponthieu il ressuscita le fils du duc Haymon. Quelques auteurs pensent qu'il s'achemina ensuite vers Rome ; ce qu'il y a de plus certain c'est qu'après avoir évangélisé les contrées de Liège et du Brabant, il vint à Paris où le roi Clovis II, frère de Sigebert, et sainte Bathilde, sa femme, le comblèrent d'honneurs. C'est grâce aux libéralités de cette reine qu'il pût fonder la célèbre abbaye de Lagny, à six lieues de Paris. Le Patrice Erchinoald, avec la permission du roi, l'emmena dans son duché de Péronne, afin qu'il donnât le saint baptême à son nouveau-né ; puis après être revenu

(1) *Petits Bollandistes*, t. Ier, p. 403.

à Lagny, sentant que sa fin approchait, il entreprit un voyage pour aller revoir ses frères de la Grande-Bretagne, mais étant tombé subitement malade à Mézerolles, domaine du duc Haymon, dans le Ponthieu, il rendit son âme à Dieu et l'on croit que Clovis II et son maire du Palais *Erchinoald*, qui s'étaient empressés d'accourir, furent témoins de sa mort. Il s'éleva alors une contestation entre Haymon et Erchinoald, chacun voulant posséder les reliques du Bienheureux. On remit la chose au jugement de Dieu. Le corps fut placé sur un chariot attelé de deux taureaux indomptés qui le conduisirent à Péronne. Une femme aveugle de naissance fut guérie au contact de son linceul, et la femme d'Erchinoald ayant voulu s'opposer à l'érection d'une église que son mari désirait faire construire pour y recevoir les reliques du saint, fut frappée de cécité, et elle ne recouvra la vue qu'après avoir supplié le Bienheureux et confessé sa faute. Ces deux faits miraculeux justifient suffisamment *l'invocation contre les maux d'yeux.*

Voici, d'après une hymne en latin, chantée aux Laudes de sa fête, les six autres affections pour lesquelles *saint Fursy* était invoqué. Nous donnons en regard la traduction en vieux français par Jehan Miélot, aumônier de Philippe, duc de Bourgogne, en 1468 :

	Les seigneurs d'Église à Péronne Afferment que toute personne Qui a fièvres ou pammoison
Febris, spasmus, paralisis *Calculus et hernia* *Curantur ac hydropisis* *Breviter et omnia.* *Quæ sanare nequit phisis* *Sanat ejus gratia.*	Ou paralysie à foison Ou une pierre en la vessie Ou l'enflure d'idropisie, Ou d'entrailles de rompisons (*coliques*). Ou de boyaulx à valisons (*descentes*). Et briefment tout quanque (ce que) physicque Ne puet saner (*guérir*) par sa practique En priant Dieu et saint Foursy Et tost guarie et sane aussy.

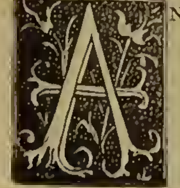
(Ribadaneira. — *Petits Bollandistes.* — Surtout *Hagiographie du diocèse d'Amiens.* — *Saints de France de* Ch. Barthélemy).

DIX-SEPT JANVIER.

SAINT ANTOINE LE GRAND, ABBÉ, PATRIARCHE DES CÉNOBITES

IIIe ET IVe SIÈCLE. — 356.

Patron des Porcherons, Bouchers, Charcutiers, Marchands de porcs, Fermiers, Laboureurs, Vanniers, Fossoyeurs, Sonneurs, Tisserands, Faïenciers de Nevers, Gantiers, Confiseurs, Tondeurs de draps, Tisseurs de draps, Arquebusiers de Reims. — Contre les Erysipèles, le Feu sacré, le Feu de saint Antoine, la Gale, le Prurit et les Démangeaisons, les Maladies de peau, le Scorbut, la Peste, les Epidémies, les Feux de l'Enfer, les Incendies, les Varices, les Furoncles, les Maux de tête, la Peur, les Epizooties. — Pour les Pourçeaux, les Animaux domestiques.



Antoine naquit en Egypte de parents nobles et pieux qu'il perdit encore jeune. Un jour, étant entré dans une église au moment où on lisait ce passage de l'Evangile : « *Si vous* « *voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et* « *donnez-en le prix aux pauvres,* » il crut entendre un avertissement du ciel et il s'y conforma immédiatement en se

dépouillant de tout ce qu'il possédait, puis il fut se placer immédiatement sous la direction d'un saint vieillard qui vivait à l'écart dans une profonde solitude. En peu de temps, il s'éleva à une haute perfection.

Le démon, comptant déjà le nombre des âmes que le saint devait lui arracher, résolut de l'attaquer par toutes les tentations de la chair, en lui présentant les attraits de la vie sensuelle en regard des privations et des austérités de la solitude : prenant même la figure d'une femme effrontée, il tenta de le provoquer au péché ; mais *Antoine*, se souvenant des feux de l'enfer et des ténèbres perpétuelles, repoussa tous les efforts de l'ennemi.

Antoine, voulant encore mener une vie plus rude, s'enferma dans une caverne où on lui apportait sa nourriture. Le diable résolut de le tenter ; aidé de tous les suppôts de son royaume, il se précipita sur le saint et le frappa si cruellement que son pourvoyeur le trouva à demi-mort et le porta au village voisin pour le faire guérir.

A peine revenu à lui, *Antoine* voulut absolument qu'on le reportât dans la caverne pour soutenir de nouveau le combat, chantant ce verset : « *Quoique je sois environné de l'armée de mes ennemis, mon cœur ne* « *tremblera pas.* » En entendant ce défi, le démon entra dans une rage épouvantable. A sa voix, toute la caverne trembla, les parois s'entrouvrirent et les monstres infernaux se ruèrent sur Antoine, prenant pour l'effrayer diverses figures horribles de lions, de taureaux, de loups, d'aspics, de serpents, de scorpions, d'onces, d'ours et d'autres bêtes féroces, criant et hurlant. *Antoine*, déchiré par leurs dents et leurs griffes, hâletait de douleur sous leurs coups répétés ; mais le cœur toujours ferme, il les raillait de leur lâcheté et de l'impuissance de leurs attaques contre un serviteur de Dieu ; puis, regardant au ciel, il vit descendre une clarté qui, en dissipant l'obscurité, fit disparaître tous les monstres. Après avoir livré ce combat, *Antoine* se trouva plus fort et plus vigoureux qu'il n'avait jamais été. Ne serait-ce pas là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre la Peur*.

Antoine avait trente-cinq ans, lorsque voulant s'enfoncer plus avant dans le désert, il vint se retirer au-delà du Nil, dans un vieux château délabré dont il habita la cave pendant vingt années ; un serviteur lui apportait deux fois l'an un peu de pain et d'eau qu'il lui jetait par un soupirail. C'est aussi par cette ouverture qu'on venait le consulter et lui demander des conseils. Sa renommée se répandit bientôt dans tout le monde, en Afrique, en Espagne, en France, en Italie et dans les pays les plus reculés. Les déserts se trouvèrent bientôt peuplés d'anachorètes et de monastères, et comme *Antoine* en avait la direction, il fut obligé d'abandonner sa prison.

A cette époque, sévissait la persécution de Maximin. Antoine pensa qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de verser son sang pour la gloire de son divin Maître ; mais il eut beau se montrer dans les rues d'Alexandrie vêtu d'une robe blanche, réconfortant les martyrs et les accompagnant au lieu de leur supplice, Dieu ne permit pas qu'on touchât à un seul de ses cheveux. Force lui fut donc de retourner à son monastère.

Pendant la persécution des Ariens, saint Athanase appela *Antoine* à Alexandrie pour s'opposer à la fureur des Hérétiques et rendre courage aux Catholiques, mission que notre saint accomplit merveilleusement par sa prédication à la fois si solide et si simple ! Les plus grands per-

sonnages, d'ailleurs, les princes, les rois, et entre autres Constantin, imploraient la faveur de ses prières et correspondaient avec lui.

A l'âge de quatre-vingt-dix ans, *Antoine* résolut d'aller visiter saint Paul, le premier ermite, qui, pendant son sommeil, lui avait été montré comme plus parfait que lui. Malgré la grande distance à parcourir et les obstacles du chemin, il finit par arriver jusqu'à Paul qui habitait une caverne depuis soixante années. Chaque jour, un corbeau lui apportait une moitié de pain. Ce jour-là, il mit à leurs pieds un pain entier. Paul savait par révélation qu'*Antoine* devait venir pour l'ensevelir. Son premier soin fut donc de le supplier d'aller quérir le manteau que saint Athanase lui avait donné et qui devait lui servir de linceuil. Antoine reprit immédiatement le chemin qu'il avait suivi, et après avoir tiré le manteau de sa cellule, il se hâta, malgré son grand âge, de revenir à la caverne de Paul. En entrant, il ne trouva plus que son corps mort, à genoux, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Après l'avoir enseveli dans le manteau de saint Athanase, il se mit en devoir de vouloir l'enterrer ; mais il n'avait aucun instrument pour creuser la terre et elle était très dure. Ayant prié Dieu, il vit tout à coup deux lions qui, sortant du fond du désert, grattèrent le sol avec leurs ongles et firent une fosse dans laquelle *Antoine* fit descendre le corps de Paul et jeta de la terre par dessus, selon la coutume de l'Eglise. C'est là certainement l'origine du patronage que les *Fossoyeurs* réclament de saint Antoine.

Saint Antoine s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 17 janvier 356, à l'âge de cent cinq ans. Craignant qu'on embaumât son corps à la manière des Egyptiens, il avait ordonné à ses disciples de l'enterrer comme les patriarches et de garder le secret sur le lieu de sa sépulture ; aussi il ne fut découvert qu'en 561 et transféré avec beaucoup de pompe à Alexandrie, et plus tard à Constantinople. L'empereur Constantin VIII en ayant fait présent à Joscelin, seigneur dauphinois, celui-ci le rapporta dans sa patrie et le déposa dans une petite chapelle de la sainte Vierge, à la Mothe-Saint-Didier, vers l'an 1050 (1).

Depuis le commencement du IXe siècle sévissait un *Erysipèle contagieux* qu'on appelait *Feu sacré*, *Herpès* ou enfin *Feu de saint Antoine*. Quarante ans après la translation du corps de *saint Antoine* à la Mothe-Saint-Didier, il arriva qu'un nommé Guarin , fils d'un autre noble appelé Gaston, fut atteint *du Feu sacré*. Tous deux, pour obtenir guérison, invoquèrent la protection de *saint Antoine* ; ils firent vœu que, dans le cas où leur prière serait exaucée, ils se consacreraient au service des étrangers et de tous ceux qui viendraient se faire soigner à l'hospice pour cette même maladie. Guarin, ayant été guéri, le père et le fils vinrent à la Mothe-Saint-Didier, appelé bourg *Saint-Antoine*, établirent en 1095 une maison auprès de l'église commencée par Joscelin et y prirent tous deux l'habit monastique. Quelque temps après, huit frères se joignirent à Gaston, et ainsi fut fondé l'ordre destiné à venir en aide aux malades atteints du *Feu sacré*. Cette maison prit le nom d'abbaye sous Boniface VIII et l'ordre des *Antonins* se répandit dans toute l'Europe. Telle est l'origine du recours à *saint Antoine* contre les *Erysipèles*,

(1) A Châlons-sur-Marne, l'église de Saint-Antoine avait été bâtie en 1380 aux dépens des *Tisserands* de la ville. Des navettes peintes et sculptées l'ornaient en plusieurs endroits. Archambaud, soixante-treizième évêque de Châlons, la dédia à *saint Antoine*. Elle fut démolie pendant la Révolution (*Histoire de la Ville de Châlons-sur-Marne*, par BARBAT, 1860, p. 107.)

le *Feu sacré* ou *Feu de saint Antoine* et (par analogie à cause du caractère inflammatoire) contre les *Maladies de peau*, la *Gale*, le *Prurit* et les *Démangeaisons*, le *Scorbut*, la *Peste* (1), et en général toutes les épidémies.

Dans le Missel d'Amiens de 1529 (2), on lit à la collecte :

Deus qui concedis B. Antonii meritis... Morbidum ignem extingui, etc.

O Dieu qui accordez par les mérites du bienheureux *Antoine* d'éteindre *le feu morbide*.

Les Bollandistes (3) donnent cette autre oraison tirée d'un antique bréviaire romain et de la plupart des vieux bréviaires. Elle se trouve également dans un missel romain du XVe siècle qui fait partie de ma bibliothèque et aussi dans le livre d'heures manuscrit (n° 835) de la bibliothèque de Moulins (fin du XVe).

OREMUS.

Deus qui concedis obtentu B. Anthonii confessoris tui atque Abbatis Morbidum ignem *extingui et membris ægris refrigeria præstari, fac nos propitius, ipsius meritis à* Gehennæ incendiis *liberatos, integros mente et corpore tibi feliciter in gloria præsentari.*

PRIONS.

O Dieu qui accordez par l'intercession du Bienheureux *Antoine*, votre confesseur et abbé, d'éteindre *le feu morbide* et d'apporter des rafraîchissements aux membres malades, nous étant propice, faites que, par ses mérites, délivrés des *feux de l'enfer* et purs de corps et d'esprit, nous soyons heureusement introduits dans votre gloire.

On remarquera que cette oraison est dirigée à la fois contre le *Feu morbide* et aussi contre les *Feux de l'enfer* que *saint Antoine*, comme nous allons le voir, avait le privilège d'éloigner.

Quelques auteurs ont pensé que les *flammes* placées ordinairement à côté de *saint Antoine*, doivent être considérées comme l'image de ces *affections morbides* qui se manifestent le plus souvent par une inflammation intérieure ou extérieure plus ou moins considérable ; mais d'autres avec beaucoup plus de raison considèrent que ces *flammes* représentent surtout le feu des passions charnelles complétement éteintes par *Antoine*, au milieu des austérités et des mortifications les plus rigoureuses. Saint Thomas d'Aquin (4), pour expliquer ces *flammes*, en exprime ainsi le motif : « *Quia datum est illi patrocinari ad ignem infernalem*, » parce qu'il lui a été donné de protéger contre les *flammes de l'enfer*. Il était bien juste que ce pouvoir fût dévolu à un saint qui avait résisté si énergiquement à tout l'Enfer réuni !

On trouve à ce sujet cette oraison dans Papebroch (5) :

Deus qui beatum Antonium, per sanctæ crucis signum, quascumque Satanæ tentationes *superare facisti, nos quoque, eodem munitos præsidio et meritis illius defensos, in tuæ protectionis securitate constitue.*

Dieu qui avez fait triompher le bienheureux *Antoine*, par le signe de la sainte croix, de *toutes les tentations de Satan*, faites qu'à notre tour, munis du même secours et défendus par ses mérites, nous vivions en toute sécurité à l'ombre de votre protection.

Celle-ci est tirée d'un bréviaire manuscrit du XVe siècle (6).

(1) A Conty (Somme), tous les ans se fait une célèbre procession le lundi de la Pentecôte à la fontaine Saint-Antoine. Un vœu fait, il y a trois siècles, lors d'une peste qui ravageait la contrée est l'origine de cette procession. La Révolution n'a pas interrompu ce pèlerinage. (*Bulletin archéologique*, 1er volume, p. 271).

(2) Le P. Cahier, p. 411.

(3) *Acta sanctorum*, 2e volume de janvier, p. 158.

(4) *Molanus*, p. 248.

(5) *Acta sanctorum*, 2 volumes in-32, 1694.

(6) *Bibliothèque* de l'Ecole de Médecine de Montpellier, n° 408.

ORATIO

Omnipotens sempiterne Deus, majestatem tuam suppliciter exoramus, ut sicut beatus Anthonius *confessor tuus gloriosus* multitudinem demonum, *cooperante spiritu sancto, diruit ita suis meritis et patrocinio ab* insidiis dœmonum *liberemur. Per...*

Dieu tout-puissant et éternel, accordez-nous, nous vous en supplions, que, de même que le bienheureux *Antoine*, votre glorieux confesseur, a mis en fuite la *multitude des démons*, par l'intervention du Saint-Esprit, nous soyons pareillement, par ses mérites et son patronage, délivrés des embûches de Satan. Par, etc.

Quant à l'invocation *contre les Incendies*, ce n'est que par une interprétation toute matérielle du symbole des *flammes* placées à ses pieds qu'elle a été attribuée à notre Saint. C'est ainsi que, dans le calendrier espagnol de Saragosse 1876, *saint Antoine* est qualifié d'*Abogado contra el fuego* : d'Avocat contre le *Feu*.

Si *saint Antoine* avait pouvoir contre le *Feu de l'enfer, celui des Passions, celui des Maladies, celui allumé* par les *Incendies* ; il avait également pouvoir *sur le Feu* pour punir le blasphémateur et l'impie. Les Bollandistes en citent plusieurs exemples. Nous nous bornerons à un seul (1).

C'était en 1576. La guerre civile avait recommencé et le duc d'Alençon, frère du roi de France Charles IX, commandait les Catholiques. Son armée était à Castillon. Trois de ses soldats, cantonnés dans une ferme voisine, du nom de *Soulcy*, avaient enlevé de son piédestal une image de *saint Antoine*, et, après l'avoir coiffée d'un casque et assaillie de toute espèce de quolibets et de blasphèmes : « *Si tu as* « *quelque pouvoir*, lui crièrent-ils, montre-nous le et défends-toi. » Puis l'un d'eux, saisissant un fragment de projectile, le lui lance à la tête deux ou trois fois de suite ; mais, tout à coup, ce forcené s'écrie : « *Je brûle, je suis brûlé* », et à l'instant, il tomba mort sur la terre. Le second, se sentant brûler également, se précipita dans un torrent, espérant éteindre *le feu intérieur* qui le dévorait, mais il périt asphyxié. Quant au troisième, il fut saisi immédiatement par la fièvre la plus ardente : heureusement pour lui, ses amis et camarades, émus de pitié, se précipitèrent dans l'église voisine et, ayant demandé par un chant solennel à la statue de *saint Antoine* la guérison de ce malheureux, ils finirent par l'obtenir, et lui-même reconnut combien il avait été coupable.

Saint Antoine est constamment représenté avec un *cochon* à ses pieds. Cet animal immonde, au pied fourchu, symbole des péchés et du diable, est l'image des *jouissances impures* et des *appétits charnels* que le saint avait surmontés si victorieusement par le jeûne et la pénitence. Nous avons sous les yeux une gravure de Thomassin de 1700, qui appuie énergiquement cette interprétation contestée par quelques auteurs. C'est la représentation d'un petit monument du XVI[e] siècle, en l'honneur de Dieu et de saint Antoine, qui a servi de sépulture à noble homme *Potier*, *commandeur de l'ordre et chevalerie* de Saint-Ladre de Jérusalem. Il est surmonté par un *saint Antoine* s'appuyant de la main droite sur un bâton en forme de tau, foulant aux pieds des *flammes*, du milieu desquelles se précipitent des *cochons* grands et petits. Ce sont là les *causes* et les *effets* des passions humaines que l'artiste a voulu caractériser, passions qui sont l'œuvre des démons que le saint met vaillamment sous ses pieds. Et aussi les Bollandistes (17 janvier, p. 158) n'hésitent pas à dire que les

() *Acta sanctorum*, 2e volume de janvier, p. 159.

démons sont convenablement représentés par *des porcs* : « *Dœmones enim per Porcos convenienter significantur.* »

Ce n'est donc que par un malentendu sur l'interprétation de ce symbolisme que les *Charcutiers* (1), les *Marchands de porcs*, les *Bouchers* d'abord, puis les *Fermiers*, les *Porcherons*, les *Laboureurs* ont pris *saint Antoine* pour patron et que ces *derniers* mettent les *pourceaux* sous sa protection.

C'est par extension qu'on l'invoque aussi pour les *animaux domestiques* et contre les *Epizooties* qui déciment les *troupeaux*. Ainsi chaque année, à Rome, le 17 janvier, on amène tous les *bestiaux* pour les faire bénir devant l'église de *Saint-Antoine ai Monti*, et le dimanche dans l'octave de *saint Antoine*, on bénit devant la même église les *chevaux de poste*, les *mules blanches du pape*, les équipages de la cour pontificale et des grandes maisons de Rome. Ce même usage est pratiqué dans le midi de la France. En Italie, on suspend une médaille à l'effigie de *saint Antoine* sur le front des chevaux pour leur servir de protection. Voici l'oraison dont on se sert en Italie pour bénir les *chevaux* et les *autres bêtes de somme*. Elle est tirée de *la filotea* de dom Riva :

Benedizione *de* cavalli *ed altre* bestie da soma, *nel giorno di san* Antonio, *è in qualunque altro tempo.*

Omnipotens sempiterne Deus, qui produxisti fœnum jumentis et herbam servituti hominum et imples omne animal benedictione, exaudi preces nostras et super hos equos *tuam sanctam benedictionem infundere dignare,* ✠ *per intercessionem sancti* Antonii *abbatis, ut ab eis discedant omnes insidiæ latentis inimici, liberentur ac preserventur ab omni maleficio, noxa, et ab omni infestatione dæmoniaca et à quacumque lue, peste ac morbo, et sic illis tua divina virtute adjutis atque protectis illorum domini et custodes gratiarum tibi in ecclesia tua referant actiones. Per Christum.*

(*Aspergantur aqua benedicta*).

Bénédiction des chevaux et autres bêtes de somme le jour de la fête de saint Antoine, ou tout autre jour.

Dieu tout-puissant et éternel qui avez produit le foin pour les *bêtes de somme* et l'herbe pour les *animaux* destinés au service de l'homme et emplissez tout animal de bénédiction, exaucez nos prières et daignez répandre *sur ces chevaux* votre sainte bénédiction ✠ par l'intercession de *saint Antoine*, abbé, afin que toutes les embûches de l'ennemi caché s'éloignent d'eux, qu'ils soient délivrés et préservés de tout maléfice, châtiment et de toute attaque du démon et aussi de tout fléau, peste et maladie, et qu'étant ainsi aidés et protégés par votre divine puissance leurs maîtres et leurs gardiens vous rendent des actions de grâces dans votre Eglise. Par...

(On les asperge d'eau bénite).

Voici une bénédiction du même genre tirée de *Bernard Sanning*, page III :

LXV

Benedictio Armentorum, Equorum, Boum, Ovium, etc.

OREMUS

Deus, Pater Domini nostri Jesu Christi, cujus verbo cœli firmati sunt, cui omnis creatura deservit, omnis potestas subjecta est, cujus audito nomine serpentes conquiescunt, dracones fugiunt, viperæ silent, scorpiones extinguuntur, reguli vincuntur, phalangia nihil noxium operantur, venenata non nocent, cunctaque noxia animalia licet ferocia terrentur : ad auxilium nostrum te imploramus, tu ab hoc armento omnes diaboli fraudes repelle, ferarum incursus amove, venena res-

LXV

Bénédiction des Troupeaux, des Chevaux, des Bœufs et des Brebis, etc.

PRIONS

Dieu, Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, à la parole duquel les Cieux ont été affermis, auquel toute créature obéit, toute puissance est soumise, au nom duquel les serpents s'apaisent, les dragons prennent la fuite, les vipères arrêtent leurs sifflements, les scorpions sont rendus impuissants, les basilics sont annihilés, les tarentules deviennent inoffensives, les êtres venimeux ne sont plus nuisibles, et tous les animaux malfaisants, même féroces, sont terrifiés, secourez-nous, nous vous

(1) *Le Calendrier des Confréries* y ajoute la confrérie des *Langueyeurs* qui examinaient la langue des *Porcs*, pour voir s'ils n'étaient pas *ladres*.

cinde, illudque ab omnibus infirmitatibus, et periculis libera : Dignare, Domine, per nomen sanctissimum Dulcissimi Filii tui, per intercessionem B. V. Mariæ matris ejus, per merita S. ANTONII, *omniumque electorum tuorum, conservare hunc gregem, expurgare ab omni adversariorum nequitiâ stabulum, salvificare pabulum, fœcunditatem ei tribuere et tua efficacissima benedictione replere omnia, quæ usui hujus armenti adaptantur, et adaptanda erunt. Per...*

en supplions. Eloignez de ce troupeau toutes les embûches du démon, repoussez les attaques des bêtes féroces, annulez les poisons et délivrez-le de toute maladie et de tout péril : Daignez, Seigneur, par le très saint nom de Votre Très Cher Fils, par l'intercession de la Bienheureuse Marie, sa Mère, par les mérites de saint Antoine et de tous vos élus, conserver ce troupeau, purger l'étable de tous les maléfices de l'ennemi, purifier les fourrages, leur accorder la vertu de la fécondité et remplir de vos plus efficaces bénédictions tout ce qui est et sera consacré à l'entretien de ce troupeau.

Saint Antoine est encore représenté tenant une *clochette*, en souvenir de celle que les *Antonins* faisaient retentir lorsqu'ils allaient quêter pour leur couvent. Ces moines possédaient des *Porcs* qui avaient le privilège d'errer partout pour y chercher leur pâture ; seulement pour que ce privilège fût apparent pour tous, chaque porc devait avoir une clochette pendue au col. Le vol d'un de ces animaux ainsi caractérisé était regardé comme un sacrilège que Dieu ne laissait pas impuni. De là le proverbe italien, quand il arrivait à quelqu'un un malheur inopiné : « *Ha forse rubato un porco di san Antonio.* » « Il a peut-être dérobé un porc de *saint Antoine.* » Ces *clochettes* ont probablement donné lieu au patronage adopté par les *Sonneurs*. Les *Vanniers* l'ont pris pour patron à cause des *Nattes et des Corbeilles* que fabriquaient les solitaires d'Egypte. Le véritable patron des *Faïenciers* en général et de *ceux de Nevers* en particulier est *saint Antoine de Padoue*, comme nous le verrons au 13 juin ; mais comme les *Faïenciers de Nevers*, outre cette fête d'été, voulaient en avoir une seconde d'hiver , ils choisirent *saint Antoine*, Abbé, à cause de la similitude du nom et de l'époque de sa fête. Les *Gantiers* paraissent avoir emprunté leur patronage à la peau des *moutons*, des *chèvres* dont le saint était le protecteur, et les *Tondeurs* et *Tisseurs de draps*, à la robe de bure que portaient les *Antonins* et avec laquelle *saint Antoine* est représenté. Il est d'ailleurs assez difficile de donner une interprétation quelconque au patronage réclamé par les *Confiseurs* et les *Arquebusiers de Rheims*. On prétend que Jean, le saint empereur d'Ethiopie, qui vivait vers 370, fut l'instituteur d'un ordre de *saint Antoine*, représenté par une croix d'azur fleurdelisée, au haut et aux deux côtés bordée d'un fil d'or, patée par le bas. En temps de guerre les chevaliers portaient un étendard noir, chargé d'un lion tenant un crucifix avec cette devise : *Vicit Leo de tribu Juda.*

Saint Athanase, le grand patriarche d'Alexandrie, a écrit lui-même la vie de *saint Antoine*, son contemporain, et quelque extraordinaire qu'elle puisse paraître, on ne saurait décliner une autorité aussi considérable.

(SAINT ATHANASE. — RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes.* — MOLANUS. — LE PÈRE GIRY.)

DICTONS ET PROVERBES SUR SAINT ANTOINE.

On dit proverbialement *qu'on va de porte en porte comme le pourceau de saint Antoine*, quand on va quêter ou écornifler chez diverses personnes (*ire ostiatim*, aller de porte en porte). Ce proverbe vient de ce que les pourceaux de l'abbaye de *saint Antoine*, en Dauphiné, ont le privilège d'entrer avec leur clochette au cou dans toutes les maisons du lieu où ils se fourrent à toute heure, parce qu'on n'ose pas les chasser ; et, au contraire, on leur donne à manger pour le respect du saint auquel ils appartiennent ; ce qu'on a étendu à ces gens entrants et intrigants qui se fourrent partout et particulièrement aux *écornifleurs* (*Dictionnaire de Trévoux*, 4e vol.)

Saint Antoine sec et beau
Remplit caves et tonneaux.
(Département de l'Ain).

A l'an neuf (1er janvier)
Les jours croissent du pas d'un bœuf
A la *saint Antoine*
Du repas d'un moine.

Quand il pleut le jour de *saint Antoine*
Pomme de terre prospère.
(Département du Gers).

A Rome on dit :

San Antonio gran freddura
San Lorenzo gran arsura
L'uno et l'altro poco dura.

A la saint Antoine, grand froid
A la saint Laurent, grande chaleur
L'un et l'autre dure peu.

En Italie, quand il s'agit d'une personne dont les facultés morales laissent beaucoup à désirer, on lui applique le proverbe suivant qui fait allusion à la bénédiction des animaux dont nous avons parlé plus haut :

Dio la benedica
E san Antonio !

Dieu le bénisse
Et saint Antoine aussi !

On mentionne également un autre proverbe qui s'emploie dans les cas où les vœux que l'on a formés sont exaucés bien au-delà de ce qu'on avait désiré. Il est fondé sur ce *racontar* populaire : *Un aveugle*, monté sur son âne, avait prié *saint Antoine* de le prévenir quand il serait arrivé chez lui ; or, au moment où il était devant la porte de son domicile, il fut projeté violemment contre le sol par un soubresaut de sa monture et s'écria :

Troppa gracia, san Antonio ! Trop de grâce, *saint Antoine !*

RAVE DE *SAINT ANTOINE*

Ranunculus bulbosus (renoncule bulbeuse), renonculacée, remarquable par l'expansion bulbeuse de sa racine qui lui a fait donner le nom de *Rave de saint Antoine*. Rubéfiante, vésicante et même caustique. Usage seulement à l'extérieur comme dérivatif et produisant une *substitution* salutaire par laquelle on remplace l'irritation d'un organe par celle d'un autre moins important.

Docteur SAFFRAY.

SAINT SULPICE LE DÉBONNAIRE, ARCHEVÊQUE DE BOURGES

VIIe SIÈCLE. — 644 ou 646.

Invoqué contre la Goutte, les Maux de Reins et pour les Enfants tardant à marcher.

Il était né à Vatan, bourg du Berry, et issu de parents nobles qui l'envoyèrent de bonne heure à la cour du roi Thierry II, afin qu'il fût élevé avec les autres jeunes hommes de qualité ; il y brilla bientôt par tant de vertus chrétiennes qu'il avait le pouvoir par ses prières de chasser les démons et de guérir les malades. L'évêque de Bourges, *saint Austrégisile*, entendant parler de la sainteté de *Sulpice*, avec le consentement du roi Thierry, lui conféra la prêtrise et l'attacha à l'église de Bourges où il fit éclater de nouveaux miracles ; mais le roi *Clotaire II* qui régnait seul en France depuis l'an 613, le redemanda à Austrégisile pour en faire *l'Abbé de la chapelle du roi*. Pendant que *Sulpice* exerçait ces fonctions en faisant fleurir l'humilité, l'abstinence, *la charité*, *l'oubli des injures*, vertus jusque-là étrangères à la cour, le roi tomba si dangereusement malade, qu'on désespérait de sa vie. A la prière de la reine, *Sulpice* se mit en prières et passa cinq jours sans manger, sans dormir et sans interrompre son oraison. Comme on lui faisait observer qu'il se tuait inutilement, il déclara sans hésiter que le roi mangerait le septième jour et qu'il mangerait avec lui. Ce qui s'accomplit à l'admiration universelle.

Saint Austrégisile étant mort, les fidèles de Bourges vinrent demander au roi de nommer *Sulpice* à sa place et il fut élu *archevêque*. Un des premiers soins de *Sulpice* fut d'extirper le *Judaïsme* de sa ville épisco-

pale. Dans sa nouvelle charge, Dieu augmenta le pouvoir qu'il avait de faire des miracles. Ils sont si nombreux qu'il est impossible de les énumérer ici. Le roi Dagobert, à la sollicitation d'un de ses courtisans, ayant mis un impôt trop lourd sur le peuple de Bourges, *Sulpice* fit tant par ses prières que le roi révoqua son édit, et comme ce courtisan persistait toujours dans ses mauvais projets contre l'intention du roi, Dieu le punit d'une mort soudaine.

Sulpice extrêmement vieux, mourut le dix-sept janvier 644. Son corps fut porté dans l'église qu'il avait fait bâtir hors de la ville. Cette église n'existe plus aujourd'hui et les reliques qu'elle possédait ont été brûlées en 93. L'Eglise paroissiale de *saint Sulpice* à Paris, a aussi perdu dans la révolution l'os du bras qui y était vénéré et il ne lui reste plus que quelques parcelles d'ossements.

Saint Sulpice est invoqué dans plusieurs localités du diocèse de Beauvais pour les *Enfants malingres et rachitiques qui ont de la peine à marcher*. Il est également *invoqué contre les maux de reins* dans le diocèse d'Amiens dans lequel un bon nombre de pèlerinages existent en son honneur.

Sur une gravure de Landry, fin du XVII[e] siècle, *saint Sulpice* est représenté en costume d'évêque, en avant d'une niche aux parois de laquelle sont suspendues des béquilles ; à droite, à genoux aux pieds du saint, un prêtre en surplis lui présente un *cœur* ; à gauche, un seigneur de la cour également à genoux tient une béquille de la main gauche et semble implorer le Saint. Puis, au bas de la gravure, on lit cette prière :

ORAISON MIRACULEUSE A SAINT SULPICE

Seigneur Dieu tout puissant et miséricordieux, qui, par vostre bonté infinie, avez conduit le bienheureux SAINT SULPICE dans la voye de la vérité, qu'il a si admirablement enseignée à son trouppeau et qui par les prières de ce grand prélat avez guéri une infinité de personnes de différentes maladies et particulièrement des GOUTTES : faites, s'il vous plaît, par son intercession que nous puissions être délivrés de tous nos ennemis visibles et invisibles, afin qu'estant parfaitement sains de corps et d'esprit, nous bénissions incessamment vostre saint nom sur la terre et nous rendions des actions de grâces immortelles dans le ciel.

La Fête de saint Sulpice réclamée en l'Eglise paroissiale de Saint-Benoît du Mans, se célèbre le dix-sept janvier et la translation le dernier dimanche d'Aoust avec indulgence. 1676.

(Auteur inconnu presque contemporain. — SURIUS. — Bollandistes. — Petits Bollandistes).

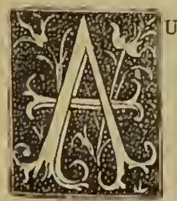
DIX-HUIT JANVIER

SAINT AMMON, UN DES TRENTE-SEPT MARTYRS D'ÉGYPTE

SOUS DÈCE

III[e] SIÈCLE. — 264 A 257.

Patron des Mineurs.



UCUN patronage ne saurait être mieux justifié. *Ammon* était un des trente-sept soldats chrétiens prêchant la foi en Egypte sous le règne de l'empereur Dèce. Ils s'étaient partagés cette contrée en quatre parties et se trouvaient chacun à leur poste, quand, sur l'ordre de leur persécuteur, ils furent tous appréhendés et condamnés *aux travaux dans*

les mines ; puis, comme ils refusaient de nouveau de sacrifier aux idoles, les uns furent brûlés, les autres eurent la tête tranchée ou bien furent crucifiés.

(Martyrologe romain. — PETRUS DE NATALIBUS. — *Bollandistes).*

ADAM, LE PREMIER HOMME
APPELÉ SAINT DANS LE LIVRE DE LA *SAGESSE* (1)
AVEC ÈVE, LA PREMIÈRE FEMME

Le Seigneur Dieu prit donc l'homme et le mit dans le Jardin de délices pour le *cultiver* et le garder.
***GENÈSE*, v. 15, CH. II.**

Patrons des Jardiniers et des Tailleurs.

Les *Jardiniers* les ont probablement choisis pour patrons à cause du *beau Jardin* dans lequel Dieu les avait placés pour en jouir sans travailler et qu'ils perdirent par leur désobéissance.

Le souvenir de la *terre* qu'ils furent obligés d'arroser de leur sueur pour lui faire produire des fruits, peut bien aussi avoir eu quelque influence sur le choix de ce patronage. Nous n'essaierons pas de reproduire le récit de la *Genèse* sur *Adam* et *Eve*, il est trop connu et retentit trop douloureusement dans le cœur de tous les fidèles. Nous ne mentionnerons d'après Petrus de Natalibus (2) que les faits plus ou moins contestés qui eurent lieu après leur expulsion du Paradis terrestre. Pendant qu'ils l'habitaient *Adam* et *Eve* étaient toujours restés vierges. Ils ne commencèrent à avoir des enfants qu'après en avoir été chassés. *Eve* enfanta d'abord Caïn et Calmana sa femme (d'ordinaire elle avait deux jumeaux), puis elle eut Abel et en même temps *Delbora* sa femme également. Ce ne fut qu'après le meurtre d'Abel qu'elle mit au monde Seth. D'après le même auteur, *Adam* aurait eu encore trente fils et trente filles, jumeaux comme les premiers. Après avoir vu ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la huitième génération, il mourut d'après la *Genèse*, à l'âge de neuf cent trente ans, trois mille soixante-dix ans avant Jésus-Christ, trois mille soixante-quatorze ans avant l'ère vulgaire. D'après l'Evangile apocryphe de Nicodème, comme il était fort malade, Seth, son fils, s'en alla trouver l'Ange qui gardait l'entrée du Paradis terrestre et lui demanda de l'huile de miséricorde pour en frotter son père et lui rendre la santé. L'Ange lui donna un rejeton de l'arbre qui avait été cause du péché d'*Adam* et lui dit de le planter, en ajoutant que lorsqu'il produirait des fruits son père guérirait. A son retour, il trouva *Adam* mort, l'ensevelit et l'enterra dans le même jardin, dit-on, où Notre Seigneur a été plus tard crucifié et enseveli.

Seth planta le rejeton sur le tombeau de son père ; il produisit un grand arbre qui continua à croître jusqu'au temps de Salomon. Ce roi le fit couper peu de temps après son avénement et le fit placer comme une marche pour arriver à son temple. La reine de Saba, quand elle visita le roi Salomon, aperçut cette pièce de bois et prophétisa que la mort de celui qui serait suspendu à cet arbre, serait cause de la destruction du

(1) Ch. X, vers. 2... *et eduxit illum ex peccato suo...* et elle le tira de son péché.
(2) 23 janvier

royaume des Juifs. Salomon effrayé le fit enfouir le plus profondément qu'il lui fut possible ; mais à l'époque de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, cet arbre se retrouva à fleur de terre et fut choisi pour former la croix à laquelle il devait être attaché.

Dom Guéranger s'exprime ainsi dans son *Année liturgique* (1) : « La colline sur laquelle s'éleva l'étendard de notre salut s'appelait : *le Calvaire*, nom qui signifie : *Crâne humain*, et la tradition de Jérusalem porte que c'est en ce lieu que fut enseveli le père des hommes et le premier pécheur. Les saints docteurs des premiers siècles ont conservé à l'Eglise la mémoire d'un fait si frappant ; saint Basile, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, saint Epiphane, saint Jérôme, joignent leur témoignage à celui d'Origène et les traditions de l'iconographie chrétienne s'unissent à la piété. On a de bonne heure adopté la coutume de placer en mémoire de ce grand fait, un crâne humain aux pieds de l'image du Sauveur en croix. » Sur les monuments plus anciens (2), au lieu de placer au pied de la croix une tête de mort et des os, on y représente *Adam* en chair et en os, surgissant de son tombeau et guéri, par cette résurrection, de la maladie de la mort que le péché lui avait inoculée...

Quant au patronage des *Tailleurs*, il vient sans doute de ce que *Adam* et *Eve* en se couvrant de feuilles après leur péché ont en quelque sorte inventé le *premier vêtement*. C'est pour cela qu'à la procession du centenaire de O'Connel, qui fut célébré à Dublin le 7 août 1875, on voyait défiler avec toutes les corporations irlandaises celle de l'*Union des Tailleurs* avec un immense étendard représentant *Adam* et *Eve* et l'inscription : *Nudus eram et operuisti me : J'étais nu et vous m'avez vêtu* (3).

(PETRUS DE NATALIBUS. — DOM CALMET. — *Les Petits Bollandistes*).

VINGT JANVIER.

SAINT SÉBASTIEN, DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — DE 286 A 288.

Patron des Archers, Arquebusiers, Arbalétriers, Marchands de ferrailles, Aiguilletiers, Confréries pour porter les morts, Compagnons paveurs, Grainetiers, Vergetiers, Brossiers, Raquettiers, Tanneurs, Jardiniers.— Contre la Peste, les Epidémies, les Epizooties, les Ennemis de la Religion, les Dangers de l'Hérésie, dans les Combats, pour les Agonisants.



LE père de *saint Sébastien* était de Narbonne et sa mère était milanaise. Il naquit à Narbonne, où l'on montre encore sa maison, et fut élevé à Milan. Il embrassa la profession des armes, et ses grandes vertus, jointes à l'illustration de sa famille, le firent bientôt nommer capitaine des gardes de l'empereur Dioclétien. Dans cette brillante position, *Sébastien*, chrétien de cœur, visitait les fidèles détenus dans les prisons, les animait au martyre par ses puissantes exhortations et amenait à la foi de Jésus-Christ ceux-là mêmes qui venaient, par leurs larmes et leurs

(1) P. 567. *La Passion et la semaine sainte.*
(2) Notamment sur un émail du commencement du XIII[e] siècle qui se trouve au Musée de Nevers.
(3) Voir le journal l'*Univers*, 11 août 1875.

supplications, conjurer leurs parents de sacrifier aux faux dieux pour éviter le dernier supplice.

Il fut dénoncé à Dioclétien qui le fit venir et lui dit : « Je t'ai toujours « donné place parmi les premiers officiers de mon palais : et toi, jus- « qu'ici, pour la ruine de mon trône et de ma vie, tu as prodigué, dans « le secret, l'injure à nos dieux. » *Sébastien* lui répondit : « C'est pour « ton salut que toujours j'ai honoré le Christ ; c'est pour le salut de « l'empire romain que toujours j'ai adoré Celui qui règne dans les « cieux, convaincu que c'était vanité et folie de demander du secours à « des pierres. »

Alors Dioclétien, plein de colère, le fit attacher à un poteau, afin qu'il servît de but aux archers, et bientôt d'après ses actes, tout le corps du martyr fut couvert de leurs flèches, *comme un hérisson garni de ses dards.*

Ils le crurent mort et s'éloignèrent. Cependant, la veuve du martyr Castulus, nommée Irène, vint la nuit pour l'enlever et l'ensevelir. Elle le trouva vivant, et après qu'elle l'eût emmené dans sa demeure, et qu'elle eut pansé ses plaies, il fut guéri au bout de très peu de jours. Malgré les supplications des chrétiens, il vint se placer un jour sur le passage des empereurs, et, comme il leur reprochait de laisser calomnier, par les pontifes de leurs temples, les chrétiens qui ne cessaient point de prier pour le salut de l'empire, Dioclétien donna l'ordre qu'il fût accablé de coups jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit ; puis les bourreaux jetèrent son corps dans le *cloaca maxima* ; mais *Sébastien* apparut en songe à une pieuse dame romaine, nommée Lucine, et lui dit : « Dans « le *cloaca*, près du cirque, tu trouveras mon corps accroché à un clou « et tu le porteras aux Catacombes pour l'y enterrer, à l'entrée de la « crypte des Apôtres. » Lucine exécuta ses intentions avec la plus religieuse exactitude. Le cimetière où furent déposées les reliques de saint Sébastien, anciennement celui de Callixte, porte depuis longtemps le nom de *Catacombes de Saint-Sébastien.* A l'entrée de ces catacombes, se trouve une église bâtie par le pape Damase. Hilduin, abbé de Saint-Médard en 825, dans un voyage qu'il fit à Rome, obtint du pape Eugène II le corps de *saint Sébastien* qui fut transféré à Soissons le 9 novembre 826. Deux ans plus tard, la *Picardie* fut affligée d'une peste terrible : c'est alors que le culte de *saint Sébastien* s'établit dans tout le diocèse d'Amiens.

Maintenant pourquoi *saint Sébastien* est-il principalement invoqué *contre la Peste* ? Philibert Marchin de Novarre, parlant en ses problèmes de *cette invocation*, raconte la conjecture de Pierius Valerianus, qui dit : « Que les flèches sont l'hiéroglyphe de la *Peste*, non seulement chez les Anciens qui la marquaient par les *flèches* d'Apollon dardées contre les Grecs, mais encore dans l'Ecriture sainte, où cette maladie est regardée comme les flèches de Dieu. »

PSAUME VII.	TRADUCTION DE L'ABBÉ J.-B. GLAIRE.
13. *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit, arcum suum tetendit et paravit illum.*	13. Si vous ne vous convertissez pas, il fera vibrer son glaive, il a tendu son arc et il l'a préparé.
14. *Et in eo paravit vasa mortis, sagittas suas ardentibus effecit.*	14. Il y a adapté des instruments de mort ; il a préparé ses flèches contre les ardents persécuteurs.

D'un autre côté, Papebrock (1) dit que les reliques de *saint Sébastien*

(1) *Acta sanctorum*, 1692, 2 vol. in-32.

ayant été apportées dans la ville de Rome qui était affligée par la *Peste*, en 680, l'épidémie cessa immédiatement, et que, *depuis ce temps, le saint a toujours été invoqué contre la Peste.* Ce fait miraculeux est constaté par une mosaïque placée dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, en 683.

Dans un livre d'heures, manuscrit n° 83 de la bibliothèque de Moulins, on trouve la prière suivante :

Deus qui beatum SEBASTIANUM *Martyrem tuum in tua fide et dilectione tam ardenter solidasti, ut nullis carnalibus blandimentis, nullis tyrannorum minis nullisque carnificis gladiis sive sagittis à tuo cultu potuit revocari, da nobis miseris peccatoribus dignis ejus meritis et intercessionibus, in tribulatione auxilium, in persecutione solatium et in omni tempore tribulationis contra* PESTEM EPIDEMIÆ *remedium, quatenus possimus contra omnes diabolicas insidias viriliter dimicare: mundum et ea quæ in eo sunt despicere : et nulla ejus adversa formidare : ut ea quæ te inspirare desideramus, valeamus obtinere. Per.*

Dieu qui avez donné au bienheureux *Sébastien*, votre martyr, tant de fermeté et d'ardeur dans votre foi et dans votre amour, que ni les convoitises de la chair, ni les menaces des tyrans, ni les flèches ou les glaives du bourreau n'ont pu le détourner de votre culte, accordez-nous, misérables pécheurs, par ses insignes mérites et son intercession, le secours dans la tribulation, la consolation dans la persécution et dans tous les temps de tribulation, un remède efficace contre la *Peste* et l'*Epidémie*, afin que nous puissions combattre vaillamment contre toutes les embûches des démons : mépriser le monde et tout ce qu'il renferme et ne redouter aucune de ses disgrâces, à telle fin que nous puissions obtenir ce que vous nous avez inspiré de demander. Par.

Autre dans Papebrock, 2e volume in-32, 1694.

Deus qui sanctum SEBASTIANUM, *in tuæ fidei professione ferventem, geminata martyrii palma decorasti, et ad* PESTILENTIAM *sistendam dedisti patronum ; plebem tuam, à plaga illa liberam, tuo amore fac ardire.*

Dieu, qui avez daigné orner de la double palme du martyre *saint Sébastien*, si ardent dans la profession de votre foi, et l'avez établi protecteur pour arrêter *la Peste*, faites que votre peuple, affranchi de ce fléau, soit enflammé de votre amour.

Arthur Forgeais (*Plombs historiés*, 1865, p. 167) cite une prose normande dont voici quelques passages :

O sancte SEBASTIANE,
Semper vespere et mane
Cunctis horis et momentis,
Dum adhuc sum sanæ mentis
Me protege et conserva
Et à me, martyr, enerva
Infirmitatem noxiam
Vocatam EPIDEMIAM.

O martyr SEBASTIANE,
Tu semper nobiscum mane
Atque per tua merita,
Nos qui sumus in hac vita,
Custodi, sana et rege,
Et à PESTE *nos protege.*
. . . .

O *saint Sébastien*, soir et matin et toujours à toute heure et à tout moment, tant que je suis encore sain d'esprit, protégez-moi et conservez-moi, et rendez impuissante contre moi, ô martyr, la maladie funeste qu'on appelle : *Epidémie.*

O martyr SEBASTIEN, demeurez toujours avec nous et par vos mérites gardez, conservez et dirigez-nous tous qui sommes encore dans cette vie, et préservez-nous de la *Peste*. . .
. . . .

Autre allemande dans le *Das Kleine Baum Gartlein*. Augsbourg, 1720 (*Le petit Jardin fruitier*, par le R. P. MARTIN DE COCHEM, capucin).

ZU SAN SEBASTIAN

O du edler Blut zeug und Ritter Christi heil SEBASTIAN *ich ermanhe dich der Ehren so dir gott erzeiget, deszer dich zum patron gegen die* PEST *gesezet, und diejenige, so dich aurussen, dafur zu bewahren, versprochen hat. Darum nimm ich meine zuflucht zu dir, und befchle mich dir mit leib und seel : bit-*

A SAINT SÉBASTIEN, P. 136.

O Bienheureux martyr du Christ, saint Sébastien, je vous en supplie, par la gloire dont Dieu vous a honoré, en vous constituant le patron contre la *Peste* et en promettant d'en préserver ceux qui vous invoquent, j'ai recours à vous et vous recommande mon corps et mon âme, afin que, par le douloureux

tend, durch die schwere marter, so du umb Christi willen gelitten hast, dasz du mich fur der PEST *bewahren, und durch deine furbit zur ewigen seeligkeit fuhren wollest. Amen.*

martyre que vous avez enduré pour l'amour de Jésus-Christ, vous me préserviez de la *Peste* et me conduisiez.

D'après le petit *Thalamus*, recueil de législation municipale de la ville de Montpellier au moyen-âge, en 1384 et 1397, une grande peste sévissait alors dans les trois sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne, de Beaucaire, comme elle avait sévi dans la ville de Montpellier. Les consuls de la ville votèrent un cierge de cire assez grand pour entourer la ville et les remparts : il devait être façonné à l'aide des aumônes des bonnes gens et devait brûler jour et nuit sur l'autel de Notre-Dame de Toulon.

Plusieurs autres villes atteintes par la *Peste* firent des vœux semblables à diverses époques ; mais, en 1495 (d'après la *Revue des Sociétés savantes* des départements, année 1879, page 116), la ville de Beaune imagina un moyen d'invocation à *saint Sébastien* bien plus original. Comme les prières, les processions et la ceinture de cire ne faisaient pas cesser le fléau, les échevins décidèrent que, pour obtenir plus certainement l'intervention du saint, il fallait représenter un *mystère* retraçant sa vie et son martyr. Un théâtre fut dressé, la pièce en vers fut examinée et corrigée, et trente bourgeois firent serment sur les Evangiles d'accepter les rôles qui leur seraient confiés et de s'habiller à leurs frais. On joua *Monsieur Saint-Sébastien* à la satisfaction générale.

Plus tard, on adjoignit saint Roch à *saint Sébastien* dans les invocations contre la *Peste*. Les Bollandistes donnent à ce sujet un verset et un oremus tirés de l'office de l'antique sanctuaire de saint Victor, à Marseille.

V. Orate pro nobis, sancti Sebastiane et Roche.
V. Ut mereamur præservari à Peste.

ORATIO. — *Deus qui B.* SEBASTIANUM *martyrem tuum virtute constantiæ in passione roborasti ; et B. Rochum confessorem tuum* IN LANGUORE PESTIS ET EPIDEMIÆ, *quam in suo corpore, pro tui nominis gloria passus est, juvisti ; præsta, quæsumus, ut qui eorum memoriam agimus, meritis ipsorum à mortifera* PESTE *corporis et animæ liberemur.*

V. Priez pour nous, saint Sébastien et saint Roch.
V. Afin que nous méritions d'être préservés de la *Peste*.

PRIONS. — O Dieu qui avez fortifié dans sa passion le Bienheureux *Sébastien*, votre martyr, par l'énergie du courage, et qui avez aidé le Bienheureux *Roch*, votre confesseur, dans la maladie de la *Peste et de l'Epidémie*, qu'il a souffert en son corps pour la gloire de votre nom, faites, nous vous en prions, que nous, qui faisons mémoire de ces saints, nous soyions délivrés, par leurs mérites, de la *Peste mortifère du corps et de l'âme.*

Dans un missel romain, à l'usage du diocèse de Paris, manuscrit du XVe siècle qui fait partie de ma bibliothèque, se trouve une messe *contre la Peste*. Dans cette messe, on fait mémoire, par des oraisons, de *saint Sébastien*, de *saint Adrien*, de *saint Antoine* et de *sainte Geneviève*. Voici celle de *saint Sébastien* :

Omnipotens sempiterne Deus qui meritis Beati et gloriosi martyris tui SEBASTIANI *quamdam* GENERALEM PESTEM *hominum mortiferam revocasti, præsta, supplicibus tuis, ut qui pro consimili* PESTE *revocanda sub tua confidentia ad ipsum confugiunt ejus meritis et precibus ab ipsa et ab omni alia tribulatione liberentur.*

Dieu tout-puissant et éternel qui, par les mérites de votre bienheureux et glorieux martyr *Sébastien*, avez détruit *toute peste générale* mortelle pour les hommes, accordez à ceux qui vous supplient, que ceux qui, mettant leur confiance en vous pour détruire une semblable *Peste*, ont recours à lui, soient délivrés par ses mérites et par ses prières, de cette tribulation et de toute autre.

Dans le quatrième volume du *Bulletin archéologique*, publié par le

Comité historique des Arts et Monuments (p. 86), on trouve ce *Memore* de *saint Sébastien*, tiré d'un manuscrit du XVI[e] siècle, intitulé les *Heures de Notre-Dame*. Il en résulterait qu'aux invocations qu'on lui adresse, on devrait ajouter celle contre le *Mal caduc* ou l'*Epilepsie*.

O beate Sebastiane m. magna sunt merita tua, intercede pro nobis ad Dominum Jhesum Xp. m., ut à peste, EPIDEMIE *sive* MORBO CADUCO *tuis precibus, liberemur.*

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus, qui precibus beati SEBASTIANI, *martyris tui,* GENERALEM PESTEM *sive morbum* EPIDEMIÆ, *revocasti præsta supplicibus tuis ut, precibus et meritis beati* SEBASTIANI, *martyris tui, à* PESTE, EPIDEMIE, *sive* MORBO CADUCO *et ab omni malo corporis et animæ liberemur, etc.*

O Bienheureux *Sébastien*, martyr, vos mérites sont grands, intercédez pour nous Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que nous soyions délivrés, par vos prières, de la ***Peste***, de l'***Epidémie*** ou du ***Mal caduc***.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel qui, par les prières du Bienheureux *Sébastien*, votre martyr, avez détruit la *Peste générale*, ou toute autre maladie épidémique, accordez à ceux qui vous implorent, d'être délivrés par les prières et les mérites du bienheureux *Sébastien*, votre martyr, de la *Peste*, des *Epidémies* ou du *Mal caduc* et de tout mal du corps et de l'âme, etc.

En invoquant *saint Sébastien* contre les *Epidémies*, on y a joint par extension *celles qui déciment les animaux* sous le nom d'*Epizooties*. Les *Arbalétriers* et les *Archers* (1) qui, primitivement, lançaient des flèches en ont fait naturellement leur patron ; nous trouvons dans Bernard Sannig (2) l'oraison de la Bénédiction des flèches.

Benedictio sagittarum, aliorumque signorum confraternitatum.

Omnipotens sempiterne Deus, largitor bonorum omnium, salus et vita nostra, te suppliciter exoramus et petimus, ut HAS SAGITTAS *quibus Domini, et redemptoris nostri in cruce pro nostra salute pendentis signum, et imago intemeratæ virginis Deiparæ et* SAN SEBASTIANI, *martyris impressa est, benedicere et sanctificare digneris, ut qui has secum devote gestaverint, vel domi suæ asservaverint, per merita sanctæ Matris, et per intercessionem* SAN SEBASTIANI, *martyris, ab omni* PESTIFERA LUE *et ab omni morbo contagioso præserventur, corporis item, et animæ sanitatem continuam consequantur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, filium tuum, verum animarum corporumque medicum, qui tecum, etc.*

Bénédiction des flèches et des autres insignes des confréries.

Dieu tout-puissant et éternel, source de tout bien, notre salut et notre vie, nous vous supplions instamment et nous vous demandons de daigner bénir et sanctifier ces *flèches* qui portent l'image de Notre Seigneur et Rédempteur suspendu sur la croix pour notre salut, ainsi que l'effigie de la Vierge sans tâche et mère de Dieu et de *saint Sébastien* martyr, afin que ceux qui les porteront avec foi sur eux ou qui les conserveront dans leur habitation, soient préservés, par les mérites de cette bienheureuse mère, de toute atteinte *de la Peste* et de *toute maladie contagieuse* et qu'ils obtiennent, pour le corps et pour l'âme, une santé inaltérable, par Notre Seigneur Jésus-Christ, votre fils, vrai médecin des âmes et des corps, etc.

Les *Arquebusiers*, bien qu'ils emploient d'autres projectiles, l'ont choisi également par assimilation, ainsi que les *Marchands de ferrailles*, à cause du métal avec lequel on fabriquait les flèches, à moins que ce ne soit en souvenir du *clou* auquel le corps du saint était resté suspendu dans le *cloaca maxima*. Il est possible également que les *Raquettiers* qui

(1) L'origine des compagnies d'*Arc, Arbalète* et *Arquebuses* de la ville de Paris remonte à des temps très anciens. Saint Louis aurait institué la première en 1245, ou mieux l'aurait réorganisée. « Les chevaliers de l'Arc étaient établis en l'honneur de *Sire Diex* (Dieu) et à la louange « de la Benoîte vierge Marie, de Monseigneur *saint Sébastien* et de toute la céleste cour et compagnie du Paradis. Amen. » Telle est la teneur du texte ancien de ses titres (*Le Calendrier des Confréries de Paris*. — Réimpression, 1875).

(2) *P. Bernards Sannig, collectio benedictionum Bassani*, 1783. *Venetiis superiorum permissu.* XCV, p. 140.

fabriquent des *raquettes* avec des cordes à boyaux semblables à celles des *Arcs*, se soient crus suffisamment autorisés à se mettre sous son patronage. On pouvait en dire autant des *Aiguilletiers* qui, sachant que *saint Sébastien* était officier de la garde impériale, ont pensé qu'il devait certainement porter des *aiguillettes*, réservées aux troupes d'élite et à l'état-major.

Parmi toutes les *invocations* adressées à notre saint, il y en a trois plus sérieuses et plus importantes qui lui revenaient de droit par son énergique constance à défendre la religion en affrontant le martyre et la mort, et par l'ardeur qu'il apportait à la conversion des païens, nous voulons parler *de celles* qui s'expliquent d'elles-mêmes et dont on a souvent fait usage : *Dans les combats, contre les ennemis de la religion et contre les dangers de l'hérésie.* Il partage les deux premiers avec *saint Maurice* et *saint Georges.*

Le patronage des confréries pour porter les morts s'explique assez facilement par l'action de *Lucine qui fit transporter le corps du saint* au lieu qu'il lui avait désigné en lui apparaissant en songe.

Celui des *Agonisants* s'interprête plus difficilement, bien que cependant le genre des supplices différents subis par *saint Sébastien*, l'ait mis deux fois en présence de la *plus douloureuse des agonies* et qu'il puisse justement être proposé comme modèle pour son courage au milieu des souffrances et son énergie dans l'affirmation de sa foi.

Il pourrait bien se faire que les *Vergettiers* et les *Brossiers* aient eu la fantaisie de le prendre pour patron à cause du passage de ses actes cité plus haut : « Tout le corps du martyr fut couvert de leurs flèches, *comme un hérisson garni de ses dards.* »

Quant aux *Graînetiers* et aux *Jardiniers*, l'interprétation qui me vient de M. l'Abbé Folcou, aumônier militaire, directeur de la *Semaine religieuse* du diocèse de Carcassonne, attribue l'origine du patronage au mot *céleri* qui se trouve dans l'Oraison du jour de la fête de *saint Sébastien*, à Narbonne, sa ville natale ; voici cette oraison :

ORATIO	ORAISON
Vide, Domine, infirmitates nostras et intercedente beato SEBASTIANO, *martyre tuo,* CELERI *nobis pietate succurre. Per Dominum, etc.*	Voyez, Seigneurs, nos infirmités et par l'intercession du bienheureux *Sébastien*, votre martyr, que votre bonté nous vienne *promptement* en aide. Par, etc.

Les *Jardiniers* de Narbonne, à l'audition de ce mot, se seraient empressés de choisir *saint Sébastien* pour leur patron. *Saint Sébastien* est représenté ordinairement sous la figure d'un beau jeune homme, attaché à un tronc d'arbre et le corps criblé de flèches. A la porte de droite, sur le linteau, *la compagnie des archers* de Châlons fit sculpter le martyre de son patron. Des *Archers* en soldats de Louis XII ou de *François I*[er] et vêtus d'habits crevés et bouffants, tirent au cœur et à la poitrine du saint (1).

(Actes des Martyrs. — Bollandistes. — LE P. CAHIER *(Ann. Arch.* XXIV, 314). — *Les Petits Bollandistes).*

(1) *A la Saint Sébastien*
L'hiver reprend
Ou se casse les dents.
(Nord.)

SAINT MOLAC (MOLAGGA), CONFESSEUR

Contre la Peste.

Théophile Raynaud, dans l'*Hagiologium Lugdunense* le désigne parmi les *saints protecteurs contre la peste.* On possède sur ce saint très peu de renseignements ; on sait seulement qu'il fut confesseur dans la province de Mammonie, en Irlande.

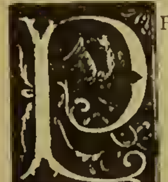
(Abbé PETIN, *collection Migne).*

VINGT ET UN JANVIER

SAINTE AGNÈS (1), VIERGE ET MARTYRE

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — DE 304 A 306.

Patronne des Fiancés, des Jardiniers. — Invoquée pour la conservation de la pureté.



ROCOPE, fils du préfet de Rome, aperçut un jour *Agnès*, au moment où elle sortait des écoles et il en fut éperdument épris. Après avoir fait rechercher ses parents, il leur envoya les présents les plus riches, leur en promettant de plus riches encore si *Agnès* consentait à l'épouser ; mais la jeune vierge les repoussant avec indignation répondit en s'adressant au jeune homme (2) : « Retire-toi, source de péché, aliment du crime, pâture de la mort, retire-toi ; un autre avant toi m'a prévenue et entourée de son amour. Il m'a offert des ornements plus beaux que les tiens et pour gage de sa foi il m'a donné cet anneau. Par sa naissance et par sa dignité il est plus noble que toi. Il a orné de pierres précieuses et mon cou et ma main ; il a mis à mes oreilles des joyaux inestimables et il m'a toute parée de perles fines et éclatantes (3); il a imprimé sa marque sur mon visage, afin que je n'admette pas d'autre amant que lui ; il m'a revêtue d'une longue robe tissée d'or et m'a ornée d'un riche collier. En même temps il m'a montré des trésors incomparables dont il m'a promis la possession, si je lui demeure fidèle. Pourrai-je donc, au mépris de mon premier amant, lever seulement les yeux sur un autre et abandonner celui auquel j'ai été unie par les liens de la divine charité ?... »

(Ce portrait de son fiancé fait par *Agnès* elle-même, est certainement l'origine du *patronage qu'elle exerce sur les fiancés* en Angleterre (4).

Procope croyant qu'*Agnès* était éprise d'amour pour quelque grand seigneur, tomba sérieusement malade à la suite d'un violent accès de jalousie et le préfet de Rome ayant appris qu'*Agnès* était chrétienne, la

(1) En Espagne on dit *Inès*.

(2) *Actes de la sainte,* publiés par les Bénédictins de Solesmes.

(3) Elle est représentée avec tous ces ornements sur une mosaïque qui se trouve dans son église à Rome, hors les murs.

(4) La dévotion des jeunes protestants d'Angleterre à *sainte Agnès* s'est maintenue jusqu'à nos jours : *Agnès* fut toujours la patronne des *fiancées.* La veille de sa fête était autrefois un jour de jeûne pour les jeunes filles qui priaient la sainte de leur montrer celui qui devait être leur mari.... Plus d'une dévote anglicane s'adresse encore à *sainte Agnès* secrètement, le 20 janvier, et a bien soin de mettre ce soir-là des draps blancs à son lit.

(*Revue britannique. Les saints du calendrier anglican,* p. 228, 7e série, 7e vol.)

fit comparaître immédiatement et lui intima cette alternative : « Ou sacrifier à Vesta, ou être exposée dans un lieu infâme dans lequel elle souffrirait toutes sortes d'indignités.

Agnès ayant refusé de sacrifier à Vesta, les bourreaux s'empressèrent de la dépouiller de tous ses habits ; mais à l'instant ses cheveux devinrent si longs et si épais que tout son corps en fut entièrement enveloppé et intercepté à tous les regards ; puis, au moment où elle entrait dans le lupanar elle y trouva un ange pour la défendre et une belle robe plus blanche que la neige, et même le lieu infâme fut éclairé d'une très brillante lumière. Agnès, transportée de reconnaissance, se prosterna devant le Seigneur pour prier, et le lupanar était ainsi devenu un lieu de prière où ceux qui entraient étaient saisis de respect. Quant à Procope, étant venu pour insulter à la vertu d'*Agnès*, il ne rendit point honneur à Dieu, à la vue de cette vive lumière qui l'environnait ; mais avant d'avoir pu toucher la vierge, il expirait étouffé par le diable. Le Préfet de Rome, en apprenant la mort de son fils, accourut immédiatement et supplia *Agnès* de lui rendre son fils sain et sauf avec l'aide de son ange. *Agnès* se prosterna la face contre terre en demandant au Seigneur, avec beaucoup de larmes, de le faire renaître à la vie, et l'ange après l'avoir relevé ressuscita le jeune homme qui sortit en criant à haute voix : « Il n'y a qu'un Dieu au ciel, sur la terre et sur la mer ; c'est le Dieu des chrétiens. Tous nos temples ne sont que vanité : vanité tous les dieux qu'on y honore. Ils sont absolument incapables de se secourir eux-mêmes, encore moins de secourir les autres. » A cette parole les aruspices et les pontifes des temples se troublèrent, et il s'en suivit une terrible sédition. « Enlevez-nous cette magicienne qui bouleverse les esprits et pervertit les âmes, » criait le peuple. Le préfet de Rome craignant pour lui-même la proscription, bien qu'il eût voulu défendre Agnès qui venait de lui rendre son fils, laissa à son lieutenant tout pouvoir pour arrêter la sédition.

Celui-ci fit aussitôt allumer un grand feu et donna l'ordre de jeter la vierge au milieu des flammes ; mais les flammes s'étant divisées en deux dévorèrent les séditieux qui entouraient le bûcher, tandis que la sainte n'en éprouvait aucune atteinte. Le peuple qui n'y voyait que l'effet d'un maléfice, vociférait de plus en plus. Enfin le lieutenant Aspasèces ordonna d'immoler *Agnès* par le glaive.

Son chaste corps fut déposé dans l'héritage de l'un de ses parents hors de la porte de Numa (qui se nomme aujourd'hui *Sainte-Agnès*). Quelques années après, Constance, fille de l'empereur Constantin, après avoir été guérie d'une maladie affreuse par l'intercession de *sainte Agnès*, lui fit faire un beau sépulcre et à sa prière Constantin-le-Grand fit bâtir une belle église sur le cimetière de sainte Agnès, dans le même endroit où le corps de cette sainte fut trouvé. On la désigne sous le nom de *Sainte-Agnès* hors les murs, ou bien de Basilique Nomentane. On y descend par un escalier en marbre de quarante-cinq degrés. Une autre église située sur la place Navone, a été élevée à la place du lupanar où elle fut exposée.

La scène de ce lupanar, où la pudeur de notre sainte fut si merveilleusement sauvegardée par un ange, a donné lieu certainement à *l'invocation qui lui est adressée pour la conservation de la Pureté.*

Papebrock (1) donne une oraison qui a trait à cette invocation :

Deus qui S. Agnetem, tui amore succensam, fecisti omnem carnalis affectus mentionem aversari, sepi aures nostras spinis timoris tui ut nihil per eas irrepat castitati contrarium.	Dieu qui avez inspiré à *sainte Agnès* embrasée déjà de votre amour, une aversion pour toute proposition d'affection charnelle, entourez nos oreilles des épines de votre crainte, afin que rien de contraire à la chasteté ne pénètre en nous par elles.

Le jour de la fête de sainte Agnès, le vingt et un janvier, dit Dom Guéranger (2) : « Deux agneaux sont placés sur l'autel de la Basilique Nomentane où ils rappellent à la fois, la mansuétude du divin Agneau et la douceur d'Agnès. Après qu'ils ont été bénis par l'Abbé des religieux qui desservent cette église, ils sont conduits ensuite dans un monastère de vierges consacrées au Seigneur, qui les élèvent avec soin, et leur laine sert à tisser les *Palliums*, que le pontife suprême doit envoyer comme signe essentiel de leur juridiction, à tous les Patriarches et Métropolitains du monde catholique. » Sept jours environ après la mort d'*Agnès*, ses parents qui veillaient assidûment la nuit auprès de son tombeau, virent une troupe nombreuse de vierges, toutes revêtues de robes tissées d'or parmi lesquelles ils reconnurent *la Bienheureuse Agnès*, brillante d'un vif éclat. A sa droite, se tenait un agneau plus blanc que la neige. « Ne pleurez pas, dit-elle à ses parents, réjouissez-vous plutôt parce que j'ai eu le bonheur de recevoir, avec toutes les vierges, un trône brillant au ciel où je suis unie à celui qui, sur la terre, a eu tout mon amour. » Le 28 janvier on célèbre cette glorieuse apparition, et cette fête s'appelle : *Sainte Agnès pour la seconde fois.* (*Sanctæ Agnetis secundo*).

(*Les Actes des Martyrs.* — *La Mère de* BLEMUR. — Dom GUÉRANGER. — *Les petits Bollandistes*).

SAINT FRUCTUEUX, ÉVÊQUE-MARTYR A TARRAGONE

(FRUCTUOSUS, FRUCTUOSE, FRUCTEUX, FRICHOUX, FRUTOS).

IIIe SIÈCLE. — VERS 259.

Invoqué pour la Pluie.

Fructueux était citoyen et évêque de Tarragone, pendant la cruelle persécution de Valérien et de Gallien, qui sévissait sur tous les points de l'Empire sans en excepter l'Espagne. Le président Emilien ayant fait son entrée à Tarragone, fit d'abord jeter en prison *Fructueux* et ses diacres *Augure* et *Euloge* ; puis il les fit comparaître devant son tribunal au bout de six jours. Comme ces vaillants athlètes de Jésus-Christ refusaient de sacrifier aux faux dieux, ils furent aussitôt condamnés à être brûlés vifs. Ayant été précipités dans les flammes, ils étendirent leurs mains en croix, lorsque leurs liens furent consumés, et accomplirent ainsi leur martyre en priant. La nuit suivante, les chrétiens accourant à l'amphithéâtre, recueillirent les cendres des martyrs et chacun en emporta ce qu'il put s'approprier ; mais *saint Fructueux*, dans une apparition, les avertit que chacun rapportât ce qu'il avait dérobé de ses reliques

(1) *Acta sanctorum*, 1694, 2 vol. in-32

(2) *Temps de Noël*, 2e partie, p. 392.

par un pieux larcin et qu'on eut soin de les mettre en un même lieu où elles seraient honorées. Dans la suite, ce dépôt sacré fut transporté dans la Ligarie et il est conservé près de Gênes dans un couvent de Bénédictins, outre ce qui est resté à Manrèse, dans les églises de la province d'Aragon et à Notre-Dame de Barcelone.

Rien n'indique, dans ses, actes le motif de *l'invocation pour la pluie*, signalée par les Bollandistes, à moins que la signification de son nom *Fructuosus* (Fructueux) n'en soit le prétexte ou la cause.

(*Actes des Martyrs. — Martyrologe romain. — Petits Bollandistes*).

VINGT-DEUX JANVIER

SAINT VINCENT, DIACRE ET MARTYR

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 304.

Patron des Vignerons, Vinaigriers, Cafetiers, Inspecteurs de vins, Marchands de vin, Tuiliers, Briquetiers, Couvreurs, Panetiers, Marins, Ecoliers. — Invoqué pour retrouver les objets volés, contre les Maux d'entrailles et les maladies de langueur.



INCENT eut pour père Eutycius, fils du très noble consul Agressus. Dès son enfance, on l'appliqua à l'étude des lettres et la Providence divine, qui voulait s'en faire un vase d'élection, permit qu'il obtint les plus brillants succès, sous la direction du bienheureux Valère, évêque de Saragosse. Bientôt, en récompense de sa sainteté, il reçut les sublimes fonctions du Diaconat (c'est probablement en mémoire de cette première période de sa vie, que *les Ecoliers l'ont pris pour patron*).

Vincent était encore très jeune, quand Dacien, envoyé par l'empereur Dioclétien, fit arrêter le diacre et son évêque, puis donna l'ordre de les conduire à Valence et de les jeter dans une affreuse prison en les privant de toutes les choses nécessaires à la vie. Là, ils reçurent du Ciel tous les secours spirituels et temporels et furent si bien réconfortés que Dacien, plusieurs jours après, entra dans une grande colère, quand il les vit en bon état et avec un visage frais. (Il est possible que l'alimentation fournie miraculeusement à nos saints dans cette circonstance, ait donné lieu aux *Panetiers de le prendre pour patron* ; si toutefois la double fonction qui incombait au Diacre, dès l'origine du christianisme, de distribuer le pain aux pauvres et aussi de présenter au célébrant celui destiné au saint sacrifice de la Messe, n'a pas plutôt déterminé le *patronage des Panetiers*, grands officiers de la couronne dont la charge consistait à faire distribuer *le pain* de la maison du Roi).

Dacien condamna le bienheureux Valère à l'exil, et il ordonna aux bourreaux de livrer le corps de *Vincent* à toute espèce de tortures. Il fut étendu sur un chevalet, battu de verges, déchiré avec des peignes de fer. Voyant l'inutilité de ses tortures sur une âme aussi fortement trempée, Dacien frappait lui-même les bourreaux, leur reprochant de ne pas déployer assez de fureur dans l'accomplissement de ses ordres. *Vincent* dont les *entrailles* avaient été mises à découvert, fut, par un raffinement de barbarie, exposé au supplice du feu sur un gril de fer. *(Ici s'explique naturellement l'invocation contre les maux d'entrailles)*.

Pendant ce temps-là le Bienheureux Martyr, après avoir parcouru le cercle entier des supplices avec un visage gai et un courage invincible, proclamait, avec plus de fermeté que jamais, sa première profession de foi que le Christ est le Seigneur. « Nous sommes vaincus, » dirent enfin les bourreaux, et Dacien, dans un accès de fureur, ordonna de le renfermer dans un obscur cachot, et après lui avoir percé de clous les pieds et les mains, de l'étendre sur une couche épaisse de têts de pots cassés. *(Ces pots fabriqués avec la même matière que les tuiles et les briques ont déterminé le patronage réclamé par les Tuiliers, Briquetiers*, et aussi par les *Couvreurs).*

A peine le saint Diacre fut-il seul, qu'une grande clarté dissipa les ténèbres de son cachot : une suave odeur remplit la prison ; ses pieds et ses mains furent déliés et des Anges vinrent le consoler et le fortifier. Le parfum qu'exhalaient les fleurs miraculeuses sur lesquelles il reposait, la voix des Anges avec lesquels il chantait, frappèrent si vivement les gardes et les bourreaux, qu'ils embrassèrent la foi chrétienne. Alors Dacien le fit placer dans un bon lit, espérant que lorsque ses plaies seraient refermées, il serait soumis à des tourments nouveaux et plus cruels encore ; mais il fut également trompé dans son projet. A peine *Vincent* fut-il changé de place qu'il rendit son âme à Dieu.

Sur l'ordre de Dacien, le corps de saint Vincent fut jeté au milieu d'une fosse en pâture aux animaux de proie ; mais des Anges veillèrent auprès de son corps et en éloignèrent toutes les bêtes sauvages ; on vit même pendant plusieurs jours un corbeau le défendant contre un loup affamé. Le gouverneur, dans le dernier paroxysme de sa colère, fit lier le corps à une grosse pierre et ordonna qu'il fût précipité dans la haute mer ; mais les ministres de Dacien qui le croyaient englouti à tout jamais dans les abîmes les plus profonds, le retrouvèrent à leur retour près du rivage avec la pierre qu'ils lui avaient attachée et nageant sur l'eau comme une éponge ; ils en demeurèrent si épouvantés qu'ils n'osèrent plus toucher à ce saint corps que les vagues recouvrirent de sable. Plus tard une pieuse femme nommée *Jonica*, ayant su par révélation où se trouvait le corps, le prit courageusement et l'enterra hors des murs de Valence, dans une église qui depuis fut mise sous le vocable de cet invincible martyr. Plusieurs villes de France s'enrichirent de ses précieuses reliques et entr'autres Metz, Castres, Paris, Le Mans, Dun-le-Roi, etc.

Les Bollandistes (1), dans le récit des miracles opérés par *saint Vincent*, constatent que *les Marins* le considèrent comme *puissant sur la mer* tant *pour* apaiser *les tempêtes que pour procurer une pêche abondante à ceux qui l'invoquent.*

La *merveilleuse navigation de son corps, lié à une pierre énorme*, pourrait bien être l'origine de cette invocation dont les heureux effets ont été souvent signalés pour les *Marins.*

Le patronage le plus célèbre attribué à *saint Vincent* est celui des *Vignerons* auxquels se sont adjoints les *Marchands de vins*, les *Cafetiers*, les *Vinaigriers*, les *Inspecteurs de vin.* « Cette idée est heureuse, dit Dom Guéranger (2), et nous rappelle mystérieusement la part que le diacre prend au divin sacrifice. C'est lui qui verse dans le calice ce vin

(1) 2e vol., p. 412.
(1) *Temps de Noël*, 2e partie, p. 406.

qui va bientôt devenir le sang du Christ. » Je préfère cette interprétation à celle du P. Cahier : « Cela, dit-il à propos de ce patronage (1), doit avoir son origine dans le mot *vin* qui commence le nom du martyr. »

Sur une estampe publiée par Landry, *saint Vincent*, en dalmatique, a sous le bras droit le livre des Evangiles et tient de la main droite un raisin et une palme. La main gauche est élevée en l'air et porte une serpette. Dans le fond, sont des vendangeurs et un cuvier rempli de raisins. Au bas, on lit cette oraison :

Sancte Vincenti, ora pro nobis.

« Adorable Trinité, Dieu éternel, seul puissant de faire des miracles, qu'il vous plaise d'estre glorifier en vos saints, à cette fin octroyés des faveurs signalez à ceux qui les demandent par leurs intercessions, nous supplions votre Majesté infinie par les mérites de la glorieuse Vierge Marie et de *saint Vincent*, d'accorder à N..... *affligez de maladie et langueur*, une parfaite santé du corps et de l'âme, que nous puissions avec le temps, accomplir vos saints commandemens en terre et parvenir à vostre gloire. Ainsi soit-il. »

Les Bollandistes, d'après un manuscrit d'Etienne de Lisbonne, signalent également *la puissance de saint Vincent pour faire retrouver les choses volées* et ils citent à l'appui plusieurs faits qui justifient parfaitement cette invocation. Nous n'en citerons qu'un seul. Un homme, qui avait été riche autrefois, n'avait pour le nourrir qu'une seule vache. Elle lui avait été volée, pendant qu'elle paissait sans gardien dans la montagne. Après l'avoir cherchée inutilement pendant plusieurs jours, exténué par le froid, par la faim et par une course inutile, il se jeta à genoux en sanglotant : « O glorieux martyr Vincent, s'il est vrai et indubitable que « vos saintes reliques sont à Lisbonne, en considération de ma misère, « je vous en supplie, rendez-moi ce que je cherche. » Il avait à peine cessé de prier, qu'un mugissement assez rapproché se fit entendre, et bientôt il rentra chez lui avec sa vache en rendant grâce à Dieu et au glorieux martyr. Les Bollandistes mentionnent également des sommes d'argent, du linge et des peaux volés, retrouvés par l'intercession du bienheureux *Vincent*.

Guillaume Vatar raconte (dans ses *Processions de l'Eglise*, Paris, 1705, p. 73) que le siège de Sarragosse, formé par Childebert et Clotaire, rois de France, fut levé à la suite d'une procession extraordinaire où tous les habitants, vêtus en pénitents, portaient pour bannière la tunique de *saint Vincent*.

(Actes des Martyrs. — Grands et Petits Bollandistes. — Verrières de Tours).

Quand *saint Vincent est clair et beau*
Il y a du vin comme de l'eau
(Charente et midi de la France).

Si le jour de saint Vincent est trouble
Il met le vin au double
(Loiret).

Saint Vincent clair et saint Paul trouble
Mettent le vin dans la gourde
(Aube).

Prends garde au jour de saint Vincent
Car si ce jour tu vois et sens
Que le soleil est clair et beau
Nous aurons plus de vin que d'eau
(Côte-d'Or).

Aube claire à la saint Vincent
Beaucoup de fruits pour tout le monde
(Bouches-du-Rhône).

(1) P. 634, note 5. *Caractéristiques des saints.*

A la saint Vincent s'il fait beau
Le bouvier doit épargner le feneau
(Allier).

Quand il fait beau le jour de saint Vincent
Le vigneron s'en va chantant
(Vosges).

Le soleil de saint Vincent fait boire
Les vignerons jusqu'à leurs serpettes
(Haute-Marne).

Le jour de saint Vincent
Si le soleil luit tout le jour
Vinée complète
S'il pleut une partie du jour
Demi-vinée
S'il pleut tout le jour
Disette
(Charente-Inférieure).

Le jour de saint Vincent
Si le soleil luit grand
Comme un chapeau
On aura du vin
Plein le tonneau (Moselle).

Le jour de saint Vincent clair et serein
Annonce une année de bon vin
(Moselle).

A la saint Vincent
Tout gèle ou tout fend.

A la saint Martin l'hyver reprend
Ou se casse les dents.

S'il pleut le jour de saint Vincent
Le vin monte au sarment
S'il gèle il en descend.

A la saint Martin
Cesse la pluie et vient le vent.

—

Le P. Cahier, p. 742 de ses *Caractéristiques des Saints*, cite ce dicton tiré du calendrier d'un missel de Constance (1504) :

Vincenti festo si sol radiat, memor esto :
Tunc magnum fac vas, quia vitis dabit [*tibi uvas.*
Si le jour de *saint Vincent* le soleil brille,
Rappelle-toi de préparer une grande cuve
Parce que la vigne te donnera des raisins

SAINT DOMINIQUE, ABBÉ DE SORA

XI[e] SIÈCLE. — 1031.

Invoqué contre la Fièvre, les Serpents, les Tempêtes, la Grêle, la Pluie et la Rage.

Dominique était né d'une honnête famille de Foligno et il fut confié pour son éducation aux Moines de saint Sylvestre. Initié de bonne heure aux choses saintes, il ne tarda pas à entrer dans les Ordres ; mais bientôt il alla demander l'habit de saint Benoît au monastère de Notre-Dame et il le reçut des mains de l'Abbé Nonnose. Après une épreuve de plusieurs années dans les exercices de l'obéissance, il obtint de son supérieur la permission de se réfugier sur une montagne assez éloignée du monastère afin d'y vivre entièrement seul ; mais son attente fut bien trompée. Le marquis Hubert vint le supplier de choisir dans ses terres le lieu qui lui agréerait davantage pour y fonder un monastère qu'il dédia à saint Sauveur. Après avoir pourvu à la direction du couvent, il se retira de nouveau sur la montagne de Pizy où Dieu ne permit pas qu'il resta longtemps seul ; en effet, les principaux du pays le contraignirent, pour ainsi dire, à fonder deux monastères, l'un sur le haut de la montagne, dédié à la Très sainte Trinité et l'autre en bas, sur le bord du fleuve, dédié à la sainte Mère de Dieu. *Dominique* ayant organisé ces deux maisons et nommé des supérieurs, se transporta dans le comté de Valve et choisit l'endroit le plus écarté et le plus solitaire, espérant y passer le reste de ses jours. Les abords de son ermitage étaient tellement difficiles qu'il vécut pendant quarante jours avec le pain d'une seule semaine ; il fut découvert et reconnu par les comtes de Marses et de Valve et il se laissa vaincre encore pour fonder un monastère qui fut nommé Saint-Pierre du Lac, parce que les seigneurs qui le fondèrent donnèrent cinq lacs avec les terres adjacentes. Après avoir constitué cette maison comme les

autres et installé l'Abbé, il s'enfuit de nouveau sur la montagne d'Agoneta. Là, il eut des visions merveilleuses, et sa sainteté était si grande qu'un enfant fut guéri d'une *fièvre très violente* avec de l'eau dont il avait lavé ses mains. C'est là sûrement l'origine des *invocations qui lui sont adressées contre la fièvre.*

On le contraignit encore d'interrompre sa solitude pour fonder un monastère près de Sangro, qui fut appelé Saint-Pierre *de Avellana*, à cause d'un noyer d'énorme grosseur qui en était proche. Puis il chercha de nouveau une retraite dans la Campanie. Là, il bâtit encore deux autres monastères et brilla par l'esprit de prophétie, et l'évènement justifiait souvent sa prédiction. Il voyait ce qui se passait en son absence. Un jour on lui avait envoyé du vin ; en route les domestiques en avaient bu une grande partie et l'avaient remplacé par de l'eau. Il les réprimanda et les amena à résipiscence. Une autre fois un serviteur avait caché dans une haie des poissons dont on lui avait fait l'aumône. Il l'avertit d'y bien prendre garde et de n'en pas manger ; en effet, le domestique infidèle trouva *les poissons transformés en serpents.* C'est à cause de ce miracle *qu'il est invoqué contre les serpents.*

Le comte de Sora vint un jour se jeter à ses pieds et lui découvrit le malheureux état de son âme, en lui demandant une pénitence pour satisfaire à la justice de Dieu. Le saint lui ordonna d'édifier un monastère et choisit lui-même l'emplacement près de Sora. Ce fut d'abord un couvent de femmes ; comme ces religieuses étaient loin d'être exemplaires, le comte pria *Dominique* d'en prendre le gouvernement ; notre saint, après mille difficultés, y établit une congrégation d'hommes au milieu desquels il demeura jusqu'à la fin de sa vie, qui eut lieu le 22 janvier 1031. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Les populations l'invoquaient principalement contre *la tempête et la grêle.* Aussi, quand il tonnait, on sonnait la cloche de la basilique de Sora. C'est pour la même raison que les habitants de Foligno avaient l'habitude, chaque année, d'envoyer au monastère de Saint-Dominique, aux frais du trésor public, une somme d'argent, des étoffes de laine pour habiller les moines et des cordes pour sonner les cloches de l'église. D'après les archives de Foligno, tant que le tribut fut payé, la ville n'eut jamais à souffrir de la *grêle* ou des *autres intempéries de l'air.* Outre les invocations indiquées plus haut, *saint Dominique* était encore invoqué *contre la morsure des chiens enragés.*

(Année Bénédictine. — FERRARIUS. — *Grands et Petits Bollandistes.* — *Calendarium Benedictinum).*

SAINT TROUVÉ OU TROBAT (INVENTUS)

MARTYR SOUS DIOCLÉTIEN.

III[e] ET IV[e] SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre quarte.

On ne sait rien autre chose sur *saint Trouvé* si ce n'est qu'il fut martyrisé à Gironne (Espagne), sous le préfet Dacien, avec trois cent soixante compagnons. Saint Narcisse fut immolé également dans cette même persécution suscitée par les empereurs Dioclétien et Maximien. Saint

Trouvé est invoqué contre *la fièvre quarte* sans qu'on puisse en alléguer le motif, ses actes étant à peu près inconnus. Néanmoins, à cause des bienfaits obtenus par son intercession, il est en grande vénération dans toute la contrée, et d'après les Bollandistes qui écrivaient en 1643, dans l'église de Saint-Félix, hors les murs de Gironne, où l'on croyait que les trois cent soixante martyrs avaient été enterrés, on récitait depuis plusieurs siècles en arrière (*a multis retro sæculis*) cette collecte :

Præsta, quæsumus, omnipotens Deus, ut intercedente B. Invento martyre tuo, et à cunctis adversitatibus liberemur in corpore et à pravis cogitationibus mundemur in mente. Per Dominum.

Faites, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que par l'intercession du *B. Trouvé*, votre martyr, nous soyons délivrés en notre corps de toute adversité et purifiés en notre âme de toute mauvaise pensée.

(Ferrarius. — *Les Bollandistes*).

SAINT ANASTASE LE PERSAN, MOINE ET MARTYR

VIIe SIÈCLE. — 628.

Patron des orfèvres. — Invoqué contre les possessions et les obsessions du démon.

Magundat (tel était le nom primitif de notre saint) après avoir été initié par son père aux mystères de l'astrologie et de la magie, était entré dans les troupes du roi Chosroès. Il était à peine enrôlé lorsqu'il apprit que les Perses avaient pris Jérusalem et enlevé la croix de Jésus-Christ qu'ils apportaient triomphants à Ctésiphon. Dieu permit qu'il s'adressât à des chrétiens mêmes et leur demandât comment on pouvait avoir une telle vénération pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme. On lui répondit que Jésus-Christ, fils de Dieu, était mort sur ce bois pour sauver les hommes. Après avoir ainsi connu les principes de la vraie religion, renonçant à son pays, il se retira dans la ville d'Hiéraple, en Syrie, chez un orfèvre persan qui était chrétien. Tout en apprenant *son métier* auquel se rattache avec raison *son patronages des orfèvres*, surtout en Italie, il travaillait à se rendre digne de recevoir le baptême. Dans ce but, il partit bientôt pour Jérusalem et vint trouver un orfèvre, zélé chrétien, qui le mit entre les mains d'un prêtre sous la direction duquel il fut admis au rang des catéchumènes et reçut bientôt le baptême. En le recevant, il changea son nom en celui d'*Anastase*. Puis, désirant être moine, il se retira au monastère de Saint-Anastase où l'abbé Justin le reçut sous sa discipline. Après avoir passé sept années dans ce monastère, *Anastase* n'était plus dominé que par un désir, celui du martyre. Dans ce but, il arriva à Césarée et après avoir publiquement fait acte de christianisme, il fut arrêté et conduit devant le gouverneur de la province pour les Perses, qui, sur son refus d'adorer le soleil, la lune ou le feu, le fit frapper avec des bâtons et lui fit subir les tourments les plus cruels. Ce gouverneur, voyant qu'il ne pouvait vaincre sa résistance, en référa à Chosroès qui donna l'ordre de le conduire en Perse. Arrivé à Balsaloë, petite ville d'Assyrie, où était alors le roi de Perse, il fut d'abord incarcéré. Cinq jours après, ayant été conduit devant le juge, il reçut la bastonnade trois jours de suite, puis on lui mit sur les jambes une grosse pièce de bois, appesantie encore par deux hommes montés sur les deux bouts, et enfin on le pendit par une main,

après lui avoir attaché au pied une grosse pierre. Le voyant inébranlable, le juge alla de nouveau consulter le roi qui ordonna de le faire mourir avec les autres prisonniers chrétiens, au nombre de soixante-douze. Ils furent tous étranglés. Après avoir subi comme les autres ce genre de mort, *Anastase*, par distinction, eut la tête tranchée le 22 janvier 628. Les chiens, qui la nuit dévorèrent le corps des autres martyrs, laissèrent le sien intact. De cette façon, ses reliques purent être conservées et portées au monastère de Saint-Serge, par un moine de son couvent envoyé par l'abbé Justin. D'autres disent qu'elles furent toutes portées à Césarée, en Palestine. Pendant le septième concile œcuménique, on voit figurer sa tête et une de ses images qui étaient déjà à Rome et opéraient des miracles. Le concile *s'en servit,* disent les *Petits Bollandistes*, pour autoriser le culte des images. Ces précieuses reliques se trouvent aujourd'hui dans l'église de Saints-Vincent et Anastase.

L'invocation qu'on lui adresse *contre les possessions et obsessions du démon*, est largement justifiée par les nombreux miracles opérés en ce sens après la translation de ses reliques dans la ville royale de Perse. Parmi ceux qui sont mentionnés par les Bollandistes, d'après un manuscrit grec, nous n'en citerons qu'un seul :

« Un médecin de la même ville était *tourmenté par le malin esprit* ; ayant su que le moine dont il a été question plus haut y était encore, il vint le trouver et lui demanda quelques reliques de *saint Anastase*. Il les eut à peine reçues qu'il fut délivré de sa maladie par l'aide du saint martyr. Après sa guérison, plusieurs malades venaient le consulter comme médecin ; mais désormais, au lieu des médicaments, des incisions, des cautérisations et de tous les remèdes prescrits par l'art médical, il se contentait de leur faire boire de l'eau dans laquelle il avait plongé les reliques du glorieux martyr et par ce moyen il leur rendait la santé. »

La strophe suivante d'un cantique castillan *(Gozos)* a trait à cette invocation *contre le démon* :

Per vos los ENDEMONIADOS,
Si de todo corazon
Os invocan, pronto son
Del DEMONIO *libertados.*

Par vous *les possédés du démon* qui vous invoquent de tout cœur sont délivrés promptement.

Benedictio Imaginum et Numismatum S. ANASTASII, *mart. carmel., contra* MALOS SPIRITUS *et* MORBOS.

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus, qui sacerdotibus tuis in consecratione eorum tantam gratiam contulisti, ut quidquid in tuo nomine digne perfecteque ab eis agitur, a te fieri credatur : quæsumus immensam clementiam tuam, ut quod modo facturi sumus, nobiscum facias, et quidquid bene † dicturi, nobiscum bene † dicas : et ad ea, quæ acturi sumus, dexteram tuæ potentiæ extendas. ut sicut ego has imagines, sive numismata S. M. ANASTASII *bene † dico et sancti † fico ; sic et tu eadem bene † dicas et sancti † fices. Sintque hujus sancti tui meritis* FUGA DŒMONUM, OMNIUM LANGUORUM, MORBORUMQUE SANATIO, CUJUSCUNQUE MALEFICII *ac* DAMNI FRAUDE NEQUISSIMI

Bénédiction des Images et des Médailles de saint Anastase, martyr carmélite, contre les mauvais esprits et les maladies.

PRIONS

Dieu tout-puissant et éternel qui, dans la consécration de vos prêtres, leur accordez tant de grâces que l'on croit fait par vous tout ce qu'ils font dignement et parfaitement en votre nom : nous supplions votre immense bonté de faire avec nous ce que nous allons faire, de bénir † avec nous ce que nous allons bénir † et d'étendre la droite de votre puissance sur nos actions, afin que, comme je bénis † et sanctifie † ces images ou ces médailles du saint martyr *Anastase*, vous les bénissiez † et les sanctifiez de même, vous aussi. Que par les mérites de ce saint, elles mettent en fuite les démons, elles guérissent toutes les langueurs et les maladies, qu'elles

SPIRITUS ILLATI EXTERMINATIO *et* ANGELORUM *pacis ingressus et fida custodia, per Christum, etc.... Amen.*

(*Manuale benedictionum selectissimarum....* 110).

détruisent tous les maléfices et les fléaux causés par la ruse des plus mauvais esprits ; qu'elles nous amènent les Anges de la paix et nous gardent fidèlement, par le Christ..... Ainsi soit-il.

(PETRUS DE NATALIBUS. — *Bollandistes.* — *Petits Bollandistes*).

SAINT GAUTHIER OU WALTER DE L'ORDRE DES MINEURS

(*GUALTERUS ou GALTERUS ou GALTERIUS*)

ÉVÊQUE DE POITIERS

XIIIe ET XIVe SIÈCLE. — 1307.

Invoqué contre la Fièvre quarte.

Gauthier de Bierbeke était d'une race noble de Brabant, moine de l'Ordre de Citeaux et maître en théologie. Comme il était provincial à Tours, le pape le nomma évêque de Poitiers, et malgré la résistance du général de l'Ordre et celle de *Gauthier* lui-même, la volonté du souverain Pontife prévalut. La sainteté de notre saint était si grande que, quelquefois, on voyait au-dessus de sa tête une colombe de la plus éclatante blancheur. Pour vêtir des pauvres, il s'était endetté considérablement chez un marchand ; mais quelqu'un, se disant son mandataire, et que l'on crut être un ange de Dieu, paya la somme qu'il devait et la fit biffer, sans qu'il en fût instruit.

Il avait eu des difficultés pour les droits de son église avec l'archevêque de Bordeaux. Celui-ci, qui s'appelait Bertrand, fut nommé Pape plusieurs années après et prit le nom de Clément V. Un de ses premiers actes fut de déposer *Gauthier* de son titre d'évêque de Poitiers et de le renvoyer dans son cloître.

Sur ces entrefaites, *Gauthier* étant arrivé à la dernière extrémité, écrivit sur un petit morceau de parchemin un appel au juste jugement de Dieu de la sentence prononcée par Clément V, pour le déposer de son épiscopat ; puis, l'enfermant dans sa main droite, il voulut être ainsi enterré. Ce qui fut exécuté. Il brilla après sa mort par une foule de miracles, *principalement pour être délivré de la fièvre quarte.* Deux ans après environ, le pape Clément étant venu à Poitiers avec sa cour, apprit que le frère *Gauthier* avait été enseveli avec un appel contenu dans sa main fermée. Voulant en prendre connaissance, il fit procéder à l'exhumation et ordonna qu'on lui apportât le parchemin. Mais, ô prodige ! on ne put ouvrir la main et le prendre qu'après avoir au préalable promis qu'il serait restitué dans son premier état. La lecture de ce billet ne laissa pas de causer une certaine émotion au Pape qui ordonna de le restituer au mort.

Lucas Wading, récollet Irlandais qui publiait en 1650 les annales des Franciscains, mentionne *saint Gauthier* comme étant encore invoqué avec succès pour la *Paralysie et l'Epilepsie.*

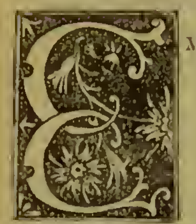
(*Chronique de* SAINT ANTONIN. — *Les Bollandistes*).

VINGT-TROIS JANVIER.

SAINTE EMERENCE, EMERANCE ou EMERENTIENNE
(EMERENTIANA), VIERGE ET MARTYRE

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Contre les Maux d'estomac et la Colique.



EMERENTIENNE, née à Rome, était amie et sœur de lait de l'héroïne de treize ans, sainte Agnès, dont nous avons parlé au 21 janvier. Elle n'était encore que catéchumène ; mais elle était toute chrétienne par la foi. Elle épanchait ses regrets et son admiration sur la tombe de son amie, lorsque survinrent des paysans qui la poursuivirent de leurs moqueries et de leurs invectives ; comme elle se tenait intrépide devant la foule de ces furieux, elle fut lapidée par eux et elle rendit son âme à Dieu sur le tombeau d'Agnès. Saint Ambroise, en parlant de notre Sainte, dit qu'elle fut baptisée dans son propre sang.

M. Beauchet Filleau a constaté les *invocations ci-dessus* qui lui sont adressées dans l'église de Montravers (diocèse de Poitiers).

D'après la lettre de M. l'abbé Nipout, curé de la Pouèze (diocèse d'Angers), à la date du 3 juillet 1878, « le pèlerinage de *sainte Emerance* est toujours très fréquenté dans sa paroisse le 28 janvier. On invoque la sainte principalement contre *la Colique* et pour les *Femmes enceintes*. La chapelle actuelle a été bâtie vers 1472 par Louis XI qui, chassant près du sanctuaire, dans la forêt de Longuenée, fut miraculeusement guéri de la *Colique* en invoquant *sainte Emerance*. Il paraît qu'une autre chapelle existait déjà avant celle-ci. On trouve encore, à l'entour, des tombeaux qui paraissent appartenir au moins au XIIIe siècle. »

(PETRUS DE NATALIBUS. — *Les Bollandistes*. — BEAUCHET FILLEAU[1].

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT
DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

XIIIe SIÈCLE. — 1275.

Patron des Docteurs en droit canon.

RAYMOND vint au monde au château de Pennafort, en Catalogne, d'où il prit son surnom. Il commença par faire de grands progrès dans les humanités et la philosophie ; puis, il s'adonna à l'étude des lois et passa à Bologne, en Italie, pour y faire son cours de l'un et l'autre droit. Là, il travailla avec tant d'ardeur que la chaire de docteur étant venue à vaquer, il l'emporta au concours. Bérenger IV, évêque de Barcelone, en revenant de Rome, l'ayant rencontré dans cette ville, lui fit tant d'instances qu'il le décida à le suivre à Barcelone. *Raymond* reçut bientôt le canonicat et successivement les dignités d'archidiacre, de grand-vicaire et d'official: ce qui ne l'empêcha pas de vivre toujours retiré et très humble, mais se repentant d'avoir empêché un de ses neveux d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, il voulut y entrer lui-même

pour réparer sa faute. Son premier soin fut de demander à ses supérieurs une pénitence en satisfaction de ses péchés commis dans la vie séculière. Ils le chargèrent d'écrire *une somme de cas de conscience qui pût servir aux confesseurs* ; on l'appelle *la Somme de saint Raymond.*

Après avoir rendu de grands services au légat du pape envoyé en Espagne pour publier une croisade contre les Maures, il fut mandé à Rome par Grégoire IX qui le fit son chapelain, son pénitencier et son confesseur, et l'employa à compiler les *Décretales.* Il fut même nommé à l'évêché de Tarragone, mais par humilité, il en fit substituer un autre à sa place. Comme il était tombé malade à Rome, les médecins lui conseillèrent de retourner en Catalogne. Là, il travailla avec saint Pierre Nolasque et le roi Dom Jacques à l'établissement de l'ordre sacré de la Merci, à la suite d'une vision qu'ils eurent tous les trois dans une même nuit. L'an 1238, les Pères de son ordre, réunis à Bologne, le nommèrent général ; mais deux ans après, il trouva le moyen d'y renoncer, prétextant ses infirmités et son grand âge qui passait soixante-dix ans ; les papes lui donnèrent de nouveaux emplois et , entre autres, le pouvoir de nommer et de pourvoir à tous les offices de l'Inquisition dans les terres que le roi d'Aragon tenait alors en la Gaule narbonnaise, ce qui le mit en relation avec ce souverain. S'étant aperçu dans un voyage que le roi menait à sa suite une personne pour qui il avait un amour illégitime, il lui fit des remontrances et le roi promit de rompre ce commerce criminel ; comme il ne se pressait pas de le faire, *Raymond* manifesta l'intention d'abandonner la cour. Dans ce but, il vint sur le port de Maïorque pour s'embarquer sur un vaisseau qui retournait à Barcelone ; mais d'après les ordres du roi, personne ne voulut le prendre à son bord. « Si un roi mortel a fait cette défense, « on va voir que le roi éternel en a disposé autrement », et, en disant cela, il s'avança sur des rochers qui entraient dans la mer, étendit son manteau sur l'eau et, prenant son bâton à la main, il monta avec assurance sur cette nouvelle barque, puis levant la moitié de ce manteau en forme de voile, il l'attacha au nœud de son bâton comme au mât d'un navire, et il fit de la sorte le trajet de Barcelone en six heures , quoiqu'il y eût cinquante-trois lieues de mer à passer. Puis il entra dans son monastère, bien que les portes en fussent fermées.

Les dernières années de sa vie furent employées à préparer ses frères religieux pour opérer la conversion des infidèles, et particulièrement des Maures et des Juifs. Ces saints efforts aboutirent à la conversion de plus de dix mille infidèles. Il fut enlevé de ce monde par une petite maladie le jour de l'Epiphanie, l'an 1275. *Saint Raymond*, comme nous l'avons vu , était docteur en droit canon, et, en outre, il avait compilé *les Decretales*, qui forment le deuxième volume du *Corps de Droit canon. Les docteurs en droit canon* devaient naturellement le *choisir pour patron.*

(Petits Bollandistes).

VINGT-QUATRE JANVIER

SAINT TIMOTHÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR, DISCIPLE DE SAINT PAUL

Ier SIÈCLE. — 97.

Contre la Faiblesse d'estomac.



Timothée, né à Lystres, en Licaonie, d'un père gentil et d'une mère juive, pratiquait déjà la religion chrétienne, lorsque saint Paul vint dans ces régions ; celui-ci, frappé du bruit que répandait la sainteté de *Timothée*, le prit pour compagnon de ses voyages ; mais à cause des Juifs qui se convertissaient à Jésus-Christ et qui savaient que le père de *Timothée* était païen, il lui donna la circoncision. *Timothée* devint bientôt un excellent ministre de la parole sacrée. Son zèle était ardent, quoique tempéré par la prudence. Sa charité pour les pécheurs n'avait point de bornes et sa patience dans les travaux se montrait toujours invincible. « *Il était sujet à une faiblesse d'estomac qui l'incommodait fort*, dit Ribadaneïra. Saint Paul l'eut guéri aisément s'il eut voulu ; mais il connaissait trop le prix des souffrances pour en demander l'affranchissement. Son maître lui ordonna de boire un peu de vin à l'avenir, n'ayant bu que de l'eau jusqu'alors. » Cette *faiblesse d'estomac* de Timothée, est l'*origine de l'invocation qui lui est faite*, et se trouve constatée dans une strophe des *Ménées grecques* :

Deisapiens Timothée frequentibus corporis debilitatibus et infirmitatibus corroboratus secundum mentem....	Plein de la sagesse de Dieu, ô Timothée, les fréquentes faiblesses et infirmités de ton corps fortifiaient ton âme...

Après que saint Paul eût fondé l'église d'Ephèse, il ordonna *Timothée* évêque pour lui donner le gouvernement de cette église. Paul écrivit à son disciple deux épîtres, l'une de Laodicée, l'autre de Rome, pour le diriger dans l'exercice de sa charge pastorale. Un jour que les habitants d'Ephèse immolaient des victimes à Diane, *Timothée* s'efforça de les détourner de cette impiété, mais ils le lapidèrent. Les chrétiens l'enlevèrent à demi-mort et le portèrent sur une montagne proche de la ville, où il expira le 24 janvier 97.

La fête de saint Timothée est célébrée en ce même jour avec office double par l'ordre de Sa Sainteté Pie IX, au lieu de semi-double qu'elle était auparavant.

(*Menologe grec.* — *Bréviaire romain.* — RIBADANEÏRA. — LA MÈRE DE BLEMUR)

VINGT-SIX JANVIER.

SAINT POLYCARPE, ÉVÊQUE DE SMYRNE

IIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Maux d'oreilles.



Saint Irénée, évêque de Lyon, Eusèbe de Césarée et saint Jérome disent que le nom de Polycarpe signifie *fruit abondant*. Il avait eu le bonheur de connaître saint Jean l'Evangéliste et avait été établi par lui évêque de Smyrne. Il se rendit à Rome pour savoir du pape Anicet si la fête de Pâques devait toujours se célébrer le dimanche. Il s'y trouva

entouré d'ennemis de Jésus-Christ qu'il confondit et dont il prouva l'imposture. Revenu à Smyrne, l'empereur Marc-Aurèle envoya des lieutenants et des prévôts pour le persécuter et s'emparer de lui. Après de longues souffrances, au moment où il entrait à l'amphithéâtre en présence du proconsul, une voix du ciel lui cria : *Aie bon courage, Polycarpe, demeure toujours constant.* D'autres personnes chrétiennes entendirent également ces paroles. Elles ne furent donc pas surprises de de le voir ne répondre que par des professions de foi magnifiques, malgré le feu de charbon allumé sous ses pieds. La flamme s'élevait autour de lui comme une voile de vaisseau gonflée par le vent et son corps brûlé semblait brillant comme de l'or. Un coup d'épée traversa cependant ce corps que le feu ne consumait pas, et son sang vint couler en abondance, en 169, 26 janvier, selon Baronius.

Soie un sant molt acostat *Ab Deu, obrant mavarellos* *Souig pel mal de las orellos* *Vos ne soie apropiat.*	Vous êtes un saint très favorisé de Dieu en opérant des merveilles ; mais contre le mal d'oreilles, vous êtes un médecin spécial.

SAINT PRIX ou PRIEST (1), ÉVÊQUE DE CLERMONT ET MARTYR

(PROJECTUS, PRŒJECTUS).

VIIe SIÈCLE. — 674.

Invoqué contre la Fièvre et contre les Maladies incurables.

Prix naquit à Clermont. Ses parents le confièrent à l'archidiacre Genès; il s'adonna pendant quelque temps à l'étude de la musique ; mais saint Genès, ayant reconnu combien grandes étaient la portée de son esprit et la vertu qui l'accompagnait, lui donna l'office de trésorier de l'église, et, aussitôt qu'il eut été nommé évêque, il mit entre les mains de *Prix* la direction de l'église d'Issoire. Notre Saint se voyant reçu à l'ordre de diacre, se mit à écrire l'histoire de plusieurs saints, et comme, pour venir à ses fins, il avait besoin de silence et de recueillement, il fut grandement satisfait d'être nommé abbé de Chantoin ; il lui fallut bientôt quitter cette sainte solitude pour aller à la cour traiter d'affaires importantes auprès du roi. Pendant le trajet, il s'arrêta dans un monastère à Voussac en Bourbonnais, dont l'abbé nommé Amarin était très dangereusement tourmenté par la *fièvre*. Il ne pouvait faire un pas ni prendre d'autres aliments qu'un peu d'eau. Mais, aussitôt que le saint homme de Dieu, recourant à ses armes habituelles, eut fait sur lui le signe de la croix, la *fièvre* s'étant évaporée, le malade fut guéri. Amarin, par reconnaissance, le suivit en Auvergne. Il est évident que *cette guérison miraculeuse a été l'origine de l'invocation contre la Fièvre.*

Après la mort de saint Genès, qui arriva en 665, *Prix* allait être nommé évêque, quand l'archidiacre Gayroald l'emporta sur lui par ses intrigues; mais au bout de quarante jours, ce dernier mourut en reconnaissant combien il était coupable. *Prix* fut alors nommé et comme Chrodobert, évêque de Tours, avait entendu parler de son pouvoir surnaturel, il lui envoya son diacre qui était *épileptique*. *Prix* le fit asseoir à sa table ; le malheureux convive, aussitôt qu'il eût pris une coupe dans sa main, fut saisi par son affection ordinaire ; le saint

(1) Ou *Prie* ou *Priet* ou *Projet* ou Priet ou Pregt.

évêque le contemplait, grinçant des dents dans un accès de frénésie furibonde, et il adjurait, par la vertu du saint suaire, l'esprit ennemi de ne pas usurper plus longtemps un corps consacré à Jésus-Christ; bientôt le diacre fut merveilleusement et pour toujours guéri de son affreuse maladie. Le P. Cahier pense avec raison que cette *guérison extraordinaire* a donné lieu *à l'invocation contre les maladies incurables.*

L'épiscopat de *saint Prix* ne fut qu'une longue suite de fondations religieuses, de miracles, de belles et bonnes actions et de redressements opérés en faveur de la justice contre les concussions et la fraude. Un grand seigneur, Hector, comte de Marseille, ayant accusé faussement *saint Prix*, fut arrêté et puni de mort par ordre du roi. Les parents d'Hector, pour le venger, envoyèrent des soldats avec ordre de tuer notre saint évêque. Il se trouvait à Volvic avec Amarin, le saint abbé qu'il avait guéri de la fièvre et un acolyte du nom d'Elide. Les assassins, prenant Amarin pour l'évêque, commencèrent par le tuer, puis ils massacrèrent successivement *saint Prix* et Elide. Ses reliques furent d'abord déposées à Volvic, où il reste encore la partie la plus considérable. Une autre partie, sous le roi Pépin, fut transportée dans l'abbaye de Flavigny (Bourgogne), où on les vénère encore aujourd'hui (1).

(*Les Bollandistes.*— RIBADANEÏRA.— J. BRANCHE.— *Petits Bollandistes.*)

VINGT-SIX JANVIER.

SAINTE NOTTHBURGE

Invoquée pour les Accouchements heureux et pour adoucir les Douleurs de l'enfantement.



D'APRÈS la légende, sainte Notthburge était de la famille des rois d'Ecosse. Après la mort de son époux, elle fut chassée de la cour, se réfugia en Allemagne, descendit le Rhin avec ses neuf enfants, pour le baptême desquels une source jaillit de terre à l'endroit où la sainte avait frappé avec un bâton en réclamant de l'eau. Elle avait mis au monde ses enfants sans douleurs, ce qui la fait invoquer pour les accouchements.

Elle est représentée *habillée en villageoise*, des *pains* et une *faucille* à la main, entourée de neuf enfants, huit dans ses bras, le neuvième mort à ses pieds.

Une vieille gravure, différente des autres, la représente couronnée; on voit derrière elle un animal, loup ou renard. Sa main droite tient une feuille de vigne mordue par un serpent.

SAINT MARE (MARO OU MARUS), ÉVÊQUE DE TRÈVES

Ve SIÈCLE.

Invoqué contre la Paralysie, la Contraction des Membres, la Goutte aux pieds et aux mains, les Spasmes.

ON ne sait rien, ou à peu près rien, sur *saint Mare*, si ce n'est qu'il fut évêque de Trèves et qu'il succéda à Evemete sur ce siège, sous le pontificat du pape Hilaire. Néanmoins, la tradition nous apprend que ceux

(1) Dicton *sur saint Prix* : *Il est de Saint-Prix* (il est marié). (OUDIN. *Curiosités françaises* p. 494)

qui s'adressaient à lui, quand il vivait, ou bien s'approchaient dévotement du tombeau qui renfermait ses reliques, obtenaient le plus souvent la guérison des affections les plus graves, telles que la *Goutte*, la *Paralysie*, les *Spasmes*, la *Contraction des membres*. Les Bollandistes, qui écrivaient en 1643, citent une de ces guérisons miraculeuses qui avait eu lieu récemment. Un jeune plébéien saxon, bon chrétien, était atteint d'une contraction des membres et d'une paralysie de tout le corps. Il était dans son lit depuis trois ans, demandant sans cesse si l'on connaissait quelque saint qui, par son intercession, guérît la maladie dont il était affecté. Pendant le silence de la nuit, il entendit une voix qui lui disait : « Pauvre infirme, lève-toi, pars pour Trèves, là dans la partie à droite de l'église de Saint-Paulin, tu trouveras le tombeau de saint Mare. Vénère-le et il te guérira. » Le lendemain, il fit part de cette apparition à sa femme et à ses amis en les priant de préparer des moyens de transport pour Trèves. Ceux-ci, qui ne connaissaient pas le nom de *saint Mare*, attribuèrent cette vision à l'imagination du malade et ne se pressaient pas d'obtempérer à ses désirs ; mais l'apparition se renouvela les deux jours suivants, sa femme et son frère se décidèrent à l'emmener à Trèves où, après avoir prié sur le tombeau de *saint Mare*, ils eurent la joie de voir s'opérer immédiatement la guérison du malade.

Le nom de *saint Mare*, ajoutent les Bollandistes, d'après un manuscrit de saint Maximin de Trèves, qui commençait à être oublié, fut tellement illustré par ce miracle et une foule d'autres, qu'on accourait de très loin pour vénérer ses reliques. On peut d'ailleurs en juger par les traces que les pieds et les genoux des suppliants ont imprimées sur les pierres et le dallage placés au-dessous du tombeau.

Ils terminent par une *hymne* et une *oraison* tirées de l'office du saint.

Plaudat Trevirorum ecclesia *Quæ tot sanctissimorum gloria* *Præsulum illustratur*	Que l'église de Trèves, illustrée par la gloire de tant de saints évêques, applaudisse.
Ob quorum merita hominibus *Variis oppressis Languoribus* *Sanitas crebro datur*	Par leurs mérites, la santé est donnée fréquemment aux hommes accablés de diverses maladies.
Quorum inter primos sanctissime MARE, *pontifex mitissime,* *Merito numeraris*	Parmi eux, ô très saint *Mare*, Pontife très doux, vous êtes digne d'être placé au premier rang.
Nam SPASMO, *Arthritica*, CHIRAGRA, CONTRACTIS QUIBUSUIS *et* PODAGRA *Miro opitularis*	Car vous portez remède merveilleusement au *spasme*, à *l'arthritique*, à la *goutte aux mains, aux membres contractés et à la goutte aux pieds*.
Succurris quoque PARALYTICIS *Nos ergo tuis precibus* *Fac simus commandati*	Vous portez secours également aux *paralytiques*, faites donc que nous soyons nous aussi recommandés par vos prières.
Ut dictis præservati pestibus *Civibus jungamur celestibus* *Perpetuo salvati.*	Afin que, préservés de ces fléaux et sauvés pour l'éternité, nous allions rejoindre les habitants du ciel.
OREMUS	PRIONS
Deus qui S. MARI *confessoris tui atque Pontificis intercessione homines ipsum invocantes a quâvis morbida corporis* MEMBRORUMQUE CONTRACTIONE ATQUE PARALYSI *liberare præservareque digneris ; concede nos ejusdem sancti meritis, sic corporalis vitæ sanitate potiri, ut æternæ animarum salutis remedium in cœlestibus inveniamus.*	O Dieu, qui par l'intercession de saint *Mare* votre confesseur et pontife, avez daigné délivrer et préserver les hommes qui l'invoquent de *toute contraction morbide du corps et des membres ainsi que de la paralysie*, accordez-nous par les mérites du même saint, de posséder tellement la santé de la vie corporelle, que nous trouvions dans le ciel le remède du salut éternel de nos âmes.

VINGT-SEPT JANVIER.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE DOCTEUR DE L'EGLISE

IVe ET Ve SIÈCLE. — 407.

Invoqué contre l'Epilepsie.



ON trouve dans le *Viola sanctorum* (Strasbourg, 1516) une charmante légende sur son surnom qui, traduit du grec, signifie *bouche d'or*. Pendant qu'il écrivait plusieurs livres inspirés par la foi chrétienne la plus vive, le Diable, pour lui faire une niche, lui enleva son encrier, mais le saint, trempant sa plume dans sa bouche, écrivit en lettres d'or avec sa salive. *Jean* naquit à Antioche, vers 347, d'une des premières familles de cette ville. A vingt ans, son éloquence l'avait déjà rendu célèbre au barreau. Le préfet du prétoire d'Athènes, l'ayant invité à une séance académique où étaient réunis tous les principaux orateurs de la ville, *Jean* se trouva en présence d'un professeur Anthême qui, en sa qualité de païen, lui était très hostile et aurait voulu l'exclure comme chrétien. *Jean* essaya de le désarmer par une profession de foi qu'il énonça avec le son de voix le plus modeste ; mais Anthême ayant voulu lui riposter par la glorification des dieux du paganisme, fut à l'instant saisi par le malin esprit, jusqu'à se déchirer lui-même, au grand étonnement de toute l'assistance. Néanmoins, par les prières de *Jean*, il fut délivré de *la possession du démon* et se convertit à la foi chrétienne.

A vingt-six ans, malgré l'enthousiasme qu'excitait sa parole, et malgré les prières de sa mère, cédant à ses penchants ascétiques, il se retira dans un désert (1). Ce fut dans cette solitude qu'après avoir pris l'habit dans un monastère, il composa les six livres du *Sacerdoce* et brilla par la grandeur de ses miracles. Il rendit entre autres l'entier usage de la vue à un homme d'Antioche, à qui le démon avait crevé un œil, et il fit périr au pied d'une croix un lion redoutable pour toute la contrée. Il voulut ensuite, pour être caché à tous les yeux, s'enfoncer plus avant dans le désert ; mais sa santé ayant eu grandement à souffrir des austérités qu'il s'imposait, il fut obligé de revenir à Antioche. Là, après être resté diacre pendant cinq ans, il fut ordonné prêtre par Flavien, évêque

(1) C'est ici le lieu de dire quelques mots d'une odieuse et bizarre légende inventée par les ennemis acharnés de notre saint, clercs, moines ou hérétiques qu'il avait été forcé de réprimander dans plus d'une circonstance. Elle était encore en faveur au XVIe siècle en Italie et surtout en Allemagne, et connue sous le nom de *Pénitence de saint Jean Chrysostome*. Lucas Cranach, un des plus célèbres graveurs allemands de cette époque, mais protestant, n'a pas manqué de la reproduire par une gravure sur cuivre, très recherchée des amateurs ; mais, ce qui doit étonner le plus, c'est de la retrouver gravée en bois dans les deux éditions d'une *Vie des Saints* allemande. La première : *Der Heyligen Leben... Augsbourg, 1447*. La deuxième, avec le même titre, publiée par *Knoblœuck, 1521, Strasbourg*. Dans ces gravures qui représentent un désert, on voit d'un côté une femme nue, tenant un enfant sur ses genoux à l'entrée d'une grotte ; de l'autre côté, un personnage ressemblant à un homme sauvage et cependant nimbé, rampe sur ses mains et sur ses genoux, à la façon d'une bête. *Parera un orso*, dit un vieux proverbe italien racontant la même légende, *il avait l'air d'un ours*. Ce personnage n'est autre que *saint Jean Chrysostome*. M. Jameson, dans le *Sacred and Legendari, art.* 1848, donne les détails explicatifs de ces gravures. Nous ne croyons pas convenable de les reproduire ici et nous ne saurions trop le répéter, cette légende ne devra jamais être prise en sérieuse considération par les artistes et doit être réprouvée par les catholiques.

d'Antioche ; au milieu de la cérémonie, une colombe blanche aux ailes dorées vint se poser sur sa tête.

Le patriarche de Constantinople étant mort, *Jean* fut choisi pour le remplacer ; mais il fallut pour ainsi dire employer la violence pour le conduire au siège de son évêché. Tout son épiscopat ne fut qu'un long et énergique combat pour le salut de son peuple, pour le maintien de la foi, pour la réforme de son clergé, combat qu'il soutint également contre toutes les hérésies et particulièrement contre les Ariens. Sa parole entraînante convertissait les infidèles et flétrissait tous les vices, quel que fût le rang ou le sexe de ses auditeurs. Ce fut ainsi qu'il s'attira la haine de l'impératrice Eudoxie. Un jour, *saint Chrysostome* avait fait renfermer dans son église un lieutenant de l'empereur, gouverneur de l'Egypte, du nom de Paulace, qui avait commis plusieurs exactions. Le *Saint* ne voulait lui rendre la liberté qu'autant qu'il restituerait une somme qu'il avait extorquée à une pauvre veuve ; mais l'impératrice Eudoxie, qui avait partagé cette somme avec Paulace, envoya des soldats pour le délivrer. Les soldats trouvèrent des anges qui défendaient l'entrée de l'église et prirent la fuite.

Condamné deux fois à l'exil, à l'instigation de l'impératrice et des ennemis que lui avaient suscités ses vertus, il périt de fatigue, maltraité par les soldats qui le conduisaient, à l'âge de soixante ans, le 14 septembre 407. Après sa mort, une horrible grêle tomba sur Constantinople. Eudoxie mourut en couches d'un enfant mort dans son sein, et au mois de mars suivant, l'empereur Arcadius mourut aussi de maladie. Théodose le Jeune, qui avait succédé à son père, désirant expier entièrement la faute de son père et de sa mère, et particulièrement d'Eudoxie, fit rapporter à Constantinople, le 27 janvier 438, les reliques de saint Jean Chrysostome. On a dit de lui qu'il était l'Homère des orateurs. On lui doit un grand nombre de traités dogmatiques et de commentaires sur les livres saints. Ses trois ouvrages sur le *Sacerdoce*, sur la *Providence* et sur la *Virginité* sont les plus estimés.

Maintenant pourquoi notre Saint est-il *invoqué contre l'Epilepsie*. Nous avons déjà vu que dans deux circonstances, il avait déjà guéri deux possédés du diable. D'après Surius, lorsqu'il prit possession de son église patriarchale, au moment où il développait la doctrine la plus suave dans un langage d'or harmonieusement modulé, un homme possédé du malin esprit entra subitement, l'écume à la bouche et tirant une langue horrible à voir. *Saint Jean* ayant fait sur lui un signe de croix et invoquant la très sainte Trinité, le délivra immédiatement. Comme les affections des *Phrénétiques*, des *Energumènes* et des *Epileptiques*, se présentent à peu près sous les mêmes symptômes que les *Possessions diaboliques*, il est plus que probable que le pouvoir du saint contre *ces possessions* aura donné lieu à l'*invocation spéciale* qui lui est adressée contre l'*Epilepsie*.

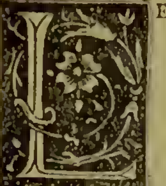
(SURIUS. — RIBADANEIRA. — MÈRE DE BLEMUR. — *Les Petits Bollandistes*).

VINGT-HUIT JANVIER.

BIENHEUREUX CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE ET EMPEREUR

VIII° ET IX° SIÈCLE. — 814.

Patron de l'Université de Paris, des Instituteurs et des Marchands-Jurés-Messagers



E respect des peuples était déjà préparé en faveur de la sainteté de Charlemagne, dit dom Guéranger (1), lorsque Frédéric-Barberousse fit rendre le décret de sa canonisation par l'antipape Pascal III, en 1165 ; c'est pourquoi le Saint-Siège apostolique sans vouloir approuver une procédure irrégulière, ni la recommencer dans les formes, puisqu'on ne le lui a jamais demandé, a cru devoir respecter ce culte dans tous les lieux où il fut établi. » Depuis cette époque, dans tous les monuments et spécialement sur les monuments de la cathédrale de Strasbourg (XII° siècle), ceux de la cathédrale de Chartres (XIII° siècle), ceux de la cathédrale de Moulins (XV° siècle), *Charlemagne* est représenté avec un nimbe autour de la tête, qui est le signe ordinaire de la sainteté ; mais les nombreuses églises qui honorent sa mémoire depuis près de sept siècles se contentent, par respect pour le martyrologe romain, où son nom ne se lit pas, de le fêter sous le titre de *Bienheureux*. On n'a pas objecté seulement contre *Charlemagne* le défaut d'une canonisation en règle ; mais encore la licence de ses mœurs. Sous ce dernier aspect, il a pour défenseur Bossuet, Mabillon, le P. Cointe, le P. Noël Alexandre et un capitulaire, qui commence ainsi : « Nous défendons sous peine de sacrilège, l'envahissement des biens des églises, les injustices de tout genre, les adultères, les fornications, les incestes, les unions illicites, les homicides injustes, etc., par lesquels nous savons que périssent non seulement les royaumes et les rois, mais encore les simples particuliers..... »

Charlemagne, en marchant sur les traces de son père Pépin, a préparé généreusement l'indépendance du siège apostolique ; jamais les pontifes romains n'eurent de fils plus dévoué et plus obéissant ; et toujours, d'après dom Guéranger, on est encore à chercher dans l'histoire le souverain qui aurait conçu et réalisé avec autant de plénitude et de majesté que *Charles-le-Victorieux*, l'idée de la royauté chrétienne apportée du ciel par Jésus-Christ.

Le Bienheureux *Charles* était fils de Pépin qui fut, en 752, élu au trône de France et qui avait pour père le duc de Brabant et pour mère Bertrade, fille de l'empereur des Grecs. Ses hauts faits et son zèle pour la religion chrétienne lui valurent le surnom de *Grand*, et un concile de Mayence lui donna le titre de *Très-Chrétien*. Après avoir expulsé les Lombards de l'Italie, il fut le premier qui mérita d'être couronné empereur par les mains du pape Léon III. A la prière d'Adrien, prédécesseur de Léon, il entra en Italie avec une armée et rendit à l'église son patrimoine et l'Empire à l'Occident. Il vengea le pape *Léon* des violences des Romains qui l'avaient traité injurieusement durant la Grande Litanie, et chassa de la ville ceux qui s'étaient rendus coupables de ce sacrilège.

(1) *Temps de Noël*, 2° partie, p. 490.

Il fit beaucoup de réglements pour la dignité de l'Eglise, entre autres, il renouvela cette loi, ordonnant que les causes civiles seraient remises au jugement de l'Eglise, lorsque l'une des parties le demanderait. Quoiqu'il fût de mœurs très douces, il réprimait cependant les vices avec une grande sévérité, surtout l'adultère et l'idolâtrie, et établit des tribunaux particuliers revêtus d'un pouvoir étendu qui, jusqu'à ce jour, existent encore dans la Basse-Saxe.

Après avoir combattu trente-trois ans contre les Saxons, il les soumit enfin et ne leur imposa d'autre loi que de se faire chrétiens ; il obligea, à perpétuité, les possesseurs de terre à élever des croix de bois dans leurs champs, afin de confesser ouvertement leur foi au Christ. Il purgea la Gascogne, l'Espagne et la Galice des Idolâtres qui s'y trouvaient, et il remit en honneur le tombeau de saint Jacques, comme il l'est aujourd'hui. Dans la Hongrie, pendant huit ans entiers, il soutint le christianisme par ses armes et il se servait contre les Sarrasins de cette lance toujours victorieuse dont un soldat avait ouvert le côté du Christ. Dieu favorisa de plusieurs prodiges de si grands efforts pour l'extension de la foi ; ainsi les Saxons, qui assiégeaient Sigisbourg, frappés de terreur par la main de Dieu, prirent la fuite ; et dans la première révolte de ce peuple, il sortit de la terre un fleuve abondant qui désaltéra son armée privée d'eau depuis trois jours. Un si grand empereur se montrait vêtu d'un habit, qui le distinguait à peine du peuple, presque habituellement il portait le cilice, et ce n'était qu'aux principales fêtes de Jésus-Christ et des Saints que l'or paraissait sur lui. Il défrayait les pauvres et les pèlerins, tant dans son palais que dans les autres contrées, par les aumônes qu'il y envoyait. Il bâtit vingt-quatre monastères, et il envoya à chacun la bulle d'or du poids de deux cents livres. Il établit deux sièges métropolitains et neuf évêchés. Il construisit vingt-sept églises, enfin il fonda deux universités, celle de Pavie et celle de Paris.

Comme *Charles* cultivait les lettres, il employa le docteur Alcuin pour l'éducation de ses enfants dans les sciences libérales, avant de les former aux armes et à la chasse. Enfin la soixante-huitième année de son âge, après avoir fait couronner et élire roi Louis, son fils, il se donna tout entier à la prière et à l'aumône. Sa coutume était de se rendre à l'église le matin et le soir, souvent même aux heures de la nuit, car ses délices étaient d'entendre le chant grégorien qu'il établit le premier en France et en Germanie, après avoir obtenu des chantres d'Adrien VI. Il eut soin aussi de faire transcrire en tous lieux les hymnes de l'Eglise. Il écrivit les Evangiles de sa propre main et les collationna sur les exemplaires grecs et syriaques. Il fut toujours très sobre dans le boire et le manger, ayant coutume de traiter les maladies par le jeûne, qu'il prolongea quelquefois jusqu'à sept jours. Enfin, après avoir beaucoup souffert de la part des méchants, il tomba malade, en la soixante-douzième année de son âge. Après avoir reçu la sainte communion des mains de l'évêque Hildebalde et fait lui-même, sur chacun de ses membres, le signe de la croix, il récita ce verset : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains. » Il rendit son âme à Dieu, le cinq des kalendes de février, plein de nombreux mérites. Il fut enseveli dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, qu'il avait bâtie et enrichie de reliques des saints. Il y est honoré par la piété et l'affluence des pèlerins et par les faveurs que Dieu accorde à son intercession. Sa fête est célébrée dans la plupart des diocèses d'Alle-

magne, du consentement de l'Eglise, depuis le pontificat d'Alexandre III, comme celle du principal propagateur de la foi dans le Nord.

Le nom du bienheureux Charlemagne se trouvait sur le calendrier d'un grand nombre d'églises de France. Les bréviaires de Rheims et de Rouen l'ont conservé jusqu'à aujourd'hui ; mais depuis l'époque de la réforme ce prince catholique fut rayé du calendrier. L'*Université de Paris* avait abandonné *son patronage* au XVI[e] siècle et elle y revint en 1661. Naturellement, les *Instituteurs* se mirent à la suite de l'Université (1).

Quant au patronage des *Marchands-Jurés-Messagers* (2), il se trouve inscrit dans l'*Almanach spirituel* de l'année 1755, qui servait de *Semaine religieuse* pour le diocèse de Paris. *Charlemagne*, et surtout saint Louis, tous les deux la plus noble expression des grandeurs et de la piété de la France, furent souvent choisis pour patrons par certaines corporations, sans qu'on puisse assigner à ce choix une autre cause que le souvenir toujours vivant de leurs gloires.. Le Bienheureux *Charlemagne* est particulièrement honoré dans le département des Ardennes.

(Dom Guéranger. — *Année liturgique.* — *Bréviaires de l'Allemagne*).

SAINT JEAN DE REOMAY

V[e] ET VI[e] SIÈCLE. — 545.

Contre les Possessions du Démon et pour les Energumènes.

Saint Jean, né à Dijon, fut, avant saint Benoît, l'un des principaux instituteurs de la vie monastique. Il s'était retiré dans un désert du nom de Reomay (Reaumüs), mais voyant que le nombre des religieux qui venaient s'établir autour de sa cellule, était considérable, et effrayé du fardeau du lourd commandement, il alla se cacher dans les solitudes de l'île de Lérins. Rappelé par son évêque, il rétablit la règle de saint Macaire dans l'abbaye de Réomay, qu'il avait fondée avant de se retirer à Lérins. Comme on manquait d'eau potable, il descendit dans un vieux puits très profond, à moitié comblé de pierres, et dans lequel un énorme serpent avait établi son repaire. Ayant trouvé le reptile, il le tua avec la simple invocation du nom de Dieu et après l'avoir rejeté hors du puits, on y puisa une eau pure et abondante dont on use encore aujourd'hui.

Le pouvoir de *saint Jean* contre *les possessions démoniaques* était si grand que *ceux qui en étaient tourmentés* ne pouvaient supporter sa présence. Un serviteur de Nicaise, gouverneur d'Avallon, fut amené enchaîné au monastère de saint Jean. Aussitôt qu'il fut mis en présence du Saint, il commença à grincer des dents et à faire entendre les frémissements de la rage : il était brûlé par des globes de flammes invisibles qui l'enveloppaient de toutes parts. On vit bientôt le malheureux tourner dans tous les sens et crier en vociférant qu'il ne pourrait pas résister

(1) Le Calendrier des Confréries y ajoute : 1° la Confrérie des *Colporteurs d'édits, almanachs,* et choses telles ; 2° celle des *Boteleurs de foin.*

(2) D'aprés Lebœuf, vol. II. 68 Les *Messagers* de la nation de France, voulant marquer leur dévotion à saint Charlemagne, obtinrent en 1479 la permission d'établir à Saint-Yves une confrérie sous le nom de cet empereur. D'après un jeton de corporation publié par Arthur Forgeais en 1858, *Plombs historiés,* p. 36, ces *Messagers* étaient attachés à l'Université. Ce plomb représente d'un côté *Charlemagne* avec cette légende : « *La Confriry S. Charlema,* et au revers les armes de l'Université de Paris avec cette légende : *Aux Messaigers jurés de Paris.*

plus longtemps si *Jean* se rapprochait davantage. Notre Saint ordonna de tenir le démoniaque plus à l'écart, et en peu de jours il fut délivré et restitué à son maître. *Saint Jean* guérit de même le fils d'un paysan qui d'après son désir, fut admis parmi les frères du couvent.

Saint Jean de Réomay mourut l'an 545. Il fut enterré dans son monastère, au sixième siècle. Ses reliques furent transférées dans l'église de Saint-Maurice, dont le village s'est appelé Corsaint (*corps saint*). Plus tard, en 888, elles furent transportées dans le château de *Semur* en *Auxois* pour les soustraire aux insultes des Normands. Dans ces diverses translations, la puissance de *Jean de Réomay* ne cessa pas d'éclater *contre les puissances infernales*.

(*Bollandistes. — Calendarium benedictinum. — Petits Bollandistes*).

SAINT LEUCIUS, MARTYR, ÉVÊQUE DE BRINDES

Invoqué contre le Point de côté et la Pleurésie.

Un petit sac rempli des cendres de saint Leucius et porté sur la chair a guéri grand nombre de malades atteints de fluxion de poitrine ou de pleurésie.

SAINTE LIBERATE

Invoquée pour les Agonisantes ou les Femmes enceintes.

De dolicales y afligidos *Premadas, y agonizantes,* *Si son fioles suplicantès* *Ois los tristis gemidos.*	Si les souffrantes ou affligées, Les femmes enceintes et les agonisantes Vous supplient fidèlement Vous accueillez leurs tristes gémissements.

SAINT JULIEN, ÉVÊQUE DE CUENÇA

Invoqué pour obtenir la Pluie.

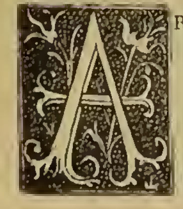
La terre de Puigfernes *Vostre patrocini veu* *Quant lo sembrats les guarden* *Si a vos acudan primes :* *La pluia los alcanseu* *En temfis sech y abrasador.*	Le territoire de Puyfernes reçoit votre patronage quand il vous implore pour ses champs ensemencés, vous lui avez obtenu la pluie dans la plus forte sécheresse.

VINGT-NEUF JANVIER

SAINT ARNOULD, ARNULPHUS, MARTYR A CYSOING

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre et les Douleurs de cou.



Arnould était né d'une bonne famille de Cysoing, dans le Tournaisis. Quand il fut en âge de prendre une carrière, il fut envoyé auprès d'un noble seigneur, son parent, pour se former au métier des armes. De bon et fidèle chrétien qu'il était déjà, il devint très promptement un brave et valeureux chevalier. Tant de vertus ne pouvaient manquer

de lui attirer des envieux. Un jour qu'il était allé porter des vivres à quelques pauvres du pays, il fut arrêté par des hommes d'armes ; mais quelle ne fut pas la stupéfaction mêlée d'admiration de ses accusateurs, quand au lieu de pains et de viande, par la permission de Dieu, on ne trouva sous la robe du chevalier que des morceaux de bois !

Une autre fois, ils accusèrent *Arnould* de prodiguer les biens de son maître en les distribuant à des étrangers. Le vieux chevalier, s'étant laissé circonvenir, avait infligé un châtiment à Arnould ; mais quand il s'aperçut que ses coffres contenaient tout l'or et l'argent qui y avaient été renfermés, il demanda pardon au jeune écuyer d'avoir prêté l'oreille aux accusations de ses ennemis et lui déclara de plus, solennellement, qu'il l'adoptait pour son fils, en lui laissant la disposition de tous les biens qui étaient dans sa maison, comme appartenant aux pauvres.

Un jour qu'il se trouvait dans la campagne, seul avec son parent, il aperçut dans le lointain une troupe d'hommes armés qu'il reconnut pour les ennemis implacables du vieux seigneur : « Cher maître, s'écrie « *Arnould*, prenez mon cheval qui est plus frais et plus propre à la « course que le vôtre et vous serez bientôt dans un lieu sûr ; quant à « moi je n'ai rien à craindre de ces hommes que je n'ai jamais offensés « et après tout je mourrai content, s'il le faut, pourvu que vous soyez « sauvé. » Le vieux chevalier s'était à peine éloigné que les ennemis saisissant Arnould l'accablèrent d'injures et de mauvais traitements, lui passèrent une corde au cou et le suspendirent à un arbre sur lequel les plus acharnés étant montés, lui arrachèrent la vie en plaçant leurs pieds sacrilèges sur ses épaules.

Saint Arnould fut enterré à Cysoing. Des guérisons extraordinaires s'opérèrent sur son tombeau, et *on l'invoquait principalement pour la guérison des fièvres et des douleurs de cou.* Ceux qui souffraient de cette dernière affection tournaient autour de leur cou la corde qui avait servi à pendre le saint et à l'instant les douleurs disparaissaient. Les *fièvreux*, par leurs prières, obtenaient également leur guérison et un grand nombre, en reconnaissance du bienfait reçu, offraient des fils d'argent en forme de corde.

Dans une vie de saint Arnould, écrite en vers par un chanoine de Cysoing, citée intégralement par les Bollandistes et tirée des manuscrits du monastère Marquettansis, une strophe caractérise ainsi le pouvoir du Saint :

Lorum quod supplicio
Fuit, est remedio
Si quis COLLUM *doleat* ;
Hoc si circumtulerit
Et non hæsitaverit
Quod mox dolor abeat ;
Nam si quis cum FEBRIBUS
Huc venit et precibus
Sentit beneficia...

La corde de son supplice est un remède pour celui qui, souffrant du *cou*, la roulera autour de la partie malade avec la ferme conviction que la douleur s'en ira. Celui qui vient avec les *fièvres* et avec des prières en ressent les bienfaits.

(*Les Bollandistes. — Saints de Cambray, par l'Abbé* DESTOMBES).

SAINTE SÉVÈRE

Invoquée par les Femmes stériles et les Femmes en couches.

Analyseval prodigi se obra
Per la vottra intercessio
La malult la salut logra
Y la esteril successio
Felis port la que es prenada
Y bon exit la portera.

Tout prodige s'accomplit par votre intercession. La malade obtient la santé, la femme stérile un enfant, la femme enceinte une heureuse couche, et l'accouchée une issue favorable.

SAINT JULIEN L'HOSPITALIER, APPELÉ ÉGALEMENT LE PAUVRE

ÉPOQUE INDÉTERMINÉE.

Patron des Voyageurs, Pèlerins, Hôteliers, Mendiants, Ménétriers et Jongleurs, Musiciens, Saltimbanques, Maîtres de Danse, Luthiers, Bergers, Tourneurs et Couvreurs. — Invoqué pour les bonnes Hôtelleries, la souplesse des jambes des Enfants, les Passages en barque, contre la Gale et les Dartres.

Julien, d'une famille noble, poursuivait un jour un cerf à la chasse, quand tout à coup ce cerf se retourna vers lui et lui dit : « Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ôteras la vie à ceux qui te l'ont donnée ? » Stupéfait et pour éviter un tel crime, il s'empressa de fuir bien loin de son pays. Un seigneur étranger l'ayant pris à son service, fut tellement émerveillé de ses vertus qu'il n'hésita pas à lui faire épouser une riche veuve.

Mais, pendant ce temps-là, son père et sa mère, désolés de son absence, se mirent à sa recherche et après avoir erré longtemps, vinrent demander l'hospitalité dans la maison même de leur fils. *Julien* était absent, mais sa femme reconnaissant à leurs discours qu'ils devaient être son beau-père et sa belle mère, pour leur faire plus d'honneurs, s'empressa de leur donner sa propre chambre. Le lendemain, pendant qu'ils étaient encore couchés, elle alla de grand matin à la messe. Sur ces entrefaites, *Julien* de retour, s'empressa d'entrer dans la chambre de sa femme, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction quand, entr'ouvrant les rideaux de son lit, il trouva deux personnes endormies ? Croyant à un adultère, il leur passa son épée au travers du corps. En sortant, la première personne qu'il rencontra fut sa femme qui revenait de la messe. L'horrible mystère fut bien vite expliqué et à partir de ce jour *Julien*, pour expier son crime, prit la résolution de se mettre au service des pauvres, service que sa femme voulut partager avec lui. Elle lui fit vendre son bien et tous les deux se retirèrent sur les bords d'un cours d'eau dont le passage était très dangereux. Ils bâtirent un hôpital dans lequel sa femme soignait tous les pauvres ou pèlerins que *Julien* passait dans une barque, souvent au péril de sa vie.

Pendant une nuit d'hiver, par le froid le plus intense, au milieu d'une profonde obscurité, ils entendirent les cris lamentables d'un pauvre homme qui réclamait instamment son passage. *Julien*, malgré la rigueur de la température, s'empressa d'aller le chercher à l'autre bord. C'était un lépreux couvert de plaies et horrible à voir. Comme il était en quelque sorte glacé, sans qu'il pût se réchauffer, *Julien* le mit coucher dans son propre lit entre lui et sa femme. Alors le lépreux, sain et blanc comme

neige et tout brillant de clarté, dit à *Julien* que son crime lui était pardonné en faveur de la grande charité qu'il avait eue pour les pauvres et que bientôt ils recevraient tous les deux, pour récompense, la vie éternelle, puis il s'envola vers les cieux. Peu de temps après ils moururent tous les deux.

Il était tout naturel que *saint Julien fût pris pour patron par les voyageurs, les pèlerins, les hôteliers* dont il fut le modèle. Il devait être choisi également par *les professions nomades* qui ont souvent la chance d'être très mal casées ; tels que *les Mendiants, les Ménétriers, les Jongleurs, les Saltimbanques, les Musiciens*, etc., voire même *les Bergers* qui, dans certains pays, sont loin d'être sédentaires. Suivant la tradition, (1) *saint Julien*, quoique gentilhomme et chevalier, était musicien et ses talents en musique le faisaient vivre dans sa fuite. Aussi est-il le *patron des Musiciens ambulants*. L'église de *saint Julien* des Ménestriers avait été bâtie en son honneur à Paris, dans la rue Saint-Martin. La statue du saint jouait du rébec (2). *Aux Musiciens* s'étaient joints pour invoquer son patronage, les *Maîtres de Danse* qui sont obligés de jouer d'un instrument, les *Luthiers* et aussi les *Tourneurs* qui, les uns et les autres, fabriquent des *instruments de musique*. Comme les *Maîtres de Danse* sont chargés de procurer à leurs élèves la *souplesse des jambes* par les exercices qu'ils leur font exécuter sous leurs yeux, on s'est ingénié à invoquer *le Patron* des Maîtres de danse afin d'obtenir également *la souplesse des jambes pour les enfants*.

Le *patronage des Couvreurs* paraît plus difficile à expliquer ; néanmoins, en y songeant un peu, on voit qu'aucune hospitalité ne saurait être dignement exercée dans une maison qui ne serait pas à l'abri des intempéries de l'air. Or, c'est le *toit* qui remplit cet office dans nos habitations, le *toit* auquel on accole souvent l'épithète *d'hospitalier*. Les *couvreurs* qui construisent et réparent les *toits* avaient donc quelque droit de revendiquer ce patronage.

Maintenant les invocations *pour les passages en barques* ne revenaient-elles pas de droit au *saint* qui en avait fait un si long et un si noble usage pour venir en aide aux *pauvres* ? et enfin celles qui lui sont adressées contre la *Gale* et les *Dartres* ne sont qu'un souvenir du *Dartreux* dont un Ange avait pris la figure pour éprouver la charité de *Julien* (3).

(PETRUS DE NATALIBUS.—SAINT ANTONIN.—RIBADANEIRA.—*Bollandistes*).

SAINT GILDAS LE SAGE, ABBÉ

NÉ EN 494 A ARAÇLUTA (GRANDE-BRETAGNE)

Invoqué contre la Rage.

Il passa une grande partie de sa jeunesse dans un monastère de l'île *Lanna* où il étudiait les sciences qui conduisent au ciel. Il ne mangeait

(1) *Grande vie des saints*, COLLIN DE PLANCY ; vol. III, p. 610.

(2) Deux ménétriers, l'un de Pistoie, *Grave*, l'autre de Lorraine, *Huet*, ayant aperçu en 1330 une pauvre femme appelée *Fleurie*, de Chartres, en une petite charrette *dont elle ne bougeait ni jour ni nuit, comme entreprise d'une partie de ses membres et là vivant des aumônes des bonnes gens*, achetèrent ce terrain, y bâtirent, de concert avec différents particuliers, la chapelle qui prit le nom de *saint Julien des Ménétriers* et un hôpital qui s'appela *saint Julien aux Jongleurs*. (LEBŒUF, II° vol., p. 253.)

(3) Proverbe : *Avoir l'hôtel de saint Julien*. Trouver un bon gîte.

que trois fois par semaine et il convertissait et guérissait tous ceux qui s'adressaient à lui. Il fit beaucoup de miracles en Irlande où le roi l'avait sollicité de venir. Il quitta l'Irlande pour l'Armorique. Il y ressuscita une femme égorgée par son mari. Il guérissait les personnes mordues par les chiens enragés.

Il n'est foire de saint Gildas (1)
Où ne danse pain de seigle nouveau
(Basse-Bretagne).
(*Revue celtique*, tom. III, p. 77).

Chien enragé, change de route,
Voici la bannière et les saints,
Voici la bannière et la croix
Ainsi que Monsieur saint Gildas (2)
(*Revue celtique*, tome III, p. 201.)

SAINT FRANÇOIS DE SALES

XVII[e] SIÈCLE.

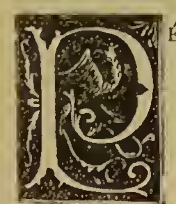
Patron de la Presse catholique.

Saint François de Sales, né au château de Sales, dans le Genevois, s'appelait de Boisy de Sales. Il fit ses études à Annecy, puis à Paris. Il revint dans son pays combattre les hérésies de Luther et prêcha les hérétiques de Chablais. Il souffrit cruellement parmi eux, ce qui ne le découragea point ; les habitants de Thonon surtout connurent son dévouement, sa foi ardente et les privations qu'il s'imposait, aussi leurs conversions furent-elles nombreuses. L'évêque de Genève en fit son coadjuteur, et en 1602 il devint évêque de Genève. Il connut ensuite la baronne de Chantal, l'éclaira sur sa vocation, en fit la supérieure de l'Ordre de Sainte-Marie appelé depuis la Visitation. Sa bonté, son indulgence, sa foi brûlante attiraient à lui toutes les âmes. Il mourut le 29 janvier à l'âge de cinquante-six ans. Ce grand saint est tellement connu que l'on ne peut parler de sa vie longuement, il suffit d'expliquer simplement qu'à Annecy, le 23 août 1878, pour les Fêtes du doctorat de saint François de Sales (*Univers*, 24 août 1878) M. le chanoine Schorderet a prononcé un discours où il a donné la raison du choix fait par Pie IX de *saint François de Sales*, dernier docteur de l'Eglise, pour *Patron de la Presse catholique*, *saint François de Sales* ayant été le pontife de la vérité intrépidement propagée et défendue et le prêtre de la miséricorde, *veritatem facientes in charitate*.

TRENTE JANVIER

SAINT PÉREGRIN OU PÉLERIN DE CALTEBELOTHA, CONFESSEUR

Invoqué contre les Hernies et contre les Serpents.



PÉLERIN était né en Grèce. Ayant été appelé à Rome par le Pape, il brilla tellement par ses vertus et son érudition, qu'il fut envoyé en Sicile pour y répandre la doctrine céleste ; il commença par faire périr un dragon qui infestait toute la contrée et n'avait pas d'autre nourriture que la chair humaine. C'était un de ces monstres dont il est

(1) La foire de saint Gildas (arrondissement de Châteaulin) a lieu le lundi qui suit le deuxième dimanche de juillet.

(2) La rage est généralement connue en Bretagne sous le nom de *Mal de saint Gildas*.

souvent fait mention dans la vie de plusieurs saints et qui, tirés du troupeau infernal, sont excités contre les malheureux humains par la haine féroce du démon. Une femme avait refusé de prêter à sa voisine un pain, en jurant qu'elle n'en n'avait pas. *Pèlerin*, pour la punir de son parjure, changea en pierre le pain de froment dont elle aurait bien pu disposer. Cette pierre était encore conservée à l'époque où écrivaient les Bollandistes qui mentionnent également qu'on conservait à Caltebelotha, en Sicile, l'os huméral de *saint Pèlerin* qui était invoqué *contre les hernies* et aussi contre les *serpents*, en souvenir du dragon dont il a été question plus haut. Au sujet de cette dernière invocation, les Bollandistes rapportent l'Oraison tirée de son office :

Omnipotens sempiterne Deus, qui B. PEREGRINO, *confessori tuo tantam gratiam tribuisti ut per eum terram istam* A SERPENTIS MORSIBUS *liberares*; *concede propitius, ut ejus interventu dæmonum morsus possimus evadere et pervenire ad lucem claritatis æternæ. Per etc...*

Dieu tout puissant et éternel qui avez accordé au *B. Pèlerin*, votre confesseur, la grande grâce de vous servir de lui pour délivrer cette contrée de la morsure *du serpent*, soyez-nous propice et accordez-nous par son intercession d'échapper aux morsures des démons et d'arriver à la lumière de la clarté éternelle. Par, etc.

(Bollandistes, Hagiologium italicum).

BIENHEUREUSE HABERILLE OU HABRILIE, VIERGE

(*HABERILLA ou HABRILIA*), ERMITE ET ABBESSE

VIIe SIÈCLE.

Invoquée pour les Enfants malades.

Après avoir reçu l'habit de l'Ordre de saint Benoît, des mains de saint Gal, elle se bâtit un ermitage sur les bords du lac de Constance. Bientôt un certain nombre de compagnes vint s'établir au même lieu, ce qui força saint Gal de la constituer abbesse d'un monastère qui prit le nom de Mereraw (major insula). Là, elle apprit à ses filles la pratique de la règle de saint Benoît et brilla par une longue suite d'actions saintes et dignes de sa ferveur. Après sa mort qui eut lieu le 30 janvier, son corps fut déposé dans la grande église de saint Pierre, à Constance, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. La bienheureuse vierge y vient spécialement en aide *aux enfants malades*. Les parents les lui amènent en grand nombre, surtout le vendredi, et les font passer trois fois sous la pierre sépulchrale (1), en l'honneur de la très sainte Trinité. C'est une chose merveilleuse de voir avec quelle promptitude la sainte les guérit de tous les maux auxquels cet âge est sujet. Les Pèlerins emportent, dans une pièce de toile, de la terre tirée de son tombeau, sur laquelle ils couchent les *enfants languissants* ou bien seulement l'appliquent sur les *membres affectés*. Quand ils ont obtenu la santé de leurs enfants, ils rapportent la terre à son ancienne place, comme témoignage de la guérison.

(Bollandistes. — Année bénédictine).

(1) Le tombeau était couvert d'une pierre soutenue par six petites colonnes.

SAINTE ALDEGONDE, VIERGE ET ABBESSE DE MAUBEUGE

VIIe ET VIIIe SIÈCLE. — 736.

Invoquée contre les Cancers, Ulcères, Maux de seins, Gale, Blessures graves, Esquinancies, Fièvre, Mort subite, Possessions du démon, Maux d'yeux, Maux de tête, pour les enfants tardant à marcher, les Maladies des enfants.

Aldegonde naquit en Hainaut, au bourg de Coursolre, à trois lieues de la ville de Maubeuge, vers 630. Elle était fille de saint Walbert et de sainte Bertilie et avait pour sœur sainte Vaudru. Elle fit, pendant son enfance, de rapides progrès dans la science des saints, et ayant été honorée et consolée de plusieurs apparitions angéliques, elle choisit dès son jeune âge Notre Seigneur Jésus-Christ pour son époux. Néanmoins, elle fut vivement sollicitée par ses parents d'épouser un jeune prince de Bretagne, Eudo ; mais elle résista à toutes leurs instances. Après leur mort, *Aldegonde* pensait recouvrer toute sa liberté pour se vouer tout entière à son divin époux ; mais Eudo se mit de nouveau à la poursuivre de ses sollicitations et voulut bientôt la contraindre à l'épouser. Elle ne trouva d'autre salut que dans la fuite ; elle mit tant de célérité dans sa course qu'elle arriva à trois lieues de Coursolre, sur un côteau baigné par la Sambre ; comme elle était fort altérée, Dieu fit jaillir une belle fontaine dans ces lieux déserts. Sachant que le prince la poursuivait de nouveau, elle redoubla de courage et de vitesse pour lui échapper ; c'est alors qu'elle arriva sur le bord de la Sambre et ne sachant comment la passer, elle adressa à Dieu une courte et fervente prière et à l'instant deux anges la soutenant de chaque côté, elle passa la rivière à pied sec sous les yeux d'Eudo qui mit fin pour jamais à ses poursuites.

Quelque temps après, saint Aubert et saint Amand qui se trouvaient au monastère d'Haumont, l'admirent à la profession religieuse ; puis elle se retira dans le bois de Malbodium (Maubeuge) et elle y fit construire un monastère sous la direction de saint Amand. Après avoir passé sa vie dans la sainteté la plus éminente et donné à ses sœurs les exemples les plus édifiants, par une faveur spéciale de Dieu, elle fut prévenue de l'époque de sa mort et quelque temps après, ayant été atteinte d'un *cancer* accompagné d'une *fièvre* très ardente, elle souffrit comme une vraie martyre jusqu'au dernier instant de sa vie. Les causes de sa mort ont donné lieu aux *invocations contre les cancers, les ulcères, les maux de seins, les blessures graves, la fièvre.* Ayant été avertie du moment de sa mort, il était tout naturel qu'on demandât à Dieu, par son intercession, d'obtenir la même faveur et par conséquent d'être préservée *contre la mort subite.* D'après l'abbé Berthoumieu (p. 36), depuis un temps immémorial on célèbre le jour de sa fête une messe dite de *mort subite.* Comme anciennement, il y vient beaucoup de monde, et le prêtre revêt la chasuble qu'on dit avoir été façonnée par les mains de *sainte Aldegonde.* Dans plusieurs circonstances de sa vie où *le diable* essaya de la tenter, elle sut lui montrer qu'il n'avait aucune prise sur elle ; c'est dans cette résistance victorieuse d'*Aldegonde* contre *l'esprit malin* qu'il faut chercher le motif de l'invocation *contre les possessions du démon.*

Le culte de sainte Aldegonde a toujours été très célèbre à Coursolre,

lieu de sa naissance. On ne voit plus que le caveau dans lequel se retirait la sainte pour prier Dieu. Des personnes y vont quelquefois prier, surtout *celles qui sont attaquées de violents maux de tête*, contre lesquels on l'invoque. Les visiteurs emportent dévotement quelques parcelles de terre, comme préservatifs contre *les maux de tête*. A Maubeuge, on retrouve la fontaine qui jaillit à ses pieds au moment où, fuyant les poursuites d'Eudo, elle se sentit très altérée. Elle est située dans le faubourg qui porte le nom de la sainte. On fait usage *de son eau pour les maux d'yeux. Les mères dont les enfants tardent* à *marcher*, *les y conduisent et leur en font faire trois fois le tour,* elles assurent que les *enfants alors ne passent pas les trois mois suivant sans marcher.*

(Les Bollandistes. — Année bénédictine. — Ribadaneira. — *Les saints de France. — Les saints de Cambray et d'Arras).*

SAINT PIERRE NOLASQUE

XIIe SIÈCLE.

Invoqué pour la Rédemption des Captifs.

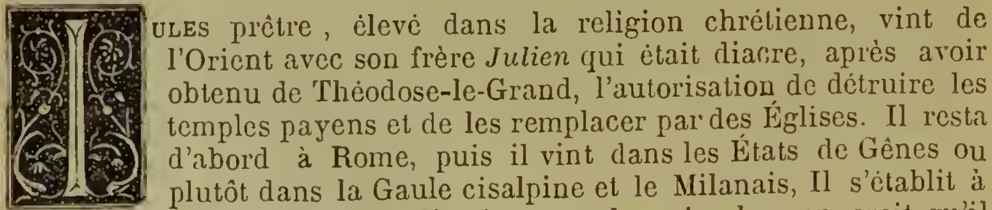
Saint Pierre Nolasque, languedocien, né en 1188, fonda l'Ordre de Notre-Dame *de la Merci*, pour la rédemption des captifs. Il était issu d'une ancienne famille du Lauragais, au bourg du *Mas des saintes Puelles*, du latin *Puellæ*, parce que les filles du roi d'Espagne recueillirent le corps du saint après sa mort et le conservèrent dans l'endroit où a été bâtie à Toulouse l'église du *Taur*. De son vivant, il passait son temps à visiter, consoler et instruire les captifs. Le roi d'Aragon l'aimait et cherchait tous les moyens de se rapprocher de lui. Ce roi ayant été fait prisonnier à Sarragosse, le bienheureux *Pierre Nolasque* s'y rendit, le délivra et le remit sur la route de Barcelone avant d'aller dans les pays infidèles délivrer des chrétiens opprimés par leurs ennemis, ce qui lui valut le nom de *rédempteur*. Il était favorisé de visions célestes et mourut en 1256. Le pape Urbain VIII permit aux religieux de Notre-Dame de la Merci de réciter l'office divin et de célébrer une messe en son honneur le 29 janvier de chaque année.

TRENTE ET UN JANVIER

SAINT JULES, PRÊTRE A NOVARRE

Ve SIÈCLE.

Invoqué contre les Loups.



ULES prêtre, élevé dans la religion chrétienne, vint de l'Orient avec son frère *Julien* qui était diacre, après avoir obtenu de Théodose-le-Grand, l'autorisation de détruire les temples payens et de les remplacer par des Églises. Il resta d'abord à Rome, puis il vint dans les États de Gênes ou plutôt dans la Gaule cisalpine et le Milanais, Il s'établit à Novarre. Là appuyant ses prédications par des miracles, on croit qu'il parvint à élever cent Églises.

Un ouvrier s'était coupé une phalange d'un doigt, et comme le sang

s'échappait en grande quantité, on craignait pour ses jours. On apporta cette phalange à *saint Jules* qui, faisant le signe de la croix, la rapprocha du doigt auquel elle appartenait d'une façon si merveilleuse qu'on eut vainement cherché le point de suture.

Après avoir apporté la lumière de la foi à toutes ces contrées et brillé par l'éclat de toutes les vertus évangéliques, *Jules* mourut à Novarre. Son corps fut porté dans un île du lac Majeur appelée Saint-Jules qu'il avait traversé à pied sec en naviguant sur son manteau. Après avoir délivré cette île d'une multitude de serpents qui l'infestaient depuis un temps immémorial, il y avait bâti une basilique en l'honneur des douze apôtres. Chaque année, disent les Bollandistes, de nombreux pèlerinages viennent à l'église de *saint Jules.* Les Pèlerins, montés sur des barques, dont quelques-unes sont illuminées, entourent l'île de toutes parts en faisant retentir l'air de leurs pieux cantiques, ils viennent demander *d'être délivrés des loups par l'intercession de saint Jules.*

(Bollandistes. — FERRARIUS. — *Hagiologium italicum).*

SAINT CYR, MÉDECIN

VIe SIÈCLE.

Patron des Médecins.

Cyr exerçait la profession de *médecin* à Alexandrie. Lorsque la persécution de Dioclétien eut éclaté, il s'enfuit en Arabie et y mena la vie érémitique. *Jean*, qui exerçait la profession des armes, ayant appris par la renommée, l'éclat des vertus de *Cyr*, abandonna tout et vint en Arabie avec le désir ardent de le voir. Comme la persécution sévissait avec une intensité encore plus grande, *Cyr* et Jean, afin de faire persister dans la foi *Athanasie* et ses trois filles, *Théodosie*, *Théoctiste* et *Eudoxie* qui étaient déjà emprisonnées, vinrent à Cœnope où elles étaient enfermées. Ils furent aussitôt dénoncés et soumis à une affreuse torture, sous les yeux des vierges qui, après avoir été tourmentées elles-mêmes avec leur mère, périrent par le glaive. *Cyr et Jean* furent également décapités. Les six martyrs furent ensevelis avec honneur dans l'église de saint Marc. Leurs corps furent dans la suite transportés à Rome.

La profession exercée par Cyr le désignait naturellement *comme patron des médecins.* Les Bollandistes rapportent un grand nombre de miracles opérés par les deux saints : Cyr et Jean.

(*Bollandistes.* — *Les Petits Bollandistes*).



MOIS DE FÉVRIER

PREMIER FÉVRIER

SAINT IGNACE, PATRIARCHE D'ANTIOCHE ET MARTYR

COMMENCEMENT DU IIe SIÈCLE. — 110.

Invoqué contre les maux de Gorge et contre la Teigne.



AINT IGNACE, disciple de saint Jean l'Evangéliste, patriarche et troisième évêque d'Antioche après saint Pierre, s'appelait aussi le *Théophore* (1). L'empereur Trajan l'ayant mandé devant son tribunal, lui demanda s'il était cet *Ignace* qui se faisait nommer *Porte-Dieu* : « Je suis Ignace, dit le Saint, et je m'appelle *Porte-Dieu*, parce que je porte gravé en mon âme Jésus-Christ qui est mon Dieu. » Trajan le condamna aux lions et il fut décidé qu'il subirait son supplice à Rome. *Ignace*, pendant ce voyage, édifia les populations de Smyrne et de toutes les églises d'Asie, qui accouraient sur son passage, avec leur évêque et leur clergé, pour le voir. Saint Jérôme a rapporté les traits les plus brillants d'une lettre écrite de Smyrne aux chrétiens de Rome, dans laquelle *saint Ignace* leur annonce qu'il va mourir pour Jésus-Christ. D'après le martyrologe d'Adon et de Bède, à son arrivée à Rome *Ignace* eut beaucoup à souffrir avant d'être exposé aux lions. Il eut tout le corps sillonné par des fouets plombés ; ses côtes furent grattées avec des agrafes de fer et des pierres pointues et tranchantes ; on jeta du sel et du vinaigre sur ses plaies récentes et on le garda en prison trois jours entiers, sans lui donner à manger.

Lorsqu'il entendit rugir les lions qui s'approchaient, il s'écria avec l'accent de la foi la plus ardente : « Je suis le froment de Jésus-Christ, « je serai moulu par les dents des bêtes et réduit en farine pour être un « pain agréable à mon Seigneur Jésus-Christ. » Il avait à peine fini de parler que les lions se précipitèrent sur lui et dévorèrent sa chair sans toucher à ses os.

Jacques de Voragine, Pierre de Natalibus, Adon et Bède font un récit différent : « *Hæc illo dicente*, disent ces deux derniers, *adcurrerunt ad eum leones et ex utraque parte super eum incidentes præfocaverunt eum tantum modo et non tetigerunt carnes ejus....* » « Pendant qu'il parlait ainsi, les lions coururent à lui et le saisissant l'un par devant, l'autre par derrière, *l'étouffèrent* et n'endommagèrent pas sa chair. » C'est probablement à cette dernière version des détails de sa mort qu'il faut attribuer *l'invocation* contre *les maladies de la gorge*. On demandait à *saint Ignace*, pendant sa passion, pourquoi il invoquait sans cesse le très saint

(1) En grec *Théos* Dieu, *Phoros* qui porte.

nom de Jésus. « C'est, répondit-il, qu'il est gravé dans mon cœur et que je ne puis l'oublier. » En effet, après sa mort, on ouvrit son cœur et on y trouva écrit en lettres d'or le très saint nom de Jésus. Ses reliques d'abord mises en terre hors de Rome, puis transférées à Antioche, furent enfin rapportées de nouveau à Rome. Depuis, un des bras du vaillant martyr est venu en France et était soigneusement conservé en l'abbaye de saint Pierre de la Vallée, près de Chartres.

(Jacques DE VORAGINE. — PETRUS DE NATALIBUS. — *Les Bollandistes.* — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT SEVÈRE, ÉVÊQUE DE RAVENNE

IVe SIÈCLE. — 389.

Patron des Bonnettiers, Mitainiers, Aumussiers, Sergiers, Fileurs, Tisserands, Drapiers, Tisseurs en soie et des Chapeliers unis.

Sevère, de la ville de Ravenne, en Italie, avait pour métier *de travailler la laine* et il l'exercait avec *Vincence*, sa femme, et sa fille *Innocence.* L'évêque étant venu à mourir, les habitants de Ravenne, après un jeûne de trois jours, s'assemblèrent à l'église pour l'élection d'un nouveau prélat : alors une colombe toute blanche vint se poser sur la tête de *Sevère.* Malgré ses haillons, les uns convaincus par ce signe le jugèrent digne du sacerdoce ; mais les autres le chassèrent de l'église.

Le même prodige s'étant renouvelé le lendemain et le surlendemain, tout le peuple se conformant au jugement de Dieu, l'élut pour évêque et il fut consacré suivant le rite ecclésiastique. Son épouse et sa fille prirent le voile. Après avoir gouverné son troupeau avec une grande sagesse et une vertu rare, sentant sa fin approcher, un peu après avoir célébré la sainte Messe, il se mit en route pour le tombeau de sa femme et de sa fille, mortes avant lui. Là, il se fit ouvrir le tombeau et commanda qu'on lui fît une place ; à sa voix le sarcophage se mut de lui-même et se déplaça miraculeusement ; le saint évêque descendu vivant dans le tombeau, s'y endormit dans le Seigneur tout en priant.

La profession de saint Sevère, avant qu'il ne fût évêque, l'a fait naturellement *choisir pour Patron par les ouvriers qui travaillent la laine. C'est par extension que les Tisseurs en fil ou en soie l'ont choisi également.* Le patronage des *Chapeliers unis* s'explique plus difficilement.

(*Petits Bollandistes.* — OUIN LACROIX).

SAINT LIENNE OU LIESNE OU LÉONE, PRÊTRE (LÉONTIUS)

FIN DU IVe SIÈCLE.

Invoqué contre les écrouelles, la fièvre et la goutte.

Lienne fut un disciple de saint Hilaire et l'accompagna dans son exil. Il eut avec saint Just, un autre de ses plus fidèles disciples, le privilège d'assister aux derniers moments de son maître et de voir la lumière céleste qui descendit jusqu'à lui pour recevoir son âme et dans laquelle elle s'envola. *Lienne* s'appliqua pendant plus de vingt ans à nourrir son peuple de la sainte parole et à le prémunir contre le poison de l'Aria-

nisme. S'il faut en croire Jean Bouchet, (1) *Lienne*, dans un âge déjà avancé, *fut saisi par la fièvre* et mourut le premier février, comme saint Hilaire le lui avait prédit. Les Bollandistes ajoutent que de nombreux prodiges glorifièrent son tombeau situé dans une chapelle attenante à la maison de saint Hilaire, et qu'on venait l'invoquer surtout *contre la fièvre* et contre la *goutte*. L'invocation contre la *fièvre* est justifiée par le récit ci-dessus. En l'absence d'actes plus détaillés sur la vie de *saint Lienne*, on ne saurait expliquer ni celle *qui a rapport à la goutte* ; ni celle qui concerne les *écrouelles*, cette dernière indiquée par M. Beauchet-Filleau, dans un mémoire lu à la Sorbonne en 1869. « Il existait autrefois, dit-il, dans la paroisse de Moûtiers, une chapelle rurale sous le vocable de *saint Lienne*, qui attirait une grande foule de pèlerins venant y faire leurs voyages ; on l'implorait contre plusieurs maladies et principalement contre les *écrouelles*. Depuis que cet édifice est détruit, quelques-uns viennent encore prier sur ses ruines ; mais le plus grand nombre se rend à l'église de Moûtiers, dans laquelle on lui a érigé une statue. »

(*Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*. — L'Abbé AUBERT. — CH. DE CHERGÉ).

SAINTE BRIGIDE OU BRIGITTE OU BRITTE D'IRLANDE

(BRITTA, BRIGIDA)

Vᵉ ET VIᵉ SIÈCLE. — 523.

Invoquée pour les vaches et les bestiaux, pour la conservation des mères et des enfants, contre la tempête et autres calamités publiques.

La naissance de *Brigide* fut doublement criminelle. Son père l'avait eue d'une esclave dont sa femme légitime exigea le renvoi. *Brigide* naquit donc hors de la maison paternelle. Quand elle fut grande, son père la reprit chez lui et elle fut soigneusement élevée. Comme chez elle les vertus de l'âme étaient jointes à une grande beauté corporelle, plusieurs personnes la recherchaient en mariage et son père l'engageait à choisir un époux ; mais elle, pour éloigner les prétendants, demanda à Notre-Seigneur de lui accorder la difformité du visage et en effet elle fut exaucée par la perte d'un de ses yeux ; ce qui fit qu'elle fut tout à fait délaissée. Profitant de cette circonstance, elle obtint de son père la permission d'entrer dans un monastère de religieuses. Lorsque l'évêque Malchide, disciple de saint Patrice, lui mit le voile, il aperçut une colombe de feu sur sa tête. Quand *Brigide* se pencha pour baiser le marche-pied de l'autel, le bois quoique sec et vieux reverdît instantanément et enfin son œil fut si bien guéri qu'elle devint plus belle que jamais.

Il serait impossible de donner ici une idée même amoindrie de tous les miracles opérés par notre Sainte.

La fille d'un grand seigneur avait fait vœu de virginité et pris Jésus-Christ pour époux ; mais ayant été contrainte par son père de prendre un mari, elle s'enfuit le jour de ses noces et se réfugia dans un monastère de *sainte Brigide*. Le père suivit sa fille avec plusieurs hommes à cheval pour l'en retirer de force ; mais *sainte Brigide* les voyant venir,

(1) Procureur de Poitiers, sa patrie, *Annales d'Aquitaine*, 1524 à 1545.

fit le signe de la croix en terre et à l'instant les hommes et les chevaux restèrent immobiles comme des statues. Le père, reconnaissant sa faute, fit pénitence et fut délivré ; sa fille fut libre d'exécuter le vœu qu'elle avait formé.

Surius, d'après Cogitosus, raconte *l'origine des invocations adressées à sainte Brigide pour les vaches et les bestiaux.* Des évêques, accompagnés d'une nombreuse suite, étaient venus lui demander l'hospitalité et elle n'avait pas de quoi les nourrir. Après avoir prié, elle fit traire trois fois une seule vache qui lui donna autant de lait que trois bonnes vaches ont l'habitude d'en produire.

Elle eut la révélation du jour où elle devait mourir et elle en avertit sa plus chère disciple à laquelle elle prédit, pour la consoler, qu'elle aussi mourrait le même jour au bout d'une année, ce qui arriva suivant sa prédiction.

Le corps de *sainte Brigide* fut transféré à Down, en Irlande, et déposé dans un même tombeau avec ceux de saint Patrice et saint Colombe. Son précieux chef fut transporté à Lisbonne en 1588, dans l'église des Révérends Pères Jésuites. On possède, sous le titre d'*Oraisons de sainte Brigitte* quinze formules de prières sur la passion de Notre Seigneur. En Bretagne, d'après l'abbé Berthoumieu (p. 234) il existe une ancienne tradition qni veut que ceux qui récitent tous les jours ces Oraisons, acquièrent, par une révélation spéciale, *la connaissance du jour* et de l'instant de leur mort.

Sainte Brigide était invoquée *contre la Tempête* ; l'Oraison qui se trouve dans un petit livre d'heures in-32, manuscrit du XVe siècle de la Bibliothèque de Moulins, en donne la preuve :

Sequitur oratio sanctæ BRIGIDE *virginis contra* TEMPESTATEM :

Deus qui Beate BRIGIDE *virgini inimicos superare concessisti, da nobis famulis tuis in te credentibus, ut per ejus orationem atque memoriam ab omni* TEMPESTATE *liberari valeamus.*

Suit l'Oraison de sainte Brigide, vierge, contre la Tempête :

Dieu qui avez accordé à la bienheureuse *Brigide*, vierge, de triompher de ses ennemis, accordez-nous, à nous, vos fidèles croyants, à sa prière et à sa mémoire, de pouvoir être mis à l'abri de *toute tempête.*

Dans le nord de l'Espagne, elle est également invoquée contre les *calamités publiques*, comme l'indique cette strophe d'un cantique catalan (Goigs) :

Del Devot que es verdader
Son visitada sovint
Ab cor contrit y senser
A vostre temple acudint ;
De FAM, GUERRA, PEDREGADA,
Y PESTA *ans vullau guardar.*

Vos fervents dévots vous visitent souvent et abordent votre sanctuaire avec un cœur sincère et contrit : veuillez les préserver contre la *famine, la guerre, la grêle et la peste.*

Le 12 mai 1859, le desservant de la paroisse de Rians (Cher) ayant lu dans les registres d'un de ses prédécesseurs à la date de 1681, que d'après un ancien bréviaire, un vœu avait été formé dans le but d'obtenir de Dieu, par les prières de *sainte Brigide*, la grâce de pouvoir élever les enfants qui mouraient fréquemment ; à la suite de ce vœu la fête de la sainte avait été établie dans la paroisse, et on avait organisé une association composée : 1° *Des femmes enceintes*, 2° *Des nourrices et des petits enfants.* Elle a pour but d'obtenir, par l'intercession de *sainte Brigide, la conservation des mères et des enfants.* Elle était autorisée par le cardinal

du Pont, et elle s'est étendue assez rapidement dans les diocèses de Paris, d'Orléans, de Moulins, d'Arles, de Bordeaux, de Toulouse, Amiens, Versailles, Poitiers, Limoges, etc.

(SURIUS. — RIBADANEIRA. — LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT PRÉCORD, SOLITAIRE A VAILLY (AISNE)

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour avoir la Pluie

Originaire d'Irlande ou d'Ecosse, *Précord* vint se fixer à Vailly (Aisne) dans le Soissonnais. On ne sait d'ailleurs rien de sa vie, si ce n'est qu'il mourut à l'emplacement du hameau qui porte son nom. Ses reliques y restèrent jusqu'à l'année 940. A cette époque un prêtre cupide, nommé Thiard, était chargé de la garde des reliques ; il avait confié son dépôt à un autre prêtre écossais qui, pendant la nuit, s'empara de la châsse et l'emporta en Angleterre. Thiars, pour échapper au soupçon de complicité qui commençait à peser sur lui, se mit à la poursuite du fugitif. Etant parvenu à le rejoindre, il entra à son service comme domestique, attendant l'occasion favorable pour se remettre en possession des reliques. Il réussit à prendre l'empreinte de la clé qui fermait la chasse et après en avoir fait fabriquer une semblable, il en tira le corps du saint et revint en France. Arrivé à Fouilloy, domaine du monastère de Corbie, Thiard s'aperçut qu'il s'était trompé de route. Remettant son départ au lendemain, il pria un de ses amis nommé Sezane de conserver pendant la nuit ce précieux dépôt ; mais tout à coup la caisse qui le contenait se sépara par éclat, avec un grand bruit, et on aperçut une grande lueur qui scintillait, comme un éclair, et éclairait toute la maison.

Sezane émerveillé de ce prodige, courut en prévenir l'abbé de Corbie qui s'empressa d'arriver avec ses moines, et, après avoir contemplé la lumière qui persistait toujours, l'abbé emporta ces reliques encore inconnues et les déposa dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Pendant qu'on les portait en chantant des psaumes, *une pluie torrentielle commença à tomber et mit fin à la sécheresse qui depuis trois mois désolait les terres de l'Amiénois*. Le prêtre Thiard informé de ce qui venait de se passer, accourut à Corbie pour réclamer les reliques de *saint Précord* et l'abbé Bérenger, pour mettre fin à ses prétentions, lui remit une forte somme d'argent. Thiard se proposait bien de reprendre au monastère de Corbie les reliques, comme il l'avait fait en Angleterre, mais il mourut cette même année (942).

On continue toujours à invoquer, dans l'Amiénois, *saint Précord, pour avoir la pluie*, en souvenir de ce qui était advenu le jour de la translation de ses reliques à Corbie (1).

(*Les Bollandistes*. — L'Abbé CORBLET, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*).

(1) Le culte du Saint devint si populaire qu'on donne le nom de *saint Précord* à une fontaine fort renommée à Corbie pour ses vertus, puisqu'on dit encore aujourd'hui :

De l'eau de la Fontaine saint Précord
Pour la santé du corps.

SAINT SIGEBERT, ROI DE FRANCE

VIIe SIÈCLE. — 656.

Invoqué pour et contre la pluie et dans les calamités publiques.

Il était fils de Dagobert Ier, roi de France. Il fut baptisé par saint Amond, et comme la foule était très grande et qu'il ne se trouvait pas auprès du saint un clerc pour répondre : *Amen, Sigebert* qui n'avait que quarante jours prononça ce mot très distinctement. A l'âge de cinq ans son père le fit roi d'Austrasie, c'est à dire de la France orientale. Après la mort de Dagobert, *Sigebert* nomma Maire du Palais saint Pépin, seigneur de Brabant, et prit pour conseiller saint Cunibert, archevêque de Cologne. Les Thuringiens se révoltèrent, lorsqu'il n'était encore âgé que douze ans, et il fut obligé de leur faire la guerre ; après avoir subi des chances diverses, il finit par les ramener par sa prudence.

La piété de *Sigebert* fut très grande ; aussi plusieurs historiens qui ne considèrent les choses qu'au point de vue de la politique humaine, ne lui ont pas rendu justice. Il fit de grandes aumônes aux pauvres et bâtit douze grands monastères, parmi lesquels on compte les abbayes de Stablo, au diocèse de Liège, et de Malmédes, au diocèse de Trèves.

Après sa mort, Dieu fit éclater sa sainteté à son tombeau par plusieurs miracles. Son corps fut inhumé près de la ville de Metz dans une église qui lui était dédiée. En 1552 ses reliques furent transportées à Metz, puis à Nancy, dans l'église primatiale qui est aujourd'hui la *cathédrale où on l'invoque dans les calamités publiques.*

(Surius. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT RAYMOND DE HITERO OU FITERO, ABBÉ

XIIe SIÈCLE. — 1163.

Invoqué contre la Foudre. — Pour la sérénité de l'air.

Raymond était abbé du monastère de l'Ordre de Citeaux de Notre-Dame de Fitero, dans le royaume de Navarre. A cette époque les Maures menaçaient de nouveau la ville d'Oreto à laquelle ils avaient donné le nom de *Calatrava*. Les Templiers qui la possédaient seulement depuis huit années, effrayés des préparatifs des Maures, l'avaient remise entre les mains du roi Dom Sanche. Celui-ci voyant combien il serait difficile de la défendre, fit publier que, si quelqu'un voulait en entreprendre la défense, il lui donnerait cette place en toute propriété. *Raymond*, à l'instigation d'un de ses religieux, Dom Didace Velasquez, qui avait longtemps porté les armes, demanda cette place au Roi. On le regarda d'abord comme un fou ; cependant Dom Sanche, par une inspiration divine, lui en fit donation. *Raymond* et Velasquez se mirent immédiatement à l'œuvre et d'abord proposèrent au Roi de fonder un Ordre militaire à Calatrava, qui porterait le nom de cette ville. Après avoir obtenu le consentement de ce prince et puissamment aidés par l'archevêque de Tolède, ils levèrent une grande armée, entrèrent dans Calatrava, en réparèrent les fortifications, et les Maures à la vue de cette ville si bien gardée et fortifiée, abandonnèrent le dessein qu'ils avaient de l'attaquer.

L'Abbé *Raymond* voyant qu'il n'avait plus rien à craindre de la part des Infidèles, s'appliqua à former le nouvel Ordre militaire sur les bases les plus solides. Après avoir gouverné cet Ordre pendant six ans, il mourut en 1163 à Ciruelos, près de Tolède.

Henriquez Chrysostome, laborieux écrivain de l'Ordre de Citeaux, mentionné par les Bollandistes au premier février, raconte dans son *Menologium cisterciense* (Anvers, 1639), que, jusqu'au jour où il écrivait, *quand une tempête était imminente, elle cessait immédiatement, en sonnant les cloches dont les cordes étaient placées auprès du tombeau du saint,* ce qui justifie suffisamment les invocations qui lui sont adressées.

(Héliot. — *Bollandistes*).

DEUX FÉVRIER.

SAINTE HALLOIE (ADELOGA, HADELOGA) ABBESSE DE KISINGEN

VIIIe SIÈCLE.

Contre la Fièvre.



HALLOIE était issue d'une famille illustre de Franconie. Etant encore très jeune, elle fit couper sa belle chevelure et la porta sur l'autel de la sainte Vierge, en faisant le vœu de chasteté perpétuelle. Sollicitée par son père de choisir un époux, elle refusa énergiquement. Auprès d'elle, était un vieil aumônier qui avait une grande réputation de sainteté et qui la consolait souvent dans ses peines. On persuada son père qu'elle entretenait des relations coupables avec ce prêtre, et celui-ci le fit chasser de sa présence. *Halloie* partit avec son chapelain et s'arrêta dans une forêt où elle fonda un monastère dont elle fut la première abbesse. Le lieu où elle le plaça n'avait pas de nom, mais pendant qu'on élevait les constructions, un berger du nom de Kising, faisant paître un troupeau de chèvres sur l'emplacement même du monastère, vit un loup qui emportait une de ses chèvres et, s'étant mis à genoux, il se mit à invoquer la sainte Vierge, et le loup s'enfuit en lâchant sa proie. C'est en mémoire de ce premier miracle qu'on donna au monastère le nom de Kisingen.

Après la mort d'*Halloie*, qui eut lieu le jour de la Purification, son corps fut enterré dans une cave qui lui servait souvent de retraite pour y faire ses oraisons ou ses pénitences secrètes. Plus tard, il fut tiré de ce lieu obscur et déposé dans un tombeau, près de l'autel de la sainte Vierge. Son premier cercueil ayant été distribué aux assistants comme une précieuse relique, ceux qui buvaient *de l'eau où l'on en avait trempé quelques parcelles,* d'après la Mère de Blémur, *étaient particulièrement guéris de la Fièvre.*

(*Bollandistes. — Année bénédictine. — Grande Vie des Saints,* de Plancy).

TROIS FÉVRIER.

SAINT BLAISE (BLESIUS), ÉVÊQUE ET MARTYR

III° ET IV° SIÈCLE. — 316.

Contre les Maux de gorge, Angines, Maux de gosier, la Toux, la Coqueluche, Esquinancie, Goitres, Mal de dents, les Maladies des Enfants, des Animaux, les Bêtes féroces, les Vents et les Ouragans. Pour les Pourceaux, Chevaux de bât, Porcherons, Bouviers. — Patron des Maçons, Tailleurs de pierre, Plâtriers, Meuliers, Ouvriers du bâtiment, Peigneurs de laine, Cardeurs et Tisseurs de laine, Houppiers, Filateurs, Tisserands, Chaussetiers, Drapiers, Cordonniers, Tailleurs, Tanneurs. — Un des quatorze Auxiliateurs.



BLAISE commença à exercer la profession de médecin à Sébaste, en Arménie. Comme il brillait par sa bonté et par sa sainteté, les chrétiens l'élevèrent au siège épiscopal de cette cité ; mais pour fuir la persécution de Dioclétien, il fut obligé de se réfugier sur une montagne nommée Argée. Retiré dans une caverne, il commandait aux bêtes sauvages qui l'entouraient et attendaient sa bénédiction. *Quand elles étaient malades*, il les guérissait. Les oiseaux lui apportaient sa nourriture de chaque jour. Sur ces entrefaites, Agricola, gouverneur de la Cappadoce sous l'empereur Licinius, ayant reçu l'ordre de poursuivre les chrétiens avec plus d'acharnement, découvrit la retraite de *Blaise* et envoya des soldats pour l'arrêter. Ils le trouvèrent prêt à les suivre. Pendant la route, ils furent témoins d'un grand nombre de miracles. On présentait des malades au saint évêque, et surtout *des enfants*, et il les guérissait après avoir imposé ses mains sur eux. On lui amenait aussi des *chevaux de bât* et des *bêtes de somme*, et il leur rendait également la santé.

Une femme lui apporta son fils unique à demi-étranglé par une *arête de poisson qui était restée dans son gosier* et le supplia à genoux de le guérir. *Blaise* mit la main sur lui et pria Dieu que cet enfant et tous ceux qui le solliciteraient pour le mal, fussent guéris. Il le fut sur le champ.

Quand il passa à Nicopolis, une pauvre vieille femme, qui n'avait pour toute fortune qu'*un seul porc* et qui avait eu la douleur de le voir emporter par un loup, vint prier *Blaise* de le lui faire restituer. Le saint lui dit en souriant : « Femme, ne sois pas inquiète, ton porc te sera rendu », et aussitôt *le loup vint et le rapporta*. Quand *Blaise* fut arrivé à Sébaste, capitale de la Cappadoce, Agricola le fit comparaître devant lui et, voyant qu'il ne pouvait pas le faire renoncer à sa foi, il le fit frapper avec des bâtons et ordonna qu'il fût ramené en prison.

La pauvre femme à laquelle il avait fait rendre son porc, apprenant qu'on ne donnait aucune nourriture au saint évêque, fit tuer l'animal qui était tout son bien et, après en avoir fait cuire la tête et les pieds, elle les porta avec des pains dans la prison et les présenta au prisonnier, après *avoir allumé des chandelles* qu'elle lui offrit également. *Blaise* lui rendit grâces et mangea ; puis il lui dit : « Offre tous les ans une *chandelle* à l'église en mon nom ; quiconque le fera en retirera un grand « avantage. » Elle le fit chaque année et elle s'en trouva bien.

Après quelques jours, il fut de nouveau tiré de sa prison ; mais comme

il refusait de sacrifier aux faux dieux, il fut suspendu à un poteau et déchiré avec des *ongles* et des *peignes* de fer, puis il fut pour la seconde fois reconduit en prison.

Sept femmes chrétiennes l'avaient suivi et avaient recueilli son sang. Elles furent enfermées avec les deux enfants de l'une d'elles dans la même prison. *Blaise* instruisit ces enfants dans la foi du Christ et leur conféra le baptême. Ramené une troisième fois devant le président, *Blaise*, persistant dans son refus d'adorer les idoles, fut précipité dans un lac profond avec une meule ou une grosse pierre attachée au cou : mais, se relevant bientôt, il marchait sur les eaux comme sur la terre ferme et conviait les Infidèles à le suivre. Soixante-cinq soldats voulurent répondre à son invitation et furent noyés immédiatement. C'est alors qu'Agricola, exaspéré, fit trancher la tête de *Blaise* et celle des deux enfants. Les sept femmes qui avaient précipité les faux dieux dans le lac avaient été préalablement martyrisées, puis décapitées.

Les corps de *saint Blaise* et des enfants furent ensevelis par une pieuse femme du nom d'Hélisée dans ce même lieu. Plusieurs de ces saintes reliques furent ensuite rapportées en France : son chef se trouve dans la ville de Montpellier ; d'autres ossements dans la ville de Mende, d'autres à Paris, dans l'église de Saint-Jean-en-Grèves ; quelques-uns au prieuré de Viriville, au diocèse de Beauvais, et d'autres fort notables au couvent des Minimes de Grenoble.

D'après la *Légende dorée*, au moment d'être décapité, *Blaise* fit sa prière à Notre Seigneur, lui demandant que « quiconque, dans les « *souffrances de la gorge* ou dans quelque autre souffrance, requerrait « son aide, fût aussitôt exaucé », et une voix lui dit « qu'il serait fait « comme il l'avait requis. » C'est à cette prière et au souvenir de l'*enfant délivré d'une arête qui lui était restée dans la gorge* qu'il faut attribuer l'origine des invocations adressées à *saint Blaise* pour toutes les *maladies ou affections du Gosier*, *de la Gorge*, *du Cou* et même *des Dents*.

A Metz, à l'église de Saint-Eucaire qui possède des reliques de *saint Blaise*, il se fait chaque année, le jour de sa fête, une cérémonie très populaire : la bénédiction *des pains de saint Blaise. Les Bollandistes* (p. 336, 1er vol. de fév.) donnent l'oremus de cette bénédiction qui se trouve dans le rituel romain de 1584 :

BENEDICTIO PANIS.

OREMUS.

Salvator mundi Deus, Domine Jesu Christe, qui hodiernam diem beatissimi BLASII *martyrio consecrasti, et diversas creaturas ad salutem hominum creasti, qui ex quinque panibus et duobus piscibus quinque millia hominum satiasti ac populum Judaicum in deserto miraculose pavisti ; ineffabilem misericordiam tuam suppliciter exoramus, et petimus, ut hos panes quos plebs fidelis tibi devote hodie ad sanctificandum attulit tua pietate † benedicere et † sanctificare digneris, ut qui ex eis comederint vel gustaverint, ab omni* GUTTURIS PLAGA *et totius corporis infirmitate meritis et intercessione* B. BLASII, *martyris tui, plenam recipiant sanitatem et nos servos ab omni corporis et animæ ægritudine sanos conserves, qui vivis, etc.*

BÉNÉDICTION DU PAIN

PRIONS.

Dieu, Sauveur du monde, Seigneur Jésus-Christ, qui avez consacré ce jour au bienheureux *Blaise* et avez créé diverses créatures pour le salut des hommes, qui, avec cinq pains et deux poissons, avez rassasié cinq mille hommes et dans le désert avez nourri le peuple juif, nous implorons humblement votre ineffable miséricorde et nous vous demandons de daigner bénir et sanctifier par votre clémence, ces pains que le peuple fidèle vous a dévotement apportés aujourd'hui pour les sanctifier ; afin que ceux qui en goûteront ou en mangeront soient entièrement guéris par les mérites et l'intercession du B. Blaise, votre martyr, de *toute maladie du gosier* et infirmité de tout le corps et que, nous, vos serviteurs, vous nous conserviez sains de toute maladie du corps et de l'âme, vous qui vivez, etc.

Dans le rituel romain de 1584, on trouve également les oraisons de la bénédiction du vin et des fruits le jour de la fête de *saint Blaise* :

BENEDICTIO VINI

OREMUS

Domine Jesu Christe, omnipotens æterne Deus, qui vinum, quod lætificat cor hominis, in sacrificio in die cœnæ offerri præcepisti, et in Cana Galitææ ex aqua vinum fecisti ; tu qui es vitis vera, intercessione beati Blasii, *martyris tui multiplica super nos servos tuos pietatis tuæ misericordiam, quemadmodum fecisti cum patribus nostris in tua ineffabili misericordiâ sperantibus pietatem. Benedicere † et sanctificare † tua clementia digneris hanc creaturam* vini, *quam ad servorum tuorum subsidium tribuisti : quatenus ubicumque fuerit fusum, vel à quibuslibet potatum, divinæ benedictionis † tuæ repleantur dulcedine cum gratiarum actione, et in eorum visceribus sanctificetur per te salvator mundi.*

BÉNÉDICTION DU VIN

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant et éternel qui, le jour de la Cène, avez prescrit d'offrir en sacrifice le vin qui réjouit le cœur de l'homme et qui, à Cana, en Galilée, de l'eau avez fait du vin : vous qui êtes la vraie vigne, par l'intercession du bienheureux *Blaise*, votre martyr, multipliez sur nous, vos serviteurs, les marques miséricordieuses de votre bonté, ainsi que vous avez fait avec nos pères qui espéraient en votre ineffable miséricorde, dans votre clémençe, daignez bénir et sanctifier ce *vin* que vous avez créé et destiné à venir en aide à vos serviteurs, et qu'en tous lieux où il aura été versé, ceux qui l'auront bu soient, avec actions de grâces, remplis de la bénédiction de votre douceur, et que, dans leurs entrailles, ce vin serve à leur sanctification, par vous qui êtes le sauveur du monde.

BENEDICTIO FRUCTUUM.

OREMUS.

Domine Jesu Christe, Deus de Deo, qui famulum tuum beatum Blasium *hodierna die martyrio consecrasti, benedicere † et sanctificare † tua pietate digneris hos fructus arborum, ficus, nuces, avellanas, uvas et alia quæ indigni detulimus, per tui sancti nominis invocationem, et per intercessionem gloriosissimæ virginis Mariæ, atque ejusdem gloriosi martyris tui atque pontificis* Blasii *benedicere † et ad profectum præsentis familiæ tuæ atque omnium fidelium præsentium, et absentium provenire concede ut in quocumque loco deprecati fuerint, salvi et maxime* à dolore gutturis *efficiantur ; et omnes iniquitates sive illusiones ab eorum habitaculis abscedant et quicumque* ex eis *tenuerint tuâ gratiâ et benedictione repleantur.*

BÉNÉDICTION DES FRUITS

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, Dieu, fils de Dieu, qui, en ce même jour, avez consacré par le martyre votre serviteur, le bienheureux *Blaise*, daignez dans votre bonté bénir et sanctifier ces fruits des arbres, figues, noix, avelines, raisins et les autres que vous présentent vos serviteurs indignes, par l'invocation de votre saint nom, par l'intercession de la très glorieuse vierge Marie et du même *Blaise*, votre glorieux martyr et pontife, faites-les servir au profit de votre famille ici présente et de tous les fidèles présents et absents, afin qu'en quelque lieu qu'ils vous adressent leurs prières, ils obtiennent la guérison principalement des *Douleurs de gorge*, et que toutes les méchancetés et les illusions diaboliques s'éloignent de leurs maisons et que tous ceux qui recevront de ces *fruits* et les goûteront soient remplis de votre grâce et de votre bénédiction.

Un *Gozos* (cantique castillan) s'exprime ainsi sur *saint Blaise* :

Tu virtud con Dios es tanta
Que à todo el mundo a segura
De los males de Garganta.
Feliz y dichosa cura.

Votre pouvoir est si grand auprès de Dieu que vous assurez à tout le monde une guérison heureuse et efficace dans les *Maux de gorge*.

Le calendrier de Sarragosse (1876) l'appelle :

Aboggado della Garganta.

Avocat de la gorge.

A Rome, d'après l'*Année liturgique*, de M. l'abbé Barbier de Montault, à l'église de *saint Blaise* Via Giulia, le 3 février, fête patronale de l'Eglise, on oint les fidèles *à la gorge* avec l'*huile bénite de saint Blaise*. La même cérémonie se pratique à *Sainte-Marie in Via Lata* et dans différentes autres églises. A *Saint-Charles-i-Catinari*, on applique au cou des fidèles un os de la *Gorge de saint Blaise*.

Voici une prière que j'ai trouvée dans un livre d'oraisons allemand dont je ne possède que quelques feuillets (1) :

A SAINT BLAISE, GEBETT.

O Gott ! der du durch die Vorbitt de H. Blasii *Bischoffs und martyrers alle die seine hulff haben begebrel von unterschiedlichen* Muhseeligteiten, absonderlich *aber vom hals wehe hast* barontzerbi glich *erlediget. Wir bitten dich verleihe uns damit wir durch seine borbitt und verdienst von allen schmertzen des halses befrey et un dir andachtig dienende ihm in der himmlischen glory frolockend mogen zugesellt werden. Amen.*

O Dieu qui, par l'intercession du saint évêque et martyr *Blaise*, délivrez ceux qui l'invoquent de toutes sortes de misères, mais particulièrement des maux de gorge, accordez à nos supplications que, par ses mérites et son intercession, nous soyons délivrés de toutes les douleurs de gorge, et qu'après vous avoir pieusement servi, nous soyons heureusement associés dans la gloire céleste. Amen.

Saint Blaise est représenté tenant de la main gauche deux cierges en croix et bénissant un *enfant* pour le guérir. Ces cierges doivent être le souvenir des *chandelles* offertes dans la prison à *saint Blaise* par la femme dont il avait préservé le porc. M. Collin de Plancy (*Légendes du Calendrier*), au mois de février, traite de *superstitieuse* cette coutume qu'on appelle dans le Nord la *Bénédiction de lumière*. Le P. Cahier est beaucoup moins sévère en parlant de cette bénédiction pratiquée en beaucoup d'endroits à l'égard de ceux qui veulent se recommander à *saint Blaise*. Une belle gravure de cette bénédiction a été publiée à notre époque par l'école de Dusseldorf qui, ordinairement, est très orthodoxe. Aujourd'hui, cette question est tranchée depuis le 3 mai 1873, époque à laquelle Monseigneur l'archevêque de Malines a approuvé et donné l'autorisation de publier un appendice au Rituel romain avec de nouvelles bénédictions approuvées par la sacrée congrégation des Rites, parmi lesquelles se trouve la suivante :

BENEDICTIO CANDELARUM

In festo S. Blasii, *episcopi et martyris.*

OREMUS

Omnipotens et mitissime Deus qui omnium mundi rerum diversitates solo Verbo creasti et ad hominum reformationem illud idem Verbum, per quod facta sunt omnia, incarnari voluisti : qui magnus es et immensus, terribilis atque laudabilis ac faciens mirabilia : pro cujus fidei confessione gloriosus martyr et pontifex Blasius, *diversorum tormentorum genera non pavescens, martyrii palmam feliciter est adeptus : quique eidem, inter cæteras gratias, hanc prærogativam contulisti, ut quoscumque* gutturis *morbos tuâ virtute curaret ; majestatem tuam suppliciter exoramus, ut non inspectu reatus nostri sed ejus placatus meritis et precibus, hanc* ceræ creaturam *benedicere ac sanctificare tuâ venerabili pietate digneris*

BÉNÉDICTION DES CIERGES

Le jour de la Fête de saint Blaise, *évêque et martyr.*

PRIONS.

Dieu très doux et tout-puissant qui, par votre seul verbe, avez créé toutes les différentes choses qui sont dans le monde et qui, pour former les hommes de nouveau, avez voulu que ce même verbe, par qui tout a été fait, fut incarné : vous qui êtes grand et immense, terrible et digne de louanges et qui faites des choses admirables, dont le glorieux martyr et pontife *Blaise* a confessé la foi, ne redoutant aucun genre de tourment, ce qui lui a valu de conquérir heureusement la palme du martyre ; vous qui, entr'autres grâces, lui avez conféré cette prérogative de guérir par votre puissance toutes les *Maladies de gorge*, nous supplions instamment votre Majesté, afin que, sans avoir égard à nos fautes, mais apaisé

(1) Elle est placée sur le feuillet 345 ; j'ai trouvé ces divers feuillets parmi d'autres gravures de saints. Un côté est imprimé et l'autre porte une figure de saint. Curieux de connaître le titre de ce livre, j'en avais confié un feuillet qui, comme tous les autres, est d'un format in-12, au bouquiniste *Edwin Tross*, bien connu à Paris. Il était Prussien, parcourait fréquemment l'Allemagne et m'avait promis de faire des recherches, mais il est mort avant d'avoir pu me renseigner. Ces feuillets paraissent d'ailleurs, par les costumes des saints, dater de la fin du XVIIe ou du commencement du XVIIIe siècle.

tuam gratiam infundendo ; ut omnes quorum colla per eam ex bona fide tacta fuerint à quocumque GUTTURIS MORBO *ipsius passionis meritis liberentur et in ecclesiâ tuâ sanctâ sani et hilares tibi gratiarum referant actiones laudentque nomen tuum gloriosum, quod est benedictum in sæcula sæculorum. Per Dominum nostrum, etc. . Amen.*

par ses mérites et ses prières, vous daigniez, dans votre bonté que nous vénérons, bénir et sanctifier cette *cire* que vous avez créée, répandant en elle votre grâce, en sorte que tous ceux qui, avec une foi véritable, lui auront fait toucher *leur cou*, soient délivrés, par les mérites de la passion de votre serviteur, de *toute maladie de gorge* et que, sains et joyeux, ils vous rendent des actions de grâces dans votre église et y louent votre nom glorieux, qui est béni dans les siècles des siècles ; par Notre-Seigneur, etc. Ainsi soit-il.

Aspergantur aqua benedicta deinde sacerdos terminata missa, depositis casula et manipulo, accensis duobus cereis ac in modum crucis aptatis, apponens illos sub mento gutturis cujusvis benedicendorum, ipsis ante altare genuflectentibus, dicat :

Per intercessionem sancti BLASII, *episcopi et martyris, liberet te Deus* A MALO GUTTURIS *et a quolibet alio malo. In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.*

On les asperge d'eau bénite, puis le prêtre, la messe terminée, dépose la chasuble et le manipule, et disposant en forme de croix deux cierges allumés, qu'il place sous le menton, à la gorge de chacun de ceux à bénir et qui seront agenouillés devant l'autel, il dit :

Par l'intercession de saint Blaise, évêque et martyr, que Dieu te délivre du *Mal de gorge* et de tout autre mal. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Aëtius, médecin d'Amida en Mésopotamie, qui vivait sur la fin du Ve siècle ou au commencement du VIe siècle, et a laissé un manuscrit où il compile toutes les prescriptions médicales employées avant lui, indique ainsi le remède pour les *Maux de gorge* : « Le médecin dira au malade : « Qui que tu sois qui fais souffrir cet homme, sors comme « Lazare sortit du sépulcre et Jonas du ventre de la baleine. » Puis le saisissant par *la gorge*, il proférera ces paroles : « *Blaise*, martyr et servi- « teur de Jésus-Christ, commande que tu montes ou que tu descendes.» Ceci prouve au moins que l'invocation à *saint Blaise*, pour ces sortes de maux, était très ancienne.

Aujourd'hui, près d'Arty, à Cressassac village de Picardie diocèse de Beauvais (Oise), existe une fontaine de *saint Blaise* qui donne lieu tous les ans à un pèlerinage, le 2 février. Un prêtre trempe dans l'eau de cette fontaine un fil rouge et le passe au *cou* des pèlerins en récitant certaines prières. Cet acte est considéré comme un préservatif contre *les maux de gorge*.

On a vu plus haut que *saint Blaise*, lorsqu'il vivait, *guérissait surtout les enfants* et ne dédaignait pas de guérir les *animaux*, parmi lesquels les *chevaux de trait* ; de là évidemment les *invocations* adressées à *saint Blaise* dans les *maladies des enfants* et aussi dans celles *des animaux*. Celles adressées *pour les Pourceaux* viennent évidemment du *Pourceau* qui, par l'intercession de *saint Blaise*, avait été tiré de la gueule d'un loup. Le patronage des *Porcherons* et des *Bouviers* qui concentrent tout leur intérêt sur les *animaux domestiques*, devait suivre tout naturellement. A Naintré (dans la Marche), *saint Blaise* est invoqué le jour de sa fête pour le *gros bétail*. Les paysans faisaient jadis chanter une messe solennelle carillonnée la veille et faisaient dire des évangiles pour leurs *bœufs*. (1).

Dans l'*Univers* du 8 février, on lit ce qui suit :

« On a célébré dimanche dernier, à Brunstatt, pèlerinage aux portes de Mulhouse, la fête de *saint Blaise*. A cette occasion, on a renouvelé

(1) *Esquisses Marchoises*, p. 68.

une cérémonie qui, depuis la Révolution, était tombée en désuétude. Tous les chevaux de la localité ont été rassemblés autour de la chapelle, dite *Burnen-Capelle*, où M. le curé leur a donné la bénédiction. »

On trouve encore dans le même rituel romain de 1584, la *Bénédiction des Grains* pour la *Guérison des Animaux*, par l'intercession de *saint Blaise* :

Creator omnium Deus, qui semina subtus terram posita fructificare et multiplicare facis et in usus nostros misericorditer concedis, intercedente beato BLASIO *martyre tuo, supplicationes nostras placatus intende, ut hœc* SEMINUM *genera benedicere † et sanctificare † tua benignitate digneris ut etiam* JUMENTA, *quœ ex eis comederint vel gustaverint, à quacumque detineantur infirmitate, plenam recipiant curationem.*

Dieu, créateur de toutes choses, qui faites multiplier et fructifier *les graines* placées dans la terre, et, par votre miséricorde, nous les concédez pour notre usage, apaisé par l'intercession du bienheureux *Blaise*, votre martyr, prêtez l'oreille à nos supplications, afin que vous daigniez, dans votre bonté, bénir et sanctifier ces espèces de graines et que les *bêtes de somme* qui en mangeront ou les goûteront *soient entièrement guéries*, quelles que soient leurs maladies.

Saint Blaise est représenté également en costume d'évêque tenant sa crosse de la main gauche, et de la main droite un des principaux instruments de son supplice, figuré soit par une *corde* ou un *rateau de fer*, soit par un *crochet aigu*, soit encore par une sorte de *rape*. C'est à cause de l'*analogie de leurs outils* avec ces *divers instruments*, et surtout à cause de la *carde*, que les *Peigneurs de laine*, les *Cardeurs* et les *Tisseurs de laine*, les *Houppiers*, les *Filateurs*, les *Chausseliers*, les *Drapiers*, les *Tisserands* se sont mis sous son patronage.

Les *Tanneurs*, qui se servent d'une espèce de *rape* pour gratter le cuir, l'ont choisi également, et les *Cordonniers*, qui emploient le *cuir* pour fabriquer les chaussures, les ont imités.

C'est aussi à cause de l'analogie plus ou moins directe de l'instrument tenu par *saint Blaise*, avec la *ripe*, la *boucharde*, le *marteau bretté* ou à *dents*, outils dont se servent les *Ouvriers du bâtiment*, que les *Maçons*, les *Tailleurs de pierre*, les *Plâtriers* ont choisi *notre Saint* pour patron. Les *Meuliers* doivent l'avoir pris pour le même motif, à moins cependant que ce ne soit à cause de la *grosse pierre* ou de la *meule* suspendue au cou du martyr quand il fut précipité dans le lac. D'après A. Forgeais (*Plombs historiés*, 1862, p. 88), les statuts de la communauté des *Maçons* et *Tailleurs de pierre*, sous le patronage de *saint Blaise* sont très anciens. Il en est fait mention dans le livre d'Etienne Boileau. Plus tard, les statuts, droits et privilèges, furent confirmés par Charles IX, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Quant à l'invocation contre les *vents* et les *ouragans*, le Père Cahier l'interprète par la signification en allemand des homonymes de *Blaise*. *Blasen, Blas*, veut dire *souffle*. En Danemarck, quand le vent *souffle* le jour de *saint Blaise*, c'est encore aujourd'hui, pour quelques paysans, le présage de *Tempêtes* pour l'année entière.

Il existe deux ordres de *saint Blaise* dont on ignore la date de l'institution. Le premier est un ordre militaire institué par les rois d'Arménie, de la maison de Lusignan, et sa marque est une croix d'or. Plusieurs prétendent que le deuxième, appelé de *saint Blaise* et de la *sainte Vierge Marie*, est aussi ancien que celui de Saint-Jean de Jérusalem. C'est une croix patée rouge portant d'un côté la *sainte Vierge*, et de l'autre *saint Blaise*.

Saint Blaise est un des quatorze *saints Auxiliateurs* que l'on invoque surtout en Allemagne comme spécialement secourables. Nous donnerons leur légende au 13 novembre.

(*Légende dorée. — Catalogus sanctorum. — Bollandistes. - Petits Bollandistes.* — Le P. CAHIER).

DICTONS SUR SAINT BLAISE

Le lendemain de saint Blaise
Bien souvent l'hiver s'apaise (Eure).

Prenez bien garde au lendemain
De saint Blaise, s'il est serein,
Car cela présage une année
Toute et fertile et fortunée.
S'il neige ou pleut, sera cherté,
S'il fait brouillard, mortalité.
S'il fait vent, nous verrons que Mars
Fera voler ses étendards.

A la saint Blaise,
Le froid s'apaise.
S'il redouble et s'il reprend,
Bien longtemps après il se sent.

QUATRE FÉVRIER

SAINTE VÉRONIQUE DE JÉRUSALEM

Ier SIÈCLE

Patronne des Blanchisseuses.



PENDANT que Notre Seigneur était conduit au supplice, une des saintes femmes du nom de *Seraphia* et cousine de saint Jean-Baptiste, se trouva sur son passage et essuya avec son voile de lin le sang que la couronne d'épines faisait couler sur sa sainte face. D'après la tradition, la figure de Notre Seigneur Jésus-Christ se reproduisit en traits inimitables sur ce voile qui fut nommé *Véronique*, c'est à dire *vraie Image. Séraphia* s'identifia si intimement avec ce trésor qu'on ne lui donna plus que ce nom de *Véronique* qu'elle portera jusqu'à la fin du monde. D'après une tradition appuyée sur d'innombrables témoignages et surtout sur l'autorité du pape Martin V, dans sa bulle de l'an 1427, *Véronique* avait épousé saint Amateur qui, d'après la même tradition, n'est autre que Zachée cité dans l'Evangile. Tous deux furent emprisonnés par Saul et délivrés par un ange qui leur donna l'ordre de se retirer dans les Gaules. En passant à Rome, *Véronique* guérit la fille de Tibère d'une maladie très grave par le contact de la précieuse image qu'elle remit ensuite au pape Clément et qui a été conservée religieusement jusqu'à nos jours, par ses successeurs, dans la bibliothèque du Vatican. *Véronique* vint ensuite en Gaule à la suite de saint Martial, avec son mari, saint Amateur, qui s'établit à Roc-Amadour, dans le Lot. *Véronique* mourut à Soulac, où son tombeau fut honoré pendant plusieurs siècles ; puis ses reliques furent portées à Saint-Seurin de Bordeaux, où elles reposent encore.

C'est à cause du voile qui reçut la divine empreinte que *les blanchisseuses* l'ont prise pour patronne.

D'après des manuscrits et des chroniques cités par les Bollandistes, *sainte Véronique* serait la même que l'*Hémorrhoïsse*, guérie d'un *flux de sang*, après avoir touché le bord du manteau de Notre Seigneur, et à ce titre, en Normandie et en Belgique, elle serait invoquée sous le nom de *Venise* ou *Venice* ou *Venile* ou *Berenice* contre le *Flux de sang, les Douleurs de tête* et *les Maladies de femmes*.

(GALESINIUS. — *Les Bollandistes.* — DE PEYRONNET. — *Le Pélerin.* — Abbé CIROT DE LA VILLE.)

SAINT GEMMULE MARTYR (GEMULUS, HYCMULUS)

SAINT GEMBLE EN FRANCE

Invoqué pour obtenir la Pluie.

On ignore l'époque à laquelle vécut *Gemmule*. On sait seulement qu'il était né en Allemagne. Il faisait un pèlerinage avec son oncle, évêque allemand, et il passait à Ganna, dans le diocèse de Milan, lorsqu'ils furent arrêtés par des voleurs qui commencèrent par s'emparer du cheval de l'évêque. Comme *Gemmule* était resté en arrière pour les engager doucement à le restituer, l'un d'eux lui demanda s'il serait bien aise de recevoir le martyre et, sur la réponse affirmative de *Gemmule*, il lui abattit la tête ; mais, ô miracle ! le saint l'ayant élevée en l'air et replacée sur son cou, put rejoindre l'évêque et fut enseveli par lui. Chose digne d'admiration, les pierres de la fontaine dans laquelle le sang du martyr avait coulé deviennent rouges jusqu'à ce jour (1), comme si elles étaient teintes de sang, et on raconte que, par dévotion, saint Charles Borromée en emportait plusieurs quand il faisait sa visite pastorale à Ganna. Tel est le récit de Ferrarius tiré d'un manuscrit de l'église de *saint Gemmule*. Il ajoute également que, *dans les temps de sécheresse*, les habitants de la contrée, en l'invoquant, obtiennent ordinairement *la pluie* par son intercession.

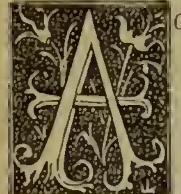
(FERRARIUS 1613.)

CINQ FÉVRIER

SAINTE AGATHE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE

Patronne des Nourrices, Bergères, Tisserands et Dames romaines. — Invoquée contre les Maux de seins, l'Incendie et les Loups.— Pour la Fertilité du sol, pour et contre la Pluie.



AGATHE vient d'Αγιος (saint) et Θεος (Dieu), ce qui veut dire *saint de Dieu*. Elle était issue d'une noble famille de Sicile. D'une beauté remarquable, elle brillait d'un éclat encore plus vif par sa chasteté. Quintien, gouverneur de la province, excité par les plus mauvaises passions et voyant que toutes ses propositions n'avaient aucune chance d'être acceptées par *Agathe*, la fit arrêter comme chrétienne ; puis la livra à une abominable femme du nom d'Aphrodise, chargée de pervertir le cœur de la Vierge. Après un mois d'infâmes tentatives, Aphrodise fut obligée de déclarer que l'inébranlable résolution d'Agathe avait paralysé tous ses efforts. Quintien l'ayant fait comparaître devant lui et voyant qu'elle persistait dans les mêmes sentiments, ordonna qu'elle fût souffletée et enfermée dans un cachot obscur. Le lendemain, la retrouvant aussi ferme dans la foi qu'il l'avait laissée la veille, il commanda qu'on l'attachât sur un chevalet et que son corps fût entaillé avec des lames de fer incandescentes ; puis, entrant dans une colère inexprimable, il

(1) Epoque à laquelle écrivait Ferrarius en 1613.

ordonna *qu'elle fût tourmentée à la mamelle* et *qu'on la lui coupât après l'avoir broyée.* Il la fit de nouveau conduire en prison et donna des ordres pour qu'il ne fût permis à aucun médecin de s'introduire auprès d'elle ; mais, pendant la nuit, un vieillard qui n'était autre que saint Pierre, s'étant fait précéder par un enfant qui portait un flambeau, rétablit sa *mamelle* et guérit toutes les blessures de son corps. Quatre jours après, voyant qu'Agathe était guérie et que rien ne pouvait la fléchir, Quintien fit parsemer la prison de tessons de pots cassés et de charbons ardents, ordonna de la dépouiller de ses vêtements et de la rouler sur ce lit de douleurs ; mais, à l'instant, un pan de muraille se détacha et écrasa sous ses ruines le conseiller du juge, nommé Sylvain et un autre de ses amis nommé Falconius. La ville de Catane fut elle-même agitée d'un violent tremblement de terre, et force fut à Quintien de céder aux injonctions des habitants épouvantés et de mettre fin au supplice d'*Agathe* qu'il fit reconduire en prison.

A peine y fut-elle rentrée qu'elle étendit les mains vers Dieu et, après avoir prié, elle poussa un grand cri et rendit l'esprit en présence d'une nombreuse assistance. A cette nouvelle, de pieux fidèles vinrent prendre son corps et le déposèrent dans un sarcophage tout neuf. Au moment où on l'ensevelissait, un jeune homme que nul n'avait jamais vu à Catane, plaça près de la tête une tablette de marbre sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Ame sainte*, *dévouée*, *honneur de Dieu*, *protection de la patrie.*

De nombreux miracles se firent à son tombeau et, un an après, l'inscription apportée par l'ange du seigneur reçut son accomplissement. *Une éruption des plus violentes de l'Etna* qui menaçait de détruire entièrement Catane, s'arrêta tout à coup au moment où on lui opposa le voile de la sainte. D'après les Bollandistes qui en apportent les preuves, ce miracle se renouvela bien des fois depuis le XII[e] siècle jusqu'au XVII[e] siècle, époque à laquelle ils écrivaient. Tel est le motif pour lequel *sainte Agathe* est invoquée *contre les incendies.*

Dans le rituel du diocèse de Clermont et Moulins (sans date), on trouve la bénédiction du pain et d'autres objets, en la fête de *sainte Agathe* pour *préserver de l'incendie* :

OREMUS

Domine Jesu Christe, Fili dei vivi, qui es panis vivus, qui de cœlo descendisti, benedic † et sanctifica † hos panes, fructus, cœreos, aquam, vinum, oleum, et cætera hic posita in honorem beatæ AGATHÆ, *virginis et martyris tuæ apportata, et concede per intercessionem ejusdem virginis et martyris, ut ubicumque contra* IGNEM COMBURENTEM, *missa vel posita fuerint, illicò* IGNIS *evanescat, et penitus extinguatur.*

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes le pain vivant, qui descendez du ciel, bénissez et sanctifiez ces pains, fruits, cierges, eau, vin, huile et tous les objets ici placés et apportés en l'honneur de la Bienheureuse vierge *Agathe* et votre martyre et accordez-nous, par l'intercession de cette même vierge et martyre, que partout où ils seront placés ou envoyés contre *les flammes de l'incendie,* aussitôt le feu s'évanouisse et soit éteint entièrement.

On trouve dans le même rituel une autre bénédiction du *pain* qui se fait hors la messe, le même jour de sainte Agathe et qui indiquerait que *sainte Agathe* était aussi invoquée *contre la foudre et la tempête.*

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus qui cœlum et terram fundasti, et de nihilo cuncta creasti, quique civitatem Catanensium per meritum,

PRIONS

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez fondé le ciel et la terre et avez tout créé de rien, et qui avez voulu délivrer la ville de Catane

beatæ AGATHÆ, *virginis et martyris tuæ, et per velum ejus ante positum à* FLAMMIS IGNIUM *liberare voluisti; te supplices deprecamur, ut per intercessionem et meritum prælibatæ virginis et martyris tuæ benedicere† digneris hunc panem in honorem ipsius præparatum, sicut tu benedixisti quinque panes in deserto, ut omnes qui eum accepturi sunt, à* FULGURE *et* TEMPESTATE *et ab omni periculo* INCENDII *præsentis vitæ et æternæ liberari mereantur; qui vivis, etc.*

des flammes de l'incendie par le mérite de la bienheureuse *Agathe* votre vierge et martyre, et par son voile, opposé au feu, nous vous demandons en suppliant, par l'intercession et le mérite de la même vierge votre martyre, de daigner bénir ce pain préparé en son honneur, comme vous avez béni les cinq pains dans le désert, afin que tous ceux qui l'auront reçu méritent d'être délivrés de la *foudre* et de la *tempête* et de tout *péril du feu* dans la vie présente et dans la vie éternelle.

Le missel de Saint Etienne de Toulouse (1524) donne également cette formule de bénédiction du pain *contre l'incendie.*

Benedic, Domine, creaturam istum panis ut sit remedium salutare humani generis: et presta per invocationem tui nominis, et per merita beatissimæ Agathæ virginis et martyris tuæ ut quicumque sumpserint ex eo vel in domo sua habuerint; sanitatem animæ et corporis tutelam recipiant; atque AB IGNIS INCENDIIS *liberentur.*

Bénissez, Seigneur, ce pain que vous avez créé afin qu'il soit un remède salutaire pour le genre humain: et faites que, par l'invocation de votre nom et par les mérites de la bienheureuse *Agathe,* votre vierge et martyre, quiconque en aura pris ou en gardera dans sa demeure, reçoive la santé de l'âme et la sauvegarde du corps et soit protégé *contre les Incendies.*

Autre formule de la bénédiction du pain *contre l'incendie* tirée du *Missale juxta ritum ecclesiæ sancti Pauli Lugdunensis,* Lugduni 1556. (Se trouve aux archives de la préfecture de Lyon).

Deus qui omnipotentia tuâ omnia de nihilo creasti, qui rubrum Moysi igne accensum illesum ostendisti, tuum populum Israeliticum nocte, igne illuminasti, tres pueros igni damnatos in Babylone liberasti: qui etiam AGATHAM *famulam tuam à flamma ignis eripuisti, quique per virtutem unigeniti filii tui domini nostri Jesu Christi* AGATHÆ *virgini et martyri tuæ gratiam superandi ignis tormenta contulisti, et per ejus digna merita, paganos tuæ majestatis ac potentiæ ignaros atque noxios, ad tuam potentiam manifestandam à sævissima ignis flamma eripiens, per ipsius gloriosæ virginis et martyris tuæ invocationem salvasti: concede nobis famulis tuis commemorationem dictæ martyris tuæ facientibus, ipsius merita postulantibus nobis suffraganda, ut per gratiam et virtutem ipsius Domini nostri Jesu-Christi, qui quinque panes benedixit in deserto, de quibus quinque millia hominum saturati sunt, ita et benedicere † digneris hunc* PANEM *et dare virtutem superandi imminentem* IGNIS FLAMMAM, *et ad ejus potentiam famulos tuos in te credentes, eorumque substantias et bona liberari; ut ubicumque fuerit in nomine tuo, et memoria beatæ* AGATHÆ *virginis et martyris tuæ positus, et ibi flamma vel ignis urens, ulterius nil procedere aut nocere valeat; sed tibi domino et creatori suo obsequens imminere et consumere penitus cesset, per virtutem ejusdem Domini nostri Jesu Christi, qui venturus est judicare vivos et mortuos et sæculum per ignem. Amen.*

Dieu qui, par votre toute puissance, avez tout créé de rien, qui avez montré à Moyse le buisson enflammé sans être consumé, qui, la nuit, avez éclairé votre peuple d'Israël par une colonne de feu, qui, à Babylone, avez délivré les trois enfants condamnés au feu, qui avez aussi arraché des flammes votre servante *Agathe,* et qui par la puissance de votre fils unique Notre Seigneur Jésus-Christ avez conféré à *Agathe,* votre vierge et martyre, le privilège de triompher des supplices du feu, qui enfin, par ses dignes mérites, arrachant aux flammes d'un feu destructeur pour manifester votre puissance, les payens pervers et ignorants de votre pouvoir et de votre majesté, les avez sauvés par l'intercession de cette glorieuse vierge, votre martyre: accordez à vos serviteurs, faisant mémoire de cette martyre et demandant l'appui de ses mérites, de daigner, par la grâce et la vertu de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui a béni cinq pains dans le désert et en a rassasié cinq mille hommes † bénir ce pain et lui donner la vertu de surmonter les flammes menaçantes et par ce pouvoir sauver avec tous leurs biens vos serviteurs croyant en vous, de telle sorte que partout où il aura été déposé en votre nom et en mémoire de *sainte Agathe,* votre vierge et martyre, la flamme ou le feu destructeur ne puisse nuire ou s'avancer au-delà; mais que, obéissant à vous, son maître et son créateur, il cesse entièrement de menacer ou de détruire, par la vertu du même Seigneur Jésus-Christ, qui doit venir juger les vivants et les morts ainsi que le siècle par le feu.

Dans le *Manuale benedictionum selectissimarum*, etc. p. 60, on trouve la bénédiction des *billets* qui préservent de l'incendie :

Benedictio Schedularum in eodem festo sanctæ Agathæ

Prius scribantur super parvas schedulas sequentia verba.

Mentem sanctam † spontaneam † honorem Deo † et patriæ liberationem.

IGNIS *à læsura, protege nos* AGATHA *pia.*

Quæ schedulæ sic scriptæ benedicantur hoc modo.

℣. *Adjutorium nostrum, etc.*

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus, qui meritis beatæ AGATHÆ, *virginis et martyris tuæ, apparitione angelicâ tabulam marmoream hoc versiculo inscriptam :* « Mentem sanctam, spontaneam, honorem Deo, et patriæ liberationem », *ad caput ejusdem virginis et martyris tuæ posuisti, quam populus paganus contra irrumpentem* IGNEM *adhibuit, eumque fugavit, et illæsus permansit : dignare per tuam clementiam et gratiam bene † dicere et sancti † ficare has eodem versiculo insignitas schedulas : et concede propitius, ut populus tuus fidelis precibus et intercessione ejusdem virginis et martyris tuæ* AGATHÆ *fugare possit et fugere nocumentum omne, et periculum non solùm* IGNIS TEMPORALIS, *sed etiam ignis æternalis. Et in quocumque loco affixæ fuerint hæ benedictæ, et signo sanctæ crucis † tuæ insignitæ schedulæ, eumdem ab omni* INCENDIO *præservent : ubi verò in noxiam flammam injectæ fuerint, ibidem per altissimam potentiam tuam, et per merita sanctissimæ* AGATHÆ *sponsæ tuæ* FLAMMAM *omnem dissipent noxiumque* INCENDIUM *prorsus disperdant. Per Dominum etc...*

Antiph. *Paganorum multitudo fugiens ad sepulchrum* VIRGINIS *tulerunt velum ejus contra* IGNEM, *ut comprobaret Dominus, quod à* PERICULIS INCENDII *meritis* B. AGATHÆ *martyris suæ eos liberaret.*

Hæ schedulæ super luminaria affigantur, et tempore incendii alligatæ lapidi bona fide in ignem projiciantur.

Bénédiction des billets en la même fête de sainte Agathe.

On écrit d'abord sur de petits billets les paroles suivantes :

Ame sainte † dévouée † honneur de Dieu † et protection de la patrie.

Sainte Agathe, protégez-nous contre toute atteinte du feu.

Ces billets ainsi écrits sont bénits de cette façon.

℣. *Notre secours,* etc.

PRIONS

Dieu tout puissant et éternel qui, en considération des mérites de la bienheureuse *Agathe,* votre vierge et martyre, avez placé par la main d'un ange près de la tête de cette même vierge et martyre, une tablette de marbre portant cette inscription : Ame sainte, dévouée, honneur de Dieu et protection de la patrie, que le peuple payen a employée contre l'invasion du feu, l'a ainsi arrêté et est resté sain et sauf : daignez par votre grâce et votre bonté bénir † et sanctifier † ces billets portant la même inscription : et faites avec bonté que votre peuple fidèle, par les prières et l'intercession de cette même *Agathe,* votre vierge et martyre, puisse éviter et repousser au loin tout ce qui est nuisible, ainsi que le danger, non seulement du *feu temporel,* mais aussi du feu éternel ; faites aussi que ces billets bénis et marqués du sceau de votre sainte croix préservent de *tout incendie* les lieux où ils sont apposés ; faites également que, jetés dans les flammes dévorantes, ils dissipent tous les feux et éteignent complétement le fléau de l'incendie, par votre très haute puissance et par les mérites d'*Agathe,* votre épouse très sainte par le seigneur, etc.

Antiphone. La multitude des payens courant au sépulcre de la vierge, s'arme de son voile contre le feu, afin que le Seigneur montrât qu'il les délivrait du danger de *l'incendie* par les mérites de sa martyre *sainte Agathe.*

Ces billets doivent être apposés sur le seuil des portes et, au moment de l'incendie, après avoir été attachés à une pierre, jetés dans le feu avec une foi sincère.

Sainte Agathe délivra aussi Catane dans plusieurs circonstances de l'invasion de *la peste*, de *la famine* et *des attaques de ses ennemis*. La tablette de marbre dont nous avons parlé plus haut, apportée à Crémone, était un préservatif non seulement *contre les incendies*, mais encore *contre les orages* et *contre la foudre*, comme l'indique l'oraison citée plus haut. La Mère de Blémur (*Vie des Saints*, 5 février) ajoute « quand on appréhende la *stérilité des fruits*, quand on a besoin de la *pluie* et du *beau temps*, l'intercession de la sainte pourvoit à tout ». D'où il résulte que *sainte Agathe* est invoquée dans *toutes les calamités* et toutes les néces-

sités publiques, sortout comme *libératrice de la patrie*, comme on le voit dans l'oraison de son office récitée à Placentia dans le Guipuscoa (Espagne) où se trouvaient des reliques de la sainte, (Bollandistes, t. I. Février p. 633.)

OREMUS

Da nobis, quæsumus, omnipotens et misericors Deus, cum B. AGATHA *mentem sanctam sortiri et spontaneum tibi honorem tribuere ; et ut ejus præcibus, quæ etiam* PATRIÆ LIBERATIONEM *obtinuit, æternæ beatitudinis patriam liberi ingrediamur. Per Dominum etc.*

PRIONS

Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout puissant et miséricordieux, d'acquérir, à l'imitation de la *B. Agathe* la sainteté de l'esprit, de vous rendre honneur dans la plénitude de notre volonté et par les prières de celle qui obtint la *délivrance de sa patrie* d'entrer librement dans la patrie de la félicité éternelle. Par Notre Seigneur, etc.

Sainte Agathe est invoquée *contre les maux de seins* à cause du supplice qu'elle eut à souffrir et qui est indiqué plus haut ; nous allons expliquer l'origine du patronage réclamé *par les nourrices*. D'après le récit de Maurice, évêque de Catane, et cité par les Bollandistes (volume de février, p. 637), les reliques de *sainte Agathe* furent transférées à Constantinople vers 1040, à la suite d'une expédition envoyée en Sicile par l'empereur d'Orient ; mais, dans l'année 1226, *Agathe* apparut plusieurs fois à *Gislebert,* officier de la maison de l'Empereur et lui ordonna de rapporter son corps à Catane où elle subit le martyre. Gislebert s'adjoignit un autre compagnon du nom de Goscelin et après avoir enlevé les reliques et surmonté de grands obstacles, ils abordèrent sains et saufs à Tarente. Là, ayant sorti les reliques de la caisse qui les renfermait pour les replacer dans un meilleur ordre, ils laissèrent par mégarde, au bord d'une fontaine, *la mamelle de la sainte*. Après leur départ, une honnête veuve vint avec une petite fille qu'elle nourrissait encore pour laver son linge ; après s'être acquittée de cette besogne, elle s'endormit profondément. L'enfant, par un instinct naturel, en se traînant avec les pieds et les mains, comme elle en avait l'habitude, pour trouver le sein de sa mère, rencontra *la glorieuse mamelle de la sainte*, elle la saisit avec ses lèvres et en tira un lait d'une douceur incomparable. Pendant ce temps-là, *sainte Agathe* apparaissant à la mère, la prévint de ce qui se passait. Celle-ci s'étant levée précipitamment et ayant vu la mamelle dans la bouche de sa fille, se hâta de prévenir l'évêque qui vint en procession avec tout son clergé et tous les fidèles dans l'endroit où se trouvait encore la petite fille ; mais on ne put lui faire abandonner la mamelle, ni par les caresses ni par la force ; et ce ne fut qu'après avoir imploré *sainte Agathe* processionnellement, en chantant : *Sainte Agathe, priez pour nous*, que l'enfant la laissa tomber entre les mains du prêtre qui la portait entre ses bras.

A Langon (Ille-et-Villaine) existe une chapelle sous le vocable de *sainte Agathe* où *les nourrices atteintes de maladies de sein* viennent en pèlerinage pour invoquer *la sainte* (1) A *Jouvent-le-bas* (Haute-Saône), *les jeunes femmes* vont également en pèlerinage dans une grotte appelée « trou-de-la-Roche-Sainte-Agathe » (2). Dans le calendrier de Saragosse (1876) *sainte Agathe* est ainsi caractérisée :

Abogada del mal de Pechos e incendios
Avocate dans les maux de seins et dans les incendies.

(1) *Dictionnaire des communes* de JOANNE.
(2) *Dictionnaire des Pèlerinages.* MIGNE.

Un cantique castillan (Gozos), s'exprime ainsi sur *sainte Agathe :*

A los demonios vinceis ; *De* TERREMOTOS *librais* ; FLUJOS DE SANGRE *curais* ; LOS INCENDIOS *deteneis* ; *Vale contra todo mal* *Vuestra intercession sagrada.*	Vous vainquez les démons ; Vous délivrez des *tremblements de terre.* Vous guérissez le *flux de sang* ; Vous éteignez les *incendies* ; Votre intercession sacrée Est puissante contre tout mal.
Las mugeres, que os imploran *En* LOS MALES DE SUS PECHOS *Viendolos por vos desechos* *Por su medica os adoran.* *Dadlas socorro puntual* *De sus penas apiadada.*	Les femmes qui vous implorent En voyant leurs *maux de seins* Détruits par votre intercession, Vous honorent comme leur médecin. Donnez-leur un prompt secours, Prenant leurs peines en commisération.

Sainte Agathe était patronne des *tisserands* à Rome. La confrérie se réunissait à Sainte-Marie-des-Anges. D'après la tradition populaire, *Agathe*, étant encore enfant, aurait appris l'art du *tisserand* et, pour éluder les importunités de sa mère qui voulait absolument la marier, elle s'était tissée un voile qu'elle défaisait sans cesse.

A Saint-Désiré (diocèse de Moulins) *sainte Agathe* est la patronne des *bergères*. Elles apportent des baguettes, les font toucher à la statue de la sainte et se prétendent puissamment armées contre les loups.

DICTONS SUR SAINTE AGATHE

A la sainte Agathe sème ton oignon
Fut-il dans le glaçon.

A la sainte Agathe
L'hiver se hâte.

A la sainte Agathe, si l'eau coule dans le ruisseau,
Le lait coule dans la chaudière.
(Basses-Alpes.) P. A.

Les nuages d'orage de sainte Agathe indiquent la grêle pour l'été, d'où elle a le surnom de Mère des Prigouls. (Ariège.) P. A.

Quand pour la sainte Agathe il pleut,
Le maïs croit sur les pierres.
(Gers).

Dans les Hautes-Alpes, on dit :
A santo Agateto
Pren ta bouteto
Vaï ten à ta vignetto
Si l'y vas pas travailla
Vaï te li gousta.

A sainte Agathe,
Prends ta petite bouteille,
Va-t-en à ta vigne,
Si tu n'y vas pas travailler,
Vas-y gouter.

Sem' des ognons el jour ed' sainte Agathe
Is d'viendront gros comme el cul d'eine gate.
(Amiénois.)

(*Actes des Martyrs.* — *Bollandistes.* — FERRARIUS.)

SAINTE CALAMANDE, VIERGE ET MARTYRE

Invoquée pour obtenir la Pluie.

On ne sait rien sur *Calamande*, si ce n'est qu'elle est honorée d'une manière particulière à Calaffa en Catalogne. Là, elle a un autel qui lui est dédié et sur lequel est placée sa statue, une palme à la main. Dans une cavité de cette statue se trouvent des reliques de la sainte. On possède également d'elle un beau portrait. On célèbre sa fête avec une grande piété et tout le clergé et les magistrats tiennent à honneur, ce jour-là, de suivre en procession sa statue qui est portée avec une grande solennité. Toutes les fois que le pays est désolé par la *sécheresse*, on obtient toujours, par l'intercession de *sainte Calamande*, la pluie qui change la stérilité des champs en une véritable abondance.

Quelques auteurs croient que *sainte Calamande* était une des compagnes de sainte Ursule, mises à mort par les Huns, près de Cologne.

Un cantique catalan s'exprime ainsi sur l'invocation qui lui est adressée :

Puig vos logran del Senyor	Puisque vous obtenez du Seigneur
Ros *y* PLUJA *copiosa,*	La *Rosée* et la *Pluie* en abondance,
CALAMANDA *gloriosa !*	Glorieuse *Calamande !*
Donannos vostre favor.	Accordez-nous votre faveur.

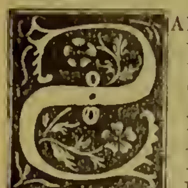
(*Bollandistes. — Grande vie des Saints* de PLANCY).

SIX FÉVRIER

SAINT VAAST (1), ÉVÊQUE D'ARRAS

VIe ET VIIe SIÈCLE. — 639.

Invoqué pour les Maux d'yeux, pour les Enfants qui ont de la peine à marcher et pour les Foulons



SAINT VAAST, d'après les anciens hagiographes, était né sur les limites du Limousin et du Périgord, au château de Corbefin. Ses parents sont inconnus. Il exerçait le saint ministère à Toul, au moment où Clovis traversait triomphalement cette ville, après la journée de Tolbiac. La réputation de sainteté de *saint Waast* était déjà si grande que sainte Clotilde n'hésita pas à le placer auprès de son royal époux pour l'instruire des vérités de notre religion et pour extirper de son esprit les derniers germes de l'idolâtrie et de l'arianisme.

Il fut chargé d'accompagner le roi jusqu'à Reims où il se rendait pour recevoir le baptême. Au moment où ils traversaient l'Aisne, *un aveugle averti du passage du saint, vint se jeter à ses genoux, en le suppliant de le guérir. Saint Waast ayant formé le signe de la croix sur ses yeux, l'aveugle fut guéri immédiatement en présence du roi et de toute la cour.* Ce miracle confirma Clovis dans la foi et prédisposa plusieurs de ceux qui l'accompagnaient à suivre son exemple. En effet, arrivé à Reims, le roi fut solennellement baptisé par saint Remi et trois mille gentilshommes reçurent le baptême le même jour.

En partant de Reims, Clovis y laissa *saint Waast* pour la consolation de saint Remi et pour l'édification de toute la Champagne. Humble, charitable, savant et sobre, *saint Waast* guérissait souvent les malades avec un signe de croix, parcourait les villages pour instruire les paysans et obtenait le plus grand succès avec ses instructions familières. Un jour, ayant reçu la visite d'un de ses amis, il voulut lui faire goûter son vin et ordonna à un valet d'en aller chercher à la cave ; mais celui-ci trouvant le tonneau entièrement vide, en avertit saint Vaast tout bas ; alors le saint élevant son cœur à Dieu, par une courte prière, renvoya à la cave le valet qui trouva le tonneau plein jusqu'à l'orifice et il lui recommanda de garder le silence sur ce fait miraculeux.

Pendant que la réputation de *saint Waast* grandissait toujours, saint Remi pensa que tant de vertus devaient produire leurs fruits sur un

(1) Ou *Gaston* (de *Gast* hote ou chef de tribu) ou *Waast*, ou *Vat* ou *Vedaste* (Vedastus.)

plus grand théâtre et après l'avoir ordonné évêque l'année 510, il l'envoya prêcher la parole de vie dans la ville d'Arras. Ce siège épiscopal avait été particulièrement ravagé par le payen et perfide roi des Huns. Au milieu des ruines amoncelées et des cavernes servant de repaires aux bêtes sauvages, croissaient d'épais buissons d'épines. A la porte de cette cité *Waast* rencontra deux hommes pauvres et infirmes : *un aveugle et un boîteux* ; après qu'il eut imploré le secours divin, tous deux retournèrent chez eux parfaitement guéris et rendant grâce à la céleste bonté.

Le serviteur de Dieu trouva bientôt les ruines de l'ancienne église, et pendant qu'il gémissait sur tous les fléaux que les péchés de ce pauvre peuple avaient attirés sur lui, un ours gigantesque s'élança de son repaire, *saint Waast* avec un signe de croix le força à s'éloigner, en lui enjoignant de ne jamais franchir les bords du Crinchou.

Par des prédications assidues, *saint Waast* amena le peuple à la connaissance de la vraie lumière ; il éleva des églises, il créa des paroisses dont la direction était confiée à des prêtres et à des diacres, et là où il n'y avait que des cavernes de voleurs ou des repaires de bêtes féroces, il construisit des maisons de prières.

Un noble franc, Ocynus, avait invité à la même table le roi Clotaire avec *saint Waast* qui, selon sa coutume ordinaire, fit le signe de la croix en entrant dans la maison. A l'instant les vases qui devaient servir à table se brisèrent en mille pièces et toutes les liqueurs se répandirent sur le pavé.

Comme le roi et ses leudes étaient effrayés à la vue de ce miracle, le saint leur expliqua que les liqueurs répandues avaient été offertes aux idoles et que les démons, hôtes de ces vases, avaient été contraints de les abandonner par la puissance du signe de la croix. A la suite de cet événement surnaturel, plusieurs des assistants se convertirent et demandèrent le baptême.

Après avoir gouverné le diocèse pendant quarante ans environ, *saint Waast*, averti qu'une colonne de lumière très brillante apparaissait sur le faîte de sa maison, comprit aussitôt que c'était l'annonce de sa mort, et réconforté par le saint viatique, il rendit son âme à Dieu.

Pendant sa vie le saint avait souvent répété que toute cité doit être l'habitation des vivants et non des morts ; aussi lorsqu'on voulut lever le corps pour l'enterrer dans l'église de la sainte Vierge, où de son vivant *Vaast* exerçait les fonctions pontificales, personne ne put remuer le cercueil. Il fallut prier longtemps pour obtenir du Saint qu'il permît de déposer son corps dans le lieu disposé par la piété des fidèles. En 667 *saint Vaast* apparut à son successeur, saint Aubert, et lui indiqua de transporter son corps dans une petite chapelle qu'il avait fait construire de son vivant, en l'honneur de saint Pierre, et qui devint ensuite l'église du monastère de *Saint-Vaast*, fondé par le même saint Aubert. Saint Aubert avait été aidé dans cette pieuse mission par saint Omer, évêque de Thérouanne, vieillard aveugle qui avait recouvré la vue au moment de la translation. Mais ce saint évêque redoutant pour son salut la distraction des objets extérieurs, demanda à *saint Vaast* d'être rendu à son premier état ; ce qu'il obtint par l'intercession du Saint. En 880, les reliques de *saint Vaast* furent transportées à Beauvais à la suite de l'invasion des Normands, et douze années après furent rapportées à Arras par l'évêque Grégoire qui avait été prieur de l'Abbaye de *Saint-Vaast*.

Les invocations adressées à *saint Vaast* pour *les Maux d'yeux* sont suffisamment justifiées par les nombreuses guérisons opérées par le Saint pendant sa vie et après sa mort.

Le Père Cahier a constaté qu'il est invoqué dans l'Artois et dans la Picardie pour *les enfants qui ont de la peine à marcher ;* mais sans expliquer d'une manière admissible les motifs de cette invocation qui reposerait sur un mauvais calembourg tiré du nom du Saint ainsi écrit par le savant Jésuite : « *Vat* ». Il indique également *saint Vaast* comme patron des *ouvriers foulons* à Valenciennes, sans indiquer l'origine de ce patronage.

(Petrus de Natalibus. — Du Saussaye. — Molanus. — Collin. — Ribadaneira. — La mère de Blemur, etc...)

SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE

IVe siècle. — 304.

Patronne des jeunes Epoux, Jardiniers, Fleuristes, Brasseurs et des Femmes en couches.

Dorothée était issue d'une noble famille et surpassait en beauté et en vertus toutes les jeunes filles du pays ; aussi le proconsul Saprice, gouverneur de la province, conçut-il pour elle une violente passion. Comme il la demandait en mariage à ses parents, *Dorothée* répondit avec résolution *qu'elle était fiancée à Jésus-Christ et qu'elle ne voulait point d'autre époux. C'est là certainement l'origine de son patronage des jeunes époux.* Saprice furieux ordonna qu'on la jetât dans un tonneau rempli d'huile bouillante. Mais elle n'en éprouva aucun mal, au contraire elle était là comme dans un bain de parfums, dit la *Légende Dorée. C'est sans doute ce tonneau qui a fait prendre Dorothée pour patronne par les Brasseurs*, eux qui, dans leurs exploitations, se servent continuellement de *tonneaux*.

Après avoir été étendue sur le chevalet, après avoir été battue de verges et déchirée par des ongles de fer, elle fut mise entre les mains de deux sœurs qui avaient renié le Christ par crainte de la mort ; mais elle les convertit de nouveau et Saprice les fit brûler ; puis de guerre lasse il condamna *Dorothée* à avoir la tête tranchée. Comme on la menait au supplice, un procureur nommé Théophile lui demanda par dérision de lui *envoyer des fleurs et des fruits du jardin de son époux.* Avant qu'on lui tranchât la tête, elle pria Dieu pour tous les assistants et *lui demanda d'accorder une prompte délivrance aux femmes en couche qui solliciteraient son intercession*, et lorsqu'elle tendait la tête au fer du bourreau, un enfant parut tout à coup *portant dans une corbeille trois roses et trois pommes*, et elle le pria de les porter à Théophile. Elle reçut la mort l'année 304, le 6 février.

On était en hiver, un froid glacial se faisait sentir ; quand l'enfant *remit les fleurs et les fruits* à Théophile, il fut tellement ébranlé par ce prodige qu'il se convertit et obtint lui-même la couronne du martyre. *Ces fleurs et ces fruits* ont donné l'idée aux *Jardiniers* et aux *Fleuristes* de prendre *sainte Dorothée* pour leur patronne. La prière qu'elle adressa à Dieu avant de mourir, et *particulièrement pour les femmes en couches*, est l'origine des *invocations qui sont adressées* par ces dernières à la Sainte, surtout en Allemagne, comme le prouve la prière suivante,

tirée des fragments d'un livre dont j'ai déjà parlé et dont je n'ai pu jusqu'à ce jour découvrir le véritable titre :

O Allmachtiger Gott ! sihe auf dieletzte bitt deiner H. Dienerin DOROTHEŒ *durch welche sie vor ihrer enthauptung dren gnaden von dir begehret umd auch erlangt nemlich dasz werihre marter mit einer andachtigen gedacht num wird bechven vor aller zeitlichen scham und spott befre yetbleibe inder todts stund uber seine sund eine wahre reu erwecke und die gebahrenden zu einer glück seeligen geburt gelaugen mogen diese dreyfache gnad verleihe uns. O Gott ! in diesem tränem-thal zu geniessen. Amen.*

Dieu tout-puissant ayez égard à la dernière prière que vous fit votre sainte servante *Dorothée* avant sa décapitation pour obtenir trois grâces, c'est-à-dire que tous ceux qui honoreraient pieusement son martyre seraient délivrés de toute honte et de toute confusion temporelle, qu'ils obtiendraient à l'heure de la mort une véritable contrition de leurs péchés, et que les *femmes en couches* soient délivrées heureusement. Accordez, ô Dieu, cette triple grâce dans notre vallée de larmes.

La ville de Rome possède le corps de *sainte Dorothée* dans l'église de son nom au-delà du Tibre. Tous les ans, le six février, le jour de sa fête, disent Collin de Plancy et Daras, en souvenir du miracle qui a converti Théophile, on bénit des pommes et des roses, que le Pape envoie aux chrétiens qu'il veut honorer. *Sainte Dorothée* offre le type le plus gracieux aux artistes. Elle est représentée ordinairement tenant à la main ou au bras une corbeille ou un panier de fleurs et de fruits en mémoire de la conversion de *Théophile* (1).

(*La Légende Dorée*).

SAINT AMAND, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT (2)

VIIe SIÈCLE. — 679.

Patron des Marchands de boissons, Brasseurs, Marchands de vin, eau-de-vie et liqueurs, Cabaretiers, Marchands de cidre et poiré, Limonadiers, Cafetiers, Distillateurs, Vinaigriers et Moutardiers.

Amand naquit le 7 mai 594, non loin de Nantes, de parents distingués. Quand il eut l'âge de raison, sentant le désir de se consacrer à Dieu, il vint dans l'île d'Oye où se trouvait un monastère de religieux célèbres par leurs vertus et leur charité. Ce fut là que, par sa prière, il força un

(1) Au XIIe siècle *Douai* possédait une confrérie de *sainte Dorothée* qui avait été fondée en 1663 et se maintint jusqu'en 1797. Le jour de la fête de la sainte, les confrères, dont le nombre était fixé à douze et qui chaque année nommaient *un Prince*, assistaient à la messe et aux offices avec un bouquet de fleurs naturelles à leurs boutonnières; mais, par une décision de 1737, le bouquet fut remplacé par dix pots de fleurs contenant chacun trois oignons, ou plantes, ou fleurs, que chaque confrère était tenu d'envoyer l'avant-veille de la fête chez les Récollets Anglais où était le siège de la confrérie.

Dans les réunions qui avaient toujours lieu le 6 février de chaque année, lorsque ce jour ne tombait pas le mercredi des cendres, on décidait quel était le nombre d'oignons que l'on ferait venir, soit de Marseille, soit de Toulon ou de Bruxelles, et le Prince chargeait un des membres de se les procurer aux frais communs de la confrérie. Les fleurs que l'on faisait venir en grande quantité, étaient partagées également entre tous les confrères. C'était d'ordinaire des *oignons de royales-Constantinople, des Jabuses* ou *totus-albus, des francs passe-tout blancs ou bleus, des passe-tout impériales, des œillets, des renoncules rouges, jaunes* ou *blanches, des hyacinthes.*

Le 27 janvier 1790, les Etats généraux obligeant chacun à porter son argenterie à la Monnaie, la confrérie fit vendre la statue de sainte Dorothée qui était en argent et en fit distribuer le prix aux pauvres de Douai.

(*Histoire de l'ancienne confrérie d'amateurs de fleurs, établie aux Récollets Anglais, à Douai, sous le vocable de sainte Dorothée.* — CHer AMÉDÉE DE TERNAS, Douai, 1870).

(2) *Trajectum ad Mosam.*

énorme serpent à abandonner son repaire pour disparaître aussitôt dans les profondeurs de la mer ; mais bientôt son père voulant l'empêcher d'entrer dans la vie religieuse, le menaça de le déshériter. Cette perspective d'être privé des biens de ce monde, ne devait avoir aucune influence sur *Amand* qui déjà les méprisait profondément. Aussi, après s'être réfugié à Tours, après avoir été admis au nombre des religieux de cette ville et enfin après y avoir reçu la tonsure cléricale, il vint trouver à Bourges l'évêque saint Austregisile et son disciple saint Sulpice le pieux. Tous ensemble ayant consulté le Seigneur, il fut résolu qu'*Amand* renfermé dans une cellule sur les remparts de la ville, y mènerait la vie des reclus, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'employer à l'œuvre à laquelle il le destinait. Ce fut pendant les quinze années qu'il passa dans la retraite et dans la pénitence, qu'il fut enfin ordonné prêtre. Il avait environ trente-trois ans lorsque Dieu l'appela à Rome pour lui manifester sa vocation. Un soir qu'il était agenouillé devant le portail de la basilique de saint Pierre, le prince des Apôtres lui apparut et lui commanda de retourner en France pour évangéliser les peuples encore enveloppés dans les ténèbres du paganisme. *Amand* obéit immédiatement, mais à peine de retour à Bourges, les prélats du royaume demandèrent qu'il fût sacré évêque régionnaire, dignité qui lui conférait en dehors des limites d'un diocèse, le pouvoir d'évangéliser les peuples encore dans l'idolâtrie. Revêtu de cette autorité, il parcourut le Brabant, la Flandre ; en Austrasie ayant fait des remontrances à Dagobert, qui menait une vie déréglée, il fut forcé de quitter ce royaume. C'est alors qu'il se dirigea vers les Etats de son frère Caribert, et qu'il porta la lumière de la foi dans la Gascogne et aux Monts Pyrénées. Pendant ce temps-là, une maladie fit rentrer Dagobert en lui-même, et Dieu l'ayant comblé de ses grâces en lui donnant un fils, il fit rappeler *Amand*, lui demanda pardon de l'injure qu'il lui avait faite et le supplia de baptiser son fils Sigebert. Après avoir accompli cette tâche, il se remit de nouveau en route et évangélisa Gand et Noyon, malgré les affronts, les insultes et les dangers qu'il rencontrait à chaque instant sur son passage. Arrivé à Tournay, il opéra un miracle qui lui fut du plus grand secours pour la mission qu'il poursuivait avec la ténacité d'un apôtre. Le gouverneur, au nom du roi des Francs, Dotton, malgré les instances d'*Amand*, avait fait pendre un homme accusé de brigandage. Notre Saint après avoir transporté dans sa demeure le cadavre du supplicié le ressuscita.

Vers 649, *Amand* cédant bien malgré lui aux instances du roi Sigebert, du clergé et du peuple, fut élevé à la dignité d'évêque de Maëstricht dont il se démit après trois années d'exercice pour reprendre sa première vocation. Il fit un second voyage à Rome et reçut le meilleur accueil du pape saint Martin. A son retour d'Italie, il alla visiter les nombreux monastères qu'il avait fondés et se chargea en particulier de celui d'Elnon, qu'il avait choisi pour le lieu de sa sépulture. Il en fonda beaucoup d'autres dans les Pays-Bas et dans les diocèses, provinces de France. Ainsi il en fit bâtir un dans le diocèse de Bourges qui a porté son nom, comme la ville qui s'y est formée.

Saint Amand a fait tant de miracles dans sa vie que son historien dit que le jour lui manquerait plutôt qu'une si ample et si riche matière. Réduit à ne plus sortir d'Elnon, il mourut le 6 février 679 dans ce monastère où il fut enterré seize ans après. Son corps fut placé dans une

belle église nouvellement bâtie qui fut dédiée le même jour en son honneur et qui a donné le nom de *Saint Amand* à l'abbaye et à la ville.

Aucun des actes de la vie de *saint Amand* ne paraît justifier le patronage invoqué auprès de lui par les *Marchands de boissons et les autres professions qui s'y rattachent*. Dans la donation faite par Dagobert du terrain destiné à la fondation de l'abbaye d'Elnon, le roi appelle bien notre Saint, *Travailleur infatigable de la vigne du Seigneur*, le pape saint Martin Ier dans son diplôme donné à *Saint-Amand*, à l'occasion des privilèges concédés à cette même abbaye, parle également *de ceux qui en vue des récompenses célestes* travaillent à la *vigne du Seigneur* ; mais il est plus rationnel de conjecturer que la renommée des miracles de *saint Amand*, surtout après la résurrection du pendu dont il a été question plus haut, ayant pris des proportions considérables, son nom ne devait être prononcé dans les Flandres qu'avec l'enthousiasme de la foi la plus vive, et que dans ces contrées où la fabrication de la bière est très répandue *les Brasseurs* d'abord ont choisi pour patron un saint qui avait opéré sous leurs yeux les plus grands prodiges, et que les autres *Marchands de boissons* auront suivi leur exemple. Les *vinaigriers* et les *moutardiers* ont revendiqué également ce patronage, les premiers parce que leurs produits s'obtiennent par la fermentation acide du vin, et les seconds, parce que le condiment qu'ils fabriquent est dû à la farine de moutarde délayée avec le moût du raisin.

(*Bollandistes. — Saints de Cambray. — Petits Bollandistes. — Saints de France*).

SAINT ELRIC, PORCHER, OU ALDERIC (ALDERICUS)

Vers 1200.

Invoqué contre la Fièvre et contre l'Asthme.

D'après la tradition, Elric était issu de la race royale de France. Initié de bonne heure à l'étude de l'histoire, il avait remarqué que *saint Lucius*, roi des Iles Britanniques, *saint Richard*, roi des Anglais, *saint Adelard*, parent de Charlemagne, et plusieurs autres, avaient déposé toutes leurs dignités pour embrasser la vie religieuse ou érémitique ou enfin celle de pèlerin. Dans son zèle pieux, il résolut de les imiter et abandonna secrètement la France. Après avoir atteint Tolbiac ou Zulpich, au duché de Juliers, où Clovis gagna la fameuse bataille qui amena sa conversion, il arriva dans une vallée contiguë où se trouvait un monastère de religieuses des Prémontrés, à Fussenich. Il frappa à la porte et fut admis pour garder les *porcs* du couvent. Là, inconnu à tout le reste de la terre, il remplit ces humbles fonctions avec une admirable soumission.

Un jour qu'il était au milieu des champs avec son immonde troupeau, oppressé par les accès d'une fièvre violente et tourmenté par une soif ardente, il supplia une femme qui portait de l'eau de lui permettre d'en boire un peu ; mais elle, lui refusant grossièrement ce qu'il lui demandait, ajouta que, jeune et fort comme il était, il pouvait bien aller plus loin au lieu où elle avait puisé son eau et qu'il en boirait autant qu'il voudrait.

Elric poussant de profonds soupirs, s'adressa à Dieu, source de tout bien ; un ange descendant subitement du ciel, lui prescrivit d'enfoncer

son bâton dans la terre et il en sortit à l'instant une belle fontaine. A l'époque où écrivaient les Bollandistes (1658) l'eau de cette fontaine, très pure et très douce, était souveraine *pour guérir la Fièvre et l'Asthme.* Jacques Polins, frère mineur, dont ils citent le récit tout entier, signale deux guérisons de *la Fièvre* obtenues en 1532 et 1535 par l'intercession de *saint Elric.* Lui-même raconte qu'atteint d'un catarrhe violent en 1538, et brisé par une toux opiniâtre qui attirait le sang à la tête et lui enlevait toutes ses forces, il recouvra la santé après avoir fait à *saint Elric* le vœu de célébrer sa fête chaque année et après avoir bu également de l'eau de sa fontaine.

(*Les Bollandistes*).

SAINTE HILDEGONDE DE MEHREN, DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS

XIIe SIÈCLE. — 1183.

Invoquée contre les Maux de tête et pour les Accouchements heureux.

Hildegonde, fille du comte Herman de Lidberg, avait épousé le comte Lothaire, dans le pays de Cologne. De ce mariage étaient issus deux fils, Herman et Thierry, et une fille Hedwige. Ayant perdu son mari et quelque temps après son fils Thierry, il ne lui restait plus qu'Herman qu'elle vit avec bonheur entrer dans le monastère de Coppenberg. Alors, après avoir fait le pèlerinage de Rome avec sa fille, elle fonda à Mehren près de Nevss, un monastère qu'elle mit sous la règle des Prémontrés. Elle prit le voile avec Hedwige et fut élue Abbesse par toutes les religieuses. Après avoir gouverné le monastère avec la plus grande humilité, elle mourut le 6 février 1183. Ce fut son fils Herman qui fit la cérémonie de ses funérailles. *Sainte Hildegonde* est la patronne de Mehren et de toute la contrée, où son nom est très vénéré. « D'après les Bollandistes *son peigne guérissait ceux qui souffraient de la tête et sa ceinture opérait chez les femmes enceintes un heureux accouchement.* »

(*Les Bollandistes. — Grande vie des Saints* de Plancy et Daras).

SEPT FÉVRIER

SAINT CHRYSOLE, ÉVÊQUE ET MARTYR (CHRYSOLIUS)

IIIe ET IVe SIÈCLE

Invoqué contre la Fièvre



HRYSOLE issu d'une race royale et originaire de la petite Arménie, avait reçu de ses parents qui étaient chrétiens, l'éducation la plus solide et la plus distinguée. On eut bientôt une si haute opinion de son mérite qu'il fut jugé digne, dit l'abbé Destombes, d'être évêque ou archevêque d'une ville de cette même province d'Arménie. Une persécution ayant tout à coup sévi dans l'Asie, *Chrysole* vient à Rome auprès de saint Marcel, qui lui fit le meilleur accueil et lui donna comme gage de son affection une boîte en argent renfermant des reliques de saint Pierre. Envoyé plus tard avec d'autres missionnaires pour évangéliser

les peuples de la Gaule, il se fixa dans cette partie de l'ancienne Belgique Inférieure, située entre l'Escaut et la Lys, au pays Melauthois. *Chrysole* résidait habituellement à Comines (1). Un jour qu'il prêchait dans le village de Verlinghem, il fut surpris et arrêté par des soldats. C'est dans ce lieu qu'après avoir été frappé de verges, un soldat lui abattit le sommet de la tête d'un coup de hache. Il fut laissé gisant par terre et baigné dans son sang ; mais, avec le secours de Dieu, il revint à lui et, prenant la partie supérieure de son crâne abattue par les bourreaux, il retourna à Comines, où il rendit l'âme. Dans ce trajet, le martyr, pressé par une soif dévorante, vit jaillir à ses pieds une source d'eau pure, dont *l'eau* était un *remède très efficace contre la fièvre*.

(*Les Bollandistes,* l'abbé Destombes.)

SAINT PARTHÈNE (PARTHÉNIUS), ÉVÊQUE A LAMPSAQUE DANS L'HELLESPONT

IVe SIÈCLE

Patron des Pêcheurs.

Parthène exerçait la profession de *pêcheur* et distribuait aux pauvres les poissons qu'il avait pris. Expert dans les lettres et doué d'une grande vertu et d'une grande piété, il obtint de Dieu le don de chasser les démons et de guérir les malades. Après avoir reçu la prêtrise, il fut élevé à la dignité d'évêque de Lampsaque par Ascholius, évêque métropolitain de Cyzique. Il fit beaucoup de miracles et entr'autres : il restitua à un malheureux un œil qui avait été crevé par la corne d'un taureau ; il guérit un cancer et rappela à la vie un homme qui avait été écrasé par un char. Après avoir opéré encore d'autres prodiges et s'être signalé par son esprit prophétique, il mourut en paix. Ce n'est pas seulement à cause de la profession qu'il avait exercée, que les *pêcheurs* l'ont choisi pour patron. Dans la saison de la pêche du thon, les pêcheurs apercevaient un grand nombre de ces poissons qui se laissaient approcher facilement ; mais chaque fois qu'ils jetaient leurs filets, ils les retiraient toujours vides. Par une malice du diable, il en était ainsi dans toute la région maritime jusqu'à Abydos. Tous les pêcheurs réunis vinrent trouver le saint homme et le sollicitèrent de prier Dieu à leur intention. *Parthène* lui adressa des prières en pleurant et en jeûnant, et bientôt Dieu lui révéla que cet état de choses était dû à une influence satanique. Sans attendre plus longtemps, *Parthène*, parcourant la région maritime, bénit les eaux de la mer, y jeta du sel, puis ordonna qu'on disposât les filets comme pour une pêche ordinaire, et on fit une pêche si considérable que toutes les pertes du passé furent immédiatement réparées.

(*Ménologe grec. — Bollandistes.*

---

(1) Aujourd'hui département du Nord, à 17 kilomètres de Lille.

SAINT THÉODORE, MARTYR

IVe SIÈCLE

Invoqué dans les combats

Théodore, né de parents chrétiens, dans une ville de Thrace, appelée Euchaïte, vers le Pont-Euxin, portait les armes et commandait un corps de troupes dans l'armée de Licinius, beau-frère de l'empereur Constantin, quand il apprit qu'un affreux dragon paraissait sur un point de la ville et dévorait tout ce qu'il rencontrait. *Théodore* n'hésita pas et, persuadé qu'il en viendrait à bout par la force invincible de la sainte Croix, il aborda le terrible animal, le perça de coups d'épée et le fit piétiner par son cheval. Un certain nombre de payens, émerveillés de cette victoire, se convertirent à la vraie foi. Licinius, en étant informé, vint lui-même pour le voir à Héraclée, et *Théodore* le reçut avec une grande magnificence. L'empereur demanda à *Théodore* quel jour voulait sacrifier aux dieux de l'Empire. Le Saint répondit qu'il fallait lui confier ces dieux quelque temps dans sa maison, afin de se préparer à leur faire des sacrifices en public. Dès qu'il les eut à sa disposition, comme les statues étaient en or et en argent, il les brisa et en distribua les morceaux aux pauvres. A cette nouvelle, Licinius entra dans une grande colère et ordonna que *Théodore* fût livré à toute espèce de tortures ; puis il le fit attacher à une croix sur laquelle on perçait le saint martyr avec une broche. Licinius le croyait mort ; mais, pendant la nuit, un ange survint, le guérit entièrement de ses blessures et le détacha de la croix. Le lendemain, quelle ne fut pas la stupéfaction des centeniers, quand ils le trouvèrent libre et jouissant d'une parfaite santé ! Ils reconnurent alors la divinité de Jésus-Christ, avec quatre-vingts de leurs soldats. Trois cents hommes de guerre furent envoyés pour les passer au fil de l'épée ; mais ils se convertirent également, et une grande multitude de peuple menaçait de suivre leur exemple. De plus en plus exaspéré, Licinius fit trancher la tête de *Théodore*. Son corps fut d'abord transporté à Héraclée, puis à Euchaïte, lieu de sa naissance, qui fut nommé *Theodoropolis*, c'est-à-dire ville de *Théodore*. Il est invoqué *dans les combats* à cause de sa *profession militaire* et aussi à cause du *courage qu'il montra* contre le *Dragon* et au milieu des tortures de son martyre.

(*Ménologe grec. — Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

HUIT FÉVRIER

SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE VERDUN, RELIGIEUX

VIIe SIÈCLE. — 648.

Patron des Boulangers.



Le lieu de la naissance de Paul est encore ignoré. On croit néanmoins qu'il était Français et qu'il quitta la France pour se diriger vers l'Allemagne au pays de Trèves. Dans le trajet, il apprit qu'au milieu des solitudes des Vosges il existait un monastère appelé Tabuley, où l'on pouvait vivre dans une retraite profonde et il vint demander l'hospitalité dans ce

monastère qui était gouverné par un très saint abbé. Celui-ci découvrant lui-même un saint dans la personne de *Paul* n'eut pas de peine à lui persuader de rester avec eux. Il devint bientôt l'exemple de la Communauté non-seulement par ses vertus, mais encore par ses miracles. Voici celui qui lui a valu le *patronage des Boulangers.*

Par humilité et par obéissance, il avait accepté le service de la *Boulangerie* ; un jour qu'il était pressé par le temps il s'aperçut que le pain des Moines ne pourrait jamais être cuit pour l'heure désignée, il enleva néanmoins le feu qui avait été allumé dans le four, il y entra avec son capuchon et après avoir nettoyé l'intérieur, il y disposa le pain pour le faire cuire, en sortit sain et sauf, et le pain fut servi sans retard au réfectoire à l'heure ordinaire.

Après la mort de l'abbé saint Vandelin, *Paul* fut élu à sa place.

Vers l'an 630, Godon, évêque de Verdun, étant mort également, la réputation de sainteté de *Paul* était si grande que le roi Dagobert voulut absolument qu'il vînt s'asseoir sur le siège épiscopal de cette ville. Il fit de grandes réformes dans la cathédrale de Verdun, église si pauvre que l'on n'y avait pás de quoi entretenir des chanoines pour la desservir.

Enfin, après avoir opéré un grand nombre de miracles et administré dignement le spirituel et le temporel de l'Eglise de Verdun, il mourut le 8 février 648. Son corps fut inhumé, selon son ordre, dans l'église qu'il avait fait bâtir sous le nom de *saint Saturnin* et qui depuis s'est appelée *Saint-Paul.*

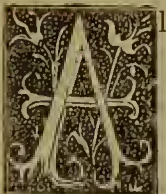
(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

NEUF FÉVRIER

SAINTE APOLLINE, VIERGE ET MARTYRE (APOLLONIA)

IIIe SIÈCLE. — 249.

Invoquée contre les Maux de dents et les Maux de tête.



l'instigation d'un magicien ennemi juré des chrétiens, une cruelle persécution sévissait dans la ville d'Alexandrie. Tous les payens se livraient au pillage et au massacre le plus effréné sur les propriétés et les personnes des fidèles parmi lesquels un certain nombre avait cru devoir prendre la fuite. *Apolline* qui avait gardé sa pureté depuis son enfance jusqu'à un âge déjà avancé, envisageant le martyre avec une sorte de joie, n'avait pas voulu suivre leur exemple, et aussi les persécuteurs ne tardèrent pas à l'arrêter et après l'avoir frappée cruellement au visage et sur les joues, ils lui brisèrent toutes les dents avec des cailloux ; ce fut alors qu'*Apolline* se précipitant à genoux, fit cette prière : « Que ceux qui honoreront pieusement le jour de ma passion et qui « feront mémoire avec dévotion de l'intensité de la douleur que je viens « de ressentir, ne ressentent jamais *ni les douleurs de dents ni les dou-* « *leurs de tête.* » Un ange du Seigneur apparut immédiatement au milieu d'une grande lumière et lui dit : « *Apolline*, ma sœur, ta prière « est exaucée. ».

Ensuite les barbares la traînèrent hors de la ville et la menacèrent de la brûler toute vive, si elle ne renonçait pas à Jésus-Christ ; mais après

leur avoir demandé un peu de temps pour délibérer, poussée par une admirable ardeur de l'amour divin, elle s'élança au milieu des flammes et fut consumée en un instant, comme un véritable holocauste, le neuf février 249.

Sainte Apolline est invoquée dans tout le monde chrétien contre *les Maux de dents*. L'origine de cette invocation se déduit tout naturellement du genre de souffrances qu'elle eut à supporter dans son martyre et aussi de la prière qu'elle adressa à Dieu avant sa mort.

Voici maintenant plusieurs oraisons en diverses langues qui lui sont faites contre ce même mal : la première se trouve sur un des feuillets allemands dont j'ai déjà parlé :

GEBETT

Sihe an o *Gott! die liebe und verdiensten deiner geliebten brant* Apolloniæ *welche umb deiner lieb willen die schmertzen des fevers samt des leibs verbrennung gantz gedultig ausgestandem hat* ; *verleihe mir damit ich durch die furbitt dieser jungfrawen welche sonderliche fürsprœcherin in zahnschmertzen von eben diesen schmertzen gnadiglich befreyet werden moge. Amen.*

ORAISON

O mon Dieu ayez égard à l'amour et aux mérites de votre chère épouse *Apollonie*, qui par amour pour vous a enduré patiemment qu'on lui arrachât *les dents*, ainsi que les douleurs du feu qui consumait son corps. Accordez-nous par l'intercession de cette vierge qui est invoquée tout particulièrement dans les *maux de dents*, que nous soyons délivrés de ces douleurs. Amen.

On trouve cette double invocation *contre les maux de dents et de tête* dans un petit livre allemand déjà cité (*Das Kleine Baum Gartlein*, Augsbourg, 1720.

ZU S. APOLLONIA

GEGEN DAS ZUHNWEHE

O du furtressliche jungfrau und martoriu st Apollonia *bitt fur uns den herrn dasz et alles schadliche hinweg nehme, damit wir nicht wegen der straff unserer sünden mit dem zahnwehe gepeiniget werden : sondern der gesundheit des haupts und leibsuns erfreven mogen.*

A SAINTE APOLLINE

CONTRE LES MAUX DE DENTS

O sainte vierge et martyre *Apolline*, priez pour nous Notre Seigneur afin qu'il enlève tout ce qu'il y a en nous de défectueux et que pour la punition de nos péchés, nous ne soyons pas tourmentés par *les maux de dents*, mais que nous puissions jouir de la santé *de la tête* et du corps.

Dans un vieux bréviaire de Cologne souvent réédité, les *maux de tête* sont également ajoutés aux *maux de dents* :

Deus, pro cujus amore B. Apollonia virgo et martyr, horribilem dentium excussionem constanter sustinuit, presta, quæsumus, ut omnes qui ejus commemorationem frequentant, à dolore dentium *et* capitis *semper immunes custodias et post hujus exsilii ærumnas ad superna gaudia perducas. Per, etc...*

Dieu, pour l'amour duquel la *B. Apolline* vierge et martyre, a souffert avec constance l'horrible arrachement de ses dents, faites, nous vous en prions, que tous ceux qui célèbrent assidûment sa mémoire soient conservés exempts *des maux de dents et de tête* et qu'après les afflictions de cet exil ils soient conduits aux joies éternelles., Par, etc.

En voici une tirée du bréviaire de Mayence de 1495 et de 1507, citée d'après les Bollandistes :

Æterne ac fortissime Deus qui ad toleranda carnis tormenta spiritu fortitudinis electos tuos roborare non desinis, exaudi nos propitius ut, qui beatæ Apolloniæ martyris tuæ, quam excussis dentibus *pro tui nominis gloria, acerbissimâ morte fecisti triomphare martyrium colimus, meritis ipsius et precibus, à corporis et* dentium *doloribus et animæ languoribus eripi et protegi mereamur. Per, etc..*

Dieu éternel et très fort qui pour les aider à supporter les souffrances endurées en leur chair, ne cessez pas de fortifier vos élus par l'esprit de force, exaucez-nous avec bonté afin que nous qui, honorant le martyre de la bienheureuse *Apolline*, votre martyre, que vous avez fait triompher par une mort très cruelle après qu'on lui *eut arraché ses dents* pour la gloire de votre nom, nous méritions par ses mérites et par ses prières, d'être délivrés et préservés *des douleurs du corps et des dents* et des langueurs de l'âme. Par, etc.

Dans le bréviaire de Ratzbourg (Raceburgense) de l'année 1506 :

Deus qui beatam Apolloniam martyrem tuam, excussis dentibus *pro tui nominis amore à sævissimo hoste mirabiliter triumphare fecisti ; concede quæsumus, ut ejus meritis et intercessione* a dolore dentium *et ab omni languore corporis et animæ liberemur. Per, etc...*

Dieu qui, par *ses dents* arrachées pour l'amour de votre nom, avez fait triompher merveilleusement la bienheureuse *Apolline* de son cruel ennemi, accordez-nous, nous vous en prions, que, par ses mérites et son intercession, nous soyions délivrés des maux de dents et de toute maladie du corps et de l'âme. Par, etc...

Les Bollandistes citent encore une oraison tirée d'un manuscrit d'Utrecht qui, d'après eux, ne paraît pas être récitée ordinairement dans l'office divin :

O sancta Apollonia, *per passionem tuam impetra nobis remissionem omnium peccatorum, quæ* dentibus *et ore commisimus, per gulam et loquelam, ut liberemur à dolore et stridore* dentium *hic et in futuro, et diligendo cordis munditiam, per gratiam labiorum, habeamus amicum regem Angelorum. Amen.*

O *sainte Apolline* par votre passion obtenez-nous la rémission de tous les péchés que nous avons commis avec les *dents* et la *bouche,* par *la gourmandise et par la parole,* afin que nous soyions délivrés de la douleur et du grincement *des dents,* maintenant et dans l'avenir et qu'aimant la pureté du cœur, nous méritions par la sainteté de nos discours d'être l'ami du roi des Anges. Ainsi soit-il.

Dans le manuscrit français (fin du XVe siècle), n° 442 de la Bibliothèque nationale, page 52 :

Virgo martyr egregia
Pro nobis, Apollonia
Funde preces ad Dominum
Ne pro reatu criminum
Vexemur morbo dentium.
Quos sævitas torquentium
A te traxit tam graviter
Sed diluas suaviter.

Illustre vierge martyre *Apollonie,* répandez pour nous vos prières aux pieds du Seigneur afin que nous ne soyions pas, à cause de nos péchés, affligés du *mal de dents,* vous à qui la cruauté des bourreaux les a arrachées si violemment, veuillez en dissiper doucement la douleur.

Dans *les Heures* de Jehan Poitevin, Paris, 1478, *Horæ beatæ virginis,* Simon Vostre, 1507 ; se trouve également dans les *Heures manuscrites* (fin du XVe siècle), Bibliothèque de Moulins, page 90 :

Omnipotens sempiterne Deus, qui beatam Apolloniam *virginem et martyrem tuam de manibus inimicorum suorum liberasti, et ejus orationem exaudisti, te quæso, per intercessionem ejus et beati Laurentii martyris tui simulque omnium sanctorum et sanctarum, ut dolores a* dentibus meis *expellas, sanum et incolumen me ipsum efficias ut tibi gratiarum actiones referre valeamus in æternum, etc.*

Dieu tout-puissant et éternel qui avez délivré des mains de ses ennemis la bienheureuse *Apollonie* votre vierge et martyre, et avez exaucé sa prière, je vous prie, par son intercession, par celle du B. Laurent, votre martyr, et en même temps par celle de tous les saints et saintes, d'éloigner les douleurs *de mes dents* et de me garder sain et sauf afin que nous puissions à jamais vous rendre des actions de grâces, etc.

Dans le *Legendario devotissimo delle santissime vergine,* in Venetia, Agostino Bindoni, 1558, on trouve cette oraison italienne :

ORATIONE

Signore Iddio, per il cui amore la beata Apollonia *sostenne che gli fussino cavati è* denti *et essere arsa dal fuoco, concedi à noi tuoi servi et serve, contra alti accendimenti de vitii refrigerio della celestiale gratia et salutevole rimedio contra et dolore de* denti. *Per, etc.*

ORAISON

Seigneur Dieu pour l'amour duquel la bienheureuse *Apolline* a supporté avec courage d'avoir ses dents arrachées et d'être brûlée par le feu, accordez-nous à nous vos serviteurs et vos servantes le rafraîchissement de la grâce céleste contre les ardeurs des vices et un remède efficace contre *la douleur des dents.*

Dans le *Manuale di Filotea* de dom Riva (1) on lit également cette prière italienne :

Per quell' acutissimo dolore che voi soffriste, ô gloriosa s. Apollonia, *quando per l'ordine del tiranno vi furono strapatti* i denti *che tanto aggiungevano di decoro al vostro angelico volto, ottenete ci del signore la gracia di essere sempre liberati da ogni molestia relativa* à questo senso, *o per lo meno soffrir la costantemente con impertubabile rassegnazione.* Gloria.

Par la douleur si aiguë que vous avez soufferte, ô glorieuse sainte *Apolline*, quand, par l'ordre du tyran on vous *arracha les dents* qui ajoutaiont un si bel ornement à votre visage angélique, obtenez-nous du Seigneur la grâce d'être toujours délivrés de *toute semblable douleur* ou pour le moins do les supporter courageusement avec une impertubable résignation. Gloire.

Dans *l'Année sainte* des Religieuses de la Visitation (2) se trouve le récit d'une guérison de saint François de Sales tourmenté par un grand *mal de dents*. Elle eut lieu au contact d'un linge qui avait touché les reliques de *sainte Apolline*.

A Rome, dans l'église de saint Augustin, le jour de la fête de *sainte Apolline*, il y a à onze heures messe, procession et distribution de dots par la confrérie noble de la Sainte à des jeunes filles pauvres.

En terminant, nous croyons ne pas devoir omettre deux pièces assez originales relatives à *sainte Apolline*, qui sont très connues, l'une en Espagne et l'autre en France, mais auxquelles il convient de ne pas attacher d'autre importance que celle qui incombe ordinairement aux dictons populaires. Ici, ils prennent en quelque sorte la forme légendaire.

La première est telle que la donne M. Germond Delavigne dans une note de sa traduction de *Celestina* (page 88) :

ORACION DE SANTA APOLLONIA

A la puerta del cielo
Polonia estaba,
I la Virgen Marie
Alli passaba
— Diz, Polonia, que haces ?
Duermes á velas ?
— Senora mia, ni duerno ni velo,
Que de un dolor des muelas
Me estoy muriendo
— Por la estrella de Venus
Y el sol poniente,
Por el santisimo Sacramento
Que tuve en mi vientre
Que no te cluela mas ni
Muela ni diente !

ORAISON DE SAINTE APOLLINE

A la porte du ciel
Apolline était
Et la Vierge Marie
Passait par là
— Dis, Apolline, que fais-tu ici ?
Dors-tu ou veilles-tu ?
— Madame, je ne dors ni ne veille,
Car d'une *douleur de dents*
Je suis presque mourante
— Pour l'étoile de Vénus
Et le soleil couchant
Pour le très saint sacrement
Que j'eus dans mon sein
Que tu ne souffres plus ni de
Molaires ni de *dents !*

La seconde en français se trouve dans *le vrai Médecin des pauvres*, in-12, 1848, qui n'est qu'un extrait de la *Médecine et de la chirurgie des Pauvres*, par Dom Nicolas Alexandre. Paris, 1714, in-12 :

Sainte Apolline
La divine
Assise au pied d'un arbre
Sur une pierre de marbre,
Jésus notre Sauveur
Passant là par bonheur
Lui dit : « *Apolline* »
« Qui te chagrine ? »

« — Je suis ici, maître divin,
« Pour douleur et non pour chagrin
« J'y suis pour mon chef, pour mon sang
« Et pour mon *mal de dents.* »
« — Apolline, tu as la foi,
« Par ma grâce, rentourne-toi,
« Si c'est une goutte de sang, elle chèra,
« Si c'est un ver, il mourra. »

(1) *Penitenziere nella Metropolitana di Milano.* Milano, 1875, 22e edizione.
(2) 1867, tome 2, p. 237.

Dans le *Livre des confréries*, on trouve qu'une confrérie à Sainte-Apolline était érigée en l'église du Très-Saint Sacrement des religieuses Carmes dits *Billettes*.

(Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes).

SAINT ANSBERT, CHANCELIER DE FRANCE ET ARCHEVÊQUE DE ROUEN

VIIe SIÈCLE. — 698.

Invoqué contre la Fièvre.

Ansbert eut pour père Siwin, qui était noble et avait une position élevée à la cour. Il naquit dans un bourg du Vexin appelé Chaussy. Son père ne considérant que la fortune temporelle de son fils, le maria à Angadrême, fille de Robert, comte de Renty et chancelier du roi Clotaire III. *Ansbert* et *Angadrême* avaient un égal éloignement pour le mariage, et bientôt *Angadrême*, avec l'autorisation de son mari, reçut de saint Ouen, archevêque de Rouen, la bénédiction et le voile des vierges. *Ansbert*, bien qu'il eut été substitué ou plutôt associé à son beau-père dans la charge de Garde des sceaux, ne tarda pas à se retirer à l'abbaye de Fontenelle, auprès de *saint Vandrille* qui le fit ordonner prêtre par saint Ouen. A la mort de *saint Vandrille*, *Ansbert* fut nommé abbé de Fontenelle, et saint Ouen, archevêque de Rouen, ayant rendu son âme à Dieu quelque temps après, Thierry, troisième fils de Clovis II, auquel *Ansbert* avait prédit qu'il deviendrait roi, sollicité par les habitants de la ville métropolitaine, voulut absolument qu'il remplaçât saint Ouen sur le siège de Rouen.

La plus grande préoccupation de l'épiscopat d'*Ansbert* fut pour les pauvres. Il accorda à son anciennne abbaye de Fontenelle le privilège de ne relever que du souverain Pontife. Il eut grand soin aussi des reliques de son prédécesseur. Les Bollandistes (volume 2, de février, p. 354) mentionnent dans une note que, pendant les cérémonies solennelles de leur translation en l'abbaye de Saint-Pierre qui, depuis, a pris le nom de Saint-Ouen, *Ansbert* fut guéri tout à coup de *la Fièvre* et retrouva sa première santé. Le saint évêque ne devait pas mourir dans sa ville épiscopale. Calomnié auprès de Pépin, il avait été relégué par ce prince au monastère de Hautmont en Hainaut. Connaissant que son heure était arrivée, il appela les Religieux du monastère et après avoir entendu la messe, reçu la sainte communion, il donna sa bénédiction aux assistants et s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Son corps, suivant son désir, fut rapporté dans l'abbaye de Fontenelle.

Saint Ansbert est encore aujourd'hui invoqué *contre la Fièvre* à Fresnes Lesguillon, diocèse de Beauvais. Sa guérison, que nous avons citée plus haut, doit être l'origine de cette invocation.

(Surius. — *Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*).

DIX FÉVRIER

SAINT PROTHADE, ÉVÊQUE DE BESANÇON

VII[e] SIÈCLE. — 624.

Invoqué contre la Sécheresse et les Inondations.



PROTHADE était né vers 570. Il était au moins parent sinon le fils du célèbre Prothadius qui, selon Fredegaire, avait un crédit presque souverain à la cour de Thierry II et qui finit par être égorgé par les soldats de ce prince, vers l'année 605. *Prothade* s'était dépouillé de bonne heure de ses biens pour les donner à l'Eglise. Il était le collaborateur le plus assidu de saint Nicet, archevêque de Besançon, qui peu de temps avant sa mort le désigna pour son successeur. Il fut élevé sur le siège de Besançon l'an 613, et il brilla pendant tout son épiscopat par les vertus les plus éminentes et principalement par son humilité et son abstinence. Il composa pour son Eglise un Rituel qui est parvenu jusqu'à nous et qui est surtout intéressant par son ancienneté. Sous son épiscopat les reliques de saint Etienne, dérobées par des voleurs, furent retrouvées miraculeusement dans les eaux du Doubs, en un endroit que l'on appelle encore le gouffre de saint Etienne. Il termina sa belle vie au commencement de l'année 624 et fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre.

Les Bollandistes mentionnent, d'après Chifflet, que les habitants de Besançon avaient pour habitude de *l'invoquer contre la sécheresse* et les *inondations* simultanément ; mais ils ne produisent aucun fait qui justifie cette invocation. Les auteurs de la *Vie des saints de Franche-Comté* en parlant de cette invocation, citent un document dans lequel il est fait mention d'une procession générale à la date de 1687, pour *obtenir la sérénité de l'air par l'intercession de saint Prothade.* D'après les mêmes auteurs, dans un office particulier, composé en l'honneur de *saint Prothade*, il y a un graduel, une prose, des antiennes et des répons qui rappellent cette sorte d'empire que Dieu lui accorda sur les éléments ; on y lit aussi cette oraison : « Accordez, Seigneur, aux mérites de votre pontife *saint Prothade*, la vertu d'intercéder pour le troupeau qu'il a administré avec tant de zèle, afin qu'il soit délivré des calamités qui le désolent. »

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes. — Saints de la Franche-Comté*).

SAINT GUILLAUME, DUC D'AQUITAINE ET ERMITE (GUILIELMUS)

XII[e] SIÈCLE. — 1157.

Patron des Armuriers.

Après la mort de son père, *Guillaume* fut reconnu par tous les barons et les seigneurs du pays, duc de Guyenne et comte de Poitou. Enivré de son pouvoir, il céda à toutes les passions les plus mauvaises, jusqu'à ravir en face de son peuple la femme de son frère. D'un caractère violent et emporté, il ne voulait entendre aucune remontrance, et il se plaisait à susciter autour de lui des querelles et des dissensions de toute espèce.

Un schisme s'étant élevé dans l'Eglise pour la nomination de l'antipape Anaclet, *Guillaume* prit parti pour ce dernier contre le pape Innocent II qui avait été élu par toutes les voix justes et canoniques. En outre, il chassa de ses Etats les évêques qui ne voulaient pas reconnaître Anaclet et s'empara de leurs biens. Pour remédier à cet état de choses, le Pape envoya saint Bernard et Josselin, évêque de Soissons, auprès de *Guillaume* qui menaça saint Bernard de la mort; cependant le pape ayant joint aux autres légats Godefroy, évêque de Chartres, et plusieurs prélats célèbres par leur doctrine ou leur sainteté, après plusieurs conférences qui eurent lieu à Parthenay, *Guillaume* consentit à obéir à Innocent II, mais il ne voulait pas restituer les biens ecclésiastiques qu'il avait annexés à son domaine.

De guerre lasse, saint Bernard s'écria qu'il fallait avoir recours à Dieu. Toute l'assemblée rentra dans l'église excepté le duc et ses partisans parce qu'ils étaient excommuniés. Après la consécration le saint abbé prenant le corps de Jésus-Christ sur la patène, s'avança vers la porte de l'église où se trouvait *Guillaume* : « Nous t'avons prié et tu nous « as méprisés ; tous ces serviteurs de Dieu t'ont supplié et tu n'en as « tenu compte : voici le fils de la Vierge, le Chef et le Seigneur de « l'Eglise que tu persécutes, qui vient devant toi ; voici ton juge, et ton « âme passera bientôt par ses mains ; voyons si tu feras cas de lui, ou « si tu lui tourneras le dos comme à nous. » Le duc ne pouvant supporter l'éclat de la voix de saint Bernard et moins encore la présence du Dieu vivant, fut saisi d'une telle frayeur qu'il tomba par terre et qu'écumant comme un forcené, il ne pouvait dire un seul mot ; il fut relevé par ses officiers, mais il retombait autant de fois jusqu'à ce que saint Bernard l'eut touché du pied et lui eut commandé de se lever et de dire tout haut ses intentions.

La main du Tout-Puissant l'avait changé en un instant, il reconnut Innocent, remit les évêques en leurs sièges et leur restitua leurs biens.

Guillaume touché intérieurement, ne pensait plus qu'au salut de son âme et aussi après avoir pris conseil d'un ermite qui menait la vie la plus sainte au milieu d'une forêt près de Poitiers, il fit son testament par lequel il mettait ses deux filles sous la protection du roi de France. Il y inscrivit un grand nombre de legs pieux destinés à plusieurs monastères. Puis après avoir distribué aux pauvres l'argent et les joyaux qu'il possédait, il vint retrouver l'ermite qui lui dit que la pénitence qu'il aurait à faire devait être en rapport avec la grandeur et la multitude de ses péchés, que, pour expier les crimes de son impureté, il porterait la haire et jeûnerait *étroitement* le reste de ses jours : « Quant à l'expiation du « sang humain qui a été si cruellement répandu par vos violences, « ajouta-t-il, il y a en ce désert *un armurier qui fera des armes sur la « mesure de votre corps*, et au lieu de les porter sur vos vêtements, vous « les porterez sur la chair couverte seulement d'une haire. » *Guillaume* immédiatement se dépouilla de ses vêtements, prit une rude haire, mit le casque en tête, endossa la cuirasse et se lia tout à l'entour de dix chaînes. *L'armurier riva si adroitement les clous auxquels elles tenaient*, qu'il ne les pouvait ôter. Ce fut ainsi qu'il se présenta au pape Eugène qui était à Reims et lui demanda d'être absous de tous ses crimes. Le pape lui remit un bref adressé au patriarche de Jérusalem, avec puissance de lever l'excommunication et de lui donner une absolution géné-

rale. *Guillaume* tout joyeux s'embarqua immédiatement pour Jérusalem, et le patriarche fut si touché de ses larmes et de son repentir qu'il usa à son égard de toute l'étendue de la miséricorde conférée par le bref. Après une foule de péripéties qu'il serait trop long de rapporter ici, *Guillaume* revint en Italie et se cacha dans la forêt de Livallie, il n'avait point d'autre habit que sa cuirasse, la haire lui servait de chemise, la terre de lit. Sa peau était écorchée et toute meurtrie par l'armure qu'il ne quittait jamais, mais sa fermeté n'en était que plus solide et son esprit que plus vigoureux. Cependant le bruit de sa sainteté attira autour de lui un certain nombre de personnes qui vinrent se ranger sous sa conduite, et par une inspiration de Dieu, il eut le dessein de remettre en vigueur l'ordre des Ermites qui avaient abandonné l'observance régulière. Cet ordre s'étendit en beaucoup de provinces de France, de Saxe et de Bohême; mais Guillaume fut tellement tourmenté par ses propres disciples, qu'il vint se réfugier dans une vallée près de Sienne appelée *l'Etable de Rhodes*, autrement *Male-vale*, où il mourut deux ans après, le dix février, l'an 1157. Dans le récit adopté par Surius et le Père Giry, on s'accorde généralement à y trouver deux *Guillaume* qui ont été confondus en un seul. Il est difficile de faire la part de chacun parmi les faits qui viennent d'être racontés. Le *patronage des Armuriers* s'explique de lui-même par l'armure qu'il porta pendant toute sa vie.

Bien que Surius ait décrit minutieusement tous les actes de la vie de *saint Guillaume*, duc d'Aquitaine, néanmoins il ne parle pas de son voyage à Rome. J'en trouve la mention dans l'*Efémèride vaticana* (1).

X FEBBRUARIO	DIX FÉVRIER
S. Guglielmo, *duca d'Acquitania di gran persecutore della chiesa, gran penitente ; et in abito di penitenza apunto venne a Roma, e comparue in questa basilica con orrido sembiante d'aspra mortificazione, circondato datré catene ; e vestito con spa ventosa espressione di grand'umiliazione, in tempo di Eugenio III, l'anno 1157.*	*S. Guillaume*, duc d'Aquitaine, de grand persécuteur de l'Eglise, devenu grand pénitent, vint à Rome dans son habit de pénitent et parut dans cette basilique avec l'effrayante physionomie que lui donnait l'âpreté de sa mortification; il était ceint d'une triple chaîne et son vêtement exprimait d'une manière effroyable la grandeur de son humiliation. C'était au temps d'Eugène III, l'an 1157.

(Surius. — Le Père Giry. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINTE AUSTREBERTE, VIERGE, ABBESSE DE PAVILLY

VIII[e] SIÈCLE.

Invoquée contre le Feu et pour avoir la Pluie.

Les reliques de sainte Austreberte étaient à Montreuil, diocèse d'Arras, et furent réclamées par les habitants de Veauville comme étant celles de leur patronne. Effectivement la translation eut lieu. Le cardinal-archevêque de Rouen, Monseigneur de Bonnechose procéda à la suscep-

(1) Per i pregi ecclesiastici d'ogni giorno dell' Augustissima basilica di *S. Pietro in vaticano*, d'all' Abbate Carlo Bartholomeo Piazza consultore della sagra congregazione dell' indice i arciprete di s. Maria in cosmedin. In Roma, 1687. *Ephémérides vaticanes pour les prières ecclésiastiques de chaque jour dans la très auguste basilique de Saint-Pierre du Vatican*, par l'abbé Charles-Barthélemy Piazza, consulteur de la sacrée congrégation de l'Index et archiprêtre de Sainte-Marie in Cosmedin.

tion des reliques qui furent placées dans un reliquaire de chaque côté du sanctuaire. Elle était morte en 704.

Deus qui S. Austrebertam tua dilectione ferventem à clibani ardore et ruina domus mirabiliter præservasti, nos quoque ab omni ereptos discrimine, tibi perpetuo amore conjunge.	Dieu qui avez miraculeusement préservé des ardeurs d'un four et de la ruine d'une maison sainte Austreberte, embrasée de votre amour, après nous avoir délivrés de tout danger, unissez-nous à vous par un amour perpétuel.

SAINT CHARALAMPE OU CARALAMPE, PRÊTRE MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 202.

Invoqué contre la Peste, l'Epizootie et le Choléra.

Saint Charalampe vécut à l'époque de l'empereur Sévère, sous Lucien, préfet de Magnesia (Thessalie). Il était lui-même prêtre chrétien et enseignait le chemin de la vérité. Il fut dépouillé de son vêtement sacré et on lui enleva toute la peau du corps. Le préfet ayant vu sa constance à supporter les tourments, enflammé de colère, commença à le déchirer avec ses propres mains ; mais tout à coup ses mains se détachèrent de ses bras et restèrent attachées au corps du martyr. Le Saint ayant prié Dieu le guérit.

Témoins de ce miracle, les bourreaux *Porphyrius* et *Baptus* abjurèrent le culte des idoles et crurent en Jésus-Christ. Trois femmes qui étaient présentes les imitèrent également. Le préfet après les avoir fait saisir tous et tourmenter cruellement, ordonna qu'ils fussent décapités, car bien qu'il eut été guéri, il persista néanmoins dans l'incrédulité. Tel est le récit qui se trouve au dix février du Ménologe grec. Les Bollandistes (p. 381, 2e vol. de février) le reproduisent avec beaucoup plus de détails ; mais néanmoins ne mentionnent aucun fait qui puisse expliquer le motif de l'invocation *qui lui est adressée.* En Espagne il est en outre invoqué contre le *choléra*. Un cantique castillan (Gozos) s'exprime ainsi :

Destierra pues la afliccion *Colera y adversidad.*	Détruisez donc toute affliction Le *choléra* et toute adversité.

(*Ménologe grec. — Bollandistes*).

SAINTE SCHOLASTIQUE, VIERGE

VIe SIÈCLE. — 543.

Invoquée contre la Foudre.

La gracieuse sœur de saint Benoît naquit comme son frère à Norcia, petite ville d'Italie, sur la Néva, qui sépare la Sabine de l'Ombrie ou du duché de Spolette. Dès son âge le plus tendre, elle fut portée vers la vie religieuse, malgré les attraits dont elle était entourée par la position et la fortune de son père qui était demeuré veuf après la naissance de ses deux enfants. Ayant obtenu son autorisation, elle entra de bonne heure dans un couvent qu'elle quitta ensuite pour se rapprocher de son frère passé de Sublac au Mont-Cassin. Elle vint se ranger sous sa discipline et elle devint ainsi la première Bénédictine en frayant le chemin aux reines, aux impératrices, et à tant d'illustres filles qui tinrent à honneur d'embrasser cette règle après elle.

Son monastère était à la distance d'une lieue et demie de celui du Mont-Cassin, une seule fois, chaque année, elle venait accompagnée de quelques-unes de ses religieuses et rencontrait dans une métairie, à moitié chemin des deux couvents, son frère assisté de plusieurs de ses frères. Là elle recevait de sa bouche les instructions nécessaires pour la conduite de son couvent, et ces conférences, dont elle faisait part à ses filles, leur étaient toujours profitables.

Saint Benoît et sa sœur reçurent tous deux la révélation qu'ils seraient bientôt enlevés de cette terre, et leur dernière conférence eut lieu le six ou sept février. Elle fut entièrement consacrée à parler des joies du ciel et de la gloire éternelle promise aux Justes. Après avoir ainsi passé la journée en s'entretenant d'un sujet inépuisable comme l'Eternité, l'heure de se séparer arriva ; mais *sainte Scholastique*, tout entière à la joie d'entendre parler de l'époux qu'elle avait choisi, supplia son frère de lui donner au moins une nuit pour traiter plus à loisir de cette vie bienheureuse. Saint Benoît, rigide observateur de la règle, refusa sévèrement d'accueillir la requête présentée par sa sœur. Alors la sainte s'adressa au Seigneur, elle poussa quelques soupirs et versa des larmes qui furent si puissantes qu'à l'instant, sans qu'il parût aucune nuée dans le ciel, un orage épouvantable accompagné de pluie et de tonnerre éclata avec tant de furie qu'il fut de toute impossibilité à saint Benoît et à ses frères de sortir de ce lieu. La nuit se passa dans des entretiens délicieux sur l'excellence de la béatitude, jusqu'au matin du jour suivant : « Ne « vous étonnez pas, dit saint Grégoire, si elle a surmonté son frère, c'est « un effet de son amour ; le plus ardent est demeuré victorieux. »

Quatre jours après, saint Benoît, priant à la fenêtre de sa cellule, aperçut dans la direction du couvent de *Scholastique* une colombe qui s'élevait vers le ciel. Il reconnut que c'était l'âme de sa sœur emportée vers les demeures éternelles, et à l'instant ravi de cette vision, il se mit à chanter des hymnes et des cantiques à la louange de Jésus-Christ. Il en donna avis à ses religieux et les envoya pour lever le corps puis le transporter dans le tombeau qu'il avait fait préparer pour lui.

Ces saintes reliques furent apportées en France plus de deux cents ans après. L'an 583 les Lombards ravagèrent l'Italie, et l'Abbaye du Mont-Cassin ayant été détruite, les reliques de saint Benoît et de sa sœur furent ensevelies sous ses ruines. Vers l'an 660, des habitants du Mans rapportèrent dans leur ville celles de *sainte Scholastique*, qu'elle adopta pour patronne. En 1562 ces reliques préservèrent le Mans des hérétiques qui avaient surpris la ville, brûlant et saccageant toutes les choses sacrées ; pendant la nuit du onze juillet, jour où l'on célèbre la fête de la translation, ils furent saisis d'une terreur panique et s'enfuirent dans toutes les directions. *Sainte Scholastique* n'avait pas permis qu'on violât ses ossements.

Quant à *l'invocation contre la Foudre* il est évident que celle qui avait eu le pouvoir d'appeler la *Foudre* à son aide, devait aussi avoir celui *d'en préserver ses fidèles fervents*.

(*Bollandistes.* — LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Les Petits Bollandistes*).

ONZE FÉVRIER.

SAINT CASTRENSE, ÉVÊQUE DE CAPOUE

Ve SIÈCLE. — 450.

Patron des Marins. — Invoqué contre les possessions du démon.



ASTRENSE, évêque africain, fut un de ceux qui furent envoyés en exil pendant la persécution suscitée contre les catholiques par les empereurs Valens et Valentinien ; il fut incarcéré pendant longtemps et frappé de verges. Enfin, il fut jeté dans une vieille barque pourrie et exposé à la fureur de la mer avec les évêques Rossius, Secondieu, Heraclius, Prisque, Elpède, Marc, Thomas, Auguste, Canion et Vindonias ; mais Dieu, prenant en main le gouvernail, ils furent jetés sains et saufs sur les rivages de la Campanie. C'est à ce voyage miraculeux qu'il faut attribuer le patronage des *Marins*. *Castrense* ayant reçu l'hospitalité dans les faubourgs d'une ville, fit apparaître sa sainteté par ses miracles. Il guérit un homme bossu et contrefait, ainsi que sa femme gravement malade ; il rendit la vie aux mules qui les avaient amenés et qui étaient mortes. Il chassa également le démon qui s'était emparé d'un pauvre homme. C'est ce miracle sans doute qui est *l'origine des invocations qui lui sont adressées contre les possessions du démon.* Lorsqu'il eut instruit le peuple dans la foi pendant quelques jours, il mourut, comme il l'avait prédit, après avoir célébré la messe. Ces deux vers sont inscrits sur une pierre, près de son tombeau, à Montréal :

Conservat NAUTAS *et* DÆMONIS *eripit iræ*
Quem primo obsesso de corpore fecit a bire.

Il préserve les *Marins* et arrache les *possédés* à la colère du démon qu'il commence par faire sortir de leur corps.

(FERRARIUS. — *Bollandistes*).

DOUZE FÉVRIER.

SAINTE EULALIE, DE BARCELONE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe ET IVe SIÈCLE. — 303.

Patronne des Marins et des Voyageurs en mer.—Invoquée pour et contre la Pluie, dans les Calamités publiques, pour les accouchements heureux et contre la Dyssenterie.



ENDANT la persécution de Dioclétien et de Maximien, Dacien vint à Barcelone et commença à répandre le sang des chrétiens. *Eulalie*, qui était chrétienne et de noble extraction, habitait avec ses parents à quelque distance de cette ville ; elle souhaitait tellement de mourir pour Jésus-Christ qu'elle s'enfuit de la maison paternelle et vint trouver Dacien dans son tribunal, en lui faisant des reproches sévères sur les cruautés qu'il exerçait contre les chrétiens. Dacien fut tout interdit d'entendre une jeune fille si belle lui parler ainsi. et quand il eut appris de sa bouche même qu'elle était chrétienne, il la fit fouetter cruellement, la fit mettre

sur le chevalet et déchirer avec des ongles de fer, puis il lui fit brûler les flancs avec des torches. Inventant de nouveaux tourments, les bourreaux la mirent dans de la chaux vive, lui versèrent sur la tête de l'huile bouillante et du plomb fondu, et dans les narines de la moutarde broyée avec du vinaigre, puis frottèrent toutes les plaies de son corps avec des têts de pots cassés. Ils essayèrent également de lui brûler les yeux avec des flambeaux ardents, mais la courageuse vierge se trouva miraculeusement délivrée de tous ses tourments, et ses bourreaux qui la tourmentaient furent eux-mêmes réduits en cendres. Dacien exaspéré, dans l'intention de la déshonorer, ordonna qu'elle fût traînée toute nue par la ville, défigurée par les plaies dont elle était couverte, afin d'épouvanter les chrétiens ; enfin, d'après Baronius et le Martyrologe romain, il la fit mourir par le supplice de la croix, et l'on vit son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. Saint Isidore ajoute que son corps fut couvert de neige et que les chrétiens l'enterrèrent de nuit très honorablement. Quand la persécution se fut ralentie, son corps fut placé dans une chapelle, au bord de la mer et en dehors de la ville, dédiée à *sainte Marie des Sables*, qui a été remplacée depuis par une autre plus belle et plus grande sous le vocable de *Marie de la Mer*. C'est là où les *Marins*, *avant de se confier à la mer*, viennent implorer le secours d'*Eulalie* et se placer sous *son patronage*. Les Bollandistes ajoutent également que, depuis un temps très reculé, *on vient l'implorer contre la sécheresse*. La Mère de Blémur mentionne qu'elle était *aussi invoquée pour le beau temps* et elle signale la *dévotion particulière* de l'abbaye royale de la Sainte-Trinité de Caen, qui possédait le *chef* de la sainte. On donne aux malades, dit-elle, de l'eau qui a séjourné dans cette relique, *laquelle est très efficace contre la Dyssenterie et pour la prompte délivrance des femmes enceintes.*

Sainte Eulalie est la patronne principale de Barcelone. Il y a plusieurs villages et plusieurs églises de son nom dans la Guyenne et dans le Languedoc ; elle est très populaire dans tout le midi de la France.

DICTONS SUR SAINTE EULALIE

Si le soleil luit le jour de Sainte Eulalie
Il y aura pomme et cidre à folie.

Le soleil le jour de Sainte Eulalie
S'il fait le tour de vos pommiers
Ayant leurs branches bien fleuries
Il s'ra des pommes à pleine airie.
(Manche.)

(RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes*. — LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT LUDANS, CONFESSEUR

1202.

Invoqué contre les Douleurs aux Jambes.

Saint Ludans, issu d'une noble famille d'Ecosse, eut pour père un puissant seigneur d'un pays des Iles Britanniques.

Animé, comme autrefois les rois David et Salomon, d'un zèle ardent pour la maison de Dieu, il consacra les grands biens qui lui échurent en héritage à la construction d'un nombre considérable d'oratoires et d'églises. Il fonda aussi un hospice en faveur des pauvres et des voyageurs indigents et le dota richement. Après avoir fait bâtir cet asile hos

pitalier, il entreprit le pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul : il partit à pied pour Rome, visitant avec dévotion et humilité, les monastères, les églises, tous les lieux de pèlerinage qu'il trouvait sur sa route. Les fatigues ne purent l'arrêter dans l'exécution de sa pieuse course vers la ville éternelle : il la sanctifia par la prière, par la mortification chrétienne ; mais les austérités de la pénitence et la longueur du voyage épuisèrent tellement ses forces qu'il succomba de lassitude à son retour de Rome, sur la route de Colmar à Strasbourg, au pied d'un arbre, l'an 1202.

La réputation de sa sainteté s'étant répandue en Alsace, les habitants de cette contrée érigèrent, quelque temps après son trépas, une église près du chemin où il expira : elle devint un lieu de pèlerinage.

TREIZE FÉVRIER.

SAINTE MAURE, NOURRICE DE SAINTE FRESCA

IIIe SIÈCLE

Patronne des Nourrices et des Bonnes d'enfants.



Maure était la nourrice de Fresque, fille d'un père idolâtre. Fresque n'avait encore que quinze ans quand elle se sentit embrasée d'un désir ardent de devenir chrétienne. *Maure*, obéissant à la même inspiration, reçut le baptême en même temps qu'elle. Le père de Fresque n'eut pas plutôt appris que sa fille était chrétienne qu'il employa tous les moyens de douceur et de violence pour la ramener à l'idolâtrie ; mais ses efforts étant inutiles, il préféra livrer sa fille aux persécuteurs plutôt que de la voir chrétienne. Fresque et *Maure* se présentèrent devant les juges avec une constance inébranlable. On les fit battre de verges, on les éprouva par divers tourments et, de guerre lasse, le président Quintien les fit égorger. Leurs reliques sont honorées à Ravenne, où elles étaient nées toutes les deux. Le *patronage* réclamé par les *Nourrices* et les *Bonnes d'enfants* auprès de *Maure, cette sainte Nourrice*, s'explique suffisamment par lui-même.

(*Bollandistes. — Grande Vie des Saints de* Plancy.)

SAINT LEZIN, ÉVÊQUE D'ANGERS (LICINIUS).

VIIe SIÈCLE. — 616.

Invoqué pour les Accouchements heureux.

Lezin était issu d'une famille très noble et très riche de Bourgogne. Quand il eut fini ses études, il fut appelé à la cour de Clotaire II, où son père tenait le premier rang. Après quelques années de service, il fut désigné pour un poste élevé et nommé *comte* d'Angers. Au milieu de ses grandeurs, il menait la vie la plus pure et la plus religieuse. Clotaire, qui admirait ses grandes qualités, voulant le marier, lui avait trouvé une jeune fille qui réunissait tous les avantages en rapport avec ceux qu'il présentait lui-même. *Lezin* s'était consacré à Dieu intérieurement,

et il demanda avec instance de mettre opposition aux projets du roi. Sa prière fut exaucée d'une façon inattendue. Au moment où le mariage allait se conclure, sa fiancée fut atteinte de la lèpre et l'alliance projetée fut rompue. *Lezin*, profitant de l'étonnement que causa un évènement aussi extraordinaire, remit entre les mains du roi toutes ses charges, quitta l'épée, coupa ses cheveux, reçut la tonsure et se retira dans un monastère, à quatre lieues d'Angers. Dieu inspira au peuple d'Angers, après la mort de son évêque, de le choisir pour son successeur. Clotaire approuva et confirma avec joie cette élection, à laquelle *Lezin*, par humilité, tenta vainement de se dérober. Son épiscopat ne fut qu'une longue suite des vertus les plus édifiantes et des miracles les plus éclatants. Au mois d'août 616, il fut saisi par une fièvre ardente qui l'emporta le 1er novembre de la même année. L'Eglise, néanmoins, célèbre sa fête le 13 février, jour où son office double fut institué dans l'église d'Angers. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean-Baptiste qu'il avait fondée. Au XVIIe siècle, on conservait encore dans cette église le premier suaire dans lequel son corps saint fut enveloppé et fut trouvé sans corruption, après être resté trente-trois ans enterré. On conserva également *la ceinture de saint Lezin ; les Femmes enceintes viennent de loin* pour lui demander d'*heureuses couches* ; et après avoir mis la *ceinture du Saint* autour de leur corps, plusieurs en obtiennent *un secours efficace*. Les Bollandistes et la Mère de Blémur mentionnent cette invocation.

(*Les Bollandistes. — L'Année bénédictine*).

SAINT GILBERT, ÉVÊQUE DE MEAUX

(GILBERTUS, GILLEBERTUS, GILEBERTUS)

Xe ET XIe SIÈCLE. — 1009.

Invoqué contre l'Hydropisie et le Mal des Ardents.

Gilbert, d'une noble extraction, naquit probablement à Ham. Ses parents avaient tenu à l'initier à l'étude des lettres, et l'excellente éducation qu'il avait reçue était encore rehaussée par l'innocence de ses mœurs et le rayonnement d'une piété exemplaire. Après qu'il eût été admis parmi les chanoines de Saint-Quentin, la renommée de sa vertu l'appela auprès d'Archanrad, évêque de Meaux, qui eut beaucoup de peine à lui faire accepter la dignité d'archidiacre de son diocèse. Il remplit ces fonctions avec tant d'éclat qu'à la mort de son évêque, il fut unanimement appelé à lui succéder. D'après le propre de Meaux, il accomplit tous les devoirs d'un bon prélat ; au milieu de toutes ses autres vertus, brille d'un éclat particulier sa charité pour ses amis, dont il aidait le salut par ses jeûnes et par ses prières. Il assigna des terres et des revenus aux chanoines pour leur entretien, par des lettres authentiques qui furent confirmées par le pape saint Léon IX. Il assista au concile de Calais l'an 1008. Il mourut l'an 1010, le 13 février, après vingt ans d'épiscopat. Le propre de Meaux ajoute également que les *Hydropiques et les personnes atteintes du Mal des Ardents ne l'imploraient pas en vain*. Il fut enseveli dans l'église dédiée à Notre-Dame et à saint Etienne. Devant l'autel, sous les gradins de l'abside, de nombreux miracles s'accomplirent bientôt sur son tombeau.

(*Les Bollandistes. — Propre du diocèse de Meaux. — Hagiographie du diocèse d'Amiens — Petits Bollandistes*).

QUATORZE FÉVRIER.

SAINT VALENTIN, PRÊTRE ET MARTYR A ROME

IIIe SIÈCLE.

Patron des Fiancés, des Jeunes Gens, des Jeunes Filles à marier, des Voyageurs, des Apiculteurs de l'Aube. — Invoqué contre la Peste, l'Epilepsie et les Evanouissements.



L'ÉGLISE « honore aujourd'hui, dit dom Guéranger (sept. p. 335), « la mémoire de ce saint prêtre de Rome, qui souffrit le « martyre vers le milieu du troisième siècle. L'injure du « temps nous a privés de la plupart des circonstances de sa « vie et de ses souffrances ; à peine quelques traits en sont « venus jusqu'à nous. » Aussi, il est presque impossible de remonter à l'origine des *patronages* qu'il exerce encore et des *invocations* qui lui sont adressées. Comme chrétien, *Valentin* subit un interrogatoire devant l'empereur Claude lui-même et fut renvoyé devant Astère, lieutenant du préfet de Rome, qui devait instruire sa cause. Astère qui avait une petite fille adoptive, aveugle depuis deux ans, dit à Valentin : « Si tu peux lui rendre la lumière, je croirai en Jésus-Christ. » La jeune fille fut amenée devant le saint prêtre qui, lui mettant la main sur les yeux, fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui êtes la lumière « du monde, illuminez votre servante. » Elle recouvra immédiatement la vue, et Astère fut baptisé avec toute sa famille qui était composée de quarante-six personnes. L'empereur, à cette nouvelle, fit arrêter Astère avec tous les siens et les fit martyriser. Quant à Valentin, après avoir été longtemps renfermé dans une étroite prison, il fut décapité sur la voie Flaminienne, où le pape Jules lui dédia une église. Le pape en éleva également une près de Ponte-Molle, sous le vocable de *saint Valentin*. Aujourd'hui, cette église est ruinée. Le corps du martyr a été transporté à Sainte-Praxède, et son chef est dans l'église de Saint-Sébastien all' olma et de *Saint-Valentin*. On croit posséder quelques-unes de ses reliques en divers autres endroits à Rome, en plusieurs villes d'Italie, dans les Pays-Bas et à Melun, en France.

D'après l'Allemand Henri Alt, *saint Valentin* serait invoqué contre l'*Epilepsie*, parce qu'au temps de la persécution, sommé de guérir un *Epileptique* pour confirmer la vérité de sa doctrine, il le guérit en effet par sa prière. Sur un feuillet d'un livre de prières allemandes, dont il a déjà été question, *Valentin* est représenté en costume d'évêque (on le confond souvent avec l'évêque de Terni, qui porte même le nom et dont la fête se trouve le 14 février). A ses pieds se trouve *un Epileptique* qui se tord dans la poussière. Le saint le bénit et va sans doute lui rendre la santé.

Sur le revers se trouve cette prière allemande contre l'Epilepsie :

Sihe an o Gott! Die verdienste deines H Bischoffs und martyrers VALENTINI *welchers ans lieb gegen dir alles wuten und toben des feindes verachtet geisszlung schmalichkeit des kerkers ja anch den todt sebbsten helden muthigt ausgestanden damit er die verlorne schaaf in*

Regardez, ô mon Dieu, les mérites de votre saint évêque et martyr *Valentin* qui, par amour pour vous, a méprisé toutes les fureurs et la rage de l'ennemi, qui a souffert héroïquement la flagellation, les misères de l'emprisonnement et même la mort, afin de ramener au

deinen schafstall zuruck bringen mochte; verleihe uns allen die wir seine hulff ansleben aufdasz wir durch seine furbitt in diesem thal der zahern von aller hinfallenden kranckheit befreyet und mit der himmlischen freud mogen begnadet werden. Amen.

bercail les brebis égarées, faites que nous tous, qui implorons son intercession, nous soyons par ses prières délivrés dans cette vallée de larmes de *toute attaque d'Epilepsie*, et que nous obtenions les joies célestes. Amen.

On s'est beaucoup ingénié pour trouver l'explication du patronage réclamé auprès de *saint Valentin* par les *Fiancés* et par les *jeunes gens* et les *jeunes filles à marier*. Ce patronage s'exerce surtout en Angleterre. Le jour de la fête du saint, les amoureux et les fiancés s'écrivent des lettres tendres et moqueuses. Le 13 février 1861, d'après la *Revue britannique* de cette même année, la poste de Londre a distribué 47,750 lettres de plus que la moyenne de la distribution quotidienne. Les *Fiancés* sont désignés sous le nom de *Valentin* et *Valentine*, suivant leur sexe. Ces dénominations étaient déjà usitées en France à la fin du XVe siècle. Leroux de Lincy (1) raconte que lorsque César de Borgia vint à la cour de Louis XII, on l'avait surnommé le *Valentin*. « A cette époque, dit-il, on appelait ainsi les jeunes seigneurs qui se déclaraient serviteurs d'une dame et qui, le jour de *saint Valentin*, venaient lui offrir des fleurs et se mettre sous ses lois pour toute l'année. Par moquerie, on avait donné ce nom à Borgia, bien qu'il ne fût ni jeune ni beau, parce que, dès son arrivée à la cour, il avait pris toutes les couleurs et la devise de la belle princesse de Tarente ; les *Equivoqueurs* voulaient aussi faire allusion au titre de *duc de Valentinois*, qu'il venait de recevoir.

Le P. Cahier (2) s'exprime ainsi sur ce patronage : « Je trouve *Valen-* « *tin* représenté tenant un soleil à la main. Serait-ce parce que, conduit « devant le magistrat païen, il lui parla de Jésus-Christ comme de la « lumière du monde, et que, pour appuyer sa prédication, il rendit la « vue à la jeune fille aveugle de son juge ; après quoi toute la famille « reçut le baptême. Mais peut-être ne faut-il voir dans cet attribut « qu'une des indications astronomiques ou usuelles dont nous verrons « de nombreux exemples sous le mot : *calendrier*. Comme les Quatre- « Temps, qui séparent le printemps de l'hiver, tombent ordinairement « vers cette époque, le soleil était censé y répandre toute sa force ; d'au- « tant que les fleurs les plus précoces (amandiers, noisetiers, violettes, « aubépines, ellébores, safran printanier, primerose, anémone hépa- « tique, petites véroniques, mouron, etc.) commencent à se montrer dans « une bonne partie de l'Europe. De là semble être venue la vieille cou- « tume de célébrer, à la *saint Valentin*, une fête de galanterie qui est « l'avant-goût des beaux jours. » Plus loin (3), il revient sur le même sujet : « Je serais fort disposé à croire que ces divers patronages, « continue-t-il, ont comme bien d'autres leurs sources dans un calem- « bourg jovial. *Valere, vale (*pour *Salve*) *Valetudo*, vaillant, (vigoureux) « auront conduit à mettre sous la protection du saint, les joyeusetés de « la jeunesse (y compris même un brin de galanterie en tout bien, tout « honneur) et la santé des divers âges. D'ailleurs le saint avait guéri la « fille aveugle de son gardien, ce qui lui aura fait attribuer un certain

(1) *Vie de la reine Anne de Bretagne*, Paris, Curmer, 4 vol. in-12, imprimée à Lyon, par Louis Perrin, 1er vol., p. 169.

(2) *Caractéristiques des Saints*, p 99.

(3) *Ibidem.*, p. 633.

« empire sur l'influence des beaux yeux. Puis on prétendait que, vers « l'époque de sa fête, tous les oiseaux s'appariaient pour la belle saison « prochaine. »

The calendar of the anglican church illustrated (1) explique ce patronage plus simplement sans arriver à une solution plus satisfaisante. « *Valentin* était doué des qualités les plus admirables, et l'amour et la charité brillaient en lui d'un si vif éclat, que la coutume de *choisir des Valentines* (of choosing Valentines) le jour de sa fête, qui est toujours pratiquée, a tiré son origine de ces deux vertus du Saint. Dans ce même calendrier, qui était gravé sur du bois et était portatif, l'emblême de *saint Valentin* est un nœud d'amour.

Dans le calendrier du commencement d'un missel romain du XVI[e] siècle (2), on trouve cette prescription curieuse au mois de février :

Aurum debet emi ; | *Sponsæ sponsus sociari.*

DANS CE MOIS

L'or doit être acheté, | Et le fiancé uni à sa fiancée.

Ne serait-ce pas là encore un reflet de la *saint Valentin* dont la fête est indiquée au 15 de ce même mois ?

Parmi les poésies (3) de Charles, duc d'Orléans, mort le 4 janvier 1465, on trouve cette pièce sur la *saint Valentin* :

RONDEL XXIII

A ce jour saint Valentin,
Que chascun doit choisir son per
Amour demourray-je non per ?
Sans partir à votre butin.
A mon resveillier au matin
Je n'y ay cessé de penser
A ce jour saint Valentin, etc.
Mais Nonchaloir, mon médecin,
M'est venu le poulse taster,
Qui m'a conseiller reposer
Et rendormir sur mon coussin
A ce jour saint Valentin.

D'après l'allemand Henri Alt, *saint Valentin* est invoqué contre la *Peste*, parce qu'il guérit plusieurs pestiférés.

Il est également dans l'Aube le patron des *Apiculteurs* et sa fête est célébrée chaque année dans un arrondissement différent (4).

DICTONS SUR SAINT VALENTIN

Saignée du jour saint Valentin
Fait le sang net soir et matin
Et la saignée du jour devant
Garde de fièvre en tout l'an.

(*Bollandistes.* — TILLEMONT. — RIBADANEIRA — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT ANTONIN, ABBÉ DE SORRENTE

IX[e] SIÈCLE. — 830.

Patron des Vignerons. — Invoqué contre les possessions du démon.

Antonin, né dans la Campanie, avait été chassé du monastère du Mont-Cassin par l'invasion des Lombards. Il vint se réfugier auprès de Catelle, évêque de Stabies (aujourd'hui Castellamare). Il vécut fami-

(1) *Oxford and London.* John-Henri PARKER, 1851.
(2) *Missale Romanum* LEMOVICIS 1527.
(3) Publiées par Champollion sur le manuscrit original de la Bibliothèque de Grenoble, 1843.
(4) Ce renseignement m'a été fourni par le frère Asclépiades, archiviste des Frères des Écoles chrétiennes, à Paris.

lièrement avec lui jusqu'à ce qu'entraîné par un vif désir de la solitude, il se retira dans les montagnes où Catelle voulut absolument l'accompagner. Après avoir supporté avec patience des tribulations sans nombre, *Antonin*, appelé par les habitants de Sorrente, vint dans cette ville. Nommé abbé des moines bénédictins, il éleva à saint Martin une église dans laquelle il sculpta sur le marbre les Mystères de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est à Sorrente qu'il planta *de la vigne* dans une terre inculte partant du porche de sa basilique et se terminant en précipice jusqu'au bord de la mer. Cette *vigne* est restée comme un monument et un souvenir de celui qui l'avait plantée ; elle produit *du vin* d'une qualité et d'un goût si remarquables qu'on a l'habitude de l'envoyer en présent aux princes et aux personnages les plus considérables. Il en était au moins ainsi à l'époque où écrivaient les Bollandistes. Ils était tout naturel que les *Vignerons* réclamassent son *patronage*. Le saint abbé mourut ensuite après avoir brillé par les miracles les plus éclatants. Il fut enseveli dans le mur même de la ville, et plus tard un sanctuaire fut élevé en son honneur.

Peu de temps après la mort du Bienheureux *Antonin*, Sicard, prince de Bénévent, vint mettre le siège devant Sorrente, à l'aide de machines qui furent dressées autour des murs, il fit lancer un grand nombre de pierres, surtout contre la partie du rempart où se trouvait le tombeau de *saint Antonin*. Il avait l'espoir d'y pratiquer une brèche qui lui donnerait accès dans la ville ; mais la nuit survint sans que le point attaqué ait souffert de la plus petite atteinte. Pendant que le prince était plongé dans le sommeil, *Antonin* lui apparut et lui dit que s'il ne se désistait de son entreprise, il aurait à subir une sévère correction et, en même temps, il lui appliqua sur le dos un coup de la baguette qu'il tenait à la main. Le matin, Sicard, malgré la douleur qu'il ressentait à la partie frappée, hésitait encore sur le parti qu'il devait prendre, quand un messager vint lui annoncer que sa propre fille *avait été saisie par une violente possession du démon*, à l'heure même où il avait fait lancer des pierres contre le tombeau de *saint Antonin*. Reconnaissant sa faute, Sicard, tombant à genoux, implora la guérison de sa fille, et elle recouvra la santé par l'intercession du saint que son père avait si violemment offensé.

Quelque temps après, on amena au tombeau du Saint, un pauvre homme qui était *possédé du démon* depuis cinq ans, et comme la nuit était arrivée, afin qu'il ne pût se faire aucun mal ou être la cause involontaire de quelque dégât dans le sanctuaire, on l'attacha étroitement par les pieds et par les mains à une colonne, puis on le laissa ainsi en fermant les portes. Le lendemain, on le retrouva entièrement guéri. D'après Caracciolo, cité par les Bollandistes, de là serait venue la coutume qui subsistait encore au XVIIe siècle d'attacher les *Possédés* à une colonne près du tombeau d'Antonin et de les laisser ainsi toute la nuit. Le Martyrologe romain constate leur guérison, et Baronius ajoute que ces faits extraordinaires qui, de nos jours, ont encore lieu au tombeau du Saint, sont attestés par les prêtres les plus sincères et les plus prudents.

(FERRARIUS. — *Bollandistes.* — *Hagiologium Italicum*).

QUINZE FÉVRIER

SAINT EUSÉE, ERMITE

IIIe ET IVe SIÈCLE.

Patron des Savetiers et des Ouvriers travaillant en boutique.



USÉE était né à Serravalle (Piémont) et embrassa la vie érémitique, un peu avant l'année 300, sur un rocher où a été bâtie sous son vocable une chapelle dans laquelle son corps a été inhumé. Ce rocher était situé au milieu des ronces et des épines, et après y avoir construit une pauvre cabane, il gagnait sa nourriture en *cousant des chaussures*. Un jour des personnes qui étaient venues à Serravalle en partie de plaisir, se trouvant à proximité de l'ermitage d'*Eusée*, aperçurent trois lis en fleur sur le toit et s'étant approchés par curiosité, elles virent le corps d'*Eusée* étendu à terre. Le curé de Serravalle averti de ce fait, vint avec les habitants pour voir les lis, puis on porta le corps à l'église paroissiale dédiée à saint Martin ; mais par une force surnaturelle et divine, il fut rapporté où on l'avait trouvé et comme ce prodige s'était renouvelé par trois fois, personne ne put douter que le Saint ne voulût être enterré dans le lieu où il avait vécu. On se hâta d'élever sur sa sépulture même un sanctuaire ; le souvenir des miracles et de la sainteté d'*Eusée* y attire un grand concours de pèlerins. *Les savetiers et les ouvriers travaillant en boutique devaient naturellement le prendre pour patron.*

(Les Bollandistes).

SEIZE FÉVRIER

SAINT ONÉSIME, DISCIPLE DE SAINT PAUL

ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE ET MARTYR

Ier ET IIe SIÈCLE. — 110.

Patron des Serviteurs et des Domestiques.



NÉSIME était esclave d'un citoyen de Colosse nommé Philémon, qui avait été converti par saint Paul. Dans le désir de recouvrer sa liberté, il se sauva de chez son maître et vint à Rome pour s'y cacher et y chercher fortune. Il visita saint Paul qui était captif et lui raconta sa conduite à l'égard de son maître. Saint Paul l'instruisit et le baptisa, puis il écrivit à Philémon une lettre par laquelle il le conjurait de pardonner à son esclave et la fit porter par *Onésime* lui-même. Philémon le reçut avec de véritables sentiments de charité, l'affranchit et le renvoya à saint Paul. L'Apôtre se servit de lui dans le ministère de l'Evangile, et plus tard, après le martyre de saint Timothée, *Onésime* devint évêque d'Ephèse. Comme malgré la persécution il prêchait avec beaucoup de courage, le proconsul d'Asie le fit arrêter et conduire à Rome. Après avoir été renversé à terre, on lui rompit les jambes et les cuisses avec des barres de fer. Il rendit son âme à Dieu le 16 février. Le souvenir de sa première position l'a fait choisir pour *patron par les Serviteurs et les Domestiques.*

(*Bollandistes. — Grande vie des saints* de Plancy).

SAINTE JULIENNE DE NICOMÉDIE, VIERGE ET MARTYRE

Invoquée contre les Contagions et pour les Accouchements heureux.

Julienne, très jeune encore, embrassa le christianisme, bien que ses parents fussent très zélés pour le culte des faux dieux. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle fut recherchée par un jeune patricien du nom d'Evilace. Elle répondit évasivement en déclarant qu'elle n'épouserait jamais que le préfet de la ville.

Evilace fort épris de *Julienne* finit, en faisant de grands sacrifices, par obtenir cette dignité de l'empereur et se hâta de venir réclamer auprès de *Julienne* l'exécution de sa promesse ; mais elle lui fit savoir qu'elle était chrétienne et qu'elle n'épouserait jamais un homme d'une autre religion. Evilace, en qualité de préfet, la cita à comparaître devant lui et après avoir employé tous les moyens de persuasion, voyant que la vierge était inflexible, il commanda qu'elle fût suspendue en l'air par quatre courroies et battue à coups de nerfs de bœufs et de branches d'osier vert. Lorsque les bourreaux furent las de frapper, il la fit suspendre par les cheveux ; ce supplice fut tellement prolongé qu'il n'y en eut pas un qui ne fût arraché.

Ses yeux s'obscurcirent, ses sourcils s'élevèrent sur son front, et après qu'on lui eut brûlé les flancs avec de la paille ardente, on lui perça les mains avec un fer chaud; puis on la renvoya en prison toute déchirée et toute meurtrie. Pendant que *Julienne* priait son Céleste époux de la délivrer de ses peines, le diable lui apparut sous la forme d'un ange de lumière, mais par une inspiration divine, reconnaissant le tentateur, elle le garrotta et lui donna plusieurs coups.

Le lendemain, le Préfet commanda, si *Julienne* était encore en vie, qu'elle fût amenée devant son tribunal. Elle parut devant lui aussi saine et aussi belle qu'elle était avant. Furieux, il ordonna que la vierge fût jetée dans un four ardent, mais le feu perdit sa force, et plus de cinq cents personnes embrassèrent la religion chrétienne ; elle fut aussi précipitée dans une grande chaudière pleine d'huile bouillante, mais elle n'en ressentit aucun mal, et la liqueur enflammée rejaillit sur les bourreaux. Enfin le préfet ne sachant plus que faire, la condamna à avoir la tête tranchée. Les reliques de sainte Julienne furent d'abord transportées par la matrone Sophie sur le territoire de Pouzzole. Plus tard, par crainte des Lombards on les transféra à Cumes. D'après une pieuse tradition, un gentilhomme breton qui faisait partie de la Croisade et qui avait obtenu le précieux chef de notre Sainte, en revenant de France, tomba malade au Val Saint-Germain (canton de Dourdan, diocèse de Versailles) et fit vœu, s'il recouvrait la santé, d'élever au Val une église à sainte Julienne et d'y déposer ses reliques. C'est là, d'après le *Dictionnaire des Pèlerinages* (1), que l'on compte plus de trois cents paroisses représentées dans l'église du Val par des *ex-voto* et quatre mille cinq cent quarante personnes sont inscrites sur le livre de la confrérie de *sainte Julienne*. Le lundi et le mardi de la Pentecôte, le jeudi de la Fête-

(1) Abbé MIGNE, 1859. Louis de SIVRY et CHAMPAGNE.

Dieu et le seize février, de nombreux pèlerins viennent *invoquer* la sainte contre les *Maladies contagieuses* et pour *l'heureuse délivrance des femmes enceintes*.

RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes*. — *Les Petits Bollandistes*).

DIX-SEPT FÉVRIER

VÉNÉRABLE GILLES DE SAINT JOSEPH, TISSEUR DE SOIE.

XIXe SIÈCLE. — 1812.

Patron des Tisserands.



ILLES DE SAINT JOSEPH est mort à Naples le 17 février 1812. Après avoir soutenu sa famille et sanctifié son magasin de *Tisseur de soie*, il entra dans l'Ordre des Franciscains de l'étroite observance de saint Pierre d'Alcantara. Sa béatification est imminente.

Telle est la courte notice consacrée à *Gilles de saint Joseph* par Dom Riva, en l'indiquant comme *Patron des Tisserands*.

(DOM RIVA, *Manuale di filotea*, *Milano*, 1875).

DIX-NEUF FÉVRIER

SAINT CONRAD DE PLAISANCE, ERMITE EN SICILE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

XIVe SIÈCLE. — 1351.

Patron des Chasseurs. — Contre les Hernies.



ONRAD appartenait à une famille très riche et très noble, celle des Confalonieri. Il aimait la chasse éperdûment, et un jour irrité de voir les bêtes qu'il poursuivait se réfugier dans un fourré de ronces et d'épines où il ne pouvait les atteindre, il y mit le feu ; mais bientôt l'incendie se propagea à travers les bois et tous les environs furent gravement atteints. Un pauvre homme du peuple fut accusé d'être l'incendiaire et confessa dans la torture qu'il était le vrai coupable; il fut, pour ce crime, condamné à mort ; mais au moment de l'exécution, *Conrad*, saisi par les remords, vint l'arracher au bourreau en s'accusant lui-même. Puis il vendit tous ses biens qu'il distribua comme indemnité pour tous les dommages dont il avait été la cause involontaire. Après en avoir averti sa femme, qui elle-même se retira aussitôt dans un couvent, Conrad entra dans une maison de *Tertiaires* de saint François et en reçut l'habit. Pour être encore plus isolé du monde, après avoir visité Rome, il s'embarqua pour la Sicile et se retira sur une montagne déserte près de Néti, et là il pratiqua toutes les austérités de la pénitence la plus dure, se nourrissant seulement avec du pain, des herbes et de l'eau, se roulant dans les épines quand il était tourmenté par quelques tentations. Il eut aussi le don des miracles, et comme il était venu à Néti, portant un crucifix que les habitants ont encore aujourd'hui en grande vénération, il changea en poissons, de la chair de porc que de mauvais plaisants

avaient voulu lui faire manger en l'invitant à dîner. Il vécut ainsi pendant quarante années dans la plus grande sainteté, et rendit son âme à Dieu le dix-neuf février 1351.

Il était tout naturel que les *chasseurs* le choisissent pour *patron*. Au titre que nous avons inscrit plus haut, les Bollandistes ajoutent au nom de *Conrad*, *Patrono ad herniæ curationem ; patron pour la guérison des hernies*. C'est qu'effectivement pendant qu'il vivait, il avait obtenu par ses prières *la guérison de plusieurs de ces affections* et qu'ensuite ses reliques avaient opéré les mêmes miracles. Ils mentionnent également un autre fait très extraordinaire, qui a rapport à cette invocation adressée à *Conrad* contre les hernies.

A Neti, dans le quartier des tailleurs, il existait un portrait très ancien de notre Saint, placé dans l'enfoncement du mur de la boutique d'un tailleur, dont le fils avait été autrefois guéri d'une hernie par l'intercession de Conrad. Devant cette image, une lampe brûlait la nuit. Non loin de là, parmi les soldats qui montaient la garde, l'un d'eux jouait avec son camarade. La chance lui était favorable, quand il s'aperçut que sa lumière allait finir, sans qu'il lui fût possible d'en acheter dans aucune boutique. Poussé par la soif du gain et ne voulant pas interrompre sa partie, il enleva la lampe qui brûlait devant l'image du Saint et l'ayant apportée dans le vestibule du corps-de-garde, il se remit au jeu. La punition suivit de près cet acte sacrilège. Non seulement il perdit tout ce qu'il avait gagné, mais encore tout l'argent contenu dans sa bourse. Etant revenu chez lui pour se livrer au sommeil, il fut réveillé tout-à-coup par des douleurs atroces causées par *une hernie inguinale* tellement grave, que la mort paraissait imminente. Une femme l'engagea fortement à implorer *saint Conrad* qui était tout puissant pour le mal qu'il souffrait. Il le fit avec un véritable repentir de la faute qu'il avait commise et après avoir obtenu sa guérison, il devint un fervent dévot de *saint Conrad*.

Dans une biographie de saint Conrad en italien (1617, in-4°), citée par le Père Cahier, page 611, l'auteur rapporte divers anagrammes et entre autres celui-ci : *Chonradus eremita* devient *Hernias cura Domat*. Il cite aussi ces vers qui ont trait à cet anagramme :

Et, CHONRADE, *tibi dixit* (*Deus*) *quo nomine* [*vellet*
Te Christianis utilem.

Et de te auxilioque tuo, Chonrade, Locutus
Hic hernias cura domat.

(FERRARIUS. — *Les Bollandistes.*)

SAINT LOUP, DE CHALON (SAONE-&-LOIRE)

Invoqué contre la Fièvre et les Douleurs.

D'après saint Julien de Balleure, dans ses antiquités de Chalon, on voit dans la commune de Boyer (Saône-et-Loire) « une fontaine dite de Saint-Loup à Boyer, laquelle ledit saint Loup estant en sa baronie de Boyer, fit sortir d'une terre aride, y plantant et comme perçant la place du baston, sur lequel il était coutumier de s'appuyer. Cette fontaine a telle propriété que, plusieurs qui en ont bu, implorant l'ayde de Dieu, par l'intercession de *saint Loup*, se sont trouvés guéris de *fiébures*, ce que continue encore ès personnes de bonne prière et de simple croyance »

En citant ce passage dans l'histoire de *Sennecey-le-Grand*, (premier volume, page 23) il est ajouté : de nos jours malgré la tiédeur du sentiment religieux, on voit encore de nombreux pèlerins venir demander aux eaux de la fontaine de Saint-Loup la guérison de la fièvre.

VINGT-TROIS FÉVRIER.

SAINT SERNEU (SEVENUS) (1) MOINE & MARTYR A SYRMIUM

IVe SIÈCLE. — 307.

Patron des Jardiniers. — Invoqué pour et contre la Pluie.



ERNEU, moine sous l'empereur Maximin, avait un *jardin* qu'il se plaisait à *cultiver* en dehors des heures consacrées à la prière et aux divers offices. Il arriva que la femme d'un des domestiques de l'empereur, ayant conçu pour lui une passion coupable, vint se promener dans ce jardin à une heure indue. Le saint homme la réprimanda fortement et lui ordonna de sortir au plus vite ; mais la méchante femme alla se plaindre à son mari d'avoir été insultée par *Serneu*. Celui-là, furieux, vint le dénoncer auprès de l'empereur comme chrétien, et il fut condamné à avoir la tête tranchée. « Ses reliques, disent les petits Bollandistes, furent quelque temps après apportées à Billom par Juvenal, évêque d'Auvergne. Le lieu où elles furent d'abord déposées s'appela (Jardin de Saint-Cerneuf).Plus tard, elles furent placées dans l'église Notre-Dame : elles ont péri par le malheur des temps. Néanmoins, la mémoire de *saint Sevenus* ou *Cerneuf*, comme on dit en Auvergne, est restée célèbre à Billom. »

On invoqua *saint Serneu* après sa mort *pour et contre la Pluie*, qui peut être alternativement très utile ou très nuisible à la culture des jardins dont il faisait, pendant sa vie, une de ses occupations favorites.

(RIBADANEIRA. — *Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*).

SAINT LAZARE, MOINE & PEINTRE

IXe SIÈCLE. — 870.

Patron des Peintres, Sculpteurs, Imagiers. — Invoqué contre les Brûlures

Lazare excellait dans la *peinture*, sous l'empire de Théophile, grand fauteur des hérétiques iconoclastes (briseurs d'images). Comme il se plaisait surtout à peindre et à retracer les saints tableaux du christianisme, l'empereur ordonna de l'arrêter, et après l'avoir fait tourmenter cruellement, le croyant mort, donna l'ordre de le jeter dans un cloaque, mais peu de temps après, Lazare, ayant recouvré un peu de forces, se remit à travailler et à reproduire ses chères images.Théophile lui fit alors appliquer des lames de fer ardentes sur les paumes des mains ; toute la chair fut brûlée et la douleur fut si vive qu'il tomba demi-mort. C'est pour cette torture qu'il est invoqué *contre les Brûlures*, et aussi le calendrier de Sarragosse (1876) le proclame :

Abogado de las Quemaduras	Avocat contre les Brûlures.

(1) *Cerneuf, Sirene* ou *Serène,* (*Sinerus, Sinerius Senerus*).

Délivré de la prison par l'intercession de l'impératrice Théodora, il resta caché pendant quelque temps à Constantinople, dans une église dédiée à saint Jean-Baptiste, que l'on appelait *la Terrible*. Là, quoique estropié des mains, il fit une image de saint Jean le précurseur. Quelques années après, l'empereur étant mort misérablement de la dyssenterie, Lazare recommença à peindre avec une ardeur plus vive encore et produisit de beaux ouvrages, parmi lesquels on remarquait une belle image de Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il plaça sur une colonne d'airain. Il passa le reste de sa vie dans un grand repos. Les *Peintres*, les *Sculpteurs*, les *Imagiers* ne pouvaient pas choisir un plus vaillant patron.

(*Bollandistes*. — Le père GIRY).

SAINT PIERRE DAMIEN, CARDINAL

ÉVÊQUE D'OSTIE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

XI[e] SIÈCLE. — 1072.

Invoqué contre les Maux de tête et la Migraine.

Pierre, né vers l'an 988, étant encore à la mamelle, fut rejeté par sa mère qui était mécontente d'avoir un grand nombre d'enfants. Plus tard il tomba entre les mains d'un de ses frères qui, le traitant comme un vil esclave, lui fit garder les pourceaux. Un autre de ses frères, nommé *Damien*, dont il aurait tiré son nom, l'accueillit avec bonté et l'instruisit dans les lettres. Il fit de si rapides progrés dans les sciences libérales qu'il devint l'objet de l'admiration des maîtres eux-mêmes. Ses succès ne l'empêchaient pas de porter un silice sous des habits recherchés et de se livrer avec ardeur aux jeûnes, aux veilles et aux oraisons.

Désirant mener une vie plus parfaite, il entra dans le monastère d'Avellane, au diocèse de Gubbio, fondé par un disciple de saint Romuald. A la mort de son abbé, toute la communauté l'appela à le remplacer, et il développa d'une manière si remarquable cette institution par les nouvelles maisons qu'il créa, dans son zèle, il rendit de si grands services à plusieurs monastères d'institut différent, à des chapîtres de chanoines, à des populations entières, que le pape Etienne IX, malgré la résistance du Saint, le créa cardinal de la sainte Eglise romaine et évêque d'Ostie.

Par sa doctrine, ses légations et toute sorte de travaux, il fut d'un secours merveilleux à l'Eglise romaine et aux souverains pontifes dans des temps très difficiles. Il combattit jusqu'à la mort l'hérésie simoniaque et celle des Nicolaïtes. Il s'opposa courageusement aux antipapes Benoît et Cadalous, il empêcha Henri IV, roi de Germanie, de divorcer ; il ramena la ville de Ravenne à l'obéissance au pontife romain et opéra une foule de réformes dans l'administration de la province d'Urbin, de presque toutes les églises épiscopales, et entre autres de celles de Gubbio. Aprés s'être démis du cardinalat et de la dignité épiscopale, il fut le propagateur du jeûne du vendredi, du petit office de la sainte Vierge et de son culte le jour du samedi, et enfin, après une vie éclatante de sainteté, de doctrines, de miracles et de grandes actions, il mourut à Faënza le 22 février 1072. Dom Guéranger (1) l'appelle l'austère réfor-

(1) *Année liturgique*. Temps de la Septuagésime, p. 355.

mateur des mœurs chrétiennes au XI° siècle et le précurseur du saint pontife Grégoire VII. Il mentionne également que l'Eglise a reconnu tant de science, de zèle et de noblesse dans ses écrits, que, par un jugement solennel, elle l'a placé au rang de ses docteurs.

Son corps, gardé chez les Cisterciens dans la ville de Faënza, qui a choisi *Damien* pour patron, est honoré d'un grand nombre de miracles, du concours et de la vénération des peuples. « Parmi les grâces conti-« nuelles que Dieu accorde par les mérites de ce grand saint, dit Ro-« mual Marie Magnani, prêtre de Faënza (1), on signale celle *de guérir* « *les Douleurs de tête* ; c'est pour cela que ceux qui sont affligés *de ce* « *mal* viennent à son tombeau et, après y avoir appliqué leur tête, recou-« vrent la santé, et beaucoup sont guéris au moment même où ils le « touchent » ; mais il n'indique pas l'origine de *cette invocation* qui ne se rapporte ni directement ni indirectement à aucun acte du saint. L'auteur des *Petits Bollandistes* dit que cette invocation est probablement due à sa qualité *d'homme d'étude.*

(*Bollandistes. — L'Office du Saint. — Vile de Santi di Faënza*).

SAINT WILLIGISE, ÉVÊQUE DE MAYENCE

Patron des Charrons.

D'après la tradition, *Willigise* était le fils d'un *Charron*, « et selon les écrivains allemands, dit le P. Cahier, ce serait de lui que viendrait la *Roue* qui se voit dans les armoiries de l'église de Mayence. » Ce serait évidemment dans cette première profession exercée par *Willigise* qu'il faudrait chercher l'origine du *patronage des Charrons.*

Willigise naquit à Stromengen de Schonenbourg, village de Saxe. Pendant que sa mère le portait dans son sein, il lui apparut sous la figure d'un soleil qui éclairait la terre. Ce signe annonçait combien grandes seraient un jour sa doctrine et sa vertu. Devenu archi-chapelain d'Othon II, puis archevêque de Mayence, il fut la lumière de l'Empire et de l'Eglise. Il fut le précepteur d'Othon III, gouverna l'Etat pendant la minorité de ce prince et fut appelé par les peuples le *Père de l'Empereur et de l'Empire.* Comme Othon III n'avait pas d'enfants, *Willigise* lui donna les meilleurs conseils pour l'élection de son successeur et évita ainsi les discordes intestines. Il s'appliqua constamment à choisir des prélats capables pour les églises d'Allemagne. Il avait bâti l'église métropolitaine de Mayence qui fut brûlée le jour même de la Consécration ; et quoiqu'il mourut vieux l'an 1011, après s'être remis à l'œuvre pour la relever, il fut forcé de laisser ce soin à son successeur *saint Bardon.* On l'ensevelit dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr, qu'il avait bâtie à Mayence. Et on y conserve sa chasuble unie, sans le moindre ornement.

(*Propre de Mayence. — Petits Bollandistes.* — Le P. Cahier).

---

(1) *Vite de Santi Beati venerabili e servi di Dio della cita de Faënza, p. 43.* Faënza 1751.
« § 41. *Fra le continue grazie, che Iddio comparte per li meriti di questo gran sancto, é* » *segnolata quella di guarire i dolori del capo : ondè gli aggravati di tal male si portano al suo* » *sepulcre ed applicatavı la testa vicevono la sanità, e molti net medissimo atto di Toccarlo.* »

VINGT-QUATRE FÉVRIER.

SAINT MATHIAS, APOTRE

Ier SIÈCLE.

Patron des Charpentiers, Taillandiers, Buveurs repentants, des Tailleurs et des Confiseurs. — Invoqué contre la Stérilité conjugale.



ATHIAS fut élu apôtre à la place du traître Judas après l'Ascension. On croit qu'il était l'un des soixante-douze disciples. Quoi qu'il en soit, il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, avec les autres apôtres, qui divisèrent entre eux les provinces qu'ils devaient évangéliser. La Judée échut à *Mathias* : il se mit à l'œuvre avec tant d'ardeur qu'il convertit un grand nombre de personnes à la foi de Jésus-Christ. D'après les témoignage de saints religieux, on croit qu'il poursuivit sa prédication jusqu'en Ethiopie. Il revint probablement en Judée, car c'est là, après avoir prêché pendant l'espace de trente années, qu'il fut lapidé par les Juifs et les Gentils ; d'autres prétendent qu'il fut crucifié ; les peintres italiens le représentent avec une lance qui lui aurait donné la mort ; les peintres allemands, au contraire, affirment qu'il a été décapité avec une *hache* que le saint tient ordinairement à la main. C'est cette *hache* qui a donné l'idée aux *Charpentiers* et aux *Taillandiers* de réclamer le patronage de *saint Mathias*. Quant à celui des *Buveurs repentants*, il paraît que, d'après certaines traditions, le converti de l'Evangile *Zachée* ne ferait qu'un avec Mathias et que peut-être, dit le P. Cahier (1), c'est à ce titre qu'il *est considéré en Allemagne comme le recours des Buveurs et des Godailleurs repentants*. Une strophe des Menées, par lesquelles l'Eglise grecque célèbre l'apostolat de *saint Mathias*, pourrait peut être également avoir servi de prétexte à ce patronage. Dom Guéranger (2) l'a ainsi traduite :

« Bienheureux Mathias....

« Celui qui est la vraie vigne t'a soigné comme une branche féconde « destinée à porter la grappe qui verse le vin du salut, ceux que rete- « naient les liens de l'ignorance ont bu de ce vin et ont rejeté l'ivresse de « l'erreur. »

Les actes de saint Mathias sont pour ainsi dire inconnus, et aussi la liturgie dans son office ne donne point, comme pour les autres apôtres, l'abrégé historique de sa vie ; c'est ce qui rend en quelque sorte impossible l'explication des *patronages* des *Tailleurs* et des *Confiseurs* et également celle de l'*invocation contre la stérilité conjugale*.

Dans les anciens almanachs ou calendriers anglais l'emblême de *saint Mathias* est une *jambe* qui jusqu'ici est restée inexpliquée (3). N'y aurait-il pas là par extension un indice de l'origine du *patronage des Tailleurs ?*

Dans une notice *sur les usages et superstitions populaires des Ardennes* (4) on trouve une coutume conservée en Alsace aux environs de

(1) *Caractéristiques des Saints*, p. 475..
(2) *Année Liturgique*. Temps de la Septuagésime, p. 365.
(3) Voir *The calendar of the anglican church* illustrated oxford and London Parker, 1851, pages 20 et 47.
(4) M. Nozot, inspecteur primaire à Sedan. *Revue des sociétés savantes des départements*, juillet-août 1872, p. 129.

Than et dans presque tout le Sundgau, qui indique qu'on attribuerait à *saint Mathias* quelque influence pour la conclusion des mariages. Le jour de sa fête, les jeunes filles fondent du plomb dans une cuiller de fer et, lorsque le plomb est liquide, elles le versent dans un baquet rempli d'eau froide ; les formes que le plomb aura prises en se refroidissant indiquent la figure du futur mari de la jeune fille qui fait l'expérience.

Le corps de *saint Mathias* fut apporté à Rome par sainte Hélène, mère de Constantin, qui plus tard en donna une partie à saint Agrice, archevêque de Trèves. Ces dernières reliques furent déposées par lui, hors les murs de la ville, dans l'église de saint Eucher, qui prit le nom de notre Saint. Guillaume Durand (*Rational des divins offices*, l. IV, ch. 25) rapporte qu'après avoir reçu le Saint-Esprit au moment de partir pour aller prêcher l'Evangile, les apôtres composèrent chacun un article du Petit symbole. Saint Pierre fit le premier : « *Credo in Deum*, etc. » et *saint Mathias* le dernier : « *Vitam æternam.* »

L'*Améthiste* (sans ivresse) dont la couleur violette rappelle la plus humble comme la plus odorante des fleurs, symbolise l'humilité et la modestie, vertus qui caractérisent saint Mathias (Apocalypse, ch. 21, v. 20).

DICTONS SUR SAINT MATHIAS :

Quand *saint Mathias*
Trouve de la glace, il la casse.
Quand il n'en trouve pas
Il faut qu'il en fasse.
(Meurthe, Morbihan, Moselle, Haut-Rhin, Haute-Saône).

A la *saint Mathias*, les jours
Sont égaux aux nuits dans leurs cours.

Saint Mathias le replatreur
Sans neige ne pourrait faire.
(Basses-Alpes).

Autant l'Alouette chante
Avant la *saint Mathias*,
Autant elle se tait après.
(Vosges).

A la *saint Mathias*,
L'œuf est au cul de la cane
Et la pie cherche à s'apparier.
(24 février).

La *saint Mathias* passée
Le soleil reprend son éclat, l'eau sa saveur
Et la lisière du chemin de reverdir.
(Bretagne, tirés de la *Revue celtique*).

A la fête de *saint Mathias*, pendant la foire qui se tenait ce jour-là à Albert, diocèse d'Amiens, les Bannis avaient le droit de rentrer dans la ville pour vingt-quatre heures.

Comme il n'y a plus ordinairement de fortes gelées à craindre après le 24 février, un proverbe picard dit que :

Saint Matiache | *Casse chès glaches*

(Abbé CORBLET. *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, IV, 516).

(Bollandistes. — Petits Bollandistes).

VINGT-CINQ FÉVRIER

SAINT CÉSAIRE LE MÉDECIN

IVe SIÈCLE. — VERS 369.

Patron des Médecins.

FRÈRE puîné de saint Grégoire de Naziance, *Césaire* élevé par des parents chrétiens, fit de grands progrès dans les sciences. Comme il avait un extérieur distingué et un mérite réel, il parvint en peu de temps au rang de premier médecin de l'empereur. « Sa probité, d'après la grande *Vie des saints* de M. de Plancy, sa générosité, ses manières obligeantes, lui firent autant d'amis qu'il y avait à la cour de personnes

distinguées. Les honneurs et les délices au milieu desquels il vivait ne lui corrompirent point le cœur. Il n'estimait rien de grand que d'être chrétien et de le paraître..... Il savait se maintenir auprès des grands, mais jamais aux dépens de la vérité, dont il prenait toujours les intérêts et pour la défense de laquelle il eut de fréquents combats à soutenir. »

Après avoir été trésorier des domaines de l'empereur Valens, il fut nommé intendant de la Bithynie. A la suite d'un violent tremblement de terre qui arriva à Nicée, il perdit une partie de ses biens et ne se sauva lui-même que par une espèce de miracle, après avoir été enseveli sous les décombres. Il sentit que la main de Dieu s'était appesantie sur sa tête pour l'avertir, et comme saint Grégoire de Naziance le pressait depuis longtemps avec toute sa famille d'abandonner les grandeurs et les vanités du monde, il céda à leurs conseils et à ceux de saint Basile, l'ami de son frère, et résolut de se consacrer tout entier au service de Dieu.

Quelque temps après le tremblement de terre de Nicée, étant tombé malade, il reçut le baptême (1) et mourut après avoir légué tous ses biens aux pauvres.

(*Bollandistes. — Grande vie des saints* de M. de Plancy).

SAINT AVERTAN, SAINT AVERRANO, CONFESSEUR CASTILLAN,

CARME DÉCHAUSSÉ

Invoqué contre la Peste.

Vida de caridad fué,
Fué de Averrano la vida,
Mas su muerte vio cumplida
Su caridad y su fé ;
Cuando en Luca era el consuelo
De la peste, *su piedad...*

La vie d'Averrano fut une vie de charité, mais sa mort fut aussi accomplie que sa charité et sa foi ; sa commisération fut au milieu de la peste, aux habitants de Lucques, une consolation.

SAINTE VALBURGE (1), VIERGE ET ABBESSE D'HEIDENHEIM

VIIIe SIÈCLE. — VERS 779.

Invoquée contre la Rage et les Chiens enragés.

Valburge naquit en Angleterre au VIIIe siècle. Elle était fille de Richard, roi de la Saxe occidentale et sœur des saints Guillebaud et Gombaud qui évangélisaient l'Allemagne avec saint Boniface. Elle fut élevée dans le monastère de Winburn dans le comté de Dorset, où elle prit l'habit. Elle y était déjà depuis vingt-sept ans, quand, sur la demande de saint Boniface, elle fut envoyée en 752 dans le monastère de Bischossheim dont l'abbesse était sainte Liobe. *Valburge*, deux ans après, en 754, devint abbesse de *Heidenheim*, monastère fondé par ses frères.

(1) Les Bollandistes font remarquer à cet égard que beaucoup d'adultes différaient de se faire baptiser ; « ce qui était d'une prudence peu sage, ajoutent-ils, en présence de toutes les catastrophes qui menacent sans cesse la vie de l'homme ».

(2) Ou *Walburge*, ou *Vaubourg*, ou *Gauburge*, ou *Falbourg*.

Après s'être distinguée en donnant pendant vingt-cinq ans l'exemple de toutes les vertus, après avoir fait éclater la gloire de Dieu par un grand nombre de miracles, elle mourut saintement dans le monastère d'Heidenheim où son corps resta enseveli pendant plus de quatre-vingts ans, jusqu'à ce que Otgar, sixième évêque de Aichstet, le fît transporter dans sa ville épiscopale et déposer en 870 dans l'église de Sainte-Croix qui porta depuis le nom de la Sainte. C'est de là que plusieurs églises d'Allemagne, d'Angleterre et de France obtinrent de ses reliques. Vers 1040, après que son corps eut été placé sous le maître autel, commença l'écoulement de cette huile miraculeuse devenue si célèbre. Depuis ce temps un liquide incolore, sans goût ni odeur, suinte goutte à goutte en assez grande quantité, se renouvelle tous les ans et dure sans interruption du 12 octobre, jour de la translation, jusqu'au 25 février, jour de sa mort. Les guérisons obtenues par cette *huile* de *sainte Valburge* se sont multipliées à l'infini jusqu'à nos jours. Le premier novembre 1857, Mgr Antoine Ernest, évêque de Brünn, en Moravie (Etats autrichiens), publiait un mandement pour constater la guérison d'un spasme opiniâtre de la paupière, qui avait été opérée par *l'huile de sainte Valburge* sur la personne d'une pensionnaire d'un couvent de sa ville épiscopale.

Les Bollandistes (1) mentionnent *le pouvoir de sainte Valburge contre les chiens enragés et contre leurs morsures* et donnent le motif de cette invocation : Près du couvent d'Heidenheim habitait un homme riche et puissant, qui était en proie au chagrin le plus violent à cause de la maladie de sa fille, le seul objet de toutes ses affections. *Valburge* l'ayant appris, s'achemina un soir sans crainte vers son manoir et vint comme une étrangère frapper à la porte en demandant l'hospitalité. Le maître de la maison l'ayant entendue et craignant qu'elle ne fût mise en pièces par la meute nombreuse de chiens qu'il possédait, se hâta d'envoyer sa famille pour l'introduire promptement et la préserver de leurs morsures : « Ne craignez rien, leur dit Sainte *Valburge*, la servante du Christ « ne saurait être attaquée par vos chiens, parce qu'étant constituée sous « sa garde, je n'ai à redouter aucun danger. » Le maître de la maison ayant entendu le nom de *Valburge*, après avoir enlevé tout ce qui pouvait offenser ses yeux, s'empressa de la faire entrer et la conduisit à la chambre de sa fille qui était agonisante. *Valburge* demanda qu'on mît un lit à côté du sien et qu'on la laissât seule avec elle ; puis elle passa la nuit dans les larmes et dans la prière et, le lendemain, quelle ne fut pas la joie des parents en retrouvant leur fille en parfaite santé ! Ils se précipitèrent aux pieds de la Sainte en rendant grâce à Dieu. Depuis l'époque de ce double miracle, *sainte Valburge* fut invoquée *contre la morsure des chiens enragés*.

Les Bollandistes citent également la guérison de *la morsure d'un chat enragé* par l'huile de *sainte Valburge* en l'année 1118 (3e vol. de février, page 571).

(*Bollandistes. — Grande vie des saints.* — Abbé Petin).

---

(1) 3e vol. de février, p. 559, 560, 566, 567, 570.

VINGT-SEPT FÉVRIER

SAINT JULIEN D'ALEXANDRIE, MARTYR, & EUNUS SON SERVITEUR

IIIe SIÈCLE. — 250.

Invoqué par les Goutteux.



ULIEN était tellement travaillé par la *goutte* qu'ayant été appelé devant le juge comme chrétien et ne pouvant ni marcher, ni se tenir debout, il fut obligé de se faire porter dans une chaise par deux de ses serviteurs qui étaient appelés également à comparaître devant lui. L'un d'eux renia sa foi. Quant à l'autre qui s'appelait Eunus, il persista à confesser Jésus-Christ avec son maître. Le juge les fit placer sur des chameaux et promener dans toute la ville, pendant qu'on les déchirait à coups de fouets ; puis on alluma un grand feu où ils furent brûlés à la vue de tout le peuple. » Ce récit du Martyrologe romain est bref, mais il parle assez haut par lui-même, et les *Goutteux* ne pouvaient choisir *un intercesseur* plus vaillant que le saint martyr qui avait souffert avec tant de patience, non-seulement les mêmes douleurs qu'eux, mais encore des tortures bien plus atroces, pour le nom de Jésus-Christ. On trouve dans Papebrock (2e vol. in-32) la prière suivante :

Deus, qui PODAGRICORUM *dolorum toleran-tiam, qua S.* JULIANUS *tibi placuit, per ignem coronasti ; eique famulum Eunum, martyrii socium addidisti, da nobis utriusque imitari constantiam et consequi præmia.*	Dieu qui avez couronné, par le supplice du feu, la patience par laquelle *saint Julien* vous a plu au milieu des douleurs de *la goutte* et lui avez adjoint comme compagnon de son martyre son serviteur *Eunus*, accordez-nous d'imiter la constance de l'un et l'autre et d'obtenir un jour leurs récompenses.

Eunus a été choisi, d'après Dom Riva, comme patron *des Portefaix* en Italie, sous le nom de *saint Cronione*.

DICTON SUR SAINT JULIEN

Saint Julien brise glace | S'il ne la brise, il l'embrasse.

(*Martyrologe romain. — Bollandistes*).

SAINTE HONORINE, VIERGE ET MARTYRE

ÉPOQUE INDÉTERMINÉE.

Invoquée par les Prisonniers et par les Femmes enceintes.

Pendant la persécution des empereurs romains contre les chrétiens au commencement du IVe siècle, *la vierge Honorine* fut citée devant le juge qui, rempli de fureur en l'entendant confesser sa foi, la fit précipiter dans un bûcher enflammé. Les fidèles recueillirent quelques-uns de ses ossements et les déposèrent dans l'église de Graville, en Normandie, où elle avait souffert le martyre. Dans le IXe siècle, sous Charles-le-Simple, roi de France, comme on redoutait l'invasion des Normands, ses reliques furent apportées à Conflans-Sainte-Honorine, près l'embouchure de l'Oise, dans le département de Seine-et-Oise.

De nombreux pèlerinages à la châsse de sainte Honorine ont rendu

cette ville très célèbre. Un grand nombre de miracles ont été obtenus par l'intercession de la sainte ; mais c'est *principalement pour la délivrance des prisonniers* qu'on vient l'invoquer. Cette invocation date déjà d'une époque assez reculée, et les Bollandistes citent la *délivrance miraculeuse d'un personnage historique*, au commencement du XII[e] siècle. Enguerrand de Bores avait eu des démêlés avec Godefroy, comte de Namur, et avait été fait prisonnier par son ennemi. Ses jambes furent enserrées dans trois paires d'entraves. On l'enferma dans un tonneau et on lui mit autour du cou une chaîne très lourde que l'on fit passer par le trou de la bonde et qui fut rivée dans le mur de sa prison. Nuit et jour il implorait Dieu et *sainte Honorine*, en regrettant amèrement toutes ses fautes passées. Une nuit, pendant le sommeil des gardiens, *sainte Honorine* lui apparut vêtue d'une robe blanche : « Que me demandes-tu ? lui dit-elle. Que veux-tu que je fasse ? » Enguerrand lui ayant fait le récit de ses souffrances : « Lève-toi, lui dit-elle. » Et à l'instant ses chaînes tombèrent et il sortit de son cachot. En reconnaissance d'un si grand bienfait, il apporta comme *ex-voto* à l'autel de la sainte, à Conflans, la grosse chaîne et les entraves. *D'autres prisonniers* furent encore délivrés par son *intercession*, et aussi des *invocations spéciales* n'ont pas cessé de lui être adressées par *les captifs*. A Conflans la fête de la Sainte est solennisée le vingt-sept février ; mais la grande procession de la châsse a lieu le jour de l'Ascension et le dimanche suivant.

Le Père Cahier (p. 649) indique *sainte Honorine* comme invoquée par les *femmes enceintes*, mais il n'en mentionne pas le motif.

(*Les Bollandistes.* — *Hagiographie du diocèse d'Amiens.* — *Dictionnaire des Pèlerinages*, coll. MIGNE).

SAINT GALMIER (BALDOMERUS) (1), SERRURIER, PUIS DIACRE

VII[e] SIÈCLE. — ENTRE 642 ET 660.

Patron des Serruriers.

Galmier était né dans le Forez et était venu à Lyon, jeune encore, pour y exercer le métier des *errurier*. Là, pratiquant avec zèle les vertus d'humilité et de charité, il nourrissait les pauvres avec le produit de son travail et leur donnait quelquefois ses outils quand il n'avait pas autre chose. L'abbé Vivence, qui gouvernait alors le monastère de Saint-Just et de Lyon, l'ayant vu un jour dans une église, fut si satisfait de sa physionomie douce et recueillie, qu'il voulut absolument le loger dans le couvent de Saint-Just. Plus tard, l'évêque Gaudry, touché de l'éminence de ses vertus, obtint à grand'peine de lui conférer le saint Diaconat, qu'il n'accepta qu'autant qu'on ne le ferait pas monter plus haut. Dieu fit bien voir combien *saint Galmier* lui était agréable en lui octroyant pendant sa vie le don des miracles qu'il daigna lui continuer après sa mort.

On croit qu'il mourut le vingt-sept février entre l'année 642 et 660. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Just par l'abbé Vivence ; mais ses reliques furent dispersées au XVI[e] siècle par les huguenots. A

(1) *Baldomer, Wladimer, Garmier, Germier, Gaumier, Geaumier, Garmer* (en latin *Baldomerus, Baldimerus, Baldomeres, Baldemeres*), tels sont tous les noms donnés à *saint Galmier*.

l'époque où écrivait Baillet, il ne restait plus qu'un bras détaché du corps que l'on gardait à *Saint-Galmier*, en Lyonnais, ville qui porte son nom. Un cantique catalan s'exprime ainsi sur *saint Galmier* :

Pues sou del pobre advocat, DEL MANYA *y de tot* FERRER : *Socorreu al desgraciat* *Glorios sant* BALDOMER.	Puisque vous êtes l'avocat du pauvre, du *serrurier* et du *forgeron*, secourez-les dans la disgrâce, glorieux *saint Baldomer*.

(*Bollandistes*. — BAILLET).

SAINT LÉANDRE, ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE

VIe SIÈCLE. — 596.

Invoqué contre les douleurs rhumatismales.

Léandre, issu d'une illustre famille de saints dont il était l'aîné, était né à Carthagène. Jeune encore, il possédait déjà une grande éloquence, mais renonçant aux vanités du siècle, il prit l'habit de religieux dans un monastère de Séville où il se fit bientôt une si grande réputation qu'il fut élevé au siège épiscopal de cette ville par le suffrage unanime du clergé et du peuple. L'hérésie d'Arius régnait alors en Espagne en même temps que Leuvigilde, roi Goth, beau-frère de notre saint. *Léandre* ayant été envoyé par le parti catholique vers l'empereur Byzantin, à Constantinople, y rencontra saint Grégoire-le-Grand avec lequel il se lia d'une étroite amitié.

A son retour en Espagne, il fut assez heureux pour convertir à la foi Hermenigilde, son neveu, fils aîné du roi Leuvigilde ; mais le père, impie et barbare, fit mourir son fils le jour de Pâques. *Léandre* lui-même fut exilé et, quoique éloigné de l'Espagne, il ne cessa de combattre l'arianisme par diverses publications. Heureusement cette persécution ne fut pas de longue durée. L'année suivante (587) le roi Leuvigilde, à son lit de mort, touché de repentir, rappela les évêques de l'exil et confia à *Léandre* son fils Récarède qui se convertit à la vraie religion avec toute la nation des Visigoths. *Léandre* après avoir présidé, comme légat du Saint-Siège, le troisième concile de Tolède et un synode l'année suivante à Séville, mérita le titre glorieux d'*Apôtre de la Nation gothique*, puis mourut dans sa ville épiscopale l'année de Notre Seigneur 596 et fut inhumé dans l'église des saintes vierges Juste et Rufine.

Saint Léandre souffrait beaucoup de la *goutte*, comme le prouve une lettre de saint Grégoire-le-Grand, et c'est là probablement l'origine des *invocations qui lui sont adressées contre les douleurs rhumatismales*. Voici un fragment de cette lettre : « Vous vous plaignez à moi d'être travaillé « de la *goutte* ; j'en suis si continuellement tourmenté que je ne puis « me soutenir ; cependant il nous sera bien aisé de supporter tous deux « avec patience ces fléaux de Dieu, si nous nous ressouvenons de « nos péchés, et si nous reconnaissons que ce ne sont pas les verges de « sa justice, mais plutôt les faveurs de sa bonté qui nous font payer les « plaisirs du temps passé par des douleurs sensibles à la chair. »

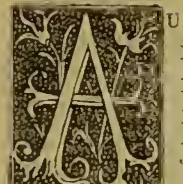
MOIS DE MARS

PREMIER MARS

SAINT AUBIN, ÉVÊQUE D'ANGERS

VIe SIÈCLE. — 550.

Invoqué pour les Enfants malades.



UBIN était breton d'origine, d'une ancienne famille de Vannes, il entra de bonne heure dans le Monastère de Cincillac où il se montra le plus humble et le plus obéissant de tous les frères. Quoique très jeune, il avait le don des miracles: un jour il fut surpris par une tempête si violente qu'elle enfonça le toit de la maison où il s'était réfugié avec plusieurs autres personnes. Pendant que celles-ci étaient littéralement inondées, il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur sa robe de moine. Nommé d'abord abbé de son monastère, il fut appelé à une dignité encore plus élevée, celle d'évêque d'Angers. Il ne laissa jamais passer un seul jour sans faire quelque instruction à son peuple. Les infirmes, les aveugles, les prisonniers, tous les affligés pouvaient s'adresser à lui sans crainte. Par son intercession, Dieu les guérissait ou les consolait tous. Il ressuscita même par la puissance de ses prières un jeune enfant, nommé Malabande, du bourg de Gegine.

Le roi Childebert, fils aîné de Clovis, l'avait en grand estime et c'est à l'instigation de *saint Aubin* que fut promulgué le troisième concile d'Orléans. A son retour à Angers, il employa toute son énergie à faire observer exactement les Sacrés Canons et les décrets du Concile, surtout ceux qui avaient rapport aux mariages incestueux. Enfin, après avoir saintement gouverné son diocèse pendant l'espace de vingt-et-un ans et six mois, il mourut vers 550. Son corps inhumé d'abord dans une chapelle de l'église de Saint-Maurille, fut transporté plus tard dans une église nouvellement élevée sous son vocable. C'est probablement *le souvenir de la résurrection d'un enfant*, dont nous avons parlé plus haut, qui a donné lieu à l'*invocation adressée à saint Aubin pour les enfants malades* dans les paroisses de l'Oise à Guignecourt, Janville, Saint-Aubin-en-Bray et Thiascourt, où il est l'objet de pèlerinages plus ou moins fréquentés aujourd'hui. A Saint-Aubin (Aisne), d'après les petits Bollandistes, les mères de famille de cette paroisse trouvent un grand secours pour *leurs enfants malades* dans les eaux d'une fontaine qui porte le nom du Saint. Elles assurent que généralement ces enfants éprouvent une agitation extraordinaire, prélude de leur guérison, au moment où l'on trempe leurs langes dans la fontaine.

DICTONS SUR SAINT AUBIN.

Quand il pleut pour la saint Aubin
Il n'y a ni paille ni vin.
Suivant les localités on ajoute :
Il n'y a ni foin, ni lin.

A la saint Aubin, on tond
D'ordinaire le mouton.
Mais (dit le fermier normand) *si vous voulez m'en croire*
Tondez-le à la saint Grégoire.

FORTUNAT. — *Les Bollandistes.*

Qui taille à la saint Aubin
A toujours vigne et souvent vin.

A la saint Aubin
Quand le buisson goutte au matin
C'est du vin.

(GIRONDE)

SAINT LÉON, ARCHEVÊQUE DE ROUEN
ET APOTRE DE BAYONNE

Xe SIÈCLE. — 900.

Patron des Navigateurs et Marins. — Invoqué contre les Naufrages, les Loups, pour les Femmes enceintes et les Accouchements heureux

Léon naquit à Caventan, petite ville de Normandie. Il étudia les lettres sacrées à Paris. Après avoir brillé par sa doctrine et la sainteté de sa vie, il fut nommé par le pape Etienne V à l'archevêché de Rouen. Poussé par son ardeur apostolique, il disposa toutes choses dans son diocèse et constitua deux vicaires à sa place ; puis il se dirigea vers Bayonne, accompagné de ses deux frères et il se mit à prêcher sur la place publique. Il convertit en un jour sept cent dix-huit personnes. Les prêtres *du dieu Mars* ameutèrent la population contre lui et l'entraînèrent devant la statue de leur dieu, mais *Léon* ayant prié Dieu de tout son cœur, souffla sur la statue qui fut aussitôt réduite en poudre ; ce fut la cause de la conversion des prêtres et de plusieurs autres personnes ; il porta ensuite l'Evangile dans plusieurs localités désertes et sauvages de l'Espagne, puis revint à Bayonne où étaient arrivés après une longue absence, des pirates de cette ville qui furent étrangement surpris du changement qui s'était opéré depuis leur départ. Furieux d'apprendre qu'il leur faudrait renoncer à leurs rapines et abandonner leur vie de forbans, ils s'embusquèrent sur la route que suivait le saint en revenant d'Espagne, tuèrent ses deux frères et lui tranchèrent la tête. Voyant que son corps restait debout, le meurtrier le renversa par terre ; mais il se redressa aussitôt et prenant sa tête entre ses mains, il la porta à cent vingt-cinq pas plus loin en suivant un Ange qui le conduisait. D'après des manuscrits cités par les Bollandistes, cet abominable crime aurait trouvé immédiatement sa punition. Les pirates craignant la vengeance des fidèles, s'étaient réfugiés dans un lieu où ils déposaient ordinairement les fruits de leurs déprédations et de leurs crimes. Une horrible tempête qui dura huit jours, les fit tous périr par la foudre.

C'est probablement le souvenir de la punition de ces pirates, *tous hommes de mer*, qui a été l'origine du *patronage des Navigateurs et Marins*. Avant de mourir, saint Léon demanda à Dieu que les *Femmes en couches, qui auraient recours à lui pendant leurs grossesses, fussent préservées de toutes sortes d'accidents.* L'invocation qu'elles adressent à notre Saint se trouve donc parfaitement justifiée. Rien dans ses actes connus, ne saurait expliquer le *pouvoir exercé par saint Léon contre les*

loups et les maladies des animaux qu'André du Saussaie mentionne au supplément du 1[er] mars, page 1095.

(ANDRÉ DU SAUSSAYE. — *Bréviaire de Rouen.* — *Bollandistes.* — *Petits Bollandistes*).

BIENHEUREUX BONAVITA, SERRURIER
DU TIERS ORDRE DE SAINT FRANÇOIS

XVI[e] SIÈCLE. — 1375.

Patron des Serruriers.

Bonavita né dans la ville de Lugo, de l'Etat de Ferrare et du diocèse d'Imola, exerçait la profession de *serrurier.* Dès ses plus tendres années il était si ardent pour l'Oraison et si fervent pour la recommandation de son âme à Dieu, que, se promenant ou s'asseyant, travaillant ou se reposant dedans ou dehors, il était entièrement absorbé par la contemplation des choses divines, et il ignorait complétement tout ce qui se passait autour de lui. S'étant trouvé un jour en présence d'un immense incendie, qui causait de grands désastres, il ne put retenir ses larmes, et par un signe de croix il éteignit les flammes si complétement qu'il n'eut pas été possible d'y allumer la plus petite lumière.

Une autre fois, au milieu de l'hiver, il trouva sur son passage un mendiant qui était glacé par le froid ; il se dépouilla de ses propres habits pour le couvrir et il supporta avec patience les moqueries de quelques jeunes gens qui l'insultaient parce qu'il était demi-nu et s'amusaient à lui jeter des pierres ; il visitait fréquemment les prisonniers et les malades et accompagnait les morts à leur dernière demeure. On rapporte qu'il sortit sain et sauf du courant d'un fleuve rapide dont il traversa le lit à pied sec : enfin, après avoir brillé par ses vertus et par ses miracles, il rendit son âme à Dieu et son corps fut déposé dans l'église des Frères Mineurs dont il avait pris l'habit.

(*Les Bollandistes.* — *Hagiologium Italicum*).

DEUX MARS.

SAINT CHARLES LE BON, COMTE DE FLANDRES

XII[e] SIÈCLE. — 1127.

Invoqué contre la Fièvre.



CHARLES était fils de Canut, roi de Danemarck, martyrisé par ses propres sujets, et d'Adèle de Flandres, tante maternelle de Louis-le-Gros, roi de France. Après la mort sanglante de son père, il fut élevé à la cour de *Robert-le-Frison*, comte de Flandres, père de sa mère. Dès qu'il fut en âge de prendre les armes il partit pour la Terre sainte et il se distingua tellement par son courage et son énergie qu'il se rendit redoutable aux plus puissants princes de la terre.

Après la mort du comte Baudoin VII, qui avait succédé à son père Robert, Charles fut désigné par le prince mourant, par la noblesse et par le peuple, pour lui succéder. Sa prise de possession du comté ne se fit

pas sans de très grandes difficultés. La mère de Baudoin, et Guillaume d'Ypres, qui avait sur *Charles* les droits de la ligne masculine, soulevèrent plusieurs seigneurs que notre Saint fut obligé de réduire les armes à la main.

Tout animé qu'il était de l'esprit guerrier, *Charles* était d'une extrême douceur, il avait aussi l'extrême désir de se rendre agréable à tout le monde, il brillait en outre par toutes les vertus chrétiennes et surtout par la charité. Un jour étant à Ypres, il donna jusqu'à sept mille huit cents pains et il se dépouillait souvent de ses vêtements précieux quand il n'avait rien à donner. Il ne pouvait souffrir que le pauvre et le faible fussent opprimés, et à cet égard il eut souvent à réprimer la violence des grands, ce qui lui attira la haine des méchants. *Charles* avait été obligé de faire rentrer dans le devoir Berthoul qui non-seulement avait usurpé la prévôté de saint Donatien de Bruges à laquelle la dignité de chevalier de Flandres était attachée, mais encore s'était révolté. Furieux, ce misérable aposta des assassins dans l'Eglise de saint Donatien et pendant que *Charles* faisait sa prière, ils le frappèrent de plusieurs coups d'épée sur la tête et lui ôtèrent la vie le 2 mars 1127.

Là s'accomplit le premier miracle : un pauvre, paralysé depuis son enfance, fut tout à coup guéri en touchant le bienheureux. Les fidèles recueillirent son sang, ses cheveux et son chapeau, qui opérèrent depuis plusieurs autres miracles.

Molanus, cité par les Bollandistes, dit que *les personnes atteintes de la fièvre boivent fréquemment dans son crâne fracassé*: « ex vulnerato cranio sœpius bibunt Febricitantes. »

Depuis ce jour, le culte du bienheureux ne cessa pas d'être en honneur à Bruges et dans les Flandres. Son corps, pieusement déposé dans un reliquaire, fut placé à Saint-Donat jusqu'au jour où la Révolution française détruisit le sanctuaire.

Les reliques, heureusement, purent être préservées ; et lorsque la tourmente révolutionnaire fut passée, elles furent portées en grande pompe à la cathédrale, où de nos jours encore elles sont exposées à la vénération des fidèles.

Il y a quelques années, à l'occasion du 750e anniversaire de la mort du bienheureux, Mgr Faict, évêque de Bruges, institua une commission pour examiner la cause du bienheureux et demanda à Rome la *béatificatio æquipollens* de Charles-le-Bon. En 1878, Monseigneur Bracq, de Gand, joignit sa supplique à celle de son collègue de Bruges. Monseigneur Bataille, d'Amiens, et Monseigneur Dumont, de Tournai, appuyèrent la même année cette demande.

Enfin, le 9 février 1882, le Saint-Père, sur avis conforme de la Sacrée Congrégation des Rites, donna son assentiment à la décision de la commission nommée par Monseigneur de Bruges.

Ce n'était pas tout. Le bienheureux n'avait pas son office, et le diocèse de Bruges le désirait pour patron. Le 14 décembre 1882, sur les instances des six évêques de Belgique et après rapport du cardinal Monaco La Valetta, Léon XIII accorda au diocèse de Bruges d'avoir le bienheureux pour patron et de célébrer sa fête avec le rite double.

En 1883, la fête et le patronage furent étendus à la Belgique entière.

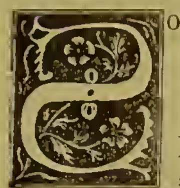
(*Petits Bollandistes. — Univers,* 25 août 1884.)

TROIS MARS.

SAINT GUENOLÉ ou SAINT GUIGNOLET

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Stérilité conjugale.



ous le règne de Clovis, le sieur Fragan ou Fracan eut pour fils saint Guenolé, très vénéré en Bretagne et en Picardie ; Charles Nisard dans son histoire des livres populaires et du colportage le confond avec saint Guignolet, d'autres l'appellent Guignolé ou Wennolé. Le peuple a conservé un grand souvenir de ce saint, il redit souvent :

A la saint Guenolé,
Au taureau on ferme le pré.

Il y a encore peu d'années que le peuple désignait aussi à Rueil, près de Paris, une statue qui représentait saint Guenolé.

Pour attribut ce saint avait une oie sauvage, parce que, racontait la tradition, une oie ayant arraché un œil de sa petite sœur, il avait éventré l'oie, avait repris l'œil et l'avait replacé sain et sauf dans l'orbite de l'enfant parfaitement guérie. Quelques peintres le représentent une crosse abbatiale dans la main gauche et agitant une sonnette de la droite, au-dessous de cette clochette des têtes de poissons sortent de l'eau et semblent accourir à l'appel du Saint.

Plusieurs ménages stériles obtinrent des enfants en l'invoquant, on buvait de l'eau dans son crâne est-il raconté ; à l'endroit où avait existé son tombeau, placé jadis dans une église démolie, une fontaine avait surgi et les malades venaient y chercher la santé.

SAINTE CUNÉGONDE, IMPÉRATRICE

XIe SIÈCLE. — 1040.

Invoquée pour les Enfants en danger de mort et pour les Femmes en couches.

Cunégonde, fille de Sigefroy, premier comte de Luxembourg, fut mariée au duc de Bavière Henri qui fut élu et proclamé roi des Romains et sacré à Mayence. *Cunégonde* fut couronnée reine à Padeborn et tous les deux reçurent à Rome, l'un la couronne d'empereur et l'autre celle d'impératrice des mains du pape Benoît VIII, en 1014.

Conservant leur virginité par un mutuel consentement, ils fondèrent et dotèrent plusieurs églises ; mais la calomnie ayant osé attaquer l'innocence de l'impératrice, notre sainte pour confondre ses accusateurs n'hésita pas à marcher sur des socs de charrue rougis au feu et elle sortit triomphante de cette épreuve qui fit éclater sa pureté à tous les yeux. Les deux époux bâtirent ensemble et décorèrent richement la cathédrale de Bamberg.

Henri était mort en 1024, *Cunégonde* se retira dans un monastère qu'elle avait fondé sous la règle de saint Benoît dans un lieu appelé *Refuge.* Elle y vécut très saintement pendant quinze années consacrant

aux veilles et aux oraisons tout son temps. Dieu lui prodigua le don des miracles. Son corps fut porté à Bamberg à côté de celui de son mari, saint Henri, le vingt-neuf mars 1200. La bulle de sa canonisation fut promulguée par Innocent III. La tunique de *sainte Cunégonde* est conservée avec un grand respect dans l'église de Bamberg. Daniel Pape-Brock, dans ses *Acta sanctorum* (1), dit que *cette tunique conserve la vie aux enfants en danger de mort*, et d'un autre côté les Bollandistes (2) disent que les *femmes enceintes, quelque temps avant leurs couches, ont l'habitude de se rendre à l'église et là après avoir confessé leurs péchés et s'être munies de la sainte Eucharistie, elles s'approchent des reliques de la sainte et touchent ou revêtent sa tunique*. Bien qu'elle soit ornée très richement de perles innombrables et de pierres précieuses, cette tunique n'est refusée à personne et elle est présentée à tous les indigents qui la réclament.

(Pape-Brock, Daniel). — *Bollandistes*).

SAINTE THAIS

IVe SIÈCLE.

Patronne des Pénitentes converties.

Sainte Thaïs grande pécheresse avait été convertie par saint Paphnuce qui la sentant repentante, l'avait enfermée dans la cellule d'un couvent pour la préserver contre sa faiblesse naturelle et l'empêcher de retomber dans les désordres de sa vie passée ; quand Thaïs au bout de trois ans sortit de sa retraite, elle se consacra volontairement à la plus austère pénitence, aussi est-elle représentée tenant une banderolle sur laquelle sont gravés les mots qu'elle prononçait sans cesse.

Vous qui m'avez formé ayez pitié de moi ! | *Qui plasmasti me, miserere mei.*

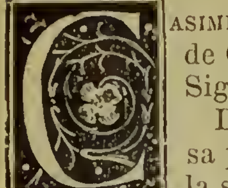
On la représente aussi, ayant à ses pieds un miroir et des bijoux qu'elle a rejetés avec un profond mépris.

QUATRE MARS.

SAINT CASIMIR, FILS DU ROI DE POLOGNE, CONFESSEUR

XVe SIÈCLE. — 1458-1483.

Invoqué dans les combats, contre les ennemis de la Religion et de la Patrie, contre la Peste et comme défenseur de la Chasteté.



Casimir fut à la fois fils, frère et oncle des rois de Pologne (fils de Casimir III, frère de Jean Albert, d'Alexandre et de Sigismond Ier et oncle de Sigismond Auguste).

Dès ses plus jeunes années il se distingua par sa dévotion, sa pureté et sa chasteté. Il avait une grande dévotion pour la sainte Vierge et en ouvrant son tombeau en l'église de Vilna, en 1604, on trouva entre ses mains une longue hymne en latin qu'il récitait tous les jours. Il portait sur sa chair un cilice, couchait à terre et se livrait aux pénitences les plus rudes. Sa chasteté fut si grande

(1) Deux volumes in-32, le 3 mars.
(2) Premier volume de mars, p. 280.

qu'il la préféra à la prolongation de sa vie. Ses amis et ses parents n'avaient jamais pu le décider à se marier ; enfin il tomba très gravement malade et les médecins déclarèrent à l'unanimité qu'il ne pourrait être sauvé que par le mariage, mais il répondit qu'il aimait mieux mourir que de perdre sa virginité. Ses forces étant presque épuisées, on lui donna les derniers sacrements, et répétant ces paroles du psalmiste : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains », il s'endormit dans le Seigneur le 4 mars 1483, à l'âge de 25 ans. D'après la déclaration qu'il avait faite aux médecins, comme nous venons de le rapporter, il était bien naturel qu'il fût *invoqué comme défenseur de la chasteté.* L'an 1518 les Moscovites assiégèrent à l'improviste Poloczka, et comme les Polonais qui n'étaient pas préparés à cette attaque commençaient à se décourager, ils aperçurent tout à coup un cavalier bien monté et bien armé qui se mit à leur tête et les conduisit contre l'ennemi qu'ils taillèrent en pièces. Avant que ce cavalier mystérieux ne se fût dérobé à leurs yeux, ils avaient reconnu *Casimir.* Notre saint les protégea également l'année suivante contre une armée de soixante mille Moscovites qui était venue fondre sur la Lithuanie. Après avoir apporté un secours aussi efficace à ses compatriotes, il était juste que *saint Casimir fût invoqué dans les combats et contre les ennemis de la Religion et de la Patrie.* Il fut en outre *invoqué contre la Peste* parce que en 1603 il délivra Wilna d'une mortalité effrayante.

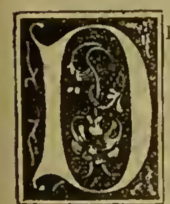
(*Les Bollandistes.* — La Mère de Blémur. — *Les Petits Bollandistes*).

CINQ MARS.

SAINT DRAUSIN ou DRONSIN (DRAUSINS, DRAMISIUS, DRANSCIO) ET DRAUTIO ÉVÊQUE DE SOISSONS

VIIe SIÈCLE. — APRÈS 675.

Patron des Champions. — Pour la Foi, l'Eglise et la Patrie.



Drausin naquit dans le Soissonnais sous le règne de Clotaire II. Son père et sa mère Leudomar et Rachilde confièrent son éducation à Auséric évêque de Soissons, qui remarquant en lui la vertu et les sciences propres à l'état ecclésiastique, l'admit au rang des clercs de son église. Bettolein, successeur d'Auseric, le nomma archidiacre et l'associa au gouvernement de son diocèse. *Drausin* exerça une influence des plus salutaires sur les prêtres qui adoptèrent un genre de vie plus régulier et plus conforme à l'état ecclésiastique. L'évêque lui-même donnant un grand exemple d'humilité et de repentir, pour s'être rendu coupable d'une certaine simonie, dans le but d'arriver à l'épiscopat, voulut se démettre de son évêché et s'employa avec tant de zèle auprès du peuple, du clergé, du roi et des grands du royaume, que *Drausin* fut élu et sacré évêque de Soissons d'un consentement unanime. C'est à son instigation qu'Ebroin maire du palais, sa femme Leutrude et Boron leur fils, fournirent l'argent nécessaire pour bâtir l'abbaye de Notre-Dame de Soissons qui était à peu près terminée, vers 661, et qui fut transférée depuis dans la ville.

Drausin après avoir gouverné pendant plus de vingt ans, rendit son

âme à Dieu le cinq mars 674 ou 675. Son corps fut enterré d'abord dans l'église du premier monastère, puis transféré dans l'église du nouveau. C'est là où se trouve son tombeau. D'après Dom Germain, (1) ceux qui étaient forcés de venir se purger en justice par le jugement de Dieu, c'est-à-dire par le *duel judiciaire* ou qui voulaient tenter *l'épreuve de la guerre*, imploraient *saint Drausin* qui faisait pencher la victoire du côté du bon droit. A cette occasion, on lit dans un vieux poème de *Garin le Loherain :*

Au Moustier saint Drosin
. . . .
Veiller y vont encore le Pèlerin
Cil qui bataille veulent fere et fournir

On trouve également dans les Leçons de son office le passage suivant :

Ad ejus monumentum concurrentibus universis, illi præsertim DRAUSII *auxilium invocare visi sunt, quos ineundi alicujus certaminis et cum hoste congrediendi nécessitas urgebat ; siquidem solebant qui ad illius tumulum in oratione pernoctassent in pugna victores evadere.*

Des gens de toute sorte accouraient au tombeau de saint Drausin, et l'on n'était jamais plus ardent à implorer son secours que lorsqu'on se trouvait dans la nécessité de se battre et d'en venir aux mains avec l'ennemi, car la victoire suivait ordinairement ceux qui avaient passé la nuit en prières auprès de son tombeau.

Cette *Invocation* adressée à *saint Drausin* depuis le onzième siècle, prit une grande extension dans le siècle suivant. Jean de Salisbery rend un illustre témoignage à la dévotion des Français et des Etrangers envers *saint Drausin* : il raconte que les *Champions* venaient de Lorraine, de Bourgogne et d'Italie pour veiller en Oraison à son tombeau, comme fit entr'autres le comte Robert de Montfort, qui était sur le point de se battre avec Henry, comte d'Essex, qui lui contestait la succession de Bretagne.

Saint Thomas de Cantorbéry, glorieux champion de la liberté de l'Eglise, vint aussi prier devant le tombeau de *saint Drausin,* avant de retourner en Angleterre. Il y était venu afin de se retremper pour le combat dans lequel plein de foi et d'énergie il devait bientôt conquérir la palme du martyre.

(Bollandistes. — Petits Bollandistes. — Vie des saints de France. — Grande vie des saints).

SAINT PHOCAS, MARTYR A ANTIOCHE, EN SYRIE

IVe SIÈCLE. — VERS 320.

Invoqué contre les serpents et autres bêtes venimeuses.

On possède très peu de détails sur la vie de *saint Phocas* ; nous laisserons donc parler le Martyrologe romain qui résume brièvement tout ce que l'on sait de ce glorieux martyr : « En Antioche (2), saint Phocas, après avoir enduré plusieurs injures pour le nom de notre Sauveur, triompha de l'ancien serpent : ce qui est confirmé par un continuel miracle, *car si quelqu'un est mordu de quelque serpent,* aussitôt qu'avec

(1) Fragment de la vie de saint Drausin, omis par les Bollandistes et publié, p. 127, par Dom Michel Germain, bénédictin de la congrégation de saint Maur, dans son *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons.*

(2) Traduction du R. P. Philippe Labbe, de la Compagnie de Jésus. Paris. Mathurin Hénault, 1643.

« une vive foi il arrive à la porte de l'église de ce saint martyr, *il est* « *guéri.* »

L'empereur Basile fit construire à Constantinople une église et un monastère qui portaient son nom.

(SAINT GRÉGOIRE DE TOURS. — *Martyrologe romain.* — PÉTIN).

SAINT NICOLAS FACTOR, RELIGIEUX FRANCISCAIN

Sois singular abogado
De toda herida mortal
Quartanos, gota coral
Fambien del parto arriesgado :
Siendo medico obediente
Al que acude á tu clementia.

Vous êtes un protecteur spécial dans toute blessure mortelle. Dans la fièvre quarte, la goutte au cœur et aussi dans les accouchements périlleux, en étant un médecin obéissant à celui qui a recours à votre clémence.

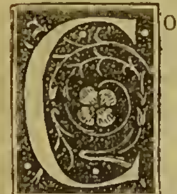
SIX MARS

SAINTE COLETTE (1), ou NICOLE

RÉFORMATRICE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE

XVe SIÈCLE. — 1380-1447.

Patronne des Charpentiers, des Servantes. — Invoquée contre les Opthalmies, les Maux de tête, les Fièvres, la Stérilité conjugale, pour la Délivrance des femmes en couches.



OLETTE était fille de Robert Boilet, charpentier, et de Marguerite Moyon. Elle naquit à Corbie, le 13 janvier 1380. Elle fut ainsi nommée au baptême parce que ses parents avaient une dévotion particulière pour saint Nicolas. On remarquera également que Marguerite Moyon était sexagénaire et que ce fut par une protection spéciale qu'elle obtint la grâce d'avoir un enfant. C'est, sans nul doute, cette circonstance exceptionnelle qui a donné lieu aux *invocations spéciales adressées à Sainte Colette contre la stérilité conjugale.*

Colette, dès l'âge le plus tendre, paraissait douée de tous les dons du ciel ; mais elle était de très petite taille et comme à ce sujet on faisait une foule de doléances à ses parents, elle se mit en prières et elle grandit instantanément (2). De bonne heure elle renonça au monde. Après avoir passé quelque temps dans une maison de Saint-Benoît, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-François et résolut de vivre en récluse. Elle n'avait alors que vingt-deux ans et elle se livra aux austérités les plus extraordinaires. La vie mystique, qui introduit l'homme dans des régions supérieures, avait pris chez elle des proportions considérables. D'après Gorres, elle souffrait aux fêtes des martyrs des supplices semblables à ceux qu'ils avaient endurés. Le jour de la saint Lau-

(1) *Colete, Collete, Collette.* — Coleta, Coletta, Colleta, Colletta, Nicoleta (l'abbé CORBLET vol, IV, 357.

(2) Colette avait alors quatorze ans. Cet accroissement subit a donné lieu au dicton que répètent les petites filles de Picardie :

Sainte Colette
Tire-moi les jambettes,
Rends-moi sage et parfaite.
(Abbé CORBLET, 1er vol.)

rent, elle était brûlée dans le feu ; elle était écorchée avec saint Barthélemy et crucifiée avec Saint Pierre. Tous les péchés du monde et les châtiments qu'ils méritent lui étaient apparus dans une vision, et une voix lui annonça qu'elle contribuerait puissamment à les diminuer en réformant les trois ordres de Saint François. Elle reçut l'habit de Sainte-Claire des mains de Benoît XIII qui était alors reconnu comme pape par les Français. Ayant rencontré en France trop d'opposition à ses desseins, elle commença la réforme par la Savoie et bientôt après elle la continua en Bourgogne et dans d'autres pays partout ; elle confirma sa mission par les miracles les plus éclatants, et, entr'autres, elle passa une fois toute la semaine sainte dans un jeûne perpétuel et sans autre nourriture que la divine Eucharistie.

Voyant que son ordre se multipliait, elle voulut, avant de mourir, faire la visite générale de ses diverses maisons. Elle visita successivement le couvent de Moulins, en Bourbonnais, celui de Decize, en Nivernais, celui du Puy, en Velay, fondé par la vicomtesse de Polignac. Et quand elle eut pris possession de deux nouveaux monastères à Gand et à Hesdin, elle réforma le couvent d'Abbeville, établit celui d'Amiens et enfin revint à Gand, où elle mourut le lundi 6 mars 1447, dans la maison qu'elle avait appelée Bethléem à cause de sa petitesse. *Sainte Colette* fut canonisée par le pape Pie VII, en 1807.

La profession de son père explique suffisamment le *patronage des Charpentiers*.

Colette avait une humilité si profonde que « *dans les saintes ordonnances* (1) *qu'elle fit pour les sœurs plus sûrement garder leur sainte règle, elle se nomme sœur Colette, petite et humble, ancelle et indigne serviteresse de Notre-Seigneur, pauvre et inutile religieuse de l'ordre de Madame Sainte Claire.* » C'est probablement à cause de cette humilité que les *Servantes* l'ont choisie pour leur patronne.

Colette fut quelque temps presqu'aveugle et fut guérie par la très sainte Vierge. Une autre fois, un enfant d'une famille noble ayant eu un œil crevé par une pointe de fer, fut apporté devant notre Sainte, qui le rétablit dans son premier état par un signe de croix. C'est là l'origine des *invocations contre les opthalmies.* Celle *contre les maux de tête* doit être attribuée à la guérison de sœur Elisabeth de Bavière, fille du comte Palatin, qui, depuis trois ans, souffrait d'un *affreux mal de tête* dissipé par l'intercession de sœur *Colette.*

Les Bollandistes citent plusieurs cas de guérisons de *Fièvres violentes* qui justifient les invocations adressées dans ces sortes d'affections à sainte Colette. Ils mentionnent également l'heureuse délivrance de plusieurs femmes en couches, dont l'état était considéré comme désespéré, obtenue par les prières de *sainte Colette.* La tradition de cette dernière invocation, naturellement, devait être continuée.

(*Bollandistes.* — Mère de Blémur. — *Petits Bollandistes.*— *Grande vie des Saints.*)

---

(1) Manuscrit provenant du Monastère de Gand, publié par l'abbé Corblet, tome Ier de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens.*

SAINT SANÉ ou SERNI ou SHEANAN (SANANUS, SEZIUS)

ABBÉ AU DIOCÈSE DE SAINT-PAUL DE LÉON EN BASSE-BRETAGNE

Patron de l'Église de Guic-Sezni. — Invoqué contre les Naufrages et la Peste.

Les actes de *Saint-Sané* sont très obscurs et très controversés. D'après F. Albert le grand (1), il était né en Irlande, et saint Patrice, le grand apôtre de cette contrée, lui aurait conféré tous les ordres jusqu'à la prêtrise inclusivement. Dieu également lui aurait accordé de bonne heure le don des miracles. S'étant présenté un jour près le fleuve Seunen avec sa mère et ne trouvant aucune barque pour le passer, il traversa miraculeusement avec elle ce détroit de mer large de quatre à cinq lieues. Une autre fois, il ressuscita plusieurs personnes qui avaient fait naufrage. Saint Patrice l'ayant désigné comme son successeur, il fut sacré, au grand contentement de toute l'Isle. Il arracha entièrement l'Irlande à l'idolâtrie, puis il résolut de se bannir volontairement de son pays et il vint débarquer à la côte de Léon, avec quelques moines. Il s'établit avec eux en un endroit non loin de Guic-Sané et y construisit un petit monastère ; comme l'eau lui manquait, il fit surgir une belle et abondante fontaine qui existe encore aujourd'hui.

Après avoir édifié pendant quelques années le Léonais par son admirable sainteté, sentant sa fin approcher, il revint en Irlande où il mourut au commencement du VII[e] siècle et fut inhumé dans l'île de Inis-Caha, située dans le golfe de Seunen. En se reportant aux deux miracles cités plus haut, l'un indique le pouvoir que notre Saint avait sur les eaux et l'autre justifie suffisamment *les invocations qui lui sont adressées contre les Naufrages.*

Albert-le-Grand ajoute que des cailloux de couleur olivâtre, tirés de son tombeau, préservaient également ceux qui les portaient des *Naufrages* et *de la Peste*, et il mentionne plusieurs faits à l'appui de cette assertion.

Le même auteur rapporte une légende fort originale qui prouverait que *saint Sané* est non-seulement un des *protecteurs de l'Irlande*, mais encore le *vigoureux défenseur de sa foi.* La reine Elisabeth, après s'être emparée de l'Irlande, voulut la forcer à abjurer le catholicisme : à cet effet, elle chassa les évêques de leurs sièges et envoya des ministres de la religion réformée pour faire abjurer aux insulaires la primauté du Saint-Siège ; l'un d'eux aborda à l'île d'Inis-Caha. Il soupa, se mit au lit, et comme il commençait à s'endormir, *saint Sané*, invisible, se mit à le frapper du revers de sa crosse. Le malheureux criait : au secours ! l'hôte et les soldats accoururent, se rangèrent autour de son lit et assistèrent à son supplice pendant deux heures, sans qu'on pût distinguer le bras chargé de cette exécution.

La leçon aurait dû être assez forte pour le faire renoncer à ses mauvais desseins, mais il ne voulut rien entendre et la nuit suivante, comme il avait fait coucher dans sa chambre un autre ministre, *saint Sané*, visible cette fois, revêtu de ses vêtements pontificaux,

(1) *Vie des Saints de la Bretagne armorique*, p. 61 de l'édition de Brest 1837.

apparut entouré d'une éclatante lumière, et après avoir fait au ministre des reproches sanglants sur sa témérité, il le tira de son lit et se mit de nouveau à le frapper de sa crosse. Le patient avait beau crier, personne ne put ouvrir la porte ni même la rompre. Quant à l'autre ministre, il n'avait garde de lui venir en aide. Enfin le saint ayant disparu, on trouva le ministre tout moulu et tout brisé, à demi-noyé dans son sang. Cette fois, il n'eut qu'un désir, celui de se rembarquer au plus vite avec toute sa troupe et il aborda à Limbrick, où quatre jours après il vomit son âme aux diables (*sic*), obstiné en son hérésie.

(*F. Albert le grand, vie des Saints de la Bretagne Armorique.*)

SEPT MARS.

SAINT THOMAS D'AQUIN DOMINICAIN, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

XIII[e] SIÈCLE. — 1226-1274.

Pour conserver la Chasteté. — Patron des Libraires, des Théologiens. — Invoqué contre les Orages. — Patron de toutes les Ecoles catholiques.



HOMAS eut pour père Landulphe, comte d'Aquin, de la meilleure noblesse du royaume de Naples, et pour mère, Théodore, fille du comte de Théate. A l'âge de cinq ans, ses parents le mirent sous la conduite des religieux du Mont-Cassin. A l'âge de dix ans, il fut envoyé à l'Université de Naples. Il fit des progrès si rapides dans la rhétorique, dans la philosophie et aussi dans la vie spirituelle, qu'à l'âge de dix-sept ans, il prenait l'habit chez les Dominicains de Naples, en 1243; mais bientôt il eut à combattre contre sa mère et toute sa famille qui voulaient absolument le faire rentrer dans le monde. Ses frères, dans l'espoir de le faire renoncer à sa vocation, avaient introduit une femme impure dans une tour où il était enfermé pour l'empêcher de retourner au couvent; mais lui, saisissant un tison enflammé, repoussa la malheureuse, et, après avoir fait avec ce même tison une croix sur le mur, il se mit à prier; insensiblement, un doux sommeil s'empara de lui. Pendant qu'il reposait ainsi, des anges ceignirent ses reins de la ceinture de la chasteté, en lui disant qu'ils venaient de la part de Dieu lui conférer le don de la virginité perpétuelle. Après la mort du Saint, cette ceinture qui reste la propriété des Dominicains de Verceil, donna naissance à une pieuse confrérie sous le nom de *Milice Angélique.*

Nous trouvons dans le *Manuale selectissimarum benedictionum* (... Kempten, p. 162) la formule de bénédiction d'une ceinture semblable portée par chaque membre de cette confrérie, dans le but de persévérer dans la *Chasteté* ou de la recouvrer après l'avoir perdue :

Benedictio cinguli Militiæ Angelicæ S. THOMÆ AQUINATIS.

℣. *Adjutorium nostrum, etc.*

Oremus

Domine Jesu Christe Fili Dei vivi, puritatis amator et custos, obsecramus immensam clementiam tuam, ut sicut ministerio angelorum sanctorum THOMAM AQUINATEM *cingulo* CASTITATIS *cingere, atque à labe corporis ac animæ præservari fecisti, ita ad honorem et gloriam*

Bénédiction de la ceinture pour la milice angélique de Saint Thomas d'Aquin.

℣. Notre aide, etc.

Prions,

Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, ami et gardien de la pureté, nous supplions votre clémence infinie, comme par le ministère des Saints Anges, vous avez ceint *Thomas d'Aquin* de la ceinture de chasteté, et l'avez ainsi préservé de toute souillure du corps et

ejus, bene † dicere et sanctificare digneris cingulum istud, ut quicumque illud circa renes reverenter portaverit ac tenuerit, ab omni immunditia mentis et corporis purificatur, atque in exitu suo per manus Sanctorum Angelorum tibi digne præsentari mereatur. Qui cum patre, etc.

Aspergat cingulum aquâ benedictâ et postulanti distribuat, dicens.

Præcingat te Dominus Jesus Christus CINGULO CASTITATIS, *et meritis* S. THOMÆ AQUINATIS EXTINGUAT *in lumbis tuis omnem humorem libidinis, ut maneat in te virtus continentiæ et castitatis. Amen.*

de l'âme, de bé † nir et sanctifier pour son honneur et sa gloire, *cette ceinture,* afin que quiconque la portera et la conservera respectueusement autour de ses reins soit purifié de toute souillure de l'esprit et du corps et qu'il mérite à sa mort de vous être dignement présenté par les mains des Saints Anges. Dieu qui avec le père, etc.

Le prêtre asperge la ceinture d'eau bénite et il la remet au postulant en disant cette petite prière :

Que le Seigneur Jésus-Christ te ceigne de la ceinture de chasteté par les mérites de *saint Thomas d'Aquin* et qu'il éteigne dans tes reins toute ardeur lubrique afin que la vertu de continence et de chasteté reste en toi.

Rendu à la liberté à l'instigation du pape Innocent IV et de l'empereur Frédéric II, *Thomas* fut conduit à Paris par Jean le Teutonique, général des Dominicains, et fut ensuite envoyé à Cologne pour y étudier la théologie sous Albert-le-Grand. « Il fit bientôt des progrès extraordinaires ; mais il les cachait par humilité et il se condamna par le même motif à un vigoureux silence que ses condisciples prirent pour de la stupidité, » dit Godescard. On l'appelait le *Bœuf muet* ou *le Grand bœuf de Sicile.* Albert l'ayant interrogé un jour sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de netteté que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration. Albert lui-même, s'écria, transporté de joie : « Nous appelons *Thomas* le bœuf muet, *mais il mugira un jour si haut par sa doctrine qu'il sera entendu de tout l'univers.* »

Par le commandement de ses supérieurs, il vint à Paris où il prit le degré de bachelier en théologie. Ce fut dans cette ville qu'il rencontra saint Bonaventure, de l'ordre de Saint-François, qui était son compagnon de licence, et qu'il se lia avec lui. D'après les règlements de l'Université de Paris, on ne pouvait enseigner la théologie qu'à l'âge de trente-cinq ans ; mais Thomas soutint sa thèse de docteur avec une supériorité tellement marquée, qu'on fit une exception en sa faveur et qu'il lui fut permis de professer à vingt-cinq ans. La sublimité, la splendeur, la clarté de sa doctrine brillèrent d'un si vif éclat qu'il éclipsa les hommes les plus savants des siècles qui l'ont suivi. Il avouait lui-même qu'il avait plus appris par la prière et la méditation que par l'étude et en feuilletant des livres. Dans la question célèbre et épineuse touchant les accidents du pain et du vin qui demeurent sensibles dans l'Eucharistie, après la consécration, les docteurs s'en étant rapportés à lui, *Thomas* fit un écrit sur ce sujet et le mit sur l'autel ; puis, les yeux arrêtés sur le crucifix, il pria très instamment Dieu de lui découvrir s'il avait écrit la vérité. Comme il était dans la plus grande ferveur de son oraison, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Vous avez bien écrit ceci, Thomas. » Une autre fois, quand il écrivait la troisième partie de *la Somme*, il fut ravi et élevé de terre à la hauteur de quelques coudées et le crucifix qui était sur l'autel lui dit d'une voix haute et intelligible : « *Thomas*, vous avez bien écrit de moi. Que « voulez-vous pour récompense ? » Il lui répondit aussitôt : « Je n'en veux pas d'autre que vous-même, Seigneur. »

Saint Louis tenait notre Saint en grande estime. Un jour que *Thomas* était assis à la table du roi, il était si plein d'un sujet qu'il traitait en

ce moment contre l'hérésie des Manichéens, qu'il s'écria tout à coup, en frappant de la main sur la table : « Je défie un Manichéen de répondre « à cet argument. » Saint Louis, loin d'être fâché, fit venir immédiatement un secrétaire pour écrire le raisonnement qu'il avait trouvé.

Son éloquence dans la chaire était plutôt familière que recherchée, et il savait toujours la mettre à la portée de son auditoire. Par cette méthode de prédication, il opéra plusieurs conversions et entr'autres celle de deux Juifs fort obstinés, du bourg de Mola, près de Rome.

Quelque temps avant sa mort, il fut ravi hors de lui-même en oraison et son extase dura trois jours. Il prédit alors que sa mort était proche et peu de temps après, il vint dans un monastère de Saint-Bernard, du nom de Fosse-Neuve, entre Jeventino et Terracine. Là, sur le point de mourir, il fit apporter le Saint-Sacrement et, tenant dans ses mains l'hostie, les yeux attachés sur elle, il lui adressa de sa voix expirante ces paroles suprêmes d'adoration et d'amour : (1)

Adoro te, supplex, latens Deitas *Quæ sub his figuris vere latitas,* *Tibi se cor meum totum subjicit* *Quia, te contemplans, totum deficit.*	Suppliant, je vous adore, divinité mystérieuse ! qui vous cachez véritablement sous ces espèces. Tout mon cœur se soumet à vous ; parce qu'en vous contemplant, il s'anéantit tout entier.

Il rendit son âme à Dieu le 7 mars 1274, à l'heure de Matines, à l'âge de cinquante ans. Le corps de saint Thomas demeura quelques années à Fosse-Neuve, puis, quatre-vingt-dix ans après la mort du Saint, Urbain V le fit porter à Toulouse. Paris, avant la révolution, possédait le bras qui avait servi à écrire de si beaux ouvrages.

Des connaissances étendues, une justesse et une solidité de raisonnement, une lucidité de discussion qui défient toutes les ténèbres lui ont assuré le premier rang parmi les théologiens scolastiques et l'ont fait surnommer *l'Ange de l'école* et *le Docteur angélique*. Les *théologiens* devaient donc tout naturellement se ranger sous son patronage. Quant aux *Libraires*, ils ne pouvaient mieux faire que de les imiter en le choisissant pour patron, lui qui, « dans le cours de vingt ans, dit Gorres, écrivit cette masse innombrable d'*Ouvrages* remplis des choses les plus profondes et dont l'étude demanderait aujourd'hui à l'esprit le plus exercé plus de temps qu'il n'en a mis lui-même à les écrire. »

Saint Thomas est également invoqué contre les *Orages* et contre la *Foudre*. En voici le motif : Comme il s'était un jour embarqué pour revenir en France, *une tempête horrible* s'éleva tout à coup. Elle était si violente que les matelots eux-mêmes craignaient d'être engloutis sous les flots. *Saint Thomas*, au contraire, impassible au milieu du danger et mettant toute sa confiance en Dieu, redoubla ses prières et bientôt *la tempête s'apaisait.*

Après la mort de *Thomas*, Guillaume de Tocho, de l'ordre des prédicateurs, s'étant embarqué pour venir à Avignon et traiter de la canonisation de notre Saint, avec la cour de Rome, qui s'y trouvait alors, fut sauvé pendant la traversée d'une *affreuse tempête* avec tout l'équipage, par l'intercession de *saint Thomas*.

Sa Sainteté Léon XIII, reconnaissant que *saint Thomas* est le plus parfait modèle à proposer aux catholiques dans les différentes branches

(1) Première strophe d'une hymne qui se chante encore dans les processions du Très Saint-Sacrement.

des sciences, a consulté la sacrée Congrégation des rites, et par lettres apostoliques *in forma brevis*, datées du 4 août 1881 a proclamé *Saint Thomas d'Aquin* comme *patron spécial des étudiants des Universités, Académies, Lycées et Ecoles catholiques.* (1)

Il est représenté ordinairement un *Saint-Ciboire à la main, une Colombe sur sa tête et un soleil sur sa poitrine. Le Ciboire* rappelle que l'office du Saint-Sacrement a été composé par lui ; *la Colombe*, qu'il était inspiré du Saint-Esprit ; *le Soleil* exprime la *lumière merveilleuse* que, par sa science profonde des choses divines, il faisait pénétrer dans les questions les plus obscures et les plus controversées.

(Bollandistes. — Petits Bollandistes.)

HUIT MARS

BIENHEUREUX ÉTIENNE

PREMIER ABBÉ DE L'ABBAYE D'OBASINE (LIMOUSIN)

XII° SIÉCLE. — 1154.

Pour la Délivrance des Prisonniers.

Le père et la mère d'*Etienne* étaient plus illustres par la sainteté de leur vie que par la noblesse de leur extraction. Dirigé par les traditions de la famille, *Etienne* s'engagea de bonne heure dans les ordres et après avoir été élevé au sacerdoce, il se retira avec un vénérable prêtre du nom de Pierre dans la forêt d'Obasine, désert affreux, à deux lieues de Tulle, où ils menèrent la vie la plus dure et la plus austère. La bonne odeur de leurs vertus leur attira bientôt d'autres compagnons et ils entreprirent un plus grand bâtiment pour y loger la petite communauté. Le diable tenta plusieurs moyens pour arrêter les progrès de la construction et entr'autres précipita du haut des échafauds un pauvre maçon qui n'avait pas voulu mettre le feu à l'édifice ; mais *Etienne* le guérit avec un signe de croix. C'était merveille de voir quatre de ses confrères, quoique affaiblis par les jeûnes et les abstinences, remuer aisément de grandes et lourdes masses de pierres, tandis que plusieurs puissants et robustes ouvriers ne pouvaient seulement les ébranler tant soit peu. Il semblait qu'elles eussent perdu leur pesanteur ordinaire et naturelle quand *Etienne* ordonnait de les employer. Le bâtiment terminé était situé dans le voisinage de deux autres communautés : les religieux de Dalou, de l'ordre de Citeaux, et les Pères Chartreux de Glandiers. *Etienne* avait contracté une étroite amitié avec eux, et il eut voulu joindre sa communauté avec celle de Glandiers ; mais Dom Guion, le prieur des Chartreux, l'en détourna en lui déclarant que l'intention de Dieu était qu'il s'associât à l'ordre de Citeaux : ce qui eut lieu peu de temps après. *Etienne* donc quitta l'habit érémitique pour l'habit monastique, et le monastère ayant été érigé en abbaye, il fut le premier abbé d'Obasine, sous l'autorité de Monseigneur de Limoges et du consentement de l'abbé de Dalou.

Après avoir réuni sa communauté à celle de Citeaux, il éleva à la Sainte Vierge, sa patronne particulière, une grande et belle église. Un

(1) Voir *Univers*, 9 août 1880, et le même journal, 14 janvier 1882.

jour que tous les religieux étaient montés avec les ouvriers sur les échafauds pour examiner l'achèvement des travaux, tout à coup, par la négligence des architectes, le système des étais qui soutenaient ces échafauds vint à se disloquer ; mais à la prière du bienheureux, ces échafauds demeurèrent suspendus en l'air, soutenus seulement par le crédit qu'Etienne avait auprès de Dieu, à la grande stupéfaction et à l'inénarrable ravissement de ceux qui se virent arrachés à une mort certaine.

Le bruit que fit ce miracle augmenta encore le nombre de ceux qui vinrent se réfugier au couvent d'Obasine ; mais le bienheureux devait bientôt quitter la terre. Un jour qu'il était allé visiter un pauvre homme malade, il contracta une rude et fâcheuse maladie à laquelle il succomba le 8 mars 1154. Il fut enseveli à Obasine, et un grand nombre de guérisons miraculeuses se produisit après sa mort. Il était surtout invoqué par *les Prisonniers*, qui, du fond de leur prison, le suppliaient de leur faire recouvrer la liberté, et qui après avoir été délivrés, venaient à son tombeau pour lui, présenter leurs actions de grâce. Le récit suivant justifie suffisamment cette invocation : Un de ses amis, riche et puissant, avait été fait prisonnier par un autre gentilhomme ; le *bienheureux trépassé* lui apparut dans sa prison pendant qu'il dormait et lui dit : « Que faites-vous ici, tandis que tout est en désordre dans votre « maison ? » —« Ne voyez-vous pas, répliqua le prisonnier, que je suis « avec les fers aux pieds ? » Mais Etienne lui dit : « Allez et partez « d'ici. » Se réveillant subitement, le prisonnier vit que ses fers étaient brisés, que les portes de son cachot étaient ouvertes, et il passa à travers ses ennemis sans qu'aucun d'eux ne songeât à l'arrêter.
(*Anonyme, disciple du B. Etienne, qui vivait en* 1174.— COLLIN.—PÉTIN.)

SAINT JEAN DE DIEU, FONDATEUR DES RELIGIEUX HOSPITALIERS

XVIe SIÈCLE. — 1495-1550.

Patron des Libraires et des Infirmiers.

Jean naquit en 1495 à Montemayor-Nuovo, en Portugal. A l'âge de huit ans, enlevé par un étranger, puis abandonné dans la ville d'Oropesa, en Castille, il n'eut d'autres ressources que de se mettre au service d'un maître, comme berger. A vingt-deux ans, il se fit soldat et combattit contre les Français et contre les Turcs dans l'armée de Charles-Quint ; mais bientôt il subit la mauvaise influence des camps et oublia toutes ses pratiques de dévotion. Un jour il tomba de cheval et se blessa grièvement ; il eut recours alors à la Sainte Vierge. Elle lui apparut et lui dit que le malheur qui lui était arrivé était la punition de sa négligence à remplir ses devoirs religieux. Ayant renoncé au métier des armes, il se loua de nouveau comme berger chez une femme riche du territoire de Séville. Là, méditant sérieusement sur sa conduite passée, il commença à comprendre qu'en se sacrifiant lui-même pour se livrer tout entier à l'exercice de la charité envers son prochain, il pourrait peut-être rentrer en grâces auprès de Dieu qu'il avait tant offensé. A cet effet, il s'embarqua pour l'Afrique où il espérait porter secours aux esclaves chrétiens. Il assista les pauvres

dans les hôpitaux et, d'après les conseils de son confesseur, il s'embarqua de nouveau pour l'Espagne et apaisa une tempête dans la traversée du détroit de Gibraltar.

Débarqué sur le continent, n'ayant aucune ressource pour subsister, il se mit à vendre des images et des petits livres. C'est là l'origine *du patronage réclamé par les Libraires.* Un jour qu'il allait vendre des images dans la campagne, il rencontra un petit enfant mal vêtu et les pieds nus. Emu de compassion, il le chargea sur ses épaules ; au moment où il le priait de descendre afin qu'il pût se désaltérer, Jésus se fit reconnaître à lui, et, lui montrant une grenade ouverte au milieu de laquelle était une croix : « *Jean de Dieu*, lui dit-il, Grenade sera ta croix. » *Jean* se rendit immédiatement à Grenade ; là, simulant la folie, il devint la risée de tous et eut à subir les plus mauvais traitements. A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'une longue douleur tempérée par la charité qui, avec Dieu, était son unique préoccupation. Un jour, la Sainte Vierge venant à lui, une couronne d'épines à la main, la lui mit avec force sur la tête en lui disant : « *Jean*, c'est par « les épines et les souffrances que tu dois mériter la couronne que mon « fils te réserve dans le ciel. » Aussi les artistes ont-ils l'habitude de lui mettre sur la tête une couronne d'épines.

Après avoir entendu prêcher le P. Avila, il fonda un hôpital à Grenade où il soignait lui-même tous les pauvres auxquels il donnait asile ; il parcourait les rues de Grenade en demandant l'aumône pour eux : « Faites du bien pour vous, messieurs, faites du bien pour vous, » criait-il.

Une autre fois, ayant rencontré un pauvre qui lui paraissait très malade, il le chargea sur ses épaules, le porta à l'hôpital, le coucha et lui lava les pieds ; mais en voulant les embrasser, il remarqua qu'ils étaient percés et reconnut Jésus-Christ lui-même dans le pauvre qu'il avait secouru.

L'évêque de Tuy, qui était président du conseil à Grenade, lui enjoignit de se faire appeler *Jean de Dieu*, nom que lui avait donné le petit enfant qui l'avait envoyé à Grenade.

Il employa toutes ses ressources à l'établissement dans cette ville d'un hôpital dont il acheva la construction avec la grâce de Dieu, et il s'adjoignit plusieurs compagnons pour en assurer le service.

Avant de mourir, *Jean* prédit qu'à son exemple, plusieurs personnes charitables établiraient une congrégation pour le service des malades. Cette congrégation fut en effet érigée par les soins du pape Paul V, sous la règle de saint Augustin, et ses membres prirent le nom de Religieux hospitaliers, dits *de la Charité*.

Saint Jean de Dieu rendit son âme à Dieu le 8 mars 1550, peu de temps après minuit. Les miracles qui se firent à son tombeau ne furent pas moins considérables que les grâces extraordinaires qu'il avait reçues de Notre Seigneur pendant sa vie. Le 21 septembre 1630, le pape Urbain VIII le mit au nombre des Bienheureux et Alexandre VIII le canonisa en 1690.

Après l'exposé succinct de sa vie, il serait superflu de rechercher le motif du patronage exercé par lui à l'égard des *Infirmiers*. Il est représenté avec une corde autour du cou, à laquelle sont suspendus deux vases dans lesquels il faisait tous les jours sa collecte pour ses chers malades de l'hôpital.

(*Bollandistes.* — La Mère de Blémur. — *Les petits Bollandistes.*)

NEUF MARS

SAINT CYRILLE et SAINT MÉTHODE, APOTRES DES SLAVES

IX SÈICLE

Saint Cyrille est invoqué contre les Tempêtes.

AINT Cyrille fut envoyé par saint Ignace, en 848, pour aller à Cherson, en Tauride, évangéliser les Khazans et les Huns, installés en Crimée. Il y fonda des églises, y découvrit les reliques de saint Clément, et poursuivit en Bulgarie sa mission évangélique, aidé de son frère Méthode, jeune moine d'une grande sainteté. Leur succès fut aussi réel que leurs épreuves difficiles. Ils furent ensuite en Moravie et revinrent à Rome en 867. Saint Cyrille y mourut moine, peu de temps après, son frère Méthode devint évêque de Moravie et de Pannonie. Il mourut, croit-on, en 910.

On les représente souvent soutenant ensemble la même église, puis aussi tenant ensemble, également, un tableau du jugement dernier, peint par saint Méthode.

Leurs reliques sont à Rome, dans l'église Saint-Clément.

Saint Cyrille avait inventé un alphabet slave et traduit la Bible et grand nombre d'ouvrages latins et grecs en langue slave.

SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE, VIERGE

XVe SIÈCLE. — 1413-1463.

Patronne des Peintres.

Catherine naquit à Bologne (Italie), d'une famille illustre, le jour de la Nativité de Notre-Dame. A l'âge de onze ans, elle fut placée par ses parents auprès de Marguerite, fille de Nicolas, prince d'Este et marquis de Ferrare. Appréciant déjà toutes les vanités du monde à leur juste valeur, elle y fit paraître la prudence de l'âge mûr, jointe à une singulière modestie et à une admirable candeur ; mais bientôt, méprisant tous les délices et toute la splendeur de la cour, elle se retira, n'ayant que quatorze ans, dans un couvent des sœurs de Sainte-Claire. *Catherine*, lorsque cette maison eut été érigée en monastère de religieuses sous le nom de *Corps du Christ*, y consacra sa virginité à Dieu. Inébranlable dans les tentations, elle devint un modèle d'humilité et de charité pour tout ce qui l'entourait et aussi elle fut bientôt favorisée des grâces les plus extraordinaires. Une nuit de Noël, la Sainte Vierge lui apparut visiblement dans l'église où elle priait à quatre heures du matin et, lui présentant l'enfant Jésus, elle le lui offrit pour l'embrasser et le caresser. Elle était fort brune et avait un visage disgracieux : mais depuis cette apparition, dit l'Allemand Henri Alt, elle eut une incomparable beauté. Notre Seigneur lui avait fait comprendre comment Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme est contenu dans l'hostie consacrée.

Deux nouveaux monastères de son ordre ayant été créés, *Catherine* fut obligée de gouverner celui de Bologne. Jusqu'à sa mort, elle fut favorisée d'une foule de visions qui lui montraient tantôt Notre

Seigneur avec sa sainte mère, tantôt Saint François et d'autres saints. Un an avant sa mort, dans une grande maladie, Notre Seigneur, accompagné de la Sainte-Vierge et des saints diacres, Laurent et Vincent, lui apparut avec un nombre infini de bienheureux Esprits; l'un d'eux, se tournant vers elle, lui dit ce mot d'Isaïe : « Et sa gloire « sera vue en vous », il jouait continuellement sur un violon les mêmes paroles. Notre Seigneur, assis sur son trône, la prit par la main en lui disant : « Ma fille, remarque bien ce chant. » Puis il lui annonça qu'elle ne mourrait pas encore. Quand elle revint à elle, elle répétait avec une joie indicible le chant si suave. Or un jour, qu'elle assistait au sacrifice de la messe, au moment où le prêtre vint à prononcer par trois fois : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, elle entendit le chant mélodieux des anges, répétant les mêmes paroles ; et la douce harmonie de ce chant était si grande, dit l'hagiographe, qu'il s'en fallut peu que son âme ne s'envolât de son corps. Elle demanda un violon et quoiqu'elle n'eut jamais appris à jouer de cet instrument, elle put exécuter, au grand étonnement de toutes les sœurs, les chants célestes dont son cœur était plein (1). Ce violon est encore conservé à Bologne, dans son couvent, avec quelques peintures de sa main et des miniatures de manuscrits. *Cette dernière aptitude de Catherine* l'a fait choisir pour *Patronne par l'Académie de peinture de Bologne* et par suite *par les Peintres* en général.

Elle mourut le 9 mars 1463. Son corps se conserve encore à Bologne presque intact, dit le Père Cahier, et l'on reconnaît même sur l'une des joues une marque blanchâtre qui est regardée comme la trace du baiser de l'Enfant Jésus pendant la nuit de Noël, comme nous l'avons raconté plus haut.

(*Bollandistes.* — *Petits Bollandistes.* — GORRES. — *Le Pèlerin.*)

SAINTE FRANÇOISE, ROMAINE, VEUVE

XVe SIÈCLE. — 1384-1440.

Patronne des Femmes Mariées.

Françoise, noble Romaine, dès l'âge le plus tendre, avait commencé à mépriser les attraits du monde. A onze ans, elle avait eu le dessein de consacrer sa virginité à Dieu; mais, par humilité, elle céda au désir de ses parents et épousa Laurent de Ponziani, qui était à la fois très riche et très noble. Elle conserva dans le mariage une grande austérité de vie. Entièrement livrée aux occupations de sa maison, elle ne les abandonnait que pour se livrer à son amour pour son prochain et essayer de retirer quelques dames romaines du tourbillon du siècle. C'est à cette dernière intention qu'elle fonda à Rome la maison des Oblates, de la Congrégation du Mont-Olivet, sous la règle de Saint Benoît. Elle ne fut pas moins patiente et moins courageuse que Job, quand il lui fallut supporter l'exil de son mari, la perte de ses biens et les malheurs de toute sa famille.

Après la mort de son mari, elle courut pieds nus et la corde au cou demander un asile à la maison des Oblates. Là, elle voulut être la ser-

(1) Voir GORRES, 1er vol. 429. Traduction de *Charles de Sainte-Foi.*

vante de tous. On la voyait souvent portant sur sa tête, un faix de bois destiné au couvent, tout en conduisant un âne par la main. Elle secourait les pauvres, visitait les malades et s'appliquait constamment à tenir son corps en servitude par les veilles, les jeûnes, le cilice, la ceinture de fer et les fréquentes disciplines. Au milieu de cette vie toute de sacrifices. elle avait encore à soutenir les assauts du démon qui s'efforçait de la détourner de la glorieuse voie qu'elle avait embrassée ; mais par le secours spécial de son ange avec lequel elle conversait familièrement, elle sortit triomphante de ce combat. La grâce des miracles ne lui fit défaut en aucune circonstance. Un jour, le Seigneur multiplia, à sa prière, quelques morceaux de pain qui servirent non-seulement à nourrir quinze sœurs, mais encore remplirent une corbeille tout entière. Une autre fois, au mois de janvier, elle désaltéra les sœurs qui travaillaient hors de la ville à préparer du bois, en leur distribuant des grappes de raisins produites miraculeusement sur un cep qui pendait aux branches d'un arbre.

Elle rendit son âme à Dieu le 9 mars 1440, à l'âge de cinquante-six ans, et fut canonisée par Paul V, le 29 mai 1608. Pendant toute sa vie, *Françoise* avait réalisé cette grande figure de la femme forte, et aussi les *femmes mariées* ne pouvaient choisir pour *patronne* un plus beau modèle. A Rome, d'après l'*Année liturgique* de l'abbé Barbier de Montault, au couvent des Oblates de *Tor di Specchi*, le jour de sa fête et pendant l'octave, on laisse voir la chambre de *Sainte Françoise* et les divers objets qui lui ont appartenu, tels entre autres qu'un vase où elle préparait des médicaments pour les pauvres malades, une tasse, son voile, sa chaussure, son cercueil, etc.

(*Bréviaire romain. — Les Bollandistes.*)

ONZE MARS

SAINT BENOIT, ARCHEVÊQUE DE MILAN

VIIIe SIÈCLE. — 725.

Invoqué contre la perte des Procès.



BENOIT, de la famille des Crispi, était si recommandable par sa vertu et par sa piété qu'à la mort de Saint Mansuet, il fut élevé à sa place sur le siège archiépiscopal de Milan. Vigoureux défenseur de sa juridiction, il éleva, devant le Souverain Pontife, une contestation contre l'évêque de Pavie qui, d'après un ancien droit, prétendait relever directement du Saint-Siège. Ce dernier eut gain de cause, et c'est sans doute pour éviter la *mésaventure* qui échut à *Benoît* dans cette circonstance, que *les Plaideurs dans la Lombardie ont l'habitude de l'invoquer contre la perte de leurs procès.*

Benoît éleva une église à son patron saint Benoît, et il gouverna pendant quarante-sept ans son diocèse. Il avait rempli toute l'Italie de la renommée de sa piété et de ses miracles, il mourut le 11 mars 725. Son corps fut enseveli dans la Basilique Ambroisienne.

(*Les Bollandistes. — Martyrologium Mediolanense.*)

SAINT EULOGE, PRÊTRE, MARTYR DE CORDOUE

IXe SIÈCLE. — 859

Patron des Charpentiers.

Euloge était un très saint prêtre de Cordoue. Pendant la persécution du roi Abderame, il fut incarcéré, et, du fond de son cachot, il réconfortait le courage des martyrs et les animait au combat. Il écrivit, entr'autres, une belle lettre aux saintes vierges Flore et Marie qui, en consommant leur sacrifice, demandèrent au Seigneur la paix de l'Eglise, et cinq jours après leur martyre, conformément à leur prière, tous les prisonniers chrétiens furent mis en liberté. *Euloge*, devenu libre, résolut d'aller visiter en France ses frères qui y étaient exilés. A son retour, l'évêque de Tolède étant mort, Euloge fut unanimement appelé à le remplacer par tout le clergé et les évêques suffragants. Dans le même temps, une jeune fille nommée Léocrice, qui était chrétienne et pour ce motif odieusement traitée par ses parents, vint lui demander asile ; elle fut confiée à la sœur d'Euloge, et cachée chez leurs amis ; mais sa retraite ayant été découverte, elle fut arrêtée avec Euloge qui souffrit le martyre le premier et eut la tête tranchée. Sainte Léocrice, trois jours après, subit le même supplice.

Le Père Cahier indique *saint Euloge* comme le *patron des Charpentiers* ; mais il ne mentionne en aucune façon l'origine de ce patronage.

(*Les Bollandistes.* — La Mère de Blémur.)

DOUZE MARS

SAINT GRÉGOIRE-LE-GRAND, PAPE & DOCTEUR DE L'ÉGLISE

VIe SIÈCLE. — 540-604.

Patron des Chantres, des Ecoliers, des Etudiants, des Instituteurs, des Savants, des Maçons. — Invoqué contre la Goutte et la Peste.



Quand Grégoire « fut donné à la chrétienté, dit Dom Guéranger, l'Eglise latine comptait trois grands docteurs : Ambroise, Augustin et Jérôme ; la science divine de Grégoire l'appelait à l'honneur de compléter cet auguste quaternaire. » Il était fils du sénateur Gordien, il étudia la philosophie dans sa jeunesse et exerça la charge de prêteur. Ensuite il fonda six monastères en Sicile et un autre à Rome dans sa maison, sous le nom de Saint-André. Là il professa la vie monastique et devint abbé. Nommé cardinal-diacre, il fut envoyé à Constantinople par le pape Pélage, en qualité de légat, et convainquit d'erreur le patriarche Eutychius.

De retour à Rome, *Grégoire* fut élu pape à la place de Pélage que la peste avait enlevé ; mais il refusa cet honneur et s'enfuit pour ne pas être obligé de l'accepter ; ce fut vainement : une colonne de feu qui l'accompagnait partout, le fit découvrir dans la caverne où il s'était caché et il fut couronné dans l'église Saint-Pierre, le 3 septembre 590. D'après une antique tradition mentionnée par Dom Guéranger, la peste

qui affligeait Rome ayant encore augmenté pendant le temps pascal, *Grégoire* ordonna une grande procession, où parurent pour la première fois tous les abbés des monastères de Rome avec leurs moines, et toutes les abbesses avec leurs religieuses. On portait avec respect le portrait de la Sainte Vierge peint par saint Luc. Le cortège se dirigeait vers la basilique de Saint-Pierre et l'air se purifiait sur le passage de la sainte Image suivie du Pontife en prière. Tout à coup, au moment où l'on traversait le pont qui unit la ville au quartier du Vatican, un concert d'anges se fit entendre. Ils chantaient : *Regina cœli lætare*, *alleluia*, (Reine du ciel, réjouissez-vous, alleluia) ; *Quia quem meruisti portare, alleluia*, (Car celui que vous avez mérité de porter, alleluia) ; *Resurrexit sicut dixit, alleluia,* (Est ressuscité comme il l'avait dit, alleluia). Alors le saint Pontife s'écria : *Ora pro nobis Deum*, *alleluia*. (Daignez prier Dieu en notre faveur, alleluia), et il aperçut sur le Môle d'Adrien l'ange exterminateur qui remettait son épée dans le fourreau, et la contagion cessa à l'instant. C'est depuis ce temps-là que le Môle d'Adrien, surmonté d'une statue colossale de cet ange, a pris le nom de Fort-Saint-Ange. Telle est l'origine de l'*invocation adressée à saint Grégoire pour la cessation de la Peste*.

Grégoire rétablit la foi catholique dans beaucoup de pays ; il réprima les Donatistes, en Afrique, et les Ariens, en Espagne ; il envoya dans la Grande-Bretagne Augustin et plusieurs autres moines qui convertirent cette île à la foi de Jésus-Christ. Pendant son pontificat, il tint en grand honneur les *sciences humaines et divines*, et aussi il n'est pas étonnant que *les Savants* l'aient choisi pour *Patron*. Il réforma le chant ecclésiastique qui porte encore le nom de *Chant Grégorien*, et aussi il entretenait un grand nombre de musiciens pour la célébration des offices. Quoique malade et tourmenté incessamment par la *goutte*, il se faisait porter près de l'église de Saint-Jean-de-Latran, dans une maison où étaient ses élèves, et là, couché sur un petit lit, *il leur faisait la classe*, tenant une baguette à la main pour les reprendre et les diriger. Ce lit et cette verge furent conservés bien longtemps après sa mort. C'est là le motif qui l'a fait choisir pour *Patron* par *les Chantres*, *les Ecoliers*, *les Etudiants et les Instituteurs*.

Grégoire aimait beaucoup la France et nous devons être justement fiers de ce qu'il écrivait au roi Childebert : « Comme la dignité royale « s'élève au-dessus des autres hommes, ainsi domine sur tous les « royaumes des peuples la prééminence de votre royaume. Être roi « comme tant d'autres n'est pas chose rare ; mais être roi catholique, « alors que les autres sont indignes de l'être, c'est assez de grandeur. »

D'une grande sévérité pour la réforme et la discipline ecclésiastique, il brillait en même temps par sa bonté, par sa charité à l'égard des pauvres et aussi par le don des miracles que Notre Seigneur lui prodigua en diverses circonstances. Il admettait tous les jours à sa table des nécessiteux et il lui arriva de recevoir parmi eux un ange et même le seigneur des anges (*Dominum angelorum*, bréviaire romain). Jusqu'à la fin de sa vie, il fut miné par plusieurs maladies, particulièrement par *la Goutte*. Comme on le voit dans une de ses épîtres : « Il y a près de deux « ans, écrit-il, que je suis au lit, tourmenté de si grandes douleurs de « *Goutte*, qu'à peine me puis-je lever les jours de fêtes pour célébrer la

« messe. » *Les goutteux* ne pouvaient choisir un *intercesseur* plus disposé à compatir à leurs souffrances.

Après avoir gouverné le siège apostolique pendant treize ans et six mois, il mourut l'an 604 et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. L'an 826, son corps fut apporté en France, au monastère de Saint-Médard de Soissons, qu'il appelait pendant sa vie *le père des monastères*. L'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, possédait son chef. Urbain VIII, l'an 1628, en obtint un ossement pour Rome. *Saint Grégoire*, duquel saint Isidore a écrit que pas un des docteurs de son temps ni des anciens ne pouvait entrer en comparaison avec lui, a laissé de nombreux et magnifiques ouvrages, parmi lesquels on distingue *le Pastoral, le Sacramentaire, les Morales sur Job, les Dialogues* et un grand nombre de lettres. Après sa mort, des esprits malveillants étaient parvenus à obscurcir sa mémoire auprès de son successeur, et il était question de brûler ses ouvrages quand un diacre, Pierre, qui avait toujours été fort apprécié par le saint Pontife, s'efforçant de s'y opposer, s'écria que ce serait un horrible sacrilège de brûler des livres directement inspirés par l'Esprit-Saint. Puis il affirma hautement qu'il l'avait vu très souvent assistant, sous la forme d'une colombe, le saint Pape, quand il écrivait et il ajouta qu'il était prêt à confirmer ce qu'il avançait par un serment solennel, que s'il disait vrai, il mourrait après avoir juré, mais s'il ne mourait pas, il aiderait lui-même à brûler les livres. Après avoir juré, il tomba mort, à la grande stupéfaction des assistants qui, désormais, tinrent en grande vénération toutes les œuvres de *saint Grégoire*. C'est pour ce motif que les peintres représentent toujours le saint pape avec une colombe auprès de son oreille. A Rome, dans l'église de *Saint-Grégoire-sur-le-Cœlius*, est une fête patronale le 12 mars. Ce jour-là, on montre la table de marbre sur laquelle il servait à manger aux pauvres, et dans sa cellule, son siège de marbre et l'endroit où il dormait.

Quant au *Patronage des Maçons*, il est facilement justifié par le grand nombre d'abbayes et d'hôpitaux que *Grégoire* ne cessa d'ériger pendant toute sa vie.

D'après le *Codices sacramentorum* (1), une autre invocation était encore adressée à *saint Grégoire contre la stérilité des femmes*, comme le prouve l'oraison suivante :

Oratio ad missam pro STERILITATE MULIERUM :

Deus qui anxietatem STERILIUM *pie respiciens, in eis fœconditatem, etiam in sua desperatione, mirabiliter operaris ; concede propitius : ut famula tua (illa) de percipienda* SOBOLE, *quod per se non valet, servi tui* GREGORII *mereatur precibus obtinere. Per, etc.*

Prière dite à la messe en faveur des femmes stériles :

Dieu qui regardant avec bonté l'affliction des épôuses stériles, daignez leur accorder miraculeusement la *fécondité* même, contre tout espoir, faites, dans votre miséricorde que votre *servante* ici présente mérite d'obtenir par les prières de votre serviteur *Grégoire*, l'*enfant* que la nature lui refuse. Par, etc.

DICTON SUR SAINT GRÉGOIRE

A la Saint-Aubin on tond
D'ordinaire le mouton ;
Mais si voulez m'en croire,
Tondez à la saint Grégoire.

(Le Bréviaire Romain. — Bollandistes. — Petits Bollandistes.)

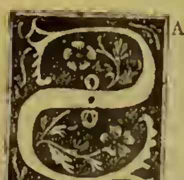
(1) Romæ, 1680. (Bibliothèque du grand séminaire de Montpellier.

TREIZE MARS

SAINT GÉRALD, ÉVÊQUE EN IRLANDE (GÉRALDUS)

VIIIe SIÉCLE — VERS 732

Invoqué contre la Peste



AINT GÉRALD, dit l'abbé Pétin dans son *Dictionnaire Hagiographique*, évêque en Irlande, était Anglais d'origine et « passa en Irlande où il embrassa l'état religieux dans le « monastère de Mayo, de la province de Connaught ; il « devint successivement Abbé et évêque de Mayo, où il fut « enterré après sa mort arrivée en 732 ; il avait fondé deux « Monastères, celui d'Elythérie, appelé depuis Tempul-Gérald, pour les « hommes et celui de Teaghna-Saxon pour les filles : il mit à la tête de « ce dernier la sœur Segretic. »

Théophile Raynaud place *saint Gérald* parmi les saints qui sont *invoqués contre la Peste*. Les motifs de cette invocation sont minutieusement décrits par les Bollandistes au 13 mars. Nous allons les résumer : à l'époque de notre Saint, la population de l'Irlande avait tellement augmenté que, la terre ne suffisant plus pour la nourrir, elle mourait littéralement de faim. Les deux Rois du pays réunirent le peuple pour le consulter, ils en référèrent également aux deux évêques, saint Jachin et *saint Gérald*. Presque tous inclinaient, y compris saint Jachin, pour qu'on demandât à Dieu d'envoyer une *peste* qui ferait disparaître l'excédant de la population. *Saint Gérald*, était tout-à-fait opposé à un pareil vœu et faisait remarquer, que Dieu étant tout-puissant et ayant nourri cinq mille hommes avec cinq pains, pouvait nourrir tous les habitants avec une modique recette ; tandis qu'il était souverainement injuste de lui demander de faire périr les hommes par la *peste* ; mais la majorité des personnes considérables du pays l'emporta, et la *peste* fut demandée par acclamation. Ce vœu ne tarda pas à être exaucé et elle sévit bientôt d'une manière fort cruelle, surtout sur ceux qui l'avaient demandée : il restait à peine le tiers de la population. Les deux Rois et saint Jachin avaient été les premières victimes, et ceux qui avaient survécu, vinrent supplier *saint Gérald* d'intercéder pour eux. Le pieux abbé, ému de pitié, leur dit de se réfugier sous son manteau ; mais il était beaucoup trop petit pour les contenir tous ; alors par la permission de Dieu, ce vêtement prit des dimensions telles qu'il pouvait tous les abriter, et tous recouvrèrent la santé par l'intercession de *saint Gérald*.

(*Bollandistes*. — PÉTIN).

QUATORZE MARS.

SAINT LUBIN, ÉVÊQUE DE CHARTRES

VI[e] SIÈCLE. — 557

Invoqué contre l'Hydropisie. — Patron des Chandeliers, des Brenneus et Avaleurs de vins (1) à Rouen.



UBIN, originaire de Poitiers, pendant qu'il gardait un troupeau de bœufs, rencontra un moine de Noaillé et le pria de tracer sur sa ceinture les lettres de l'alphabet, afin qu'il pût apprendre à lire. Il fit bientôt des progrès si rapides dans l'étude, qu'étant très jeune encore il reçut la tonsure et devint moine. Il vécut huit années monastiquement, et vint avec deux autres frères, Eufronius et Rusticus, près de saint Avit qui demeurait dans la vaste solitude du Perche. *Saint Avit* étant mort, *Lubin* s'établit à Charbonnières dans la Beauce où il mena pendant trois ans la vie érémitique. L'évêque de Chartres, nommé Ethérius, ayant appris que *Lubin* faisait de nombreux miracles, l'ordonna diacre et le fit abbé du monastère de Brou. Il l'éleva ensuite à la prêtrise. Vers l'année 544, Ethérius rendit son âme à Dieu, et *Lubin* fut élu évêque par tout le clergé avec l'assentiment du roi Childebert. Il s'adonna entièrement à l'administration de son diocèse, qu'il gouverna saintement avec une patience admirable. Dieu continua à gratifier son ami et son fidèle serviteur des dons surnaturels les plus éclatants. On lui amena un jour un *Hydropique* qu'il guérit en faisant le signe de la croix sur la tumeur qui mettait sa vie en danger. C'est là l'origine de l'*invocation* contre l'*hydropisie*. *Saint Lubin* a encore assisté au cinquième concile d'Orléans et au deuxième de Paris, puis il fut appelé à Dieu l'an 557 et son corps fut inhumé en l'église de Saint-Martin-du-Val, au faubourg de Chartres. Pendant qu'on le portait, des hommes contenaient avec peine l'envahissement de la foule, l'un d'eux, avec son bâton de porteur, renversa à terre la croix suspendue avec les lampes pleines d'huiles ; mais bientôt sans l'aide de personne la croix se rattacha d'elle-même à la corde avec tout l'appareil des lampes ; sans qu'elles eussent laissé échapper une seule goutte d'huile. Est-ce à la protection exercée visiblement à l'égard de ce luminaire, qu'il faut attribuer l'origine du *patronage des chandeliers* qui fabriquaient des lumières suspendues également dans les sanctuaires? nous ne saurions le décider. Quant au *patronage de ceux qui transportaient les vins* à Rouen, on ne saurait l'attribuer qu'à l'initiative toute bienveillante de ces ouvriers pour un saint qui avait une certaine célébrité dans la contrée.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes. — Saints de France.*)

---

(1) Ceux qui transportaient les vins.

QUINZE MARS

SAINT LONGIN ou LONGIS (LONGINUS), CENTURION ET MARTYR

Ier SIÈCLE

Patron des Chevaliers



'ÉGLISE honore aujourd'hui deux saints du nom de *Longin*: l'un soldat, est celui qui aurait percé le côté de Notre Seigneur Jésus-Christ avec sa lance et lui aurait traversé le cœur : d'après une légende qui n'est pas adoptée par l'Eglise, bien qu'elle remonte à une haute antiquité, il aurait mis sa main droite couverte du sang de Jésus-Christ sur ses yeux dont il souffrait depuis longtemps et aurait été guéri à l'instant. C'est pour cela qu'il est invoqué quelquefois contre les maladies d'yeux. L'autre, *centurion*, est le capitaine qui commandait les soldats chargés d'exécuter le crucifiement. Nous ne nous occuperons que du dernier. Lorsqu'il vit que Notre-Seigneur était mort et qu'il l'entendit jeter un grand cri, il s'écria avec l'accent de la foi la plus vive : « Cet homme était véritablement le fils de Dieu ». D'après Métaphraste, ayant reçu l'ordre de garder le tombeau du Sauveur après sa sépulture, il fut témoin des grands miracles qui eurent lieu au moment de la résurrection, et il vint les raconter aux Scribes et aux Pharisiens qui voulurent acheter son silence. *Longin* qui était déjà éclairé par la divine lumière, s'y refusa absolument et pour échapper à leur vengeance se réfugia en Capadoce ; mais là, comme il prêchait publiquement ce qu'il avait vu et qu'il le confessait hautement, les Juifs de plus en plus animés contre lui, pressèrent Pilate d'envoyer des archers pour le prendre et le faire mourir. Les ordres du gouverneur furent strictement exécutés et *Longin* fut décapité. Les bourreaux portèrent sa tête à Pilate qui la fit exposer sur la porte de la ville. A cette époque une pauvre femme de Capadoce, aveugle, avait entrepris le voyage de Jérusalem avec son fils qui la conduisait par la main ; mais à peine fut-elle arrivée, elle eut la douleur de perdre son fils. *Longin* lui apparut pendant son sommeil et la consola en lui disant d'aller chercher son chef qui gisait sur un fumier, et qu'en le touchant elle recouvrerait la vue. Ce qu'il avait prédit s'exécuta ponctuellement. La nuit suivante *Longin* lui montra son fils revêtu de la gloire céleste et lui ordonna d'ensevelir son chef avec le corps de son fils. Comme centenier et à cause de sa qualité de chevalier romain, *saint Longin* était en grand honneur parmi les hommes d'armes d'autrefois et les *chevaliers le choisirent pour patron*. N'était-ce pas la parole d'un chrétien et loyal *chevalier* que celle qui avait retenti sur le calvaire : « Cet homme était véritablement le fils de Dieu » ?

(*Les Bollandistes.* — *Les petits Bollandistes.* — Le P. CAHIER. — *Grande vie des saints*).

SAINT MENIGNE FOULON, MENING (MENIGNUS)

III[e] SIÈCLE. — 251.

Patron des Teinturiers

Pendant la persécution de Dèce, un certain nombre de chrétiens furent délivrés miraculeusement par Notre Seigneur lui-même de la prison dans laquelle ils étaient gardés très étroitement. *Menigne*, qui était né à Parium dans l'Hellespont et qui était ouvrier foulon, ayant appris cette délivrance surnaturelle, commença à croire en Jésus-Christ et à être enflammé de son amour. Un jour pendant qu'il lavait les tâches des habits dans un fleuve, il entendit une voix qui lui dit : « *Menigne*, viens à moi, afin que tu jouisses des trésors qui sont destinés à ceux qui aiment mon nom. » Sans plus tarder, après avoir rendu à son maître les habits qu'il était chargé de nettoyer, il vint sur la place et déchira en mille morceaux l'édit de l'empereur qui y était affiché contre la religion chrétienne. Il fut alors cruellement tourmenté et même mutilé parce qu'il refusait de sacrifier aux idoles, on finit par le décapiter.

Le Patronage des Teinturiers signalé par Dom Riva pour l'Italie, s'explique tout naturellement ; il suffit de se rappeler que la fonction du foulon consiste principalement à nettoyer les draps et les étoffes par le moyen d'un moulin et en employant une sorte de terre qui sert à les dégraisser, on sait également que les *teinturiers* cumulent la profession de *dégraisseur* que notre Saint avait exercée.

Les Bollandistes citent un distique grec traduit en latin, tiré d'un vieux synaxaire parisien du collège de Clermont de la société de Jésus:

Gladio, MENIGNE *Fullo, dum præbes caput, tibi ipse Fullo es, si quid est sordis, lavans.*	Foulon *Menigne,* pendant que tu livres ta tête au glaive, tu te sers à toi-même de *Foulon,* en lavant les taches que tu avais pu contracter.

(Menologe gerc. — Bollandistes).

SAINTE MATRONE, VIERGE A CAPOUE

VERS LE XI[e] SIÈCLE

Invoquée contre le Flux de sang.

Matrone, d'après la tradition, fille du roi de Portugal, souffrait depuis douze années du flux de sang. Pendant son sommeil, elle fut avertie par un ange qu'en allant à Capoue, en Italie, elle trouverait le corps de saint Prisque, martyr, dans le lieu où il était enseveli, à l'endroit même où elle verrait deux génisses se séparer de leur troupeau pour s'y arrêter. Obéissant à cet avertissement de Dieu, la vierge, accompagnée de douze autres jeunes filles et de plusieurs serviteurs, vint à Capoue, elle trouva le corps saint non loin de la ville, effectivement indiqué par les génisses. Elle le vénéra, et fut guérie par son contact. Par reconnaissance, elle fit élever en l'honneur du Saint une église et un monastère dans laquelle elle se consacra à la vie religieuse avec ses douze compagnes. Après avoir mené la vie la plus sainte, elle rendit son âme à Dieu et fut placée dans un tombeau précieux. Après sa mort, sa

sainteté éclata par un grand nombre de miracles, et ce que nous avons raconté, rend naturel qu'elle fût invoquée *contre le flux de sang*. Les Bollandistes ajoutent qu'elle était également *invoquée pour avoir la pluie*.

(*Bollandistes*. — FERRARIUS. — *Hagiologium Italicum*.)

SAINTE MATRONE, VIERGE & MARTYRE

Invoquée contre la Sécheresse. — Patronne des Navigateurs.

Trois saintes du même nom sont honorées aujourd'hui par l'Eglise. La première dont il est fait mention au Martyrologe Romain était une pauvre servante que sa maîtresse, juive, fit périr à coups de bâton, parce qu'elle était chrétienne, et qui a été mise au rang des martyrs de la foi à Thessalonique. Nous en avons plus haut mentionné une autre à Capoue.

Le supplément du *Bréviaire espagnol* (leçon VI) s'exprime ainsi sur la troisième vierge et martyre du même nom, honorée le 15 mars à Barcelone :

Ejus corpus primum Thessalonicæ (1) *conditum, magna ibidem populi frequentiâ veneratum est. Post longa vero tempora, à christianis acceptum et in navi impositum ipsis nautis, nec cogitantibus, nec volentibus, divino consilio, vi acerbissimæ tempestatis, ad littus Hispaniæ Tarraconensis juxta Barcinonem mirabiliter asportatum ; in monte eidem civitati vicino et in ecclesiâ ejusdem nomine Deo dicata, fuit collocatum. Ubi quotidianis claram miraculis ac præsertim* SICCITATIS *tempore, ad impetrandam à Deo* PLUVIAM, *magna ab incolis veneratione colitur.....*

Son corps, enseveli primitivement à Thessalonique, est honoré par un grand concours de peuple. Après un long espace de temps, recueilli par des chrétiens et déposé sur un vaisseau, il fut jeté miraculeusement, par la volonté de Dieu, sous l'impulsion d'une violente tempête, sur les côtes de l'Espagne Tarragonaise, vis-à-vis Barcelone, malgré les efforts des marins qui, non-seulement n'en avaient pas l'intention, mais encore s'y opposaient. Il fut placé sur une montagne voisine de cette ville et dans une église dédiée à Dieu, sous le vocable de la Sainte. Là se produisaient chaque jour les miracles les plus éclatants et les habitants l'ont surtout en grande vénération dans les temps de *sécheresse* pour obtenir la *pluie*.....

Un cantique castillan s'exprime ainsi sur cette invocation et en mentionne une autre en faveur des *Navigateurs* :

Gran defensa en tal patrona logra siempre esta ciudad. (*Barcelone*).

En vos el remedio abona nos deis LLUVIA EN SEQUEDAD ; *y en toda necessidad, sois la vara misteriosa :*

El navegante afianza, norte seguro en tu amparo ; quando el mar no esta en bonanza puerto le dais sin reparo, iris sois que la BORRASCA *serenais maravillosa.*

La ville de Barcelone trouve toujours un grand secours dans cette patronne.

En vous est un remède souverain pour obtenir la *pluie* dans la sécheresse et en toute nécessité, vous êtes la verge mystérieuse.

Le navigateur a confiance en vous et vous êtes pour lui une boussole assurée. Quand la mer est agitée, vous le faites arriver au port sans difficulté ; vous êtes pour lui un merveilleux arc-en-ciel au milieu de la *bourrasque*.

Le voyage sur mer du corps de la Sainte a sans doute été l'origine de l'invocation pour les *Navigateurs*.

(*Bollandistes*. — *Bréviaire espagnol, supplément*.)

(1) Cette désignation de Thessalonique donnerait à penser que le Bréviaire espagnol ne ferait qu'une seule vierge de celle de Barcelone avec celle de Thessalonique inscrite au Bréviaire romain.

SEIZE MARS

SAINT GRÉGOIRE D'ARMÉNIE, ÉVÊQUE & SOLITAIRE

Xe SIÈCLE.

Invoqué contre le Mal de dent.



Grégoire, né en Arménie, fut élevé avec le plus grand soin par ses parents dans la foi de Jésus-Christ et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Après leur mort, il distribua tous ses biens aux pauvres et entra dans un monastère, près de la ville de Nicopolis. L'évêque de ce siège épiscopal, ayant pu apprécier l'aptitude de *Grégoire* pour les sciences ecclésiastiques, l'éleva au sacerdoce et le fit son coadjuteur ; puis le siège étant resté vacant peu de temps après, *Grégoire* fut appelé à l'occuper. Dans cette nouvelle dignité qu'il avait acceptée bien malgré lui, il éclata encore plus par son humilité et par son austérité ; mais bientôt, voulant s'isoler entièrement du monde, il vint en Occident avec deux religieux grecs et s'arrêta près de la ville de Pithiviers, en Beauce. Ayant rencontré une petite église, sous le vocable de saint Martin de Vertou, il demanda à une dame qui en était propriétaire la permission de s'établir dans le voisinage, et après y avoir passé sept années dans la pénitence la plus sévère, il mourut vers le commencement du XIe siècle. Le colonel Radowitz, et après lui, le Père Cahier ont signalé les invocations adressées à *saint Grégoire contre le mal de dents* sans en indiquer le motif.

(Les Bollandistes. — Grande vie des saints.)

SAINT HÉRIBERT, ARCHEVÊQUE DE COLOGNE

Xe ET XIe SIÈCLE. — 1021.

Invoqué pour la Pluie.

Héribert naquit à Worms, ville impériale de l'Allemagne, au Palatinat du Rhin. Il appartenait à une des premières familles du pays. Il étudia la théologie à Gorze, diocèse de Metz. Quelques années après, l'empereur Othon III le fit son chancelier ; puis l'archevêché de Cologne étant venu à vaquer, malgré des contestations de plusieurs mois, qui formèrent une espèce de schisme dans cette église, tous les suffrages se réunirent sur le nom du chancelier *Héribert* qui recourut à mille moyens pour détourner ce fardeau de ses épaules. Il reçut, le Pallium des mains du pape Sylvestre II, puis vint à Cologne et prit possession de son siège l'an 999, la veille de Noël. Toute sa vie épiscopale fut employée à l'administration de son diocèse et à l'exercice de la charité envers les pauvres dont il lavait les pieds et auxquels il préparait même à manger de ses propres mains. Son zèle à cet égard éclata surtout pendant une grande famine qui affligea l'Allemagne et la France. Il fit réparer les églises et en bâtit de nouvelles. Il bâtit en un lieu indiqué par la Sainte Vierge un grand monastère de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Cologne, et il le dota richement. Il rebâtit la basilique

des douze apôtres et y ajouta un collège. Dans le temps d'une extrême sécheresse, après une procession à l'église de Saint-Séverin, dont la tradition s'est pieusement conservée jusqu'à nos jours, *Héribert* ayant incliné sa tête dans ses mains appuyées sur la table de l'autel, implora le Tout-Puissant en pleurant abondamment, et il tomba une *pluie* torrentielle qui multiplia tous les biens de la terre. Telle est l'origine de *l'invocation adressée à saint Héribert pour obtenir la pluie.*

Le saint archevêque mourut dans une des tournées laborieuses qu'il faisait dans son diocèse, à Duitz, le 16 mars 1021. Son corps y fut enseveli, et Arnold, archevêque de Cologne, en fit la levée en 1147, le 30 août ; il repose encore en ce lieu dans un beau sépulcre.

(*Propre de Cologne. — Petits Bollandistes.*)

DIX-SEPT MARS

JOSEPH D'ARIMATHIE

Ier SIÈCLE.

Patron des Ensevelisseurs et des Fossoyeurs.



OSEPH, originaire d'Arimathie, était venu s'établir à Jérusalem où il avait acquis des propriétés importantes. Sa position de noble Décurion, comme l'appelle saint Marc, lui donnait entrée dans les assemblées de cette ville ; c'est ainsi qu'il assista au conseil qui fut tenu chez Caïphe pour chercher à faire mourir Notre Seigneur Jésus-Christ. Comme il était juste et homme de bien, dit saint Luc, et que, d'après saint Jean, il était même disciple caché de Jésus, il ne donna son assentiment à aucune de ces tentatives criminelles. Après la mort de Notre Seigneur, il vint trouver Pilate et lui demanda le corps du Sauveur pour l'embaumer et l'ensevelir, ce qu'il exécuta, après en avoir obtenu l'autorisation, avec le concours de Nicodème. Le *patronage des Ensevelisseurs et des Fossoyeurs* s'explique de lui-même. *Joseph* plaça le corps de Notre Seigneur dans un monument qu'il avait fait tailler pour lui-même dans son propre jardin.

La tradition est très incertaine sur les *actes de Joseph*, après la mort de Notre Seigneur. Quelques auteurs croient qu'il assista à l'Ascension et à la Pentecôte, et qu'il apporta le prix de ses biens aux apôtres afin d'embrasser une vie pieuse et obscure et qu'enfin il mourut à Jérusalem d'où son corps aurait été transporté en France dans l'abbaye de Moyen-Moutier. D'autres prétendent qu'après la mort de Notre Seigneur (1) il ne cessa pas d'être persécuté par les Juifs, qui finirent par l'exposer, sans voiles et sans rames, sur la mer dans une barque avec les saintes Marthe et Madeleine, saint Lazare, leur frère, et saint Maximin, et qu'enfin, après avoir abordé heureusement au port de Marseille avec ses compa-

(1) La *Descente de Croix* et la *Mise au tombeau* sont des sujets grandioses qui ont tenté le pinceau de presque tous les grands peintres. La plupart n'ont pas respecté la vérité historique et ont augmenté le nombre des personnages procédant à la descente du corps du Christ et à son ensevelissement. De là vient la coutume dans les ateliers des peintres italiens, d'appeler collectivement *les Joseph et les Nicodèmes* les modèles chargés de poser pour les personnages de *Joseph d'Arimathie* et de Nicodème. (*Journal des Curieux*, 1er mai 1881).

gnons, *Joseph* traversa la France et passa en Angleterre dont il fut le premier apôtre. D'après une légende du moyen âge, chère aux Anglais, *saint Joseph d'Arimathie* aurait hérité de la coupe dont Jésus-Christ s'était servi le jour de la Cène; c'est pourquoi on le peint avec une coupe à la main.

(*Les quatre évangélistes. — Les Petits Bollandistes.*)

SAINT PATRICE ou PATRICK, APOTRE DE L'IRLANDE

Ve SIÈCLE. — 373-464.

Patron des Mineurs, Tonneliers, Forgerons, Barbiers. — Invoqué contre l'Enfer.

D'après les Petits Bollandistes, il serait probable que Patrice naquit dans la Bretagne, sur la côte de Léon, vers l'an 373, et qu'il y vécut jusqu'à l'âge de seize ans. A cette époque, des Scots Hibernois, dans une irruption en Armorique, massacrèrent son père Calpurnius et le conduisirent en Irlande où ils le vendirent à un riche seigneur du pays. Là, en gardant des troupeaux, il eut beaucoup à souffrir de la faim et du froid ; mais Dieu le soutint dans ses épreuves et, au bout de six ans, lui envoya un ange qui lui dit de s'enfuir sur un navire qui allait partir. Ce navire le débarqua en Grande-Bretagne ; il fut bientôt repris par des Pictes et vendu de nouveau à des Gaulois qui l'amenèrent à Bordeaux. Redevenu libre au bout de deux mois, il se rendit auprès de saint Martin, son grand'oncle, qui lui donna la tonsure et l'habit religieux, et, dans sa retraite de Marmoutiers, l'initia entièrement à la vie chrétienne. Un jour, *saint Patrice* fut pris du désir de manger de la viande, il avait caché un morceau de porc dans un *tonneau* pour le manger en cachette, quand il rencontra un homme ayant des yeux devant et derrière la tête qui lui dit : « Je suis le ministre de Dieu. Avec les yeux que j'ai au front je vois ce qui est devant moi, et avec les yeux que j'ai derrière la tête, je vois un moine qui cache, dans un tonneau, de la viande pour satisfaire son ventre. » *Patrice* tomba dans une affreuse confusion, et détestant amèrement le péché qu'il avait commis, il fit serment de renoncer à tout usage de viande pendant sa vie. Le *tonneau* dont il est ici question peut bien avoir donné lieu au *patronage des Tonneliers*. Saint Martin, après l'avoir gardé pendant quatre années près de lui, le renvoya en lui donnant le conseil d'aller prêcher l'Evangile dans l'Irlande. *Patrice* se mit d'abord sous la conduite de saint Paterne, premier évêque de Vannes, puis il fut étudier à Rome toutes les sciences ecclésiastiques, il resta dix-huit ans auprès de saint Germain d'Auxerre qui l'affermit encore dans la voie spirituelle et lui conseilla de commencer son apostolat le plus tôt possible. Patrice avait déjà reçu du ciel l'ordre d'évangéliser ces contrées. Il retourna de nouveau à Rome où le pape Célestin l'établit archevêque de toute l'Hibernie. Patrice avait alors soixante ans ; il abandonna ses biens et sa famille et s'embarqua en 432 pour l'Irlande. Un moine Bernardin, du nom de Jocelin, qui écrivait à la fin du XIIe siècle, a décrit minutieusement les obstacles considérables que Patrice dut surmonter pour remplir sa mission, et aussi les innombrables miracles qu'il fit éclater aux yeux de ces peuples sauvages. A cet égard, le Père Giry s'exprime

ainsi : « Il fit en Irlande, pendant trente ou quarante ans, des choses si prodigieuses qu'on aurait de la peine à les croire si l'on ne considérait qu'en face de peuples aussi barbares il fallait pouvoir les amener à la foi par des actions tout à fait surprenantes. Il fit mourir par sa seule parole trois magiciens qui empêchaient la propagation de l'Evangile : l'un fut suffoqué en l'air par les démons, l'autre fut consumé par le feu et le troisième englouti dans la terre, comme Dathan et Abiron. Il ressuscita plusieurs morts, rendit la vue à plusieurs aveugles, guérit une infinité de malades, chassa partout les démons du corps des possédés et des idoles, transporta des rochers qui paraissaient immobiles, fit naître des fontaines en des lieux arides et où il n'y avait pas d'eau ; enfin, il opéra tant de merveilles si étonnantes qu'à peine en peut-on trouver de semblables dans tous les siècles précédents ; mais la plus importante fut la conversion de toute l'île, qu'il fit en peu d'années, obligeant même les rois à reconnaître la vérité de l'Evangile. » D'après Jocelin, avec lequel s'accorde la tradition populaire, *Patrice* aurait délivré l'île de toute espèce de bêtes venimeuses, effectivement, dit aussi Godescard, elles ne se rencontrent jamais en Irlande (1). Mais les Bollandistes font remarquer qu'aucun auteur avant Jocelin n'a parlé de ce fait, et ils estiment que les serpents ne sont ici que la figure de tous les démons qu'adoraient les peuples de ces contrées. D'après le *Bréviaire romain*, *Patrice* adorait Dieu trois cents fois par jour, les genoux en terre, en récitant chaque heure du Bréviaire, il faisait sur lui cent signes de croix. Partageant la nuit en trois parties, pendant la première, il récitait cent psaumes et faisait deux cents génuflexions ; il passait la deuxième à réciter cinquante autres psaumes, plongé dans l'eau froide, le cœur, les yeux et les mains élevés vers le ciel ; il consacrait la troisième à un léger repos, étendu sur la pierre nue.

Il avait fondé plus de trois cents églises, et entr'autres celle d'Armagh où il établit son siège et dont l'archevêque est encore aujourd'hui primat d'Irlande; enfin après avoir consacré un grand nombre d'évêques, ordonné plus de trois mille prêtres, *Patrice* rendit son âme à Dieu dans un âge fort avancé. Comme Dieu avait promis à *saint Patrice* que ceux qui honoreraient sa mémoire et célébreraient dévotement le jour de sa fête, obtiendraient miséricorde à l'heure de la mort, il n'est pas étonnant qu'il soit invoqué contre *les peines de l'enfer*.

Une autre circonstance peut avoir donné lieu aussi *à cette invocation* et *au patronage des Mineurs* qui creusent des puits et des galeries souterraines. *Patrice* avait entrepris de jeûner quarante jours entiers sans prendre aucun aliment et pour cela il s'était retiré sur une montagne. Afin d'exciter à une conversion parfaite ceux qui venaient le voir, il aurait touché la terre de son bâton et il se serait formé une *excavation profonde* d'où il sortait des flammes et d'où l'on entendait des gémissements et des cris. C'est ce que l'on appelait *le Puits et le Purgatoire de saint Patrice*. Un couvent s'était fondé sur ces lieux mêmes, sous la juridiction des moines de Citeaux. Le pénitent ne pouvait entrer dans

(1) La prose de son office (Paris, 1620) citée par le Père CAHIER, p. 749, en fait mention :

Virosa reptilia *Prece congregata* *Pellit ab Hibernia* *Mari liberata.*	Par sa prière, il précipite dans la mer les *Reptiles venimeux* assemblés, et en délivre l'Irlande.

la caverne qu'avec une permission de l'évêque et du Prieur du couvent. Durant huit jours, il était soumis au régime du pain et de l'eau et le neuvième on ne lui donnait rien à manger, puis on l'introduisait le soir et on fermait la porte à clef pour ne la rouvrir que vingt-quatre heures après. Si le pénitent, toujours selon la tradition, résistait aux insultes et aux supplices des démons, en ayant toujours le nom de Jésus à la bouche, on le retrouvait purifié après les vingt-quatre heures ; si, au contraire, il s'abandonnait aux caresses et aux terreurs des démons sans invoquer Jésus, il était perdu et on ne l'attendait plus. Au XII[e] siècle, Jocelin et Henri, moines du monastère Saltria, en 1222, Césaire d'Heisterbach, au milieu du XIII[e] siècle, Mathieu Paris, mentionnent les merveilles du *Purgatoire de saint Patrice*. Quoi qu'il en soit de cette tradition qui est très controversée, on en retrouve les traces dans l'ancien office de *saint Patrice* (1).

Hic est doctor benevolus *Hibernicorum apostolus* *Cui loca* PURGATORIA *Ostendit Dei gratia.*	C'est le docteur bienveillant L'apôtre des Hiberniens Auquel la grâce de Dieu Montra le *Purgatoire.*

En 1622, l'Eglise de Paris inséra dans son Bréviaire, imprimé par ordre de Monseigneur de Gondy, premier archevêque de Paris, ce passage sur le Purgatoire irlandais :

Antrum vero penitentiale etiamnum visitur, quod de ejus nomine PUTEUS *seu* PURGATORIUM *sancti* PATRICII *vocatur.*	On visite encore maintenant un autre pénitenciel qui s'appelle *le Puits ou le Purgatoire de saint Patrice,* du nom de ce saint.

Dans le Bréviaire romain, imprimé à Venise vers la fin du XV[e] siècle (2), on fit également insérer l'Office de *saint Patrice* avec le Purgatoire. Depuis deux siècles, dit M. Charles Barthélemy, auquel nous avons emprunté une grande partie de cette notice sur le Purgatoire de saint Patrice (3), *le trou de saint Patrice est fermé ou abandonné.* »

Quant au *patronage des Forgerons et des Barbiers*, nous ne saurions en donner l'explication ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le 7 août 1875, pendant la cérémonie du centenaire d'O'Connel, les *Mineurs*, *les Tonneliers, les Forgerons et les Barbiers*, au défilé des bannières des corporations, portaient l'image de leur patron saint Patrick. Dans ses prédications aux Irlandais, *saint Patrice* avait présenté une feuille de trèfle comme l'image de la Trinité. C'est en souvenir de leur saint patron que les zouaves irlandais portent ce trèfle sur leur poitrine (4).

(*Les Bollandistes. — Les vies de tous les saints de France. — Les Petits Bollandistes.*)

---

(1) *Acta sanctorum Hiberniæ* (Louvain 1645, in-folio C. S. Messingham) et aussi *Officia sancti Patricii, Columbæ*, etc., ex veteribus membranis et manuscriptis breviariis *desumpta* (Paris,1620, in-16).

(2) Les Bollandistes, 17 mars, p. 588, citent les éditions de ce bréviaire.

(3) *Vie des Saints de France*, V[e] année, p. 890 et suivantes.

(4) Voir le numéro de l'*Univers* du 11 août 1875.

SAINTE GERTRUDE, VIERGE, ABBESSE DE NIVELLE EN BRABANT

VII[e] SIÈCLE. — 626-659.

Patronne des Voyageurs. — Invoquée contre les Souris, les Rats des champs, la Fièvre. Pour les Chats, les Hôtelleries des morts.

Gertrude était fille de saint Pépin de Landen, premier prince de Brabant, et de la bienheureuse Itte ou Iduberge, elle eut pour cousine sainte Gudule, patronne de Bruxelles. Le roi Dagobert qui avait fait Pépin maire du Palais, la demanda en mariage à son père pour un jeune seigneur et en parla lui-même à Gertrude, qui lui répondit avec une extrême franchise qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Après la mort de Pépin, Iduberge, d'après l'avis de saint Amand, évêque de Maëstricht, fit construire un monastère à Nivelle, et elle s'y retira avec sa fille, à laquelle elle coupa elle-même les cheveux en couronne. Un assez grand nombre de jeunes filles les ayant suivies, elles en firent une congrégation de *chanoinesses* dont *Gertrude* fut nommée la supérieure. Elle confia le soin des affaires temporelles du dehors à des chanoines et celles du dedans à quelques-unes de ses sœurs. Elle ne se réserva que la direction spirituelle pour la conduite de ses filles. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles et entr'autres, un jour, devant l'autel de saint Xyste, martyr, où elle faisait oraison, les autres sœurs aperçurent un globe de feu au-dessus de sa tête. Elle affligeait continuellement son corps par toutes sortes d'austérités et aussi, comme Dieu lui avait connaître qu'elles seraient cause de sa mort, *Gertrude* conféra à sa nièce, âgée de vingt ans, sainte Wilfetrude, la charge d'abbesse, et rendit son âme à Jésus-Christ le 17 mars 664, ou suivant d'autres, en 659. Ses reliques sont conservées à Nivelle avec son lit.

Sainte Gertrude est invoquée comme *patronne des Voyageurs*. Nous allons essayer d'en rechercher les motifs à l'aide d'un livre cité par M. *Ch. Barthélemy* dans ses *Vies des Saints de France* (1) : *Gertrude* avait envoyé quelques-uns des siens aux régions étrangères pour le bien et l'utilité de son monastère et, avant qu'ils partissent, elle leur avait promis qu'en *tout leur voyage rien ne leur surviendrait qui leur apportât du dommage et de l'infortune*. Pendant les premières journées, le navire qui les portait filait admirablement sur une mer tranquille ; mais tout à coup l'équipage aperçut comme une éminence surgissant au milieu des flots, qui n'était autre chose qu'un monstre marin d'une grosseur extraordinaire. En se rapprochant du navire, il agitait tellement les flots avec sa queue qu'un naufrage était imminent. Les païens, qui se trouvaient en grand nombre dans l'équipage, poussaient des cris et des hurlements en invoquant leurs faux dieux. Tout paraissait désespéré, quand un des chrétiens se ressouvenant de la parole que *Gertrude* leur avait donnée en partant, se mit à l'implorer et aussitôt le monstre marin s'abîma au fond de l'eau.

Toujours d'après le même livre, c'était anciennement une coutume parmi les peuples d'Austrasie et d'Allemagne que, lorsque quelqu'un

(1) *L'Image de la Noblesse figurée sur la vie de Sainte Gertrude et de ses parents, Histoire ecclésiastique*, par Guillaume de REBREVIETTE, seigneur d'Escœuvres, gentilhomme. (Paris, 1612, in-8°, volume de 491 pages.

voulait faire un voyage, il prenait, avant de partir, par dévotion, un trait de vin à l'honneur et en mémoire de *Sainte Gertrude*, qu'ils appelaient en allemand *sent Gertruyt minen*, comme qui dirait en notre langue *l'amour de Sainte Gertrude.*

Un chevalier d'une noble extraction s'était donné au diable pour rattraper ses richesses dissipées et lui avait signé une cédule par laquelle il lui promettait, au bout de sept ans, de se trouver à sa disposition aux pieds d'un gibet de la contrée. Le terme fatal était arrivé, et il se disposait à exécuter la parole qu'il avait donnée avec la ferme conviction qu'il était perdu à tout jamais. Sur le conseil d'un de ses valets, avant de se mettre en route, il prit dévotement une coupe et avec révérence but tout le vin qui y était contenu en l'honneur de la Sainte. A son arrivée dans le lieu désigné, il trouva *Sainte Gertrude* qui avait elle-même pendu le diable au gibet et elle lui remit en même temps, en lui recommandant de faire pénitence, la cédule qu'il avait signée et qu'elle avait arrachée des mains de son ennemi.

Comme *patronne des Voyageurs*, *Sainte Gertrude* leur faisait trouver de *bonnes hôtelleries*, et il paraît d'après l'allemand Henri Alt (1), qu'elle procurait également des *hôtelleries pour les morts* ; selon le vieux proverbe : dit-il, *Madame Gertrude te préparera ton logis*. Et il ajoute que la croyance du peuple était que l'âme du défunt allait la première nuit vers *Sainte Gertrude* et la seconde vers saint Michel.

Arrivons maintenant à l'*invocation contre les Rats*. Les annales allemandes abondent en vindictes célestes exercées par le fléau des *Rats*. Elles les montrent, tantôt dévorant un roi de Pologne, Popiel II, tantôt passant le Rhin, et poursuivant l'archevêque Hatton jusque dans une tour qu'il avait fait bâtir au milieu du fleuve. Molanus donne à cette invocation contre *les Rats* une signification mystique qui pourrait être appliquée indistinctement à tous les saints ; mais il explique ensuite que, d'après le témoignage des Chanoines de l'église de Nivelles, l'eau d'un puits qui se trouve dans la crypte a la propriété de détruire ces animaux, quand on en asperge les champs ou les maisons infestées.

La *Revue des sociétés savantes* (2) donne une espèce de formule d'exorcisme dont on se sert dans les Ardennes en l'écrivant sur des petits billets de papier neuf :

« Rats et Rates, au nom du grand Dieu vivant, de la bienheureuse
« Sainte Vierge et de la bienheureuse sainte *Gertrude*, je vous conjure
« de sortir d'ici et de vous en aller dans les bois. Rats et Rates, sou-
« venez-vous de sainte Gertrude. »

Sainte Gertrude est ordinairement représentée tenant une quenouille après laquelle grimpent un ou deux rats. D'autres fois le nombre des rats augmente et il y en a même sur la tête de la Sainte comme dans la gravure de la *Chronique de Nuremberg*. D'après une croyance populaire en Allemagne, il ne faut pas filer le 17 mars, jour de sa fête, ou bien les souris et les rats rongent le peloton de la quenouille. Il est probable, comme le dit l'abbé de Rocquel, cité par l'abbé Pascal, que par l'intercession de *sainte Gertrude*, la contrée de *Nivelle* avait été délivrée du fléau des souris et autres animaux nuisibles (3).

(1) Di Die Heiligenbilder etc. Berlin, 1845.
(2) Juillet-août, 1872, p. 132.
(3) *Institution de l'Art chrétien*, abbé Pascal. tome 2. p. 26.

Quant à l'invocation en faveur des *Chats*, notre sainte devait naturellement être bienveillante à l'égard de ceux qui lui viennent en aide pour la destruction de la *gent souricière*. G. de Rebreviettes raconte aussi, qu'étant dans le pays, on lui a affirmé que le peuple de Nivelle et des environs venait puiser dans la crypte de l'église l'eau dont il a été question plus haut et s'en servait contre les *Fièvres*.

DICTON SUR SAINTE GERTRUDE

Le jour Gertrude, bien se fait
Faire saigner au bras droit
Celui qui ainsi le fera
Cette année les yeux clairs aura.

(*Bollandistes.— Petits Bollandistes.— Vies de tous les saints de France*).

DIX-HUIT MARS

SAINT NARCISSE, ÉVÊQUE DE GIRONE

IVe SIÈCLE.

Invoqué contre les Moucherons et les Mouches de Boucheries.



NARCISSE était issu d'une des plus nobles familles de Girone. Forcé de fuir au moment de la persécution, il partit avec un de ses diacres nommé Félix, et la Providence l'amena en Allemagne dans une maison de la ville d'Augsbourg habitée par une fameuse courtisane, appelée Afre, qu'il convertit avec toute sa famille. Après avoir prêché le premier Evangile dans la Rhétie (chez les Grisons), il revint à Girone où il vécut encore trois ans, en convertissant un grand nombre d'âmes ; puis les Gentils qui persistaient dans leur aveuglement, l'égorgèrent pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe. Son diacre, Félix, partagea le même sort.

Le corps de saint Narcisse est spécialement honoré à Girone qui a choisi notre Saint pour son patron. Un grand nombre de miracles s'est opéré sur son tombeau. Le plus éclatant de tous est celui que nous allons raconter et qui est mentionné par Baronius dans ses notes au Martyrologe Romain le dix-huit mars. Le roi de France, Philippe III, après avoir déclaré la guerre au roi d'Aragon, fit son entrée à Girone le 5 septembre 1285. Ses soldats se précipitant dans la ville, se livrèrent à d'épouvantables excès et entr'autres dévastèrent le tombeau de *saint Narcisse*. A l'instant, disent les Bollandistes, il sortit *un essaim prodigieux de grosses mouches partie bleues et vertes*, *striées de rouge*, *qui firent périr* vingt mille soldats et quatorze mille chevaux. Ces chiffres sont énoncés dans les *Petits Bollandistes*. Le roi Philippe, probablement atteint de la même épidémie, vint mourir à Perpignan le 5 octobre 1285. La destruction de l'armée française par un fléau quelconque et la mort du roi sont d'ailleurs mentionnées par tous les Historiens.

Dans le supplément du Bréviaire espagnol actuel, on lit à la VIe leçon :

... *Fuit etiam illud celeberrimum, quando sub Petro Aragonia rege capta per Philippum Gallorum regem Gerunda, emissa sunt divinitus ex* NARCISSI *tumulo* ULTRICIUM MUSCARUM *examina, quæ, mortiferis aculeis, edita in-*

Un fait qui eut un grand retentissement, c'est que, sous le roi Pierre d'Aragon, Girone ayant été prise par le roi des Français, Philippe, des essaims de *Mouches vengeresses* sortirent par la volonté de Dieu du tombeau de *Narcisse* et après avoir fait un grand carnage

genti strage, violati per summum nefas templi ac Sepulchri. . . . . vindices extitêre.	avec leurs aiguillons mortifères, punirent ainsi les violateurs sacrilèges de l'église et du tombeau.

Baronius, dans sa note ajoute qu'en Espagne *les Mouches de saint Narcisse* sont passées en proverbe. Il existe encore aujourd'hui un proverbe catalan ainsi conçu :

Sant Narcis *Los mataba* *De sis en sis.*	Saint Narcisse Les tuait De six en six.

Une autre tradition est encore en vigueur à Girone. Quand le fleuve du Ter qui passe dans la ville est menaçant, on jette des pommes bénites dans ses eaux en invoquant *saint Narcisse.*

Un cantique catalan (*goigs*) prouve qu'en Catalogne *saint Narcisse* est encore invoqué *dans les calamités publiques*, il est adressé au saint :

Pregan Al *qui vos ha exaltat* *Y a la Reina de clemencia* *Que deslliure est principat* *De* Fam, Guerra *y* Pestilencia.	Priez Celui qui vous a exalté Et la Reine de clémence Afin que cette principauté (*Catalogne*) Soit délivrée de la *Famine*, de la *Guerre,* et [de la *Peste.*

(*Bollandistes.* — Ribadaneïra. — La Mère de Blémur. — *Les petits Bollandistes.*

SAINT GABRIEL, ARCHANGE

Invoqué contre la Stérilité conjugale.

Saint Gabriel dont le nom signifie *fortitudo Dei* (force de Dieu).

Celui qui annonça à la vierge Marie sa sublime maternité.

Celui qui annonça la naissance de saint Jean-Baptiste.

Celui qui annonça aux bergers où venait de naître le Sauveur et comment ils pourraient aller l'adorer.

Celui qui déjoua les projets d'Hérode et avertit Joseph de fuir avec l'enfant Jésus.

L'attribut iconographique de saint Gabriel est un lis ou une banderole sur laquelle est gravée *Ave Maria.*

La Casada que no tiene *Fruto de benedicion* *Con su grande protexcion* *Venturosa ella lo obtiene:* *Del cielo asi le previene* *Et gozo como a Isabel.*	La femme mariée qui n'a pas de fruit *de bénédiction* l'obtient avec bonheur par votre grande protection. Elle reçoit la joie du ciel comme sainte Elisabeth.

La Licorne, étant un symbole de force indomptable, est devenue l'emblème de la virginité et de l'incarnation du Verbe dans le sein de la vierge Marie, dit le père Cahier dans ses *Caractéristiques* ; c'est pour cela que l'Annonciation prend dans quelques anciennes gravures la forme d'une battue où le fils de Dieu sous l'emblème de la Licorne se jette dans le sein de la très Sainte Vierge.

BIENHEUREUX SAUVEUR DE HORTA

DE L'ORDRE ROMANO-SÉRAPHIQUE

XVIe SIÈCLE. — 1567.

Invoqué contre la Fièvre.

Né en Catalogne, il reçut la première moitié de son nom par une sorte de pressentiment de ce qu'il devait être un jour, et la seconde, de son entrée au couvent des Récollets, à Horta. Il avait à peine fini son noviciat que les malades accouraient déjà en foule à Horta. Un jour, il s'en trouva deux mille ensemble et il les guérit tous en les bénissant au nom de la Sainte Trinité, après qu'ils se furent confessés et approchés de la Sainte Table. Il continua ainsi de guérir les malades pendant plusieurs années et le nombre en monta une fois, à la fête de l'Annonciation, jusqu'à six mille. Bien plus, un autre jour à Valence, sur la place du Couvent, devant le couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, il se trouva plus de dix mille hommes, depuis le vice-roi jusqu'aux artisans, qui venaient recevoir sa bénédiction ou chercher la guérison de quelque maladie.

Les frères de son ordre, ne voyant pas avec plaisir ce grand concours de peuple, portèrent leurs plaintes au Provincial, qui fit venir le saint au chapitre et lui adressa cette réprimande : « J'espérais trouver la paix « dans cette maison et je la vois, au contraire, dans le trouble par votre « faute. Dites-moi donc, frère *Sauveur*, qui vous a autorisé à vivre de cette « manière ? N'avez-vous pas honte d'entendre dire partout : allons « trouver le saint à Horta..., et vous, mes frères, ne remarquez-vous « pas comme il vous fait tort et vous humilie en s'attribuant exclusive- « ment le privilège de faire des miracles, comme si vous n'étiez pas « aussi saints que lui ? Mais je ferai en sorte, mon frère, que votre nom « ne soit plus cité désormais et je saurai bien mettre fin à vos miracles « et à tout ce concours de peuple ; et d'abord, par pénitence, vous « recevrez la discipline ; puis, vous changerez votre nom en celui d'Al- « phonse, et à minuit vous partirez sans rien dire, avec cette lettre, pour « le couvent de Reuss. »

Arrivé à Reuss, il fut reçu par le gardien, devant le chapitre assemblé, avec ce discours : « Pour empêcher ce brouillon de troubler le repos « des frères par ses miracles, je le 1 ettrai en un lieu où il ne pourra « déranger personne. » Il le conduisit alors à la cuisine et l'y enferma en lui disant : « Faites la cuisine ici pour les frères, et opérez vos « miracles, si vous voulez, parmi les assiettes et les plats. » Mais le matin, dès qu'il fit jour, le peuple de l'endroit accourut en foule au couvent au nombre de plus de deux mille, sans qu'on sût ni pourquoi ni comment. Tous les malades surtout demandaient le frère *Sauveur*. Les frères, ne comprenant rien à la chose, allèrent trouver le gardien. Celui-ci courut à la cuisine, et, pendant qu'il faisait une verte réprimande au pauvre frère à genoux devant lui, la foule brisa les portes et le gardien fut obligé de lui amener *Sauveur*, à la condition que tous s'en iraient tranquillement à l'église. Le Saint leur adressa quelques paroles bien simples, les bénit au nom de la sainte Trinité et retourna à sa cuisine. Le grand nombre de béquilles, de ceintures, de bâtons qui furent laissés dans l'église témoigna de l'efficacité de sa bénédiction.

Mais le gardien, à cette vue, s'écria : « Voyez-vous de quelles saletés ce frère remplit l'église, la changeant ainsi en une étable. »

Après quelques jours de repos pour le couvent, les processions recommencèrent. Voulant y mettre fin, le provincial l'envoya à Barcelone, à Saragosse et ailleurs ; mais partout, au bout de quelque temps, se produisait la même affluence. Les malades campaient quelquefois sous des tentes et Daza, qui a écrit l'histoire de l'ordre, n'ose pas en fixer le chiffre dans la crainte de ne pas être cru.

Pour l'arracher enfin à l'empressement des populations en Espagne, on l'envoya, en 1565, à Cagliari, en Sardaigne, avec le Père Ferri, visiteur général de l'ordre. Là, il pratiqua toutes les vertus les plus éminentes qui distinguent les saints : l'austérité, la chasteté, la patience, la résignation, la charité à l'égard des pauvres et des pécheurs. Il eut des extases et des visions fréquentes, particulièrement devant l'image de la Sainte Vierge et souvent, en cet état, il fut élevé en l'air en présence de plusieurs milliers de témoins. Il eut également le don de prophétie. Le nombre des malades qu'il guérit est incroyable; il ressuscita même trois morts. Il mourut enfin lui-même en 1567, après avoir prédit l'heure de sa mort. Nous avons emprunté à l'allemand Gorres (1) quelques traits de la physionomie de *saint Sauveur de Horta* ; il convient maintenant de justifier *l'invocation qui lui est adressée contre la Fièvre.* Dans sa vie, écrite par le commissaire chargé de poursuivre sa canonisation (2), on cite une petite fille atteinte *de la Fièvre quarte* et guérie par notre saint qui lui passa un chapelet autour du cou en disant un *ave Maria.* Trois autres guérisons signalées dans ce même ouvrage furent opérées soit à son tombeau, soit au contact d'objets qui lui avaient appartenu. Sur une gravure (3) publiée à Milan, en 1624, où le saint est représenté entouré d'une foule de malades et d'infirmes, tenant la main droite élevée pour bénir et roulant dans la gauche les grains d'un chapelet, on aperçoit le Saint Esprit descendant sur sa tête en forme de colombe, et dans les nuages à droite, la Sainte Vierge, à la protection de laquelle il avait l'habitude d'attribuer toutes les guérisons miraculeuses qu'il opérait sur les malades. Sur cette gravure même se trouve *une prière* ou plutôt une *bénédiction* à faire sur les malades en invoquant le bienheureux.

Potentia Dei Patris, sapientia Dei Filii, virtus Dei spiritus sancti, meritis et intercessione B. Salvatoris liberet te omni febre, tertiana, quartana continua et ab omni malo, B. Salvator oret pro te et benedicat tibi in nomine patris et filii et spiritus sancti. Amen.	Que la puissance de Dieu le père, que la sagesse de Dieu le fils, que la vertu de Dieu le Saint Esprit, par les mérites et l'intercession du bienheureux *Salvator*, te délivre de toute *Fièvre tierce, quarte ou continue* et de *tous maux*, que le *B. Salvator* prie pour toi et te bénisse au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Ainsi soit-il

(*Les Bollandistes.* — GORRES.)

---

(1) GORRES, *Mystique divine*, 1er vol. 468. Trad. de CH. de SAINTE-FOI.
(2) *Bollandistes*, 2e vol. de mars, p. 662 et suivantes.
(3) *Bollandistes*, id. p. 667.

DIX-NEUF MARS

SAINT JOSEPH ÉPOUX DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Ier SIÈCLE

Patron des Charpentiers, Menuisiers, Charrons, Bucherons, Barilliers, des Mariés, des jeunes Enfants, des Exilés, des Voyageurs, Sonneurs, Carillonneurs, Fossoyeurs, Agonisants, Tanneurs et Tondeurs de draps. — Invoqué par ceux qui cherchent une Maison, pour la bonne Mort, dans les Causes désespérées, contre les Tentations, contre les Maux d'yeux.



IEN qu'il fût issu de la famille royale de David, Joseph fut réduit à exercer une profession. Les uns le font *Charpentier* (1) ce qui explique le *premier patronage* ; les autres le font *Serrurier* ; d'autres, d'après D. Calmet, en font même un *Maçon*. Saint Justin, le martyr, dit qu'il travaillait à faire des jougs et des charrues et c'est là probablement l'origine du patronage des *Charrons*. Enfin saint Ambroise dit qu'il travaillait à abattre et à tailler des arbres et à bâtir des maisons, ce qui donne la clef du patronage des *Menuisiers* et des *Bucherons*. D'après la charmante légende tirée d'un livre apocryphe (2) et si bien interprétée par Raphaël, le grand-prêtre, pour choisir un époux à la sainte Vierge, fit venir devant le temple les hommes non mariés de la tribu de Juda, tenant chacun une baguette à la main. Celui, dont la baguette fleurirait, devait être l'époux désigné par le ciel. Cet insigne privilège échut à *Joseph* et il épousa la très sainte Vierge. On sait, sans qu'il soit nécessaire ici de le raconter que *les Mariés* ne pouvaient choisir un plus parfait modèle de toutes les vertus conjugales. *Joseph*, pour se faire enregistrer conformément à l'édit de César Auguste, comme dit l'Evangile, vint avec Marie, son épouse, qui était enceinte, à Bethléem, la ville dont il était originaire, et comme il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie (*quia non erat eis locus in diversorio.* S. Luc. Ch. II) ce fut dans une étable que Marie mit au monde son fils premier-né, qu'elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. Ordinairement on invoque les saints contre les maladies dont ils ont souffert pendant leur vie, dans la persuasion qu'ils compatiront bien plus efficacement à des maux qu'ils ont eux-mêmes éprouvés. C'est en faisant un raisonnement analogue que *ceux qui cherchent une maison* s'adressent à *Saint Joseph*, qui avait ressenti toutes les angoisses de n'en pas trouver dans une circonstance aussi extrême. Quant au patronage des *jeunes enfants*, il était tout naturel de les mettre sous la protection de celui qui fut le *père nourricier du Sauveur du monde*.

Après la cérémonie de la Présentation, un ange apparut à *Joseph* et lui commanda de fuir en Egypte avec la mère et le fils, parce qu'Hérode cherchait l'enfant pour le faire périr. Obéissant à cet ordre du ciel, « Marie (3) montée sur une âne, tenait son fils entre ses bras, tandis que

(1) En Irlande, *les Charpentiers* dont l'association remonte à 1458 portaient à Dublin, le 7 août 1875, date du centenaire d'O Connel, un énorme buste de leur patron *Saint Joseph* avec la devise : *Sis verax et ne timeas.*

(2) *Evangile de la Nativité de Marie* (Codex apocryphus *Novi Testamenti.*)

(3) *Annales archéologiques*, volume 24, page 132.

Joseph les accompagnait à pieds portant leur modeste bagage au bout d'un bâton. La tradition prétend que, sur le passage du divin enfant, les idoles tombaient, et la nature lui rendant l'hommage dû à son créateur, les palmiers s'inclinaient et abaissaient leurs feuilles jusqu'à terre. » C'est à cause de ce voyage que les *Voyageurs* réclament le patronage de *saint Joseph*. Les Hagiologues, contrairement à cette légende, inclinent à penser qu'exposé à l'ennui de se voir dans un pays inconnu, sans aucune ressource pour soulager une mère telle que la Sainte Vierge et un enfant tel que Jésus, *Joseph* eut beaucoup à souffrir de ne pouvoir les assister que par le travail de ses mains. Si cette assertion était exacte, les *Voyageurs* l'imploreraient pour être exempts du sort qu'il fut lui-même obligé de subir.

De retour à Nazareth, *Joseph* y passa le reste de ses jours avec Jésus et Marie. Jésus lui était soumis en tout. « Admis pendant tant d'années, dit Théophile Raynaud (1), dans la société de Jésus et de sa sainte Mère et jouissant habituellement de leurs exemples et de leurs célestes conversations, il dut indubitablement parvenir au plus haut point de la grâce et de la perfection évangélique, » bien qu'il n'y ait rien de certain, d'après les livres saints qui gardent le silence à cet égard ; cependant une révélation de sainte Brigitte donne à penser que sa plus précieuse Bénédiction fut sans doute, pour lui, celle de mourir entre les bras de Jésus et de Marie ; aussi réclame-t-on son assistance *pour obtenir une bonne mort*, ce qui le constitue réellement le *patron des Agonisants. Les Sonneurs*, *les Carillonneurs*, *les Fossoyeurs*, *cortège inévitable de la Mort*, ont également requis le même patronage.

Comme époux de la très sainte Mère de Dieu et père putatif du Verbe incarné, *saint Joseph* doit occuper la première place parmi les saints, aussi l'invoque-t-on dans *les Cas désespérés*. Les Bollandistes citent une guérison miraculeuse opérée sur la personne de sœur Anne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun, qui était atteinte d'une pleurésie que les médecins avaient déclarée devoir être mortelle. *Saint Joseph* est également très puissant contre *les tentations*, et le père Paul de Barri de la Compagnie de Jésus assure qu'il a connu plusieurs personnes dont il était directeur, qui ne pouvaient contenir leurs mauvaises langues et se plaisaient dans la médisance ou dans les querelles ; d'autres qui avaient des aversions mortelles pour leur prochain ou qui étaient tourmentées par de violentes affections charnelles et qui toutes, par la médiation de saint Joseph, avaient obtenu des grâces victorieuses.

L'Invocation pour les yeux repose probablement sur la guérison miraculeuse d'une supérieure de la Congrégation du Verbe incarné à Lyon. Les Bollandistes mentionnent que ses yeux étaient si gravement attaqués qu'elle ne pouvait déjà plus lire. Voyant que son mal était irrémédiable, elle fit vœu à *saint Joseph*, si elle guérissait, de s'engager à lire son petit office chaque jour de l'année, et elle retrouva la vue immédiatement.

Le Patronage réclamé à Rouen par *les Lanneurs et Tondeurs de draps* ne paraît pas devoir être expliqué.

Le nom de *saint Joseph* se trouve dans de très anciens martyrologes au 19 mars ; mais on n'a commencé à faire sa fête qu'assez tard, dit Dom Calmet (2). On croit que ce furent les Carmes qui apportèrent cette

(1) Dipt. fol. 44.
(2) *Dictionnaire de la Bible*. 1er vol. p. 436.

fête d'Orient dans les églises d'Occident, et la dévotion particulière qu'eut sainte Thérèse envers *saint Joseph* a beaucoup contribué dans le dernier siècle à augmenter la solennité de son culte. Cette sainte, par son intercession, avait obtenu des grâces considérables et avait été préservée de dangers imminents. Ce ne fut cependant qu'au commencement du XVII[e] siècle que le Pape Grégoire XV permit sa fête dans toute l'Eglise. Le Pape Urbain VIII ordonna que cette fête serait de précepte, ce qui n'eut d'effet que sous le pontificat d'Innocent X. De nos jours, Pie IX l'a déclaré patron de l'Eglise universelle. A Rome, au-dessus de la prison Mamertine, où les Romains enfermèrent saint Pierre et qui fut convertie en église sous le vocable saint Pierre *in carcere*, s'éleva une autre église de *saint Joseph*, où se réunit la Confrérie des *Menuisiers* depuis l'an 1539.

Pour terminer, nous citerons cette appréciation de saint Bernard : « Il est des saints, dit-il, qui ont le pouvoir de protéger dans certaines « circonstances ; mais il a été accordé à *saint Joseph* de secourir dans « toutes espèces de nécessité et de défendre tous ceux qui recourent à « lui avec des sentiments de piété. »

DICTON SUR SAINT JOSEPH

A la Saint Joseph ou à la Saint Benoit
(19 et 21 mars)

Semez les panais et le bon lin.
(Basse-Bretagne, *Revue celtique*, t. III, p. 67.)

(*Bollandistes*. — LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Petits Bollandistes*. — *Dict. des Pèlerinages*. — MIGNE).

VINGT MARS

SAINT JOACHIM, PÈRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

I[er] SIÈCLE.

Patron des Lingers et des Menuisiers.

JOACHIM, aïeul de Jésus-Christ selon la chair, était du sang royal de David. A l'âge de vingt-quatre ans, il épousa *Anne*, issue de la tribu de Lévy. Il vit plusieurs années s'écouler sans obtenir d'enfant, et la stérilité de sa femme lui fit subir plusieurs affronts, parce qu'en la loi de Moïse la fécondité était très estimée parmi les hommes. *Joachim* se retira donc sur un rocher, espérant fléchir le Seigneur par ses prières, en jeûnant pendant quarante jours. Au bout de ce terme, un Ange vint le prévenir qu'Anne était guérie de sa stérilité et qu'elle aurait une fille qui enfanterait le Sauveur du Monde. D'après le Protévangile attribué à saint Jacques, l'Ange ajouta qu'il rencontrerait, sous la Porte Dorée, sa femme qui avait reçu le même avertissement. Les artistes du moyen-âge se sont plu à retracer cette scène, prélude de la naissance de la très Sainte Vierge.

Joachim, suivant la promesse qu'il avait faite, conduisit sa fille au temple à l'âge de trois ans et l'offrit à Dieu.

Le temps et le jour de la mort de *Joachim* sont très incertains, quoique le Martyrologe Romain indique sa fête au vingt mars. Dans certaines contrées, sa fête est inscrite au vingt-six juillet avec celle de sainte

Anne. C'est pour cela sans doute qu'on lui a attribué dans quelques localités *le patronage des Lingers et des Menuisiers,* qui est spécial à sainte Anne et que nous expliquerons le jour de la fête de cette sainte.

(Dom Calmet. — *Petits Bollandistes.*)

SAINT CUTHBERT (CUTHBERTUS), ÉVÊQUE DE LINDISFARNE

APPELÉ LE THAUMATURGE DE L'ANGLETERRE SEPTENTRIONALE

Patron des Bergers, des Navigateurs saxons. — Invoqué contre la Peste.

Cuthbert, encore très jeune, fut favorisé par la grâce de Dieu qui lui inspira de se retirer à la campagne *et de garder des troupeaux.* Comme il passait la plus grande partie du jour en prière, il se trouva un soir entouré d'une clarté céleste et il aperçut l'âme du B. Aidan, évêque de Durham, qui volait vers le ciel au milieu d'un chœur d'Anges. Le lendemain de cette apparition, il rendit son troupeau à son maître et alla se faire religieux dans le Monastère de Mailros près de Lindisfarne. Quelques années après sa profession, ayant été envoyé au Monastère de Rippon, fondé nouvellement par le roi Alcfrid, il fut chargé de recevoir les visiteurs et il eut l'honneur de voir paraître trois Anges qui, en reconnaissance de son hospitalité, laissèrent sur la table trois pains miraculeux d'une blancheur et d'un goût incomparables. Ensuite étant de retour à Mailros, il fut atteint de la *Peste* qui infestait l'Angleterre et fut guéri, contre toute espérance, par les prières de sa Communauté. C'est là l'origine de *l'invocation contre la Peste* conjointement à plusieurs autres guérisons de ce même fléau opérées dans son Diocèse, après qu'il eût été nommé évêque.

Saint Boisil ayant été enlevé de ce monde, *Cuthbert* fut nommé Abbé de Mailros. Il fit alors éclater à tous les yeux la grâce des miracles qu'il possédait éminemment, en éteignant des incendies, en guérissant les malades les plus désespérés, en apaisant des tempêtes et des orages sur la mer. Il fut appelé par saint Eate, évêque de Lindisfarne, pour gouverner le Monastère de sa ville épiscopale où il demeura plusieurs années après lesquelles, avec la permission de son supérieur, il se retira dans l'île de Farne et s'enferma dans une cellule afin de ne conférer qu'avec Dieu dans une oraison perpétuelle. C'est dans cette île qu'il fut nourri miraculeusement par un aigle qui lui apporta un gros poisson. Non seulement les animaux de l'air et de la mer, mais encore l'air et la mer même lui obéissaient. Un jour, il avait besoin d'une pièce de bois de douze pieds pour servir de base à sa petite maison. Le lendemain matin, ce fut la mer qui se chargea de lui en envoyer une de la dimension désignée.

Après la mort de l'évêque de Lindisfarne, *Cuthbert* fut appelé à le remplacer. Et pendant son épiscopat au milieu *d'une Peste* cruelle il parcourut son diocèse sans oublier un seul hameau, portant des consolations à toutes les personnes affligées et souvent même les guérissant du fléau.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait été élevé à cette dignité, lors qu'il apprit, par révélation, que l'heure de sa mort était

proche. Pour s'y préparer, il voulut revenir à l'île de Farne. Un jour, plusieurs frères vinrent le visiter et, après leur avoir fait une exhortation, il leur dit : « Maintenant l'heure de vous retirer arrivera « bientôt ; mais, avant de partir, prenez cette oie qui est pendue au mur, « faites-la cuire et mangez-la » et il prit congé d'eux. Les frères, qui avaient apporté quelques autres provisions, négligèrent l'oie et après avoir mangé, voulurent monter sur leur barque ; mais il s'éleva immédiatement une tempête horrible qui leur ôta toute faculté de naviguer. Ils restèrent ainsi sept jours dans l'île, la mer furieuse leur faisant obstacle, et cela sans songer à leur désobéissance. Ils ne purent s'embarquer qu'après être revenus auprès de *Cuthbert* qui leur prescrivit de nouveau ce qu'il leur avait recommandé primitivement, et, après s'être conformés à sa nouvelle injonction, leur navigation s'opéra sans encombre pour apprendre que l'obéissance doit dominer toute chose chez les religieux.

C'est à *ce pouvoir sur la mer* que *Cuthbert* manifesta dans plusieurs autres circonstances, qu'il faut attribuer l'origine du *patronage des Navigateurs saxons.*

Après être resté deux mois dans la solitude, *Cuthbert* rendit son âme à Dieu le 20 mars 687. Sa vie a été écrite par le vénérable Bède.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*

SAINT WULFRAN, ARCHEVÊQUE DE SENS

VIIe et VIIIe SIÈCLE. — 647-720.

Invoqué contre les Dangers sur la Mer.

Wulfran, d'une naissance illustre, fut d'abord appelé à la cour de Clotaire III et Thierry III, par le crédit de son père et par son propre mérite. Bien qu'au milieu du monde, il menait une vie si sainte que Lambert, archevêque de Sens, étant mort, il fut élu à sa place par le consentement unanime du clergé et du peuple. Deux ans et demi après, il se sentit vivement pressé, par une révélation intérieure, d'aller évangéliser les Frisons.

Il s'embarqua au port de Caudebec avec quelques religieux et arriva en Frise vers la fin du VIIe siècle. Pendant la traversée, saint Vandon, qui faisait l'office de diacre en lui servant la messe, voulant essuyer la patène, la laissa tomber dans la mer. Mais *Wulfran* lui ayant commandé, après avoir prié Dieu, de plonger la main à l'endroit où elle était tombée, la patène remonta du fond de l'eau et vint se placer dans la main du diacre.

Arrivé en Frise, *Wulfran*, ne trouvant pas d'obstacle de la part du roi, opéra un grand nombre de conversions ; il existait néanmoins une abominable superstition qu'il eut bien de la peine à déraciner. Ces peuples avaient l'habitude d'immoler aux puissances infernales de pauvres petits enfants sur lesquels le sort était tombé. Il commença par en ressusciter trois qui avaient été étranglés et il en préserva deux autres qui devaient périr emportés par les flots de la mer. On les avait placés entre deux eaux, afin qu'ils fussent emportés par le reflux ; mais tout à coup, à la prière de *Wulfran*, les eaux se séparèrent en

deux et environnant ces pauvres enfants leur servirent de murailles à la vue de tout le peuple. Ce miracle convertit un grand nombre d'assistants. Voilà deux circonstances dans lesquelles *Wulfran* avait fait éclater *son pouvoir sur les flots de la mer* ; nous en citerons d'autres qui eurent lieu après sa mort et qui justifient parfaitement *son patronage contre les Dangers sur la mer.*

Wulfran, voyant que la conversion des Frisons était fort avancée, revint à Fontenelle, dans le Monastère de Saint-Wandrille, où il mourut. Après avoir été successivement inhumé dans l'église de Saint-Paul et celle de Saint-Pierre, son corps fut apporté dans un Monastère près de Gand, afin de le dérober à la fureur des Danois. Enfin il fut apporté, en 1058, en l'église Notre-Dame d'Abbeville qui plus tard prit le nom de Saint-Wulfran.

D'après les Bollandistes (1), un négociant de Rouen s'était embarqué sur un bâtiment chargé de blé. Il était déjà loin de la terre, lorsqu'une tempête furieuse s'éleva tout à coup ; comme il s'efforçait de lutter contre elle, la tige du gouvernail fut emportée par les flots et le bâtiment s'en allait à la dérive. Voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir, il adressa une prière à *saint Wulfran* et à l'instant la tempête s'apaisa et il aperçut même, à droite, la tige de fer qu'il avait perdue, soutenue par les eaux. L'ayant ressaisie, il put continuer sa navigation sur une mer parfaitement calme.

Trois jeunes gens montés dans une barque furent également surpris par une tempête à une grande distance du rivage. Ils avaient entendu parler du pouvoir que *saint Wulfran* exerçait sur les flots, ils se mirent donc à le prier de tout leur cœur et, après avoir été ballottés par la tempête, entièrement privés de nourriture et de sommeil pendant quatre jours, ils furent enfin jetés sains et saufs sur le rivage.

En l'année 1056, des pèlerins revenant de Jérusalem furent assaillis en pleine mer par une affreuse tempête. Le bâtiment était monté par des passagers de diverses contrées qui invoquaient vainement des saints différents ; quand l'un d'eux se mit fortement à invoquer saint Wulfran, et tous, réunis dans un suprême accent de terreur, crièrent : *Kyrie eleison, sancte Wulfrane, ora pro nobis. Kyrie eleison, sancte Nicolae, ora pro nobis*, et la tempête s'apaisa par l'intercession de ces deux saints.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*)

SAINT AMBROISE, DE SIENNE

XIIIe SIÈCLE. — 1220-1286.

Patron des Etudiants et des Jeunes Filles destinées au Cloître ou au Mariage

Le père et la mère d'*Ambroise* appartenaient à deux illustres familles de Sienne. L'un issu des Sansedoni, l'autre des Stribelini. Quant à Ambroise il était né contrefait ; mais un jour de fête, comme sa nourrice entendait la messe dans l'église des frères prêcheurs, le petit enfant prononça distinctement le nom de Jésus et ses membres se redressèrent

(1) 3e vol. de Mars, p. 153 et suivantes.

instantanément. Jusqu'à l'âge de sept ans, il ne s'occupa qu'à faire de petits oratoires surmontés de petites croix et à imiter tout ce qu'il voyait et entendait dans les églises.

Quand il fut plus âgé, il obtint de son père de loger, tous les samedis, cinq pèlerins qu'il allait attendre à la porte de la ville. Ce fut ainsi qu'un jour il donna l'hospitalité à cinq Anges du Paradis sous la figure de pèlerins qui lui firent entendre les chants les plus merveilleux. Il avait dix-sept ans, lorsque survint une grande disette, *Ambroise*, ayant obtenu de son père une somme assez considérable, la distribua aux pauvres de Jésus-Christ et principalement *aux jeunes filles pauvres pour qu'elles pussent se marier*. C'est à cette époque qu'il prit l'habit des Frères prêcheurs. Quand il eut fait ses vœux, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris d'abord, puis à Cologne pour y étudier sous Albert le Grand qui avait alors pour élève saint Thomas d'Aquin. Il revint ensuite à Paris où il professa la théologie avec le plus grand succès ; puis il s'adonna à la prédication en Allemagne, en France et en Italie où sa parole avait d'autant plus d'autorité qu'il l'appuyait sur des miracles.

Il fut appelé également à prendre part aux affaires publiques et partout il rétablit la paix entre plusieurs états qui étaient à la veille de se faire la guerre. Les Siennois ayant encouru l'excommunication et l'interdit pour avoir favorisé le bâtard de l'empereur Frédéric II, ennemi de l'église, il obtint pour eux le pardon du Pape et depuis ce temps les Siennois l'ont pris pour patron.

En récompense de tous les services qu'il avait rendus, le Pape lui envoya les bulles d'un évêché ; mais il ne voulut jamais les accepter et, après la mort de Grégoire X, il se retira dans un Couvent où il fit éclater toutes les vertus surtout celles d'humilité et de pénitence ; au commencement du Carême de 1286, comme il prêchait contre les usuriers, il y mit tant d'animation qu'il se rompît une veine dans la poitrine et rendit beaucoup de sang par la bouche ; depuis ce jour, son état alla toujours en empirant et il mourut le 20 mars 1286 à soixante-six ans.

Razzi (1) parle ainsi des patronages qui lui sont attribués: « Il montra « toujours une singulière protection pour les *jeunes filles*, soit qu'elles « *fussent destinées à la Vie religieuse ou au Mariage*. Tous les ans, à « Sienne, le jour de sa fête, *toutes les jeunes filles à marier* viennent dans « l'église de Saint-Dominique pour lui offrir un petit cierge, afin que « par son intercession, Dieu leur accorde *la grâce de se bien marier*, « avec le salut de leurs âmes. Le même Saint est *l'avocat des Etudiants* « qui craignent Dieu, parce que pendant sa vie et après sa mort, il « leur a montré une protection spéciale, comme en font foi les images « des vierges et des écoliers qui se voient autour de son tombeau. »

(*Bollandistes.* — Razzi. — *Petits Bollandistes.*

---

(1) *Vite de Santi e Beati Toscani.* Don Silvano Razzi Casmald in Firenze, 1627.

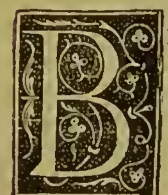
VINGT-ET-UN MARS

SAINT BENOIT, ABBÉ DU MONT-CASSIN

PATRIARCHE DES MOINES D'OCCIDENT

VIe SIÈCLE. — 480-543.

Invoqué contre le Poison, les Maléfices, l'Erysipèle, les Inflammations, la Fièvre, la Gravelle et la Pierre, pour les Agonisants, dans les Combats.



Benoit était né, à Norcia, d'une famille noble. Après avoir commencé ses études à Rome, il se dirigea vers un lieu appelé Sublac, à quarante milles de cette dernière ville. Là, il se retira dans un enfoncement de rocher qui n'était connu que d'un seul moine appelé Romain ; ce moine l'y nourrit pendant trois ans, en lui faisant descendre dans une corbeille le morceau de pain qui était sa seule nourriture. Le diable, prévoyant quel redoutable adversaire serait pour lui ce jeune saint, aurait voulu l'étouffer dans son berceau. Il prit donc la figure d'un merle, voltigea autour de lui et s'avança si près que *Benoît* aurait pu le prendre avec la main ; mais notre saint, s'apercevant tout à coup à qui il avait affaire, forma sur lui un signe de croix et il disparut aussitôt. Un autre jour, comme il avait excité en lui une violente tentation de la chair, *Benoît* se roula sur des épines jusqu'à ce que son corps en fut tout déchiré et que l'ardeur de la concupiscence eût été vaincue par la douleur. Saint François d'Assise ayant voulu visiter la retraite de Benoît, que l'on appelle aujourd'hui la *sainte grotte*, embrassa ses épines et les changea en roses.

La renommée de *saint Benoît* s'étant étendue dans les lieux circonvoisins, quelques moines vinrent se mettre sous sa conduite et l'élurent abbé ; comme notre saint voulait réprimer la vie licencieuse qu'ils menaient ouvertement, ils résolurent de l'empoisonner ; mais *Benoît* fit un signe de croix sur le vase qui lui avait été présenté, et qui se brisa en morceaux. Quittant le monastère il s'en retourna dans sa solitude. Cette première partie de la vie de *Benoît* est ainsi décrite dans la prose du Missel d'Hagueneau (1) :

Hic fide subnixus integra reintegravit confracta (2), *incendia carnis edomat, cruce* VENENUM *effugat.*	Appuyé sur la foi il rendit intact ce qui avait été brisé, il dompta les ardeurs de la chair, il fit évaporer le *poison* par le signe de la croix.

C'est à cause de ce dernier miracle *qu'il est invoqué contre le Poison.*

D'autres disciples, parmi lesquels Placide et Maur, vinrent en grand nombre se ranger sous sa discipline. Il leur bâtit douze monastères qu'il gouverna par une règle admirable. Dans l'un de ces monastères, on le prévint qu'il y avait un religieux qui ne pouvait demeurer en oraison. Il voulut examiner le fait par lui-même et il amena saint Maur avec lui. S'étant mis en prière, il vit un enfant noir qui tirait le religieux par la robe : saint Maur ne le vit qu'après avoir beaucoup prié pendant deux

(1) In-folio, 1512, cité par le Père CAHIER, page 174.

(2) Ce fut le premier miracle de *Benoît*; sa nourrice ayant cassé un vase de terre qu'on lui avait porté, il rejoignit les morceaux et par sa prière il rétablit le vase dans son premier état.

jours ; le saint Père Benoît suivit ce vagabond, disent les petits Bollandistes, prit une baguette et en frappa le coupable : ce qui délivra entièrement le moine de la tentation du démon.

C'est à cause de ce fait et de plusieurs autres qui démontrent invinciblement *le pouvoir de Benoît sur les puissances infernales* qu'il est invoqué *contre les Maléfices.*

Benoît se rendit ensuite au Mont-Cassin où il brisa une idole d'Apollon, renversa l'autel et détruisit le bois sacré. Il éleva, en ce lieu, une chapelle à saint Martin et une autre à saint Jean, et il enseigna aux habitants de la contrée les préceptes de la religion chrétienne. Ce fut sur ce Mont-Cassin, qu'il fonda la célèbre Abbaye, mère d'une infinité de monastères de l'ordre des Bénédictins. Le démon mit tous ses efforts à entraver la construction du nouveau monastère. Un jour il avait rendu une pierre si pesante que personne ne pouvait la remuer. *Benoît* averti vint sur les lieux et, après avoir fait le signe de la croix sur la pierre, elle devint si légère qu'elle put être levée immédiatement. Une autre fois, le démon, ne se tenant pas pour battu, fit écrouler un pan de mur qui écrasa un petit novice que *Benoît* ressuscita à l'instant, et qui se mit immédiatement à travailler au relèvement de la muraille. Enfin *Benoît* ayant trouvé le diable qui était entré dans le corps d'un ancien religieux qu'il avait déjà jeté à terre, au moment où il allait puiser de l'eau, souffleta vigoureusement le malin esprit qui s'enfuit au plus vite.

Totila, le cruel roi des Goths, voulant éprouver le pouvoir de *Benoît*, lui envoya son écuyer revêtu des ornements royaux ; mais dès que *Benoît* l'eut aperçu, il lui dit de quitter ce qui ne lui appartenait pas. Il prédit à Totila lui-même qu'il entrerait dans Rome, qu'il passerait la mer et qu'il mourrait au bout de neuf ans.

Saint Grégoire, qui a écrit fort amplement la vie de *saint Benoît* et auquel nous avons emprunté la plus grande partie de notre récit, assure avoir appris d'un homme illustre, appelé Antoine, la guérison d'un enfant atteint de la lèpre. Les poils commençant à tomber, la peau était tuméfiée et il était impossible d'arrêter la suppuration qui augmentait chaque jour. Le père le mit entre les mains du saint homme de Dieu et l'enfant retrouva immédiatement la santé.

C'est à cette *guérison insigne* qu'est due *l'invocation* qui lui est adressée *contre les Inflammations et les Erysipèles.*

Quelques mois avant de mourir, *Benoît* annonça à ses disciples le jour de sa mort. Six jours avant ce terme, ayant fait ouvrir le sépulcre où dormait sa sœur, sainte Scholastique, il fut saisi d'une *fièvre* violente (ce qui a donné l'idée de l'invoquer contre cette *affection*). Le sixième jour, il se fit porter à l'église et rendit son âme entre les bras de ses disciples.

L'invocation des Agonisants repose sur le fait suivant rapporté par Pierre, diacre du Mont-Cassin, dans sa relation de l'invention du corps de saint Benoît, citée par les Bollandistes.

Un frère, appelé Jean, accablé sous le poids de l'âge et de la maladie, était près de mourir. Quelques frères étaient venus auprès de lui pour chanter les Matines suivant la coutume ; mais le vieillard les arrêta en leur disant « que le Père Abbé avec une multitude de frères, tous vêtus de blanc, étaient déjà venus auprès de lui et avaient chanté le même office, en lui promettant de revenir bientôt pour l'emmener dans le séjour qu'ils habitaient ». Au bout d'une heure, le vieillard expira avec

un visage empreint d'une joie inexprimable ; aussi ceux qui l'assistaient ne doutèrent pas un seul instant que le très saint *Benoît* ne fût revenu pour exécuter la promesse faite au moribond. Ce grand Saint en outre, dit l'abbé Berthoumieu, apparut un jour à sainte Gertrude et lui déclara que : « Quiconque rendait gloire à Dieu pour les faveurs dont « ce divin maître avait comblé ses derniers moments, il s'engageait à « l'assister lui-même à l'heure de sa mort. Je serai pour lui, ajouta-t-il, « un rempart contre les embûches du démon. Fortifié par ma présence, « il échappera aux pièges de ses ennemis et le ciel s'ouvrira pour lui. »

L'invocation contre la gravelle et la pierre est pleinement justifiée par la guérison opérée sur saint Henri empereur d'Allemagne : ce souverain était tourmenté par des douleurs très vives ; bien qu'il eut une grande affection pour le monastère du Mont-Cassin, où il se trouvait en ce moment, il hésitait à croire que les religieux fussent réellement en possession du corps de *saint Benoît.* Comme il ne pouvait dormir à cause de ses souffrances, *saint Benoît* lui apparut et lui dit : « Voici le signe auquel tu reconnaîtras que mon corps est bien réellement ici. Aussitôt que tu seras levé, tu rendras trois grosses pierres ; puis désormais tu n'en souffriras plus. » En reconnaissance de cette guérison racontée par Léon, évêque d'Ostie, saint Henri fit de magnifiques présents à l'église de saint Benoît et il offrit entr'autres un livre d'évangile tout couvert de pierres précieuses, un calice d'or enrichi de la même manière et plusieurs ornements de grand prix. Dans une prose en l'honneur de saint Henri empereur *(Missel de Saltzbourg* 1515*)*, on lit ce verset qui confirme ce que nous venons de rapporter. (Le Père Cahier, 204.)

In Cassino Monte curam Benedicti, *post pressuram* *Longam sentit* calculi ; *Quem quum nusquam sit contactum* *Corpus, tamen inde tractum* *Admirantur singuli.*	Sur le Mont-Cassin, il (Henri) après de longues souffrances de la *Pierre*, fut guéri par saint Benoît, et, bien que son corps n'eût subi aucun contact, on admire comment elle en a été cependant tirée.

Cette guérison miraculeuse de l'empereur est également constatée par le célèbre rétable de Bâle

Après que les Lombards eurent dévasté le monastère du Mont-Cassin, les reliques de saint Benoît y restèrent longtemps inconnues. Saint Aigulphe, religieux de l'abbaye de Fleury (appelée depuis St-Benoît-sur-Loire), fut assez heureux pour les découvrir et il les apporta en France avec celles de sainte Scholastique. Aussi, c'est dans notre pays surtout que *saint Benoît* est invoqué *dans les combats.* D'après un moine de Fleury, du nom d'Aimoin, les habitants d'Argenton, ville du Berry sur la Creuse, avaient vu leurs champs dévastés et leurs troupeaux emportés par des soldats qui mettaient tout au pillage sur leur passage. Ils se renfermèrent dans leurs murs et envoyèrent chercher l'étendard de *saint Benoît.* Quoiqu'en petit nombre relativement à leurs ennemis, ils les forcèrent à rendre tout ce qu'ils leur avaient pris. Hildebert, comte de Périgord, éprouva quel puissant secours *saint Benoît* pouvait lui apporter dans une guerre qu'il eut avec *Guillaume*, comte de Poitiers. Le général d'Hildebert, qui déjà avait été battu une fois, ayant eu l'idée de faire manger à ses soldats du pain dont se nourrissaient les moines de saint Benoît, vainquit à son tour les Poitevins et les força de fuir dans toutes les directions. D'après Baronius, Hugues Capet, à son lit de mort, recom-

manda à son fils Robert d'avoir une dévotion spéciale pour *saint Benoît*, et les chefs de la troisième dynastie l'avaient choisi pour spécial protecteur de la France avec quelques autres saints.

Sur les anciennes fresques de Saint-Benoît-sur-Loire, *saint Benoît* est représenté enseignant aux enfants la lecture et l'arithmétique. Aussi est-il considéré comme le *fondateur de l'éducation chrétienne et protecteur de la jeunesse des écoles* (1). Après avoir énoncé toutes les faveurs, tous les secours que nous recevons de Dieu par l'intercession de saint Benoît, nous ne saurions passer sous silence la célèbre médaille qui porte son nom et nous en parlerons d'après l'*Essai* publié par le *R. P. Dom Prosper Guéranger*, abbé de Solesmes (2).

D'un côté, *saint Benoît* est représenté avec la coule bénédictine, élevant une croix de la main droite et tenant de la main gauche un livre qui contient sa règle. A sa droite, à terre, se trouve sa mître d'abbé, et à gauche un corbeau auquel il avait l'habitude de donner du pain, et auquel un jour il remit un morceau de pain qu'il avait reçu et qu'il savait être empoisonné, pour le jeter dans un endroit où il ne nuirait à personne. Autour, ces mots : CRUX S. P. BENEDICTI, *la croix du saint père Benoît*.

Sur l'autre revers, une croix dont les bras sont limités par un ovale ou une auréole. Les lettres placées entre les branches de cette croix ainsi disposées :

C S
P B

signifient : CRUX SANCTI PATRIS BENEDICTI : (*La croix du saint père Benoît.*)

Sur la ligne perpendiculaire de la croix elle même, on lit :

C
S
S
M
L

Ce qui veut dire : CRUX SACRA SIT MIHI LUX. (*Que la sainte croix soit ma lumière.*

Sur le bras horizontal de la même croix :

N. D. S. M. D.

NON DRACO SIT MIHI DUX. (*Que le dragon ne soit pas mon chef.*)

Autour de ce même revers se trouve dans le haut le monogramme du Christ : I.H.S. et à droite commencent les caractères suivants :

V. R. S. N. S. M. V. — S. M. Q. L. I. V. B.

qui représentent deux vers :

VADE RETRO SATANAS ; NUNQUAM SUADE MIHI VANA ;
SUNT MALA QUÆ LIBAS ; IPSE VENENA BIBAS ;

Retire-toi, Satan ; ne viens pas me conseiller tes vanités ; le breuvage que tu verses est le mal ; bois toi-même tes poisons.

Le premier vers indique la première tentation que *Benoît* éprouva et qu'il dissipa par un signe de croix ; le deuxième vers fait allusion

(1) Voir le journal *Le Pèlerin*.

(2) *Sur l'origine, la signification et les privilèges de la médaille ou croix de saint Benoît*, OUDIN, Poitiers.

au moment où notre Saint, également avec un signe de croix sur une coupe découvrit le poison qu'il contenait.

Des faits nombreux et indiscutables prouvent incontestablement que cette médaille, soit qu'on la porte sur soi, soit qu'on la tienne entre ses mains, soit qu'on l'applique sur la partie malade, soit qu'on boive de l'eau dans laquelle elle a été trempée pendant quelques instants, produit des effets merveilleux par les guérisons et les grâces spirituelles obtenues, par la protection contre les embûches des démons, par la préservation dans les dangers, et par les secours appliqués aux animaux domestiques eux-mêmes, conformément à cet usage de l'église d'employer l'efficacité de ses prières en faveur des animaux que la Providence a destinés au service de l'homme (voir à ce sujet les nombreux détails cités par D. Guéranger).

La médaille de *saint Benoît*, suivant toute vraisemblance, a pris son origine d'un dessin tiré d'un exemplaire de l'abbaye de Metten (manuscrit de 1415). Ce dessin représente saint Benoît tenant dans la main droite un bâton terminé par une croix. Sur le bâton était écrit : CRUX SACRA SIT M LUX N DRACO SIT MICHI DUX, et de la main gauche du saint patriarche sortait une banderolle portant les deux vers cités plus haut : VADE RETRO, *etc.* Toutefois, on ne la voit apparaître que vers le milieu du XVIIe siècle, après un procès intenté en Bavière à des sorcières qui déclarèrent n'avoir jamais eu de pouvoir sur le couvent de Metten qui devait être protégé par la croix. Après des recherches demandées par les magistrats, on trouva, outre le manuscrit dont nous venons de parler, plusieurs représentations de la sainte croix, accompagnées des inscriptions déjà citées.

BENEDICTIO NUMISMATUM SANCTI BENEDICTI.

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus, qui sacerdotibus tuis, præ cæteris tantam gratiam contulisti ut quidquid in tuo nomine digne perfecteque ab eis agitur, a te fieri credatur : quæsumus clementiam tuam, ut quod modo benedicturi sumus bene † dicas, et ad ea, quæ acturi sumus, dexteram tuæ potentiæ extendas : sintque ad nostræ humilitatis preces, sanctissimi patriarchæ Benedicti *meritis, fuga dæmonum et angeli pacis ingressus. Per Christum Dominum nostrum. Amen.*

BÉNÉDICTION DES MÉDAILLES DE SAINT *BENOIT*.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez accordé à vos prêtres un si grand privilège que l'on croit fait par vous tout ce qu'ils font dignement et parfaitement en votre nom, nous supplions votre clémence pour que vous bénissiez † ce que nous allons bénir et que vous étendiez la droite de votre puissance sur ce que nous allons faire, et qu'à nos humbles prières, par les mérites du très saint patriarche *Benoît*, les démons s'enfuient et que l'ange de la paix nous arrive. Par le Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il.

J.-B. Thiers, le grand dénicheur des superstitions, avait réprouvé la médaille, mais le pape Benoît XVI, par un bref du 12 mars 1742, l'approuva avec l'effigie de saint Benoît, avec la croix et les caractères qu'elle présente. Il sanctionna la formule de bénédiction qui doit lui être appliquée et accorda de nombreuses indulgences à ceux qui la porteraient sur eux.

D'après une lettre à la date du 24 novembre 1865 adressée par Monseigneur l'évêque de Montauban à un père bénédictin et reproduite par le journal *Le Monde* du 10 décembre de la même année, une guérison subite et tenue pour surnaturelle par le médecin lui-même, aurait été opérée par la médaille de *saint Benoît* dans la petite ville de Castel-Sar-

razin sur une personne de bonne famille, âgée de plus de vingt ans, qui était au lit depuis *trente-deux mois*, sans aucun mouvement quelconque des jambes et même des bras.

DICTONS SUR SAINT BENOIT

A la saint Benoît
Le coucou chante, il en a le droit
Ou bien il est mort de froid.

S'il pleut le jour de saint Benoît,
Il pleuvra trente-sept jours plus trois.
(Seine-Inférieure).

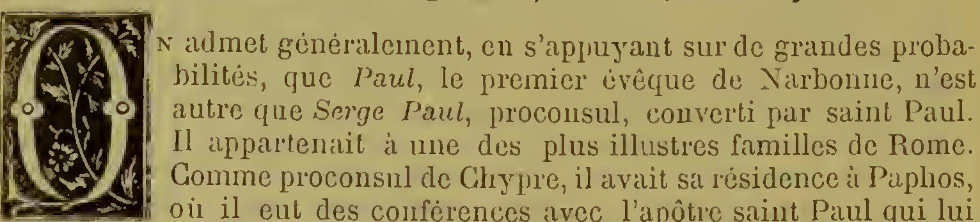
(*Saint Grégoire. — Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes.* — DOM GUÉRANGER).

VINGT-DEUX MARS.

SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE NARBONNE

Ier SIÈCLE.

Invoqué contre l'Aveuglement, le Doute, la Paralysie.



On admet généralement, en s'appuyant sur de grandes probabilités, que *Paul*, le premier évêque de Narbonne, n'est autre que *Serge Paul*, proconsul, converti par saint Paul. Il appartenait à une des plus illustres familles de Rome. Comme proconsul de Chypre, il avait sa résidence à Paphos, où il eut des conférences avec l'apôtre saint Paul qui lui ouvrit les yeux à la vérité, après avoir rendu aveugle un certain Juif magicien qui accompagnait *Serge* et mettait tout en œuvre pour empêcher sa conversion. *Serge Paul* vint retrouver à Rome saint Paul qui était en prison depuis deux ans par ordre de Néron. Le saint apôtre ayant été mis en liberté, il partit avec *Serge* pour évangéliser la Gaule narbonnaise. D'après une autre version, celle de Pierre de Natalibus, l'apôtre saint Paul, après son martyre, apparut à Paul Serge et lui ordonna d'aller prêcher l'Evangile en Espagne et en Gaule. Dans une ville voisine de Rome, il aurait guéri miraculeusement *un aveugle*, fils d'une femme veuve qui lui aurait donné l'hospitalité, et les aurait convertis tous deux à la foi chrétienne. En supposant que l'*aveuglement* contre lequel il était invoqué soit pris au figuré, cette *invocation* doit puiser son origine dans ce miracle, car en *ouvrant les yeux du corps*, il avait également ouvert *les yeux de l'âme de l'aveugle*. On croit généralement que *Paul Serge* fut d'abord constitué évêque de Béziers et qu'après avoir établi à sa place dans cette ville, saint Aphrodise, il se consacra entièrement à la conversion des habitants de Narbonne. Les Espagnols le réclament également pour leur apôtre, et il est probable qu'il fut un de ces évêques missionnaires qui allaient porter la parole évangélique, non seulement de ville en ville, mais encore de contrée en contrée (1). Quoi qu'il en soit, il est bien établi que *Paul Serge* fut le premier évêque et le premier apôtre de Narbonne. A ce titre, les Narbonnais (2) ont tant de confiance dans son intercession qu'ils l'invoquent dans toutes leurs afflictions. Aucun acte particulier du Saint ne vient appuyer les *invocations*

(1) L'abbé ROBITAILLE, *Vie de saint Serge Paul*, p. 27 à 30.
(2) L'abbé ROBITAILLE, *Sup.*, p. 42 à 55.

contre le Doute et contre la Paralysie. On pense qu'après les grandes souffrances et les grands travaux qu'il eut à endurer, *saint Paul* mourut tranquillement. A la fin du Ier siècle, son corps reposait dans un faubourg de Narbonne, dans une église, sous son vocable. A l'époque de la Révolution française, on sauva plusieurs parcelles dérobées aux flammes et qui ont été replacées sur le tabernacle du maître-autel de son église. Le 22 mars, jour de son arrivée à Narbonne, et le 11 décembre, jour de sa mort, un grand nombre de pèlerins des paroisses voisines et une affluence considérable d'étrangers, qui arrivent surtout des lieux que *Paul* a dû traverser pour venir à Narbonne (1), se pressent dans son église pour vénérer ses reliques. M. le baron de Rivière nous signale une dévotion populaire qui consiste pour les pèlerins à faire plusieurs fois le tour du déambulatoire de l'église Saint-Paul en récitant des prières spéciales. Cette dévotion, ajoute-t-il, porte le nom de *Tours de Saint Paul.* Ne serait-ce pas un souvenir lointain des pérégrinations apostoliques si nombreuses effectuées par notre Saint dans toute la Gaule narbonnaise et en Espagne ? Non loin de son église (2) se trouve une petite place appelée *Place des Infidèles* et une rue nommée *Rue Sainte.* On croit que les habitants de la *petite place* résistèrent d'abord aux prédications de saint Paul, et qu'au contraire ceux de la *Rue Sainte* furent convertis immédiatement.

(Bollandistes. — Petits Bollandistes. — Vie de tous les Saints de France).

SAINT APHRODISE, PREMIER ÉVÊQUE DE BÉZIERS (AFRODISIUS)

PREMIER SIÈCLE.

Invoqué contre l'Epilepsie des Enfants.

Les actes de saint *Aphrodise* sont très obscurs. On conjecture qu'étant le premier des prêtres d'Héliopolis, et se rappelant la prophétie d'Isaïe, qui dit que les idoles se briseraient, lorsqu'une vierge entrerait en Egypte, avec un fils qu'elle aurait enfanté, il reconnut *la mère et l'enfant*, en voyant les idoles s'écrouler sur leur passage et il se convertit. Etant venu à Rome, il aurait accompagné Paul Serge dans la Gaule narbonnaise et ce qu'il y a de plus certain, il aurait été constitué évêque de Béziers, par Paul Serge lui-même.

D'après Pierre Andoque (3) qui s'appuie sur la tradition, « *Aphrodise* « enseignait la religion chrétienne dans un bois où on a depuis bâti son « église ; ses miracles et ses instructions convertissaient force idolâtres ; « ce dont les officiers de Néron, s'étant à la fin aperçus, ils le firent « prendre et sur le refus du Saint de sacrifier aux idoles, ils le firent « décapiter en la place de l'amphithéâtre (l'an de grâce 60). Ce Saint « releva la tête qu'on lui avait abattue et la porta entre ses mains jusqu'en « un lieu souterrain où se tenait alors un sien disciple nommé Pierre. « Cet endroit de terre a été depuis sanctifié ; les premiers chrétiens y

(1) L'abbé Robitaille.
(2) *Id.*
(3) *Catalogue des évêques de Béziers.* (Béziers, in-4°, 1650, pages 22 et 24).

« bâtirent une chapelle et Charlemagne ou son fils Louis-le-Débonnaire, « y fit construire l'église que nous y voyons.

Quant à l'*invocation* qui lui est adressée, elle est suffisamment indiquée dans le procès-verbal de la *visite de l'Eglise collégiale de saint Aphrodise*, le 26 juillet 1633, par Clément de Bonzy, évêque de Béziers (1).

« ..... Dela, visita les fonds baptismaux qui sont bien fermez et couverts d'un bois fort bien travaillé ; ils sont de marbre blanc, faits en « forme de tombeau, rehaussés de figures de relief, la tradition est que, « dans iceux sainct *Affrodise*, evesque de Beziers et martirisé en ladite « ville, fust ensevely, et il y a encore des marques de sang qu'on dit estre « dudit martyr. et sur la tradition et créance que *les enfants* baptisés en « iceux *sont préservés du hauct mal*, la plupart des pères et mères y font « baptiser leurs enfants et particulièrement les aînés, bien qu'ils ne « soient pas de la paroisse et plusieurs personnes qui estaient atteints « de ce mal faisaient vœu de boire de l'eau qui est dans ledits fonds, ce « qui leur a été permis autrefois. »

(*Les Vies de tous les Saints de France*, par Ch. BARTHÉLEMY.)

SAINTE LÉE (LÉA), VEUVE

IVe SIÈCLE. — 384

Patronne des Veuves.

Lée, dame romaine, après la mort de son mari, vendit ses biens et les distribua aux pauvres, aux hôpitaux et aux monastères ; puis elle se retira dans un couvent dont elle fut élue supérieure et où elle fit éclater toutes les vertus chrétiennes. Saint Jérôme fait son éloge, après sa mort, dans une lettre adressée à sainte Marcelle. Il compare *Lée* et Prétextat, un païen, son parent, qui mourut la même année. « Prétextat, dit-il, se trouve aujourd'hui dépouillé de tous ses biens, de tous ses honneurs ; il est plongé dans des ténèbres d'horreur et d'effroi ; mais *Lée*, que le monde méprisait et dont la manière de vivre était traitée de folie, règne présentement avec Jésus-Christ et s'enivre dans ce torrent de délices que Dieu promet à ses élus. »

Les veuves ne pouvaient choisir pour *leur patronne* une plus sainte femme.

(*Bollandistes. — Grande Vie des Saints de France*, DE PLANCY.)

SAINTE CATHERINE, DE SUÈDE

XIVe SIÈCLE. — 1384.

Invoquée contre les Avortements et les Inondations.

Catherine était fille d'Ulphon, prince de Nericie et de sainte Brigitte de Suède. A peine fut-elle sevrée qu'elle fut confiée à la vertueuse abbesse de Risberg et elle fit bientôt les progrès les plus rapides dans la piété. Quand elle fut en âge d'être mariée, son père, sans avoir égard à la résolution qu'elle avait prise de conserver sa virginité, la maria à un

(1) *Bulletin du Comité de la langue, de l'Histoire et des Arts de la France*, tome 3, page 649

des plus grands seigneurs du royaume, nommé Egard ; et les deux époux s'engagèrent par un mutuel consentement à vivre dans la continence. Après la mort d'Ulphon, Brigitte se retira à Rome. *Catherine*, cinq ans après, alla rejoindre sa mère dans cette ville, et au moment où elle était prise d'un désir ardent de retourner en Suède, elle apprit la mort de son mari et demeura auprès de sa sainte mère. Lorsqu'on sut à Rome qu'elle avait perdu son mari, plusieurs seigneurs romains voulurent l'épouser, et comme elle opposait un refus absolu à toutes ces demandes, l'un d'eux alla jusqu'à lui dresser des embûches pour la surprendre.

Catherine mit son honneur sous la protection de la Sainte Vierge et échappa heureusement à plusieurs autres tentatives qui échouèrent également.

Brigitte ayant témoigné le désir de faire un pèlerinage en Terre-Sainte, *Catherine* accompagna sa mère à Jérusalem ; mais elle fut obligée de la ramener en toute hâte à Rome, sa mère ayant contracté une maladie en Orient dont elle mourut bientôt dans cette ville. Quelques mois après, elle partit pour la Suède, emportant les reliques de sainte Brigitte et elle alla les déposer dans le monastère de Walsten où elle prit le voile. Bientôt les religieuses l'obligèrent à devenir leur supérieure et, comme de nombreux miracles se faisaient sur la tombe de sainte Brigitte, le roi de Suède voulut solliciter sa canonisation et *Catherine* fut chargée de poursuivre ce but. Elle resta à Rome cinq années après lesquelles elle vint heureusement à bout de sa mission. Pendant son séjour une dame romaine qui était accouchée successivement de sept enfants morts, étant enceinte d'un huitième, vint trouver notre Sainte et la supplia de lui venir en aide. *Catherine* lui donna un morceau du vêtement de sa mère *Brigitte* en lui enjoignant de le porter jusqu'au temps de sa couche. Au moment où elle était dans les douleurs de l'enfantement, cette dame fit demander à *Catherine* de prier, afin qu'elle pût mettre au monde un enfant vivant ; notre Sainte se rendant à son désir adressa à Dieu des supplications incessantes ; elles furent couronnées de succès, car cette dame accoucha heureusement d'une fille qui fut appelé Brigitte. C'est là certainement le point de départ des *invocations* adressées à *Catherine contre les avortements*.

Une autre fois, toute la partie de Rome au-delà du Tibre était complètement inondée, et comme les eaux du fleuve montant toujours, plusieurs édifices étaient déjà submergés, les Romains vinrent solliciter Catherine de venir sur le lieu du désastre, afin d'arrêter l'inondation par ses prières. Dans son humilité elle s'y refusa d'abord ; mais enfin cédant à leurs instances réitérées, elle se laissa emmener hors de chez elle et bientôt elle se trouva en face des eaux qui envahissaient tout sur leur passage ; alors, chose admirable ! à peine les eut-elle touchées de son pied, elles se retirèrent avec une extrême vitesse et rentrèrent dans leur lit. Rome fut ainsi délivrée du fléau qui la menaçait. Après ce miracle il n'est pas étonnant que *Catherine soit invoquée contre les inondations*.

Sa mission de Rome terminée, elle revint à Walsten, où elle mourut quelque temps après, le 22 mars 1381. Plusieurs miracles se firent à son tombeau.

(*Bollandistes. — Grande Vie des Saints,* DE PLANCY.)

VINGT-TROIS MARS.

SAINTS FRUMENCE [1] MARCHANDS ET MARTYRS

Ve SIÈCLE. — 484.

Patrons des Négociants.



LE martyrologe romain s'exprime ainsi : (*Traduction des petits Bollandistes.*)

« En Afrique, les saints martyrs Victorien, proconsul de « Carthage, deux frères d'Aigues-Royale, et enfin deux « autres frères du même nom de *Frumence*, marchands « l'un et l'autre, avaient été, comme l'écrit Victor, évêque « africain, tourmentés par d'affreux supplices, dans la persécution des « Vandales, sous le roi Hunéric, à cause de leur constance dans la « confession de la foi catholique. Ils remportèrent une brillante cou- « ronne. »

On ne possède aucun autre détail sur les actes de ces deux saints ; mais leur qualité de marchands explique pourquoi ils sont devenus patrons des négociants.

VINGT-QUATRE MARS

BIENHEUREUSE BERTE, DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE

XIIe SIÈCLE. — 1163.

Invoquée contre la Foudre, pour et contre la Pluie.



BERTE, fille du comte Lothaire d'une des plus nobles familles de Toscane, fut, dès l'âge le plus tendre, élevée dans la pratique de la piété et des bonnes doctrines. Lorsqu'elle eût atteint l'adolescence, choisissant notre Seigneur pour fiancé, elle prit l'habit de saint Benoît à Florence, dans le monastère de sainte Félicité, où chaque jour elle se perfectionnait dans la religieuse observance de la règle. A cette époque, B. Gualdo, général de la Congrégation de Vallombreuse, voulait réformer un monastère de femmes du nom de *Capriole*, *Gaprilie*, ou *Cauriglie*, situé au diocèse de Fiesole, dans le val supérieur de l'Arno, à vingt-cinq milles de Florence. Il envoya *Berte* pour rétablir la discipline de la vie claustrale et pour ramener à une vie plus régulière, les religieuses qui s'en étaient singulièrement écartées. Berte, donnant à toute la communauté l'exemple d'une pieuse et chaste vie, brilla aussitôt par sa sainteté et par le don des miracles. Elle gouverna, pendant dix ans, ce couvent avec la prudence et la sagesse la plus louable ; puis elle rendit son âme à Dieu, dans la nuit de la résurrection de Notre Seigneur, le 24 mars 1163.

(1) Le Père Cahier confond ces deux saints marchands avec saint Frumence évêque, apôtre de l'Ethiopie, qui n'exerça jamais de profession marchande avant d'entrer dans les ordres sacrés. (Voir, au 27 octobre, la *Grande vie des Saints* de C. DE PLANCY.)

Ce sont bien les deux frères saints Frumence que Dom Riva indique comme patrons des marchands ou négociants.

Razzi (1) raconte que la bienheureuse *Berte*, pour laquelle la vénération du peuple est très grande, *est invoquée suivant l'opportunité pour ou contre la pluie*. D'après le même auteur, elle a été également choisie pour proteetriee eontre la foudre ; aussi l'image de la Bienheureuse se trouve dans ehaque maison, et il n'y a jamais eu d'exemple d'une atteinte de la *Foudre* dirigée eontre ceux qui lui sont dévoués.

(Razzi. — *Les Bollandistes*. — *Hagiologium Italicum*.)

SAINT SIMON OU SIMÉON DE TRENTE, ENFANT MARTYR

XVe SIÈCLE. — 1472.

Patron des Enfants.

Simon, né à Trente de parents pieux, n'avait pas tout à fait vingt-neuf mois, lorsqu'il fut enlevé à ses parents par un abominable juif qui l'emmena dans une maison où plusieurs de ses coréligionnaires étaient réunis. Pendant le silence de la nuit, ils le portèrent à la synagogue, lui enlevèrent ses vêtements, lui serrèrent le eou avec une bandelette de lin, afin d'étouffer ses cris, et disposèrent le eorps de ee pauvre petit les bras étendus eomme un crueifix. Ces misérables exercèrent sur lui les sévicees les plus eruels. L'un lui enleva, avec des tenailles, un moreeau de la joue, les autres éeorehaient d'autres parties de ehairs vives.

Tandis que le sang eoulait de toutes ces blessures, ils le reeueillaient dans un bassin pour le mêler avec les pains azymes ou avee du vin qu'ils mangeaient ou qu'ils buvaient le mereredi, le jeudi et le vendredi saint ; ce n'était pas eneore assez pour ces barbares : saisissant des aiguilles, ils ne laissèrent aucune partie de son corps sans être transpereée, et le torturèrent ainsi pendant une heure. *Simon* rendit à Dieu son âme innocente, le 24 mars 1472. Son eorps, trouvé plus tard intaet mais marqué de coups, fit déeouvrir cet horrible erime, et non seulement les coupables furent punis, mais tous les juifs furent ehassés de la ville de Trente, où ils faisaient horreur à rencontrer.

Le saint enfant *Simon* avait, eertes, bien mérité le *patronage des petits enfants* qui lui a été dévolu.

Surius. — *Hagiologium Italicum*.

VINGT-CINQ MARS

SAINT DISMAS OU LE BON LARRON (2)

Ier SIÈCLE.

Patron des Condamnés à mort. — Invoqué contre les douleurs de la Torture, l'Impénitence finale, les Voleurs.



D'après la compilation de Damaseène, Dismas était égyptien et habitait une forêt à l'époque de la fuite en Egypte de Notre Seigneur Jésus-Christ. Dans eette forêt, il se livrait au brigandage en eompagnie d'autres bandits et dévalisait, sans merei, les passants. Joseph, Marie et l'enfant Jésus traversèrent à leur tour eette forêt et se trouvèrent en face

(1) *Vite de Santi e Beati Fiorentini*. Firenze 1472.

(2) Baronius, dans ses notes sur le martyrologe romain au 25 mars, fait observer que le nom de *Dismas* ne se trouve que dans des livres apocryphes ; mais que néanmoins plusieurs sanctuaires portent le vocable de *saint Dismas* le voleur.

de Dismas accouru pour les dépouiller. L'expression suave des traits de la Vierge Marie, l'admirable beauté de l'enfant Jésus produisirent sur lui une impression telle, que non seulement il ne fit aucun mal à la sainte famille, mais il les conduisit à sa femme et leur fit donner l'hospitalité dans son habitation.

Dismas avait un fils tellement couvert de plaies qu'on le prenait pour un lépreux. Comme sa femme avait préparé un bain dans lequel l'enfant Jésus était resté quelque temps, par une inspiration divine, elle y plongea son fils qui en sortit parfaitement guéri. A cette vue, *Dismas* adora l'Enfant et conduisit la sainte famille à la ville voisine avec une escorte pour les protéger. *Dismas* continua sa profession de *voleur* jusqu'à l'époque de la Passion. C'est alors qu'il fut pris par les juifs avec un de ses compagnons, et que tous deux furent condamnés à être crucifiés l'un à droite, l'autre à gauche de Notre Seigneur Jésus-Christ. Maintenant, on lit dans la *Passion*, chapitre 22, de saint Marc :

« Un des voleurs suspendus en croix le blasphémait, disant : « Si tu « es le Christ, sauve-toi et nous aussi. Mais l'autre reprenait, disant : « Ne crains-tu point Dieu, toi non plus qui subis la même condamnation ? « Pour nous, c'est justice ; car nous recevons ce que nos actions méri- « tent ; mais celui-ci n'a rien fait de mal, et il disait à Jésus : « Seigneur, « souvenez-vous de moi, quand vous serez entré dans votre Royaume, « et Jésus lui dit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi « dans le Paradis. » Les *Condamnés à mort* ne pouvaient choisir *un patron* plus autorisé que celui qui, en mourant à côté de Notre Seigneur, avait recueilli des paroles aussi consolantes.

En se reportant à la Passion écrite par saint Jean, on remarque que les soldats rompirent les jambes aux deux voleurs qui n'étaient pas encore morts ; puis qu'on ajoute : « Etant venus à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes.... » Ce dernier supplice, ajouté pour les voleurs, à celui qu'ils avaient déjà souffert par le crucifiement, doit être l'origine de *l'invocation au bon Larron contre les douleurs de la torture.*

Le bon Larron, qui avait obtenu la grâce de la conversion au moment de la mort, grâce d'autant plus insigne qu'elle paraît être la seule, dans l'Evangile, signalée à cette heure suprême, devait naturellement *être invoqué contre l'impénitence finale* : voici, à cet effet, une prière allemande qui se trouve à la page 363 du livre dont nous avons déjà parlé.

PRIÈRE A SAINT DISMAS

O du Spiegel der wahren Bus, heil Dismas ! der du wegen deiner schweren Sünden mit dem unschuldigen Lamm Gottes Jesu Christo bist gecreuziget worden ; und diesweil du Reu und Bus getragen hast über deine Sünden also hast du auch die Vergebung derselbigen in Christo dem herrn erlanget. Ich bitte dich demüthiglich du wollest mir die Gnad von meinem Erlöser erbitten damit in der letzten Stund meines Absterbens das gluckseeligste Wort von Christo dem Herrn hören möge das du von ihm gehört hast nemlich : heut wirst du bey mir sein im Paradeis. Amen.

O mein allersüssester Jesu ! du wollest mich zu der Gesellschafft deiner Auserwehlten gelangen lassen. Amen.

O miroir de la vraie pénitence, bienheureux Dismas ! qui, pour vos grands péchés, avez été crucifié avec l'innocent agneau de Dieu J.-C. , et qui, pour avoir eu une grande contrition, avez obtenu de J.-C. le pardon de vos offenses, je vous prie humblement de m'obtenir de mon Rédempteur la grâce d'entendre à mon heure dernière la bienheureuse parole que J.-C. notre Seigneur vous a dite : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. Amen.

O mon doux Jésus ! veuillez me recevoir dans la société de vos élus. Amen.

Le bon Larron, qui avait exercé l'état de voleur pendant une grande partie de sa vie, devait être aussi *invoqué contre ces mêmes voleurs.*

Voici une prière dirigée contre eux « que l'Abbé Thiers, dit le Père Cahier en en faisant mention, taxait de superstition assez brusquement selon sa coutume » :

Imparibus meritis pendent tria corpora ramis
DISMAS *et Gestas, media est divina potestas*
Alta petit DISMAS, *infelix infima Gestas.*
Nos et res nostras conservet summa potestas,
Hos versus dicas ne tu FURTO *tua perdas.*

Trois corps de mérites bien disparates sont suspendus aux bras de trois croix : *Dismas* et Gestas et au milieu d'eux la majesté divine. *Dismas* aspire au ciel, Gestas aux abîmes. Que le Pouvoir souverain nous conserve nous et tout ce qui nous appartient : Récitez ces vers pour que vous ne perdiez pas vos biens *par le vol* (1).

(Saint LUC et saint JEAN).

SAINT GUILLAUME DE NORWICH, ENFANT MARTYR

XIIe SIÈCLE. — 1144.

Patron des Tanneurs.

Guillaume était dans sa douzième année, et avait été, depuis peu de temps, placé en apprentissage *chez un tanneur.* Les juifs l'attirèrent chez eux avant la fin des Fêtes de Pâques, et, après l'avoir baillonné et l'avoir tourmenté de mille manières, ils le crucifièrent et lui percèrent le côté en dérision de la mort de Jésus-Christ.

(*Les Bollandistes.* — GODESCARD).

SAINT RICHARD, ENFANT MARTYR

XIIe SIÈCLE. — 1182.

Invoqué contre la fièvre.

Trente-huit années après le crime de Norwich en Angleterre, les juifs de Paris renouvelèrent le même abominable sacrifice pendant les Fêtes de Pâques de 1182. Ils se saisirent d'un jeune garçon, du nom de *Richard*, qui était seulement âgé de douze ans et appartenait à une fort bonne famille, ils le renfermèrent dans un caveau, puis l'ayant fait comparaître devant eux et voyant qu'il était fermement attaché à la foi chrétienne, ils le dépouillèrent, le battirent cruellement, lui crachèrent au visage, en proférant mille blasphèmes contre Jésus-Christ, en s'efforçant de reproduire toutes les scènes sacrilèges exercées par leurs ancêtres sur le Verbe incarné, enfin ils le crucifièrent sans qu'ils pussent ébranler, un seul instant, le courage du jeune martyr, qui, affaibli par la douleur, rendit son âme à Dieu en prononçant le nom de Jésus-Christ (2). Son corps fut enterré dans le Cimetière des Petits-Champs.

(1) Sur une chasuble du XIVe siècle, qui se trouve dans la cathédrale d'Anagni, on voit Jésus-Christ descendant dans les Limbes avec sa croix. Il tire de la gueule du dragon les âmes qui attendent sa venue. Eve sort la première, saint Dismas vient le dernier.

(*Annales archéologiques*, vol. XVII, p. 234).

(2) Ce récit, celui de saint Guillaume de Norwich, XIIe siècle, de saint Simon de Trente, au XVe siècle, ont une parfaite analogie avec l'histoire de saint Christophane, le bel enfant de la *Guardia*, martyrisé dans le XVIIe siècle, et dont la fête est célébrée, en Espagne, le 25 septembre. Les Juifs renouvelaient, par conséquent, leur crime tous les ans en vue de parodier la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ et de mélanger le sang d'un innocent à des hosties qu'ils consacraient pendant la semaine sainte.

et de nombreux miracles s'étant opérés sur sa tombe, on déposa ses reliques dans l'église des Innocents. Les Anglais, sous Charles VI, étant venus à Paris, les enlevèrent en nous laissant simplement le *chef* du martyr qu'on voyait encore, au XVIII[e] siècle, dans une riche relique. D'après les renseignements qui nous sont donnés par l'Abbé Gauthier, curé des Clayes, diocèse de Versailles, *Saint Richard* serait encore *invoqué contre la fièvre* à Paris, à Pontoise. C'est à tort que quelques auteurs et entr'autres les Bollandistes, ont placé son martyre dans cette dernière ville. C'est à Paris qu'il eut lieu, et Philippe Auguste indigné bannit les juifs du royaume.

(*Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes*).

VINGT-SIX MARS

SAINT PONS ABBÉ DE SAINT-ANDRÉ

PRÈS VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON

XI[e] SIÈCLE. — 1082.

Invoqué pour la pluie.

PONS, enflammé de l'amour divin, avait embrassé la vie monastique en entrant dans le monastère de Saint-André, près Villeneuve d'Avignon. Ayant été nommé abbé, il éclata par la splendeur de ses vertus et de ses miracles.

A un mille du couvent, se trouvait un étang dont le dixième des poissons était ordinairement affecté aux moines. Le diable ayant persuadé aux habitants de ne plus se soumettre à cette tradition, il arriva qu'un jour tous les poissons furent trouvés morts sur le rivage et répandirent une odeur fétide dans toute la contrée. Les oiseaux même ne voulaient pas les manger. Les habitants, pour remédier à cet état de choses, jetèrent plusieurs fois, dans l'étang, des poissons destinés à le repeupler ; mais tous furent rejetés morts sur le bord comme les premiers. Enfin se repentant de leur faute, les paysans vinrent trouver *Pons* en le suppliant de leur pardonner et de bénir l'étang. *Pons*, s'étant rendu à leurs instances, arriva sur les lieux avec tous ses moines et tous les habitants qui le suivaient ; il pria, donna sa bénédiction, et jeta dans l'eau tous les poissons morts qui se mirent à nager immédiatement et à regagner les parties les plus profondes de l'eau. On dit aussi qu'au mois de mai, tout le comtat d'Avignon était désolé par une sécheresse si intense qu'on n'apercevait ni herbes ni fleurs ; les habitants d'Avignon, profondément affligés, vinrent lui demander conseil. « Rassemblez-vous demain, leur dit-il, devant votre principale « église, celle de sainte Marie, et, là, vous apprendrez ce que vous « devez faire. » Le lendemain matin, il prêcha sur la charité fraternelle, sous le portique de l'église, célébra le saint sacrifice, et dès que chacun eut fait de larges aumônes, la pluie tomba en si grande quantité que, de mémoire d'homme, on ne se rappelait pas avoir fait une récolte de fruits si abondante.

Tel est le motif de *l'invocation qui fut adressée à saint Pons* dans les temps *de sécheresse. — Saint Pons* mourut le 26 mars 1082.

(DU SAUSSAY. — *Martyrologe gallican. — Bollandistes.*)

VINGT-SEPT MARS

SAINT GUILLAUME TEMPIER [1], ÉVÊQUE DE POITIERS

XIIe SIÈCLE. — 1197.

Invoqué contre le Flux de sang.



UILLAUME fut appelé au gouvernement du diocèse de Poitiers en 1181, par le suffrage unanime du clergé et du peuple. C'était le temps où les seigneurs laïcs aspiraient à envahir les droits de l'Eglise. *Guillaume* appliqua toute son énergie à s'opposer à leurs prétentions et à conserver intactes les saintes règles de la discipline. Il donnait l'exemple de toutes les vertus, et administrait son diocèse avec une sage fermeté. Il rendit son âme à Dieu le 27 ou le 28 mars 1197.

On lui éleva dans la chapelle de la Sainte Vierge, et près du grand autel de l'église abbatiale de Saint-Cyprien de Poitiers, un tombeau que signalent surtout un grand nombre de cures merveilleuses. D'après l'évêque Cataneus, cité par les Bollandistes au 29 mars, beaucoup de personnes, très grièvement tourmentées par *le Flux de sang*, entreprenaient un pèlerinage au tombeau du Saint, et y trouvaient infailliblement un remède à leur mal. Le même évêque donne *cette oraison* pour implorer sa protection, quand on est affligé de cette maladie :

Vota populi tui, Domine, clementer, ut soles, exaudire digneris, dum experimento edoctus, B. Guillelmi Pictavorum antistitis ad compescenda sanguinis effluvia intercessionem exposcit.

Seigneur, daignez exaucer avec votre bonté ordinaire les vœux de votre peuple, pendant qu'instruit par l'expérience, il sollicite avec instance l'intercession du B. *Guillaume,* évêque de Poitiers, pour *arrêter le* FLUX DU SANG.

(*Les Bollandistes. — L'Abbé* AUBERT).

VINGT-NEUF MARS.

SAINT ARMOGASTE, COMTE & MARTYR

Ve SIÈCLE. -- VERS 452.

Patron des Bergers



E COMTE ARMOGASTE, au temps de la persécution des Vandales, sous *Genseric*, fut dépouillé de toutes les charges qu'il occupait à la cour, parce qu'il était chrétien. D'après le conseil des évêques ariens, Théodoric, fils de Genseric, ordonna qu'on le tourmentât de diverses manières, ce qu'*Armogaste* supporta avec le plus grand courage en invoquant le nom de Dieu. Il imagina ensuite de le faire suspendre par un pied ; mais Dieu manifestement protégeait son martyr, qui ainsi suspendu, semblait dormir dans un lit. Comme Théodoric voulait le faire décapiter, un prêtre l'en dissuada en lui faisant observer que dans ce cas les chrétiens l'honoreraient comme martyr. Il condamna alors

(1) Le nom de *Tempier*, d'après l'Abbé AUBERT, p. 71, appartenait à une famille connue au XIIe siècle, et se retrouve dans des titres antérieurs à 1126. DUCHER, cité par l'Abbé AUBERT.

Armogaste à creuser la terre puis à *garder des troupeaux de vaches près de Carthage*. C'est là *l'origine du patronage des bergers*.

Dieu lui ayant révélé que l'heure de sa mort était proche, il pria un pieux chrétien, du nom de Félix, de l'enterrer après sa mort sous un caroubier qu'il lui désigna. Félix s'empressa d'exécuter ses dernières volontés; mais quelle ne fut pas sa surprise quand il creusa profondément sous les racines de l'arbre, d'y trouver un magnifique sarcophage en marbre blanc, tel qu'aucun roi n'en eut jamais d'aussi beau et il y déposa les reliques d'*Armogaste*.

(*Bollandistes*.)

SAINT EUSTASE, ABBÉ DE LUXEUIL

VIIe SIÈCLE. — 625.

Invoqué pour les Energumènes.

Quand saint Colomban eut fondé le monastère de Luxeuil dont il était abbé, il le quitta pour aller en Italie et il institua à sa place *Eustase*, son disciple, qui était né en Bourgogne. Ce saint moine eut à soutenir une lutte formidable pour la règle et la doctrine de son maître, qu'un pseudo-moine, Agrestinus. osa accuser d'être hérétiques. La question fut portée devant le troisième Concile de Mâcon dans lequel le calomniateur, atteint et convaincu, fit semblant de se réconcilier avec *Eustase*, pour lui nuire plus sûrement ; en effet, il ne tarda pas à renouer de nouvelles intrigues dans le monastère de Luxeuil, et il parvint à ameuter contre lui un certain nombre de moines même parmi les meilleurs; mais ceux-ci se rallièrent bientôt à Eustase, quand ils virent, sous leurs yeux, les terribles punitions que Dieu n'hésita pas à infliger aux ennemis de son serviteur. Deux furent dévorés par des loups ; un de ceux qui était le plus acharné contre *Eustase* tomba, tout à coup, au pouvoir du démon, et mourut ignoblement en se pendant lui-même ; vingt autres furent frappés par la foudre, et, en définitive, la vengeance de Dieu s'appesantit environ sur cinquante d'entre eux. Quant à Agrestinus, il fut tué lui-même par un esclave qu'il avait racheté. Après que cet orage fût passé, Eustase commença la fondation de douze monastères dont il légua l'achèvement à son successeur ; puis il mourut en 625. Ses reliques furent déposées en l'abbaye des Bénédictins de Vergaville, en Lorraine, où *on vient le prier en faveur des Energumènes*. Cette invocation a probablement pour origine *le Possédé* dont nous avons parlé plus haut, et qui s'était étranglé lui-même par la pendaison.

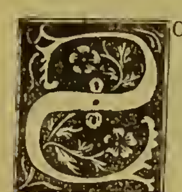
(*Daniel* Papebrock. — *Les Bollandistes*.

TRENTE MARS

SAINT QUIRIN TRIBUN ET MARTYR A ROME

II[e] SIÈCLE. — 130.

Invoqué contre les Fistules, les Abcès purulents, les Scrofules, les Maux d'oreilles, les Maux de jambes, la Goutte, la Paralysie, l'Epilepsie



ous la persécution d'Aurélien, la garde des prisons avait été confiée à *Quirin* , homme noble et tribun des soldats. Parmi les prisonniers se trouvaient saint Alexandre, pape, et *saint Hermès*, préfet de la ville, qui avait été converti par Alexandre. *Quirin*, voulant persuader Hermès de renoncer à Jésus-Christ et de rentrer dans sa préfecture, ce dernier insista au contraire pour qu'il se fît plutôt chrétien, et, pour lui prouver qu'il était en possession de la vérité, il lui dit que le pape Alexandre viendrait le trouver dans sa prison, malgré les chaînes et les gardes qu'il pourrait multiplier pour l'en empêcher. La prédiction d'Hermès s'accomplit de point en point, et comme *Quirin* était déjà ébranlé par ce miracle, il fut tout à fait vaincu par la *guérison des humeurs froides* qu'Alexandre opéra sur la personne de sa fille, Balbine, qui en était cruellement atteinte. Non seulement il se convertit, mais il contribua à la conversion d'un grand nombre de prisonniers qui étaient sous sa garde. A cette nouvelle, Aurélien entra dans une grande colère. Il fit saisir *Quirin* et lui fit couper la langue. Un épervier auquel on présenta cette langue la refusa par respect. Notre Saint fut ensuite étendu sur un chevalet, et, là, on lui trancha successivement *les pieds et les mains* qu'on jeta aux chiens ; mais les chiens s'éloignèrent pour ne pas y toucher. Enfin il fut traîné par des bœufs jusqu'au lieu où il fut décapité. Son corps fut enterré sur la voie Appienne, dans le cimetière de Prétextat, puis transporté dans l'église de sa fille, sainte Balbine. En 1050, le pape Léon IX le donna à l'abbesse Gepa qui l'apporta à Nuys, sur le Rhin. Son culte se répandit de là, dans l'Artois, la Lorraine, la Flandre et même dans la Hollande et une partie de l'Allemagne.

En *souvenir de la guérison des écrouelles* opérée sur la fille de notre Saint par le pape Alexandre, il fut *lui-même invoqué contre cette même affection* et contre *toutes celles* qui ont quelque rapport avec elle : *les abcès purulents*, *les fistules*, *les maux d'oreilles* qui sont causés par des abcès intérieurs.

Un ancien Missel du monastère de Saint Benoît, de Sibourg, contient ce passage de la sequence (1)

Ægris opem dat celestem, dum Fistulæ fugat pestem cunctaque nocentia.	Il donne aux malades un secours céleste, quand il fait fuir le fléau de la *Fistule* et tous les autres maux.

En France, à l'époque où les saints étaient encore en honneur, *les humeurs froides et les fistules* étaient toujours désignées sous le nom du *mal de saint Quirin*, et en Belgique *les ulcères*, qui se trouvaient au cou, étaient indiquées par *ulcus Quirini*, ulcère de saint Quirin, ce qui démontrait suffisamment que *saint Quirin* était *le médecin spécial de toutes*

(1) Cité par *les Bollandistes.* (III[e] vol. de mars, p. 815).

ces affections. D'après les *Petits Bollandistes* (vol. V. p. 295) « *les fistules, scrofules* étaient appelées *grâces de saint Quirin* ; les infirmiers chargés de soigner les malades qui venaient à Nuys chercher leur guérison ne pouvaient manger des œufs et de la volaille tant que durait le traitement. *Saint Quirin* avait été représenté traîné au supplice par dix chevaux : aussi, dit le même auteur, ces animaux gagnèrent à cela d'être souvent délivrés de la *morve* par le « *benoît saint.* » Quant aux invocations *contre les maux de jambes, la goutte, la paralysie*, elles tirent leur origine du supplice même de *saint Quirin,* qui, *après avoir eu tous les membres coupés, ne pouvait plus se mouvoir* et fut transporté par des bœufs au lieu où il fut décapité. *L'invocation contre l'épilepsie* s'explique plus difficilement. Elle a surtout lieu à Villers-en-Vernois (Meurthe).

HERBE DE SAINT QUIRIN

Tussilago farfara. Tussilage. Pas-d'âne. Synanthérées. Béchique. *Tussilage* vient de l'emploi qu'on en fait contre *la Toux.* Les fleurs entrent dans les quatre fleurs.

(*Bollandistes.* — *Papebroch.* — La Mère de Blémur).

SAINT RIEUL, ÉVÊQUE DE SENLIS (REGULUS)

IIe SIÈCLE. — 130.

Invoqué contre la Fièvre, dans les calamités publiques.

Saint Rieul, qui était de famille noble et avait été baptisé par saint Jean l'évangéliste, fut envoyé par le pape saint Clément avec saint Denis et ses compagnons pour évangéliser la France. D'après la tradition des églises de Provence, ils vinrent d'abord à Arles où se trouvaient des chrétiens baptisés par saint Trophime. Saint Denis consacra *Rieul* évêque de cette ville et s'achemina vers Paris. *Rieul*, après avoir ajouté de nombreuses conquêtes dans la foi à celles de saint Trophime, vit un jour, au moment du Canon de la messe, trois colombes qui portaient sur leur estomac les noms de Denis, Rustique et Eleuthère écrits en lettres de sang. Il conclut, de cette vision, que les trois vigoureux athlètes avaient conquis la palme du martyre, et, après avoir constitué l'évêque Félicissime à sa place, il partit pour aller chercher leurs reliques à Paris. A son arrivée, une dame, du nom de Catulle, lui fit connaître le lieu où étaient déposées les saintes reliques, et *Rieul* y consacra une chapelle de bois élevée sur les tombeaux des Saints. Il se dirigea ensuite vers Senlis. Son arrivée fut signalée par un miracle éclatant. Une dame de haut rang avait un fils possédé du démon. Elle vint tout en larmes au devant du Saint et lui présenta son malheureux enfant. *Rieul* touché de compassion, ayant récité à haute voix l'Oraison Dominicale et le Symbole des Apôtres, força le démon à abandonner sa victime. Le diable, chassé par l'exorcisme, aurait bien voulu entrer dans le corps de l'âne de Rieul ; mais, dit la légende, cette bête bien apprise fit, avec son sabot, un signe de croix sur la terre, et le diable fut réduit à se pourvoir ailleurs. Après avoir fait de nombreux miracles, Rieul convertit la contrée entière. Le gouverneur, en voyant tomber toutes les idoles à l'arrivée de *Rieul*, demanda lui-même à être baptisé. Un jour qu'il prêchait dans la campagne, des grenouilles faisaient un tel bruit que les paroles du Saint ne pouvaient parvenir à ses auditeurs. Il leur défendit à toutes, excepté à une, de

continuer leurs croassements, et, comme il fut obéi immédiatement, tous ceux qui l'écoutaient, impressionnés par la soumission de ces bestioles, embrassèrent volontairement la discipline du vrai Dieu.

Saint Rieul mourut tranquillement sur le siège épiscopal de Senlis. Son corps fut enterré dans l'église de Saint Pierre et de Saint Paul qui a pris depuis son nom. Un grand concours de fidèles, le jour de sa fête, se pressaient autour de son tombeau, et, chose merveilleuse, des cerfs, des biches avec leurs faons se mêlaient à la foule sans le moindre sentiment de crainte. Parmi les nombreux miracles qui s'opérèrent après sa mort, nous n'en citerons qu'un seul qui est l'origine même *des invocations qui lui sont adressées contre la fièvre*. Judith, fille du roi Charles-le-Chauve, était, depuis longtemps, tourmentée d'une fièvre continue qui lui ôtait toutes ses forces, à ce point qu'on désespérait de sa vie. Dans son sommeil, il lui sembla qu'elle était devant l'autel de Saint Pierre, à Senlis, où *saint Rieul*, en s'approchant d'elle, lui avait donné rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, d'après son désir, son père et sa mère la firent porter à l'endroit prescrit, et elle recouvra immédiatement la santé.

Saint Rieul est, en outre, invoqué à Senlis, *dans toutes les calamités publiques*. Les faits suivants prouvent qu'il ne le fut jamais en vain. La ville de Senlis aurait été, plusieurs fois, prise et saccagée par les Sarrasins, sans l'assistance de Rieul. Aussitôt que l'on avait descendu la châsse du saint Confesseur, et qu'on l'avait posée sur les murs comme pour lui donner la ville en garde, ils levaient promptement le siège. Ce fut grâce à ce même secours que, sous Charles VII, les Anglais abandonnèrent Senlis pour aller devant Compiègne où ils s'emparèrent de Jeanne d'Arc. En 1576 et en 1582, une peste affreuse décimait tous les habitants. On promena la châsse dans les rues les plus étroites qui étaient aussi les plus infectées, et aussitôt que les pestiférés l'apercevaient, ils étaient guéris.

(RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes*).

SAINT ZOZIME, ÉVÊQUE DE SYRACUSE

VII[e] SIÈCLE. — 660.

Invoqué contre la Peste.

Zozime était d'une famille noble et riche de Syracuse. Dès l'âge de sept ans, il entra dans le monastère de Sainte Lucie. Son abbé Fauste, voyant qu'il marchait avec assurance dans le sentier de la vertu, lui confia la garde du tombeau de l'illustre martyre, sainte Lucie. Il vécut trente ans dans ce même monastère, et, à la mort de Fauste, il fut élu abbé à sa place.

Zozime, dans cette haute dignité, justifia si bien ce qu'on attendait de lui que, lorsque le siège de Syracuse devint vacant par la mort de l'évêque, le Souverain Pontife, pour le remplacer, choisit *Zozime* entre les deux candidats qui lui furent présentés. Il continua jusqu'à la fin sa vie de pénitence et d'abnégation, et après avoir associé les pauvres aux revenus de son diocèse, il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, le 30 mars 660. Après sa mort sa sainteté éclata par un grand nombre de miracles.

L'invocation qui lui est adressée *contre la Peste* est indiquée dans l'Antiphone que l'on avait l'habitude de réciter au *Magnificat* des secondes vêpres de son office :

Ave, pater et pastor optime, nostra salus et vita Zozime, præsta nobis medelam animæ, fuga Pestem *et morbos adime, et qui plausu laudis uberrime te attollunt, a malis exime.*

Salut, père et pasteur excellent, *Zozime*, notre salut et notre vie, procurez-nous la santé de l'âme, éloignez *la Peste*, enlevez les maladies et délivrez de tous maux ceux qui vous exaltent avec tant d'honneur par l'explosion de leurs louanges.

(*Bollandistes.* — Ferrarius).

SAINT VÉRON (VERONUS)

IXe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre et les Maux de tête.

Véron mourut tranquillement à Lambec, près de Halles, sur les confins du Brabant et du Hainaut. Il vivait au temps des invasions des Normands, qui exercèrent tant de ravages en Belgique. Il est ordinairement représenté avec le costume d'ermite, et c'est ainsi qu'il apparaît, au numéro 112, dans les *les images des Saints et Saintes issus de la famille de Maximilien* gravées au commencement du XVIe siècle, d'après les dessins de Hans Kurgmaier (1). De fréquents miracles éclatèrent à son tombeau. Nous n'en citerons que deux pour expliquer les deux invocations qui lui sont adressées. — Dans un port de Flandres, un clerc, du nom de Gandarus, était tourmenté, depuis très longtemps, *par un violent mal de tête* contre lequel tous les remèdes avaient échoué. Il arriva au tombeau du Saint le mercredi saint, et, là, après s'être mortifié pendant trois jours par le jeûne et par la prière, la nuit du dimanche de la Résurrection, il fut radicalement guéri. — Le comte *Radbod* souffrait également *d'une fièvre tenace* dont les accès se manifestaient tantôt par un feu ardent, tantôt par un froid mortel ; il vint également au tombeau du Saint, et, après l'avoir prié dévotement, il recouvra entièrement la santé.

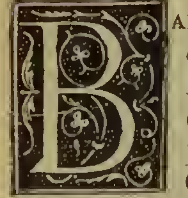
(*Bollandistes. — Propre de Malines*).

TRENTE-ET-UN MARS

SAINTE BALBINE VIERGE A ROME

IIe SIÈCLE. — 169.

Invoquée contre les Ecrouelles.


Balbine, fille de saint Quirin, tribun romain, avait été guérie *des Ecrouelles*, comme nous l'avons déjà indiqué, par saint Alexandre, pape, qui lui avait entouré le cou avec sa propre chaîne. Elle reçut alors le baptême en même temps que son père. On sait également qu'après le martyre de saint Quirin elle recueillit son corps et l'ensevelit sur la voie Appienne, dans le cimetière de Prétextat ; mais les Hagiologues, après

(1) Vienne, 1799.

cette époque, ne s'accordent en aucune façon sur les actes de la Sainte. Les uns veulent qu'elle ait été martyrisée avec Théodora, sœur de saint Hermès ; tandis que le Martyrologe romain dit qu'après avoir achevé paisiblement sa carrière terrestre, elle fut ensevelie près de son père, sur la voie Appienne. Cette dernière opinion doit être la vraie. Nous n'avons pas, d'ailleurs, à insister sur l'origine de *l'invocation* qui lui est adressée et qui s'explique d'elle-même.

(*Bollandistes.* — La Mère de Blémur).

SAINTE ALBANE OU AYBANIE

SANCTA ALBANA OU ALBANIA OU AYBANA

XIIIe SIÈCLE.

Invoquée contre l'Hydropisie et l'Epilepsie.

Cette Sainte serait, d'après la tradition, fondatrice du prieuré de Leigneu-en-Forez (canton de Boën, arrondissement de Montbrison). Jusqu'en 1793, les pèlerins venaient à son tombeau, spécialement le dernier jour de mars, jour de sa fête, pour obtenir la guérison de l'hydropisie et de l'épilepsie. Les pèlerins buvaient de l'eau d'une fontaine dédiée à la Sainte et placée en dehors du cloître.

Lors de l'ouverture du tombeau, en 1846, un vase en terre et les ossements qui s'y trouvaient furent déposés dans une châsse à la sacristie. Ce vase et un dessin de l'appareil du tombeau furent communiqués par M. Vincent Durand à l'abbé Cochet qui attribue le tout au XIIIe siècle.

(Voir La Mure-Chantelauze, *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez.* tom. III, p. 13. — Et les manuscrits de Dom Estiennot).



MOIS D'AVRIL

PREMIER AVRIL

SAINT VALERY [1] (VALERICUS)

MOINE DE LUXEUIL ET PREMIER ABBÉ DE LEUCONE

VIIe SIÈCLE. — En 619 ou 622.

Patron des Mariniers. — Invoqué contre les Hernies et la Folie.



ALERY était né en Auvergne d'une famille obscure, ses parents dans son enfance lui faisaient garder des troupeaux. Par une grâce spéciale, il put acquérir lui-même assez de connaissances pour qu'il lui devint permis, plus tard, d'embrasser la vie monastique dans le monastère d'Autane, aujourd'hui Authoing, près d'Issoire. Quelques années après, par amour pour une plus grande perfection, il se rendit au monastère de Saint-Germain-d'Auxerre où l'évêque, saint Aunaire, le reçut avec bonté. C'est là qu'il convertit le riche et noble seigneur Bobon qui, bientôt, embrassa également la vie religieuse. Séduit ainsi que son nouveau compagnon par la grande renommée de saint Colomban, ils résolurent de se rendre au monastère de Luxeuil où le saint Irlandais dirigeait deux cent vingt religieux. *Valery*, comme novice, cultivait une partie du jardin du monastère, qui était toujours chargée de fleurs et de fruits étant exemptée des vers et des insectes qui en dévoraient toutes les autres parties. Saint Colomban vit là une grâce particulière du ciel qui témoignait de l'humilité et de la sainteté du jeune moine, et, avant qu'il ne fût forcé d'abandonner Luxeuil, à la suite des persécutions de Thierry II, il ne craignait pas dire que *Valery* méritait d'être le père et l'abbé de la communauté. Plus tard, le roi Clotaire ayant offert pour résidence à saint Valery et à un autre religieux, saint Vadolein, la terre de Leucone située à l'embouchure de la Somme, ils vinrent s'y établir et fondèrent une abbaye vers 611.

Saint Valery évangélisa le littoral de la Manche et surtout le pays de Caux, et, après avoir édifié toute la contrée par le nombre et l'éclat de ses miracles, il mourut, les uns prétendent que ce fut le 12 décembre 622, les autres le 1er avril 619. Il fut inhumé, en grande pompe, dans un lieu qu'il avait désigné au haut de la butte du cap Hornn, où s'élève aujourd'hui la chapelle de Saint-Valery, près du monastère qui porte son nom. Le culte de *saint Valery* est répandu dans une partie de la Normandie. Plusieurs églises ou chapelles sont sous son vocable, et il a donné son nom à un

(1) *Walleri, Wallaric, Valoit, Valry, (Gualaricus, Walaricus.)*

certain nombre de localités. *Les Mariniers* le regardent *comme leur patron.* Avant de s'embarquer, les *Marins* vont se mettre sous sa protection dans la chapelle où il a été inhumé. Ce patronage est déjà ancien : en 1066, la flotte de Guillaume-le-Conquérant, qui allait envahir l'Angleterre, était retenue, dans les parages du cap Hornn, par des vents contraires. Après que la châsse du Saint eût été portée processionnellement dans toute la rade, les vaisseaux purent naviguer librement vers la côte anglaise. *Saint Valery* paraît avoir eu toujours un pouvoir sur les eaux. Quand on ramena ses reliques de l'abbaye de Saint-Bertin, pour les restituer à celle de Leucone, par ordre de Hugues Capet (plus tard roi de France), les flots de la mer étaient tellement menaçants que le débarquement semblait impossible. Deux vigoureux chrétiens, Burchardus, comte de Corbeil, et Orlandus, vicomte de Vimeux, saisissant la châsse du nouveau Saint Pierre, s'avancèrent, pleins de foi, sur les flots qui, bientôt formant une muraille à droite et à gauche, laissèrent passer les reliques avec ceux qui les accompagnaient. (Bollandistes. — Premier volume d'avril, page 25).

Quant à *l'invocation contre la Folie*, elle peut s'expliquer par les *nombreuses délivrances* opérées, par lui, sur les *Possédés du démon*, que l'on confondait souvent avec les *Fous*. A Valery-sur-Somme, la chapelle de Saint-Valery sur le point culminant de la côte est un but de pèlerinage très fréquenté par *les Marins échappés au naufrage*. A la voûte et aux murs sont suspendus de nombreux ex-voto.

(*Bollandistes. — Hagiographie d'Amiens. — Petits Bollandistes*).

SAINT HUGUES (HUGO), ÉVÊQUE DE GRENOBLE

XI[e] et XII[e] SIÈCLE. — 1053-1132.

Invoqué contre les Maux de tête.

Hugues naquit, en 1053, à Châteauneuf-d'Isère, près de Valence. Né de parents vertueux, il reçut la meilleure éducation et fut pourvu encore très jeune d'un canonicat dans l'église de Valence. Vers 1079, *Hugues*, évêque de Dié, depuis archevêque de Lyon, cardinal et légat du Saint-Siège, vint à Valence ; il fut si charmé du jeune chanoine, qu'il voulut l'attacher à sa personne et l'emmena au Concile national d'Avignon. C'est là que les députés de l'église de Grenoble vinrent demander notre Saint pour évêque. *Hugues*, épouvanté de la tâche imposante qui allait lui incomber, ne voulait pas accepter ; mais il finit par céder aux instances du légat qui l'emmena avec lui à Rome où il fut sacré par Grégoire VII. A son retour à Grenoble, il trouva son diocèse en proie aux désordres les plus révoltants et dépensa le zèle le plus ardent appuyé sur la foi la plus énergique pour remédier à tous ces abus, puis entraîné par un attrait irrésistible pour la vie du cloître, il alla se réfugier dans le monastère de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont, pour y prendre l'habit ; mais bientôt Grégoire VII le rappela dans son diocèse où il exigea qu'il reprît ses fonctions ; et il y mit une nouvelle ardeur. Saint Bruno vint, à cette même époque, le trouver avec six de ses religieux pour le prier de leur assigner un désert où ils pourraient se réfugier. Ils les conduisit, aussitôt, dans une forêt de son diocèse au milieu des montagnes, où il

leur fit construire d'abord quelques cellules, puis une église. C'est donc à lui et à saint Bruno, que l'on doit cette magnifique fondation qui s'appella depuis la *Grande Chartreuse.*

Il accompagna ensuite le pape Urbain II au Concile de Clermont, dans lequel fut conçu le projet de la première croisade, et, dans le Concile de Vienne (1112), il contribua puissamment à l'excommunication contre l'empereur Henri IV qui s'était emparé, par trahison, du pape Paschal et de tout le clergé de la sainte Eglise romaine. Enfin, après avoir également excommunié, comme schismastique, au Concile du Puy-en-Velay, Pierre Léon qui voulait être reconnu pape en la place d'Innocent II, et qui se faisait appeler Anaclet II, Hugues rendit son âme à Dieu, le 1er avril 1132, à l'âge de quatre-vingts ans, et fut inhumé par trois évêques en l'église de Notre-Dame, à Grenoble. Un grand nombre de miracles eurent lieu à son tombeau. C'est à cause du passage suivant de son biographe le V. Guignes, cinquième prieur de la Grande Chartreuse, reproduit par les Bollandistes, que *saint Hugues* est invoqué *contre les Maux de tête* :

Factum est autem, ut, dum contemptis carnalibus, spiritualia zelo juventiore sectaretur, præ nimiis vigiliis, jejuniis et lectionibus, orationibus et meditationibus, et reliquis sacris exercitationibus, CAPITIS *et stomachi gravissimam decideret in ægritudinem, cujus molestiis et cruciatibus, omni fide frequentioribus et acrioribus, per quadraginta ad minus annos, quoad vixit, nequaquam caruit.*

Mais il arriva que, pendant que méprisant les aliments de la chair, il recherchait avec un zèle plus fervent ceux de l'esprit, à la suite de l'excès de trop grandes veilles, jeûnes, oraisons, méditations et autres exercices sacrés, il fut atteint d'une affection très grave de *la tête* et de l'estomac dont les souffrances et les tortures plus fréquentes et plus violentes que tout ce qu'on peut imaginer, ne l'abandonnèrent jamais tant qu'il vécut pendant quarante années au moins...

(*Les Bollandistes. — Hagiologie de Valence. — Petits Bollandistes.*)

SAINT HUGUES ABBÉ DE BONNEVAUX

XIIe SIÈCLE.

Invoqué pour les âmes du Purgatoire.

Au XIIe siècle, à l'époque de Frédéric Ier empereur, nous trouvons *Hugues*, abbé d'un couvent de l'ordre Cistercien situé, dans une vallée appelée Bonnevaux, à trois lieues de Vienne (France). Jeune encore, il avait quitté le monde, renoncé aux affections de la famille, rompu avec les attraits des richesses et était devenu le disciple de saint Bernard.

Dans ses fonctions d'abbé, il brilla bientôt par ses vertus et par ses miracles. Un jour qu'étant malade, il était à l'infirmerie du couvent, il vit une colombe, plus blanche que la neige, sur l'épaule du moine infirmier qui s'efforçait de la prendre ; mais elle s'envola dans le sein de l'abbé et sortit par l'ouverture de sa tunique, après s'être servie de la parole humaine pour lui dire : « Prépare-toi, prépare-toi, prépare-toi ; « saint Bernard te fait dire d'aller faire la paix entre le Pape et l'em- « pereur d'Allemagne ». Après avoir reçu cet avertissement du ciel, *Hugues* réconcilia effectivement Frédéric Ier avec Alexandre III.

Il brilla par les signes les plus éclatants de la sainteté, et rendit son âme à Dieu dans le couvent de Bonnevaux où il fut enseveli.

Voici maintenant *l'origine de l'invocation pour les âmes du Purgatoire.* Un servant du cellerier (1), étant sur le point de mourir, se confessa à un moine, confesseur des pauvres. Comme ce moine craignait de lui remettre un péché dont il s'était confessé et dont la gravité l'inquiétait, il fit promettre au moribond de le déclarer à l'abbé. Celui-ci y consentit ; mais *Hugues* était absent et il ne put remplir sa promesse avant de mourir. L'abbé revint au monastère ; au moment où il voulait s'asseoir sur son lit pour se déchausser, il vit tout à coup le mort se jeter humblement à ses pieds, le conjurant d'entendre sa confession et ajoutant qu'il était envoyé auprès de lui à cette intention. Après s'être confessé avec une grande abondance de larmes et avoir reçu l'absolution, le pénitent demanda à *Hugues*, avec une grande humilité, de prier pour lui ; car il souffrait de grands tourments et il disparut au moment où l'abbé cherchait à s'assurer par le tact, s'il était en présence d'un corps ou d'un esprit. Quelque temps après, il apparut à saint Hugues au milieu d'une grande lumière, en lui rendant grâces de sa délivrance.

(*Catalogus Sanctorum. — Bollandistes*).

SAINT VINEBAULT, BERGER EN CHAMPAGNE

(VINEBALDUS, VINEBAUDUS)

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

Voici en abrégé la légende populaire du Saint, telle que la donnent *les Petits Bollandistes*, d'après le livre intitulé : *Beautés de la Champagne*.

Vinebault était berger et gardait ses bœufs sur le territoire de Villeneuve-la-Lionne, près de Châlons-sur-Marne. Comme il voulait s'instruire, il allait à l'école de la Ferté-Gaucher à deux lieues de là. Un jour, pendant son absence, ses bœufs commirent quelques dégâts dans les champs du Véziers. Tout à coup il entendit les cris des habitants. Son maître ne voulait pas le croire, mais alors *Vinebault* plaça son pied sur le sien, il les entendit également et le laissa partir. Notre berger était à peine arrivé sur le territoire du Véziers que les habitants se précipitèrent sur lui et le fouettèrent rudement avec du genièvre.

Sans s'émouvoir, le Saint déclara qu'il ne croîtrait plus de genièvre sur le territoire des Grands-Bayeux ni sur celui du Véziers ou de Villeneuve-la-Lionne, et, depuis ce temps-là, on ne saurait en trouver un seul pied, tandis qu'il croît en abondance dans les pays circonvoisins.

Une autre fois, il descendait la côte de Villeneuve-la-Lionne pour mener boire ses bœufs à la rivière, il rencontra une femme qui rapportait de l'eau, et, pour l'éprouver, il lui demanda de l'eau pour ses bœufs ; elle refusa en alléguant qu'il pouvait bien les conduire lui-même jusqu'à la rivière. Un peu plus loin, il en rencontra une autre et lui fit la même demande ; comme celle-ci plus complaisante s'empressait de donner à boire aux bœufs : « Dorénavant, vous n'irez pas chercher de l'eau plus loin, lui dit-il, et, à l'instant, frappant la terre avec sa baguette, il en fit jaillir une belle source qui a encore la vertu de guérir *de la Fièvre*. En

(1) Titre d'office qu'on donnait dans les monastères au religieux qui présidait à la dépense de la bouche.

1793, on voulut y laver des langes d'enfants et elle disparut; elle reparut plus tard quand on ne se permit plus de la souiller.

Vinebault termina sa vie de bonnes œuvres et de pénitence à *Villeneuve-la-Lionne*, où il fut enterré. Chaque année, dans l'église de cette paroisse, le dimanche du Bon-Pasteur, on vient en pèlerinage pour obtenir la guérison *de la Fièvre*. On y vient en foule surtout de la Brie, et on y compte jusqu'à quatre cents personnes.

(*Petits Bollandistes*).

BIENHEUREUSE CATHERINE THOMAS, SŒUR AUGUSTINE

XVIe SIÈCLE. — 1533-1574.

Invoquée contre les Périls de la mer.

Catherine naquit à Valdemuza, petit village de l'île Majorque, le 13 avril 1533. Elle était encore très jeune quand elle devint orpheline, et elle fut confiée à la direction d'un oncle qui l'accablait de travail et de mauvais traitements.

Chargée de la garde des troupeaux, elle se livrait à des méditations pieuses, et un jour son oncle l'ayant trouvée absorbée dans la contemplation, se mit à la frapper cruellement d'une verge qu'il tenait à la main. A l'âge de seize ans, elle put enfin quitter la maison de son oncle, et entra chez les Chanoinesses régulières de Saint-Augustin, à Palma. Là, sa réputation de sainteté s'étendit au loin, et les personnes les plus respectables venaient la consulter. Ses compagnes, pleines d'admiration pour ses vertus, l'élurent supérieure de leur maison ; mais *Catherine* fit tant d'instances auprès de l'Evêque diocésain que celui-ci donna l'ordre d'élire une autre abbesse. Elle mourut, quelque temps après, à l'âge de quarante-et-un ans. Sa sainteté ayant été attestée par plusieurs miracles, Pie VI l'inscrivit au nombre des Bienheureuses en 1792. Elle laissa, dans l'île où elle était née, une si grande renommée de ses vertus et de son pouvoir auprès de Dieu que les marins de Majorque l'invoquèrent contre *les Périls de la mer*, comme l'atteste cette strophe d'un *Gozos* castillan :

Es grande la potestad
Que en tus manos puso Dios :
EL MAR *a sola tu voz*
Calma toda TEMPESTAD.

Il est grand le pouvoir que Dieu a mis en vos mains. Sur la *mer* à votre seule voix toute tempête est calmée.

(*Petits Bollandistes*).

DEUX AVRIL

SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE, PÉNITENTE

IVe et Ve SIÈCLE. — 354-431.

Patronne des Repenties. — Invoquée contre la Fièvre.



MARIE EGYPTIENNE était née vers 354. A l'âge de douze ans, elle quitta la maison paternelle et vint à Alexandrie où elle exerça l'horrible métier de prostituée pendant dix-sept ans. Un jour, elle s'embarqua avec des jeunes gens qui s'en allaient à Jérusalem, pour assister à la fête de l'exaltation de la Sainte Croix, n'ayant d'autre but que de continuer

ses débauches pendant la traversée et à son arrivée dans la ville sainte. Quand le jour de la fête fut venu, elle suivit la foule qui entrait dans le temple ; mais, au moment où elle allait en franchir le seuil, elle fut retenue par une force invisible qui l'empêchait d'entrer. Alors, par une grâce spéciale, comprenant tout à coup son abjection et son indignité, et apercevant au-dessus de sa tête une image de la Sainte Vierge, elle la supplia avec les larmes amères du repentir de lui obtenir l'entrée de l'église, et lui promit, dans le cas où sa prière pourrait être exaucée, de passer le reste de sa vie dans les austérités de la Pénitence. Grâce à sa fervente prière, elle put bientôt pénétrer dans le lieu saint et elle eut même le bonheur de vénérer la Sainte Croix. En sortant du sanctuaire, elle entendit une voix qui venait d'en haut et qui lui disait de traverser le Jourdain, qu'elle trouverait, au désert, la rémission de ses fautes et le salut de son âme. Une personne charitable lui fit une aumône qui lui servit pour acheter trois pains, avec lesquels elle courut vers le désert. Là, ne vivant que d'herbes et de racines, couchant sur la terre humide, évitant toute rencontre humaine, surmontant toutes les tentations, elle vécut ainsi pendant quarante-sept ans. Saint Zozime, qui habitait un monastère près du Jourdain, ayant passé ce fleuve, fut saisi à la vue d'un être dont le corps nu était affreusement noirci par les ardeurs du soleil, et qui lui cria : « Abbé Zozime, je suis une femme et comme je « suis nue, jetez-moi vite votre manteau, afin que je puisse paraître « devant vous », et après lui avoir raconté toute sa vie, « pro- « mettez-moi, lui dit-elle en s'éloignant, de revenir, ici, le jour de la « Sainte-Cène où vous m'apporterez le corps et le sang de Notre Sau- « veur. » Zozime retourna au jour marqué dans le désert et lui donna la communion ; puis elle pria le vieillard de ne pas revenir avant l'année suivante : cette fois il la trouva morte : elle avait écrit, sur le sable, son nom et le jour de sa mort. Zozime l'enterra dans une fosse qu'un lion venait de creuser.

Toute la succession de cette femme incomparable consistait dans le pauvre manteau que Zozime lui avait jeté, et qu'il emporta comme une précieuse relique. *Les Repenties* pouvaient-elles choisir une meilleure patronne ?

Depuis, son corps a été trouvé et ses ossements distribués dans les églises. *Le calendrier des Confréries* range sous son patronage les *Marchands Drappiers* qui, peut-être, l'avaient choisie à cause de ses longs cheveux dont elle se faisait une espèce *de vêtement*, ou bien encore à cause du *manteau* que Zozime lui avait donné.

La légende de sainte Marie l'Egyptienne a été très populaire au moyen-âge. On la retrouve sur les vitraux des cathédrales de Bourges et d'Auxerre. A Paris, en 1660, dans l'église de Sainte Marie l'Egyptienne, au coin de la rue Montmartre et de la Jussienne (corruption de l'Egyptienne), on voyait encore un vitrail représentant la légende de la Sainte.

Dans les mémoires lus à la Sorbonne, au mois d'avril 1863, on en trouve un, à la page 517, sous le nom de *Simples Notes sur quelques pèlerinages, etc.*, dans le diocèse de Poitiers, dans lequel M. Beauchet-Filleau décrit ainsi *l'invocation* adressée à *sainte Marie l'Egyptienne contre la Fièvre* : « A Poizay-le-Sec, c'est aux ruines d'une ancienne chapelle, sous le vocable de sainte Marie l'Egyptienne, que l'on va faire

son voyage. Près de ces débris, est une mare dans laquelle la tradition veut que l'on ait jeté, à une époque qu'elle ne précise pas, la cloche de la chapelle. Cette mare, toujours d'après la tradition, n'a jamais tari depuis cette époque et la cloche y est encore au fond des eaux. Les pèlerins *fiévreux* boivent quelques gouttes de cette eau, en y jetant un peu de poussière provenant des pierres du sanctuaire qu'ils ont été gratter dans ce but. » On représente ordinairement sainte Marie l'Egyptienne agenouillée dans le désert, vêtue seulement avec ses longs cheveux, les trois pains dont nous avons parlé plus haut, placés à côté d'elle.

(*La plupart des Hagiographes*).

SAINT FRANÇOIS DE PAULE

FONDATEUR DE L'ORDRE DES MINIMES

XVe et XVIe SIÈCLE. — 1416-1507.

Invoqué contre les afflictions spirituelles et temporelles ou corporelles, la Peste, la Stérilité conjugale, pour la descendance masculine.

Jean Martotille et Vienne de Fuscado, le père et la mère de *François*, étaient restés quelques années sans avoir d'enfants. Comme ils étaient très pieux, ils firent vœu à saint François d'Assise de donner son nom à celui que le ciel voudrait bien leur donner. D'après la tradition, au moment de sa naissance qui eut lieu à Paule, petite ville de la basse Calabre dans le royaume de Naples, on aperçut sur le toit de la maison de ses parents des rayons de feu, comme si une nouvelle lumière venait de se lever sur le monde. François était encore au berceau, quand il lui survint une fluxion à l'œil qui inquiéta beaucoup ses parents ; mais ils obtinrent sa guérison en faisant un autre vœu, celui de lui faire porter un an entier, le petit habit du même saint François d'Assise dans un couvent de son ordre.

A treize ans, pour accomplir le vœu formé par ses parents, il entra au couvent des Cordeliers de la ville de Saint-Marc. Là, il pratiqua dans leur plus grande rigueur, tous les exercices de la vie spirituelle et de la vie de pénitence, et il commença la série des miracles qu'il eut l'insigne privilège de multiplier à l'infini jusqu'à sa mort. Un jour, le sacristain lui avait demandé précipitamment de lui apporter du feu pour l'encensoir ; quelques instants après, il revenait portant des charbons ardents dans le coin de sa robe qui n'en fut nullement endommagée. Une autre fois, le cuisinier, étant malade, l'avait chargé de remplir son office. François mit le pot au feu avec la viande sur des cendres froides ; puis, s'étant dirigé vers l'église, il entra dans une extase qui dura jusqu'au moment de servir le repas. Comme on lui faisait des reproches sur sa négligence, il demanda de faire sonner la cloche à l'heure ordinaire, et, dans le peu de temps qui lui restait, il fit cuire la viande si parfaitement qu'elle pût être servie à toute la Communauté, sans aucun retard.

Dès que l'année de son vœu fut expirée, il alla à Rome et visita les monastères et les ermitages les plus célèbres. A son retour, il demanda la permission à ses parents de se retirer en un lieu solitaire de leur domaine, mais, comme cette retraite ne lui paraissait pas encore assez rigoureuse, il chercha un lieu plus écarté et s'établit dans le coin d'un rocher.

Là, se livrant à tous les exercices de la pénitence et de la vie intérieure, il pratiqua les austérités les plus rudes. entièrement absorbé par la méditation des vérités éternelles et la contemplation des choses divines. Au bout de queques années, plusieurs personnes vinrent se mettre sous sa direction, et comme le nombre de ses disciples augmentait chaque jour, il résolut de bâtir un monastère, près de Paule, dans un lieu appartenant à ses parents, où il jeta les premiers fondements de l'ordre *des Minimes* que l'on appela d'abord *Ermites de Saint-François*, parce que leur première chapelle était sous le vocable de Saint François d'Assise. Pendant le cours de cette construction, il opéra les miracles les plus prodigieux. Un jour, il entra dans une fournaise de chaux allumée, et en sortit sain et sauf. Une autre fois, une pierre d'une grandeur énorme s'étant détachée du rocher , roulait avec impétuosité vers le nouveau monastère que le choc eut infailliblement renversé. Avec une seule prière, il l'arrêta dans sa course menaçante, et, après l'avoir fait partager, il l'utilisa dans les nouvelles constructions. Enfin, pour venir en aide à ses ouvriers qui étaient obligés d'aller puiser de l'eau dans un torrent, il fit jaillir, d'un rocher, une belle source en le frappant seulement avec son bâton.

Entre plusieurs morts qu'il ressuscita à Paule, le plus célèbre fut son propre neveu.

Bientôt les habitants de Paterne, ville peu éloignée de Paule, vinrent le prier de fonder chez eux un couvent de l'ordre qu'il avait institué ; *François* se rendit à leurs instances et éleva un nouveau monastère qui devint également le théâtre des miracles les plus éclatants. Il en fonda également un troisième à Spézane-le-Grand, dans le même diocèse de Cosenza. Ce fut alors que, sollicité par les Siciliens, il se décida à passer dans leur île. Arrivé au trajet du phare de Messine, célèbre par les écueils de Charibde et Scylla, il pria par charité un nautonnier de le prendre avec deux de ses compagnons pour le faire passer ; mais, ayant éprouvé un refus, il étendit tranquillement son manteau sur les eaux, puis attachant le bout à l'extrémité de son bâton, l'un servant de voile et l'autre de mat, il fit monter les deux moines sur la partie du manteau étendue sur la mer, et après y être monté lui-même, ils voguèrent tranquillement vers Messine où ils arrivèrent sains et saufs. Ce trajet est attesté dans les actes de sa canonisation par plusieurs témoins et a été retracé plus d'une fois par la gravure.

Saint François de Paule, outre le don des miracles, possédait encore l'esprit prophétique. Bien que Ferdinand Ier, le roi de Naples, eut été très malveillant à son égard, il lui donna avis d'une descente que les Turcs étaient prêts de faire en Italie. Il prédit également l'avènement de Jules II et de Léon X au trône pontifical.

Au milieu de toutes ses gloires, *François* agissait comme le plus humble des religieux et signait : *Minime des Minimes*.

A cette époque, le roi de France, Louis XI (1), était dangereusement

(1) Dans la missive adressée à l'homme de Dieu, Louis XI ne demandait pas seulement à notre Saint des secours spirituels, il le priait aussi d'apporter de son pays les produits qui pourraient être avantageux pour le corps. François apporta des pruniers, poiriers et noyers qui étaient la fortune de la Calabre. Parmi les poiriers, il s'en trouva un dont le roi aimait beaucoup les fruits auxquels, dans l'élan de sa reconnaissance, il donna le nom dont il appelait toujours *saint François de Paule*, et qui lui est resté depuis : *Les poires du bon chrétien*.

malade dans le château de Plessis-les-Tours. Frappé des grands prodiges opérés par notre Saint et espérant, qu'après avoir essayé vainement tous les moyens de guérison, il pourrait être guéri par ses prières, il obtint, par l'intervention du pape Pie IV, que *François* viendrait le visiter. Parti de sa chère Calabre, le voyage du Saint ne fut qu'un long triomphe à travers Naples, Rome et les autres villes d'Italie. La France devait être pour lui une seconde patrie, et pour elle il devait être une véritable providence. Son premier acte fut de guérir les pestiférés de Bornes et de Fréjus en traversant leur territoire. Louis XI était si content de son arrivée qu'il envoya le Dauphin pour le recevoir. A peine introduit auprès du roi, *saint François de Paule* fut sollicité par Louis XI d'intercéder Dieu pour qu'il recouvrât la santé ; mais il ne lui dissimula pas qu'il n'y aurait pas de miracle pour lui, que son heure était venue et qu'il fallait songer à bien mourir. Malgré un désir ardent de vivre plus longtemps encore, le roi finit par se résigner et expira chrétiennement entre les bras de *saint François de Paule*, auquel il recommanda ses trois enfants : Charles, son dauphin, âgé de treize ans, *Anne de France* mariée à Pierre II, duc de Bourbon, et la princesse *Jeanne*, mariée à Louis XII. Le Saint prit cette recommandation en sérieuse considération. La princesse Anne avait dix-sept ans de mariage et paraissait stérile ; par ses prières, il lui obtint successivement : une fille et un garçon. Ces deux enfants sont représentés entre leur père et leur mère sur un vitrail de la cathédrale de Moulins (1). Anne reconnaissante fonda et fit bâtir un couvent de Minimes à Gien. Lorsque Louis XII répudia la princesse Jeanne, ce fut saint *François de Paule* qui la consola, la fortifia et la fit entrer dans la voie sainte qui lui mérita le titre de *Bienheureuse*.

Quant à Charles VIII, il fut perpétuellement assisté par notre Saint. Pendant la guerre qu'il soutint contre François, duc de Bretagne, le bon serviteur de Dieu resta enfermé dans sa cellule pour lui obtenir la victoire de Saint-Aubin. Après la défaite du duc de Bretagne, c'est *François de Paule* qui, surmontant tous les obstacles, obtint le consentement d'Anne, la fille du vaincu, et cimenta le mariage de cette princesse avec Charles VIII. Par cette union, cette riche et illustre province fut définitivement réunie à la couronne de France.

Pendant la campagne d'Italie, *François* connut par révélation le danger que courait le roi ; ayant prévenu ses religieux, il les fit mettre en prière et son oraison fut si puissante, qu'en la journée de Fornoue, Charles VIII, avec sept mille hommes seulement, passa sur le ventre d'une armée de quarante mille commandée par le plus habile capitaine de l'Italie. Pour reconnaître tant de services éminents, le roi bâtit trois couvents de Minimes, le premier au Plessis, un autre à Amboise et le troisième à Rome, sous le vocable de la Sainte-Trinité, au mont Pincio, lequel, suivant les intentions de son fondateur et les ordonnances du Saint confirmées par quatre Souverains Pontifes, ne doit être habité que par des religieux de la nation française.

Après la mort de Charles VIII, *François* voulait retourner en Calabre ; mais Louis XII le retint avec les plus vives instances. Anne de Bretagne, sa femme, atteinte d'une maladie dangereuse, avait été guérie par lui

(1) Elle s'était mariée en 1474, et, eut seulement, en 1491, son premier enfant, Suzanne, qui fut mariée en 1505 au comte de Montpensier, plus tard Connétable de France.

en mangeant trois pommes qu'il lui avait envoyées. Trois semaines après la mort du Saint, d'après le conseil de Laurent Lallemand, évêque de Grenoble, elle voua à *saint François de Paule* sa fille, *Claude*, qui était atteinte de la fièvre, et qui fut guérie peu après. *Claude* avait épousé François d'Angoulème (François Ier); en invoquant notre Saint, elle obtint la naissance de deux fils : François, dauphin de France, et Henri II qui succéda à son père. Aussi François Ier, plein de reconnaissance, fit frapper une médaille commémorative : *Regiæ stirpis propagatori* : Au propagateur de la race royale.

François de Paule était mort le vendredi saint de l'année 1507, à la même heure que Notre Seigneur. Il avait quatre-vingt onze ans. Son corps fut porté à l'église de son couvent où il attira un immense concours de personnes de toutes conditions. Anne de Bretagne, quand le bon ermite mourut, envoya Jean Bourdichon, son peintre en titre d'office, au couvent de Plessis-les-Tours pour qu'il fît le portrait du saint homme(1).

Ce portrait fut expédié au pape Léon X qui prononça la canonisation du Saint en 1519. Il est représenté avec le Scapulaire des Minimes bien plus petit que celui des autres ordres religieux, les deux mains appuyées sur son bâton, la droite en haut et la gauche au-dessous. Ce portrait a été reproduit très souvent par la gravure. On ajoute, ordinairement dans le haut, un soleil environné de rayons au milieu duquel est le mot : *Charitas*. Charité. Ce cartouche lumineux, d'après la tradition, lui avait été apporté par saint Michel lui-même auquel il était extrêmement dévot. Aussi dans toutes ses actions, dans tous ses discours resplendissaient les plus purs rayons de la Charité qu'il invoquait sans cesse.

Tant de miracles avaient fait éclater sa sainteté qu'il serait de toute impossibilité de les compter, et il opérait tant de guérisons merveilleuses que *saint François de Paule* devait nécessairement être invoqué *dans toutes les afflictions spirituelles ou temporellès*. Pour obtenir de Dieu les grâces qu'on lui demandait et aussi pour le plus grand bien des âmes, il proposait à ses dévots, par lettres et de vive voix, de faire une treizaine de vendredis. Il pratiquait lui-même cette dévotion en honneur et en respect de Notre Seigneur Jésus-Christ et de ses apôtres. Depuis la mort du Saint, les fidèles continuent, dans tout le monde catholique, cette louable dévotion en l'honneur de son saint fondateur. Elle fut approuvée par Clément XII qui accorda en même temps un grand nombre d'indulgences, afin d'exciter, de plus en plus, les bons chrétiens à la pratiquer (2). La mère de Blémur (3) en explique ainsi le détail :
« L'usage de faire dire treize messes à son honneur (de saint François
« de Paule), treize vendredis de suite, est devenu fort commun. L'ordre
« qu'on y observe est que la personne intéressée présente trois cierges,
« deux allumés sur l'autel, et le troisième qu'elle tient dans ses mains
« pendant la sainte messe dont la *première* se dit de la très Sainte-
« Trinité. La *deuxième* de la Passion de Notre Seigneur. La *troisième*
« de la Croix. La *quatrième* du Saint-Sacrement. La *cinquième* de Notre-
« Dame. La *sixième* des Anges. La *septième* des Apôtres. La *huitième*,
« celle qui se dit pour toute sorte de nécessités. La *neuvième*, pour la

(1) *Vie de la reine Anne de Bretagne.* —Le Roux de Lincy, 2e volume.
(2) *Raccolta di Orazioni e Pie opere per le quali sono state concedate dai sommi Pontifici le S. indulgenze.* 8e édition romaine 1834.
(3) *Vie des Saints.* 4 volumes 2e volume page 21. Lyon 1689.

« rémission des péchés. La *dixième*, selon les besoins de l'intéressé. « La *onzième* des trépassés. La *douzième* et la *treizième* de *saint François* « *de Paule*. On change les messes quand il se rencontre quelque fête « double, quoiqu'on ne change point d'intention ; le Seigneur qui « connaît la préparation du cœur, entend bien les désirs de l'âme. »

L'invocation contre *la stérilité conjugale* est amplement justifiée par la naissance de Suzanne de Bourbon qui a été relatée plus haut, et par une foule d'autres qu'il serait trop long de signaler et qui ont été constatées dans les informations par sa canonisation. Celle en faveur de *la Descendance* masculine s'explique facilement par la naissance de François Ier que *saint François de Paule* avait annoncée à sa mère, Louise de Savoie, et aussi par celle des deux fils de Claude de France dont nous avons parlé plus haut. C'est principalement à ces deux invocations, qu'on appliquait et qu'on applique encore la dévotion de la *treizaine de vendredis*.

Les deux strophes tirées chacune d'un *Gozos* castillan en font foi suffisamment :

La esteril mujer casada *Que confiada* *Pide de Bendicion fructo* *Presto ve su llanto enjuto* *Consolada* *Si os rinde el grato tributo* *De un trecenario entero* ; *Gran lucero !*	La femme mariée *stérile* qui a confiance en vous obtient *le fruit* de *bénédiction* et ses larmes étant essuyées, elle est promptement consolée, si elle vous rend le gracieux tribut d'une *treizaine* entière, grande lumière !
La esteril MUJER CASADA *Que cansada* *Por hijos suspira, y grita* *Trece viernes, si os visita,* *Consolada* *Logra lo que solicita* *Siendo vos el medianero,* *Gran Lucero !*	La femme *mariée stérile* qui, affligée, soupire et crie pour avoir des enfants, si elle vous visite pendant *treize vendredis*, demeure consolée et obtient ce qu'elle sollicite par votre médiation, grande lumière !

Reste *l'invocation contre la Peste* qui s'appuye surtout sur les nombreuses guérisons de cette épidémie opérées par le Saint pendant sa vie et après sa mort. Nous l'avons vu, à son entrée en France, arrêter ce fléau dans les deux villes de Bornes et de Fréjus. Après sa mort, en 1629, la ville de Naples confessa qu'elle lui devait sa conservation au milieu d'une horrible contagion, et le mit au nombre de ses principaux patrons. D'après la tradition des couvents de Calabre, *saint François de Paule* aurait reçu l'habit religieux de la main d'un Ange. Le chaperon qu'il lui aurait mis sur la tête se montre encore à Paterne. En 1456, comme la peste sévissait dans le même royaume de Naples et principalement à Paterne, on mit le chaperon dans de l'eau qui guérit subitement *tous les Pestiférés*. Les villes de Morlaix et de Saint-Paul-de-Léon en basse Bretagne, celle de Mons en Hainaut, celle de Malaga en Espagne, et celle de Cosenza furent également délivrées du même mal par sa puissante intercession. Les habitants de cette dernière ville furent guéris par la simple onction de l'huile de la lampe qui brûlait dans sa chapelle.

(*Les Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*. — *Abbé* ROLLAND, *vie du Saint*).

SAINT URBAIN, ÉVÊQUE DE LANGRES

IVe SIÈCLE. — 375.

Patron des Vignerons, des Tonneliers, des Jardiniers. — Invoqué contre la Foudre, les Intempéries de l'air, la Gelée, les Fléaux, les Rats des champs, pour l'Abondance des Fruits de la terre, le Temps favorable aux récoltes.

Urbain, sixième évêque de l'église de Langres, naquit dans un village, près de Grancy-le-Château, nommé Colmiers-le-Bas. Son père était sénateur et sa mère se nommait Gestiarde. Dès son enfance, il se donna à Dieu. Dans un âge plus avancé, après la mort d'Honorat, évêque de Langres, il fut, à cause de sa sainteté, appelé à le remplacer. D'après *Du Saussay* (1er volume, page 62) :

Dum autem sic in vias pacis et justitiæ progrederetur, ut exemplo ac verbo in eum tramitem oves suas perduceret : divinis etiam cœpit micare prodigiis ; adeo ut non modo precibus morbos pelleret, sed et dæmones abigeret, atque elementis etiam superna gratia imperaret. Oratione si quidem non semel IMBRES *repressit, turbines dissipavit, atque ab imminentibus circumquaque* PROCELLIS VITES *præservavit : (quæ causa fuit, ut etiamnum adversus* AERIS INCLEMENTIAM *invocetur a viticolis, atque cum* UVA *passim ubique depingitur)......*

Pendant qu'il s'avançait ainsi dans les voies de la paix et de la justice, de telle sorte qu'il dirigeait ses ouailles dans ces mêmes voies par l'exemple et par la parole, il commença à briller par des prodiges divins : à tel point que, non seulement il guérissait les maladies par ses prières ; mais encore il *chassait* les *démons* et il commandait même aux éléments par une grâce d'en haut. En effet, par sa prière il arrêta souvent *la pluie*, il dissipa *les nuages* et préserva *les vignes* des tempêtes qui les menaçaient de toutes parts : (cela fut cause que même aujourd'hui il est invoqué par les *vignerons contre les intempéries de l'air* et qu'il est partout généralement représenté tenant un raisin).......

D'après un bréviaire manuscrit de Langres qui appartient à M. Guignes, archiviste de la préfecture de Lyon :

Idem sanctus antistes invocatus , PESTILENTIÆ VIM *in plurimis locis sævientem sæpe cohibuit :* ÆDIUM CONFLAGRANTIUM INCENDIA *extinxit :* MURIUM SEGETES INFESTENTIUM *damna repressit, multasque alias ærumnas populis impendentes intercessione sua avertit.*

Le même saint évêque invoqué a souvent arrêté la violence de la *Peste* qui sévissait dans plusieurs lieux : il éteignit les incendies des bâtiments qui brûlaient : il mit fin aux dommages causés dans les moissons par la multitude des rats, et, par son intercession, détourna beaucoup d'autres fléaux qui menaçaient les populations.

Aux vignerons se sont naturellement joints *les tonneliers* qui ont intérêt à ce qu'il y ait de grandes récoltes de vin, puis *les Jardiniers* qui ont besoin pour *leurs fruits* et *pour leurs cultures* d'être préservés *de la Foudre, de la Gelée, et de toutes les Intempéries de l'air* conjurées tant de fois par l'intercession de *saint Urbain.*

Après un long épiscopat, *saint Urbain* fut emporté par une maladie de quelques jours. Son corps fut transporté à Dijon d'après son désir et déposé dans la basilique de saint Jean-Baptiste. Si *saint Urbain*, pendant sa vie, avait brillé par le don des miracles, ses reliques eurent le même privilège après sa mort.

A l'époque des vendanges, des soldats, établis dans le voisinage de Dijon, pillaient tout ce qui appartenait à un monastère situé à Marcigny. Les moines effrayés mais pleins de foi apportèrent, dans ces lieux, les reliques de *saint Urbain*.

Comme les méchants voleurs, pour emporter le vin de la récolte du couvent, l'avaient chargé sur un char, les habitants de Marcigny, portant avec eux les saintes reliques et réconfortés par le secours de Dieu, enlevèrent le vin aux soldats ; ceux-ci, furieux, dételèrent les bœufs et coupèrent, avec leurs glaives, les liens qui maintenaient les récipients ; néanmoins, afin que les mérites de *saint Urbain* apparussent à tous les yeux, le vin resta dans les vases entièrement disjoints, comme une substance solide, et fut amené à Marcigny, sans aucun effort, par des jeunes gens qui le traînaient.

D'après le manuscrit d'un moine anonyme, cité par les Bollandistes, *saint Urbain* aurait délivré *de la peste* plusieurs populations qui se seraient adressées à lui. C'est, certainement, le motif pour lequel il *est invoqué contre les Fléaux*.

Il en est de même pour *l'invocation contre les Rats des champs*. Les habitants de Troyes, voyant leurs moissons dévastées par ces animaux, vinrent à Marcigny, et, après avoir recueilli dans des vases, à l'église de *Saint-Urbain*, de *l'eau bénite sanctifiée* spécialement contre ce fléau, ils en aspergèrent leurs champs et furent complètement délivrés. Le même manuscrit ajoute : « Si quelqu'un, ayant éprouvé un dommage *de la part des Rats*, donne aux pauvres un de ses pains pour les âmes du père et de la mère du bienheureux père et pontife *Urbain*, il sera pour toujours préservé *des Souris*. » Et enfin, dit-il en terminant, « si *la peste des animaux* vient à sévir, un cierge, offert avec confiance à notre Saint, fera cesser la contagion par la miséricorde de Dieu et à l'intercession du Saint. »

(A. du Saussay. — *Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*).

TROIS AVRIL

SAINT RICHARD, ÉVÊQUE DE CHICESTER

XIIIe SIÈCLE. — 1253.

Patron des Charretiers.



RICHARD était né au château de Wiche et la condition de ses parents était assez heureuse ; mais son frère aîné s'étant ruiné, pour relever la fortune paternelle, il se mit à son service et s'employa aux travaux les plus humbles et les plus rudes, conduisant tantôt la charrue, tantôt les voitures destinées à l'exploitation agricole (1). Ces fonctions qu'il exerça avec la plus grande patience l'ont fait choisir pour patron par les *Charretiers*.

Son frère reconnaissant, lui fit donation de tous ses biens ; Richard ne voulut pas les accepter et lui conseilla d'épouser une jeune fille qui lui était offerte, tandis qu'il irait étudier à Oxford et à Bologne. Il réussit de telle façon dans ses études qu'il fut nommé Chancelier de l'Université de cette première ville. Saint Edme, archevêque de Cantorbéry, voulut l'avoir pour son église et *Richard* l'ayant suivi en France, lorsqu'il fut exilé, resta avec lui jusqu'à sa mort qui arriva dans l'Abbaye de Pontigny, en 1240.

(1) *Nunc ad aratrum, nunc ad bigam. Bolland.* Avril, 1er vol., p. 279.

Notre Saint vint alors à Orléans, où il étudia sérieusement la Théologie à l'école des Pères Jacobins ; il y reçut l'ordre de la prêtrise et retourna en Angleterre pour y desservir une cure dont saint Edme l'avait pourvu. Bientôt il fut nommé évêque de Chichester par l'Archevêque de Cantorbéry, Boniface, successeur de saint Edme et par ses suffragants ; mais comme le roi Henri III voulait faire nommer un de ses favoris à ces hautes fonctions, il persécuta *Richard* pendant plus de deux ans en faisant saisir le temporel de son évêché. Il souffrit patiemment cette persécution, puis la paix lui fut rendue ; c'est alors qu'il fit éclater son amour de Dieu, son humilité et sa charité envers les pauvres. Il ne voulut jamais conférer de bénéfices à aucun de ses parents, « parce que, « disait-il, le prince des pasteurs, Jésus-Christ, n'a pas donné les clefs « du Ciel à saint Jean, son cousin, mais à saint Pierre, qui ne lui était « pas parent. » Avant de mourir, le 3 août 1253, il prêcha avec ardeur la Croisade dans toute l'Angleterre. Il est représenté *labourant*, ou quelquefois *avec un calice à ses pieds*, parce que, dit-on, au commencement de son épiscopat, il laissa tomber un vase consacré, sans que le contenu fût renversé.

(Bollandistes, petits Bollandistes.)

SAINT BENOIT LE MORE

XVIe SIÈCLE. — 1589.

Invoqué pour les accouchements heureux. — Patron des Esclaves de race nègre.

Les parents de *Benoît* appartenaient à la race nègre et étaient esclaves et chrétiens ; ils vivaient dans la continence pour ne pas avoir d'enfants esclaves comme eux ; mais comme leur maître leur avait promis d'affranchir leur premier-né, *Benoît* naquit heureusement en Sicile, vers l'an 1526. C'est probablement en souvenir de cette naissance qui donna au monde un nouveau saint, que *saint Benoît* est invoqué pour *les accouchements heureux.* Voici le *Gozos* (cantique castillan) qui signale cette invocation :

Luce vuestra proteccion	Votre patronage brille
En LOS PARTOS PELIGROSOS	*Dans les couches périlleuses*
Pues felices y dichosos	La dévotion les obtient
Los logra la devocion	Sans accidents et heureuses
Y EL FRUTO DE BENDICION	Et *le Fruit de Bénédiction*
Quien le pide Fervoroso.	Est accordé à celle qui le demande avec ferveur.

L'enfant grandit rapidement en vertu et en science divine. Etant parvenu par un travail incessant à faire quelques économies, il acheta une paire de bœufs et travailla pendant trois ans à son compte, partageant sa vie entre la culture des champs, les exercices de la piété et de la méditation. Un jour, un bon religieux, Jérôme Lanza, vint le trouver et lui dit : « Que fait ici *Benoît ?* vendez vos bœufs et venez dans mon ermitage. » Croyant entendre la voix même de Jésus-Christ, il les vendit immédiatement et après en avoir distribué le prix aux pauvres, il vint trouver le père Jérôme et se mit à pratiquer la vie érémitique dans toute sa rigueur ; mais la renommée de ses miracles

l'obligea bientôt à chercher un autre asile qui lui permît de fuir l'obsession des visiteurs trop nombreux. Pour le même motif, il habita successivement plusieurs couvents et en dernier lieu celui de Sainte-Marie, près de Palerme. Ce fut là qu'exerçant l'office de cuisinier et ayant oublié, à la suite d'une méditation trop prolongée, de préparer le dîner destiné à l'Archevêque de Palerme qui était venu officier au couvent, la table ne se trouva pas moins servie comme il convenait à l'heure désignée. Ses frères le nommèrent successivement vicaire et maître des Novices. Etant tombé malade en février 1589, il mourut le 4 avril de cette même année. Il fut canonisé par Pie VII, et les *Esclaves de race nègre* devaient tout naturellement le choisir pour leur patron.

(Petits Bollandistes.)

CINQ AVRIL

SAINT VINCENT FERRIER

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE, CONFESSEUR

XVe SIÈCLE. — 1419.

Patron des Briquetiers, des Tuiliers, des Couvreurs et des Plombiers. — Contre la Fièvre. — Contre le Mal de Tête. — Dans les Calamités publiques. — Contre l'Epilepsie.



INCENT naquit en 1357 à Valence (Espagne). Il était issu de l'ancienne famille des Ferriers, illustre par sa piété et ses vertus. Pendant que sa mère le portait dans son sein, elle entendait intérieurement comme les aboiements d'un petit chien, et l'archevêque de Valence, qui était son oncle, lui prédit qu'elle accoucherait d'un fils qui serait un grand prédicateur de Jésus-Christ, et que par l'énergie de sa parole, il chasserait les loups du bercail, à l'exemple du glorieux patriarche saint Dominique. Effectivement, dès l'âge de dix ans, il rassemblait une troupe d'écoliers, il les prêchait en contrefaisant la diction, les gestes et les paroles des prédicateurs de Valence. Bientôt il se distingua tellement dans l'étude de la Grammaire, de la Logique et de la Théologie, qu'à l'âge de dix-huit ans il reçut l'habit de l'ordre de saint Dominique. Son noviciat ne fut qu'une longue suite d'œuvres d'humilité, de mortifications, de jeûnes et de pénitence. A l'âge de vingt-huit ans, il fut reçu maître de Théologie à Lérida, où se trouvaient alors les plus grands docteurs de l'Ordre; puis il revint à Valence : à la grande joie de tous les fidèles, il y prêcha la parole de Dieu pendant six ans. Ce fut alors que l'éternel ennemi du genre humain, prévoyant les rudes atteintes qu'il recevrait de *Vincent* dans les combats qu'il lui livrait chaque jour, lui suscita les plus infernales séductions pour essayer de le faire tomber dans quelque péché infâme contre la pureté : mais ce fut en vain ; *Vincent* se livrait à toutes les austérités les plus rigoureuses et prêchait sur les places publiques, au milieu des champs, où se réunissaient des auditeurs de toutes les classes de la société et de tous les âges. Un jour, à Salamanque, où il se trouvait en face de plusieurs milliers de personnes, il interrompit un moment son discours et il s'écria tout à coup : « Je suis l'ange annoncé par saint Jean dans

« l'Apocalypse, cet ange qui doit prêcher à tous les peuples, dans toutes « les langues et leur dire : « Craignez Dieu et rendez-lui tout honneur, « parce que l'heure du jugement approche. » Comme l'auditoire semblait ne pas vouloir ajouter foi à ses paroles : « Qu'on aille à la porte « Saint Paul, s'écrie-t-il de nouveau, et qu'on apporte ici une morte que « l'on conduit à la sépulture. »

Vincent, après l'avoir ressuscitée : « Qui suis-je ? » lui dit-il. Vous, « père *Vincent*, vous êtes l'ange de l'Apocalypse, ainsi que vous l'avez « annoncé, » répondit la morte en se levant. Il préludait de la sorte au pouvoir surnaturel que Dieu lui avait si largement dévolu. Quand il s'agissait de pardon et d'amour, sa voix était douce et onctueuse ; mais lorsqu'il parlait sur le péché, la mort et le jugement, sa parole éclatait en accents formidables et il effrayait tellement ses auditeurs qu'il les faisait tous trembler et frémir, comme il arriva à Toulouse dans un sermon sur le jugement dernier, en répétant ces paroles de saint Jérôme : « Levez-vous, Morts, et venez au jugement. » Aussi a-t-on l'habitude de le représenter avec des ailes et une grande trompette à la main, comme le véritable ange de l'Apocalypse. Du reste, bien qu'il parlât en espagnol, sa parole était intelligible à toutes sortes d'étrangers , Français, Italiens, Allemands ou autres, et il arriva quelquefois que des personnes éloignées de plusieurs lieues l'avaient entendu aussi distinctement que ceux qui étaient placés le plus près de lui.

Nous n'essaierons point de décrire tous les miracles opérés par *Vincent*. On les compte par milliers. Nous en citerons seulement quelques-uns. Il était venu prêcher à Morcle, près de Valence, et il logeait chez un brave homme du pays qui, pendant qu'il assistait au sermon, avait laissé au logis sa femme avec un petit enfant. Celle-ci, atteinte d'une affreuse monomanie, avait tué cet enfant, l'avait coupé en morceaux et en avait fait cuire une partie. Il serait difficile de décrire la douleur du mari lorsqu'il apprit ce qui s'était passé ; mais *Vincent*, survenant et ayant rapproché toutes les parties du corps de l'enfant, adressa une prière à Dieu et la résurrection fut instantanée. Voici deux autres miracles opérés par *Vincent*, qui sont devenus l'origine de deux proverbes espagnols : Une femme vint se plaindre à lui des mauvais traitements qu'elle endurait de la part de son mari. Après l'avoir entendue quelque temps, il devina la cause du mal dont elle réclamait le remède et il lui dit : « Quand votre mari rentrera, prenez dans votre bouche une gorgée « d'eau que vous n'avalerez pas et que vous garderez le plus longtemps « possible. » Le mari fit son entrée comme à l'ordinaire, en grommelant ; mais comme sa femme avait exécuté la prescription ordonnée, elle ne put rien répondre et le mari se tut à son tour. Emerveillée de ne pas l'entendre grommeler, le fait s'étant renouvelé plusieurs fois, elle vint remercier *Vincent* du remède qu'il lui avait prescrit. Ferrier lui dit : « Le remède n'est pas l'eau que vous gardez dans votre bouche, mais « bien le silence que vous êtes forcée d'observer ; à l'avenir, gardez le « silence et vous serez toujours en paix avec votre mari. » De là le proverbe, commun à Valence : Quand une femme se plaint de son mari, on lui répond : « Remplissez votre bouche d'eau et il vous arrivera ce qu'a « dit *Vincent*. »

Un jour, dans une rue de Valence, il entendit des cris furieux partant d'une maison où il entra aussitôt, et il en vit sortir le chef de la famille

suffoqué par la colère : il ne trouva qu'une femme éplorée, s'épanchant en blasphèmes de toutes sortes contre son mari, qui ne cessait jamais de la battre et de l'écraser de coups. « Expliquez-moi, lui dit le Saint pour la calmer, les motifs des persécutions exercées contre vous par votre mari. » — « Hélas ! mon père, c'est que je suis laide, » répondit la femme. Alors *Vincent* leva sa main droite sur le visage de cette femme, il se fit en elle une subite transformation et elle devint tout à coup la plus belle femme de Valence. Voilà pourquoi on dit encore en Espagne, en manière de proverbe, quand on rencontre une femme difforme : « Cette femme aurait bien besoin de la main de *saint Vincent.* »

En ce temps, un grand schisme avait éclaté dans l'Eglise. Trois papes étaient en présence et reconnus par diverses nations. Un grand nombre de princes et de prélats ayant inutilement travaillé pour faire cesser ce schisme, on pensa que notre Saint pourrait aplanir toutes les difficultés qui mettaient en péril la paix et l'unité de l'Eglise ; mais ses efforts ayant été inutiles, il en conçut un si violent chagrin qu'il fut saisi par une fièvre qui mit ses jours dans le plus extrême danger ; tout à coup sa cellule fut remplie d'une éclatante lumière et il vit apparaître le Sauveur du monde accompagné d'une multitude d'Anges et des glorieux patriarches saint Dominique et saint François : « Lève-toi sain et sauf, *Vincent*, lui dit-il, et console-toi, le schisme finira bientôt. » En effet, quelque temps après, la paix fut rendue à l'Eglise par l'élection du Pape Martin V, dans le concile de Constance.

Les pouvoirs de parcourir le monde en Apôtre conférés par Benoît XIII à Vincent Ferrier furent confirmés par Martin V et par le concile de Constance ; il visita en peu de temps une grande partie de l'Europe, la Catalogne, la Provence, le Dauphiné, la Savoie, la Lombardie, le pays Génois, l'Allemagne, la Lorraine, la Flandre, l'Angleterre, l'Ecosse, presque toute l'Espagne et plusieurs grandes villes d'Italie et de France. Il était au Puy en Velay lorsqu'un ambassadeur du Duc de Bretagne, Jehan V, lui apporta une lettre de son souverain qui réclamait instamment sa présence dans ses états. *Vincent* fut reçu en grande pompe à Vannes, résidence du Duc, qui vint au-devant de lui avec la Duchesse, l'Evêque et un immense concours de Fidèles. *Vincent* continua son apostolat avec la même vigueur et le même succès ; mais après avoir séjourné dix-huit mois à peine en Bretagne, il fut saisi par une fièvre qui l'emporta au bout de dix jours, comme il l'avait prédit lui-même, et son corps fut déposé dans le chœur de la cathédrale de Vannes. *Cette Fièvre* et *celle* dont il fut guéri miraculeusement par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, ont certainement donné lieu *à l'invocation qui lui est adressée contre cette affection.* Quant *au patronage* exercé par les *Briquetiers*, les *Tuiliers*, les *Couvreurs*, les *Plombiers*, il s'explique naturellement par trois miracles de notre Saint, cités par les Bollandistes.

Le neveu d'un vénérable abbé étant monté sur un arbre pour y cueillir des noix, se laissa tomber à terre et fut tué sur le coup ; mais il recouvra la vie après que son corps eut été présenté au tombeau de *saint Vincent.*

Un matelot, précipité d'une hauteur de quarante pieds, avait été tué également et ressuscita de même devant le tombeau de notre saint.

Mathieu, fils de Laurent Monterray, était tombé du haut d'un escalier élevé. Le froid de la mort l'avait déjà saisi ; sa mère désespérée,

redoublant ses prières auprès de saint Vincent, finit par obtenir sa résurrection.

Ces trois faits qui eurent lieu à Vannes, durent y laisser une profonde impression et il n'est pas étonnant que *les ouvriers du Bâtiment*, qui sont exposés à des chutes mortelles, aient adopté *ce patronage* pour se ménager des grâces semblables à celles obtenues par l'intercession du Saint dans ces trois circonstances.

Si nous passons à l'*invocation contre le Mal de Tête*, signalée par le Calendrier de Sarragosse (1876), qui qualifie *Vincent* de *Abogado de los Dolores* de *Cabezza*, nous voyons dans les Bollandistes qu'une femme de Toulouse, qui était tourmentée depuis plusieurs années par d'affreuses douleurs de tête, fut guérie par le contact, *avec la partie douloureuse*, d'une calotte *de saint Vincent*, conservée alors chez les PP. Dominicains de cette ville. C'est là sans doute l'origine de cette invocation.

D'après un cantique castillan *(Gozos)*, *saint Vincent* est encore invoqué contre l'*Epilepsie* :

De tu virtud cada dia *Vi Milagros la experiencia* *Siendo especial tu asistencia* *En el mal de* ALFERECIA.	L'expérience de votre pouvoir se fait sentir chaque jour par des miracles, en apportant une assistance spéciale dans le mal de l'*Epilepsie*.

Cette invocation est suffisamment justifiée par les nombreux *Possédés* délivrés par l'intercession de Vincent, et auxquels les *Epileptiques* furent souvent assimilés.

Les Bollandistes signalent également *des tempêtes apaisées*, *des insectes nuisibles à l'agriculture détruits, la Sérénité de l'Air obtenue*, par l'intercession du Saint : tous ces bienfaits ont été des encouragements pour l'invoquer dans *les Calamités publiques*.

Nous terminerons par une belle prière italienne tirée d'*Esercizi de Devotione in honore di S. Vincenzo Ferreri*... Livorno (sans date).

Orazione di S. Vincenzo Ferreri, per conseguire la grazie di ben morire.	*Prière de saint Vincent Ferrier pour obtenir la grâce de bien mourir.*
Gesu Cristo signore che volete tutti salvi, e non volete, che nessuno si perda, ed al quale mai senza speranza della misericordia si supplica : giacchè diceste voi stesso con la vostra santa, e benedetta Bocca : « Cio che demanderete, al Padre nel mio Nome vi sura concesso ; » vi prego, e per il vostro santissimo Nome vi supplico, che nel punto ultimo della mia morte, mi diate con la parola la perfetta integrita dè sensi, una veemente contrizione nel cuore dè miei peccati ; vera fede, ordinata speranza, carita perfetta, accio possa dire con purita di Cuore : Nelle vostre mani raccomando il mio spirito, o Signore, che siete benedetto, e glorioso per tutti secoli de secoli. Amen.	Seigneur Jésus-Christ, qui voulez le salut de tous et ne voulez la mort de personne, et auquel on ne s'adresse jamais sans espoir de miséricorde, puisque vous avez dit, de votre sainte et bénite bouche : « Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. » Je vous prie et, par votre très saint nom, je vous supplie de me donner à ma dernière heure, avec la parole, la parfaite intégrité de mes sens, dans le cœur une véhémente contrition de mes péchés, une foi véritable, une espérance bien ordonnée, la charité parfaite, afin que je puisse dire, avec la pureté du cœur : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, vous qui êtes béni et glorifié dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

Saint Vincent Ferrier est représenté tenant un soleil avec le Monogramme du Christ ; souvent des Juifs et des Sarrasins autour de lui. Le soleil est le symbole de la lumière qu'il porta aux payens, en leur annonçant Jésus et son Evangile. Les Juifs et les Sarrasins sont là surtout pour montrer qu'il s'est principalement appliqué à leur conversion.

DICTON PROPHÉTIQUE SUR SAINT VINCENT FERRIER, SAINT PANCRACE, ÉVÊQUE ET MARTYR ET SAINT OPTAT

Quand Pancrace Dieu crucifiera,
Que *Vincent* le ressuscitera,
Et qu'Optat le portera,
La fin du monde arrivera.

En l'année 1874, ce dicton s'est réalisé : *le vendredi saint* est tombé *le 3 avril*, jour de la fête de *saint Pancrace*; *le jour de Pâques, le 5 avril*, jour de la fête de *saint Vincent Ferrier*, et enfin *la Fête-Dieu, le 1 juin*, jour de la fête de *saint Optat*. Nous sommes donc dans les conditions voulues pour assister à la fin du monde.

(*Ribadaneïra, les Bollandistes, les petits Bollandistes.*)

SIX AVRIL

SAINT VINEBAUD OU WINEBAUD (WINEBAUDUS)

ABBÉ DE SAINT-LOUP, A TROYES

VIIe SIÈCLE. — 623.

Invoqué contre la Fièvre.



E SAINT naquit vers le milieu du VIe siècle. Après avoir reçu la prêtrise, il se sentit porté vers la vie solitaire ; il vint s'établir dans un petit village, à vingt kilomètres de Nogent, et dans un oratoire élevé, dit-on, par saint Potentien, en l'honneur de l'apôtre saint Pierre. Ce fut là que Dieu commença à le gratifier du don des miracles. Un voleur, du nom d'Honorius, avait dérobé une génisse et se disposait à la tuer, mais son bras fut retenu par une main invisible, ce qui aurait dû le faire réfléchir sur sa faute ; il n'en fut rien, il persista dans son mauvais dessein et le démon s'empara de son corps. Honorius perdit alors la parole et il ne fit plus entendre que des mugissements. *Vinebaud* lui ayant enjoint de s'amender et ayant fait le signe de croix sur sa bouche, en soufflant sur son visage, il revint à son état ordinaire.

Sa réputation de sainteté arriva jusqu'à Gallomagne, évêque de Troyes, qui lui envoya un de ses lecteurs affligé d'une *fièvre quarte*. Le malade fut guéri, et Vinebaud cédant aux sollicitations de l'Evêque vint à Troyes, où il obtint de passer ses jours dans le monastère de Saint-Loup ; mais l'an 583, l'Abbé du monastère étant mort, *Vinebaud* fut nommé à sa place. Là. sa sainteté éclata par de nouveaux miracles. Il guérit entr'autres une femme piquée à la main par un serpent ; elle était punie pour avoir profané le saint jour du dimanche, fait un péché d'orgueil et un mensonge dicté par l'avarice. Le roi Clotaire ayant exilé de son siège saint Leu, évêque de Sens, *Vinebaud* obtint du Roi qu'il y fût réintégré. Il guérit là encore grand nombre de malades, il délivra plusieurs prisonniers ; enfin il rendit son âme à Dieu le 6 avril 623 Son corps fut enterré dans son Abbaye de Saint-Loup (Saint-Martin-des Aires). Près de la chapelle se trouve une fontaine qui existe encore et qui rend la santé *aux Fiévreux*. En 1179, Garnier, seigneur de Taisnin (qui n'est qu'à trois lieues du monastère), étrangement tourmenté par une *fièvre quarte*, fut entièrement guéri, après s'être recommandé à Dieu par l'entremise du saint et s'être baigné dans la fontaine, pendant trois jours successifs. La guérison du lecteur citée plus haut et ce dernier fait justifient suffisamment l'*invocation adressée à saint Vinebaud contre la Fièvre.*

(DES GUERROIS. — *Vie du saint au XVIIe siècle.* — *Abbé* E. DEFER.)

SEPT AVRIL

BIENHEUREUX CHRÉTIEN, PRÊTRE

ÉPOQUE INDÉTERMINÉE

Invoqué pour les accouchements heureux, contre la Fièvre.



N ne sait rien du *Bienheureux Chrétien*, si ce n'est qu'il fut prêtre attaché à l'Eglise de Saint-Albin de Douay, où il était né, et qu'il a toujours été principalement invoqué *contre la Fièvre* et pour les *accouchements heureux*. Rayssius fait remarquer qu'il était représenté tenant à la main des clefs qui pourraient être celles de l'église de Saint-Albin. Il raconte également que la voûte de cette église s'étant écroulée, le reliquaire de bronze qui renfermait la tête du Bienheureux fut comprimé par une masse énorme de décombres, sans que la précieuse relique en fût endommagée. Il signale aussi une confrérie érigée sous le patronage de notre Saint, qui, chaque année, célébrait sa fête le lundi de Pâques, dans l'église de Saint-Albin, par l'office solennel du commun d'un confesseur non pontife. D'après l'Abbé Destombes (1), « la dévotion « des habitants de Douay envers le *Bienheureux Chrétien* s'est perpétuée « jusqu'à ce jour, et la confiance du peuple se manifeste surtout à « l'époque de sa fête, le lundi de la Pentecôte. Ce jour-là, beaucoup « d'habitants vont recevoir les Evangiles dans l'église de Saint-Jacques, « où l'on possède quelques-unes de ses reliques. Le même jour, dans les « rues de l'ancienne paroisse de Saint-Albin, se fait une procession, où « est porté avec respect le buste du Bienheureux, dans lequel sont renfermés ses ossements précieux. »

En l'absence de tous autres documents, il est impossible de discuter les *Invocations* adressées au *Bienheureux Chrétien*.

(*Rayssius*. — *L'abbé* DESTOMBES.)

SAINT AYBERT, RELIGIEUX ET RECLUS

XIe ET XIIe SIÈCLE

Contre la Fièvre. — Patron des Pénitents et des Confesseurs.

Aybert naquit au village d'Espeen, près de Tournay. Dès l'âge le plus tendre, il pratiquait les austérités les plus rudes et il se sentait porté vers la vie solitaire. Il prit pour modèle un religieux du monastère de Saint-Crespin, qui avait reçu de ses supérieurs la permission de vivre en reclus dans une cellule. Animés tous les deux des mêmes sentiments d'abnégation et de pénitence, ils n'avaient souvent pour nourriture et pour boisson que les racines des champs et l'eau des fontaines. Reinier, abbé du monastère de Crespin, plein d'admiration pour nos deux Cénobites, les emmena à Rome, où il avait des affaires à régler pour son couvent. Ce fut au retour en Hainaut qu'*Aybert* pria l'Abbé de l'admettre dans son monastère, où il resta vingt-cinq années et rendit les plus grands services à la communauté ; mais, ce laps de temps écoulé, il

(1) *Vie des Saints du diocèse de Cambrai et d'Arras.*

demanda et obtint la permission d'aller terminer ses jours dans un désert. Après trois ans de séjour dans cette solitude, il vit tout à coup par suite d'un débordement de rivière, sa cellule entourée d'un mur liquide qui ne lui permettait plus d'aller entendre la sainte messe, et bientôt même il ne fut plus possible de lui porter sa nourriture. Dans cette extrémité, il invoqua le secours de la Sainte Vierge qui lui apparut pendant son sommeil, et, après l'avoir réconforté par de douces paroles, elle sembla prendre un morceau de pain et le mit dans la bouche de l'homme de Dieu, qui vécut encore vingt-deux ans et ne voulut se nourrir que de racines et d'herbes; pendant les vingt dernières années, il se priva même d'eau.

Cette vie austère lui attira un si grand concours de fidèles que l'évêque de Cambray lui conféra les ordres sacrés, afin qu'il eut encore, avec la faculté d'administrer le sacrement de pénitence, le pouvoir d'augmenter le bien qu'il produisait dans les âmes. Devenu en quelque sorte le grand Pénitencier du diocèse de Cambray, il reçut les pouvoirs les plus étendus de son Evêque, et le Pape Innocent II lui conféra une juridiction extraordinaire pour entendre les confessions, le *Patronage* exercé par le Saint sur *les Confesseurs* et sur *les Pénitents* n'a pas besoin d'autre explication.

Après une vie aussi bien remplie, *Aybert* rendit son âme à Dieu le jour de Pâques, 7 avril de l'année 1140. Son corps fut inhumé dans sa cellule et plus tard fut transporté à l'Abbaye de Saint-Crespin.

Les Bollandistes, p. 681 et 682 du 1er vol. d'avril, citent plusieurs personnes guéries de la *Fièvre* par l'intercession de *saint Aybert*. Ce qui explique l'origine de l'invocation qui lui est adressée. D'après l'abbé Destombes (1), on rencontre à peu de distance de Condé et de Crespin une chapelle qui porte le nom de *Saint-Aybert* et qui a été érigée en église paroissiale. Il y a aussi au village de Blaheries, entre Saint-Amand et Tournay, une chapelle placée sous l'invocation de l'humble reclus. On l'invoque surtout pour la guérison de la *Fièvre* ; les malades prennent avec confiance, pour cet effet, de l'eau d'un puits qui porte son nom.

Les Bollandistes mentionnent la prière suivante :

Oratio a febricitantibus recitanda.

O sanctissime pater AYBERTE, *fidelis et juste serve Dei excelsi, qui febricitantibus levamen tribuis, ac vario morborum genere detentis medelam confers ; quæso te, pro solita pietate tua miserere mei, ac diutina gravique* FEBRIUM *ægritudine vexatum, tuis sanctis precibus, pristinæ sanitati restitue, ut mente et corporis sanus, omnipotenti Deo debitas agere gratias, eique jugiter possim famulari.*

Oraison à réciter par les Fiévreux.

O très saint père *Aybert*, fidèle et juste serviteur du Dieu Très Haut, qui portez secours aux *Fiévreux* et donnez le remède aux personnes atteintes de diverses maladies, je vous en prie, par votre compassion accoutumée, ayez pitié de moi, et, par vos saintes prières, rendez-moi à mon ancienne santé, moi qui suis tourmenté par une *Fièvre grave* et continue, afin que, sain d'esprit et de corps, je puisse rendre au Dieu Tout Puissant les grâces que je lui dois et le servir jusqu'à la fin.

(*Les Bollandistes.* — LA MÈRE DE BLÉMUR. — L'abbé DESTOMBES.)

---

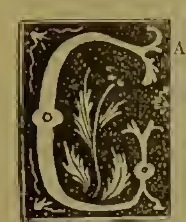
(1) *Vie des Saints du diocèse de Cambray et d'Arras.*

HUIT AVRIL

SAINT GAUTIER (1) ABBÉ DE SAINT MARTIN DE PONTOISE

XIe SIÈCLE. — 1099.

Patron des Prisonniers, des Vignerons. — Invoqué pour les yeux, contre la Fièvre, les Rhumatismes.



GAUTIER naquit à *Andainville* village du Vimen, vers la fin du règne de Robert II (2) ou au commencement de celui de Henri Ier. Après s'être fait recevoir docteur, il préluda par de nombreuses austérités au nouveau genre de vie qu'il voulait embrasser, et il entra à l'abbaye de Rebois-en-Brie. Ce fut là où prit naissance le *patronage* qu'il exerce à l'égard des *Prisonniers*. Un paysan expiait ses méfaits dans la prison du monastère ; *Gautier*, à la faveur des ténèbres, pénétra dans son cachot, rompit ses liens et facilita son évasion ; il fut sévèrement châtié par l'Abbé pour cette violation de la règle.

Amoury, frère de Gautier III, comte d'Amiens et de Pontoise-en-Vexin, venait de fonder un monastère dont les religieux, encore peu nombreux, choisirent notre Saint pour Abbé. *Gautier* ne tarda pas à édifier, par ses vertus, toute la communauté. Il était effectivement un continuel sujet d'admiration ; mais craignant les suggestions de l'amour-propre en se voyant entouré de tant de considération, il s'enfuit pour aller se cacher à Cluny ; ses moines allèrent l'y chercher, munis d'une ordonnance de l'archevêque de Rouen et ils le ramenèrent. Plus tard, il tenta encore de se retirer dans une île de la Loire, près Tours, et, de nouveau, il fut obligé de céder aux prières de ses moines.

Il se dirigea alors vers Rome et conjura le Pape, Grégoire VII, de le décharger du fardeau qui l'accablait. Il n'eut pas plus de succès ; car le Pape lui enjoignit de retourner au bercail et d'y rester. Il ne songea donc plus à déserter désormais.

Plus d'une fois, il mit la fermeté de son caractère au service de la justice et il reprocha ouvertement à Philippe Ier ses investitures simoniaques.

Vers l'an 1092, la Bienheureuse Vierge Marie lui apparut et lui ordonna de construire un monastère de femmes à Bertaucourt. Craignant d'être le jouet d'une illusion, il différa d'agir ; mais, dans une seconde vision, la Sainte Vierge lui adressa des reproches et lui appliqua un soufflet dont il garda plusieurs jours l'empreinte sur ses joues. Le Saint n'hésita plus à remplir la mission qui lui était confiée, et, en 1094, à l'aide de deux nobles et pieuses femmes, il parvint à réaliser son projet.

Quelques jours avant sa mort, *Gautier* prêchait devant Mathieu Ier, comte de Beaumont-sur-Oise : parmi les assistants, se trouvait une dame qui scandalisa l'assistance par l'inconvenance de sa toilette et

(1) *Galtier, Gaultier, Gauthier, Gautier de Vimeu, Gaucher, Wautier.* (Galterus, Galterius, Gualterus, Gualterius, Gauterius, Walterus, Walterius, Galbertus).

(2) C'est par inadvertance, sans doute, que l'abbé CORBLET (page 345, 2e volume) écrit Robert I. Les *Petits Bollandistes* l'ont transcrit de même d'après le même auteur.

surtout par sa robe à queue qui balayait la poussière (1). Comme le Saint l'en réprimandait, elle lui répondit qu'elle reviendrait le dimanche suivant en plus grands falbalas. « Vous y reviendrez en effet, lui dit-il, mais dans un état bien différent de celui que vous affichez aujourd'hui. »

Le lendemain *Gautier* fut saisi d'une *fièvre ardente* et s'éteignit le 8 avril 1099, jour du vendredi saint. Son corps fut déposé dans l'église abbatiale de Saint-Martin.

Le dimanche suivant, la femme mondaine qui avait insulté *Gautier* fut transportée par le démon sur le tombeau du Saint. Elle souffrait et se tordait convulsivement. Mais bientôt après, elle fut délivrée de cette obsession par les instantes prières des fidèles et par les suffrages du Saint dont la prophétie avait été réalisée.

Nous venons de voir que *Gautier* avait été emporté par *une fièvre violente*. Après sa mort, d'après les Bollandistes, un diacre de Pontoise, nommé Raymond, fut guéri de la même affection par l'intercession du Saint. Un négociant de Pontoise, qui avait jadis accompagné *Gautier* dans son voyage de Rome, étant atteint du même mal, retrouva la santé à son tombeau ; ce sont là, évidemment, les motifs qui ont fait adopter *l'invocation contre la Fièvre*.

Quant à *celle pour les Yeux* qui est indiquée par le Père Cahier avec un point de doute, elle s'expliquerait par un fait cité par l'abbé Corblet (2) et qui lui avait été communiqué par feu M. Thuillier, curé de Clary : « Mon bisaïeul, lui écrivait-il, que j'ai parfaitement connu et plusieurs camarades échangèrent dans un pèlerinage, à Bertaucourt, quelques mauvaises plaisanteries sur la vieille statue de *saint Gautier*. Le lendemain, ils étaient tous malades *des Yeux*. Ce ne fut qu'au bout de six semaines qu'ils furent guéris de cette affliction attribuée à leur irrévérence envers *saint Gautier*. »

L'explication de l'invocation contre *les Rhumatismes* se déduit facilement d'un chapitre consacré tout entier par les Bollandistes, à la guérison de personnes affligées de douleurs, opérée par l'intercession du Saint.

Enfin, comme *saint Gautier* est représenté tenant trois épis d'une main, et s'appuyant de l'autre sur un *cep de vigne*, les *Vignerons* de certaines localités, interprétant matériellement cette figure de l'Eucharistie sous les deux espèces, ont adopté *saint Gautier* comme *leur patron*, sans doute à cause du cep de vigne.

(*Bollandistes*. — *Abbé* J. CORBLET, — *Hagiologie du diocèse d'Amiens*).

BIENHEUREUX MARTIN, SOLITAIRE, PRÈS GÈNES (ITALIE)

XIVe SIÈCLE. — 1342

Patron des Tailleurs.

Martin, issu d'une famille noble de la Marche d'Ancone, était un valeureux soldat, lorsqu'à la suite d'une querelle, il eut le malheur de tuer en duel son ami. Envoyé en exil pour ce motif, il vint à Gênes et,

(1) *Bollandistes* : 1er volume d'avril, 757. « *Accessit matrona quædam nimis ambitioso ornatu spectabilis, ita ut cauda verrente pulverem in oculos assistentium excitaret.* » Elle devait être dans le genre de celles que les femmes portent aujourd'hui en l'an de grâce 1878, le 19 juillet où j'écris ces lignes.

(2) *Hagiographie du diocèse d'Amiens.*

en expiation de son crime, il embrassa la vie érémitique, sur la pointe d'un promontoire. Pour ne pas tomber dans l'oisiveté et pour être utile aux pauvres, il apprit l'état de *tailleur* ; bientôt l'éclat de ses vertus attira un grand nombre de pèlerins qui venaient le trouver sur son rocher ; la nuit, pendant qu'ils dormaient, il raccommodait leurs vêtements, et le matin il leur distribuait l'argent qu'il devait aux aumônes ou à son travail. Un affreux serpent était la terreur du pays ; *Martin*, par ses prières, l'obligea à se précipiter dans la mer. Le samedi, en allant à Gênes, il s'arrêtait toujours au monastère de Saint-Benigne et il y passait la journée du dimanche.

Un jour, il y arriva avec une fièvre ardente qui ne tarda pas à l'emporter, le 8 avril 1342. Il fut enterré dans le cimetière des religieux. Quelques mois après, l'Abbé, passant par la porte du cimetière, vit une grande lumière sur le tombeau du Bienheureux, et son corps ayant été levé de terre, se trouva sans nulle corruption et parfumé d'une odeur des plus suaves. Aussi fut-il transporté dans l'église même du monastère, et, depuis ce jour, il opéra un grand nombre de miracles en guérissant une infinité de malades. En 1449, les consuls des Tailleurs lui firent construire, à grands frais, un tombeau de marbre avec cette inscription :

MARTINUS JACET HIC, MILES, EREMITA, BEATUS,
SARTOR QUIPPE FUIT, NUNC PATER *artis* DICITUR.

Ici repose Martin, soldat, ermite, bienheureux,
Il a été Tailleur lui-même, il est aujourd'hui le père de cette profession.

SAINT JEAN DE ORGANYA, PRÉMONTRÉ

(Goigs Catalan.)

Contra PESTILENCIA, *y* FAM
Son principal advocat
Tombe en la ESTIRILITAT
Per vos LA PLUJA *al canzam* :
Per DOLORS DE CAP *curar*
Se tromba remey en vos.

Contre la peste et la famine, vous êtes un protecteur spécial, ainsi que dans la stérilité : par vous, on obtient la pluie et le remède pour le mal de tête.

NEUF AVRIL

SAINTE CASILDE, VIERGE A BURGOS

X^e ET XIe SIÈCLE. — 1007.

Invoquée contre le flux de sang. — Dans les calamités et les nécessités publiques. — Contre la stérilité conjugale.



CASILDE était fille d'un roi maure qui persécutait les Chrétiens en Espagne. Bien qu'elle n'eût pas encore reçu le baptême, elle était déjà chrétienne par le cœur et elle s'ingéniait pour secourir, par tous les moyens possibles, les malheureux Chrétiens qui mouraient de faim dans les prisons de son père. Un jour qu'elle allait les visiter avec une corbeille remplie de vivres, son père auquel elle avait été dénoncée, survenant tout à coup, lui demanda ce qu'elle portait ainsi : « Des roses, » répondit-elle sans se déconcerter. Après avoir mis la main dans

la corbeille, il en retira effectivement des roses (1) et il demeura convaincu que l'on accusait sa fille à tort. Aussi lui laissa-t-il toute sa liberté. *Casilde*, poursuivant sa course, entra dans les prisons avec sa corbeille, dans laquelle les roses, par un autre miracle, avaient disparu pour faire place au pain et à la viande qu'elle distribua aux pauvres affamés.

Quelque temps après, ayant été atteinte d'un flux de sang, déclaré incurable par les hommes de la science, elle apprit, par une révélation, qu'elle ne recouvrerait la santé qu'après s'être baignée dans le lac de Saint Vincent de Burgos. Malgré l'opposition de son père, qui redoutait pour elle le séjour d'un pays chrétien, elle finit par triompher de tous les obstacles ; son père même écrivit une lettre au roi Ferdinand Ier, qui la reçut avec honneur. Elle fut entièrement guérie après s'être baignée dans le lac de Saint Vincent, et son premier soin fut de se faire baptiser avec toute sa suite ; puis, ne voulant plus retourner parmi les Infidèles, elle résolut d'embrasser la vie solitaire. Elle voulut même bâtir une cellule et une chapelle au bord du lac ; mais tout ce qu'on faisait de jour était transporté la nuit sur le haut de la montagne. Par là elle reconnut quelle était la volonté de Dieu, elle s'établit au lieu qu'il avait choisi lui-même. Ce fut là qu'elle mourut. Avant de mourir, elle demanda à Dieu que tous ceux qui auraient recours à son intercession contre *le Flux de sang* obtinssent leur guérison. L'invocation contre cette affection n'a pas besoin d'être justifiée autrement, surtout quand on lit dans les Bollandistes (2) toutes les guérisons des différentes affections de *Flux de sang*, opérées après la mort de la Sainte. Les mêmes auteurs citent également les personnes les plus considérables qui ont été guéries par son intercession, et parmi elles on trouve le nom de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, qui envoya son manteau impérial avec 500 ducats pour faire un ornement à la chapelle de *sainte Casilde*.

Toutes les villes et les campagnes des pays circonvoisins ont recours à elle (3) dans *toutes les nécessités publiques*, soit pour demander *la pluie*, *la santé* ou *la paix*. Ce couplet d'un cantique castillan (*Gozos*) a trait à cette invocation :

Estrella del cielo pura *Las* TEMPESTADES *serenas,* *La tierra da* FRUTOS ELENOS *Con tu plagara segura.*	Etoile pure du ciel, Vous calmez *les tempêtes,* Et, par votre prière, vous obtenez *L'abondance des fruits de la terre.*

Un autre couplet d'un cantique castillan confirme l'*invocation* pour obtenir *une lignée* et obvier à la *stérilité* conjugale, invocation qui ne s'appuie sur aucun des actes connus de la Sainte :

Cuantos reges y senores *Ricos, pobres, obtuvieron* LA SUCESION *que pidieron* *Por gracia de tus favores;* *Y pues que tantos dolores* *Calmaron solo al nombrar.*	Tous les Rois et Seigneurs, riches ou pauvres, obtiennent *la succession* (4) qu'ils réclament par la grâce de votre protection ; et votre nom seul calme toutes les douleurs.

(Bollandistes.)

(1) Un miracle semblable a été opéré par d'autres saintes et entr'autres par *sainte Elisabeth* de Hongrie et par la Bienheureuse *Germaine Cousin*.
(2) 1er vol., avril, p. 849.
(3) *Bolland.*, 1er vol., avril, p. 850.
(4) Ou *la lignée*.

SAINT GAUCHER, SOLITAIRE

PRIEUR DES CHANOINES RÉGULIERS D'AUREIL (DIOCÈSE DE LIMOGES)

XIe ET XIIe SIÈCLE. — 1050-1130.

Invoqué pour la Pluie. — Contre la Fièvre et les Orages.

Gaucher naquit à *Meulan-sur-Seine* et fut élevé au village de Juziers. A l'âge de dix-huit ans, se sentant porté vers la vie solitaire, il consulta un vénérable chanoine de la cathédrale de Limoges qui lui conseilla d'obéir à l'inspiration divine, et, après s'être associé un de ses amis nommé Germond, ils partirent ensemble et se mirent à la recherche d'un lieu propre à accomplir leurs desseins. Ils s'arrêtèrent dans un bois, dit anciennement du *Sauveur* et maintenant appelé *Aureil*. Après en avoir obtenu la donation des chanoines de Saint-Etienne de Limoges, *Gaucher*, avec les aumônes des babitants voisins, bâtit une très belle église en l'honneur de Saint Jean l'Evangéliste, et quelques cellules autour pour les personnes qui voudraient se consacrer à la vie solitaire. Un grand nombre d'hommes vinrent bientôt se mettre sous sa conduite, et entr'autres *saint Etienne*, fondateur de l'ordre de Grandmont, auquel *Gaucker* donna Munet où ce saint ordre a pris naissance ; *saint Lambert*, fondateur de l'abbaye de la Couronne, auprès d'Angoulême, et qui devint évêque de la même ville. *Saint Gaucher* bâtit d'abord un couvent d'hommes, et comme on lui demandait un lieu de retraite pour l'autre sexe, il fit élever une seconde maison distante d'un jet de pierre de la précédente, et il donna aux uns et aux autres la règle des chanoines réguliers de saint Augustin.

Revenant un jour de Limoges, il fut surpris par le sommeil ; son cheval ayant fait un faux pas dans un endroit qui a été appelé le *Pas de Saint-Gaucher*, il se heurta la tête contre une pierre. Il fut transporté dans sa solitude d'Aureil en triste état, et quelque temps après il rendit son âme à Dieu, non sans avoir grandement embaumé toute la contrée par l'odeur de ses vertus et de ses austérités. Son corps fut inhumé solennellement dans l'église de son monastère. *Gaucher* fut canonisé par Célestin III, en 1194.

L'*invocation* contre la *Fièvre* se trouve justifiée par les *guérisons opérées* par l'*intercession de saint Gaucher*, le nombre en est si grand (1), qu'il serait trop long de les compter. « Entre Juziers, où le saint passa son enfance, et Gargenville, où il allait à l'école chez les moines ou chanoines du prieuré, une fontaine porte encore le nom de saint Gaucher. On y vient des environs, surtout le mardi de Pâques, et son eau passe pour guérir *les Fièvres intermittentes* (2). »

En ce qui concerne l'*invocation pour avoir la pluie*, le Père Cahier (3), qui a été dans le pays même, a appris de nombreux témoins que *saint Gaucher* y est tenu pour recours certain *dans les sècheresses*. Il raconte qu'en 1818, il n'était pas tombé d'eau depuis quatre mois et que les habitants déclarèrent au curé qu'il fallait aller à Saint-Nicolas de

(1) *Bollandistes*, 1er vol., avril, p. 862.
(2) *Caractéristiques des Saints*, p. 425.
(3) *Id.* 590.

Meulan pour demander l'intercession du Saint contre ce fléau. Le curé, n'était pas du pays et n'en connaissait pas les traditions, il résista puis finit par céder. Il fut bien étonné au commencement de la procession, quand les vieillards de l'endroit l'avertirent qu'il n'était pas sage de s'acheminer sans parapluie sous le bras, et effectivement, à deux kilomètres de Gargenville, éclata une averse énorme, et ceux qui n'avaient pris aucune précaution furent percés jusqu'aux os.

Dans *la Notice sur les saints Patrons*, par Gabriel Peignot, citée dans l'appendice du *Calendrier des Confréries de Paris* (1), il est fait mention d'une invocation contre *la Tempête ou les Orages*, sans qu'il soit possible de la justifier.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*)

DIX AVRIL

SAINT MACAIRE, ARCHEVÊQUE D'ANTIOCHE

x^e et xie SIÈCLE. — 1012.

Invoqué contre la Peste.



SAINT MACAIRE naquit en Arménie, de parents nobles et illustres. Il fut élevé par Macaire le Grand, archevêque d'Antioche, son parent. Le jeune *Macaire* fit de tels progrès à son école que, voyant approcher l'heure de sa mort, l'Archevêque le désigna pour son successeur, et le peuple l'accepta tout d'une voix pour remplir cette haute dignité. *Macaire*, pendant quelque temps, gouverna l'église d'Antioche à la satisfaction générale ; mais, craignant que les grands honneurs qui l'entouraient ne fissent naître en lui des pensées d'orgueil, il distribua tous ses biens aux pauvres, aux églises, et se démit de sa charge entre les mains d'un prêtre de grand mérite, nommé Eleuthère, puis il s'achemina dans la Palestine pour vénérer les lieux saints. Il ne négligeait aucune occasion de converser avec les Juifs et les Sarrazins, dans le but de les amener à la vraie foi. Ces infidèles voyant qu'ils ne pouvaient répondre aux arguments du Saint, en conçurent une véritable rage, et, pour se venger, ils le saisirent, l'étendirent en forme de croix, en lui attachant les pieds et les mains à des clous fichés en terre ; puis ils lui mirent sur la poitrine une grosse pierre qu'ils avaient fait chauffer ; mais, tout en subissant d'affreux outrages et d'ignobles traitements, le Saint sortit sain et sauf de toutes ces épreuves, et les bourreaux en furent tellement terrifiés qu'ils lui demandèrent pardon et se convertirent. Comme *Macaire* s'acheminait de nouveau vers l'Occident, ses parents désolés de le voir s'éloigner, envoyèrent des émissaires pour l'appréhender ; ils furent tous à l'instant frappés de cécité. Le Saint toutefois, en ayant compassion, les guérit avec un signe de croix et les fit retourner en Arménie. Il vint alors jusqu'en Bavière, et, passant par Mayence, Cologne, Malines, Maubeuge, Cambrai et Tournay, il arriva enfin à Gand. Toutes les étapes de sa route furent marquées par des miracles. En Bavière, il guérit de l'épilepsie la femme du seigneur

(1) P. 143, Paris, 1875.

Adalbert, qui, par charité, l'avait logé chez elle. A Cologne, il guérit des écrouelles son hôte. A Mayence, il sauva un meurtrier de la fureur de ceux qui le poursuivaient. A Malines, il éteignit, par ses prières, un incendie qui menaçait de brûler toute la ville. A Tournay, il apaisa une émeute populaire. A Cambrai, l'entrée des portes de l'église Notre-Dame lui ayant été refusée, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. A Maubeuge, un valet ayant jeté par dérision du sang que le Saint s'était fait tirer, il fut frappé de la lèpre.

A son arrivée à Gand, en l'an 1011, *Macaire* avait reçu l'hospitalité dans le couvent de Saint Bavon. On voit encore la petite tour, de construction romane, qu'il choisit pour sa résidence et qu'on nomme *cellule de saint Macaire*. Après y avoir séjourné quelque temps, il voulut se remettre en route pour l'Arménie ; mais il fut obligé de rentrer au couvent, ayant été saisi par une grosse fièvre, dont il fut guéri par saint Bavon, saint Landoald et d'autres saints qui vinrent le visiter pendant son sommeil. *Saint Macaire*, néanmoins, nourrissait toujours le projet de retourner en Arménie, quand il survint tout à coup à Gand une *peste* si cruelle qu'on ne pouvait plus suffire à enterrer les morts. Le saint évêque s'offrit à Dieu pour le salut de ce pauvre peuple : il fut exaucé et Dieu permit qu'il en fût atteint ; à peine en fut-il frappé, il perdit l'usage de la parole; puis il annonça, par signes, qu'il en mourrait, avec deux autres moines qui s'étaient offerts comme lui, et que le fléau cesserait immédiatement après. Il se fit porter dans l'église Notre-Dame, où il marqua avec son bâton la place où il voulut être enterré, devant l'autel de saint Paul ; puis, ayant donné sa bénédiction au peuple, il se retira dans sa chambre, pria Dieu, les mains étendues en croix, et lui rendit son âme le 10 avril 1012. Sa prophétie s'accomplit. Il fut la dernière victime de l'épidémie.

Telle est l'origine des prières qu'on lui adresse pour éloigner *la Peste*.

En 1617, ses reliques furent transportées de Gand à Mons, pour apaiser une maladie contagieuse qui ravageait toute la contrée. Les bourgeois de Mons, reconnaissants. les rapportèrent à Gand l'année suivante, dans une riche châsse qu'ils avaient fait faire exprès.

A Gand, en 1767, d'après une description qui fut publiée à cette même époque, on célébra le Jubilé de 700 ans de *saint Macaire*, qui est désigné comme *patron particulier contre la Peste*.

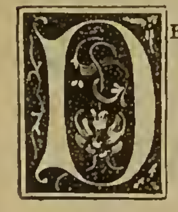
(*Les Bollandistes*. — Le Père Giry.)

ONZE AVRIL

SAINTE GODEBERTHE VIERGE ET PATRONNE DE NOYON

COMMENCEMENT DU VIIIe SIÈCLE.

Invoquée contre les Maladies contagieuses, la Sécheresse, la Pluie, l'Incendie, dans les Calamités publiques.



DEUX villages de Picardie, Boves et La Neuville-lez-Amiens, revendiquent l'honneur d'avoir vu naître *Godeberthe*. Quand elle eut atteint l'âge nubile, ses parents très nobles et très religieux, voulaient absolument la marier ; mais grâce à l'intervention de saint Eloy, elle put se consacrer, pour toujours à Jésus-Christ. Le roi Clotaire lui donna le palais de

Noyon, l'oratoire de Saint-Georges et deux métairies avec leurs revenus ; ce qui lui permit de fonder un monastère dans lequel elle brilla par ses austérités, ses vertus et aussi par le don des miracles que Dieu lui octroya largement. Une *peste* affreuse désolait la ville de Noyon. Elle invita le peuple à prier et à se convertir, et, après lui avoir prescrit un jeûne de trois jours, la contagion s'arrêta tout à coup. C'est là l'origine de *l'invocation contre les Maladies contagieuses. Celle contre l'Incendie* s'explique aussi facilement. Quelque temps après, un violent incendie éclata dans les environs de la Basilique Sainte-Marie : toutes les maisons voisines étaient en feu et on craignait que les flammes n'envahissent le saint édifice. *Godeberthe* était très souffrante ; néanmoins, elle se fit porter sur une chaise au foyer de *l'Incendie* où elle n'eut pas plutôt fait le signe de la croix que le feu s'arrêta.

Elle opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses, puis mourut le 11 avril au commencement du VIIIe siècle. Elle fut ensevelie. près de son monastère, dans l'oratoire de Saint-Georges, qui devait être remplacé par une église dédiée à la Sainte.

D'après l'Abbé Corblet, on a toujours invoqué *sainte Godeberthe* dans *les Calamités publiques, dans les Sécheresses et les Pluies excessives*. Il cite un fait éclatant qui s'est produit en 1866, la *Fièvre typhoïde* faisait d'affreux ravages ; trois cents personnes avaient été atteintes. A la sollicitation d'un notable de la paroisse qui avait perdu son fils, la châsse de *sainte Godeberthe* fut exposée et on commença une neuvaine de prières. le curé attesta qu'à partir de ce jour, 24 mai, pas un seul nouveau cas de *Fièvre typhoïde* ne fut constaté.

On conserve précieusement dans la cathédrale de Noyon la clochette dont notre Sainte se servait pour convoquer ses religieuses aux exercices de la communauté. D'après ses caractères archéologiques, elle paraîtrait remonter au VIIe siècle.

(*L'Abbé* SABATIER : *Saints de Beauvais*. — *L'Abbé* CORBLET : *Saints d'Amiens*).

DOUZE AVRIL

SAINT JULES 1er, PAPE

IVe SIÈCLE. — 352.

Patron des Vidangeurs.



ORSQUE *Jules* fut élu Pape, en 337, l'hérésie des Ariens avait fait de grands progrès. Plusieurs saints évêques qu'ils avaient obligés de quitter leurs sièges, et entr'autres Athanase, furent reçus à bras ouverts par le nouveau Pontife. Il condamna les Synodes de Tyr et d'Antioche réunis par eux pour abolir le Symbole de Nicée. Il assembla deux Conciles à Rome dans lesquels il proclama l'innocence des évêques exilés. A l'instigation de *Jules*, l'empereur d'Occident, Constant, obtint de son frère, Constance, empereur d'Orient et protecteur des Ariens, le rappel de saint Athanase sur son siège. *Jules* condamna la formule de foi hypocrite des Eusébiens , sectateurs d'Arius, au second Concile d'Antioche. Dans le second Concile de Sardique présidé par ses légats,

il fit adopter d'efficaces mesures pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique.

Il bâtit deux basiliques dans la ville de Rome, l'une auprès du Forum, l'autre sur la voie flaminienne. Il construisit trois cimetières. Il régla qu'un prêtre ne pourrait, à l'avenir, plaider que devant un juge ecclésiastique. Il prescrivit également qu'à l'ancienne hymne de glorification : *Gloria Patri et filio et spiritui sancto*, il serait ajouté : *Sicut erat in principio et nunc et semper et in sœcula sœculorum. Amen.*

Enfin, après avoir régné quinze ans, cinq mois et dix-sept jours, il rendit son âme à Dieu le 12 avril 352, et fut enterré dans le cimetière de Calépode. Le Père Cahier attribue à *Jules* le patronage des *Vidangeurs* de Paris sans en indiquer le motif (1).

(*Liber pontificalis. — Propre de Rome. — Petits Bollandistes*).

QUATORZE AVRIL

SAINT BERNARD D'ABBEVILLE, PREMIER ABBÉ DE TIRON

XII[e] SIÈCLE. — 1117.

Invoqué pour la Délivrance des Prisonniers. — Pour les Tourneurs.



ERNARD naquit dans la capitale du Ponthieu, vers l'an 1046. Il était issu d'une des plus anciennes et des premières familles de la province. Il quitta sa famille et son pays pour entrer au couvent de saint Cyprien, dans le Poitou, où il fit ses vœux. Les Moines de Saint-Savin, après la mort de leur Abbé, ayant voulu nommer *Bernard* à sa place, celui-ci, pour échapper à cette dignité, se hâta de prendre la fuite. D'après les conseils d'un saint ermite, Pierre des Etoiles, il vint trouver dans la forêt de Craon, en Anjou, le bienheureux Robert d'Arbrisselles, et il mena avec lui et quelques autres la vie d'Anachorète. Un de ces Anachorètes, nommé Pierre, lui apprit l'art de *tourner* et de façonner le bois. C'est là l'origine du patronage des *Tourneurs*. *Bernard*, pour ne pas être reconnu, avait pris le nom de Guillaume ; malgré cela, au bout de trois ans, les Moines de Saint-Savin finirent par le découvrir dans sa retraite. Alors Bernard alla se cacher dans l'île de Chaussée, près de Coutances. Pierre des Etoiles vint l'y trouver, lui apprit que les Moines de Saint-Savin avaient nommé un autre Abbé, et le ramena dans la solitude de Craon. Partout où Bernard s'arrêtait, il y répandait un parfum si suave de toutes les vertus chrétiennes ; il y opérait, par

(1) Après avoir pris minutieusement connaissance des actes de *Jules I*[er], il est bien difficile de déterminer l'origine de ce patronage. Dans une note du 1[er] volume, page 165 des *Gesta Pontificum Romanorum*..... par Palatius (4 volumes in-folio Venetiis 1687), il est dit que d'après le conseil de *Jules I*[er], l'empereur Constantin fonda une association composée de 950 membres pris dans les différentes professions, qui avait pour mission l'inhumation des morts. Les sociétaires étaient exempts d'impôts et de toutes charges légales. Ne serait-ce pas en souvenir de ces *Fossoyeurs*, qu'on aurait imaginé le patronage des *Vidangeurs* qui, eux aussi, creusent la terre à leur manière ? Je laisse cette question avec son point de doute. Ce patronage signalé par le Père Cahier me semble être relativement moderne. Il n'est pas indiqué dans *le Calendrier des Confréries* de Paris... publié au commencement du XVII[e] siècle et dédié à Louis XIII par un de ses aumôniers, ni dans *l'Almanach spirituel* de l'année 1755, publié également à Paris.

son humilité et sa vie austère, des merveilles si éclatantes, que sa nouvelle retraite fut bientôt connue de Raynaud, l'Abbé de Saint-Cyprien, qui parvint à ramener le Saint dans son premier couvent. Après la mort de Raynaud, *Bernard* fut élu Abbé de Saint-Cyprien. A cette époque, le Pape Urbain II convoquait à Poitiers un Concile de 140 prélats et faisait fulminer par ses Légats une excommunication contre Philippe Ier, roi de France, qui avait renvoyé sa femme légitime, Berthe de Hollande, pour vivre avec la femme du comte d'Anjou. Guillaume, duc d'Aquitaine, qui était coupable du même crime, résolut d'empêcher l'exécution de cette sentence, et fit maltraiter tous les prélats qui prirent la fuite. Bernard et Robert d'Arbrisselle, instituteur de l'ordre de Fontevrault, résistèrent seuls à la violence du duc et à la rébellion du Roi. Ils osèrent l'affronter, le réprimander, et lui ayant fait reconnaître sa faute, il fut relevé de l'excommunication.

Bernard eut à soutenir une nouvelle lutte : l'Abbaye de Cluny prétendit que le Monastère de Saint-Cyprien relevait de sa juridiction, et les Moines obtinrent du Pape Paschal II une sentence en leur faveur. *Bernard* alors fit le voyage de Rome ; il surmonta les plus grands obstacles, mais il parvint à se faire rendre pleine et entière justice par le Pape qui, reconnaissant en lui la direction de l'Esprit de Dieu, voulut l'élever aux plus hautes dignités. *Bernard* ne voulut rien accepter. De retour en France, il y rencontra de nouvelles difficultés qu'il n'avait pas prévues, et il retourna dans son île de la Chaussée. Rotrou, comte du Perche, lui abandonna une partie de la forêt de Tiron, et *Bernard* y fonda le couvent de la Sainte-Trinité qui, en moins de trois années, renfermait 500 religieux. La première messe y fut célébrée par Yves, évêque de Chartres, le jour de Pâques de l'année 1109. Tels furent les commencements de la réformation de l'ordre de saint Benoît de la congrégation de Tiron. Ses bons avis et ses charitables remontrances exercèrent l'influence la plus salutaire sur deux Rois de France. Le Roi Philippe Ier faisait mettre ordinairement dans ses patentes : *Regnante Jesu* (Jésus Régnant) et non *Regnante Philippo* (Philippe Régnant) ; son fils Louis VI, dit le Gros, à la prière de *Bernard*, se montra si zélé pour la conservation des droits ecclésiastiques qu'il mérita le titre glorieux de *Défenseur de l'Eglise*. *Bernard*, jusqu'à sa mort, opéra de nombreux miracles ; nous n'en citerons que deux seulement, qui démontrent suffisamment pourquoi il était invoqué par les *captifs*. Le comte de Rotrou, ayant été fait *prisonnier* par Robert, comte de Belême, se recommanda à ses prières. Le Saint lui prédit qu'il serait délivré et que Robert mourrait en prison. Ce qui fut réalisé ponctuellement. Saint Adjuteur, seigneur de Vernon, s'étant croisé, tomba entre les mains des Sarrasins, qui l'enfermèrent dans un *cachot* pour lui faire abjurer sa foi. Ayant imploré le secours de sainte Madeleine et de *saint Bernard de Tiron*, qui était mort depuis peu, et s'étant endormi, il fut transporté miraculeusement dans un bois, près de Vernon. L'Archevêque de Rouen fit une enquête sur ce fait, qui fut reconnu authentique par la déposition de cinq croisés, qui avaient mangé avec Adjuteur, la veille de son transport en Normandie.

Saint Bernard d'Abbeville mourut dans son abbaye de Tiron, au milieu de ses religieux, le 14 avril 1117, âgé d'environ 70 ans.

(SOUCHET. — LE PÈRE GIRY. — DU SAUSSAY. — PÉTIN.)

SAINT BENEZET, BERGER

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES PONTIFES D'AVIGNON

XII[e] SIÈCLE. — 1165-1184.

Patron des Bergers et des Frères Pontifes.

Benezet naquit dans le Vivarais (1). Il avait reçu le nom de Benoît et, à cause de sa petite taille, le peuple l'appelait *Benezet*, c'est-à-dire *petit Benoît*. Sa principale occupation était de faire paître les brebis de sa mère. Un jour qu'il était assis à côté de son troupeau (il avait alors douze ans), une éclipse de soleil eut lieu tout à coup, une voix céleste fit entendre par trois fois ces mots (2) :

J.-C. : « *Benedictule, fili mi, audi vocem Jesu Christi.* »

Ben. : « *Quis es tu, Domine, qui mecum loqueris ? vocem tuam audio ; sed te videre nequeo.* »

J.-C. : « *Audi ergo, Benedictule, et noli te expavescere : Ego sum Jesus Christus qui, solo verbo, creavi cœlum et terram, mare et omnia quæ in eis sunt.* »

Ben. : « *Domine, quid vis faciam ?* »

J.-C. : « *Ego volo ut dimittas oves matris tuæ quas custodis, quia es facturus mihi pontem super Rhodanum flumen.* »

Ben. : « *Domine, Rhodanum nescio, nec oves matris meæ relinquere audeo.* »

J.-C. : « *Nonne dixi tibi ut crederes ? Veni ergo audacter, quia faciam tibi regere oves tuas et dabo tibi socium qui conducet te usque ad Rhodanum.* »

Ben. : « *Domine, nihil habeo nisi tres obolos et quomodo faciam pontem sub Rhodanum ?* »

J.-C. : « *Bene, sicut ego docebo te.* »

J.-C. : « Benezet, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. »

Ben. : « Qui êtes-vous, Seigneur, qui me parlez ? J'entends votre voix, mais je ne puis vous voir. »

J.-C. : « Ecoute donc, Benezet, et n'aies pas peur : Je suis Jésus-Christ qui, d'un seul mot, ai créé le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. »

Ben. : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

J.-C. : « Je veux que tu renvoies les brebis de ta mère que tu gardes, parce que tu dois me bâtir un pont sur le Rhône. »

Ben. : « Seigneur, je ne connais pas le Rhône, et je n'ose pas abandonner le troupeau de ma mère. »

J.-C. : « Ne t'ai-je pas dit d'avoir confiance. Va donc sans crainte, je ferai garder tes brebis et je te donnerai un compagnon qui te conduira jusqu'au Rhône. »

Ben. : « Seigneur, je n'ai que trois oboles et comment pourrai-je faire un pont sur le Rhône ? »

J.-C. : « Bien, tu le feras comme je te l'enseignerai. »

L'enfant se met en marche. Un ange lui apparaît sous la figure d'un voyageur et lui dit, après l'avoir conduit jusqu'au Rhône, de faire part de sa mission à l'évêque d'Avignon. Il va le trouver à la cathédrale, au moment où il prêchait. Il l'interrompt pour lui annoncer que Jésus-Christ lui a donné l'ordre de bâtir un pont sur le Rhône. L'Evêque refuse de le croire. *Benezet* est saisi et lié par ordre du Prévôt, qui le prend pour un fou et veut le faire mettre en prison. Alors le Saint, pour les convaincre, charge sans effort sur ses épaules un énorme rocher, que trente hommes n'auraient pu soulever (3), et en fait la pierre fondamentale du pont. Ceci se passait en l'année 1177, où le pont fut commencé sous la direction du jeune berger, qui mourut en 1184, après

(1) Ou, ce qui serait peut-être plus probable, à Hermillon, petite commune à trois kilomètres de Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie).— (Dernière édition des *Petits Bollandistes*, t. IV, p. 394.)

(2) Tiré de Manuscrits authentiques des *Archives d'Avignon*. -- (*Bollandistes*, avril, 2[e] vol., p. 257.)

(3) *Saint Benezet* est le plus ordinairement représenté avec une roche sur son épaule.

qu'on eut achevé tout ce qui présentait l'exécution la plus difficile. Le corps du Saint fut inhumé dans la chapelle romane que l'on voit encore sur le fragment du merveilleux pont. Une grande partie du pont étant tombée en 1669, on retira son corps du cercueil, où il était resté parfaitement intact. Après de longs débats entre les cours de Rome et de Paris, il fut enfin déposé dans l'église des Célestins. Pendant la Révolution, cette église ayant été convertie en prison, les reliques furent dispersées, et la translation solennelle d'une grande partie n'eut lieu qu'en 1854, dans l'église de Saint-Didier. Le culte de saint Benezet a survécu à toutes les vicissitudes, et l'on trouve dans son office propre une oraison commençant ainsi :

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus qui, miro divi Benedictuli merito factoque sidereo pontis hujus stemmate urbem Avenionem perlustrare voluisti.....

ORAISON

Dieu tout puissant et éternel qui, par le mérite et l'œuvre également admirable de *saint Benezet*, avez voulu illustrer la ville d'Avignon par la gloire merveilleuse de ce pont..... (1).

D'après la *Revue des Sociétés savantes* (6e série, tome IV, p. 81), le Rhône enlevait les arches du pont de Lyon, au fur et à mesure qu'elles sortaient de l'eau. La lutte avec le fleuve dura six siècles. Il en fut seulement élevé un en 1182, par les Frères Pontifes (2).

Bien que *saint Benezet* ne fût pas le fondateur des Frères Pontifes d'Avignon, il fut le membre le plus illustre de cette confrérie de Moines ouvriers qui bâtirent le pont d'Avignon et celui du Saint-Esprit, deux œuvres colossales : l'une de vingt-deux arches, l'autre de vingt-six. Aussi son *patronage* des *Frères pontifes* s'explique tout naturellement. Il en est de même de celui *des Bergers*, qui est un souvenir de la première profession de *saint Benezet*.

(*Les Bollandistes*. — L'Abbé André. — *Les petits Bollandistes*.)

SAINT VALÉRIEN, EPOUX DE SAINTE CÉCILE, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — Vers 238.

Invoqué contre les Tempêtes.

Converti par son épouse sainte Cécile, il vécut avec elle dans la plus grande continence. Il fut martyrisé avec son frère Tiburce, qui avait embrassé la foi chrétienne. Immédiatement après son martyre, *un vent violent* s'éleva et l'officier Maxime, qui l'avait conduit au supplice avec ses deux compagnons, se convertit. C'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre *les orages* (3).

(Henri Alt. — *Di Die heiligenbilder*. — Berlin, 1845.)

---

(1) *Bulletin du Comité de la langue*, etc., vol. III, 1855-1856, p. 368.

(2) Bâtisseurs de ponts.

(3) Dicton picard sur *saint Valérien : Saint Valérien, c'est tin patron* (c'est ton patron), à cause de la ressemblance de *Valérien* avec *vaurien*.

SAINT ARDALION, COMÉDIEN, MARTYR

IVe SIÈCLE. — 309.

Patron des Comédiens.

Ardalion était *comédien* sous l'empereur Maximin. Dans les parades qu'il débitait devant le public, il tournait souvent en dérision les interrogatoires et les tortures des Chrétiens. Un jour, il feignit d'être un martyr combattant pour le Christ, et les spectateurs applaudissaient à son courage, au milieu des tortures qu'était censé lui faire souffrir celui qui représentait le personnage du Tyran ; mais subitement il réclama le silence ; il venait d'être touché par une grâce soudaine ; et se tournant vers le peuple, il lui dit : « Ne croyez pas que je joue ici la comédie ; je « suis un vrai soldat du Christ ; je suis Chrétien. » Le Préfet tenta aussitôt vainement d'obtenir de lui la rétractation de cette profession de foi ; ne pouvant réussir, il le fit jeter au milieu d'un bûcher enflammé. Il subit ainsi le martyre le 14 avril 309. *Les Comédiens* devaient naturellement le choisir pour *patron.*

(*Menologium græcorum*, 17 avril.)

QUINZE AVRIL

SAINT PIERRE GONZALÈS (vulgo SAINT TELME, ELME)
DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

XIIIe SIÈCLE. — 1190-1248.

Patron des Navigateurs et des Marins. — Invoqué contre les Tremblements de terre.



GONZALÈS appartenait à une noble famille d'Astorga. Il avait été élevé par son oncle, évêque du diocèse, qui, malgré sa jeunesse, le nomma doyen du chapitre. *Gonzalès*, tout fier de cette dignité, désira en prendre possession le jour de Noël, et, à cet effet, il voulut faire le tour de la ville, monté sur un cheval magnifiquement caparaçonné ; mais, arrivé dans un des quartiers les plus populeux, sa monture fit un faux pas et le précipita dans une mare boueuse au milieu des huées de la populace. Cette aventure le fit réfléchir et porta un coup terrible à son orgueil, aussi bientôt, voulant rompre avec les vanités de ce monde, il entra chez les Dominicains de Palencia. Là, il se fit une telle réputation par sa science, par la sainteté de sa vie, par la puissance de sa parole et par l'apostolat qu'il exerçait autour de lui, que le roi Ferdinand III voulut l'avoir à sa cour, pensant que ses prières et ses conseils lui seraient très utiles au milieu de la guerre qu'il faisait, en ce moment, aux Sarrasins pour les chasser d'Espagne. Dans cette cour, *Gonzalès* menait une vie très austère, et quelques courtisans, pour faire échec à sa vertu, lui suscitèrent une courtisane effrontée qui, s'étant introduite dans sa chambre, essaya de le séduire. *Gonzalès*, pour toute réponse, passa dans la chambre voisine ; puis, revenant auprès d'elle : « Venez maintenant, lui dit-il, en ouvrant la porte, nous nous reposerons au milieu de ces

flammes », et, au même instant, elle le vit étendre sa chape sur un grand bûcher et se coucher lui-même sur des charbons ardents sans en ressentir la moindre douleur. Elle se garda bien de répondre à son invitation ; mais, touchée subitement par l'éclat de ce miracle, elle se précipita aux pieds du Saint, accusa ses torts et embrassa désormais une vie meilleure à laquelle furent entraînés ceux qui l'avaient si mal conseillée.

Gonzalès quitta la cour aussitôt qu'il lui fut possible, pour continuer son apostolat. Il parcourait les montagnes, les lieux les plus inaccessibles. pour ramener des âmes à Dieu, et il obtint surtout de grands fruits dans le diocèse de Tuy et de Compostelle. Prêchant dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, il lui fut révélé que son heure était proche, et il rendit son âme à Dieu le jour de Pâques en 1240 selon certains et en 1242 selon d'autres.

Gonzalès aimait beaucoup les *Marins* ; il allait les chercher sur leurs vaisseaux pour les convertir. Plusieurs faits cités par les Bollandistes prouvent qu'il avait un pouvoir incontestable sur les éléments.

Un jour, il était à Bayonne, enseignant la divine parole au milieu de la campagne, l'air s'obscurcit tout à coup et ses auditeurs se disposaient à se réfugier dans la ville ; quand il leur commanda de s'arrêter, leur promettant que cet orage ne les toucherait pas. Ce qui s'exécuta à la lettre, tandis que le tonnerre éclatait, avec un bruit épouvantable dans tous les environs.

Une autre fois, un marin, en montant au mât d'un vaisseau, fut précipité dans la mer par un vent violent. Comme il invoquait *Saint Pierre de Gonzalès*, il aperçut, tout à coup, le serviteur de Dieu en costume de Dominicain, qui lui dit : « Me voici, mon fils, ne craignez rien », et aussitôt il se sentit soulevé par la main de son protecteur qui le réintégra sain et sauf dans son navire. Depuis un temps immémorial, les Marins de l'Océan affirment avoir vu, maintes et maintes fois au milieu de la tempête, *saint Gonzalès*, au sommet du mât ou à l'extrémité des vergues, tenant une chandelle de couleur verte allumée dans sa main, et, immédiatement après, la mer redevenait calme. Aussi *saint Gonzalès*, en sa qualité de *patron de la Marine*, est représenté marchant sur les eaux et dans tenant ses mains une *flamme* qui désigne *le feu Saint-Elme* que l'on voit également au sommet des mâts ou à l'extrémité des vergues, et dont l'apparition est toujours de bon augure sur mer.

Les Marins d'Espagne ont formé des confréries de Saint-Gonzalès, dont les membres portent des cierges rayés de vert en mémoire de l'apparition citée plus haut. Ils répètent souvent ce très vieux refrain :

Senor san Pedro Gonzalez
De Navegantes Piloto
Libra nos de tierremoto
Y defiende nos de males.

Monsieur Saint-Pierre de Gonzalès, pilote des *Navigateurs*, délivrez nous des *Tremblements de terre* et préservez nous de tous maux.

Voici également un verset d'un cantique castillan (*Gozos*) :

Meritos tan relevantes
Os tienen acreditado
Por singular abogado
De todos los NAVEGANTES

Vos mérites éclatants vous ont accrédité comme le protecteur spécial de tous les *Navigateurs*.

Dans le supplément du *Bréviaire espagnol* (Malines 1847), on trouve cet *Oremus* :

OREMUS

Deus qui in maris periculis constitutis Beati Petri opem singularem ostendis, ejus nobis intercessione concede : ut in hujus vitæ procellis tuæ gratiæ lumen semper affulgeat, quo æternæ salutis portum invenire valeamus, per Dominum, etc.

PRIONS

Dieu qui offrit à ceux qui sont exposés aux périls de la mer la protection toute spéciale du Bienheureux Pierre, accordez-nous, par son intercession, qu'au milieu des orages de cette vie, brille toujours à nos yeux la lumière de la grâce, à l'aide de laquelle nous pourrons arriver au port du salut éternel. Par le Seigneur, etc.

Enfin, dans le calendrier de Sarragosse, pour l'année 1876, le nom de *saint Gonzalès* est accompagné de cette qualification, au 14 avril 1876 :

Abogado contra los peligros del mar.

Avocat contre *les périls de la mer.*

Maintenant, quelle est l'origine de ce nom de *saint Elme* ou *Telme* attribué à *saint Gonzalès ?* Ce nom n'est autre que celui de saint Erasme, martyrisé en 301 et qui est invoqué par les matelots de la Méditerranée *contre les tempêtes et les autres dangers de la mer.* D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, ce Saint, surtout en Italie, en Sicile, en Espagne et en Portugal, est appelé, par corruption, *saint Elme, saint Elmo, saint Ermo, saint Erasmo.* Ces deux Saints, également favorables aux *marins*, sont souvent confondus l'un avec l'autre. Ce nom de *saint Elme* a été également donné au météore lumineux signalé plus haut, que les marins saluent toujours avec joie comme l'indice du beau temps.

(*Bollandistes.* — La Mère de Blémur. — *Petits Bollandistes.*)

SAINT PATERN, PREMIER ÉVÊQUE DE VANNES

FIN DU Ve SIÈCLE.

Invoqué pour la Pluie.

Patern naquit dans la Bretagne Armorique d'une famille noble. Ayant embrassé la vie religieuse, il avait suivi des moines qui allaient s'établir dans la Grande-Bretagne. De là il se rendit en Hybernie, où il parvint à rétablir la concorde entre deux Rois de l'île, divisés depuis longtemps par une haine invétérée. Puis, après avoir visité ses Frères de la Grande-Bretagne, il revint en Armorique. A cette époque, Conan-Méréadoc, roi des Bretons, fondait l'église de Vannes, et comme les vertus et le nom de *Patern* étaient dans toutes les bouches, il voulut que notre saint religieux prît possession du nouvel évêché. Après avoir édifié tout son diocèse par ses austérités, *Patern*, à la suite de difficultés suscitées par ceux qu'il avait comblés de bienfaits, prit le parti de se retirer en France, où il mourut saintement vers la fin du Ve siècle.

Après la mort de *saint Patern*, pendant trois années consécutives, il ne tomba ni rosée ni pluie dans la Basse-Bretagne, et cette province était désolée par une affreuse famine. Les habitants se rappelèrent alors tous les mauvais procédés, les injures et les ingratitudes odieuses qui avaient obligé saint Patern à se réfugier au loin. Ils se convertirent, reconnurent leurs torts et vinrent en France, espérant pouvoir rapporter honorablement avec eux quelques-unes de ses reliques; mais, malgré tous leurs efforts réunis, il leur parut impossible de soulever un des os qui leur fut octroyé : ils ne savaient plus que faire, quand un gentilhomme de Vannes, qui était avec eux, s'écria : « Pendant qu'il

« vivait, *saint Patern* m'a souvent demandé, pour bâtir une église, une « terre que je lui ai refusée ; je la lui concède aujourd'hui, après sa « mort, et je le prie de vouloir bien accéder à notre requête. » Il avait à peine terminé que l'os devenu léger était facilement soulevé de terre, placé sur une litière richement parée et transporté en Bretagne, où l'on éleva une belle église à saint Patern. Les Bollandistes, d'après la Légende du Bréviaire de Vannes, ajoutent que, pendant le trajet, « *l'air se liquéfia en rosées et en pluies douces et fertiles, et que la même faveur se perpétue de nos jours par l'intercession de saint Patern, pieusement invoqué, quand les campagnes sont désolées par une chaleur brûlante et une sécheresse excessive.*

(*Les Bollandistes.* — ALBERT LEGRAND. — *Petits Bollandistes.*)

V. CÉSAR DE BUS

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

XVI[e] et XVII[e] SIÈCLE. — 1544-1607

Invoqué contre les catarrhes des yeux.

César naquit à Cavaillon, ville épiscopale du Comtat-Venaissin. Son père et sa mère étaient recommandables par leur piété et par leur noblesse. Dès sa jeunesse la plus tendre, il s'appliquait aux jeûnes et aux mortifications. Il était entré dans la Compagnie des Pénitents noirs, dont il se plaisait à orner et à embellir la chapelle. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans les troupes destinées à combattre les Hérétiques, sous les ordres du comte de Tende, lieutenant pour le Roi, en Provence. Après la pacification, il mit bas les armes et revint à Cavaillon, sans avoir perdu au service une seule de ses habitudes vertueuses. Il se préparait de nouveau à prendre part au siège de La Rochelle, sur un vaisseau commandé par son frère, quand il tomba malade. Sa convalescence fut suivie d'un voyage à Paris. Cette grande ville, disent les Bollandistes, qui *n'est pas moins le tronc du vice que la capitale du royaume*, eut sur lui une fâcheuse influence ; la fréquentation de quelques libertins lui fit oublier ses devoirs de chrétiens ; il se livra tout entier aux plaisirs du monde. Il ne revint à Cavaillon que trois années après, pour y voir mourir son père et son oncle, chanoine de Salon, qui lui avait abandonné ses bénéfices. A cette époque, on avait la coutume déplorable de voir des Gentilshommes jouir des biens de l'Eglise, comme s'ils avaient rempli les fonctions auxquelles ces biens étaient attachés. *César* continua-t-il sa vie oisive et dissipée, au grand scandale des gens du pays ; mais Dieu mit sur sa route deux personnes de modeste condition, qui entreprirent sa conversion soit par leurs prières, soit par leurs remontrances. L'une était une bonne veuve de la campagne, qui était venue s'établir à Cavaillon ; l'autre était un simple clerc, du nom de Guyot, qni servait de sacristain dans une église de la ville. Pendant un certain temps, *César* se moqua de l'apostolat qu'on voulait exercer à son égard ; mais un jour la veuve Antoinette parvint à lui faire accepter *la vie des Saints*, dont la lecture l'impressionna vivement. Il commença à faire de sérieuses réflexions sur sa vie passée et s'enfuit à Avignon pour éviter ses compagnons de débauche ; puis il fit sa confession générale

et gagna le jubilé. De retour à Cavaillon, il se montra publiquement serviteur de Jésus-Christ. Un jour, comme il priait dans l'église de cette ville, Louis Guyot, le sacristain, vint tout à coup lui présenter un cierge pour accompagner le Saint-Sacrement qu'on allait porter à un malade. *César* portait encore son habit de cour, l'épée au côté, une plume sur la tête. Pendant l'espace d'une seconde, il pensa aux railleries de ses anciens compagnons, qui étaient en grand nombre à Cavaillon ; puis, saisissant courageusement le cierge, il traversa les rues de la ville, à côté du petit clerc qui précédait le prêtre.

A partir de ce jour, il n'eut plus qu'une idée, celle d'embrasser l'état ecclésiastique ; pendant quelques mois il étudia le latin qu'il avait complétement oublié et fit de grands et rapides progrès en théologie ; il put dès lors recevoir la prêtrise et il s'appliqua avec ardeur à la prédication, aux confessions et à tous les exercices spirituels qui sauvent les âmes. Un de ses premiers actes fut de travailler à la réforme des Religieuses Bénédictines de Cavaillon. La lecture qu'il fit du Catéchisme du Concile de Trente lui fit concevoir le dessein d'établir une congrégation de prêtres et de clercs dont la fonction fût d'enseigner la doctrine chrétienne. Cette congrégation fut confirmée l'an 1597, par le Pape Clément VIII. Dieu, pour éprouver sa patience, permit qu'il *fût privé de la vue*, à l'âge de quarante-neuf ans, par suite *d'un catarrhe* qui lui causait des douleurs affreuses, dont il ne fut délivré que dix-huit mois avant sa mort, ce qui explique suffisamment *l'invocation pour les maladies d'yeux*, signalée par Théophile Raynaud (1).

Ce fut *César de Bus* qui établit les Ursulines en France, pour l'éducation des jeunes filles. M. de Bérulle vint aussi le consulter sur la fondation qu'il méditait de la Congrégation de l'Oratoire.

Outre la privation de la vue, *César* dans les derniers temps de sa vie, était devenu hydropique. Le dimanche de la Passion de l'année 1607 il demanda le Viatique et l'Extrême-Onction, et mourut le jour de Pâques suivant, 15 avril. La cause de sa béatification se poursuit encore de nos jours.

(HÉLIOT. — GODESCARD. — *Les Petits Bollandistes.*)

SEIZE AVRIL

SAINT DROGON OU DRUON, RECLUS

XIIe SIÈCLE. — 1118-1189.

Patron des Bergers, des Pâtres. — Invoqué pour les Femmes en couches, les Brebis, les Troupeaux, contre la Gravelle, la Pierre, les Hernies, les Foulures des membres, la Surdi-Mutité.

Un manuscrit du XVe siècle, numéro seize de la bibliothèque de Lille, parle ainsi de la naissance de saint Druon : « Sa « mère étant morte pendant son accouchement, il fallut « l'ouvrir pour avoir le nouveau-né. » C'est là l'origine de *l'invocation* qui lui est adressée *pour les Femmes en couches*. Il avait perdu son père quelque temps avant, et de cette façon il n'eut point le bonheur de connaître ses parents.

(1) *Hagiologium Lugdunense*, p. 512.

Il était né au village d'Epinoy, aujourd'hui Carvin-Epinoy, qui appartenait alors au diocèse de Tournay et qui fait partie actuellement du diocèse d'Arras. L'isolement dans lequel il se trouva fit sur lui une vive impression, et, ne pouvant se consoler d'avoir été la cause de la mort de sa mère, il abandonna son pays et ses richesses, et, après divers pèlerinages, il s'arrêta à Sebourg, en Hainaut, à deux lieues de Valenciennes et environ à treize lieues d'Epinoy, sa patrie. Là, il se loua en qualité de *Berger* chez une dame pieuse, Elisabeth Haire ; tout en gardant ses troupeaux, il se livrait à l'oraison avec un grand recueillement, et, pour pouvoir approcher de la Sainte Table, il obtint, à force de bonnes prières, de faire garder son troupeau par un Ange, pendant qu'il se rendrait à l'église voisine pour entendre la messe. La tradition de ce fait miraculeux s'est conservée dans le pays, et l'on dit encore aujourd'hui, quand on se trouve en présence d'affaires pressantes : « *Je ne puis pas*, comme *saint Druon*, *être dans deux lieux à la fois.* » Un autre dicton picard s'exprime ainsi : « *Etre comme saint* « *Druon aux camps et à la ville.* »

Cette profession, exercée par saint Druon pendant six années, l'a fait choisir comme *patron des Bergers* et *des Pâtres*, et a donné l'idée de l'invoquer *pour les Brebis* et *pour les Troupeaux*.

Af[illegible] livrer à une pénitence plus rigoureuse, *Druon* entreprit plusieurs pèlerinages de dévotion et entr'autres celui de Rome dont il fit neuf fois le voyage. Une hernie très douloureuse le força d'interrompre ses pérégrinations, et il revint à Sebourg où il se fit bâtir une petite cellule à côté de l'église ; il y vécut en reclus pendant quarante années. Quand il mourut, ses parents demandèrent son corps aux habitants de Sebourg ; mais le charriot, chargé de le transporter, devint immobile et le corps si pesant, qu'on fut obligé de le reporter dans l'église de Sebourg et de l'inhumer dans le tombeau qui lui avait été préparé. L'invocation *contre les Hernies* s'explique par l'affection dont il eut à souffrir si longtemps, et aussi par les nombreuses guérisons opérées par son intercession et relatées dans les Bollandistes.

Le manuscrit de Lille cité plus haut s'exprime ainsi sur le recours à saint Druon, contre *la Pierre* et *la Gravelle* : « *Saint Druon* guarissait de « *Pierres*, de *Gravelle*, de *Desrontures* (hernies). » Comme exemple il cite : « *ung Comte de Hainau qui y* (à son tombeau) *vint moult entichiè de* « *Maladie et se fit contrepreser*, *et devint son pélerin toute sa vie, et là fit une* « *espasse en grant dévotion et jeta quatre pierres jumelles aussi grosses* « *chascune que une nois de bois, et che vit-on tout à plain*, *et si donna un* « *drap d'or.* » Les Bollandistes citent plusieurs autres guérisons de *cette même affection* obtenues à son tombeau. Ils parlent également d'une femme de la paroisse de Sebourg qui, depuis longues années, *avait eu le bras cassé* et en souffrait beaucoup sans espoir de guérison. Mais une large fissure s'étant faite aux parois du tombeau, par suite de détériorations, cette femme profita de cette circonstance pour y introduire son bras malade ; puis, immédiatement avec son autre bras, elle le retira parfaitement guéri. Ce qui explique *l'invocation contre les fractures des membres*. Quant à l'autre invocation contre la *Surdi-Mutité* indiquée par le Père Cahier qui n'en fait pas connaître la source, je n'ai rien trouvé qui puisse en donner une explication plausible.

Au diocèse d'Amiens, où dans plusieurs paroisses on adresse, à saint

Drogon, les invocations signalées plus haut et où se trouve la chapelle de Cotteuchy dont les murs sont ornés d'un grand nombre de *calculs*, on dénature parfois son nom en l'appelant *Cendrillon* (1).

A Sebourg, on conserve encore précieusement les souvenirs du Saint. Outre une *fontaine de saint Druon* dans laquelle, d'après la tradition, il faisait boire son troupeau, on voit encore sur le *chemin de saint Druon* une croix qui marque le lieu où les parents du Saint, venus d'Epinoy pour emporter son corps, furent, comme il a été expliqué plus haut, obligés de le rendre aux habitants de Sebourg ; dans l'église on voit son tombeau au-dessus duquel est placée la châsse contenant ses reliques. Enfin, dans un enfoncement de cette église, se trouve la *cabane de saint Druon* qui rappelle la petite cellule dans laquelle il vécut pendant quarante ans. C'est là où les pèlerins vont surtout le prier le jour de sa fête et le dimanche de la Trinité.

(MOLANUS. — *Les Bollandistes.* — *Les Petits Bollandistes*).

SAINT JOACHIM DE SIENNE, DE L'ORDRE DES SERVITES

XIIIe et XIVe SIÈCLE. — 1305.

Invoqué contre l'Epilepsie.

Joachim, issu de la noble famille de Pelacani, entra malgré ses parents dans l'ordre des Servites de la Bienheureuse Vierge Marie, à l'âge de quatorze ans.

Il unissait l'amour de Dieu à celui de son prochain, et il guérit miraculeusement un malade atteint d'Epilepsie, après avoir demandé à Dieu de lui transférer cette infirmité, dont il fut affligé effectivement jusqu'à sa mort. Des miracles éclatants firent comprendre combien la charité de ce bon serviteur était agréable à Dieu. A Arezzo, pendant qu'il servait la messe, comme il était précipité à terre par la violence du mal dont il souffrait, le cierge qu'il tenait à la main resta suspendu en l'air sans s'éteindre. De retour à Sienne, ayant renversé à la suite d'une autre chute une table couverte de mets, aucun objet, néanmoins, ne fut brisé ni dérangé de la place qu'il occupait. Dans son ardeur de souffrir pour le prochain, il demanda à Dieu de lui donner une autre maladie qu'il acceptait pour les pécheurs, il en eut une horrible, sa chair était dévorée par les vers qu'elle engendrait elle-même. Enfin, comme il avait prié Dieu de le faire mourir le jour où Jésus-Christ fut attaché à la croix, et qu'il s'était approché de la Sainte Table, le jeudi saint, il rendit son âme à son créateur le lendemain, vendredi, pendant qu'au chœur il chantait la Passion de Notre Seigneur, juste au moment où il venait de prononcer ces paroles : *Et inclinata capite tradidit spiritum* (2).

(*Tiré de son office dont la lecture dans tout l'ordre est autorisée par un indult de Paul V.*)

---

(1) *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, tome IV, page 232.
(2) Et baissant la tête il rendit l'esprit. (Traduction de GUERANGER.)

SAINT MAGNE, COMTE DES ISLES ORCADES

x^e et xie siècle. — 1106.

Patron des Poissonniers.

Le Comté des Orcades avait été transmis à *Magne* par son père. Encore enfant, le Saint avait mené une vie réellement exemplaire ; mais à l'âge d'adulte, il avait commis plusieurs crimes ; plus tard, néanmoins, il s'était converti et, par esprit de pénitence, il avait vécu dix ans dans la continence avec sa femme. Un jour qu'il venait de s'approcher de la Sainte Table, son oncle Hakon, dans le but de s'approprier le Comté, le fit jeter hors de l'église et frapper de deux coups de hache dans le crâne. Comme la population des Orcades est peu considérable et que les habitants des îles qui font de *la pêche* leur principale occupation n'ont pas beaucoup de saints nationaux à prendre pour leur patron, il était tout naturel qu'ils choisissent *saint Magne*, leur ancien Comte.

(*Tiré des Hymnes de son office publiés par les Bollandistes*).

SAINTE ENGRACE, ENGRACIE (ENCRATIS, ENCRATIA, ENCRASTIDES) VIERGE, MARTYRE A SARRAGOSSE

ive siècle. — 303.

Invoquée contre le Mal de Tête.

Sainte Engrace était fille d'un prince chrétien de Portugal. Ayant été demandée en mariage par un Duc de la Gaule Narbonnaise, son père la confia à un de ses oncles qui partit avec dix-huit gentilshommes pour lui servir d'escorte. Arrivée à Sarragosse, *Engrace,* ayant appris que le gouverneur Dacien recherchait les chrétiens pour les persécuter et les faire mourir, se présenta devant lui avec toute sa suite et lui reprocha sa cruauté , après lui avoir déclaré qu'ils étaient tous chrétiens. Dacien les fit saisir et battre de verges ; puis, pour les effrayer, il ordonna d'attacher *Engrace* à la queue d'un cheval et de la traîner dans toute la ville. Le lendemain on lui déchira la peau avec des ongles d'acier, on mit ses entrailles à nu ; puis on lui coupa la mamelle gauche et enfin on lui enfonça *dans le front un clou* qui, d'après Ribadaneira, acheva d'être la couronne de son martyre. Quant aux dix-huit gentilshommes, Dacien leur fit trancher la tête hors de la ville.

Le culte de *sainte Engrace* est très répandu en Portugal, en Espagne, dans la Catalogne et même dans les Pyrénées françaises..

En tête du cantique cantalan (*Goigs*) qui lui est dédié et dont nous donnons une strophe, elle est qualifiée d'*Advocada per mal de cap* (*Avocate* pour le *Mal de tête*).

Perso en vos tot mala sup *Trobar remen promtament* *Y entre tots principalment* *Losque tenen* MAL DE CAP *Vos los curan cuy da dasa* *De* AQUEST MAL CAPITAL.	En vous, tout malade trouve un remède promptement mais pour *le Mal de tête* plus spécialement. Vous guérissez soigneusement ce mal capital.

C'est évidemment le *clou enfoncé dans le front* qui est l'origine de cette invocation.

(Ribadaneira).

SAINT THURIBE, ÉVÊQUE DU MANS

IIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Yeux.

Thuribe était romain et fut envoyé en France avec saint Julien évêque du Mans, par le Souverain Pontife. Après la mort de *Julien*, il fut appelé à occuper son siège et devint le second apôtre de la province. Il déploya beaucoup d'énergie contre les Idolâtres et les Ariens. Comme il avait converti une grande dame, nommée Savine, dont le mari était un des plus endurcis d'entre les gentils, Calanus, (tel était son nom), sachant que sa femme avait embrassé le Christianisme, se faufila un jour, par curiosité, dans la maison de Dieu pour voir ce qui se passait dans les assemblées des chrétiens. Mais, lorsque *Thuribe* eut chanté l'Oraison et que le peuple eut répondu : *Amen*, Calanus devint tout à coup sourd et *aveugle* et se hâta de se faire ramener chez lui. L'intercession seule de Thuribe eut assez de pouvoir pour lui faire restituer *la vue* et l'ouïe. Il fut tellement impressionné par cet événement qu'il voulut lui-même être initié à la doctrine du salut, et qu'il fit une donation entière de ses biens à la cathédrale du Mans.

Une autre fois, un sieur Jules ayant été frappé de cécité, à cause de ses péchés, et témoignant le désir de revenir à résipiscence, le Saint pria pour lui et *la vue* lui fut rendue.

Un prêtre de la ville du Mans lui présenta sa servante *aveugle-née*, qu'il ne pouvait conserver parce qu'il était devenu pauvre. *Thuribe* l'engagea avec beaucoup de douceur à prier pour elle, parce qu'étant ministre de Dieu, il était de son ministère de procurer le salut des autres. Ce bon prêtre s'étant mis en oraison, et *Thuribe* ayant imprimé le signe de la croix *sur les yeux de la femme*, elle put contempler la *lumière* pour la première fois.

Enfin, pendant qu'il travaillait à la conversion des Idolâtres, il s'arrêta au village d'Aciacus (Assé-le-Béranger). Comme les habitants souffraient beaucoup par la disette d'eau, ils conjurèrent le Saint de leur venir en aide, et, effectivement, après qu'il se fût mis en prière, ils virent jaillir une source des plus abondantes dans laquelle les pèlerins viennent se *laver les yeux* pour obtenir leur guérison.

L'invocation pour les yeux est donc suffisamment justifiée. Suivant une tradition, *saint Thuribe* mourut tranquillement sur les bords de la Sarthe à une demi-journée du Mans, et, d'après une autre, il aurait subi le martyre, grièvement blessé à coups de pierres par des infidèles qu'il s'efforçait d'arracher à leurs erreurs.

(*Les Bollandistes.* — La Mère de Blémur. — *Les Petits Bollandistes*).

DIX-SEPT AVRIL

SAINT DONAN (DONANUS) ABBÉ EN ECOSSE

XI[e] SIÈCLE. — 1064.

Invoqué contre la Fièvre et les Ecrouelles (1).



ENTRE toutes les vertus qui illustrèrent *Donan*, abbé en Ecosse, l'humilité l'emportait sur toutes les autres. Aussi, aucune voix n'était plus agréable à son oreille que celle qui le réprimandait et lui faisait connaître ses défauts. On ne sait presque rien de ses actes, si ce n'est que Duncan, roi d'Ecosse, l'avait en grande vénération, et que son bâton avait le privilège de guérir *la Fièvre* et *les Ecrouelles*. Ce bâton fut détruit par les hérétiques.

(*Bollandistes*, 17 avril.)

SAINT GÉBUIN vulgo SAINT JUBIN (GEBUINUS, GIBUINUS, JUBINUS)

ARCHEVÊQUE DE LYON, MORT EN 1087

XI[e] SIÈCLE.

Invoqué contre la Maladie de la Pierre.

Le jeune Jubin, fils de Hugues III comte de Dijon, étant archidiacre de l'évêque de Langres, Raynaud de Bas, fut amené par ce prélat à Autun pour l'élection d'un archevêque de Lyon, et il fut élu à ce poste éminent malgré sa confusion et l'opposition qu'il fit pour se soustraire à l'élévation inattendue à laquelle il était appelé.

Il établit, à Lyon, à la Platière, les chanoines réguliers de *Saint-Vuf*, mais étant atteint par la douloureuse maladie de la pierre, il ne fut pas longtemps à la tête du clergé ; sa mort fut signalée par tant de miracles et de guérisons inespérées, que le peuple continua à conduire les malades à son tombeau dans l'église de Saint-Irénée, où un autel lui était dédié et avait échappé au saccage fait dans cette église par les calvinistes, en 1562. En 1824, le tombeau fut ouvert, un bras fut transporté à la communauté Saint-Michel, à Lyon ; l'autre bras, son anneau, sa croix, après avoir été portés en procession à l'église métropolitaine de Saint-Jean, furent apportés à Saint-Irénée, dans un tombeau de marbre blanc où encore aujourd'hui de nombreuses guérisons sont obtenues par ceux qui vont pieusement les réclamer en pèlerinage.

(1) *Morbus Regius* (mal royal) ainsi appelé, parce que les rois de France avaient le pouvoir de le guérir.

DIX-HUIT AVRIL

SAINTE AYE (AIA)

VII[e] et VIII[e] SIÈCLE. — 707.

Invoquée dans les Procès.



YE appartenait à une noble famille du Hainaut et avait épousé un grand seigneur de la cour de Lorraine, appelé Hidulphe. On ne connaît presque rien des actes de ces deux époux qui vécurent dans une continence parfaite. On sait seulement qu'au moment où saint Hidulphe se retirait au monastère de Lobbes, *sainte Aye* vint aussi, de son côté, terminer ses jours dans la communauté de Châteaulieu (Mons), auprès de sainte Vaudra, sa parente. On croit qu'elle mourut la même année que saint Hidulphe, en 707. Après sa mort, des contestations s'élevèrent à l'occasion d'une donation qu'elle avait faite à l'église de Mons (Hainaut). Après *un procès assez long*, le différent se termina par la déclaration que fit *sainte Aye* du fond de son tombeau, en présence des deux parties, déclaration par laquelle elle confirmait et sanctionnait la donation faite de son vivant . Elle fut donc depuis invoquée, soit dans les *causes justes livrées à l'incertitude d'une instruction judiciaire ou qui périclitent à la suite de débats trop prolongés ; soit lorsque des pièces nécessaires, pour établir la conviction des juges, ont été malheureusement égarées ou frauduleusement soustraites, sans qu'elles puissent être recouvrées par aucun secours des hommes.*

Les Bollandistes donnent plusieurs exemples de ce dernier privilège accordé à *sainte Aye.*

Un habitant de la ville de Mons allait perdre un procès à défaut d'une pièce qu'il avait vainement cherchée dans tous les meubles, lorsqu'il promit de faire dire, au sanctuaire de *sainte Aye*, huit messes consécutives. Son attente ne fut pas longue ; car on la retrouva aussitôt dans une table, dans laquelle on n'avait jamais pensé à faire des recherches.

Une autre fois, dans les mêmes circonstances, après la formation d'un vœu qui devait être accompli dans le même sanctuaire, on vit entrer dans la maison un petit enfant qui portait en chantant, au bout d'un bâton en forme de drapeau, la pièce tant désirée.

(*Les Bollandistes.* — MOLANUS).

SAINT URSMAR ABBÉ DE LOBBES

VII[e] et VIII[e] SIÈCLE. — 644-713.

Invoqué contre les Maux de dents, les Rats, la Fièvre, les Possessions du Démon, dans la Faiblesse des reins des Enfants.

Ursmar, né à Flogon, près d'Avesnes, étudia sous saint Laudelin, qui le fit élever à la prêtrise et nommer abbé à sa place, lorsqu'il se retira dans une solitude. Le zèle d'Ursmar ne se borna pas à gouverner son monastère de Lobbes, il étendit son apostolat dans les diocèses de Cambrai, Arras, Tournay, Noyon, Thérouanne, Laon, Metz, Cologne, Trèves et Maëstricht.

Après avoir atteint une extrême vieillesse, il termina, à Lobbes, en 1713, une vie qui brilla par les vertus les plus austères et par les miracles les plus éclatants.

Il est invoqué *contre les Maux de dents*. Lui-même en souffrit pendant neuf années consécutives.

Quant *au recours* qui lui est adressé *contre les Rats*, il s'appuie sur un récit qui se trouve dans les Bollandistes :

Une multitude de Rats dévastait les campagnes en coupant les racines des céréales : d'un commun accord, on résolut de porter en procession les reliques de *saint Ursmar* à travers la région ravagée : en très peu de jours, le fléau cessa entièrement, et le pays n'en fut plus affligé.

Saint Ursmar était également très puissant *contre la Fièvre*, comme l'indique un autre passage des Bollandistes :

Une religieuse du monastère de Sainte-Aldegonde était dans un tel état de langueur, que tous ceux qui la voyaient désespéraient de sa vie. Ayant appris qu'*Ursmar* arrivait dans le pays, elle demanda à le voir. *Le Saint*, acquiesçant à ce désir, éleva la main, et, après qu'il eût simplement fait, sur elle, le signe de la croix, *la Fièvre* cessa pour ne plus revenir. Il y a, dans le village de Flogon, une chapelle dédiée au Saint, qu'on croit avoir été bâtie sur l'emplacement de la maison où il est né. Selon une expression bien connue dans le pays, on vient *y servir pour les Fièvres* à différentes époques de l'année; mais surtout le 15 avril, jour de la fête patronale,

Molanus fait remarquer (1) que *saint Ursmar* est réprésenté *avec le Démon sous ses pieds*. Plusieurs possédés furent effectivement délivrés par son intercession. Entr'autres dans le monastère de Maubeuge, il délivra, après l'avoir ointe d'huile sacrée, une pauvre religieuse que le Diable tourmentait étrangement, et qui était la terreur de ses compagnes. Une autre fois, il guérit une énergumène par le seul contact du bâton qu'il portait à la main.

Les pèlerins viennent souvent honorer *saint Ursmar* dans une chapelle de l'ancienne abbaye de Liessies, à Fontenelle, près de Flogon. Cette chapelle tire son nom d'une fontaine qui se trouve dans ce lieu et qu'on appelle la *Fontaine de saint Ursmar*. Les mères plongent dans cette fontaine *les Enfants dont les reins sont faibles* ou attaqués d'autres maladies, en appelant sur leurs têtes les bénédictions de Dieu par l'intercession de *saint Ursmar*.

(*Bollandistes. — Molanus. — L'Abbé* DESTOMBES).

BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION

CONVERSE CARMÉLITE

XVIe et XVIIe SIÈCLE. — 1565-1618.

Invoquée dans les Tribulations.

Le 1er février 1565, naissait à Paris une petite fille qui devint plus tard la *Bienheureuse Marie de l'Incarnation*. Son père était Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, conseiller du roi, et sa mère Marie L'Huillier. On lui donna le nom de *Barbe*. Elle fut élevée par eux dans l'amour de

(1) *Natales sanctarum Belgii*, page 72.

Dieu et de toutes les vertus, et elle profita si bien de la direction qui lui fut donnée, qu'à l'âge de quatorze ans, elle aspirait à entrer dans la vie religieuse. Comme elle ne voulait prendre part à aucun des plaisirs du monde, sa mère irritée contre elle l'enferma dans une chambre sans feu où elle la laissa ainsi pendant plusieurs jours l'hiver. « *Elle eut les pieds gelés et on fut obligé d'en tirer des os que le froid avait gâtés* »; elle supporta cette opération avec une douceur angélique. A l'âge de dix-sept ans, elle épousa Pierre Acarie de Villemar, maître des Comptes, très noble, très pieux et très charitable. Elle eut six enfants : trois garçons et trois filles qu'elle éleva dans la pratique de toutes les vertus. Quant à ses domestiques, elle veillait, à la fois, sur leur moral et sur leur santé. Son mari qu'elle aimait tendrement et qu'elle consultait toujours avant de rien entreprendre, était un zélé partisan de la Ligue pour laquelle il avait contracté des dettes. Henri IV l'ayant exilé à dix-huit lieues de Paris, les créanciers firent mettre le séquestre sur toutes ses propriétés. On avait proposé à Madame Acarie de se séparer de biens avec son mari, elle s'y refusa absolument et aima mieux *être privée du nécessaire et même de pain.* Son mari ayant été accusé de conspiration contre le roi, elle le défendit elle-même et le fit absoudre dans des circonstances où d'autres femmes se laissent aller à la colère, au désespoir ; elle conserva toujours la même sérénité et la même patience.

Un jour, en revenant de Luzarche, *elle tomba de cheval et se cassa la cuisse*, sans que cet accident lui ait arraché une seule plainte. Dans deux autres occasions, *le même malheur lui étant arrivé*, elle montra le même calme.

Marie de Médicis aurait bien voulu l'attirer à la cour, mais elle n'y vint qu'une fois ; toutefois le roi et la reine, sachant avec quelle sagesse elle faisait l'aumône, voulaient faire passer leurs libéralités par ses mains.

Des historiens rapportent qu'elle ressentait quelquefois le vendredi et pendant le Carême aux pieds, aux mains, au côté et à la tête *des douleurs qui rappelaient* celles que Notre Seigneur avait souffertes dans son crucifiement.

Madame Acarie prit la part la plus active au développement des réformes qui s'introduisirent alors en France, pour la fondation des congrégations religieuses ; aussi bien par son zèle que par les fonds nécessaires qu'elle procurait aux institutions en y intéressant les dames les plus distinguées de la cour. Ce fut ainsi qu'elle mérita le titre de *Fondatrice des Carmélites en France.* Elle contribua également, dans notre pays, à l'établissement des Ursulines et des Oratoriens.

Après la mort de son mari, qui eut lieu en 1613, elle entra chez les Carmélites d'Amiens. Elle ne voulut avoir que les plus bas emplois de la Maison. Comme ses infirmités ne lui permettaient pas de se tenir debout, elle lavait humblement les plats et les ustensiles de cuisine, elle prononça ses vœux, le 7 avril 1615, sur son lit dans une chambre qui avait une fenêtre sur la chapelle. Elle demanda le nom de *Marie de l'Incarnation* en l'honneur du mystère célébré ce jour-là.

Elle fut envoyée au couvent des Carmélites de Pontoise dont la situation était peu prospère. Quelques mois lui suffirent pour payer les dettes de cette maison et y rétablir l'esprit de sainte Thérèse. Le 7 février 1618, elle fut prise par des attaques d'apoplexie suivies *de convulsions*

extrêmement douloureuses qu'elle souffrit presque sans interruption avec la plus grande sérénité jusqu'au 12 avril, où elle rendit sa belle âme à Dieu. Le lendemain de sa mort, on exposa son corps à la grille; et, malgré les douleurs atroces qu'elle avait souffertes jusqu'à son dernier moment, ses traits n'avaient pas subi la moindre altération ; aussi en contemplant la majesté, la douceur et la grâce de son visage, on ne lui eut pas donné plus de vingt-cinq ans.

Marie de l'Incarnation a été béatifiée par Pie VI.

C'est sans doute à cause de cette sérénité toujours égale dont elle ne s'est jamais départie au milieu *des Adversités* et *des souffrances* qu'à Pontoise et à Asnière on a recours à elle *dans les Tribulations.*

(*Les Petits Bollandistes*).

DIX-NEUF AVRIL

SAINT EXPEDITUS, MARTYR

ÉPOQUE INDÉTERMINÉE

Pour la prompte expédition des affaires.



ON ne connaît guère, en ce qui concerne les actes de *saint Expeditus*, que le patronage du Martyrologe romain, ainsi conçu : « A Mélitine, en Arménie, les saints Hermogène, « Caïe, *Expedite*, Aristonique, Ruf et Galate, martyrisés « en un même jour. »

Nous laisserons la parole au père Cahier, pour expliquer l'*invocation* qui lui est adressée :

« ..... Son nom l'a fait choisir en Allemagne pour patron contre les affaires et les résolutions qui menacent de traîner en longueur. En conséquence, quelques artistes allemands le représentent écrasant du pied un corbeau, parce que plusieurs pères latins semblent prendre cet oiseau comme emblème des ajournements interminables (procrastinatio), à raison de son cri qui semble dire : *Cras ! cras !* (à demain). C'est ce qui faisait dire à saint Bernard, après saint Augustin : « *Demain* (cras !), cri du corbeau ; *aujourd'hui*, chant de colombe ; » ou plus clairement : l'âme fidèle se décide sans délai, sous l'inspiration du Saint-Esprit, et le cœur flottant au gré du démon ajourne tout bon propos. Bref, *saint Expeditus* est invoqué dans l'Allemagne méridionale pour la prompte expédition des affaires. »

(LE PÈRE CAHIER.)

SAINT LÉON IX, PAPE

XIe SIÈCLE. — 1002-1054.

Patron des Musiciens et des Organistes.

Né au château de Dabo, dans les Vosges, le 21 juin 1002, il était fils de Hugues II, comte de Nordgaw et cousin-germain de l'empereur Conrad le Salique et d'Helwige, fille unique de Louis, comte de Dasbourg ou Dabo. Il avait reçu sur les fonds baptismaux le nom de

(1) *Caractéristiques des saints*, p. 256.

Brunon. A l'âge de cinq ans, il fut mis sous la direction de Berthold, évêque de Toul. Il fit de tels progrès dans les sciences divines et humaines, qu'étant diacre, l'empereur Conrad l'appela près de lui et lui donna toute sa confiance ; puis il fut nommé chanoine de la cathédrale de Tulle, et enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il fut placé sur le trône épiscopal de la même ville, après la mort de l'évêque Herman. A peine installé, il travailla surtout à la réforme du clergé de son diocèse. Il rétablit la discipline dans les abbayes de Senones, Saint-Dié, d'Etival, de Bon-Moutier, de Moyen-Moutier et de Saint-Mansui. Il réforma aussi la célébration de l'office divin et *rendit plus majestueuse la musique des églises*, *il était lui-même musicien et composait des hymnes et des répons ;* aussi, dans le Bréviaire milanais (fait remarquer dom Riva) (1), il est qualifié de : *Musicis etiam eruditus;* c'est pour cela que, dans une grande partie de l'Italie, *les musiciens et les organistes l'ont choisi pour patron.*

Le Pape Damase II venait de mourir et la diète de Worms, que l'empereur Henri III honora de sa présence, jeta les yeux sur *Brunon* pour lui succéder. Il ne voulut accepter qu'autant que cette dignité lui serait conférée par l'unanimité des suffrages du clergé et du peuple romain. En passant par Cluny, il prit les conseils du fameux moine Hildebrand, qui était alors prieur de cette abbaye et qu'il emmena avec lui. Il fut reçu à Rome avec de grandes acclamations et sacré le 12 février 1049, puis exalté sous le nom de *Léon IX*. Il commença son pontificat par travailler à l'extirpation de la simonie et à l'abolition des mariages incestueux qui étaient alors fréquents parmi la noblesse. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, dans lesquels il alla consacrer à Reims l'église de Saint-Remy, et tint un Concile à Mayence où se trouvèrent quarante évêques, ainsi que l'Empereur. En retournant en Italie, il passa près de trois mois dans le lieu de sa naissance, et en Alsace consacra un grand nombre d'églises paroissiales et abbatiales. A Strasbourg, il accorda plusieurs indulgences à la cathédrale.

Léon IX consacra la nouvelle église de Saint-Pierre-le-Jeune, puis assembla les seigneurs d'Alsace et les détermina à établir dans la province *la Trêve de Dieu* (2). De retour à Rome, il tint un Concile en 1050, dans lequel il condamna les erreurs de Bérenger sur l'Eucharistie. En 1051, il en tint un autre à Verceil contre le même Bérenger et condamna au feu un écrit de Jean Scot Erigène.

Ayant échangé Fulde et Bamberg contre la ville de Benevent, il se trouva inquiété dans sa nouvelle possession par les Normands, qui s'étaient emparés du royaume de Naples. Alors il sollicita le secours d'Henri III, et opposa aux Normands une petite armée composée des troupes allemandes unies à celles de l'Eglise ; vaincu près de Dragouara, Léon IX fut lui-même fait prisonnier dans Benevent et ne fut rendu à la liberté qu'au bout d'un an. Peu de temps après, il mourut à Rome, le 19 avril 1054, âgé de cinquante-deux ans, son pontificat n'avait duré que cinq ans. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, le firent mettre peu après au nombre des Saints.

(L'ABBÉ PETIN. — *Ferrarius*. — *Les Bollandistes*.)

(1) *Manuale di Filotea*, p. 609.

(2) Cette *trêve* spécifiait entr'autres choses que personne n'attaquerait son ennemi depuis l'heure de *None* du samedi jusqu'au lundi à l'heure de *Prime* ; pour rendre au dimanche l'honneur qui est dû au jour du Seigneur.

SAINT WERNER [1] (VERNHERIUS), ENFANT MARTYR
IMMOLÉ PAR LES JUIFS
XIII° SIÈCLE. — 1287.

Patron des Vignerons.

Werner était né au village de Mammerath, situé à quelques milles de Baccarac ; étant encore en bas-âge, il perdit son père, qui était *vigneron*. Comme sa mère s'était remariée, il fut obligé d'abandonner son pays natal, à la suite des mauvais traitements dont il était accablé par son beau-père. Au milieu de sa vie errante, il fut secouru un jour par des bergers qu'il rencontra sur son chemin. La chaleur était alors excessive ; après avoir adressé une prière à Dieu, il enfonça son bâton dans la terre et aussitôt il fit surgir une fontaine claire et limpide, dans laquelle ses bienfaiteurs purent se désaltérer, ce dont ils louèrent la divine miséricorde.

Werner prit congé d'eux et se dirigea vers la ville de Wesel, au pays de Trèves. Là, les Juifs comptant sur sa nature simple et débonnaire, l'attirèrent chez eux, sous le prétexte de lui procurer du travail. Le Jeudi-Saint, comme il venait de recevoir dévotement la sainte communion, il fut saisi par ces misérables qui lui mirent de force dans la bouche une boule de plomb pour l'empêcher de crier. Ils le pendirent promptement par les pieds, espérant par ce moyen lui faire rejeter la sainte hostie ; mais ils ne purent réussir dans leur projet, ils se ruèrent alors sur le corps de ce pauvre enfant, lui déchirant les chairs et lui coupant toutes les veines, afin d'en tirer le sang ; puis ils le laissèrent pendu ainsi, la tête en bas, pendant trois jours, jusqu'à ce qu'il ait répandu tout son sang. Une servante chrétienne prévint secrètement le magistrat de la ville, qui se laissa corrompre par l'argent des Juifs, et laissa consommer le crime.

Les meurtriers, pour cacher ce meurtre abominable, avaient transporté le corps de *Werner* sur un navire qui partait pour Mayence ; mais le lendemain matin, le bâtiment n'était qu'à une demi-lieue de la ville. Ils eurent peur d'être découverts et allèrent le jeter dans une fosse couverte d'épines, aux environs de Baccarac. Or, la nuit suivante, de grandes lumières apparurent autour de cette fosse, et les gardes de tous les châteaux environnants en donnèrent aussitôt avis aux magistrats qui se transportèrent sur les lieux et ne tardèrent pas à trouver le corps du saint martyr encore tout ensanglanté. Après une enquête rigoureuse, les assassins découverts et convaincus furent punis comme ils le méritaient.

Le martyre de *saint Werner* eut lieu le 19 avril 1287. Son corps fut déposé dans un cercueil de chêne, avec la serpette dont il *se servait pour tailler la vigne*. Ce cercueil fut déposé à Baccarac, dans la chapelle de saint Cunibert, où Dieu l'honora d'un grand nombre de miracles, dont on peut lire le récit dans les Bollandistes. L'an 1427, le culte rendu à *saint Werner* fut approuvé par le légat apostolique et le diocèse de Trèves célébra publiquement son office. Quant à celui qu'on lui rend en Franche-Comté, il date de la première moitié du XVI° siècle, époque à

(1) *Vernier, Vernhère, Garnier* ou *Verny* (Garnerius).

laquelle furent apportés à Besançon, par un chanoine de Sainte-Madeleine, l'index de la main droite et une partie du suaire teint du sang du saint martyr. Son nom devint bientôt célèbre dans toute la Franche-Comté. Les *Vignerons* de Besançon le choisirent pour leur patron spécial et formèrent sous son invocation une confrérie, enrichie d'indulgences par le Souverain Pontife et protégée par les Archevêques de Besançon. Elle se répandit dans plusieurs paroisses de la province et se conserva longtemps parmi les classes de *Vignerons* de Battant, de Charmont et d'Arènes (1). Elle est fameuse dans l'histoire traditionnelle des *Bousbots*, nom populaire donné aux anciens habitants de Battant et particulièrement aux *Vignerons.* Aux jours de fête, les confrères portaient l'habit de camelot *gorge de pigeon* et le chapeau tricorne aux larges aîles, placé horizontalement sur la tête.

« Unis par les liens de la foi et de la charité, les confrères de *saint Warner* gardèrent longtemps une haute idée de leur profession et jouèrent un rôle important dans l'administration de la cité ; car la ville de Besançon, divisée autrefois en sept bannières, en comptait trois dans les quartiers habités par les *Vignerons* : celles de Battant, de Charmont et d'Arènes, et le sentiment de cette importance sociale inspirait aux *Bousbots* des couplets comme celui-ci :

Lou père Noué, bon offant,
Plantet lai nouëble veigne,
Y fesa tout comme nous fans ;
Lou pas su la metie nous ans
En Comté, en Espaigne,
Et las bè premie nous marchans,
Même dans l'Ollemaigne.
(*Noëls anciens.*)

Le père Noé, bon enfant,
Planta la noble vigne,
Et faisait tout, comme nous faisons ;
Le pas sur les métiers nous avons
En Comté, en Espagne ;
Les beaux premiers nous marchons,
Même en Allemagne.
(Interprétation des *Petits Bollandistes.*)

La corporation des *Bousbots* a perdu cette physionomie originale qui la distinguait jadis des autres classes de la cité. Néanmoins, les confrères de *saint Warner* se réunissent encore dans la chapelle de leur patron, située dans l'église de Sainte-Madeleine. Ce jour-là, on place un vase rempli de vin sur une table dressée près d'un pilier, et chacun des confrères en boit quelques gouttes, selon l'ancienne coutume. L'offrande se fait aussi sur un bassin antique d'une forme particulière et qu'on appelle le *Plat de saint Vernier.*

(Ribadaneira. — *Vie des saints de Franche-Comté.*)

VINGT AVRIL

SAINT THÉOTIME, LE PHILOSOPHE, ÉVÊQUE DE TOMES

IVe et Ve siècle. — Vers 407.

Patron des Philosophes.



Théotime, élevé parmi les Grecs, avait surtout approfondi l'étude des belles-lettres et de *la Philosophie*, et il les avait encore rehaussées par l'éclat des vertus chrétiennes. Aussi a-t-il été choisi pour *patron* par les *Philosophes chrétiens.* Il fut fait évêque de la ville de Tomes, métropole de la petite Scythie ; mais son zèle lui fit bientôt passer le Da-

(1) Trois quartiers de la ville de Besançon.

nube pour aller porter aux Huns la lumière de la foi. Ses miracles et ses vertus impressionnèrent tellement ces barbares qu'ils l'appelaient ordinairement *le Dieu des Romains*. Un jour qu'il cheminait avec quelques-uns de ses compagnons, il se trouva tout à coup en présence d'une troupe de Huns qui se disposait à les piller ; aussitôt il descendit de cheval, se mit en oraison, et Dieu l'ayant rendu invisible lui et les siens, ils purent ensuite opérer tranquillement leur retraite.

Grâce à l'influence que de semblables merveilles lui donnaient sur l'esprit de ces barbares, il garantit de leurs incursions la petite Scythie dont il était le métropolitain.

Théotime était très attaché à saint Jean Chrysostôme, et il le défendit hautement dans un synode dirigé contre lui à Constantinople.

Il émit cet avis que tous les ouvrages d'Origène ne fussent pas condamnés sans distinction et que la condamnation ne fût appliquée qu'à ceux qui étaient contraires à la foi, et en cela il partagea l'avis de saint Jérôme, de saint Augustin et du pape Gelase.

L'époque de la mort de *saint Théotime* est restée inconnue.

(*Les Bollandistes. — Grande Vie des Saints. — Petits Bollandistes*).

VINGT-ET-UN AVRIL

SAINT PUSICE

SURINTENDANT DES BATIMENTS DU ROI SAPOR, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — Vers 230.

Patron des Surintendants et des Employés des bâtiments.



ENDANT la persécution de Sapor, roi de Perse, *Pusice* était le *surintendant de ses bâtiments* et le chef de tous les ouvriers et des artistes employés soit à leur construction, soit à leur décoration. Voyant la terreur peinte sur le visage d'un vieux prêtre, Ananias, que l'on conduisait au supplice : « Vieillard, lui dit-il, ferme les yeux pendant quelques instants et aie bon courage ; car aussitôt tu verras la Lumière de Dieu. » Il avait à peine dit ces mots qu'il fut appréhendé et conduit vers le Roi. Ayant déclaré qu'il était chrétien, il fut livré aux licteurs avec injonction de le faire mourir par un genre de supplice à la fois nouveau et des plus cruels. Les bourreaux, après lui avoir percé le cou à l'endroit de la gorge, lui arrachèrent la langue. Sa fille, encore vierge, victime d'une fausse accusation, fut également saisie et mise à mort.

Les Surintendants et les Employés des bâtiments, en Italie, ne pouvaient choisir un plus vaillant protecteur.

(*Bollandistes.* — DOM RIVA.)

VINGT-TROIS AVRIL

SAINT GEORGES LE GRAND, MARTYR

IIIe et IVe SIÈCLE. — 303.

Patron des Soldats, Guerriers, Chevaliers, Archers, Arbalétriers, Arquebusiers, Armuriers, Cavaliers, de la Cavalerie, des Sergents du Gué, des armées chrétiennes. — Invoqué dans les combats, contre les ennemis de la Religion, les Insultes et les chutes graves du corps.— Un des quatorze Saints auxiliateurs.



LES actes de *saint Georges* ont été tellement controversés que l'Eglise romaine n'a pas cru devoir insérer de légende dans son office. Il en existe une bien connue et fort ancienne. D'après le témoignage d'Eusèbe, Constantin le Grand l'avait fait peindre sur les murs de son palais ; mais le Pape Gélase, en 496, dans un célèbre Concile tenu à Rome, la déclara apocryphe. On la retrouva encore dans plusieurs églises, elle a été reproduite par les plus grands peintres , entr'autres par Raphaël qui, peut-être, voulut seulement lui attribuer un sens allégorique et symbolique de la victoire remportée par le saint sur le démon ; toujours est-il que je crois bon de la mettre sous les yeux de mes lecteurs, afin qu'ils puissent la reconnaître, à l'occasion.

Georges, qui avait embrassé la profession des armes, voyageait dans la Lybie pour rejoindre sa légion, quand il arriva dans une ville appelée Sélène, qui était désolée par un affreux dragon, auquel l'on était obligé, pour l'empêcher d'entrer dans la ville, de donner chaque jour deux brebis à dévorer. Les brebis étant sur le point de manquer, on en remplaçait une par une jeune fille dont le nom était désigné par le sort. Ce jour-là, le sort avait désigné la fille du Roi, qui allait être dévorée, au moment où *Georges* arrivait. Le Saint, sans hésiter, se précipita sur le monstre de toute la vitesse de son cheval, et, après un combat acharné, le perça de sa lance, le cloua sur la terre ; puis, l'attachant fortement avec la ceinture de la jeune fille, il le fit mener en laisse par la princesse elle-même jusque dans la ville. Les habitants furent d'abord très effrayés ; mais *Georges* leur dit : « *Si vous voulez croire au vrai Dieu*, « *par lequel j'ai vaincu le dragon*, *je vous en délivrerai à tout jamais.* » Le roi et son peuple se convertirent, et *saint Georges* tua le dragon en lui coupant la tête. Dans la reproduction de cette légende, *saint Georges* dans tout l'éclat de la jeunesse, apparaît sous les traits d'un guerrier revêtu d'une armure étincelante, monté sur un magnifique cheval et combattant le dragon avec acharnement, tandis que la jeune fille, au fond du paysage, attend avec anxiété l'issue de la lutte.

Au moment où le Souverain Pontife déclarait apocryphe certains actes de saint Georges, « il en existait cependant d'autres de ce saint martyr, en Orient, dit Dom Guéranger (1), totalement différents de ceux qui avaient eu cours à Rome ; mais on ne les connaissait pas dans cette ville. » Nous allons en donner une analyse très succincte, d'après le manuscrit grec publié par les Bollandistes :

Au moment où Dioclétien avait rallumé contre les Chrétiens une

(1) *Année liturgique*, 2e vol. de Pâques, p. 407.

persécution plus terrible que la première, il y avait dans les troupes impériales un soldat du Christ, nommé *Georges*. Il était né en Cappadoce, de parents nobles et chrétiens, et bien qu'il n'eût que vingt ans, sa réputation de soldat intrépide lui avait fait obtenir le grade de tribun militaire et il pouvait aspirer aux plus grands honneurs ; rejetant bien loin toutes les ambitions de ce monde, il osa déclarer devant l'empereur qu'il était chrétien. Dioclétien, hors de lui, ordonna de le chasser de l'assemblée à coups de lances et de le conduire en prison ; mais la pointe de ces lances, sitôt qu'elles touchaient le corps de *Georges*, se repliaient comme du plomb. En prison, on chargea sa poitrine d'une énorme pierre ; ce qui ne l'empêcha pas de rendre grâce à Dieu jusqu'au lendemain, sans qu'il parut oppressé. Amené de nouveau devant Dioclétien, le tyran le fit étroitement attacher sur une roue suspendue en l'air ; cette roue à chaque tour venait rouler sur des pointes fixées en grand nombre à une table placée au-dessous pour déchirer les membres du martyr ; mais celui-ci, rendant toujours grâce à Dieu, ne laissa pas échapper un seul soupir et finit par s'endormir d'un tranquille sommeil. On le crut mort ; cependant, au moment où on le délia, à la grande surprise de tous les spectateurs, il fut trouvé sans blessure et, se soulevant, il se mit à prier debout, au milieu de la foule. A cette vue, l'impératrice Alexandra et deux préteurs, Anatole et Protoléon, se convertirent au vrai Dieu. Dioclétien, de plus en plus furieux, fit jeter Georges dans une fosse de chaux vive, avec ordre de l'y garder trois jours ; le troisième jour, il en sortit de même sain et sauf, en rendant grâce à Dieu. *Georges* eut encore à subir bien d'autres épreuves, qu'il affronta avec le même succès. On lui mit aux pieds des chaussures de fer armées à l'intérieur de longues pointes et rougies au feu. Il fut battu à coups de nerfs de bœuf jusqu'à ce que les chairs tombassent en lambeaux avec son sang. Il avala un breuvage empoisonné, préparé par un habile magicien du nom d'Athanase. Comme ce breuvage n'avait produit aucun effet, Athanase persuada à l'Empereur de mettre *Georges* en demeure de ressusciter un mort, qui était enseveli depuis peu, dans un tombeau en face de lui. Aussitôt que le Saint eût terminé sa prière, le sépulcre s'ouvrit, le mort ressuscita et s'élança hors du tombeau, à la vue de tout le monde. Athanase alors vint lui-même se jeter aux pieds du martyr, confessant à haute voix que le Christ était le Dieu tout-puissant. Après avoir entendu cette profession de foi, le Tyran, dans le paroxysme de la fureur, ordonna de faire tomber sous la hache la tête d'Athanase et celle du mort ressuscité.

Le lendemain, dès le lever du soleil, Dioclétien était sur le tribunal qu'on lui avait fait préparer près du temple d'Apollon. A peine *Georges* fut-il entré qu'il se dirigea vers ce temple, comme s'il eut désiré adorer les dieux qu'il renfermait. On s'empressa de l'y suivre. Tous les yeux étaient fixés sur lui avec surprise. On se demandait ce qu'il voulait, en le voyant s'approcher de la statue ; mais il étendit la main et forma sur elle le signe de la croix : « Pourquoi veux-tu, lui dit-il, recevoir de moi « un sacrifice, comme si tu étais Dieu ? » — « Non, je ne suis pas Dieu, « s'écria le démon qui habitait la statue, il n'y a pas d'autre Dieu que « celui que tu annonces. » Au même instant, les statues firent entendre un horrible frémissement, tombèrent à terre et se brisèrent. Aussitôt, le peuple furieux se précipitant sur le saint martyr, le jeta de nouveau

dans les chaînes, en l'accablant de coups. Dioclétien, de guerre lasse, le fit décapiter.

C'est à son intrépidité dans les combats, à sa constance admirable pour défendre la foi chrétienne, au milieu de son martyre, qu'il faut attribuer l'origine des divers patronages énoncés plus haut, exercés par *saint Georges. Tous ceux qui portent des armes* ont voulu l'avoir pour *protecteur.* Le *Livre des Confréries*, de Paris, donne à saint Georges le titre de « *Patron* de la compagnie de M. le chevalier et capitaine du Guet de la ville de Paris » ; sont venus après eux : *ceux qui fabriquent les armes*, tels que les *arbalétriers*, les *arquebusiers* et les *armuriers.* Les *cavaliers* et la *cavalerie* l'ont choisi spécialement à cause du beau cheval qu'il monte, quand il combat le dragon. *Le Calendrier des confréries* ajoute également *les plumassiers* ou *vendeurs de panaches* qui, certainement, se sont rangés sous son patronage, à cause du *panache* que l'on voit sur son casque.

D'après M. Jean Darche (*Saint Georges, martyr*, 1866, p. 209), l'an 1190, on vit *saint Georges* marcher devant l'armée des Chrétiens. — Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, qui régnait dans le XIII[e] siècle, vit souvent *saint Georges* combattre avec ses soldats. Une fois, quoiqu'il n'eut alors avec lui que 700 chevaux de cavalerie, il vainquit néanmoins, grâce au secours de *saint Georges*, les soldats du prince de Lycaonie, qui en avait 40,000. — Dans un combat qu'il livra aux Maures, en 1229, Jacques I[er], roi d'Aragon, vit *saint Georges*, le visage noir comme celui d'un Ethiopien, vêtu d'habits blancs et bien équipé, qui protégeait son armée. — Dans une autre circonstance, *saint Georges* apparaissait à ce même roi d'Aragon, qui défendait sa ville d'Osque. et combattit avec ses soldats contre les Sarrasins. — *Saint Georges* vint en aide à saint Etienne, roi de Hongrie, au XI[e] siècle, contre des païens qui s'étaient révoltés contre lui. — Il vint également au secours de saint Henri, empereur d'Allemagne, contre les Polonais et les Esclavons qui étaient encore infidèles. — Tels sont les faits éclatants qui justifient parfaitement *le patronage des Armées chrétiennes*, les invocations *dans les combats et contre les ennemis de la religion.* C'est pour les mêmes motifs que les Allemands ont placé *saint Georges* au nombre des quatorze Auxiliateurs.

Voici un *Oremus* que les Bollandistes font remonter au moins à l'époque de Charlemagne, et qui était usité toutes les fois qu'on armait un *défenseur de l'Eglise* ou un autre guerrier :

OREMUS

Domine Deus qui conteris bella et adjutor et protector es omnium in te sperantium, respice propitius invocationem nostram et per merita sanctorum martyrum tuorum et militum Mauritii, Sebastiani, Georgii, presta huic viro victoriam de hostibus suis et salva eum tuo gratuito munere, qui dignatus es hominem redimere pretiosissimo tuo sanguine.

PRIONS

Seigneur Dieu, qui arrêtez la guerre, protecteur et soutien de tous ceux qui espèrent en vous, écoutez favorablement notre prière, et par les mérites de vos saints martyrs et guerriers, Maurice, Sébastien, Georges, accordez à ce soldat la victoire sur ses ennemis, et, par une faveur toute gratuite, sauvez-le, vous qui avez daigné racheter l'homme par votre très précieux sang.

La prière suivante se trouve dans un petit livre populaire (1) :

« Noble et généreux soldat de Jésus-Christ, qui avez terrassé le Dragon véritable, « à l'heure du danger, accourez à notre aide ; invincible *protecteur des Armées*

(1) *Vie et culte de saint Gilles*, etc., par M. Jules de Kerval, p. 139. Paris, 1875.

« *chrétiennes*, comme aux âges de foi, défendez la sainte Eglise contre ses ennemis ; « soutenez ses enfants au milieu des combats et conduisez-les à la conquête du « royaume des cieux. Ainsi soit-il. »

M. Jean Darche cite également les châtiments sévères infligés à ceux *qui insultent saint Georges*, et entre autres à Amurat, empereur de Turquie, qui méditait de dévaster et de piller l'église du Saint. *Saint Georges* lui apparut la nuit, avec un visage sévère, et se mit à frapper rudement le téméraire Empereur, qui fut tellement effrayé qu'il renonça à son inique entreprise et offrit au Saint une magnifique lampe en argent. — Un Sarrasin, d'une naissance illustre, étant entré dans l'église dédiée au saint martyr, à Diospolis, décocha une flèche dans l'image du Saint ; mais, par un juste châtiment de Dieu, la flèche retourna vers la main qui l'avait lancée et la blessa très grièvement. Comme cette blessure lui causait des souffrances horribles, sa servante qui était chrétienne, lui conseilla de faire amende honorable à *saint Georges* et de lui offrir un présent comme réparation publique de l'outrage qu'il lui avait fait. Le Sarrasin obéit sans réplique, et, non-seulement il guérit de sa blessure, mais encore il obtint la grâce de sa conversion au catholicisme. M. Darche cite encore plusieurs traits du même genre, qui prouvent péremptoirement que *saint Georges* est un puissant protecteur *contre les insultes*.

Le même auteur (p. 196) dit qu'il a à sa disposition une bien belle et touchante prière, au moyen de laquelle on obtient, dit-on, de *saint Georges*, *la guérison des tranchées des chevaux ;* mais, craignant la superstition, il n'a pas voulu l'insérer dans son œuvre ; il pense, néanmoins, que *saint Georges* devrait être vénéré comme patron des cultivateurs, à cause de la signification de son nom (1), et aussi parce qu'il avait ressuscité le bœuf d'un pauvre laboureur.

Un cantique (*Goigs*) catalan, adressé à *saint Georges*, indique qu'il est invoqué dans le nord de l'Espagne *contre la fièvre* et *pour obtenir la pluie*. Il est très difficile d'en déterminer le motif.

Puix que son tant eminent	Puisque votre pouvoir est si grand
De tota aquesta comarca,	Dans toute cette contrée,
Vos suplicam humilment	Nous vous supplions humblement
Mos socorregan en aygua,	De nous obtenir *la pluie.*
Y sian lo nostro amparo,	Et étant notre protecteur,
Guardannos de mal febros.	Préservez-nous du *mal fiévreux.*

A Rome, dans l'église de *Saint-Georges in velabro*, on expose, le 23 avril, son crâne, sa lance et son étendard de soie rouge.

Saint Georges est particulièrement honoré dans l'église grecque, où il a reçu le nom de *grand martyr*. Constantinople possédait autrefois cinq ou six églises dédiées à saint Georges : la plus ancienne fut bâtie par Constantin le Grand (2). A Rome, une église, titre cardinalice, lui fut élevée dès les premiers siècles et subsiste encore sous le vocable de *Saint Georges in velabro* (au voile d'or). Son culte s'introduisit de bonne heure dans les Gaules : on en trouve les traces dans les divers écrits de Grégoire de Tours. Sainte Clotilde avait pour lui une dévotion spéciale, et lui dédia l'église de son abbaye de Chelles. La République de Gênes

(1) En grec, γῆ terre, et ἔργον ouvrage ; en latin, *Georgius*, qui travaille la terre.
(2) *Physionomie des saints*, par Ernest HELLO, p. 184. Paris, 1875.

se mit sous son patronage et celle de Venise l'honora, après saint Marc, comme son protecteur spécial. Mais ce fut surtout à l'époque des Croisades, que son culte prit un plus grand essor, lorsque nos chevaliers entendirent les peuples d'Orient raconter les merveilles de *sa protection dans les combats.* « Les historiens byzantins, d'après Dom Guéranger, en rapportent plus d'un trait remarquable et les Croisés, à leur tour, ne tardèrent pas à éprouver les effets de la confiance qu'ils avaient placée dans le secours de *ce puissant conducteur des Armées chrétiennes* (1). » On croit également que l'assistance qu'il apporta, dit-on, à Godefroy de Bouillon, le rendit de nouveau célèbre dans toute l'Europe comme saint guerrier (2).

Saint Georges est le patron de l'Angleterre, qui compte 162 églises sous son vocable (3). Dom Guéranger assure qu'on est en mesure de soutenir, d'après les monuments antérieurs à l'invasion de Guillaume-le-Conquérant, que la vénération particulière envers *saint Georges* lui était déférée dès les IXe et Xe siècles, comme à un protecteur particulier. » Richard Ier, dans son expédition de Palestine, avait placé lui et son armée sous sa protection. En 1222, un Concile national, tenu à Oxford, ordonna que la fête du grand martyr serait célébrée comme de précepte dans toute l'Angleterre. En 1330, l'ordre de la Jarretière, placé sous son patronage par son fondateur Edouard III, compléta le triomphe de *saint Georges* comme patron de la Grande-Bretagne.

Le *Gaulois* du 25 avril 1883 rendait compte ainsi de la célébration de la *saint Georges* en Angleterre :

Dimanche, grand abattage de roses par toute l'Angleterre ; c'était la saint Georges, patron d'Albion, dont la rose est l'emblème, et aussi une fête du prince de Galles.

Il faut fournir de roses les drapeaux, le chapeau et la boutonnière des officiers et des soldats : les officiers la portent à la garde de l'épée, attachée à la dragonne. Tous ceux qui peuvent acheter — en cette saison prématurée — « l'œil du jardin, la fleur des fleurs, la reine de l'été », l'arborent avec amour. On en envoie aux *ladies* pour orner leur chevelure ; la reine l'attache à sa coiffe de veuve. Toutes les femmes de la cour s'en parent, même lorsqu'on porte un deuil de cour. Chez le prince de Galles, des guirlandes de roses courent sur la nappe et sur les murs du logis.

Il y a longtemps que l'Angleterre a la passion des roses et c'est Marie Tudor qui institua la fête de la « rose nommée. »

Il nous reste encore à mentionner l'ordre militaire de saint Georges, que Frédéric III établit pour l'Allemagne en 1468, et plusieurs autres ordres du même saint, particulièrement celui de l'*Ange d'or* ou de *saint Georges de Constantin*, créé par cet Empereur en 312, après sa victoire sur Maxence : *le saint à cheval tuant le dragon* d'or, est suspendu à un *Labarum* d'azur, chargé d'une croix florencée de gueules, portant à l'extrémité de ses bras les lettres : IHSV, *in hoc signo vinces*. Le collier de l'ordre est composé de plaques ovales d'azur, portant le monogramme de Jésus-Christ.

(1) Dom Guéranger, *Année liturgique*, 2e vol. de Pâques, p. 408.
(2) *Revue britannique*, Ve vol., 6e série, p. 316.
(3) *Revue britannique* id., id., id.

Nous en citerons également deux autres : 1° Ordre de *saint Georges*, défenseur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, institué par Charles-Albert, électeur de Bavière, en 1729, et approuvé par le pape Benoît XIII. Les chevaliers de cet ordre portent une croix à huit pointes, chargée au centre d'un *saint Georges* terrassant le démon. Cette croix anglée de quatre diamants taillés en losange.

2° Ordre militaire de *saint Georges*, institué par Catherine II, impératrice de Russie, en 1769. La marque distinctive est une croix d'or, à quatre branches, émaillée de bleu, portant au centre un écusson d'or chargé de l'image de *saint Georges*.

Dans le *Manuale Benedictionum selectissimarum*, etc., Kempten, p. 161, on trouve cette bénédiction *contre les chutes graves du corps*.

Benedictio imaginis numismatis vel monetæ effigie S. Georgii.

Adjutorium nostrum, etc.

OREMUS

Omnipotens sempiterne Deus, largitor bonorum omnium, salus et vita nostra, te supplices exoramus et petimus, ut hanc monetam, etc., cui imago S. GEORGII, ***martyris tui impressa est, bene† dicere et sanctificare digneris,† ut qui eam devote gestaverint, vel domi asservaverint, per merita et intercessionem*** S. GEORGII AB OMNI GRAVIORE CORPORIS LAPSU ***præserventur, ejusque, uti et animæ, sanitatem continuam consequantur. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, verum animarum nostrarum corporumque medicum, qui tecum vivit, etc. Amen.***

Bénédiction des images, médailles et monnaies à l'effigie de saint Georges.

Notre secours, etc.

PRIONS

Dieu tout puissant et éternel, donateur de tout bien, notre salut et notre vie, nous vous supplions humblement et nous vous demandons de daigner bénir† et sanctifier† cette image, etc., à l'effigie de *saint Georges*, votre martyr, afin que tous ceux qui la porteront ou la conserveront chez eux dévotement soient préservés de *toute chute grave pour le corps* et conservent toujours la santé du corps, ainsi que celle de l'âme, par les mérites et l'intercession de *saint Georges*. Par notre Seigneur Jésus-Christ, vrai médecin de nos âmes et de nos corps, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DICTONS SUR SAINT GEORGES

Le temps qu'il fait au mois d'avril, surtout dans les derniers jours, a ordinairement une grande influence sur l'abondance des récoltes. C'est là, sans doute, l'origine des nombreux dictons appliqués à la fête du grand martyr :

Georget (saint Georges), Marquet (saint Marc), Vitalet (saint Vital) et Croiset (sainte Croix),
S'ils sont beaux font du vin parfait.

Georget, Marquet, Jacquet (saint Jacques), Croisset (sainte Croix),
Ces quatre font du vin marché.

Saint Georges et saint Marc nous causent souvent bien des maux,
Saint Philippe et saint Jacques sont encore deux rudes compères. (Haut-Rhin.)

Tout le monde doit se réjouir si à la saint Georges la vigne n'est pas encore poussée.
(Haut-Rhin.)

Quand il gèle les jours de saint Georges, saint Marc, saint Robert,
C'est signe que la récolte sera mauvaise. (Corrèze.)

Georget (23 avril), Marquet (25 avril), Colinet (saint Nicolas, sa translation, 9 mai),
Sont trois méchants garçonnets. (Oise.)

Gare à saint Georges, saint Marc, sainte Croix et saint Jean (6 mai),
Quand ils s'y mettent. (Hérault.)

Georget, Marquet, Croiset (sainte Croix, 3 mai), Servet (saint Servais, 13 mai),
Sont quatre mauvais garçonnets,
Et encore Philippet (26 mai),
S'il s'en mêlait. (Haute-Saône.)

A la saint Georges,
L'épi est dans la gorge. (Mayenne.)
Deux mois avant la saint Georges
Sème ton orge.

S'il pleut le jour de saint Georges,
Il n'y a ni cerises, ni gobes.
(Marne).

S'il pleut le jour de saint Georges,
Il n'y a ni gogues, ni cormes.
(Maine-et-Loire.)

Saint Georges, saint Marc sont réputés
Saints grêleurs ou vendangeurs.
(Vaucluse.)

Entre Georget et Marquet
Un jour d'hiver se met.
(Loire-Inférieure.)

Georget, Marquet, Phalet (saint Phale) (16 mai),
Sont trois casseurs de gobelet.
(S'il pleut pendant ces trois jours, on ne récolte pas de vin.) (Aube.)

A saint Georges
Couvre ton orge,
A la saint Robert (24 avril)
Qu'il soit couvert,
A saint Marc
Il serait trop tard. (Aveyron.)

Quand il pleut à la saint Georges,
Toutes les cerises lui passent par la gorge.
(Vendée.)

Quand il pleut à la saint Georges,
Il n'y a ni prune, ni orge. (Aube.)

S'il pleut à la saint Georges,
Il n'y a ni cerise, ni prune.
(Cher, Somme.)

La pluie du jour de saint Georges
Coupe aux cerises la gorge.
(Ille-et-Vilaine.)

Saint Georges cueille les cerises,
Saint Marc les vend. (Vienne.

Saint Georges, assis sur son coussinet,
Met les vieilles vaches à fringuer.
(Basse-Bretagne.)

(*Revue celtique*, t. III, p. 71.)

Il faut rendre les armes à saint Georges,
Monté comme un saint Georges.
(OUDIN. — *Curiosités françaises.*)

Georget, Marquet, Croiset, Urbanet,
Sont de méchants guerchonets.
(Picardie.)

Quand Georges Dieu crucifiera,
Que Marc le ressuscitera,
Et que saint Jean le portera,
La fin du monde arrivera.

On appelle *Herbe de saint Georges*, la Valériane (*Valeriana officinalis*) qui, d'après le docteur Saffray, est indiquée dans le traitement des maladies qui dépendent des centres nerveux, et principalement lorsqu'il s'agit de *vapeurs*, maux de nerfs, spasmes, accompagnés ou non de battements ou de bruits dans la tête, de frissons, de bouffées de chaleur au visage, d'impatience, de brûlements d'entrailles. C'est probablement à cause des propriétés énergiques des racines de cette plante et des feuilles employées à cicatriser les plaies, qu'on a appelé cette plante *Herbe de saint Georges*. On la désigne aussi vulgairement par l'*Herbe de la Meurtrie*.

(Légende Dorée. — Les Bollandistes. — Année liturgique de DOM GUÉRANGER.)

VINGT-QUATRE AVRIL

SAINT GUILLAUME FIRMAT, SOLITAIRE ET PÈLERIN

XIe SIÈCLE. — 1095.

Invoqué contre les Maux de tête.



UILLAUME, né à Tours, était chanoine de Saint-Venant. Comme il avait amassé de nombreuses richesses, et qu'il était tenté de céder à l'avarice, il trouva un jour le diable, sous la figure d'un singe, assis sur le coffre qui contenait son trésor : « Comment se fait-il, lui dit-il, que tu te sois assis sur ma propriété. » — « C'est ma propriété que je garde et nullement la vôtre, lui répondit le malin esprit. » Ce fut pour lui un trait de lumière : avec l'assentiment de sa mère, il vendit tout ce qu'il possédait, en distribua l'argent aux pauvres, et se retira avec elle dans un bois, près Les Ermites, à cinq lieues de Tours. Après la mort de sa mère, il alla se cacher dans la forêt de Concise, près de Laval. C'est là qu'une courtisane, suscitée par quelques mauvais garnements, se présenta la nuit à la porte de sa cellule, en implorant l'hospitalité. Après l'avoir introduite, *Guillaume* s'empressa d'allumer du feu

et de lui donner du pain ; mais cette pernicieuse créature ne tarda pas à faire connaître le but pervers qui l'avait amenée. *Guillaume* alors, pour vaincre la tentation, plongea dans le feu son bras qui fût brûlé jusqu'à l'os, et elle fut tellement impressionnée par ce spectacle que, se jetant aux pieds de l'ermite, elle cria miséricorde, avec le repentir le plus sincère. Ceux qui l'avaient engagée dans le crime et qui attendaient le succès, vinrent aussi lui demander pardon, avec les signes d'une véritable conversion.

Pour échapper à l'éclat de sa renommée, il résolut de visiter les lieux saints. C'est dans ce voyage que, traversant des plaines arides, avec des compagnons de voyage, qui, comme lui, étaient travaillés par une soif excessive, il fit surgir tout à coup une fontaine, en fichant son bâton dans le sable. Un jour, ils étaient égarés dans le désert, le Saint se mit en prière et aussitôt un corbeau qu'il avait nourri en France parut en l'air, en battant des ailes, pour témoigner la joie d'avoir retrouvé son maître, et les guida dans tout le voyage. Au retour, il visita le tombeau du prince des Apôtres et il dirigea sa course jusqu'en Bretagne. A Dourdain, sur le territoire de Vitré, il fit jaillir une fontaine qui porte le nom de Saint-Firmat. Après être resté quelque temps à Mantilly, il se retira dans une île du Rhône ; puis il entreprit un second voyage à Jérusalem, malgré son âge avancé. Il revint enfin mourir à Mantilly.

Les Bollandistes signalent l'invocation adressée à saint Guillaume *contre les maux de tête ;* mais aucune des nombreuses guérisons miraculeuses dont ils font mention, ne saurait en expliquer l'origine.

(*Les Bollandistes.* — LA MÈRE DE BLÉMUR.)

SAINTE BEUVE OU BOVE (BOVA)

PREMIÈRE ABBESSE DE SAINT PIERRE DE REIMS, VIERGE

VIIe SIÈCLE. — 673.

Pour les femmes enceintes.

Beuve, qui était d'une naissance illustre, après avoir pris le voile dans un monastère de filles, fondé par Clotilde, reine de France, situé hors de Reims, en fit construire un autre dans l'intérieur de la ville, avec son frère, saint Balderic ou Baudry, sous le vocable de saint Pierre. La sainteté de *Beuve* la fit élire abbesse de cette nouvelle communauté, qu'elle gouverna en donnant l'exemple de toutes les vertus et des austérités les plus rigoureuses. Sainte Dode, sa nièce, lui succéda comme abbesse. Les reliques de ces deux abbesses sont conservées dans le monastère de Saint-Pierre. Les Dames de la Congrégation du bienheureux Pierre Fourier se sont retirées dans la partie qui est encore debout. D'après l'édition du père Giry, publiée à Bar-le-Duc en 1859 (1), on voyait encore tous les jours, en 1785, des *femmes enceintes se faire appliquer la ceinture de sainte Beuve, pour se rendre plus légères, et moins dangereux les travaux de l'enfantement.* La Mère de Blémur, dans sa *Vie des Saints*, confirme le même fait.

(LE PÈRE GIRY. — LA MÈRE DE BLÉMUR.)

(1) *Vie des Saints,* revue et augmentée par des Prêtres de l'Immaculée Conception

VINGT-CINQ AVRIL

SAINT ANIAN, ANIEN OU AIGNAN (ANIANUS)

CORDONNIER, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

Ier SIÈCLE.

Patron des Savetiers.



ENDANT que saint Marc l'évangéliste, venu annoncer la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ dans la ville d'Alexandrie, en parcourait les rues, les liens de sa chaussure vinrent à se briser et il entra chez *un cordonnier*, du nom d'*Anian* pour les faire réparer. Celui-ci ayant saisi son alène pour percer le cuir, se perça un doigt si profondément qu'il en ressentit une vive douleur, suivie d'un épanchement de sang considérable.

Comme il murmurait contre Marc, le Saint lui dit : « Si tu veux « croire en Jésus-Christ, fils de Dieu, ton doigt sera guéri », et l'ayant pris avec la main, il s'écria : « Au nom de Jésus-Christ que ton doigt « soit guéri », et à l'instant le doigt fut rétabli dans son premier état et le sang s'arrêta.

Depuis ce moment, *Anian* crut en Jésus-Christ ; saint Marc le baptisa et plus tard l'éleva à la dignité de patriarche d'Alexandrie. Il l'avait préalablement agrégé au *Clergé régulier* qu'il avait institué à Alexandrie. (*Bollandistes*).

SAINT MARC L'ÉVANGÉLISTE

Ier SIÈCLE. — VERS 68.

Patron des Notaires, des Greffiers, des Vanniers ou faiseurs de Nattes, des Maçons, des Ouvriers du bâtiment, des Peintres verriers, des Vitriers, des Lanterniers. — Invoqué contre la Gale, l'Impénitence finale et pour les Récoltes.

Marc, disciple bien aimé de saint Pierre et son fils en Jésus-Christ, vint avec lui à Rome quand il quitta Antioche. Là, il seconda le Prince des apôtres pour implanter la foi dans cette capitale du monde. A la prière des fidèles, et en quelque sorte sous la dictée de saint Pierre, *Marc* écrivit son évangile, ce qui l'a fait choisir par *les Notaires* et *les Greffiers* pour *leur patron*. Il ne tarda pas à être envoyé à *Aquilée* pour exercer son apostolat dans cette contrée. Dieu permit que sa mission fût illustrée par des miracles continuels et entr'autres dans le lieu appelé Muretane, où il s'arrêta d'abord, il guérit *un lépreux*, nommé Ataulphe, enfant d'Ulphe, qu'il rencontra dans les faubourgs de la ville. Cette guérison surnaturelle est probablement l'origine de l'*Invocation contre la Gale*. Après avoir fondé l'église d'Aquilée, *Marc* fut dirigé par saint Pierre sur Alexandrie, cette capitale de l'Egypte « mère de toutes les erreurs » (1). Ce fut dans cette ville qu'il rencontra et convertit *saint Anian*, comme nous l'avons raconté plus haut. Après avoir opéré un

(1) Dom Guéranger. *Année liturgique*, 2e volume de Pâques, page 124.

grand nombre de conversions, il y jeta les fondements de la vie monastique et érémitique ; plusieurs fidèles, préludant aux vertus et aux austérités de saint Paul, de saint Antoine et de ses disciples, se retirèrent dans les déserts de la Thébaïde.

Marc, outre saint Anian qu'il avait créé évêque, ordonna trois prêtres, sept diacres et onze autres ministres pour le service de l'église ; puis il se retira dans la Pentapole, où il resta deux ans, confirmant ses frères dans la foi et ordonnant aussi des évêques et des clercs dans ces régions. Après cela il revint à Alexandrie où le Seigneur avait fait de nouvelles conquêtes ; mais les Gentils, supportant impatiemment les conversions qui s'opéraient chaque jour et qui dépréciaient singulièrement le culte de leurs idoles, se portèrent vers sa demeure le jour de la fête de leur dieu Sérapis, et, après lui avoir passé une corde au cou, le traînèrent ainsi jusqu'au soir sur le pavé teint de son sang, et le jetèrent en prison. Pendant la nuit, Notre Seigneur Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « La paix soit avec toi, *Marc*, mon évangéliste ». Le lendemain, les Gentils se réunirent en grand nombre, lui mirent de nouveau la corde au cou et le traînèrent par toute la ville. Pendant qu'on le martyrisait ainsi, *Marc* s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains » et il rendit l'Esprit. La multitude, transportée de fureur, alluma un grand feu sur le bord de la mer pour y brûler les reliques du Saint martyr ; mais il survint une tempête furieuse qui éteignit le feu et terrifia toute la foule qui se dispersa. Cependant quelques fidèles s'emparèrent du corps et le portèrent au lieu où le Saint avait coutume d'offrir à Dieu ses prières.

Au IXe siècle, comme les Sarrasins étaient maîtres de l'Egypte et d'Alexandrie, des marchands vénitiens furent jetés contre leur gré dans ce dernier port, et, après avoir souvent visité les reliques de *saint Marc*, conçurent le projet de les transporter à Venise. Etant parvenus à gagner les gardiens de l'église qui portait le nom du Saint, ils purent s'emparer du précieux trésor, le cachèrent au fond d'un *Panier*, et mirent par dessus de la chair de porc que les Sarrasins ont en horreur et qu'ils n'osèrent pas toucher, en faisant la visite du navire, qui devait ramener les marchands à Venise.

A leur arrivée à Venise, l'évêque, à la tête de son clergé, vint recevoir les reliques; elles furent portées au palais du Doge avec de grands honneurs.

Avant d'aller plus loin, nous ferons remarquer que le *Panier* dont il est question plus haut a donné lieu au *patronage* réclamé par *les Vanniers* et *les Faiseurs de Nattes*.

La République de Venise choisit le Saint évangéliste pour son Patron et frappa des monnaies à l'effigie *du Lion de saint Marc*. En 976, fut commencée la *merveilleuse église* sous le vocable de notre Saint. Pendant sa construction, un jeune ouvrier, qui travaillait à une des coupoles, fut précipité dans l'espace. Mais, ayant fait vœu de servir *saint Marc*, toute sa vie, s'il le garantissait de la mort, il tomba sur le pavé sans avoir reçu la moindre blessure. Aussi *les Maçons* et *les Ouvriers du bâtiment* se sont-ils empressés de prendre pour *Patron* un si puissant protecteur.

A Murano, ville du royaume Lombard-vénitien, à deux kilomètres de Venise, qui possède des fabriques de verres et de glaces, pendant plusieurs siècles les premières du monde, très remarquables encore

aujourd'hui dans nos expositions nationales, par la grâce artistique et la richesse des couleurs de leurs produits, une pauvre femme était percluse de tous ses membres depuis quatre années. *Saint Marc*, lui étant apparu, lui commanda de se faire porter à l'église, et, pendant l'Evangile de la sainte messe, elle recouvra l'usage de ses membres ; c'est en mémoire de ce fait miraculeux que les *Vitriers* et par extension *les Peintres verriers* et *les Lanterniers* l'ont choisi pour Patron.

Le recours, qui est adressé au Saint, *pour obtenir une bonne Récolte*, repose sur un autre fait non moins miraculeux. Les habitants de la Pouille et du pays de Labour, ayant négligé de célébrer la fête de *saint Marc*, leur pays fut frappé d'une si grande stérilité, qu'en l'espace de cinq ans, il ne tomba pas une goutte d'eau pour rafraîchir les terres. Avertis par une révélation faite à quelques religieux, ils se mirent à fêter le jour de sa mort avec une dévotion singulière, et aussitôt la pluie survint. La fête de saint Marc est placée à une époque où la *sérénité* de l'air a une grande influence sur l'abondance de toutes les récoltes. Aussi ce jour est-il remarquable, dans les fastes de la liturgie, par la célèbre procession dite de *saint Marc*, dont le véritable nom est *Litanie majeure* (1). « Le mot *Litanie*, dit dom Guéranger, signifie *supplication*, et s'entend d'une marche religieuse durant laquelle on exécute des chants qui ont pour but de fléchir le ciel. Ce mot désigne également le cri que l'on y fait entendre : Seigneur, ayez pitié ! C'est le sens des deux mots grecs : *Kyrie eleison.* » A *Souvigny*, en Bourbonnais, cette procession se fait, dit l'Abbé Berthoumieu, avec un rite et une solennité particulière. De temps immémorial, on a coutume d'y porter le Saint Sacrement ; c'est un privilège que cette petite ville partage seulement avec Rome et Venise. On trouve, dans le rituel romain de 1584, les oraisons suivantes pour la bénédiction des champs, des vignes et des récoltes le jour de la fête de saint Marc :

De Benedictione segetum, seminum, satorum et vinearum, in festo sancti Marci evangelistæ.

Tunc parochus, sive sacerdos illos benedicturus exiens cum processione seu cum clericis in agrum cum cruce et cereis paratus superpelliceo et stola, vel etiam pluviali, incipit litaniam. Kyrie eleison etc. Paster noster, etc.

OREMUS. — ORATIO.

Pietatatem tuam, quæsumus, omnipotens Deus, ut has primitias creaturæ, quas aëris, et pluviæ temperamento nutrire dignatus es, benedictionis † tuæ imbre perfundas : tribuas populo tuo de tuis muneribus tibi semper gratias agere ; ut a sterilitate terræ esurientium animas bonis affluentibus repleas, ut egenus et pauper laudent nomen gloriæ tuæ. Per Christum etc.

De la Bénédiction des moissons, des semences, des plantes et des vignes, le jour de la fête de saint Marc.

Alors le curé ou le prêtre qui doit les bénir entrant avec une procession ou avec des clercs dans le champ, avec une croix et des cierges, revêtu du surplis et de l'étole et même de la chape, commence la litanie. *Kyrie eleison*, etc. *Paster noster*, etc.

PRIONS. — ORAISON.

Dieu tout puissant, nous implorons votre clémence afin que vous répandiez la pluie de votre bénédiction sur ces prémices de la créature que vous daignez nourrir en tempérant la pluie et le beau temps : que vous accordiez à votre peuple de vous rendre grâces toujours pour tous vos bienfaits ; que vous remplissiez de biens abondants les âmes de ceux qui sont affamés par la stérilité de la terre, et que le pauvre et le nécessiteux louent lo nom de votre gloire.

(1) L'institution de la fête de saint Marc n'avait pas encore son jour spécial dans l'Eglise romaine au VI[e] siècle ; mais on croit que cette procession, *Litanie majeure*, était célébrée dès le IV[e] siècle, à Rome, le 25 avril, anniversaire du jour où le Prince des Apôtres, entrant dans Rome, était venu apporter à la ville éternelle la dignité inamissible de capitale suprême de toute la chrétienté. (Dom Guéranger, idem, page 426 et 427.)

OREMUS. — ORATIO.

Omnipotens sempiterne Deus arbiter throni, qui molem terræ ex nihilo pendentem gubernas, et ad victum humani generis corporisque sustentationem agros operibus excolere jussisti, misericordiam tuam supplices exoramus, ut quicquid in hos agros salubris seminis satum atque plantatum est, respectu tuæ clementiæ prospicias, et aëris temperiem moderari digneris : ut resecato, atque absorpto omnium tribulorum, spinarumque squalore, efficias fruges fœcundas, et ad maturitatem perfectam tribuas pervenire : ut nos famuli tui uberem tuorum donorum fructum cum gratiarum actione percipientes, debitas, atque acceptas nomini tuo laudes referre mereamur. Per Christum etc.

PRIONS. — ORAISON.

Dieu tout puissant et éternel, arbitre du trône, qui gouvernez la masse de la terre suspendue en l'air et qui avez ordonné de cultiver les champs par le travail pour la nourriture du genre humain et du corps, nous supplions à genoux votre miséricorde, de jeter un regard de clémence sur toutes les graines salutaires qui sont plantées et cultivées dans ces champs, et de modérer la température de l'air : afin que les aspérités de tous les chardons et de toutes les ronces étant coupées et absorbées, vous fécondiez les biens de la terre et les fassiez arriver à une parfaite maturité : afin que nous, vos serviteurs, cueillant avec des actions de grâce, les fruits abondants de vos dons, nous méritions de rapporter à votre nom de dignes et de justes louanges.

OREMUS. — ORATIO.

Te domine petimus, ac rogamus, ut hos fructus seminum, frugum, frumenti, siliginis, hordei, avenæ (ac aliorum cujuscumque generis existant) tuis oculis serenis, hilarique vultu respicere digneris, sicut enim testatus es Moysi famulo tuo in terra Ægypti dicens : dic filiis Israël cum ingressi fuerint terram promissionis, quam eis daturus sum, ut primitias frugum offerant sacerdotibus, et erunt benedictæ fruges : ita et nos oramus te Domine, ut auxilium gratiæ tuæ super nos, et has segetas, ut fructus te donante proferre valeant, benigne concedas, ut non grando surripiat, non turbo subvertat, nec vis tempestatis detruncet, nec aeris siccitas exurat, non inundatio pluvialis absorbeat, sed incolumes et superabundantes propter usum hominum ad plenissimam maturitatem perducere digneris. Per Christum etc.

PRIONS. — ORAISON.

Seigneur, nous vous demandons, et nous vous prions de daigner regarder avec des yeux sereins et un visage gracieux ces fruits de semences, des légumes, du blé, du froment, de l'orge, de l'avoine (et de tous les autres de quelque genre qu'ils soient). Comme vous l'avez attesté en effet à Moyse, votre serviteur, en Egypte en disant : Dis aux fils d'Israël lorsqu'ils seront entrés dans la terre promise que je leur donnerai, qu'ils offrent aux prêtres les prémices des biens de la terre et les biens de la terre seront bénis : ainsi nous vous demandons, Seigneur, dans votre bienveillance, d'accorder le secours de votre grâce pour nous et pour ces moissons, afin que, par votre don, ils aient la vertu de porter des fruits, que la grêle ne les détruise pas, que le tourbillon ne les renverse pas, que la violence de la tempête ne les coupe pas, que la sécheresse ne les brûle pas et que l'inondation ne les absorbe pas ; mais que pour l'usage des hommes vous daigniez les faire parvenir saines et sauves et surabondantes à la plus complète maturité.

OREMUS. — ORATIO.

Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, mitte spiritum tuum cum angelis et archangelis tuis, et cum eis omnes sanctos et electos tuos, ut defendant segetes nostras a vermibus malis, sive ab avibus, ut magnificetur nomen tuum, Deus, in omni loco. Per Dominum etc.

Tunc sacerdos circumeat agrum, vel partem ejus aspergendo aquam benedictam et postea dicat : Et benedictio Dei, omnipotentis Patris † et Filii † et Spiritus sancti † descendat et maneat super has segetes. Amen.

PRIONS. — ORAISON.

Seigneur saint, Père tout puissant, Dieu éternel, envoyez votre esprit avec vos anges et vos archanges et avec eux vos saints et vos élus, afin qu'ils défendent nos moissons contre les insectes nuisibles ou contre les oiseaux, afin que votre nom, ô Dieu, soit glorifié en tout lieu.

Alors le prêtre parcourt le champ et en asperge une partie avec de l'eau bénite en disant : Que la bénédiction de Dieu, du Père tout puissant, du Fils et du saint Esprit descende et reste sur ces moissons.

Le verset suivant d'un cantique catalan indique que dans le Nord de l'Espagne, *saint Marc* est invoqué aussi contre *la Grêle*, *la Foudre* et *la Tempête* qui causent de si grands dommages aux *Récoltes* :

Puix sou tant appropriat
Contra PEDRAS, CLAMS *y* TRONS
Guardan aquestos contorns
De PEDRA *y de* TEMPESTAT.

Puisque vous êtes si spécial contre la *Grêle*, la *Foudre* et le *Tonnerre*, préservez ces territoires contre la *Grêle* et la *Tempête*.

Il reste encore à justifier l'invocation *contre l'Impénitence finale.* On pourrait peut-être l'expliquer par le secours que saint Marc apporta, en 1221, au frère Julien de Farento, de l'ordre de Saint-Dominique. Comme il était gravement malade, pendant son sommeil, le saint évangéliste, pour lequel il avait toujours eu une grande dévotion, lui apparut pour l'assister à ses derniers moments, et, après qu'il l'eût réconforté par de bonnes paroles, une grande troupe d'Anges entra dans sa chambre pour accompagner son âme, quand elle quitterait son corps. En outre, dans le dernier chapitre de son Evangile (v. 16), il a été chargé de nous notifier cet arrêt terrible : « Celui qui ne croira pas sera condamné ». N'est-il pas naturel de nous adresser à lui pour essayer d'en tempérer la rigueur, et surtout pour qu'ayant été baptisé, nous obtenions par son intercession la foi qui nous méritera la récompense éternelle.

L'Evangéliaire de la Sainte-Chapelle caractérise ainsi les quatre Evangélistes :

Quatuor hœc dominum signant animalia Christum: *Est* HOMO *nascendo,* VITULUSQUE *sacer moriendo,* *Est* LEO *surgendo, cœlos* AQUILAQUE *petendo.* *Nec minus hos scribas animalia et ipsa figurant.*	Ces quatre animaux figurent le Christ Seigneur : Il est homme en naissant et bœuf sacré en mourant ; il est lion en ressuscitant et aigle en montant au ciel. Et ces quatre animaux ne figurent pas moins les quatre évangélistes.

Saint Marc a *le Lion* pour attribut. Selon les uns, dit Mistriss Jameson (1), parce qu'il avait réclamé, pour son maître la dignité royale ; selon les autres, parce qu'à son début il raconte la mission de saint Jean-Baptiste, dont la voix fut entendue dans le désert, et qui est lui-même figuré par un Lion. Une troisième interprétation est celle-ci : entr'autres croyances du moyen-âge, on supposait que les jeunes lionceaux sortaient sans vie du ventre de leur mère, et n'arrivaient à l'existence que trois jours après, réchauffés par l'haleine paternelle et réveillés par ses rugissements. On regardait ce prétendu phénomène, comme un symbole de la résurrection du Christ dont saint Marc est l'historien.

Voici une strophe d'une prose d'Adam de Saint-Victor, qui a rapport à l'attribut de saint Marc :

MARCUS *leo per desertum* *Clamans rugit in apertum :* *Iter fiat Deo certum,* *Mundum cor a crimine.*	*Marc,* semblable au lion à travers le désert, fait retentir dans l'espace sa voix formidable : qu'un cœur pur de tout crime assure le chemin vers Dieu.

Sur le bénitier de la Cathédrale de Milan on lit :

Christi dicta fremit Marcus sub fronte Leonis.	*Saint Marc* sous la figure d'un Lion proclame en rugissant la parole du Christ.

Sur le manuscrit 323 de la Bibliothèque nationale, IX[e] siècle :

Symbolico MARCUM *par est conferre Leoni* *Cujus ab ore tonant divi spiramina verbi* *Perque hujus deserta fremens vastissima mundi* *Alti throno facilem satagit disponere callem.*	Il est juste de comparer *Marc* au Lion symbolique de la bouche duquel sortent comme le tonnerre les inspirations du verbe divin, et qui, rugissant au milieu des vastes déserts de ce monde, s'efforce d'ouvrir un chemin facile vers le trône du Très-Haut.

Sur le manuscrit numéro 261, même Bibliothèque, X[e] siècle :

MARCUS *ut alta fremens vox per deserta Leonum.*	*Marc* comme la grande voix rugissante des lions à travers les déserts.

(1) *Revue Britannique,* V[e] série, 26 volumes, page 331.

Sur le manuscrit 575, id., XIe siècle :

Marcus *dans Itale genti pia dogmata vitæ*
Ut Leo per silvas tonat errans tenebrosas.

Marc apportant à la nation italienne les pieux enseignements de la vie est comme le Lion qui erre en rugissant à travers les forêts ténébreuses.

Deux célèbres peintres vénitiens, Giorgone et Paris Bordone, ont représenté un épisode très curieux de l'histoire de Venise dans laquelle figure saint Marc. En 1340, une tempête extraordinaire éclata à Venise. Tout le peuple était en prière dans les églises. Un pauvre pêcheur vit, au milieu de l'orage, *saint Marc*, saint Georges et saint Nicolas, luttant avec les démons qui avaient excité la tempête. Ceux-ci ayant été bientôt vaincus, *saint Marc,* en signe de protection, donna une bague au pêcheur, et cette bague fut le premier anneau de fiançailles que le doge offrit à la mer en l'épousant au nom de la République.

DICTONS SUR SAINT MARC

Les Chevaliers de la lune rousse, hélas
Saint Marc, saint Eutrope, saint Philippe,
[saint Nicolas.
Nous mènent de vie à trépas
Mais le chevalier saint Loup
Gobe tout. (Vienne) P. A.

A la *saint Marc*
La collation au champ (25 avril).

A *la saint Marc*
Au champ monte l'herbe.

A la saint Marc
Au champ les dernières semailles.

Le jour *de la saint Marc*, s'il pleut
Partout aux champs tombent les guignes.
(Basse-Bretagne).
(*Revue celtique* tom III, p. 71.

Quand il pleut le jour de *saint Marc*
Il ne faut ni pouque, ni sac.
S'il pleut le jour de *saint Marc*
Point de pommes. (Loire-Inférieure).

S'il tombe de l'eau le jour de *saint Marc*
Il n'est ni fri, ni fra. (Aucun fruit).
(Sarthe).

Quand *saint Marc* n'est pas beau
Pas de fruits à noyaux.
(Seine-Inférieure).

A *saint Marc* s'il tombe de l'eau
Il n'y aura pas de fruits à couteau.
(Calvados).

Quand on dit un évangile selon *saint Marc*
Le dimanche, il pleuvra toute la semaine.

(Voir d'autres dictons sur saint Marc à l'article saint Georges).

D'après Guillaume Vatar (*Processions de l'Eglise*, Paris 1705, page 385), *la procession de saint Marc* date d'une *grande Peste*, qui commença à se faire ressentir, à Rome, au milieu du VIe siècle, du temps du pape Pelage II qui en mourut en conduisant la procession. Sa contagion devint si préjudiciable à la vie qu'aussitôt que le cerveau en était attaqué, on se sentait au moindre éternuement en grand péril de la perdre, ce qui obligeait ceux qui les approchaient de leur crier au même moment : « *Dieu vous assiste.* » De là, cette coutume de le répéter encore à ceux qui éternuent.

Saint Marc pour les Vénitiens, c'est presque Dieu dans le ciel ; mais c'était ou peu s'en faut le pape sur la terre : « *Comesta il papa Marco II* (Comment se porte le pape saint Marc II), » demandait je ne sais quel pape ou quel cardinal à un vénitien qui venait le voir. »

(Didron aîné, *Ann. arch.* vol. 17, p. 215).

ORDRE DE SAINT MARC DE VENISE.

L'époque de l'institution de cet Ordre est incertaine, néanmoins on pense qu'elle eut lieu en 831, époque à laquelle le corps du Saint y fut transféré.

La marque de l'Ordre est une médaille d'or sur laquelle est représenté un lion ailé, qui tient d'une patte une épée nue et le livre des Evangiles ouvert avec ces mots : *Pax tibi Marce Evangelista meus.* Sur le revers de la médaille, le doge régnant, à genoux pour recevoir un étendard de la main de saint Marc.

HERBE DE SAINT MARC

La Tanaisie (*Tanacetum vulgare*). D'après le docteur Saffray, l'infusion des fleurs à la dose de 15 à 30 grammes par litre d'eau est tonique, excitante, vermifuge, anti-fébrile et convient aussi dans les accidents nerveux, les spasmes. Appliquée en cataplasme sur le bas ventre seule ou mêlée d'ail, la Tanaisie agit comme vermifuge ; la décoction concentrée est un bon détersif, stimulant et antiseptique des plaies de mauvaise nature.

(*Les Bollandistes. — La Mère de Blémur. — Mistriss Jameson*).

SAINTE FRANCHE (FRANCA), VIERGE A PLAISANCE

XIIe et XIIIe SIÈCLE. — 1172-1218.

Invoquée dans les Affections des yeux, contre le Cauchemar.

Franche, née à Plaisance, était issue de la noble famille de Vidalta. Elle n'avait encore que sept ans qu'elle priait déjà ses parents de la conduire dans les couvents de vierges consacrées au Seigneur. Etant entrée dans le monastère de Saint-Cyr de l'ordre saint Benoit, elle édifia la communauté par les progrès qu'elle fit rapidement dans l'oraison, dans les jeûnes et dans les veilles. Aussi, à la mort de l'Abbesse, elle fut choisie à l'unanimité pour la remplacer. Pendant l'exercice de cette dignité, elle eut beaucoup à souffrir de la part de ses sœurs qu'elle voulait ramener à l'observation stricte de la règle. Elle fut également tourmentée par des tentations diaboliques, qu'elle surmonta par l'oraison et une patience à toute épreuve. Après avoir brillé par un grand nombre de miracles (1), elle rendit son âme à Dieu, le 25 avril 1218. Peu d'années après sa mort, quand on ouvrit son tombeau on y trouva une huile merveilleuse qui guérit plusieurs affections ; mais surtout *les Maux d'yeux*. Un grand nombre de faits sont d'ailleurs cités par les Bollandistes à l'appui de cette invocation.

Une bande de voleurs étant venue pour piller le couvent, leur chef fut, tout à coup, privé de la vue, qu'il ne recouvra qu'après s'être repenti et avoir invoqué *sainte Franche*. Notre Sainte ne se couchait jamais, et passait la nuit en oraison dans la chapelle du couvent. La prieure, pour essayer de ménager une santé si précieuse, avait donné l'ordre à la sacristine de garder les clefs ; mais, par un pouvoir surnaturel, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes devant sainte Franche. C'est là surtout que les démons venaient l'assaillir pour la faire sortir. Ils ne se bornaient pas toujours à l'effrayer par d'épouvantables visions au milieu de l'obscurité ; ils la jetaient à terre et la frappaient si rudement qu'elle rendait du sang par la bouche. Ces assauts multipliés de la part du malin esprit, toujours pendant la nuit, auront sans doute donné lieu à *l'invocation* qui lui est adressée contre *le Cauchemar*.

(*Ferrarius*. — *Les Bollandistes*. — LA MÈRE DE BLÉMUR).

SAINT FIDÈLE, CONFESSEUR A SPELLO

Invoqué pour les Enfants malades.

Fidèle, confesseur à Spello, ville de l'Ombrie, près de Foligno, est en grande vénération dans cette contrée. On ne sait presque rien de ses actes. Les habitants de Spello célèbrent sa fête par une procession solennelle dans l'église qui lui est consacrée et qui contient son tombeau.

On invoque *saint Fidèle* pour *les Enfants malades*, et ordinairement la santé leur est rendue.

(*Ferrarius*. — *Les Bollandistes*).

(1) En voici un entr'autres cité par les Bollandistes : un de ses parents qu'elle aimait beaucoup était mort dans un voyage d'outremer. Il lui apparut pendant la nuit et lui révéla qu'étant mort dans l'hérésie, les prières que l'on faisait pour lui étaient inutiles. Elle dut prévenir la communauté de ne plus en adresser dorénavant.

VINGT-SIX AVRIL

SAINT BERTHILON, CHORÉVÊQUE D'ISAAC-LE-BON

PUIS ABBÉ DE SAINT BÉNIGNE, MARTYR

IXe SIÈCLE

Invoqué contre la Fièvre.



ISAAC-LE-BON, évêque de Langres, vers 855, réforma l'abbaye de Saint-Bénigne, de Dijon, qui était tombée en décadence, et en donna le gouvernement à son chorévêque *Berthilon*, dont les vertus lui inspiraient une pleine confiance. *Berthilon* se dévoua entièrement à ses devoirs d'Abbé, dans des circonstances très difficiles. Les Normands, qui descendaient de la mer Baltique et de la mer du Nord, envahissaient toutes les contrées occidentales ; ils y pénétraient avec leurs barques, dont ils couvraient les fleuves, et se ruaient surtout au pillage des monastères.

Ils s'avancèrent jusqu'au cœur de la Bourgogne. *Berthilon*, obligé de quitter souvent le cloître, pour veiller à la sûreté de son monastère et des églises qui en dépendaient, tomba entre leurs mains et eut la tête tranchée. On l'honora du titre de saint et de martyr, bien qu'il ne paraisse pas avoir été l'objet d'un culte public.

Au XIe siècle, on ouvrit son tombeau, et il en sortit un parfum délicieux. Sa tête avait été rapprochée du col ; on remarquait encore du sang figé ; il était revêtu de l'habit monastique et de l'étole qui marquait sa dignité de prêtre. La piété populaire l'invoquait contre la *Fièvre*, et des pèlerins nombreux allaient vénérer ses reliques.

(*L'Abbé* GADARD. — *Vie des Saints de Langres.*)

SAINT RICQUIER (1), ABBÉ

VIIe SIÈCLE. — 645.

Invoqué contre la Fièvre.

Riquier, né à Centule, était issu d'une famille riche du Ponthieu. Il fut assez heureux pour donner l'hospitalité à deux missionnaires irlandais, qui avaient été très maltraités par les gens du pays. Ces bons serviteurs de Dieu eurent sur lui l'influence la plus salutaire, et quand il eut achevé ses études, il fut reconnu apte à être élevé au sacerdoce, et, à l'aide de sa nouvelle dignité, il exerça l'apostolat le plus fructueux. Sa réputation de sainteté avait tellement grandi que le roi Dagobert vint le visiter et écouta avec la plus grande déférence les remontrances qu'il ne manqua pas de lui faire sur les vanités de ce monde et sur l'asservissement des passions qui font négliger l'accomplissement de la justice. Pendant que *Riquier* parcourait les provinces du Nord, en semant partout la parole divine, il fondait en même temps l'église et le monastère de Centule, où il donna l'exemple de toutes les vertus, jusqu'à ce que

(1) Ou *Richer* ou *Riquier* (Richarius, Ricarius, Richerus).

l'âge et les fatigues, ayant diminué considérablement ses forces, il se retira avec un de ses compagnons dans une solitude de la forêt de Crécy, que Dagobert lui fit donner par deux seigneurs du pays. C'est là où il rendit son âme à Dieu, le 26 avril 645. Son corps fut placé dans sa petite cellule, qui devint plus tard l'abbaye de Forêt-Moutier, entre Rue et Crécy. On le transporta alors dans le monastère de Centule, qui, depuis, a pris le nom de Saint-Riquier. Les nombreuses guérisons qui s'y opérèrent rendirent son culte de plus en plus célèbre dans le Ponthieu, dans les provinces voisines et dans toute la France. Charlemagne lui-même visita un jour son tombeau, qui fut ouvert en sa présence.

Nous avons trouvé la prière suivante au bas d'une gravure publiée par Landry, où saint Riquier est représenté revêtu de l'aube, de l'étole, du manipule et de la chasuble, portant de la main gauche un calice, d'où semble sortir une hostie lumineuse, et tenant la main droite ouverte et élevée vers le Ciel :

ORAISON

Seigneur Dieu tout puissant et miséricordieux, qui, par vostre bonté infinie, avez conduit le bienheureux *saint Richer* dans la voie de la vérité, que l'idolâtrie luy avait cachée si longtemps, et qui, par les prières de ce grand prestre, avez guéry une infinité de personnes *de fièvres*, faites, s'il vous plaît, par l'intercession de vostre fidèle serviteur, que nous puissions estre délivrés de tous nos ennemis visibles et invisibles, afin qu'estant parfaitement sains de corps et d'esprit, nous bénissions incessamment vostre saint nom sur la terre et vous rendions des actions de grâces immortelles dans le ciel. Par Nostre Seigneur Jésus-Christ, etc.

La dévote image de saint Richer, réclamée en l'église des Religieux de la Sainte Trinité et Hostel-Dieu de Lysieux, duquel la feste se célèbre tous les ans, le 26e d'avril.

Les miracles opérés au tombeau de saint Riquier, sous les Abbés, ses successeurs, et relatés par les Bollandistes, n'ont aucun rapport avec l'*invocation contre la Fièvre*, suffisamment indiquée par cette oraison.

L'*Histoire d'Abbeville* porte que ce nom d'*Abbeville*, qui signifie *ville de l'Abbé*, lui fut donné parce qu'elle était anciennement du domaine de l'Abbé saint Riquier.

(*L'Abbé* DESTOMBES. — *Les Bollandistes.* — *Les petits Bollandistes.*)

VINGT-SEPT AVRIL

SAINTE ZITE, VIERGE, SERVANTE

XIIIe SIÈCLE. — 1272.

Patronne des Servantes et des Femmes de charge.



NÉE d'une famille pauvre et obscure, sur le territoire de Lucques, Zite fut obligée, pour gagner sa vie, de se placer comme servante chez un noble seigneur de la ville, dont l'habitation était près de l'église de saint Frigidien. Elle avait le soin général de toute la famille, élevant les enfants et prenant garde que rien ne dépérît entre ses mains ; on ne la voyait jamais oisive ; n'aimant point les propos des vieilles femmes, elle s'abstenait de toute espèce de curiosité et ne s'in-

formait point des choses dont elle ne devait pas répondre. Dans son humble condition de servante, elle exerçait une admirable charité à l'égard des pauvres ; aussi Dieu illustra-t-il plus d'une fois par des miracles la vertu de cette vierge sainte. Un jour, un étranger, exténué de fatigue, lui ayant demandé l'aumône, elle puisa de l'eau sur laquelle elle fit le signe de la croix, et cette eau fut changée en un vin excellent. Visitant fréquemment les pauvres infirmes, elle leur distribuait les aliments qui étaient affectés à sa propre nourriture. Comme le pays était affligé par la famine, après avoir épuisé toutes les bourses de ses amis, elle se mit à distribuer aux pauvres affamés des fèves dont son maître avait une immense provision. Celui-ci en ayant été averti, ordonna de mesurer les fèves ; par une grâce surnaturelle, on retrouva la quantité primitive, comme si pas une seule n'eût été détournée. Une nuit de Noël, *Zite*, ayant donné presque tous ses habits aux pauvres, était très mal vêtue par un froid très rigoureux. Son maître, la voyant sortir ainsi, la força de mettre sur ses épaules un manteau de fourrures, qui lui appartenait et qu'il lui recommanda bien de lui rapporter. En entrant à l'église, elle aperçut un pauvre demi-nu dont les dents claquaient de froid ; vite elle se hâta de faire passer son manteau de fourrures sur les épaules de cet infortuné, avec cette condition qu'il s'en couvrirait pendant l'office, qu'elle le reprendrait après et qu'elle le conduirait se chauffer au logis ; mais, après avoir satisfait à sa dévotion, elle ne retrouva plus le pauvre à la porte et elle revint bien confuse chez son maître, qui la poursuivit de ses reproches jusqu'à l'heure où le pauvre parut tout à coup, rapporta le manteau en présence de toute la famille et disparut comme un éclair. On a cru généralement que ce vieillard était un ange, disent les Petits Bollandistes, c'est pourquoi la porte de l'église où elle rencontra le pauvre au manteau a été depuis appelée *la porte de l'Ange*.

L'austérité de sa vie fut admirable jusqu'à la fin. Elle portait autour de son corps une corde qui avait fini par entrer dans les chairs et qui la faisait souffrir horriblement. Elle avait toujours les pieds nus, même en hiver et couchait sur la terre, donnant son lit aux pauvres étrangers, qui venaient demander l'hospitalité.

Après avoir pratiqué toutes les vertus et avoir toute sa vie été au service des mêmes maîtres, avec un parfait dévouement, elle mourut à soixante ans, le 27 avril 1278. Les miracles se multiplièrent à son tombeau, et son culte se répandit rapidement dans son pays et dans toute l'Europe. Elle est ordinairement représentée avec un trousseau de clefs à sa ceinture, ce qui indique l'office *de femme de charge*. On lui fait également porter *une cruche*, en souvenir de l'eau qui se changea en vin, par sa puissante intercession. Parmi les Saints peints dans l'église de saint Vincent de Paul, à Paris, Hippolyte Flandrin l'a représentée sous une simple et charmante figure de servante, retenant sa robe de la main gauche et portant la cruche de la main droite.

Voici deux maximes spirituelles de *sainte Zite*, qu'il est bon de livrer aux méditations des domestiques de nos jours ; en outre, nous ne saurions trop leur conseiller, à l'exemple de leurs devanciers, d'avoir toujours sous les yeux, comme *modèle* et comme *patronne*, cette excellente *servante* du Seigneur :

« Une servante paresseuse, disait-elle, ne doit pas être appelée pieuse,

« une personne de notre condition, qui affecte d'être pieuse, sans être « essentiellement laborieuse, n'a qu'une fausse piété. »

Elle a, d'ailleurs, laissé de si bons souvenirs dans sa ville natale que les habitants de la ville de Lucques l'ont toujours réclamée pour leur patronne.

(*Les Bollandistes.* — *Hagiologium Italicum.* — La Mère de Blémur. — *Les petits Bollandistes.*)

VINGT-HUIT AVRIL

SAINT APHRODISE, PREMIER ÉVÊQUE DE BÉZIERS

Ier SIÈCLE

Invoqué contre l'Épilepsie. — Pour la Pluie.



Les documents sur les actes d'*Aphrodise* sont très rares et très controversés ; aussi, nous avons préféré, pour la première partie de sa vie, nous appuyer sur le récit textuel du *Breviarium Bitterense*, 1534 (1).

LECTIO II

Cum Joseph et Virgo Maria, Christum ejus filium, Deo per Angelum in somniis revelante, in Egypti terram Herodi non subditam abstulissent ; fanumque idolorum splendide constructum, cum intrassent, funditus corruisset, illisque in medio lapidum illæsis remanentibus : Beatus Afrodisius *proconsul terræ illius concitatus illic adveniens Christum videns attonitus ; primus illum adoravit, illosque septennio propriis sumptibus educans suo excepit hospitio.*

LEÇON II

Lorsque la Vierge Marie, en compagnie de Joseph, eut emporté dans la terre d'Egypte non soumise à la domination d'Hérode, le Christ, son fils, Dieu l'ayant prévenue par un ange pendant la nuit, il advint que le temple des idoles, construit avec magnificence, croula de fond en comble à leur entrée. Or, pendant qu'ils demeuraient au milieu des décombres, sans aucune blessure, le Bienheureux Afrodisius, proconsul de cette province, averti de ce fait, accourut ; à la vue du Christ, il fut frappé d'étonnement et le premier se prosterna pour l'adorer. Pendant sept ans, il offrit à la Sainte Famille, dans sa demeure, une généreuse hospitalité dont il fit tous les frais.

Après l'ascension de Notre-Seigneur, la prédication de l'Evangile étant parvenue en Egypte, *Aphrodise* serait venu à Antioche, où il aurait été baptisé par saint Pierre, qui l'aurait ensuite amené à Rome puis envoyé prêcher dans les Gaules. Là, il s'associa à Paul Serge, évêque de Narbonne, autre proconsul converti par saint Paul. Paul Serge l'ayant ordonné évêque de Béziers, *Aphrodise* vint dans cette ville, où il opéra de nombreuses conversions, en professant hautement, avec une admirable ferveur, la doctrine sacrée de Jésus-Christ ; mais un jour il fut entouré par une troupe d'idolâtres qui, tous pleins de fureur et de rage, se saisirent de sa personne et le décapitèrent avec trois autres de ses compagnons. Cette barbare exécution eut lieu en la rue Civiaque, dite depuis de Saint-Jacques, l'an de Notre-Seigneur 65, le 28 avril, première année de son épiscopat. D'après une tradition constante à Béziers, le corps de *saint Aphrodise*, se relevant lui-même, aurait porté sa tête à travers la ville, jusqu'à une petite chapelle qu'il avait auparavant consacrée sous le vocable de saint Pierre, et dans

(1) Ce bréviaire de Béziers fait partie de la Bibliothèque de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, qui, avec une extrême obligeance, a bien voulu mettre à ma disposition ce précieux volume.

laquelle il fut enseveli. Au milieu de la ville, à l'angle d'une rue et d'une place (si mes souvenirs me servent bien), on voit une statue d'*Aphrodise* portant sa tête, en costume d'évêque. Cette statue pourrait bien dater du XVe siècle.

On représente aussi le Saint monté sur un chameau, en souvenir sans doute de l'Afrique, son pays natal.

On trouve dans le troisième volume du *Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France* (1), page 643, la mention de l'*invocation adressée à saint Aphrodise* contre l'*épilepsie :*

« *Visite de l'église collégiale de saint Aphrodise*, le 26 juillet 1633, par Clément de Bonzy, évêque de Béziers (2) :

« ..... de là, visita les fonds baptismaux qui sont bien fermés et couverts d'un bois fort bien travaillé ; ils sont de marbre blanc, faits en forme de tombeau, rehaussés de figures de relief, la tradition est que dans iceux sainct *Affrodise*, éuesque de Béziers et martirisé en lad. ville, fust ensevely, et il y a encore des marques de sang qu'on dit estre dud. martyr, et sur la tradition et créance que les enfans baptisés en iceux sont préserués du *hauct mal*, la plupart des pères et des mères y font baptiser leurs enfants, et particulièrement les aînés, bien qu'ils ne soient pas de la paroisse, et plusieurs personnes qui estoient atteints *de ce mal* faisoient veu de boire de l'eau qui est dans lesdits fonds, ce qui leur étoit permis autrefois. »

C'est dans le propre des Saints du diocèse de Béziers qu'il faut chercher l'indication de l'*invocation pour la pluie* (3) :

28 AVRIL. — LECTIO II.	LEÇON II.
Hunc in calamitatibus publicis, hunc in privatis incommodis interpellare consuetum est. Quoties terra, SICCITATE LABORANTE, *benignam ministravit opem, et longuentibus frugibus,* PLUVIÆ *opportunum auxilium attulit ?...*	Soit dans les calamités publiques, soit dans les malheurs privés, il est d'usage de l'invoquer. Toutes les fois que la terre souffrait de la *sécheresse* il fit sentir sa bienveillante protection et quand les fruits se desséchaient, il obtint le secours opportun de la *pluie*.

(*Les Bollandistes. — Les Vies de tous les Saints de France.— Les petits Bollandistes.*)

VINGT-NEUF AVRIL

SAINT HUGUES, ABBÉ DE CLUNY

XIe ET XIIe SIÈCLE. — 1024-1109.

Invoqué contre la Fièvre.



HUGUES avait pour ancêtres les anciens Ducs de Bourgogne et était issu d'une très noble famille. A quinze ans, malgré son père qui l'obligeait à monter à cheval et à faire des armes, afin qu'il prît une place brillante dans le siècle, il entra dans le monastère de Cluny. Son humilité et son obéissance éclatèrent avec tant de perfection aux yeux de l'abbé saint Odilon, que non-seulement il l'admit à faire profession,

(1) Publié par le Ministère de l'instruction publique et des cultes.
(2) Communication de M. de Portalon, correspondant à Béziers.
(3) *Proprium sanctorum diocesis Biterrensis, jussu et auctoritate Josephi Brunonis de Bausset de Roquefort, episcopi et Domini Biterrensis.* Biterris, 1758.

mais encore il le nomma prieur de la communauté. Malgré sa jeunesse, il fut envoyé en Suisse pour réformer l'abbaye de Paterniac et réconcilia l'abbé et les moines avec le souverain d'Allemagne, dont ils avaient encouru la disgrâce. Ayant appris la mort de saint Odilon, au commencement de l'année 1049, il fut obligé de revenir à Cluny, où il fut nommé abbé et général de tout l'ordre.

Jamais on ne vit cet ordre de Cluny dans un état plus florissant que sous son gouvernement. Les monastères se multiplièrent dans toute l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et en divers endroits de l'Allemagne. Il forma plusieurs disciples de grande distinction dans l'Église, soit par leur sainteté, comme saint Morand, saint Uldoric et saint Grégoire VII, soit par leur mérite et leur dignité, parmi lesquels deux papes, Urbain II et Paschal II, et aussi le duc de Bourgogne, Hugues, qui remit son duché entre les mains de son frère Eudes et prit l'habit à Cluny. Saint Grégoire VII, qui avait été prieur de Cluny sous le saint abbé, entretint avec lui une correspondance perpétuelle, et notamment à l'occasion de ses grands démêlés avec l'empereur Henri IV, qu'il parvint à calmer pendant quelque temps. Les relations d'*Hugues* avec les autres souverains de l'Europe, Philippe Ier, roi de France, et Alphonse VI, roi d'Espagne, furent toujours pour lui des plus amicales et des plus honorables. Au milieu de toutes les grandeurs, *Hugues*, qui fut mêlé à toutes les affaires politiques de son temps et en fut souvent l'arbitre le plus honoré, menait la vie la plus austère et la plus modeste ; il ne se prévalait jamais de toutes les grâces surnaturelles qui lui venaient directement du ciel. Il eut d'abord le don de prophétie. Etant un jour avec saint Anselme, archevêque de Cantorberry, il lui dit que la nuit le juste juge avait prononcé la condamnation du roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, et trois jours après, le misérable prince fut tué à la chasse.

Hugues avait parmi ses religieux un frère du nom de Durand, d'une grâce et d'une simplicité admirable, qui, tout en suivant la règle du monastère, aimait de temps en temps, avec la finesse de son esprit et le charme de sa parole, à provoquer un sourire moqueur sur les lèvres de ses auditeurs. Le Saint lui avait prédit qu'après sa mort, il porterait sur ses lèvres la marque de son péché. Comme Durand était d'ailleurs un homme de mérite, il fut élu évêque de Toulouse ; mais sa dignité n'empêcha pas la prophétie d'*Hugues* de s'accomplir ; car, après sa mort, il apparut à un prêtre avec une bouche toute difforme, laissant échapper des flots d'écume et lui demanda instamment d'en prévenir le saint Abbé. *Hugues*, ému de pitié, ordonna un silence de sept jours à sept de ses religieux ; mais l'un d'eux faillit à l'obéissance, et l'évêque se présenta une seconde fois au même prêtre, les lèvres toujours malades, se plaignant du frère qui avait rompu le silence. *Hugues* ordonna un autre silence de sept jours, qui, cette fois fut exactement gardé. Alors, Durand apparut, pour la troisième fois, avec des lèvres entièrement purifiées et remerciant *saint Hugues* de son heureuse délivrance. « Les personnes religieuses, dit la Mère de Blémur, peuvent tirer une grande instruction de cet exemple. » Le saint abbé joignait encore au don de prophétie celui des miracles. Nous n'en citerons que deux qui ont trait à l'origine de l'*invocation contre la fièvre* adressée à *saint Hugues*. Il guérit trois frères de cette terrible affection, les deux premiers par la propre vertu des *Eulogies* ou Pains sanctifiés.

Quant au troisième qui, à Bourbon-Lancy, avait été dévoré, pendant six mois, par les *ardeurs de la fièvre* quarte, il lui rendit la santé en lui donnant à boire, après la messe, du vin dans lequel il avait fait tremper des reliques. Un soldat s'étant adressé à lui pour être guéri *du même mal*, il lui conseilla de s'abstenir désormais des rapines et des désordres inhérents à sa profession. Celui-ci en fit vœu en sa présence et il fut guéri immédiatement.

Sa mort fut annoncée par plusieurs visions miraculeuses et eut lieu le 29 avril 1108. Il fit plusieurs ordonnances sur le service divin, et l'une d'elles entre autres prescrit le chant de l'hymne *Veni Creator* à Tierce et aux fêtes de la Pentecôte, ce qui fut adopté dans toute la chrétienté.

Ce fut lui qui éleva à Cluny cette magnifique église dans le style roman, qui était la plus grande de l'univers avant l'érection de Saint-Pierre de Rome. Elle fut vendue en détail en 1793 et démolie dans toutes ses parties.

Saint Hugues est représenté souvent avec deux papes qui semblent lui rendre hommage (1). Ce sont Urbain II et Paschal II, dont il a été question plus haut et qui avaient été ses élèves.

(*Bollandistes.* — BAILLET. — LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Les petits Bollandistes.*)

SAINT PIERRE DE VÉRONE, MARTYR

XIIIe SIÈCLE. — 1206-1252.

Invoqué contre les maux de tête, contre la foudre, contre les orages, pour les femmes en couches et pour les fruits de la terre.

Pierre était né à Vérone, de parents infestés par la doctrine des Cathares, véritable branche du Manichéïsme. Il eut le bonheur d'apprendre à lire chez un maître catholique, qui lui inculqua les vrais principes et lui inspira une grande aversion pour les hérétiques. Son père, pensant qu'il était temps de redresser ses idées, l'envoya à l'Université de Bologne, et bien qu'il n'eût que quinze ans, *Pierre*, comprenant tous les dangers qui l'environnaient dans un pareil monde, vint trouver saint Dominique qui, après s'être assuré de sa vocation, lui donna l'habit et le dirigea lui-même dans les voies du salut. Après qu'il eût reçu la prêtrise, ses supérieurs le chargèrent d'annoncer la parole de Dieu ; c'est alors que, poursuivant l'hérésie partout où elle se montrait, il prêcha dans la Romagne, la Marche d'Ancone, la Toscane, le Bolonais, le Milanais, et partout il opéra de nombreuses conversions. On accourait de toutes parts pour l'entendre ; on venait au-devant de lui avec la croix, des bannières, des trompettes et des tambours. A Milan, la foule était si grande qu'on fut obligé de le porter sur une espèce de litière fermée, pour l'empêcher d'être étouffé. Dans le Milanais, un gentilhomme du pays, grand ami de *Pierre*, s'était laissé accaparer par les Cathares, qui l'avaient mis en présence d'une prétendue figure de la sainte Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. *Pierre* demanda

(1) Voir *Acta sanctorum*. P. DANIELE PAPEBROCHIO, Autherpiæ, 1re partie, p. 125, 2 vol. in-18.

et obtint d'être admis à la même faveur. Or, le matin, en disant sa messe, il consacra deux hosties, en réserva une qu'il mit dans une boîte et l'emporta sous sa chape. A peine fut-il arrivé dans l'assemblée des Hérétiques, le démon prit la figure d'une femme avec un enfant dans les bras, au milieu d'une grande clarté ; mais *Pierre* présentant l'hostie à cette femme : « Si vous êtes véritablement la mère de Dieu « (lui dit-il), adorez votre fils que je tiens entre mes mains. » A cette vue, les fantômes s'évanouirent avec un bruit terrible, au milieu d'une odeur infecte. Cette aventure ramena le gentilhomme à la vérité et opéra la conversion de plusieurs des assistants.

En 1232, le pape Grégoire IX le nomma inquisiteur général de la foi, ce qui lui fournit de nouvelles armes pour combattre les Cathares. A partir de ce jour, les Hérétiques prirent la résolution de le mettre à mort. Ils apostèrent deux assassins, sur la route de Rome à Milan, sur laquelle il devait passer. L'un d'eux lui asséna deux coups de hache sur la tête, et comme il était renversé à terre, baigné dans son sang et récitant le symbole de la foi, il fut achevé par un coup de poignard dans le côté. Il avait quarante-six ans. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Simplicien.

L'invocation qui lui est adressée contre *les maux de tête* tire probablement son origine des deux coups de hache qu'il reçut sur l'*occiput* et aussi de la guérison d'*une fistule à la tête* qui s'opéra à son tombeau. Une femme qui était très gravement atteinte, vint dans l'église de Saint-Simplicien, où le corps du Saint était exposé, et, remplie de foi, elle prit la main du bienheureux martyr, la mit sur *sa tête* et fut immédiatement rendue à la santé. On conserve également à Plaisance un chaperon qui servait à *saint Pierre* pour garantir sa tête de tout mal et que l'on applique sur la tête des fidèles le jour de sa fête.

L'invocation contre *la foudre* et *les orages* se justifie par *plusieurs tempêtes* sur mer calmées par son intercession, et aussi, dans la ville de Plaisance, il était d'usage, le jour de sa fête, de bénir des rameaux d'olivier, en invoquant *saint Pierre*. Ces rameaux avaient un pouvoir prodigieux, dit l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique de la ville de Plaisance* (1) pour *conjurer le tonnerre* et *les autres cataclysmes de l'air*, et il cite la prière suivante qui servait à la consécration des rameaux et qui est mentionnée par les Bollandistes :

OREMUS

Exaudi preces tuorum fidelium, omnipotens Deus, ut sicut Moysi famulo tuo in Elim, ubi erant septuaginta palmæ et duodecim fontes aquarum, propitius affuisti; ita in solemnitate S. PETRI *martyris tui, quem hodie colimus, adstanti populo tuo devoto adesse tua pietate immensa digneris : et has palmas, quas in honorem tui nominis et pro reverentia ejusdem præfati martyris tui suscipere anhelat, benedicere digneris . ut in quibuscumque locis, domibus, hortis, vineis, nemoribus vel agris fuerint collocatæ, tuam largam benedictionem benignamque custodiam habitores possessoresque mereantur ; atque omnis adversitas*

ORAISON

Exaucez les prières de vos fidèles, ô Dieu tout puissant, afin que, comme vous avez été propice à votre serviteur Moïse, à Elim, où se trouvaient 70 palmiers et 12 fontaines, vous daigniez aussi, en la fête de *saint Pierre*, votre martyr, que nous célébrons en ce jour, assister de votre miséricorde infinie votre peuple fidèle ici présent. Daignez encore bénir ces palmes qu'il désire ardemment recevoir en l'honneur de votre nom et par respect pour votre même martyr, afin que dans quelques lieux qu'elles soient placées, maisons, jardins, vignes, bois ou champs, elles obtiennent, pour les habitants et les propriétaires, vos larges

(1) *Petrus Maria Campi.*

fulgurum et tempestates malignorum spirituum, per intercessionem et merita ejusdem sanctissimi Petri Martyris, *diffugiant et ad nihilum redigantur. Quatenus fideles de tuâ gratuitâ misericordiâ confidentes, et palmas devotis manibus suscipientes, et quibusvis locis iis visum fuerit collocantes, tam ipsi quam eorum terra, ab omni incursu et infestatione nequissimorum dæmonum, ineffabili tuâ clementiâ, protegantur; et ejusdem Beatissimi* Petri *martyris assiduo patrocinio salutem mentis et corporis consequi mereantur. Per Dominum nostrum, etc.*

bénédictions et votre bonne et sainte garde; que tout sinistre de la foudre et toutes attaques des malins esprits soient conjurés et réduits à néant par l'intercession et les mérites de votre très saint martyr *Pierre*; que les fidèles confiants en votre pure miséricorde, soit qu'ils portent directement ces palmes en leurs mains, soit qu'ils les placent où ils le jugeront convenable, soient protégés, par votre ineffable bonté, en leurs personnes et en leurs biens, contre les attaques et les ravages des plus méchants démons, et que, par l'assistance continue du Bienheureux *Pierre martyr*, ils obtiennent le salut de l'âme et du corps.

A Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome, le jour de la fête de saint Pierre, on bénit des branches d'oliviers et de palmiers pour préserver *de la foudre* et *des tempêtes*. A onze heures, on célèbre une messe avec assistance des éminentissimes cardinaux et des consulteurs de la congrégation du Saint-Office. Chacun d'eux reçoit un double bouquet béni de fleurs naturelles et artificielles.

Les invocations *pour les femmes en couches* et *pour les fruits de la terre* sont spécifiées dans les deux strophes d'un cantique catalan (*Goigs*) :

Si de las DONAS PRENYADAS,
Ab fervor son invocat,
En tan gran perill posadas,
Los son pare y advocat,
Y veul llur necessitat,
Los deslliuvan DEL DOLOR.
Vostres sellos *prodigiosos,*
Posats en vingas y prats,
Si ab devocio col locats,
Al causan FRUITS COPIOSOS.

Si les FEMMES ENCEINTES
Étant dans un grand danger,
Vous implorent avec ferveur,
Vous êtes leur père et leur avocat,
Et, voyant leur détresse,
Vous les délivrez de *la douleur.*
Vos sceaux miraculeux (1),
Placés dans les *vignes* et dans les *prés*,
Si on l'a fait avec dévotion,
Obtiennent *des fruits abondants.*

La première de ces invocations pour *les femmes en couches* tire son origine de plusieurs faits consignés dans les Bollandistes, et relatifs *à des femmes* dont les couches avaient toujours été très périlleuses, et qui, après avoir bu de l'eau bénite par le contact des reliques du saint martyr, n'avaient plus éprouvé aucun accident.

Le trait suivant, mentionné par les mêmes auteurs, explique la seconde invocation *pour les fruits de la terre.*

Dans la campagne du Milanais, le Saint rencontra deux laboureurs, l'un catholique et l'autre hérétique. Il annonça au premier, priant Dieu de bénir son champ, que sa récolte serait des plus abondantes, et il assura l'autre que la sienne serait absolument stérile, attendu que le diable qu'il invoquait, n'avait jamais pu créer quoi que ce soit par lui-même. Sa prédiction s'étant réalisée à la lettre, l'hérétique se convertit et abjura l'hérésie.

Saint Pierre de Vérone est ordinairement représenté à genoux,

(1) Ces sceaux ne sont autre chose que des reproductions de celui dont il se servait comme grand inquisiteur et dont l'original était conservé au moment de la Révolution de 1835, dans le couvent des frères prêcheurs de la ville de Balaguer (Espagne, diocèse d'Urgel). Ces reproductions que l'on attachait aux rameaux bénis le jour de sa fête étaient faites, comme dans les chancelleries, à l'aide de pains d'hostie mouillés placés entre deux papiers.

écrivant avec son sang le commencement du *Credo,* un glaive lui traversant le crâne, la poitrine percée par une épée. On le voit ainsi dans les célèbres *Heures de Anne de Bretagne.* Fra Angelico, de l'ordre des frères prêcheurs comme lui, le montre dans une foule de ses compositions avec une entaille sauguinolente sur l'occiput, et notoirement dans ses fresques du couvent de Saint-Marc, à Florence. Le Titien, dans un magnifique tableau qui, malheureusement, a été détruit par un incendie, dans l'église de Saint-Jean et Paul, à Venise, l'a peint au moment où il est terrassé par l'assassin, au milieu d'un splendide paysage. Deux Anges, dans le haut, lui apportent la palme du martyre. Il est bon et consolant à la fois, en terminant ce récit, de faire remarquer que Carinus, l'hérétique qui lui porta le premier coup, après s'être échappé de sa prison, reconnaissant l'énormité de son crime, entra comme frère convers dans un couvent de frères prêcheurs, qu'il édifia par la plus austère et la plus rigoureuse pénitence.

(*Les Bollandistes.* — La Mère de Blémur. — *L'Abbé* Petin.)

TRENTE AVRIL

SAINT ADJUTEUR ou AJOUTRE ou USTRE (ADJUTOR) ERMITE

XIIe SIÈCLE. — 1131 ou 1132.

Invoqué pour les Nageurs.

Adjuteur était fils de Jean, seigneur de Vernon (Normandie), et de Rosemonde de Blaru à laquelle on donnne le titre de *Bienheureuse.* Elevé dès sa plus tendre enfance dans la pratique de la prière et de toutes les vertus, il partit pour la croisade avec un grand nombre d'autres gentilshommes, aussitôt qu'il fût en état de porter les armes. Près d'Antioche, sa troupe, qui ne se composait que de deux cents hommes, fut enveloppée par quinze cents Sarrasins ; elle était sur le point d'être massacrée, quand *Adjuteur*, se souvenant de la grande dévotion des habitants de Vernon pour sainte Madeleine, la conjura de les délivrer. A l'instant, il s'éleva une tempête furieuse qui jeta l'épouvante dans les rangs des infidèles et les obligea à prendre la fuite. Les soldats d'Adjuteur se mirent à leur poursuite, en tuèrent plus de mille et mirent le reste entièrement hors de combat.

Après dix-sept années de courageuses entreprises, il tomba entre les mains des infidèles qui l'enfermèrent dans un cachot en le sommant de renier sa foi. *Adjuteur* implora aussitôt non seulement sainte Madeleine mais encore saint Bernard de Tiron. Ensuite, s'étant endormi, il fut transporté dans les airs, pendant son sommeil, avec ses chaînes dans un bois près de la ville de Vernon où était son domaine et s'y réveilla. L'archevêque de Rouen, Hugues III, après avoir fait des informations sur ce miracle, le déclara authentique, surtout d'après le témoignage de plusieurs seigneurs qui avaient mangé avec lui en Palestine la veille du jour où il se trouva transporté en Normandie.

Sainte Madeleine et saint Bernard, en le déposant à terre, lui avaient dit que ce lieu serait celui de son repos jusqu'à la fin de sa vie. Le premier soin d'*Adjuteur* fut d'élever une chapelle à sainte Madeleine, puis

il prit l'habit dans l'abbaye de Tiron et la dota de tous ses biens. Il se retira ensuite dans un oratoire qu'il se fit bâtir près de Vernon, et il se livra entièrement aux austérités d'un cénobite. Jusqu'à la fin de sa vie, chacun de ses jours fut marqué par des actes de la plus fervente charité et par les pénitences les plus sévères. Nous ne saurions reproduire tous les miracles qu'il opéra ; nous rapporterons seulement celui qui l'a fait choisir comme patron par les *Nageurs*. Ayant appris qu'il y avait dans la Seine un gouffre très dangereux où était engloutie une grande quantité d'hommes et de bateaux, il pria l'évêque de faire le signe de la croix au-dessus du tourbillon et d'y jeter de l'eau bénite ; quant à lui, il y précipita un morceau de la chaîne avec laquelle il avait été transporté de Palestine en Normandie, et le gouffre fut comblé à l'instant. Il mourut le 30 avril 1131 et fut enterré dans son oratoire. Plus tard, on plaça son tombeau dans la chapelle de Sainte-Madeleine ; un grand nombre de miracles y furent signalés.

(Hugues, *archevêque de Rouen*. — Buzelier.— Du Saussay. — Ronbeck. — Le P. Giry. — Pétin).

SAINT GUALFARD ERMITE

XIIe SIÈCLE. — 1127.

Patron des Selliers.

Gualfard, né à Augsbourg, vint à Vérone où il exerçait le métier de *Sellier*. Il distribuait aux pauvres tout ce qu'il gagnait, après avoir prélevé, toutefois, ce qui lui était nécessaire pour sa nourriture et ses vêtements. Voulant acquérir une plus grande perfection, il se cacha dans une forêt non loin de la ville, sur le bord du fleuve Athesis, et, ainsi caché à tous les yeux, il mena pendant vingt ans une vie d'abstinence et de mortification. Au moment où il allait puiser de l'eau dans le fleuve, il fut reconnu par des pêcheurs qui le ramenèrent à Vérone où on lui donna une habitation dans le monastère de Saint-Pierre, puis dans les bâtiments de la Très-Sainte-Trinité. Les habitants de Vérone, pleins d'admiration pour sa sainteté, lui élevèrent vis à vis de l'église du Saint Sauveur une cellule où il vécut encore dix ans, macérant son corps par la pénitence et réconfortant son âme dans l'oraison. Jusqu'au jour où il fut appelé aux joies éternelles, des miracles sans nombre, mentionnés par les Bollandistes, eurent lieu à son tombeau. D'après Henri Alt, peu de temps avant sa mort, un cercueil de pierre serait tombé du ciel pour recevoir son corps. Aussi on le représente avec un cercueil de pierre à côté de lui.

(Ferrarius. — *Hagiologium Italicum*).

SAINT PÉRÉGRIN LATIOSI, SERVITE

XIIIe et XIVe SIÈCLE. — 1265-1345.

Invoqué contre les plaies aux jambes, pour les Femmes enceintes et pour les accouchées.

Pérégrin, né à Forli de la noble famille des Latiosi, étant, un jour, dans la cathédrale devant une image de la Sainte Vierge et la priant de tout son cœur de vouloir bien le diriger dans les voies qu'il devait suivre,

entendit cette sainte Mère lui prescrire d'entrer chez les Servites. Parti pour Sienne sous la conduite d'un Ange, il fit part de la vision qu'il avait eue et de l'ordre qu'il avait reçu de la Sainte Vierge, au Prieur du couvent, qui l'admit à prendre l'habit religieux. Etant revenu à Forli, il y donna pendant trente ans l'exemple d'une vie de jeûnes et de mortifications. Employant toutes les nuits à la contemplation des choses du ciel, il ne se coucha jamais, bien qu'il fût accablé d'infirmités. Dieu voulut cependant exercer encore plus sa patience, un terrible chancre fit tellement enfler l'une de ses jambes que les médecins déclarèrent l'urgence de l'amputation. La veille de l'opération, *Pérégrin*, se levant pendant la nuit, arriva en se traînant jusqu'à la salle du Chapitre, et là, pendant qu'il priait devant un crucifix, il s'endormit et il vit Jésus-Christ se détacher de sa croix, toucher sa jambe et à son réveil sa plaie était radicalement guérie. C'est là, évidemment, l'origine de *l'invocation contre les plaies à la jambe.* Succombant sous le poids de la vieillesse et de ses généreux travaux, il rendit son âme à Dieu le 30 avril ou le 1er mai 1345. De nombreux miracles eurent lieu à son tombeau.

Saint Pérégrin est très honoré en Espagne. Dans un cantique castillan en tête duquel l'on voit représenté Jésus-Christ descendant de sa croix pour guérir la jambe du Bienheureux, on trouve cette strophe qui a trait à l'invocation pour *les Femmes enceintes et les accouchées.*

Las PARIDAS *y* PRENADAS *Desanciadas* *De* FEBRAS *y* TABARDILLOS FLEMONES *y* GARROTILLOS *Remediadas.*	Les *Femmes enceintes* et les *Accouchées* dans un état désespéré, trouvent en vous un remède assuré contre les *Fièvres*, les *Affections malignes*, *Flegmons* et *Esquinancies.*

(FERRARIUS. — *Les Bollandistes.* — *Hagiologium Italicum*).

SAINT DIRIÉ OU DIZIÉ (DESIDERATUS), PRÊTRE

Ve et VIe SIÈCLE.

Invoqué contre le Mal de dents.

Saint Grégoire de Tours rapporte dans son livre *de gloria confessorum*, chapitre 86, qu'il vit dans le monastère de Gourdon un homme, du nom de *Dirié*, remarquable par sa sainteté, lequel par ses prières guérissait ceux qui étaient tourmentés *par des douleurs de dents.* Il était reclus et n'avait jamais pu sortir de sa cellule ; mais ceux qui voulaient le voir, pouvaient y venir pour lui demander conseil. Après sa mort, l'évêque de Châlon-sur-Saône aurait voulu le faire enterrer dans le cimetière de la ville ; mais les moines de son couvent s'y refusèrent. Plus tard, ses reliques furent transportées dans la basilique de l'hôpital des lépreux dans la même ville.

(SAINT GRÉGOIRE DE TOURS. — *Les Bollandistes.*)

SAINTE ONENNE VIERGE

VIIe SIÈCLE. — 604-630.

Invoquée contre l'Hydropisie.

Comme on ne trouve aucun renseignement sur les actes de cette Sainte ni dans les Bollandistes, ni dans les Vies des Saints de Bretagne,

ni dans les autres vies des Saints, nous transcrivons des extraits de sa vie publiée dans la *Grande vie des Saints* de M. Collin de Plancy :

« Née en Bretagne, du roi Hoël III et de la reine Pritel, vers 604, *sainte* « *Onenne* mena une vie retirée à quatre cents pas au nord du bourg de « Trehorentène (1) et à cent de la fontaine qui lui est consacrée. Son « château était tout en brique, même la couverture ; dans l'emplacement « on trouve des briques d'une dimension et d'une forme extraordinaire. « Deux statues en bois représentent la Sainte : l'ancienne la montre « couchée, les mains jointes mourant *d'Hydropisie*...... *Sainte Onenne* « mourut vers 630. Elle se fit enterrer parmi les pauvres, près la der- « nière porte ; et un recteur, ayant trouvé sa châsse en plomb, la fit « transporter ailleurs, il y a plus de cent ans.

« On a une grande dévotion pour la Vierge royale. On vient même de « bien loin et en toute saison l'invoquer contre *l'Hydropisie*. De nom- « breux prodiges attestent son pouvoir charitable. Elle est honorée le « même jour que saint Eutrope de Saintes, premier patron de Trehoren- « tène, dont elle est patronne secondaire ».

(*Grande vie des Saints* de M. Collin de Plancy).

SAINTE HOILDE OU HON, VIERGE A TROYES

Ve SIÈCLE.

Invoquée dans les Calamités publiques.

Hoïlde eut pour père Sigmare, comte de Perthois, et pour mère Lentrade. Elle avait six sœurs, parmi lesquelles deux entrèrent avec elle dans le monastère de Perthe. Elles vécurent dans la sainteté la plus éminente et y persévérèrent jusqu'à leur mort. Le corps de *sainte Hoïlde* demeura à Perthe jusqu'au XIIe siècle. Vers 1159, Henri Ier, comte de Champagne, eut une vision pendant laquelle il sembla qu'il était tombé dans un puits et qu'il en avait été tiré par l'intercession de *sainte Hoïlde*. Ayant pris des informations le lendemain, il fit rechercher le corps de *sainte Hoïlde* et le fit transporter avec honneur dans l'église de Saint-Etienne de Troyes qu'il avait bâtie et où il est conservé aujourd'hui. A l'époque d'une trop *grande sécheresse* qui durait depuis trois mois, les vénérables gardiens des reliques de *sainte Hoïlde*, et les chanoines de Saint-Etienne de Troyes, résolurent de porter son corps en procession pour obtenir la *pluie*. Quand on sonna les cloches, avant le départ du cortège, des petits nuages blancs apparurent au-dessus de l'église ; mais quand la procession fut en marche ils augmentèrent insensiblement et bientôt ils fondirent en torrents d'eau tellement impétueux que les assistants, mouillés jusqu'aux os, furent obligés de gagner leur domicile au plus vite. Depuis ce temps, *sainte Hoïlde* est invoquée dans *toutes les Calamités publiques* telles qu'*Inondations*, *Sécheresses* ou *Incendies*.

(*Les Bollandistes. — Grande Vie des Saints* de Collin de Plancy).

---

(1) *Thorentène* (Morbihan). 219 habitants. Canton de Mauron.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE

XIVe SIÈCLE. — 1347-1380.

Patronne des Lavandières. — Invoquée contre la Peste, contre les Maux de tête, et pour recevoir les Sacrements à l'heure de la mort.

On a ajouté au nom de *Catherine* celui de Sienne, sa patrie. Son père et sa mère étaient d'extraction modeste. Dès sa plus tendre enfance, ils lui inculquèrent les principes de la vraie foi, et elle les acceptait avec bonheur. A cinq ans, quand elle montait ou descendait un escalier, elle s'agenouillait sur chaque degré, en disant un *Ave Maria*. A six ans, elle avait eu déjà une vision céleste, qui lui montrait Notre Seigneur Jésus-Christ en habits pontificaux, une tiare sur la tête, et ayant auprès de lui saint Pierre, saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. A l'âge de sept ans, elle fit vœu de perpétuelle virginité, en priant ardemment la sainte Vierge de la choisir pour l'épouse de son divin Fils. Quand elle eut atteint l'âge nubile, son père et sa mère la priaient incessamment de choisir un mari ; mais, voulant bien leur montrer que toutes leurs sollicitations ne pourraient jamais la décider à se marier, elle coupa ses cheveux qui étaient très beaux, et dont sa mère était fière. Ses parents, alors, pour la punir de son obstination, lui commandèrent de faire la cuisine à la place de la servante, et la forcèrent à remplir les plus vils offices de la maison, ce dont elle s'acquitta avec une patience et une joie merveilleuse. C'est là, sans nul doute, la cause du patronage qui a été réclamé *par les Lavandières*.

Néanmoins, sa persévérance dans une vie de pénitence et de renoncement austère ne tarda pas à convaincre ses parents que la voie qu'elle poursuivait lui avait été tracée par Dieu lui-même. Ils cessèrent de la tourmenter, et elle profita de leur bonne volonté pour prendre l'habit des sœurs de la Pénitence. Saint Dominique, dans une apparition, lui avait promis qu'elle jouirait de visions célestes ; mais, au contraire, Dieu permit d'abord au diable de la tourmenter d'une manière cruelle ; elle triompha de toutes ses attaques, grâce aux entretiens de l'époux qu'elle avait choisi, et qui venait sans cesse la réconforter. Un jour, il lui apparut une couronne d'or dans la main droite et une couronne d'épines dans la gauche, en lui disant de prendre celle qu'elle préférerait. *Catherine* saisit la couronne d'épines et la mit sur sa tête, qui fut bientôt transpercée, avec de très vives douleurs. C'est en mémoire de ce fait qu'elle est souvent représentée avec une couronne d'épines. Rien ne pouvait égaler la rigueur des mortifications qu'elle s'infligeait chaque jour, si ce n'est l'ardeur de sa charité envers son prochain. Comme elle soignait une vieille femme qui avait un chancre à la mamelle, et dont l'odeur intolérable lui faisait mal au cœur, elle pensa que sa répugnance était un piège dressé par l'ennemi. Aussitôt, elle appliqua ses lèvres sur la plaie fétide, qu'elle faisait toucher à ses narines. Une autre fois, ayant eu la même intention, elle découvrit cette plaie, la lava, la nettoya, en ramassa le pus dans une saucière, et le but d'un seul trait ; elle raconta depuis au père Raymond de Capoue, son historien et son confesseur, qu'elle n'avait jamais rien avalé qui eut un goût aussi savoureux, ce qui prouve suffisamment les grâces que Dieu

accorde à ceux qui domptent la nature. Pendant que *Catherine* s'avançait ainsi dans les voies du salut, elle ne négligeait pas d'y conduire également son prochain, et les conversions qu'elle opérait par ses prières étaient innombrables, surtout celles qu'elle opérait à l'heure de la mort ; elles expliquent l'assistance qu'on attend d'elle pour *obtenir la grâce de recevoir les sacrements de l'Eglise à ce moment suprême*. Ses biographes, parmi lesquels Raymond de Capoue, dont nous avons parlé plus haut, en citent une foule d'exemples. Nous n'en mentionnerons que trois des plus saillants : Un jour, elle rencontra dans les rues de Sienne deux voleurs que l'on tenaillait et que l'on conduisait au gibet sur un chariot. Bien loin de se repentir, ils proféraient les plus abominables blasphèmes. *Catherine* demanda la permission de monter dans le chariot, à côté d'eux, et elle se mit à prier ardemment pour la conversion de ces malheureux. Notre Seigneur, alors, leur apparut avec ses plaies sanglantes, et les convia à la pénitence avec une si admirable mansuétude que, touchés jusqu'au fond de l'âme, les voleurs se confessèrent et se mirent à pleurer leurs péchés.

La mère de notre Sainte était une très bonne femme ; mais elle avait grande peur de mourir, et quand elle fut à toute extrémité, comme elle ne pouvait se décider à croire qu'elle pût quitter la vie, elle mourut sans confession ; *Catherine*, désolée, pleura tellement devant le Seigneur pour sa mère, qu'il la ressuscita, la lui rendit, et elle vécut jusqu'à quatre-vingt-neuf ans.

Un jeune praticien de Pérouse, du nom de Nicolas Joldo, dans une affaire dont il avait été chargé, avait mal parlé du sénateur de Sienne, et avait été condamné à mort. *Catherine* apprit que cette sentence cruelle l'avait jeté dans le désespoir, et elle vint le visiter dans sa prison. Ecoutons-la raconter elle-même ce drame merveilleux de la charité (1), dans une lettre adressée au frère Raymond de Capoue, dont nous regrettons bien de ne pouvoir donner que des fragments, à cause de son étendue : « Je suis allée visiter celui que vous savez, écrivait-elle, et il « en reçut tant de forces et de consolation, qu'il se confessa et se trouva « dans les meilleures dispositions. Il me fit promettre, pour l'amour de « Dieu, que, quand viendrait le jour de la justice, je serais avec lui, et « ce que j'ai promis, je l'ai fait. Le matin, avant le premier coup de la « cloche, je fus le trouver et il me vit avec bonheur. Je le menai en- « tendre la messe ; il reçut la sainte communion, dont il s'était toujours « éloigné. Sa volonté était unie et soumise à la volonté de Dieu ; il lui « restait seulement la crainte d'être faible au moment suprême ; mais « la bonté infinie de Dieu y pourvut en l'enflammant d'un tel amour et « d'un tel désir, qu'il ne pouvait se rassasier de sa présence. Il disait : « Reste avec moi, ne m'abandonne pas ; avec toi, je serai toujours bien « et je mourrai content, » et il appuyait sa tête sur ma poitrine.

« Alors, je sentis une joie et un parfum de son sang qui était comme « mêlé avec le mien que je désire répandre pour le doux époux Jésus. « Ce désir augmentait dans mon âme et, quand je sentais sa crainte, je « lui disais : Courage, frère bien aimé, bientôt nous serons aux noces.

(1) La 97e lettre de l'édition Gigli, traduite par E. Cartier et publiée dans le 14e volume des *Annales archéologiques* de Didron, p. 85.

« Tu iras baigné dans le sang très doux du Fils de Dieu, avec le très « doux nom de Jésus qui ne doit jamais sortir de ta mémoire, et je t'at- « tendrai au lieu de la justice.

« ..... Je l'attendis donc au lieu de la justice, et je l'attendis en invo- « quant sans cesse l'assistance de Marie et de Catherine, vierge et « martyre..... Je priais avec ardeur et je dis à Marie que je voulais, « dans ce moment suprême, pour lui la lumière et la paix du cœur, et « pour moi la grâce de le voir retourner à sa fin dernière. Mon ami fut « alors tellement enivré de la promesse qui m'était faite que je n'aper- « cevais plus personne au milieu de la multitude ; il arriva enfin, « comme un agneau paisible ; en me voyant, il se mit à sourire, il « voulut que je lui fisse le signe de la croix, et quand il l'eut reçu, je lui « dis tout bas : Bien aimé frère, allez aux noces éternelles jouir de la « vie qui ne finit jamais. Il s'étendit avec une grande douceur et je lui « découvris le cou. J'étais baissée près de lui et je lui rappelai le sang « de l'Agneau. Sa bouche ne disait autre chose, si ce n'est : *Jésus*, « *Catherine*, et en disant ces mots, je reçus sa tête dans mes mains.

« ..... Lorsqu'il eut disparu, mon âme se reposa dans une paix déli- « cieuse, et je jouissais tant du parfum de ce sang que je ne voulais « pas souffrir qu'on lavât celui qui avait jailli sur moi..... »

En Espagne, *le recours à sainte Catherine pour obtenir la grâce de recevoir les sacrements à l'heure de la mort* est très populaire et très répandu. Voici d'abord une belle prière castillane, qui se trouve sur des images où elle reçoit les stigmates, et qui était distribuée par les frères prêcheurs du couvent de sainte Catherine, vierge et martyre de Barcelone (1) :

ORACION A SANTA CATARINA DE SENA, *particular abogada de Moribundos, para lograr en la hora de la muerte et recibir los santos sacramentos.*

Dios os salve candidissima azucena, abogada mia especialisima, que unida con vuestro esposo Jesus con ardentissimo amor alcanzasteis muchas veces a los perfidos y obstinados PECADORES EN LA HORA DE LA MUERTE, *la gracia de una* VERDADERA CONTRICION ; *os pido per aquella gloria con que os ha honrado vuestro esposo celestial, y por aquel amor con que fuisteis siempre unida a el, que me alcanzeis, especialmente en* EL ULTIMO MOMENTO DE MI VIDA, *amargas lagrimas de mis pecados, et consuelo de* RECIBIR LOS SANTOS SACRAMENTOS, *y la gracia especial de* UNA VERDADERA CONTRICION, *para que asi pueda despues glorificar con vos a vuestro amantissimo esposo divino per toda la eternidad en la bien aventuranza de la gloria. Amen.*

ORAISON à SAINTE CATHERINE DE SIENNE. spéciale avocate des MORIBONDS, pour obtenir à l'heure de la mort la grâce de recevoir les SAINTS SACREMENTS.

Je vous salue au nom de Dieu, Lis éclatant de blancheur, mon avocate très spéciale, qui, unie par un amour brûlant à votre époux Jésus, avez obtenu maintes et maintes fois pour les pécheurs infidèles et obstinés la grâce d'une *vraie contrition à l'heure de la mort*, je vous supplie, par la gloire dont votre époux céleste vous a honorée, et par l'amour avec lequel vous avez toujours été unie à lui, de m'obtenir spécialement *au dernier moment de ma vie*, les larmes amères de mes péchés, la consolation de *recevoir les saints sacrements* et la grâce spéciale d'*une vraie contrition* ; afin que je puisse ainsi glorifier avec vous votre divin époux très aimable pendant toute l'éternité dans la plénitude de la gloire. Ainsi soit-il.

La même invocation apparaît dans cette strophe d'un cantique catalan :

En los insults tan frequents
De tanta mort repentina
Vostres dovots, CATHARINA,

Dans les attaques si fréquentes de tant de morts subites, vos dévots, *Catherine*, obtiennent la grâce *de recevoir les saints sacrements*,

(1) Ce couvent a été détruit pendant la révolution de 1835.

L'ogron LOS SANTS SAGRAMENTS,
Al manos, de UN BON DOLOR
Quius honora be, ben refia.

ou au moins celui qui met bien sa confiance en vous obtient *une bonne contrition.*

Celle qui lui est adressée *contre la peste* ne s'appuie pas sur des motifs moins puissants. Au milieu de la peste de 1374, qui désola la ville de Sienne, on apprit à notre Sainte que le directeur de la maison de Sainte Marie de la Miséricorde était violemment attaqué par le terrible fléau, et qu'il était sur le point de mourir. Elle se hâta d'aller le trouver, et elle lui cria de loin : « Debout, seigneur Mathieu, il n'est pas temps de se tenir dans un bon lit. » A peine eût-il entendu la voix de *Catherine* que la fièvre tomba ; l'abcès qu'il avait à l'aine disparut, et il se retrouva en parfaite santé. Elle guérit à la même époque un ermite et son confesseur, Raymond de Capoue, qui avaient également été attaqués par la peste.

L'invocation *contre les maux de tête* repose également sur une guérison miraculeuse opérée à Rome par notre Sainte. Une dame, du nom de Marie, fut saisie par des *maux de tête si violents* qu'elle en perdit un œil. Ayant entendu parler des miracles de Catherine, elle lui donna toute sa confiance. et aussi la Sainte. apparaissant pendant la nuit à sa femme de chambre, lui dit d'avertir sa maîtresse de ne plus faire de remèdes, mais d'aller tous les matins à l'église. que la santé lui serait rendue, ce qui arriva dans un délai très court, après que la dame eut obéi à cette injonction.

Avant de terminer, il ne faut pas omettre deux faveurs insignes que notre Sainte reçut du divin époux qu'elle avait choisi. Un jour, Jésus-Christ, lui apparaissant, consacra son union mystique avec elle, en présence de sa bienheureuse mère et d'autres Saints. Une autre fois, dans la chapelle de sainte Catherine de Pise, Notre Seigneur lui imprima les cinq plaies de son corps sacré, dont elle ressentit les plus vives douleurs, surtout à celle du côté.

Catherine, au milieu de sa sollicitude pour l'amélioration des âmes, fut encore appelée à remplir plusieurs missions politiques, dont elle s'acquitta en véritable épouse de Jésus-Christ. Elle contribua surtout à pacifier la Toscane, puis elle arriva un jour de l'année 1376 à Avignon, où les Souverains Pontifes siégeaient depuis soixante-dix ans, se présenta devant Grégoire IX, et, malgré l'opposition d'un certain nombre de cardinaux, elle le détermina à revenir à Rome.

Appelée auprès de ce Pape, à son arrivée dans la ville éternelle, elle tomba malade vers la fête de la Circoncision, et mourut le 29 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans. Je ne saurais mieux terminer cette vie déjà si remplie que par une citation du savant archéologue Didron, dont je me plais à rappeler ici le souvenir. Il était à Sienne en 1856, et il rendait compte, dans le 16ᵉ volume de ses annales, de ses impressions à la vue de la maison de *Catherine* : « ..... J'entrai, dit-il, dans sa maison, ou « plutôt dans la maison de son père, qui est maintenant devenue la « sienne. Je pénétrai dans la chambre où couchait *Catherine*, je vis et « touchai la pierre qui lui servait d'oreiller, et je lus avec avidité l'ins- « cription suivante :

ECCE IN QVO JACEBAT LOCVM SPONSA CATHARINA CHRISTI, EN CERVICAL IPSUM

(Voici le lieu où gisait Catherine, l'épouse du Christ ; voici son oreiller même.)

« Puis, on me montra le pommeau de la canne, dont la Sainte aidait « ses jambes affaiblies ; la lanterne dont elle s'éclairait pour aller visiter « les malheureux ; le petit flacon en émail limousin du XIIIe siècle, où « dorment aujourd'hui les sels qu'elle a fait jadis respirer aux malades ; « le voile et le capuchon où elle s'abritait pendant ses courses si pé- « nibles et si nombreuses. Puis, détachés de ces objets qui lui avaient « appartenu et qu'elle avait sanctifiés en les touchant, mes yeux se por- « tèrent sur son masque en plâtre, placé dans cette même chambre, et « qui offre une tête fine et ferme, des traits amaigris et de très grands « yeux ouverts par l'intelligence et la maladie. Puis, dans la chapelle « dite du crucifix, je restai quelque temps comme en extase devant le « Christ, qui stigmatisa la Sainte, et que Giunto Pisano peignit sur « bois au XIIIe siècle. Enfin, en sortant par une porte latérale, qui donne « dans le « vico del transo, » et me retournant pour voir encore quelque « chose de sainte Catherine, je lus, au-dessus de l'entrée d'où l'on aper- « çoit un gracieux petit cloître bâti par Baldassare Peruzzi :

SPOSE XRI KATERINE DOMUS.
(Maison de Catherine, l'épouse du Christ.)

A Boissy-Mauvoisin (Seine-et-Oise), on vénère particulièrement *sainte Catherine de Sienne*, comme protectrice des *jeunes filles* de ce village et de ses environs.

Notre bien-aimé Pie IX, qui avait pour elle une dévotion spéciale, l'a mise au rang des patronnes de Rome.

(Surius. — *Les Bollandistes.* — Ribadaneira. — La Mère de Blémur. — *Annales archéologiques.)*

SAINT EUTROPE, APOTRE DE LA SAINTONGE

ET PREMIER ÉVÊQUE DE SAINTES.

Ier SIÈCLE.

Invoqué contre l'Hydropisie, l'Enflure, les Maux de tête, pour les Estropiés, les Enfants faibles ou langoureux.

Les actes de *saint Eutrope* sont très peu connus, et le peu qu'on en sait est très controversé. D'après saint Grégoire de Tours, *Eutrope* aurait été envoyé dans les Gaules, à la fin du Ier siècle, par le pape saint Clément qui lui avait conféré l'épiscopat. Selon la très ancienne légende de Saintes, *Eutrope* était le fils d'un roi de Perse. Conduit dans son enfance par son gouverneur à la cour d'Hérode, il entendit parler de Jésus de Nazareth, il voulut le voir et se convertit. Il revint ensuite près de son père qu'il gagna au Christianisme, et, quand il apprit le crucifiement de Notre Seigneur Jésus-Christ, il fit mettre à mort tous les Juifs qui se trouvaient dans les Etats de son père. Toujours selon la même tradition, il serait venu à Rome d'où saint Clément l'aurait envoyé dans les Gaules une première fois. Après être arrivé à Saintes et avoir commencé son apostolat dans cette ville, il serait parti découragé du peu de succès qu'il avait obtenu et serait revenu à Rome, d'où le Pape saint Clément

l'aurait renvoyé en Gaule une seconde fois, avec la dignité d'évêque. Dans ce second voyage, il aurait accompagné saint Denis l'Aréopagite jusqu'à la ville d'Arles, et, de là, serait passé en Guyenne. Le culte particulier, dont *saint Eutrope* est l'objet, même de nos jours, dans les montagnes de l'Ariège, disent les Petits Bollandistes, porte à croire que cet apôtre aura évangélisé certaines contrées du Midi avant de regagner Saintes, dont il se mit de nouveau à évangéliser les habitants, et cette fois avec un véritable succès. Il convertit même Eustelle, la fille du Légat du prêteur des Gaules. Ceui-ci, à cette nouvelle, entra dans une grande fureur; il convoqua tous les bouchers de la ville et leur ordonna d'aller mettre à mort *Eutrope*, dans la cabane qu'il s'était construite sur le flanc d'un rocher. Ils exécutèrent cet ordre la veille des calendes de mai, et lui fendirent la tête à coups de haches.

Saint Eutrope était invoqué contre l'*enflure* et l'*hydropisie*, et Louis XI ne manquait jamais de faire la prière suivante, soit qu'il fût réellement *hydropique*, soit pour se prémunir contre cette affection :

PRIÈRE DE LOUIS XI A *SAINT EUTROPE* CONTRE L'*HYDROPISIE*

(Bibliothèque nationale, collection Béthune, communiquée par M. Louis Audiat.)

Martir Christi EUTROPI, *tuo Deo placita prece, sana me semper et ubique ab* YDROPICA *infirmitate. Ora pro me, beate martir* EUTROPI, *ut ab* EUTROPISI *valeam per te sanari.*

O martyr du Christ, *Eutrope*, par votre prière agréable à Dieu, guérissez-moi toujours et partout de la maladie de l'*hydropisie*, priez pour moi, bienheureux martyr *Eutrope*, afin que, par votre intercession, je mérite d'être guéri de l'*hydropisie*.

C'est par un calembour (1) (*Eutrope, Utrope, Itrope, Ydrope et Hydropisie*) qu'on est parvenu à attribuer spécialement au Martyr de Saintes, la guérison de *l'Enflure* et de *l'Hydropisie*. Dans une vie de saint Eutrope, publiée à Saintes en 1619 (2), on cite un cas d'*Hydropisie* et un autre d'*Enflure* guéris par l'intercession de *saint Eutrope*.

Le nom de *saint Eutrope*, dans la langue romane, s'était transformé en *saint Estropi*. De là encore l'invocation qui lui était adressée en faveur des *Estropiés*.

Celle *contre les Maux de tête* s'explique naturellement par le genre de mort qu'il eut à subir.

Quant à l'invocation *pour les Enfants faibles*, rien ne semble la justifier dans les actes du Saint ; toutefois la conversion de la jeune payenne Eustelle qui, transformée et fortifiée par la grâce, voulut partager avec *Eutrope* les rudes fatigues de l'apostolat, aurait pu en donner l'idée.

D'après Grégoire de Tours, saint Pallade, évêque de Saintes au VIe siècle, fit transporter les ossements du Saint dans une chapelle de l'église Saint-Etienne qu'il venait de faire bâtir dans un faubourg de la ville (3). Plus tard, un riche couvent de Bénédictins s'éleva autour de la

(1) *Saint Eutrope et son prieuré*, Louis AUDIAT, 1877, p. 43.

(2) Reproduite par M. Louis AUDIAT, dans ce même ouvrage, p. VII.

(3) Les jeunes filles qui veulent se marier vont à Saint-Junien-les-Combes invoquer *saint Eutrope*. Après une longue procession, elles font plusieurs fois le tour d'une croix et y attachent une jarretière de laine qu'elles ont à la jambe gauche.

(*Statistique générale de la France : département de la Haute-Vienne*, M. L. TIXIER-OLIVIER, préfet, 1808, p. 104.

basilique qui prit le nom de *Saint-Eutrope* et devint le but d'un célèbre pèlerinage.

(*Petits Bollandistes. — Saint Eutrope et son prieuré*, par Louis AUDIAT).

SAINT FORANNAN, ÉVÊQUE D'ARMAGH ET ABBÉ DE WASOUR

Xe SIÈCLE. — 982

Invoqué contre la Rage, les Maux de dents.

Forannan, issu d'une noble et ancienne famille d'Irlande qui portait encore le nom d'Ecosse de son temps, avait été élevé à l'évêché d'Armagh. Après avoir gouverné pendant quelque temps son diocèse, il fut averti par une apparition céleste de passer la mer et de se rendre au monastère de Wasour sur la Meuse, dans le diocèse de Liège. Sans perdre de temps, il s'adjoignit douze compagnons et se dirigea vers les bords de la mer ; mais là, n'ayant trouvé aucun bâtiment, il aperçut deux pièces de bois disposées en forme de croix, et, après y être monté avec ses compagnons, il aborda le continent poussé par le souffle du Saint-Esprit. A peine fut-il arrivé au monastère que la grande réputation de ses vertus le fit choisir par les religieux pour être leur abbé. *Forannan* fut conduit à Rome par le comte Eilbert, fondateur de la Maison, et là le Pape approuva la démission qu'il avait faite de l'évêché d'Armagh et le confirma abbé de Wasour. D'après le conseil du Souverain Pontife, il commença par faire une retraite dans l'abbaye de Gorze, au pays Messin, puis il retourna à Wasour et y fit revivre l'esprit de saint Benoît dont son prédécesseur s'était écarté. Néanmoins, bientôt il rendit son âme à Dieu et son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut déposé sous un tombeau de marbre dans l'église du monastère où se sont opérées un certain nombre de guérisons miraculeuses mentionnées par les Bollandistes.

En voici une qui a trait à l'origine de l'invocation *contre les Maux de dents*. Un prêtre, du nom de Goselin, avait chaque année au mois de mai, depuis un temps immémorial, des *Douleurs atroces de dents et de tête*, qui ne lui permettaient pas de dormir. Après avoir usé de tous les moyens curatifs sans aucun espoir de guérison, il vint s'agenouiller auprès du tombeau de saint Forannan, le pria avec ferveur en faisant vœu de faire brûler, pendant la nuit de sa fête, une chandelle d'une longueur telle qu'elle pût, en s'enroulant, couvrir toute la surface de sa tête, il fut guéri instantanément. Ayant recouvré la santé, il remplit fidèlement les prescriptions de son vœu pendant trois ans ; mais la quatrième année, ayant négligé de l'exécuter, il fut assailli tout à coup par les mêmes douleurs, et ne fut guéri définitivement qu'après avoir fait amende honorable au tombeau du Saint. Quant à l'invocation *contre la Rage*, voici le passage de Molanus sur lequel elle s'appuie :

Conservatur etiam in sacrario (Wasour) pene integra, cum argenteis tintinnabulis, stola ipsius sacra, cujus benedictione morsum RABIDI CANIS *sanavit. Qua etiam multi postmodum curati sunt.*

On conserve même dans le trésor de cette abbaye l'étole de ce Saint, presque entière, avec des clochettes d'argent, à l'aide de laquelle ses bénédictions guérissaient de la morsure des *chiens enragés*. Beaucoup depuis lors en ont été également guéris.

(MOLANUS. — *Les Bollandistes.* — COLLIN DE PLANCY)

MOIS DE MAI

PREMIER MAI

SAINT THÉODARD OU AUDARD, ÉVÊQUE DE NARBONNE ET PATRON DE MONTAUBAN

IXe SIÈCLE. — Vers 893.

Invoqué contre les Fièvres pernicieuses. — Dans les Calamités publiques.



HÉODARD était né dans la petite ville de Montauriol, contigue au nouvel emplacement occupé aujourd'hui par la ville de Montauban. Il s'était enrôlé dans la cléricature à Toulouse, où Sigebode, archevêque de Narbonne, étant venu, le remarqua et l'attacha à son église. Bien qu'il ne fût encore que sous-diacre, il fut appelé bientôt à exercer les fonctions de l'archidiacre, que la mort du titulaire avait laissées vacantes. Sigebode lui-même étant mort après quinze ans d'épiscopat, le clergé et le peuple, tout d'une seule voix, désignèrent *Théodard* pour le remplacer. Quand il prit possession de son épiscopat, il trouva son église cathédrale dévastée à l'extérieur et à l'intérieur par les Sarrazins, et quatre années lui suffirent pour la rendre à son ancienne splendeur. Il signala son épiscopat par toutes les œuvres de charité que réclamaient impérieusement les malheurs des temps où il vivait, et il fut à son tour emporté par une *fièvre* continue, dont il souffrait depuis trois ans.

Une seule église, celle de Villebrumier, chef-lieu de canton, située à dix-huit kilomètres de Montauban, possède aujourd'hui la plus grande partie des reliques de *saint Théodard*, et les habitants de cette ville ont l'habitude et la tradition de l'invoquer contre les *fièvres pernicieuses* et dans les *calamités publiques*.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

SAINTE BERTHE, MARTYRE

ABBESSE DU COUVENT D'AVENAY, AU DIOCÈSE DE RHEIMS, ET SAINT GOMBERT, SON MARI, ÉGALEMENT MARTYR.

VIIe SIÈCLE.

Invoquée contre la Folie.

Berthe était née d'une famille illustre de Champagne. Sa nature pieuse la dirigeait naturellement vers la vie religieuse ; ses parents, néanmoins, lui firent prendre un époux de race royale, du nom de Gombert. Ce jeune prince était proche parent de Clovis II ; mais comme

il était lui-même très religieux, les fiancés se promirent de vivre dans la continence, et observèrent fidèlement ce vœu après leur mariage. Lorsqu'ils furent en possession de leur patrimoine, ils se séparèrent l'un de l'autre pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Gombert fonda d'abord à Reims un grand monastère en l'honneur de saint Pierre, puis il passa en Irlande, où il fonda un monastère d'hommes, dans lequel il mena une vie angélique ; mais des Barbares, ayant fait une irruption en Irlande, mirent tout à feu et à sang et lui tranchèrent la tête.

Berthe, de son côté, vit un ange lui apparaître ; il lui traça le plan du couvent qu'elle voulait bâtir, et lui en désigna l'emplacement ; elle l'éleva, d'après ses ordres, au Val d'or, près d'Annonay ; ensuite elle assigna un revenu considérable pour l'entretien des religieuses qu'elle y amena de Reims. Ces religieuses la choisirent elle-même pour leur abbesse. Elle y consentit, et elle menait avec ses filles une vie véritablement céleste ; quand les neveux de son mari, irrités de voir tout son patrimoine employé en des œuvres de charité, montèrent un complot contre elle : leur sœur ou leur cousine, nommée Moncie, les seconda, aidés par elle, ils se glissèrent furtivement dans le monastère, et ôtèrent la vie à l'abbesse ; les assassins, en punition de leurs crimes, furent aussitôt possédés du démon ; quant à Moncie, *Berthe* lui apparut quelques jours après, et l'avertit que si elle voulait obtenir le pardon de son crime, elle devait mettre tout en œuvre pour que le corps de *Gombert* fût déposé auprès du sien, dans le monastère du Val d'or d'Avenay. Moncie se conforma strictement à ses instructions, et c'est alors que des guérisons miraculeuses éclatèrent en grand nombre au tombeau des saints époux. Les Bollandistes citent entre autres, comme ayant été radicalement guéris, un *fou*, du nom d'Alman, et un *énergumène* appelé *Sigebalde*. C'est là l'origine de l'invocation *contre la folie*. Beaugier (1), écrivait en 1721 : « On prétend qu'il s'est fait, dans les siècles pas-« sés, plusieurs miracles au tombeau de *saint Gombert* et de *sainte* « *Berthe*, pour la guérison des aliénés, et qu'il s'en est fait aussi de nos « jours, qui ont été bien avérés, et qu'il continue de s'en faire encore. « L'on y vient pour cet effet de tous les endroits du pays en pèlerinage. » (*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*)

SAINT BRIEUC (BRIOCUS, BRIOCIUS OU BRIOMALCHUS)

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE EN BRETAGNE

VIe OU VIIe SIÈCLE

Patron des Fabricants de Bourses et d'Aumônières.

Les parents de *Brieuc*, habitants de la Grande-Bretagne, dans le pays de Cardigan, étaient nobles et riches, mais idolâtres. Pendant que sa mère était enceinte, un ange lui apparut, ainsi qu'à son père, pour leur annoncer que leur fils éclairerait son pays de la lumière de Jésus-Christ, et qu'ils eussent à se convertir. Il enjoignit surtout au père, auquel il apparut plusieurs fois, et qui ne voulait pas abandonner ses idoles, de

(1) Doyen du Présidial de Châlons-sur-Marne. *Mémoires historiques de la Champagne*, tome II, 57, 1721.

le conduire à saint Germain d'Auxerre (1), qui avait établi à Paris le couvent de Saint-Symphorien, dont il était l'abbé. Saint Germain le plaça dans l'école attenante au couvent. *Brieuc* y passa ses vingt-quatre premières années, et il fut ordonné prêtre. Ce fut alors qu'il eut l'idée de retourner dans son pays pour le ramener à la vraie foi. Là, il convertit toute sa famille et tous les habitants de la contrée, faisant briller aux yeux de tous les plus admirables vertus et les miracles les plus éclatants. Dom Labineau serait porté à croire que la dignité d'évêque lui fut conférée pendant cette période de temps. Puis, traversant l'Océan une seconde fois, il vint évangéliser le pays de Tréguier, d'où il passa, en longeant les côtes de Bretagne, dans le hâvre de Saint-Brieuc. Ayant pris terre avec ses compagnons, malgré l'opposition violente d'un grand seigneur du pays, le comte Rigual, notre Saint le convertit avec tous les habitants de la contrée. Rigual lui donna même son manoir. avec toutes ses dépendances, afin qu'il pût s'y établir avec ses religieux. Ce manoir se trouvait dans une vallée qui, depuis, s'est nommée *Saint-Brieuc des Vaux*, en mémoire de notre Saint. Saint Brieuc remit son bienheureux esprit entre les mains de son Créateur en 502, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Tous ses biographes s'accordent à dire qu'il était essentiellement charitable. Entre autres actes cités par eux, nous en rapporterons un seul qui est assez significatif. Pendant qu'il était dans l'école de saint Germain, on l'avait envoyé chercher de l'eau à la fontaine voisine. Il n'avait alors que dix ans, et il rencontra des lépreux qui lui demandèrent l'aumône. N'ayant rien à leur donner, il leur abandonna la cruche de terre qu'il portait. A son retour au couvent, ses camarades le dénoncèrent aux religieux, qui le réprimandèrent fortement, et, comme il était entré dans l'église pour prier, en se retournant il trouva à côté de lui une magnifique aiguière en bronze, très finement ciselée, et il l'apporta à saint Germain, en attribuant le miracle à l'aumône et non à ses mérites.

Comme on voulait en quelque sorte personnifier en lui la charité qu'il avait toujours prodiguée à son prochain, on avait l'habitude de le représenter avec une *bourse à la main*. Les *faiseurs de bourses et d'aumônières* l'avaient adopté comme patron, parce que, d'après les uns, cette industrie avait autrefois fleuri à Saint-Brieuc, et, d'après les autres, parce qu'ils voyaient en lui un des saints les plus renommés pour sa charité envers les pauvres, charité qui s'exerça le plus souvent à l'aide des bourses qu'ils avaient l'habitude de fabriquer (2).

(ALBERT LE GRAND.— *Les Petits Bollandistes.*— *Grande Vie des Saints.*)

---

(1) D'autres croient que c'est saint Germain de Paris.

(2) La communauté des *Boursiers* a reçu ses premiers statuts de Philippe de Valois, en 1342, par lesquels ils sont qualifiés de *maîtres Boursiers, Calottiers, Bonnetiers, Caleçonniers*, etc. Ces statuts ont été confirmés par Charles VI, Louis XII, Charles IX et par des lettres patentes de Louis XIV, en 1656..... Ils avaient pour patron *la Vierge* et *saint Brieuc*, aux Cordeliers. (*Plombs historiés*......, 1re série. — *Méreaux des Corporations de métiers*, Arthur FORGEAIS, p. 37.)

SAINT JOSIAS, SCRIBE DES PHARISIENS

Ier SIÈCLE. — 44.

Patron des Geôliers.

Pendant que saint Jacques le Majeur affirmait devant le peuple que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, *Josias*, excité par le grand Pontife Abiathar, mit le premier la corde au cou du saint apôtre. Lorsque saint Jacques était conduit au supplice, il rencontra un paralytique qu'il guérit sur le champ. *Josias* fut tellement frappé de ce miracle qu'il se jeta aux pieds de l'apôtre, lui demanda pardon et sollicita la faveur de recevoir le baptême. Saint Jacques, ayant réclamé un verre d'eau, baptisa *Josias*. Abiathar les fit décapiter tous les deux.

(FERRARIUS. — *Actes de saint Jacques le Majeur.* — *Petits Bollandistes.* — DOM RIVA.)

SAINT ORENS (ORIENTIUS), ÉVÊQUE D'AUCH

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Peur.

Né à Huerta, sur la frontière d'Aragon, d'un père qui était, dit-on, gouverneur d'Urgel. *Orens*, aussitôt qu'il eut atteint l'âge de raison, pour échapper aux séductions du monde, se retira dans un ermitage, dans la vallée de Lavedan, à quelques heures de Tarbes. Après y avoir séjourné quelque temps, il fut se cacher dans un lieu encore plus solitaire. Les fidèles d'Auch vinrent l'y chercher pour le placer sur le siège épiscopal de leur ville. Il s'acquitta merveilleusement de ses nouvelles fonctions, en combattant vigoureusement le paganisme et en élevant de nouveaux sanctuaires. Théodore Ier, roi des Visigoths ariens, (tant était grande sa réputation de sainteté), lui demanda de faire tous ses efforts pour conclure la paix entre lui et les Romains, qui l'assiégeaient dans Toulouse. *Orens* se rendit avec d'autres prélats auprès de Lictorius, général des Romains ; mais ils furent très mal accueillis. La victoire fut longtemps indécise ; Théodoric qui, d'après Salvien, *s'humiliait devant le Dieu des armées, et, couvert d'un silice, se prosternait souvent en prières*, finit par l'emporter et fit prisonnier Lictorius. Ce fut en quelque sorte le dernier acte d'*Orens*. Dieu lui fit bientôt connaître qu'il ne tarderait pas à quitter cette terre, et comme le Saint lui demandait « en grâces (1) que ceux qui, après son décès, auraient recours à lui en « leurs ennuis et fascheries spirituelles, eussent la grâce particulière de « chasser l'ennemy d'enfer qui leur causerait ce trouble, incontinent, « une voix céleste fut entendue par deux ecclésiastiques témoins de la « vision : « *Orens*, je t'accorde tout ce que tu me demandes, en faveur « de ceux qui se recommanderont à toy, lesquels invoquant ton secours « en toutes les infirmités, tribulations d'esprit, nécessités et *angoisses*, « en seront délivrés et ne manqueront jamais de biens temporels en

(1) La vie du glorieux saint Orens, évêque d'Auch, composée sur les mémoires tirés des anciennes légendes et des plus fidèles historiens, à Toulouse, chez Arnaud Colomiez (sans date).

« leurs besoins. » Le mot *angoisses* contenu dans cette promesse divine aura probablement donné lieu à l'invocation qui est adressée à *saint Orens contre la peur*. M. l'abbé Crepel, du diocèse de Toulouse, ancien vicaire de la basilique de Saint-Saturnin, si riche par le grand nombre de ses reliques, s'exprime ainsi sur cette invocation dans sa lettre du 5 février 1878 : « *Saint Orens*, dont on possède la relique dans « l'insigne basilique, est principalement invoqué contre *la peur*. On « garde dans la sacristie un reliquaire à pied auquel est attachée une « chaîne d'argent que l'on passe autour du cou de la personne *qui a* « *peur*, en récitant quelques prières spéciales. C'est principalement le « 1er mai que les bonnes gens des campagnes ont recours à ce saint et « pratiquent cette dévotion, attirés à Toulouse par une foire qui se « tient autour de la basilique. » Cette chaîne est une partie de celle dont il se ceignait, quand il récitait le psautier.

Voici l'*Oremus* pour les *personnes qui ont peur* ou qui sont troublées *par quelqu'inquiétude* ou *appréhension* :

OREMUS

Deus, qui ecclesiæ tuæ beatum ORIENTIUM *pontificem, eximium fidei defensorem previdisti, atque tanta virtute decorasti, ut hostes Tolosam vastantes, non ferro pugnando, sed precibus orando dejiceret ; demones*, TERRORES *et* FORMIDINES, *ab hominibus expelleret; eodem intercedente concede, ut a famulo tuo vel a famula tua discedat omnis diabolica fraus vel incursio*, OMNI PAVORE, METU *vel* TREMORE *liberetur, immobilis in fide permaneat, mentis et corporis sanitatem percipiat et ad vitam perveniat sempiternam. Per Dominum* etc.

PRIONS

Dieu, qui avez prédestiné le bienheureux pontife *Orens* à être dans votre église un illustre défenseur de la foi et l'avez décoré d'une si grande puissance que, sans combattre avec le fer et avec la seule arme de la prière, il chassa de Toulouse les ennemis qui la dévastaient, expulsa des hommes, les démons, *les terreurs* et *les angoisses*, accordez, par son intercession, que *votre serviteur* ou *votre servante* soit affranchi de toute fraude ou incursion diabolique, soit délivré de *toute peur, crainte ou frayeur*, demeure ferme dans la foi, perçoive la santé de l'esprit et du corps et parvienne à la vie éternelle.

Le prêtre entoure le cou ou les mains de *la personne* à genoux avec la chaîne à laquelle sont attachées les reliques, en disant :

Intercedente beato ORENTIO *pontifice, catena sapientiæ et* FORTITUDINIS *vinculo circumdet te Deus.*

Par l'intercession du bienheureux pontife *Orens*, que Dieu vous ceigne de la chaîne de la sagesse et de la ceinture du *courage*.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*)

SAINT SIGISMOND, ROI DE BOURGOGNE ET MARTYR

VIe SIÈCLE. — 524.

Invoqué contre la Fièvre.

Sigismond, après la mort de son père, Gondebaut, partagea le royaume avec son frère Godemar. Il avait abjuré l'erreur arienne que Gondebaut ne voulut jamais abandonner, bien qu'il ne cherchât jamais à entraver les résolutions de son fils à cet égard. *Sigismond* était naturellement pieux et s'adonnait à toutes les bonnes œuvres ; mais, après la mort de sa première femme dont il avait eu un fils nommé Sigéric, il eut le malheur d'en épouser une seconde qui lui persuada de faire périr ce fils, en l'accusant faussement d'avoir l'intention de s'emparer de sa couronne.

A peine eut-il commis ce crime qu'il regretta amèrement ce qu'il avait fait et il résolut pour en obtenir le pardon de se livrer à la pénitence la plus rigoureuse. Couvert de cendres et revêtu d'un cilice, il se retira dans le monastère d'Agaune qu'il avait fondé, et là, jour et nuit, il invoquait la miséricorde divine. Ce serait là également, d'après Ribadaneira, qu'il lui fut révélé par un Ange d'instituer des *chœurs de Psalmodie* pour la récitation des psaumes, à l'imitation d'une mélodie céleste qu'il lui fit entendre. Ce qu'il fit après avoir pris l'avis des évêques de son royaume.

Les fils de Clotilde, sous prétexte qu'il détenait injustement les biens de leur mère, lui ayant déclaré la guerre, *Sigismond* fut fait prisonnier dans une bataille livrée par l'aîné, Clodomir, qui donna l'ordre de le faire périr en le précipitant avec sa femme et ses deux fils dans un puits près de Coulmiers, sur le territoire d'Orléans.

Trois ans après, Ambroise, abbé d'Agaune, obtint par l'entremise d'un seigneur bourguignon, favori de Thierry, roi d'Austrasie, de retirer du puits de Coulmiers, le corps du roi pénitent et le fit transporter au chant des hymnes sacrées, depuis Orléans jusqu'à Saint-Maurice-en-Valais, nom moderne du célèbre monastère d'Agaune.

L'invocation adressée à saint Sigismond contre la *Fièvre* remonte à l'époque la plus reculée. Saint Grégoire de Tours, qui est mort en 595, 71 ans après saint Sigismond, en fait déjà mention dans *ses livres des Martyrs* et *des Confesseurs*.

L'abbé Duplus, dans sa *Vie des Saints du diocèse de Dijon*, cite en français la fin de la préface d'une messe spéciale très antique, retrouvée par Mabillon et éditée avec les œuvres de saint Grégoire de Tours par D. Ruinard : « . . . . . C'est par un pur don, Seigneur, qu'au nom de « votre élu *Sigismond*, par la communion du corps et du sang de Jésus- « Christ, votre fils, vous chasserez, de *votre serviteur que voici, les Fris- « sons et l'ardeur des Fièvres*, et vous daignerez lui rendre sa première « santé. . . . . . »

Dans un *Sacramentaire*, à l'usage de l'église de Nevers, manuscrit du XIe siècle, qui a été acquis en 1865 par la Bibliothèque nationale, on trouve une autre messe spéciale du saint roi *Sigismond*, dont je donne ici plusieurs fragments :

Primus Kalendas Maii.

Natalis sancti SIGISMUNDI *Regis.*

Inclina, Domine, pias aures ad desideria supplicantum, et quæ devoto corde poscimus, benignus admitte ; ut servo tuo N... qui Typo COTIDIANÆ *aut* TRIDUANÆ *vel* QUATARNÆ VEXATIONIS *fatigatur, fidelis famuli tui* SIGISMUNDI *precibus benignus occurras; ut dum nobis illius patefacis merita, famulo tuo ægroto conferas medicinam. Per Dominum nostrum...*

SUPER OBLATA

Offerimus tibi Domine munera et vota in honorem electi martyris tui SIGISMUNDI, *pro famulo tuo N... qui tipo vexationis laborat,*

Premier jour des Kalendes de Mai.

Fête de *saint Sigismond*, roi.

Prêtez, Seigneur, une bienveillante attention aux requêtes de ceux qui vous prient, et acquiescez favorablement aux demandes que nous vous adressons avec un cœur pieux, afin que votre serviteur N..., qui souffre cruellement de *la fièvre quotidienne ou tierce ou quarte*, soit bénignement secouru par l'intercession de votre fidèle serviteur *Sigismond*, et que, en même temps que vous nous manifestez ses mérites, vous accordiez la guérison à votre serviteur malade. Par, etc.

OFFERTOIRE

Nous vous offrons, Seigneur, nos présents et nos vœux en l'honneur de votre illustre martyr *Sigismond*, en faveur de votre serviteur

ut ab eo FEBRIUM ARDORES *repellere jubeas et tuo semper muniatur auxilio. Per...*

N..., qui est tourmenté par la douleur, afin que vous éloigniez de lui *les ardeurs de la fièvre*, et qu'il soit toujours assuré de votre secours. Par, etc.

PRÆFATIO

Æterne Deus, tua enim dona sunt, Domine, ut nomine electi tui SIGISMUNDI, *post communicationem corporis et sanguinis Domini nostri J.-C.*, TEMPESTATES FRIGORIS *excutias*, FEBRIUM ARDORES *repellas et ad sanitatem pristinam revocare digneris....* etc.

PRÉFACE

Dieu Eternel, qui êtes la source de tout don, Seigneur, au nom de votre élu *Sigismond* et par la communion du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, chassez de votre serviteur *les angoisses du frisson et les ardeurs de la fièvre*, et daignez lui rendre sa première santé, etc.

Cette préface, comme on le voit, a beaucoup de rapport avec celle citée par l'abbé Duplus.

Dans ses *Caractéristiques des Saints*, page 649, le P. Cahier cite un vieux Missel imprimé en caractères gothiques qui semble destiné à l'Alsace et dans lequel se trouvent les oraisons suivantes :

Pro FEBRICITANTIBUS *cum intercessione sancti* SIGISMUNDI.

ORATIO

Omnipotens et misericors Deus, qui subvenis in periculo laborantibus, qui temperas flagella, dum verberas, inclina tuas benignas aures ac preces humilitatis nostræ, et hunc famulum tum N... qui TERTIANA (*vel* QUARTANA *vel* QUOTIDIANA) FEBRIS VEXATIONE *fatigatur, martyris tui ac regis* SIGISMUNDI *supplicatione ab omni ardore* FEBRIUM *liberare digneris*, etc...

PRIÈRE à *Sigismond* pour les *Fiévreux*.

PRIONS

Dieu tout puissant et miséricordieux, qui venez à notre secours dans l'anxiété du péril, vous qui adoucissez les fléaux, alors même que vous frappez, prêtez une bienveillante attention aux prières que nous vous adressons en toute humilité, et daignez, par l'intercession de votre royal martyr *Sigismond*, délivrer *des ardeurs de la fièvre* votre serviteur, qui est travaillé cruellement par la FIÈVRE *tierce*, ou *quarte*, ou *quotidienne*, etc.

SECRETA

Offerimus tibi, Domine, vota et munera in commemoratione electi martyris tui et regis SIGISMUNDI *pro præsenti ægroto qui* TERTIANO (*vel* QUARTANO *vel* QUOTIDIANO) FEBRIUM, *vexatur* LABORE ; *ut ab eo* FEBRIUM ARDORES *repelli jubeas, et tuo semper in omnibus muniatur auxilio*, etc.

SECRÈTE

Nous vous offrons, Seigneur, nos vœux et nos présents en mémoire de votre illustre martyr et roi *Sigismond* pour le malade ici présent qui est tourmenté par le mal de la *Fièvre tierce, quarte* ou *quotidienne*, afin que vous daigniez éloigner de lui les *ardeurs de cette maladie* et qu'il soit toujours et en toute chose assuré de votre bienveillant secours, etc.

Les Bollandistes citent encore une inscription du XIVe siècle qui se trouve sur un monument contenant les reliques de saint Sigismond, à Imola, dans les états de l'Eglise. Ce tombeau avait été réparé en 1325, et l'inscription porte la même date :

SIGISMUNDUS *vocor, rex Burgundiorum, Christi martyr noscor ictibus eorum : devotis meis patientibus aufero* FEBRAS.

Je m'appelle *Sigismond*, roi des Bourguignons ; je suis connu comme martyr du Christ tombé sous leurs coups : ceux qui ont pour moi une dévotion particulière je les délivre de *la Fièvre*.

Enfin nous terminons par une strophe d'un cantique catalan (*Goigs*) qui corrobore encore le diplôme de *saint Sigismond*, comme médecin spécialiste *contre la Fièvre* et aussi *contre les Hernies* :

Per vostras grans dignitats
Rey y martyr excellent
LOS FEBROSOS *y* TRENCATS
Curan molt lliberalment.

Par vos grands mérites,
Roi et martyr excellent
Vous guérissez *les Fièvres*
Et *les Hernies* très généreusement.

(SAINT GRÉGOIRE. — RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes*).

SAINT THÉODULPHE OU THION

ABBÉ DU MONT D'HOR OU DE SAINT THIERRY PRÈS REIMS

VIe SIÈCLE. — VERS 590.

Invoqué pour les Animaux domestiques.

Il était né vers le commencement du VIe siècle et était issu d'une famille illustre de la seconde Aquitaine. Il abandonna le monde de très bonne heure, et vint se mettre sous la conduite de saint Thierry, premier abbé du Mont d'Hor. Pendant vingt-deux ans, il fut employé aux travaux les plus rudes de la campagne, au labourage, à la culture des terres et aux soins à donner aux *Animaux domestiques*. L'invocation qu'on lui adresse pour la santé *des Animaux domestiques*, n'a pas d'autre origine que celle-là. D'après Henri Alt, il avait coutume de leur donner sa bénédiction ; aussi ceux qui étaient forts le devenaient encore plus, et ceux qui étaient malades étaient guéris. Après la mort du successeur de saint Thierry, les moines le choisirent à l'unanimité pour être leur abbé, et l'archevêque de Reims l'éleva au sacerdoce. *Théodulphe* gouverna le Monastère avec la plus grande sagesse. Il avait donné à ses frères l'exemple de toutes les vertus, il rendit son âme à Dieu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, vers l'année 590.

(*L'Abbé* PETIN).

SAINT JACQUES MINEUR APOTRE

SAINT PHILIPPE APOTRE

Ier SIÈCLE. — 61.

Patrons des Foulons, des Merciers et des Compagnons Chapeliers (1).

Dom Guéranger (2) fait observer que l'Eglise de Rome fut longtemps sans célébrer les fêtes particulières des Apôtres. Elle les réunissait dans la solennité de saint Pierre et saint Paul. La réception des corps de saint Philippe et saint Jacques, rapportés d'Orient vers le VIe siècle, donna lieu à l'institution de leur fête le 1er mai. Elle fut célébrée par un seul et même office. Les corporations qui réclamèrent le patronage de saint Jacques Mineur, en se basant sur les actes de ce Saint ou sur tout autre motif, ne le séparèrent pas de saint Philippe dont la fête tombait le même jour.

Saint Jacques fut appelé le *frère du Seigneur*, parce qu'il était fils de Marie Cléophas, cousine germaine de la Sainte Vierge, et aussi parce qu'il avait une grande ressemblance de figure avec Notre Seigneur Jésus-Christ, à tel point qu'après l'Ascension glorieuse, les fidèles venaient exprès à Jérusalem pour contempler la copie du divin modèle. C'est ce motif, également, qui rendit nécessaire l'horrible baiser par lequel Judas signale le Christ aux soldats de Pilate. A cause de la sainteté de sa vie,

(1) *Livre des Confréries.*
(2) 2e volume du Temps pascal, page 170.

on l'appelait *le Juste* et saint Paul se plut à reconnaître *en lui une des colonnes de l'Eglise*, lorsqu'il écrivit son Epître catholique qui contient des instructions de la plus grande utilité. On l'appelait encore *saint Jacques le Mineur* pour le distinguer de saint Jacques le Majeur, appelé avant lui à l'apostolat. Les Petits Bollandistes pensent que c'est parce qu'il était de petite taille. Après la Pentecôte, saint Pierre assisté de saint Jean et de saint Jacques Majeur le consacra évêque de Jérusalem.

C'est là l'origine de la tradition qui réclame la présence de trois évêques à toute consécration épiscopale. *Saint Jacques*, par ses instructions et ses exemples, contribua à la conversion d'une infinité de Juifs et de païens. Il écrivit une liturgie composée de formules de prières pour célébrer la messe et propre au diocèse de Jérusalem, que, de nos jours, les chrétiens de Syrie suivent encore comme venant de *saint Jacques*. Après avoir exercé pendant vingt-neuf ans les fonctions épiscopales, il fut martyrisé à Jérusalem. Les Juifs le firent monter au haut du temple d'où ils le précipitèrent, il fut achevé par *un Foulon* qui lui asséna, sur la tête, un coup d'une espèce de massue de bois dont les *Foulons* se servent pour apprêter leurs étoffes, ce qui indique suffisamment l'origine du patronage réclamé par les *Foulons*. Après la Cène, *Jacques* avait fait le vœu de ne point manger jusqu'à ce que son Maître fût ressuscité. Le Seigneur lui apparut le jour de la Résurrection, et lui ayant demandé un *pain*, il le bénit et le lui donna en lui disant : « Lève-toi, mon frère, et mange ; car le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. » Ne serait-ce pas l'origine du patronage *des Pâtissiers* ; car s'ils ne fabriquent pas de pains, ils ont quelquefois pris, par extension, les mêmes Patrons que les Boulangers. *Saint Jacques* est représenté ordinairement tenant à la main *la Massue* qui lui donna la mort.

Saint Philippe (1), né à Bethsaïde, fut l'un des douze premiers Apôtres choisis par le Christ, notre Seigneur. Ce fut de lui que Nathanaël apprit que le Messie, promis dans la loi, était venu et qu'il fût présenté au Seigneur. La familiarité que le Christ eut avec lui paraît en ce que plusieurs Gentils, ayant désiré voir le Sauveur, vinrent s'adresser à Philippe, et que le Seigneur, voulant lui-même donner à manger dans le désert à une multitude de personnes, dit à cet Apôtre : « Où achèterons-nous des pains pour donner à tout ce monde ? »

Philippe, après avoir reçu le Saint Esprit, se rendit dans la Scythie qui lui était échue en partage pour y prêcher l'Evangile, et il convertit cette nation presque tout entière à la foi chrétienne. Enfin, étant venu à Hierapolis, en Phrygie, il fut attaché à la croix pour le nom du Christ et accablé à coups de pierre, le jour des Calendes de mai. Les chrétiens ensevelirent son corps dans le lieu même où il avait souffert, d'où il a été ensuite transporté à Rome et déposé avec celui de l'Apôtre saint Jacques dans la Basilique des Douze-Apôtres. D'après M. Jameson (2), *saint Philippe* porte toujours, pour attribut, une croix dont la forme varie. Elle est tantôt petite, tantôt en forme de *Tau*. Elle représente quelquefois une croix processionnelle, un long bâton surmonté d'une croix latine. Cette croix a une signification double, soit qu'elle fasse allusion à son martyre, ou bien à la légende qui le montre vainqueur

(1) Leçon du Bréviaire romain traduite par Dom Guéranger.
(2) *Revue Britannique*, 5e série, 27e volume, page 358.

des Idoles, et arrêtant à Hiérapolis les progrès de la Peste par la seule vertu de la croix qu'il promenait dans les rues de cette cité.

La confrérie des *Merciers* (1), sous le nom de *saint Philippe* et *saint Jacques*, est mentionnée dans un bulle d'Innocent X qui relate les indulgences conférées à diverses corporations dans la chapelle Sainte-Anne, dépendante d'un hôpital fondé, en 1340, par plusieurs Confréries de la ville de Rennes. Dans le *Credo*, *saint Jacques* proclame la catholicité de l'Eglise : *Ecclesiam sanctam catholicam, sanctorum communionem.* Dans l'Apocalypse la *Topaze* d'un jaune brillant approchant celui de l'or qui représente l'invincibilité du bras, désigne (*Annales Archéologiques,* V^e^ volume, page 225) *saint Jacques* mineur, à cause de sa fermeté contre les Pharisiens et les Scribes.

DICTONS SUR SAINT JACQUES ET SAINT PHILIPPE

Si Jacques l'apôtre pleure
Bien peu de glands, il meure.
En mai saint Philippe et saint Jacques
Occupent la première place.

Quand il pleut le jour saint Philippe
Il ne faut ni tonneau, ni Pipe.
(Côtes-du-Nord, Eure, Ille-et-Vilaine, Manche, Mayenne).

(Voir d'autres dictons sur les mêmes Saints aux articles saint Georges et saint Marc).

SAINT MARCOUL (MARCULPHUS), ABBÉ DE NANTEUIL

VIe SIÈCLE. — 558.

Invoqué contre les Ecrouelles, les Humeurs froides, les Strumes.

Marcoul (2) naquit à Bayeux, ville épiscopale de basse Normandie, de parents nobles et pieux. Aussitôt qu'il put disposer de ses biens, il les distribua aux pauvres, et vint se mettre sous la direction de saint Possesseur, évêque de Coutances. Il fut ordonné prêtre par ce prélat. Revêtu d'un cilice, il employait ses jours à évangéliser les populations, et souvent il passait des quarantaines au milieu des solitudes dans la prière et dans l'austérité la plus absolue, quand un Ange vint le prévenir d'aller trouver Childebert Ier, et de lui demander, pour bâtir un monastère, une petite localité du nom de Nanteuil, située près de la ville de Coutances sur le bord de la mer.

Marcoul se rendit aussitôt à Paris et arriva au moment où le roi entendait la messe avec la reine, Ultrogote. N'osant pas se montrer, il attendait humblement l'occasion de parler au Roi, quand, tout à coup des Démoniaques, qui assistaient à la messe, poussèrent ce cri de désespoir : « *Marculphe*, serviteur de Jésus-Christ, aie pitié de nous, ta « présence est pour nous un cruel tourment. » Le Roi et toute la cour furent extrêmement surpris, et on chercha dans l'assistance celui qui s'appelait *Marculphe*. Le Saint, ainsi découvert, présenta sa requête au Roi qui la ratifia immédiatement, et, à sa prière, *Marcoul* les délivra du malin esprit

Le monastère de Nanteuil fut élevé en peu de temps, et un grand nombre de jeunes gens y entra, en se soumettant à la règle de saint

(1) *Dictionnaire des Confréries* et *des Corporations...* Abbé Migne, page 138.
(2) Ou Marculphe

Benoît choisie par *Marcoul*. Pour redoubler ses pénitences et ses mortifications, il se retirait dans une île voisine de Nanteuil, appelée *Duclimones*. Là, le diable, pour essayer de le tenter, se présenta à ses yeux sous la figure d'une femme sauvée d'un naufrage ; le Saint prit un pain sur lequel il fit le signe de la croix, et le lui ayant présenté, il lui dit : « S'il est vrai que tu sois une femme, prends ce morceau de pain mar- « qué du signe de la Croix. » Alors le démon, à l'aspect de ce signe redoutable, disparut en se précipitant dans la mer.

Saint Marcoul, après avoir édifié toute la contrée par ses vertus et par ses miracles, rendit son âme à Dieu, le 1er mai 558, dans son monastère de Nanteuil, où il fut enterré par saint Lô, évêque de Coutances. Cent ans après, le corps fut levé de terre par saint Ouën, archevêque de Rouen. Pour le soustraire à la profanation des Normands, les moines de Nanteuil avaient résolu de le transporter à Coutances, et comme ils passaient à Corbeny (1), bourg du Laonnais, où les souverains carlovingiens possédaient un palais, Charles-le-Simple (2), qui y séjournait alors, leur donna l'hospitalité et manifesta l'intention de conserver ces précieuses reliques. Il fonda, en 905, un monastère à Corbeny sur le tombeau du Saint qui, pour le récompenser, lui communiqua le pouvoir de guérir *les Ecrouelles*, pouvoir qui fut transmis à tous ses successeurs jusqu'à Charles X inclusivement.

C'est pour la confirmation de leur privilège que les Rois de France, après leur sacre, allaient faire eux-mêmes ou faisaient faire par leur aumônier une neuvaine à *saint Marcoul* de Corbeny, en reconnaissance de la grâce qui avait été accordée à leurs prédécesseurs de guérir les *Scrofuleux*, et qu'ils réclamaient pour eux-mêmes. Ils les touchaient le jour de leur sacre en prononçant la formule : « *Le Roi te touche*, « *Dieu te guérisse*. » D'après Mabillon, après que le Roi avait entendu la messe, on apportait devant lui un vase plein d'eau. Alors, le Roi faisait une prière devant l'autel, touchait le malade de la main droite qu'il lavait dans cette eau. Les *Scrofuleux*, après en avoir bu pendant neuf jours, en observant le jeûne, étaient complétement guéris, sans avoir recours à aucune autre médication. Tel était le rit suivi au XVe siècle par les Rois de France.

Gilbert, abbé de Nogent (3), qui mourut en 1124, affirme qu'il avait vu lui-même des guérisons opérées par Louis-le-Gros. Il ajoute que son père, Philippe, monté sur le trône en 1060, avait obtenu la gloire du même miracle ; mais l'avait perdue pour je ne sais quelles fautes.

On sait, par le registre de la cour des Comptes, que saint Louis a accompli le pèlerinage de Corbeny. D'après Baillet, il y avait érigé une célèbre Confrérie où il se fit inscrire le premier.

D'après Dutillet, Philippe-le-Bel, à son lit de mort, fit appeler Louis-le-Hutin, son fils aîné et lui apprit la manière de toucher les malades, en lui montrant que, selon l'Ecriture, Dieu n'exauçait pas les vicieux.

(1) *Revue des Sociétés savantes*. 6e série tome V, page 41.

(2) D'après l'Abbé Corblet (*Saints d'Amiens*), volume 4, page 481, ce serait à Robert le pieux que le privilège aurait été conféré.

(3) La plus grande partie des détails et des citations qui suivent sont empruntés aux *Petits Bollandistes*.

Louis XII, d'après Cl. de Seyssel, usait sept ou huit fois par an de la grâce de guérir les *Ecrouelles*.

En 1522, François I[er] porta une ordonnance dans laquelle il énonce le privilège accordé au roi de France.

André Laurent, médecin d'Henri IV et conseiller du Roi, dans un livre sur les prérogatives de nos Rois, publié en 1609, assure que ce prince touchait les malades et en guérissait plus de quinze cents par an.

Louis XIV fut le premier des Rois qui n'ait pas fait le voyage de Corbeny. A cause de la guerre qui désolait la Picardie, en 1654, année de son sacre, on apporta les reliques de *saint Marcoul* à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, et, après avoir communié à la suite de la neuvaine, il toucha plus de deux mille scrofuleux dans le jardin de l'abbaye.

Louis XV procéda de la même manière à son sacre.

Louis XVI, auquel l'intendant de la province avait représenté que les chemins étaient impraticables et le passage des rivières peu sûr, ordonna que la châsse de saint Marcoul fut apportée dans l'église de Saint-Remy.

Charles X, le dernier Roi qui ait été sacré, observa religieusement cette pieuse coutume de ses prédécesseurs, et l'un de ses aumôniers alla faire la neuvaine à Corbeny. Il avait été sacré le 29 mai 1825 ; le 31, il avait touché les *Scrofuleux* au couvent de *saint Marcoul* et cinq furent guéris. Le procès-verbal de ces guérisons, afin qu'il fût bien constaté qu'elles étaient définitives, ne fut signé que le 8 octobre suivant, par la Supérieure du couvent, la sœur assistante, deux autres sœurs, l'abbé Delaunois, chanoine honoraire de Reims, le chapelain de l'hospice et enfin par M. Noël, le chirurgien et médecin de l'hospice depuis cinquante-six ans. Ce procès-verbal a été consigné sur les registres de l'hospice (1). D'un autre côté, d'après le Père Cahier, le vénérable curé de Notre-Dame-des-Victoires, l'abbé Desgenettes, l'aurait assuré qu'à cette époque des guérisons se seraient opérées sous ses yeux : ce qui prouverait que la tradition du pouvoir communiqué par *saint Marcoul* aux Rois de France, n'aurait pas été interrompue. On comprendra facilement pourquoi *saint Marcoul* était invoqué contre *les Ecrouelles, les Strumes*, *les Scrofules* et *les Humeurs froides* qui étaient désignées ordinairement sous le nom de *Morbus Regius*, maladie royale, c'est-à-dire guérie par le Roi.

Papebrock (2) donne la prière suivante adressée à *saint Marcoul* :

Deus qui MORBI REGII *incommoda per invocationem* SANCTI MARCULPHI *curari voluisti* ; *da nobis ab iisdem præservari in corpore et gratiâ tuâ firmari in mente.*	Dieu, qui avez bien voulu que la douloureuse maladie des *Ecrouelles* fût guérie par l'intercession de *saint Marcoul*, faites que notre corps en soit préservé et que notre âme soit affermie dans votre grâce.

Le Père Cahier en mentionne une autre qui se trouve sur une vieille gravure représentant *saint Marcoul* à côté de saint Cloud :

ANTIPHONÆ.	ANTIPHONE.
O MARCULPHE *pater, famulis succurre benignus ut sani vivant, æternaque gaudia quærant.*	O bienheureux père *Marcoul* que votre bienveillance vienne en aide à vos serviteurs, qu'ils vivent en parfaite santé et qu'ils aspirent aux joies éternelles.
STRUMÆ *dira lues, labefactos deserat artus.*	Que la maladie des *Strumes* abandonne nos membres épuisés.

(1) *Vie de Charles X, Roi de France*, par l'Abbé Prosper de Vedrenne, 2[e] édition. Paris. Lecoffre.
(2) *Acta Sanctorum*. Antverpiæ, 2 volumes in-32.

OREMUS

Da nobis, quæsumus, omnipotens Deus, æternæ consolationis pater, salutem mentis et corporis; ut a quocunque præsertim STRUMARUM *morbo liberati tuis tota dilectione preceptis inhæreamus et gaudiis potiamur æternis.*

PRIONS

Dieu tout puissant, père des éternelles consolations, accordez-nous, nous vous supplions, le salut de l'âme et du corps, afin qu'affranchis de toute maladie et surtout de celle des *Ecrouelles*, nous nous attachions de toute notre âme à vos préceptes et que nous jouissions un jour des joies éternelles.

Nous terminerons par une prière manuscrite du XVIIe siècle que nous avons trouvée entre les feuillets d'un vieux livre :

ORAISON A SAINT MARCOUL

O Bienheureux saint Marcoul qui avez été choisi de Dieu pour la guérison du mal contagieux des Ecrouelles, faites par vos prières que nous en soyons entièrement guéris, qu'après cette vie nous soyons participant de la gloire éternelle (1).

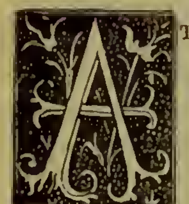
(USUARD. — DU SAUSSAY. — *Calendarium Benedictinum.* — PAPEBROCK. — PÉTIN. — *Le Père* CAHIER *et les Petits Bollandistes.*)

DEUX MAI

SAINT ATHANASE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE
ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

IVe SIÈCLE. — 371.

Invoqué contre les Maux de tête.



THANASE était né à Alexandrie, de parents chrétiens, qui l'élevèrent dans les sciences et dans la piété. La candeur de ses mœurs, l'éclat de ses vertus, et les grandes grâces qu'il avait reçues de Dieu, dès son enfance, portèrent saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, à le faire entrer dans son clergé et à le faire avancer dans les ordres sacrés. *Athanase*, qui s'était merveilleusement distingué par sa doctrine et sa rare piété, assista, avec saint Alexandre, au grand Concile de Nicée, n'étant encore que diacre. Il soutint avec une grande force la vérité catholique contre les Ariens. L'année suivante, saint Alexandre mourut, et *saint Athanase* fut choisi, malgré lui, pour remplir sa place. Les Ariens firent tous leurs efforts pour s'opposer à cette élection ; mais, ne pouvant l'empêcher, ils lui déclarèrent dès lors une guerre irréconciliable. Saint Athanase, ayant pris possession de son siège, commença à y donner les plus grands exemples de force, de fermeté épiscopale, de toutes les perfections et de toutes les vertus d'un homme vraiment apostolique. Il eut une foi si parfaite qu'il fut regardé comme le centre de la communion de l'Église. Il s'appliqua d'abord à sa propre sanctification, par des mortifications et des jeûnes, et par une vie frugale et austère. Ce fut alors que les Ariens conspirèrent contre lui, parce qu'il avait refusé de recevoir Arius à sa communion. Ils l'accusèrent de toutes sortes de crimes d'état, de meurtres, de violences, d'injustices, dont il fut néan-

(1) On appelle le Plaintain *Herbe de saint Marcoul* parce qu'autrefois, on attribuait à cette plante une vertu anti-scrofuleuse que la médecine moderne lui dénie.

moins parfaitement justifié aux yeux des Empereurs, des Papes et des Conciles, devant lesquels il fut accusé. Pendant les quarante-six années de son épiscopat, il n'y a point de calomnies, d'injures, d'impostures, de persécutions, que les Ariens n'aient essayé d'employer contre lui. Ils eurent même le crédit de le faire exiler plusieurs fois, sous Constantin, Constance et Julien. Néanmoins, il ne laissa pas que de les confondre partout par la sainteté de sa vie, par la sagesse de sa conduite et par les excellents écrits dans lesquels il a toujours défendu la foi de l'Eglise, consolé, animé et instruit les fidèles. Après tant de combats, de travaux et de tribulations, il mourut en paix dans son église, âgé d'environ quatre-vingts ans, l'an de Jésus-Christ 371. J. Radowitz signale l'invocation qui lui est adressée *contre les maux de tête*, et les Petits Bollandistes disent que c'est probablement à cause de sa qualité d'homme d'esprit ; nous croyons plutôt que l'origine de cette invocation est due aux guérisons miraculeuses opérées après la translation de son corps dans l'église de Sainte-Croix, à Venise. Les Bollandistes citent : 1° une femme qui, depuis quatre mois, était affligée *des douleurs de tête les plus atroces*, et qui recouvra la santé, en se recommandant à saint Athanase ; 2° une autre femme avait un petit enfant dont la *tête était tellement enflée*, qu'il avait complètement perdu la vue. Aussitôt qu'elle l'eut déposé sur l'autel de saint Athanase, il commença à ouvrir les yeux et bientôt il vit très distinctement.

(Martyrologe ou Idée générale de la Vie des Saints, 1680. — *Les Bollandistes.)*

SAINTE FLAMINE, MARTYRE

Ve SIÈCLE.

Invoquée contre les Maladies d'yeux.

Les actes de *sainte Flamine* sont peu connus. Elle aurait été martyrisée à Nicomédie, puis son corps aurait été apporté à Ambres, près de Lavour. Ses reliques auraient ensuite été transportées à Davayat, en Auvergne, et enfin à Clermont, dans l'église de Saint-Hilaire, que d'autres placent entre Royat et Valière. Ce qu'il y a de plus certain, d'après les Leçons de son office, qui est très ancien, c'est l'invocation qui lui était adressée dans *les maladies d'yeux*, depuis un temps immémorial. Les Bollandistes, d'après les Leçons de ce même office, mentionnent une prière que *sainte Flamine* aurait adressée à Dieu avant d'être décapitée, et une voix du ciel lui aurait annoncé qu'elle serait exaucée :

Domine Deus, oro te adhuc ut quicumque nomen meum invocaverit nulla sit ei OCULORUM INFIRMITAS ; *et ubi corpus meum fuerit, quicumque illuc venerit, et bono corde deprecatus fuerit nomenque meum in corde suo recoluerit à sua infirmitate liberetur, et si* CÆCUS *venit, videns redeat.*

Seigneur Dieu, je vous demande que tous ceux qui auront invoqué mon nom soient préservés de toute *affection des yeux*, et que quiconque sera venu au lieu où repose mon corps, y aura prié de bon cœur et honoré sincèrement mon nom, soit délivré de son infirmité et s'il y est venu *aveugle*, qu'il s'en retourne guéri.

Ils citent également, puisés aux mêmes sources, une Antienne et un Oremus, qui prouveraient que si *sainte Flamine* est invoquée dans les

maladies d'yeux, c'est parce qu'elle en avait souffert affreusement pendant sa vie :

ANTIPHONA

Virgo martyr egregia pro nobis, SANCTA FLAMINA, *funde preces ad Dominum ne pro reatu criminum uramur* MORBIS LUMINUM.

ANTIPHONE

Vierge martyre, illustre *sainte Flamine*, répandez pour nous vos prières devant le Seigneur, de peur qu'en punition de nos péchés, nous n'ayons nos yeux brûlés par la maladie.

ORATIO

Omnipotens sempiterne Deus, pro cujus præcelsi nominis honore, beata virgo et martyr FLAMINA *horribilem* OCULORUM DOLOREM *constanter sustinuit; præsta, suppliciter, obsecramus ut qui ejusdem memoriam piâ devotione frequentant, ejus precibus et meritis* AB OMNI OCULORUM INFESTATIONE *liberentur, et ad cælorum supernam mansionem perenniter vitari perducantur, per Christum, etc.*

PRIÈRE

Dieu tout puissant et éternel, qui avez vu la bienheureuse vierge et martyre *Flamine* supporter constamment une horrible douleur des yeux, pour l'honneur de votre nom élevé au dessus de tous les autres, faites, nous vous en prions instamment, que ceux qui célèbrent sa mémoire avec une pieuse dévotion soient délivrés *de tout mal d'yeux* et conduits dans les demeures célestes pour y vivre éternellement, par N. S. J. C., etc.

(*Bollandistes.*)

SAINT ANTONIN, ARCHEVÊQUE DE FLORENCE

XVe SIÈCLE. — 1389-1459.

Invoqué contre la Fièvre. — Dans les grandes Calamités publiques.

Il naquit à Florence, de parents dans une condition médiocre, et entra à l'âge de quatorze ans dans l'ordre de saint Dominique. Après avoir fait de merveilleux progrès dans les sciences et dans l'étude de la piété. il devint un parfait modèle de toutes les vertus. Il vivait depuis quarante-quatre ans dans l'ordre de saint Dominique, quand l'Archevêché de Florence vint à vaquer, et le Pape Eugène IV l'obligea, sous peine d'excommunication, d'accepter ce siège important, que son humilité lui avait fait refuser. Dans l'exercice de cette éminente dignité, il continua la même vie austère et charitable, tout en administrant son diocèse avec la plus grande sagesse. Après treize ans d'épiscopat, il fut saisi par une *fièvre lente* qui l'emporta le 2 mai 1459. Les Bollandistes citent les vers suivants, qui caractérisent la vie de ce grand évêque, et ont rapport à une des invocations qui lui sont adressées :

Temporibus nostris, ANTONIUS, *alter Aquinas*
Moribus, exemplo, scripto, Thomasus habetur.
Infectos cleri mores correxit et urbis,
Commissumque vigil pastor defendit ovile;
Ne lupus insidiis caperet, vel ne improbus hostis
Incustoditas pecudes laceraret et omni
Arte gregem morbo incolumem servavit ab omni
ANTONI, *venerande pater, quo carmine laudes*
Percurram? meritas tibi quas Florentia grates
Exolvat? tu siderei novus incola cæli
Adsis, et patriæ tolle impia semina BELLI
Tolle FAMEM *et* PESTEM, *et quidquid mortalis* [*egestas*
Sustinet ut vigeat mens recta in corpore sano.

De nos jours, Antoine, par ses vertus, ses exemples et ses écrits, nous semble un autre Thomas d'Aquin. Il corrigea les mœurs dépravées du clergé et du peuple, et, pasteur vigilant, il défendit avec zèle le troupeau confié à ses soins, écartant de lui les embûches du loup et empêchant le méchant ennemi d'égorger les brebis sans garde. Par tous les moyens il le conserva sain et sauf de toute maladie. Antoine, ô vénérable père, quels vers pourront célébrer dignement vos louanges. Quelles actions de grâces pourront acquitter la dette de Florence envers vous? O vous, nouvel habitant des cieux, assistez-nous et arrachez de notre patrie tous les germes sacrilèges de *la guerre!* éloignez la *famine* et la *peste,* et toutes les souffrances de notre pauvre humanité, afin que toujours une âme droite anime un corps sain.

Brocchi mentionne, dans ses *Vite de Santi e Beati Fiorentini*, qu'au milieu d'*une peste* qui éclata à Florence, en 1638, la paroisse de Saint-Marc, où repose le corps de *saint Antonin*, avait été épargnée tout entière, excepté un seul habitant, qui n'avait pas voulu s'astreindre au jeûne et à l'aumône auxquels tous les autres s'étaient engagés, en formulant leur vœu. Il ajoute que la cité, ayant éprouvé plus d'une fois la puissante protection du saint évêque, avait l'habitude de recourir à lui dans les *grandes calamités*, *col tenere esposto alla publica adorazione il suo sacro corpo, il quale dopo molti secoli si maintiene ancora prodigiosamente incorrotto*, en exposant à la vénération publique son corps sacré, qui, depuis plusieurs siècles, se maintient encore dans un prodigieux état de conservation.

Quant à l'origine de l'*invocation contre la fièvre*, il faut évidemment la chercher dans l'*affection* dont nous avons parlé plus haut, et qui lui donna la mort, ainsi qu'à la guérison miraculeuse de plusieurs *fiévreux*, opérée par l'intercession du Saint, parmi les patriciens et les religieux de la ville de Florence, dont les Bollandistes ont soin d'enregistrer les noms.

(*Les Bollandistes.*)

SAINT GERMAIN D'ÉCOSSE, ÉVÊQUE ET MARTYR

Vᵉ SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre.

Il était le fils d'un prince écossais, qui fut converti avec sa famille par saint Germain d'Auxerre, envoyé dans la Grande-Bretagne par le Pape Célestin Iᵉʳ, pour y combattre l'hérésie de Pélage. Ce grand évêque, non-seulement lui donna son nom, avec le sacrement du baptême, mais il lui communiqua encore tous les trésors de sa science et de ses vertus. Bientôt le nouveau *Germain*, après avoir renoncé à tous les honneurs auxquels lui donnait droit la distinction de sa naissance, et être entré dans la milice sacerdotale, reçut le don des miracles, en récompense des sacrifices qu'il avait faits avec l'abnégation la plus entière. Averti par un ange de quitter sa patrie pour passer en France, il traversa la mer sur un véhicule qui lui fut apporté miraculeusement. Au moment où il abordait sur le rivage, un énorme dragon à sept têtes, qui désolait la contrée, venait de tuer un enfant. Emu par la prière de tous les habitants, *Germain* rendit la vie à l'enfant, et, s'avançant vers le monstre, il lui jeta son étole au cou et le conduisit vers une profonde citerne, dans laquelle il le précipita. Ce jour-là, le préfet Maximien et plus de six cents païens se convertirent au vrai Dieu. Germain passa trois mois en Normandie, puis arriva dans la ville de Trêves, où Sévère, évêque de cette cité, qui le connaissait déjà, lui conféra l'épiscopat, en vertu des pouvoirs que le Saint-Siége lui avait délégués, sans lui assigner de siége spécial. De là, il se dirigea vers Rome, pour y vénérer le tombeau des Saints Apôtres. Au retour, il passa en Espagne, dont les Goths ariens persécutaient les catholiques ; puis, toujours évangélisant, il revint dans son pays, où les païens eux-mêmes lui prodiguèrent les témoi-

gnages de leur vénération. Il y resta dix-huit mois, aspirant toujours à donner son sang pour Jésus-Christ. De là, il repassa la mer et aborda au port de la Hogue, près de Barfleur. Arrivé à Bayeux, où il ressuscita encore un enfant mort, il se dirigea vers l'Amiénois, et enfin il atteignit la colline où est situé le vieux Rouen, dominé par le château-fort d'un seigneur du pays, Hubant, ardent défenseur du culte des idoles, qui s'acharna à poursuivre *Germain* et lui trancha la tête. Le corps fut recueilli par un ancien ami de *Germain*, le prince Senart, qui l'ensevelit dans un beau sarcophage, au-dessus duquel il érigea plus tard une église, qui fut l'origine du village de Saint-Germain-sur-Bresle. En 850, pour préserver ses reliques des ravages des Danois, deux religieux les dirigèrent vers le Vermandois ; mais, étant arrivés le soir à Ribemont (arrondissement de Saint-Quentin), ils virent subitement s'ouvrir devant eux les portes de la chapelle de Sainte-Anne. Le lendemain, ils firent de vains efforts pour en sortir leurs saintes reliques. Ils comprirent qu'il était dans les desseins de Dieu de les fixer à tout jamais dans cet asile. C'est encore aujourd'hui à Ribemont que l'on invoque *saint Germain contre la fièvre*, sans qu'on puisse rien découvrir dans ses actes qui indique l'origine de cette invocation. *Saint Germain* est encore honoré aujourd'hui à Amiens, à Saint Germain-sur-Bresle, à Senarpont, et dans quelques églises de Picardie et de Normandie, qui lui sont consacrées.

(*L'abbé* CORBLET. — *Hagiographie du diocèse d'Amiens*.)

QUATRE MAI

SAINT FLORIAN, SOLDAT ET MARTYR

DEUXIÈME MOITIÉ DU IIIe SIÈCLE.

Invoqué contre l'Incendie, dans les Combats.



FLORIAN naquit dans la basse Autriche et fut élevé par ses parents dans la religion chrétienne. Ayant embrassé la profession des armes, il devint un vaillant soldat, et, d'après la tradition, il aurait été Tribun et Centurion dans l'armée romaine ; ceci explique pourquoi, dans le *tumulte de la guerre*, on a songé à l'invoquer, et, plus d'une fois, il a apporté un puissant secours *au milieu des combats*. Il s'était particulièrement distingué dans plusieurs rencontres avec les Barbares ; mais sous son vêtement de soldat il nourrissait, en secret, un culte fervent pour le nom du Christ. Aussi, quand il apprit qu'Aquilin, gouverneur pour les Romains, avait donné le signal d'une persécution contre les Chrétiens et en avait déjà fait périr quarante, il se livra lui-même aux soldats qui le conduisirent devant Aquilin. Sur son refus de sacrifier aux idoles, on lui fit souffrir la bastonnade, on lui arracha la chair des épaules avec des crochets en fer, et, enfin, il fut précipité dans l'eau, avec une pierre au cou, du haut du pont de la rivière d'Ens, près de Lorch. Les eaux du fleuve s'étant élevées, le corps du saint martyr fut déposé sur un rocher où un aigle vint le protéger en étendant ses ailes en forme de croix.

Une pieuse femme, Valerie, recueillit ces précieuses reliques, les enterra dans un champ qui lui appartenait, et un grand nombre

de miracles éclatèrent sur son tombeau. D'après la tradition, un charbonnier étant tombé au milieu d'un feu violent, fut sauvé en invoquant *saint Florian*. C'est là l'origine de *l'invocation* qui lui est adressée *contre l'Incendie*. Aussi le représente-t-on ordinairement tenant à la main un vase plein d'eau qu'il répand sur un édifice enflammé. A la fin des actes du martyr, on trouve cette prière recueillie par les Bollandistes :

O martyri sancte FLORIANE, *custodi nos nocte et mane, ab* IGNIS NOCIVI *læsione et ab omni sæculi confusione.*

O saint martyr *Florian*, gardez-nous nuit et jour de *toute atteinte funeste du Feu* et de toute perversion du siècle.

(*Bollandistes. — Bavaria Pia. — Sancta et beata Austria*).

SAINTE MONIQUE VEUVE, MÈRE DE SAINT AUGUSTIN

IVe SIÈCLE. — 332-387.

Patronne des Femmes mariées. — Invoquée pour la conversion d'un fils.

Monique était née à Tagaste, ville d'Afrique, sur la route de Carthage à Hippone. Ses parents chrétiens, d'une condition médiocre, l'élevèrent dans la vertu. Comme elle avait quelque disposition à boire souvent un peu de vin ou des liqueurs, elle s'en guérit complétement en écoutant, avec honte et de sérieuses réflexions, les moqueries de sa servante. Elle fut mariée à un bourgeois de Tagaste, qui était païen, violent et débauché ; mais elle apporta, dans cette union, tant de sagesse, de modération et de piété, qu'enfin elle le gagna à Jésus-Christ, et il reçut le baptême avant de mourir. Elle ne lui faisait, au reste, jamais de reproches amers, et elle conseillait à toutes les femmes qui se plaignaient de leurs maris d'en agir ainsi à leur égard, si elles désiraient vivre en paix. Elle avait eu, de ce mariage, un fils nommé Augustin, qui devint plus tard le grand évêque d'Hippone. Ce fils avait embrassé une vie de désordres, et, en outre, était tombé dans l'hérésie de la secte des Manichéens. La pauvre mère versait des torrents de larmes et priait nuit et jour pour la conversion d'Augustin. Elle traversa la mer pour aller le trouver à Milan où il avait été envoyé pour enseigner la rhétorique. Là, elle eut la joie de le voir assister aux prédications de saint Ambroise qui le convertit et le baptisa dans sa trente-quatrième année. Augustin devint un grand Saint, l'une des plus fermes colonnes de l'Eglise catholique. Comme Monique, dans toute l'allégresse de son âme, se disposait à retourner en Afrique, elle mourut, à Ostie, à l'âge de cinquante-six ans. Quelques jours avant de tomber malade, assise au bord de la mer et tenant la main de son fils dans la sienne, elle lui avait parlé dans un langage inexprimable du ciel qui était sa seule espérance maintenant qu'Augustin s'était consacré au service de Dieu. C'est cette scène admirable qu'un peintre contemporain, Ary Scheffer, a retracée avec un véritable sentiment religieux.

Les bons conseils que *Monique* donnait aux autres femmes et aux mères de famille, ainsi que la conversion de son mari expliquent suffisamment l'origine du patronage réclamé par *les femmes mariées*. La conversion de saint Augustin obtenue de Dieu par les prières incessantes de sa mère justifie également, de la manière la plus frappante, l'invocation adressée à sainte Monique *pour la conversion d'un fils*.

(RIBADANEIRA. — *Martyrologe déjà cité*.)

SAINT GODARD OU GODTHARD (GODEHARDUS, GOTHARDUS)

ÉVÊQUE DE HILDESHEIM

XIe SIÈCLE. — En 1038.

Invoqué contre les Calculs et la Gravelle.

Godard, né en Bavière, s'était fait moine dans l'abbaye d'Altaich. Etant devenu successivement prieur et abbé, il fut élu, en 1020, pour succéder à saint Bernward, évêque de Hildesheim. Dans l'exercice de ses hautes fonctions, il s'attacha surtout à maintenir une discipline rigoureuse dans le clergé et parmi les fidèles. Comme il avait excommunié plusieurs de ses diocésains, au moment qu'il se préparait à célébrer les Saints mystères, il les vit entrer dans l'église, malgré l'interdit lancé contre eux. Saint Godard se mit à prier pour savoir ce qu'il devait faire en cette circonstance, alors il ordonna aux morts enterrés là de se lever de leurs tombeaux et de donner l'exemple de l'obéissance aux transgresseurs de ses ordonnances : ceux-ci, soulevant aussitôt la pierre de leurs sépulcres, organisèrent une procession et sortirent de l'église à la stupéfaction générale.

Saint Godard bâtit des églises, fonda des monastères et des hôpitaux, tout en donnant l'exemple de toutes les vertus. Il rendit son âme à Dieu le jour de l'Ascension, 1038, au moment où l'on chantait l'Antienne de l'office : « *Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum* » Je monte vers mon père, vers votre père. Dans l'histoire de la canonisation de saint Godard mentionnée dans les Bollandistes, on trouve une guérison miraculeuse opérée par son intercession qui a dû donner lieu à *l'invocation contre la Gravelle et les Calculs.*

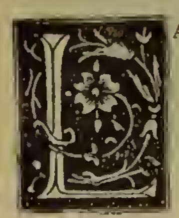
Une femme de la Hesse. bien connue par les infirmités dont elle souffrait cruellement depuis un grand nombre d'années, n'attendait plus que la mort, lorsqu'elle eut l'idée d'implorer humblement l'intercession de *saint Godard.* Elle se prosterna à terre et recouvra la santé d'une façon merveilleuse. Il se manifesta une ouverture dans l'aîne dont les chairs étaient cependant très saines auparavant, et il en sortit deux pierres telles qu'on n'en avait jamais vues dans un corps humain. Comme souvenir de cette insigne guérison, la bonne femme en déposa une dans l'église de saint Godard, quant à l'autre, elle la conserva dans sa maison, en signe de la bonté de Dieu et de la sainteté de l'évêque auquel il avait accordé ce miracle.

(*Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes).*

CINQ MAI

SAINT LANDON (LANDO), MARTYR A HORTA (ITALIE)

Invoqué contre les Maux de tête.



LANDON, frère des saints martyrs Valentin, Rutilius, Florentin, Hilaire et Félicissime, encore adolescent, pratiquait avec ferveur la religion chrétienne, sous l'empereur Dioclétien. Etant venu de la Grèce en Italie, il trouva cachés dans une caverne, près de Falerie, ses frères qu'il eut soin de faire baptiser, puis, les ayant quittés pour évangéliser les habi-

tants du territoire, près d'Horta, il fut arrêté par les soldats de l'empereur, conduit devant lui et mis en demeure de sacrifier aux Idoles. Là, s'étant agenouillé pour prier, le temple s'écroula avant qu'il eut terminé son oraison, il écrasa plusieurs prêtres sous ses ruines. Il fut alors attaché à un arbre; son corps fut labouré avec des lames incandescentes, et, après lui avoir fait couper les joues, l'empereur ordonna qu'on lui tranchât la tête. C'est là l'origine de l'invocation *contre les maux de tête*, qu'on lui adresse dans l'église paroissiale de Bassanello, petite ville à peu de distance d'Horta, où il fut décapité près d'un lac.

(FERRARIUS. — *Les Bollandistes.*)

SAINT AVERTIN (1), DIACRE ET CHANOINE DE SAINT-GILBERT

(ANGLETERRE)

XIIe SIÈCLE. — 1170.

Invoqué contre les Maux de tête, pour le Développement de l'intelligence chez les enfants, pour les Jeunes Gens et les Jeunes Filles à marier.

Avertin, né en Angleterre, était disciple de saint Thomas de Cantorbéry et vint à Tours avec lui pour assister au Concile dans lequel fut déposé l'antipape Victor, en 1163. Il y visita tous les lieux qui rappelaient le souvenir de saint Martin, et retourna en Angleterre avec son saint évêque. Après le martyre de saint Thomas, *Avertin* revint en Touraine, se retira dans le bois de Cangé, près du bourg de Saint-Pierre-de-Vençay; il voulait y vivre dans la solitude; mais les habitants du pays l'entourèrent de tant de vénération, et eurent tant de recours à ses prières et à ses conseils, qu'il lui fut impossible de mettre son projet à exécution. La renommée de ses vertus et de ses miracles s'étendit dans diverses provinces, et notamment dans la Touraine et dans le Poitou. Il rendit son âme à Dieu en 1170 ou 1180, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre-de-Vençay. Les Huguenots brûlèrent ses reliques en 1562. Au commencement du XVIIe siècle, Guillaume Quirin étant venu visiter son tombeau, n'y trouva plus que sa statue, près de laquelle on voyait un grand nombre d'ex-voto, qui consistaient principalement en têtes modelées en cire, parce que, dit-il, il était spécialement invoqué contre *les maux de tête*. Tout ce que l'on connaît des actes de saint Avertin est tiré des leçons de son office, dont on ne peut citer que des fragments. Parmi ces fragments se trouve l'*Antienne* que l'on chantait au *Magnificat* des premières vêpres. Comme elle a trait à l'invocation contre *le mal de tête*, nous la transcrivons d'après les Bollandistes :

Deus noster exaltat humiles
AVERTINI *sic facit gloriam* ;
Per virtutes plures ac nobiles
Monstrans ejus magnificentiam.
Ægros sanat, confortat flebiles,
CAPITIBUS *affert lætitiam* ;
Sic adjuvat infirmos debiles,
Impetrando de culpis veniam, etc.

Notre Dieu exalte les humbles, telle est la source de la gloire d'AVERTIN, et par de nobles et nombreuses vertus, il témoigne de son élévation.

Les malades sont guéris, les affligés sont consolés, et *ceux qui souffrent de la tête* recouvrent la joie ; ainsi les infirmes et les faibles, tout en obtenant le pardon de leurs fautes, sont aidés par lui. . . . .

(1) Le peuple l'appelle aussi : *Evertin.*

Nous transcrivons également, d'après les mêmes auteurs, l'*Antienne* et l'*Oremus* du *Magnificat* des deuxièmes vêpres, qui contiennent la même invocation :

ANTIPHONA

AVERTINI *solenniis*
Exultent nostri spiritus,
Poscentes precibus piis
Ut nos adjuvet cœlitùs
Impetratis remediis,
Et nos liberet penitùs
A CAPITIS *molestiis,*
Quibus mundus est subditus.

Dans cette fête d'*Avertin*, que nos cœurs tressaillent de joie ; demandons-lui, par de ferventes prières, qu'il vienne à notre secours par des remèdes obtenus d'en haut, et qu'il nous délivre entièrement des *tourments de la tête* auxquels l'homme est assujetti.

ORATIO

Aures pietatis tuæ, quæsumus, Domine, supplicationibus nostris inclina ; ut qui peccatorum nostrorum flagitiis percutimur, intercedente B. AVERTINO *confessore tuo, ab omnibus* CAPITIS, *totius corporis, et animæ doloribus, atque adversitatibus universis, miserationis tuæ gratia liberemur.*

PRIÈRE

Nous vous en prions, Seigneur, prêtez à nos suppliques une bienveillante attention, afin que nous, qui sommes affligés par les désordres de nos péchés, nous soyons délivrés, par l'intercession de votre confesseur, le bienheureux AVERTIN, de toutes les douleurs *de tête, de corps* et d'âme, et que par la grâce de votre miséricorde, nous soyons affranchis de toute adversité.

La brièveté des actes de *saint Avertin* ne permet pas de remonter à l'origine de cette invocation *contre les maux de tête.* Il en est de même de celles qui lui sont adressées : l'une, *pour le développement de l'intelligence chez les enfants ;* l'autre, *pour les jeunes gens et les filles à marier.* Elles ont lieu surtout dans le département de la Vienne, devant l'autel, sous le vocable du Saint qui se trouve à Breuil-la-Chaussée (1).

DICTON SUR SAINT AVERTIN :

Il ou elle a le mal de saint Avertin (il a mauvaise tête).

(OUDIN, *Curiosités françaises,* p. 320.)

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*)

(1) M. Bauchet-Filleau, membre de la Société de statistique de Niort, les a signalées dans un mémoire lu à la Sorbonne, en avril 1868. A ce sujet, nous ne saurions laisser passer sans les blâmer hautement, les termes et le but de cet écrit, dans lequel l'auteur s'évertue à ridiculiser des croyances respectables en elles-mêmes, bien qu'on ne soit en aucune façon tenu de les adopter. Nous n'en citerons qu'un passage sur *saint Avertin*, et nos lecteurs seront édifiés sur l'œuvre tout entière. A propos des *enfants* que l'on conduit à l'autel du Breuil, afin d'obtenir *le développement de leur intelligence*, M. Bauchet-Filleau s'exprime ainsi :

« On les conduit en voyage à son autel ; c'est ce qu'on appelle les *évertiner*, les éveiller. On » peut aussi *s'évertiner* soi-même, pour peu que l'on en sente le besoin, en faisant le pèlerinage « pour son propre compte. »

M. Bauchet-Filleau aurait été peut-être bien avisé de faire *le voyage* pour son propre compte, Après avoir demandé, par l'intercession de saint Avertin, la grâce de l'*intelligence*, il saurait aujourd'hui que l'Eglise autorise les invocations adressées aux Saints, non-seulement pour obtenir des grâces spirituelles, mais encore des grâces purement temporelles. Les hommes et les femmes de la campagne du Poitou ne lui désobéissent donc en aucune manière, en s'adressant à *saint Avertin* pour lui demander *le développement de l'intelligence de leurs enfants* et aussi *l'heureuse chance de rencontrer une bonne femme ou un bon mari.*

Franchement était-il bien opportun, était-il surtout bien chrétien de faire des plaisanteries sur les traditions pieuses d'un peuple naïf et plein de foi, devant une assemblée nombreuse, composée des savants de la capitale et des départements, et de fournir ainsi des armes aux libres-penseurs contre les invocations des saints ?

SAINTE IRÈNE, JEUNE VIERGE ROMAINE

IVe SIÈCLE.

Invoquée contre la Foudre et les Tempêtes.

Gardienne des livres sacrés, Dioclétien la fit percer de flèches, puis brûler vive, vers l'an 300, avec ses sœurs *Agape* et *Chionie*. Le 5 mai de chaque année, à *Sainte-Anastasie*, où repose son corps, et à Saint-André-della-Valle, où l'on expose ses reliques, se célèbre sa fête. Le peuple l'invoque avec confiance contre *la foudre* et *les tempêtes*, contre *les batailles* de l'atmosphère.

SIX MAI

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE

Ier SIÈCLE. — Vers 95

Invoqué contre les Brûlures. — Patron des Typographes, Imprimeurs, Fondeurs de lettres, Graveurs, Lithographes, Fabricants de chandelles, Lampistes, Huiliers, Peintres, Libraires, Régleurs, Imagiers, Papetiers, Parcheminiers, Cartonniers, Relieurs, Selliers, Coffretiers, Bahutiers, Tonneliers, Vignerons, Verriers, Bouteillers, Miroitiers, Sculpteurs, Écrivains, Copistes, Notaires.



Tous les autres apôtres étaient morts et avaient scellé de leur sang l'amour qu'ils avaient voué à leur Divin Maître ; il ne restait plus que *saint Jean l'Évangéliste*, qui, dans un âge déjà avancé, gouvernait à Ephèse toutes les églises d'Asie. Domitien venait de renouveler la persécution contre les Chrétiens. Ce fut alors que Notre-Seigneur voulut que son disciple bien aimé partageât avec ses frères les honneurs du martyre, tout en lui laissant la vie et le temps nécessaire pour l'entier accomplissement de la mission qu'il avait encore à remplir en ce monde. Par ordre de l'Empereur, il fut appréhendé et conduit à Rome. Là, ayant refusé d'apostasier, en présence de Domitien et du Sénat romain, il fut précipité dans une cuve d'huile bouillante, après avoir été dépouillé de tous ses vêtements. D'après Ribadaneira, l'huile bouillante se convertit *en une rosée céleste*, et *Jean* sortit de la chaudière « plus sain et plus « vigoureux qu'il n'y était entré, *comme l'or raffiné qu'on tire de la « fournaise.* »

Domitien, irrité de cette victoire, envoya *Jean* en exil dans l'île de Pathmos, où il écrivit l'Apocalypse. Ce supplice avait eu lieu le 6 mai, hors de la porte de Rome, qui fut appelée *Latine*, parce qu'elle conduisait aux bourgades du Latium. Les Chrétiens ont fait une fête spéciale de cette délivrance miraculeuse, et naturellement de nombreuses corporations de différentes professions se sont rangées sous son patronage. Nous allons essayer d'en indiquer les origines très diverses, en faisant remarquer à nos lecteurs que ce ne sont pas ces causes déterminantes plus ou moins sérieuses qui attirent le regard de Dieu ; mais bien plutôt les intentions pieuses et les supplications partant du fond du cœur.

Saint Jean était sorti de la chaudière sans aucune trace *de brûlures*. Il était tout simple qu'il fût invoqué contre ce genre de souffrances. Quant au patronage des *typographes* ou des *imprimeurs*, les uns l'expliquent *quia portant Latinum*, parce qu'ils portent le Latin, qui, à l'origine de la typographie, avait été la première production de leurs presses; les autres pensent que ce patronage est plutôt dû à l'encre grasse employée dans l'imprimerie. Ce serait surtout en souvenir de l'*huile* de la cuve. Les *fondeurs de lettres* sont intimement liés aux *imprimeurs*. Quant aux œuvres des *graveurs* et des *lithographes*, elles sont également tirées à l'aide d'une *encre grasse*. Les *peintres* emploient des *couleurs à l'huile*; les *lampistes*, dans leur profession, font une grande consommation d'huile, et les produits des *fabricants de chandelles* (1) et des huiliers sont également *des corps gras*. Tous ces divers métiers se trouvent ainsi classés dans la même catégorie.

Les *libraires* qui vendent les produits des *imprimeurs* se sont mis à leur suite et ont entraîné avec eux les *régleurs* et les *imagiers*, dont ils débitent également les produits.

Tous les patronages ci-dessus semblent donc dériver du *contenu de la cuve* dans laquelle *saint Jean* fut plongé. Les suivants, au contraire, paraissent procéder de la *cuve* elle-même. Ainsi, les matières premières employées par les *papetiers* et les *cartonniers* sont mises en tas dans de *grandes cuves*. *Les parcheminiers* emploient des peaux préalablement lavées dans *des cuves*. Les *relieurs* et les *selliers* se servent de peaux qui ont subi l'opération du tannage dans des *cuves* de bois enfoncées en terre. Les *coffretiers* et les *bahutiers* recouvrent leurs caisses et leurs *bahuts* avec ce même cuir.

Les matériaux dont se servent les *verriers*, les *bouteillers*, les *miroitiers*, après avoir été mélangés, sont soumis à l'action du feu dans des creusets ou *cuves* en terre réfractaire, et, à l'instar de saint Jean, qui était sorti de la *cuve d'huile bouillante* plus sain et plus vigoureux qu'il n'y était entré, leurs produits se solidifient à l'air et empruntent une consistance et un éclat que les matières premières de la fabrication : sable, sel et autres étaient loin de posséder.

Nous pensons également que le patronage des *tonneliers* et des *vignerons* doit être attribué aux *cuves* dans lesquelles on dépose les raisins. Dans quelques pays, les raisins, avant d'être jetés dans la *grande cuve*, sont déposés dans une beaucoup plus petite que l'on appelle *Tine*, et dans laquelle les vendangeurs versent au milieu des vignes le contenu de leurs paniers. Quelquefois, *un vigneron*, jambes nues, entre dans ces *tines* et foule le raisin, avant qu'il ne soit précipité dans la *grande cuve*. Dans ce cas, sa position a quelque analogie avec celle de *saint Jean* dans la *cuve* d'huile bouillante, en faisant toutefois la part de la différence des liquides immergeants. Cette *tine* est portée ensuite par deux hommes, à l'aide d'un gros bâton appuyé sur leurs épaules et hissée sur la voiture qui la transporte dans le pressoir. C'est ici que se place naturellement un affreux calembourg fort en vogue parmi *les vignerons*, qui prétendent ainsi justifier leur patronage : il suffit tout simplement d'inscrire ainsi la fête du 6 mai : « *Saint Jean Porte la Tine.* »

(1) D'après ARTHUR FORGEAIS (*Plombs historiés*, 1862, p. 45), la communauté des *maîtres chandeliers* était des plus anciennes. Ses premiers statuts dataient de l'année 1061 ; ils furent confirmés, corrigés et augmentés par presque tous les rois qui ont régné depuis cette époque.

Le patronage des *écrivains*, *copistes* et *notaires* se rattache à celui des *imprimeurs*. En effet, pour peu qu'on ait fréquenté une imprimerie, on a entendu souvent les compositeurs réclamer de la *copie*, et la *copie* n'est autre chose qu'un manuscrit ou un imprimé qu'il s'agit de retracer avec les caractères mobiles. *Les écrivains et les copistes*, de concert avec les auteurs, doivent fournir cette copie. *Les notaires* ne sont pas non plus sans avoir à transcrire une foule de choses et à délivrer un grand nombre de *grosses* ou *copies* d'actes. Les notaires, en outre, emploient beaucoup de papiers timbrés avec de l'*encre grasse*, et ils appliquent eux-mêmes, toujours par le même procédé, des timbres particuliers sur toutes les pièces de leur étude.

Reste le patronage des *sculpteurs* qu'il paraît difficile d'expliquer. D'après tous les hagiographes, *saint Jean* fut précipité entièrement *nu* dans une *cuve d'huile bouillante*, et c'est ainsi qu'il est souvent représenté. *Les sculpteurs*, qui ont une affection spéciale pour le nu, parce qu'il leur fournit l'occasion de déployer leur science anatomique, se seront peut-être pris d'une belle passion pour le torse de ce beau vieillard et ils l'auront choisi pour patron. Nous donnons d'ailleurs cette explication comme une simple conjecture. Les autres invocations et patronages qui concernent *saint Jean l'Évangéliste* seront mentionnés et commentés le 27 décembre, jour de la fête de ce grand apôtre. Dans le calendrier de Sarragosse de 1876, *saint Jean Porte Latine* est désigné comme :

Patron de los impresores.
Patron des imprimeurs.

SAINTE AVOYE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE

Invoquée pour la conversion des pécheurs et pour les enfants qui tardent à marcher. — Patronne des Porteurs de blés.

On croit généralement qu'*Avoye* s'appelait d'abord *Aurée*. Les uns pensent qu'elle naquit en Sicile ; les autres la font originaire de l'Écosse, où son père occupait un petit royaume. Comme il était païen, il persécutait les Chrétiens ; mais sa femme, Gérasine, excellente chrétienne, parvint à *le convertir* avant sa mort. Gérasine avait plusieurs enfants, qu'elle éleva tous dans l'amour de la vertu ; aussi *Avoye*, avant l'âge de quinze ans, s'était déjà consacrée à Dieu, et refusait absolument de s'unir à un époux de la terre. Après la mort de son père, elle fut emmenée en Irlande par sa mère, pour assister aux noces de sa nièce, sainte Ursule. Celle-ci, pour éviter le mariage qu'on voulait lui faire contracter, se dirigea vers Rome avec les onze mille vierges, dont *Avoye* faisait partie. On sait qu'à Cologne elles furent massacrées par les Huns. Il n'y en eut que trois, dont le martyre fut différé. *Avoye* fut de ce nombre et tomba entre les mains d'un chef de ces barbares, qui mit tout en œuvre pour lui faire renoncer à sa foi et à son vœu de virginité. Elle parvint enfin à s'échapper, et aborda à Boulogne, où, après avoir vécu quelque temps dans la solitude, elle retomba de nouveau entre les mains des barbares, qui lui firent souffrir des tortures inouïes et lui obtinrent ainsi la palme du martyre. Nous avons dit plus haut qu'elle

s'appelait d'abord *Aurée*. Lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu, un jour qu'elle était retirée dans son oratoire, un ange lui apparut et lui donna ce nouveau nom d'*Avoye (Avia*, hors de la voie), qui signifiait, d'après les Petits Bollandistes, qu'elle était destinée à *ramener dans les voies du salut* une infinité de personnes qui s'en trouveraient éloignées.

La conversion de son père et la signification de son nouveau nom sont probablement les points de départ qui servent à expliquer l'invocation pour *la conversion des pécheurs*. Également, d'après une tradition citée par les Petits Bollandistes, *sainte Avoye* serait apparue dans la paroisse de Pleumelée, près de la ville d'Auray, au diocèse de Vannes, en Bretagne, et elle aurait sanctifié, en les touchant et en les bénissant, une pierre et une fontaine sur le bord de la mer ; depuis, par son intercession, *les enfants attardés pour le mouvement des jambes*, que l'on met sur cette pierre creusée par le milieu ou que l'on plonge dans cette fontaine, obtiennent *la faculté de marcher*. Aussi, on a élevé sur le lieu même un fort bel oratoire. *Les Porteurs de blé*, de Rouen, qui déchargeaient les navires et transportaient sur les ports les blés étrangers expédiés par mer, avaient choisi *sainte Avoye* pour patronne de leur corporation. Ne serait-ce pas en souvenir des voyages à travers les mers que notre Sainte avait faits à la suite de sainte Ursule ?

(Petits Bollandistes. — Grande Vie des Saints de PLANCY.)

SEPT MAI

SAINT SERENIC (SERENICUS) (1), RECLUS AU DIOCÈSE DE SEEZ

VIIe SIÈCLE. — VERS 669 OU 680.

Invoqué contre la Fièvre et contre les Coliques des Enfants.



SERENIC et son frère Serénè naquirent à Spolette, d'une famille noble. Après avoir étudié toutes les branches des sciences ecclésiastiques, ils vinrent à Rome, où ils reçurent l'habit de saint Benoît, dans la communauté des Moines du Vatican. Après avoir édifié leurs frères par leur patience, leur humilité et par la réunion de toutes les vertus, ils furent appelés par le Pape à la haute dignité de cardinaux-diacres. Pour fuir les honneurs et les hommages que chacun rendait à leurs mérites, ils vinrent en France et s'établirent à Saulge, dans le diocèse du Mans, où ils furent bientôt assaillis par un grand nombre d'admirateurs. Voulant faire à Dieu un nouveau sacrifice, ils résolurent de se séparer, non sans verser beaucoup de larmes. *Serenic* alors se dirigea vers le diocèse de Seez, dans le pays d'Hyesmes, où il s'enferma dans une solitude, sur le bord de la Sarthe, emmenant seulement avec lui un jeune enfant nommé Flavart, qu'il avait adopté sur les fonts baptismaux. Quelque ignorée que fût sa retraite, la renommée de ses vertus lui amena bientôt de nombreux disciples, et il fonda un monastère où il rangea sous sa discipline jusqu'à cent quarante moines ; il avait commencé à bâtir une grande basilique, quand il rendit son âme à Dieu. D'après les

(1) On le nomme encore, suivant les divers pays : *Seneric, Selering, Selerin, Senery, Generic.*

auteurs du *Dictionnaire des Pèlerinages* (collection Migne), l'église de Saint-Cenery-le-Géré ou le Guéret, commune située sur le bord de la Sarthe, à dix kilomètres d'Alençon, aurait été bâtie sur l'emplacement de celle fondée par *saint Serenic.* On remarque à la gauche de l'autel un bloc de granit, qui aurait été le lit du Saint. Cette pierre est grattée par les pèlerins, qui en font avaler la poussière *à leurs enfants atteints de tranchées.* Cette sollicitude attribuée à *saint Serenic pour les enfants* a probablement pour origine l'enfant Flavart qu'il avait adopté sur les fonts baptismaux. D'après le témoignage de Mabillon, cité par les Bollandistes, *Serenic,* pendant qu'il vivait, avait obtenu, par son intercession, la guérison de *divers cas de fièvre* ; c'est pour cela qu'il est encore invoqué contre cette même affection, et notoirement à Château-Thierry.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes.*)

SAINT DOMITIEN, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT

VIe SIÈCLE. — Vers 560.

Invoqué contre la Fièvre.

Domitien, né en France, vers la fin du Ve siècle, fut successivement évêque de Tongres et de Maëstricht. Selon la tradition il aurait délivré les habitants de Huy d'un affreux dragon qui désolait tout le pays. On fait encore tous les ans une procession à la fontaine près de laquelle il aurait tué ce monstre. Les Petits Bollandistes, après avoir donné ces quelques détails sur *saint Domitien*, ajoutent qu'il est encore invoqué *contre les fièvres* ; mais ils ne mentionnent pas l'origine de cette invocation.

SAINT STANISLAS, ÉVÊQUE DE CRACOVIE, MARTYR

XIe SIÈCLE. — 1030-1079.

Invoqué dans les combats.

Stanislas naquit à Cracovie, capitale de la Pologne. Il étudia d'abord la théologie et le droit canon, en la ville de Guesme, et ensuite à l'Université de Paris. Il devint chanoine, et, en outre, il s'adonna à la prédication ; puis, quelque temps après, il fut appelé à occuper le siège épiscopal de Cracovie. Boleslas II régnait alors sur la Pologne, et l'on peut dire que toute la vie du saint évêque fut presque entièrement consacrée à réagir contre les vices et les crimes abominables de ce roi dépravé, qui avait été surnommé *le Farouche.* Comme il se livrait à toutes les immoralités et à tous les désordres, *Stanislas*, l'ayant supplié plusieurs fois, sans succès, de s'arrêter dans cette voie de perdition, lui prédit que Dieu, pour le punir, lui ôterait le pouvoir dont il faisait un si pernicieux usage. Boleslas, furieux de ces remontrances, fit intenter à l'évêque un procès pour usurpation d'une terre qu'il n'aurait pas payée au propriétaire. Celui-ci était mort, et bien que le prix de cet héritage eut été

remis devant plusieurs témoins, Boleslas les avait effrayés, et ils refusèrent de dire la vérité en présence des juges. *Stanislas*, jeûna et pria instamment Notre Seigneur Jésus-Christ, puis ayant dévotement célébré la messe, il se présenta devant le tombeau où Pierre, son vendeur, avait été enterré depuis trois ans, il le fit ouvrir et toucha de son bâton pastoral le cadavre, en lui commandant de se lever. Le mort obéit à la voix du Saint, le suivit dans l'assemblée, devant le Roi, où il déclara hautement qu'il avait été intégralement payé par *Stanislas*, et il avertit ses héritiers de faire pénitence pour expier le crime énorme qu'ils avaient commis en accusant le saint évêque contre tout droit et toute justice.

En présence d'un miracle aussi éclatant, Boleslas aurait dû se convertir ; loin de là, il se plongea dans de nouveaux désordres, versant à tout propos le sang de ses sujets innocents, et se livrant à tous les crimes qui, autrefois, avaient attiré la colère de Dieu sur les villes de Gomorrhe et Sodome. *Stanislas*, voyant que toutes ses prières et toutes ses remontrances étaient vaines, frappa le Roi d'anathème et le retrancha de la communion des fidèles ; le Roi, dans le paroxysme de la fureur, ayant appris que *Stanislas* s'était retiré dans une chapelle de Saint-Michel, près de Cracovie, l'y suivit avec ses gardes ; ceux-ci reçurent l'ordre de tuer le saint évêque ; mais ils furent renversés sur le sol par une force inconnue chaque fois qu'ils s'en approchaient ; alors, Boleslas, entrant dans la chapelle, lui asséna lui-même sur la tête un coup d'épée qui lui ôta la vie ; les gardes achevèrent de mettre le corps en pièces, en dispersèrent les lambeaux dans toutes les directions, pour servir de proie aux oiseaux et aux bêtes féroces ; mais quatre aigles, d'une grandeur prodigieuse, vinrent les protéger pendant deux jours ; des personnes pieuses, durant la nuit, réunirent toutes les parties des reliques qui brillaient comme autant de lumières, les enterrèrent devant la porte de l'église Saint-Michel, d'où elles furent transférées, dix ans plus tard, dans la cathédrale de Cracovie. Le culte de *saint Stanislas*, un des patrons de la Pologne, se propagea rapidement, à la suite des miracles qui se produisirent à son tombeau. Il existe à Rome une église sous le vocable de *Saint Stanislas des Polonais*.

Théophile Raynaud (1) indique et explique ainsi l'invocation qui lui est adressée *dans les combats :* « Dans la terrible bataille des Chrétiens contre Ladislas Jagellon, *saint Stanislas* se tint, pendant tout le temps du combat, en habits pontificaux, comme purent le voir beaucoup de soldats des deux armées réunies, il terrifia les ennemis et leur déroute fut complète. »

(*Les Bollandistes.* — Ribadaneira.)

SAINT GIBRIEN, PRÊTRE

AU DIOCÈSE DE REIMS ET DE CHALONS-SUR-MARNE

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Boiteux, dans les Maladies des Enfants.

Gibrien, irlandais de naissance, quitta son pays et vint s'établir en

(1) *Hagiologium Lugdunense,* p. 527.

France sur le territoire de Chalons-sur-Marne, avec ses cinq frères et ses trois sœurs, qui se choisirent des habitations sur les bords de la Marne. Après avoir embaumé toute la contrée par la bonne odeur de ses vertus, *Gibrien*, qui était prêtre, rendit son âme à Dieu et fut enterré sous la cellule qu'il avait construite pour vivre dans la solitude. On bâtit un oratoire sur son tombeau, où un grand nombre de miracles fit éclater sa sainteté. Cet oratoire ayant été détruit par les Normands, ses reliques furent déposées dans l'église de Saint-Remy, à Reims.

La Société d'archéologie lorraine, dans le 1er volume de ses Mémoires (1848), mentionne qu'autrefois on faisait un pèlerinage à Essey-et-Maizerais (à quarante-cinq kilomètres de Nancy), pour invoquer *saint Gibrien* en faveur des *boiteux*, et qu'aujourd'hui encore on l'invoque pour les *enfants malades*.

(Bollandistes.)

HUIT MAI

SAINT MICHEL ARCHANGE

Invoqué contre la Mort subite, pour la bonne Mort, les Agonisants, la Délivrance des âmes du purgatoire. — Patron des Fabricants de balances, Fromagiers, Patissiers, Fabricants de gaufres et d'oublies, Epiciers, Boulangers, Merciers, Bonnetiers, Etuvistes, Etaimiers, Plombiers, Mesureurs de grains, Escrimeurs, Maîtres d'armes, Fourbisseurs et Emouleurs, Revendeurs, Doreurs, Tourneurs, Tondeurs de draps, Parcheminiers, Fouleurs, Tonneliers, Chapeliers, Tailleurs, Faiseurs de cages d'oiseaux, Vitriers, Peintres, Plafonneurs.



ICHEL (Mi-cha-el) *Quis ut Deus* « Qui est semblable à Dieu » Telle est la signification du nom du grand Archange. Tel est le cri de guerre qu'il poussa dans le combat qu'il livra contre Lucifer et tous les anges rebelles. Après sa victoire, la tradition nous montre le prince des milices célestes intervenant dans tous les grands événements de notre histoire religieuse ; c'est lui qui chassa du paradis, avec son épée enflammée, nos premiers parents après leur péché : c'est lui qui protégea l'arche de Noé sur les eaux du déluge : lui qui arrêta le bras d'Abraham prêt à frapper Isaac : dans le Buisson ardent, c'est encore sa voix qui ordonne à Moïse d'aller délivrer son peuple et c'est son bras qui frappe les dix plaies d'Egypte : il étend les deux nuées sur le peuple qui voyage, il ouvre les flots de la mer Rouge devant le désert et ceux du Jourdain devant la terre promise ; puis il apparaît à Josué dans la plaine de Jéricho ; en une seule nuit, il fait périr cent quatre vingt-cinq mille Assyriens de l'armée de Sennacherib. Il protège les trois enfants dans la fournaise et Daniel dans la fosse aux lions. Quand Satan vint en personne pour tenter Notre Seigneur Jésus-Christ fait homme qui le repoussa, saint Michel vint lui aussi avec ses Anges pour le servir. Après que Jésus fut remonté au ciel, il constitua saint Michel gardien et défenseur de son vicaire, le Pontife romain. C'est ainsi qu'il fait tomber les chaînes de saint Pierre, prisonnier dans Jérusalem. Plus tard, il combat pour

Constantin et lui donne la victoire sur le champ de bataille. A la fin du Vᵉ siècle, il apparaît sur le mont Gargan, en Apulie (2 mai), et semble prendre possession de ce promontoire, comme d'une forteresse d'où il protège l'Eglise. C'est par son ordre que sur ce mont fut bâtie la basilique célèbre dont le pape Boniface, trente ans plus tard, fit la consécration (29 septembre) (1). Au commencement du VIIIᵉ siècle, il apparut près de l'Océan, sur le mont Tombe, appelé depuis Mont Saint-Michel, et cette fois pour défendre la France et nous constituer *les sergents de Dieu.* En 710, le roi Childebert vint déposer son sceptre et sa couronne entre les mains de *Monseigneur saint Michel.* Charlemagne ordonna de placer sur ses étendards l'image du saint Archange avec cette devise : *Patronus et Princeps imperii Galliarum* (Patron et chef de l'empire des Gaules). Comme, après la mort de son père, il ne restait plus à Charles VII, de toute la province de Normandie que la forteresse de *Saint-Michel*, le grand Archange avec 119 chevaliers mit en fuite vingt mille Anglais qui voulaient s'en emparer. En mémoire de ce beau fait d'armes, Louis XI, son successeur, voulut mettre la France sous la protection de saint Michel et créa l'ordre qui porte son nom. Ce n'est pas tout encore, *saint Michel* vient visiter dans le village de Domrémy la jeune bergère qui fut plus tard Jeanne d'Arc, et, après des instances réitérées et une lutte prolongée, il lui apparut de nouveau et lui intima cet ordre d'une voix forte et qui ne souffrait plus de réplique : « Lève-toi, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume ». Aussi Jeanne d'Arc fit-elle inscrire ces devises sur ces deux bannières ! « Voici que saint Michel, l'un des princes de la cour céleste, est venu à mon secours. » — « Saint Michel est mon seul défenseur au milieu des dangers qui m'environnent. » Les Huguenots ne furent pas plus heureux que les Anglais, et, pendant nos guerres religieuses, ils ne purent jamais s'emparer du sanctuaire de Saint-Michel. Anne d'Autriche, pendant les années si orageuses qui précédèrent le grand règne de son fils, Louis XIV, lui adressait cette prière : « Glorieux saint Michel, prince des milices célestes et général « des armées de Dieu, je vous reconnais tout puissant par lui sur les « royaumes et sur les Etats : je me soumets à vous avec toute ma cour, « mon Etat, ma famille, afin de vivre sous votre sainte protection, et je « me renouvelle autant qu'il est en moi, dans la piété de mes pré- « décesseurs, qui vous ont toujours regardé comme leur *défenseur par-* « *ticulier*. Donc pour l'amour que vous avez pour cet Etat, assujettissez-le « tout à Dieu et à ceux qui le représentent. »

« Pendant mille ans, du huitième au dix-huitième siècle, dit l'abbé « Brettes , le Mont Saint-Michel n'a été ni deshonoré , ni foulé « par un ennemi de la France, notre Ange restait avec nous » ; mais en 1793, la France ayant pris parti contre Dieu, saint Michel nous abandonna (2).

Examinons maintenant les *Invocations* qu'on lui adresse et les divers *Patronages* qui lui sont attribués.

(1) D'après Surius (29 septembre) des gouttes d'eau qui tombaient du rocher sur lequel était élevée la basilique, recueillies dans un vase de verre, étaient essentiellement médicinales.

(2) La plupart de ces aperçus rapides ont été pris dans un article du journal l'*Univers* signé J. V., à la date du 4 octobre 1872 et aussi dans le discours prononcé par l'abbé Brettes, le 7 octobre 1878 à Domrémy.

Il est principalement invoqué *contre la Mort subite, pour la bonne Mort* et *aussi pour les Agonisants* (1).

Dans les Laudes de son office, on trouve ce passage significatif : « *Archangele Michaël , constitui te principem super animas suscipiendas* ».

En effet, dit dom Guéranger (2), son œil veille par toute la terre au lit des mourants ; car sa charge spéciale est de recueillir les âmes élues au sortir de leurs corps. Avec une tendre sollicitude et une majesté incomparable il les présente à la lumière éternelle et les introduit dans le séjour de la gloire. C'est d'ailleurs le sentiment de saint Jérôme accepté par l'Eglise. Un peu plus haut, Dom Guéranger dit encore que « saint Michel daigne être attentif, lorsque chacun de nous, après avoir confessé ses péchés au Dieu tout puissant, à la Vierge Marie, les avoue aussi à lui, Michel Archange, et lui demande la faveur de son intercession auprès de Dieu. »

Voici une prière allemande que nous avons trouvée sur les feuilles éparses d'un livre dont il a déjà été question :

O hochwürdigster heiliger Ertz Engel ! Ich bitte dich wann mein arme Seel von dem Leib wird scheiden da wollest sie in deinem Schutz nehmen damit sie durch dich ein gnadiges Urtheil moge empfan gen von unsern Herrn Jesu Christ der die welt richten wird. Amen.

Vous êtes établi par Dieu pour recevoir les âmes et les introduire dans *les joies du Paradis* ; ô saint et bienheureux Archange, je vous prie de vouloir bien quand mon âme se séparera du corps, la prendre sous votre protection afin de lui obtenir un jugement favorable de Notre Seigneur Jésus-Christ qui jugera le monde. Ainsi soit-il.

D'après saint Alphonse de Liguori, proclamé récemment docteur de l'Eglise, « saint Michel est aussi chargé du soin *de consoler les âmes du purgatoire.* On lit dans son office, que Dieu lui confie toutes les âmes qui se sauvent, afin qu'il les conduise en Paradis : *Cui tradidit Deus animas Sanctorum, ut perducat eas in paradisum exultationis.* Et dans la Messe des Morts, l'Eglise prie le Saint Archange de présenter à Dieu dans le ciel les âmes des défunts : *Signifer sanctus Michael repræsentet eas in lucem sanctam.* Aussi, plein d'une tendre sollicitude pour ces bonnes âmes qui lui sont ainsi confiées et recommandées, il ne manque pas de les assister et de les secourir, en leur procurant beaucoup de soulagement dans *les peines du purgatoire.* Et quant aux personnes qui ont de la dévotion à ce prince céleste, j'ai dit précédemment qu'il les console dans toutes leurs tribulations en ce monde même ; combien plus ne devons-nous pas croire qu'il s'empresse de les secourir et de les soulager, lorsqu'elles se trouvent *en purgatoire*, où leurs souffrances sont beaucoup plus grandes que toutes les peines de la vie présente. »

C'est à cause de cette sollicitude de *saint Michel* pour *les âmes du purgatoire* qu'on avait coutume de bâtir une chapelle en son honneur dedans ou proche les cimetières (3).

(1) En 1706, il a été publié à Lille un in-4° intitulé : *Explication de l'institution des Règles et des Usages de la Confrérie électorale* de SAINT MICHEL *pour les Agonisants* érigée 1° à Joseph Bourg (Bavière) et depuis à Fraysingen , Bonne, Cologne, etc.

(2) 2° volume de Pâques, page 556.

(3) LEBŒUF, vol. I, p. 106, éd. de 1863.

Avant d'entrer dans la discussion des nombreux patronages réclamés au grand Archange, il est bon de rappeler qu'en général, les représentations et les attributs des Saints avaient une grande influence sur les corporations, dans le choix de leurs patrons. En contemplant leurs images exposées partout dans les sanctuaires et dans les habitations, les corps de métiers s'ingéniaient à découvrir les plus minimes circonstances ayant trait à leurs professions, qui pouvaient les rattacher à tel ou tel saint. C'est ainsi que *saint Michel* fut choisi par divers ouvriers, d'après les deux types sous lesquels on a l'habitude de le représenter. Le premier, qui se voyait le plus souvent au tympan de la porte principale des églises, le montrait au jugement dernier, au pied du trône du Souverain Juge, tenant *une balance* dans laquelle il pèse les âmes, et remplissant le ministère formidable de la séparation des élus et des réprouvés. A cause de *cette balance*, les *fabricants de balances*, les métiers qui se servent de *balances*, les *fromagers*, les *pâtissiers* (1), les *fabricants de gaufres* et d'*oublies*, les *épiciers*, les *boulangers* (2), les *merciers*, les *bonnetiers*, qui se rattachent aux *merciers*, ont naturellement choisi *saint Michel* pour leur patron. Dans la représentation du *pèsement des âmes*, dont nous venons de parler, les âmes sont représentées par des petites figures nues, enfoncées souvent à mi-corps dans les plateaux très profonds de la balance de saint Michel. Les *étuvistes* ont vu dans ces plateaux l'image d'une baignoire et se sont mis à la suite des autres corps d'états. Quant aux *étaimiers* (ouvriers en étain) et aux *plombiers*, qui travaillent les métaux avec lesquels on construit les *plateaux des balances*, ils n'ont pas hésité à les suivre également. Enfin, les *mesureurs de grains*, par analogie avec l'action de *saint Michel*, qui mesure à l'*aide des balances*, le fort et le faible de chacune de nos pauvres âmes, ont voulu l'avoir aussi pour patron.

Le second type qui caractérise *saint Michel* nous présente un Ange aux longues aîles, revêtu d'une *armure étincelante*, sur laquelle flotte ordinairement un manteau. De la main droite, il tient *une épée* ou *une lance*, avec laquelle il tue le dragon qu'*il foule* sous ses pieds ; quelquefois il tient de la main gauche une *chaîne*, avec laquelle il a enchaîné le dragon, ou bien encore de cette même main *il porte les balances* qu'un démon essaie de faire pencher du côté de l'enfer.

C'est à cause de l'*armure*, de l'*épée* et de la *lance*, que les *Escrimeurs*, les *maîtres d'armes*, les *fourbisseurs* et les *émouleurs* ont réclamé le patronage de *saint Michel*, ainsi que les *tondeurs de draps* et lès *parche-*

(1) Ce patronage des *pâtissiers*, qui s'explique assez naturellement, n'avait pas l'assentiment de l'abbé Leboeuf : « Je ne parle pas de celle des *pâtissiers*, dit-il (vol. II, p. 266), le choix qu'ils ont fait du saint Archange pour leur patron me paraissant être sans aucun fondement. »

..... Dans la réimpression du *Calendrier de Paris*, par l'Abbé Dufour (p. 102), on lit ce qui suit :

« ..... Le jour de leur fête, les *pâtissiers* faisaient une cavalcade, en figurant à cheval Anges « et Démons, *saint Michel* tenant une grande balance et traînant un démon enchaîné. Sauval « nous apprend que cette mascarade fut interdite par ordonnance épiscopale en 1636. »

.. .. D'après Arthur Forgeais (*Plombs historiés*, 1858, p. 40), la corporation des *pâtissiers* était l'une des plus anciennes qui aient été établies à Paris. Elle existait déjà sous Philippe Ier, en 1060, et fut confirmée depuis par Philippe V, en 1321 ; par Charles VI, en 1330 ; par Charles VII, en 1400, par Charles VIII, en 1480.

(2) D'après Gabriel Peignot, La Mothe le Vayer donnerait une singulière explication de ce patronage. Il prétendrait qu'ils ont choisi *saint Michel* à cause des *miches qu'ils font cuire*.

miniers, à cause de l'instrument de fer qui sert au *tondage des draps* et des peaux préparées pour la fabrication du *parchemin*. Les *revendeurs*, chez lesquels on trouve souvent de *vieilles armures* et de *vieilles armes* se sont joints à eux. Comme l'*armure de saint Michel* est souvent *dorée*, les *doreurs* ont suivi naturellement; quant aux *tourneurs*, ils se sont rattachés à la *hampe de la lance* qui est cylindrique et pourrait être façonnée à l'aide d'un *tour*. Nous avons dit plus haut que *saint Michel foulait* aux pieds le dragon. Il est probable que, par extension, les *fouleurs* de feutre et à leur suite les *chapeliers* l'auront pris pour patron. Il en est de même des *fouleurs* de vins et des *tonneliers*, à moins que ces derniers ne l'aient choisi à cause de sa fête du 29 septembre, époque à laquelle, dans le centre et dans le nord de la France, on a l'habitude de mettre le vin en tonneau. Il y a tout lieu de croire que les *tailleurs* l'auront choisi à cause du manteau qu'on a coutume de jeter sur son armure. Quant aux *faiseurs de cages d'oiseau*, il est possible qu'ils se soient rattachés à la *chaîne de fer* dans laquelle il avait, pour ainsi dire, emprisonné le dragon.

D'après l'abbé Defer, qui a écrit la Vie des Saints du diocèse de Troyes, les *peintres* auraient réclamé son patronage, en souvenir de Michel-Ange, dont *saint Michel* était naturellement le patron, et *les plafonneurs*, aussi par extension, en souvenir des magnifiques fresques dont le grand artiste avait couvert les murs et les plafonds de la Chapelle Sixtine. *Les vitriers* se seront probablement rattachés aux *peintres sur verre*.

L'Ordre de l'Aile de Saint-Michel fut institué en 1171 par Alphonse Henri I[er] en Portugal. La marque de l'Ordre était *une aile* ou *demi-vol* de pourpre, le bout en bas, sur un cercle à huit pointes, quatre droites en croix, quatre ondées et aiguisées en sautoir; le tout d'or, en forme d'étoile rayonnante, avec la légende : « *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu ? »

A l'occasion des guerres qu'il eut à soutenir contre l'Angleterre, Louis XI institua l'Ordre de *Saint-Michel*, au château d'Amboise, sous les auspices de ce patron de la France. Le grand collier était d'or composé de coquilles séparées par des perles blanches et rouges posées sur une chaîne d'or, d'où pendait l'image de saint Michel terrassant le diable. C'est ainsi qu'il est figuré sur un portrait de Louis XI, peint sur bois, à la fin du XV[e] siècle, et qui fait partie de ma collection. La devise des chevaliers était : « *Immensi tremor Oceani*, » pour faire entendre que si les Français avaient su vaincre les Anglais sur terre, ils savaient aussi les vaincre sur mer.

PROVERBES, DICTONS, USAGES, CHANTS, ETC., RELATIFS A *SAINT MICHEL* :

Les Hébreux l'appelaient le *grand scribe*, comme tenant dans le ciel le registre des mérites des élus.

Plus de 600 églises lui sont dédiées dans les divers comtés des trois royaumes. En Angleterre, le 29 septembre est toujours nommé *Michaëlmas*, quoiqu'on n'y dise plus de messe. Ce jour-là, on procède à la nomination des magistrats électifs, comme par exemple à Londres celle du lord-maire. C'est la coutume, dans cette dernière ville, de manger une oie à la Saint-Michel.

(*Revue britannique, Saints et Fêtes du Calendrier anglican*, 7[e] série, II[e] vol., p. 161.)

A la saint Michel, au point du jour,
Les trois Rois (*constellation des*) paraissent au Midi (29 septembre).

La saint Michel et la mort font beaucoup de changements.

(Basse-Bretagne, *Revue celtique*, tome III, p. 79.)

Monté sur le traquenard, de *saint Michel* (*c'est-à-dire emporté par le diable, parce qu'on représente ce glorieux archange avec un diable sous les pieds*).

(*Illustres Proverbes*, tome II, p. 163.

Pluie de *saint Michel*,
Soit devant ou derrière,
Elle ne demeure au ciel.

A la *saint Michault*,
Lors chacun fruit queaut.

L'été de la *saint Michel*.

Il n'est plus après la *saint Michel*,
De goûter qu'au ciel.

A la *saint Michel* on cueille tous les fruits.

A la *saint Michel* cueille ton fruit
Tel quel.

Quand le vent est au nord,
Le jour de *saint Michel*,
Le mois d'*octobre* est sec.
(Vendée.)

Entre *saint Michel* et saint François,
Prends ta vendange telle qu'elle est ;
A saint Denis prends-la si elle y est encore.
(Hautes-Alpes.)

En Paradis, il y a-t-un arbre,
Que les feuilles sont argentées
Et les branches sont dorées.

Saint Michel est à la pointe
Qui compte les âmes passer.
Où vont-elles toutes demeurer ?

En Paradis, en Purgatoire ;
N'en tombe autant dedans l'enfer
Comme de neige dans l'hiver.

(Romania, *Chants du Velay*, 1875, p. 438.

Carnaval ! Carnaval !
Je voudrais qu'il durât toujours,
Que la récolte vint trois fois l'an,
La *saint Michel* tous les sept ans.

(*C'est à la saint Michel que se paient ordinairement les fermages et que l'on change de serviteur.*)

(Basse-Bretagne, *Revue celtique*, 1er vol., p. 249.)

Pour ne pas nommer le diable par son nom, on l'appelait, dans certains statuts, *le valet de saint Michel*. Ainsi, le règlement des archers de Montdidier (1645) condamne à 4 deniers d'amende ceux des confrères qui proféreraient le nom du *valet de saint Michel*.

De Beauvillé, (tome II, p. 360). (4e vol. de l'*Hagiographie* du diocèse d'Amiens, p. 533), l'Abbé Corblet.

SAINT AURÉLIEN (1) (AURELIANUS)

DEUXIÈME ÉVÊQUE DE LIMOGES

FIN DU Ier SIÈCLE.

Invoqué contre la foudre, contre la surdité et les douleurs d'oreilles. -- Patron des bouchers de Limoges.

A l'époque où saint Martial, envoyé par saint Pierre pour évangéliser la France, arriva à Limoges, *Aurélien* et André étaient prêtres des faux dieux. Voyant que saint Martial et ses disciples avaient déjà renversé plusieurs idoles, ils résolurent de mettre fin à leur apostolat, en les faisant jeter en prison ; mais bientôt survint un grand tremblement de terre qui ébranla toute la cité, et *la foudre* venant à éclater au milieu d'une affreuse tempête, tua les deux prêtres des idoles. Au même instant, les fers des prisonniers volèrent en éclats ; les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, et saint Martial, ainsi que ses disciples, recouvrèrent la liberté. Le premier acte du Saint fut d'implorer Dieu pour *Aurélien* et pour André, et tous les deux ayant été rappelés à la vie

(1) *Aurèle* ou *Aureille*.

par ses prières, se jetèrent à ses genoux en le suppliant de les initier aux doctrines du vrai Dieu. Vingt mille païens furent baptisés avec eux. Instruits par saint Martial de tous les mystères de notre sainte religion, ses deux disciples se mirent à prêcher et à renverser les idoles partout où elles se présentaient à leurs yeux. *Aurélien*, surtout, doué d'une grande éloquence et d'une grâce particulière pour annoncer la parole de Dieu, fut désigné par saint Martial pour être son successeur à l'épiscopat. Il occupa le siège de Limoges pendant quinze années, puis il rendit son âme à Dieu au commencement du IIe siècle. Son corps fut enseveli à côté du tombeau de saint Martial. Ses reliques bien longtemps après furent placées sous l'autel de l'église de Saint-Cessadre par l'évêque Reginald. Maintenant elles reposent dans l'église qui porte son nom. C'est là où on vient l'invoquer *contre la foudre*, dont il avait été frappé lui-même, et comme dans le Limousin, d'après les vieux auteurs, on désigne notre Saint sous le nom d'*Aureille*, il est plus que probable que c'est à cette dénomination qu'il faut attribuer les invocations adressées à *saint Aurélien contre la surdité et les douleurs d'oreilles.*

Depuis un temps immémorial, *Aurélien* est le patron des *bouchers de Limoges*, probablement parce qu'ayant été prêtre des faux dieux, sa fonction principale consistait à *immoler des animaux* devant les idoles. La corporation des *bouchers*, bien qu'elle ait été détruite dans notre première révolution, s'est toujours montrée très dévouée à son saint patron. Chaque année, le jour de la Pentecôte, elle avait l'habitude de sortir en procession de l'église Saint-Aurélien, en portant les reliques du Saint, qui est aussi le patron de la paroisse. C'est seulement en 1880 que le Maire de la ville, esclave des traditions révolutionnaires, prit un arrêté pour interdire la procession de *saint Aurélien*. Bien qu'ils fussent obligés de céder à la force, les *bouchers*, néanmoins, ne voulurent pas abandonner *le culte traditionnel des reliques de leur Saint*, *mémorial sacré gardé par le peuple à travers les siècles.* Ils sortirent quatre à quatre, avec un prêtre en costume de ville, et allèrent chanter devant saint Martial, puis devant saint Pierre, avec un entrain qu'ils n'avaient jamais eu (1). Le soir, ce qui n'avait jamais eu lieu, ils firent des illuminations et lancèrent force fusées. Il y eut aussi un office et une bénédiction dans leur chapelle. La foule était si grande qu'il fallut donner le salut à la porte même, afin que toute la population réunie pût y assister. En 1881, le matin, les quatre syndics de la corporation des *bouchers,* d'énormes bouquets dans leurs mains, accompagnés du vicaire de Saint-Pierre, sont montés dans une calèche, à la porte de leur oratoire, et ont transporté successivement la statue en argent de *saint Aurélien*, dans les églises paroissiales de Saint-Michel et de Saint-Pierre. Les membres de la corporation suivaient à pied la voiture contenant l'image de celui qu'ils vénèrent avec une foi aussi ardente que rare à notre triste époque (2).

(BERNARD GUIDONIS. — DU SAUSSAYE. — J. COLLIN. — PEYRONNET. — *Propre du diocèse de Limoges.)*

(1) *Univers* du 4 juin 1880.
(2) *Univers* du 20 avril 1881.

NEUF MAI

SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE D'OSTIE

XIe SIÈCLE. — 1044.

Invoqué contre les sauterelles et les Insectes nuisibles.



RÉGOIRE était abbé de Saint-Cosme et de Saint-Damien de l'ordre de Saint-Benoît, quand le pape Benoît IX le fit cardinal et évêque d'Ostie. A cette époque, tous les champs du royaume de Navarre étaient ravagés par une multitude de sauterelles qui infestaient le pays. Le Souverain Pontife, ayant ordonné trois jours de jeûne et d'oraison, fut averti par un Ange que la bénédiction de l'évêque d'Ostie ferait cesser le fléau, alors il envoya *Grégoire* en Navarre avec le titre et l'autorité de Légat apostolique. Le saint cardinal, par ses prédications et par ses exemples de la vie la plus sainte, excita le peuple au repentir de ses fautes et parvint à le retirer de la voie du péché ; le fléau des sauterelles diminua en même temps et *Grégoire* les détruisit entièrement par la vertu du signe de la croix. Après avoir accompli de nombreux travaux pour la gloire de Dieu, il lui rendit son âme vers le milieu du XIe siècle. Son corps est conservé dans une église érigée sous son vocable sur un rocher élevé de la Navarre (1).

Ranheck, dans son *Calendarium Benedictinum* (2e volume page 406), le cite parmi les *Saints protecteurs de l'Espagne.*

C'était l'usage, dans la Vieille-Castille, dans l'Aragon et dans la Navarre, de célébrer la fête de *saint Grégoire.* Aussi trouve-t-on usitées dans plusieurs églises des oraisons et des hymnes très anciennes. En voici une citée par les Bollandistes pour demander d'être délivré des *Insectes nuisibles* :

Deus, qui BEATO GREGORIO *Confessori atque Pontifici, contra* LOCUSTARUM *pestem, specialem gratiam contulisti, concede propitius, ut qui tua beneficia devote poscimus, ejus meritis et precibus a corrosione et consumptione* IPSARUM ET QUARUMCUMQUE ALIARUM PESTIUM, *in fructibus nostris et pecoribus, atque a* PESTE *et* EPIDEMIA *in corporibus nostris, misericorditer liberemur. Per etc.*

Dieu, qui avez accordé au bienheureux *Grégoire,* votre Confesseur et Pontife, un pouvoir tout particulier contre le fléau *des Sauterelles,* faites dans votre bonté que par ses mérites et ses prières, nous qui implorons avec foi vos bienfaits, nous soyions miséricordieusement délivrés, dans nos fruits et dans nos troupeaux, des atteintes funestes *de ces insectes* et *de tout autre animal nuisible* comme aussi dans nos corps *de la Peste* et *de toute Epidémie.*

Le prêtre précédé par la croix, revêtu du surplis et de l'étole, devait réciter pieusement cette prière. Les habitants de la campagne arrivaient avec des urnes auprès de son tombeau, et recueillaient pour arroser leurs récoltes, de l'eau que l'on versait dans l'ouverture d'un tibia du Saint et qui était sanctifiée par le ministère des prêtres ; puis on délivrait, aux porteurs de cette eau un certificat sur lequel était apposé le sceau de la basilique de *Saint-Grégoire.* Sur ce sceau était gravé le Saint revêtu de ses habits pontificaux autour duquel voltigeaient des *Sauterelles.*

(1) *Haud procul Lucronio,* disent les Bollandistes, non loin de Lucronium.

Un cantique castillan (*Gozos*) s'exprime ainsi sur cette invocation :

Quando acaba con las bienes *Y todo su campo agosta* *Aquella mala* LANGOSTA *La ira de Dios detienes.*	Quand la méchante *Sauterelle* détruit les récoltes et dévaste les champs vous arrêtez la colère de Dieu.

(*Bollandistes*).

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

IVe SIÈCLE. — 312-389.

Patron des Poëtes. — Invoqué pour les Récoltes.

Le père de *Grégoire* était païen. Après avoir été converti par sainte Nonne, sa femme, il avait été élevé par son mérite sur le siège épiscopal de Nazianze. Leur fils, né à Nazianze, reçut une excellente éducation. Il étudia les Belles-Lettres et la Théologie à Césarée, à Alexandrie et à Athènes ; il acquit des connaissances tellement profondes qu'on le surnomma *le Théologien*. A Athènes, il lia avec saint Basile une étroite amitié qui dura jusqu'à leur mort. Ils résolurent tous deux de se donner à Dieu dans une entière solitude.

A son retour d'Athènes à Nazianze, il reçut le baptême des mains de son père qui l'obligea d'entrer dans le clergé, et, après l'avoir fait passer par les degrés des ordres, le fit prêtre malgré lui. Saint Basile, ayant été fait évêque de Césarée, sacra quelque temps après Grégoire, pour en faire l'évêque de Sazime, petite ville de Cappadoce ; mais des obstacles s'opposèrent à ce qu'il prît possession de son évêché ; il revint alors à Nazianze où il suppléa son père dans les fonctions sacerdotales. Le voyant près de mourir et craignant qu'on ne l'obligeât à lui succéder, il s'enfuit dans la solitude. A cette époque, l'Eglise de Constantinople était déchirée par différentes sectes hérétiques ; comme sa grande capacité, sa science profonde et la sainteté de sa vie le recommandaient puissamment pour porter remède à une situation si regrettable à tous les points de vue, on le força d'accepter ce siège archiépiscopal. La face de cette Eglise fut presqu'aussitôt changée par l'éloquence de ses instructions et par l'éclat de ses miracles. Il contribua à la conversion d'une infinité de païens et d'hérétiques. Il eut néanmoins beaucoup à souffrir de quelques contestations qui s'élevèrent contre son élection, et il finit par se démettre de son évêché dans un Concile qu'il présidait. C'est alors qu'il se retira à Nazianze ; il y passa tout le reste de ses jours dans une vie retirée, pénitente et tout entière adonnée à la prière. D'après ce qu'il raconte lui-même dans un de ses ouvrages : il vivait au milieu des rochers et des bêtes sauvages ; il ne voyait jamais de feu et ne se servait point de chaussures. Une simple tunique formait tout son vêtement. Il couchait sur la paille et n'avait qu'un sac pour couverture, et il ajoute que son plancher était toujours arrosé par les larmes qu'il répandait. C'est dans cette solitude qu'il écrivit un grand nombre d'ouvrages qui sont des monuments éternels de son grand esprit et de la foi orthodoxe.

En Italie, il est le *Patron des Poëtes*, dit Dom Riva, à cause des vers hexamètres qu'il a composés sur tous les miracles racontés par les Evangélistes. « Il y avait dans sa solitude, disent aussi les Petits Bollandistes,

un jardin, une fontaine et un petit bois qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne, les seuls qu'il se permît. C'est probablement cette circonstance qui l'a fait mentionner ainsi dans *il Firmamento*, calendrier de Saragosse, 1876. *S. Gregorio Nacianceno Abogado de los Frutos del Campo.* S. Grégoire de Nazianze, Avocat des Fruits de la terre.

(*Martyrologe*, 1691. — *Petits Bollandistes*).

SAINT BÉAT OU BIÉ, APOTRE DU LAONNAIS

IIIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Cancers.

Saint Béat né en Italie, touché de bonne heure par la grâce, serait passé dans les Gaules en habits de mendiant, et se serait dirigé vers la source de la Garonne pour y annoncer l'Evangile. Saint-Béat, petite ville près de Bagnères-de-Luchon, serait un souvenir de son passage et de son apostolat dans ces contrées. Après avoir atteint Nantes, convertissant partout un grand nombre d'infidèles, il serait venu à Vendôme et enfin à Laon où il se serait retiré dans une grotte habitée par un dragon qu'il aurait chassé à jamais du pays avec le signe de la croix. Il évangélisa le Laonnais, édifia toute la contrée par une vie de mortification et de charité, mourut dans un âge très avancé et fut enterré dans sa grotte. Plus tard, ses reliques furent transportées à Laon et il s'établit un pèlerinage célèbre dans tous les pays circonvoisins. *Saint Béat* était spécialement invoqué *contre le Cancer* (1).

(Petits Bollandistes).

DIX MAI

BIENHEUREUX MIRE (MIRUS), ERMITE A SORIGO

PRÈS DU LAC DE COME

Invoqué pour avoir la pluie.



IRE, né à Canzo, près de Milan, fut confié dès l'âge de douze ans, par son père et sa mère, à un pieux ermite pour être initié à l'étude des Belles Lettres et de la science de Dieu. Il fit de tels progrès qu'après la mort de ses parents et de son maître, il distribua ses biens aux pauvres et embrassa la vie érémitique. Pendant son sommeil, son maître lui apparaissant, lui enjoignit d'entreprendre de pieux pèlerinages. Il obéit, prit un bâton, et se mit en route en mendiant son pain. Il arriva ainsi jusqu'à Rome et visita tous les sanctuaires de cette ville. De là, il se dirigea vers la montagne où s'était établi un ermite, du nom de Brigide, qui, averti par un Ange, lui prescrivit de revenir en mendiant dans sa patrie.

(1) Dans l'*Helvetia sancta*, Lucerne 1648, on trouve un autre *saint Béat* envoyé pour évangéliser la Suisse par saint Pierre lui-même et mort en 112. Il est représenté sur la planche 6 chassant également le dragon de sa grotte.

Mire obéit encore et se dirigea vers la Lombardie dans un lieu appelé *Saint-Georges.* Les campagnes de cette contrée étaient grandement affligées par *une sécheresse excessive.* Le Bienheureux se mit en prière, et il tomba *une Pluie abondante.* A peine était-il arrivé à Canzo, lieu de sa naissance, où il n'était déjà plus connu de personne, qu'il reçut l'hospitalité chez le curé de la localité jusqu'à ce que la Sainte Vierge, lui apparaissant pendant la nuit, lui ordonna de se mettre de nouveau en route sur les bords du lac de Côme, et le prévint qu'il rendrait son âme à Dieu quand il serait arrivé à l'autre extrémité de ce même lac. Effectivement, lorsqu'il eut atteint Sorigo, situé au bout du lac, après avoir été malade quelques jours, il s'endormit dans le Seigneur. Son corps, par une disposition de la divine Providence, fut déposé sur un monticule voisin de Sorigo, puis transporté dans l'église de Saint-Michel Archange, actuellement sous le vocable de *saint Mire*, et placé sous un autel élevé en son honneur. C'est là, en mémoire du fait que nous avons raconté plus haut, que les populations viennent l'implorer pour *obtenir la Pluie en temps de sécheresse.* Les Bollandistes citent des vers qui célèbrent le privilège octroyé par Dieu à *saint Mire* ; nous en transcrivons quelques-uns :

Solstitio quondam fervebant omnia late
Rura, simul lætis squallebant gramina campis ;
Quæque sua languens vitis pollebat in ulmo.
Non pepo, non cucumis, non longa cucurbita [*dudum*
Insubriæ terræ cultis crescebat in hortis.
Ipse siti moriens olitor tendebat inanes
Ad cælum palmas, Superosque in vota vocabat.

Un jour, à l'époque du solstice, les campagnes étaient brûlées sur une grande étendue ; en même temps l'herbe séchait dans les champs malgré leur fécondité et la vigne languissante jaunissait sur l'ormeau. Ni le melon, ni le concombre, ni les longues courges ne croissaient dans les jardins cultivés du territoire insubrien. Le jardinier lui-même mourant de soif élevait ses bras inutiles vers le ciel et appelait les dieux à son secours.

La douce figure de *saint Mire* s'étant montrée au jardinier pendant son sommeil, on se hâta de l'implorer :

Vix prece finita, glomerantur in æthere nubes,
Nec potuere domum redeuntes, agmine facta,
Accelerare gradus. Imbri *subitaque procellâ*
Corrupti, ad frondes properant, magalia latis
In campis subeunt, et divi munus adorant.

Sa prière à peine terminée, des nuages s'amoncellent dans l'air, et après s'être mis en marche, ils ne purent gagner leur maison tout en accélérant le pas. Saisis subitement par *la Pluie* et l'orage, ils courent sous les arbres, pénètrent dans les cabanes élevées dans les vastes champs et bénissent le don que le ciel leur accorde.

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum*).

SAINT CATALDE (CATALDUS), ÉVÊQUE DE TARENTE

Invoqué contre la Peste et les Hernies.

Catalde, évêque, après avoir vénéré les lieux saints dans la Palestine, ressentit une telle joie de ce pèlerinage, qu'il avait résolu d'y rester et d'embrasser la vie érémitique. Mais, d'après l'ordre de Jésus-Christ qui lui apparut, il se dirigea vers Tarente pour prêcher à ces peuples idolâtres la vérité chrétienne. Pendant la traversée, il apaisa une tempête par ses prières et ressuscita un jeune homme que la violence du vent avait précipité du haut du grand mât sur le pont. Ayant abordé à Otrante, il continua sa route vers Tarente, et, pendant le trajet, il guérit une fille

sourde et muette. En entrant dans la ville, il donna la lumière des yeux à un aveugle de naissance, avant de l'initier à la science de la foi.

Par sa parole appuyée sur des miracles, il fit un grand nombre de conversions dans ces contrées qui avaient été autrefois évangélisées par l'apôtre saint Pierre et par saint Marc l'évangéliste. Enfin il consacra des prêtres et des clercs, il éleva des églises et se livra aux jeûnes, aux veilles et à la prière ; brisé par la fatigue, il s'en alla paisiblement vers le Seigneur. Son corps fut placé dans une tombe de marbre sous le pavage de la plus grande église. Plus tard, au XI[e] siècle, ses reliques, ayant été découvertes, furent enfermées dans une châsse d'argent. A cette époque, la grande valeur des reliques du Saint fut prouvée par tant de miracles, qu'elles étendirent la renommée de *saint Catalde* dans les Etats de Venise, dans l'Ombrie et dans la Sicile. En Apulie, on lui éleva un sanctuaire pour faire cesser la *Peste*, et c'est là l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre ce fléau.

Près de la ville de Malte et de la crypte de Saint-Paul, à côté de la crypte de Sainte-Marie de l'Espérance, on a dédié également une crypte au même Saint, dans laquelle on obtient des grâces continuelles surtout pour la guérison *des Hernies*. Pour ce motif, au milieu du XII[e] siècle, on y célébrait presque tous les jours le saint Sacrifice de la messe.

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum*).

SAINT GUILLAUME, PRÊTRE A PONTOISE

XII[e] SIÈCLE. — 1193.

Invoqué pour les Aveugles.

En l'année 1193, un prêtre anglais, du nom de Guillaume, résidant à Pontoise, tomba subitement malade et mourut pendant les Rogations. Comme il brillait pendant sa vie par sa grande charité à l'égard des pauvres, des veuves et des orphelins, par une aversion profonde contre le vice et par un zèle très vigilant pour le service de Dieu, un grand concours de fidèles eut lieu à son tombeau. De nombreux miracles éclatèrent aux yeux de tous. La vue fut rendue *aux Aveugles*. Les boîteux marchèrent et diverses autres maladies furent complètement guéries. Aujourd'hui, en l'année 1878, d'après le témoignage de M. l'abbé Delatre, vicaire général de Versailles, il est encore invoqué contre *la Cécité*.

(*Bollandistes*).

SAINT JOB, PATRIARCHE

XV[e] SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Patron des Hospices. — Invoqué contre la Lèpre, les Ulcères, les Maladies honteuses, la Mélancolie et les grands Chagrins.

Né au pays de Hus situé entre l'Arabie et l'Idumée, *Job*, d'après l'Ecriture, était juste, simple et craignant Dieu. Il avait élevé ses enfants dans cette même crainte et dans l'amour de Dieu, et pratiquait toutes les vertus. Le démon ne trouvant rien à blâmer dans la vie de ce saint

homme, accusa devant Dieu ses intentions et soutint qu'il ne le servait qu'à cause des avantages temporels qu'il en recevait. Dieu permit au démon d'éprouver son serviteur en le persécutant.

Tous ses troupeaux furent pillés par des voleurs. Ses biens périrent par le feu du ciel. Tous ses enfants furent écrasés sous les ruines d'une maison lorsqu'ils étaient à table.

Job, ayant appris toutes ces nouvelles en même temps, se prosterna à terre, bénit Dieu en disant : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté ». Le démon exaspéré demanda encore à Dieu de le persécuter dans sa chair. Dieu le permit et alors Job fut frappé d'un ulcère effroyable qui s'étendit par tout son corps. N'ayant plus de biens, il fut réduit à s'asseoir sur un fumier et à râcler, avec les tets d'un pot de terre, la pourriture qui sortait de ses plaies et les vers qui s'y formaient. Sa femme, voyant que sa piété ne l'avait pas garanti de tous ces maux, voulut le faire blasphémer contre Dieu et tâchait de le désespérer. *Job* l'en reprit très sévèrement. Trois de ses amis, sous prétexte de lui apporter des consolations, le tournèrent en dérision lui disant qu'il fallait qu'il eût commis de grands crimes, puisque Dieu le châtiait si sévèrement ; Dieu prit enfin le parti de son serviteur. Il le guérit de sa lèpre et le laissa vivre plus de deux cents ans. Il mourut vers l'an 1500 avant Jésus-Christ.

Job est considéré comme le type ou la figure de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'autant plus parfaite, disent les Petits Bollandistes, qu'il a joint les souffrances à l'innocence et à la résignation.

Après avoir tant souffert dans sa chair, il est naturel que les *Hospices* l'aient choisi pour leur *Patron*. Il est invoqué également *contre la Lèpre, les Ulcères, la Gale, la Ladrerie*, à cause *de la plaie* qui lui couvrait tout le corps. On y a ajouté *les Maladies honteuses* (1) probablement à cause de ce passage de Job, livre II, verso 7. « *Satan.... percussit Job ulcere pessimo.* » Satan.... frappa Job d'une plaie horrible. » (2). Maintenant, pour peu que l'on songe à la sérénité et à la patience inaltérable que *Job* avait opposées aux excitations sataniques de sa femme, aux accusations injurieuses de ses amis et à tous les maux qui étaient venus l'assaillir à la fois, il était tout simple qu'il fût invoqué *contre la Mélancolie et les grands Chagrins.*

On trouve dans le Missel romain, Limoges, 1527, folio 236, la prière suivante :

ORATIO

Deus, qui, ad instructionem posterorum beatum JOB *confessorem tuum atque prophetam patientiæ virtute in tentationibus decorasti : concede propitius ut ejus exemplo præsentis* VITÆ INCOMMODA *æquanimiter perferamus et futura commoda consequi mereamur. Per etc.*

PRIÈRE

Dieu, qui pour l'instruction des âges futurs, avez orné le bienheureux Job, votre confesseur et prophète *de la vertu de patience* au milieu des épreuves, faites dans votre miséricorde qu'à son exemple nous supportions, d'une âme égale, *les afflictions de la vie présente* et que nous méritions d'obtenir les joies de la vie future. Par etc.

Dans le Calendrier de Sarragosse *saint Job* est qualifié :

Abogado contra LA LEPRA.

Avocat contre *la Lèpre.*

(1) On trouve dans les *Archives de Lille* par le Baron de la FONT MELICOCQ les deux notes suivantes :

1498. On dit que le Messager de la ville est entéchié DU MAL MONSEIGNEUR SAINT JOB.

1499. Un fournier du faubourg suspicionné d'estre entéchié DU MAL MONSEIGNEUR SAINT JOB.

(2) Traduction de l'abbé Glaire.

SAINTE SOLANGE, VIERGE ET MARTYRE

IXe SIÈCLE. — 870-880.

Patronne des Bergers et des petits Enfants. — Invoquée pour la Pluie, dans des Calamités publiques.

Solange naquit à Villemont, à deux ou trois lieues de Bourges. Ses parents, pauvres mais très bons chrétiens, l'élevèrent dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Aussi, à l'âge de sept ans, commençant à pratiquer toutes les vertus, elle aimait déjà l'oraison et évitait les conversations inutiles. C'est là, sans doute, le motif qui l'a fait choisir pour patronne *des petits Enfants*.

Son père, quand elle fut assez grande, lui ayant confié le soin de mener paître ses brebis, elle devint tout naturellement *patronne des Bergers*. Elle employait, à la prière, tout le temps qui n'était pas nécessaire à la conduite de son troupeau : elle avait choisi pour son unique époux, Jésus-Christ, auquel elle avait promis de garder une virginité perpétuelle. Aussi il opéra une foule de miracles par son intercession.

Elle mettait en fuite les démons ; son regard seul guérissait les malades. Elle commandait aux vents et aux tempêtes, et les oiseaux, les animaux nuisibles se retiraient en toute hâte au moindre signe de sa volonté. D'après les leçons de son office, une étoile brillait nuit et jour au-dessus de sa tête, comme un signe de la prédilection divine pour cette vierge sainte. Toutes ces merveilles firent tant de bruit dans la contrée que Bernard de la Gothie, fils de Bernard comte de Bourges, eut un vif désir de la voir. A peine l'eût-il aperçue qu'il conçut pour elle une ardente passion et il lui proposa de l'épouser ; mais la servante du Seigneur lui ayant répondu qu'elle était consacrée à Dieu dès son enfance et qu'elle n'oublierait jamais l'engagement qu'elle avait pris, Bernard entra en fureur, et comme elle voulait fuir, il la saisit et la mit à cheval devant lui. Au moment où il traversait une petite rivière, *Solange*, se dérobant tout à coup, se précipita à terre, et Bernard, frémissant de rage, tira son épée et lui trancha la tête. La Sainte prit sa tête dans ses mains en se relevant, la porta dans l'église de Saint-Martin-du-Cros et y choisit sa sépulture. Dans la suite, l'église et le village ont pris le nom de *Sainte-Solange*.. En souvenir des miracles qui avaient éclaté pendant sa vie et qui éclatèrent alors à son tombeau, on a recours à *sainte Solange* dans *toutes les Calamités publiques* et principalement *en temps de sécheresse*. En 1635, comme il n'était pas tombé de pluie depuis très longtemps, ni à Bourges, ni dans les contrées voisines, on se mit en devoir de porter la châsse de la Sainte en procession et, au commencement de la grand'messe, les eaux tombèrent en grande abondance. La même grâce se renouvela en 1657. On célébrait les fêtes de *sainte Solange* le 10 mai, jour de son martyre, et le lundi de la Pentecôte, jour de la translation de ses reliques et de la dédicace de son église. Ces jours-là, la procession qui part de la ville de Bourges se dirigeait vers le champ près duquel *sainte Solange* gardait ses brebis et où elle faisait ses prières. Le nombre des pèlerins était tellement considérable que les chemins n'étaient pas assez larges pour les contenir, et alors les blés des propriétés voisines étaient souvent foulés aux pieds ; mais sans aucun dommage grâce à l'interven-

tion de la Sainte. Monsieur le Prince de Condé Henri de Bourbon, se trouvant dans la province en 1637, fut témoin de ce prodige et en fut extrêmement touché.

Les habitants de Bourges ont toujours recours à *sainte Solange dans les Calamités publiques*, et leur confiance n'est jamais trompée. « Le 10 mai et le lundi de la Pentecôte, dit M. Rainal, historien du Berry, une foule immense de pèlerins, de malades, *de mères tenant leurs enfants dans les bras*, viennent invoquer son intercession et chercher autour de son église, sinon la santé, au moins l'espérance. » Ces fêtes attirent beaucoup d'habitants du Morvan, du Bourbonnais et de l'Orléanais. Une Confrérie que le peuple appelle : *les cousins de sainte Solange*, autorisée par une bulle d'Alexandre VII avec des indulgences ratifiées par Benoit XIV, rayonne à Bourges, Issoudun, Châteauroux, Nevers.

(*Bollandistes.* — LA MÈRE DE BLÉMUR. — *Petits Bollandistes*).

SAINT ISIDORE LE LABOUREUR, PATRON DE MADRID

XIIe SIÈCLE.

Patron des Laboureurs, des Agriculteurs et des Arpenteurs. — Invoqué pour la Pluie, contre la Sécheresse.

Isidore était né de parents très pauvres qui honoraient singulièrement saint Isidore, archevêque de Séville, et aussi ils avaient donné, à leur fils, le nom de ce grand serviteur de Dieu. Ils l'avaient d'ailleurs élevé dans la crainte du Seigneur et dans la pratique de sa loi. Quand il fût en âge de travailler, il se mit au service d'un riche bourgeois de Madrid, Dom Jean de Vergas, qui l'employa à cultiver ses terres. Notre bon laboureur épousa une femme, Marie de la Cabeza, qui est honorée en Espagne sous le titre de Sainte. Après avoir eu un enfant qui mourut peu de temps après son baptême, ils firent vœu de continence et l'observèrent très religieusement pendant toute leur vie. Ils s'appliquaient aux œuvres de charité : un jour qu'ils avaient distribué toutes leurs petites provisions, il survint un pauvre qu'ils n'attendaient pas, et comme la bonne Marie avait assuré son mari qu'il ne leur restait plus rien, il lui dit de chercher encore si elle ne trouverait pas quelques morceaux de pain. Elle le fit par obéissance, et fut surprise de voir qu'il restait d'abondantes provisions pour donner aux pauvres et pour les nourrir eux-mêmes.

Isidore avait un culte spécial pour la sainte Vierge, et tous les matins il ne manquait pas d'aller visiter le sanctuaire de Notre-Dame d'Atocha ; ce qui souvent lui faisait oublier l'heure du labourage. Ses compagnons envieux et méchants le dénoncèrent à Dom de Vergas.

Celui-ci voulut s'assurer par lui-même de la vérité. Ce jour-là, *Isidore* était arrivé assez tard ; mais quel ne fut pas l'étonnement de son maître lorsqu'il aperçut aux côtés du Saint deux Anges qui l'assistaient à son travail avec tant de diligence qu'il se trouvait avoir fait beaucoup plus d'ouvrage que les ouvriers arrivés sur le terrain bien avant lui.

Pendant les plus grandes chaleurs de l'été, Dom de Vergas, étant allé une autre fois le voir travailler, se trouva pressé d'une soif dévorante. *Isidore,* levant les yeux au ciel, frappa la terre de son bâton et il en sortit une source abondante qui coule encore et qui sert à guérir les malades ; cette source est l'origine de *l'invocation pour la Pluie* et *contre la Séche-*

resse. Après une vie si pure, *Isidore* fut récompensé par une mort exemplaire. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-André de Madrid. La translation de ses reliques fut faite quarante années après sa mort. Il fut canonisé, en 1622, par Grégoire XV, avec saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri. Le culte de *saint Isidore* est très répandu en Espagne et en Italie. *Les Laboureurs* et *les Agriculteurs* l'ont naturellement choisi pour *Patron* : Voici une strophe d'un cantique catalan qui *aux Cultivateurs* a joint *les Mariés*. en mémoire des deux époux qui avaient contracté une si sainte union.

GOIGS. — SAINT ISIDORE

De PAGESOS *y casats*
Son gloria y honra gran
Dos subjectes mes amats
Eu la mon nos trobaran.

Des *Cultivateurs* et mariés
Vous êtes la gloire et le grand honneur
Des personnes plus aimées
Dans le monde ne se trouveront pas.

A Rome, l'église placée sous son vocable appartient au collège des Pères Observantins irlandais. Ceux-ci réunissent deux Confréries : *l'une des Agriculteurs, l'autre des Arpenteurs*, qui ont beaucoup de relations avec les premiers, ayant l'office de déterminer la contenance des diverses pièces de terre de chacun.

Nous terminerons par une belle prière italienne que nous trouvons dans un opuscule imprimé à Rome en 1833, dédié à Sa Sainteté Grégoire XVI et intitulé : *S. Isidoro proposto in e semplare e protettore alle persone di fatica e d'interesse nelle campagne*. Saint Isidore proposé comme modèle et comme protecteur aux personnes qui s'occupent des travaux de la campagne et qui y prennent intérêt. Cette prière était dite le jour de la fête du Saint le 15 mai, après le triduum qui la précède :

PREGHIERA.

Gloriosissimo SANCTO ISIDORO, *noi abbiomo ammirato nei passati tre Giorni l'eccellenza delle vostre virtu, la Pienessa della vostra grazia, e l'altezza della vostra gloria. In questo dedicato ab vostro trionfo in Paradiso sappiamo che piu specialmente gradite le preghiere de vostri Divoti. Ascoltate, vene preghiamo, le nostre suppliche ; et impetratcci l'imitazione delle vostre virtu, tenete lontane le inondanti calamita, e ricolmate questo divoto Popolo di publica e privata felicita ; ottenceteci* LA FERTILITA DELLE CAMPAGNE, L'ABBONDANZA DELLE MESSI, LA SANITA DEGLI AGRICOLTORI, *onde sperimenti chiunque ricorre à voi gli effetti della vostra Protezione.*

Avralorate le nostre brame, ed ottenecci gratia di menar sempre una vita da veri vostri divoti, per esserpo un giorno compagni con voi nella gloriâ æternâ. Cosi sia.

PRIÈRE

Très glorieux saint Isidore, nous avons admiré dans les trois jours qui viennent de s'écouler l'excellence de vos vertus, la plénitude de votre grâce et l'élévation de votre gloire. Dans ce jour qui est consacré à votre entrée triomphale dans le paradis, nous savons que vous accueillez plus spécialement les prières de vos fidèles. Ecoutez, nous vous en prions, nos supplications ; obtenez-nous l'imitation de vos vertus, tenez éloignées de nous les calamités qui nous menacent et comblez ce peuple pieux de toutes les prospérités publiques et privées : obtenez-nous *la fertilité des campagnes, l'abondance des moissons, la santé des Agriculteurs*, en sorte que quiconque a recours à vous, éprouve les effets de cette protection.

Encouragez nos désirs et obtenez-nous la grâce de mener toujours une vie digne de vos vrais dévots afin d'être un jour vos compagnons dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

Papebrock donne une prière que *tous les Agriculteurs* peuvent adresser à saint Isidore :

Respice servos tuos, Domine, et B. ISIDORO *intercedente, opera manuum nostrarum dirige; ut Angelico, sicut ille, fulti auxilio, cum victu temporali vitam promereamur æternam.*
Ora pro agricolis et hortulanis.

Jetez les yeux sur vos serviteurs, Seigneur, et par l'intercession du B. Isidore, dirigez les œuvres de nos mains afin que fortifiés comme lui par le secours des anges nous méritions la nourriture en même temps que la vie éternelle.

(*Bollandistes*. — LA MÈRE DE BLÉMUR.)

ONZE MAI

SAINT GENGOUL (1), MARTYR, (GENGULFUS)

VIIIe SIÈCLE. — 760.

Invoqué pour les mal-mariés, pour la bonne union des ménages et pour les enfants malades. -- Patron des Cordonniers et des Tanneurs.

GENGOUL appartenait à une famille très noble de la Bourgogne. Il avait reçu une éducation toute chrétienne, et en avait recueilli les meilleurs fruits. Après la mort de ses parents, il hérita de biens considérables, dont il dépensait le revenu en aumônes et en bonnes œuvres. Arrivé à l'âge d'homme, il épousa une femme d'une très bonne maison comme lui, mais bien différente de mœurs et de caractère. *Pépin le Bref* avait alors plusieurs guerres à soutenir. *Gengoul* prit les armes et vola au secours de son roi. Il le fit avec tant de zèle et de courage qu'il était mis au rang des plus vaillants de son armée. Ayant terminé son service auprès du roi, il revint par la Champagne, et s'arrêta dans un lieu très pittoresque où se trouvait une fontaine. *Gengoul* demanda au propriétaire de la lui vendre. Celui-ci ne devinant pas comment l'acheteur pourrait l'emporter sur ses terres, y consentit, pensant garder la fontaine et le prix fixé à cent pièces d'argent, qui lui furent comptées immédiatement. Mais *Gengoul*, de retour en Bourgogne, à Varennes, sa résidence habituelle, ficha un bâton en terre, et il en jaillit une belle fontaine qui n'était autre que celle qu'il avait achetée, et dont le vendeur avare fut entièrement privé.

Dieu, pour éprouver le saint homme, permit que plus il croissait en sainteté et en bonnes œuvres, plus sa femme croissait en malice, et bientôt, oubliant toute retenue, elle se laissa séduire et ne craignit pas de souiller le lit conjugal de la façon la plus scandaleuse. *Gengoul* en fut instruit. Un jour qu'il se promenait avec elle et qu'ils étaient arrivés près d'une fontaine, il lui parla des bruits qui couraient sur sa conduite, et comme elle essayait de se défendre, en niant obstinément les faits qui lui étaient reprochés : « Si vous êtes innocente, reprit le Saint, ne craignez pas de plonger votre bras dans cette fontaine, d'où il sortira intact ; mais si, au contraire, vous êtes coupable, Dieu ne laissera pas votre crime ni caché, ni impuni. » Payant d'audace, elle plongea hardiment son bras dans l'eau, et comme elle voulait en retirer une pierre, les veines et les cartilages de la partie submergée se roidirent spontanément, et à mesure qu'elle retirait son bras de l'eau, *la peau* s'en arrachait et tombait au bout des doigts, comme si elle avait été plongée dans l'eau bouillante. Voyant que toute négation devenait impossible, elle croyait n'avoir plus qu'à attendre la mort ; *Gengoul*, espérant qu'elle pourrait encore revenir à de meilleurs sentiments et au repentir, se contenta de la confiner dans une propriété, dont il lui abandonna le revenu. Cette femme, bien loin de se convertir, se voyant libre, appela près d'elle le complice de ses débauches, et, à son instigation, pour pré-

(1) *Gengoulx, Gengou, Gigou, Genf, Gandoul, Gingolf.* (*Gangulphus*) *Golf* en Allemagne.

venir la punition que *Gengoul* était en droit de leur infliger à tous les deux, ce misérable s'introduisit secrètement dans l'habitation du Saint, et lui fit une blessure mortelle. Le meurtrier s'enfuit ensuite précipitamment ; mais, en arrivant chez lui, il fut saisi par des douleurs violentes et mourut comme était mort Arius, en rendant ses intestins. Les deux tantes de saint Gengoul transportèrent son corps à Varennes, où il fut inhumé dans une église qu'il avait autrefois élevée à saint Pierre, le prince des apôtres. Dieu honora son tombeau d'un grand nombre de miracles, auxquels sa femme refusait d'ajouter foi, en les qualifiant de la façon la plus ignoble. Pour la punir, Dieu permit qu'elle fût affligée tout à coup d'un bruit honteux et sans interruption pendant tout le reste de sa vie, ce qui la livra à la moquerie et aux sarcasmes publics.

L'invocation *pour les mal-mariés et pour la bonne union des ménages* n'a pas besoin d'autre explication. Quant à celle pour *les enfants malades,* elle se justifie facilement par les nombreuses guérisons de *jeunes enfants* opérées au tombeau du Saint. Les Bollandistes citent entre autres un enfant dont la vie était compromise par d'atroces douleurs de dents ; un autre entièrement privé du sommeil ; un aveugle ; un moribond entièrement dévoré par les vers ; un paralysé d'un bras ; un muet ; une jeune fille aveugle ; une boîteuse, une autre estropiée du bras et des doigts. Quant au patronage *des cordonniers et des tanneurs*, il est plus difficile à interpréter ; à moins qu'il ne soit appuyé sur le bras de la femme de *saint Gengoul*, dont *la peau* s'était arrachée et pendait au bout des doigts.

(Surius. — *Bollandistes.* — Ribadaneira.)

DICTONS SUR SAINT GENGOUL :

S'il pleut le jour de *saint Gengoul*,
Les porcs auront de glands leur soûl.
Sème tes haricots à la sainte Croix (3 mai),
Tu en récolteras plus que toi.

Sème-les à la *saint Gengoul* (11 mai),
Un t'en donneras beaucoup.
Sème-les à la saint Didier (23 mai),
Pour un tu auras un millier. (Côte-d'Or.)

SAINT UDAUT, PRÊTRE ET MARTYR

APOTRE DES HUNS DU DANUBE ET DES VALLÉES PYRÉNÉENNES DE L'ARIÈGE

Ve SIÈCLE. — 452.

Invoqué dans les temps de sécheresse et dans les accouchements difficiles.

Udaut, né en Italie d'une noble famille, restée paysanne, étant un jour à la chasse, poursuivait une biche qu'il voulait percer de ses traits, quand tout à coup il la vit entrer dans un ermitage, et il se trouva en face d'un saint homme, aux pieds duquel la biche était venue se blottir. Frappé de ce tableau et touché subitement par la grâce, il demanda à Pancrace (c'était le nom de l'ermite) de rester avec lui pour mieux s'instruire des vérités religieuses. Alors, pour le dérober au voisinage de ses parents idolâtres, l'ermite lui fit abandonner l'Italie et ils arrivèrent dans la partie orientale et centrale des Pyrénées. Ils évangélisèrent ces contrées, et on présume que ce fut à cette époque que la prêtrise fut conférée à *Udaut*. Bientôt son compagnon et son maître s'endormit dans

la paix du Seigneur. *Udaut* se rendit alors à Toulouse et partit pour Rome, sollicité par un certain nombre de fervents chrétiens qui désiraient visiter les tombeaux de *saint Pierre et de saint Paul*. Arrivé à Rome, *Udaut* apprit qu'Attila se trouvait avec une formidable armée dans la Mœsie et la Pannonie, aux environs du Danube. Cédant à ses inspirations, il se dirigea vers ces contrées, où les habitants étaient traités comme des esclaves par les soldats d'Attila, et en outre étaient infestés par des reptiles et des insectes venimeux. Par ses prières, *Udaut* les délivra de ces deux fléaux, s'appliquant à les encourager et à les consoler. Wuillielm, frère aîné d'Attila, redoutant son influence sur ses peuplades, le fit saisir et le condamna au supplice du *knout*, qui est resté en usage chez les Russes. Il fut abandonné comme mort sur le lieu de l'exécution ; mais il n'était qu'évanoui et fut guéri miraculeusement. Voulant continuer sa course apostolique, *Udaut* tomba cette fois entre les mains de *Valamir*, roi des Ostrogoths, qui faisait partie de l'armée d'Attila. Le second juge désirant ne pas le manquer, lui fit appliquer 101 coups de knout, et comme il vivait encore après cette exécution, il voulut lui faire avaler une coupe de plomb fondu. Le Saint la bénit en faisant le signe de la croix et la prit d'un seul trait, sans qu'il en ressentît le moindre mal. Valamir, de guerre lasse, très émerveillé par ce prodige, se contenta de le faire chasser bien loin de l'armée d'Attila. *Udaut* retourna alors vers les Pyrénées, et après avoir obtenu à Toulouse une relique de saint Saturnin, il remonta le cours de l'Ariège et vint évangéliser le val d'Andorre et Urgel. Ses travaux apostoliques durèrent sept ans jusqu'à sa mort.

Attila, en 452, répara les pertes essuyées dans les plaines de Chalons, se dirigea vers l'Italie, et Valamir, avec son corps d'armée ostrogoth, suivant le cours du Rhône, vint camper à Ax, au centre des Pyrénées. Ayant appris qu'*Udaut* détournait ses soldats des sacrifices sacrilèges offerts au dieu Mars, il le fit arrêter, et, après l'avoir reconnu, il ordonna de le rouler dans un tonneau garni intérieurement de pointes de clous, et enfin de lui plonger un poignard dans le cœur.

La dévotion à *saint Udaut* devint populaire au moyen-âge dans presque toute l'Espagne, et a été importée par les Catalans jusque dans le Mexique. Elle ne s'y est point encore affaiblie de nos jours. On l'invoque pour les fièvres et toutes les maladies, et aussi *dans les temps de sécheresse*. Le supplice affreux du *knout* qu'il eut à souffrir deux fois a, sans doute, donné lieu à l'invocation contre *les douleurs atrces des accouchements difficiles*.

(Petits Bollandistes.)

SAINT MAMERT, ARCHEVÊQUE DE VIENNE (DAUPHINÉ)

V

v[e] SIÈCLE. — 475.

Patron des Pompiers. — Invoqué contre la Sècheresse.

On connaît très peu de détails sur la vie de *saint Mamert*. On présume qu'il était du Dauphiné, et on sait qu'il succéda à Simplicius dans l'évêché de Vienne. Le rituel romain de 1584 en parle en ces termes : « Pendant son épiscopat, la ville de Vienne fut affligée par des calamités épou-

vantables. Des tremblements de terre avaient lieu fréquemment. Les bêtes féroces, les loups erraient sans crainte dans les rues. Dans la nuit de la grande fête de Pâques, pendant qu'on célébrait le saint sacrifice de la messe, un incendie allumé par le feu du ciel se manifesta intérieurement dans le palais royal avec une grande violence. On pouvait craindre que la ville ne fût entièrement brûlée ; mais le saint évêque, prosterné devant l'autel, implora la miséricorde de Dieu. Sa prière monta jusqu'au ciel, et le déluge de ses larmes éteignit l'incendie. Comme l'Ascension approchait, *Mamert* institua dans son diocèse les trois jours des Rogations, qui se propagèrent ensuite dans tout le monde catholique. » Pendant ces trois jours, il ordonna des jeûnes, des veilles, des processions, des pénitences et des prières publiques, et, d'après les Petits Bollandistes, il en aurait expliqué le but dans une homélie dont on le croit l'auteur : « Nous y prierons, dit-il, le Seigneur de nous pré-
« server de tout malheur, de nous délivrer de nos infirmités, de détour-
« ner ses fléaux de dessus nous, de nous garantir de la peste, de la
« grêle, *de la sécheresse* et de la fureur de nos ennemis ; de nous donner
« un temps favorable pour la santé du corps et pour la fertilité de la
« terre, de nous faire jouir de la paix et du calme, et de nous pardonner
« nos péchés. »

L'incendie que *saint Mamert* avait éteint par ses prières et par ses larmes, est l'origine du *patronage des pompiers*. Les Catalans ont retenu l'invocation *contre la sécheresse* de l'homélie citée plus haut, comme le témoigne cette strophe d'un *goigs*, cantique en l'honneur de *saint Mamert* :

SAINT MAMERT, 11 MAI (GOIGS)

Y en tot temps de SECADAT, *May nos haveu faltat,* *Dant nos* AYGUA *en abundancia,* *Ab grave liberalitat.*	Dans tous les temps de *sécheresse*, Vous ne nous avez jamais fait défaut, Et vous nous avez donné l'*eau* En abondance, avec une grande libéralité.

D'après une note qui nous est adressée par l'abbé Cordelat, curé de Vinay, diocèse de Chalons, il existe dans sa paroisse une fontaine sous le vocable de saint Mamert, et autrefois les pèlerins venaient en boire les eaux pour obtenir la guérison de *la fièvre*.

DICTONS SUR SAINT MAMERT :

Défiez-vous de *saint Mamert*, De *saint Pancrace* et *saint Servais*, Car ils amènent un temps frais, Et vous auriez regret amer. (Ain.)	*Saint Mamert, saint Servais* et *saint Pancrace* Sont toujours de vrais saints de glace. (Haute-Loire).

DOUZE MAI

SAINT DANIO, PRÊTRE, HONORÉ A BOLOGNE (ITALIE)

XIIe SIÈCLE. — 1184.

Invoqué contre les Hernies, principalement des Enfants.



DANIO, prêtre de Bologne, s'était retiré dans une campagne du territoire de Bologne, près de l'église paroissiale de Sainte-Marie-de-Amola, dans une petite maison qu'il habita treize ans. Après sa mort, son corps fut placé dans un caveau particulier, au côté gauche du maître-autel. Sa fête est célébrée par un grand concours de peuple, qui vient prin-

cipalement à son tombeau pour demander la guérison *des enfants atteints de hernies*. Les Bollandistes citent plusieurs cas de cette *affection, surtout chez les enfants*, qui ont été guéris par l'intercession de saint Danio. C'est là, sans doute, le motif qui a rendu populaire cette invocation spéciale.

(*Bollandistes, Hagiologium italicum.*)

SAINT PANCRACE, MARTYR (1)

IVe SIÈCLE. — 304.

Invoqué contre le parjure et le faux témoignage. — Contre les Maux de tête.

Pancrace naquit à Symnade, ville de Phrygie, sur la fin du IIIe siècle. Sa mère mourut peu de jours après et son père la suivit de près. Comme il était à la dernière extrémité, il recommanda fortement son fils à son frère Denis, et le pria de lui servir de tuteur et de père. Denis étant venu s'établir à Rome, emmena avec lui son neveu *Pancrace*. C'est là qu'ils connurent le saint pape Marcellin, qui les mit au nombre des catéchumènes et les baptisa, quand il jugea leur instruction assez avancée pour recevoir cette grâce. Denis mourut quelque temps après ; mais *Pancrace* n'eut plus qu'un désir : celui de souffrir le martyre, en confessant sa foi. A cette époque, sévissait la persécution de Dioclétien. Cet empereur cruel, qui avait connu le père de *Pancrace*, fit comparaître celui-ci devant lui, espérant le ramener aux faux dieux ; mais, quand il vit que ni les promesses, ni les menaces ne pouvaient l'ébranler d'aucune manière, il lui fit trancher la tête à l'heure même. Son corps fut enseveli dans un lieu nommé Calepode, où le Pape Symmaque, vers la fin du Ve siècle, fit bâtir une église à son honneur. Saint Grégoire de Tours, qui appelle *saint Pancrace* le *vengeur des parjures*, rapporte que c'était dans cette église où, par un miracle perpétuel, se faisait la preuve des *vrais* ou des *faux serments*. Ceux qui se parjuraient étaient visiblement punis de Dieu ; car, ou ils tombaient morts sur place, où ils devenaient immédiatement la proie du démon, qui les tourmentait de mille manières, à la vue de tout le monde ; tandis qu'il n'arrivait rien de fâcheux à ceux qui *avaient juré suivant la vérité*.

Le culte de *saint Pancrace* se répandit rapidement dans toute l'Italie, en Sicile, en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Espagne et même en Angleterre. En Catalogne, il est invoqué *contre les maux de tête*, probablement à cause du genre de mort qu'eut à subir le bienheureux martyr. Cette invocation apparaît dans cette strophe d'un *goigs* (cantique) catalan :

Alcansau, sant glorios,
Ab vostra mediacio,
A tot devot fervoros
Del CAP *la curacio :*
De tant gran mal lo rigor
Sia prest aliviat.

Vous obtenez, saint glorieux,
Par votre médiation,
A tous vos fervents dévots
La guérison *du mal de tête;*
Que la douleur d'un si grand mal
Soit promptement soulagée.

(1) Les Petits Bollandistes citent plusieurs autres dénominations de *saint Pancrace* : *Brancas* ou *Brancaccio, Blancat* ; *Planchas* ou *Plaichais, Plancert, Crampas* ou *Crampace, Brachs, Branchais, Blanchars, Blansé, Planchers.*

Le titre d'un *gozos* (cantique) castillan qualifie *saint Pancrace* d'*Especial abogado para alcanzar de Dios salud y Labori* : protecteur spécial pour obtenir de Dieu santé et travail.

D'après les Notes qui m'ont été envoyées par M. Eleuthère Brassard, de la Société de la Diana (Montbrison), l'église de Vouche (canton de Saint-Galmier, arrondissement de Montbrison, Loire), possède des reliques insignes de *saint Pancrace*. On y va en pèlerinage *contre les crampes*.

(*Bollandistes. — Vie de saint Pancrace, Digne*, 1853.)

DICTONS SUR SAINT PANCRACE

Sans pluie *saint Pancrace* et *saint Urbain*,
Grande abondance de vin.
Saint Mamert, saint Servais et saint Pancrace
Sont toujours de vrais saints de glace.
(Haute-Loire.)

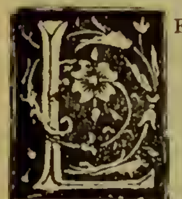
Défiez-vous de saint Mamert,
De *saint Pancrace* et de saint Servais ;
Car ils amènent un temps frais
Et vous auriez regret amer.
(Ain.)

TREIZE MAI

LE BIENHEUREUX ALBERT D'OGNA

XIII[e] SIÈCLE. — 1279.

Patron des Hommes de peine.



E petit *Albert*, né près de Bergame, dans la ville d'Ogna, était fils de laboureurs, et, dès sa plus tendre enfance, d'une piété très extraordinaire pour son âge. Il jeûnait, se privait des aliments qu'il préférait, et, tout en cultivant la terre avec zèle et obéissance à ses parents, il méditait continuellement sur tous les moyens d'arriver au ciel, et réfléchissait à toutes les vérités religieuses que son bon sens lui révélait. Il se maria bien plus pour faire plaisir à son père et à sa mère, qui le désiraient, que par inclination naturelle. Il épousa une femme moins pieuse et moins charitable que lui, elle trouvait toujours à contredire tout ce que faisait *Albert*. Un jour qu'il avait donné son dîner aux pauvres, elle l'appelait prodigue et insensé et lui faisait d'amers reproches, quand elle fut bien surprise de retrouver sur la table tous les mets qu'elle venait de lui voir distribuer hors de chez lui. Ce miracle aurait dû l'éclairer sur les grâces que Dieu faisait à son mari. Il n'en fut rien. Elle continua ses reproches et eut d'autres motifs pour l'en accabler. Le pauvre *Albert* s'était laissé dépouiller de son héritage paternel par des voisins puissants et ambitieux, qui lui firent un procès pour disputer la possession de ses terres. Il ne sut pas leur opposer de spécieux arguments, et fut obligé de quitter sa maison et ses champs. Il ne se plaignit pas, s'en fut à Crémone travailler comme il le pouvait et continuer à donner aux indigents tout ce qu'il lui était possible de soustraire à sa femme. Il les exhortait et en ramenait un grand nombre à la vertu.

Il mourut à Crémone, le 7 mai 1279. On l'enterra dans une église des Dominicains, dont il était du tiers-ordre.

On assure qu'une colombe lui apporta une hostie pour le faire communier avant sa mort, parce que le prêtre tardait à venir.

Pour attribut, il a une faux, ayant souvent moissonné. Un jour, ses compagnons, jaloux de le voir avancer plus qu'eux à cette besogne, placèrent une enclume dans l'herbe qu'il devait faucher ; mais l'enclume fut coupée comme une tige d'herbe, sans ébrécher la faux d'*Albert*.

On le représente encore traversant d'une rive à l'autre le Pô sur son manteau, les bateliers lui ayant refusé le passage. (Voir Godescard, édition de Bruxelles.)

Les Bollandistes le font mourir en 1190, prétendant qu'il était contemporain et ami de saint Hommebon. Suivant l'opinion de Benoît XIV, la date de 1279 est la plus certaine.

SAINTE ROLANDE (ROLENDE) (1) VIERGE

VIIe et VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Gravelle, les Coliques néphrétiques, les Douleurs d'entrailles et la Stérilité des champs.

On ne sait presque rien sur *sainte Rolande*, si ce n'est qu'elle était issue d'une famille de France très noble, et que, pour échapper aux sollicitations du fils du roi d'Ecosse, qui voulait l'épouser, elle se dirigea vers Cologne, et, par la permission de Dieu, vint mourir pieusement à Gerpin, comté de Namur. D'après Molanus, les malades *affligés de gravelle, coliques néphrétiques* et *douleurs d'entrailles*, trouvaient leur guérison à son tombeau. Dans le VIIe vol. de mai (appendice), les Bollandistes citent plusieurs guérisons miraculeuses de ces diverses affections. Ce tombeau, d'après Rayssius, se voit près du sanctuaire élevé en son honneur, et est exhaussé au-dessus du sol de plus de quatre pieds. On lit cette inscription sur le soubassement en marbre noir :

« *Diva Rolendis, summi Desiderii* (2) *Galliæ* « *regis filia, mea hic ossa quieverunt. Curo* « STRANGURIAM *Dei permissu,* HERNIAM, CŒCITATEM, *præter languores ceteros. Me implorate mea qui opera egetis.* »

Ci-git très noble *Rolande*, fille du très haut roi de France Didier. Ici repose ma dépouille mortelle. Je guéris, par la grâce de Dieu, la *strangurie* (3), la hernie, la cécité et les autres infirmités, invoquez-moi, vous tous qui avez besoin de mon secours.

Les Bollandistes ajoutent que les reliques de la Sainte étaient pieusement portées en procession, quand les *biens de la terre* étaient en souffrances, et qu'on l'implorait également *dans les autres calamités publiques*.

(Molanus. — Bollandistes.)

SAINT SERVAIS OU SERVACE (SERVATIUS), ÉVÊQUE DE TONGRES

IVe SIÈCLE. — 384.

Invoqué contre les Maux de Jambes, les Rhumatismes, la crainte de la mort, pour les Estropiés, le bon succès des Entreprises, la Prospérité et contre les Rats et les Souris.

Le lieu de sa naissance est très incertain, et l'on sait très peu de choses sur sa famille, son éducation et son élection à l'évêché de Ton-

(1) Rolendis, Rolleinde.
(2) Il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'il n'y a pas de rois de France de ce nom.
(3) Rétention d'urine.

gres ; mais ce qui est prouvé surabondamment, c'est qu'il était d'une admirable sainteté, d'une austérité et d'une abstinence extraordinaires, à ce point qu'il passait souvent plusieurs jours sans manger, vivant seulement du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il fut mêlé à toutes les affaires importantes de l'église, et ne cessa de combattre l'arianisme avec la plus grande vigueur, dans les conciles de Cologne, de Sardique et de Rimini. Cette horreur commune de l'hérésie établit entre lui et saint Athanase les relations les plus intimes de dévouement et d'amitié. Pendant qu'il veillait avec un grand soin sur son troupeau, qu'il instruisait par ses saintes et continuelles prédications, comme le dit Ribadaneira, il connut, par une révélation divine, que les Huns devaient bientôt faire une descente dans les Gaules, et que Tongres serait entièrement ravagé. *Saint Servais*, profondément affligé, se mit à jeûner et à prier, espérant obtenir la grâce de sa ville épiscopale ; mais, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, il prit le parti d'aller à Rome pour implorer l'intercession des saints apôtres à leur tombeau même ; en passant par Metz, il prévint l'évêque de cette ville, saint Auteur, que son pays ne devait pas être épargné par les Huns. Celui-ci, trop vieux pour l'accompagner, recommanda son église à ses prières. A peine arrivé, *Servais* passa plusieurs jours et plusieurs nuits en oraison devant le sépulcre des saints apôtres. Saint Pierre lui apparut, et, après lui avoir donné une *clef d'argent*, lui annonça que l'arrêt était irrévocable pour Tongres, mais que saint Etienne avait obtenu de la miséricorde de Dieu la conservation de Metz ; qu'il devait se hâter de repartir pour Tongres, puis aller s'établir à Maëstricht, qui serait épargnée, et, qu'enfin là, il ne tarderait pas à être retiré du monde, avant que les Huns ne pénétrassent en Gaule. En revenant de Rome, il tomba entre les mains de ces barbares, qui avaient déjà envahi une partie de l'Italie. Ils le renfermèrent d'abord dans un cachot, qui, au milieu de la nuit, devint tout lumineux. Une autre fois, lui ayant laissé un peu plus de liberté, ils virent, avec admiration, un aigle d'une très grande dimension se percher auprès de *Servais*, endormi au milieu d'un champ, et, d'une de ses ailes, le couvrir contre l'ardeur du soleil, et se servir de l'autre comme d'un éventail pour le rafraîchir. Ces merveilles amenèrent la conversion d'un certain nombre de barbares qui lui rendirent sa liberté. A son retour à Tongres, les choses se passèrent comme les avait annoncées saint Pierre. *Servais*, ayant emporté avec lui les reliques de Saints qui se trouvaient dans son église, vint à Maëstricht, où il mourut bientôt après avoir fait préparer sa sépulture. Dans l'année de sa mort, les Huns ravagèrent Tongres de fond en comble, et épargnèrent toujours Maëstricht. Saint Grégoire de Tours raconte que, pendant l'hiver, il ne tombait jamais de neige sur son tombeau, bien qu'il y en eut quelquefois une grande quantité sur les terrains environnants.

L'origine de l'invocation contre les *maux de jambes*, les *rhumatismes* et en faveur des *estropiés*, vient de plusieurs guérisons de paralysie, signalées par les Bollandistes, et surtout du miracle suivant raconté également par eux : *un boîteux*, parent de quelques habitants d'Utrecht, était venu dans cette ville. Comme il restait souvent pour prier dans l'église, après les heures du chapitre, les gardiens, le prenant pour un hypocrite, le chassèrent honteusement du sanctuaire. Lui, supportant

patiemment ces mauvais traitements, se contentait de passer la nuit devant la porte de l'église; mais un jour qu'il invoquait le nom de *saint Servais*, il fut précipité à terre, au milieu de l'église, devant la sainte croix ; une de ses veines se rompit ; il en sortit une grande quantité de sang : il était guéri.

Quant à l'invocation contre *la crainte de la mort*, n'était-il pas naturel de choisir un Saint qui, après avoir appris par révélation l'heure de sa mort, avait accueilli cette nouvelle avec la résignation la plus entière, et avait fait, avec le plus grand calme, tous ses préparatifs pour ce moment suprême.

D'après l'allemand H. Alt, celle pour *le bon succès des entreprises* et pour la *prospérité*, vient de la signification du nom de notre Saint, en latin *Servator*, sauveur, protecteur.

Enfin, d'après les Bollandistes, l'invocation contre *les rats et les souris* tire son origine de la clef d'argent dont nous avons parlé plus haut et qui avait été remise à *saint Servais* par saint Pierre. On avait l'habitude de la porter en procession, à travers les champs dévastés par tous les animaux rongeurs, *souris*, *rats*, *mulots*, etc., et, comme on en obtenait les effets les plus salutaires pour l'abondance des récoltes, cette tradition se perpétua.

DICTONS SUR SAINT SERVAIS

D'après les Petits Bollandistes, *saint Servais* est l'un des *trois saints de neige*. Les deux autres sont *saint Mamert*, 11 mai, et *saint Pancrace*, 12 mai. L'expérience a constaté que quelle que soit la température antérieure, elle s'abaisse en l'un de ces trois jours ; on n'a pas encore expliqué scientifiquement ce phénomène, mais les jardiniers, au courant de leur métier, se gardent bien de sortir des plantes de serre chaude, par exemple, avant la fête de *saint Servais*.
(Voir les dictons de saint Pancrace, 12 mai.)

(RIBADANEIRA. — *Les Bollandistes*).

SAINT CHRISTANTIEN, MARTYR A ASCOLI (MARCHE D'ANCONE)

Invoqué contre la grêle et les orages.

Le 13 mai, à Ascoli, une procession formée par le chapitre et les magistrats de la ville, se rend de l'église cathédrale à la paroisse Saint-Victor. Sur l'autel principal de cette dernière église, on voit l'image du saint martyr, en habit de lévite et écrasé sous une *grêle* de pierre. D'après la tradition, son corps repose dans l'église cathédrale, mais on ignore la place qu'il occupe. Dans tout le diocèse et les pays circonvoisins, il est invoqué *contre la grêle*, et Ferrarius ajoute qu'il est également invoqué *contre les orages* dans le diocèse de Laus Pompeia (Laudensi). Le père Cahier cite, d'après *Brautius* (Mart. poét.). ces deux vers qui témoignent de l'invocation qui lui est adressée :

Non frustra colitur martyr, nec denegat ORTA TEMPESTATE, *suam rite rogatus opem.*	Ce martyr n'est point honoré en vain, et quand il s'élève une tempête, il ne refuse pas son secours à celui qui le prie bien.

(*Bollandistes.*)

SAINT MUCE (MUTIUS), PRÊTRE ET MARTYR A CONSTANTINOPLE

Invoqué pour les aveugles et les muets.

Né en Grèce, il mourut en invoquant le nom de Jésus-Christ, après avoir souffert avec la plus grande constance des tourments inouïs. Il fut décapité à Constantinople, sous l'empereur Dioclétien, et est honoré dans toute l'église le 13 mai. Les Catalans l'invoquent pour les *muets* et pour les *aveugles*, comme le prouve la strophe suivante d'un *goigs* ou cantique du pays :

Per especial providentia,	Par une providence spéciale
Del cel foren destinat,	Du ciel, vous êtes destiné
Per donar vista AL CIEGO	A donner la vue à l'*aveugle*
Y on L'MUT *ferlo parlar.*	Et la parole au *muet*.

(*Bibliografia ecclesiastica completa.* — Madrid, 1862, 30 vol., 14e vol., p. 659.)

QUATORZE MAI

SAINT AMPÊLE OU APELLE (AMPELIUS), ERMITE FORGERON

Ve SIÈCLE.

Patron des Forgerons.

AMPÊLE exerçait l'art du *Forgeron* dans un monastère de la Thébaïde et pourvoyait à tous les travaux nécessaires aux Cénobites. Une nuit, pendant qu'il travaillait à divers ouvrages de sa profession, le diable lui apparut sous la forme d'une très belle femme, afin de le tenter ; mais lui, saisissant avec sa main nue une barre de fer incandescente, frappa l'apparition qui s'enfuit en poussant des cris perçants. *Ampêle*, voulant s'isoler encore plus des choses du monde, après avoir donné l'exemple de toutes vertus, abandonna la Thébaïde, traversa la mer et vint s'établir dans une solitude aux environs de Gênes en Italie. Là, il fit éclater de nouveaux miracles, passant les nuits et les jours dans la contemplation et les austérités les plus rudes, et enfin il s'endormit dans le Seigneur. comblé de tous les mérites que les Saints peuvent acquérir en ce monde. Les *Forgerons* l'ont choisi pour leur principal Patron et se réunissent dans une chapelle qu'ils ont élevée sous son vocable dans l'église de Saint-Etienne de Gênes.

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum*).

SAINT EREMBERT, ÉVÊQUE DE TOULOUSE

Invoqué dans les Incendies.

Erembert était né à Viocourt sur le territoire de Poissy, de parents qui étaient seigneurs du pays. Il était entré dans la nouvelle abbaye de Fontenelles, au pays de Caux. Là, il reçut l'habit monastique des mains

de saint Waudrille qui en était le fondateur et le premier abbé. Pendant six ou sept ans, il se forma sous la discipline de cet excellent maître à la perfection de la vie religieuse. C'est alors qu'il fut appelé à l'évêché de Toulouse que l'autorité seule du Roi et de la Reine put lui faire accepter. Après avoir gouverné son diocèse pendant l'espace de douze années, instruisant son peuple par la parole et par les exemples, et voyant que la vieillesse et les infirmités ne lui permettaient pas de continuer son ministère, il revint passer quelque temps au lieu de sa naissance près de Poissy. C'est là qu'il éteignit *un grand feu* qui menaçait d'embraser tout le village, en dirigeant son bâton pastoral vers le foyer de l'incendie. Depuis le VIIe siècle, les habitants du pays, de père en fils, se sont transmis ce miracle jusqu'à nos jours ; et, aussi à Poissy surtout et à Saint-Germain, d'après une note de M. le vicaire-général Delattre, *saint Erembert* est encore *invoqué dans les Incendies.* Il revint ensuite dans sa chère retraite de Fontenelles où il rendit son âme à Dieu.

(*Bollandistes. — Grande vie des Saints* DE PLANCY.)

QUINZE MAI

SAINTE DYMPNE, VIERGE, ET SAINT GEREBERNE, PRETRE

MARTYRS A GEÈLS EN BRABANT

VIIe SIÈCLE.

Sainte Dympne est invoquée contre la Folie, l'Epilepsie, les Possessions et Obsessions du Démon, et Saint Gereberne contre la Goutte aux mains.



YMPNE était fille d'un roi ou d'un prince d'Irlande qui était païen. Un saint prêtre, *Gereberne*, l'avait convertie avec sa mère, et, après les avoir baptisées toutes les deux, les guidait dans la pratique religieuse. *Dympne* était très belle, et son père, après la mort de sa femme, poussé par une passion infernale, lui fit la proposition de l'épouser. *Dympne* frémit d'indignation, et, voyant que son père persistait dans son abominable projet, elle s'embarqua avec *Gereberne* et deux fidèles serviteurs, aborda près des embouchures de l'Escaut et s'arrêta à Geèls, où elle se croyait en sûreté ; son père, quand il apprit sa fuite, entra dans une grande colère, et, s'embarquant sur sa flotte, arriva aussi vers les embouchures de l'Escaut. Il paya son hôte avec des pièces de monnaies irlandaises et apprit de lui qu'une jeune fille dans les environs achetait ce qui lui était nécessaire avec des pièces semblables. S'étant mis immédiatement sur ses traces, il se trouva en présence de Dympne. Plein de joie et avec les accents d'un véritable barbare, il voulut la ramener dans sa principauté ; *Gereberne* s'étant interposé entre elle et son père en faisant à ce dernier les reproches que méritaient si bien ses criminelles propositions, fut mis à mort immédiatement. *Dympne* continuant à opposer à son père les plus énergiques refus, celui-ci ordonna à ses gens de la tuer. Les voyant hésiter à exécuter cette sentence, il tira son épée et trancha la tête de sa fille d'un seul coup.

Les corps de ces deux martyrs furent exposés pendant quelques jours

aux oiseaux de proie qui les respectèrent, et comme il se produisait un grand nombre de miracles à leurs tombeaux, les habitants de Xanthes cherchèrent à s'emparer de leurs reliques. Ils parvinrent seulement à emporter dans leur pays celles de *Gereberne*. Celles de *Dympne* restèrent à Geèls où on les invoque pour *les Possédés, les Aliénés* ou *Epileptiques*. « Si l'on nous demande pourquoi, disent les Petits Bollandistes, « avec beaucoup de justesse, nous trouvons facilement le motif de ce « patronage, dans l'acte *insensé* de son père qui, à son projet d'inceste, « ajouta le meurtre : par un rapprochement facile à concevoir, il est « naturellement venu à l'esprit du peuple d'invoquer contre la *Folie* « celle qui avait été victime de la fureur et de la démence de son père. » Nous ajouterons que ce père était évidemment *possédé du démon* et que c'est là qu'il faut chercher l'origine de l'invocation pour *les Possédés* que l'on confondait souvent avec *les Fous* et *les Epileptiques*.

Le R. P. Du Moustier, Parisiis 1656, page 220, explique que le nom de *Dympne* avait été changé en *Digne* :

.... *Ubi multis claruit miraculis et* OBSESSI A DŒMONIBUS, *per ejus merita liberantur : qua etiam de causa, pingitur tenens Dœmonem alligatum, vulgo Digna dicitur, ut vitetur durior pronuntiatio.*

.... Là elle brilla par ses miracles et les *obsédés du démon* étaient délivrés par ses mérites : c'est pour cela qu'on la représente tenant le *Démon enchaîné*, on l'appelle vulgairement *Digne* pour éviter la dureté de la prononciation.

Quant à *saint Gereberne*, d'après Molanus, il était invoqué, à *Xanthes*, contre *la Goutte aux mains* (chirarga) et contre *la Fièvre*, et comme on ne sait rien sur *Gereberne* que ce que nous avons raconté plus haut, il est impossible de déterminer l'origine de ces invocations.

(*Les Bollandistes.* — MOLANUS. — *Grande vie des Saints*).

SAINT GUIMER OU GIMER (GUIMERRA, GIMERRA, GIMERRIA)

TREIZIÈME ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

Xe SIÈCLE. — 902-932.

Patron des Mégissiers. — Invoqué pour les Maladies d'Yeux.

Le chroniqueur Besse, auteur de l'histoire des Comtes de Carcassonne (1645), dit que *saint Guimer* était de basse condition et qu'il était né dans le faubourg appelé Barbecane (c'est celui qui sépare la cité de l'Aude). Etant enfant il dérobait à sa mère de la pâte pour la donner aux pauvres, et celle-ci le fouettait. Un jour que sa mère allait lui donait une nouvelle correction pour le même sujet, il la supplia d'aller visiter son pétrin qui se trouva plein de pâte quoiqu'il en eût beaucoup distribué. Après ce miracle, il fut confié aux prêtres de l'église de Saint-Nazaire et devint un parfait imitateur de Jésus-Christ. Il fut nommé évêque, prédit sa mort qui arriva le dimanche 13 février. Pierre de Rochefort, évêque de Carcassonne, fit enchâsser la tête du Saint dans une caisse d'argent, et sa maison paternelle est devenue l'église paroissiale qui est sous son vocable. Ses reliques s'y trouvent, moins la châsse qui a été fondue en 1793. On attribue à *saint Guimer* l'institution de la vie régulière des chanoines de Saint-Nazaire. Il existe encore, dans le faubourg, une famille de boulangers, du nom de Soulairac, qui prétend descendre de *saint Guimer*. Toute la famille communie le jour de sa fête qui est célébrée maintenant le 15 mai.

Saint Guimer est très populaire et aussi très invoqué à Carcassonne. Dans le faubourg de Barbecane, que la famille du Saint habitait, il y a encore beaucoup de *Mégissiers* et de *Tanneurs* qui l'ont choisi pour Patron, et comme là, où sont situés leurs établissements, l'humidité propagée par l'Aude contribue au développement des tempéraments lymphatiques qui ont souvent une influence funeste sur l'organe de la vue, naturellement ces ouvriers se sont également adressés à lui dans les *Maladies d'yeux*. Il existe sur *saint Guimer* une chanson dans le patois du pays.

(*Gallia Christiana*. — GÉRARD DE VIC. — *Vignerie*, *Cartulaire* DE MAHUL).

SEIZE MAI

SAINT PÈLERIN (PEREGRINUS), APOTRE DE L'AUXERROIS

ET DU DONZIAIS, PREMIER ÉVÊQUE D'AUXERRE.

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE. — 303 ou 304.

Invoqué contre les Serpents.



PÈLERIN, compagnon de saint Laurent, fut envoyé pour évangéliser les peuples de l'Auxerrois par Sixte II qui, avant son départ, lui imposa les mains. S'étant mis en route vers l'an 258 ou 259, il débarqua à Marseille et arrivant avec ses compagnons sur les bords de l'Yonne il eut le bonheur de procurer la grâce du baptême à un grand nombre d'habitants de ce pays. Entraîné par son zèle, il se dirigea vers une contrée montagneuse à dix lieues d'Auxerre. C'était le Donziais dont la capitale était Entrains ; mais à peine eut-il commencé à parler, qu'on se précipita sur lui et qu'on l'enferma dans un souterrain près de Bouy. Il ne fut tiré de là que pour être conduit avec de forts mauvais traitements devant le juge qui le condamna à avoir la tête tranchée. D'après *la Gallia Christiana*, son martyre eut lieu sous la persécution de Valérien. Son corps fut jeté dans un marais où il resta longtemps. A une époque inconnue mais très ancienne, un Ange vint ordonner à un laboureur du lieu d'Entrains de conduire les reliques du martyr à Saint-Denis. La translation se fit sur un chariot attelé de bœufs : les cloches de l'abbaye sonnèrent d'elles-mêmes à l'arrivée et une voix céleste en avertit les religieux (1). Il existe sur *saint Pèlerin* les traditions les plus extraordinaires, qui montrent combien Dieu punit les persécuteurs des Saints de générations en générations. Les faits, qui se produisent encore de nos jours, corroborent ces traditions de la façon la plus éclatante. Monseigneur Crosnier, vicaire-général du diocèse de Nevers, les a consignés dans son *Hagiologie nivernaise*. Sur le territoire de Bouy, au fond d'un vallon étroit, coule une source d'eau assez abondante et très limpide qui porte le nom du Saint. C'est là, d'après la tradition, que *saint Pèlerin* fut découvert et qu'un habitant d'Entrains eut la barbarie de lui appliquer un coup

(1) *Inscriptions de la France du Ve au XVIIIe siècle* par F. GUILHERMY. Tome II, page 125. V. LEBEUF, qui n'a pas une grande tendresse pour les légendes, prétend (*Histoire d'Auxerre*, tome I, in-4°, page 6) que le corps de *saint Pèlerin* fut transféré à Saint-Denis par Dagobert Ier qui l'obtint de l'évêque d'Auxerre, Palladius.

de fouet. A l'instant, le fouet détaché de son manche prit la forme d'un *serpent* et disparut dans les fissures du rocher par lesquelles on voit sourdre la fontaine. Or, depuis l'époque du martyre de *saint Pèlerin*, il y a à Entrains une famille dont les membres portent sur leur corps le stigmate du crime de leur ancêtre, c'est-à-dire un *serpent* qui les enlace. Dans le pays, les habitants aujourd'hui même donnent le nom de celui qui est une preuve vivante de ce miracle permanent. Depuis un temps immémorial, dans un rayon de deux kilomètres, on n'a jamais vu de *serpents* à Bouy, et on est tellement persuadé que la *terre de saint Pèlerin* c'est-à-dire de Bouy est mortelle *aux serpents*, que l'on voit chaque jour, d'après le témoignage du curé de cette paroisse, des fidèles étrangers à la localité, venir de loin prendre dans un trou ménagé exprès dans la chapelle de l'église, dédiée *à saint Pèlerin*, de la terre pour préserver leurs habitations de *ces reptiles* et s'en servir au besoin contre leur *morsure*.

Plusieurs personnes dignes de foi assurent qu'elles ont employé ce moyen avec succès contre le stigmate du *serpent* que personne ne met en doute dans le pays. Il est un autre signe aussi bien constaté que le premier, c'est une masse de terre qui se remarque dans les mains des membres de certaines familles qui auraient poursuivi le Saint, en lui jetant des mottes de terre. Les personnes qui portent ces signes néfastes soit à Entrains, soit dans le voisinage, sont parfaitement connues.

Dans l'église abbatiale de Saint-Denis (1), où d'après ce que nous avons énoncé plus haut, les reliques de *saint Pèlerin* auraient été apportées miraculeusement, on trouve sur le dallage en mosaïque de la chapelle du XIIIe siècle, sous le vocable du Saint, une curieuse inscription de la même époque qui confirme l'invocation spéciale adressée à saint Pèlerin contre *le Poison des reptiles* et en signale deux autres, l'une contre le *Feu sacré* ou les maladies inflammatoires, l'autre *contre la Fureur* :

Quisquis amat Dominum, sanctumque colit [PEREGRINUM,
Gratiam habet Domini voto, meritis PEREGRINI
Quod petit implorat (sic) (2) *qui mundo corde* [*precatur*
Sanctum, sanatur morbo quocumque laboret.
Versibus his memora, PEREGRINUM *quisquis* [*honoras,*
Quod presul pridem prior Autricis fuit idem
Ad nos translatus quondam, in capsaque lo- [*catus,*
Quam super altare hoc præsens cernis rutilare.
Altisiodoricus præsul jacet hic Peregrinus,
Egregius Dominus, Christique fidelis amicus,
Multis tormentis fuit huic constantia mentis,
Martyr hic insignis dat ne noceat sacer ignis,
Sive VENENOSUM MORBUMQUE *fugat* FURIOSUM
Hunc suplex ores, hunc tu devotus honores,
Hunc animo recolas, lector, eumque colas.
Amen.

Quiconque aime le Seigneur et honore *saint Pèlerin*, a la grâce du Seigneur par le vœu et les mérites de *saint Pèlerin*.

Celui qui prie le Saint d'un cœur pur, obtient ce qu'il demande et est guéri de toute sorte de maladies.

Que ces vers vous rappellent, à vous qui honorez *Pèlerin*, qu'après avoir été le premier évêque d'Auxerre il fut transporté chez nous et placé dans la châsse que vous voyez briller sur cet autel.

Ci-gît *Pèlerin*, évêque d'Auxerre, excellent seigneur, et fidèle ami du Christ.

Au milieu de nombreux tourments son courage ne se démentit pas. Ce célèbre martyr a le pouvoir de paralyser le feu sacré et d'éloigner toute maladie *vénéneuse* et furieuse.

Suppliez-le dans vos prières, honorez-le avec confiance, ne perdez pas son souvenir, lecteur, et gardez-lui toujours le même culte.

(*Gallia Christiana. — Hagiologie nivernaise par Monseigneur* CROSNIER. — *Baron* GUILHERMY.

(1) *Inscriptions de la France* du Ve au XVIIIe siècle par le baron F. DE GUILHERMY, tome II, page 125.
(2) Ou plutôt *impetrat*.

SAINT HONORÉ (HONORATUS), HUITIÈME ÉVÊQUE D'AMIENS

VII[e] SIÈCLE.

Patron des Meuniers, Boulangers, Pâtissiers, Oublieurs, Fleuriers ou Marchands de fleurs, de Farine, des Chandeliers, Huiliers. — Invoqué pour et contre la Pluie.

La plupart des Hagiographes et principalement l'auteur de l'excellente *Hagiographie du diocèse d'Amiens,* l'Abbé Corblet, faisaient descendre saint Honoré des comtes de Ponthieu ou de quelqu'autre grande famille du pays ; toutefois l'Abbé Corblet avait, en quelque sorte, fait une réserve en publiant en postscriptum à la fin de son IV[e] volume qui a paru en 1874, la description d'une verrière donnée en 1536 à l'église de Saint-Ouen de Pont-Audemer par les boulangers de cette ville. « Le premier panneau à droite représente (1) l'intérieur d'une boulangerie,.... « du four allumé, sortent des flammes jaunâtres. Nu, sauf les reins qu'il « a ceints d'un linge blanc ainsi que sa tête, *saint Honoré* est debout « devant l'entrée du four et en retire son fourgon, qui, loin de sortir « noirci du foyer enflammé, apparaît couvert de fleurs et de feuillage »...

Cette peinture indiquait déjà suffisamment qu'*Honoré* avait exercé la profession de *Boulanger* ; mais M. Victor de Beauville (2) a publié, en 1877, un document tiré d'un manuscrit du XIV[e] siècle qui est bien autrement concluant :

Sanctus Honoratus.... qui à primevo suæ juventutis flore, pietatis operibus et arti PISTORIE, *quæ vulgo* FURNARIORUM *dicitur, se mansi pavit ac blandimenta et gloriam seculi despiciens, divino cultui jejuniis ac vigiliis, elemosinis insistens, carnem domans corpus faciebat servire spiritui : se ipsum etenim divinis affigens obsequiis, flamma caritatis placabile Deo sacrificium per elemosinarum largitionem in arte* PISTORIE *qua vivebat, proximum nutriendo et alendo, concremabat.*

Saint Honoré.... s'adonna dès les premiers jours de sa jeunesse aux œuvres pies et à la profession de *boulanger* qu'on appelait vulgairement fournier. Méprisant les séductions et les honneurs du siècle, toujours appliqué à l'exercice du culte, comme aux jeûnes, aux veilles, aux aumônes, et triomphant de sa chair, il faisait de son corps le serviteur de l'âme. Tout en s'attachant aux pratiques religieuses, il brûlait du feu de charité et offrait à Dieu un sacrifice agréable en soutenant et en nourrissant son prochain par de larges aumônes qu'il lui prodiguait dans la profession de *boulanger* dont il vivait.

Quoiqu'il en soit, partageant son temps entre l'étude et la prière, *Honoré* fit de si rapides progrès qu'il fut bientôt promu au sacerdoce par Béat, VII[e] évêque d'Amiens. Lorsque Béat mourut vers 554, il fut désigné par le peuple et le clergé pour lui succéder, et, comme par humilité il refusait d'accepter cette haute dignité, une effusion d'huile sainte descendit du ciel sur son front et le consacra miraculeusement.

Sa nourrice, occupée à faire du pain et à chauffer son four, ne voulant pas ajouter foi à cette nouvelle, s'écria qu'elle croirait plus volontiers que le fourgon ardent qu'elle tenait entre les mains prendrait racine et se changerait en arbre ; ce qui arriva effectivement quand elle l'eût

(1) M. Raymond BORDEAUX, n° 4 du *Bulletin Monumental.* (Année 1874).
(2) 3[e] partie du *Recueil de Documents inédits* concernant la Picardie, page 181. Vie de *saint Honoré,* évêque d'Amiens.

planté dans sa cour, il se couvrit de feuillage et de fleurs. C'est sur ce fait, en l'absence de document citée plus haut, que l'on appuyait l'origine du *patronage des Boulangers*.

(Le Père Cahier, timidement il est vrai, avait proposé un autre motif qui était difficilement admissible).

Le jour de Pâques, alors qu'Honoré célébrait les divins mystères au grand autel de Notre-Dame et qu'il venait de consacrer les saintes espèces, il vit sortir, d'une nuée lumineuse, une main marquée des stigmates de la Passion. C'était celle de Notre Seigneur qui, en lui administrant la sainte communion, c'est-à-dire le *pain d'Autel*, voulait faire jouir le pieux évêque de la faveur qu'il avait accordée à ses Apôtres. *Saint Honoré* mourut le 16 mai de l'an 600, après quarante-six ans d'épiscopat. Si, pendant sa vie, Dieu lui avait octroyé le privilège des miracles, il conféra la même puissance à ses reliques. Un jour de procession générale, on avait déposé quelques instants les reliques de *saint Honoré* dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. Au moment où l'on sortait la châsse pour reprendre le chemin de la cathédrale, le crucifix qui dominait le jubé inclina la tête devant le corps de *saint Honoré* et le conduisit des yeux jusqu'au seuil du temple. Ce crucifix est encore à Notre-Dame d'Amiens. Désigné jadis sous le nom de *crucifix de saint Honoré,* il n'est plus connu aujourd'hui que sous celui de *Saint Sauveur (Sanctus Salvator).*

Le culte de *saint Honoré* se répandit rapidement à Paris (1), à Corbie, à Soissons, Beauvais, Saint-Valery, Noyon, Namur, etc.

D'après ce qui a été dit plus haut, le patronage *des Boulangers* n'a pas besoin d'autre explication. Les autres professions qui ont rapport avec la fabrication du pain, *les Meuniers, les Pâtissiers, les Oublieurs, les Fleuriers, les Marchands de farine* se sont joints par extension *aux Boulangers*.

Quant *aux Chandeliers* et *aux Huiliers*, c'est probablement à cause des corps gras employés par *les Pâtissiers*, qu'ils auront choisi également *saint Honoré* pour Patron. Les Petits Bollandistes ajoutent à ces corps de métiers *les Fleuristes* qui auront évoqué le souvenir du *Fourgon couvert de fleurs et de feuillage* dont il a été question plus haut.

En l'an 1060, sous l'épiscopat de Guy, au mois d'août, *la sécheresse* était si grande qu'on désespérait des récoltes. Après une procession générale autour des murs de la ville avec la châsse de *saint Honoré, la Pluie* tomba en abondance et vint rafraîchir les champs. Au contraire, le 19 août 1663, MM. du chapitre d'Amiens, voyant qu'on ne pouvait faire la moisson à cause *des pluies* presque continuelles qui tombaient depuis le mois de mai, firent descendre la châsse de *saint Honoré* pour la porter en procession générale et le temps se remit au beau. Aussi l'invoque-t-on alternativement *pour* et *contre la Pluie.*

Saint Honoré, probablement en souvenir de son ancienne profession, est représenté en costume d'évêque tenant une pelle à four sur laquelle sont trois pains. La corporation des *Boulangers* de Paris, ayant demandé à Santeuil une hymne pour leur Patron, il improvisa cette strophe qui a

(1) D'après Arthur FORGEAIS, *Plombs historiés* 1858, page 39, la communauté des *Boulangers* qui prenait la qualité de *Marchands talminiers, maîtres Boulangers,* est une des plus anciennes qui aient été établies dans la ville et faubourgs de Paris en corps de Jurandes.

tout l'air d'une mauvaise plaisanterie, bien que les vers aient le mérite de pouvoir subir une foule de transpositions.

Saint Honoré
Dans sa chapelle
Avec sa pelle
Est honoré.

DICTONS SUR SAINT HONORÉ

A la *saint Honoré*
Les pois verts.
A la mi-mai fin de l'hiver
Saint Honoré, que de pois verts !

(*L'Abbé* CORBLET.

SAINT UBALD OU THIÉBAUT (1), ÉVÊQUE DE GUBBIO

XIIe SIÈCLE. — 1160.

Invoqué pour les Possédés du démon, contre les Névralgies, Migraines et pour les Enfants malades.

Ubald naquit à Gubbio d'une famille noble. Ayant toujours refusé de se marier, il se livra à l'étude des divines Ecritures et de la Théologie. L'évêque de Gubbio le nomma prieur du chapitre de la cathédrale, bien qu'il fût encore très jeune. Il entreprit la réforme des chanoines qui, grâce à son zèle et à sa patience, parvinrent à se soumettre à la stricte observance des règles des chanoines réguliers. L'évêque de Pérouse étant mort, *Ubald* fut élu pour son successeur ; mais il s'enfuit à Rome et obtint du Pape de ne pas être appelé à l'épiscopat. Néanmoins l'année suivante, l'évêché de Gubbio étant devenu vacant de la même manière, le Pape força *Ubald* à accepter ce siège qu'il honora par ses austérités, sa modestie, sa patience et par l'exemple de toutes les vertus. Deux ans avant sa mort, il fut affligé par les infirmités les plus douloureuses et s'endormit dans le Seigneur le jour de la Pentecôte, 16 mai 1160.

En 1196, son corps fut transporté sur une montagne appelée depuis *Mont Saint-Ubald*, où l'on a bâti une église de son nom et établi des chanoines réguliers. Dans ce sanctuaire situé à Gubbio même, saint Ubald est invoqué contre *les Migraines* et *les Névralgies*. A cet effet, on distribue aux fidèles des calottes en soie qui ont d'abord été déposées sur le chef du Saint et que les malades portent sur leurs têtes.

Il est également invoqué *contre les Maladies des Enfants*. Dans les églises desservies par des chanoines réguliers, surtout en Italie, il existe souvent un autel dédié au Saint, sur lequelle on apporte les *petits Enfants* pour leur faire imposer la calotte de *saint Ubald*.

Le pouvoir de *saint Ubald contre les Démons* n'a jamais été contesté. Les Bollandistes en citent plusieurs exemples. Nous n'en rapporterons qu'un seul. Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, un grand concours de peuple était aggloméré dans l'église de *saint Ubald* ; quand, tout à coup, une démoniaque y fit irruption en vociférant. Les fidèles à genoux élevaient leurs prières vers Dieu, lui demandant à haute voix de la délivrer ; mais les clameurs du démon couvraient toutes les autres voix.

Quelques jeunes gens, ayant saisi la démoniaque, l'entraînèrent avec beaucoup de peine vers le tombeau de *saint Ubald*, et, là après avoir vomi, elle fut entièrement rendue à la santé. Dans le Bréviaire romain, on trouve l'Oraison et un fragment de la VIe leçon de l'office du Saint qui confirment encore cette invocation :

ORATIO

Auxilium tuum nobis, Domine, quæsumus, placatus impende: et intercessione beati UBALDI *confessoris tui atque pontificis, contra omnes* DIABOLI NEQUITIAS *dexteram super nos tuæ propitiationis extende. Per Dominum etc.*

In II. nocturno

Lectio VI.

.... *Ejus virtus præcipuè in effugandis* SPIRITIBUS IMMUNDIS *elucet.*

ORAISON

Seigneur, dans votre clémence, accordez-nous, nous vous en prions, votre secours ; et par l'intercession du bienheureux *Ubald*, votre confesseur et pontife, étendez sur nous votre main tutélaire pour nous défendre des *embûches du démon*. Par etc.

Au II° nocturne

Leçon VI.

.... Son pouvoir éclata surtout contre les *Esprits immondes* qu'il met en fuite.

Papebrock donne une oraison qui confirme le pouvoir d'*Ubald sur les Démons*:

Deus, qui eximiam B. Ubaldi mansuetudinem, singulari CONTRA DŒMONES *potentia glorificas, da ut virtutem tibi tam acceptam imitantes liberemur ab hostibus mentis et corporis.*

Ora pro possessis a dœmone.

Dieu, qui glorifiez par un pouvoir spécial contre *les Démons* l'éminente douceur du bienheureux *Ubald*, faites qu'en imitant une vertu qui vous est si agréable nous soyons délivrés des ennemis de l'âme et du corps.

Priez pour les *possédés du démon.*

Les Bollandistes (VIIe v. de Mai appendice, page 782) donnent la bénédiction du pain dont voici l'oremus :

OREMUS.

Adhuc succurre, bone Deus, dic verbum et benedic † et sanctifica hunc panem et creaturas tuas, ut ex hoc pane comedentes a morsibus DŒMONUM *sanentur et liberentur, quos araneus infernalis momordit.*

PRIONS

Secourez-nous encore, Dieu bon, dites une parole et sanctifiez ce pain et vos créatures, afin que ceux qui en mangeront et qui ont été mordus par l'*Araignée infernale* soient guéris et délivrés de la morsure *des Démons.*

Parmi les diverses bénédictions publiées par Bernard Sannig (1), religieux de l'ordre des frères mineurs de Saint-François à Prague en Bohême, *saint Ubald* uni à *saint Antoine de Padoue* sont toujours opposés à l'influence diabolique :

Page 59. N° XXX.

Benedictio rosarum, rutæ, absinthii etc. et quarumcumque herbarum.

OREMUS

Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, pone dexteram tuam plenam larga benedictione super has herbas NN. et reple eas cunctis benedictionibus, prout ego N., sacerdos tuus, in tuo sancto nomine, tetragrammaton et servi tui UBALDI *et Antonii de Padua, eas exorciso † benedico † sanctifico †, ut ubicumque collocatæ fuerint, sive in domibus, sive in tectis, vel in cubiculis, vel super se habuerit obsessus, vel odoraverit ; vel si qui fuerit ex his fumigatus, vel in balneo lotus, vel in quibuscumque locis fuerint, per omnipotentiam tuam et passionem Filii tui et Domini nostri Jesu Christi, elongetur ab eis omne malum, omne periculum, omnes virtutes et* OPERA SATHANÆ.

N° XXX.

Bénédiction des roses, de la rue, de l'absinthe... et de toute autre herbe.

PRIONS

Dieu saint, Père tout puissant et éternel, étendez votre droite pleine d'abondantes bénédictions sur ces herbes NN. et répandez-les sur elles, comme moi N. votre prêtre, en votre très saint nom et en celui de vos serviteurs *Ubald et Antoine de Padoue*, je les exorcise † je les bénis † je les sanctifie †, afin que partout où on les placera soit dans les demeures, soit sur les toits, soit dans les appartements, soit que le *possédé* les porte sur lui ou les sente, ou en fasse une fumigation ou les emploie au bain, ou n'importe où, vous daigniez par votre toute puissance et par la passion de votre fils et de Jésus-Christ Notre Seigneur, éloigner d'eux tout mal, tout péril, toutes les attaques et les artifices *de Satan.*

(1) Bernardi SANNIG, Collectio benedictionum, Bassani 1783.

Pages, 72, 80 et 81. N° XXXV.

Benedictio possessionum et vinearum, agrorum, necnon et segetum quarumcumque.

OREMUS

Benedic, Domine, terram istam : ut det fructum bonum et sanctum in tempore suo : nam ego in nomine tuo et sancti UBALDI, *ac sancti Antonii Paduani eam Benedico et sanctifico, ut* NULLUS SPIRITUS *possit eam turbare. In nomine Patris, etc.*

Bénédiction des domaines, vignes, champs et autres terres cultivées.

PRIONS

Bénissez, Seigneur, cette terre : afin qu'elle produise en son temps un fruit bon et salutaire : à cette fin, moi, en votre nom et au nom de *saint Ubald* et de *saint Antoine de Padoue* je la bénis et la sanctifie afin qu'elle soit à l'abri de toute influence des *mauvais Esprits*.

L'oraison suivante de la même bénédiction se termine ainsi, après avoir encore invoqué *les deux* mêmes Saints :

Rogo te.... ne possit ullus DŒMON *super hæc omnia. In nomine Patris, etc.*

Je vous prie... faites qu'aucun *démon* ne puisse exercer son pouvoir sur toutes ces choses. Au nom du Père, etc.

N° XLIII, page 93, dans celle-ci *saint Blaise* est ajouté à *saint Ubald* et à *saint Antoine* :

Benedictio fructuum quorumcumque.

Domine Jesu-Christe, Deus de Deo, qui famulum tuum B. Blasium martyrio consecrasti et B. UBALDUM *et Antonium Paduanum in gloria tua collocasti, benedic sicut et ego benedico et sanctifica hos fructus et ad profectum præsentis familiæ, atque omnium fidelium præsentium et absentium pervenire concede ; ut in quocumque loco deportati fuerint, salvi, maxime* A DOLORE GUTTURIS *et aliorum dolorum efficiantur et omnes iniquitates sive illusiones* DŒMONUM, *ab eorum habitaculis abscedant.*

Bénédiction de toute espèce de fruits.

Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, qui avez couronné par le martyre votre serviteur le *B. Blaise* et avez admis au sein de votre gloire les BB. *Ubald* et *Antoine de Padoue*, bénissez et sanctifiez comme je le fais moi-même ces fruits et faites qu'ils contribuent au profit de la famille ici présente et de tous les fidèles présents et absents, afin que partout où ils seront portés, ils préservent ces fidèles *des maux de gorge* et des autres maux et écartent de leurs maisons tous les maléfices et illusions du démon.

N° L., page 99.

Benedictio olei, vel laridi vel aliarum unctionum.

Dignare, Domine hoc oleum benedicere et sanctificare...

In nomine S. UBALDI *et S. Antonii Paduani benedico et sanctifico olei hujus liquorem ad* OBSESSOS *liberandos et quicumque ea utitur à cunctis insidiis* INIMICI *liberetur.*

Bénédiction de l'*huile* ou du *lard* ou de tout autre ingrédient.

Daignez, Seigneur, bénir et sanctifier cette huile....

Au nom de *saint Ubald* et *saint Antoine de Padoue* je bénis et sanctifie la liqueur de cette huile pour délivrer *les obsédés...* et afin que quiconque s'en servira soit affranchi de toutes les embûches de *l'ennemi*.

N° LIV., page 101.

Benedictio cujuscumque rei tam comestibilis quam non.

OREMUS

Benedic, Domine, creaturam istam N.... præsta per invocationem tui sancti Nominis et S. UBALDI *servi tui ac S. Antonii de Padua, ut quisquis usus fuerit, benedictionem recipiat et salutem, atque contra omnes morbos et universas insidias diaboli et inimicorum tutamen sit.*

Bénédiction de toute espèce de choses comestibles ou non.

PRIONS

Bénissez, Seigneur, ce produit... faites que par l'invocation de votre saint Nom et de celui de *saint Ubald* votre serviteur et de *saint Antoine* de Padoue, quiconque en aura fait usage, reçoive salut et bénédiction et soit préservé de toute maladie et de toutes embûches *du diable* et des ennnemis.

N° LVI., page 102.

Benedictio ignis.

Benedico et exorciso atque conjuro te, ô creatura ignis, per eum qui fecit orbem tremere, et omnia potest : ut adversus INFERNALES

Bénédiction du feu.

Je te bénis, je t'exorcise, je te conjure, ô créature du *feu*, par celui qui fait trembler l'Univers et qui a tout pouvoir, afin que tu

PRŒDONES *sis mihi adjutorium ; eosque in nomine Jesu, et* S. UBALDI *ac S. Antonii de Padua affligas, excrucies et exuras igne gehennæ sulphureæ.*

me viennes en aide contre les *puissances infernales* ; et qu'au nom de Jésus, de *saint Ubald* et de saint Antoine de Padoue, tu les châties, tu les tourmentes et les brûles dans la Gehenne sulfureuse.

N° LXXI., page 117.

Benedictio medicinæ vel brodei, etc., pro vexatis à spiritibus immundis.

Quæsumus clementiam tuam, ô æterne Deus, ut hanc medicinam ad expellandas omnes ægritudines et VIRTUTES DIABOLICAS *et infestationes maleficiales, immo et ipsos* DŒMONES *e corporibus humanis, quam in nomine sancto tuo, et divi* UBALDI *ac S. Antonii de Padua benedico et sanctifico, sic tu, omnipotens et clementissime Deus, benedicere et sanctificare digneris.*

Bénédiction de remède, breuvage, etc., à l'usage des *Possédés*.

Nous implorons votre clémence, Dieu éternel, de même que je bénis et sanctifie en votre saint nom et au nom de *saint Ubald* et de saint Antoine de Padoue ce remède destiné à repousser toutes les maladies, *les puissances diaboliques*, les infestations malignes et bien plus à chasser *les démons* eux-mêmes des corps des hommes, de même, Dieu tout puissant et très clément, vous daignerez le bénir et le sanctifier.

N° LXXIII., page 119.

Benedictio incensi, aut storacis et aliorum odoriferarum.

Exorciso te creaturam incensi per Deum vivum per Deum verum, per Deum sanctum et per S. UBALDUM *et S. Antonium de Padua flagellum inferni et per omnia nomina Dei et per nomen beatissimæ Virginis et* S. UBALDI *ac S. Antonii Paduani, te conjuro et exorciso, ô creatura incensi, ut sis in defensionem nostram et sis perpetua pœna omnibus* MALIGNIS SPIRITIBUS INFERNALIBUS.

Bénédiction de l'*encens*, résine et autres matières odoriférantes.

Je t'exorcise créature de l'encens par le Dieu vivant, par le Dieu vrai, par le Dieu saint et par *saint Ubald* et par *saint Antoine de Padoue*, fléau de l'enfer.... et par tous les noms de Dieu et celui de la bienheureuse Vierge ainsi que par ceux de *saint Ubald* et *saint Antoine* de Padoue, je te conjure et t'exorcise, ô créature de l'encens... afin que tu sois notre défense... et que tu sois l'éternel châtiment de tous *les méchants esprits de l'enfer*.

Quelques heures avant de mourir, *Ubald* appela son serviteur et lui dit : « Quand je serai mort, tu prendras cet annneau (il indiquait l'anneau que portait son pouce droit), tu partiras au nom de Dieu, le Seigneur sera ton guide. » Après sa mort, le serviteur s'empressa d'exécuter ce que son maître lui avait ordonné.

Seulement avec l'anneau s'était détachée la première phalange du pouce. Il enferma respectueusement l'anneau et la phalange dans la pomme de son bourdon et se mit en route. Après avoir traversé péniblement l'Italie, la Suisse et une partie de l'Alsace, il arriva à l'entrée de la vallée de Saint-Amarin dans une magnifique forêt de sapins. Fatigué, il déposa son bourdon contre un de ces arbres, s'étendit sur la mousse et s'endormit. Le matin, quand il se réveilla, il voulut reprendre son bourdon pour continuer sa route ; mais il essaya vainement de détacher la pomme qui, pour ainsi dire, faisait corps avec l'arbre. Il appela des bucherons du voisinage qui ne furent pas plus heureux que lui. Le soir, un seigneur des environs, pendant qu'il prenait le frais sur la terrasse de son château, aperçut trois flammes au-dessus de la forêt, et le lendemain il se dirigea avec toutes les personnes de sa maison vers le lieu de cette apparition. Là, il trouva au pied d'un arbre notre pauvre serviteur qui se lamentait entouré des bucherons. On le mit au fait de ce qui s'était passé, et il essaya lui-même, avec ses bras robustes, de détacher le bourdon ; mais il ne fut pas plus heureux que les autres ne l'avaient été. Tout à coup, par une inspiration d'en haut, il tomba à

genoux, et, après avoir prié et promis d'élever dans le lieu même une chapelle, si tel était le désir de *saint Ubald*, il se releva ; cette fois sa main put détacher sans peine le bourdon. La chapelle votive, remplacée plus tard par la magnifique église qu'on y voit aujourd'hui, fut l'origine de cette charmante ville de Thann, située sur la Thur dans une vallée qui se lie à celle de Saint-Amarin.

En 1861 Thann, qui possède encore l'insigne relique de *saint Ubald*, a célébré le septième centenaire de son invention.

(*Hagiologium italicum.* — *Bollandistes.* — *L'Abbé* Winterer. — (Journal le *Monde*, 1861 août).

SAINT FORT, PREMIER ÉVÊQUE DE BORDEAUX

Invoqué pour fortifier les Enfants.

On ne possède aucun document sur *saint Fort*. Aussi lui a-t-on contesté jusqu'à son nom. D'après la tradition, ce saint martyr, aussi populaire chez les Latins que chez les Grecs et très populaire dans plusieurs paroisses du diocèse de Bordeaux, aurait été décapité avec *deux enfants*, après avoir été tourmenté cruellement. Il est presque toujours représenté attaché à un chevalet ou tenant un peigne de fer. On pense qu'il fut institué évêque par saint Martial et qu'il fut le premier évêque de Bordeaux. Quel qu'ait été son nom primitif, il aurait conservé dans la suite le nom de *Fort*, c'est-à-dire martyr premier, le martyr par excellence de la contrée. La crypte de *saint Seurin*, à Bordeaux, garde son tombeau, l'église supérieure sa châsse ; le tombeau et la châsse se partagent son corps. A ce corps vénérable, tient l'Authentique sur parchemin du cardinal de Sourdis, Authentique qui a été confirmée par ses successeurs, à Bordeaux. Sa mémoire se renouvelle tous les ans par des offices publics le 16 mai.

Autrefois les fonctionnaires publics juraient sur les reliques de *saint Fort* que « bien et loyalement ils se porteraient en leur office et exercice d'icelui. » Montesquieu a vu plusieurs fois pratiquer cette cérémonie, et Montaigne, en sa qualité de maire de Bordeaux, a prêté serment sur le bras de *saint Fort*, et ni l'un ni l'autre n'ont jamais protesté. Un grand nombre d'églises est dédié à *saint Fort* dans le Bordelais, le Poitou, la Saintonge et jusque dans le Quercy et l'Anjou. D'autres ont une chapelle ou un autel. Dans quelques-unes, on solennise sa fête ; dans beaucoup d'entre elles, le 16 mai est marqué par un *concours d'Enfants* que l'on apporte à la messe et aux évangiles. La célébrité de ce nom et de ce personnage se retrouve jusque dans les foires (1) nombreuses, dites de *saint Fort*, qui se tiennent non seulement à Bordeaux, mais dans une foule de lieux éloignés les uns des autres.

Le nom de *saint Fort* ne saurait donc être un mythe, comme quelques-uns l'ont prétendu. Maintenant en revenant à l'origine de l'invocation

(1) Il ne faut pas oublier que les anciennes foires ont toutes une origine ecclésiastique. En effet, le mot *Foire* ne vient pas de *Forum*, marché ; mais bien de *Feria*, fête, conservé plus intégralement dans le vieux français *Feyre*. Les marchands étaient attirés à *ces fêtes* par l'espérance d'un débit facile, et les fêtes de l'Eglise devenaient bientôt les fêtes du commerce. (Note de l'Abbé Cirot de la Ville).

qui lui est adressée pour *fortifier les Enfants*, nous pourrions l'attribuer de prime abord, à la signification de son nom même, en admettant que la confiance des populations rurales se soit appuyée sur un de ces calembourgs, qui bien souvent ont été le motif unique de certaines invocations adressées aux Saints ; mais il pourrait se faire également que *saint Fort* ayant été martyrisé *avec deux enfants*, comme le dit la tradition, ait eu à oublier ses propres tortures pour réconforter par sa parole *ces pauvres petits êtres* au milieu des supplices qu'on leur faisait endurer. Dans ce cas l'évocation de ce souvenir justifierait parfaitement le patronage qui lui est réclamé *pour fortifier les Enfants.*

(*Les Petits Bollandistes. — Les origines chrétiennes de Bordeaux* par M. l'*Abbé* Cirot de la Ville).

SAINT GEINS OU GENS (GENTIUS) [1], SOLITAIRE AU BAUSSET

(DIOCÈSE D'AVIGNON)

XIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre, la Colique, la Sécheresse.

Connu seulement dans le département de Vaucluse et dans quelques paroisses de Provence limitrophes, ce Saint est le plus populaire et le plus en crédit auprès des paysans et des agriculteurs. Chaque année, à trois époques appelées les *Pardons* de saint Gens, le 16 mai, la seconde fête de Pentecôte et le 30 août, on voit accourir des paysans de tout sexe et de tout âge, qui font retentir les échos d'un très ancien cantique en langue provençale. qui n'est autre que la vie de saint Gens.

En l'ounour de san Gen	En l'honneur de *saint Gens*
Cantei toutei ensen	Ils chantent tous ensemble
Aqueou pious cantico	Ce pieux cantique
Che counnten sen façouns	Qui conte sans façon
L'istoire magnifico	L'histoire magnifique
De sei santeis actiouns.	De ses saintes actions.

D'après ce cantique, *saint Gens* serait né à Monteux au commencement du XIIe siècle. Son père s'appelait Bournareau et sa mère Raimberte. A quinze ans, il se retira dans la solitude du Bausset et se livra à l'agriculture. Un jour, un loup ayant dévoré une des vaches avec lesquelles il labourait, il contraignit la bête féroce à s'atteler à la charrue avec l'autre vache. Comme ses parents venaient le visiter de temps en temps et qu'il n'avait rien à leur offrir dans ce désert, il enfonça deux doigts dans le rocher de son ermitage, et l'on vit jaillir une source d'eau et une de vin des deux trous qu'il avait faits avec ses mains. Depuis longtemps le vin a cessé de couler, mais l'eau miraculeuse n'a pas tari :

Per vous, paourei FEBROUS	Pour vous, pauvres *Fiévreux*
Sort d'un roucas afrous	Sort d'un rocher affreux
Uno aigo merveyouso ;	Une eau merveilleuse ;
Buvé n'en, amé fé	Buvez-en, âmes fidèles,
Dei febré contagiouso	Des *Fièvres* contagieuses
Prountamen gariré.	Promptement guérirez.

A Monteux, sa patrie désolée *par la sécheresse*, on contraignit sa mère

1 Gens, Gence, Gein, Geins.

à aller le chercher. A son arrivée les cloches sonnèrent spontanément, et une pluie abondante tomba sur la campagne aride. Aussi est-il invoqué *contre la Sécheresse*, *comme* l'indique cette strophe du même cantique :

Quan lou ciel irrita	Quand le ciel irrité
D'aigo vou plu manda	Ne vous envoie plus d'eau,
Per flèchi sa coulerou	Pour fléchir sa colère
Recouren à san GEN	Recourons à *saint Gens*,
Et Diou à sa prierou	Et Dieu à sa prière
ARROSO *nostei ben.*	*Arrose* notre bien.

L'*Univers* du mercredi 9 avril 1884 cite un exemple de la protection spéciale de saint Gens *contre la Sécheresse* :

« Les prières qui se faisaient de tous les côtés dans les plaines de la basse Durance ont été exaucées jeudi. De 11 heures du matin à 6 heures du soir, il n'a cessé d'y pleuvoir, et, à certains moments, d'une façon torrentielle. Le temps s'est remis au beau ; mais les nuages, qui parfois viennent intercepter l'éclat du soleil, font espérer que la pluie recommencera.

« On remarque que la paroisse de Velleron, l'une de celles du diocèse d'Avignon qui sont le plus en proie aux ravages de la libre-pensée, a pris part, comme une foule d'autres, au mouvement religieux qui a poussé les populations de la contrée à recourir au ciel pour la cessation de la sécheresse ; elle a fait jeudi matin son pèlerinage au tombeau de saint Gens dans les solitudes du Bausset-sur-Pernes. »

A l'âge de vingt-deux ans, sentant sa fin approcher, Gens creusa sa tombe dans la solitude du Bausset, s'y coucha et la ferma lui-même avec une grosse pierre qu'il avait préparée pour cette fin. Tous ceux qui, atteints *de Coliques ou de Fièvres*, se couchent avec foi sur cette tombe, sont subitement guéris. La procession que la paroisse de Monteux fait, chaque année, le 16 mai, vers le tombeau de saint Gens, doit retourner en courant en mémoire du retour accéléré du Saint, lorsque sa mère le ramena dans son village où il était impatiemment attendu. En 1670, une Confrérie fut érigée en l'honneur de *saint Gens*, et le Pape Clément X accorda des indulgences perpétuelles aux confrères, aux sœurs et aux bienfaiteurs de cette Confrérie.

D'après l'*Univers* du 12 septembre 1880, la veuve Colombon, qui habite rue Lima à Avignon, avait depuis deux ans perdu, à la suite d'une cruelle maladie, l'usage de ses jambes, de sa langue et de sa raison. Un de ses voisins, lui ayant apporté une bouteille de l'eau de la fontaine du bienheureux reclus, lui en fit boire trois gorgées successives, et elle fut délivrée successivement de ses trois infirmités.

(*Extrait de la Notice de l'Abbé* ANDRÉ, *insérée dans le* Ier *volume* 1853, *page* 558 *du Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des Arts de la France*).

SAINT ADAM, ABBÉ A FERMO (MARCHE D'ANCONE)

COMMENCEMENT DU XIIIe SIÈCLE. — VERS 1209.

Invoqué contre l'Epilepsie.

Dans le monastère de Saint-Savin, près de la ville de Fermo, *Adam* avait embrassé la vie religieuse, et à cause de ses éminentes vertus, il

fut élevé à la dignité d'Abbé du même couvent. Après sa mort, son corps reposa pendant quelque temps dans une église sous son vocable. Plus tard, il fut transporté dans la Cathédrale où des miracles s'opérèrent à son tombeau en grand nombre. Il était invoqué surtout contre l'*Epilepsie.* Les personnes pieuses avaient l'habitude de jeter dans son tombeau un grand nombre de pièces de monnaies, pour se préserver de cette horrible maladie contre laquelle elles acquéraient une *vertu spéciale*, assurait-on. Ces pièces étaient recueillies pour en faire de bonnes œuvres ou entretenir l'église.

(*Bollandistes.* — (Appendix, VII[e] volume, Mai, page 778). — *Hagiologium italicum*).

DIX-SEPT MAI

SAINTE FRAMECHILDE OU FRAMEUSE

VII[e] SIÈCLE. — 685.

Invoquée contre les Maux de tête.



On ne sait rien de *Framechilde*, sinon qu'elle fut la mère de sainte Austreberte. Elle était issue d'une famille puissante du pays des Allemands et épousa Badefroi, noble seigneur de la cour du roi Dagobert II. Elle mourut vers l'an 685 : on l'enterra dans l'église de Marconne qu'elle avait fait bâtir elle-même. Dans le diocèse d'Amiens, d'où dépendait autrefois Marconne qui fait actuellement partie du diocèse d'Arras, on invoquait spécialement *sainte Framechilde contre les Maux de Tête.*

(*Petits Bollandistes*).

SAINT PASCAL BAYLON, FRANCISCAIN

XVI[e] SIÈCLE. — 1540-1592.

Patron des Bergers et des Cuisiniers.

Pascal Baylon naquit en 1540 à Terre-Hermosa dans l'Aragon. Comme il vint au monde le jour de Pâques, on lui donna le nom de *Pascal.* Ses parents, cultivateurs, ne purent lui apprendre autre chose que la vertu et les éléments de la religion. Tout jeune encore, il fut obligé de se louer en qualité de *Berger.* Désireux de s'instruire, il demandait à tous ceux qu'il rencontrait de lui apprendre à lire et à écrire ; on dit que les Anges furent de ce nombre. A l'âge de vingt ans, Dieu lui inspira d'embrasser l'état religieux. Il vint dans le royaume de Valence où il y avait un couvent de Franciscains déchaussés. Avant de se renfermer dans le cloître, il se mit au service des fermiers du voisinage et garda leurs troupeaux. Sa conduite était tellement exemplaire qu'on l'appelait dans toute la contrée *le saint Berger.* Enfin, il entra au couvent des Franciscains en 1564 et fit ses vœux solennels le jour de la purification de la Sainte Vierge en 1565.

Comme il était très doux et très affable, on le chargea de la porte et du réfectoire. C'est probablement à cause de ces fonctions que les *Cuisi-*

niers l'ont également pris pour Patron ; une confrérie des *Cuochi* (cuisiniers) est établie, à Florence, sous l'invocation de *Pascal Baylon* dans l'église de Sainte-Marguerite. Quelques femmes vinrent un jour demander le supérieur dans l'intention de se confesser. Celui-ci ordonna à *Pascal* de leur dire qu'il n'était pas chez lui. — « Je leur dirai, répliqua *Pascal*, que vous ne pouvez pas venir étant occupé. » — « Non, reprit le supérieur, vous direz que je ne suis pas à la maison. » — Pardon, répartit alors *Pascal* qui, d'ailleurs, était extrêmement timide et soumis ; « je ne puis pas dire cela, car ce serait un mensonge et par conséquent un péché. » Une autre fois, comme le supérieur lui disait de mieux gérer les intérêts de la communauté et de ne pas faire l'aumône à tous ceux qui se présentaient. — « Mais » répondit naïvement Pascal, « s'il se présente douze pauvres, et que je ne donne qu'à dix, il est à craindre que précisément parmi les deux que je renvoie, il ne se trouve Jésus-Christ.

Pascal, pour faire comprendre la différence qui existe entre la vraie et la fausse piété, appelait naïvement les scrupules *les Puces de la conscience*, en faisant remarquer que l'important, pour les âmes dévotes, était d'avoir une confiance sans bornes en Dieu et un véritable amour. Aussi, en recevant la sainte communion, il n'exprimait pas sa ferveur par des gestes, des soupirs et des contorsions, comme font certaines gens ; mais il y allait simplement, paisiblement, comme un ami qui va voir et embrasser un ami.

Des mendiants, à cette époque, sillonnaient toute la France et faisaient partout la chasse aux moines et aux ordres religieux. Or, le provincial de Valence, ayant des communications importantes à faire au général de l'ordre qui était à Paris, et personne ne voulant entreprendre ce voyage si dangereux, ne vit que le frère *Pascal* auquel on pût proposer de porter ses dépêches à Paris. Notre Saint partit joyeux ne désirant rien tant que d'être martyr de son obéissance. Il courut les plus grands dangers, reçut même une blessure à l'épaule dont il demeura estropié le reste de sa vie. Néanmoins, il fut assez heureux pour rapporter la réponse qu'attendait le provincial.

Après avoir fait éclater sa piété par la vie la plus exemplaire, par des miracles sans nombre et aussi par le don de prévoir les choses à venir, *Pascal* rendit son âme à Dieu le dimanche de la Pentecôte en 1592. Il fut canonisé par une bulle d'Alexandre VIII à la date du 1er novembre 1680.

(Les Petits Bollandistes).

SAINTE RESTITUTE (RESTITUTA), VIERGE ET MARTYRE

Invoquée contre la Peur.

Restitute était née en Afrique et vivait sous l'empereur Valérien. Comme elle était chrétienne, elle comparut devant le tribunal du juge Procule qui, voyant que les tortures n'ébranlaient pas son courage invincible, ordonna qu'on la mît dans une nacelle garnie de poix, de soufre et d'autres matières combustibles, et qu'on la brûlât toute vive au milieu des eaux ; mais les flammes rejaillirent contre les bourreaux et les dévorèrent tous. Quant à la Sainte, elle rendit paisiblement son âme à Dieu en faisant sa prière. La nacelle aborda à Ischia, près de Naples, où les chrétiens reçurent, avec dévotion, sa précieuse relique.

L'empereur Constantin y fit bâtir depuis une magnifique église en son honneur. D'après l'Abbé Deladreue, curé de Saint-Paul, diocèse de Beauvais, un pèlerinage a lieu chaque année à Bucamps, Château-Rouge, Dargies, la Chaussée-du-Bois-d'Ecu (Oise), pour implorer *sainte Restitute contre la Peur.*

(*Bollandistes. — Le Père* GIRY).

SAINT TORPÈS OU TORPEZ, MARTYR A PISE

Ier SIÈCLE.

Invoqué pour faire recouvrer le lait des Nourrices.

Torpès, noble romain, était officier de Néron et avait été converti par saint Paul. Néron ayant élevé, à Pise, un temple à Diane, *Torpès* osa lui faire des remontrances, et l'Empereur le livra à Sattelicus, un de ses lieutenants, en lui enjoignant de le faire mourir s'il refusait de sacrifier aux dieux. Il fut d'abord jeté en prison, et on l'y laissa trois jours sans nourriture. Puis, il fut attaché à une colonne, et, pendant qu'il était violemment fustigé, la colonne s'écroula et écrasa Sattelicus avec plusieurs spectateurs.

Sylvin, le fils de Sattelicus, ordonna que Torpès fût livré aux bêtes : le lion auquel on l'exposa vint mourir à ses pieds, et le léopard qu'on lâcha sur lui vint le caresser. Ebranlé par ce spectacle, un des conseillers de Néron se convertit et subit plus tard le martyre. Sylvin exaspéré fit alors conduire *Torpès* hors des portes de Pise et on lui trancha la tête. Son corps, ayant été jeté dans une mauvaise barque, vint échouer dans le golfe qui prit depuis le nom de *Saint-Tropez* et fut recueilli par les chrétiens de la contrée. D'après les Bollandistes, les Pisans ont toujours conservé pour le Saint une grande vénération.

Nam in monte, ubi decollatus est, scaturiens aqua, suavis et candida, multorum creditur miraculorum esse effectrix ; atque imprimis puerperis mulieribus benifica, LAC AMISSUM RESTITUERE.	Car sur la montagne où il fut décapité coule une eau agréable et blanche, qui passe pour opérer un grand nombre de miracles et qui, surtout bienfaisante pour *les accouchées,* leur rend *le lait qu'elles ont perdu.*

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum. — Petits Bollandistes*).

DIX-HUIT MAI

SAINT THÉODOTE, CABARETIER ET MARTYR

IVe SIÈCLE. — 303.

Patron des Cabaretiers.



THÉODOTE avait choisi la profession de *cabaretier.* non pas pour amasser de l'argent, mais, dans son zèle industrieux, il cherchait à faire de *son cabaret* un asile sûr, ouvert à tous ceux que menaçait la persécution. C'est là qu'il combinait, avec de pieux chrétiens, les moyens de dérober à leurs persécuteurs les corps des martyrs, pour leur donner

la sépulture. Quand on était découvert, on était condamné à la mort et à la mort la plus cruelle. Qui eut jamais soupçonné qu'*un cabaret* servît de refuge à une piété aussi magnanime? Sept vierges avaient été noyées dans les eaux d'un étang, et l'ordre était donné d'y laisser leurs cadavres. *Théodole* les enleva et leur donna la sépulture. On arrêta un grand nombre de chrétiens soupçonnés de cet enlèvement; mais lui, pour leur éviter des supplices, se livra lui-même au gouverneur, qui lui fit l'offre des plus hautes dignités, s'il voulait sacrifier aux dieux. Rien ne pouvant lui faire abandonner sa foi, il fut flagellé et soumis à toute espèce de tortures; comme il se moquait de ceux qui le frappaient, leur reprochant leur mollesse et leur inertie, et traitant le gouverneur lui-même de vil esclave, celui-ci, furieux, lui fit trancher la tête.

(D'après les *Acta sincera martyrum*. — Dom RUINART.)

SAINT FÉLIX, ÉVÊQUE DE SPELLO ET MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 290.

Invoqué dans les Maladies des enfants.

Félix était évêque de Spello, sous les empereurs Dioclétien et Maximilien. Pendant qu'il remplissait ses fonctions épiscopales dans cette villes, et qu'il opérait beaucoup de conversions par sa prédication, il fut arrêté par le gouverneur, qui espérait lui faire renier le Christ. Les tourments les plus cruels ne purent ébranler Félix qui les supporta tous avec la patience la plus admirable. De guerre lasse, on lui trancha la tête. Son corps fut d'abord déposé dans un tombeau, sous l'autel de son église, située hors des murs de Spello, et, plus tard, quand sa translation eut été opérée au territoire de Janus, non loin de Spolette, un grand nombre de miracles y éclatèrent et rendirent son tombeau célèbre, bien qu'il fût dépourvu des reliques du Saint. D'après les Bollandistes, les habitants des villes et forteresses circonvoisines y venaient en foule, surtout pour invoquer *saint Félix dans les maladies de leurs enfants*, *in infantium præsertim ægrotationibus*.

(FERRARIUS. — *Bollandistes*.)

DIX-NEUF MAI

SAINT DUNSTAN, ARCHEVÊQUE DE CANTORBERRY

Xe SIÈCLE. — 988.

Patron des Forgerons, Orfèvres, Serruriers et Musiciens.



UNSTAN, issu d'une des premières familles d'Angleterre, fut doué, dès son enfance, de tant de grâces du ciel et de vertus si éclatantes, qu'étant encore jeune, on l'engagea à entrer dans l'état ecclésiastique, « afin d'éviter l'oisiveté, qui est la racine de tous les maux, dit Ribadaneira; il apprit à écrire et à peindre parfaitement, *à graver* et *à travailler en or et en argent*, comme *un excellent orfèvre*. » Il jouait fort

bien également de *tous les instruments de musique*. Ces talents de *Dunstan* expliquent naturellement les divers patronages qui lui sont attribués. Les *forgerons* et les *serruriers*, qui forgent le fer, se sont mis à la suite des *orfèvres*, qui forgent des métaux plus précieux. Sur la recommandation de son oncle Athelme, archevêque de Cantorberry, il fut appelé à la cour d'Angleterre, et obligé de s'y rendre ; mais l'envie ne tarda pas à l'en chasser. Un jour qu'il avait accroché sa harpe à la muraille, elle fit entendre le chant de cette Antienne des Saints Martyrs : *Gaudent in cœlis animæ sanctorum* (1). L'assistance en fut fort surprise, et comme on l'accusait de magie devant le roi, il prit le parti de s'éloigner, et il embrassa la vie monastique. Elphège, évêque de Manchester, son parent, lui conféra les ordres sacrés, et l'éleva au sacerdoce. Un jour qu'il fabriquait dans sa cellule quelques pièces d'orfèvrerie, le diable se présenta à lui sous la figure d'une femme, qui lui faisait des commandes d'objets précieux. Le Saint comprit à qui il avait affaire, et, prenant des tenailles ardentes qui étaient sur sa forge, il saisit cette soi-disant femme par le nez et la fit crier, avant de lui rendre sa liberté. Le diable disparut et ne fut plus tenté d'y revenir. Toute la vie de *Dunstan* se passa alternativement soit à la cour des différents rois qui se succédèrent, soit en exil, où l'envie des courtisans finissait par le reléguer. Edgard, *le dernier*, appréciant le mérite et les grandeurs du Saint, voulut absolument le faire élire archevêque de Cantorberry et primat d'Angleterre. *Dunstan* trouva ce diocèse dans un grand dérèglement, surtout parmi le clergé. Il lui fallut une vigilance extraordinaire et un zèle infatigable uni à une merveilleuse fermeté ; néanmoins, il parvint à le réformer. Outre le don des miracles, il eut encore celui des prophéties. Quand il fut arrivé au terme de sa course, le jour de l'Ascension, une grande multitude d'hommes vêtus de blanc lui apparut. Ils portaient tous des couronnes d'or sur leur tête, et ils lui dirent, de la part du fils de Dieu, de se tenir prêt, le samedi suivant, pour aller chanter avec eux : *Saint, saint, saint, éternellement au ciel.* Il sortit donc de cette vie mortelle, comme il lui avait été révélé, le 19 mai 988, à l'âge de 70 ans, et après 33 ans d'épiscopat.

(RIBADANEIRA. — *Martyrologe* de 1691.)

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE

XIIe SIÈCLE. — 1221-1296.

Patron des Relieurs.

Ce saint naquit à Isernia, ville de l'Abruzze, en Italie. Dès sa jeunesse, se sentant porté vers la solitude, il quitta le monde. A seize ans, il reçut l'habit de saint Benoît, dans le monastère de Notre-Dame de Faifola ; l'abbé ayant remarqué en lui le désir de mener une vie plus austère, lui permit de se retirer sur le Mont-Mourron, où il resta cinq ans. Puis, il se confina, avec quelques disciples, dans une solitude encore

(1) C'est là, sans doute, l'origine de la tradition anglaise, qui le regarde comme l'inventeur des Harpes Eoliennes. D'après les *Annales archéologiques* (vol. II, p. 316), il est cité au Xe siècle pour son talent dans la musique et son habileté à jouer des instruments. C'est lui, dit-on, qui fit placer dans l'Abbaye de Malmesbury le premier orgue qui ait paru en Angleterre.

plus sévère, sur le Mont-Mayella, où il posa les premières bases de l'ordre des *Célestins*. Là, depuis midi jusqu'à l'heure de vêpres, il joignait à la pénitence, l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères et des Saints Canons. Il avait fait un recueil de ses lectures pour son instruction et celle de ses disciples (1). C'est probablement cet ouvrage que les Bollandistes désignent par : *Libellum suum manuale, corio piloso opertum, (son petit livre manuel, couvert d'un cuir poilu),* qui est l'origine du *patronage des relieurs*. Un jour qu'il avait laissé la fenêtre de sa cellule ouverte, un corbeau, séduit par le cuir de la couverture du livre, se réserva de le manger avec sa rapacité innée, l'enleva et le cacha. A son retour, Pierre l'ayant cherché inutilement là où il croyait l'avoir laissé, aperçut le corbeau sur un arbre, et comprit que lui seul devait être le voleur. « Par le pouvoir de Jésus-Christ, s'écria-t-il, je te somme de rapporter « immédiatement le livre que tu as dérobé. » Le corbeau obéit à l'instant.

Célestin fit approuver sa règle par le Concile de Lyon, tenu en 1274. Il vivait depuis fort longtemps retiré et dans une simplicité admirable, lorsqu'il fut élu pape, pour succéder à Nicolas IV. Il avait alors soixante-douze ans. Etant dans l'intention de ne pas accepter cette éminente dignité, il voulut fuir ; mais on l'arrêta, et ne pouvant résister aux instances, il fut sacré pape. Cinq mois et quelques jours après avoir été élu, il prit le nom de Célestin V ; cette grande charge lui pesait ; il ne pensait qu'à sa solitude et souhaitait ardemment y retourner. Ce qu'il exécuta six mois après sa consécration, en dépit de tout obstacle.

Comme les cardinaux étaient très divisés, son successeur, Boniface VIII, craignit qu'on ne reconnût pas la validité de son abdication, et que l'on abusât de la simplicité de Célestin, pour susciter un schisme dans l'église, il se crut obligé de le faire garder étroitement dans la citadelle de Fumone, à neuf milles d'Anagni. Dieu permit, en outre, qu'il fût éprouvé dans cette prison par beaucoup de souffrances ; il les supporta avec une patience angélique, soutenue par une prière continuelle ; puis il mourut le samedi de l'Octave de la Pentecôte, en 1296, à l'âge de 81 ans.

(*Bollandistes*. — Dom Riva. — *Martyrologe de* 1691. — *Petits Bollandistes).*

SAINT YVES OU IVES (YVO), PRÊTRE, PATRON DES AVOCATS

XIIIe et XIVe SIÈCLE. — 1253-1303.

Patron des Hommes de lois, des Avocats, des Notaires, des Jurisconsultes, des Huissiers, des Avoués, des Orphelins, des Pauvres, des Curés et des Tourneurs. — Invoqué pour le bon succès des affaires.

Yves naquit à Minihy, près de Tréguier (Côtes-du-Nord), de parents très nobles. A quatorze ans, son désir d'apprendre était si grand, qu'ils ne purent le détourner de venir à Paris. Il étudia la théologie scolastique, le droit canon, la logique, et bientôt toutes ces sciences lui de-

(1) Ce recueil faisait partie de ses *Opuscules*, publiés à Naples, en 1640, par le P. Célestin Telera.

vinrent si familières, qu'il ne lui restait plus rien à compulser. Il vint à Orléans pour étudier le droit civil, sous le fameux jurisconsulte Maître Pierre de la Chapelle, depuis cardinal. Yves menait déjà, à cette époque, la vie la plus austère, il portait la haire, ne buvait point de vin et dormait à peine couché sur la terre nue, avec une pierre pour chevet. Souvent les Anges le visitaient, s'entretenaient familièrement avec lui, et le comblaient de merveilleuses consolations. Appelé à Rennes par l'archevêque de cette ville, il fut nommé son official. « Il s'y comporta avec une telle justice, une telle charité, dit Ribadaneïra, qu'il assistait les *orphelins, défendait les pauvres et rendait bonne justice, sans s'amuser à des formalités qui font souvent perdre le principal but, il ne donnait jamais sentence qu'il ne pleurât, se souvenant du jugement dernier, où tout le monde doit paraître. De sorte que ceux qui perdaient leur cause, prenaient sa sentence comme un oracle de la bouche de Dieu*, et n'en murmuraient point. Encore qu'il fût juge, il ne laissait pas de solliciter pour les *pauvres* aux autres cours, *de plaider leur cause*, et de les visiter, s'ils étaient en prison, se plaisant si fort à ces emplois, que par le pays, il fut nommé *l'avocat des pauvres.* » Nous ne citerons qu'un de ces procès. si victorieusement gagnés par *saint Yves*. Etant un jour allé à Tours, pour y poursuivre l'appel d'une de ses sentences, il trouva l'hôtesse chez laquelle il logeait ordinairement, dans une grande consternation et dans l'inquiétude la plus cruelle, à l'occasion d'un procès qui devait être jugé le lendemain, procès qu'elle considérait déjà comme perdu. Elle raconta à *Yves* que deux individus, se faisant passer pour marchands, lui avaient apporté une valise qui, d'après eux, contenait douze cents écus d'or et des papiers importants. Elle s'était engagée à ne la remettre à l'un d'eux qu'en présence de l'autre, et elle avait donné une reconnaissance. Six jours après, l'un d'eux revint, il demanda la valise pour faire un paiement. L'hôtesse qui les avait vus en très bonne intelligence, la lui remit, oubliant la promesse qu'elle leur avait faite. Notre homme disparut aussitôt avec la valise. L'autre, au contraire, arriva et intenta un procès à cette femme, en restitution de la somme qui avait été déclarée. L'avocat de l'hôtesse, convaincu que l'affaire n'était pas défendable, consentit facilement, comme l'hôtesse le désirait, à laisser plaider la cause par *Yves*. Lors donc que l'exposé du procès eut été fait, le Saint, prenant la parole, dit que la défenderesse, depuis la dernière audience, ayant recouvré la valise, était prête à la produire ; mais seulement en présence *des deux personnes* qui la lui avaient remise, comme elle en était convenue. Le juge aussitôt prononça sa sentence dans ce sens. Cet arrêt frappa si fort le demandeur que les traits de son visage se contractèrent subitement, et comme il ne pouvait dissimuler un tremblement nerveux qui trahissait l'état de sa conscience, il fut arrêté. emprisonné et interrogé ; il fut obligé d'avouer qu'au lieu et place des douze cents écus d'or qu'il avait accusés à l'hôtesse, il avait rempli la valise de vieilles ferrailles. Ce misérable escroc fut pendu quelques jours après.

Yves avait reçu à Rennes les ordres sacrés, excepté la prêtrise ; parce qu'il était né dans le diocèse de Tréguier, l'évêque le réclama comme lui appartenant, et il en fit également son official ; il lui conféra successivement, en l'ordonnant prêtre, la cure de Tredrez, où il resta huit ans, et celle de Lohanec, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Son presby-

tère était un hôpital pour tous les pauvres, et quoiqu'ils fussent malades ou couverts d'ulcères, il leur lavait les pieds, faisait leurs lits, les servait à table et ne mangeait que leurs restes. Un jour, il trouva à sa porte un homme tout couvert de lèpre ; après l'avoir introduit chez lui et l'avoir fait bien dîner, il s'assit près de lui pour dîner à son tour ; au milieu du repas, tout à coup, le pauvre lui parut si resplendissant que toute la chambre en fut éclairée, et regardant fixement *saint Yves*, il lui dit : « Dieu soit avec vous », puis il disparut. Le propre de Dol de 1769 parle ainsi de ce miracle :

Cum sedet mensœ tibi pauper, atque dividis largus miseranter escas, quantus es nobis ! alitur sub isto nomine Christus.

Il mourut, dit Adrien Baillet, après avoir laissé aux curés, surtout à ceux de la campagne, le modèle le plus achevé de vie pastorale qu'on eut peut-être jamais vu dans l'Eglise de France, parmi les pasteurs de second ordre. Par un bonheur tout extraordinaire pour les peuples, il avait su réunir, sous les titres d'official et de curé, les qualités différentes de juge, d'avocat, de tuteur, de guide, de pasteur, de médecin dans les besoins de l'âme et du corps, dans la conduite des affaires spirituelles et temporelles. On trouve, dans Papebrock une oraison qui conclut en ce même sens :

Deus, qui S. YVONEM PAUPERUM *patrocinio et verbi prœdicatione eximium* PAROCHIARUM CURATIS *et causarum* ADVOCATIS *imitandum proposuisti*; *da eisdem sic ejus vestigia subsequi, ut et mercedem consequantur.*
Ora pro *parochis* et *advocatis.*

Dieu, qui avez proposé pour modèle aux *curés* et aux *avocats, saint Yves,* illustré par le patronage des *pauvres*, et la prédication de la parole sainte, accordez-leur de suivre ses traces de si près, qu'ils obtiennent aussi la même récompense.
Priez pour les *curés* et les *avocats.*

D'après ce qui précède, les patronages cités plus haut, y compris l'*invocation pour le bon succès des affaires*, n'ont pas besoin d'autres explications. Le *patronage* seul des *tourneurs* ne saurait être interprété d'une manière plausible.

Sous le patronage de saint Yves, d'après l'abbé Berthoumieu, les *avocats* formèrent en divers lieux des confréries pour défendre la cause des *pauvres*. Pour y être admis, il fallait être distingué par son talent et par des mœurs irréprochables. Chaque dimanche, le tiers des confrères se rendait après la messe à la sacristie ; là, ils donnaient aux pauvres des consultations et se chargeaient de suivre les procès qu'ils instruisaient. *Saint Yves* en couvrait les dépenses. A Paris (1), il y avait une chapelle dont il ne reste plus de traces. Elle était située rue Saint-Jacques. Des myriades de petits sacs y étaient appendus en forme de guirlandes, et y festonnaient les murs du chœur et l'entrée des chapelles. « C'étaient, nous dit un vieil historien, autant de trophées érigés en l'honneur de *saint Yves* par les plaideurs. Il existe à Rome une prélature dite de *saint Yves*, à laquelle l'ordre des avocats a le droit d'élire un de ses membres (il s'agit, bien entendu, du barreau tel qu'il existait avant l'annexion de Rome au royaume d'Italie). Ces avocats firent choix de l'abbé Nina, qui devint ainsi Monsignor et plus tard cardinal et secrétaire d'Etat de Léon XIII.

(1) *Magasin pittoresque*, année 1870, p. 206.

DICTONS SUR SAINT YVES

Saint Yves arme mieux ses gens que saint François. (Adage français, XVIe siècle.)

Saint Yves, saint Jean,
De beurre, remplissez ma brate,
Et gouttelette de lait laissez-y,
Pour aumône au cher pauvre.
(*Revue celtique*, IIIe vol. p. 201.)

Les Exploits de justice étaient autrefois appelés : *Les Images de saint Yves.*

Pour flatter le sentiment populaire, on s'est beaucoup exercé sur le titre d'*Avocat* attribué à saint Yves. On connaît les vers suivants qui, d'après M. de Kerdanet (Notes et observations sur la *Vie des saints de la Bretagne Armorique*, par Fr. Albert LE GRAND, seraient une hymne ancienne, que l'on chantait (ce qui est fort douteux) sur l'air si doux de *Lauda Sion salvatorem :*

SANCTUS Yvo *erat britto,*
Advocatus et non latro...
Res miranda populo !

Saint Yves était breton,
Avocat et non larron...
Grande merveille ! dit-on.
(Traduction citée par les *Petits Bollandistes*).

M. de Kerdanet cite deux autres traits qui réjouissent les paysans de la Bretagne. Saint Pierre ayant refusé l'entrée du Paradis à saint Yves, celui-ci était, néanmoins, parvenu à y entrer à la suite de la foule ; mais, saint Pierre l'ayant reconnu, le pria de sortir. « Un instant, répondit saint Yves ; je suis en possession et je ne sortirai qu'autant qu'on m'aura fait signifier de déguerpir. » On chercha un huissier ; mais, vainement ; il n'en était pas encore entré en Paradis ! La seconde version, qui est tout autre, ne manque pas non plus d'une certaine saveur. Lorsque saint Yves se présenta à la porte du ciel, il y avait avec lui un grand nombre de religieuses. « Qui êtes-vous ?... demanda saint Pierre à l'une d'elles. — Religieuse, répondit celle-ci. — Vous avez le temps d'attendre ; il y en a déjà assez dans le Paradis. — Et vous, qui êtes-vous ?... demanda-t-il à saint Yves — Avocat. — Il n'y en a point encore ; vous pouvez entrer. » A cela, Alain Bouchard, avocat au parlement de Rennes, au XVIe siècle, auteur des *Chroniques et Annales des pays d'Angleterre et de Bretagne, etc.*, prenant la chose au sérieux, répondit qu'il y en avait au moins quatre : 1° Notre Seigneur Jésus-Christ, dont saint Jean, dans le premier chapitre de sa Canonique, dit : *Advocatum habemus apud patrem, Jesum Christum* ; 2° Monseigneur saint Grégoire ; 3° Monseigneur saint Paul ; 4° la sainte Vierge, qui, dans le *Salve regina* est appelée *Advocata nostra.*

(RIBADANEIRA. — FR. ALBERT LE GRAND. — DE KERDANET.)

SAINT PARTHÈNE (PARTHENIUS), EUNUQUE, MARTYR A ROME

IIIe SIÈCLE. Vers 250.

Patron des Custodes et des Majordomes.

Saint Parthène était chef des eunuques et *gardien* des appartements de la femme de l'empereur Décius, qui le fit martyriser à Rome vers 502. (*Manuale di filotea del Giuseppe Riva.*)

VINGT MAI

SAINT BAUDILE (BAUDELIUS), APOTRE ET MARTYR A NIMES

FIN DU IIe OU IIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Transpiration trop abondante de la tête des enfants, les Hernies, pour les Femmes enceintes, les Accouchées, les Navigateurs.



LES actes de *saint Baudile* sont à la fois très rares et très obscurs. On croit qu'il était originaire d'Orléans, et, qu'obéissant à une inspiration divine, entre la fin du IIe ou du IIIe siècle, il quitta sa ville natale pour aller évangéliser les contrées qui comprennent le territoire de Nîmes et les pays circonvoisins. Il était accompagné de sa

femme qui s'était associée à son pieux dessein. A peine arrivé, il se trouva au milieu d'une fête païenne, non loin de l'antique tour Magne qui est encore debout. Le peuple se pressait autour de l'autel où les prêtres des idoles se préparaient à immoler les victimes. *Baudile* (1), prenant la parole essaya vainement de leur démontrer l'impuissance des dieux auxquels ils offraient un encens sacrilège ; les prêtres exaspérés ordonnèrent alors de le saisir, et, d'après une tradition populaire, la tête du Martyr frappée sur l'occiput et abattue par la hache des sacrificateurs, rebondit trois fois sur le sol, chacun de ses bonds fit jaillir une source. Les trois fontaines existent toujours, seulement elles sont réunies par des filtrations souterraines qui tombent dans le même bassin.

De tout temps, une vertu miraculeuse a été attribuée à l'eau de la fontaine de *Saint-Baudile* ; encore aujourd'hui, les mères y trempent les bonnets de leurs enfants et les leur mettent sur *la tête pour en éloigner une transpiration abondante.*

Une oraison, qui se trouve dans le bréviaire de Béziers de 1534 (2), signale une tradition populaire sur saint Baudile.

Deus pro cujus nomine gloriosissimus martyr tuus BAUDILIUS *suum sanguinem fudit : in cujus detruncatione capitis tua mirabili potentiâ lac cum sanguine fluxit, tuam imploramus clementiam ; ut per ejus merita, nos cum eo perducas ad regna celestia. Per etc.*	Dieu pour le nom duquel votre très glorieux martyr *Baudile* a versé son sang, ce sang qui, par une merveille de votre puissance a coulé avec du lait au moment de sa décapitation, nous implorons votre clémence, afin que par ses mérites, vous nous conduisiez avec lui dans les royaumes célestes.

D'après Petrus de Natalibus, le sang qui s'écoula de la plaie du Martyr, située comme nous l'avons dit plus haut *per medium capitis occiputum* (3), fut changé en lait (in lac conversus). Ce même auteur ajoute également qu'un laurier sortit des parois du tombeau de *saint Baudile,* et que les malades ont souvent éprouvé l'efficacité merveilleuse de ses feuilles. M. l'Abbé Azoïs, aumônier du Lycée de Nîmes, dans sa notice sur *saint Baudile*, dit que cet arbre avait beaucoup souffert à la suite de l'hiver de 1871 ; mais, il paraît qu'après avoir eu sa tige desséchée, il continue à pousser de vigoureux rejetons, qui propagent à travers les siècles le symbole miraculeux de la victoire du martyr.

« Peu de saints, disent avec raison les *Petits Bollandistes,* ont eu un « culte plus célèbre : on a compté jusqu'à quatre cents églises dédiées « sous son invocation tant en Espagne qu'en France. »

Voici des fragments de cantiques populaires qui indiquent les diverses invocations qui lui sont adressées en Espagne :

Por el mal QUEBRADURA *Sois singular abogado.* (Castille. Gozos).	Contre le mal des *Hernies* Vous êtes un avocat spécial.
A PARTERAS *y* PRENOADAS *Ajudan eu sos treballs,* *Y per vos son, deslliuradas* *Y los guardan llurs infants.* (Catalogne. Goigs).	Les *Femmes enceintes* et *les Accouchées* Vous les aidez dans leurs souffrances Par vous elles sont délivrées Par vous leurs enfants leur sont conservés.

(1) On l'appelle encore *Baudille, Baudèle, Bauzille, Bauzely, Bauzel* dans le Midi. — *Bauzile, Baulize, Beauzire* dans le Vivarais et dans l'Auvergne. — *Bauxely* dans le Rouergue. — *Baudt* en Flandres. — *Baudelle, Baudière, Baudel, Bueil, Boys, Boil, Baudier* au Nord et dans l'Est. — *Boeilho, Baudelio, Bool, Boy* en Espagne. (Note des *Petits Bollandistes*).

(2) *Breviarium Bitterense*, 1534 ; livre raro que Monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier a bien voulu mettre à ma disposition.

(3) *Acta sanctorum*, 20 mai, page 196.

Suplicam vos que pregneu	Nous vous supplions de prier
Pera tots los christians	Pour tous les Chrétiens
Y que ab cuidado mireu	Et de regarder avec sollicitude
Per los probres NAVEGANTS :	Les pauvres *Navigateurs :*
AL BAIXELL *que va perdut*	Au vaisseau qui va se perdre
Per la mar danli socos.	Dans la mer donnez du secours.
(Catalogne. Goigs).	

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, FRANCISCAIN

XVe SIÈCLE. — 1380-1444.

Invoqué contre l'Enrouement de la voix, le Flux de sang, les Maladies des poumons et de la poitrine. — Patron des Tisseurs de laine.

Bernardin naquit à Massa de parents nobles et riches. Il était très jeune quand il les perdit et il fut élevé très pieusement par une de ses tantes qui lui insinua une dévotion tendre et respectueuse envers la très Sainte Vierge. Aussi il conserva toujours une pureté inaltérable. Il disait un jour à sa cousine Tobie, beaucoup plus âgée que lui, qu'il était amoureux d'une ravissante vierge qui lui avait tellement gagné le cœur que s'il eût manqué un seul jour à la voir, il en fût mort de déplaisir. Tobie, inquiète d'une passion aussi étrange pour une personne dont il taisait le nom, l'épia un jour et vit qu'il se dirigeait vers la porte Camolia sous laquelle il y avait une fort belle image de la Sainte Vierge. Bernardin se mettait à genoux devant elle et restait longtemps en oraison. Tobie fut rassurée. En 1400, une peste violente, qui infesta la ville de Sienne, fit éclater l'ardeur de sa charité.

Après avoir organisé le service de l'hôpital, il soigna pendant quatre mois les malades qui mouraient chaque jour au nombre de dix-huit ou vingt. Dieu le préserva du fléau. Sa tante morte, il prit l'habit des frères Mineurs qui gardaient la règle pure de saint François, et. après une année d'épreuve, il fit profession le jour de la Nativité de la Mère de Dieu. Ses supérieurs, ayant constaté chez lui des dispositions spéciales pour la prédication, lui enjoignirent de remplir désormais la charge de prédicateur de l'ordre. Mais, comme il avait une *voix faible et enrouée*, désagréable à son auditoire, il se mit en prière, et, par l'intercession de la très Sainte Vierge, un globe de feu purifia sa langue et consuma une *tumeur* qu'il avait à la gorge. C'est là, indubitablement, l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre *l'Enrouement* et contre *les Maladies des poumons et de la poitrine.*

Depuis cette époque, pendant vingt ans, il prêcha tous les jours une ou plusieurs fois. En Toscane, en Lombardie, l'affluence était si grande autour de sa chaire qu'à l'heure où il parlait, les Boutiques étaient fermées, les audiences de la Justice et les leçons de l'Université étaient interrompues. Quand les églises étaient trop petites, il prêchait au milieu de la campagne ou sur les places publiques. Par sa parole, il parvint à assoupir la faction des Guelfes et des Gibelins qui, en Italie, mettait tout à feu et à sang.

Bernardin avait une grande dévotion pour le saint nom de Jésus, et c'est à lui que l'on doit son introduction dans l'Eglise. Il avait gravé le

monogramme du Christ au milieu d'un soleil, et ordinairement il le présentait au peuple pour le faire vénérer à la fin de ses prédications. Quelques personnes mal intentionnées avaient présenté au Pape cette pieuse coutume, comme entachée d'hérésie ; mais, après examen, il lui rendit pleine et entière justice avec tout pouvoir d'exposer le saint nom de Jésus, comme par le passé.

Il prêcha un jour, avec tant de force, contre les plaisirs du monde que beaucoup de ses auditeurs brûlèrent leurs tables de jeu, leurs cartes et autres objets frivoles. Un pauvre ouvrier, qui se voyait par là même ruiné dans sa profession, lui exposa sa détresse et le Saint lui ordonna de ne faire désormais que des soleils avec le nom de Jésus. Il le fit et acquit par ce moyen une belle aisance. Saint Pierre Célestin, quelques jours avant la mort de *Bernardin* le prévint qu'ils se reverraient bientôt dans le royaume des cieux. Il mourut en 1444 à Aquila où il avait été obligé de s'arrêter.

L'invocation qui lui est adressée contre *le Flux de sang* repose sur trois guérisons miraculeuses (1) de cette affection, opérées, après sa mort, par son intercession. Dans le calendrier de Sarragosse de 1876, il est signalé comme :

Abogado contra los fluyos de sangre.	Avocat contre le Flux de sang.

Le Père Cahier (2) indique qu'au XVIIe siècle, il était à Valenciennes *Patron des Tisseurs de laine* et peut-être, dit-il, en faut-il chercher la raison dans le vêtement des Franciscains, qui est toujours de *laine*.

(*Bollandistes.* — RIBADANEIRA. — LA MÈRE DE BLÉMUR).

BIENHEUREUSE COLOMBE DE RIÉTI, VIERGE DU TIERS-ORDRE
DE SAINT DOMINIQUE

COMMENCEMENT DU XVIe SIÈCLE. — 1501.

Invoquée contre les Maléfices, dans les Tentations.

Colombe, née à Riéti dans l'Ombrie, appartenait à une honnête famille. Elle reçut son nom d'une colombe qui apparut au-dessus de sa tête, au moment où on la baptisait. Dès le berceau, elle jeûnait tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge et ne prenait le sein de sa mère qu'une seule fois dans le jour. Progressant toujours dans la voie de la perfection, elle consacra sa virginité au Seigneur, lorsqu'elle eût atteint l'âge de dix ans. Plus tard, comme elle refusait avec une grande fermeté un parti très riche et très séduisant qui lui était offert, elle supporta avec une patience admirable toutes les vexations que ses parents lui firent souffrir dans cette circonstance.

Après avoir remporté un grand nombre de victoires sur les démons et contre les hommes, elle entra dans le Tiers ordre de Saint-Dominique. Animée de la charité la plus ardente et du zèle le plus vif pour le salut de son prochain, elle abandonna sa famille pour venir à Pérouse où elle fonda, sous l'invocation de Sainte-Catherine de Sienne, un monastère destiné à l'éducation des jeunes filles nobles. Là, elle mena la vie la plus austère, revêtue d'un cilice, entourée de cercles de fer, se donnant

(1) Voir *Bollandistes,* V^e volume de mai, page 275.
(2) *Caractéristiques des Saints,* page 668.

la discipline trois fois chaque nuit, puis se couchant sur la terre nue et souvent sur des épines. Elle jeûnait, d'abord, avec du pain et de l'eau ; puis, après avoir entièrement supprimé l'usage du pain, elle ne se nourrissait plus qu'avec des fruits aigres et acides. S'adonnant jour et nuit à l'oraison et à la contemplation des choses divines, elle entrait souvent dans les extases les plus suaves et était réconfortée par des visions célestes. Favorisée par le don des miracles, elle fut prévenue par Notre Seigneur lui-même du jour de sa mort et entra dans les joies éternelles, à l'âge de trentre quatre ans, le 20 mai 1501.

Dans un pèlerinage qu'elle fit à Notre-Dame de la Quercia près de Viterbe, elle avait délivré une femme possédée du démon. C'est là, sans doute, l'origine de l'invocation *contre les Maléfices*. Quant à celle qui lui est adressée *dans les Tentations*, elle s'explique par *toutes celles* qui vinrent assaillir notre Sainte et qu'elle repoussa toujours victorieusement.

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum*).

VINGT-ET-UN MAI

SAINTE EUSTELLE OU ESTELLE, VIERGE ET MARTYRE

FIN DU Ier SIÈCLE.

Patronne des jeunes Filles à marier.



EUSTELLE était fille du Légat du prêteur des Gaules. Quand saint Eutrope vint à Saintes pour y apporter le vrai Dieu, *Eustelle,* entraînée par sa parole ardente, se convertit et reçut le baptême des mains de ce saint évêque. Ce fut elle qui l'ensevelit après son martyre. Vivement sollicitée par son père de choisir un époux, elle lui opposa le vœu de virginité perpétuelle qu'elle avait fait à Dieu ; c'est alors que, transporté de fureur, il ordonna qu'elle fût jetée dans un cachot. Peu de temps après, elle fut mise à mort et son corps fut enfermé dans le même tombeau que saint Eutrope. M. Louis Audiat qui s'appuie sur l'*Epigraphie Santone*, page 149, mentionne une tradition du pays par laquelle *Eustelle*, vivement pressée par son père de prendre un époux et d'abandonner sa foi, aurait frappé la terre du pied et en aurait fait jaillir une fontaine. Cette fontaine, qui porte son nom, est située dans les arènes de Saintes ; *les jeunes Filles qui désirent se marier* ont l'habitude, le 21 mai, jour de la fête de *sainte Eustelle*, d'y jeter deux épingles, et, si elles tombent en croix, le mariage *est certain* dans le cours de l'année. Cette coutume ne saurait être considérée comme une *invocation* proprement dite ; ce serait plutôt une pratique qui pourrait être qualifiée à bon droit de *superstitieuse* ; mais nous avons pensé qu'il était bon de la rappeler ici, pour montrer combien le souvenir des Saints, même après dix-huit siècles, est encore vivant parmi le peuple.

(DU SAUSSAY. — *Martyrologium gallicanum*).

SAINT ORTAIRE, ABBÉ DE LANDELLE

VIe SIÈCLE. — 580.

Invoqué contre la Goutte, la Paralysie, les Maladies articulaires.

Ortaire, dès son enfance, aspirait à la vie religieuse. Aussi à l'âge de douze ans, après avoir obtenu le consentement de ses parents, il entra comme novice parmi les religieux du monastère de Landelle en Normandie. Ces religieux vivaient habituellement dans des grottes creusées sous les rochers. Après sa profession, Ortaire vint fonder un nouveau monastère dans la forêt d'Andaine, sur la paroisse de la Ferté-Macé (Orne); puis il se retira dans une grotte située sur la paroisse de Beauménil. Là, se livrant aux austérités les plus rigoureuses, il repoussa tous les assauts que le démon ne manqua pas de lui livrer pour le détourner du service de Dieu. Après la mort de l'Abbé de Landelle, les religieux de ce monastère le forcèrent en quelque sorte à le remplacer. Dans ces nouvelles fonctions, il brilla par des miracles et par les vertus les plus éminentes : *une très jeune fille* qui avait *les mains paralysées et les genoux d'une grande faiblesse*, vint le trouver, et, se jetant à ses genoux, le supplia de la guérir. Le Saint, se prosternant à terre, se mit à prier Dieu ; puis, après lui avoir frotté *les mains* et *les genoux* avec une huile bénite, il lui rendit la vigueur et la souplesse de ses membres. Cette guérison surnaturelle est probablement l'origine de l'invocation signalée par les Bollandistes contre la *Paralysie, la Goutte et les Maladies articulaires*. Il est probable aussi que *cette très jeune fille*, qui avait été si bien guérie par l'intercession de *saint Ortaire*, est le point de départ des pèlerinages en son honneur au diocèse de Bayeux dans lesquels on a soin d'apporter un grand nombre d'enfants pour les faire bénir le jour de sa fête.

A deux lieues environ de Landelle, sur la rive droite et au bord de la Vire, se trouve une grotte qui a toujours porté le nom de *saint Ortaire*.

(*Bollandistes. — Les Petits Bollandistes*).

SAINTE ISBERGUE OU GISELLE, VIERGE

COMMENCEMENT DU IXe SIÈCLE.

Invoquée contre la Fièvre, les Affections de peau, les Difformités.

Isbergue, fille de Pépin-le-Bref, eut pour père spirituel le Souverain Pontife Etienne II. Comme elle croissait en sagesse devant Dieu et devant les hommes, elle reçut encore une nouvelle impulsion vers la perfection évangélique par la direction que saint Venant lui imprima dans les voies du salut. Ce pieux ermite, d'une noble famille, s'était voué à la pénitence et à la solitude ; il habitait une cabane à un quart de lieue environ de l'église Saint-Pierre située dans la ville d'Aire sur la Lys, où Pépin était venu séjourner. Tout près, sur le penchant de la montagne, est une fontaine qui, depuis longtemps, porte le nom de *sainte Isbergue*. L'amour envers Jésus-Christ se développant chaque jour avec une plus grande intensité dans le cœur de la *Sainte*, lui inspira le désir le plus vif de lui consacrer sa virginité. Pour arriver à ce but, elle eut à livrer des combats sans nombre ; elle fut d'abord demandée en mariage par l'Empereur de

Constantinople, mais le Pape et les grands du royaume, ayant fait opposition à cette alliance, elle fut repoussée par Pépin. C'est alors qu'*Isbergue*, après avoir communiqué, à saint Venant, toutes ses inquiétudes, fit, en sa présence, le vœu solennel de chasteté, afin d'être liée irrévocablement au service de Dieu.

Un parti beaucoup plus sérieux ne tarda pas à se présenter : le fils du roi d'Angleterre, prince catholique, doué de beaucoup de qualités. Il vint lui-même la demander et plut au Roi, à la Reine et à toute la cour. C'est alors qu'*Isbergue*, se recommandant à Dieu, le pria de lui ravir sa beauté, le véritable obstacle au dessein qu'elle avait formé de ne vivre que pour lui. Ses vœux furent exaucés. Le lendemain, elle était saisie par *une fièvre brûlante* et *une lèpre horrible la défigurait entièrement* ; ce qui força le prince à retourner dans son pays ; mais avant de partir, comme il avait laissé échapper quelques paroles amères contre les conseils que *saint Venant* donnait à *Isbergue*, des personnes de sa suite persuadèrent à quelques scélérats que l'ermite recelait des objets précieux apportés par la Sainte, et ils le tuèrent dans l'espoir de se les approprier. Quelque temps après, *Isbergue* fut avertie par une révélation qu'elle serait guérie en mangeant le premier poisson qui serait pêché dans la Lys. D'après les ordres du Roi, des pêcheurs se mirent en devoir de le prendre. Après des efforts infructueux, comme ils n'avaient rien pris, ils aperçurent un cadavre sans tête qui flottait sur l'eau, le hissèrent sur leur barque et. au milieu des longues herbes qui couvraient la poitrine du mort, ils trouvèrent une anguille. *Isbergue*, après l'avoir mangée, recouvra immédiatement sa beauté et fut entièrement guérie. Quant au corps qui avait été trouvé, c'était celui de *saint Venant* que les voleurs avaient précipité dans la Lys, après l'avoir décapité.

Pépin étant mort, *Isbergue* fut encore demandée en mariage par le fils du roi des Lombards qu'elle refusa, et, pour mettre fin à de nouvelles sollicitations, elle fonda à Aire un monastère dans lequel elle se retira avec un grand nombre de jeunes filles. Après y avoir vécu trente années de la vie la plus sainte, elle rendit son âme à Dieu l'an 806 ou 808, le 21 mai. Les invocations que nous avons signalées découlent naturellement de ce qui a été mentionné plus haut d'après le *Légendaire de la Morinie* qui « s'appuie sur des autorités très respectables », disent l'Abbé Destombes et les Petits Bollandistes. Le culte de *sainte Isbergue* a toujours été très en honneur parmi les populations de l'Artois et surtout à Aire et en ses environs.

(*L'Abbé* DESTOMBES. — *Les Petits Bollandistes.*)

VINGT-DEUX MAI

SAINT LOUP (LUPUS), VINGT-ET-UNIÈME ÉVÊQUE DE LIMOGES

VII[e] SIÈCLE. — VERS 640.

Invoqué contre la Diarrhée et les Maux d'intestins.



OUP, prêtre d'une vie irréprochable, remplissait la charge de gardien du tombeau de saint Martial, lorsque l'évêque de Limoges rendit son âme à Dieu. Ceux qui devaient choisir son successeur, n'ayant pas pu s'entendre, résolurent d'envoyer, auprès du roi Clotaire II, deux prêtres pour le prier de désigner lui-même leur évêque. *Loup* fut chargé de cette

mission avec un autre prêtre. Comme il ne brillait ni par l'éclat de sa naissance, ni par la splendeur des vêtements, ni par les grâces de l'extérieur, il était déjà depuis quelque temps arrivé à la cour sans pouvoir obtenir une audience du Roi ; quand, tout à coup, le fils de Clotaire fut atteint d'une fièvre maligne, contre laquelle la science des médecins se déclara impuissante. Toute la cour était dans le deuil et la Reine, surtout, était inconsolable. Une nuit, elle vit dans son sommeil un prêtre d'assez mauvaise mine qui disait la messe dans la chambre de son fils et lui présentait la sainte communion. Le jeune prince, après l'avoir reçue, était immédiatement guéri. La Reine se fit présenter plusieurs prêtres, et enfin on lui amena *saint Loup* qu'elle reconnut immédiatement pour le prêtre de son rêve. Elle le pria de dire la messe dans la chambre de son fils, et aussitôt que le malade eut reçu la sainte hostie, il se trouva guéri.

Après lui avoir témoigné toute sa joie et toute sa reconnaissance, la Reine s'enquit du motif du voyage de *saint Loup* et le Roi le désigna comme étant le plus digne d'occuper le siège vacant. L'humble serviteur de Dieu eut beau s'en défendre, il lui fallut acquiescer au bon plaisir du Roi qui, pour lui témoigner son estime, lui fit présent d'un calice d'or massif tout rempli d'écus du même métal. *Saint Loup*, par humilité, était arrivé monté sur un petit âne ; le Roi lui fit donner un des meilleurs chevaux de son écurie pour retourner à Limoges.

Le nouvel évêque se distingua surtout par la sainteté de sa vie et par sa vigilance pastorale. Après sa mort, qui survint vers 640, il fut enterré dans la basilique de Saint-Martial. En 1158, Gérald, évêque de Limoges, transporta ses reliques dans l'église de Saint-Michel des Lions, où elles sont chaque jour particulièrement honorées. Il est invoqué *contre les Diarrhées et les Maux d'intestins.*

(A. du Saussay. — J. Collin. — *Propre de Limoges.* — *Maurice* Ardant).

SAINTE QUITERIE [1] (QUITERIA), VIERGE ET MARTYRE

VII[e] SIÈCLE. — 640.

Invoquée contre la Rage, la folie, la Frénésie, les Angoisses et les Palpitations de cœur, les Mauvais coups, les Chûtes, la Peste, les Sauterelles.

Quiterie, née de parents païens, avait été baptisée à leur insu. Pleine de foi et d'amour, elle avait consacré sa virginité à Jésus-Christ. Comme son père, qui était prince de la province de Gallice en Espagne, voulait absolument la marier, elle prit le parti de fuir et essaya de se cacher dans une vallée solitaire ; mais son père, ayant découvert le lieu de sa retraite, envoya des émissaires chargés de la mettre à mort dans le cas où elle ne voudrait pas abjurer sa religion. Ils trouvèrent *Quiterie* inébranlable dans la résolution qu'elle avait prise, et lui tranchèrent la tête.

Les chrétiens ensevelirent son corps près de la ville d'Aire, qui l'a prise pour Patronne. Son culte s'étendit rapidement en Espagne, en Portugal et dans le midi de la France. L'invocation principale qui lui est

(1) *Quitère, Aquitaire*, à Montamisé. Diocèse de Poitiers. (*Revue des Sociétés savantes*), 1860, page 289).

est adressée *contre la Rage*, qu'elle se manifeste chez les hommes par *la Frénésie* et *la possession du démon* ou bien par *la Morsure* des animaux. Nous donnons une oraison ou collecte du Bréviaire de Tolède et des strophes de *Goigs* et de *Gozos* qui ont trait à ces invocations et à celle contre *la Peste*, *la Fièvre* et *les Sauterelles*.

OREMUS	ORAISON
Presta, quæsumus, omnipotens Deus, qui BEATAM QUITERIAM *virginitate et martyrio decorasti, ut sicut in tua virtute diabolum colligavit et regulum* (1) *cum infinita plebe convertit, ita et* A RABIE DIABOLICA *et à cunctis inferni fraudibus, ejus assiduis precibus, nos facias liberari. Per D. N. J.-C.*	Faites, nous vous en prions, Dieu, tout puissant qui avez illustré la bienheureuse *Quiterie* par le martyre et la virginité que, comme par votre pouvoir elle a enchaîné le diable et converti un roi avec un peuple immense, vous nous délivriez de même, par ses prières assidues, de la *Rage diabolique* et de toutes les embûches de l'enfer. Par N. S. J.-C., etc.
Goigs de la verge y martir santa QUITERIA *los cuals se cantan en la sua capella de san Marti de camp major Bisbat.*	*Cantique catalan* de la vierge et martyre *Quiterie* qui se chante dans sa chapelle au diocèse de Girone.

(*En tête sainte Quiterie est représentée avec un chien à côté d'elle.*)

Puix gosau de gloria tanta *Verge y martir gloriosa* *Guardaunos,* QUITERIA SANTA *De la* RABIA FURIOSA.	Puisque vous jouissez de tant de gloire, Vierge et martyre glorieuse, Préservez-nous, *sainte Quiterie,* De la *Rage furieuse.*
DE FEBRES *y* PESTILENCIA, *Curau,* QUITERIA *tambè.* *Al confrare queus fa bè* *Llevau cualsevol dolencia ;* *Cualsevol atormentat* *Del dimoni ; ó rara cosa !* *Prestament es deslliurat* *Per* QUITERIA *gloriosa.*	De *Fièvres* et *Peste,* vous Guérissez aussi, *Quiterie,* Au confrère qui s'adresse à vous, Vous faites disparaître toute souffrance ; De tous les tourments qui viennent *du* [*démon.* O chose rare ! il en est promptement Délivré par la glorieuse *Quiterie.*
Puix de Deu sou tau bastanta *De alcanzar gracia abundosa,* *Guardaunos* QUITERIA *santa* *De la* RABIA FURIOSA.	Puisque votre pouvoir est si grand Pour obtenir toute grâce abondante Préservez-nous, *sainte Quiterie,* *De la rage furieuse.*
Gozos.	*Cantique castillan.*
La devocion hoy apresta QUITERIA *en vos su ventura.* *Libradnos* DE CALENTURA DE LANGOSTA, RABIA *y* PESTE.	La dévotion aujourd'hui, *Quiterie,* Met en vous son bonheur. Délivrez-nous de la *Fièvre* Des *Sauterelles,* de *la Rage* et de *la Peste.*

Dans le Calendrier de Saragosse de 1876, *sainte Quiterie* est qualifiée : *Abogada contra la Hydrophobia.* Avocate contre *la Rage.*

L'invocation contre *la Rage* telle que nous l'avons définie plus haut, repose surtout sur un assez grand nombre de guérisons de cette affection opérées par des neuvaines faites au tombeau de *sainte Quiterie* et citées par les Bollandistes. Dans l'une entr'autres qui eut lieu en 1634, il est question d'une femme :

Feminam RABIDAM *et à duobus diebus alligatam quæ nihil ex sana ratione agebat aut loquebatur.*	Femme *atteinte de la Rage,* attachée depuis deux jours, qui ne disait ni ne faisait absolument rien de raisonnable.

En Portugal, elle était en outre invoquée contre *les Angoisses* et *les Palpitations de cœur.* A Alenquer dans le même pays, on fait prendre

(1) D'après une tradition très controversée, *Quiterie,* qui avait été élevée dans la religion chrétienne par un ange, aurait abandonné avec trente jeunes filles et huit enfants la ville où régnait son père. Puis elle serait arrivée dans la vallée Aufragie où elle aurait converti le roi Lentimanus avec toute sa nation. (Voir Ve volume de mai. *Bollandistes,* page 172 et 173)

aux chiens enragés du pain trempé dans l'huile de la lampe qui brûle devant son image. Il a été constaté, disent les Bollandistes, que, lorsque *la Peste* sévissait dans tout le Portugal, le pays où se trouve l'église, qui renferme cette image, fut entièrement préservé.

DICTON SUR *SAINTE QUITERIE*

Sainte Quitère
Emporte tout dans sa devantère.

Parce que le 22 mai est redouté des vignerons à cause de la gelée.

(*Revue des Sociétés savantes*, 1860, page 289.

(*Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes*).

BIENHEUREUSE RITE DE CASCIA, VEUVE

XVe SIÈCLE. — 1456.

Invoquée contre la petite Vérole, l'Impossible.— Patronne des Charcutiers.

Rite, née près de Cascia en Ombrie, dès ses plus tendres années, était déjà ornée de toutes les vertus. Pour obéir à son père, elle épousa un homme de caractère et de mœurs féroces ; mais, par sa douceur, elle triompha de sa dureté et vécut en bonne intelligence avec lui pendant vingt-deux ans. Au bout de ce temps, son mari fut assassiné par un de ses ennemis et laissa deux fils qui n'aspiraient qu'à le venger. Pour qu'ils ne puissent pas accomplir leur vengeance, *Rite* pria Dieu de les appeler à lui le plus tôt possible, ce qui s'accomplit effectivement. Après leur mort, elle demanda l'habit aux religieuses de Saint-Augustin qui refusèrent de l'admettre, invoquant leur règle, qui ne leur permettait de recevoir que des vierges. Pendant une nuit, avertie par saint Jean-Baptiste et accompagnée par saint Augustin et saint Nicolas de Tolentino, à travers les âpres sentiers de la montagne, elle fut introduite miraculeusement dans le couvent, et les religieuses vivement impressionnées, s'empressèrent de l'accueillir. Là, après avoir distribué tout son patrimoine aux pauvres, elle menait la vie la plus austère, mortifiant son corps par les jeûnes et par la discipline et retrempant son âme dans l'Oraison. Un jour, elle priait avec ferveur devant un crucifix quand une épine de la couronne, volant sur son front, lui fit une blessure incurable qu'elle garda jusqu'à sa mort. Outre la douleur atroce qu'elle en ressentit, il en sortait continuellement un pus d'une odeur fétide et même des vers ; ce qui l'obligeait pour ne pas incommoder ses compagnes à se retirer dans un lieu solitaire où elle conversait avec Dieu. C'est là certainement l'origine de l'invocation *contre la petite vérole*. Jusqu'à la fin de sa vie, elle fit éclater autour d'elle des miracles extraordinaires. C'est pour cela qu'en Espagne on l'a surnommée : *Abogada de imposibles. Avocate contre les choses impossibles*. Les Bollandistes en citent un grand nombre. Nous n'en mentionnerons qu'un seul : une de ses parentes qu'elle aimait beaucoup, étant venue la voir pendant qu'elle était malade, lui demanda si elle ne désirerait pas quelque chose de son ancienne maison qu'elle-même avait conservée. « Je voudrais, dit Rite, une rose de mon petit jardin. »

On était alors au mois de janvier, aussi sa parente crut qu'elle avait le délire et la quitta en souriant ; mais, à son retour, comme elle se pro-

menait par hasard dans le jardin de *Rite*, quel ne fut pas son étonnement quand elle aperçut une magnifique rose, fraîchement éclose, qui répandait l'odeur la plus suave ! Elle se hâta de la porter à *Rite* qui, cette fois, lui demanda *deux figues* que sa parente trouva également dans le même jardin et en parfaite maturité.

Voici deux strophes de cantiques castillan et catalan qui mentionnent *les Invocations* adressées en Espagne à la bienheureuse Rite.

Gozos á santa Rita de Cascia, abogada DE IMPOSIBLES.

En las VIRUELAS *mostrais*
Vuestro poder soberano,
Quando con divina mano
Los tiernos NINOS *curays.*
(*Goigs*).

A PARTERAS *y* PRENYADAS
Socorreu quant vos reclamant
Y aquellas que mes vos aman
Son las mes prest deslliueradas.

Cantique castillan à *sainte Rite de Cascia*, avocate contre l'*Impossible* (1).

Dans la *petite Vérole* vous montrez votre pouvoir souverain, quand par votre secours divin vous guérissez *les tout petits enfants*.

Cantique castillan.

Aux *femmes enceintes* et *accouchées* vous apportez secours quand elles vous réclament et celles qui vous aiment le plus, sont aussi délivrées plus promptement.

Après la mort de *Rite*, qui survint le 22 mai 1456, son corps devint merveilleusement beau et l'horrible plaie de son front parut transformée en pierre précieuse.

Dans *son année liturgique* à Rome, M. l'Abbé Barbier de Montault désigne la bienheureuse Rite comme *patronne des Charcutiers*. Il ajoute en outre que dans son église, au pied du Capitole, il y a une fête patronale le 22 mai ; à neuf heures et demie, se dit une messe à laquelle communient, en costume d'*Amantate* (2), les jeunes filles dotées par la corporation *des Charcutiers*. Une grand'messe est célébrée également à dix heures et demie, et on distribue dans l'église des boutons de rose bénits, en souvenir de celle que nous avons signalée plus haut.

(*Bollandistes. — Hagiologium italicum*).

SAINT BOÉTIAN, SOLITAIRE A PIERREPONT

Invoqué pour les Enfants malades et qui ont de la peine à marcher.

Boëtian, compagnon de saint Gobin et disciple de saint Fursy, était un noble irlandais. Il se retira à Pierrepont, village situé à quinze kilomètres de Laon (Aisne). La vie pauvre et austère qu'il mena dans sa solitude donnait de l'autorité à ses discours ; mais quelques barbares, irrités de la liberté avec laquelle il s'élevait contre leurs vices, le tuèrent le 22 mai 668. L'église de Pierrepont possède encore ses reliques, et le 22 mai on y fait un pèlerinage pour les vénérer, et on invoque le Saint pour *les Enfants malades ou qui ont de la peine à marcher*.

(*Petits Bollandistes*).

(1) Cette qualification d'*Avocate de l'Impossible*, lui est également donnée au bas d'une lithographie publiée à Paris, chez Turgis jeune, en 1875.

(2) Les jeunes filles dotées pour le mariage ou la vie religieuse prennent, avec le nom d'*Amentate*, un costume particulier dans lequel elles comparaissent à la fête patronale de l'église ou aux processions. Ce costume se compose d'une robe blanche, quelquefois bleue ou rouge, suivant la couleur du sac de la Confrérie, d'un corsage blanc, d'une guimpe montante qui leur couvre toute la partie inférieure de la figure et d'un long voile blanc. La guimpe et le voile sont couverts d'épingles symétriquement et ingénieusement disposées.

(Note de l'Abbé BARBIER DE MONTAULT).

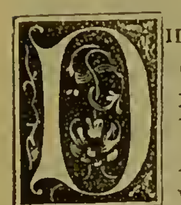
VINGT-TROIS MAI

SAINT DIDIER, ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ

MARTYR EN BRESSE

VIe ET VIIe SIÈCLE. — 608.

Invoqué contre la Fièvre.



DIDIER naquit à Autun en Bourgogne sous le règne de Childebert Ier, roi de France. Lorsqu'il eut terminé ses premières études, il fut confié à saint Nomot, évêque de Vienne en Dauphiné. Saint Philippe, successeur de *saint Nomot*, eut pour lui la même bienveillance et le fit entrer, vers l'an 570, dans le clergé de son Eglise. Il continua ses exercices de vie cléricale sous l'évêque saint Evence, mort en 586, et sous saint Vère qui le fit diacre. Il s'acquitta de son ministère avec tant d'édification, que lorsque ce saint prélat vint à mourir, en 596, il fut choisi pour le remplacer.

Il acquit l'estime de saint Grégoire-le-Grand qui lui recommanda des Missionnaires évangéliques qu'il envoyait en Angleterre. La malveillance chercha bientôt à le perdre dans l'esprit de ce saint Pape. Comme il était très savant, on l'accusait de sacrifier à la littérature païenne. Le saint Pape reconnut promptement la vérité et se plut à rendre justice à l'évêque de Vienne.

La reine *Brunehaut*, femme de Sigebert et mère de Childebert II, vivait encore. Ayant appris que *Didier* blâmait sérieusement les désordres et les violences qui se commettaient sous son autorité, elle obtint du roi Thierry, son petit fils, un ordre pour chasser saint Didier de son siège. Après un exil de quatre ans, il fut rappelé par le roi Thierry, à l'instigation de Brunehaut qui feignait d'être touchée de sa vertu et de l'injustice de sa disgrâce. Quelque temps après son retour, Brunehaut convaincue que *Didier* ne donnerait jamais son approbation à sa conduite, fit aposter trois assassins qui, accompagnés d'une troupe de scélérats, firent périr le saint évêque sous une grêle de pierres, au lieu de Prissignac (*Prisciniacum*), près de la rivière de Chalaronne, dans le pays des Dombes. Son corps fut enterré dans le village de Prissignac et de nombreux miracles se manifestèrent sur son tombeau par des cures merveilleuses. De toutes les parties des Dombes et du Lyonnais, on y venait en pèlerinage, surtout pour être délivré de la *Fièvre*. Il s'y forma un bourg considérable qui prit le nom de *Saint-Didier*-sur-Chalaronne. C'est aujourd'hui une très grande paroisse dans le canton de Thoissey.

(*Les Bollandistes.* — ADON. — *Théophile* RAYNAUD. — *Mgr* DEPERY.)

SAINT DIDIER OU DIZIER (DESIDERIUS), ÉVÊQUE DE LANGRES

IIIe SIÈCLE.

Invoqué pour les Femmes en couches, contre les Parjures, dans les Calamités publiques.

Saint Juste, évêque de Langres, étant mort, Dieu fit savoir par révélation que son successeur serait *Desiderius*, en français : *Didier*, *Dizier* ou

Désiré ; mais, comme on ne connaissait personne de ce nom, il fut résolu qu'on enverrait à Rome pour obtenir l'avis du Souverain Pontife. Lorsque les députés revenaient à Langres, passant dans les environs de Gênes, ils rencontrèrent un laboureur qui conduisait la charrue dans son champ, et, après lui avoir demandé son nom, ils apprirent qu'il se nommait *Desiderius* ; mais quel ne fut pas leur étonnement, quand ils virent son bâton fixé en terre se couvrir subitement de feuilles ! A ce signe, ils reconnurent celui que le Seigneur avait annoncé, et ils saluèrent *Desiderius,* évêque de Langres. Pendant son épiscopat, qu'il illustra par toutes les vertus chrétiennes, les Vandales vinrent assiéger Langres. Entraîné par sa charité, il offrit sa vie pour son troupeau, et, comme il était venu intercéder le général des barbares, celui-ci lui fit trancher la tête. De nombreux miracles illustrèrent son tombeau. Un des insignes privilèges qui lui furent accordés après sa mort, c'est celui de poursuivre *le mensonge et le faux témoignage* ; si quelqu'un eût été assez osé pour faire *un faux serment* dans l'enceinte de son église, il subissait immédiatement une punition exemplaire : c'est ce qui a donné lieu à l'invocation *contre le Parjure.*

La vérification et la translation de ses reliques eut lieu en 1315 et 1657. A cette époque, la relique de *saint Didier*, portée à Rosoy dans la maison d'une femme en danger de mort à la suite d'une couche, l'a guéric immédiatement, et, depuis ce temps, il est invoqué par *les Femmes pour une heureuse délivrance.*

Saint Didier a toujours été regardé comme le Patron de la ville de Langres qui possède encore une partie de ses ossements et qui l'invoque *dans les Calamités publiques.*

(*Bollandistes. — Saints de la Haute-Marne. — Abbé* GODARD.

SAINT BEUVON OU BOBON (BOBO, BOVO)

Xe SIÈCLE. — 986.

Invoqué pour les Animaux domestiques, les Troupeaux. — Patron des Laboureurs.

Beuvon, né au château de Noguiers en Provence, avait embrassé la carrière des armes, et comme son bras était toujours au service de l'église ou de son prochain, il était, dit Baillet, le modèle des gentilshommes et des soldats chrétiens. Les Sarrazins, qui ravageaient tout le pays par amour pour le pillage et en haine du nom chrétien, s'étaient emparés du château de Fresnet, dans une presqu'île du diocèse de Fréjus et commençaient à s'y fortifier. *Beuvon,* n'écoutant que son zèle pour son Dieu et pour sa patrie, se mit à la tête de quelques compagnies qu'il avait formées, et parvint à les déloger. Il s'empara de toute la garnison et fit grâce à tous ceux qui voulurent embrasser le christianisme.

Beuvon déposa les armes pour se consacrer tout entier aux exercices de la pénitence. Il faisait chaque année un pèlerinage à Rome ne menant avec lui qu'un seul mulet auquel il faisait porter les estropiés, les aveugles et les autres infirmes qu'il rencontrait dans sa route, tandis que lui-même cheminait pédestrement.

Un jour, étant arrivé après le dimanche de l'Ascension, à Voghera en Lombardie, il tomba gravement malade et mourut le samedi, veille de la Pentecôte. Plusieurs miracles, qui éclatèrent à son tombeau, apprirent aux habitants qu'un Saint était mort sur leur territoire. On avait négligé d'entourer son tombeau d'une grille, et *les troupeaux* qui passaient sur la pierre tumulaire, périssaient immédiatement : il en fut ainsi jusqu'à ce qu'elle eût été protégée par une claie en bois. On cite ce fait comme l'origine de l'*invocation* qui lui est adressée pour *les Troupeaux* et *les Animaux domestiques*. Nous pencherions à croire qu'elle devrait être plutôt attribuée au nom du Saint qui en latin, *Bos*, *Bovis*, et en italien *Bove*, signifie *Bœuf*, *Bête à corne*.

(Ferrarius).

SAINT EUTYQUE (EUTYCHIUS), ABBÉ

VIe SIÈCLE. — DE 540 A 547.

Invoqué pour la Pluie.

A Norcia, en Ombrie, *Eutyque* avait été appelé à gouverner un monastère et était mort, ayant donné l'exemple de toutes les vertus. Selon saint Grégoire le Grand, le vêtement qu'il avait porté, produisit après sa mort un grand nombre de miracles. Toutes les fois que la *Pluie* manquait et que les campagnes étaient brûlées par la sécheresse, les habitants de Norcia, tous réunis, avaient l'habitude d'élever la tunique du Saint et de l'offrir à Dieu avec leurs prières ; pendant qu'ils parcouraient les campagnes en priant, *l'eau* tombait immédiatement et la terre en était complétement imbibée.

(*Bollandistes*).

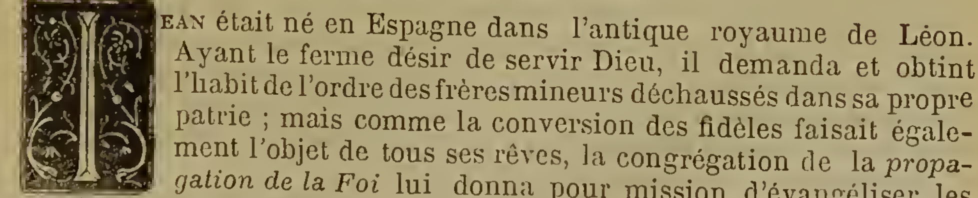
VINGT-QUATRE MAI

SAINT JEAN DE PRADO, MARTYR

DE L'ORDRE DES MINEURS DÉCHAUSSÉS DE LA STRICTE OBSERVANCE.

XVIIe SIÈCLE. — 1636.

Patron des Cuisiniers.



JEAN était né en Espagne dans l'antique royaume de Léon. Ayant le ferme désir de servir Dieu, il demanda et obtint l'habit de l'ordre des frères mineurs déchaussés dans sa propre patrie ; mais comme la conversion des fidèles faisait également l'objet de tous ses rêves, la congrégation de la *propagation de la Foi* lui donna pour mission d'évangéliser les populations mahométanes sous la domination du roi de Maroc et de Fez. Le zèle qu'il déploya dans cet Apostolat, échappe à toute description. Toujours inébranlable et embrasé d'une sainte ferveur, il ne connaissait aucun obstacle et n'était arrêté par aucun sacrifice. Les Mahométans, voyant que les sectaires de l'Islamisme diminuaient chaque jour, se saisirent de lui et le jetèrent dans un cachot infect après l'avoir chargé

de chaînes. Puis, après l'avoir fouetté de la façon la plus barbare, voyant qu'aucune torture ne l'empêchait de louer Dieu, ils le placèrent sur un *brasier ardent* et *le firent mourir à petit feu*. Son martyre eut lieu le 24 mai 1636. Benoît XIII le béatifia en l'année 1728. Il semblerait que le patronage *des Cuisiniers* devrait s'appuyer sur le genre de mort qu'on lui fit subir ; mais, d'après l'allemand Henri Alt (1), *saint Jean* de Prado était représenté avec les instruments de *cuisinier* et était ordinairement appelé : *le bon cuisinier, bonus coquus*. « On sait, ajoute-t-il, que dans les cas de nécessités, *Jean* faisait avec de l'eau pure les sauces les plus succulentes, avec des arêtes de poissons, les poissons les plus friands, et avec du cuir, les viandes les plus délicates. »

(Biographia ecclesiastica. Madrid, 1857*)*.

SAINT GÉRARD OU GÈRE (GERBUS, GERIO), DE LUNEL

XIII[e] SIÈCLE. — 1298.

Invoqué contre les Douleurs de tête et l'Epilepsie.

Gérard, né à Lunel, appartenait à une des plus nobles familles de la Gaule Narbonaise. Doué de toutes les vertus de chasteté, d'abstinence et de piété, pour servir Dieu plus librement, il vint avec son frère Effrenaud au pont du Gard, et là ils s'établirent dans deux cellules contiguës. Ayant été surpris dans ces mêmes lieux par une inondation qui dura plusieurs jours, ils furent nourris par des serpents qui leur apportaient du pain. Pour fuir davantage la présence des hommes, ils se mirent en route pour Rome, ayant l'intention de poursuivre leur pèlerinage jusqu'en terre sainte. Ils s'embarquèrent alors sur un navire qui faisait voile vers l'Italie et ils abordèrent en Etrurie, après avoir apaisé par leurs prières une tempête horrible. Puis, continuant leur route vers Rome, ils s'égarèrent à travers de grands bois et ne retrouvèrent leur chemin qu'à l'aide d'un ours qui leur servit de guide. Après avoir visité la ville éternelle, ils marchèrent de nouveau dans la direction d'Ancone, où ils devaient s'embarquer pour la Palestine ; mais Gérard, saisi tout à coup par *un violent mal de tête*, fut obligé de s'arrêter à Colombaro, près de Monte-Santo, dans le diocèse de Fermo, et, pendant que son frère était allé chercher du secours, il rendit son âme à Dieu. Les cloches de l'église de Saint-Etienne annoncèrent d'elles-mêmes sa mort aux paysans de l'endroit. Son culte, approuvé d'abord à Monte-Santo par Benoît XIV, s'étendit bientôt dans tout le diocèse de Fermo, avec l'autorisation de Pie VII. « Toutefois, disent les Petits Bollandistes, ce culte était encore inconnu en France, lorsque des prêtres exilés en Italie pour la foi, pendant la révolution, le découvrirent et le firent connaître. Enfin Monseigneur Thibaut, évêque de Montpellier, l'a introduit dans son diocèse avec l'autorisation de Pie IX.

En Italie, on invoque *saint Gérard* contre *l'Epilepsie* : on fait pour cela revêtir aux malades un habit de dévotion de couleur vert clair. La seule existence de cet habit couleur d'espérance et celle de la Confrérie, pour laquelle il a été spécialement créé en 1735, montrent assez quelle est l'im-

(1) *Di Die heiligenbilden*. Berlin, 1845.

portance du culte de saint Gérard dans le diocèse de Fermo. Sa Grandeur, Monseigneur l'évêque de Fermo a cédé à la paroisse de Lunel, en 1838, un des seuls ossements de *saint Gérard* qui existent encore ; l'ossement appartenait à un des chanoines de Monte-Santo qui s'en servait avec succès pour bénir les Epileptiques. D'après le propre du diocèse de Montpellier, il semblerait que *saint Gérard* est principalement invoqué *contre les Maux de tête* : « *Populis non semel, per ipsius intercessionem, adjutis in variis morbis, maximè capitis.* » (Les peuples ayant été souvent, par son intercession, secourus *dans les diverses maladies, surtout daus les Maux de tête*).

Cette invocation s'explique d'ailleurs facilement par l'affection dont nous avons parlé plus haut et qui fut le prélude de sa mort.

(Ferrarius. — *Les Petits Bollandistes*).

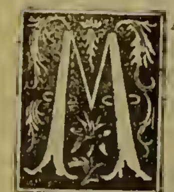
VINGT-CINQ MAI

SAINT MAXIME OU MAUXE, ÉVÊQUE ET MARTYR

DANS LE DIOCÈSE D'ÉVREUX

FIN DU IVe SIÈCLE.

Invoqué pour la Pluie.



Maxime, né à Brescia près de Naples, fut sacré évêque par le pape saint Damase qui le chargea d'aller prêcher la foi aux infidèles. Il s'associa son frère, saint Veneraud. Après avoir vainement essayé d'évangéliser la Lombardie, ils se dirigèrent vers la Gaule, traversèrent une grande partie du pays et s'avancèrent du côté d'Evreux. Des païens les ayant arrêtés au village d'Acquigny, les conduisirent dans une île formée par l'Eure et l'Iston et les y décapitèrent sur la fin du IVe siècle. L'église paroissiale d'Acquigny conserve encore quelques reliques des *saints Maixime* et *Veneraud* qui sont portées en procession tous les ans le 25 mai et aussi *dans les temps de sécheresse pour obtenir la pluie.*

(*Dictionnaire Hagiographique.* — Abbé Petin.)

SAINT ZÉNOBE, ÉVÊQUE DE FLORENCE

COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE. — 407.

Invoqué contre les Maux de tête.

Zénobe était sorti d'une noble famille de Florence. A dix-huit ans, il s'était mis au rang des Catéchumènes, et à vingt ans il était baptisé par le bienheureux Théodore, archevêque de la Cathédrale, malgré le mécontentement manifesté par ses parents, qu'il finit par préparer eux-mêmes à recevoir le saint baptême. L'archevêque conçut bientôt pour lui une telle estime, qu'il lui conféra les saints Ordres et le fit successivement chanoine et archidiacre de la Métropole. Saint Ambroise, touché de la haute réputation de *Zénobe*, le vint voir à Florence et contracta avec lui une amitié particulière. Il parla de lui avec éloge au pape Damase, qui

le créa diacre de l'Église romaine. L'archevêque de Florence étant mort, le clergé et le peuple le proclamèrent tout d'une voix pour occuper son siège. A cette nouvelle, *Zénobe* prit la fuite et il fallut toute l'autorité du Pape pour lui faire accepter cette haute dignité.

Zénobe gouverna son diocèse avec une extrême vigilance, pratiquant la vie la plus austère et la plus mortifiée. Dieu fit également briller en lui le don des miracles les plus éclatants. Il délivrait les possédés et ressuscitait les morts. Parmi les actes nombreux consignés par les Bollandistes, nous n'en citerons qu'un seul, souvent reproduit par les peintres, et qui fait le sujet d'un beau tableau de Ridolfo Ghirlandaio au musée des Offices de Florence.

Une dame gauloise, qui allait à Rome par dévotion, en passant à Florence, avait laissé à *Zénobe* son fils que la route avait rendu malade. Grande fut sa douleur, quand elle apprit en revenant à Florence que son fils était mort. Désolée, elle fit apporter son corps aux pieds du saint évêque, le suppliant avec les larmes du désespoir de lui restituer celui qu'elle avait confié à sa garde. *Saint Zénobe*, ému de compassion, se mit en prières, fit le signe de la croix sur l'enfant et le rendit vivant à sa mère.

Zénobe, après avoir consacré sa vie tout entière au service de Dieu, mourut à quatre-vingts ans, le 25 mai 407. L'année suivante, son corps fut porté par les évêques à la Cathédrale qui, à cette époque, était sous le vocable de Saint-Sauveur. Un vieil orme desséché, qui se trouvait devant le baptistère, reverdit au contact des saintes reliques. A l'époque où le docteur Brocchi (1) écrivait son histoire des saints et bienheureux de Florence, le 25 mai, à la Cathédrale Sainte-Marie des fleurs qui a remplacé l'église de Saint-Sauveur, on bénissait chaque année dans la chapelle qui contient encore *la tête du Saint* et toutes ses reliques, des roses destinées à la guérison des malades, *e specialmente dal dolore di testa* (et principalement de ceux tourmentés *par des douleurs de tête*). Dans le même sanctuaire, contre le pilastre de la nef le plus rapproché de la porte du Cocomero, est un bénitier. On croit que le bassin qui contient l'eau, était l'urne cinéraire du saint évêque, et aussi les fidèles, quand ils prennent de l'eau bénite, ont l'habitude d'y appuyer leur tête avec dévotion (2).

Le souvenir de *saint Zénobe* est toujours resté en très grand honneur à Florence.

(FERRARIUS. — RIBADANEIRA. — BROCCHI).

SAINT URBAIN Ier, PAPE ET MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 222 OU 231.

Invoqué pour la Vigne, contre la Foudre et les Orages. — Patron des Vignerons.

Les actes de *saint Urbain* sont très controversés. On lui conteste même son titre de martyr. Sans nous occuper de cette discussion qui ne rentre pas dans le but que nous nous sommes proposé, nous citerons seulement

(1) *Vite de Santi e beati Fiorentini.* FIRENZE, 1742.
(2) Il en était ainsi au moins à l'époque où écrivait Brocchi.

ce passage de J. Chantrel dans *son histoire populaire des Papes* (1) : « Saint Urbain Ier (qui succéda à saint Calixte Ier) passa presque tout son pontificat dans les Catacombes ; on a vu que son martyre suivit de près celui de sainte Cécile. Ce grand Pape se distingua par un zèle ardent pour la foi et fit de nombreuses conversions parmi les païens. En même temps, il pourvoyait à la dignité et à la splendeur du culte. Il renouvela en argent les vases de l'autel et fit faire vingt-cinq patènes de ce métal pour les diverses paroisses de la ville. Dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire, il est constamment qualifié de *Martyr* et *Pontife.* »

D'après les Petits Bollandistes, le pape Nicolas Ier, qui monta sur la chaire de saint Pierre en 848, aurait donné le corps de *saint Urbain* aux moines de Saint-Germain-d'Auxerre. La translation aurait été accompagnée de beaucoup de miracles, et les moines auraient cédé leur précieux dépôt à l'évêque de Châlon-sur-Saône, Erchanré. Aujourd'hui, on conteste le don du corps du pape *Urbain* qui fut retrouvé en 1599 dans l'église de Sainte-Cécile, à Rome, et l'on incline à penser que ce serait plutôt le corps d'un autre *saint Urbain*, évêque et martyr sous Marc-Aurèle et Commode. Quoiqu'il en soit, continuent les Petits Bollandistes, c'est à *saint Urbain pape* que se rapporte le culte qu'on rendit aux reliques apportées en France. Dans plusieurs endroits, on invoque *saint Urbain* pour *la prospérité des vignes* et aussi *contre la Foudre et les Orages* qui amènent la grêle si préjudiciable aux vignobles. Ce patronage s'est étendu en Espagne, en Allemagne et en France. On a souvent cherché à en déterminer l'origine. Quelques-uns ont voulu que ce saint Pape ait été confondu avec *saint Urbain*, évêque de Langres qui, lui aussi, exerce son patronage *sur les Vignerons* et dont il a été question au 2 avril.

Molanus a prétendu que, d'après une tradition, *Urbain Ier*, pendant la persécution, se serait caché *dans les vignes*, et que les *Vignerons* pourraient bien l'avoir choisi à ce titre. Nous adopterons plus volontiers l'avis des Petits Bollandistes qui font remarquer très judicieusement que le 25 mai étant la limite extrême des influences contraires, il était tout naturel de se mettre sous la protection d'un Saint de qui dépend le salut de la vendange. Les nombreux dictons sur *saint Urbain* expriment naïvement les inquiétudes et les espérances des vignerons.

(Chantrel. — *Les Petits Bollandistes*).

DICTONS ET *COUTUMES* SUR *SAINT URBAIN*, PAPE

Que *saint Urbain* ne soit passé
Le vigneron n'est pas assuré.
(Hautes-Alpes).

Saint Urbain est le dernier vendangeur,
Quand il passe sans faire de mal
Les vignes sont hors de danger.
(Meuse).

Saint Urbain dernier marchand de vin.
(Meuse).

Après la *saint Urbain* ce qui reste
Appartient au vilain. (Meuse).

Après la *saint Urbain*
Plus ne gèle, ni vin, ni pain.
(Nièvre, Rhône, Allier).

Tel *saint Urbain*, telles vendanges.

Sans pluie *saint Pancrace* et *saint Urbain*
Grande abondance de vin.

Urbinet,
Le pire de tous, quand il s'y met,
Car il casse *le robinet*.

A la *saint Urbain*
Le blé *doit avoir fait* son grain.

Il existait en Franconie, dit l'Abbé Pascal, une coutume assez bizarre pour ne pas dire sacrilège. En la fête de saint Urbain, les vignerons pavaient de fleurs une table, la plaçaient sous un berceau de rameaux verts, et y exposaient avec pompe la statue de saint Urbain. Cet autel

(1) Tome II, page 195.

était érigé sur la place publique. Si le jour était beau, la statue était arrosée de copieuses libations de vin et on lui rendait les plus grands honneurs. Si, au contraire, le temps était pluvieux, les vignerons jetaient do la boue sur la statue et l'inondaient d'un déluge d'eau.

(Jean ALBANUS. — *Mœurs des Nations*).

ANCIEN DISTIQUE LATIN

Dat CLEMENS *hiemem*	*Clément* donne l'hyver.
Dat PETRUS *ver cathedratus*	La chaire *de Pierre*, le printemps
Æstuat URBANUS	*Urbain* amène l'été
Autumnat BARTHOLOMOEUS.	*Barthélemy* l'automne.

VINGT-CINQ MAI

SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE

XI[e] SIÈCLE. — 1073-1085.

Invoqué pour la liberté de l'église.



E saint désigné sous le nom de Grégoire VII, s'appelait Hildebrand ; selon les auteurs, Hugues de Flavigny et Brunon, évêque de Segni, il était né à Rome dans la noble famille Aldobrandini ; rien cependant n'appuie cette prétention, tandis que plusieurs artistes Toscans ont représenté Hildebrand dans son enfance, travaillant dans l'atelier d'un charpentier ; il est donc présumable qu'il était de Toscane et que son père exerçait cette profession.

Quoiqu'il en soit, il fut élevé par l'archevêque d'Amalfi et par un archiprêtre, qui devint plus tard Grégoire VI et qui l'emmena avec lui visiter le monastère de Cluny. Hildebrand fut très intéressé par ce voyage et s'attacha tellement à saint Hugues et à saint Odilon, qu'il resta près d'eux et tacha de les imiter. Effectivement, il se distingua tellement par sa piété, sa parole éloquente et ses jugements pleins de sagesse, que Henri III réclama comme une faveur de le faire prêcher à la cour. Hildebrand y connut l'évêque de Toul qui, ayant été désigné pape sous le nom de Léon IX, voulut absolument être accompagné par Hildebrand, il le nomma cardinal et supérieur du monastère Saint-Paul, pour le forcer à rester à Rome. Hildebrand déploya tant d'intelligence, de ferveur et d'habile direction dans les fonctions qu'il avait à remplir, que les papes Victor II et Etienne IX qui succédèrent à Léon IX, le chargèrent de combattre les crimes qui désolaient alors la partie saine du clergé.

Il s'agissait de détruire *la Simonie*, c'est ainsi que du nom d'un magicien Simon, qui avait offert aux apôtres d'acheter les dons du Saint-Esprit, on appelait l'ignoble trafic qui se faisait des emplois de l'église par des gens qui n'avaient aucun titre ni aucun droit pour les diriger. Ferdinand d'Aragon, entr'autres, venait de vendre à un juif le diocèse de Tarente, pour trente mille ducats. Ainsi de suite, malgré les efforts, les répressions des papes, cette vénalité honteuse, s'était étendue et avait souillé le sacerdoce.

Hildebrand, en dépit de nombreux ennemis et de beaucoup d'obstacles, atteignit un résultat précis et honorable, pour lui, à tous les points de vue. Le clergé, ainsi que la population romaine, l'acclamèrent pape

à son tour, sous le nom de Grégoire VII ; mais, hélas ! bien des amertumes l'attendaient sur cette chaire apostolique. Tous ceux dont il avait réprimé l'ambition, cherchaient à s'en venger et l'attaquèrent par mille entraves dans sa juridiction ; ainsi fit, Boleslas II, roi de Pologne. Ce prince menait une vie débauchée ; réprimandé par la voix de saint Stanislas, évêque de Cracovie, Boleslas répondit à ses remontrances en l'assassinant au pied de l'autel où il allait officier. Grégoire VII aussitôt, le frappa d'anathème et lui ôta le titre de roi, pouvoir reconnu aux successeurs de saint Pierre, à cette époque de foi. Cet exemple ne servit pas à Henri IV, empereur d'Allemagne. Il affichait publiquement de honteux désordres et se livrait entièrement à la vente des charges de l'église, poursuivie à outrance par Grégoire VII. Pour mettre un terme à ces abus outrageants, Grégoire VII convoqua à Rome un concile chargé de réformer la discipline et les mœurs du clergé.

Henri IV voulut alors faire assassiner le pape, le peuple romain déjoua toutes les tentatives criminelles qu'il découvrit. Henri IV feignit des démarches hypocrites pour obtenir son pardon, et pendant ce temps son armée entrait à Rome, bloquait le château Saint-Ange, en arrachait Grégoire VII et le renfermait prisonnier à Salerne au Mont Cassin, tandis qu'un synode composé par l'empereur d'Allemagne, de prêtres corrompus ou effrayés, élisaient un antipape nommé Clément III et le mettaient à sa place.

Grégoire VII mourut à Salerne le 25 mai 1085, son corps fut enterré à Saint-Mathieu ; beaucoup de miracles, faits à son tombeau, vinrent attester sa sainteté, ses dernières paroles avaient été :

Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.

J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil.

Il est représenté une colombe sur son épaule, (la colombe est le symbole de l'inspiration) et prosterné devant une image de la sainte Vierge.

Il est resté fort honoré à Salerne, en Dalmatie, en Bohême et en Hongrie, où régnait le saint roi Ladislas, au moment où saint Grégoire VII était un pape inébranlable dans ses doctrines et sa forte discipline.

PRIÈRE A SAINT GRÉGOIRE VII, POUR LE HUIT CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SON EXALTATION AU SOUVERAIN PONTIFICAT

Recommandée par Notre Saint Père le Pape.

O invincible défenseur de la liberté de l'Eglise, illustre saint Grégoire, par cette force d'âme que vous avez montrée dans le maintien de ses droits contre les puissances de la terre et de l'enfer conjurées ensemble, étendez du haut du ciel sur elle, nous vous en supplions, votre bras puissant pour la fortifier et la défendre dans la guerre terrible qu'elle a encore aujourd'hui à soutenir. Fortifiez principalement, dans cette grande lutte, le vénérable Pontife qui a hérité de votre Siège et aussi de l'intrépidité de votre cœur, et obtenez-lui de voir ses sains efforts couronnés par le triomphe de l'Eglise et par le retour des égarés dans la bonne voie. Faites aussi que toute la terre comprenne enfin que c'est une entreprise vaine de s'attaquer à cette foi qui a toujours vaincu et qui vaincra toujours le monde : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* C'est le vœu que, d'un commun accord, nous vous adressons ; et nous avons la douce confiance qu'après nous avoir exaucés sur la terre, vous nous appellerez un jour avec vous dans le ciel auprès de l'éternel Pontife, qui avec le Père et avec le Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

(300 jours d'indulgence sont attachés à cette prière).

ORAISON DU MISSEL ROMAIN

Deus in te sperantium fortitudo, qui beatum Gregorium, confessorem tuum atque Pontificem, pro tuenda Ecclesia libertate, virtute constantiæ roborasti, da nobis ejus exemplo et intercessione omnia adversantia fortiter superare. Per Dominum...

VINGT-SIX MAI

SAINT GOND [1] GON (GODO) ABBÉ OU ANACHORÈTE

VIIe SIÈCLE. — 690.

Patron des Gantiers et des Mégissiers. — Invoqué contre la peste.



GOND appartenait à une famille de Verdun (Meuse), aussi distinguée par sa grande noblesse que par ses grandes vertus. Sa mère était sœur du saint abbé Vandrille qui, pour fuir les honneurs de la cour du roi Dagobert, embrassa les austérités de la vie religieuse au Monastère de Saint-Romain, sur le mont Jura. *Gond* passa plusieurs années avec son oncle dans ce monastère ; puis ils s'établirent à vingt kilomètres de Rouen, dans la Seine-Inférieure et y fondèrent le couvent de Fontenelle, qui fut bientôt habité par trois cents religieux. *Gond*, à son retour de Rome, où il avait été demander des reliques au pape Vitalien, voyant que la communauté augmentait sans cesse et que le monastère suffisait à peine à contenir ses religieux, sur l'avis de son oncle, partit pour établir ailleurs une colonie de serviteurs de Dieu ; il s'arrêta dans le val d'Oye (Augia) à deux lieues de Sézaune, en Brie, et y fonda, les uns disent un ermitage et les autres une petite communauté. Quoiqu'il en soit, quelque temps après son arrivée dans le pays, une *peste horrible* éclata tout à coup. *Gond* se multiplia pour combattre l'*épidémie*, entrant dans les maisons des *pestiférés*, leur prodiguant les consolations de la religion et le soulagement de leur misère. Grâce à ses prières, la colère de Dieu s'apaisa et le fléau avec elle.

Saint Gond rendit son âme à Dieu à la fin du VIIe siècle ; or, il arriva que deux cents ans plus tard une épidémie nouvelle vint à sévir de nouveau. Les habitants ayant souvenance des mérites du saint, se mirent en prières, firent porter sa chasse en procession et la *peste* cessa totalement dans la contrée. En 1632, une autre *peste* vint se joindre aux malheurs de la guerre, qui enleva le tiers de la population à Langres et aux environs. En souvenir des bienfaits obtenus dans cette circonstance par l'intercession du Saint, chaque année à Langres, le 26 mai, on fait une procession solennelle dans les rues de la ville en l'honneur de saint Gond, dont on célèbre la fête dans tout le diocèse, bien que, disent les Petits Bollandistes, il ne lui appartienne ni par sa naissance, ni par aucune circonstance de sa vie. L'abbé Darras, dans sa *Vie populaire de saint Gond*, ajoute que de nos jours, les habitants de la vallée d'Oye ont attribué, à l'intercession du bienheureux saint, la faveur d'avoir été épargnés par le *choléra* qui fit tant de ravages dans notre patrie. *Saint Gond* est souvent représenté un gant à la main. Le patronage *des Gan-*

(1) *Gaon, Gan ou Godon.*

tiers et *des Mégissiers* tire son origine d'un *calembourg*. Les Bollandistes, après avoir dit que *saint Godon* est vulgairement appelé *saint Gand*, continuent ainsi :

Quæ vox quia vernacule CHIROTHECAM *significat, Parisiis (ubi plurimus ejus est cultus, sicut et in variis alibi per Franciam ecclesiis) patronus habetur* CHIROTHECARIORUM.

Comme ce mot signifie GANT en langage du pays, à Paris (où son culte est très étendu ainsi que dans plusieurs autres églises de France), *les Gantiers* l'ont choisi pour patron.

(*Vie des saints de Troyes. — Vie des saints de Franche-Comté.*)

SAINT PRIX (1) (PRISCUS) ET SAINT COT (COTTUS)

MARTYRS DANS LE DONZIAIS

III[e] SIÈCLE

Invoqués pour les Enfants malades, contre les fléaux et les intempéries des saisons.

Pour obéir à ce précepte de Notre Seigneur : *Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre*, des chrétiens, Prix, Cot et leurs compagnons, tous de Besançon, avaient fui leurs pays et étaient venus se réfugier dans le Donziais. Les persécuteurs les poursuivirent jusque dans les bois : ils décapitèrent *saint Prix* et firent un horrible carnage des autres. Les corps des martyrs furent jetés dans une citerne, en un lieu nommé Coucy et qui depuis pris le nom de Coucy-les-Saints.

Quant à *saint Cot*, il put s'échapper en emportant la tête de saint Prix; mais les païens l'atteignirent bientôt et il fut martyrisé en 274, près de la voie *Vestrensis*, non loin de la ville d'Auxerre. C'est là que son corps fut enterré par de pieux chrétiens, avec la tête de Prix. C'est autour de cette sépulture que de nombreux miracles ont attiré les populations voisines et que la petite ville de *Saint-Prix*, par corruption *Saint-Brix*, a été formée. On croit généralement que Saint-Germain-d'Auxerre (418-448) découvrit, restaura la sépulture des deux saints, et même que l'inscription fixée par des crampons de fer, à l'une des colonnes de la nef du XIII[e] siècle, date de son épiscopat, au moins la forme des caractères semble l'indiquer. Voici cette inscription :

Hic requiescit sanctus Cottus qui, cum capite sancti Prisci martyris, suscepit martyrium.

Ici repose saint Cot, qui a reçu le martyr en portant la tête de saint Prisque, martyr.

Maintenant nous laisserons la parole au *Magasin pittoresque* (2) qui ne saurait être taxé de superstition à propos du culte des saints : « Chaque année, le 26 mai, leur fête est chômée soigneusement par les habitants de Saint-Brix, mais la vraie fête, celle des processions, des pèlerinages, est fixée de toute ancienneté au lundi de la Pentecôte. On rencontre ce jour-là, le long des chemins qui mènent à Saint-Brix, de nombreuses troupes de villageois qui vont célébrer la fête des Martyrs ; quelques-uns d'entre eux ont fait quatre ou cinq lieues et même davantage pour passer sous les châsses des saints. Les mères y portent leurs *enfants malades*, incurables, abandonnés des médecins, comme à un dernier espoir : Il n'est pas rare de rencontrer ce jour-là, des charrettes remplies de femmes et d'*enfants*, et de voir des ânes portant dans leurs

(1) *Prisque*, ou *Prex*, ou *Presc*, ou *Prisc*, ou *Bry*.
(2) Année 1850, p. 219 ; année 1854, p. 191.

paniers, deux ou trois de ces *pauvres créatures* au *visage pâle et souffreteux*. Les enfants qui sont bien portants y vont aussi faire provision de santé.

Les châsses qui recèlent les ossements de ces morts depuis *seize siècles*, sortent de l'église, suivies et entourées de trois à quatre mille personnes. Le son des cloches, le chant des prêtres venus des villages voisins pour fêter les Saints, la foule des fidèles, les vagissements des *petits enfants malades*, tout frappe d'une vive émotion.

Arrivé sur certains lieux consacrés par l'usage, le clergé s'arrête, les porteurs des deux châsses se rangent et tous les assistants, grands et petits, passent en s'inclinant sous les reliques, les uns après les autres, pendant que les prêtres chantent la légende de ces premiers martyrs de l'Auxerre. Dans l'église existe une chapelle où se trouve le tombeau de saint Cot, on y étend les *enfants* pendant que le curé lit sur eux des Evangiles.

Jadis des processions solennelles venaient d'Auxerre invoquer *saint Prix* et *saint Cot* pour obtenir, par leur intercession auprès de Dieu, la *cessation des fléaux* ou *des intempéries* des saisons. Les bonnes femmes du pays chantaient aussi pendant la procession du 26 mai :

Saint Prix, saint Cot
Faites mûrir nos cerises et nos bigarreaux.

(Hagiologie nivernaise, — Saints de la Franche-Comté).

SAINT PHILIPPE DE NÉRI, FONDATEUR DE L'ORATOIRE

XVI

XVIᵉ SIÈCLE. — 1516-1595.

Invoqué contre les tremblements de terre, les maladies des articulations et pour les femmes stériles.

Philippe de Néri naquit à Florence, de parents honnêtes et pieux, et, dès son enfance, il donna des marques visibles de sa future sainteté. Arrivé à l'adolescence, il abandonna une riche succession, qui lui venait d'un oncle paternel, et se rendit à Rome, où en étudiant la philosophie et la théologie il se consacra entièrement à Jésus-Christ. Son abstinence était telle que souvent il passait jusqu'à trois jours sans manger. Adonné à la veille et à la prière, il visitait fréquemment les sept églises de Rome et il avait coutume de passer la nuit au cimetière de Saint-Callixte, dans la contemplation des choses célestes. Ayant reçu par obéissance le sacerdoce, il s'appliqua tout entier au service des âmes et continua jusqu'au dernier jour de sa vie à entendre les confessions. Il donna à Jésus-Christ un nombre d'enfants presqu'innombrable ; et afin de les soutenir par la nourriture quotidienne de la parole de Dieu, la fréquentation des sacrements, l'assiduité à l'oraison et par d'autres exercices de piété, il institua la *Congrégation de l'Oratoire*.

L'amour de Dieu, dont il portait la blessure, le jetait dans une continuelle langueur, et l'ardeur qui l'embrasait était si grande, que, son cœur se trouvant trop resserré dans les bornes naturelles, le seigneur lui élargit miraculeusement la poitrine par la rupture et l'élévation de deux côtes.

Quelquefois *Philippe*, en célébrant la messe, où il priait avec une très grande ferveur, était enlevé de terre et paraissait tout environné d'une lumière éclatante, il rendait aux pauvres et à ceux qui avaient besoin d'assistance tous les soins que peut inspirer la charité et il mérita qu'un ange vînt recevoir de lui l'aumône sous la figure d'un mendiant. Une autre fois, comme il portait du pain la nuit aux indigents, étant tombé dans une fosse, le secours d'un autre ange l'en fit sortir sain et sauf. Voué à l'humilité, il eut toujours le plus grand éloignement pour les honneurs et il refusa plus d'une fois les premières dignités de l'église qui lui étaient offertes.

Rendu illustre par le don de prophétie, il fut remarquable aussi par la pénétration des pensées les plus secrètes. Il garda toute sa vie la plus entière virginité, il avait reçu le don de distinguer, à la bonne ou à la mauvaise odeur, ceux qui étaient chastes et ceux qui ne l'étaient pas. Il apparaissait quelquefois à des personnes éloignées du lieu où il se trouvait et les secourait dans le danger. Il rétablit en santé un grand nombre de malades et même de moribonds, il rappela un mort à la vie. Honoré souvent de l'apparition des esprits célestes et même de la Vierge mère de Dieu, il vit les âmes de plusieurs pesonnes monter au ciel brillantes de lumière. Enfin, l'an du salut 1595, le huit des Calendes de juin, jour auquel tombait la fête du Saint-Sacrement, lorsqu'il eut célébré le saint sacrifice dans les transports d'une pieuse joie et exercé les autres fonctions ordinaires, il s'endormit dans le Seigneur, âgé de quatre-vingts ans, sur les minuit, à l'heure même qu'il avait prédite. Après sa mort, tant de miracles éclatèrent, qu'il fut mis au nombre des saints par Grégoire XV. Ayant reproduit ainsi la traduction des leçons de son office, par dom Guéranger, nous ferons remarquer que le cardinal Baronius fut un de ses élèves de l'Oratoire, et que c'est à Philippe de Néri qu'est due la grande pensée des *Annales ecclésiastiques* qui furent une arme si puissante contre les hérésies et les mensonges historiques des *centuries de Magdebourg*.

Le pape Clément VIII souffrait horriblement de la *goutte* aux mains, et comme *Philippe* était venu le voir et voulait se rapprocher de lui, le Pape que ses grandes douleurs rendaient très susceptible, ne permettait à personne de toucher son lit : « Prenez-garde, lui cria-t-il, mon père ne m'approchez pas de plus près. » *Philippe*, néanmoins se rapprochait peu à peu de son lit, et le Pontife reprit de nouveau : « N'approchez pas, ne me touchez pas. » — « Ne craignez rien, très saint père, répliqua Philippe ». Aussitôt, il lui saisit la main et après l'avoir serrée, la douleur cessa à l'instant. Clément VIII stupéfait raconta sa guérison à Baronius et à plusieurs autres cardinaux, après la mort du saint. Quand il sentait quelques douleurs dans ses mains, vite il se recommandait à ses prières et s'en trouvait toujours bien (1). Pendant sa vie *Philippe de Néri* opéra beaucoup de guérisons du même genre et d'autres furent également obtenues au contact de ses reliques ; c'est pour cela que le calendrier de Sarragosse 1876, le qualifie :

Abogado contra los enferme da des de las articulationes.	*Avocat contre les maladies des articulations.*

A une époque plus moderne, un autre pape Benoît XIII, alors qu'il n'était encore que cardinal et archevêque de Bénévent, fut miraculeu-

(1) *Bollandistes* VI°, vol. de mai, p. 628.

sement préservé par les mérites de saint Philippe, des désastres épouvantables du *terrible tremblement de terre* qui désola sa ville épiscopale, le 5 juin 1688. Pendant que les toits croulaient de toutes parts, l'archevêque s'entretenait avec un noble de Bénévent qui fut écrasé sous les décombres ; quant à lui, il disparut sous un amas de pierre, mais comme sa tête était protégée par quelques roseaux qui soutenaient également le reliquaire de saint Philippe, il en sortit sain et sauf, bien que légèrement blessé, aussi il n'hésita pas à le choisir pour *protecteur* contre les *tremblements de terre*. Deux ans après avoir été placé sur la chaire de Saint Pierre, le 1er juin 1726, il promulgua un décret par lequel il ordonnait que dans Rome et son territoire, aux jours de fête de précepte, il en serait ajouté un le 26 mai, consacré à la fête de *saint Philippe de Néri*. Ce décret commençait ainsi (1) :

La santita di nostro Signore conservando una spezial devozione verso il glorioso S. FILIPPO NERI *per la di cui intercessionne ha ricevute da sua divina Maësta molte, grazie spirituali, e temporoli, fra l'altre d'essere stata miracolosamente preservata in vita nelle rovine causate* DAL TERRE MOTO *nel suo Episcopio in Benevento l'anno MDCLXXXVIII come è palese, e noto à tutti, per essere stato colle stampe piu volte publicato il miracolo, etc.....*

Sa Sainteté, notre Seigneur le Pape, ayant toujours eu une dévotion spéciale pour le glorieux saint Philippe de Néri, par l'intercession duquel il a reçu de sa divine majesté grand nombre de grâces spirituelles et temporelles et entr'autres d'avoir été préservé de la mort miraculeusement au milieu des ruines produites par le *tremblement de terre*, dans son évêché de Bénévent, en 1688, comme il est évident et connu de tous, parce que ce miracle a été publié plusieurs fois par l'imprimerie.

Le décret était suivi de la prière suivante :

ORAZIONE

Composta dal sommo pontefice Benedetto XIII per ottenere da Dio la grazia d'essere esenti DA TERREMOTI, *mediante l'intercessione di S.* FILIPPO NERI.

Omnipotens æterne Deus, qui fundasti terram super stabilitatem suam, et Ecclesiam super petram ædificasti: sicut utramque, peccatorum nostrorum pondere trepidantem, B. PHILIPPI *meritis et precibus firmatam fuisse cognovimus, ita ipsius patrocinio ac præsidio, te veniæ largitorem humiliter deprecantes, inconcussam perpetuo fore confidimus, qui vivis, etc...*

PRIÈRE

Composée par le souverain pontife Benoît XIII pour obtenir de Dieu la grâce d'être préservé des *Tremblements de terre* par l'intercession de *saint Philippe de Néri.*

Dieu tout puissant et éternel qui avez fondé la terre sur des bases solides et avez bâti l'église sur la pierre : comme nous savons que l'une et l'autre, ébranlées par le poids de nos péchés, ont été raffermies par les mérites et les prières du *bienheureux Philippe*, de même en vous priant humblement comme dispensateur de tout pardon, nous avons la confiance par son secours et son patronage qu'elles seront à jamais inébranlables.

Saint Philippe de Néri est également invoqué par *les femmes stériles*, comme le prouve la strophe suivante d'un cantique castillan (Gozos) :

Las que á vos os invocaron .
Alcanzaron
Sin tardar muchos instantes
Frato, a unque ESTÉRILES ANTES,
Y llegoron
Al Bautisma los infantes
Siendo, vos intercessor, santo.

Lorsque les *femmes stériles* vous invoquent, elles obtiennent sans retard *le fruit désiré* et par votre intercession, les enfants reçoivent le baptême.

D'après le supplément au journal *Le Pélerin* (nº 177), *saint Philippe*, patron de la ville de Rome, aurait organisé dans cette ville les premiers

(1) Le *décret* et la prière se trouvent dans le 1er vol. de BROCCHI, p. 486, *vie des saints de Florence.*

exercices du mois de Marie, quoique plusieurs regardent cette dévotion comme plus ancienne. Ce qui n'est pas douteux, c'est le grand zèle de ce saint pour la sainte Vierge et l'église de Sainte-Marie *in Vallicella*, où il est honoré, en est un vivant témoignage, puisqu'il voulut que les vingt-quatre autels qu'elle contient, fussent tous consacrés à la sainte Vierge.

(*Office du saint. — Vie des saints de Florence*, par BROCCHI.)

VINGT-SEPT MAI.

SAINT HILDEVERT, ÉVÊQUE DE MEAUX

VII° SIÈCLE. — 680.

Invoqué contre la Folie, la Frénésie, l'Epilepsie, les Vers des Enfants scrofuleux, la Tempête, le Feu et l'Eau. — Patron des Tabletiers, des Fabricants de peignes, des Marquetiers, Cadrassiers et Tisseurs de draps.



LES actes de *saint Hildevert* sont très obscurs et très controversés. On serait porté à croire qu'il naquit à Vers-Hébécourt, diocèse d'Amiens ; qu'après avoir perdu ses parents, il aurait été confié à saint Faron, évêque de Meaux qui, témoin de ses vertus et de ses progrès, lui conféra successivement tous les ordres sacrés, et qu'enfin après la mort de saint Faron, il aurait été désigné par le clergé et les fidèles pour lui succéder. Quoiqu'il en soit, le souvenir de ses vertus et de ses miracles fut toujours vivant dans le cœur des populations, et lorsque ses reliques furent transportées à Gournay (diocèse d'Amiens), son culte se répandit successivement dans ceux de Paris, de Rouen, de Reims, de Beauvais... Dans celui de Meaux, son culte apparut en 1328. Dans d'autres provinces, et dans celles que nous venons d'indiquer, *saint Hildevert* était invoqué *contre la Folie, la Frénésie et l'Epilepsie*. L'origine de cette invocation est également très obscure. Les Bollandistes inclinent à penser qu'on doit l'attribuer à la ressemblance du nom d'*Hildebertus* et de *Vertigo*, ressemblance qui existe souvent entre les noms des saints et les *Maux* contre lesquels on les invoque. Le pèlerinage de Gournay était célèbre au moyen-âge, le roi saint Louis s'y rendit le 17 avril 1257. La confrérie de saint Hildevert, établie dans cette ville, avait surtout pour but d'invoquer le saint en faveur *des Aliénés* ou *des Possédés*. Plusieurs guérisons opérées par son intercession ont été consignées dans les registres de cette association. Nous trouvons dans une *Vie des Saints* du seizième siècle (1) cette oraison qui mentionne les diverses invocations adressées à saint Hildevert et auxquelles on a ajouté celles *contre la Tempête* et celles contre *les Incendies* qui effectivement ont été plus d'une fois éteints par son intercession. comme le constate M. l'abbé Corblet dans son *Hagiographie d'Amiens*, 3° vol.

(1) *Histoire de la Vie, Mort des Saints, etc.*, par MAISTRY VIAL, docteur en théologie, Jacques TIGEOU, docteur en théologie, et M. Clément MARCHANT, estudiant de la royne de France. Paris, 1577, tome II, p. 183.

ORAISON A SAINT HILDEVERT

Sainct *Hildvert*, evesque glorieux,
De qui le nom très sainct et précieux
Est réclamé par mainte et mainte place
Et à qui Dieu a departy la grâce
De préserver de *tempête* et de feu
Et *péril d'eau* qui ancres le vœu
Du vray chrestien, guérissant *Frénétiques*,
Et possédor des *Lutins lunatiques*,
De la douleur de teste, furieux.
En visitant ton sainct corps précieux :
Je te supply d'une forte croyance
Qu'en charité ton corps ayant puissance
De soulager par la grâce de Dieu
Les Affligés qui sont en ce bas lieu,
Tu veuilles donc te montrer favorable
Pour moy vers Dieu qu'il me soit secourable
Me departant parfaicte guérison,
Et délivrant *de flammes ma maison*,
Me préservant *de périr en marine*
Et d'encombrier par la vertu divine,
Qu'il faict reluire en ton sainct corps benist,
Le tout au nom de mon doux Jésus-Christ.

A Paris, au XII[e] siècle, un bâtiment qui dépendait de l'église Sainte-Croix fut changé sous l'invocation de saint Hildevert en un hôpital pour les *Frénétiques* et les *Epileptiques*. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'expliquer les origines des *patronages* cités plus haut.

(*Les Bollandistes. — Hagiographie du diocèse d'Amiens*).

VINGT-HUIT MAI.

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS

VI[e] SIÈCLE. — 576.

Invoqué contre la Fièvre et pour les Prisonniers.

GERMAIN était né en Bourgogne de parents nobles et riches ; mais qui, par une horrible passion, mirent tout en œuvre pour le faire mourir avant sa naissance. Ils poursuivirent leurs abominables projets pendant son enfance, mais Dieu avait mis dans ses projets de le préserver de toute atteinte. Quand il fut plus grand, connaissant l'animosité de ses parents, surtout celle sa mère, il se retira chez un de ses oncles, homme d'une grande piété. Cet oncle eut le plus grand soin de l'éducation de *saint Germain*, il l'instruisit lui-même et il le forma dans la vertu, dans les sciences et dans une solide piété. *Germain* répondit avec tant de zèle aux soins qu'on prit de lui qu'il devint un vrai modèle de sainteté. Aussi il fut élevé au sacerdoce étant encore fort jeune. Trois ans après, il fut élu abbé d'un grand nombre de religieux dans le monastère de Saint-Symphorien. Il édifia tellement ses frères par ses veilles, ses aumônes et surtout par le don que Dieu lui octroya de faire des miracles, que sa renommée s'étendit au loin et qu'on vint le chercher dans son convent pour l'élever sur le siège épiscopal de Paris. Ce fut alors qu'il redoubla tellement ses austérités, et encore plus l'extension de sa charité, qu'il y employait les revenus de l'Eglise, les offrandes des peuples, les libéralités qu'il recevait du roi Childebert et des princes. Ses instructions, accompagnées d'une prière continuelle, avaient une force toute particulière pour convertir les peuples. Enfin, il acheva une vie si sainte, dans la paix du Seigneur, à l'âge de quatre-vingts ans. Son corps fut solennellement porté en l'abbaye de *Saint-Vincent*, aujourd'hui *Saint-Germain-des-Prés*. En passant devant les prisons, il devint si pesant qu'on ne pouvait le remuer. Il fallut qu'on relâchât tous les *Prisonniers* qui, pour lui rendre grâces, suivirent le convoi à la vue de tout le peuple.

C'est là l'origine de l'invocation pour les *Prisonniers*. Dans le nord de l'Espagne, comme l'indique ce cantique catalan (Goigs), il est invoqué *contre la Fièvre* et *pour les prisonniers*.

Si injustament perseguits
Portantne ferrats grillons
Janen pobres en presons
D'anima y cos afligits,
Aclamant vos, las suas portas
Obra un poder sobera

Quan per FEBRE MALIGNANT
Postrat al llit pel dolor
Sens esperousa y conhort
Tristos dios va passant,
Al invocar vostre nom
Lliure L' malal se trouvo.

Les pauvres PRISONNIERS injustement poursuivis, chargés de fer et qui gémissent affligés dans leurs corps et dans leurs âmes, en vous invoquant, votre pouvoir souverain leur ouvre la porte.

Quand on est couché sur un lit de douleur, saisi par une FIÈVRE *maligne* sans espérance, sans reconfort et passant de tristes jours, en invoquant votre nom, le malade se trouve soulagé.

D'après les Bollandistes, le contact de son vêtement avait guéri d'une *fièvre quarte*, le majordome Audegisile. Sur un vitrail du XVe siècle, *saint Germain* de Paris tient une clef à la main, à cause de sa sollicitude pour *délivrer les prisonniers*.

(*Bollandisies. Martyrologe de* 1691).

SAINT JUSTE (JUSTUS), LAIC A VICH (CATALOGNE)

ÉPOQUE INCERTAINE.

Invoqué contre les tremblements de terre et contre la Pluie.

On ne sait presque rien, si ce n'est qu'il était né à Vich, en Catalogne, qu'il vécut très saintement dans son pays natal et qu'il s'endormit dans le Seigneur, laissant après lui le parfum de toutes les vertus. D'après une hymne de son office que les Bollandistes soupçonnent d'être moderne, plusieurs miracles auraient éclaté à son tombeau, sur lequel s'écroula un mur très élevé et très épais. Il fut retrouvé parfaitement intact sous les décombres. La lampe qui brûlait devant son autel fut également préservée et ne subit aucune avarie. Seulement on constata que ses os *s'agitaient* dans son sarcophage avec un certain retentissement.

C'est peut-être à cette dernière circonstance que l'on doit l'invocation *contre les tremblements de terre*.

Sa mémoire est d'ailleurs toujours restée en grande vénération à Vich où il est invoqué spécialement *contre la pluie*, comme le prouve cette strophe d'un cantique catalan (Goigs) :

Sémpre que los Fruyls designan
Que perillan
Per PLOURER DEMAZIAT
Si de cor son reclamat
Se mitigan
LES AYGUAS *al brevedat.*

Quand les récoltes sont mises en danger par *une Pluie* excessive, si on vous implore du cœur, la *Pluie* se calme promptement.

(*Bollandistes*).

SAINT GUILLAUME, COMTE DE TOULOUSE

FONDATEUR DE L'ABBAYE DU VAL-GELON

VIII[e] ET IX[e] SIÈCLE. — 812.

Patron des Ingénieurs.

« Parmi les fameux capitaines de Charlemagne, dit Roorbacher, dont les troubadours chantèrent dans la suite les hauts faits, était *Guillaume*, duc d'Aquitaine. » Après avoir chassé les Sarrasins d'Orange, il remporta sur eux de grandes victoires et rendit ainsi la paix à toute la contrée. Quoique de son siècle, il pratiquait toutes les vertus chrétiennes ; il était surtout connu par sa grande charité et par l'esprit de justice qui éclatait dans tous les actes de son gouvernement. Il prenait un soin particulier des personnes et des lieux consacrés à Dieu. Il était libéral envers tous les monastères. Voulant en fonder un nouveau, il choisit un terrain dans les âpres montagnes du territoire de Lodève, à mi-chemin de cette ville à Montpellier ; on le nommait le Val-Gelon. Il posa la première pierre de l'église qui fut dédiée au Sauveur ; lorsque les bâtiments furent assez avancés, il y fit venir des moines d'Ariane, qui n'est qu'à une lieue. C'est là qu'après avoir dit adieu à toutes ses grandeurs et à son empereur et maître Charlemagne, qui l'embrassa en pleurant et lui donna un morceau de la vraie croix, il prit l'habit monastique le 29 juin 806. Six ans après, il rendit son âme à Dieu et le monastère de Gelon fut depuis nommé Saint-Guillaume-du-Désert. Dom Riva, dans son excellent *Manuale di filotea* dit que les *Ingénieurs* le choisirent pour patron à cause de la construction de ce couvent.

(*Les Bollandistes.* — ROORBACHER).

SAINT CORNEILLE, DE DAMAS, ACTEUR

Patron des Saltimbanques.

Corneille était paysan et avait embrassé la profession d'*acteur*. Il avait su, par une sage économie, acquérir une fortune très considérable. Il avait fait la remarque que les chrétiens de Damas ne paraissaient jamais aux théâtres, ce qui lui donna l'envie de les connaître, et il ne tarda pas à constater qu'ils avaient beaucoup plus de générosité, de noblesse et d'humanité que les païens. Il commença d'abord à se dégoûter de sa carrière qu'il abandonna, et, s'étant lié avec quelques chrétiens, il se détermina bientôt à abjurer l'idolâtrie. C'est alors qu'il s'appliqua avec la plus grande énergie à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes et fit éclater surtout la pratique de la charité la plus vive. Une jeune fille de Damas, riche, belle et sage, avait été mariée malgré elle à un jeune homme opulent, mais très déréglé. Après avoir dissipé toute sa fortune et celle de sa femme, il fut incarcéré à la requête de ses créanciers. Sa malheureuse femme se trouva réduite à la plus triste position ; il était à craindre que son courage ne finît par fléchir et qu'elle n'écoutât les propositions qui lui étaient faites par des jeunes gens riches et audacieux. *Corneille* commença, en allant la visiter, par lui remettre une

somme assez considérable ; mais comme elle ne suffisait pas pour liquider toutes les dettes de son mari, *Corneille* ne se contenta pas de faire le sacrifice de tout l'argent comptant qu'il possédait, il vendit encore la plus grande partie de son mobilier pour parachever la somme nécessaire. A cette même époque, saint Théodule, ancien préfet de Constantinople, avait quitté richesses et honneurs pour se retirer près d'Edesse, sur une colonne où il vivait depuis de longues années, demandant à Dieu de lui faire connaître dans quel état était son âme ; une voix céleste lui répondit : « Avec toutes tes pénitences, tu n'as pas encore atteint les mérites de *Corneille* le *Saltimbanque.* » Théodule se hâta de redescendre de sa colonne et chercha Corneille ; il fut très édifié de sa sainteté et admira surtout sa charité, il regagna ensuite sa retraite en se recommandant à ses prières et s'animant pour le bien, d'une ardeur plus généreuse encore que par le passé.

Les Saltimbanques ne pouvaient donc pas choisir un meilleur *patron* que *Corneille* l'acteur.

(*Grande Vie des Saints*, de Collin de Plancy).

VINGT-NEUF MAI

SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES

IVe SIÈCLE. — 349.

Invoqué contre les Parjures, les Périls en mer, pour et contre la Pluie.



MAXIMIN naquit à Monterre-Silly, près de Loudun, d'une des plus illustres familles du Poitou. Il reçut, par les soins de ses parents, la meilleure éducation ; mais, voulant s'instruire encore davantage, il quitta très jeune la maison paternelle et vint à Trèves, où il se mit sous la conduite d'Agrice, évêque du diocèse. Il fit de tels progrès dans toutes les sciences et surtout dans la perfection chrétienne qu'à la mort d'Agrice, il fut désigné à la fois par la voix de Dieu et par celle du clergé et du peuple pour le remplacer. Il eut toutes les qualités d'un évêque tel que l'exigeaient les troubles et les orages qui agitaient alors l'Eglise ; il contribua à la déposition de l'évêque de Cologne, fauteur de l'Arianisme dans le Concile de Sardique, il l'attaqua de front et fit proscrire cette doctrine impie. Il donna pendant quatre années l'hospitalité à saint Athanase chassé de son siège par les Ariens. Cinq ans après le Concile de Sardique, il vint visiter sa famille à Monterre-Silly. Il tomba malade et mourut le 29 mai 349. Son corps, d'abord déposé à Monterre-Silly, fut dans la suite furtivement enlevé par les habitants de Trèves. C'est la translation de ces précieuses reliques de Monterre-Silly à Trèves qui fait l'objet de la fête que l'on célèbre, le 12 septembre, à Magnac-Laval en basse Marche. Tous les ans, à pareil jour, on fait une procession solennelle autour de la paroisse qui, d'après le *Recueil des prières* chantées dans cette procession et publié en 1843, à Limoges, comprend soixante villages dans l'enceinte de *neuf lieues*. Ce serait déjà un parcours très convenable ; mais l'Abbé Rougerie, nouveau curé de la paroisse, aujourd'hui évêque de Pamiers, m'écrivait le 21 novembre 1873 qu'il avait mesuré lui-même la distance

parcourue, sur la carte de l'Etat-Major et qu'elle était de cinquante-neuf kilomètres quatre cents mètres, près de quinze lieues. Il était resté quatorze heures à cheval le jour de la procession qu'un assez grand nombre de ses paroissiens ont suivie déjà quarante fois. Malgré la longueur et la difficulté du chemin, on chante et on prie pendant toute la procession. On donne la bénédiction à toutes les croix qui se rencontrent sur la route et on salue par une Antienne suivie d'un Verset et d'une Oraison, le Patron de la paroisse que l'on aperçoit, ou dans laquelle on se trouve. Cette dévotion extraordinaire, en souvenir de la translation des reliques de saint Maximin, est un éclatant témoignage de reconnaissance envers le saint évêque, et s'est propagée pendant quinze siècles jusqu'à nos jours.

A Trèves, un grand nombre de miracles se firent à son tombeau. Il se montrait surtout inexorable pour les *Parjures*. Saint Grégoire de Tours (1) raconte qu'un prêtre du nom d'Arbogast plaidait contre un certain Franc devant le Roi, qui le mit en demeure de confirmer ce qu'il avançait au tombeau de saint Maximin : « Que je sois écrasé par la puissance de ce « Saint si je dis quoi que ce soit de faux dans les demandes que je pour- « suis contre ce Franc ». Les deux plaideurs sortirent de la Basilique, et, comme ils marchaient ensemble par le chemin, Arbogast chancela, tomba sur le sol et mourut.

Le miracle qui suit est probablement l'origine de l'invocation *contre les Périls de la mer* : un habitant de la Frise, du nom d'Ilbon était sur mer, lorsque son navire fut assailli par une horrible tempête, et, comme il avait une grande dévotion pour *saint Maximin*, il se mit à l'invoquer ; aussitôt, il vit le Saint marcher sur les eaux brillant comme un soleil, qui lui dit : « C'est moi, ne craignez point ». Et aussitôt la tempête s'apaisa.

A Monterre-Silly, il est encore invoqué *pour* et *contre la Pluie* (2).

Saint Maximin est souvent représenté avec un ours marchant à côté de lui et portant son bagage. Cet ours avait dévoré l'âne qui faisait cet office, et le Saint pour le punir l'avait forcé à remplacer sa victime,

(*Bollandistes. — Manuel de la procession de neuf lieues. Limoges* 1843).

SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE BESANÇON

III[e] SIÈCLE. — 291.

Invoqué contre la Goutte et les Douleurs de jambes.

Le Bréviaire bisontin, imprimé en 1653, s'exprime ainsi :

« *Maximin* fut envoyé à Besançon et consacré évêque par le pape Caïus. Il établit dans l'Eglise de Besançon un collège de clercs qui devaient vivre selon la règle des Apôtres. Il consacra une église sur le Forum de la cité bisontine, près du Capitole, en l'honneur de saint Jean-Baptiste et il y établit un Baptistère.

(1) *Gloire des Confesseurs*, chapitre 92.

(2) M. Beauchet Filleau, dans son mémoire lu à la Sorbonne, en 1868, dont nous avons déjà parlé à l'occasion de *saint Averlin*, essaie également de faire quelques mauvaises plaisanteries sur cette invocation.

« Quand il eut achevé ces édifices, et qu'il y eût institué des Frères pour le service de Dieu, plein du désir de vivre dans la solitude, il se retira dans un lieu champêtre, à six milles de la ville de Besançon et y mena la vie érémitique.

« Enfin, ayant été divinement averti de sa fin, il fit venir son disciple Paulin qu'il désigna pour lui succéder sur le siège de Besançon, et, ayant reçu de lui le viatique du corps du Seigneur, il retourna à Dieu vers l'an 291, après avoir gouverné l'Eglise pendant six ans. Il fut inhumé dans ce désert où l'on voit encore aujourd'hui une chapelle qui lui est consacrée. »

Cette chapelle était située dans la forêt de Foucheraus dans laquelle *Maximin* était mort. D'après un chroniqueur du seizième siècle, déjà du temps de saint Prothade, archevêque de Besançon, c'est-à-dire vers l'an 620, les fidèles de Besançon et des pays voisins allaient en grand nombre au sanctuaire de saint Maximin. Depuis cette époque, jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, l'ermitage continua à être l'objet de la vénération des fidèles. Un manuscrit du XVIII[e] siècle, constate les miracles qui y étaient opérés par l'intercession du Saint, et principalement pour les personnes atteintes *de la Goutte.* Dès l'an 1754, sous l'épiscopat du cardinal de Choiseuil-Beaupré, on commença à émettre cette idée que *saint Maximin*, évêque de Besançon, n'avait jamais existé, et que les reliques que l'on possédait étaient celles de *saint Maximin*, évêque de Trèves.

Vers 1777, le curé de Foucheraus fit démolir la chapelle ; mais, néanmoins, la dévotion au saint Pontife se maintint même à travers les orages de la Révolution. Après 1801, le pèlerinage de saint Maximin reprit un nouvel éclat. Plusieurs guérisons chaque année furent constatées surtout pour les *pauvres Estropiés* et pour ceux qui étaient affligés *de Maux* ou *de Blessures aux jambes*. Dès 1824, le nom de *Maximin* avait été rétabli dans le Bréviaire, et, en 1867, la chapelle était relevée.

(*Saint Maximin, évêque de Besançon* par l'Abbé Suchet. *Besançon*, 1876).

TRENTE MAI.

SAINT HUBERT, MOINE DE BRÉTIGNY

VII[e] ET VIII[e] SIÈCLE. — 682-714.

Invoqué contre la Rage.



Hubert naquit au village de Brétigny, près de Noyon, de parents nobles et pieux. Il fut accordé aux prières incessantes de sa mère, qui se désolait de n'avoir pas d'enfant. Son parrain fut *saint Hubert*, seigneur des Ardennes et évêque de Liège, que nous retrouverons au 3 novembre. Il avait à peine douze ans quand il résolut de se consacrer à Dieu dans le monastère de Brétigny. Bientôt l'éclat de ses vertus et de ses austérités se répandit au loin et lui gagna l'estime et l'affection des évêques de Noyon, de Soissons et de Laon. Ordonné prêtre à vingt ans, le jour de sa première messe il délivra une femme possédée de l'esprit impur. A dater de ce moment, il opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses. Ses parents étant morts, il désirait ardemment se réunir

à eux, et pendant la nuit une voix intérieure fit connaître à *Hubert* sa fin prochaine. En même temps qu'il recommandait son âme à Dieu, il pria pour ses frères les religieux : « Accordez-moi, disait-il enfin à Dieu, ce « que vous avez accordé à mon parrain (saint Hubert des Ardennes) que « ceux qui imploreront le patronage de mon nom soient aussitôt et par- « tout guéris de la *rage*. »

Telle est l'origine de l'*invocation* qui lui est adressée. Un étranger au village de Brétigny ayant été saisi par l'Esprit malin ne fut guéri entièrement dans son église que lorsqu'il eut offert un poids de cire égal à celui de son corps.

C'était pour peser les offrandes des pèlerins qu'on voyait encore au XVIIIe siècle une chapelle dite *des Balances*.

(Bollandistes. — Saints de Beauvais. — Petits Bollandistes).

SAINT WALSTAN (WALSTANUS)

X^e ET XIe SIÈCLE. — 1016.

Invoqué contre la Fièvre et la Paralysie. — Patron des Faucheurs et des Laboureurs.

Il était né à Baber, près de Norwich, en Angleterre, d'une famille noble et riche. Méprisant tous les avantages du monde, il quitta, à l'âge de douze ans, la maison paternelle pour s'engager en qualité de *domestique dans une ferme* du village de Taverham. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il gagnait, une partie de ses gages et jusqu'à ses vêtements. Les travaux pénibles auxquels il se condamnait ne suffisaient pas à son ardeur pour la pénitence. Il y joignait encore de grandes austérités et sanctifiait ses actions par la prière intérieure. Dieu l'avait en outre récompensé, dès ce monde, par le don des miracles. Il mourut subitement au milieu d'une *prairie où il travaillait*, le 30 mai 1016, et fut enterré à Baber où ses reliques se gardaient dans une chapelle de l'église. On y faisait de fréquents pèlerinages, surtout pour obtenir la guérison des *Fièvres* et des *Paralysies*. *Tous les Faucheurs* et les *Laboureurs* du pays visitaient par dévotion son tombeau une fois l'année. Il y avait aussi des pèlerins d'outre-mer.

(Abbé Petin. — *Dictionnaire hagiographique*).

TRENTE-UN MAI.

SAINTE PÉTRONILLE, VIERGE

Ier SIÈCLE.

Invoquée contre la Fièvre et pour les Voyages dans les Montagnes.



On a cru longtemps que *Pétronille* était la fille de saint Pierre selon la chair. Aujourd'hui on est fondé à penser (et c'est l'opinion du savant M. de Rossi) qu'elle n'était que sa fille *spirituelle*. Quoiqu'il en soit, elle fut pendant un certain nombre d'années atteinte de la *Fièvre*, d'après sa légende, et d'une Paralysie, d'après les autres hagiographes. Saint

Pierre, dont l'ombre seule faisait disparaître toutes les maladies, aurait pu la guérir ; mais il pensait qu'il était bon pour elle et pour son salut de rester dans cet état. Ce mal l'ayant purifié de toutes les souillures qu'elle pouvait avoir contractées, Dieu lui rendit la santé au bout d'un certain temps, et comme elle était très belle, un patricien romain du nom de Flaccus voulut absolument l'épouser. *Pétronille*, qui avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, lui demanda trois jours pour faire ses préparatifs de mariage. Dans cet intervalle, elle pria Notre Seigneur ardemment de l'attirer à lui, et les femmes que Flaccus lui envoyait pour l'accompagner et la conduire en sa maison la trouvèrent morte.

On invoque *sainte Pétronille contre la Fièvre*, dont elle fut affligée si longtemps. Quant à l'invocation qui lui est adressée *pour les voyages dans les montagnes*, nous transcrivons littéralement le motif qui lui est attribué par les petits Bollandistes : « A cause des *pierres* qui peuvent « faire broncher dans le chemin et des *rochers* dont on peut être écrasé. »

Les religieuses de la Villette, près de Paris, possédaient une partie des reliques de la sainte : voilà pourquoi on les appelait de *Sainte-Perrine*.

(Ribadaneira. — *Les Petits Bollandistes*).

DICTONS SUR SAINTE PÉTRONILLE

Quand il pleut le jour de sainte *Pétronille*,
C'est que la sainte mouille sainte *Guenille*
(Yonne).

S'il pleut à la sainte *Pétronille*,
Les raisins deviennent grappilles
Ou tombent en guenilles.
(Aube).

Quand il pleut à la sainte *Pétronille*,
Pendant quarante jours elle trempe ses guenilles.
(Côte-d'Or, Haute-Marne).

S'il pleut le jour de sainte *Pétronille*,
Le blé diminue jusqu'à la faucille.
(Meurthe, Yonne).

SAINT CANT (CANTIUS), SAINT CANTIEN (CANTIANUS)

ET SAINTE CANTIANILLE (CANTIANILLA). — FRÈRES ET SŒUR. — MARTYRS.

IIIe SIÈCLE.

Invoqués pour les Enfants.

Ils sortaient de l'illustre famille des Aniciens et étaient parents de l'empereur Carin. Après sa mort, Dioclétien et Maximien ayant fait publier les édits les plus sévères contre les chrétiens, les deux frères et leur sœur prirent conseil de Protus, leur précepteur, et, à la suite, quittèrent Rome se dirigeant vers Aquilée, où ils espéraient trouver saint Chrysogone qui était leur ami. A leur arrivée, ils apprirent que la persécution y sévissait encore avec plus de fureur qu'à Rome, et que depuis un mois Chrysogone avait reçu la palme du martyre. Ils quittèrent donc Aquilée ; mais d'après les ordres envoyés de Rome, on les poursuivit ; on les arrêta et, comme ils refusaient de sacrifier aux dieux, ils furent décapités tous les trois avec leur précepteur au lieu où avait souffert le saint martyr Chrysogone ; leurs corps furent transportés à Aquilée. Le roi de France Robert, de pieuse mémoire, ayant fait bâtir à Etampes une église en l'honneur de Notre-Dame, demanda et obtint des reliques de *nos saints* dont il fit don à cette nouvelle église. « En 1793 « (d'après M. Bonvoisin, curé d'Etampes), les révolutionnaires s'emparèrent de la châsse où reposaient les « *corps saints* » ; mais on sauva « une partie de ces précieuses reliques qui sont toujours l'objet de la

« plus grande dévotion. Il y a toujours un concours immense aux pro-
« cessions des « *corps saints* » ; aucune mère dans le pays ne priverait
« son enfant de cette bénédiction ; car c'est surtout à l'égard des *petits*
« *enfants* que les saints protecteurs d'Etampes ont fait éclater leur puis-
« sance auprès de Dieu. »

(Petits Bollandistes).

SAINT PROTE (PROTUS), PRÉCEPTEUR ET MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 290.

Patron des Gouverneurs et des Pédagogues.

Nous venons de voir que *Prote* subit le martyre avec ses élèves. Il était tout naturel que les *Gouverneurs* et les *Pédagogues* le choisissent pour patron.

SAINT SIMPLICIEN, MARTYR EN POITOU

IIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Maux de tête.

Simplicien était fils de Justin, homme de haute condition, qui, après avoir été consul, gouvernait la province du Poitou pour les Romains. Son père ayant appris qu'il était chrétien, employa tour à tour les caresses et les menaces pour le ramener au culte des faux dieux, puis lui fit trancher la tête dans un pré qu'arrosent les eaux du Clain, entre les murs d'enceinte de la ville et ceux de l'abbaye de Saint-Cyprien. D'après une tradition, la tête du martyr forma, en tombant sur le sol, une excavation qui fut jusque dans ces derniers temps un lieu de pèlerinage où s'opérèrent de nombreuses guérisons. Les fidèles venaient placer leur tête sur cette excavation pour être délivrés des *Maux de tête.* Une église fut consacrée au souvenir du saint qui devint un des protecteurs de Poitiers. Elle fut détruite pendant la Révolution.

(L'abbé Auber. — Le Père Giry. — Collin de Plancy).

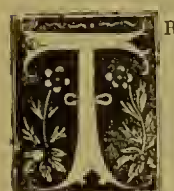
MOIS DE JUIN

PREMIER JUIN

SAINT CLAIR (CLARUS), ÉVÊQUE D'ALBI, MARTYR A LECTOURE

FIN DU Ier SIÈCLE. — 469.

Invoqué pour le beau Temps et les Yeux.



RÈS peu de renseignements nous sont parvenus sur *saint Clair*. On admet généralement qu'il fut le premier évêque d'Alby, et qu'il fut envoyé, par le Souverain Pontife, en Aquitaine pour continuer l'Apostolat de saint Martial et de saint Saturnin. Comme il était venu prêcher à Lectoure et qu'à sa voix les idoles tombaient en poussière, il fut saisi par les païens et décapité devant un autel de Diane. Ses reliques furent conservées religieusement à Lectoure pendant sept siècles, puis elles auraient été déposées à Bordeaux, par Charlemagne, en l'église de Sainte-Eulalie, pour les soustraire à la profanation des Sarrasins. D'après le R. Père Carles, « à Cologne, (Gers), la dévotion à saint Clair « est, depuis longtemps, très florissante. C'est comme un pèlerinage, et « beaucoup d'enfants portent, en son honneur, le nom de Cléry. On « l'invoque pour *le mal d'Yeux*. Son nom lui a valu cette réputation, « comme il arrive si souvent dans l'histoire des Saints. Il y a encore à « Cologne une petite pierre blanche qu'on garde comme une de ses reli- « ques, et qu'on croit lui avoir servi pour l'anneau de son doigt. On la « fait toucher aux yeux des malades, et le curé m'a assuré avoir été « témoin de guérisons vraiment merveilleuses. »

D'après le Père Cahier, *saint Clair* serait invoqué pour *le beau Temps*, qui n'est autre chose qu'un temps *clair* et serein.

DICTON SUR *SAINT CLAIR* DE LECTOURE

Si l'aurore est pure et brillante le jour *de saint Clair*
Les légumes seront beaux. (Basses-Alpes).

(*Les Petits Bollandistes*).

SAINT RÉVÉRIEN OU RIRIEN, ÉVÊQUE D'AUTUN, MARTYR

IIIe SIÈCLE. — 274.

Invoqué pour obtenir la Pluie.

Saint Révérien succéda à saint Martin sur le siège d'Autun. Il fut consacré à Rome par le pape Félix et s'empressa d'arriver dans sa ville épiscopale avec le prêtre Paul et dix compagnons. A peine arrivés, ils commencèrent à évangéliser toute la contrée et les pays qui en dépendaient, entr'autres la partie qui forma plus tard le Nivernais. Comme

ils opéraient un grand nombre de conversions. l'empereur Aurélien, qui visitait la province de Sens, donna les ordres les plus sévères pour mettre fin à leur apostolat. *Révérien* fut arrêté et, sur son refus de sacrifier aux idoles, condamné par l'empereur à avoir la tête tranchée. Le lieu de son martyre est controversé : les uns prétendent qu'il fut martyrisé là où plus tard fut établi le prieuré qui porte son nom et qui est situé à huit lieues de Nevers. Monseigneur Crosnier (1) affirme qu'il a été décapité à Nevers même, près de la fontaine qui porte son nom. La tour et la rue qui avoisinent cette fontaine portent aussi le même nom.

Dans l'abbaye de Notre-Dame de Nevers, se trouvait également avant la Révolution une chapelle bâtie, d'après la tradition, sur l'emplacement où le martyr avait été décapité.

La partie supérieure du chef de saint Révérien est. depuis des siècles, conservée avec une grande vénération dans l'église de Villy-le-Moûtier, doyenné de Nuits. A Villy, dans tout le voisinage et à Beaune, on invoque *saint Révérien* dans les temps de *sécheresse* pour *obtenir la Pluie* nécessaire aux moissons et aux vignes.

(*Historien du IXe siècle cité* par l'Abbé Duplus. — *Saints de Dijon*, 1866. — *Hagiologie Nivernaise*, Monseigneur Crosnier, 1858.)

DICTON SUR *SAINT RÉVÉRIEN*

La pluie du jour de *saint Révérien*
Donne de belles avoines et de chétif foin

SAINT THIBAULD (THEOBALDO, THEOBALDUS), SAVETIER

XIIe SIÈCLE. — 1150.

Patron des Savetiers.

Il était né à Vico, près de Mondovi. Pour ne pas rester oisif, il vint à Albe dans le Milanais et se plaça chez un *savetier* pour y apprendre son métier ; celui-ci ne tarda pas à le prendre en affection, il lui proposa d'épouser sa fille et de lui abandonner son magasin. *Thibauld* fut très ému de cette offre ; mais désirant conserver sa chasteté, il prit le parti de s'enfuir et se dirigea vers Saint-Jacques de Compostelle pour y faire un pèlerinage. A son retour à Albe, il voulut exercer un métier plus humble et plus fatigant que celui qu'il avait appris primitivement. Il se fit portefaix. Avec l'argent qu'il gagnait, il achetait des pains qu'il partageait en trois parts : l'une pour sa propre nourriture et les deux autres pour les pauvres. Comme il avait l'habitude de ne manger chaque jour qu'un seul pain, les gâteaux étaient pour lui de véritables délices. Il les partageait également en trois parties, et, après s'être réservé la plus petite, il donnait les deux autres aux pauvres. S'étant mis un jour en colère contre un boulanger qui, pour se moquer de lui, lui avait donné un gâteau dans lequel il avait mis de la graisse de porc, il se fit des reproches et se hâta de s'approcher du tribunal de la Pénitence ; mais, non content de cette expiation, il se condamna pendant toute sa vie à balayer Saint-Laurent, l'église Cathédrale d'Albe, à nettoyer également et à allumer toutes lampes de cette maison du Seigneur. Ayant été saisi par

(1) *Hagiologie Nivernaise*, page 177.

une fièvre lente, il ne voulut pas faire usage d'un lit pour se coucher, et mourut étendu sur la terre nue. Il avait à peine rendu le dernier soupir, quand les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes. A l'époque où il exerçait le métier de portefaix, il ne put s'empêcher de distribuer aux pauvres le contenu d'un sac de farine qu'on lui avait donné à porter ; mais, après qu'il l'eût vidé, il redevint plein comme avant.

Il est Patron de la ville d'Albe et des *Cordonniers* et *Saveliers* de Mondovi et de Montferrat.

(*Bollandistes*).

SAINT YNIGO (1), DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT

XIe SIÈCLE. — 1057.

Invoqué dans les Calamités publiques.

Né à Catalayud dans le royaume d'Aragon, dès l'âge le plus tendre, il songeait à embrasser la vie religieuse, et il prit l'habit dans le monastère de Saint-Jean de la Roche ; puis pour s'isoler encore davantage du commerce des hommes, il se cacha dans les montagnes d'Aragon, se construisit une cellule et y vécut pendant un certain temps dans la solitude la plus absolue ; mais l'Abbé du couvent de Bénédictins d'Ogna ayant été promu à la dignité épiscopale, *Ynigo* fut élu à sa place. Après avoir fait éclater ses vertus et ses miracles, il rendit son âme à Dieu dans son monastère qui conserva précieusement ses reliques. Sa ville natale, Catalayud, avait le plus grand désir de posséder une de ses reliques, et, après l'avoir sollicitée auprès des religieux d'Ogna, elle obtint un os d'un de ses bras, et du jour où elle reçut ce précieux trésor elle constitua *Ynigo* son patron et son avocat (*patronus et advocatus*) dans toutes les *Calamités publiques*, *la Grêle*, *la Foudre*, *les Tempêtes, les Maladies contagieuses* et dans toute espèce de *sinistres*. Il est également Patron de Bilbao et d'Ogna.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

SAINT FLORENT, MARTYR A PÉROUSE

IIIe SIÈCLE. — VERS 252.

Invoqué contre la Peste.

Florent et ses compagnons subirent le martyre, à Pérouse, sous Dèce. Son corps fut enseveli par les chrétiens. On avait élevé dans la même ville une église sous son vocable, et il était particulièrement invoqué *contre la Peste*.

Ses reliques, portées processionnellement dans les rues de Pérouse, préservèrent les habitants de cet horrible fléau en 1358, 1400 et 1629.

(*Bollandistes*).

(1) *Eneco, Henneco, Ynicus, Ignatius.*

SAINT JUSTIN LE PHILOSOPHE, MARTYR

IIe SIÈCLE. — VERS 167.

Patron des Philosophes.

Justin était païen et originaire de Naplouse (Palestine). Il étudia les Belles-Lettres et s'adonna à la philosophie, mais l'étude des philosophes païens ne put le satisfaire. Il entrevoyait la vérité, qui resta toujours voilée à ses yeux jusqu'à ce qu'il eût embrassé le christianisme. Ce fut alors qu'avec un courage, une énergie qu'on ne saurait trop louer il vint à Rome et se mit à enseigner publiquement la vraie philosophie, la philosophie chrétienne. Il ne se borna pas à parler, il écrivit plusieurs traités apologétiques de la doctrine de Jésus-Christ, dans lesquels il flagellait, en même temps, le culte des Idoles. Dénoncé par l'envie et la haine d'un philosophe païen, il fut mis à mort après avoir été cruellement tourmenté. Ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus ont été plusieurs fois, à notre époque, publiés, commentés et traduits en français. Les *Philosophes*, en Italie, ne pouvaient choisir un plus vaillant Patron.

(*Bollandistes*).

SAINT CAPRAIS, ABBÉ DE LÉRINS

Ve SIÉCLE. — 430.

Invoqué contre les Rhumatismes et les Maladies nerveuses.

Caprais, ayant distribué aux pauvres tout ce qu'il possédait, se retira dans une solitude. Là, donnant l'exemple de toutes les vertus, il eut pour disciples deux jeunes seigneurs, Honorat et Venance son frère. *Caprais*, après les avoir instruits et dirigés dans les voies spirituelles, les accompagna dans divers pèlerinages en Orient. Il eut la douleur de perdre Venance qui tomba malade et mourut à Modon dans le Péloponèse. De retour dans les Gaules, d'après le conseil de l'évêque de Fréjus, ils s'établirent dans l'île de Lérins alors inhabitée. La tradition dit qu'elle était infestée de serpents dont la morsure était redoutable; mais ils s'enfuirent tous à l'approche de nos Saints qui y fondèrent le célèbre monastère de Lérins dont Honorat fut le premier Abbé ; peu après ayant été appelé à l'évêché d'Arles, il y laissa *saint Caprais* qui mourut l'an 430, un an après saint Honorat.

D'après les Petits Bollandistes, Chartèves, village de la Brie à deux lieues de Château-Thierry (Aisne) dans le diocèse de Soissons, possède, depuis plusieurs siècles, un petit fragment d'ossements de *saint Caprais* apporté de Rome et donné à cette paroisse par un évêque de Soissons. Une confrérie de saint Caprais existe à Chartèves depuis le XVIIe siècle, et on vient de trente lieues à la ronde au pèlerinage de *saint Caprais*, surtout le 20 octobre, jour de la fête patronale et le dimanche suivant. c'est contre *les Rhumatismes* et *les Maladies nerveuses* que *saint Caprais* est invoqué. Des guérisons de ces affections sont souvent signalées par les pèlerins, l'on cite surtout celle d'une femme de Chartèves qui eut lieu subitement en 1858 et qui fut parfaitement constatée.

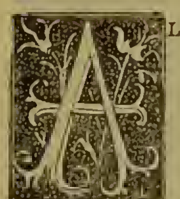
(*L'Abbé* PETIN. — *Les Petits Bollandistes*).

DEUX JUIN.

SAINTE BLANDINE, VIERGE ET MARTYRE

IIe SIÈCLE. — 177.

Patronne des Jeunes Filles et des Servantes.



L'ÉPOQUE de la persécution qui sévit si cruellement à Lyon et à Vienne contre les chrétiens, *Blandine* était esclave d'une chrétienne et fut arrêtée avec sa maîtresse, le saint évêque Pothin et un grand nombre d'autres chrétiens. Elle était d'une complexion délicate ; mais son grand cœur soutint de telle sorte la faiblesse de son corps que les bourreaux qui, depuis le matin jusqu'au soir, avaient épuisé sur elle tout ce que leur cruauté leur avait suggéré de supplices différents, se virent contraints de se rendre et de se confesser vaincus par une jeune fille. Ayant été attachée à un poteau, elle fut exposée aux bêtes, mais les bêtes n'osèrent pas la toucher ; elle fut alors détachée et reconduite en prison. Quelques jours après, *Blandine* parut encore dans l'amphithéâtre. Comme elle persistait dans son refus d'adorer les idoles, on lui fit souffrire beaucoup de tourments sans lui donner le temps de respirer. Un jeune enfant de quinze ans, qui était à côté d'elle, rendit son âme innocente au milieu des tortures. Quant à elle, elle demeura la dernière sur l'arène teinte du généreux sang des autres martyrs. Après que les fouets eurent presque achevé d'épuiser le sang de ses veines et que les bêtes l'eurent longtemps traînée sur le sable en imprimant leurs dents meurtrières sur sa chair tendre et délicate, elle fut enfermée dans un filet et abandonnée à la merci d'un taureau furieux qui s'en joua d'abord et l'éleva plusieurs fois en l'air ; l'âme de la vierge unie au Christ rendait son corps insensible. Enfin, comme une victime pure et obéissante, elle tendit la gorge au glaive qui l'immola. Jamais femme, de l'aveu même des païens, n'avait souffert un aussi grand nombre de cruels tourments. Ayant été *esclave*, elle était bien digne d'être choisie pour patronne par les *Servantes*. Comme *chrétienne*, *les jeunes filles* devaient naturellement la prendre pour *modèle* et se réfugier sous sa vaillante *protection*. Le peuple de Lyon célèbre encore la mémoire de l'esclave *Blandine*. A Poitiers existe une congrégation des *Blandines*, qui a pour but l'assistance spirituelle et corporelle des *Servantes* en cas de maladie. Le jour de la fête de la sainte, on va en pèlerinage à l'église de Chambeuf, canton de Saint-Galmier, arrondissement de Montbrison (Loire), *pour obtenir que les vaches aient beaucoup de lait.*

(EUSÈBE. — *Histoire ecclésiastique. Extrait de la traduction des Bénédictins de la Congrégation de France*).

SAINT ÉRASME, ÉVÊQUE, MARTYR

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Invoqué contre les Douleurs d'entrailles, les Spasmes, les Coliques (surtout celles des Enfants), les Douleurs de l'Enfantement, les Orages et les Périls de la mer. — Patron des Navigateurs et des Marins. — Un des quatorze Auxiliateurs.

Erasme était évêque en Palestine ; il s'était retiré dans une solitude, où il recevait en abondance des grâces surnaturelles. Chaque jour

un corbeau lui apportait sa nourriture ; souvent les Anges venaient s'entretenir avec lui et les bêtes féroces venaient se coucher à ses pieds. De temps en temps, il rentrait dans sa ville épiscopale, et là il exerçait son apostolat en chassant les démons, en guérissant les malades et en baptisant ceux qu'il avait convertis. Dioclétien, qui était alors en Orient, le fit venir devant lui. Il fut accablé de coups et plongé dans une chaudière de poix, de résine et de cire bouillante ; comme il en était sorti sain et sauf, il fut mis dans une prison et condamné à mourir de faim ; mais pendant la nuit, un ange le délivra et le transporta miraculeusement en Campanie, où il convertit un grand nombre d'habitants et ressuscita le fils d'Anastase, seigneur du pays.

L'empereur Maximien, en ayant eu avis, le fit arrêter. On lui brisa la mâchoire à coups de bâton. Ayant été conduit dans le temple de Jupiter, par son seul regard il fit tomber sa statue en poussière. L'empereur, exaspéré, lui fit revêtir une cuirasse incandescente ; comme *Erasme* n'en ressentait aucune brûlure, l'empereur ordonna qu'on le jetât dans une chaudière d'huile bouillante ; mais ce bain enflammé ne produisit pas plus d'effet sur sa chair que ne l'avait fait la cuirasse chauffée à blanc. Il fut alors enfermé dans un horrible cachot d'où un ange le tira de nouveau et l'emmena au bord de la mer où il lui présenta un vaisseau sur lequel il aborda au port de Formies, près de Gaëte. Il y resta quelque temps à évangéliser les populations environnantes ; il fut ensuite prévenu miraculeusement que son heure était proche, et il expira doucement en faisant cette demande à Dieu : « *Seigneur, fils unique du Père,* « *faites que tous ceux qui imploreront mon assistance en votre nom,* « *soient par vous récompensés de leurs prières.* »

Le voyage miraculeux qu'il fit sur mer, dans un vaisseau fourni par un ange, est l'origine du patronage réclamé par les *Marins* et les *Navigateurs* et des invocations spéciales qui lui sont adressées *contre les Orages* et contre les *Périls de la Mer*. On appelle vulgairement *saint Erasme saint Elme* ou *saint Eramo*, surtout en Italie, en Sicile, en Espagne et en Portugal. D'après le *Dictionnaire de Trévoux* (2e vol.), c'est un nom corrompu de *saint Ermo* ou *saint Eramo* par les matelots de la Méditerranée (1). On a même communiqué son nom à quelques autres bienheureux dont on réclame aussi *l'assistance pour la navigation* et notoirement à *saint Pierre Gonzalès*, comme on l'a vu au 15 avril.

Quant aux autres invocations adressées à *saint Erasme contre les Douleurs d'entrailles, contre les Spasmes, contre les Coliques, contre les Douleurs de l'enfantement*, elles reposent sur la tradition d'un supplice qu'on lui aurait fait subir, mais qui ne s'appuie sur aucun texte connu. En revanche, à partir de la fin du XVe siècle, la peinture et la gravure se sont emparées de cette tradition et l'ont reproduite à l'envi. Le saint est représenté étendu dans une nudité presque complète, avec une mitre sur la tête. L'extrémité de ses *intestins*, tirée par l'ouverture du nombril, est enroulée sur un treuil que deux hommes font mouvoir. D'après M. Jules de Kerval (2), une foule de tableaux, notamment en Belgique, en Alle-

(1) Les *Bollandistes* (1er vol. de juin, p. 213) expliquent ainsi les modifications opérées dans la langue grecque sur le nom d'Erasme :

Ερασμως, Ερημως, Ερμως, Ελμως.

(2) *Vie et culte de saint Gilles, etc.*, 1875.

magne (à Paderbon, Anvers, etc., etc.), le représentent en habits pontificaux subissant cet horrible supplice. Nous avons sous les yeux deux éditions du *Catalogus sanctorum* (1), l'une publiée en 1508, l'autre en 1519, toutes les deux à Lyon, une *Vie des Saints* allemande, publiée à Strasbourg en 1521 (2), et l'*Icones sanctorum* (3) 1590. Ces quatre ouvrages représentent par une gravure le supplice de *saint Erasme* tel que nous l'avons décrit plus haut. Dans la *Chronique de Nuremberg*, qui date de la fin du XVe siècle, *saint Erasme* est représenté à mi-corps, portant de la main gauche sur son épaule un treuil autour duquel *ses entrailles* sont enroulées. Dans un charmant petit livre qui sort des presses de Christophe Plantin (4), Anvers 1590, le saint est en pied, tenant de la main gauche sa crosse et de la main droite un treuil allongé sur lequel ses *entrailles* sont enroulées. Le P. Cahier, qui est évidemment gêné par cette légende, proposerait (5) de voir à la place des *intestins* enroulés un *cable* qui se rattacherait naturellement au patronage des *Marins*. Le P. Cahier a dû cependant connaître à Rome une peinture originale avec sa copie en mosaïque, célèbre reproduction de notre légende, que l'on serait tenté de croire parfaitement authentique, si l'on ne considère que la splendeur et la sainteté des monuments où l'une et l'autre ont pris place. Au XVIIe siècle, sous le pontificat d'Urbain VIII, on commandait aux plus grands peintres de l'école des tableaux à l'huile, qui devaient être copiés en mosaïque pour les autels de la basilique du Vatican. C'est ainsi que notre grand peintre Nicolas *Poussin* fut chargé de peindre le supplice de *saint Erasme*, qui est entièrement conforme pour les détails à celui décrit plus haut d'après les anciennes gravures. La copie en mosaïque se voit encore aujourd'hui sur l'autel à droite des trois autels qui sont placés au fond de la nef septentrionale de Saint-Pierre de Rome. Quant au tableau original de N. Poussin, il se trouve également dans la deuxième salle de la galerie des tableaux du Vatican sous le n° 7.

Ce qui prouve encore que cette légende n'est pas méprisée à Rome, c'est qu'à la page 61 de l'*Année liturgique* de cette ville, rédigée en 1857 par l'abbé X. Barbier de Montault, on trouve au 2 juin que *saint Erasme* est invoqué pour la guérison des *Maladies spasmodiques*. Or, cette invocation a pour origine le supplice horrible qu'on aurait, d'après la tradition, fait souffrir à notre Saint. D'après le père Cahier, dont nous adoptons entièrement l'avis, *saint Erasme* serait encore invoqué contre les *coliques* dans le Hainaut et dans la Flandre française sous le nom de de *saint Agrapart*, *Agrappo*, *Crapart*. « Cette synonymie étrange, dit-il, « semble pouvoir s'expliquer par quelque chose comme les *Crampes* d'estomac. »

(*Bollandistes*. — Jules DE KERVAL. — *Vie de saint Gilles*).

---

(1) *Petrus de Natalibus.*

(2) *Der Heitigen leben durch Johannem Knoblouch.*

(3) Publié à *Augsbourg* par CLEOPHAM DISTELMAIR.

(4) *Sanctorum Kalendarii Romani, juxta concilium Tridentinum restituti Imagines in œre excisœ.*

(5) *Caractéristiques des Saints*, p. 362.

SAINT JEAN DE ORTICA OU ORTEGA, PRÊTRE

XIIe SIÈCLE. — 1143.

Invoqué pour ne pas se noyer et contre la Stérilité conjugale.

Jean ne vint au monde qu'après vingt ans de mariage de son père et de sa mère qui étaient de noble famille. « Aussi, dit Ribadaneïra, ce fut un vrai enfant d'oraison. » Cette naissance extraordinaire, évidemment obtenue par les prières incessantes de ses parents, est l'origine de l'invocation qui lui est adressée contre la *stérilité conjugale*. Instruit dès son enfance dans les lettres sacrées, il fut élevé à la prêtrise aussitôt qu'il fut en âge de la recevoir ; puis, pour fuir les troubles qui sévissaient dans toute l'Espagne, il commença par distribuer aux pauvres la plus grande partie de ses biens et se dirigea vers la *Terre sainte*. Il y séjourna un certain temps, revint dans sa patrie qui était plus agitée que jamais et embrassa la vie solitaire dans un désert des montagnes d'Oca surnommé *Ortica* ou *Ortega* à cause des mauvaises plantes qui y croissent en abondance. Il surmonta par sa patience et par sa charité tous les obstacles qui s'opposaient à son établissement dans des parages aussi inhospitaliers. Il fonda même à l'aide des aumônes qu'il recueillait dans les pays circonvoisins une congrégation sous la règle de saint Augustin ; il bâtit une église et un hôpital pour recueillir les étrangers. Dans son désir ardent de faire autour de lui le plus de bien possible, il songea à améliorer les voies de communications qui l'entouraient et il bâtit plusieurs ponts sur des rivières dont les passages étaient très difficiles et qui engloutissaient souvent ceux qui tentaient de les passer à gué. C'est à sa grande sollicitude sur ce point qu'on doit attribuer l'origine de l'invocation qui lui est adressée *pour ne pas se noyer* et aussi au fait que nous allons rapporter et qui est cité par les Bollandistes (1er vol. juin, page 262) : la fille d'une femme jadis stérile, qui l'avait obtenue par l'intercession du saint, était tombée dans l'eau et entraînée sous les roues d'un moulin. A cette vue, sa pauvre mère cria : « *Saint Jean de l'Ortie te soit en aide.* » La petite fille passa sous la roue qui tournait très rapidement et fut retrouvée saine et sauve de l'autre côté.

Saint Jean mourut très saintement dans son couvent d'*Ortica*.

(*Bollandistes.* — RIBADANEIRA).

TROIS JUIN.

LE BIENHEUREUX JEAN GRANDÉ, DIT LE PÉCHEUR

1546-1600.

Protecteur des Pestiférés et des Fous.



LE Bienheureux Jean Grandé, né en 1546, près de Séville, aimait dès son enfance à servir la messe. Il allumait à l'autel de la Vierge des cierges qui ne se consumaient pas tant qu'il restait agenouillé à prier ; il se frappait rudement pour se mortifier ; il servait les malades et les pauvres. Enfin un saint ermite lui révéla sa vocation et la sainte Vierge daigna

lui apparaître et lui désigner l'habit dont il devait se revêtir désormais. Il l'adopta joyeusement, ne voulut y joindre ni chapeau ni chaussures, et il ajouta le nom de *Peccador* au sien, c'est-à-dire pécheur. Ce nom lui resta ; les malades le désignaient ainsi tout en l'aimant et le vénérant. Dieu se servait de lui et le voulait encore dans une vie de dévouement plus vaste. Il l'appela en deçà du Guadalquivir, à Xérès, en Andalousie, où il se dévoua aux prisonniers, aux malheureux égarés et aux pestiférés. Le démon lui livra alors des combats sans nombre pour le décourager ou le faire haïr par ceux qu'il secourait, mais le Bienheureux le déjouait toujours, rendait la santé aux fous, la sagesse aux esprits dévoyés ; il se multipliait à soigner les pestiférés et il mourut atteint de leur mal le 3 juin 1600. Personne n'osait l'ensevelir, son cadavre fut traîné dans une fosse à l'aide d'un crochet de fer. Tant de miracles attestèrent sa puissance, que plus tard il reçut une sépulture digne de lui, affirme un prêtre de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu qui a fait un abrégé de sa vie.

SAINTE CLOTILDE (CLOTILDIS, CHROTILDÈS, CHROTECHILDIS),

VIe SIÈCLE. — VERS 540.

Invoquée dans les fièvres pernicieuses, les maladies des enfants, pour les paralytiques, pour la conversion d'un mari, patronne des femmes mariées et des notaires.

Une femme et une colombe ont présidé aux destinées de la France et à l'influence essentiellement religieuse et civilisatrice que sa monarchie devait exercer dans le monde entier. Cette femme fut *Clotilde*, chrétienne fervente, que le roi païen Clovis voulut absolument épouser. *Clotilde* y consentit à la condition que le roi se convertirait au vrai Dieu. Clovis donna sa parole ; mais craignant de mécontenter son armée, il cherchait toujours un prétexte pour éloigner l'époque de son abjuration. *Clotilde* néanmoins redoublait ses instances et surtout ses prières. Clovis, alors en guerre avec les Allemands, livrait contre eux une bataille décisive dans les plaines de Tolbiac : son armée commençait à fléchir et une défaite paraissait inévitable ; quand un de ses fidèles compagnons d'armes lui dit d'invoquer le Dieu de Clotilde ; et alors, Clovis levant les yeux au ciel, s'écria à haute voix : « O Dieu que *Clotilde* adore, j'implore votre aide en toute humilité ; si « vous me délivrez de ce péril, je croirai en vous, je me ferai baptiser et « recevoir votre religion dans tout mon royaume », il avait à peine terminé cette prière qu'une terreur subite s'emparait des Allemands et bientôt ils étaient en pleine déroute. Clovis hâta son retour dans ses états, afin d'accomplir le vœu qu'il avait fait. *Clotilde*, transportée de joie, lui envoya saint Remi, évêque de Reims, pour l'instruire des principes de la foi et lui faire reconnaître la vérité de la religion catholique. Le baptême eut lieu dans l'église de Reims et au moment où le saint évêque se disposait à verser l'eau sur le front royal, une colombe plus blanche que la neige, dit un ancien auteur (1) apporta dans son bec une

(1) *La Monarchie sainte de France*, par le père Dominique de Jésus, des Carmes déchaussés, 1638, 2 vol. in-f°.

fiole pleine d'une huile sainte dont l'odeur était admirable et qui parfumait toute l'église. Saint Remi prit cette fiole, qui désormais porta le nom de *sainte Ampoule* (1) et la colombe s'étant envolée, il versa un peu de cette liqueur dans l'eau qui servit au baptême de Clovis. C'est ainsi que la mission commencée par la femme fut achevée par la colombe. Désormais, ce baume incorruptible et venu du ciel, répandu sur la tête de nos rois, le jour de leur sacre, devait imprimer en quelque sorte un sceau divin sur notre monarchie tout entière, et aussi à partir de ce jour, Dieu montra à tous les yeux qu'il avait choisi les Français pour être les exécuteurs de ses volontés. *Gesta Dei per Francos.*

Clotilde eut la douleur de perdre son mari, vingt ans après son mariage et quinze ans après sa conversion. Voulant vivre loin du monde et des vanités de la cour, elle se retira à Tours, près du tombeau de saint Martin, et ne songea plus qu'à enrichir les maisons de Dieu et qu'à secourir les pauvres. Elle vécut ainsi trente années ; mais combien d'épreuves et d'angoisses il lui fallut souffrir ! Elle vit d'abord mourir son neveu, saint Sigismond, que son propre fils Clodomir précipita dans un puits avec sa femme et ses enfants, à Coulmiers, près d'Orléans.

Quelque temps après, ce même Clodomir, dans un combat contre les Bourguignons, fut tué malheureusement, et sa tête fut mise au bout d'une lance par dérision. Il laissait trois enfants en bas-âge, que Clotilde avait pris avec elle et qui étaient toute sa joie. Les frères de Clodomir, jaloux de l'affection que leur grand'mère leur témoignait, par une ruse infernale, attirèrent à Paris ces pauvres petits, et eurent la barbarie d'en immoler deux, le troisième, saint Cloud, échappa à leur fureur et embrassa volontairement la vie religieuse. Sa fille Clotilde, mariée à Amalaric, roi d'Espagne, était outrageusement et cruellement traitée par ce barbare hérétique. Son frère Childebert, cédant aux prières de sa mère, avait attaqué Amalaric avec une puissante armée, l'avait vaincu et ramenait sa sœur avec lui ; mais elle mourut dans le voyage et sa mort redoubla encore la douleur de Clotilde. Enfin, elle apprit qu'une guerre civile s'allumait entre ses enfants, et voyant qu'il n'y avait aucune espérance d'adoucir ces cœurs dévorés par la haine et l'ambition, elle eut recours à ses armes ordinaires, la prière et l'aumône, et au moment où les deux frères allaient en venir aux mains, il s'éleva un orage terrible suivi de grêle d'une grosseur prodigieuse, avec des éclairs et des éclats de tonnerre tellement épouvantables, que Childebert, coupable des premières agressions contre son frère, reconnaissant sa faute, fit immédiatement des propositions de paix que Clotaire se hâta d'accepter.

(1) Le cardinal Baronius remarque qu'outre l'onction baptismale, saint Remi conféra aussi l'onction royale qui, depuis, a toujours été faite à nos rois, séparément de leur baptême, par l'auguste cérémonie de leur sacre ; c'est à quoi a servi jusqu'à présent l'huile céleste de cette Ampoule, conservée intacte jusqu'à la Révolution française. Quelques auteurs étrangers, ennemis de la gloire des rois de France, ont essayé de combattre le fait miraculeux de la sainte Ampoule ; mais il a été soutenu et prouvé avec beaucoup de force et d'éloquence par plusieurs savants hommes de notre nation qui ont cru que le témoignage d'Hincmar, de Flodoard, d'Aimonius, de Gerson, de Gaguin et d'autres anciens historiens, avec la tradition immémoriale de nos pères, approuvée par un grand nombre d'écrivains d'autres pays, était suffisante pour en convaincre tous les esprits un peu raisonnables.

(*Petits Bollandistes*, vol. II[e], p. 590.)

Au milieu de toutes ses tribulations, *Clotilde* n'oubliait pas les œuvres qui pouvaient rehausser la gloire de Dieu, et elle bâtit et répara une foule de monastères, d'églises et d'oratoires, de chapelles et d'autres lieux de dévotions, et entr'autres à Paris, l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'elle avait commencée avec Clovis ; à Rouen, l'église où fut enterré saint Ouen et dans le même diocèse, l'église des Andelys. Pendant qu'elle faisait ériger cette dernière construction, elle habitait le château des Andelys, afin de surveiller les travaux. On la prévint un jour que les ouvriers manquaient de vin. S'étant mise en prière, elle obtint que les eaux d'une fontaine voisine fussent changées en vin, ce qui eut lieu pendant toute la durée des travaux.

Clotilde fut avertie par un ange que son heure était proche. Elle fut saisie par une grosse *fièvre* (1) et rendit son âme à Dieu vers sa quatre-vingtième année.

Les *femmes mariées* qui l'invoquent à la chapelle aux Pots et à Savignies (diocèse de Beauvais), ne pouvaient choisir un modèle de femme plus accomplie. L'invocation *pour la conversion d'un mari* n'a pas besoin d'explications.

Dans le diocèse de Beauvais, également, les habitants d'Abbeville-Saint-Lucien, Formerie, Launoy-Buillère, Montjavoult, Saint-Arnoult, l'invoquent dans les *maladies des enfants*. C'est probablement en souvenir des pauvres petits enfants de *Clotilde* si cruellement immolés.

L'invocation *contre la fièvre* repose sur la dernière maladie qui emporta *la sainte*, aux Grands Andelys (Eure) : « Les *fébricitants*, dit Ribadaneïra « boivent de l'eau de la fontaine dont nous avons parlé plus « haut et sont remis en santé ». En 1771, Robert de Hesseln dans son *Dictionnaire de la France*, raconte que tous les ans, le 3 juin, aux Andelys, on fait une procession que l'on appelle de sainte Clotilde. Là, le doyen à la tête du chapitre, répand une certaine quantité de vin, souvenir du miracle relaté plus haut, et aussitôt les Pèlerins qui accourent ordinairement de toutes parts à cette dévotion, se jettent nus dans la Fontaine, les hommes d'un côté et les femmes d'un autre, étant séparés par une muraille. On prétend, continue-t-il, qu'il arrive souvent que plusieurs de ces pèlerins obtiennent la guérison de leurs maux, en se lavant seulement une fois dans cette fontaine. » Ribadaneïra et la Mère de Blémur citent également la guérison, opérée par les mêmes eaux, de plusieurs *paralytiques* ou *perclus*, en 1595, 1608, 1612. Chaque année le clergé de la paroisse de *sainte Clotilde* de Paris conduit les fidèles en pèlerinage à la fontaine miraculeuse des Andelys. Cette pieuse excursion a eu encore lieu en 1879 (2). A Vivières (Aisne) existe aussi une fontaine de sainte *Clotilde,* près des ruines d'une chapelle, sous son vocable. Le 3 juin et pendant les six semaines qui suivent, les pèlerins viennent avec dévotion boire de l'eau « couverte », disent-ils dans leur langage populaire « des cheveux de la sainte », ainsi appellent-ils les herbes très fines qui sont à la surface de l'eau. On demande surtout à la *sainte* d'être délivré de la *fièvre* (3). A Rolleville (Seine-Inférieure) on invoque surtout sainte *Clotilde* contre la *fièvre* et la *paralysie*. Le nom

(1) *Monarchie sainte*, p. 42.
(2) Voir le numéro du 14 juin 1879, de *Paris-Journal.*
(3) *Petits Bollandistes.*

de la *sainte* est d'ailleurs si populaire en Normandie qu'il n'est pas étonnant que les *Notaires* de Rouen l'aient choisi pour leur patronne. Sur un vitrail moderne de Maréchal de Metz, à l'église de Saint-Vincent-de-Paul, *sainte Clotilde* pose la croix sur la couronne de France.

(*La monarchie sainte*, Ribadaneïra).

SAINT LIFARD OU LIPHARD, ABBÉ

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre les serpents.

Lifard était né à Orléans. Son instruction fut spécialement dirigée vers l'étude de la jurisprudence, et il occupa des fonctions judiciaires, jusqu'à l'âge de 40 ans. Ayant résolu à cette époque de quitter entièrement lé monde pour servir Dieu seul, il embrassa l'état ecclésiastique, et l'évêque d'Orléans en le faisant passer par tous les degrés, l'éleva jusqu'à l'ordre de Diacre. C'est alors que, pour s'isoler encore plus de toutes les choses de la terre, il embrassa la vie érémitique et vint habiter avec son disciple Eusèce, les ruines d'un vieux château, détruit par les Vandales, situées à quelques lieues d'Orléans. C'est là que s'éleva plus tard la ville de Meung-sur-Loire. Un affreux Dragon ravageait tout le pays. Il ordonna à Eusèce de planter en terre son bâton en face du monstre, qui, en s'efforçant de l'arracher, s'enferra lui-même par son propre poids et périt immédiatement. Telle est l'origine de l'invocation *contre les serpents*. L'évêque d'Orléans étant venu le visiter dans sa solitude, lui conféra la prêtrise. L'éclat de ses vertus, de ses austérités, de ses miracles, groupa bientôt autour de son ermitage un certain nombre de disciples qui vinrent se mettre sous sa discipline. L'époque précise de sa mort est restée incertaine, l'église de Meung conserve encore les reliques de *saint Liphard*.

(Surius, *les Bollandistes*, Ribadaneïra).

SAINTE HUNNE (HUNA OU HUNNA)

VIIe SIÈCLE.

Patronne des Blanchisseuses et des Laveuses.

Hunne appartenait à la première famille de l'Alsace et comptait parmi ses parents, les Monarques qui gouvernaient la France. Elle avait épousé le vertueux Huno et habitait avec lui un château seigneurial, situé à trois lieues de Colmar dans une charmante situation, entre Zellemberg et Ribeauvillé ; on admirait en elle une tendre compassion envers les pauvres et les malheureux. Son château était l'asile où se réfugiaient les nécessiteux de la contrée ; car elle ne leur faisait pas seulement des largesses en argent, elle soignait leurs infirmités, leur rendait les services les plus vils. On ignore l'époque de sa mort ; mais après qu'elle eut quitté ce monde, on a montré longtemps une fontaine où elle ne rougissait pas d'aller laver les habits des pauvres ; ce qui lui fit donner le surnom de *sainte Lavandière* et ce qui explique suffisamment le patronage qu'elle exerce sur les *blanchisseuses* et *les laveuses*.

(*Histoire des saints d'Alsace par l'Abbé* Hunckler).

SAINT MORAND, PRIEUR D'ALTKIRCH

XIIe SIÈCLE.

Patron des vignerons. Invoqué contre les possessions et obsessions diaboliques.

MORAND, moine de Cluny, avait été envoyé par Hugues, son abbé, pour desservir l'église d'Altkirch, conformément à la demande qui lui avait été faite par Frédéric, comte de Fervette ; il fut bientôt désigné pour être le prieur du monastère qui se composait d'autres religieux de Cluny, envoyés antérieurement dans le même but. Ses exhortations jointes aux bons exemples qu'il donnait à toute la contrée, firent les plus vives impressions sur l'esprit du peuple. Il ramena au devoir de la religion un grand nombre de chrétiens qui s'en étaient éloignés depuis longtemps. Le Seigneur lui accorda le don des miracles et sa réputation s'étendit en peu de temps, par tout le Sundgau.

Morand parvint à un âge très avancé et reçut le prix de ses travaux vers le milieu du XIIe siècle, le 3 juin. Après sa mort, son tombeau devint célèbre par de nombreux miracles qui s'y opérèrent, ce qui engagea l'évêque de Bâle à demander sa canonisation. A. du Saussaye (1) le cite comme étant invoqué particulièrement contre les *obsessions et les possessions diaboliques*, ce qui concorde avec plusieurs délivrances opérées par l'intercession du saint et mentionnées par les Bollandistes (2). Depuis un temps immémorial les *vignerons* du Sundgau le vénèrent comme leur patron, aussi le voit-on représenté dans plusieurs sanctuaires *ayant à ses pieds un grand tonneau de vin, dans lequel il exprime le jus d'un raisin.*

Comme il n'existe aucun document explicatif de cette façon de représenter saint *Morand*, les Bollandistes présument que, se trouvant dans une grande pénurie de vin, les *vignerons* auront invoqué le saint et, qu'ayant été exaucés par son intercession, ils n'ont plus cessé de l'invoquer dans toutes les calamités qui menacent les *vignes* ; par reconnaissance, ils l'auraient fait peindre comme il est indiqué plus haut. D'après les Petits Bollandistes (3) une vieille biographie populaire prétend, pour expliquer ce patronage, que le saint passa tout un carême sans autre nourriture qu'une *grappe de raisin.*

(*Les Bollandistes, l'abbé Hunckler, saints d'Alsace.*)

QUATRE JUIN

SAINTE SATURNINE, VIERGE MARTYRE

Invoquée pour la Conservation des bestiaux.



SATURNINE, née d'une noble famille d'Allemagne, dès son enfance s'était vouée à Dieu. Néanmoins ses parents voulurent absolument la marier. *Saturnine*, voyant qu'il lui était impossible de résister aux obsessions du fiancé qu'ils avaient eux-mêmes désigné, prit le parti de s'enfuir et arriva dans un village appelé *Sains-les-Marquion* (à vingt-six kilo-

(1) *Martyrologium Gallicanum.*
(2) *Acta sanctorum*, 1er vol. de juin, p. 351, E. F., p. 352 C.
(3) Tome VIe, p. 440, 7e édition.

mètres) dans le Pas-de-Calais. Le fiancé ne tarda pas à se mettre à sa poursuite et se dirigea vers le même village. *Saturnine*, l'apercevant de loin, se réfugia parmi *des bergers qui gardaient des troupeaux* dans l'espoir de se dérober à ses regards ; mais lui la découvrant se précipita sur elle comme furieux et lui trancha la tête. D'après d'anciennes chroniques, que Balderic trouve peut-être un peu hasardées, la jeune vierge aurait pris sa tête dans ses mains et l'aurait portée dans l'église sous le vocable de Saint-Remi, en présence de tout le peuple. Depuis elle a été invoquée pour *la conservation des bestiaux*, probablement en mémoire *des troupeaux* au milieu desquels elle s'était réfugiée.

(BALDERIC. — *Saints de Cambrai et d'Arras par l'Abbé* DESTOMBES).

CINQ JUIN

SAINT BONIFACE, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE,

APOTRE DE L'ALLEMAGNE ET MARTYR

VIIIe SIÈCLE. — 754.

Patron des Tailleurs.

BONIFACE, connu d'abord sous son nom saxon de *Winfrid*, naquit en Angleterre de parents riches et nobles, vers la seconde partie du septième siècle. Dès son plus jeune âge, il se sentit attiré par la vie monastique, et, malgré les vives instances de ses parents, il ne varia jamais dans sa résolution. A l'âge de trente ans, il reçut la prêtrise. Dès ce moment, il conçut un ardent désir d'évangéliser les peuples idolâtres et ses regards se tournèrent tout naturellement vers les vastes solitudes de la Germanie, qui étaient alors peuplées par des païens. Dans cette ferme intention, *Winfrid* se mit en mer avec deux compagnons et aborda en Frise ; en ce moment la guerre éclatait entre les Frisons et Charles Martel, et, dans ces circonstances les efforts du saint missionnaire eussent été inutiles. Il retourna en Angleterre où il fut choisi pour abbé du monastère dans lequel il avait été élevé. Deux ans après, avec l'autorisation de son évêque, il se rendit à Rome et reçut sa mission apostolique auprès des peuples idolâtres de la Germanie de la bouche même du souverain pontife Grégoire II.

Le nouvel apôtre partit pour ce pays et commença le cours de ses prédications dans la Thuringe et dans la Saxe. Ayant appris la mort de Radbode, duc des Frisons, grand persécuteur des chrétiens, il passa dans la Frise, et, avec l'aide de saint Wilibrord, il obtint de grands succès. Le pape Grégoire III en ayant été informé l'appela une seconde fois à Rome, l'établit évêque régionnaire et changea son nom de *Winfrid* en celui de *Boniface*. A son retour dans la Hesse, il résolut d'abattre avec ses compagnons un immense chêne qui était dans le village de Geismar et qu'on appelait dans l'ancien vocabulaire des païens : *robur Jovis* (chêne de Jupiter). Un grand nombre de païens étaient autour et menaçaient de faire un mauvais parti aux ennemis de leur dieu ; mais, au premier coup de cognée, l'arbre fut fendu en quatre et tomba avec fracas. Plusieurs d'entr'eux en furent tellement atterés qu'ils se convertirent et demandèrent le baptême.

Vers 747, l'évêque de Mayence ayant été déposé, le pape Zacharie créa *Boniface*, archevêque de Mayence, primat de toute l'Allemagne et son légat dans la Germanie et dans la Gaule ; c'est à ce titre qu'il sacra, à Soissons, Pépin-le-Bref. Après avoir converti une multitude de païens, érigé une foule de sanctuaires et fondé un grand nombre de monastères d'hommes et de femmes, *Boniface*, à la nouvelle que des Frisons avaient abandonné leur foi pour retourner au culte des Idoles, se mit en devoir d'aller les visiter, accompagné de l'évêque Eoban, trois diacres et quatre religieux. Des païens excités par la haine du nom chrétien, se précipitèrent sur le vénérable apôtre et l'égorgèrent avec tous ses compagnons.

Saint Boniface, au moment où il fut immolé, tenait le livre des Evangiles dont les feuillets furent transpercés sans qu'aucune lettre du texte sacré fût : atteinte « C'est peut-être » , dit le Père Cahier , appuyé par les Petits Bollandistes, « ce qui a suggéré aux *Tailleurs* « *flamands* la singulière pensée de le choisir pour Patron, sans doute « pour obtenir de lui une grande sûreté de main et de coup d'œil dans « les coupes délicates. » Je proposerai une autre explication qui me paraît plus simple, mais qui n'est peut-être pas plus admissible. Je pense que les *Tailleurs*, en contemplant l'image de *saint Boniface*, ont pu voir dans ce *glaive très pointu fiché dans le livre des Evangiles* un souvenir de *leur aiguille transperçant une étoffe quelconque*, et que c'est là qu'il faut chercher la cause déterminante de leur patronage.

C'est à *saint Boniface* qu'appartient cette réponse attribuée à d'autres Docteurs : on lui demandait si l'on pouvait se servir de calices de bois pour la célébration des Saints Mystères. « Autrefois, dit-il, l'Eglise « avait des prêtres d'or qui sacrifiaient dans des calices de bois ; « aujourd'hui, elle a des prêtres de bois qui sacrifient dans des calices « d'or. »

(*Bollandistes. — Saints de Cambrai et d'Arras. — Petits Bollandistes*).

LES SAINTS AMAND, LUCIUS, ALEXANDRE ET ANDALD

MARTYRS A CAUNES (DIOCÈSE DE CARCASSONNE)

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Patrons des Marbriers. — Invoqués dans les Calamités publiques, contre la Foudre.

Depuis un temps immémorial, on honore dans le diocèse de Carcassonne ces quatre vaillants martyrs. Les uns veulent qu'ils soient nés à Caunes (vingt-deux kilomètres de Carcassonne) et qu'ils aient été martyrisés dans ce même lieu parce qu'ils étaient chrétiens. D'autres prétendent que saint Amand était évêque de Noyon et qu'il vint avec son vicaire général et deux prêtres pour annoncer l'Evangile à Caunes où ils furent mis à mort par les païens. Quoiqu'il en soit , d'après le Bréviaire de Carcassonne, on voit que Jean III de Castropercio, abbé du monastère de Caunes (1), en 1391, fit faire une châsse où l'on plaça les reliques des martyrs. Ces reliques avaient été, à une époque antérieure mais indéterminée, découvertes dans un champ où les martyrs avaient

(1) Couvent de Bénédictins.

été ensevelis et qui porte encore le nom de *champ des corps saints*. En 1637, A. du Saussaye, dans son *Martyrologe gallican*, les signalait comme étant invoqués *contre la Foudre*. Aujourd'hui, dans toutes les *Calamités publiques*, on ne manque jamais de les invoquer, et on porte leurs reliques en procession avec une grande dévotion dans la ville de Caunes et aux environs. Des carrières de marbre rouge attirent dans le pays un assez grand nombre d'ouvriers qui ont choisi nos martyrs pour Patrons de leur corporation, tant leur mémoire est encore vivante et vénérée par la population.

(*Bréviaire de Carcassonne*. — *Petits Bollandistes*. — *Notes de l'Abbé* FALCON).

BIENHEUREUX PLACIDE, DE L'ORDRE DES APOSTOLINS

XIVe SIÈCLE. — 1398.

Invoqué contre la Fièvre.

Né à Ricanati dans la Marche d'Ancone, il brilla par la sainteté de sa vie. Il était entré dans l'ordre des Apostolins, après la mort de son oncle, il bâtit un couvent de son ordre à Ricanati et y mourut. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, et à l'époque où Ferrarius écrivait en 1613, il était encore intact et un grand nombre de miracles éclatait à son tombeau près duquel se trouvait une grande tablette sur laquelle ils étaient inscrits. A cette époque, il était surtout invoqué *contre la Fièvre*, ce qui concorde avec la guérison de différents cas de cette affection signalés en 1582, 1602, 1621 par les Bollandistes.

(FERRARIUS).

SIX JUIN.

SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG

FONDATEUR DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS.

XIIe SIÈCLE. — 1134.

Invoqué pour les Accouchements heureux.



NÉ de parents riches et nobles, dans un bourg, à deux lieues de Cologne, il commença par mener une vie entièrement adonnée aux plaisirs du monde, d'abord comme courtisan à la suite de Frédéric, archevêque de Cologne, et ensuite comme attaché à la cour de l'empereur Henri. Il avait atteint l'âge de trente-trois ans, lorsqu'un jour, chevauchant allègrement à travers la campagne, il vit tout à coup le ciel s'obscurcir au milieu d'une affreuse tempête, il entendit une voix qui lui reprochait sa conduite scandaleuse et, comme un autre saint Paul, il fut renversé de son cheval par la foudre. A partir de ce jour, il résolut de se réformer entièrement. Il était déjà sous-diacre et chanoine de l'église de Santen, bourg où il était né. Après qu'il eut étudié de nouveau, on lui conféra successivement le diaconat et la prêtrise. Il s'adonna pendant

trois ans à la prédication, puis il vendit son patrimoine et en distribua l'argent aux pauvres. Le pape Gelase à Rome reçut de lui l'aveu de sa vie passée, de son repentir, et lui octroya la permission de prêcher l'Evangile par tout le monde. Il commença son apostolat avec deux compagnons qui avaient absolument voulu le suivre, et tous les trois, mal vêtus, les pieds nus au milieu de l'hiver, traversèrent l'Italie et parcoururent la France, prêchant la pénitence de ville en ville et de paroisse en paroisse. Ils recrutèrent à Orléans un nouveau compagnon, et à Cambrai, Hugues, chapelain de l'archevêque, voulut également s'adjoindre à eux. L'évêque de Laon, pour retenir *Norbert* dans son diocèse, lui offrit plusieurs emplacements à choisir où il pourrait fonder un nouvel ordre et bâtir un monastère. Notre Saint choisit en 1128 une solitude près de Laon qui lui avait été montrée dans une vision. C'est pour cela qu'il l'appela *Pré Montré* (pratum monstratum).

La sainte Vierge elle-même lui apparut et lui montra la forme et la couleur de l'habit du nouvel ordre qui devait être vêtu de *blanc. Norbert* adopta la règle de saint Augustin. Il fut bientôt appelé dans les Pays-Bas pour combattre un hérétique du nom de Tankelin qui niait principalement l'efficacité du sacrement de l'Eucharistie. L'imposteur s'était déjà fait beaucoup de partisans, mais *Norbert* étant venu à Anvers, par sa parole à la fois ferme et lumineuse, ramena promptement tous ceux qui s'étaient laissés séduire, aussi le représente-t-on ordinairement tenant un ostensoir en souvenir du sacrement adorable de nos autels qu'il avait réhabilité avec tant de succès dans cette circonstance. Etant allé à Rome pour supplier le pape de confirmer par son autorité apostolique la *congrégation* qu'il avait fondée, il fut averti par révélation, en sortant de cette ville, qu'*il serait évêque de Magdebourg*. Ce qui arriva en effet. Il fonda même plusieurs monastères de son nouvel ordre dans son diocèse et il y opéra les réformes les plus sages ; il rendit son âme à Dieu dans sa ville épiscopale, le 6 juin 1134. Il avait fait éclater un grand nombre de miracles pendant sa vie, principalement en délivrant les possédés du démon, en réconciliant les ennemis les plus acharnés et en obtenant de Dieu des punitions exemplaires contre ceux qui opposaient les plus vives résistances à la conciliation.

Le corps de saint Norbert avait été enseveli dans l'église de son ordre qu'il avait bâtie à Magdebourg ; mais cette ville étant tombée au pouvoir des luthériens, l'empereur Ferdinand II le fit transporter l'an 1627 à Prague, en Bohême, où il est en grande vénération.

Les Bollandistes, dans le récit de cette translation qui est longuement exposée, s'expriment ainsi sur l'*invocation pour les accouchements heureux* qui est adressée à *saint Norbert* (1er volume de juin, p. 894) :

Pluribus interim comprobari potest exemplis Sanctissimum Cœlitem, A PUERPERIS *cum voto invocatum, præsentissimo auxilio succurrere et intercessione sua* PERICLITANTIUM FEMINARUM PARTUS *facilitare. Eâdem potentiâ præditi sunt sacri pulveres, qui e Divi resoluto corpore defluxerunt : hi namque, animi devotione adhibita, introsumpti, plures* IN PARTU DE VITA PERICLITANTES *ipsis Libitinæ faucibus eripuerunt.*

On pourrait prouver d'ailleurs par des exemples nombreux que le bienheureux saint invoqué par les *femmes enceintes*, leur apporte un secours très opportun et facilite les *couches* de celles qui sont en danger. Les poussières sacrées qui proviennent de son corps tombé en dissolution, sont douées de la même puissance : et prises avec une très grande foi, elles ont arraché aux portes de la mort plusieurs femmes réduites aux *derniers dangers par leurs couches*.

Et plus loin, page 915 :

Patrocinii quod PRÆGNANTIBUS *per merita et intercessionem S. Patris exhibetur, innumera tam Pragæ quam extra sunt exempla ; nam pulveres sacri corporis cum reverentia sumpti, vel saltem collo suspensi,* FELICISSIMUM *procurant* PARTUM; *ita ut vere dici possit* MULIERES PRÆGNANTES *corpus S. Norberti, quoad carnem, pro amore et reverentia jam fere totum absumpsisse.*

Les exemples de la protection obtenue par les mérites et l'intercession du saint sont innombrables tant à Prague qu'au dehors ; car les poussières sacrées de son corps prises avec respect ou du moins suspendues au cou, procurent *la couche la plus heureuse*; de telle sorte qu'on peut dire vraiment que les *femmes en couches* ont absorbé déjà presque tout entier par amour et respect le corps de *saint Norbert* quant à la chair (1).

Henri Alt dit que *saint Norbert* est représenté tenant de la main droite un calice dans lequel était tombée une araignée, pendant qu'il disait la messe. Après la consécration du précieux sang, il l'avala sans hésiter ; mais Dieu permit qu'il éternuât aussitôt et qu'il fût ainsi délivré de cet insecte venimeux.

(RIBADANEIRA. — *Bollandistes.* — *Petits Bollandistes*).

SAINT CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

VII[e] SIÈCLE. — 607-699.

Invoqué pour les Infirmes, les Boîteux et les Estropiés, dans les grandes Calamités, dans les Convulsions des Enfants et pour la Récolte du vin. — Patron des Tourneurs, Bimbelottiers, Selliers, Marchands de pain d'épices et Marchands de sifflets.

Il était né au château de Bracon, près de Salins, d'une des familles les plus illustres de la province. Après avoir embrassé la profession des armes, il la quitta à vingt ans, et comme dès l'âge le plus tendre, il avait acquis une solide instruction dans les sciences divines et profanes, il fut nommé par l'archevêque de Besançon chanoine de la cathédrale. « Il « ne mangeait qu'une fois le jour, dit Ribadaneïra, sinon aux fêtes ou « aux dimanches où il faisait deux repas ; il couchait sur la dure, ne « prenant que deux heures de repos ; il était d'un regard simple, d'un « parler modeste, d'un marcher composé, d'une gravité honnête, doux à « autrui et rigoureux à soi-même. » Après avoir, pendant douze années, édifié le chapitre de Besançon, il voulut se retirer dans une solitude et choisit le monastère de Condat, situé dans les montagnes du Jura, au lieu même où fut bâtie plus tard la ville de Saint-Claude. Ce monastère avait pris le nom de Saint-Oyand, à cause du saint abbé qui l'avait gouverné au V[e] siècle. Après la mort du vénérable abbé Jujuriose, *Claude* fut appelé à le remplacer et vit tous les jours augmenter le nombre de ses religieux qu'il dirigeait avec un heureux mélange de douceur et de fermeté.

Claude avait déjà vécu bien des années dans cette maison de Condat, quand Dieu l'appela à gouverner le diocèse de Besançon. Il s'appliqua à

(1) La Restauration de la primitive observance de l'ordre des Prémontrés a été opérée par le R. P. Edmond Boulbon, qui sortait des trappistes de Sept-Fonds (diocèse de Moulins). Elle fonctionne admirablement depuis 1856 à Saint-Michel de Tarascon, où ce religieux l'a établie. Aujourd'hui (1879), elle compte plus de 80 religieux. Le personnel est assez nombreux pour pouvoir les envoyer par petites colonies dans les diocèses où NN. SS. les évêques les réclament.

remplir avec zèle toutes ses fonctions épiscopales. Il avait néanmoins conservé le titre et les fonctions d'abbé de Saint-Oyand ; après sept ans d'épiscopat, voyant que ses efforts étaient impuissants pour rétablir l'ancienne discipline dans le clergé de Besançon, il abdiqua cette dignité et revint à Saint-Oyand parmi ses religieux. Il avait alors quatre-vingt-six ans ; il gouverna son abbaye encore pendant quelques années et rendit son âme à Dieu le 6 juin 699.

Saint Claude est principalement invoqué pour les *Infirmes* et pour les *Estropiés*. On a voulu expliquer ce patronage par la signification de son nom *Claudus* (Boîteux) ; mais il y a lieu de croire qu'il faut plutôt l'attribuer au nombre immense de guérisons d'estropiés qui se sont opérées à son tombeau et que les Bollandistes signalent au 6 juin. En 1352, entre autres, une femme de Lyon, nommée Etiennette, avait la main desséchée ; son infirmité était connue d'un grand nombre de personnes ; elle fit un pèlerinage auprès des reliques de *saint Claude* et sa main gauche fut guérie subitement et redevint aussi vigoureuse que l'autre. Barthélemy de Boscaire, alors official et vicaire général de Lyon, constata le miracle et, à partir de cette époque, la fête de saint Claude se célébra chaque année dans tout le Lyonnais sous le rite solennel.

Saint Claude est ordinairement représenté en costume d'évêque debout ayant à ses pieds un petit enfant à genoux qu'il vient de ressusciter et qu'il bénit. Il ressuscita en effet plusieurs enfants ; nous en citerons un exemple rapporté avec plusieurs autres par les Bollandistes. En 1339, Henri de Plantain, gentilhomme bressan, vint en pèlerinage à Saint-Claude pour remercier notre Saint du miracle qu'il avait opéré en sa faveur. Pendant qu'il était à l'église avec sa femme, son fils, âgé de sept ans, était tombé dans les fossés du château dont les eaux étaient très profondes. Quand on vint le prévenir de cet accident, il se rappela le souvenir de saint Claude, s'agenouilla, et, s'étant relevé après avoir adressé à Dieu une fervente prière, il eut la joie de voir les yeux de son fils s'entr'ouvrir et de l'entendre lui-même s'écrier qu'il *était plein de vie et de santé*. C'est le souvenir de ce miracle qui fait invoquer *saint Claude dans les convulsions des Enfants*.

Au XVII[e] siècle, *dans les grandes calamités*, les populations de la Franche-Comté s'empressaient de recourir à la protection de ce grand Saint. et notoirement à l'occasion de deux pestes qui ravagèrent Besançon en 1629 et 1636. Il fut également invoqué en 1639 contre l'invasion des Français et des Suédois.

Quant au *patronage des Tourneurs*, *Bimbelottiers*, *Marchands de sifflets* et par extension des *Selliers* qui travaillent aussi le bois, Charles Nodier en donne ainsi l'explication (1) : « Le buis croît en abondance dans les environs de Saint-Claude, et les habitants ont cherché dans l'industrie les ressources que le sol leur refusait. La sculpture en nourrissait un grand nombre qui vendaient aux pèlerins de petits ouvrages de piété. Elle en a élevé d'autres à la réputation d'artistes distingués, et c'est à Saint-Claude que se sont formés ces Rosset qui pétrissent l'ivoire et dont les chefs-d'œuvre sont si recherchés. On voit que la piété est utile à tout. Elle attirait auprès de la châsse du Saint les populations qui venaient y chercher des consolations spirituelles, et elle fournissait aux habitants

(1) *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, in-fol., p. 115.

de ces montagnes stériles l'occasion d'exercer cette industrie charmante qui soumet la racine du buis, avec toutes ses images capricieuses, à des formes si variées, et qui est encore la principale richesse du pays. »

D'après l'abbé Corblet, un grand nombre de confréries de Saint-Claude (1) existaient dans plusieurs localités de la Picardie où, d'après la tradition *saint Claude* (2) aurait passé. Chaque membre de ces confréries allait faire des pèlerinages à Saint-Claude, dans le Jura. C'était même une des conditions pour y être admis. A Bernatre, on l'invoque pour *obtenir une bonne récolte de lin*, culture importante des environs.

(*Bollandistes.* — Ribadaneira. — *Abbé* J. Corblet. — *Vie des Sants de Franche-Comté*).

DICTONS SUR SAINT CLAUDE

Juin laborieux
Rend le laboureur joyeux.

Si la fête d'Appoline (31 mai) nous mouille
Que saint Claude (6 juin) le ciel sombre dé-
[brouille.

Quand on sème les haricots le jour de saint Didier (25 mai).
On les récolte à la poignée.
Si on les sème à la saint Claude (6 juin),
Ils rattrappent les autres.
(Haute-Saône)

SAINT PHILIPPE, DIACRE, ET SES QUATRE FILLES

AN 58 DE NOTRE SEIGNEUR.

Invoqué pour les Boiteux, les Paralytiques et contre les Possessions du démon.

Saint Philippe est appelé évangéliste par saint Luc parce qu'il prêchait l'Evangile avec succès; il fut un des sept premiers diacres de saint Pierre et, après le martyre de saint Etienne, il se rendit en Samarie, il y délivrait les possédés, guérissait les paralysies et tant d'autres maladies qu'on accourait à lui avec confiance pour se faire donner le baptême; il fut obligé alors d'appeler en Samarie, près de lui, saint Pierre et saint Jean pour conférer le sacrement de confirmation à ces nombreux convertis. Saint Philippe avait fait le verset du *Credo* : « *Descendit ad inferos, tertia die resurrexit a mortuis* ». Il fut très souvent démenti dans ses prédications par Simon le magicien, qui avait un certain prestige en Samarie, mais ce prestige fut de courte durée, et saint Pierre le menaça des châtiments de Dieu s'il ne cessait d'abuser les populations par des jongleries coupables. Saint Philippe, guidé par un ange, fut trouver un eunuque riche et instruit, qui désirait être éclairé. Il lui expliqua le mystère de l'Incarnation, le convertit et le baptisa, puis l'ange le transporta encore au pays des Philistins, où il continua ses fructueuses prédications avant de revenir en Palestine, près de ses quatre filles pieuses et zélées comme lui. Saint Philippe est symbolisé par l'onyx, sorte d'agathe fine, rubannée de blanc, figurant l'innocence, la candeur, la sincérité et la vérité inviolable. Cette pierre exprime la charité en œuvres et la sollicitude du prochain, qu'on admire dans saint Philippe lorsqu'il s'inquiétait de la nourriture du peuple qui suivait Jésus-Christ au désert, et qu'il avertissait le divin Pasteur des âmes que le peuple n'avait pas de quoi manger.

(1) *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, 4e vol., p. 212-213.
(2) En Picardie et en Bourbonnais, les gens du peuple l'appellent *Glaude.*

On croit sa mort arrivée l'an 58 de Notre Seigneur, mais on ne sait pas au juste quel fut le genre de mort qu'il subit. Ses reliques reposeraient en Palestine près de celles de ses quatre filles, vierges et douées de prophéties. Il est représenté souvent au milieu d'elles; quelquefois il est dans le char de l'eunuque éthiopien qu'il avait converti, ou bien il en est descendu pour le baptiser à une fontaine.

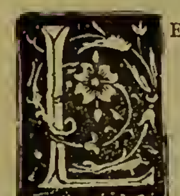
Les Grecs assurent qu'il a été évêque à Fralle, de la province de Lydie, parce que l'église de cette ville possède quelques reliques. peut-être apportées de Palestine plus tard; rien ne prouve cependant qu'il y ait occupé le siège épiscopal.

SEPT JUIN

SAINT MARCELLIN, ÉVÊQUE DU PUY-EN-VELAY

ÉPOQUE INDÉTERMINÉE.

Invoqué pour la Confession à l'heure de la Mort et pour rappeler à la Vie les Enfants morts sans Baptême.



Les actes de saint Marcellin sont très obscurs et très incertains. Néanmoins, on connaît par la tradition un certain nombre de guérisons miraculeuses opérées à son tombeau. Nous ne citerons que celles qui ont trait aux invocations spéciales qui lui sont adressées. En 1414, un homme était mort sans avoir expié ses péchés *par la confession* et était déjà cousu dans son suaire, quand il fut rappelé à la vie à la suite d'un vœu que sa femme adressa à Dieu en implorant l'intercession de saint Marcellin. Il en fut de même de *trois petits enfants mort-nés*; deux vécurent de longues années et le dernier retrouva assez de vie pour recevoir le saint Baptême.

(André du Saussaye. — Jacques Branche.)

SAINT MÉRIADEC (MERIADOCUS), ÉVÊQUE DE VANNES

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre la Surdité et contre les Maux de tête.

Il sortait de la race royale de Conan-Mériadec. Dès l'âge le plus tendre, ses vertus le désignaient pour les fonctions sacerdotales. Après avoir été ordonné prêtre, il vendit tout ce qu'il possédait et se retira dans une solitude près de Pontivy. On eut beaucoup de peine à l'arracher de ce désert pour le faire monter sur le trône épiscopal de Vannes, où le peuple et le clergé l'avaient appelé tout d'une voix. Ayant largement rempli tous les devoirs que lui imposait cette nouvelle dignité, il rendit paisiblement son âme à Dieu et fut enseveli dans la cathédrale. De nombreux miracles se produisirent à son tombeau.

Il y a en Bretagne plusieurs chapelles dédiées à *saint Mériadec*. L'une d'elles, qui se trouve dans la paroisse de Stival, près Pontivy, est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. On y conserve le chef du saint

Evêque et l'on y montre une cloche de cuivre jaune, très ancienne, de forme conique, qu'on dit avoir appartenu à *saint Mériadec* ; on la sonne sur la tête de ceux qui sont affligés de *surdité*. A Plumergat, où on invoquait également le Saint *contre la surdité et les maux de tête*, se trouvaient autrefois deux pierres de quartz avec lesquelles on se frottait la tête.

(*Propre de Vannes*. — ALBERT LEGRAND. — *Les Petits Bollandistes*.)

SAINTE OUINE OU ANDOUINE (EUGENIA), VIERGE AU MANS

ÉPOQUE INCERTAINE.

Invoquée contre la Surdité.

D'après Le Corvoisier (dans son Prologue aux Evêques du Mans, page 18) *sainte Eugénie*, vierge du Mans, est célèbre par les miracles qu'elle opère à son tombeau dans la crypte de la chapelle du prieuré de saint Victor, évêque du Mans, en guérissant les *sourds* et ceux *qui sont atteints d'affections de l'ouïe*. C'est pour cela qu'on l'appelle *Ouïne*. On ne sait rien de certain sur l'époque où elle a vécu et sur le jour où elle est morte.

(*Les Bollandistes*. — SIMON DE PEYRONNET.)

SAINT MOHINUS

Invoqué pour obtenir la Pluie.

(GOIGS)

En professous ordenadas
A cuden á visitar vos
Parroquias molt affectadas
Y vos aigua saben darlos:
De Basora y del véhi
Remey sou EN TEMPESTAT.

Quand des paroisses très affligées viennent à vous en procession vous leur obtenez la pluie ; de Basora et des villages environnants vous êtes le protecteur dans les orages.

SAINT GILBERT, ABBÉ DE NEUFONTAINES

XII[e] SIÈCLE.

Invoqué pour la Résurrection des enfants morts-nés, pour obtenir abondance de lait aux nourrices, et pour les Femmes stériles.

D'après la tradition, *Gilbert* serait né dans un manoir situé dans le village d'Ecole (aujourd'hui commune de Broût-Vernet, Allier) et descendait de l'illustre famille des Courtenay. Avant de partir pour la Croisade avec le roi Louis VII, il vint recevoir la bénédiction du vénérable Aimeric, évêque de Clermont. Après avoir embrassé Pétronille sa femme et sa fille Poncie, *Gilbert*, à la tête de ses vassaux, alla grossir les rangs des croisés, parmi lesquels brillait l'élite de la noblesse française. Dieu ne bénit pas les armes de ces guerriers, et il revint en France entièrement désillusionné de toutes les vanités du monde. De concert

avec sa femme et sa fille qui, à cet égard, partageaient toutes ses idées, il commença par fonder le couvent d'Aubeterre (paroisse de Broût-Vernet) et elles furent successivement les abbesses de ce monastère qui renfermait les plus nobles dames. Puis il créa une léproserie et un monastère d'hommes à Neufontaines, dans la vallée de l'Andelot. *Gilbert* y établit l'ordre des Prémontrés, qui venait d'être fondé par saint Norbert. Il en fut établi supérieur et maître par Hugues, deuxième général des Prémontrés. C'est alors qu'il brilla par toutes les vertus d'humilité, d'abstinence et de charité à l'égard des pauvres et des affligés. Dieu lui octroya aussi le don des miracles. Une pauvre mère lui amena sa fille, qui était dans un tel état d'anéantissement et de marasme qu'elle restait clouée sur son lit la nuit comme le jour. Lorsqu'elle fut présentée à *Gilbert*, elle n'avait plus qu'un souffle ; le Saint, après une oraison fervente, l'aspergea d'eau bénite et elle recouvra immédiatement toutes ses forces et put, d'un pas ferme et assuré, accompagner sa mère dans sa famille. Ce miracle eut un grand retentissement ; c'est pour cela probablement que *saint Gilbert* était invoqué *pour les petits enfants*, que l'on habillait entièrement de blanc, comme les Prémontrés.

On croit que *Gilbert* rendit son âme à Dieu vers 1152 dans son monastère et que, suivant son désir, il fut enterré dans le cimetière de l'hôpital érigé par lui, au milieu des pauvres qu'il avait tant aimés. Les *femmes stériles et celles qui n'avaient point assez de lait pour nourrir leurs nouveau-nés*, faisaient des pèlerinages à son tombeau. Ces invocations tenaient, sans nul doute, à cette circonstance qu'il avait été marié. Il devait naturellement favoriser un état qui est saint lui-même, lorsque ceux qui sont engagés dans ces liens bénis par l'Eglise sont animés de l'esprit de Dieu et répondent dignement à leur vocation sociale.

(*L'abbé* BOUDANT, *curé de Chantelle. Abbaye de Neufontaines.* Moulins, Desrosiers, 1858.)

HUIT JUIN

SAINTE SYRE (SYRA ou SYRIA), VEUVE

IIIe SIÈCLE. — VERS 298.

Invoquée contre la Pierre, la Gravelle, les Hernies.



SYRE naquit à Arcis-sur-Aube ou dans les environs. Mariée à dix-huit ans, elle devint bientôt veuve et perdit l'usage de la vue par un accident inconnu. Bientôt, elle embrassa le christianisme qui avait déjà fait de grands progrès dans le pays. C'est alors qu'elle entendit parler des miracles opérés par l'intercession de saint Savinien. La violence de la persécution exercée à Rilly où il avait souffert le martyre, en dispersant les fidèles, avait fait oublier l'endroit précis où reposait le corps du Saint. Pleine de confiance aux mérites de saint Savinien, *Syre*, guidée seulement par un enfant de dix à douze ans, se mit en route en adressant à Dieu les plus ferventes prières, elle s'arrêta en un lieu semé de gazon où elle recouvra subitement la lumière. On fouilla la terre et on découvrit

bientôt le corps du Saint dans un parfait état de conservation. Une église fut élevée sur le lieu de la sépulture de saint Savinien, et, par reconnaissance, *Syre* se consacra au service de Dieu et à la garde du tombeau. Elle était aveugle depuis quarante ans, quand elle fut guérie de sa cécité et mourut huit ou dix ans après. Un grand nombre de guérisons miraculeuses éclatèrent également au tombeau de sainte Syre, et sa puissance se manifesta surtout en faveur des personnes tourmentées de *la Pierre*, de *la Gravelle* et de celles *atteintes de Hernies*. En 1539, Gaspard de Coligny, parent de l'amiral, fut miraculeusement guéri par l'intercession de la Sainte.

Dans un ancien manuscrit cité par les Bollandistes (page 63, IIe volume juin), on trouve ces vers :

Regia Campanis celebrata est SYRIA *terris*
Cujusquisque piam percipit æger opem.
Linquit ARENOSOS *per te gravis hernia renes,*
Sanatur meritis fractio quæque tuis.
Talibus, oro, meam serves cruciatibus alvum :
Credimus, es, tanti vera medela mali.
Ora pro nobis summum PIA SYRIA *regem*
Ut SCRUPULO *curet viscera nostra* GRAVI.

La royale *Syre* dont chaque malade ressent le secours pieux est célèbre dans toutes plaines de la Champagne. Par son secours, la pesante *Hernie* abandonne les *Reins* chargés de graviers. Toute fracture est guérie par ses mérites Préservez, je vous en conjure, mes entrailles de toute douleur. Nous avons la confiance que vous êtes le vrai remède à un si grand mal. Priez pour nous, pieuse *Syre*, le roi du ciel. afin qu'il guérisse nos organes de la *Pierre*.

En 1533, un autre poète avait déjà écrit ces paroles (1) :

Et memement madame *Saincte Syre*
Est près de là qui tant faict par vrai dire
Signes patents qu'on voit ung chaque jour
Miracles faicts dont ont eu doulx séjour
Gens graveleux, rompus et de la Pierre
Qui de maints lieux y vont pour la requerre.
Brief ung chacun y trouve allegement
Comme l'on voit. Qui le dit point ne ment.

Enfin dans un livre d'heures (Gothique français), on trouve cette prière adressée à *sainte Syre :*

O glorieuse dame pucelle...
Dévotement je te requier
De cœur enclin et te supplie
Qu'il te plaise de nettoyer
Mon corps de toute maladie.
Par tes vertuz et sainctetez,
Des reins pierres grosses et dures
Sont boutez hors et degettez...
Et gravelle pareillement.

(*Les Bollandistes.* — *L'Abbé* E. DEFER. — *Saints de Troyes*).

SAINT MÉDARD, ÉVÊQUE DE NOYON (2)

VIe SIÈCLE. — 540.

Patron des Laboureurs, des Brasseurs en Belgique. — Invoqué pour la Fertilité des champs, la Pluie, la Vigne, la délivrance des Prisonniers, contre la Fièvre, la Folie, les Maux de dents, dans les Calamités publiques.

Il naquit à Salency, village de Picardie. Bien que par la noblesse et la fortune de sa famille, il fût d'une haute condition, il avait un goût très vif pour le travail des champs et il lui arriva maintes fois de veiller à la garde des troupeaux qui appartenaient à ses parents. Dès l'âge le plus tendre, il brillait par sa charité ; il étudia successi-

(1) Pierre GROGNET. *Louange et description de la noble ville de Troyes en Champaigne.*
(2) Au moyen âge on l'appelait : *Méard, Mard, Mars, Marc, Miard, Mézard.* (L'Abbé CORBLET. *Hagiographie d'Amiens*, volume IV, page 524.)

vement à Vermond et à Tournay, puis vint se mettre sous la direction de l'évêque de Vermond qui l'éleva à la prêtrise à l'âge de trente-trois ans. De concert avec saint Godard, son frère, avec saint Waast et surtout avec saint Rémy, il hâta le baptême de Clovis et contribua à la conversion de ses soldats.

Le siège de Vermond étant venu à vaquer, *Médard*, malgré sa résistance, fut porté par acclamation sur le trône pontifical. Comme la ville de Vermond était mal défendue contre les invasions de l'ennemi, le nouvel évêque fut, en quelque sorte, obligé de transférer le siège de Vermond à Noyon. Vers l'an 531, à la mort de son ancien condisciple et ami, Eleuthère, évêque de Tournay, l'église de Tournay s'obstina à le demander pour évêque. Il ne fallut rien moins que l'intervention du pape Hormidas, pour que *Médard* consentît à accepter cette nouvelle dignité. Malgré son grand âge, il se mit à parcourir son diocèse dans lequel la foi était plus ou moins oblitérée à la suite des invasions des barbares du Nord. Au bout de quelques années, grâce aux efforts et aux luttes incessantes livrées par leur évêque, les habitants de la province de Tournay furent entièrement transformés et vinrent se ranger sous la bannière du christianisme. A peu près à la même époque, *Médard* donna le voile à sainte Radegonde dont l'union avec Clotaire n'avait été qu'une longue suite de chagrins et d'humiliation. Radegonde, après avoir embrassé la vie du cloître, fonda l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers. *Saint Médard* avait à peu près quatre-vingt ans, quand il mourut. Le roi Clotaire voulut lui-même porter son corps dans le caveau qu'il lui avait fait préparer à Soissons.

Nous avons vu que *Médard*, pendant sa vie, ne dédaigna pas les travaux de la campagne. Le saint évêque ne craignait pas dans sa jeunesse de prendre part à ses moindres détails. Conduisant un jour les chevaux et les poulains de son père à l'abreuvoir, où s'élève aujourd'hui une petite chapelle commémorative, il rencontra un voyageur attristé qui portait sur sa tête une selle et des étriers. Le cheval de ce pauvre homme était mort en route, Médard lui donna un de ceux qu'il conduisait ; le soir, quand il fut rentré chez son père, le palefrenier vint se plaindre de ce qu'un cheval manquait à l'écurie ; le jeune Médard allait sans doute subir quelques remontrances ; mais après un nouvel examen, on reconnut qu'aucun cheval n'était absent. C'est sans doute par allusion à cette légende, ajoute l'Abbé J. Corblet, qu'on donnait le nom de *Palefroi de saint Médard* à la belle Haquenée sur laquelle l'évêque de Noyon faisait sa première entrée dans sa ville épiscopale. Le seigneur de Salency était obligé d'en faire présent à l'évêque qui, après la cérémonie, la rendait à l'écurie du seigneur. « Cette histoire, dit le père Cahier, est tellement reçue en Picardie que, quand il pleut le 8 juin, on dit que c'est pour abreuver les poulains de *saint Médard*.

Une autre fois, pendant son enfance, une querelle interminable était engagée entre plusieurs paysans au sujet des limites de leurs propriétés. Ils étaient sur le point d'en venir aux mains, quand *Médard*, accourant sur les lieux, posa son pied sur une pierre en disant : « Voici la véritable limite de vos champs. » Sous la pression de cet enfant, la pierre s'était amollie comme de la cire en présence du feu, et l'empreinte de son pied y était parfaitement marquée. Les paysans se hâtèrent d'obtempérer à cette injonction miraculeuse.

Un voleur avait dérobé les ruches de *Médard*. Pour venger leur maître les abeilles poursuivirent le ravisseur dans tous les lieux où il voulait se réfugier et ne l'abandonnèrent qu'après qu'il fût venu faire amende honorable aux pieds du Saint. Un autre voleur lui avait pris un bœuf et s'était empressé de détacher la clochette suspendue à son cou, qui aurait pu donner l'éveil ; mais partout où il la posait elle sonnait d'elle-même et l'exposait à être découvert ; ce qui le força à restituer ce qu'il avait volé.

Tous ces faits miraculeux s'étaient produits sous les yeux des gens de la campagne qui en avaient transmis la tradition à leurs successeurs, aussi les *Laboureurs* s'empressèrent-ils de prendre pour Patron un Saint qui pouvait les aider si puissamment dans toutes les circonstances critiques.

Fortunat raconte que *Médard* fut un jour assailli par *une pluie torrentielle* et qu'il en fut garanti par un aigle qui l'abrita sous ses vastes ailes. Il nous apprend également qu'à la mort du Saint, il survint *une pluie très chaude et très abondante*. Ce pouvoir d'être garanti de la *Pluie* ou de la faire tomber en abondance, (ce qui est le véritable secret pour conduire à bien toute espèce de culture), est probablement l'origine de l'*invocation pour la fertilité des champs*, *pour obtenir la pluie*.

On devait également s'adresser à lui *pour la Vigne* à laquelle *les pluies chaudes* sont très favorables ; mais qui a besoin surtout d'être garantie pendant le mois de juin de celle qui fait couler les raisins.

C'est ici le lieu de parler de la fameuse quarantaine de pluie si faussement attribuée à saint Médard.

Si l'on en croit le *Journal des Curieux* (1er juin 1881) le proverbe :

> S'il pleut à la saint Médard
> Il pleut quarante jours plus tard.

serait, d'après la légende, fort ancien.

Saint Médard avait prêché plusieurs fois contre la profanation du dimanche. Néanmoins, la jeunesse n'en continuait pas moins à cultiver la danse ce jour-là, au grand détriment des offices. Un dimanche le saint évêque, après avoir chanté les vêpres dans sa cathédrale à peu près vide, se rendit dans une prairie où les jeunes gens et les jeunes filles chantaient et dansaient ; il les admonesta sévèrement, mais voyant que ses paroles ne produisaient aucun effet, il adressa une prière à Dieu, et aussitôt une pluie violente s'abattit sur les récalcitrants. Cette pluie dura quarante jours, jusqu'au moment où touché des prières et du repentir de ses diocésains, il supplia le ciel de mettre fin au châtiment.

« Nos pères, dit l'Abbé Corblet, ont remarqué que le mois de juin est « parfois attristé dans nos climats par des pluies prolongées qui commen- « cent souvent vers le 8 juin ; ils n'en ont pas recherché la véritable cause « dans l'influence des vents équinoxiaux qui soufflent à cette époque. »

Quoi qu'il en soit, il importe surtout de rendre justice à *saint Médard* si faussement accusé et de le mettre hors de cause.

Le docteur Ad. Berigny (voir le journal *La France* 21 août 1863) a relevé sur les tableaux des observations météorologiques faites à l'observatoire de Paris, de 1812 à 1844 inclusivement, c'est-à-dire pendant trente-trois années, le nombre des jours de pluie qui ont suivi immédiatement la fête de saint Médard. Pendant ces trente-trois années consécutives, *le fameux dicton* n'a pas reçu une

seule application. En 1830 où il avait plu le jour de saint Médard, il y a eu trente-deux jours de pluie, mais ce chiffre ne s'est produit qu'une seule fois en trente-trois ans.

Pendant dix-huit années de cette période, il a plu le jour de *saint Médard*, et deux cent soixante-sept jours de pluie ont suivi. Dans les quinze années qui complètent les trente-trois ans, il n'a pas plu le jour de *saint Médard*, et deux cent cinquante-quatre jours de pluie ont suivi.

M. l'Abbé Corblet a relevé la note suivante dans les travaux de la société d'agriculture de l'Ain :

« De 1844 à 1856, il a plus cinq fois le 8 juin. En ces cinq années qui sont 1845, 1848, 1849, 1850 et 1852, la période de quarante jours qui suit la *saint Médard* a donné en moyenne treize jours de pluie seulement au lieu des quarante prédits par le dicton.

Saint Médard ne saurait trouver un avocat plus éloquent que ces chiffres. Aussi, nous n'insisterons pas davantage pour prouver l'absurdité du *dicton* qui, cependant, est dans toutes les bouches.

D'après saint Grégoire de Tours (livre V, chapitre L) un jeune ouvrier en bois, nommé Modeste, avait été emprisonné pour avoir pris la défense du saint évêque. On le chargea de chaînes, deux gardiens furent placés près de lui. Pendant la nuit, les gardiens s'endormirent ; mais le prisonnier priait Dieu et le suppliait de lui venir en aide par l'intercession de saint Martin et de *saint Médard* : les chaînes se rompirent et la porte s'ouvrit.

Cette citation justifie suffisamment l'invocation adressée pour *la délivrance des Prisonniers* ; aussi jusqu'à la fin du siècle dernier, on qualifiait l'*Emprisonnement* de *Mal de saint Médard*.

Dans l'almanach de Sarrogosse de 1876, *saint Médard* est qualifié :

Abogado contra calenturas.	Avocat contre les Fièvres.

Cette invocation n'est pas spéciale à l'Espagne. Au hameau de Sans près Sennecey (Saône-et-Loire) (1), dans une petite chapelle sous une tombe romaine renversée, jaillit une source fermée par un grillage en fer, et le jour de la fête de *saint Médard* de nombreux pèlerins y puisent de l'eau qui guérit *de la Fièvre*.

A Chailly-en-Brie (Seine-et-Marne) (2), une fontaine dite de *saint Médard*, patron de cette paroisse, se trouve au nord, au bord de la route et à trois cents mètres du village. Non seulement les habitants de la paroisse, mais encore ceux des environs la visitent souvent. Les malades viennent tremper du linge dans son eau, en emportent dans des bouteilles et en boivent pendant une neuvaine de prières, en invoquant le Saint pour être guéris *des Fièvres*.

Quant à l'invocation contre *les Maux de dents*, saint Grégoire de Tours (3) raconte qu'avant que l'église de *saint Médard* fût construite, son tombeau était entouré d'une charmille formée en voûte à l'aide de petites branches et que souvent ces baguettes un peu taillées en pointe avaient soulagé des *douleurs aiguës de dents*. Il possédait lui-même une

(1) *Histoire du canton de Sennecey-le-Grand* par Léopold NIEPCE. Lyon, 1875. 1er volume, page 23.

(2) Lettre de l'Abbé Condrier, curé de cette paroisse, à la date du 13 juin 1873.

(3) *Gloire des Confesseurs*, Chapitre 95.

de ces baguettes dont il avait plus d'une fois expérimenté la vertu contre cette même affection.

Charimer, alors référendaire du roi Childebert, ayant entendu parler de ce remède contre *un mal* dont il souffrait lui-même en ce moment, vint à la basilique du Saint dans le but de se procurer le bois qui devait atténuer ses douleurs ; mais il trouva les portes fermées. Plein de foi néanmoins, il saisit son couteau, et, après avoir extrait une parcelle du bois de la porte, il l'appliqua *sur ses dents* dont les douleurs se calmèrent à l'instant.

A cause de cette invocation, dit le Père Cahier, on avait coutume de le représenter la bouche entr'ouverte pour montrer un peu *les dents* ; ce qui donna lieu à l'expression *un Ris de saint Médard*, pour indiquer un faux air de contentement, comme nous disons aujourd'hui rire du *bout des dents.*

D'après les Bollandistes, la ville de Judoigne, en Brabant, possédait la mâchoire du Saint, dépouillée de ses dents depuis un temps immémorial. On l'appliquait pendant neuf jours alternativement sur la tête des *Fous* et des *Frénétiques*, et, après avoir fait une neuvaine de prières et de messes dites en présence de la relique, un grand soulagement pour les malades, sinon la guérison entière, ne tardait pas à se faire sentir

On attribue à saint Médard l'institution de la fête de la Rosière à Salency où il était né. Il avait affecté une redevance de vingt-cinq livres tournois qui était donnée chaque année à la fille la plus vertueuse de la paroisse. Le dimanche qui précédait la cérémonie de la fête de la Rosière, tous les habitants assemblés élisaient trois jeunes filles parmi celles de la paroisse et les présentaient au seigneur qui faisait choix d'une d'entr'elles. *Médard* eut ainsi la satisfaction de placer le chapeau de roses sur la tête de sa propre sœur. Cette institution s'est propagée jusqu'à notre époque, et a été à peine interrompue pendant les plus mauvais jours de la Révolution.

(*Bollandistes. — Vie des Saints de l'Atelier* (Mame, Tours). — *L'Abbé* CORBLET. — *Dictionnaire des Pèlerinages*).

DICTONS SUR *SAINT MÉDARD*

Saint Médard
Grand puisard.

Quand il pleut le jour de saint Médard
Le temps est à la pluie durant six semaines.
(Romania, avril 1879).

Du jour de *saint Médard* en juin
Le laboureur se donne soin
Car les anciens disent : « S'il pleut
Que trente jours durer il peut.
Et s'il est beau, sois tout certain
D'avoir abondance de grain. »
(Calendrier des bons laboureurs pour 1618).

S'il pleut le jour de *saint Médard.*
Il pleuvra quarante jours plus tard.
S'i pleut el jor ed' saint *Médard*
Y pleuvro quarainte jors pus tard.
(Picardie).

Saint Médard planteur de choux
Mangeur de lard. (Marne).

Ris qui est de *saint Médard*
Le cœur n'y prend pas grand' part.
(Proverbes en Vannes. XVII[e] siècle).

Quand il pleut à la *saint Médard*
Si l'on ne boit du vin, on mange du lard

S'il pleut le jour de *saint Médard*
La récolte augmente ou diminue d'un quart.
Et si saint Barnabé le permet
Il pleut trente-neuf jours après.

Quand il pleut pour *saint Médard*
Il pleut quarante jours plus tard
A moins que saint Gervais ne soit beau
Et qu'il tire *Médard* de l'eau.
(Charente).

S'il pleut le jour de *saint Médard*
Nous n'aurons ni vin, ni lard.
(Hautes-Pyrénées).

Faire la mine comme *saint Médard.*

S'il pleut le jour de *saint Médard*
Le tiers des biens est au hasard
A moins que saint Barnabé
Ne vienne lui couper le pied.

Saint Médard
Grand Pissard
Saint Barnabé
S'y casse le nez.
(Meurthe, Meuse).

La pluie de *saint Médard* fait germer les
Epis au gerbier, de quoi le sarrazin rit.
(Ariège).

Si le jour de *saint Médard* il pleut sur les
Elles n'ont pas de lait de l'année. [vaches.

Tel *saint Médard*, tel Août.

Ris de *saint Médard*, mal mine (mauvaise
[mine)

Quand il pleut à la *saint Médard*
Prends ton manteau sans nul retard
Mais s'il fait beau pour Barnabé (11 juin)
Qui va lui couper l'herbe sous le pied
Ton manteau chez toi peut rester ;
Enfin s'il pleuvait ces deux jours
Si *Médard* et Barnabé, comme toujours
S'entendaient pour te jouer des tours
Tu auras encore saint Gervais (19 juin)
Accompagné de saint Protais
Qui le beau temps vont ramener.

L'opinion que la pluie de *saint Médard* dure quarante jours et qu'elle influe sur les récoltes est générale en France.

(*Proverbes et dictons agricoles de France*, Paris. Berger-Levrault, 1872).

Dans tous les cas nous pensons que *saint Médard* doit être mis hors de cause, sauf aux savants de découvrir le vrai motif.

SAINT MARY ou MARIUS, SOLITAIRE A MAURIAC (AUVERGNE)

Invoqué pour les Bestiaux, pour et contre la Pluie.

L'époque, à laquelle il a vécu, est très incertaine. Il évangélisait les populations des montagnes d'Auvergne dans le rayon de Mauriac et il voulut s'enfoncer de plus en plus dans la solitude, pour se soustraire à la foule des visiteurs attirés par les merveilles qu'il opérait chaque jour. Dans ce but, il se retira sous une roche, dans la partie la plus déserte de la forêt du Mont-Journal ; mais un paralytique fut averti par une révélation divine de l'endroit que le Saint avait choisi pour retraite et comment il devait être guéri par son intercession. Cette guérison, bien que Mary eût défendu au paralytique de la divulguer, ne fut pas tellement secrète que bientôt tout le monde n'en fût averti, et la foule du peuple afflua de nouveau autour de sa grotte. En cela, il se soumit à la volonté de Dieu qui s'était manifestée assez clairement. Quelques années après, il lui rendit son âme en ordonnant qu'on bâtit une église sur son sépulcre qui portait encore le nom de *saint Mary-le-Creux* à l'époque où Jacques Branche, prieur-mage du Couvent de Notre-Dame de Pébrac écrivait en 1661 sa vie des Saints d'Auvergne. Ce même auteur y mentionne que *saint Mary* : « *Aux grandes sécheresses obtient* de Dieu *la Pluie* « et parmi *les pluies* trop fréquentes *le beau temps*, etc. » Il raconte également que la mémoire de notre Saint était, à son époque, en grande réputation en Aquitaine, dans toute l'Auvergne ; qu'à la Bessère, village distant de deux lieues de Pébrac, les paysans de tout ce pays, de plus de six lieues à la ronde, vont en foule le 7 juin pour célébrer la fête de *saint Mary* et pour *luy recommander leurs bestiaux* et s'en trouvent fort bien, ainsi qu'il le vit lui-même l'année 1643 où deux mille personnes au moins vinrent pour invoquer le Saint.

(*Les Bollandistes. — Vie des Saints et Saintes d'Auvergne*).

NEUF JUIN

BIENHEUREUX SYLVESTRE

FRÈRE CONVERS DES CAMALDULES DE FLORENCE

XIVe SIÈCLE. — 1348.

Patron des Cuisiniers.



E bienheureux Sylvestre exerça d'abord la profession de cardeur de laine; mais bientôt, désireux d'embrasser la vie monastique, il se réfugia pendant quelque temps dans une solitude, où il servit Dieu par les jeûnes, les macérations et par l'oraison. Il entra ensuite comme frère convers dans le monastère des Anges de Florence. Là il fut préposé au modeste office de *cuisinier*; mais comme dans ces nouvelles fonctions il ne pouvait plus vaquer à ses oraisons habituelles, il eut quelque velléité de retourner dans sa solitude. La miséricorde de Dieu lui fit renoncer à ce projet, et il commença à apporter plus d'application dans le ministère qui lui avait été désigné. Dieu combla son serviteur des grâces les plus extraordinaires : *tout en faisant la cuisine, Sylvestre*, embrasé par la ferveur de la charité, était transformé tout entier en Jésus-Christ, il fut gratifié de l'intelligence des saintes Ecritures, et, au milieu des plus suaves extases, il était quelquefois réconforté par l'apparition de Notre-Seigneur lui-même. Il aidait de ses conseils le Prieur et les moines de son couvent, puis étendu à terre, il recevait avec le plus grand calme les reproches qu'on lui faisait et les paroles de réprimande que le Prieur lui adressait quelquefois injustement; enfin il supportait avec la plus grande patience les infirmités les plus douloureuses que Dieu lui envoyait. C'est au milieu de l'exercice de toutes ces vertus et riche de tous ces mérites qu'il rendit son âme à Dieu, après avoir rempli pendant trente-trois ans les fonctions de *cuisinier*.

(*Les Bollandistes. — Hagiologium Italicum.*)

DIX JUIN

SAINT LANDRY (LANDERICUS), ÉVÊQUE DE PARIS

VIIe SIÈCLE. — 656.

Invoqué contre l'incendie et contre les maladies incurables et désespérées.



N ne sait rien ou presque rien sur les premières années de *Landry*. Il était encore jeune lorsqu'il fut choisi par le clergé et le roi Clovis II pour monter sur le siège épiscopal de Paris. Dans l'exercice de cette haute dignité, dit la Mère de Blémur « il s'employait au ministère de la parole, « ne cessant d'enseigner le saint Evangile et les dogmes « de la foi : il avait aussi une affection de père envers les pauvres, il « les assistait avec un soin non pareil, il logeait les passants, il mariait « les pauvres filles, il servait les malades et il distribuait les trésors

« de l'Eglise avec tant de profusion que les gens du monde le taxèrent « d'être prodigue. La tradition nous apprend qu'il jeta les fondements « de l'Hôtel-Dieu de Paris, où de son propre fonds, il nourrissait les « pauvres malades... ».

Tel est le résumé de l'épiscopat tout entier de saint *Landry*. Après sa mort son corps fut porté à Saint-Germain-l'Auxerrois, et de nombreux miracles éclatèrent à son tombeau par l'attouchement de ses reliques. Les Parisiens, en reconnaissance de tous les bienfaits qu'il leur avait prodigués, lui élevèrent, au milieu de leur ville, une église sous son vocable.

Un jour il arriva que le feu prit à une maison située sur l'emplacement où est à présent le grand Châtelet. Il s'embrasa avec une telle violence que Paris était menacé d'un incendie général. On eut recours au suaire de saint *Landry* que l'on attacha au bout d'une perche et on l'opposa aux flammes qui s'avançaient de plus en plus menaçantes et consumaient tout sur leur passage. Forcées de reculer devant ce signe protecteur, elles se retirèrent peu à peu en diminuant d'intensité et elles finirent par s'éteindre entièrement. C'est là le motif de l'invocation adressée à saint *Landry contre l'incendie*. Ribadaneïra et la Mère de Blémur citent plusieurs *maladies incurables* dont les médecins, en désespoir de cause, *avaient abandonné le traitement* et qui furent guéries miraculeusement par l'intercession du saint ou par le contact de ses reliques, et justifient ainsi la deuxième invocation qui lui est adressée *dans les maladies incurables et désespérées*. Saint *Landry* est représenté ordinairement encore jeune tenant dans ses mains une corbeille pleine de pains, signe de son inépuisable charité. Dans la célèbre collection des *saints* de la famille de l'empereur Maximilien, gravée en 1517 et 1518 par Burgmaier, le saint est représenté dans son costume épiscopal, tenant de la main droite sa crosse, et de l'autre, un livre fermé sur lequel est posé un rasoir ou peut-être un instrument de chirurgie. Il appartient aux iconographes d'expliquer le motif de cette représentation, qui n'a trait à aucun passage de sa légende.

(RIBADANEIRA.)

BIENHEUREUX HENRI DE BOLZANO

XIV[e] SIÈCLE. — 1325.

Patron des Fendeurs de bois.

Il était né à Bolzano, ville du comté de Tyrol. Après la mort de sa femme, il quitta sa patrie et vint à Trévise, en Italie, où il menait la vie érémitique *en gagnant sa nourriture à la sueur de son front*.

Dans cette humble position, il fit de tels progrès dans les vertus chrétiennes, qu'il attirait sur lui tous les regards par sa sainteté, il possédait au degré le plus élevé l'humilité, la modestie et la patience, pour supporter les injures. Il s'étudiait surtout à conserver la pureté de conscience et il se serait reproché d'avoir regardé par plaisir ou par curiosité un oiseau volant à travers les airs. Accablé de vieillesse et s'appuyant sur un bâton, il visitait chaque jour les églises de la ville et de ses faubourgs ; la face contre terre, il adressait à Dieu les plus

ferventes prières. Il rendit sa belle âme à Dieu le 10 juin de l'année 1325.

D'après ce que nous avons dit plus haut, pour gagner son pain il s'était livré aux travaux les plus rudes ; les *fendeurs de Bois* ont pensé avec raison qu'il avait dû plus d'une fois exercer leur métier et ils l'ont choisi pour *patron*. Les Bollandistes publient une liste considérable de guérisons miraculeuses opérées par le Saint après sa mort.

(*Bollandistes. — Hagiologium Italicum.*)

SAINTE OLIVE, VIERGE ET MARTYRE A PALERME

Invoquée pour la récolte des Olives.

Olive, vierge de Palerme, issue de parents nobles, n'avait que treize ans lorsqu'elle fut dénoncée comme chrétienne au président de la Sicile. Mandée devant lui, elle fut seulement condamnée à l'exil, en considération de la noblesse de sa famille. Là, elle fit éclater plusieurs miracles : un malheureux, qui était à la fois boîteux et aveugle, après lui avoir promis de se convertir au vrai Dieu, s'il était guéri, fut délivré de ses deux infirmités. Son compagnon, au contraire, ayant blasphêmé contre Notre Seigneur Jésus-Christ, devint aveugle immédiatement, et ne recouvra la vue, par l'intercession d'Olive, qu'après avoir témoigné de son repentir et de sa foi. Tous les deux subirent le martyre. *Olive* habitait depuis sept ans avec les bêtes féroces, qu'elle avait apprivoisées, quand elle vit venir à elle des chasseurs qui, émerveillés de sa beauté, espéraient pouvoir la séduire : « Prenez garde, leur dit-elle, que celui « qui m'a protégée pendant sept ans contre les bêtes féroces ne vous « frappe et ne vous perde. » Effrayés, ils se jetèrent à ses genoux en lui demandant pardon et se convertirent également. Le président en ayant été instruit, la fit arrêter, ordonna qu'elle fût frappée de verges, suspendue à un chevalet, déchirée par des peignes de fer et enfin précipitée dans un tonneau d'huile bouillante pour y être brûlée ; mais ayant lui-même constaté l'impuissance de toutes ces tortures, il prit le parti de lui faire trancher la tête.

Un cantique catalan (*goigs*) célèbre l'efficacité de ses prières pour l'*abondance des Olives* :

Si per lo Corch es devé
El que patesca LA OLIVA
Se fa professo ab fé viva,
Y per LA OLIVA, *oli-vé* ;

Per vostre nom á Deu placia
Que aquesta vila consoli,
O be ab la gracia del oli,
O be al l' oli de la gracia...

S'il arrive que l'*olive* souffre par le *ver* et qu'en votre honneur on fasse une procession avec une foi vive, par l'*Olive* l'huile est sauvée.

Qu'il plaise à Dieu que cette ville (Olesa) obtienne par votre nom, ou bien la grâce de l'*huile* ou bien l'*huile* de la grâce.

(*Ferrarius. — Les Bollandistes.*)

ONZE JUIN

SAINT BARNABÉ, APOTRE

Ier SIÈCLE. — VERS 61.

Invoqué contre la grêle. — Patron des Baquetiers.



ARNABÉ, originaire de Chypre, fut l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur ; néanmoins il est qualifié d'*Apôtre* par tous les hagiographes, parce qu'il en remplit littéralement la mission, tantôt de concert avec saint Paul, qui avait été son condisciple, tantôt accompagné seulement de Jean surnommé Marc, son cousin. Plusieurs auteurs ont cru que ce Jean n'était autre que l'homme portant une cruche et désigné par Notre Seigneur à Pierre et Jean (saint Luc, ch. 92) comme devant les conduire au lieu où ils pourraient manger la Pâque avec ses disciples. Jean leur aurait désigné la maison de sa mère, Marie, tante de *Barnabé*. C'est là que Notre Seigneur aurait institué le très auguste sacrement de l'Eucharistie ; qu'il aurait apparu à saint Thomas, huit jours après sa glorieuse résurrection ; que le Saint-Esprit serait descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte ; enfin que saint Pierre, délivré des fers par un ange, serait venu trouver ces mêmes apôtres qui étaient en oraison.

Exécutant à la lettre les paroles de Notre Seigneur, *Barnabé* vendit les biens qu'il possédait et, après en avoir donné l'argent aux pauvres, il alla avec saint *Paul* prêcher l'Evangile à Antioche, où il convertit beaucoup de monde. Après qu'ils eurent prêché dans cette ville, Paul retourna à Jérusalem, et *Barnabé,* accompagné de son cousin Jean, se dirigea vers Chypre, où il fit de nouvelles conversions et fortifia dans la foi les églises de cette contrée, en leur apprenant les cérémonies instituées par les Apôtres ; puis il vint en Italie, y fonda l'église de Milan, dont il aurait occupé pendant sept ans le siège épiscopal. Enfin, après avoir institué un autre évêque à sa place, il revint à Chypre, et un jour qu'il était entré dans la synagogue de Salamine pour y prêcher comme à son ordinaire, les Juifs se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de la ville et le lapidèrent. Il avait d'ailleurs prévenu son cousin Marc que ce jour-là même il scellerait de son sang ce qu'il avait prêché tant de fois.

Dans le nord de l'Espagne, *saint Barnabé* est invoqué *contre la Grêle*, comme on le voit dans cette strophe d'un cantique catalan *(goigs) :*

Puiq gosan de eterna gloria *Ab Jesus Deu verdader,* *Guardeu nos de* PEDREGADAS *Glorios* SANT BARNABÉ.	Puisque vous jouissez de l'éternelle gloire, avec Jésus le vrai Dieu, gardez-nous *de la grêle*, glorieux *saint Barnabé*.

Le Calendrier des Confréries de Paris (1621) indique *saint Barnabé* comme patron des *Baquetiers* ou *fabricants de baquets* qui étaient distincts des *Tonneliers*.

Cette invocation et ce patronage sont difficiles à expliquer.

Dans l'insigne basilique de Saint-Sernin de Toulouse on conserve précieusement la tête presqu'entière du saint apôtre ainsi que plusieurs de ses dents.

DICTONS SUR *SAINT BARNABÉ*

S'il pleut à la saint Médard (8 juin),
Il pleuvra quarante jours plus tard,
A moins que saint Barnabé (11 juin)
Ne vienne lui couper le pied.

Blés fleuris à la saint Barnabé
Présage d'abondance et de qualité.
Et, s'il fait très beau, sois certain
D'avoir abondamment du grain.

Le plus grand jour de l'été
C'est le jour de saint *Barnabé*.

Blés fleuris à la saint *Barnabé*
Présage d'abondance et de qualité.
(Eure.)

A la saint *Barnabé*
La gerbe retourne à l'Abbé.

A la saint *Barnabé*
Le seigle perd le pied.
(Tarn-et-Garonne.)

Sanctus BARNABAS *falcem jubet ire per herbas.*

Quand il pleut à la saint Barnabé
Il y a de l'avoine partout où l'on en a semé.
(Morbihan.)

A la saint *Barnabé* tous les biens sont nôtres
A moins que saint Cyr ne *nous les ôte.*

Saint *Barnabé*
Raccommode ce qui est gâté.

A la saint Barnabé la faulx au pré.

A la saint Barnabé :
Fournée de pain cuit si vous avez
Avec une autre dans la maie
La journée vous pourrez passer.
(11 juin. — Basse-Bretagne.)

Ce dicton trouve son explication dans le suivant emprunté à la Haute-Bretagne :

La saint Barnabé
L'pus long jour d'l'été.
(*Revue celtique*, tom. III, 75.)

Saint *Barnabé ordonne de mettre la faulx à travers les prés.*

(Voir d'autres dictons communs avec saint Médard au 8 juin.)
(RIBADANEIRA. — *La mère* DE BLÉMUR. — *Les petits Bollandistes.*)

SAINTE MACRE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe ET IVe SIÈCLE.

Invoquée contre les Chancres et Ulcères aux Mamelles.

Macre était du diocèse de Reims. Ayant reçu de ses parents une éducation essentiellement chrétienne, non seulement elle pratiqua sa religion avec ferveur, mais elle employait tout son zèle et toute son activité à conquérir de nouveaux disciples au vrai Dieu. Rictiovare, délégué par les empereurs Dioclétien et Maximien pour éteindre entièrement le christianisme dans les Gaules, après avoir essayé vainement de lui faire sacrifier aux faux dieux, la fit arrêter, et mettre à la torture, puis lui fit couper et arracher les mamelles. Voyant qu'au milieu de ses souffrances elle publiait plus hautement encore les louanges du Seigneur, il la fit conduire en prison. Au milieu de la nuit, une grande lumière apparut dans son cachot et elle se trouva en face d'un vieillard vénérable et rayonnant d'une majesté vraiment céleste, qui la guérit d'une façon si merveilleuse, que la marque même des plaies qu'on lui avait faites avait entièrement disparu. Lorsque, le lendemain, Rictiovare la vit dans ce parfait état de santé, il fut encore plus exaspéré et il ordonna de la rouler longtemps sur un lit de charbons ardents et de têts de pots cassés. Ce fut au milieu de ce dernier supplice qu'elle rendit heureusement son âme à Dieu. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Martin et plus tard une église ayant été bâtie sous son vocable à Tismes, où elle fut martyrisée, ses reliques y furent transportées.

Fère-en-Tardenois possède également un bras de la sainte. Le pèlerinage est très fréquenté ainsi que celui de Tismes, et l'on invoque spécia-

lement *sainte Macre* contre les *chancres* et les *ulcères des mamelles*. Cette invocation tire son origine du supplice qu'on lui fit souffrir et que nous avons signalé plus haut.

(Le père Giry.)

SAINTE ROSELINE (1) DE VILLENEUVE, RELIGIEUSE CHARTREUSE

XIIIe ET XIVe SIÈCLE. — 1263-1329.

Invoquée pour la protection des Moissons.

Son père et sa mère, Arnaud de *Villeneuve* et Sibylle de Sabran, habitaient un château princier entre Lorgues et Draguignan. Pendant que sa mère la portait encore dans son sein, elle apprit, par une révélation, qu'elle enfanterait une rose sans épines dont le parfum embaumerait la contrée tout entière. Tel devint en effet l'enfant qui naquit le 27 janvier 1263. Ce fut surtout l'amour du pauvre qui embrasa le cœur de *Roseline*. Un jour, elle portait dans son tablier un certain nombre de pains qu'elle se proposait de distribuer aux pauvres ; quand son père survenant tout à coup, lui demanda ce qu'elle portait : « Des roses, » répondit-elle, et ouvrant son tablier elle étala de magnifiques roses. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle se sentit attirée par le désir d'entrer dans un monastère de chartreuses, elle choisit celui de Bertaud dans le diocèse d'Orange. Après deux ans de noviciat, elle fut reçue comme professe par le chapitre général. Elle fut alors réclamée par Jeanne de Villeneuve, sa tante, qui était prieure d'un nouveau couvent de religieuses sous le nom de Celle-Roubaud, situé près du château paternel et fondé par les libéralités mêmes d'Arnaud de Villeneuve. Cette tante, accablée par le poids des années, avait besoin d'être aidée dans l'administration de la maison et dans l'apostolat qu'il était si nécessaire d'exercer dans cette contrée. Elle abdiqua bientôt ses fonctions religieuses et *Roseline* fut élue à sa place. Après avoir gouverné ce monastère pendant vingt-cinq années et attiré sur lui toutes les grâces spirituelles et temporelles, elle se retira dans la solitude, où elle vécut encore trois ans, au milieu des austérités les plus rigoureuses. Au moment de sa mort, apparurent saint Bruno, saint Hugues de Grenoble, saint Hugues de Lincoln, tous en habits de chartreux, l'encensoir à la main, précédant la sainte Mère de Dieu, portant son divin Fils dans ses bras. Le démon, sommé d'articuler les reproches à formuler contre Roseline : « Elle s'est laissée aller, dit-il, au repos durant une après-« midi. » C'était proclamer la sainteté de *Roseline*. D'après le savant ouvrage de M. le comte de Villeneuve-Flayosc, membre de la famille de sainte *Roseline*, « le patronage le plus universel, le plus populaire de la « Sainte de la Celle-Roubaud est celui qu'elle exerce *sur les moissons*. » C'est comme un souvenir des *Pains* qu'elle distribuait chaque jour aux pauvres qui ont faim. En 1817, une sécheresse persistante menaçait la *récolte des blés*, les habitants de la ville de Lorgues, au nombre de trois mille, parcoururent en procession un trajet de quatre lieues pour venir

(1) Aussi *Rossoline, Rosseline.*

implorer le secours de sainte *Roseline*. C'était le 8 mai, le lendemain, une pluie abondante arrosa la terre desséchée. Ce miracle est constaté sur une plaque de marbre posée dans sa chapelle.

(*Les Petits Bollandistes.*)

SAINT AMABLE, PRÊTRE A RIOM

Ve SIÈCLE.

Invoqué contre les Serpents et les Animaux venimeux, contre les Maladies qui ont pour cause le Poison, contre la décomposition intérieure des Humeurs, contre les Parjures, pour les Fous, contre les possessions diaboliques, contre l'incendie.

On croit qu'*Amable*, né à Riom, après avoir été élevé au sacerdoce, fut chargé du soin de l'église de ce village qui, plus tard, est devenu une des villes principales d'Auvergne. Quelques auteurs pensent qu'avant d'être chargé de l'administration de cette église, l'évêque de Clermont l'avait fait chantre de sa cathédrale. Il fut enterré à Riom dans l'église de Saint-Benigne, martyr, que lui-même avait fait bâtir en l'honneur de ce saint. De nombreux miracles se produisirent à son tombeau. « Le plus « ancien, le plus remarquable et le plus authentique, dit Jacques « Branche, c'est qu'après sa mort pas une *espèce de serpent* n'a jamais « pu, ny ne peut encore faire sa retraicte dans la paroisse de *sainct* « *Amable* de Riom : et si d'avanture on y en voit quelqu'un, il n'y sau- « rait vivre ny nuyre à personne, que si quelqu'un des environs en est « piqué, dès aussi-tost qu'il arrive dans l'église du Sainct à Riom, le « venin s'évanouit et il recouvre la santé à l'attouchement de ses « reliques, ainsi qu'on l'expérimente tous les jours. »

Cette relique est ordinairement une dent du Saint conservée dans un reliquaire.

L'abbé Faydit (1) s'exprime ainsi sur cette invocation :

« Il est de notoriété publique, et on l'a vu souvent arriver, que lorsqu'en mangeant ou en buvant ou en dormant la bouche ouverte on a avalé du poison ou quelque petite bête venimeuse, on en guérit infailliblement si on vient prier au tombeau du Saint. Le malade sent de grandes envies de vomir et ne peut, ou n'ose pas le faire, comme s'il voulait marquer par là qu'il appréhende de salir par son venin et par ses vomissements un lieu aussi sacré et aussi respectable qu'est celui où repose le corps de saint Amable ; il avertit par là ses amis de le transporter hors de l'enceinte des murailles de l'église, et il n'en est pas dehors qu'il vomit aussitôt tout ce qu'il a de venimeux dans les entrailles. »

Les Bollandistes, dans leur appendice à la vie de saint *Amable* par Surius, citent plusieurs cas de guérisons de *morsures de vipères* depuis 1590 jusqu'à l'époque où ils écrivaient. Ils constatent que le vin dans lequel on avait plongé une relique de notre saint possédait les mêmes privilèges que la relique elle-même contre *tous les poisons*. Par induction on a invoqué également avec succès saint *Amable* contre les *Maladies qui ont pour cause le Poison* et aussi *contre la décomposition intérieure*

(1) *Vie de saint Amable, curé de Riom*, par M. l'abbé Faydit. Paris, 1702, in-12, page 33.

des Humeurs. M. l'abbé Corblet mentionne (4e volume, page 139) qu'une des reliques du même saint est conservée à Saint-Pierre-de-Roye (diocèse d'Amiens), et qu'on l'invoque contre la *Morsure des vipères*.

L'invocation *contre les Parjures* repose sur ce fait raconté par saint Grégoire de Tours (*cap.* 39 *de glor. conf.*) :

Un criminel, pour se couvrir d'un crime dont il était justement accusé, *s'était parjuré* devant le tombeau même de saint *Amable* : tous ses membres devinrent à l'instant aussi roides que du fer. Ce ne fut qu'après avoir reconnu sa faute et demandé pardon à Dieu et au saint qu'il fut rendu à son état naturel.

Saint Grégoire de Tours affirme également qu'il a vu un *énergumène délivré* devant le même tombeau ; c'est là l'origine de l'invocation pour les *Fous* et les *Possédés du démon*.

Dans le même appendice, les Bollandistes signalent un grand nombre d'*incendies* éteints à Riom par l'intercession de saint Amable. J. Branche en cite un exemple au commencement du XIIe siècle. Eustache, comte d'Auvergne, assiégeait le château de Riom. Etienne, 56e évêque de Clermont, demanda à Dieu que ce château, par l'assistance de saint *Amable*, fût garanti de la tyrannie du comte et promit, dans le cas où sa prière serait exaucée, de bâtir une église dans la forteresse même sous le vocable de saint *Amable*. Eustache avait fait dresser, dans le fossé du château, un immense bûcher, dans l'intention de le réduire en cendre ; mais un prêtre ayant opposé aux flammes une relique de saint Amable ; elles se retournèrent contre les assaillants, en brûlèrent une partie et mirent les autres en fuite.

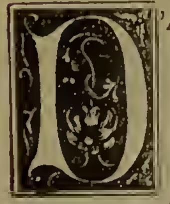
C'est probablement en souvenir de ce fait qu'une singulière coutume s'est introduite dans le Ponthieu et dont l'abbé Corblet donne la formule, en la qualifiant, il est vrai, de superstitieuse : « Pour couper le feu, « jetez un morceau de ruban de saint *Amable* dans l'incendie et sauvez-« vous sans retourner la tête ; car le feu qui quitte la maison vous « poursuit. »

(Surius. — *Bollandistes*. — J. Branche, *Grande Vie des Saints*.)

DOUZE JUIN

SAINTE CUNERA, VIERGE ET MARTYRE

Invoquée contre les Maux de Gorge et contre les Parjures.



D'après une tradition populaire, *Cunera* aurait été une compagne de sainte Ursule. Rabdad, roi de Rhenen (ville située à huit lieues d'Utrecht), qui assistait à Cologne au massacre des onze mille vierges, aurait conservé vivante l'une d'elles, en la cachant sous son tombeau, l'aurait amenée à Rhenen et l'aurait recommandée à sa femme. Celle-ci, persuadée que son mari avait conçu une passion pour *Cunera*, l'aurait attirée dans une écurie, et là, à l'aide d'une seule de ses servantes, elle aurait étranglé la jeune fille avec une serviette.

Quoiqu'il en soit, une belle église fut élevée plus tard à la place de l'écurie où le corps de *Cunera* avait été enseveli, et Wilibrod, évêque

d'Utrecht, aurait fait la translation de ses reliques au commencement du VIII[e] siècle. A l'époque où écrivaient les Bollandistes, on conduisait à ce sanctuaire non seulement les hommes, mais aussi les chevaux et les bœufs pour être guéris de toutes les *douleurs de gorge* et *des voies respiratoires*. Les mêmes auteurs citent également (page 568, II[e] volume de juin) des *Maux de gosiers* et *des Angines* guéris par l'application de la serviette qui avait servi à *étrangler Cunera*.

Cette invocation s'explique naturellement par le genre de mort qui fut infligé à notre jeune martyre. Les Bollandistes publient encore d'après Crombach une très ancienne coutume des pays de Clèves et de Gueldres de *faire prêter serment* sur le tombeau de *Cunera*.

(*Les Bollandistes*. — MOLANUS. — *Batavia sacra*).

SAINT OLYMPE, ÉVÊQUE D'ENOS

IV[e] SIÈCLE.

Invoqué pour les Causes désespérées.

Saint Olympe fut un des plus illustres défenseurs de la foi contre les hérésies ariennes. Il vivait sous l'empereur Constance, fils de Constantin, et il secondait avec énergie saint Athanase. Il est un des prélats qui, au concile de Sardique, proposèrent une addition au concile de Nicée. Les Ariens furieux le persécutèrent par tous les moyens qui s'offraient à eux. Les plus noires calomnies furent inventées contre lui et portées à l'empereur Constance qui les agréa, malheureusement, à tel point qu'il le condamna à mort et le fit poursuivre partout pour le faire exécuter ainsi que saint Théodule, évêque de Trajanopole, ville de Thrace, qui professait les mêmes doctrines que saint Olympe, et les exprimait avec la même ardeur et d'aussi profondes convictions ; le genre de mort qui les frappa n'est point raconté. Seulement des miracles survenus sur le tombeau de saint Olympe attestèrent sa sainteté et le firent invoquer par ceux qui voyaient la foi chanceler dans leur pays ou dans leurs familles.

SAINT NAZAIRE, SAINT NABOR, SAINT BASILIDE

ET SAINT CYRIN. — MARTYRS

VIII[e] SIÈCLE. — 765.

Invoqués contre le carreau des enfants et pour les faire marcher.

Ces quatre officiers de Dioclétien et de Maximien étaient de hautes familles sénatoriales. Ils avaient pris du service dans l'armée d'Italie sous Maxence, mais ils restaient néanmoins au service de Jésus-Christ. Maxence le savait et feignait de ne pas les persécuter afin d'étouffer, avec leur aide, la rébellion d'Alexandre proclamé César ; mais, aussitôt qu'il fût assuré du succès, il donna des ordres sévères contre tous ceux qui professaient le christianisme. Aurèle, préfet de Rome, fit appeler Nazaire et les trois frères, Basilide, Cyrin et Nabor, et les invita à encenser Jupiter. Comme ils refusèrent énergiquement, ils furent aussiôt dégradés et jetés dans un affreux cachot ; on ne les en fit sortir que les

mains liées derrière le dos et chargés de fer, tandis qu'on les frappait avec des lanières terminées par des pointes acérées chaque coup emportait un morceau de chair, on les reconduisit en prison croyant leur résistance ébranlée par leurs souffrances. Maxence, lui-même, fut leur offrir de vivre et de retrouver leur grade dans l'armée s'ils voulaient renoncer à leurs croyances. Il n'obtint que des réponses aussi fermes que décidées ; ils étaient résolus à marcher au martyre plutôt que d'abjurer la foi. Ils furent alors livrés aux bourreaux, et leurs corps, jetés à la voirie, furent recherchés plus tard par les chrétiens. Plusieurs reliques sont en France depuis 762, et sont conservées dans des abbayes.

(Collin de Plancy).

TREIZE JUIN

SAINT ANTOINE DE PADOUE,

DE L'ORDRE MINEUR DE SAINT FRANÇOIS

XIIIe SIÈCLE. — 1195-1231.

Invoqué pour retrouver les Objets perdus, les Accouchements heureux, les Epizooties, les Anes et les Chevaux, contre les Influences diaboliques, les Naufrages, la Stérilité conjugale et la Fièvre. — Patron des Faïenciers, des Voyageurs et des Marchands de Fraises.



Lisbonne, qui n'était pas encore la capitale du Portugal, le jour de l'Assomption 1195, naquit un enfant qui eut pour père, Martin de Bouillon et, pour mère, Marie Thérèse Tavera. Martin était issu de l'illustre famille de Godefroi de Bouillon qui avait fait son premier établissement en Portugal, en 1147, à la suite de la prise de Lisbonne par les Croisés. Cet enfant, qui devait être un Thaumaturge et un apôtre infatigable, fut baptisé sous le nom de *Fernando*. A l'âge de dix ans, ses pieux parents le placèrent au *Collège des Clercs* de la cathédrale de Lisbonne, où il resta cinq années. C'est là qu'il fit un miracle devenu célèbre. Le diable lui apparut sous une forme effrayante ; mais lui, sans trop se troubler, traça, avec son doigt, le signe sacré de la Rédemption sur le marbre noir du gradin du chœur de la cathédrale. « La pierre s'amollit au toucher de cette main si faible mais si pure, dit le révérend Père Ephrem Blondelet (1), et le signe de croix resta gravé sur le marbre, comme le trophée de sa victoire sur le diable. » A 15 ans, se sentant pressé d'embrasser la vie religieuse chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, il y conquit, par son savoir et sa piété éminente, tous les grades nécessaires pour être élevé à la prêtrise. Son ordination eut lieu en 1218, dans la huitième année de sa résidence au monastère de Sainte-Croix, dans la ville de Coïmbre. L'année suivante, ayant été miraculeusement visité par saint François, qui se trouvait alors en Italie, il entra dans l'ordre des frères mineurs, après avoir entendu le saint patriarche lui déclarer que telle était la volonté de Dieu. Ce fut en 1220

(1) *Vie de saint Antoine de Padoue*. 3e édition. Bruxelles, Goemaere, imprimeur pontifical, 1374.

qu'il fut reçu dans le couvent d'Olivarès, non loin de Coïmbre. Il y prit le nom d'*Antoine* en l'honneur du saint Abbé auquel le monastère était dédié. Dès qu'il fut admis à la profession, ne pensant qu'au martyre, il demanda à ses supérieurs l'exécution de la promesse qui lui avait été faite, d'être envoyé en Afrique. A peine débarqué, il fut saisi, par la permission de Dieu, d'une fièvre violente qui le retint quatre mois sur un grabat, et ses supérieurs lui donnèrent l'ordre de revenir en Europe. *Antoine* faisait voile pour l'Espagne où il devait rejoindre son couvent d'Olivarès ; mais Dieu en avait ordonné autrement : une tempête jeta le navire qu'il montait sur les côtes de la Sicile et il débarqua au port de Messine un peu avant Pâques de l'année 1221. Il se dirigea alors vers Assise, où un chapitre général devait avoir lieu pendant les fêtes de la Pentecôte. Il pensait y voir saint François et en même temps recevoir de lui une destination ; mais son humilité était si profonde et il cachait si bien les mérites que les autres se plaisent tant à montrer, que ni les religieux, ni les supérieurs, ni saint François lui-même ne firent pas la moindre attention au pauvre *Antoine*, qui, lui, était tout entier absorbé par le bonheur de contempler l'illustre fondateur de son ordre. Le chapitre était terminé, les frères mineurs s'étaient séparés pour se rendre dans les divers couvents qui leur avaient été assignés ; *Antoine* restait seul, quand enfin le provincial de la Romagne lui proposa de l'emmener pour dire la messe à de simples frères, dans l'ermitage de Saint-Paul. C'est là que notre Saint s'exerça aux pratiques de la plus sublime perfection, se livrant aux emplois les plus vils et les plus méprisables, comme de laver la vaisselle et balayer la maison. Neuf mois après être arrivé à l'ermitage Saint-Paul, *Antoine* fut emmené à Forli par le provincial, qui devait présenter quelques-uns de ses frères à l'évêque du lieu pour leur conférer les saints ordres. Des religieux dominicains s'y trouvaient également dans le même but. Le père gardien du couvent, s'adressant aux dominicains, les pria de faire une pieuse exhortation pour l'édification de tous ; mais sur leur refus, par une inspiration de Dieu, il s'adressa à *Antoine* qui, surpris et confus, voulut s'excuser ; mais, par esprit d'obéissance, il se recueillit un instant et se mit à parler. « D'abord, dit son biographe, le révérend père Ephrem, ses « paroles furent simples et telles qu'elles convenaient à un pauvre reli- « gieux... Mais bientôt des flots d'éloquence divine s'échappèrent subi- « tement de ses lèvres... et quand on le vit s'élever de plus en plus, et « quand on entendit sortir de ses lèvres, jusqu'alors regardées comme « ignorantes, les plus admirables passages des Pères, les pensées les « plus touchantes et les plus sublimes, chacun comprit instinctivement « le prodige d'humilité qui leur avait caché une si grande merveille. La « plupart des religieux pleuraient. Jamais ils n'avaient entendu de « pareil sermon, ni de si véhément orateur. » Le père Provincial le nomma immédiatement prédicateur de la Romagne. Saint François, en apprenant le succès prodigieux de son frère, voulut étendre à toute l'Italie la mission d'*Antoine* ; et il ne l'appelait plus, par respect, que *son évêque*.

Il évangélisa successivement Forli, Ravenne, Césène et toutes les parties de la Romagne, semant en tous lieux la divine parole et le germe de la vie éternelle. Seule, la ville de Rimini se montra rebelle à l'entraînement de son éloquence toute apostolique. C'est alors que, se transportant au bord de la mer, il s'écria d'un accent inspiré :

« Poissons de la mer et du fleuve, écoutez : c'est à vous que je viens « annoncer la parole de Dieu, puisque ces hérétiques obstinés refusent « de l'entendre. » Alors on vit une multitude de poissons, gros et petits, se ranger, les petits près du bord et les plus gros derrière eux ; puis, comme le Saint en les haranguant, énonçait tous les bienfaits dont ils avaient été comblés par Dieu, les poissons s'agitaient, ouvraient la bouche, inclinaient la tête et s'efforçaient de rendre au Très-Haut le tribut de leurs louanges. A la vue d'un miracle si éclatant, un grand nombre d'hérétiques se convertit, et Rimini se trouva tout à fait transformé.

Après avoir évangélisé successivement Bologne et Verceil, où il ressuscita un mort dans l'église de Saint-Eusèbe, il fut envoyé en France pour combattre l'hérésie des Albigeois.

Il commença d'abord par enseigner la théologie à Montpellier, et, chose extraordinaire, à peine arrivé, il parlait à son auditoire le français le plus pur. Il fit dans cette ville deux miracles très remarquables ; le premier a trait à son livre de psaumes qui lui avait été volé et dont il sera question plus loin, et le second est ce qu'on appelle le *Miracle de Bilocation*. Pendant qu'il prêchait à la cathédrale, il se souvint qu'il avait omis de se faire remplacer au chœur par un de ses frères, il s'arrêta sur-le-champ, se couvrit la tête de son capuchon et se pencha sur le bord de la chaire. Il resta assez longtemps dans cette attitude, au grand étonnement de tout l'auditoire. *Antoine* se trouvait alors en personne dans son couvent, chantant l'office. Quand ce chant fut terminé, il reprit ses sens, se découvrit la tête et continua son sermon.

Ayant évangélisé Montpellier, il se dirigea vers Toulouse après les fêtes de Pâques, 1225. Dans cette ville, il justifia de la façon la plus énergique, contre les Albigeois, le surnom qui lui avait été donné de *Marteau des hérétiques*. C'est là qu'eut lieu le fameux miracle de la *mule*, que d'autres biographes placent à Bourges ou à Rimini (1) et qui a, suivant toutes probabilités, donné lieu au patronage qui est réclamé de saint Antoine pour les *Anes* et pour les *Chevaux* et contre les *Epizooties*. Un célèbre Albigeois, du nom de Guiaud demandait à notre saint des miracles et dit qu'il se convertirait si *Antoine* faisait adorer l'Hostie à sa mule qu'il tiendrait enfermée trois jours, sans lui donner ni à manger ni à boire. Le saint prit la sainte Hostie avec grande révérence et, tandis que l'hérétique criblait de l'avoine pour la donner à manger à sa mule, celle-ci, sans faire la moindre attention à l'action de son maître, se prosterna devant le très saint Sacrement de l'autel et l'adora comme son créateur et son seigneur, dit Ribadaneïra. A cette vue, *Guiaud* se convertit avec plusieurs de ses coreligionnaires.

Au mois de septembre 1225, *Antoine* fut envoyé, comme gardien, au monastère du Puy-en-Velay, où il ramena à Dieu de très grands pécheurs. Il y avait dans cette ville un notaire libre-penseur et libertin devant lequel le Saint ne passait jamais sans s'agenouiller. Celui-ci, croyant qu'il le faisait par dérision, ne put retenir sa colère ; mais *Antoine* lui répondit qu'il ne lui rendait que ce qui lui était dû, puisqu'il devait être *martyr*. Le notaire se mit à rire : dans la suite il se convertit

(1) Ce qui militait en faveur de Rimini, c'est que chaque année on y célèbre en grande pompe le souvenir de ce miracle, les 17, 18, 19 et 28 août.

et selon la prédiction de saint Antoine, il fut martyrisé pendant un pèlerinage qu'il faisait en Terre-Sainte.

Une dame d'illustre naissance, devant accoucher prochainement, vint se recommander aux prières d'*Antoine,* qui, après avoir prié pour elle, lui annonça qu'elle accoucherait heureusement d'un fils qui entrerait dans l'ordre des frères mineurs et conquerrait la palme du martyre. Ce qui s'accomplit à la lettre. C'est là sans doute l'origine des invocations pour les *accouchements heureux.*

En 1226, *Antoine* vint à Bourges. Comme l'évêque et le chapitre avaient organisé, un jour, une procession et s'étaient rendus hors de la ville dans un vaste enclos, où le saint devait prêcher la nombreuse assistance des fidèles, des éclairs sinistres, avant-coureurs de l'orage, éclatèrent tout à coup dans le ciel ; l'auditoire effrayé se préparait à fuir, quand *Antoine,* à la vue de cette panique générale, leur cria : « Arrêtez et soyez assurés que pas une goutte d'eau ne tombera sur vos têtes ». Il continua son discours. Aucun des assistants ne fut mouillé et chacun put constater, après qu'il eut cessé de parler, que les champs et les chemins voisins étaient littéralement inondés.

En 1226, les supérieurs d'*Antoine* lui donnèrent l'ordre de se rendre à Arles, où se tenait le chapitre de la province, qui le nomma custode de la province de Limoges. Il évangélisait cette province quand il fut appelé tout à coup à Rome par le chapitre général qui devait élire le successeur de saint François d'Assise, mort le 4 octobre 1226. Dans ce chapitre il fut nommé provincial de Bologne et de toute l'Émilie. Il se mit alors à visiter Rimini, Ravenne, Aquilée, Trieste, Goritz, Udine, Crémone, Gémona et Conegliano, multipliant partout les conversions et les miracles ; mais ce fut surtout à Padoue où il accomplit les merveilles les plus extraordinaires. Il y prêcha le carême de 1228. Cette ville était ravagée par la guerre civile et infectée du venin de l'hérésie. Sa parole émouvante fit entrer dans les esprits l'apaisement avec la lumière. Les guérisons surnaturelles qu'il opéra aux yeux de tous ajoutèrent encore une force nouvelle à l'éloquence de ses instructions.

A cette époque, un prince de la Marche Trévisane, Ezzelino de Romano, III[e] du nom, digne lieutenant de Frédéric II, ravageait la province de la Lombardie, et, après avoir exercé les plus horribles cruautés dans la ville de Vérone, se dirigeait sur Padoue. Ce tyran sanguinaire répandait la terreur autour de lui, et personne n'osait l'aborder. *Antoine* vint le trouver à Vérone, où il trônait environné de soldats, prêts à exécuter ses ordres : « O ennemi de Dieu, lui dit-il, tyran sanguinaire, « chien enragé ! jusques à quand continueras-tu de verser le sang « innocent des chrétiens ? voici que la sentence divine, horrible et très « sévère, plane sur ta tête. » (1) La hardiesse de ces paroles faisait trembler l'assistance pour celui qui les avait prononcées. Mais Ezzelino terrifié s'agenouilla devant lui en implorant le pardon de tous ses crimes. Puis, se tournant vers les siens, il leur dit que pendant qu'*Antoine* lui parlait *une lumière divine sortait de son visage avec tant d'éclat qu'il se croyait sur le point d'être englouti jusqu'au fond des enfers.*

C'est ainsi qu'il parvint à délivrer Padoue, au moins pour un temps, de l'abominable tyran Ezzelino.

(1) *Liber miraculum,* Boll.

Pendant qu'*Antoine* était à Padoue, son père, qui était resté à Lisbonne, fut faussement accusé d'avoir tué un homme. On était sur le point d'exécuter la sentence de mort qui avait été rendue contre lui ; quand saint *Antoine* fut averti, par révélation divine, du danger que courait son père. *Il demanda l'après-dînée*, dit Ribadaneïra, *congé au gardien d'aller un peu hors de la ville et le soir il fut porté, par un ange, de Padoue à Lisbonne.* Il se présenta devant le juge et, sur le refus de celui-ci de rétracter la sentence, il ressuscita le mort qui vint déclarer que le père d'Antoine n'était pas coupable. D'après un témoignage aussi extraordinaire, le juge fut obligé de le renvoyer absous et, dit Ribadaneïra en terminant, « *le ressuscité s'en retourna dans son tombeau et le saint à « Padoue, par le même chemin qu'il était venu* ».

Antoine évangélisa encore Milan, Varèse, Vérone, Brescia et Florence. Puis il revint mourir, à l'âge de 36 ans, le 13 juin 1231, près de sa chère ville de Padoue, qui était l'objet de ses prédilections et où, dans certaines circonstances, il avait réuni plus de trente mille personnes autour de sa chaire. Après sa mort ce nom fut ajouté au sien, et depuis il n'en a jamais été séparé, tant furent puissantes et nombreuses les grâces qui éclatèrent à son tombeau, dans la magnifique église élevée à Padoue, sous le vocable de saint Antoine, d'après le dessin du célèbre architecte Nicolas de Pise.

Avant de discuter les diverses invocations qui sont adressées à *saint Antoine de Padoue*, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le célèbre *Responsorium* composé par saint Bonaventure, qui résume en trois strophes une grande partie des merveilles opérées par le grand thaumaturge :

RESPONSORIUM	RÉPONS
Si quæris miracula, *Mors, error, calamitas,* *Dæmon, lepra, fugiunt;* *Ægri surgunt sani.*	Si vous cherchez des miracles : la mort, l'erreur, les calamités, *le démon*, la lèpre fuient et disparaissent ; les malades se lèvent guéris.
Cedunt mare, vincula; *Membra, resque perditas* *Petunt et accipiunt* *Juvenes et cani.*	*La mer*, les chaînes lui sont soumises ; les jeunes gens et les vieillards lui réclament et recouvrent l'usage de leurs membres et les *choses perdues*.
Pereunt pericula, *Cessat et necessitas;* *Narrent hi qui sentiunt,* *Dicant Paduani.*	Les périls disparaissent, les nécessités cessent ; que ceux qui ont senti l'effet de ses bienfaits les racontent ; que les habitants de Padoue les redisent.

Notre Très Saint Père le Pape Pie IX a accordé, en date du 25 juin 1866, *cent jours d'indulgence* à ceux qui récitent ce répons avec un cœur contrit, et une *indulgence plénière*, au jour que l'on voudra choisir, à ceux qui l'auront récité pendant tout un mois, sous la condition qu'ils s'approchent des saints sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et qu'ils prient aux fins ordinaires dans une église quelconque.

L'invocation la plus célèbre et la plus universelle adressée à *saint Antoine de Padoue* est celle pour *retrouver les objets perdus*. Guy Coquille en explique ainsi l'origine dans son institution au droit français :

« *Espaves*, dit-il, est un mot français signifiant les choses mobilières « égarées, desquelles on ne sçoit le maistre et le propriétaire. Ce mot a « donné à aucuns chrétiens de facile créance, de s'adresser par prières à

« saint Antoine de Padoue, de l'ordre de saint François *pour recouvrer* « *les choses égarées*, parce que en ancien langage italien, que les Conta- « dins retiennent encore, on appelait *Pava* ce qu'aujourd'hui on appelle « *Padoua*, en laquelle ville repose et est grandement vénéré le corps de « *saint Antoine de Padoue* ou de *Pade*, que d'ancienneté on appelait *saint* « *Antoine de Pave.* »

Ménage (1), l'auteur des *Origines de la langue française*, fait observer que l'on invoque saint Antoine de Padoue *pour les objets perdus* parce que, dit-il avec Coquille, les *objets perdus* s'appelaient autrefois *épaves* et parce que la ville de Padoue était appelée jadis *Pava, Pave* par les Français.

Nous avouons ne pas goûter essentiellement cette explication, basée sur un affreux calembourg : quoi qu'en dise le père At, nous aimons mieux aller chercher l'origine de cette invocation dans le miracle de Montpellier. Un novice de l'ordre lui avait volé un manuscrit précieux et s'était enfui du couvent. *Saint Antoine*, auquel le livre était très utile pour les instructions qu'il faisait à ses frères, s'aperçut de sa disparition et se mit aussitôt en prières pour que le Seigneur le lui fît retrouver. Au moment où le voleur traversait un pont, il se trouva face à face avec une affreuse figure, qui n'était autre que le diable, et qui le menaça de lui donner la mort s'il ne restituait de suite l'objet volé. Le novice, saisi d'épouvante, se hâta de rentrer au couvent et de remettre le manuscrit à *Antoine* en implorant son pardon à genoux. Une foule de faits de ce genre se sont renouvelés depuis, et le nombre en est tellement considérable qu'on chercherait vainement à en établir le compte. En 1380, dans le bourg d'Avila en Galice, un marchand et sa femme honoraient d'un culte particulier saint *Antoine* de Padoue et ils avaient la pieuse habitude de servir un repas somptueux aux frères du couvent. Après leur mort, un neveu, leur héritier, pendant qu'il naviguait sur mer, avait laissé tomber dans l'eau un anneau précieux ; comme il tenait essentiellement à continuer les traditions qui lui avaient été transmises par son oncle et sa tante, il avait donné ses ordres pour qu'on préparât le dîner annuel des frères, et il avait recommandé d'y faire figurer un beau poisson. Quelle ne fut pas la surprise du frère cuisinier en l'éventrant pour le faire cuire, quand il découvrit, dans les entrailles, l'anneau que certainement saint *Antoine* avait voulu faire retrouver au bienfaiteur de ses frères. En 1536, allant de Toulouse à Lyon, le célèbre Ambroise Catharinas, religieux dominicain, s'aperçut qu'il n'avait plus le carton renfermant ses principaux manuscrits. Revenant à Toulouse il fit faire des recherches dans lesquelles il fut secondé par le gouverneur de la province ; mais ce fut vainement. Plein de tristesse, il se remit en route pour Lyon. Dans son chagrin, son souvenir se reporta sur saint *Antoine* et il le pria ardemment. Il fit vœu, s'il obtenait ce bienfait, d'en insérer le récit dans son *Traité de la Gloire des Saints*. Peu de temps après, un voyageur inconnu lui remettait le précieux carton (2).

M. l'abbé Berthoumieu (3) cite un trait de saint François de Sales qui trouve naturellement sa place ici.

(1) Cité par Théophile Raynaud. Nag. Lugd. page 315.
(2) Bolland., 2e volume de juin, page 752.
(3) *Fêtes et dévotions populaires*, etc., page 153.

Saint François de Sales avait une grande confiance dans l'invocation adressée à saint *Antoine pour retrouver les choses perdues* : « Dieu, « disait-il, a fait voir que tel est son bon plaisir, puisqu'il a cent fois « opéré des miracles par la médiation de saint Antoine ; pourquoi ne « pas croire à l'évidence des faits ? Vraiment, monsieur, disait-il un « jour à l'un de ces critiques indiscrets, j'ai envie que nous fassions « ensemble un vœu à ce saint pour recouvrer ce que nous perdons tous « les jours, vous la simplicité chrétienne, et moi l'humilité dont je « néglige la pratique. »

Chaque jour et à toute heure cette invocation est adressée à saint *Antoine* dans tout le monde catholique. On a l'habitude de la formuler à l'aide du *Responsorium* cité plus haut ou seulement d'un *Pater* et d'un *Ave*.

Sur le deuxième feuillet de garde d'un *diurnale* du XIVe siècle, petit in-folio, n° 461 du catalogue Delandine (bibliothèque de Lyon), j'ai trouvé cette prière écrite vers la fin du XVe siècle :

DE S. ANTONIO PADUANO
Pro *Rebus perditis.*
ORATIO

Deus qui, beatum ANTONIUM PADUANUM *gloriosum confessorem tuum præclaris decorasti Miraculis et frequenter per ejus merita* RES PERDITAS *recuperare facis et recuperatas custodis, te supplices exoramus, ut, per ipsum, bona quæ nuper amisimus nobis cito reperire facias et tandem ad æterna bona pervenire concedas.*

A SAINT ANTOINE DE PADOUE.
Pour retrouver les *choses perdues.*
PRIÈRE

O Dieu qui avez accordé au bienheureux Antoine de Padoue, votre glorieux confesseur, le don d'opérer de très grands miracles, en particulier de faire retrouver les choses perdues et une fois retrouvées de ne plus les perdre, nous vous prions humblement, que par son intermédiaire nous recouvrions immédiatement celles que nous venons de perdre et que, enfin par ses mérites et son intercession nous parvenions à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

En Allemagne voici une prière que les fidèles récitent à la même intention :

IN S. ANTONIO, UM VERLOHRNE SACHEN WIDER ZUFINDEN.

Heiliger Antoni von Padua, der du vil tausend VERLOHRNE *seelen dem bosen feind abge jagt, und durch deine grosse Bufsiverk und eyffrige predigen dem lieben gott zu geführt hast : Ich fliche in diser meine noth zu dir. und befehle dir treulich das jenige, so ich* VERLOHREN *hab* (*so mir* GESTOHLEN *wordem*). *Du weist, dass ich ein festes. Vertrauen auff deine hilff hab, und mich ganzlich versichere, der lieb gott werde mirs um deinetwillem wider zustallen. Ich hab dirs einmahl anbefohlen, und lasse dirs anbefohlen seyn : und werde mit vertraulichkeit das jenige, so ich dir anbefohlen hab, von dir wider forderen. Du wirst mirs auch ungezweifflet wider zustallen, und ich werde dir zur dankbarkeit deine H. litaney betten. Heil. Antoni, lasse mich in meiner hoffnung nicht zu schanden werden, damit deine feind meiner nich spotten, sprechend : wo ist nun Antonius mit seiner hilff ? Ich bitte dich durch die gnad, so dir gott vergonnet, dass du vil tausend* VERLOHRENE *seelen und sachen wider gefunden, hilffe mir, dafs ich meine* VERLOHRENE *sach zu gottes, und deiner ehre wider finde. Amen.*

A SAINT ANTOINE DE PADOUE
POUR RETROUVER LES « OBJETS PERDUS ».

Saint Antoine de Padoue, qui as arraché au Mauvais des milliers d'âmes perdues et les as ramenées au bon Dieu par tes grandes œuvres de pénitence et le zèle de tes prédications, je m'adresse à toi dans ma détresse, et je te recommande fidèlement ce que j'ai *perdu*, (ce qui m'a été *volé*). J'ai, tu le sais, une confiance inébranlable en ton assistance, et je suis entièrement convaincu que par amour pour toi le bon Dieu me le restituera. Je te l'ai confié et je le laisse à ta garde : et je viens en toute simplicité te redemander ce que je t'ai confié. Tu me le feras certainement retrouver, et pour t'en témoigner ma reconnaissance je te réciterai tes saintes litanies. Saint Antoine ne permets pas que je sois trompé dans mon espérance, afin que tes ennemis ne puissent pas me tourner en ridicule, et dire : Où donc est-il cet Antoine avec son assistance ? Je t'en prie par la grâce qui t'a été accordée de retrouver des milliers d'âmes et de choses *égarées*, aide-moi pour l'honneur de Dieu et pour le tien, à retrouver l'objet que j'ai *perdu. Amen.*

Dans ce grand concert en l'honneur du vaillant thaumaturge, l'Espagne ne pouvait manquer aussi d'apporter sa note, que nous extrayons d'un cantique castillan (*Gozos*) :

LAS COSAS QUE SON PERDIDAS
Si soys, Buen Santo, rogado
Es cierto, y averiguado
Que luego SON PARECIDAS.

Les choses qui sont perdues quand on vous prie, bon saint, il est certain et expérimenté *qu'elles sont bientôt recouvrées.*

Nous avons vu au commencement de ce récit qu'*Antoine* préluda, à l'âge de 10 ans, aux nombreux combats qu'il ne cessa pendant toute sa vie de livrer à l'*éternel ennemi du genre humain* et dont il sortit toujours vainqueur. Il était donc tout naturel qu'il fût invoqué *contre les influences diaboliques*. On peut se reporter au 16 mai, jour de la fête de saint Ubald, et l'on y verra diverses oraisons qui s'adressent en même temps à ce saint et à saint *Antoine de Padoue* : 1° la bénédiction des *roses* et autres fleurs ; 2° Celle des *domaines*, *vignes*, *champs*, etc. ; 3° celle de toute espèce de *fruits* ; 4° celle de l'*huile*, du *lard*, etc. ; celle de toute espèce de *comestibles* ; 6° celle du *feu* ; 7° celle des *médicaments*, *breuvages*, etc. ; 8° celle de l'*encens* et autres parfums. Toutes sont formulées pour éloigner de ces divers objets les *influences diaboliques*.

Voici une oraison adressée à saint *Antoine* de Padoue seul, qui est introduite suivie du répons : *si quæris miracula*, etc. Dans la bénédiction *des herbes*, qui a lieu le jour de la fête de l'assomption de la bienheureuse vierge Marie (Sanning, page 65) :

Deus creator et conservator generis humani, candidæ puritatis amator, dator gratiæ spiritualis et largitor æternæ salutis, benedictione tua sancta, benedic hæc lilia, quæ, pro gratiis exsolvendis, in honorem S. ANTONII *confessoris tui, supplices hodie tibi præsentamus et petimus benedici. Infunde in eis salutari signaculo sanctissimæ † crucis rorem cœlestem. Tu, benignissime, qui ea, ad odoris suavitatem, et ad depellendas infirmitates humano usui tribuisti, tali virtute decora, reple, confirma, ut quibuscumque morbis opposita, seu in domibus, locisque posita, vel à quovis, cum devotione secum portata fuerint, languores fugentur,* DIABOLI *contremiscant et recedant pavidi cum suis ministris de habitationibus illis, nec unquam tibi servientes inquietare presumant. Eadem divo famulo tuo glorioso, nec non et miraculoso, pro nobis intercedente. Per Dominum, etc.*

Dieu créateur et conservateur du genre humain, qui aimez la candeur de la pureté, qui accordez l'esprit de grâce et prodiguez le salut éternel, bénissez par votre sainte bénédiction ces lis que nous vous présentons aujourd'hui en vous suppliant et que nous vous demandons de bénir, en action de grâces et en l'honneur de saint *Antoine*, votre confesseur. Répandez sur eux la rosée céleste par le signe salutaire de votre très sainte croix. Vous, plein de bonté, qui les avez destinés à l'usage des hommes pour la suavité de leur odeur et pour chasser les infirmités, décorez-les, remplissez-les, corroborez-les d'une vertu telle que opposés à n'importe quelle maladie, placés dans les maisons ou dans n'importe quel endroit, ou portés avec dévotion par n'importe qui, ils mettent en fuite les maladies, fassent trembler les *démons* et les *chassent* épouvantés de nos habitations avec leurs suppôts, et leur enlèvent l'audace d'inquiéter ceux qui vous servent : par l'intercession de votre saint et glorieux serviteur et grand thaumaturge. Par Notre-Seigneur, etc.

Bernard Sanning (*Collectio Benedictionum*, page 146), mentionne la bénédiction suivante de saint *Antoine de Padoue* :

Benedictio schœdarum quæ vulgo *Flagella Dæmonis* vocantur

Primo inscribe verba ordinaria sequentia in charta :

Bénédiction des billets qui, vulgairement, sont appelés les *Fléaux du démon*.

Inscrire d'abord sur du papier les paroles ordinaires suivantes :

JESUS + MARIA	JÉSUS + MARIE
JESUS NAZARENVS REX JUDÆORUM	JÉSUS NAZARÉEN, ROI DES JUIFS
Benedictio S. Antonii de Padua.	Bénédiction de saint *Antoine de Padoue.*
+ *Ecce crucem + Domini +, fugite partes adversæ + vicit leo de tribu Juda, radix David. Alleluia, alleluia, alleluia.*	+ Voici la croix du Seigneur +, fuyez ennemis ; le lion de la tribu de Juda, issu de David, vous a vaincus. Alleluia, alleluia, alleluia.

D'après la *Chronique des Frères Mineurs* (1) cette dernière bénédiction aurait été remise écrite, à Lisbonne, dans une apparition de saint *Antoine* à une pauvre femme qui avait longtemps vécu dans le désordre et qui, après sa conversion, était assaillie par les tentations du plus horrible désespoir. Elle avait résolu de se noyer. C'était le jour de la fête de saint *Antoine* et comme elle avait toujours eu une grande dévotion pour ce saint, elle entra dans une église pour lui faire une dernière prière, c'est là où elle reçut de la main même de saint *Antoine* cette bénédiction écrite sur un parchemin, en lettres d'or, et à l'instant même la tentation de cette femme disparut.

Dans la bénédiction de l'eau ou du vin opérée avec les *Reliques*, *les Médailles ou l'image* de saint ANTOINE DE PADOUE, est signalé ce pouvoir du saint contre les influences diaboliques : (*Manuale benedictionum selectissimarum*, etc. Kempten, page 320.)

En aspergeant avec cette eau une maison, un lit ou une personne, on dit :

Per intercessionem et merita BEATI ANTONII PADUANI, *dignetur Dominus Jesus Christus locum istum vel personam hanc defendere et liberare ab omni infestatione spirituum malignorum Amen.*	Par l'intercession et les mérites de saint *Antoine de Padoue* daigne le Seigneur Jésus-Christ défendre ce lieu ou cette personne et les délivrer de toute attaque des *esprits malins*. Ainsi soit-il.

L'invocation contre *la tempête* est basée sur de nombreux sauvetages, miraculeusement opérés par notre Saint. Les Bollandistes en citent plusieurs exemples (2), nous n'en mentionnerons qu'un seul. Vingt-six personnes, hommes et femmes, naviguaient sur la mer de Venise, quand une horrible tempête s'éleva tout à coup. Pendant qu'un vent violent soufflait et que la pluie tombait par torrents, il survint un brouillard tellement épais que les passagers pouvaient à peine s'entrevoir et désespéraient de pouvoir être sauvés. Un prêtre qui se trouvait avec eux, avait reçu la confession de leurs péchés et leur avait donné l'absolution au milieu des cris de détresse et de désespoir qui se faisaient entendre à bord, quand ils songèrent à adresser à Dieu et à saint *Antoine* leurs déchirantes supplications en les accompagnant d'un vœu en l'honneur du Saint. Immédiatement la *tempête* s'apaisa autour du bâtiment, et la lumière se faisant également à bord, les fit aborder sains et saufs au petit Saint-Marc, en face de Venise.

Ce pouvoir exercé par *Antoine* sur *la mer* est célébré dans un hymne cité par Ferrarius et qui est du XIIIe siècle :

Hic nautis in naufragio *Signo salutis affuit :* *Quibus sub lucis radio* *Vitæ ducatum præbuit.*	Il apparut, comme signe de salut, à des matelots naufragés, auxquels il montra par un rayon de lumière, la route qui devait les conduire au port.

(1) 1re partie, livre V, chapitre XXVI.
(2) Bollandistes, 2e volume de juin, pages 717, 722, 754, 761, 763, 769, 778.

Un cantique castillan (*Gozos*) constate également ce pouvoir du Saint :

En sus NAUFRAGIOS *es cierto* *Que cuando mos fatigados,* *Los navegantes euitados* *Hallan en vos dulce puerto...*	Dans les *naufrages* il est certain que quand les *navigateurs*, harassés, sont en danger, vous les conduisez doucement au port.

L'invocation pour *les voyageurs* est basée sur un miracle opéré par saint *Antoine*, en 1668, dans les circonstances suivantes, mentionnées par les Bollandistes (2e volume, juin, page 754). Antoine Tortemano, du royaume de Naples, se disposait à faire un voyage pour acheter de la toile. Le soir même de son départ il avait soupé chez un de ses amis, en compagnie de deux autres convives qui lui étaient connus. Comme il avait marché toute la matinée et qu'il était entré dans un chemin creux qui coupait la voie publique, il se trouva tout à coup face à face avec ses trois convives de la veille, qui, cette fois, ne se présentaient pas comme des amis, mais bien comme des voleurs. En présence de ce danger notre voyageur se mit à invoquer saint *Antoine* et au même moment le plus féroce des trois s'écria : « Va donc invoquer ton saint Antoine » et le frappa à la tête avec une hachette. Ses deux autres compagnons se précipitèrent également sur le malheureux Tortemano, et après l'avoir tué déposèrent son corps dans une fosse qu'ils recouvrirent avec des feuilles d'arbres et des pierres. Il était déjà là depuis plus de quatre jours et il commençait à entrer en putréfaction et à être dévoré par les vers, quand *Antoine*, survenant, appelle le voyageur par son nom, essuie le sang, enlève les vers, et le prenant par la main le conduit dans le chemin qu'il devait suivre, en lui recommandant de ne pas chercher à se venger et de dire tous les jours, en son honneur, trois *Pater* et trois *Ave*.

Saint Antoine de Padoue est invoqué surtout en Espagne contre la *stérilité conjugale*. Les deux strophes suivantes, tirées de deux cantiques catalans (*Goigs*) en témoignent suffisamment : nous donnons à la suite une strophe d'un cantique castillan (*Gozos*) qui préconise également cette invocation :

Los que demanan del Cel *Ab devota oracio* FRUYT DE BENEDICCIO, *Lo alançon per vostre zel.*	Quand on demande au Ciel, avec une dévote oraison, *le fruit de bénédiction*, on l'obtient par votre zèle.
A la que ab piadas zel, *Vos supplica en sa oracio,* *Desprès de llargo afficio.* *La feu secunda Rachel.*	*Celle qui avec* un pieux zèle vous supplie en son oraison, après une longue affliction, vous la faites *une seconde Rachel*.
A la que con santo zelo *Os suplica en su orocion* EL FRUTO DE SU BENDICION *Se la dais per su consuelo...*	A celle qui avec un saint zèle vous supplie, dans son oraison, *le fruit de bénédiction* lui est donné pour sa consolation.

La bénédiction suivante des anneaux des fiancés indique clairement quelle heureuse influence saint *Antoine de Padoue* avait le privilège d'exercer pour la *prospérité conjugale* et aussi contre la *stérilité dans le mariage :*

LXXXI (1)

BENEDICTIO ANNULLORUM SPONSALITIORUM

OREMUS

Benedic, quæsumus, Domine annulos hos, quos nos in tuo nomine et S. ANTONII PADUANI *benedicimus, ut qui eos portaverint in tua pace quiescant et in tua voluntate permaneant, et in amore tuo vivant et senescant, multiplicentur in longitudine dierum.*

Per, etc.

BÉNÉDICTION DES ANNEAUX DES FIANCÉS

PRIONS

Bénissez, nous vous en prions, Seigneur, les anneaux que nous bénissons en votre nom et au nom de saint *Antoine de Padoue*, afin que ceux qui les porteront, reposent en votre paix, restent dans votre volonté, vivent et vieillissent dans votre amour et qu'ils se multiplient dans la suite des temps.

Par notre-Seigneur, etc.

A Houdainville (Oise), ancienne province de Picardie et diocèse de Beauvais, il y a une petite chapelle dédiée à saint *Antoine*. Elle est le but d'un pèlerinage où on se rend pour obtenir la guérison de la *fièvre* aussi bien que pour retrouver les *objets qu'on a perdus*, moyennant une offrande que l'on est dans l'usage de déposer dans le tronc (2). Les Bollandistes (3) signalent deux guérisons miraculeuses de la *fièvre* obtenues par l'intercession de saint *Antoine de Padoue*.

Le *patronage des faïenciers* et surtout des *faïenciers de Nevers* s'appuie sur un miracle qui eut lieu peu de temps après sa mort et qui est cité par les Bollandistes (4). Un soldat du nom d'Aleardino, du bourg de Salvatierra, était venu à Padoue, et comme dans l'hôtellerie où il se trouvait on commentait, à table, les miracles opérés par saint *Antoine*. Aleardino qui tenait une *coupe de verre* à la main s'écria : « Je vais « jeter cette coupe contre les dalles de cette salle et si saint *Antoine* l'em- « pêche de se briser, je croirai désormais à toutes les merveilles que « vous racontez », et il la lança de toutes ses forces sur le pavé ; mais, ô prodige ! la coupe, ramassée par l'incrédule lui-même, était parfaitement intacte. Revenant tout à coup à la foi catholique, qu'il avait abjurée, Aleardino voulut se purifier de ses fautes par la confession, et, désormais, tenant à la main la coupe de verre qu'il avait conservée et la montrant à ses auditeurs comme un témoignage vivant, il proclamait partout la puissance du bienheureux. Le père At (5) cite un fragment d'une hymne de Laudes, tirée de la liturgie franciscaine du XIII[e] siècle, qui constate le fait que nous venons de raconter :

Hereticum lux fidei
Signo purgat ; dum jacitur
Ab alto vasis vitrei
Fragilitas non frangitur.

La lumière de la foi convertit un hérétique par un miracle. Un vase de verre, projeté de haut, n'est pas brisé, malgré sa fragilité.

Il est plus difficile d'expliquer le patronage des *marchands ou des marchandes de fraises* (6). M. l'abbé Berthoumieu, s'il n'en donne pas précisément le motif, en décrit le côté poétique :

« A Rome, dit-il (page 154), le jour de la fête du saint, toutes les « *fraisières* de la ville se réunissent dans la chapelle de saint *Antoine* ; « sur une corbeille plate elles élèvent une pyramide de *fraises*, tendres

(1) Bernard Sanning, page 130.
(2) *Dictionnaire des pèlerinages*, 1 volume, page 755.
(3) 2[e] volume de juin, pages 776 c. et 773 c.
(4) 2[e] volume de juin, page 721.
(5) *Histoire de saint Antoine de Padoue*, page 328. — *Vita anonyma*, cap. XXIX.
(6) M. l'abbé X. Barbier de Montault, dans son *Année liturgique de Rome*, parle seulement des marchands.

« et vermeilles, entrecoupées de liserons bleus et blancs, puis elles la « déposent sur le marchepied de l'autel et se recommandent à *celui qui* « *indique les trésors cachés*. Pour ces humbles femmes, la *fraise* est un « trésor caché sous les feuilles des bois ; c'est le morceau de pain pour « toute la famille, dans une saison où l'on ne peut guère travailler. »

Saint *Antoine* est représenté tenant une *branche de lis* et l'*Enfant-Jésus*. Comme il était en voyage, son hôte vit une grande clarté resplendir dans la chambre du saint. Ayant regardé par une fente de la porte, il aperçut l'*Enfant-Jésus*, qui se tenait d'abord sur un livre, et qui, une fois dans les bras d'*Antoine*, l'embrassait affectueusement. Quant au *lis*, comme symbole de la pureté, il était la fleur de prédilection de saint *Antoine*. D'après le révérend père *Ephrem*, à Padoue on a vu des lis placés dans les mains de sa statue, conserver leur fraîcheur pendant une année entière. Il est souvent représenté dans le *miracle de la mule* tenant l'hostie au-dessus du saint ciboire et la mule s'agenouillant pendant que son maître crible de l'avoine. Enfin les artistes aiment aussi à le montrer opérant un autre miracle. Un jeune homme s'était accusé auprès de lui d'avoir donné un coup de pied à sa mère, et le Saint lui dit que l'enfant qui avait frappé sa mère du pied méritait qu'on le lui coupât. Le pénitent, animé par un profond sentiment de contrition, aussitôt qu'il fut de retour dans son logis, se coupa le pied ; mais Antoine en ayant été averti, après avoir prié, rassembla le pied avec la jambe et le jeune homme se trouva guéri.

En terminant, nous ne croyons pas devoir omettre une singulière citation sur saint *Antoine de Padoue* faite par Gabriel Peignot, dans sa notice *sur les saints patrons*, qui se trouve dans l'appendice du *Calendrier des Confréries de Paris* (1) :

« M. Junk, qui était en Portugal en 1706, raconte (2) que les habitants « de Lisbonne, pour honorer saint Antoine de Padoue d'une façon plus « remarquable et plus solennelle, avaient résolu de lui conférer la haute « dignité de maréchal-général des armées de Portugal. Toutefois, avant « de l'élever à ce rang distingué, on avait voulu le faire passer par tous « les grades, en observant le temps exigé par les règlements. Sa statue « avait été successivement revêtue de l'habit affecté à chaque grade, « sans en oublier la paye qui, chaque année, était déposée solennelle- « ment sur l'autel de sa chapelle par le roi lui-même. Quand il eut été « proclamé maréchal-général de l'armée, toutes les fois qu'il y avait « guerre, saint *Antoine*, en grand costume, était porté à l'armée, placé « sur une chaise, et sa présence stimulait le courage du soldat. L'auteur « de cette narration prétend qu'en 1762 le premier boulet tiré par l'armée « de Ferdinand, duc de Brunswick, faillit emporter la tête du saint « général. Cet état de choses dura jusqu'au temps de nos révolutions « modernes. »

Saint *Antoine*, qui était mort le 12 juin 1231, fut canonisé l'année suivante, 30 mai 1232, jour de la Pentecôte. Il n'y a pas d'exemple d'une canonisation effectuée aussi promptement. Ce jour là toutes les cloches des églises de Lisbonne se mirent à sonner d'elles-mêmes.

(1) Léon Wilhem, Paris, 1875.
(2) Dans son *Portugiesische Grammatik*.

PROPHÉTIE SUR *SAINT ANTOINE DE PADOUE, SAINT MARC* ET *SAINT JEAN-BAPTISTE*

Quando Marcus Pascha dabit *Et Antonius Pentecostabit* *Et Joannes Christum adorabit* *Totus mundus Pessum dabit.*	Quand saint Marc (25 avril) donnera la Pâque, saint *Antoine* (13 juin) la Pentecôte et saint *Jean* (24 juin) la Fête-Dieu, le monde entier ira très mal.

(*Bollandistes. — Révérend père* Ephrem Blondelet, *frère mineur récollet. — Révérend père* At, *prêtre du Sacré-Cœur. —* Fr. Henri, *missionnaire capucin.*

QUINZE JUIN

SAINTE CRESCENCE, A SAINT-DENIS PRÈS PARIS

Invoquée contre les Maux de Dents.



Une personne, malade des dents, ne pouvait rien manger, se plaignait et avait la mâchoire enflée. On lui conseilla d'aller au tombeau de sainte Crescence, à Paris. Effectivement, au lieu de retourner chez le dentiste, qui ne guérissait pas, le malade aiguisa un bâton pointu d'un côté comme un cure-dent, le posa sur le tombeau, puis en toucha la dent souffrante ; toute douleur s'engourdit, et sainte Crescence a conservé la réputation de guérir les maux de dents (1). Cette sainte fut martyrisée à Rome par Dioclétien, en même temps que le jeune saint Vite, enfant de douze ans, dont elle avait été la nourrice, puis la gouvernante, et saint Modeste le précepteur. Son corps fut recueilli et ramené depuis à Saint-Denis près Paris.

SAINT ABRAHAM, ABBÉ DE SAINT-CIRGUES

A CLERMONT (AUVERGNE)

Ve SIÈCLE.

Invoqué contre la Fièvre et contre les Cris des Enfants.

Abraham, né en Asie, sur le bord de l'Euphrate, poussé par une sainte curiosité, avait désiré visiter les saints ermites qui avaient établi leur demeure dans les déserts de l'Egypte ; mais ayant été pris par les Sarrasins, il eut à subir une captivité très dure. Ce fut seulement au bout de cinq années que Dieu lui envoya un ange pour le délivrer. C'est alors qu'il vint dans les Gaules et s'arrêta à Clermont-Ferrand, auprès d'une église que l'on bâtissait en l'honneur de saint Cirgues (2) et près de laquelle il éleva un beau monastère, dont il devint l'abbé.

Abraham avait reçu de Dieu le don des miracles. Il le montra surtout le jour de la fête de saint Cirgues. Une multitude de pèlerins se diri-

(1) *Gloire des Confesseurs*, chapitre 105.

(2) D'après les *Petits Boltandistes*, plusieurs hagiographes penseraient que *saint Cirgues* n'est autre que *saint Cyr*, le fils de sainte Juliette.

geait vers le monastère et, en outre, l'évêque, accompagné de la noblesse du pays, avait été invité à venir prendre place à la table des moines. Le sommelier vint déclarer à *Abraham* qu'il n'y avait dans la cave qu'un muids de vin au plus. Le saint étant entré en oraison, on commença à donner à boire à tous ceux qui se présentaient, et le soir il restait encore dans le tonneau autant de vin qu'il y en avait avant la fête. *Abraham* parvint à une grande vieillesse, et étant mort vers 460, il fut enterré dans son monastère. Les *Fiévreux* trouvent ordinairement leur guérison à son tombeau. Il en était déjà ainsi à l'époque de saint Grégoire de Tours.

Jean Savaron, né à Clermont-Ferrand, président et lieutenant général en la sénéchaussée et siège présidial de sa patrie, député aux Etats-Généraux tenus à Paris en 1614, fait remarquer dans ses notes sur l'église de Saint-Cirgues, que près de l'église coulait une fontaine limpide, qui portait le nom de *Fon de Saint-Abraham*, et il signale une *vieille superstition* qui consistait à y plonger *les enfants* pour *faire cesser les cris* que quelques-uns d'entr'eux poussent continuellement. Un Bollandiste (1) lui répond qu'il ne voit pas où est la *superstition*, si on espère, en invoquant saint *Abraham*, trouver dans cette eau un remède pour une maladie douloureuse et *cachée*, dont les *cris* de ces petits êtres souffrants ne sont que l'indice. Plus bas il ajoute qu'il est arrivé à Savaron, homme d'ailleurs érudit, ce qui arrive dans ce siècle à plusieurs autres personnes qui taxent de *superstition* ce dont elles ignorent complétement la véritable origine.

(Du Saussaye. — J. Branche. — *Bollandistes*.)

SAINT VITE OU GUY (VITUS)

COMMENCEMENT DU IVe SIÈCLE.

Patron des Comédiens et des Danseurs. — Invoqué contre l'Agitation nerveuse, la furie de la Danse, le Sommeil prolongé, la Rage, la possession du Démon et pour les Chiens. — Un des quatorze Auxiliateurs.

Le père de *Vite* était à la fois riche et païen obstiné ; mais ayant donné pour précepteur à son fils un chrétien nommé Modeste, *Vite* fut élevé dans la haine des idoles et l'amour de Jésus-Christ. Il avait à peine douze ans que déjà il avait opéré des guérisons miraculeuses. Ce fut alors qu'il fut appelé devant Valérien, gouverneur de la Sicile, où notre Saint était né, et qu'il fut sommé de sacrifier aux dieux. Sur son refus, Valérien ordonna de le battre de verges ; mais les bras des bourreaux et les mains du gouverneur furent frappés de paralysie. Ce dernier ne fut guéri que lorsque *Vite* eut consenti à prier pour lui. *Vite* revint avec son père qui, pour lui faire abandonner la foi, essaya de toutes les séductions. Comme il avait renfermé son fils dans une chambre, il en sortit un parfum si délicieux que, regardant à travers la porte, il vit sept anges debout autour de l'enfant, et il dit : « Les dieux sont venus dans « ma maison », et à l'instant il fut frappé de cécité. Vainement s'adressait-il à ses dieux pour être guéri : il ne put recouvrer la vue que par

(1) *Bollandistes*, 2e volume de juin, page 1059.

l'intercession de son fils. Loin d'en être reconnaissant, le païen endurci avait le projet de faire périr *Vite* ; mais son précepteur Modeste fut averti par un ange de l'emmener en Italie avec Crescence sa nourrice, et ils demeurèrent quelque temps dans une solitude, où ils furent nourris par un aigle. Les miracles du Saint ne tardèrent pas à les faire connaître dans toute la contrée. Sur ces entrefaites, le fils de Dioclétien fut possédé du démon. *Vite* lui imposa les mains et le guérit. Pour lui témoigner sa reconnaissance, l'empereur voulut le faire sacrifier aux dieux ; comme il refusait absolument de se conformer à cette injonction, il fut mis en prison avec Modeste et Crescence. Aussitôt une grosse barre de fer, à laquelle ils étaient liés, se brisa, et une clarté éblouissante illumina la prison. *Vite* fut alors précipité dans une fournaise ardente, il en sortit sans avoir été atteint par le feu. Un lion furieux fut lâché contre lui, et loin de vouloir le dévorer il se coucha aux pieds du jeune chrétien. De guerre lasse, on l'attacha sur le chevalet avec son précepteur et sa nourrice ; mais tout à coup le ciel se voila, la terre trembla au milieu des éclats du tonnerre, les temples des idoles s'écroulèrent en tuant beaucoup de païens. Dioclétien épouvanté prit la fuite. Alors un ange détacha les martyrs et les conduisit miraculeusement sur les bords du fleuve Silaro, où ils rendirent leurs âmes à Dieu.

Saint *Vite* est invoqué principalement contre la *furie de la danse*, contre l'*agitation nerveuse* qu'on appelle la *danse de saint Guy* et, par suite, il est le *Patron des Comédiens* et *des Danseurs*. D'après l'Allemand Henri Alt (1), qui s'appuie sur une tradition, des jeunes filles affligées d'une grave maladie, allèrent en pèlerinage à la chapelle célèbre de saint *Vite* à Ulm et y dansèrent comme des folles jusqu'à tomber de faiblesse, et elles furent pendant toute l'année préservées d'un nouvel accès ; mais au mois de mai de l'année suivante, il leur fallut recommencer leur pèlerinage.

On s'adresse encore au même saint contre le *sommeil prolongé*. C'est évidemment parce que *Vite* est ordinairement représenté avec un *coq* à côté de lui. Le *coq*, comme on sait, est un réveille-matin par excellence. Henri Alt, dans le même ouvrage, raconte que jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, les campagnards bohémiens, tous les ans, le jour de la fête de notre saint, lui portaient un *coq* en offrande dans la cathédrale de Prague. Il pense également que l'on doit chercher l'origine de cette coutume dans le culte que les vieux Slaves rendaient à leur dieu *Swantowit*. Ce *Swantowit* était un démon des ténèbres dont la puissance avait été brisée par le christianisme et qui, pour se venger de l'oubli de ses anciens adorateurs, suscitait contre eux les fantômes et les spectres de la nuit dont le cri matinal du *coq* faisait cesser la rage et la furie. Saint Wenceslas, roi de Bohême, avait apporté d'Italie une relique de saint *Vite*, et comme son nom avait quelque ressemblance avec celui du dieu *Swantowit*, le peuple vit en ce saint le bon ange qui les délivrait de la puissance du diable, et il offrit un *coq* en sacrifice comme signe qu'il n'avait plus besoin maintenant du cri du *coq* pour être en sûreté contre les fantômes et les spectres de la nuit.

A *Saint-Vite ai Monti*, à Rome (2), où l'on expose le bras du Saint le

(1) *Die heiligenbilder*..... Berlin, 1845.
(2) *Année liturgique à Rome*. Abbé X. Barbier de Montault.

jour de la fête patronale de l'église, on l'invoque pour la *guérison de la Rage* et aussi pour les *chiens*, afin qu'ils ne soient pas atteints de cette affection. Les Bollandistes parlent de cette invocation (1) en plusieurs endroits et citent cette inscription caractéristique qui était gravée dans le marbre au-dessus de la porte de l'église *Saint-Vite* :

Fredericus columna, Paliani Princeps A RABIDO CANE *admorsus*, B. VITO *liberatori suo ædem restauravit anno MDCXX.*	Frédéric Colonna, prince de Paliand, mordu par un chien enragé, a restauré, en l'année 1620, ce sanctuaire sous le vocable de *saint Vite*, qui l'avait guéri.

Reste une dernière invocation adressée à saint *Vite*, celle *contre les Possessions du démon*. Elle est largement justifiée par la guérison du fils de Dioclétien, dont il a été question plus haut.

Il a été mis au rang des quatorze saints auxiliateurs, que l'on invoque tout en Allemagne, quand il s'agit d'obtenir quelque grâce ou bien d'être délivré d'un péril imminent (2).

(*Légende dorée.* — *Bollandistes.* — J. DE KERVAL.)

SAINT PSALMODE (3) OU PSALMODIUS

ANACHORÈTE LIMOUSIN

VIe SIÈCLE. — 589.

Invoqué pour les Moribonds, afin de leur donner le temps de régler leurs affaires et de recevoir les Sacrements, contre les Douleurs de l'Enfantement, contre les Vers, la Colique ou les Douleurs d'estomac des Enfants et contre les Dartres.

Contemporain de saint Grégoire-le-Grand, *Psalmode* sortait d'une noble famille de la Grande-Bretagne et avait été élevé dans les divines lettres et dans les traditions chrétiennes par le saint abbé Brandan. Jeune encore, il s'était endormi au bord de la mer sur un faisceau d'algues. L'heure de la marée étant arrivée, les algues furent soulevées par les flots, soutenant comme dans une barque le Saint chantant les louanges du Seigneur, jusqu'à ce qu'il pût aborder sain et sauf sur le rivage. Un oratoire fut bâti sur le lieu même de son débarquement miraculeux. Les *Malades* et les *Moribonds* qui étaient portés dans cette chapelle vivaient toujours assez de temps pour *régler leurs affaires et recevoir les sacrements.*

Lorsqu'il fut plus avancé en âge, afin de pouvoir se donner tout entier à Dieu, il résolut d'abandonner sa famille et son pays natal et il s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour la France. Arrivé à Saintes, capitale de la Saintonge, il reçut l'accueil le plus honorable de la part de l'évêque saint Léonce, qui, étant déjà informé de la sainteté de *Psalmode*, fit réserver l'eau dans laquelle il s'était lavé les mains, et rendit la vue à une femme aveugle par une ablution de cette même eau.

(1) 2e volume de juin : 1015. E. 1014. DF. 1016. F.

(2) Dicton sur *saint Vite* :

Lux sacrata VITO *si sit pluviosa, sequentes*
Triginta facient omne madere solum.

(Mentionné par les *Bollandistes.*)

(3) *Saunay, Psaume, Psaumon, Psaumet, Psalmet* (Psalmetus).

Notre Saint, néanmoins, voulant absolument mettre une barrière entre lui et le monde, se réfugia dans une forêt épaisse, à quarante-et-un kilomètres de Limoges, et très près d'Eymoutiers, ville bâtie depuis dans un vallon sauvage. « Il avait l'esprit tellement attaché à l'oraison, dit « Collin, page cent quatre-vingt-neuf, qu'il passait les journées et les nuits « entières à réciter les psaumes du prophète royal. On dit même qu'on lui « donna le nom de *Psalmodius* à cause de ces hymnes sacrées qu'il avait « à toute heure à la bouche aussi bien que dans le cœur ».

La réputation de sa sainteté et de ses miracles le suivit jusque dans cette solitude, où on en vint réclamer de nouveaux : On conduisit dans sa cellule la fille du duc d'Aquitaine qui avait été cruellement mordue par un serpent ; elle fut immédiatement guérie par l'eau que *Psalmode* avait bénie. Par l'intercession du Saint, une jeune fille, possédée du démon, fut à l'instant affranchie de cette cruelle possession.

Une pauvre femme allait expirer *au milieu des douleurs de l'enfantement*, quand sa sœur eut recours pour elle aux prières de *Psalmode. Les douleurs cessèrent presqu'immédiatement* et *l'accouchement s'acheva heureusement.* C'est là l'origine de l'invocation signalée plus haut.

Nous ne saurions passer sous silence un dernier miracle de ce bon serviteur de Dieu. Un loup avait tué l'âne qui portait la provision de bois du saint. En punition de son méfait, *Psalmode* obligea le loup à aller au bois et à prendre sur son dos la charge que l'âne avait l'habitude de porter.

D'après le chanoine Collin, le saint était particulièrement invoqué contre les *vers*, les *coliques* et les *douleurs d'estomac des enfants*. On lui demandait également son assistance dans les *affections dartreuses*, appelées alors *feu sacré*.

Après avoir rendu son âme à Dieu dans une admirable sainteté, *Psalmode* fut enterré là où s'élève aujourd'hui l'église d'Eymoutiers (Haute-Vienne), qui est celle de l'ancienne abbaye.

(*Le chanoine* Collin *d'après une vieille légende latine et les plus anciens bréviaires de Limoges.* — Du Saussaye, *in suppl. quatorze juin.* — *Propre du diocèse de Limoges, imprimé en* 1854.)

SAINTE GERMAINE COUSIN, BERGÈRE

XVIe SIÈCLE. — 1579-1601.

Patronne des Bergères.

En commençant cette notice, nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pouvoir reproduire en entier la *Vie de la bienheureuse Germaine*, par par M. L. Veuillot, ce vigoureux athlète, qui tout en combattant vaillamment pour la Papauté et l'Eglise, a voulu en même temps que sa bonne plume servît à la glorification des saints. Pour ne pas dévier du plan que nous avons adopté, nous nous voyons forcés d'emprunter seulement quelques traits à son beau travail.

Germaine Cousin naquit à Pébrac, petit village à quinze kilomètres de Toulouse. Dès son âge le plus tendre, elle ne sembla pas destinée à goûter les joies de ce monde. Elle était née avec la main droite percluse et, en outre, elle était affligée d'une affection scrofuleuse. A peine sortie

du berceau, elle perdit sa mère, et son père s'étant remarié, elle tomba entre les mains d'une abominable marâtre qui lui fit souffrir les plus mauvais traitements. Celle-ci persuada à son mari de tenir au loin *Germaine* en lui faisant garder les troupeaux, sous prétexte que c'était un grand danger pour leurs autres enfants de vivre avec une scrofuleuse. La patience de *Germaine*, en acceptant avec joie les humiliations et les injustices ; la vie austère qu'elle s'imposa en n'acceptant pour toute nourriture qu'un peu de pain et d'eau, lui valurent des grâces exceptionnelles que Dieu se plaisait à lui prodiguer. Elle gardait ses moutons sur la lisière d'une forêt dans laquelle les loups abondaient ; mais aussitôt qu'elle entendait la cloche d'un sanctuaire voisin, elle plantait en terre sa houlette ou sa quenouille et courait à l'appel de celui qui a dit : « Ne craignez rien, petit troupeau, je serai avec vous. » Quand cette même cloche annonçait l'*Angelus*, elle s'agenouillait au milieu de la neige ou de la boue, sans prendre le temps de choisir une meilleure place. On la vit même tomber à genoux dans l'eau un jour que la cloche s'était fait entendre au moment où elle traversait le ruisseau qui arrose le territoire de Pébrac.

Pour se rendre à l'église du village elle était obligée de traverser un ruisseau qu'elle passait à gué sans difficulté dans les temps ordinaires. Un jour que ce ruisseau était extrêmement gonflé par une pluie d'orage, des paysans l'observaient d'un air narquois, en se demandant comment elle pourrait s'en tirer ; mais quelle ne fut pas leur stupéfaction en voyant les eaux s'ouvrir devant elle pour la laisser passer sans mouiller seulement le bas de sa robe. Dans la suite Dieu renouvela ce prodige très souvent.

Bien qu'elle fût excessivement pauvre, *Germaine* trouvait le moyen d'exercer la charité en partageant son pain avec ceux qui en manquaient. On l'accusa de voler le pain de la maison et sa belle-mère le crut aisément. Un jour, pendant la plus grande rigueur de l'hiver, cette marâtre impitoyable crut s'apercevoir que notre Sainte avait emporté dans son tablier quelques petits morceaux de pain : furieuse, elle court après elle, levant son bâton au-dessus de sa tête pour l'en frapper ; deux habitants de Pébrac, assistant de loin à cette scène, se hâtent d'accourir pour détourner les coups prêts à tomber sur la pauvre *Germaine*. Le tablier s'ouvre ; mais au lieu de pains, il en sort de fraîches et magnifiques fleurs nouées en bouquets, à la grande admiration des témoins de ce miracle, qui s'empressèrent de publier à Pébrac ce qu'ils venaient de voir.

Depuis cette époque on ne la regarda plus que comme une sainte. Son père défendit à sa femme de la maltraiter et voulut lui donner sa place dans la maison ; mais *Germaine*, par humilité, le pria de la laisser dans le lieu obscur où l'avait confinée sa marâtre. Un matin, son père ne l'ayant pas vue sortir comme à l'ordinaire alla l'appeler sous l'escalier où elle avait voulu continuer de prendre son repos, et comme elle ne répondait pas, il entra et la trouva morte sur son lit de sarments. Ce fut l'an 1601, vers le commencement de l'été : elle avait 22 ans.

Elle fut enterrée dans l'église paroissiale de Pébrac. En 1644, son corps fut retrouvé entier et préservé de corruption. *Germaine* a été béatifiée par le pape Pie IX, le 7 mai 1854. *Les Bergères* ne pouvaient, parmi leurs compagnes, choisir une plus charmante figure que celle de notre sainte.

(Louis Veuillot. — *Monseigneur de Poitiers.— Les Petits Bollandistes.*)

SEIZE JUIN

SAINT CYR (QUIRICUS) ET SAINTE JULITTE, SA MÈRE

MARTYRS, PATRONS DE NEVERS

Patron des Scieurs de bois, des Teinturiers. — Invoqués pour les Enfants paresseux, les Enfants fiévreux et contre la Colique.

JULITTE, de race royale, avait fui la Lycaonie avec deux servantes et son fils *Cyr*, âgé de trois ans, devant les persécutions de Domitien, comte et gouverneur de cette province ; mais au moment où elle arrivait à Tarse elle y rencontra Alexandre, préfet de Domitien, qui la fit arrêter comme chrétienne. *Cyr* fut arraché de ses bras, et bientôt on lui fit subir le supplice du chevalet ; puis elle fut cruellement flagellée. Pendant ce temps-là, le préfet, par commisération pour son fils, l'avait pris dans ses bras et essayait de le consoler par des caresses. L'enfant, au contraire, le repoussait avec ses petites mains, les yeux fixés sur sa mère, et tout à coup sa douleur faisant explosion, il s'écria : « Je suis « chrétien ». Alors le barbare Alexandre « saisit l'enfant par le pied, et « du haut de son siège, il le jeta à terre. La tête de cette noble et inno- « cente victime se brisa contre les angles des degrés ; par la violence « du coup la cervelle jaillit, et le *tribunal tout entier fut arrosé de* « *sang* » (1). C'est ainsi qu'il rendit son âme à Dieu. Rendu plus furieux, le préfet ordonna au bourreau d'élever Julitte en l'air, de la suspendre pour l'écorcher vive, puis de verser de la poix bouillante sur ses pieds, et enfin, à bout de patience, il lui fit trancher la tête.

S'il faut en croire les anciens livres de l'église de Nevers, ce serait saint Amatre, évêque d'Auxerre, qui aurait apporté en France les reliques de saint *Cyr* et de sainte Julitte ; mais elles auraient été découvertes seulement au commencement du neuvième siècle par saint Jérôme, évêque de Nevers, qui les aurait déposées provisoirement dans une chapelle attenante à sa cathédrale. Comme il s'était rendu à Paris, pour une assemblée d'évêques et de seigneurs, Charlemagne fit part aux évêques d'un songe qu'il avait eu et dont il avait été fort effrayé. Dans une partie de chasse, il aperçut, pendant son sommeil, un sanglier furieux qui allait s'élancer sur lui, en même temps il vit auprès de lui un enfant nu qui lui promit de le délivrer, s'il voulait lui donner un voile pour se couvrir. L'empereur fit cette promesse ; aussitôt l'enfant sauta sur le sanglier, et le tenant par ses défenses, il le conduisit à Charlemagne qui le tua. Saint Jérôme, après avoir entendu le récit de ce songe, expliqua à l'empereur que l'enfant n'était autre que saint *Cyr* et que par le voile qu'il lui avait demandé il désignait ainsi le sanctuaire indispensable pour abriter ses reliques. Charlemagne acquiesça à cette explication, et ce fut là l'origine de la cathédrale de Nevers sous le vocable de saint *Cyr* et sainte Julitte et dont les armoiries du chapitre portent, sur un champ de gueules, un petit saint *Cyr* monté sur un sanglier.

(1) Texte des *Actes des Martyrs* des Révérends Pères Bénédictins. Volume IV, page 304.

Nous avons vu plus haut, d'après les *Actes des Martyrs* des bénédictins que le *tribunat tout entier fut arrosé du sang de saint Cyr* ; c'est là probablement qu'il faut chercher l'origine du patronage des *Teinturiers*.

D'après une légende rapportée par M. Crosnier dans sa monographie de la cathédrale de Nevers, Alexandre aurait ordonné d'apporter *deux scies* pour couper le corps des martyrs. Aussi, Marie d'Albret, dans une de ses fameuses tapisseries qui ornaient autrefois la cathédrale, a représenté saint *Cyr* étendu sur une table et scié en deux par deux bourreaux. C'est là évidemment le motif du patronage des *scieurs de bois*.

Maintenant il serait superflu de rechercher pourquoi saint *Cyr* est invoqué en faveur des *enfants qui sont peureux* (particulièrement à Chiré-les-Bois (Vienne). Tant de fermeté et de courage, unis à tant de foi dans un âge aussi tendre, imposaient naturellement cette invocation spéciale.

Par extension, on a aussi invoqué cet intrépide enfant contre la *fièvre des autres enfants*, et ce détail, tiré de la revue des sociétés savantes (1870, page 320, volume 2), semblerait indiquer qu'il était invoqué indistinctement pour tous les maux *des enfants* ; elle s'exprime ainsi : « Dans le village de Massigny, canton de Vitteaux (Côte-d'Or) se trouve une fontaine sous le vocable de saint *Cyr*. Dans le voisinage de la fontaine on trouve des petites figurines de terre cuite, ébauchées de la façon la plus barbare et paraissant représenter exclusivement des *jeunes enfants*, à la guérison desquels l'eau de la fontaine était employée.

D'après l'abbé Corblet (4 v. page 225), au Pont-de-Metz (diocèse d'Amiens) une fontaine consacrée à saint *Cyr* était célèbre par les guérisons d'*enfants fiévreux* qu'on y baignait.

DICTONS SUR *SAINT CYR*

A la saint Barnabé tous les biens sont nôtres
A moins que *saint Cyr* ne nous les ôte.

Le 16 juin, jour de *saint Cyr*
Le doux zéphir se fait sentir.

S'il pleut à la *saint Cyr*
Le vin diminue jusqu'à la tine.
(Allier).

(*Actes des Martyrs des Révérends Pères Bénédictins. — Hagiologie nivernaise, par Monseigneur* Crosnier.)

SAINT BENNON, ÉVÊQUE DE MEISSEN, APOTRE DE L'ESCLAVONIE

XIe et XIIe SIÈCLE. — 1106.

Invoqué pour avoir la Pluie.

Bennon ayant été nommé évêque de Meïssen, employa tout son zèle à la conversion des Esclavons apostats, qui étaient retournés au culte des idoles ; mais il fut obligé d'interrompre sa mission à la suite des grands différends qui s'élevèrent, à cette époque, entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV ; Grégoire ayant convoqué un concile à Rome pour faire condamner Henri, celui-ci assembla une diète à Worms dans le but de déposer le Souverain-Pontife. Un grand nombre d'évêques, d'abbés et de prêtres adhéra à cette réunion simoniaque pour n'être pas dépouillés des bénéfices dont ils jouissaient. *Bennon*, quoique vivement sollicité d'y prendre part, et en dépit des menaces, se rendit à Rome pour assister

au concile. Voulant que sa cathédrale restât fermée en signe de deuil, il en remit les clefs à deux chanoines, leur enjoignant de les jeter dans l'Ebre si l'empereur était excommunié. Ce qui fut exécuté après l'excommunication. Bennon fit un long séjour près du pape, puis revint à Meïssen, déguisé en pèlerin, et trouva les clefs de sa cathédrale dans le ventre d'un poisson pêché dans l'Ebre, et qui lui avait été servi dans une hôtellerie.

Il continua à évangéliser les Esclavons, et, après avoir fait éclater une multitude de miracles, il rendit son âme à Dieu le seize juin 1106, âgé de quatre-vingt-six ans, dans la quarantième année de son épiscopat.

L'Allemand Henri Alt, en rappelant l'invocation adressée à saint Bennon *pour obtenir la pluie* explique que dans un temps de grande sécheresse, sa prière obtint une pluie abondante.

Saint Bennon est ordinairement représenté en costume d'évêque tenant un poisson du ventre duquel sortent des clefs.

Les Bollandistes insèrent au seize juin une série innombrable de miracles opérés après sa mort par son intercession.

(Les Bollandistes. — La mère DE BLÉMUR.)

SAINTE LUTGARDE, VIERGE ET MARTYRE

XIIIe SIÈCLE. — 1246.

Invoquée pour les Accouchements heureux.

Lutgarde, de Tongres en Brabant, avait eu le dessein, primitivement, de s'engager dans le mariage ; mais à la suite d'une apparition, où Notre-Seigneur se montra à elle comme ayant son côté ouvert pour l'y recevoir, elle renonça au monde et entra dans un monastère de bénédictines. Là, elle fut favorisée de diverses apparitions de Notre-Seigneur, de sa très sainte mère et de plusieurs saints ; la communauté, fort édifiée, voulut la choisir pour supérieure. Son humilité lui interdisait d'accepter cette dignité. Elle quitta le couvent et se retira dans le monastère d'Ayvières, de l'ordre de Citeaux. Comme l'hérésie des Albigeois déchirait alors l'Eglise, la sainte Vierge lui prescrivit un jeûne de sept ans, afin d'apaiser la colère de Dieu. Ce jeûne était à peine terminé qu'on lui en ordonna un autre de la même durée, pour tous les pécheurs en général. Onze ans avant sa mort elle fut affligée d'une véritable plaie, elle devint aveugle, et lorsqu'elle eut achevé son second jeûne de sept ans, on lui en prescrivit un troisième qui ne finit qu'avec sa vie, et qu'elle observa si rigoureusement qu'elle ne l'interrompit même pas le saint jour de Pâques. Elle prédit exactement l'époque de sa mort, et elle s'endormit dans le Seigneur le seize juin 1246. Si toute sa vie n'avait été qu'une longue suite de miracles, ses reliques eurent le même privilège après sa mort. Son biographe, Thomas de Cantipré, de l'ordre des Frères prêcheurs, en mentionne un grand nombre ; nous n'en citerons qu'un seul (1). Une femme noble était cruellement éprouvée par les douleurs violentes d'une couche très longue et très périlleuse ; aussitôt

(1) Bollandistes. 3e volume de juin, page 262. F.

qu'on eût placé sur son corps la ceinture de crins dont *Lutgarde* avait l'habitude de se servir pour macérer sa chair, elle fut délivrée heureusement sans aucune douleur. Ce même fait se renouvela en divers lieux et pour diverses personnes.

C'est là l'origine de l'invocation adressée à notre Sainte dans les *accouchements* par les *Catalans*, comme le témoigne le verset suivant d'un *Goigs* (cantique catalan) :

Per los PARTS *sou aclamada* LUTGARDA *gran advocada.*	Dans les *accouchements,* vous êtes acclamée, *Lutgarde,* comme une grande avocate.

(*Bollandistes.* — *La Mère* DE BLÉMUR.)

SAINTE ALÈNE OU ALINE (ALENA)

VÉCUT ET MOURUT EN BELGIQUE

VIIe SIÈCLE. — 640.

Invoquée contre les Maux d'Yeux et les Maux de dents.

Le père d'*Alène*, Evolde, était seigneur de Dielbeck et idolâtre comme la plupart des gens du pays. Un jour, étant à la chasse, il rencontra un chrétien qui lui offrit l'hospitalité lui promettant de le faire assister à la célébration des saints mystères dans son château de Forêt qui n'était pas très éloigné de celui d'Evolde. Celui-ci accepta cette invitation par curiosité, et bien qu'il eût assisté au lever de l'aurore au saint sacrifice de la messe, célébré par un saint missionnaire, comme il n'avait pas encore été touché par la grâce, il revint chez lui encore plus obstiné dans le culte de ses idoles. Néanmoins il raconta à sa femme et à sa fille ce qui lui était arrivé, sans omettre aucun détail de tout ce qu'il avait vu. Ce fut comme une révélation pour sa fille *Alène*. Dès ce moment, elle éprouva un vif désir de voir le chrétien dont son père lui avait parlé. Malgré les gardes du château, elle s'aventura à travers les bois et arriva sans encombre à Forêt ; chaque nuit elle s'échappait ainsi de manière à arriver pour la messe de l'aurore. Saint Amand qui venait souvent à Forêt l'instruisit lui-même et la baptisa ; mais Evolde ayant été averti des visites d'Alène au Forêt, et se doutant bien qu'elle était chrétienne, donna les ordres les plus sévères à ses gardes. Les auteurs n'expliquent pas ces ordres clairement. Quoi qu'il en soit, d'après la légende de la Sainte, le chrétien du Forêt et son chapelain, à quelques jours de là, trouvèrent un bras sur l'autel de la chapelle, et comme ils ne voyaient plus venir Alène ils se mirent à parcourir les bois et découvrirent le corps de la fille d'Evolde. On soupçonna que ceux qui avaient voulu l'arrêter lui avaient brisé le bras et qu'elle était morte immédiatement. Le châtelain de Forêt l'enterra dans sa petite église. Les nombreuses guérisons qui s'y opérèrent firent grand bruit dans la contrée et un seigneur du pays, *aveugle* et impotent, s'y étant fait transporter, recouvra incontinent la *vue* et l'usage de ses membres. A cette nouvelle Evolde confessa publiquement qu'il était lui-même l'auteur de la mort de sa fille, et après avoir demandé à être instruit avec sa femme, ils reçurent tous les deux le baptême.

La guérison du seigneur *aveugle* est certainement l'origine de l'invocation adressée à *Alène* pour *les yeux.* Les Bollandistes (1) signalent

(1) Bollandistes, 3e volume de juin, page 105. A. B. C. D.

l'invocation qui lui était adressée contre les *douleurs des dents* ; mais ils constatent en même temps que dans le récit de ses miracles il n'est fait aucune mention des faits ayant trait à cette invocation.

(*Saints de Cambrai et d'Arras, abbé* DESTOMBES. — *Bollandistes.*)

SAINT BERTAUT (BERTHALDUS), ERMITE AU DIOCÈSE DE REIMS

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Possessions diaboliques et contre la Folie.

D'après le bréviaire de l'église métropolitaine de Reims, imprimé en 1630, *Bertaut* aurait été le fils du roi d'Ecosse Théolde. Désireux de visiter le théâtre de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, il serait allé à Jérusalem avec son compagnon Amand. Au retour, en passant par la Champagne, ils visitèrent saint Remy qui les engagea à se construire un ermitage sur le mont Chauve, où fut bâtie postérieurement la ville de Chaumont. Là Bertaut, après avoir été aux yeux de tous, pendant plus de cinquante ans, un exemple d'obéissance, de chasteté, de pauvreté et de véritable piété, s'endormit dans le Seigneur, en criant d'une voix forte : « Entre vos mains, seigneur Jésus-Christ, je remets mon esprit ».

Marlot (lib. 2, *Histoire de Reims*, cap 13) raconte que *Bertaut* était revenu de son voyage d'Orient accompagné d'un lion qui ne le quittait jamais, même lorsque l'ermite allait visiter saint Remy à Reims. C'est pour cela qu'il est représenté avec un lion à ses pieds.

Le 19 mars 1430, les vicaires généraux de l'archevêché de Reims déclarèrent (1) après enquête et pardevant notaire, que depuis plus de vingt années, des hommes, des femmes, des enfants en bas âge ou adultes *tourmentés par les esprits immondes*, étaient amenés, le plus souvent, pieds et poings liés sur des chevaux ou sur des voitures, dans l'église ou dans le monastère de *Bertaut* de Chaumont, à Chasteau-Portien, étaient délivrés en grande partie après la neuvaine, et retrouvaient leur ancienne santé par les mérites et les pieuses intercessions du bienheureux *Bertaut*. Aussi était-il invoqué contre les *possessions diaboliques* et dans ses litanies il est qualifié de *Cacodœmon profligator* : qui chasse les démons.

(*Bollandistes.*)

SAINT JEAN FRANÇOIS RÉGIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

APOTRE DU VIVARAIS, DU VELAY ET DES CÉVENNES

XVIIe SIÈCLE. — 1640.

Patron de la Société charitable pour la réhabilitation du Mariage, des Dentellières. — Invoqué pour les ruptures de Jambes et contre la stérilité conjugale.

Régis naquit de parents nobles le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Dès l'âge le plus tendre, il était

(1) 3e volume de juin, page 388. F.

enflammé du désir de l'apostolat, qu'il commença à exercer parmi ses condisciples. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Béziers, il obtint son admission dans la compagnie, et entra le huit novembre 1616 au noviciat de Toulouse. Il prononça ses vœux en 1618, puis fut envoyé à Cahors pour y achever sa rhétorique, et l'année suivante à Tournon pour y faire sa philosophie. C'est là qu'il avait été surnommé l'*Ange du collège* et aussi qu'il préluda à son apprentissage du ministère évangélique en prêchant et en convertissant les habitants des villages qui sont près de Tournon. Bientôt il fut chargé d'enseigner les humanités à Billom, à Auch et au Puy. En 1622, il fut rappelé à Toulouse pour y étudier la théologie. Après s'être dévoué dans cette ville, au service des pestiférés, il vint prêcher sa première mission à Montpellier où il convertit un grand nombre d'hérétiques, et retira du désordre *plusieurs femmes de mauvaise vie.*

Au milieu de toutes les fatigues de sa mission, il ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau : il y ajoutait quelquefois un peu de lait et des fruits. Il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. En 1633, l'évêque de Viviers appela le P. *Régis* dans son diocèse qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme et le théâtre de la guerre civile. Ses missions produisirent partout des effets surprenants. Ce fut dans ce diocèse qu'on l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret. On était même parvenu à circonvenir l'évêque de Viviers qui, néanmoins, ne tarda pas à rendre hautement hommage à la vertu et à la prudence de notre Saint. Il évangélisa la petite ville de Cheylard, Privas, Sainte-Agreve et Saint-André de Faugas (ces deux dernières au diocèse de Valence), il retourna ensuite, en 1635, dans le Vivarais pour y donner une mission à Marthes. C'est là qu'une femme, qui avait raccommodé son manteau et en avait conservé deux pièces, guérit en les leur appliquant sur le corps, ses deux enfants dont l'un était attaqué d'hydropisie et l'autre d'une fièvre continue. De retour au Puy, vers la fin d'avril 1636, il consacra les quatre dernières années de sa vie à la sanctification du Velay. Il parvint à fonder, malgré de nombreux obstacles, une maison pour retirer *les femmes de mauvaise vie.* Un jeune homme, furieux de ce qu'il lui avait enlevé l'objet de sa passion, alla l'attendre dans un lieu écarté avec l'intention de le tuer. *Régis*, informé par révélation de son horrible projet, lui dit en l'abordant : « Mon frère, pourquoi voulez-vous tant de mal à celui qui vous veut tant de bien et qui serait heureux de vous procurer, au prix de son sang, le salut éternel. » Ce malheureux se jeta à ses pieds en lui demandant pardon et se convertit. La première mission qu'il fit en 1637 fut dans la petite ville de Foy. Là, il guérit le fils de son hôte, lequel âgé de quatorze ans était aveugle depuis six mois par suite d'une maladie grave. Après avoir passé l'été au Puy, il alla au mois de novembre donner une seconde mission à Marthes. Dans le trajet étant tombé, il se cassa une jambe, ce qui ne l'empêcha pas de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton et soutenu par celui qui l'accompagnait pour atteindre le terme de son voyage. Arrivé à Marthes, il se rendit de suite à l'église où une grande foule l'attendait et il confessa le reste du jour. Le curé le pria mais inutilement de quitter le confessionnal pour faire soigner sa jambe, et le soir, lorsqu'on la visita, elle se trouva parfaitement guérie. Telle est l'origine de l'invocation contre les *Ruptures de jambe.*

En 1638, il recommença ses missions d'hiver par le bourg de Montregard et y convertit un grand nombre de calvinistes. Il revint passer au Puy l'été de 1639, puis sur la fin de l'automne il retourna à Montregard et continua ses missions dans les environs, à Yssingeaux, Marcou, Chambon et Monistrol.

Aù mois de janvier 1640, il se rendit à Montfaucon où ses travaux apostoliques furent interrompus par la peste. Comme il prodiguait tous les secours spirituels et temporels aux pestiférés jusqu'à les charger sur ses épaules pour les porter à l'hôpital, le curé craignant pour ses jours le força à sortir de la ville. La peste ayant cessé, on retrouve *Régis* à Montfaucon dans l'automne de 1640. De là, il se rendit à Recoulles, ensuite à Veirines. Il avait annoncé la mission de Louvesc pour les derniers jours de l'Avent ; mais ayant prévenu par révélation que sa fin approchait, il alla faire une retraite au Puy pour se préparer à la mort. Il partit le 22 décembre afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël ; mais dans la route il s'égara, et, surpris par la nuit, il fut obligé de chercher un abri dans une maison en ruine, par une température des plus froides. Le matin, il se trouva atteint d'une pleurésie accompagnée d'une fièvre violente. Il n'en poursuivit pas moins jusqu'à la Louvesc où il trouva assez de forces pour faire l'ouverture de la mission. Il prêcha trois fois le jour de Noël, autant le jour de saint Etienne et passa le reste du temps au confessionnal où il lui prit deux défaillances. Les médecins l'ayant condamné, il fit sa confession générale et expira le dernier jour de l'année 1640 à l'âge de quarante-quatre ans. Il fut enterré à la Louvesc le deux janvier suivant, au milieu d'un immense concours de fidèles, parmi lesquels un grand nombre de prêtres. Bientôt de nombreux miracles s'accomplirent à son tombeau. « En présence de tant de prodiges, disent les Petits Bollandistes, vingt-deux évêques ou archevêques du Languedoc écrivirent au pape Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du Père *Jean-François Régis*, les aveugles voient, les boîteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ses étonnantes merveilles est répandu chez toutes les nations. » Il fut béatifié en 1716 et canonisé en 1737.

M. Félix Aubry, dans son rapport sur les *Dentelles* de l'exposition de 1851, explique ainsi le patronage des *Dentellières* adopté par les ouvrières du Puy (1) : la fabrication de la *Dentelle*, qui est très ancienne, occupe dans les quatre départements (Haute-Loire, Cantal, Puy-de-Dôme, Loire) de 125,000 à 130,000 ouvrières. En 1640, le sénéchal du Puy avait rendu une ordonnance qui défendait de porter sur les vêtements aucune *Dentelle*, en donnant le motif qu'un grand nombre de femmes s'occupant de sa fabrication, on avait beaucoup de difficultés à trouver des domestiques, et qu'en outre l'usage de cet ornement faisait disparaître les nuances de distinction entre les diverses classes de la société. Cette ordonnance ruinait toutes ces malheureuses femmes qui vivaient du produit de ce travail. Le P. *Régis*, qui se trouvait alors au Puy où il était en grande vénération, consola les ouvrières réduites à la mendicité ; puis il alla à Toulouse où il obtint la révocation de cette ordonnance ridicule. Il fit ouvrir, en outre, au commerce de l'Auvergne des débouchés en Espagne, dans le Nouveau-Monde. Après tous ces

(1) Voir *Magasin Pittoresque* 1862, page 302.

bienfaits, il n'est pas étonnant que les *Dentellières* l'aient choisi pour Patron. Le Père *Régis* avait d'ailleurs réformé les mœurs (1) de toutes ces femmes. Il les maintenait dans la pratique des devoirs religieux. Il apportait lui-même des tissus de dentelles aux pauvres honteuses qui devaient les travailler. Aux moins intelligentes, il donnait la dentelle la plus aisée à confectionner, dont le type, en souvenir de la sollicitude du *Saint Père*, est encore désigné aujourd'hui dans plusieurs fabriques sous le nom de *dentelle de saint Régis*.

En 1824, M. Gossin, alors vice-président du tribunal de première instance de la Seine, atteint d'infirmités graves, avait fait vœu à la Louvesc sur le tombeau de *saint François Régis*, dans le cas où il obtiendrait sa guérison, de fonder une *association pieuse* à l'effet de *réhabiliter les unions illégitimes et mettre un frein aux désordres des mœurs.* Il recouvra la santé par l'intercession du saint Apôtre et s'empressa de fonder son association qu'il mit sous son patronage. Le passage suivant de l'office de notre Saint, inséré dans le *propre de Lodève* en 1770 et dans le propre de la Compagnie de Jésus (Lectio V), indique énergiquement combien il était digne de patronner une œuvre aussi méritoire :

In flagitiosis hominibus et perditis præsertim MULIERCULIS *e vitiorum cœno educendis, vix credibile est quot probra, ludibriaque pertulerit, erecto semper et alacri vultu imperterritus, licet gladiis jugulo sæpe admotis, alapis ori impactis et fustibus corpori.*

On ne saurait imaginer combien d'affronts et d'opprobres il eut à supporter pour retirer de la fange du vice les hommes déréglés et surtout les femmes perdues ; toujours inébranlable, avec un visage impassible et gai, en face des épées présentées souvent contre sa poitrine, des soufflets appliqués sur sa figure et des coups assénés sur son corps.

Nous n'avons pas trouvé dans les biographes de saint François Régis l'indication de l'invocation qui lui est adressée contre la *stérilité conjugale* ; néanmoins des *époux mariés* depuis un certain nombre d'années font journellement des Pèlerinages à la Louvesc et obtiennent au tombeau du Saint et par son intercession la postérité qui leur avait été refusée jusque là. Il serait d'ailleurs facile de citer les noms des pèlerins qui ont été ainsi exaucés.

Les reliques de *saint François Régis* purent être dérobées à la fureur révolutionnaire, et, le 5 août 1877, une charmante église élevée avec l'obole du pauvre pour les abriter, a été consacrée par Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris ; le prélat consécrateur était assisté de Son Eminence le cardinal de Bordeaux, de Monseigneur Dubreuil, archevêque d'Avignon, Monseigneur Bonnet, nouvel évêque de Viviers, Monseigneur Labouillerie, archevêque de Perga et NN. SS. les évêques de Montpellier, d'Oran et de Périgueux.

« Les miracles sont à la Louvesc tellement nombreux, que l'on ne songe pas à en faire le recueil. Ce que nul ne peut ignorer, c'est qu'une foule de personnes apportent ici leurs actions de grâces. Bon nombre d'époux qui étaient sans postérité viennent remercier saint Régis de leur avoir obtenu la bénédiction du Ciel.

« Vous souvenez-vous de cette paralytique, du nom de Marie-Madeleine Crépet, dont l'*Univers* a parlé en août 1877, et qui avait obtenu la faculté d'user de son bras, mais de son bras seulement, parce qu'elle n'avait

(1) *Histoire de saint Jean-François Régis* par J. M. S. DAURIGNAC, Paris 1876.

demandé que cela afin de pouvoir secourir sa mère ? Tout récemment, cette jeune fille est revenue ; le « saint père » — comme on dit de saint François Régis — lui a rendu l'ouïe, qui probablement lui était désormais nécessaire. Quelque jour elle aura de même, je suppose, l'usage de la langue.

« Le 8 juin dernier, un pauvre malheureux jeune homme de seize ans, nommé Victor Pons, de Pradelles (Haute-Loire), qui était paralysé depuis quatre ans, a été entièrement guéri.

« On criait, il y a trois jours, au miracle, pour quelqu'un qui venait de *voir* subitement. »

Saint Jean-François Régis, priez pour l'héritier de nos rois ! et guérissez la pauvre France, depuis trop longtemps atteinte de cécité !

(*Dictionnaire hagiographique de* Petin. — *Petits Bollandistes.* — *Univers*, 21 juillet 1883.)

BIENHEUREUSE JULIENNE, CAMALDULE

XIe ET XIIe SIÈCLE. — VERS 1105.

Patronne des Marchands de beurre et de fromage.

Julienne était sœur converse dans un couvent de Camaldules, aux pieds des Apennins, en Toscane, où elle mourut vers 1105. Son culte a été approuvé par Pie VII au mois d'avril 1823.

(Dom Riva. — *Manuale di Filotea*, page 605. Milano, 1275.)

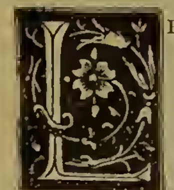
DIX-SEPT JUIN

SAINT HERVÉ (HERVŒUS OU HUVARNUS)

ABBÉ EN BASSE-BRETAGNE

VIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Parjures et les faux Témoignages.



Les actes de *saint Hervé* ont été tirés par F. Albert le Grand de vieux légendaires manuscrits et reproduits en latin par les Bollandistes. C'est une suite non interrompue des miracles les plus extraordinaires que naturellement Dom Lobineau, le grand pourfendeur de légendes, tient en grande suspicion. Néanmoins, outre les documents sur lesquels ils s'appuyent, la tradition de ces miracles est tellement enracinée dans le pays depuis un temps immémorial, qu'on essaierait vainement de la battre en brèche.

Hervé était né aveugle dans le manoir de Lanvioull, commune de Plouzévedé. Il fut élevé avec le plus grand soin par sa mère, et comme il était doué de l'intelligence la plus précise, il fit les progrès les plus rapides, surtout dans l'exercice de la mémoire. Son infirmité l'obligeait à avoir un guide pour le conduire. Son oncle, saint Urfol, lui avait prescrit à lui et à son guide de terminer un labourage avec un âne qu'il leur avait laissé. Comme le guide d'Hervé l'avait mené paître dans un

champ, un loup survint et le dévora. Après qu'*Hervé* eût adressé à Dieu une fervente prière, le loup revint honteux et soumis, puis fut condamné à faire le service de l'âne qu'il remplaça désormais.

Un honnête personnage, nommé Innoco, dans le champ duquel il avait fait surgir une fontaine au milieu de l'été, lui donna une partie de ce champ pour y bâtir un petit monastère. Afin de ne pas être à charge à ce brave homme, il résolut de faire une quête dans le pays circonvoisin.

A son retour de Cornouaille, le Saint s'arrêta chez le comte Even qui lui fit le meilleur accueil. A table ayant demandé à boire, un domestique s'approcha et emplit sa coupe ; mais, comme *Hervé* faisait sur elle un signe de croix, elle se brisa en mille morceaux. Le même fait se reproduisit une seconde et une troisième fois à la grande stupéfaction des assistants. Notre Saint, saisissant alors l'échanson, le somma de dire qui il était et il fut forcé d'avouer qu'il n'était autre qu'un envoyé de l'Enfer délégué tout exprès pour leur servir un breuvage qui les aurait fait s'entretuer les uns les autres, après en avoir bu. Le Saint lui commanda de la part de Dieu de quitter la maison pour n'y plus revenir.

Quand il fut rentré dans son monastère, un renard ayant dérobé une poule de la basse-cour, *Hervé*, après s'être mis en prière, lui ordonna de la rapporter saine et sauve. Ce qu'il fit immédiatement.

« C'est à raison de ce dernier miracle et de celui du loup dont nous avons parlé, dit M. de Kerdanet (1), que le Saint, dans ses statues, est ordinairement représenté suivi d'un renard ou d'un loup, que les Bretons appellent *Barbaou sant Hervé*, c'est-à-dire les bêtes noires ou les bêtes rousses de saint Hervé : « *Barbaou*, dit D. Le Pelletier, est la bête imaginaire dont on menace les petits enfants en Bretagne. Ce nom étant factice, on ne peut trouver son origine ailleurs que dans le caprice des nourrices.... »

D'après la *Revue celtique* (III. 201) *Hervé* serait invoqué en basse Bretagne contre les *loups*. Comme le diable sait prendre toutes les formes et se montre souvent sous celle d'un *loup*, le paysan breton qui est prudent, avec le dicton suivant, se tient à la fois en garde contre l'un et l'autre de ces ennemis redoutables :

*Si tu es un Guillou (*un loup), *par saint Hervé va-t-en ;*
Va-t-en au nom de Dieu, *si tu es Satan.*

Nous avons montré plus haut *Hervé* chassant le diable de chez le comte Even. Ce dernier vers est certainement un souvenir de ce miracle et de plusieurs autres du même genre qui sont mentionnés par F. Albert le Grand.

Après la mort d'Hervé, son corps fut déposé dans l'église de Lanhourneau qui avait été bâtie au-dessus de son petit oratoire, plus tard il fut transporté à Brest pour le préserver de la fureur des Normands, puis à Nantes. C'est là que ce Saint, *ennemi juré des Parjures*, punissait sévèrement *ceux qui osaient porter un faux témoignage* devant sa châsse. Avant l'année 1225, les *Serments solennels*, par ordonnance de justice, avaient lieu sur son tombeau, comme il en est fait mention dans un Rituel manuscrit de Nantes de cette même époque (1225).

(1) Dans ses notes ajoutées à la vie des Saints de F. ALBERT LE GRAND

D'après M. de Kerdanet (1), c'est sur ces mêmes reliques que François II, duc de Bretagne, promit, en 1475, « d'entretenir paix, amitié, union, alliance et confédération entre lui et Monseigneur le Roi de France, sans jamais aller ni venir à l'encontre. »

(F. Albert le Grand. — *Bollandistes*).

SAINTE TARAISE, VEUVE, & SAINTE SANCHE, VIERGE

FILLES DU ROI DE PORTUGAL SANCHE Ier.

XIIIe SIÈCLE. — 1229 ET 1250.

Invoquées contre la Fièvre.

Taraise, fille du roi de Portugal, Sanche Ier, était ornée de toutes les grâces extérieures et de toutes les vertus chrétiennes. Elle avait épousé son cousin germain Alphonse, roi de Léon, et en eut trois enfants. Soit ignorance ou négligence des deux époux, ce mariage, bien qu'ils fussent parents à un degré prohibé, s'était accompli sans aucune dispense ecclésiastique et était nul par le fait. En ayant été informée, *Taraise* regretta amèrement sa faute, et, après que son mariage eut été cassé par l'autorité religieuse, elle prit l'habit cistercien dans le monastère de Lorvain qu'elle réforma et dans lequel elle brilla par un grand nombre de miracles, témoignages éclatants de sa sainteté. En les embrassant seulement, elle guérit une religieuse atteinte d'une très grave maladie, et elle fit revivre un enfant qui était demi-mort ; par son seul contact, elle rendit la santé à des boîteux et à des malades, enfin l'eau des ablutions de ses mains rendait les *Fiévreux* à leur état ordinaire.

Taraise avait une sœur plus jeune qu'elle, nommée *Sanche* qui, après la mort de son père, dédaignant les partis les plus brillants, n'avait plus qu'un désir, celui d'être fiancée à Notre Seigneur Jésus-Christ. A cette époque, quelques femmes qui voulaient se consacrer à Dieu, se construisaient des petites maisons murées et contiguës, elles vivaient ainsi comme de vraies anachorètes. *Sanche* en réunit un certain nombre et fonda un grand et beau monastère auquel elle donna le nom de *Celles* (en latin *Cellæ*, réunion de petites maisons). C'est là que *Sanche* passa le reste de sa vie, se livrant aux travaux les plus humbles et aux austérités les plus rigoureuses. Elle y rendit son âme à Dieu, après avoir été assistée, dans ses derniers moments, par sa sœur *Taraise* dont le couvent était très rapproché.

Sur son lit de mort, la beauté de Sanche, indice précurseur de la béatitude dont elle devait jouir, était si admirable que *Taraise* ne put résister au désir de posséder son corps. Aussi, pendant que les religieuses se livraient à d'autres occupations, elle le fit enlever furtivement et transporter dans son couvent de Lorvain. *Taraise* mourut beaucoup plus tard vers 1270, et leurs corps furent placés si près l'un de l'autre, qu'ils semblent renfermés dans un seul tombeau.

La mémoire des *Deux Reines*, ainsi qu'on a l'habitude de les appeler, est toujours vivante dans le peuple, et, comme le dit François Macedo,

(1) Dans ses Notes ajoutées à la vie des Saints de F. Albert le Grand, 1837.

frère mineur, chargé de réunir les éléments de leur canonisation (1), « de même que les médecins ont des remèdes certains et éprouvés qui guérissent les *Fièvres* légères et les maladies ordinaires, ainsi les religieuses de Lorvain prescrivent, à *ceux qui sont atteints de la Fièvre tierce ou quarte*, certaines pratiques pieuses qui les guérissent infailliblement. Le malade doit réciter pendant trente jours les psaumes de la Pénitence. On lui fait boire ensuite un vase plein d'eau mêlée de la poussière tirée des tombeaux des deux sœurs. Après l'accomplissement de la neuvaine qui, pendant ce temps-là, est faite par un prêtre, le malade est guéri. »

(*Bollandistes*).

SAINT MANUEL MARTYR A CHALCEDOINE

IVe SIÈCLE. — 360.

Invoqué contre les Douleurs de côté.

Manuel et ses compagnons Sabel et Ismaël avaient été envoyés par le Roi des Perses comme ambassadeurs auprès de *Julien* l'Apostat pour traiter de la paix. Comme ils refusaient de sacrifier aux Idoles, l'Empereur leur fit subir divers supplices et entr'autres il leur fit appliquer *sur les côtés* des torches enflammées qui leur enveloppaient tout le corps. Julien exaspéré, voyant que malgré les douleurs intolérables suscitées par le feu, ils ne cessaient pas de rendre à Dieu des actions de grâces, donna l'ordre de les décapiter. C'est à cause de la torture qu'on leur fit souffrir par le feu que les Catalans invoquent *saint Manuel contre les Douleurs de côté*; aussi le Calendrier de Sarragosse le qualifie d'*Abogado contra Dolores de costado*, d'avocat contre les *Douleurs de côté*.

(SURIUS).

SAINT OURS (URSUS), ARCHIDIACRE D'AOSTE

VIe SIÈCLE.

Invoqué pour et contre la Pluie, contre les Inondations, les Maux de reins et Rhumatismes, dans les Enfantements laborieux, pour les Enfants morts sans baptême.

Saint Ours était Ecossais ou plutôt Irlandais. Dans le but de propager les doctrines chrétiennes que l'Ile des Saints possédait dans toute leur pureté, il quitta son pays et s'arrêta pendant quelque temps dans le diocèse de Digne à Meyrones, où son souvenir est encore vivant. Là, il eut la consolation de ramener à la vraie foi les Ariens du pays. Il arriva ensuite à Aoste dont l'évêque était alors Joconde Ier, il y brilla par tant de science et de vertu qu'il fut bientôt élevé à la dignité d'archidiacre. Il combattit énergiquement les Ariens avec son évêque; sur une fausse accusation, Théodoric, roi d'Italie, expulsa ce prélat de son siège épiscopal pendant un certain temps; *Ours* après avoir partagé son affliction, le vit rentrer dans son diocèse avec la plus grande joie; mais il eut bientôt de nouveaux chagrins. Après la mort de Joconde, la faction

(1) *Bollandistes*, IIIe volume de juin, page 497. A. B.

Arienne qui était puissante auprès du roi d'Italie, Théodoric, parvint à faire élever sur le siège d'Aoste un certain Plocéan infecté de l'hérésie dominante. *Ours*, après avoir essayé vainement de le tirer de son erreur, prit le parti de se retirer hors des murs de la ville. Le tiers des chanoines le suivit dans sa retraite. C'est là l'origine de la Collégiale de Saint-Pierre et de Saint-Ours, la plus ancienne de toutes les collégiales et de tous les établissements religieux sardes.

Quelque temps après, un torrent qui prend sa source dans les Alpes Pennines, grossissait tellement que la ville d'Aoste et les propriétés riveraines devaient être inévitablement envahies. L'église Saint-Pierre, desservie par *saint Ours* et les prêtres de sa congrégation, était entièrement entourée d'eau et il était de toute impossibilité d'y entrer ou d'en sortir. Alors *saint Ours*, s'agenouillant, adressa à Dieu cette prière que la tradition a conservée :

Seigneur, qui, après avoir créé le monde, continuez à le gouverner ; qui, lors du déluge universel, avez sauvé des eaux le genre humain, la race de tous les animaux et la semence de toutes les productions de la terre ; qui avez frayé, à travers la mer Rouge une route pour soustraire les enfants d'Israël à la captivité dans laquelle ils gémissaient sous le règne de Pharaon ; qui avez sauvé le prophète Jonas du gouffre de la mer et du ventre de la baleine ; qui, à la prière du prophète Elie, avez suspendu le bienfait *de la pluie*, pendant trois ans et six mois ; qui avez donné la main à votre fidèle apôtre saint Pierre pour le préserver du naufrage ; qui, par la force de votre parole, avez apaisé la fureur des vents et de la mer, abaissez maintenant un regard favorable sur ce peuple qui vous invoque, ne trompez pas l'espérance qu'il a mise en vous. Selon votre miséricorde, exaucez ma prière, ordonnez que *la pluie* cesse et que *la rivière rentre dans son lit.*

Il avait à peine achevé sa prière que *la pluie* avait cessé de tomber et bientôt le torrent, rentrant dans son lit, reprit son cours ordinaire. C'est là évidemment la cause de l'invocation adressée au Saint contre les *Inondations*.

Saint Ours prédit la mort de Plocéan, et la nuit suivante, cet hérétique, renversé de son lit par une main invisible, périt misérablement. Lui-même rendit son âme à Dieu quelque temps après avoir opéré de nombreux miracles qui se multiplièrent encore à son tombeau. Ferrarius fait remarquer que, *si la sécheresse est trop grande,* en portant en procession la châsse qui contient ses reliques, *on obtient la pluie*, et que de même, quand *la pluie devient trop abondante*, *le beau temps reparaît* en employant le même moyen.

D'après les Petits Bollandistes, à Turin, *saint Ours* était le patron *des Corroyeurs*, probablement à cause de l'animal, son homonyme, dont la peau était du domaine de ce corps de métier.

Quant aux autres invocations, elles ne reposent sur aucun fait connu de la légende du Saint. Nous terminerons par ce dernier trait qui se trouve dans les Petits Bollandistes. (Tome VII, page 119.)

« En France surtout, disent-ils, c'est sur *les Enfants* qu'on appelle
« particulièrement la protection de *saint Ours*. Il devait en effet,
« aimer *les Enfants* et être aimé des *Enfants*, ce Saint dont la bonté et la
« douceur charmaient jusqu'aux oiseaux qui voltigeaient autour de
« lui. »

(FERRARIUS. — *Les Petits Bollandistes*, d'après *la Vie de* SAINT OURS, *Aoste*, 1868).

DIX-HUIT JUIN

SAINT CALOGER (CALOGERUS), ERMITE EN SICILE

Ve SIÈCLE. — 486.

Invoqué contre les Energumènes, les Possessions diaboliques, la Peste, les Hernies des enfants, dans les Calamités publiques et privées.



ALOGER était né à Constantinople de parents qui l'avaient initié de bonne heure aux divines lettres. Dès son enfance, il se livrait aux austérités les plus sévères, ne prenant que du pain et de l'eau. Il reçut l'habit de moine de la main du Souverain Pontife et se retira dans un désert où il lui fut ordonné, par révélation, de chasser les démons qui infestaient la Sicile, et il lui fut prescrit, en même temps, de s'adjoindre trois compagnons qui lui furent désignés nominativement. Après avoir consulté le Pape, auquel un ange avait fait la même révélation, ils partirent tous les quatre munis de la bénédiction du Souverain Pontife qui confirma leur pouvoir de lier et de délier les démons. Ayant abordé dans l'île de Lipara, les compagnons de *Caloger* se dispersèrent dans différentes directions pour y remplir leur mission ; quant à lui, à cause de son grand âge, il resta dans l'île. Il commença par chasser tous les démons et les habitants du pays se convertirent.

Pendant que *Caloger* était en oraison, l'Esprit de Dieu lui enjoignit d'aller sur la montagne des *Palmiers sauvages* (1) habitée dans ses profondeurs par une légion de diables.

Arrivé dans un lieu du nom de Xacca, il s'y reposa huit jours pendant lesquels il opéra un grand nombre de guérisons miraculeuses et ramena tout le pays à la vraie foi. Il gravit alors la montagne sur laquelle était entretenu un feu perpétuel.

A son aspect, les innombrables démons qui l'habitaient, poussèrent un effroyable cri de détresse. Le Saint, fortifié par l'Esprit-Saint leur signifia de partir à l'instant et de se retirer dans des lieux inhabités où ils ne pourraient jamais nuire à ceux qui croiraient en Jésus-Christ.

Après avoir remporté cette victoire sur Satan, *Caloger* établit son oratoire dans une caverne de la montagne et y vécut trente-cinq années ; puis il s'endormit dans le Seigneur. Après ce qui vient d'être raconté, il était juste d'invoquer notre Saint *contre les Possessions diaboliques*. Voici à ce sujet l'oraison qui lui était adressée dans son ancien office et qui se trouve dans l'édition de 1610 :

Omnipotens sempiterne Deus, qui gloriosum Calogerum confessorem tuum, ad DIABOLORUM CONCULCANDAM NEQUITIAM, *de eremi contemplatione prælegisti, concede, quæsumus, nobis, ut sua perenni interventione cujus natalitia colimus, ab omnibus exuti peccatis, vitam mereamur æternam.*

Dieu tout puissant et éternel, qui avez choisi au milieu de la contemplation de la vie érémitique, votre glorieux confesseur Caloger pour réprimer les démons, faites, nous vous en prions, que par la continuelle intervention de celui dont nous célébrons la fête, nous méritions la vie éternelle après avoir été lavés de tous nos péchés.

(1) Nom qui lui avait été donné par les Sarrasins.

Le Père Antoine-Marie Rossi de la Compagnie de Jésus (1), originaire de Nara, ville de Sicile, raconte avoir vu une statue de *saint Caloger* en grande vénération dans tout le pays. Le sculpteur était mort avant d'avoir pu achever la tête : ses filles, bien que très versées dans l'art de leur père, furent en proie à une grande perplexité, craignant de ne pouvoir remplir convenablement le traité conclu avec la ville de Nara, et surtout d'être impuissantes à imprimer la ressemblance aux traits de la figure encore à l'état d'ébauche. Elles eurent recours à la prière et aux jeûnes avec une foi si ardente que le *Saint* leur apparut et vint poser devant elles. La statue achevée fut exposée publiquement, et non seulement elle obtint l'assentiment universel, mais encore celui de Dieu qui montra qu'elle lui était agréable par les nombreux miracles opérés devant elle, *dans toutes les Calamités publiques et privées*. Portée en procession, elle mit fin *à la Peste* qui désolait la ville depuis six mois. Portée également dans les environs, le jour de la fête *du Saint*, elle avait le privilège de guérir un grand nombre d'*Enfants atteints de hernies*.

(*Bollandistes, Edition de* 1610 *de l'ancien office du Saint*).

SAINTE OSANNE DE MANTOUE

VIERGE DU TIERS ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

XVe ET XVIe SIÈCLE. — 1505.

Patronne des Ecolières.

Osanne, née à Mantoue, fut dès l'âge le plus tendre initiée par ses parents aux maximes de la vraie foi. A l'âge de six ans, elle était déjà gratifiée de grâces particulières. Son bon ange la conduisit, un jour en esprit, au séjour du ciel où il lui montra la gloire des Saints. Quand elle fut revenue à ses sens, elle voulut s'offrir à Dieu sans nulle réserve. Aussitôt, Notre Seigneur lui apparut sous la forme d'un petit enfant d'une beauté incomparable, mais ceint d'une couronne d'épines et une lourde croix sur les épaules ; il tendit en souriant ses petits bras vers la jeune vierge, et, ouvrant sa bouche divine, il lui dit : « Chère *Osanne*, je suis le fils de Marie : à mon exemple, il faut te disposer à beaucoup souffrir ; cependant ne crains point, jamais je ne t'abandonnerai. »

Elle désirait beaucoup savoir *lire et écrire*, même médiocrement, (dans l'intention de connaître les livres des Saints), mais comme elle avait souvent entendu dire à son père qu'il était dangereux pour les femmes d'être versées dans les lettres, elle était dans une grande perplexité, elle prit le parti d'implorer le secours de la Sainte Vierge dont elle avait une image fixée à la tête de son lit. Elle priait souvent devant cette image, un jour voulant enfin avoir une solution, elle s'agenouilla avec la ferme résolution de ne pas se relever jusqu'à ce que la Sainte Vierge lui ait donné son avis. Etant entrée en oraison et ayant goûté longuement les joies célestes, quand elle recouvra ses sens elle trouva un parchemin qui avait été déposé miraculeusement entre ses mains et sur

(1) *Bollandistes*, (tome III de juin, page 590, B. C.)

lequel étaient seulement écrits, en magnifiques caractères, ces deux mots : *Jésus, Marie.* Lorsque *Osanne* les eut aperçus, elle les lut avec autant de facilité qu'auraient pu le faire les plus lettrés et aussitôt le parchemin disparut. C'est ainsi que la Sainte Vierge avait été la *maîtresse d'école d'Osanne*, et aussi, en Italie, *les Ecolières* l'ont-elles choisie pour *Patronne.*

A l'âge de quinze ans, comme les parents d'*Osanne* voulaient la marier, elle entra dans le tiers ordre de Saint-Dominique, et, après avoir mené la vie la plus sainte, elle alla rejoindre paisiblement, à l'âge de cinquante-six ans, l'époux sacré qu'elle avait tant aimé.

(*Les Bollandistes. — L'Abbé* Chapia).

DIX-NEUF JUIN

SAINT DIÉ (1) (DEODATUS), ÉVÊQUE DE NEVERS

APOTRE DES VOSGES

VIIe SIÈCLE.

Invoqué contre les mauvais Esprits, la Peste, les Inondations, les Calamités publiques, les Dégâts de l'orage, pour et contre la Pluie.

Dié, d'une illustre origine, fut élu évêque de Nevers vers 655. Après être resté trois ans sur son siège épiscopal, poussé par le désir d'une plus grande perfection, il engagea ses diocésains à lui chercher un successeur, puis il se retira dans les Vosges et s'enfonça dans une solitude qu'il fut bientôt obligé d'abandonner à la suite d'hostilités de la part des habitants. C'est alors qu'il pénétra en Alsace et choisit un lieu retiré dans la forêt de Hagueneau. Il se lia d'amitié avec saint Arbogaste, qui devint évêque de Strasbourg, après avoir mené, pendant quelque temps, la vie érémitique ; mais, comme les habitants voisins de la forêt faisaient une vive opposition à Dié, il se retira dans l'île d'Ebersheim où, avec l'aide de Childéric II, roi d'Austrasie, il bâtit une église en l'honneur de saint Pierre et saint Paul, et fonda l'abbaye d'Ebermunster. Pour mieux se livrer aux exercices de la contemplation, il vint aux environs d'Ougiville (diocèse de Bâle) et y bâtit un ermitage que le brigandage des gens du pays le força bientôt d'abandonner ; enfin il retourna dans les montagnes des Vosges et s'arrêta dans une vallée, qu'il nomma val de Galilée et qu'on appelle aujourd'hui val de Saint-Dié. Il commença par y bâtir une cellule et une chapelle sous l'invocation de Saint-Martin, bientôt après, en 669, il y éleva un vaste monastère qui fut nommé Jointures, à cause de la jonction du ruisseau de Rothbach avec la Meurthe.

Saint Dié avait eu de fréquentes relations avec saint Hidulphe, évêque de Trèves, qui avait choisi le même désert pour retraite et y avait construit un nouveau monastère qu'on appela : Moyen Moutier. Epuisé par les jeûnes et les austérités, et aussi par les fatigues de l'apostolat, il mourut entre les bras d'Hidulphe, le 10 juin 679, dans son ancienne cellule près de la chapelle de Saint-Martin.

(1) Didier, Déodat, Adéodat ou Dieudonné.

D'après *les Bollandistes*, sa tunique, portée en procession après sa mort, conjurait *les Calamités publiques*. D'après le *Calendarium Benedictinum*, ce même vêtement avait le privilège de faire cesser *la Peste*, de faire *tomber la Pluie* ou de *l'arrêter* suivant l'opportunité. L'allemand Henri Alt fait remarquer que saint Dié est quelquefois représenté en évêque guérissant *une femme possédée*. Ce serait là l'origine de l'invocation qui lui est adressée *contre les mauvais Esprits*. Enfin, le même auteur explique celle contre *les Dégâts de l'orage*, en citant *un orage prêt à éclater* qu'il dissipa un jour en élevant les mains au ciel.

(*Hagiologie Nivernaise*. — *Calendarium Benedictinum*. — *Bollandistes*).

SAINT RASSON OU RATHON, COMTE D'ANDECHS, EN BAVIÈRE

Xe SIÈCLE. — VERS 953.

Invoqué contre la Gravelle et les Hernies.

Rasson était fils de Rathbold, comte de Diessen. Vaillant guerrier et d'une taille colossale, il contribua puissamment à repousser les incursions continuelles des Pannoniens (aujourd'hui les Hongrois) sur le territoire de l'Autriche ; mais, comme il cherchait avant tout le royaume de Dieu, il prit l'habit de pèlerin et fit le voyage de la Terre-Sainte. Il y recueillit tant à Jérusalem, qu'à Constantinople et à Rome, de nombreuses reliques, principalement des Apôtres, et en enrichit le monastère qu'il fonda à Werden, en Bavière. Bientôt il y entra lui-même, comme simple moine, et s'y endormit dans les bras du Seigneur.

A l'époque où les Bollandistes écrivaient (1701), un grand nombre de guérisons miraculeuses s'accomplissaient chaque jour à son tombeau, principalement sur ceux qui étaient atteints de *Hernies* ou de *la Gravelle*. Dans la longue liste des prodiges opérés par les mérites et l'intercession de saint Rasson et que publient ces mêmes auteurs, on compte, seulement de l'année 1544 à 1639, les guérisons de cinq cent soixante-et-onze *hernies* et de mille deux cent deux *gravelles*.

(*Bollandistes*. — *Bavaria sancta*).

SAINT URSICIN, MARTYR

Ier SIÈCLE. — VERS 62

Patron des Médecins

On croit que *Ursicin* était *médecin*. C'est là l'origine du patronage qui lui est attribué en Italie. S'étant fait chrétien par suite de la prédication des Apôtres, il fut condamné à mort par le juge Paulin, à cause de son changement de religion ; mais la vue du supplice fit sur lui une telle impression qu'il paraissait sur le point d'apostasier, lorsque saint Vital, qui se trouvait alors à Ravenne, s'approcha de lui et l'exhorta fortement à ne pas renoncer à la couronne immortelle qu'il était sur le point d'atteindre. Alors Ursicin reprit courage et reçut avec assurance le coup mortel, vers l'an 62, sous le règne de Néron. Vital emporta le corps du saint martyr et l'enterra honorablement.

(*L'Abbé* PÉTIN. — *Dictionnaire Hagiographique*).

SAINTE JULIENNE FALCONIERI, VIERGE

XIV[e] SIÈCLE. — 1340.

Invoquée contre les Vomissements.

Alexis Falconieri, oncle de *Julienne*, fut un des sept marchands de Florence, tous bienheureux, qui avec saint Philippe Beniti, leur compatriote, fondèrent l'ordre des *Servites*. Ces religieux se consacraient au service de Dieu sous la protection spéciale de la Sainte Vierge. Carissime, frère d'Alexis, déjà avancé en âge, fut touché de son exemple et de ses exhortations ; pour obtenir l'absolution générale de ses péchés, il fit bâtir, à Florence, la belle église de l'Annonciation. Il en fut récompensé de plus d'une manière, et, quoique déjà vieux, il lui naquit une fille qui fut *sainte Julienne Falconieri*.

Julienne, ayant perdu son père de bonne heure, fut dirigée dans la piété par son oncle Alexis. Les premiers mots qu'elle apprit à bégayer, furent les noms de Jésus et Marie. Le bienheureux Alexis disait à sa belle-sœur qu'elle avait mis au monde, non pas une fille, mais un ange.

A seize ans, elle reçut, des mains de saint Philippe Beniti, l'habit du tiers ordre des Servites. L'année suivante (1285), elle fit profession entre les mains de saint Philippe, qui mourut peu après. Elle continua de demeurer chez sa mère ; mais elle augmenta beaucoup ses austérités précédentes : ce ne fut qu'après sa mort qu'elle entra au couvent de ses sœurs du tiers ordre et y attira plusieurs autres filles nobles de Florence. En 1316, elle fut obligée d'accepter la dignité de prieure de cette maison par le vœu unanime de toute la communauté. Son oncle Alexis était mort, le 17 février 1310, à l'âge extraordinaire de cent dix ans.

Les religieuses du tiers ordre des Servites se dévouaient particulièrement au service des malades et à d'autres œuvres de charité. *Julienne* éprouva elle-même une maladie longue et pénible qu'elle supporta avec une patience inaltérable. Un *vomissement* continuel lui faisait rejeter toute espèce d'aliments, et cette douloureuse affection ne permettant pas qu'on lui administrât le saint viatique dans ses derniers moments, le Sauveur voulut bien faire un prodige pour contenter son désir de s'unir à lui : la sainte hostie, placée sur son cœur, disparut subitement, et, après sa mort qui eut lieu le 19 juin 1340, on vit l'image du Sauveur miraculeusement imprimée sur la poitrine de la Sainte. Elle fut canonisée par Clément XII.

C'est à cause de la maladie signalée plus haut qu'on invoque en Espagne et principalement en Castille *sainte Julienne Falconieri* contre *les Vomissements*. Le *Gozos* (cantique castillan) suivant en fait foi :

Cuando il enfermo no puede
RETENER LO QUE HA TRAGADO,
Si a vos acude sucede
Que al istante es consolado ;
De esta gracia sois dolada
De que es testigo quien sana.

Quand il arrive qu'un *malade ne peut retenir ce qu'il a pris*, s'il a recours à vous, il est bientôt consolé ; de cette grâce vous êtes dotée, témoin celui que vous guérissez.

(*Histoire universelle de l'Eglise par l'Abbé* ROHRBACHER)

SAINT GERVAIS

Invoqué contre le flux de sang, l'incontinence d'urine des enfants et pour les enfants qui ont les pieds en croix. — Patron des Faneurs.

Il existe à Jarnages, près de l'église, une fontaine connue sous le nom de fontaine de *saint Gervais*. Le jour de la saint Gervais, une foule de pèlerins, accourus de tous côtés, principalement du Berry, viennent boire dévotement et emporter de cette eau douée de la propriété de guérir *de la Colique* et *des attaques de l'Epilepsie*. Saint Gervais et saint Protais, dans le livre des Confréries, sont appelés patrons des Faneurs.

Lorsqu'il pleut le 15 juin,
Il n'y a guère de raisin.
Saint Gervais, quand il est beau,
Tire Saint Médard de l'eau.

S'il pleut à la Saint Gervais (19 juin)
Pour les blés signe mauvais :
D'yceux la troisième partie
Est ordinairement pourrie.

VINGT-ET-UN JUIN.

SAINT ENGELMOND (ENGELMONDUS) [1], PRÊTRE

VIIIe SIÈCLE.

Invoqué contre les Douleurs de dents.



ENGELMOND, d'origine anglaise, était né de parents pieux qui l'initièrent de bonne heure à la doctrine chrétienne en lui donnant l'exemple de toutes les vertus. Il était encore dans la fleur de la jeunesse, quand il quitta la maison paternelle pour entrer dans l'ordre de Saint-Benoît. Poussé par le souffle de Dieu, il vint à l'époque de saint Willebrard, aux confins de la Hollande, et il y prêcha la divine parole à des populations féroces et indomptées. Doué d'une éloquence angélique et travaillant sans relâche à la moisson des âmes, il en ramena un certain nombre dans le bercail de l'Eglise. Ensuite ayant été saisi par une fièvre violente, il rendit son âme à Dieu dans le bourg de Velsen, où il fut enterré et où il était encore honoré au commencement du XVIIIe siècle. Là, il avait fait sortir de terre une source qui a le privilège de guérir beaucoup de maladies. Dans le second nocturne de son office, on trouve ce passage relatif à cette source : *Et maxime* DENTIUM DOLORES *curat*, (et principalement elle guérit les *Douleurs de dents*.) Les *Natales sanctorum Belgii* de Molanus s'expriment ainsi sur l'invocation qui lui est adressée : *claruit patrocinio contra* DENTIUM DOLOREM (il brilla par son patronage contre le mal des dents); et enfin la *Batavia sacra*, qui représente *Engelmond* en costume d'abbé, crosse dans la main droite et livre dans la gauche, avec la source jaillissant à ses pieds, le caractérise ainsi : *Celebris ejus memoria in Velsen ubi est patrocinio contra Dentium dolorem*. Sa mémoire est célèbre à Velsen, où il vient en aide contre les *Douleurs de dents*.)

(MOLANUS. — *Bollandistes*. — *Batavia sacra*).

(1) Aussi *Engelmund, Anglemont.*

SAINT LOUIS DE GONZAGUE [1] (LUDOVICUS)

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

XVI[e] SIÈCLE. — 1568-1590.

Patron des Etudiants et de la Jeunesse des Collèges. — Invoqué pour le choix d'un état, contre la Peste et les Maux d'yeux.

Louis eut pour père Fernand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du Saint Empire, et pour mère Tana Santena, d'une noble famille du Piémont. Quand il naquit, ses parents étaient attachés à la cour d'Espagne. Sa mère mit toute son application à l'élever dans la crainte de Dieu et à lui inspirer les sentiments de la piété chrétienne. Dès qu'il put parler, on lui apprit à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, à faire le signe de la croix et à réciter plusieurs prières de dévotion. Aussitôt qu'il put marcher, il commença à se retirer seul dans des coins isolés pour y prier Dieu avec plus de recueillement. A sept ans, il disait chaque jour à genoux les sept psaumes de la Pénitence, les Heures de la sainte Vierge et diverses autres prières. A huit ans, son père le mena à la cour de Toscane, avec son jeune frère, pour leur faire donner une éducation à la hauteur de leur rang ; mais *Louis*, malgré les moqueries de ses camarades, n'en continua pas moins ses pratiques religieuses. A dix ans, il commença à mener une vie plus retirée et à se confesser plus souvent ; il avait choisi pour confesseur le père recteur de la Compagnie de Jésus et il lui fit sa confession générale avec une grande abondance de larmes, comme s'il eut été un grand criminel. Bien loin de se corrompre à l'air contagieux de la cour, il se mit sous la protection de la sainte Vierge et fit vœu de garder sa virginité inviolablement. Il vint ensuite à la cour de Montferrat, dont son père avait été nommé gouverneur. Ce fut là qu'il prit la résolution de céder à son cadet ce qui lui appartenait par droit d'aînesse. A la suite des austérités sans nombre qu'il s'imposait chaque jour, il tomba gravement malade. Son père le fit revenir dans son château de Castiglione pour qu'il respirât un air plus salutaire. Les dimanches et les jours de fêtes, malgré son état de langueur, après avoir assisté au catéchisme, il réunissait quelques enfants et leur expliquait l'instruction qu'il avait entendue. Cette sollicitude pour l'éducation religieuse de la *jeunesse* a été probablement une des considérations qui l'ont fait choisir pour le patron des *Etudiants*. Papebrock (*Acta sanctorum*, 1[er] vol,) donne une oraison qui a trait à ce patronage :

Deus, qui B. Aloysium, angelicæ puritatis gratia tibi acceptum, religiosæ juventuti in exemplum dedisti ; da ut mores ejus imitantes in terris, angelorum consertio fruamur una cum ipso in cœlis.

Ora pro religiosa juventute.

Dieu, qui avez donné pour modèle à la jeunesse chrétienne le Bienheureux *Louis*, qui vous a été rendu agréable par sa pureté angélique, faites qu'en imitant ses mœurs sur la terre, nous jouissions avec lui dans le ciel de la compagnie des anges.

Priez pour la jeunesse chrétienne.

Il fut ensuite appelé à Casal près de son père. Après de fréquentes conférences avec les capucins et avec les Barnabites, il prit la résolution de joindre au vœu de virginité celui d'obéissance et de pauvreté. En

(1) *Aloïsius, Aloïs, Alvise, Alovis*, P. C.

attendant qu'il fût en âge de la mettre en pratique, il ajouta à l'abstinence la discipline jusqu'au sang. Pour coucher sur la dure, il glissait une planche dans son lit et, au lieu de cilice, il mettait ses éperons sous sa chemise pour en être piqué à tout moment.

Quand il se vit à l'âge de seize ans, il eut recours à la sainte Vierge, afin d'apprendre ce que Dieu demandait de lui. Une voix miraculeuse lui dit distinctement qu'il devait entrer dans la Compagnie de Jésus. C'est là, sans nul doute, l'origine de l'invocation qu'on lui adresse *quand il s'agit de choisir un état.*

Malgré l'opposition de son père qui, cependant, finit par céder, il n'avait pas encore dix-huit ans quand il entra au Noviciat de la Compagnie de Jésus, à Saint-André, l'an 1585, le jour de la fête de sainte Catherine d'Alexandrie, martyre, qu'il prit, à cause de cela, pour sa patronne le reste de sa vie. Dans cette nouvelle position, il l'emporta sur tous les autres par sa modestie, sa sobriété, sa mortification, son humilité, son affabilité, sa douceur et son obéissance. Il avait la vue si retenue, qu'après trois mois de noviciat, il ne savait pas encore comment étaient disposées les tables du réfectoire.

Il eut un jour un grand scrupule, pensant avoir légèrement jeté les yeux de côté pour voir ce que faisait un frère qui était assis à table auprès de lui. Il avoua au maître des Novices que c'était la première fois que cela lui arrivait. Il gardait un silence presque continuel et ses oreilles n'étaient jamais ouvertes aux nouvelles du monde ni aux choses inutiles. Il était ravi quand on l'envoyait demander l'aumône dans les rues de Rome, mal vêtu et la besace sur le dos.

Il était tellement maître de son imagination qu'il avoua un jour que, pendant l'espace de dix mois, toutes ses distractions n'avaient pas duré le temps d'un *Ave Maria.* Il pratiquait l'esprit de mortification et d'humilité avec tant de vigueur qu'il ne voulut jamais souffrir que sous prétexte de ses maladies et de ses faiblesses, on le dispensât de la vie commune, soit pour la nourriture, soit pour sa chambre, soit pour ses habits. En 1591, la ville de Rome était affligée de la *Peste.* A force d'importunités, il obtint de ses supérieurs de soigner les pestiférés. Ayant été bientôt saisi du même mal, il rendit son âme à Dieu le 20 juin 1591, à l'âge de vingt-deux ans.

L'invocation qui lui est adressée contre la *Peste* n'a pas besoin d'autre explication.

Dans le chapitre XII des *Miracles de saint Louis de Gonzague* relatés par les Bollandistes, on lit : *Præsertim in curatione oculorum* (*principalement pour la guérison des yeux*). Effectivement, on cite un grand nombre de cures merveilleuses opérées sur ces organes par l'application de l'huile que l'on faisait brûler en l'honneur du saint.

Saint *Louis* de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV et fut canonisé par Benoît XIII qui le donna pour *protecteur spécial à la jeunesse.*

A Rome (d'après l'*Année liturgique*), dans l'église de Saint-Ignace où sous l'autel de saint Louis de Gonzague repose son corps et où l'on montre, dans la chambre qu'il habita, une lettre écrite de sa main et son crucifix, une communion générale des enfants du Collège romain a lieu le jour de sa fête.

(*Les Bollandistes. — Les Petits Bollandistes*, d'après le P. Virgile Cépari, *de la Compagnie de Jésus.*

SAINT LEUFROY (LEUFREDUS), ABBÉ DE LA CROIX (NORMANDIE)

Ve SIÈCLE. — 738.

Invoqué dans les Maladies des Enfants.

Leufroy était noble d'extraction. De bonne heure, il manifesta le désir d'entrer dans l'ordre ecclésiastique ; mais comme ses parents, quoique bons chrétiens, y faisaient opposition il s'enfuit de la maison de son père et commença ses études à Evreux, les acheva dans la ville de Chartres, puis il se retira à l'écart et se bâtit un petit ermitage pour s'adonner plus facilement à une vie d'austérités et de pénitence. Bientôt il reçut l'ordre de la prêtrise de la main de saint Ansbert, archevêque de Rouen, et plus tard, il vint élever un oratoire à un endroit où saint Ouen avait planté une croix. Ce lieu appelé *Croix de saint Ouen* fut dans la suite dénommé *Croix de saint Leufroy*. Un grand nombre de disciples étant venu le trouver dans cette retraite, située près d'Evreux, sur la rivière d'Eure, il y bâtit un monastère qu'il gouverna pendant quarante-huit ans. Pendant ce long espace de temps, il brilla par les vertus les plus austères, et par d'innombrables miracles. Le diable suscita contre lui toutes espèces de calomnies qui finirent par lui aliéner le cœur de l'évêque d'Evreux. Ce prélat, croyant notre saint réellement coupable, ordonna qu'on le mît sur un cheval et qu'on l'amenât à son évêché ; mais, à peine arrivé, le cheval qui portait *Leufroy* tomba à terre raide mort. L'évêque, reconnaissant son innocence, s'agenouilla et lui demanda pardon.

Un jour de dimanche, ayant rencontré des paysans qui labouraient leur champ et qui ne voulaient pas tenir compte de ses remontrances, il maudit le champ qui, depuis, n'a produit que des ronces et des chardons.

Leufroy étant venu trouver un jour Charles-Martel, qui gouvernait la France à la place du jeune Dagobert, pour régler plusieurs points relatifs à son monastère, il fut très bien reçu par ce prince qui l'entretint longtemps des affaires de son salut. Le Saint avait pris congé de lui et était déjà arrivé à Laon quand Charles-Martel le fit prier de revenir en toute hâte, parce que son fils Griphon était tombé grièvement malade. *Leufroy*, de retour auprès du jeune enfant, lui frotta les membres avec une eau qu'il avait bénite, et le lendemain *lui rendit entièrement la santé* après lui avoir donné la *sainte communion*. C'est là l'origine de l'invocation qu'on lui adresse dans les *Maladies des jeunes enfants*, et c'est pour cela qu'il est représenté avec des enfants auprès de lui.

Arrivé à une extrême vieilesse, il s'endormit dans le Seigneur et son corps fut enterré dans une église qu'il avait bâtie en l'honneur de saint Paul.

(PETRUS DE NATALIBUS. — *Les Bollandistes*. — RIBADANEIRA).

SAINT ALBAN, MARTYR A MAYENCE

IVe SIÈCLE.

Patron des Paysans.

Alban, prêtre africain de naissance, avait quitté sa patrie avec son évêque Théoneste, afin d'échapper à la persécution d'Huneric, roi des

Vandales-Ariens et était venu à Rome ; de là, il fut envoyé à Mayence pour y combattre les hérésies qui infestaient tout le pays. Pendant qu'il exerçait le ministère apostolique avec toute l'énergie d'une foi ardente, il fut saisi au milieu de ses frères et, après avoir subi les plus mauvais traitements, il fut décapité. « Une tradition constante rapporte que sa « langue murmura encore les louanges de Jésus-Christ, après que sa tête « fût détachée du tronc ; elle ajoute que le martyr ramassa sa tête et « qu'il la porta d'un pas ferme jusqu'à l'endroit où il fut ensuite ense- « veli avec honneur. »

D'après le Père Cahier (p. 605), *Alban* est signalé comme *patron des Paysans* ; mais le savant jésuite n'indique ni la source, ni l'origine de ce patronage.

(*Propre de Mayence* traduit par les *Petits Bollandistes*).

SAINT MÉEN (MERENNUS (1), ABBÉ EN BRETAGNE

COMMENCEMENT DU VII° SIÈCLE. — 617.

Invoqué contre la Gale, la Crasse de la tête, les Maladies de peau, les Scrofules, la Lèpre et pour les Enfants rachitiques.

Méen, issu de parents nobles et pieux, naquit vers l'année 540 dans la Grande-Bretagne. Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, il se mit sous la discipline de son oncle, saint Samson, évêque d'York ; mais celui-ci, ayant été obligé de fuir l'Angleterre devant l'invasion des Saxons, vint à Dôle, dans la Bretagne Armorique, où il fut aussitôt choisi pour évêque. *Méen* l'accompagna et l'aida dans l'exercice de son saint ministère. Dans une pérégrination apostolique, il reçut l'hospitalité du seigneur de Gaël, qui fonda le monastère de Saint-Jean Baptiste. Sous la conduite de notre Saint, ce monastère devint une pépinière d'autres saints. C'est là que *Méen* initia à la vie religieuse Judicael, roi de Domnonde. Il prédit à Haïlon, frère du roi Hoël, qu'il mourrait dans trois jours en punition de ses crimes, et, en effet, trois jours après, il l'assistait à son lit de mort. *Méen* fonda un second monastère près d'Angers et mourut au monastère de Gaël, vers 617. Ce lieu et cette abbaye ont pris depuis le nom de *Saint-Méen*, à cause des miracles qui s'y sont opérés.

D'après la vie du Saint, relatée par Fr. Albert-le-Grand (2) et transcrite en latin par les Bollandistes pour la faire connaître à leurs lecteurs, comme l'eau nécessaire pour la construction du monastère de Gaël faisait absolument défaut et qu'il fallait la chercher à une très grande distance (ce qui retardait les travaux), *Méen* ficha son bourdon en terre et en fit jaillir une source d'eau vive, laquelle existerait encore « maintenant, dit l'auteur, et est encore fort renommée pour la vertu « qu'elle a de guérir d'une maladie nommée par les médecins *Prosa*, et « par le vulgaire le Mal de saint Méen, qui est une forte *Gale* ou rogne « qui ronge jusqu'aux os. »

(1) Saint *Meven* : à Dôle, on dit saint *Neven*, et on l'appelle en latin *Mevennius*. D'après le P. Cahier, on l'appellerait encore *Mein, Mehein, Menevenus, Mainus, Maionus*.

(2) *Vie des Saints de la Bretagne Armorique*, Brest, 1837, avec notes et observations de M. de Kerdanet, avocat et docteur en droit.

Le *Dictionnaire de Trévoux* (4e vol.) appelle également la *Gale* le *Mal de saint Méen*. Dom Lobineau, qui n'est pas tendre à l'endroit des légendes, s'exprime ainsi :

« On invoque particulièrement saint *Méen* pour une espèce de *Gale* « horrible à voir et qu'on nomme le *Mal de saint Méen*. C'est une *Gale* « opiniâtre et corrosive, dont la malignité attaque particulièrement les « *Mains* ; ce qui a donné lieu à la dévotion à cause du rapport de *Main* « à *Méen*, comme les rapports d'*Eutrope* à *hydrope* ou hydropisie, et de « *Louis* à l'ouïe, ont donné lieu d'invoquer saint Eutrope pour guérir de « l'hydropisie, et saint Louis pour guérir l'ouïe affligée de surdité. On « voit tous les jours un grand nombre de pèlerins aller au tombeau de « saint Méen ; ce qu'il faut faire, dit-on , en demandant l'aumône, « quelque riche que l'on soit, et l'on assure qu'ils y sont presque tous « guéris. Il peut se faire que la vertu *minéralogique* de la fontaine « dans laquelle ils se baignent ne contribue pas peu à leur guérison. »

In cauda venenum, il est bon de montrer ici comment un descendant de la grande école bénédictine a pu préparer ainsi des armes pour les *libres-penseurs* de notre époque, qui ont en vain essayé de s'en servir contre les eaux de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de la Salette. Dom Lobineau, qui ne jure que par les documents, aurait pu facilement s'en procurer un irrécusable. Il n'avait qu'à faire analyser l'eau de saint *Méen* par les savants de son époque ; mais si l'eau n'avait contenu aucun principe médicinal, comme les guérisons étaient patentes, on se serait trouvé face à face avec ce monstre qu'on appelle le *surnaturel*, ce qu'on ne voulait pas à tout prix. On a préféré s'en tenir à l'insinuation malveillante citée plus haut.

Le P. Cahier (p. 170) semble attribuer l'origine de l'invocation contre la *Gale* à un double calembour ; car, pour les Gallo-Bretons, saint Méen (ou Mein), abbé de Gaël, semblait un protecteur né contre la *gale aux mains* vu le double calembour de la *gale* et des *mains*.

Quelle que soit l'origine de l'invocation, elle n'en existe pas moins depuis un temps immémorial. On a joint à la *Gale* toutes les autres affections qui ont quelque analogie avec elles : les *Maladies de la Peau*, la *Lèpre*, les *Scrofules*. Aujourd'hui encore, à Ploermel, on plonge les *Enfants rachitiques*, issus le plus souvent de parents scrofuleux, dans la fontaine qui est située dans cette ville, près de la chapelle de saint Méen.

Peyronnet, qui publiait son *Catalogus sanctorum et sanctarum*, en 1706, à Toulouse, mentionne (p. 321) que, dans son diocèse de Toulouse, on conserve une parcelle du crâne de saint *Méen*, et que là, la veille de saint Jean-Baptiste, d'après une tradition, ceux qui sont affligés de *Gale* ou de *Crasse à la tête* (Psovis ac furfuribus) boivent de l'eau d'une fontaine située près de cette paroisse et sont délivrés de leur infirmité après avoir invoqué saint *Méen*.

En 1842, dans le deuxième volume du *Bulletin archéologique*, publié par le Ministère de l'Instruction publique (p. 223), M. Hubert, membre correspondant à Charleville, signale « une fontaine qui est près de « l'église de Montmarin (Ardennes), et dans laquelle les pèlerins lavent « leurs plaies. Le linge qui a servi à cette ablution doit être attaché à « l'une des branches d'un buisson qui est près de la fontaine. Ce lieu « est très fréquenté le 21 juin, jour de la fête de saint *Méen* dont le

« pèlerinage est à Attigny. Les malades qui se rendent plus particu-
« lièremcnt à ce pèlerinage sont ceux que tourmente le mal appelé *Mal*
« *de saint Meen* ou fcu de saint *Antoine.* »

D'après les renseignements fournis par M. Etienne de Vazelhes, dans l'église de Grézieu (arrondissement et canton de Montbrison), il existe une fontaine dédiée à saint *Méen*. La commune de Grézieu prit saint *Méen* pour patron à la place de saint Roch, au XVIe siècle, à la suite de la guérison miraculeuse d'un grand nombre d'habitants atteints de la *Gale* et de la *Teigne*.

Saint *Méen*, dans une miniature d'un missel du XVe siècle appartenant à M. du Cleuziou, est représenté en costume d'abbé, crossé et mitré, une *fontaine* près de lui et aspergeant d'eau bénite avec un goupillon un *Dragon* qui est à ses pieds. D'après Albert-le-Grand, saint Méen quand il était venu à Angers, avait délivré d'un horrible dragon la propriété d'une bonne dame du pays qui, par reconnaissance, l'avait donnée à notre saint pour y bâtir le monastère près d'Angers, dont il a été question plus haut.

(*Vies des Saints de la Bretagne Armorique. — Le Propre de Vannes reproduit par les Petits Bollandistes*).

VINGT-DEUX JUIN.

SAINTE CONSORCE (CONSORTIA), VIERGE

Ve SIÈCLE. — 468.

Invoquée contre le Flux de sang.

Consorce appartenait à une véritable famille de saints : elle était fille de saint Eucher, le jeune évêque de Lyon qui, avant d'cntrer dans les ordres, avait épousé sainte Galle. De ce mariage étaient issus deux fils : saint Veron et saint Serlone, et deux filles, sainte Tullie et sainte *Consorce*.

Après la mort de son père, *Consorce*, qui déjà depuis longtemps avait résolu de vivre dans une virginité perpétuelle, affecta une partie de ses biens à l'érection d'un hôpital ct d'une église, et elle résolut de faire confirmer par Clotaire, roi des Francs, la fondation qu'elle avait faite. La fille du roi était dans ce moment très gravement malade, et comme Clotaire avait été averti par une révélation que *Consorce* lui rendrait la santé, aussitôt qu'il la vit arriver, il se leva de son trône et s'avança au-devant d'elle en la suppliant de guérir sa fille.

Consorce se précipita à genoux en pleurant et, après avoir prié ardemment, elle se releva et dit à la jeune princesse : « La paix soit avec vous. » La fièvre tomba à l'instant pour ne plus revenir, et Clotaire promit de protéger la Sainte dans l'accomplissement du vœu qu'clle avait formé. *Consorce* revint au lieu de sa fondation sur le territoirc d'Aix.

Quelque temps après Clotaire ctant mort, un des grands de la cour, Hecca, fut envoyé comme gouvcrneur de la province de Marseille par Sigebert, son fils ct son successeur. Par une inspiration diabolique, un habitant dc la contrée vanta beaucoup la beauté et la richesse de *Consorce* à Hecca qui, après l'avoir vue, se hâta d'obtenir le consentcment du roi pour l'épouser. Le mariage devait avoir lieu dans trois jours. Comme

Consorce priait et jeûnait, afin que Dieu vînt à son aide, un ange lui apparut et lui dit d'aller au-devant d'Hecca avec une escorte de pauvres et lui donna l'assurance que le fiancé amené par le roi n'arriverait pas jusqu'à elle. En effet, Hecca, l'apercevant, voulut s'élancer de son navire ; mais les deux pieds lui manquèrent à la fois et il expira en tombant transpercé par sa propre lance qu'il tenait fortement à la main.

Consorce vécut encore longtemps comblée de toutes les grâces, surtout de celle des miracles, et fut enterrée dans l'oratoire qu'elle avait construit.

D'après Arthur du Moustier et André du Saussaye, il existait dans les environs et dans le diocèse de Lyon une église paroissiale où elle était spécialement invoquée contre le *Flux de sang*. Plusieurs auteurs et martyrologes marquent au treize mars l'époque de la translation de ses reliques au monastère de Cluny.

(*Martyrologium gallicanum. — Bollandistes. — Grande Vie des Saints, de* Collin de Plancy).

SAINT PAULIN

Ve SIÈCLE.

Patron des Mineurs.

Saint Paulin, évêque de Nole, en 431, a composé plusieurs hymnes qu'on chante dans les églises qui suivent le rite romain. Il était né à Bordeaux, en 353, d'une noble famille. Son père était préfet du prétoire dans les Gaules, et sa mère comptait plusieurs sénateurs dans ses aïeux. Il avait un esprit distingué, des connaissances très étendues, une imagination ardente et une facilité d'élocution fort rare ; saint Ambroise, qu'il avait vu à Milan, et saint Martin, à Vienne, lui inspirèrent la pensée de se dévouer à Dieu, et sa jeune femme l'y encouragea. Ils perdirent leur seul enfant et s'engagèrent ensuite d'un consentement mutuel à vivre dans la pauvreté, la continence et la retraite. Dans ce but, ils vendirent leurs biens, distribuèrent aux pauvres ce qu'ils possédaient et se retirèrent chacun dans un monastère, laissant leurs parents et leurs amis les traiter d'insensés. Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Martin de Tours appelaient cette résolution une vraie gloire pour Jésus; Paulin se rendit dans un ermitage de Campanie appelé Nole, où il voulait se consacrer à la prière, mais étant allé faire un voyage en Espagne où il reçut les saints ordres, le peuple de Barcelone s'empara de lui et le réclama aussitôt pour évêque. Il fut effectivement ordonné, seulement il s'éloigna après, au grand désappointement des Espagnols, et il retourna dans sa retraite de Nole. Il y fut élu évêque en 409. Il s'y fit aimer et admirer de tout le monde. Il avait une grande dévotion pour saint Félix et il fit élever une église sur son tombeau, non loin de Nole. Il mourut dans une grande pauvreté facile à comprendre, car il donnait tout aux pauvres. Saint Grégoire-le-Grand affirme qu'il s'était même vendu aux Vandales pour racheter le fils d'une pauvre veuve et qu'il travaillait comme esclave dans le jardin de son maître celui-ci ayant découvert qui il était, le mit en liberté et le renvoya. On l'enterra dans l'église qu'il avait édifiée en l'honneur de saint Félix. Son

corps fut ensuite transféré dans l'église Saint-Barthélemy, à Rome, et beaucoup de guérisons et de miracles attestèrent son état de sainteté. Les meuniers le prirent pour patron, probablement parce que Saint-Barthélemy était au bord du Tibre, près de leurs moulins, et qu'ils avaient été émus de tout ce qu'ils avaient appris du cœur charitable de Saint Paulin.

VINGT-TROIS JUIN

SAINTE AGRIPPINE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe SIÈCLE.

Invoquée contre la Lèpre et les autres maladies de peau.



GRIPPINE, d'une famille noble de Rome, avait voué à Dieu sa virginité, et, aussi pour l'amour de son fiancé Jésus-Christ, elle eut à souffrir de cruelles tortures qu'elle supporta avec la plus grande énergie pendant la persécution de Valérien, et bientôt elle s'endormit dans le Seigneur. De pieuses femmes, Basse, Paule et Agathonique, enlevèrent le corps de la martyre, l'emportèrent de Rome à travers la mer jusqu'en Sicile et le déposèrent dans la ville de Messine. Des Agarènes, musulmans qui tenaient leur nom d'Agar, mère d'Ismaël, ayant ravagé le pays, s'emparèrent des précieuses reliques ; mais, au moment où ils se réembarquèrent sur leur navire, ils furent tous frappés de mort par l'intercession de sainte Agrippine dont le corps fut réintégré à Messine. C'est là et dans toute la Sicile qu'elle *est invoquée* contre *la Lèpre et les autres maladies de peau.* Le pouvoir spécial de la Sainte contre cette horrible affection est mentionné dans l'Ode six de son office propre tiré des grandes Menées grecques.

(*Menées grecques. — Bollandistes. — Grande Vie des Saints de* COLLIN DE PLANCY).

SAINTE MARIE D'OIGNIES

XIIIe SIÈCLE. — 1213.

Invoquée pour les Accouchements heureux, contre la Fièvre.

Elle naquit à Nivelle, diocèse de Liège, de parents chrétiens et très riches. Dès son enfance, elle avait conçu un grand amour pour la chasteté ; mais, quand elle fut arrivée à l'âge nubile, ses parents la contraignirent à se marier. Son mari fut tellement touché de la ferveur de son zèle qu'il se convertit à ses idées, entra dans ses sentiments et lui laissa toute liberté pour pratiquer les austérités les plus sévères, telles que de s'appliquer au travail, coucher sur la dure, prier sans cesse et enfin ils convinrent de vivre ensemble comme frère et sœur. Malgré l'opposition de leurs parents, ils vendirent tous leurs biens et en distribuèrent le prix aux pauvres.

Chaque année, *Marie* faisait une fois le pèlerinage de Notre-Dame d'Oignies, les pieds nus dans la neige, et, comme elle était souvent trou-

blée dans ses méditations par la foule des visiteurs qui venaient la consulter, elle apprit par une révélation qu'elle devait venir se fixer à Oignies même.

D'après Gorres (1), elle ressentait pour Dieu une faim et une soif merveilleuse. Elle reposa une fois pendant trente-cinq jours consécutifs avec le Seigneur, dans un doux silence, sans prendre aucune nourriture. Au bout de ce temps, elle retourna à son état ; mais l'odeur de la chair et du vin lui devinrent insupportables.

Un jour qu'elle considérait les bienfaits de la Rédemption, elle fut tellement émue qu'un fleuve de larmes baigna la place où elle était à genoux dans l'église. A partir de ce moment, il ne lui fut plus possible de regarder une croix, de parler ou d'entendre parler de la Passion du Sauveur sans avoir aussitôt un ravissement.

Sur son lit de mort, elle se mit à chanter d'une voix haute et claire et ne cessa pas pendant trois jours et trois nuits de louer le Seigneur, de lui témoigner sa reconnaissance, célébrant sa gloire et celle de la Sainte-Vierge, des Anges et des Saints pour lesquels elle avait une dévotion toute particulière, par les chants les plus délicieux. Son corps fut d'abord enterré à Oignies. En 1609, ses reliques furent transportées sous l'autel de l'église de Notre-Dame d'Oignies. A l'époque de Molanus, fin du XVI[e] siècle, elle était invoquée par les *femmes en couches qui étaient heureusement délivrées* par le contact de la chemise de laine de la Sainte. *Les Fiévreux* étaient guéris également en embrassant un fragment d'un de ses membres enfermé dans un reliquaire d'argent.

Le quatre novembre 1697, le prieur d'Oignies signalait le fait suivant mentionné par les Bollandistes (page 684) comme preuve du pouvoir merveilleux de Marie d'Oignies : Simone Grave, femme François Bouchier habitant d'Armentières, était enceinte. Elle était assise devant sa porte, quand elle fut vivement impressionnée par la course désordonnée d'un cheval, et la terreur détermina chez elle le prélude d'une couche des plus périlleuses. Elle passa ainsi cinq jours entiers déchirée par des douleurs intolérables sans qu'il fût possible de la délivrer.

Pendant ce temps l'enfant était mort, et comme il ne restait plus aucun espoir d'un accouchement heureux, les médecins opinèrent pour que l'enfant fût extrait par morceaux, mais la mère, ayant horreur de cette opération, s'y opposa de toutes ses forces : tout à coup, par une inspiration divine, elle implora le secours de la bienheureuse Marie. Elle s'appliqua une relique de la Sainte apportée par son curé, et, peu de temps après, la sage-femme reçut l'enfant dans ses bras, sans que la santé de la mère fût compromise par les douleurs atroces qu'elle avait eu à souffrir.

D'après les Petits Bollandistes, en 1817, le corps de la Sainte fut transporté dans l'église de Saint-Nicolas de Nivelle où on l'invoque pour *les Femmes enceintes* et contre *les Fièvres*.

(Le cardinal DE VITRY. — *Les Bollandistes).*

---

(1) *Mystique divine*, I[er] volume, 324, 364, 367.

SAINTE EDILTRUDE, VIERGE, REINE & MARTYRE

VII[e] SIÈCLE. — EN 679.

Invoquée contre les Maladies des yeux.

Elle eut pour père Annas, roi des Anglais orientaux, qui la maria à Tonbercht, prince des Firviens méridionaux. Les deux époux vécurent dans une continence parfaite, et trois ans après, avec le consentement de son mari, elle se retira dans l'île d'Ely où elle continua une vie véritablement angélique. Tonbercht étant mort, la Sainte fut si vivement sollicitée par Egfrid, roi de Northumberland, qu'elle fut contrainte de rentrer une seconde fois dans le mariage ; mais, bien qu'elle fût encore jeune et d'une rare beauté, par une grâce extraordinaire qui évidemment lui venait du ciel, elle convainquit son mari de vivre avec elle comme frère et sœur.

Après avoir, pendant douze années, embaumé toute la cour par le parfum de ses vertus, elle obtint enfin du roi la permission d'entrer dans un cloître, elle vint se mettre sous la discipline de sainte Elbe, la tante de son mari et reçut le voile des mains de saint Wilfride, archevêque d'York. On lui donna bientôt la conduite du monastère d'Ely, elle devint ainsi l'abbesse et la mère d'un grand nombre de vierges qu'elle enseignait par ses paroles et par ses exemples. Elle eut ensuite la révélation qu'elle serait frappée de la Peste avec plusieurs de ses filles et elle rendit son âme à Dieu, le vingt-trois juin 679.

Le *Calendarium Benedictinum* de Ranbeck (II[e] volume, page 859) s'exprime ainsi sur l'invocation qui lui est adressée contre les *Maladies d'yeux* (il s'agit du contact de ses vêtements) :

Imprimis opthalmiticis, vel quibus aliis oculorum lippitudo, aut suffusio, aut glaucoma inerat, instar medicabilis collyrii fuêre : nam veteri virginis tumbæ accumbere, oculis pulverem inspergere, aut eodem exfricare, certa caligantibus medicina fuit.

Ils furent comme un collyre médicinal surtout pour les *opthalmies* et pour ceux qui étaient atteints de *la chassie,* de *la cataracte* ou *de glaucome* ; car c'était un véritable remède pour ceux qui avaient *la vue faible* de se coucher sur la tombe ancienne de *la vierge,* de se frotter les yeux ou de les asperger avec cette poussière.

Seize ans après sa mort, son corps avait été exhumé et trouvé dans un état de parfaite conservation.

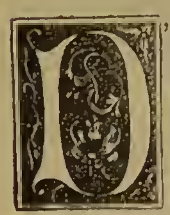
Les Bollandistes. — Calendarium Benedictinum. — Année bénédictine de la Mère de Blémur.

VINGT-QUATRE JUIN

SAINT FRISE (FRISIUS), MARTYR AU DIOCÈSE D'AUCH

VIII[e] SIÈCLE.

Invoqué contre l'Epilepsie.



D'après la tradition, *Frise* était fils de Radbod, roi des Frisons, et de la sœur de Charles-Martel. Consterné de la mort de son père, qui avait persisté dans l'idolâtrie, il vint en France pour combattre les Goths infidèles. Il fut tué dans un combat par les Barbares. Les Chrétiens, après avoir renfermé son corps dans un sarcophage, le plongèrent dans

une fontaine qui se trouvait dans le voisinage. Ce corps fut découvert par une vache qui appartenait à une ferme voisine. Pendant que le troupeau paissait dans un pré, elle avait l'habitude de se diriger vers la fontaine et de lécher les pierres qui l'entouraient, et au retour, elle ne s'en trouvait pas moins bien nourrie que les autres. Les paysans surpris firent alors des recherches et finirent par trouver le corps saint. Comme ils voulaient le conduire dans leur église, ils attelèrent plusieurs bœufs ; mais vainement le corps restait immobile : ce ne fut qu'après avoir attelé la vache seule au charriot qui le portait qu'ils parvinrent à le conduire au lieu (1) où il repose aujourd'hui (2), dans une chapelle construite en son honneur. Là, il fut surtout invoqué contre l'*Epilepsie*. Les Bollandistes citent plusieurs guérisons miraculeuses de cette affection opérées à cette chapelle, notamment en 1686 et 1691.

(*Les Bollandistes*).

SAINT JEAN-BAPTISTE PRÉCURSEUR DU MESSIE

Ier SIÈCLE

Patron des Pelletiers, Pareurs de peaux, Corroiers ou Corroyeurs, Peaussiers, Tisseurs de draps, Ceinturonniers, Aubergistes, Cabaretiers, Restaurateurs, Couteliers, Fourbisseurs, Charpentiers, Tonneliers, Maréchaux ferrants, Tailleurs, Selliers, Bourreliers, Tripiers, Arbaletriers, Arquebusiers, Couleuvriniers, Chandeliers, Teinturiers, Oiseliers, Ramoneurs. — Invoqué contre l'Epilepsie, les Vertiges, les Spasmes, les Convulsions, la Furie de la danse ou Danse de Saint-Guy, la Grêle, les Maladies des enfants, la peur, pour les Agneaux, les Bestiaux, les Animaux domestiques, les Laboureurs, les Femmes enceintes, par les déchargeurs de vins dans la confrérie de Saint Jean-Baptiste et Saint-Nicolas.

Notre Seigneur a déclaré son précurseur le plus grand des enfants des hommes ; en effet il partage seul avec Jésus-Christ et sa divine mère l'honneur d'avoir été annoncé au Monde par les Prophètes. L'un d'eux (Isaïe, XI, 3) le signale ainsi : « Voici la voix de quelqu'un qui crie « dans le désert : préparez la voie du Seigneur ; rendez droits dans « la solitude les sentiers de notre Dieu. » Sa naissance en outre est la seule avec celles de Jésus Christ et de sa très Sainte Mère, qu'on fête dans l'Eglise, tandis qu'on célèbre la mort des autres saints. Cette naissance avait été annoncée comme celle de son divin maître par l'ange Gabriel. Enfin *Jean* a proclamé le premier la divinité de Jésus : « Il a « eu pour mission, dit l'Abbé Corblet (3) de montrer du doigt le Messie, « que les autres prophètes n'avaient fait qu'entrevoir à travers le voile « de l'avenir ; il a versé sur la tête du Sauveur l'eau sacrée du Jourdain, « emblême de cette eau mystique du baptême, qui devait régénérer le « Monde ; placé sur le seuil des deux testaments, il a été à la fois la « dernière parole de l'ancienne loi et le premier sang versé de la nou- « velle ! »

(1) Ce lieu appelé *Castrum de Bazouës*, dans les Bollandistes, pourrait bien être *Basugnes Montsaurin* (Gers), à dix kilomètres de Mirande.

(2) Epoque à laquelle écrivaient les Bollandistes, 1707.

(3) *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, iv. 283 et suivant.

Zacharie prêtre du Seigneur avait une femme du nom d'Elisabeth qui était stérile ; tous deux étaient avancés en âge. Comme il entrait dans le temple pour y offrir l'encens, un ange lui apparut et lui annonça qu'Elisabeth enfanterait un fils qui serait grand devant Dieu et qu'il lui donnerait le nom de *Jean*. Zacharie ayant dit à l'Ange : « Comment « connaîtrai-je cela ? car je suis vieux et ma femme est avancée en âge, « l'Ange lui répondit : Je suis l'Ange Gabriel envoyé par Dieu pour « t'annoncer cette heureuse nouvelle et parce que tu n'as pas cru à mes « paroles, tu seras muet jusqu'au jour où ces choses arriveront. » Après ces jours Elisabeth conçut en effet et elle était dans le sixième mois de sa grossesse, quand le même ange vint annoncer à Marie qu'elle enfanterait un fils qui s'appellerait Jésus. En ces jours-là Marie vint visiter Elisabeth et, si l'on en croit Ernest Razy (1), des commentateurs très sérieux affirment qu'elle resta avec elle jusqu'à la naissance de *Jean* et qu'elle fut la première à le porter dans ses bras. Au moment où on voulut circoncire l'enfant, il était question de l'appeller Zacharie du nom de son père ; mais sa mère s'y opposa en disant qu'il s'appellerait *Jean* et au même moment Zacharie écrivait sur des tablettes : Jean est son nom, et aussitôt sa langue se délia. D'après Saint-Luc (1. 80), l'enfant croissait et se fortifiait en esprit ; et il demeurait dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël. C'est alors qu'il vint dans toute la région du Jourdain prêchant le baptême de Pénitence pour la rémission des péchés. Le peuple qui prêtait une grande attention et croyait à ses prédications pensait qu'il pourrait bien être le Christ ; *Jean* leur répondit : « Pour moi je vous baptise dans l'eau ; mais il en « viendra un plus puissant que moi, de la chaussure de qui je ne suis « pas digne de délier la courroie ; lui, vous baptisera dans l'Esprit « Saint et dans le feu. »

Saint Jean avait ainsi commencé avant Jésus-Christ la prédication de l'Evangile. On croit généralement que Notre Seigneur aurait été baptisé seulement dans la deuxième année de la prédication de *Jean*. Saint Augustin pense que *Saint Jean* après avoir baptisé Jésus-Christ fut également baptisé par lui.

Pendant que *Jean* baptisait, il vit tout à coup Jésus s'avancer vers lui et il s'écria en le désignant du doigt à ses disciples : «Voici l'Agneau de « Dieu, voici celui qui porte les péchés du monde. » C'est pour cela qu'il est souvent représenté tenant dans le bras gauche posé sur un livre, un agneau avec nimbe crucifère, qu'il désigne avec l'index de la main droite.

Dans une autre circonstance, *Jean* avait dit à ses disciples en parlant de Jésus Christ : « Il faut qu'il croisse et que je diminue.» Saint Augustin fait remarquer que cette parole s'accomplit au moment de la Mort et de la Nativité de Jésus-Christ et de *Jean*. En effet à partir de la Naissance de Jésus qui eut lieu le 25 décembre après le solstice d'hiver, les jours commencent à grandir ; tandis que *Saint Jean* vint au monde le 24 juin après le solstice d'été où les jours diminuent. En mourant le corps du Christ fut exalté sur la croix et au contraire, celui de *Saint Jean* fut diminué de la tête.

A cette époque Hérode était tétrarque de la Judée et avait enlevé Hé-

(1) *Saint Jean-Baptiste, sa vie, son culte* etc. Paris, Téqui, 1880.

rodiade la femme de son frère. après avoir répudié la sienne. Comme *Jean* avait repris sévèrement Hérode à ce sujet et lui avait reproché tous les maux qu'il avait faits, celui-ci le fit mettre en prison. A travers les barreaux, de son cachot *Jean* conversait avec ses disciples et évangélisait le peuple ; aussi la vengeance d'Hérodiade n'était pas encore satisfaite. Le jour de l'anniversaire de sa naissance, le Tétrarque avait offert un festin splendide à tous les prince de Galilée. Vers la fin du banquet, la fille d'Hérodiade, Salomé,se présenta au milieu des convives et dansa avec un art si séduisant qu'Hérode lui promit de lui accorder ce qu'elle désirerait, fût-ce la moitié de son empire ? A l'instigation de sa mère, Salomé demanda la tête de Saint Jean-Baptiste. Hérode obtempérant à la promesse qu'il avait faite solennellement devant tous les convives, envoya l'un des gardes à la prison avec ordre de trancher la tête du prophète, que Salomé apporta dans un plat pour la remettre à Hérodiade.Si l'on en croit la légende, cette odieuse courtisane,saisissant une longue épingle d'or qui retenait sa chevelure, assouvit sa haine insatiable en perçant la langue de *Jean*. Plusieurs sanctuaires en divers pays ont cru posséder à la fois le précieux chef de *Saint Jean* ; mais il est très authentiquement démontré que cette insigne relique se trouve bien réellement aujourd'hui dans la cathédrale d'Amiens où elle avait été apportée de Constantinople au commencement du XIII[e] siècle par Wallon de Sorton, noble ecclésiastique amiénois. La mère de toutes les églises du monde catholique,la Basilique de Latran, fait remarquer avec raison l'abbé Pascal, est sous le vocable de *Saint Jean-Baptiste*.

Outre la représentation indiquée plus haut, on montre souvent *Saint Jean avec des ailes* à cause du passage de Saint Mathieu (XI. 10.): « J'ai envoyé mon ange devant vous pour vous préparer la voie. » Il porte également *sa tête dans un plat*. C'est un souvenir du genre de mort qu'il eut à subir. Il est souvent représenté baptisant Notre Seigneur de la main droite et tenant de la gauche *un bâton terminé par une petite croix* à laquelle est accrochée une oriflamme portant ces mots : *Agnus Dei*. Depuis la Renaissance surtout,on le place assis dans le désert tenant ce même bâton d'une main et caressant de l'autre un agneau qui s'appuie sur ses genoux. Il a ordinairement un *vêtement de poils de chameaux* et une *ceinture de cuir* autour de ses reins, comme le marquent expressément Saint Mathieu (III. 4) et Saint Marc (I. 6). C'est cette *ceinture* ou *courroie* de cuir et aussi son *vêtement de poils de chameaux* qui a fait choisir *Saint Jean* pour patron par tous les ouvriers qui travaillent les peaux et le cuir : les *Pelletiers*, les *Pareurs de peaux*, les *Corroiers* ou *Corroyeurs*, les *Peaussiers* et les *Ceinturonniers*. C'est à son vêtement tissé avec du poil de chameaux qu'il faut attribuer le patronage des *Tisseurs de draps*. Comme la tête du saint avait été mise à prix au milieu d'un festin, les *Aubergistes*, les *Cabaretiers*, les *Restaurateurs* ont cru devoir revendiquer sa protection.

A cause de la *hache* qui lui trancha la tête, tous les ouvriers qui fabriquent ou emploient des instruments tranchants, se sont mis sous son patronage : les *Couteliers*, les *Fourbisseurs*, les *Charpentiers*, les *Tonneliers* : ces derniers (1) à cause de l'analogie entre le *couperet* et la *hache* des exécutions capitales et la *Doloire* de ceux qui travaillent le mer-

(1) Arthur Forgeais p. 229, *numismatique des corporations parisiennes*.

rain. Le Père Cahier qui ne dédaigne pas la plaisanterie, dit (p. 669. note) que *Saint Jean-Baptiste* probablement garantissait la profession (de Tonnelier), parce que Saint Luc avait dit de lui (I. 15) : « *et vinum... non bibet*, il ne boira pas de vin. »

D'après la légende citée par Ernest Razy, Hérodiade prit entre ses mains la tête de *Jean*, que Salomé lui avait offerte dans un plat, puis saisissant une longue épingle d'or qui retenait sa chevelure, elle lui perça la langue, comme dernière vengeance. L'abbé Defer (I. 500) et l'abbé Corblet (IV. 333) pensent que là est l'origine du patronage invoqué par les ouvriers qui se servent d'*aiguille* ou de *poinçon* ; les *Tailleurs*, les *Selliers*, les *Bourreliers*, les *Tripiers* et même les *Maréchaux ferrants* qui percent la corne avec des *clous*.

Les confrères de l'*Arc* et de l'*Arquebuse*, en vigueur au moyen âge dans les villes du Nord de la France, suivant l'ordre des temps, jouèrent un rôle important dans notre armée. A Bouvines les *Arbalétriers* et les *Couleuvriniers* sauvèrent la monarchie (1). D'après l'abbé Corblet (IV. 345) une compagnie d'Arquebusiers fondée à Amiens en 1523 avait *Saint Jean-Baptiste* pour patron ; il y a lieu de croire qu'il fut choisi à cause de son chef dont nous avons parlé plus haut et qui était à Amiens depuis le XIII siècle ; mais j'avoue que je pencherais à attribuer l'origine de ce patronage à ce passage de l'Epitre qui se lit le jour de la Nativité du Saint (Isaïe 19-2) :

Et posuit os meum quasi gladium acutum : in umbra manus suæ protexit me et posuit me sicut SAGITTAM ELECTAM : *in pharetra sua abscondit me.*

Il a disposé ma bouche comme un glaive aigu ; à l'ombre de sa main, il m'a protégé et il m'a disposé comme une *Flèche choisie* ; il m'a caché dans son carquois.

D'après le P. Cahier, dans les Missels et Bréviaires de divers pays, *Saint Jean* est caractérisé par le mot *Lucerna. (Flambeau.)* Ce sera là probablement l'origine du patronage réclamé par les *Chandeliers*.

Quant à celui des *Oiseliers*, le P. Cahier pense qu'il aurait peut-être été adopté par les Liégois à cause de la prison où mourut le saint, après avoir passé presque toute sa vie hors des villes : « Car je ne pense pas, ajoute-t-il, qu'ils aient songé aux ailes qui lui sont prêtées par l'art de l'Eglise Grecque.

D'après l'abbé Corblet et Razy (p. 26) on invoquait le saint particulièrement à Amiens pour la guérison de l'*Epilepsie* que l'on considérait jadis comme une possession du démon et que le peuple appelle la *maladiee de Saint Jean.* Ducange, dans sa dissertation sur le *chef de Saint Jean* qui se trouve dans la Cathédrale de cette ville, s'exprime ainsi : Quel miracle peut-on concevoir de plus grand que celui que Dieu opère journellement en faveur de ceux qui sont atteints de l'horrible et épouvantable maladie que l'on nomme vulgairement de *Saint Jean*, lorsqu'ils se présentent de tous côtés pour obtenir la guérison de leur mal ? Vous les voyez rouler contre terre et se débattre publiquement à l'Evangile de la messe que l'on dit en l'honneur du Saint, et encore plus à la montre qui se fait de cette sacrée et vénérable relique. La messe achevée, ils crient, ils hurlent et s'efforcent de prononcer le nom de Saint Jean-Baptiste, qu'ils ont peine de former et ordinairement

(1) *Calendrier des confréries de Paris.* Réimpression, Paris, 1875. Introduction de l'abbé VALENTIA DUFOUR. (p. XVII).

s'en retournent guéris visiblement et miraculeusement à la prononciation qu'ils font par trois fois de ces mots : *Saint Jean-Baptiste* (1).

Le pouvoir de Saint Jean-Baptiste *contre les vertiges de la tête* est signalé dans un cantique castillan (Gozos) :

Teneis poder especial *En capitales vertigos.*	Vous avez un pouvoir spécial *dans les vertiges de la tête.*

Quant à l'invocation contre la *Furie de la danse* ou *danse de Saint Guy* signalée par Henri Alt, elle tire son origine de la danse de Salomé qui fut cause du martyre de *Jean.* L'abbé Berthoumieu (p. 158) donne de curieux détails sur cette invocation ; mais nous lui en abandonnons toute la responsabilité :

« La maladie extraordinaire qu'on a appelée *danse de Saint Guy*, dit- « il, était connue également sous le nom de *danse de Saint Jean*, parce « qu'elle apparaissait surtout vers l'époque de sa fête ; ceux qui l'invo- « quaient étaient préservés du mal. En 1374, dit une vieille chronique, « dans plusieurs contrées des bords du Rhin, on vit des gens danser « deux à deux comme s'ils eussent été fous. Ils chantaient en dansant : « *Ohé* ! *Sint Jan heu* ! *eh* ! *ohé* ! On les calmait parfois en les exor- « cisant ; à défaut d'exorcismes, il n'y avait d'autre remède que les « coups de bâtons ; remède très peu dispendieux, ajoute la chronique, « et que l'on prodiguait aux danseurs avec une obligeance empressée. »

Le 6 mai, nous avons expliqué le patronage réclamé par les *Vignerons* auprès de saint *Jean* l'Evangéliste, sous la dénomination de saint *Jean Porte-Latine.* Par une confusion de noms, dans quelques provinces de France, saint *Jean-Baptiste* a été adopté par ces mêmes *Vignerons* qui, naturellement, devaient recourir à leur protecteur contre la *Grêle.*

Cette invocation contre la *Grêle* pourrait être également expliquée parce que sa fête principale, 24 juin, tombe à une époque de l'année où les ravages de la *Grêle* sont le plus à craindre.

A cause de l'*Agneau symbolique* qu'il porte ordinairement sur un livre, saint *Jean* est invoqué pour les *Moutons* et les *Agneaux*, qu'il guérit du *Tournis.* Par extension, on a placé sous sa protection les *Bestiaux*, *les Animaux domestiques*, et les *Laboureurs* eux-mêmes ont voulu l'avoir pour patron.

A Jarnages (Marche), il est spécialement invoqué pour obtenir la *santé des Troupeaux.* Le 23 juin, veille de la Saint-Jean, les paysans des environs y conduisent leurs *Moutons* et les font défiler devant le portail de l'église pour les faire bénir par le curé (Esq. March. 66).

Quant aux *Femmes enceintes*, voici ce que nous lisons dans l'*Année liturgique* de Rome (2) :

Vigile de Saint Jean-Baptiste. A Saint-Jean-de-Latran, avant les premières vêpres, six heures et demie, et dans la sacristie, ornée d'un tapis de fleurs et de fruits, bénédiction par le cardinal archiprêtre des clous de girofle que l'on distribue aux chanoines de la basilique, et dont se servent les infirmes pour leur guérison et les *Femmes enceintes* pour leur heureuse délivrance. »

Dans son numéro du 9 septembre 1880, *Paris-Journal* s'exprimait ainsi : « Les chevaliers de l'ordre de San-Juan ont remis hier à la reine

(1) Cité par l'Abbé CORBLET (IV, 332).
(2) Abbé X. *Barbier de Montault*, p. 66, Paris, 1857.

« Marie-Christine la main et le bras de saint *Jean-Baptiste*. C'est une « coutume en Espagne de porter ces *reliques* chez la reine la veille de « ses couches. Le doyen de l'ordre est leur gardien. »

Saint *Jean-Baptiste* est invoqué contre la *Peur* dans la commune de Pindray, à Graille (Vienne), ce qui s'explique facilement par le courage qu'il avait montré en admonestant Hérode, et ce qui fut la cause de sa mort.

La fête de *Saint-Jean* était un jour de joie générale. Marseille, Aix, Chaumont, Dunkerque et bien d'autres villes se distinguaient par des réjouissances plus ou moins singulières et par des représentations dramatiques qui attiraient les curieux de trente à quarante lieues à la ronde. On donnait un grand apparat à l'usage d'allumer des *Feux de la Saint Jean*, usage qui est encore en vigueur dans un certain nombre de localités. Je trouve dans le *Rituel de Montauban* (1785 G. 374) l'oraison pour la bénédiction de ces feux :

OREMUS.

Domine Jesu Christe, lux vera illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum, benedic hunc ignem quem in honorem nativitatis SANCTI JOANNIS BAPTISTÆ *lætantes accedimus, et concede ut gratia tua illuminati et amore tuo succensi, securi perveniamus ad te quem* SANCTUS PRÆCURSOR *et cecinit adfuturum et adesse monstravit salvatorem mundi.*

Qui vivis etc.

PRIONS.

Seigneur Jésus-Christ, vraie lumière, qui éclairez tout homme venant en ce monde, bénissez ce feu que, pleins de joie, nous avons allumé en l'honneur de la *Nativité de saint Jean-Baptiste*, et faites que, illuminés par votre grâce et enflammés de votre amour, nous arrivions sûrement jusqu'à vous, que ce saint précurseur a annoncé d'avance et montré comme étant le sauveur du monde.

Qui vivez, etc.

G. Durand, liturgiste du XIIIe siècle, s'exprime ainsi sur l'origine de ces feux (1) :

« On porte des brandons et l'on fait des feux pour signifier que saint « *Jean* fut la lumière, la lampe allumée, le prédécesseur et le précurseur « de la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. C'est « pourquoi il est dit en saint Jean (ch. VI), il est la lumière allumée qui « brille devant le Seigneur, qui a préparé la voie au Seigneur dans le « désert. »

A Paris, en 1471, ce fut Louis XI lui-même, entouré de sa cour, qui mit le feu au bûcher sur la place de Grève. En 1573, Charles IX satisfit à cet usage. Presque tous les rois suivirent cet exemple qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs. Une gravure fort rare de Mérian représente le feu de 1615 allumé sur la place de Grève par Louis XIII en personne. On y voit très fidèlement dessinées les belles lignes de la façade détruite en quelques heures par la *Commune*. Louis XIV ne l'alluma qu'une fois, en 1648, et Louis XV ne parut jamais à cette cérémonie. Les gens de la campagne y conduisaient leurs troupeaux, leur faisaient faire le tour du foyer allumé et même les faisaient passer à travers pour les préserver pendant l'année de toute espèce de maladies. Chacun essayait de saisir un petit tison qu'on emportait pour être la sauvegarde du foyer domestique.

M. Collin de Plancy croit que les *Feux de la Saint-Jean* sont destinés à combattre le malin esprit :

« L'allégresse des *Feux de la Saint-Jean*, dit-il, était tellement dirigée « contre le démon, qu'on y jetait des chats, des crapauds, des *serpents*,

(1) A. CORBLET, IV, 383.

« des *vipères*, des chenilles, des scorpions, tous animaux dont les « artistes accompagnent Satan. La ciguë, le chardon, l'ivraie dispa- « raissaient dans les flammes et annonçaient qu'il fallait étouffer les « mauvais germes pour faire croître les bons. »

Cet usage était probablement un souvenir de la mission de celui dont saint *Jean* avait été le précurseur, mission qui consistait à établir le règne de Dieu dans le monde et à l'armer contre toute les influences diaboliques figurées ici par des animaux et des plantes.

Sur le territoire de l'électorat de Cologne, chaque père de famille fournit de la paille, du bois et des branchages pour former le bûcher, les torches et les tresses de paille dont on entoure la roue de la Saint-Jean. Au coucher du soleil, la roue est allumée et deux jeunes gens la poussent du sommet de la montagne, au bas du ravin, dans la Moselle ; si elle arrive en bas sans accident et disparaît heureusement dans le fleuve, c'est signe d'une année fertile de vin. Les garçons donnent en cachette à l'organisateur de la fête des petits présents qui sont attachés à la perche ; les jeunes filles choisissent alors chacune un objet, et le donateur de l'objet a le droit de sauter par dessus le feu qui est ensuite allumé et cela avec celle qui a pris son cadeau. Souvent il arrive que ceux qui ont tenté ce saut en commun, la main dans la main, prennent dans le courant de l'année le chemin de l'église (1).

Encore aujourd'hui, dans le Berry, chaque hameau (2) ou village fait son feu ; chacun apporte sa bourrée. Le feu est allumé par le plus jeune enfant ou le vieillard le plus ancien. A Saint-Cyran (Indre), c'est par le curé entouré de son clergé. Le feu étant allumé, chacun se chauffe *le dos*, pour qu'il ne lui fasse point mal pendant la moisson. Les enfants, filles ou garçons, ont des bouquets de cerises attachées au bout d'un bâton et les font cuire au feu pour empêcher le *Mal de dents*. Le feu terminé, les pères de famille passent leurs enfants au-dessus du brasier, afin de les faire grandir. Les jeunes filles et les jeunes garçons sautent par dessus pour être *mariés dans l'année*. On jette des pierres dans le feu pour avoir de *beaux navets*. Chacun a une fourche avec laquelle il tire un tison que l'on emporte et on le rallume en temps d'*orage*. On chante pendant la durée du feu l'hymne de saint *Jean* en tournant autour avec un grand recueillement.

Cette hymne est devenue célèbre ; elle avait été composée au XI[e] siècle par Paul Diacre, qui priait saint *Jean* de le guérir d'un grand enrouement qu'il avait contracté dans l'exercice de son ministère. Aussi commençait-elle par cette strophe :

UT *queant laxis* RESONARE *fibris* MIRA *gestorum* FAMULORUM *tuorum* SOLVE *polluti* LABII *reatum* *Sancte* JOHANNES.	Afin que vos serviteurs, ô saint Jean, puissent chanter les faits merveilleux de votre existence avec une voix pleine et sonore, dégagez leur bouche coupable des liens qui l'enchaînent.

Sa prière fut exaucée. Guy d'Arezzo, moine bénédictin de Ferrare, qui vivait au XI[e] siècle, puisa dans les premières syllabes *ut, ré, mi fa, sol,*

(1) ERNEST PASQUE (feuilleton de *Paris-Journal*, 26 juillet 1879).
(2) *Lettre du 11 septembre* de M. DE MONTHERLAND.

la, les noms des notes de musique qui jusque là étaient désignées par des lettres (1).

Un autre usage avait lieu dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, la veille de saint Jean-Baptiste (2), le chapitre de la cathédrale allait en procession à une demi-lieue de la ville. Arrivés à la station, après avoir fait maintes cavalcades pendant le chemin, les chanoines coupaient, avec des serpes, des branches d'arbres qu'ils rapportaient eux-mêmes pour en orner leur église, suivis de tout le clergé de la ville. Le peuple, qui suivait, portait également des branches d'arbres. Cette cérémonie était nommée la *Procession verte*.

Comme Isménie, sœur de sainte *Anne*, avait épousé Penter et qu'ils eurent une fille, sainte Elisabeth, qui épousa Zacharie, desquels est né saint *Jean-Baptiste*, ce grand saint, selon la chair et par la sainte Vierge, est cousin de Jésus-Christ.

Dans le Manuscrit du XIe siècle de la Bibliothèque nationale n° 275, *Jean* est ainsi caractérisé :

Vox in desertis clamans prenuncia verbi Corrigit errantes Christi Baptista Johannes : *Atque viam mundo venienti preparat Agno.*	Voix criant dans le désert, annonçant le Verbe. *Jean* qui a baptisé le Christ ramène ceux qui sont hors du vrai chemin et prépare la voie à l'Agneau qui vient dans le monde.

Plusieurs villes importantes se sont mises sous la protection de saint *Jean*, et entre autres Florence, Lyon, Naples, Turin, Amiens, etc., l'ordre de Malte réclame également son patronage.

Pie IV, en 1559, fonda l'ordre de *Saint-Jean-de-Latran*, dit de l'*Eperon d'or*, à Rome.

La croix est d'or, à huit pointes émaillées de blanc, ayant une médaille où est saint *Jean-Baptiste* sur une terrasse de sinople, entourée d'une légende : *Ordinis institutio* en MDLIX. Sur le revers se trouvent deux clefs passées en sautoir, surmontées d'une tiare et pour légende : *Præmium virtuti et Pietati*. Entre les deux pointes d'en bas est attaché un *éperon d'or*.

L'*Univers* du 28 juin 1884 nous donne de curieux renseignements sur la manière dont on fête à Rome la nativité de saint Jean :

« Hier et aujourd'hui, toute la ville est en fête pour la nativité de saint Jean-Baptiste. La basilique de Saint-Jean de Latran est assiégée par une innombrable multitude ; ce n'est pas seulement la ville qui vénère les restes de l'apôtre ; tous les gens de la campagne romaine, avec leurs pittoresques costumes, accourent à la *Mater ecclesiarum* pour faire leurs dévotions.

« On n'a guère dormi à Rome cette nuit. La veille de la Saint-Jean est ici ce qu'est à Paris la nuit de Noël. C'était hier jeûne absolu ; mais dès dix heures du soir, les paysans apportent sur la place qui s'étend devant la basilique une quantité de tonneaux de vin ; la route qui part de la porte Saint-Jean est bordée d'*osteries* improvisées, éclairées par des torches ; partout sur des tables sont disposés d'énormes porcs rôtis tout entiers et traversés par un pieu de bois ; une pénétrante odeur de lavande et d'œillet remplit l'air, car c'est aussi la foire de la lavande et de l'œillet. Pas un chapeau qui ne soit garni d'une brillante aigrette de verre filé.

(1) Ernest Razi.
(2) *Histoire de la ville de Châlons-sur Marne*, Barbat, 1860, p. 235.

Le coup d'œil a cette étrangeté pittoresque et un peu sauvage qui est un charme pour l'étranger.

« A minuit, une pièce d'artifice retentit, et le repas commence. Les porcs sont dépecés, le vin coule à flots ; les *osteries* hors de la porte sont illuminées à la vénitienne. Les improvisateurs circulent en s'accompagnant au violon ; des bandes de mandolinistes et de guitaristes parcourent la foule en jouant leurs plus gracieuses mélodies. Les équipages de l'aristocratie romaine ne dédaignent pas de se mêler à la rustique populace ; ils s'arrêtent devant les plus brillantes *osteries*, et avec cette bonhomie familière qui vaut aux patriciens romains une indomptable popularité, les princes, les ducs et les plus hautes dames s'attablent dans des cours d'auberge, auprès des campagnards, et trempent leurs lèvres dans les verres hâtivement passés à l'eau, pour goûter le contenu plus ou moins savoureux des gigantesques *fiaschi*. A la première messe de l'aurore, tout ce monde entre à la basilique. Rien dans cette gaieté qui sente l'orgie ni l'impiété. La gravité romaine ne chôme jamais, et tout se passe, au milieu des cuisines et des tonneaux, avec une parfaite convenance. Les kermesses de Rome n'ont rien qui ressemble à celles du Nord. La fête est toujours marquée du caractère religieux.

« La superstition cependant n'en est pas absente, et malheur à qui, en cette nuit de la Saint-Jean, n'a pendu à sa porte le plus gros balai qui se puisse trouver, afin que les mauvaises fées qui rôdent, tandis que la famille est à Saint-Jean, soient occupées jusqu'après l'aurore à compter les crins du balai et épargnent au foyer domestique les mauvais sorts dont elles ont la poche pleine. »

(*Ancien et Nouveau Testament. — Saint Jean-Baptiste*, par Ernest Razi).

DICTONS, PROVERBES, ETC, RELATIFS A SAINT JEAN

En Angleterre, on cherche, la veille de saint Jean, sous la racine de la plante appelée *mugwort* (Armoise), un *charbon* qui préserve ou guérit de la peste, du carboucle, du tonnerre, de la fièvre quarte, des brûlures ou autres maux. Les jeunes filles, le même jour, cherchent le *charbon* sous la racine du plantain, afin de le placer sous leur oreiller, la nuit, et d'apercevoir en songe leur futur mari. Ce charbon avait aussi de grandes vertus contre l'*Epilepsie*. La veille de Saint-Jean, dans le même pays, à minuit précis, les jeunes filles jettent par-dessus leur épaule de la graine de chenevis en prononçant cette formule : « Chenevis, je te sème ; chenevis, je te mets dans la terre ; que celui qui m'aime vienne après moi pour te faucher. » En tournant la tête, elles voient leur futur mari. — En se plaçant également la veille de saint *Jean*, sous le porche de l'église, on doit apercevoir tous ceux qui doivent mourir cette année dans la paroisse.

(*Saints du calendrier anglican, Revue britannique*, série VII, vol. 9).

Des gens par trop naïfs, dit l'abbé Corblet (IV, 383) s'imaginaient qu'un seau d'eau tiré ce jour là à minuit avait la merveilleuse vertu de guérir la *fièvre*. C'est à la même heure fatidique qu'on allait recueillir sous la racine des plantes le précieux charbon qui devait préserver tout à la fois de la *Peste* et du *Tonnerre*, de la *Fièvre* et des *Brûlures*. Au lever de l'aurore, on partait à la recherche de l'*herbe de la saint Jean*, et plus d'un crédule investigateur se donnait une courbature pour se délivrer de ses futurs *maux de reins*. Le soir, on se figurait devoir être préservé à tout jamais des *maux de tête*, quand on avait fait trois fois le tour des feux de joie que l'on allumait avec une grande solennité, ou bien quand on avait emporté chez soi un charbon du *feu de saint Jean*.

Quand on a appliqué tous ses soins pour guérir une personne ou pour faire réussir une affaire, on dit qu'on y a employé *toutes les herbes de la Saint-Jean*.

On appelle herbe de saint Jean le *Glecome lierre* (Glecoma hederacea) qui exerce spécialement son influence sur les organes de la respiration et dans les maladies chroniques de poitrine.

(2e volume des *Remèdes des Champs*, p. 26, docteur Jouffroy).

On appelle également : *herbe de la Saint-Jean, ceinture* ou *couronne de saint* JEAN-BAPTISTE *l'Artemisia vulgaris* (armoise vulgaire). La racine est employée contre l'*Epilepsie* et la *Danse de saint Guy*.

Quand *Jean* fait jeûner Dieu,
Abondance de bien en tout lieu.

A la Pentecôte, roses sont.
A la saint *Jean* s'en vont.

Du jour saint *Jean*, la pluie
Fait la noisette ou la noix pourrie.
(Aube, Marne, P. A).

Jamais contrat pour la moisson
Après la saint *Jean* ne se rompt.

De la saint *Jean* à la fin d'octobre,
Le berger est forcé d'être sobre.

L'eau de la saint *Jean* ôte le vin
Et ne nous donne pas de pain.
(Maine-et-Loire, Meuse, Maine, P. A.)

Pluie de saint *Jean*
Dure fort longtemps.
(Mayennne, A. P).

Saint *Jean* doit une averse.
S'il ne la paie pas, saint Pierre la doit.
(Côte-d'Or, P. A).

Saint Jean (24) doit toujours une averse ;
A défaut, saint Pierre (29) la verse.

Dieu nous garde de mars trop mou,
Et de la saint *Jean* plante choux.

A la saint *Jean* renouvelle l'an,
A la saint *Jean*, les jours les plus grands.

La saint *Jean* à regret voit
Qui corvée ou rente doit.

Eau de saint Jean perd notre vin.
En même temps que notre pain.

A la Saint-Jean pluie
Fait noisette pourrie.

Orages avant la saint *Jean* ne sont
Pas dangereux ; après ils sont violents.
(Vendée, A. P).

Quand il pleut le jour de saint *Jean*,
Les blés dégénèrent souvent.
Eure-et-Loire P. A).

Quand il pleut le jour de saint *Jean*,
L'orage s'en va disparaissant.
(Vosges, P. A).

La pluie de saint *Jean*
Enlève noisette et gland.
(Doubs, P. A).

Pluie à la saint *Jean* d'été
Fait noisette noyer.
(Meuse, P. A).

A la saint *Jean*, verjus pendant,
Argent comptant.
(Vosges, P. A).

Montre-moi une olive à la saint *Jean*,
Je t'en montrerai mille à la Toussaint.
(Bouches-du-Rhône).

Noël et la saint *Jean*
En deux coupent l'an.
Le premier avril et la saint Michel
En font autant.
(Basse-Bretagne, *Revue celtique*, vol. III, 1884).

Il a le mal saint *Jean*, c'est-à-dire
Il a le mal caduc.

Eau de saint Jean
Dure longtemps.

BIENHEUREUX JEAN, BERGER A ARRAS

DEUXIÈME MOITIÉ DU XV[e] SIÈCLE.

Invoqué contre les Hernies.

Jean était simple berger gardant les troupeaux à Monchy-le-Preux, village à deux lieues d'Arras. On ne sait ni l'époque de sa mort, ni celle de sa naissance. On ne connaît de lui que le témoignage qui a été rendu publiquement par Pierre de Ranchicourt, évêque d'Arras, de 1463 à 1499. Son ministère l'avait appelé à Monchy au moment de la mort de Jean. « Sachent tous les fidèles de Jésus-Christ présents et futurs, dit « le prélat, que dans ce village de Monchy-le-Preux, du diocèse d'Arras, « a vécu un homme appelé *Jean*, simple laïque, très fidèle à Jésus-« Christ, et qui, pendant toute sa vie, a mené une conduite très sainte. « Par le don de Dieu, il s'est élevé à la plus haute contemplation, a « ignoré les souillures de la concupiscence et évité jusqu'à la mort tout « ce qui pouvait ternir la pureté de son âme. »

Comme pendant sa vie il avait opéré plusieurs guérisons miraculeuses et entre autres celle des *Hernies*, il fut, après sa mort, invoqué avec succès *contre ces affections*.

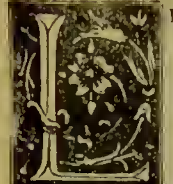
(*Bollandistes*. — *L'abbé* DESTOMBES (tome II, *Vies des Saints des diocèses d'Arras et de Cambrai*).

VINGT-CINQ JUIN

SAINTE EUROSIE, VIERGE ET MARTYRE A JACCA (ESPAGNE)

VII[e] SIÈCLE

Invoquée contre la Foudre, les Orages, les Sauterelles et pour obtenir la Pluie.



LES Maures ayant demandé à *Eurosie* d'être l'épouse de leur chef, elle s'y refusa et se réfugia dans une caverne, mais ils finirent par la découvrir et, après lui avoir fait souffrir divers tourments, ils la tuèrent. Son corps, enfermé dans une peau, fut découvert par révélation et fut transporté dans la cathédrale de Jacca, où on invoque la sainte contre la *Foudre*, les *Orages*, les *Sauterelles* et pour obtenir la *Pluie*. Deux de ces invocations sont indiquées dans le *Gozos* (cantique castillan) suivant :

Cuando todos afligados *Se veian con la* LANGOSTA *Que sus mieses les agosta* *Aotu reliquia acojidos.*	Quand on est affligé par le fléau des *Sauterelles* qui dessèchent les récoltes, on a recours à vos reliques.
En los anos que perece *El pueblo per no* LLOVER. *No desmagonos al ver* *Lo que en tu fuente acoxtece* *Pues la bolsa luego crece* *En copioso borbollon.*	Dans les années où le peuple souffre par le *manque de pluie*, ne nous décourageons pas en ayant recours à votre *source*, les réservoirs se remplissent bientôt en bouillonnant abondamment.

(*Bollandistes*. — *Petits Bollandistes*).

SAINT EMILIEN, VULGAIREMENT SAINT MILAN

ÉVÊQUE DE NANTES, MARTYR

COMMENCEMENT DU IV[e] SIÈCLE.

Invoqué contre la Gravelle, les Hernies et les Maux de tête.

Emilien était évêque de Nantes lorsque les Musulmans, après avoir ravagé le Midi de la France, pénétrèrent dans la Bourgogne. Enflammé du désir de défendre, contre ces barbares, sa religion et sa patrie, il réunit les fidèles de son diocèse dans la cathédrale de Nantes. Il les exhorta, se mit à leur tête et entra résolument en campagne ; après avoir fait lever, avec son armée improvisée, le siège et de Sens et d'Autun et remporté sur les Sarrasins plusieurs victoires importantes, il fut enveloppé par une masse d'infidèles qui, sur l'ordre de leur chef, le décapitèrent en l'année 725. Ses reliques furent conservées pieusement dans le village de Saint-Jean-de-Luze, qui prit le nom

de *Saint-Emilien*, et par corruption (Saint-Emiliand). Deux oraisons tirées de son office et reproduites par les Bollandistes au 25 juin témoignent des invocations qui lui étaient adressées :

Omnipotens sempiterne Deus, qui beneficiis B. ÆMILIANI, *martyris tui atque pontificis, nannetensis,* HERNIOSIS RUPTIS CALCULOSIS *et diversis infirmitatibus sanitatem concedis, familiam nostram, quæsumus, Domine, respicere digneris ; ut quicumque ejus imploraverint auxilium, puritatem mentis et corporis se impetrasse sentiant et lætantur.*

Dieu tout-puissant et éternel qui, par l'aide de saint *Emilien*, votre martyr et évêque de Nantes, accordez la santé à ceux qui sont affligés de hernies, de gravelles et d'autres infirmités, nous vous en prions, Seigneur, daignez abaisser vos regards sur notre famille, afin que, quiconque aura imploré votre secours, s'aperçoive qu'il a obtenu la pureté de l'âme et du corps et qu'il s'en réjouisse.

A LAUDES.

Omnipotens sempiterne Deus, qui devote deprecantium preces benignus exaudis, Majestatem tuam suppliciter exoramus ut sicut in honore gloriosi episcopi tui et martyris tui Æmiliani fides fuit exaltata, ita ejus intercessione, hostes nostros visibiliter ne nobis nocere valeant, separari concedas et ab infirmitatibus CAPITIS *et* RUPTIONIBUS VENTRIS *sanari nos facias.*

Dieu tout-puissant et éternel, qui écoutez avez bonté les prières de ceux qui vous invoquent pieusement, nous supplions humblement Votre Majesté, afin que, comme la foi a été exaltée en honneur de votre glorieux pontife et martyr *Emilien*, vous accordiez par son intercession la dispersion éclatante de nos ennemis, de peur qu'ils ne puissent nous nuire et que vous nous guérissiez des *Maux de tête* et des *Hernies.*

En 1856, par décret de Sa Sainteté Pie IX, le culte de saint *Emilien* fut confirmé à Autun et étendu à tout le diocèse.

(Bollandistes. — Petits Bollandistes).

SAINT PROSPER D'AQUITAINE, DOCTEUR DE L'EGLISE

Vᵉ SIÈCLE.

Patron des Poètes.

Prosper quitta l'Aquitaine, sa patrie, et se retira en Provence où il reçut les livres de la *Correction* et de la *Grâce* de saint Augustin. Il les défendit énergiquement contre les Semi-Pélagiens qui niaient la nécessité de la grâce. Il écrivit lui-même un grand nombre de traités pour combattre l'erreur de ces hérésiarques. Ce fut d'ailleurs le principal mobile de toute sa vie. Il vint une première fois à Rome pour demander au pape saint Célestin de se déclarer contre eux. Ses vertus éminentes, sa grande érudition firent que le pape saint Léon voulut l'avoir pour secrétaire, bien qu'il ne fût ni évêque ni même prêtre. Tout porte à croire qu'il exerçait encore ses fonctions quand il mourut. On l'a quelquefois confondu avec saint Prosper, évêque de Riez, et avec un autre saint Prosper, évêque de Reggio. Saint *Prosper* d'Aquitaine, pour combattre les Semi-Pélagiens, avait écrit un *Poème contre les Ingrats* qui a été traduit en vers français par Le Maistre de Sacy. Ce poème a été cause du choix des *poètes italiens* pour ce *patronage*.

(*Les Petits Bollandistes*, — *Manuale di Filotea*, de D. RIVA).

SAINT DIZAINT OU DIZANCE OU DIZANT (1), ÉVÊQUE DE SAINTES

FIN DU VII[e] SIÈCLE.

Invoqué pour fortifier les Enfants.

Les actes de *Dizaint* sont très incertains. On croit qu'il fut évêque de Saintes et qu'il succéda à saint Léger. D'après Jacques Branche, saint Adrien, confesseur, aurait apporté ses reliques à Ardres, en Auvergne, et à l'époque où cet hagiologue d'Auvergne écrivait, il mentionnait cette tradition relative à saint Dizaint : « A une promenade de la ville (Ardres), « tirant vers celle de Blesle, au milieu d'un pré, on voit une fontaine « sous le nom de *Saint-Dizaint* ou *Dicent*, où l'on *lave les enfants qui*, « *pour estre foibles de leurs membres*, *ne peuvent pas se soustenir ny* « *marcher dans le temps déterminé de la nature*, *ils y reçoivent une telle force* « *et vigueur en tout leur petit corps*, qui faut estre bien avant dans l'infi- « délité, si l'on n'y reconnoist de la merveille. »

Ce passage a été traduit en latin par les Bollandistes.

(JACQUES BRANCHE).

VINGT-SIX JUIN

SAINTS JEAN ET PAUL, MARTYRS

XVII[e] SIÈCLE.

Invoqués contre la Foudre, les Orages, la Grêle, la Peste et pour obtenir la Pluie.



EAN et PAUL, frères, étaient issus d'une famille noble et avaient été élevés dans la religion chrétienne. Ils faisaient partie de la cour de l'empereur Constantin et étaient surtout attachés à la maison de sa fille Constance ; quand les Scythes menacèrent Constantinople, des troupes furent levées pour les repousser, et *Jean* et *Paul* furent envoyés contre eux, sous les ordres d'un général du nom de Gallican. Ce général qui était païen s'était déjà distingué contre les Perses ; mais à la première rencontre avec les Barbares, son armée fut enveloppée tout à coup par eux et allait être entièrement taillée en pièces ; *Jean* et *Paul*, s'approchant alors de leur général, l'assurèrent qu'il se retirerait vainqueur malgré le péril qui le menaçait s'il voulait promettre à Dieu de se faire chrétien. Gallican fit vœu immédiatement d'embrasser le christianisme s'il remportait la victoire. Les Scythes, à l'instant furent terrifiés et abandonnèrent le champ de bataille. Gallican, après s'être converti, renonça entièrement au monde pour se livrer aux bonnes œuvres. Quant à *Jean* et *Paul*, ils continuèrent à servir la princesse Constance. Après la mort de Constantin, ils restèrent auprès de ses enfants ; mais quand Julien monta sur le trône, voyant que ce prince avait abandonné le christianisme, ils quittèrent la cour pour vivre dans la retraite. Cet empereur apostat, vou-

(1) *Dicentius, Dizantius,*

lant s'emparer de leurs biens, les somma de sacrifier à Jupiter et, sur leur refus, il leur fit trancher la tête dans leur propre maison. Aujourd'hui, à Rome, on voit encore une église bâtie sur ce même emplacement, et dans la nef, un petit espace entouré d'une grille ; c'est là que les deux frères furent décapités.

Le P. Cahier et les Petits Bollandistes font remarquer que, d'après des gravures allemandes du XVIII[e] siècle, saint *Jean* et saint *Paul* étaient invoqués contre la *Foudre* et contre les *Orages*, sans pouvoir en déterminer la cause. Un cantique catalan (*Goigs*) y joint l'invocation contre la *Peste* et celle contre la *Grêle* qui ravage ordinairement les récoltes à la suite d'un *Orage* :

De vostra virtut sagrada
Son los devots amparats
Y los pobles resguardats
De la PESTA *y* PEDREGADA
Logran cullita assahenada
En vostre culto incessants.

Par votre vertu sacrée, vos dévots sont protégés et les peuples préservés de la *Peste* et de la *Grêle*, ils obtiennent une récolte assurée par votre culte incessant.

Dans le *Manuale benedictionum selectissimarum* (KEMPTEN, p. 505), on trouve une bénédiction pour obtenir la *Pluie* par l'intercession des saints *Jean* et *Paul* :

BENEDICTIO AERIS AD PETENDAM *Pluviam.*

OREMUS.

Deus, in quo vivimus, movemur, et sumus, te supplices deprecamur, ut terræ congruentem PLUVIAM *tribuere digneris : ut præsentibus misericordiæ tuæ auxiliis sufficienter adjuti sempiternæ fiducialius appetamus.*

Deus, qui conspicis quia nos undique mala nostra perturbant, concede, quæsumus, ut beatissimæ virginis genitricis filiæ tui Mariæ, et beatorum tuorum JOHANNIS *et* PAULI *at beati N aliorumque sanctorum patronorum nostrorum intercessio gloriosa nobis succurrat.*

BÉNÉDICTION DE L'AIR *pour demander la Pluie.*

PRIONS.

Dieu en qui nous vivons, nous agissons et nous sommes, nous vous supplions humblement de daigner accorder à la terre une *Pluie convenable*, afin que, suffisamment aidés par le secours de votre miséricorde, nous désirions avec plus de confiance les biens éternels.

Dieu, qui voyez les maux qui nous troublent de toutes parts, faites, nous vous en prions, que vienne à notre aide la glorieuse intercession de la Bienheureuse vierge Marie, mère de votre fils, de vos bienheureux martyrs *Jean* et *Paul* et du bienheureux N, ainsi que de tous nos autres saints patrons.

(*Bollandistes. — Petits Bollandistes*).

SAINT PELAGE, MARTYR A CORDOUE

IX[e] SIÈCLE. — 825.

Invoqué pour les Bêtes à cornes.

Pelage était le neveu de l'évêque de Tuy, en Galice. Il avait été élevé par son oncle, dont il ne se séparait presque jamais. Dans une invasion des Sarrasins, l'évêque fut fait prisonnier par eux. Ayant dû être racheté par une rançon, il donna pour otage *Pelage*, qui n'avait alors que treize ans et qui fut emmené à Cordoue où régnait Abdérame II. Cet abominable roi voulut lui faire renier sa foi, afin de le faire consentir à un crime honteux. Mais *Pelage* repoussa avec horreur cette ignominie. Furieux, Abdérame, après lui avoir fait subir divers tourments, le fit couper par morceaux et le saint martyr rendit son âme à Dieu le 26 juin

de l'an 825. L'Allemand Henri Alt (1) prétend qu'il est invoqué pour les *Bêtes à cornes*, parce qu'avant d'être déchiré et martyrisé avec les tenailles rouges, il avait été jeté à un *Taureau furieux* et l'avait, par le signe de la croix, rendu doux et traitable. J'avoue néanmoins n'avoir rencontré dans aucun hagiographe le récit de ce dernier fait.

(*Les Bollandistes.* — RIBADANEIRA. — *Grande Vie des Saints*).

SAINT SAUVE OU SAULVE (SALVIUS), ÉVÊQUE & MARTYR

FIN DU VIIIe SIÈCLE.

Invoqué pour la santé du Bétail.

Les hagiographes donnent le titre d'évêque à *Sauve* sans désigner le siège épiscopal qu'il occupait. Quoi qu'il en soit, il était venu avec un de ses compagnons. vers la fin du VIIIe siècle, pour évangéliser les populations du territoire de Valenciennes. Comme ils étaient arrivés à très peu de distance de cette ville, au village de Braine, un noble du pays voulut absolument leur donner l'hospitalité dans son château de Beuvrage. Winegard, le fils de ce seigneur, abandonné aux plus criminelles passions, avait été séduit par l'aspect d'un calice en or dont *Sauve* s'était servi pendant le saint sacrifice, il suivit les deux hommes de Dieu à leur départ et, après les avoir fait saisir et les avoir dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, il ordonna qu'on les conduisît secrètement dans la forteresse de Beuvrage, où ils furent décapités quelques jours plus tard. Afin de dissimuler ce crime à tous les yeux, un trou fut pratiqué dans le sol d'une étable et les deux cadavres y furent transportés. Lorsqu'ils eurent été recouverts de terre, les animaux reprirent dans l'étable leur place accoutumée ; mais un *Taureau*, qui faisait partie de ce troupeau, repoussait constamment les autres animaux de l'endroit où se trouvaient les deux corps et ne permettait pas qu'il fût souillé de quelque manière que ce fût. Cette circonstance qui se renouvelait chaque jour et une lueur éclatante sur les cornes du *Taureau* signalée pendant la nuit par une bonne vieille, éveillèrent l'attention des officiers de Charles-Martel qui vinrent constater le crime, et en punirent sévèrement les auteurs. Plus tard, l'étable où les saints martyrs avaient été enterrés fut transformée en église qui devint la paroisse de Beuvrage. Le culte de saint *Sauve* a toujours été célébré dans le pays de Valenciennes.

Un grand concours de peuple se faisait autrefois dans l'église de l'ancien monastère de *Saint-Sauve*. On venait invoquer le saint martyr pour la *guérison* ou la *conservation des Bestiaux*. C'était un souvenir de l'*étable* et du *taureau* dont il a été question plus haut.

(*Vie des Saints de Cambrai*, par l'abbé DESTOMBES).

---

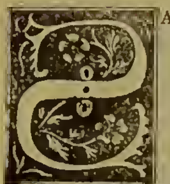
(1) *Di Die heilingenbilder*, Berlin 1845.

VINGT-SEPT JUIN.

IVe SIÈCLE.

SAINT ZOILE (ZOILUS), MARTYR

Invoqué contre les Douleurs de côté.



SAINT *Zoile* fut martyrisé à Cordoue avec dix-neuf autres personnes auxquelles on fit souffrir diverses tortures. Un des gardes du gouverneur voulut faire sur Zoile l'expérience d'un supplice nouveau. On lui coupa les dernières vertèbres de l'épine dorsale, et, par cette ouverture, le féroce bourreau lui arracha les entrailles. C'est là sans doute ce qui aura donné aux Espagnols l'idée d'invoquer le saint martyr contre les *Douleurs de côté*, comme le témoigne ce cantique castillan (Gozos) :

Tu proteccion celebrado
Es general medicina
Pero en lo que es peregrina
Es para el DOLOR DE HIJADA.

Votre protection est célébrée comme un remède universel, mais votre spécialité est contre le *Point de côté*.

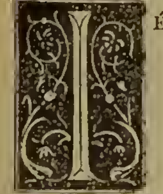
(*Bollandistes.*)

VINGT-NEUF JUIN.

SAINT PIERRE (PETRUS), PRINCE DES APOTRES, PREMIER PAPE

Ier SIÈCLE. — 67 (1).

Patron des Pêcheurs, Poissonniers, Marchands de marée, Reyeurs ou Faiseurs de retz (filets), d'une Confrérie ayant pour mission d'ensevelir en terre sainte les cadavres des Naufragés, des Huchers, Plancheïeurs, Menuisiers, Ebénistes, Tailleurs de pierres, Maçons, Plâtriers, Briquetiers, Potiers, Vierges, Bouchers, Banquiers en cour de Rome, Pannetiers, Verriers, Bouteillers, Papetiers, Foulons, Tondeurs de drap. — Invoqué par les Enfants pour la prolongation des jours de leurs parents, contre les Maux de pieds, la Rage, les Morsures de serpents, les Possessions du démon et la Fièvre.



JÉSUS-CHRIST a distingué des autres, d'une manière visible, l'apôtre *Pierre*, et c'est de ce chef visible et de son union avec lui que l'Eglise tire cette organisation si complète qui constitue sa beauté et sa gloire (2) » La puissance octroyée à Pierre lui a été garantie par trois déclarations de son divin maître : 1° La première fois que *Pierre* fut amené devant Jésus par son frère André, Notre-Seigneur, le regardant, lui dit : Tu es Simon, fils de Jona, tu seras appelé *Céphas*, c'est-à-dire *Pierre*. Plus tard, complétant en quelque sorte cette première injonction, il insiste en disant (3) : « Aussi moi je te dis que tu es *Pierre* et sur cette

(1) Voir une dissertation de *Mgr Bartolini*, secrétaire de la congrégation des Rites et lue par lui à l'Académie d'Archéologie de Rome en 1866.
(2) *Lupoli Juris Ecclesiastici prœlectiones*. Naples, 1877, vol. I, p. 70.
(3) *Saint Mathieu*, C. XVI. 18.

pierre, je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux ; 2° après le lavement des pieds, Jésus-Christ tint à *Pierre* un langage qui n'est pas moins significatif : « Simon, Simon, lui dit-il, voilà que Satan t'a demandé pour te cribler comme du froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères (1) ; 3° enfin, après la Résurrection, quand Jésus-Christ institua effectivement *Pierre* pasteur suprême de son unique troupeau, il lui signifia impérativement son installation par ces mots : « Pais mes agneaux, pais mes brebis (2). »

Pierre était galiléen et fut le deuxième apôtre avec André, frère de Philippe, auxquels Jésus-Christ commanda de tout quitter et de le suivre. C'est le seul apôtre que l'Ecriture dise avoir été marié. Il fut le père de sainte Pétronille, après avoir épousé à Capharnaum une femme du nom de Perpétue, dont il n'est plus fait aucune mention. *Pierre* et son frère André exerçaient la profession de pêcheurs. Comme ils jetaient leurs filets dans la mer de Galilée, Jésus leur dit : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » *Pierre* assistait à la pêche miraculeuse dont toutes les circonstances mettent sa primauté en relief. « C'est dans « la barque de *Pierre* que Jésus monte, dit Rohrbacher, c'est dans la « barque de *Pierre* qu'il est assis, enseignant la foule des peuples ; c'est « de la barque de *Pierre* qu'il instruit le genre humain ; c'est à *Pierre* « qu'il a dû d'avancer en pleine mer ; c'est à *Pierre* qu'il commande de « jeter ce filet dans cet abîme ; c'est à *Pierre* qu'il est donné d'y prendre « cette multitude innombrable de toute tribu et de toute langue, savants « et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois, ces grands poissons, « ces monstres marins qui fendent les eaux avec un grand tumulte. »

Il est également bon de remarquer que les évangélistes placent toujours le nom de *Pierre* en tête de la liste des apôtres. Après avoir vu la *Multiplication des pains*, figure de l'institution de la sainte Eucharistie, *Pierre*, au commandement de Notre Seigneur, marcha sur les eaux et y fut soutenu par sa main au moment où il chancelait. Quelques jours après, Jésus prit avec lui *Pierre*, Jacques et Jean, les mena seuls à l'écart sur une haute montagne et se transfigura devant eux. Comme le premier jour des Azymes était arrivé, il envoya deux de ses disciples, *Pierre* et Jean : « Allez, dit-il, nous préparer la Pâque, afin que nous la « mangions. » Le souper fini, *Pierre* fut le premier à qui Jésus-Christ lava les pieds. Au moment où une troupe de gens armés, conduits par le traître Judas, mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent, *Pierre*, pour défendre son maître, tira son glaive et coupa l'oreille droite du serviteur du grand prêtre ; mais il avait trop compté sur lui-même et la terreur inspirée par les méchants, et bientôt, comme Jésus le lui avait prédit, il le renia trois fois avant le second chant du coq. « Il ne pécha que par faiblesse, dit encore Rohrbacher, il ne crut ni n'enseigna l'erreur. » En effet, il avait bien déjà été désigné pour être chef de l'Eglise, mais il ne le fut effectivement qu'après la Résurrection, comme nous l'avons dit plus haut.

(1) *Saint Luc*, C. XXII. 31.
(2) *Saint Jean*, C. XXI. 16. 17.

Après cette même Résurrection, Jésus-Christ apparut à *Pierre* avant tous les autres hommes (sainte Marie-Madeleine avait déjà vu le Seigneur). Il fut investi de la dignité souveraine, avant l'Ascension, par ces paroles : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Pierre, le jour de la Pentecôte, entouré de onze apôtres, après que le Saint-Esprit fût descendu sur eux, fit une première prédication qui convertit trois mille hommes. Il opéra le premier miracle en confirmation de la foi par la guérison du boîteux de naissance, il convertit cinq autres mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, dont le nombre était très grand, et de même qu'il avait été le premier à convertir les Juifs, il fut aussi le premier à recevoir les Gentils. Le premier de la Gentilité qu'il fit entrer dans l'Eglise chrétienne fut un homme de guerre, un centurion romain, du nom de Corneille.

Après la dispersion des apôtres, il fonda successivement trois sièges épiscopaux qui, seuls dans l'antiquité, ont été honorés comme églises patriarchales ; ce sont Antioche, Rome et Alexandrie. Avant d'aller à Rome, il prêcha l'Evangile dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie-Mineure.

Pierre avait envoyé Marc, son disciple et son interprète, pour fonder l'Eglise d'Alexandrie. Il envoya également d'autres de ses disciples dans les diverses régions de l'Occident, et c'est un fait merveilleusement reconnu qu'aucune église n'a été fondée dans toute l'Italie, dans les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile et dans les îles environnantes que par ceux que l'apôtre saint *Pierre* ou ses successeurs avaient établis évêques.

Dans le cours de son apostolat, *Pierre* fut mis en prison plusieurs fois et entre autres à Jérusalem et à Rome ; il en sera fait mention le 1er août sous la désignation de *Saint-Pierre-aux-Liens*.

Trois ans après sa conversion, saint Paul était venu à Jérusalem uniquement *pour voir Pierre*, « le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chry- « sostome, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que « lui. » Plus tard, Paul était venu à Rome pour faire décider devant *Pierre*, dans un premier concile, la question soulevée par les Judaïsants sur la nécessité de la circoncision, comme initiation préalable de l'Eglise chrétienne.

Vers les dernières années de Néron, les deux apôtres se retrouvèrent encore à Rome et y prêchèrent la foi de Jésus-Christ. Jamais ville n'avait eu plus besoin d'être évangélisée. Il y régnait dans ce moment un empereur abominable qui ne reculait devant la perpétration d'aucun crime. Il s'était donné le divertissement d'incendier la capitale de son empire, dans le but de repaître ses yeux d'un spectacle aussi cruel que nouveau. Néron s'adonnait avec passion à la magie et faisait chercher les plus secrets mystères de l'art dans les entrailles fumantes des victimes humaines. Il s'entourait de Chaldéens, d'astrologues et autres gens adonnés à des pratiques exécrables. Parmi eux, avec l'aide du Diable, Simon le Magicien s'était fait une grande réputation aux yeux de l'empereur et dans l'esprit du peuple romain. *Pierre* déjoua toutes ses impostures : une première fois, en le mettant en demeure de ressusciter un mort, ce qu'il ne put jamais faire et ce que lui, *Pierre*, fit immédiatement. Une autre fois Simon, ayant la prétention de voler dans les airs, s'était élancé du haut de la roche du Capitole et, soutenu dans l'espace

par les Démons, excitait l'enthousiasme des spectateurs, quand, à la prière de *Pierre*, il fut précipité sur le rocher et mourut quelques heures après le corps tout fracassé.

Saint Pierre et saint Paul opérèrent de nombreuses conversions dans la ville de Rome, dans le palais même de Néron et parmi les malheureuses victimes de ses débauches.

Ce fut alors que l'empereur exerça contre les chrétiens la première et la plus violente persécution. Saint *Pierre*, enfermé d'abord dans la prison Mamertine, fut ensuite battu de verges et crucifié la tête en bas. Il mourut ainsi dans la capitale du monde, là où il avait fondé l'Eglise romaine, là où il avait placé sa chaire, de laquelle ses successeurs doivent continuer jusqu'à la fin du monde à paître les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y ait pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un pasteur. Les reliques du prince des apôtres furent déposées sur le mont Vatican. On les retrouve encore dans la crypte de Saint-Pierre de Rome, sous l'autel majeur de la basilique. Une partie de ces reliques est placée sous l'autel de la nouvelle basilique de Saint-Paul, hors les murs, et sa tête est renfermée dans un ciboire de marbre de Paros au-dessus de l'autel papal de Saint-Jean-de-Latran.

Sur les plus anciennes images, d'après les paroles de Notre Seigneur : *Je te donnerai la clé du royaume des Cieux*, saint *Pierre* ne porte qu'une clef. Plus tard, on lui en donne deux, une d'or : la clef du ciel ; l'autre d'argent : la clef de la terre. Plus tard, on en a ajouté une troisième, noire, qui est celle de l'enfer. Aussi passe-t-il, pendant tout le Moyen-Age, pour le *Portier du ciel*. Et c'est là-dessus qu'est fondé l'ancien usage attribué aux Russes de mettre dans la bière du mort un *passe-port* adressé à saint *Pierre*. Nous transcrivons ci-joint un de ces passe-ports du ciel extrait du *British Museum*, à Londres, et manuscrit donné par Macaire II, métropolitain de Kiew (1538-1550) :

Mæcarius di gra kiovensis hanicensis et universæ Russiæ archiepiscopus Dno et Nro sco PETRO *Dei omnipotentis janitori.*

Significam tibi hoc tempore Diem suum obiisse principem Feoder Wladimirski, quamobrem precipimus tibi, ut illum sine oi impedimento *et cunctatione recte intromittas in regnum Dei. Absolvimus eum ab oibus peccatis et dedimus ei benedictionem. Itaque nihil eorum transgredieris, atque ne secus fiat dedimus ei has litteras absolutionis.*

Datum in nro claustro in Kiovia XXX juli 1541.

Macaire, par la grâce de Dieu archevêque de Kiew et de toute la Russie, à notre seigneur et apôtre saint *Pierre*, portier du Dieu tout-puissant.

Nous vous faisons savoir qu'en ce moment un serviteur de Dieu, le prince Feoder Wladirmirski, vient de mourir ; c'est pourquoi nous vous conseillons de l'introduire directement dans le royaume de Dieu sans y mettre aucun obstacle ni aucun retard. Nous l'avons absous de tous ses péchés et lui avons donné la bénédiction. En conséquence, ne négligez rien de ces recommandations, de peur qu'il n'en arrive autrement, nous lui avons délivré ces lettres d'absolution.

Donné en notre cloître de Kiew le 30 juillet 1541.

Saint Pierre est aussi représenté avec le coq dont il a été question plus haut (1) :

(1) Le coq a donné le signal du commencement du règne de Pierre ; ainsi chaque matin, il annonce l'aurore.

Par son chant, s'écrie saint Ambroise en des vers dont la liturgie s'est emparée, il éveille les paresseux, dissipe les ténèbres devant l'aurore et met en fuite les voleurs.

Le coq, symbole des victoires de la vigilance vis-à-vis de la paresse, de la lumière devant

Comme ayant exercé la profession de *Pêcheur*, saint *Pierre* est tout naturellement le patron des *Pêcheurs*, des *Poissonniers*, des *Marchands de marée* et aussi des *Reyeurs* ou faiseurs de retz (filets).

Un cantique catalan (Goigs) s'exprime ainsi sur ce patronage :

Les de vestra coufraria *Los demes* SON PESCADORS *Temianos en la memoria* SANT PERE *als* PECAOORS.	Ceux qui appartiennent à votre confrérie sont les *Pêcheurs*. Souvenez-vous, saint *Pierre*, de tous les *Pêcheurs*.

A Ault, dans la Picardie (A. Corblet N. 564), il y avait une confrérie de saint Pierre qui avait pour mission de recueillir les cadavres des *Naufragés* et de les ensevelir en terre sainte. Ce qui s'explique, parce que les *Naufragés* sur ces côtes étaient souvent de simples *Pêcheurs*.

D'autres corps de métiers, tels que les *Planchéïers*, autrefois officiers de ville chargés de veiller aux ponts de planches et de placer les madriers nécessaires pour arriver sûrement sur les *bateaux*, les *Huchers* qui fabriquaient les *Huches*, caisses percées de trous, enfoncées de toute leur hauteur dans l'eau, dans lesquelles on dépose le *poisson* que l'on doit consommer, enfin par extension les autres ouvriers qui travaillent les bois, tels que les *Menuisiers* et les *Ebénistes* ont voulu se mettre sous la protection de notre Saint.

C'est le passage cité plus haut : « Tu es *Pierre* et sur cette *Pierre* je « bâtirai mon Eglise » qui a donné l'idée aux *Tailleurs de pierre*, aux *Ouvriers du bâtiment*, *Maçons* et *Plâtriers*, à ceux qui travaillent la terre, aux *Briquetiers*, aux *Potiers* de réclamer le patronage de saint Pierre. Les *Briquetiers* et les *Maçons*, avec tous les instruments de leur métier, figuraient au centenaire d'O'Connel qui eut lieu à Dublin le 7 août 1875 et portaient une bannière de saint Pierre, représentant d'autre part des pyramides, des tours, des monuments et la devise : « *Labore, virtute,* « *gloriâ.* »

la terreur de la justice vis-à-vis des méchants, marque très bien les victoires auxquelles le repentir de Pierre va le conduire.

A cette époque, une nation aux destinées mystérieuses était encore l'effroi de la Rome païenne : c'était la nation des Coqs.

Cette nation, située au-delà des Alpes, formée de plusieurs peuplades, avait un invincible courage et beaucoup de présomption ; lorsqu'elle s'avançait vers les champs fertiles de l'Italie, toute la campagne retentissait de ce cri d'effroi : *Galli* ! *Galli* ! les Coqs ! les Coqs !

Bien avant l'invasion des Barbares, ils ont foulé le sol de Rome et enlevé ses dépouilles opimes, et lorsqu'ils furent vaincus, ils ne le furent jamais complétement, et Rome leur demanda l'appui de leurs armes. Pendant des siècles, ils seront la barrière élevée entre l'empire agonisant et les Barbares victorieux.

Telle était cette nation, qui a changé de nom quand Clovis a reçu, au baptême, le titre de fils aîné de l'Eglise. Clovis alors constitua la France elle-même fille aînée de l'Eglise.

Son nouveau nom voulait dire *loyauté*.

A travers les siècles cependant, elle conserva commo symbole national l'oiseau dont elle avait porté le nom, nom que Rome lui a toujours conservé (*Gallia*, France ; *Gallus*, Français).

Mais le coq des Gaulois était devenu le coq de Pierre ; il était l'ornement des clochers qui réveillent les paresseux, appellent au repentir et à tous les recommencements.

La Révolution a chassé les coqs ; des aigles ont parfois pris leur place, puis une couronne, un lis ; mais le coq gaulois revivra tôt ou tard sur ses clochers pour toujours annoncer au monde le retour de la lumière. Il s'est tu devant la Révolution ; 1830 a voulu en faire un oiseau politique.

Le coq de Pierre appartient à l'Eglise. Soyons vigilants, soyons dans la vérité, soyons pour la justice, et nous serons les fidèles alliés de Pierre.

Mais ne soyons pas présomptueux.

(Tiré du nº 167 du journal *Le Pèlerin*).

Celui des *Vierges* remonte à la fille de notre apôtre, sainte Pétronille, qui, elle-même, était restée *vierge*. Il est consacré à Orléans par une église qui porte le nom de *Saint-Pierre-le-Puellier* (Sanctus Petrus Puellarum). Ce patronage des *Vierges* pourrait avoir encore une autre origine. Quand saint *Pierre* fut délivré de sa prison par un ange et eut prononcé cette parole : « *Nunc scio vere*, etc. » « Maintenant, je reconnais « véritablement que Dieu a envoyé son ange, » il vint frapper à la porte de Jean Marc, et la première personne qui se trouva en face de lui fut une *jeune fille* nommée Rhode qui, transportée de joie, vint annoncer la présence de *Pierre* à la famille de Jean Marc et aux fidèles réunis pour prier (1).

Le 29 juin 1871, Pie IX, en recevant les jeunes gens des collèges étrangers fondés à Rome, après avoir cité ce passage des *Actes des Apôtres*, ajouta : « Et ainsi la faveur fut faite à ce jeune âge qui, lorsqu'il s'applique au bien, est bien le plus fervent de tous. »

D'après les *Actes des Apôtres* (ch. X, art. 11 et 12), saint *Pierre*, ayant faim, « vit le ciel ouvert et comme une grande nappe suspendue par les « quatre coins et qu'on abaissait du ciel sur la terre, et dans laquelle « étaient toutes sortes de quadrupèdes, de reptiles de la terre et d'oiseaux « du ciel. » C'est là probablement l'origine du patronage réclamé par les *Bouchers* dans la Perche, dans plusieurs villes de la Normandie et à Mortagne (Orne).

Saint *Pierre* fut l'un des deux disciples que Notre Seigneur envoya préparer tout ce qui était nécessaire pour la cène du Jeudi-Saint, afin que, devant être le premier prêtre du Nouveau Testament, disent les Petits Bollandistes, il disposât lui-même ce qui devait servir à l'institution de l'auguste Sacrement de nos autels. En outre, dit l'abbé Corblet (IV, 363), le jour de la fête de saint Pierre, à Antioche, était nommé, à une époque fort reculée, *Festum Petri Epularum*, la Fête des festins de Pierre. On portait des aliments sur le tombeau des parents morts, et le lendemain il y avait des repas de famille auxquels on donnait le nom de *caristie* (cara cognatio). Nous croyons que c'est dans ces deux récits qu'il faut chercher l'origine du patronage des *Panneliers*, des *Verriers* et des *Bouteilliers*.

L'invocation contre les *Maux de pieds* s'appuie sur le premier miracle opéré par saint *Pierre*, lorsqu'il guérit le *Boîteux de naissance* que l'on portait chaque jour à la porte du temple, appelée la *Belle Porte* pour qu'il y demandât l'aumône.

L'invocation contre la *Rage* doit tirer son origine de ce passage de la *Légende dorée* : « Simon le Magicien avait préparé un gros chien pour dévorer l'apôtre lorsqu'il viendrait dans la maison de Marcellus. Or, *Pierre*, d'un signe de croix, débarrassa le chien de sa *Rage*. *Petrus facto signo crucis solvit*, et le chien, doux pour tous, se jetait sur le Magicien et se préparait à l'étrangler, quand *Pierre* lui ordonna de ne pas toucher à la chair du misérable, qui se trouva nu entièrement, après avoir vu tous ses vêtements mis en lambeaux. A la vue de ce miracle, Marcellus renonça à être disciple du Magicien et suivit l'apôtre. Plus tard, quand saint *Pierre* accusé par Simon parut devant Néron, l'*apôtre* l'ayant défié, le Magicien cria alors : — « Que les grands chiens paraissent et le dévo-

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XII, V, II et suivants.

rent. » Et aussitôt de très grands chiens apparurent et se jetèrent sur *Pierre* ; mais celui-ci leur présenta un morceau de pain qu'il avait béni et ils prirent la fuite (*Légende dorée*, p. 372).

Celle qui lui est adressée à la fois contre la *Rage*, contre les *Morsures de serpents* et aussi contre les *Possessions du démon*, s'appuie sur une tradition plus ou moins apocryphe relatée par les Bollandistes. Un ange aurait enjoint, de la part de Dieu, au pape Sylvestre, de faire fabriquer et bénir une clef semblable à celle du Paradis que Notre Seigneur avait donnée à saint *Pierre*. Cette clef, en outre, devait être portée dans une ville du nom de *Lons Pompéia* (appelée depuis *Lodi*) et placée au lieu où saint Jean l'Evangéliste et l'apôtre saint Jacques avaient élevé un sanctuaire en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Jean. Après avoir servi à la conservation de l'église, la clef devait être déposée sur l'autel et appliquée sur les *Démoniaques* et les personnes atteintes de la *Rage*, afin d'opérer leur guérison. Apportée à Jérusalem par l'impératrice Hélène, elle fut déposée par elle à Lodi, lorsqu'elle revint à Rome après avoir présidé à la découverte de la vraie croix.

Les Bollandistes donnent un dessin de cette clef, qu'ils estiment antérieure au XII[e] siècle ; elle n'a de commun avec une clef ordinaire que l'anneau par lequel on la saisit. Le reste se compose de deux tiges de fer cordelées l'une avec l'autre et terminées en pointe. Quoi qu'il en soit, cette clef, en 1599, toujours d'après les mêmes auteurs, opérait de véritables merveilles sur les personnes *mordues par des chiens enragés*, et entre autres sur une jeune fille de quatorze ans qui avait été également mordue par une vipère. C'est par assimilation avec cette clef qu'à Avignon et dans beaucoup de villes de France on faisait chauffer dans les églises, sous le vocable de saint *Pierre*, un morceau de fer ou la clef même du sanctuaire, et on l'appliquait aux hommes, aux femmes et aux animaux pour les préserver de la *Rage*. Quant aux chiens atteints de cette affection, on commençait par les plonger dans une fontaine voisine, puis on leur appliquait à la tête un fer chaud ou les clefs de l'église, après leur avoir fait dire des évangiles, le bout de l'étole sur la tête ou sur celle de ceux qui les conduisaient.

Dans la deuxième livraison du tome II, 7[e] série, des *Sociétés Savantes*, Mgr Barbier de Montault cite plusieurs *clefs de saint Pierre* dans le diocèse de Montauban, l'une à Lacour-Saint-Pierre, une autre à La Chapelle. En outre, suivant le même auteur, le curé d'Esparsac en possède deux : l'une pour guérir les fidèles, l'autre pour les animaux, que le carillonneur applique sur leur tête après l'avoir fait chauffer, mais sans prières.

M. Anatole Dauvergne, page 170, 3[e] série de la même revue, avait également cité à Saint-Pé-de-Gencrest (Hautes-Pyrénées) une de ces clefs que l'on dit avoir été forgée avec l'un des anneaux de la chaîne même de saint *Pierre*.

Pendant que Jésus-Christ était à Capharnaüm, il vint dans la maison de Pierre, dont la belle-mère était au lit avec une *Fièvre ardente*. A la prière de son disciple, il prit la main de cette femme et, au même instant, la *Fièvre* la quitta. C'est là évidemment l'origine de l'invocation qui est adressée à Saint Pierre contre les *Fiévreux*. D'après l'abbé Corblet (IV, 364), à Lihon-en-Sangterre (Somme), on bénissait, dans le prieuré de Saint-Pierre-de-Lihon, du pain et du vin qui, administrés aux *Fié-*

vreux, les guérissaient immédiatement. D'après l'abbé de Cœgny (*Arrondissement de Péronne*, *I*, *p.* 431), on visite en pélerinage, pour la guérison de la *Fièvre*, la célèbre statue du saint, placée sur un autel dans l'antique oratoire de Saint-Pierre-le-Divion. Les malades, après avoir adressé leurs homages à saint *Pierre*, lient des brins d'herbes à la statue du Saint ou aux branches des arbres ombrageant la chapelle ; ils vont boire de l'eau à une fontaine située au bas de la colline, puis s'en retournent avec la confiance d'avoir lié la *Fièvre* et d'en être désormais délivrés eux-mêmes ou ceux pour lesquels ils ont prié.

Cette guérison de la belle-mère de saint Pierre, opérée par Notre Seigneur, est également l'origine de l'invocation qui lui est adressée par les *Enfants pour la prorogation des jours de leurs parents.* « C'est un souvenir, dit l'abbé Berthoumieu (p. 162), de la piété filiale dont cet apôtre fit preuve, alors que, sur son instigation, Jésus vint pour guérir sa belle-mère qui se mourait de la *Fièvre.*

Après la Pentecôte, saint *Pierre* fit tant de miracles que les rues par lesquelles il passait étaient encombrées de malades qui n'étaient pas seulement guéris par son attouchement ou ses paroles ; mais son ombre seule, quand elle les atteignait, avait la même vertu. C'est ce privilège extraordinaire entre tous, que Mgr Pie, évêque de Poitiers, dépeignait vivement le 18 août 1878 dans une homélie prononcée le jour de la fête de sainte Radegonde, en présence des pèlerins de Paris à Lourdes.

« ... Par exemple, s'écriait-il, du plus loin qu'on voyait venir l'apôtre « *Pierre*, on poussait les malades hors des maisons ; on les jetait sur les « places : *Ita ut in plateas ejicerent infirmos* (act. V, 15). Que voulez-vous ? « Dans ces instants de presse et avec de si grandes foules, on fait de son « mieux et on ne peut pas toujours se garder de quelques mouvements « brusques et précipités. On les rangeait ensuite sur des lits et sur des « brancards, afin que l'*ombre de Pierre* atteignît chacun d'eux et qu'ils « fussent délivrés de leurs infirmités. »

Le 29 juin, où l'on fêtait en même temps saint *Pierre* et saint *Paul*, on avait l'habitude de les invoquer contre les dommages de la *Grêle*, probablement parce qu'à cette époque de l'année les ravages de la *Grêle* sont le plus à craindre.

A Rome, le jour de la Vigile de saint Pierre et saint Paul, il y a à six heures chapelle papale à Saint-Pierre. Les premières vêpres sont suivies de la bénédiction des *Palliums* faits avec la laine des agneaux bénis le 21 janvier, fête de sainte Agnès, puis déposés sur le tombeau de saint *Pierre,* dans une cassette de vermeil, jusqu'au jour où on les en retire pour les envoyer aux nouveaux archevêques, patriarches et primats.

Quand les apôtres portent le corps de la sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, saint *Pierre* entonne l'*In exitu Israël de Egypto.* C'est saint *Pierre* qui entonne le *Credo : Credo in Deum patrem omnipotentem creatorem cœli et terræ.*

Le *Jaspe,* pierre opaque et dure, symbolise le prince et le chef des apôtres dont la foi a été si vive qu'il a mérité de confirmer ses frères. Par sa couleur verte, cette pierre indique la virilité et la force de la foi ; mais comme elle est mêlée de rouge, elle marque que cette foi doit être vive jusqu'à l'effusion du sang. Le jaspe, d'ailleurs, représente très convenablement le fondement de l'Eglise à qui Jésus-Christ lui-même a promis la stabilité (*Ann. ch.* III, *Ar*, VII, 221, XXVII, 99).

L'*Ordre de Saint-Pierre et Saint-Paul* fut institué, en 1540, par le pape Paul III. La marque de l'ordre est un ovale d'or portant l'image de saint *Pierre*, et au revers l'image de saint Paul. Cet ovale pend au bout d'une chaîne à trois rangs d'or.

(ROHRBACHER. — BELLARMIN, *de Rom. Pont*, C. 17).

DICTONS ET PROVERBES SUR SAINT PIERRE

A la saint *Pierre*
Le coucou rentre à la maison (29 juin).
(Basse-Bretagne, *Revue celtique*, V, III, p. 75).

A la saint *Pierre*, plante l'ail (15 avril).
A la saint *Pierre*, noue l'ail (29 juin).
A la saint *Pierre*, arrache l'ail (1er août).
(Basse-Bretagne, *Revue celtique* V, III, p. 69).

Le coucou chante-t-il après
La saint Pierre, signe de cherté.
(Basse-Bretagne, *Revue celtique* V, III, p. 205).

Notre-Dame-de-Pitié et le seigneur saint Pierre donnent aux vaches méchantes des cornes courtes.
(Basse-Bretagne, *Revue celtique*, V, I, p. 411).

A la chaire de saint Pierre
L'hiver s'en va, s'il ne se resserre.

Saint Pierre et saint Paul pluvieux,
Pour trente jours sont dangereux.
(Eure).

S'il pleut la veille de saint Pierre,
La vinée est au tiers.
(Lot-et-Garonne).

Saint Pierre pluvieux
Trente jours douteux.
(Oise).

Saint Pierre pleure toujours.
(Maine-et-Loire).

Hardi comme saint Pierre.
(Dans le sens ironique, parce que saint *Pierre* avait renié son maître trois fois.)

Découvrir saint Pierre pour couvrir saint Paul. (Dérober à l'un pour donner à l'autre).
(OUDIN, *Curiosités françaises*, p. 154).

Prendre saint Pierre pour saint Paul. (Se méprendre, prendre une personne pour une autre).
(OUDIN, p. 495).

Si saint Pierre est allé en Paradis sans abbaye, l'abbé ira à cheval.
(Adages françois, XVIe siècle).

On appelle FLEURS DE SAINT PIERRE : — *La Primevère* (PRIMULA VERIS). Sa hampe élancée rappelle la tige d'une clef dont le pène est figuré par un groupe de fleurs terminales. — BOTRICHIUM LUNARIA, espèce de *Fougère* qui a porté le nom d'*Os-monde* (Os MUNDI), *Bouche-du-Monde* bouche puissante de saint *Pierre* et de ses successeurs. — SOLIDAGO VIRGA AUREA, la *Verge d'or*, qui figure le bâton de commandement de saint Pierre.

On appelle HERBES DE SAINT PIERRE : — le LONICERA XILOSTRUM, *chèvrefeuille des buissons*, — la *Scabieuse*, *succise* ou *Morsure du Diable*, peut-être en souvenir du reniement de l'apôtre. — La *Saponaire* et la *Gentiane*. La corolle en croix de ces deux plantes devait rappeler le crucifiement du Pêcheur. — L'*Androsème officinale* dont les feuilles froissées donnant une couleur de sang, figurent le martyre du saint. — L'*Epautre* (TRITICUM MONOCOCUM), blé à un seul grain, image de l'unité dans la doctrine. — CHRITMUM MARITIMUM, ombellifère qui foisonne sur les rochers au bord de la mer, image de l'Eglise assise sur la *Pierre mystique*, bravant la fureur des flots. — La *Pariétaire*, plante des décombres et des murs, fortement nitrée, à laquelle autrefois la médecine attribuait de grandes vertus dans les maladies de la *Pierre*. Le *Liseron des champs* (CONVOLVULUS ARVENSIS) qui s'enlace avec amour autour du froment et de la vigne auxquels Notre Seigneur s'était comparé.

On appelle l'OISEAU DE SAINT PIERRE le PROCELLARIA PELAGICA, bien connu des marins sous le nom de *Petrel*, qui rase la surface de l'eau et présage la tempête, parfaite image de la papauté qui marche depuis plus de mille huit cents ans sur les flots agités du monde, périclitant toujours et ne sombrant jamais.

(Résumé d'après le docteur IMBERT-GOURBEYRE, professeur à l'Ecole de médecine de Clermont-Ferrand.

SAINT PAUL, APOTRE DES GENTILS, MARTYR

1er SIÈCLE. — 67.

Patron de la Presse catholique, des Fourbisseurs, Vanniers, Mannequiniers, Cordiers, Tapissiers. — Invoqué pour les Sourds, la Pluie, la Fertilité des champs ; contre la Peur, les Spasmes et les Serpents.

Saint *Paul*, disent les Petits Bollandistes, résume en lui toutes les gloires de l'apostolat. Il en est le modèle achevé ; dans l'Eglise, on l'appelle le grand apôtre, et quand on dit simplement l'Apôtre, c'est lui qu'on désigne.

Paul était né à Tarse, en Cilicie, de parents juifs de la tribu de Benjamin, mais qui étaient citoyens romains. Persécuteur des croyants, c'est lui qui, pendant le supplice de saint Etienne, gardait les vêtements de ceux qui lapidaient le saint diacre. Ayant reçu du grand conseil ou sanhédrin des Juifs pleins pouvoirs pour conduire, chargés de chaînes à Jérusalem, tous les chrétiens dont il pourrait s'emparer, il se rendait à Damas, lorsque tout à coup, au milieu du chemin, il est entouré d'une lumière surnaturelle. Frappé d'éblouissement, il tombe à la renverse et entend ces paroles : « Saul, pourquoi me persécutez-vous ? » Sur sa demande : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Il entend cette réponse : « Je suis Jésus de Nazareth que vous persécutez. » En même temps, il reçoit aussi l'ordre de se rendre à Damas, où Ananias, averti par une révélation, lui rendit par l'imposition des mains la vue qu'il avait perdue. *Saul*, complètement transformé, prêcha aussitôt le nom de Jésus-Christ, dont il était jusque-là le plus ardent persécuteur. Il parcourut l'Arabie Pétrée, soit pour y prêcher les Juifs, soit pour se préparer dans la retraite à sa mission apostolique. Trois ans après, de retour à Damas, il fut obligé de fuir, et ses disciples, durant la nuit, le descendirent par une fenêtre dans une corbeille. Il fit alors son premier voyage à Jérusalem pour *voir Pierre*. *Saul* le persécuteur, dit l'abbé J.-E. Darras, changea depuis son nom en celui de Paul l'Apôtre, pour exprimer, d'une manière sensible, la transformation intérieure que la grâce avait opérée en lui.

Menacé de meurtre par les Hellénistes, il se dirigea vers Tarse, sa ville natale. Ce fut là où il évangélisait ses parents et ses compatriotes que Barnabé vint le chercher pour le conduire à Antioche, où il reçut la consécration de l'Apostolat. Prenant avec lui Barnabé et Jean Marc, Paul, dans cette première mission, prêcha l'Evangile à Salamine, capitale de l'île de Chypre, à Paphos où il convertit le proconsul Serge Paul, à Iconium où il eut pour disciple sainte Thècle, la première des martyres, et enfin à Lystre où après avoir rendu à un homme perclus l'usage de ses membres, on voulait lui offrir, ainsi qu'à Barnabé, des sacrifices comme à Jupiter et à Mercure.

Après être revenu à Jérusalem, où les cinq apôtres Pierre, Jacques, Jean, *Paul* et Barnabé, formèrent, avec les prêtres et les fidèles, le premier concile, connu sous le nom de Concile de Jérusalem, il commença sa seconde mission avec Silas.

Saint *Paul* visita d'abord les églises de la Syrie septentrionale, de la Cilicie et de la Lycaonie. A Lystre, le jeune Timothée, fils d'un père grec et d'une mère juive, devenue chrétienne ; à Troade, le médecin et

évangéliste saint Luc se joignirent à eux. A Philippe, une marchande de pourpre, nommée Lydie, se convertit avec toute sa maison. Dans cette même ville, la guérison d'un esclave possédé du malin esprit fut cause que, sur l'ordre du gouverneur romain, *Paul* et *Silas* furent battus de verges et jetés en prison ; mais les portes de leur cachot ayant été ouvertes miraculeusement pendant la nuit, le geôlier reçut le baptême avec toute sa famille. Les apôtres s'arrêtèrent plus longtemps à Thessalonique où ils formèrent, parmi les Juifs, une église qui devint rapidement florissante. Poursuivi par les Juifs incroyants jusque dans la ville de Béroé, saint *Paul* laissa Silas et Timothée, fit voile vers Athènes et prêcha le *Dieu inconnu* qui avait un autel dans cette capitale du polythéisme. Il parlait dans l'Aéropage où se réunissaient les Stoïciens et les Epicuriens et, après l'avoir entendu, quelques-uns crurent en Jésus-Christ, et entre autres une humble femme, nommée Damaris, et Denys, membre de l'Aéropage, qui fut un des premiers apôtres de la France et le premier évêque de Paris. D'Athènes, saint *Paul* se rendit dans la capitale de l'Achaïe, la voluptueuse Corinthe, où il logea chez un Juif converti nommé Aquila, fabriquant de ses propres mains des tentes pour vivre et prêchant dans la synagogue. Il se forma en peu de temps une communauté de croyants dont Crispus, président de la synagogue, fit lui-même partie et qui, pendant une année et demie qu'elle fut sous la direction de l'apôtre, devint une des plus florissantes et des plus nombreuses. A cette occasion, les Juifs manifestèrent contre lui une vive irritation. Sur ces entrefaites, Silas et Timothée, de retour de la Macédoine, avaient apporté à saint *Paul* des nouvelles consolantes sur l'état des églises de cette contrée. Ce fut le sujet de la première et bientôt de la deuxième épître de saint *Paul* aux Thessaloniciens. Il retourna ensuite en Syrie et, après un court séjour à Jérusalem, il revint à Antioche : sa seconde mission était accomplie.

Sa troisième mission commença dans l'Asie-Mineure ; il s'arrêta pendant trois ans à Ephèse, où il eut à soutenir pour la foi de nombreux combats. Ce fut pendant son séjour à Ephèse qu'il écrivit son épître aux Galates. Il envoya également Tite avec sa première épitre aux Corinthiens. Dans l'année 59, il se rendit par la Troade en Macédoine d'où il écrivit sa seconde épître aux Corinthiens.

On croit généralement que son admirable épître aux Romains fut écrite à Corinthe ; il la remit à la diaconesse Phœbé qui allait à Rome. L'an 60, il se rendit en Syrie afin de pouvoir, à Jérusalem, célébrer la fête de la Pentecôte ; il n'y trouva que saint Jacques, évêque de cette ville. Là, à la suite des animosités violentes des Juifs convertis qui tenaient encore fortement à la loi mosaïque, il eut été massacré sans l'intervention du tribun romain Lysias, qui le fit conduire à Césarée avec un certificat d'innocence devant le procureur Félix. Celui-ci, à cause de son titre de citoyen romain, n'osant pas l'attaquer, le retint pendant deux ans dans une prison assez douce. Saint *Paul* avait demandé à être jugé par l'empereur, il fut donc envoyé l'an 62 comme prisonnier à Rome, accompagné de saint Luc et d'Aristarque. Le vaisseau qui le portait ayant fait naufrage sur la côte de Malte, il resta trois mois dans cette île. C'est là que, mordu par une vipère, il la secoua tranquillement dans le feu et n'en reçut aucun mal. Enfin l'an 63, le huitième du règne de Néron, il fit son entrée dans la capitale de l'empire, au milieu de frères chrétiens accou-

rus au-devant de lui. Pendant deux ans, il eut la permission d'habiter un logement particulier avec le soldat auquel il était enchaîné et d'annoncer librement l'Evangile à tous ceux qui se présentaient pour le voir. Ce fut pendant ce laps de temps qu'il écrivit la lettre portée à Philémon par Onésime, les trois épîtres aux Ephésiens, l'épître aux Colossiens, celle aux Philippiens, et enfin l'épître aux Hébreux. Au commencement de l'année 65, l'apôtre fut délivré de ses fers. On croit qu'il mit alors à exécution le projet de visiter l'Espagne, qu'il alla ensuite, accompagné de son disciple, dans l'île de Crête, où il le laissa. Il lui envoya de Nicopolis (Epire) l'épître à Tite qui se trouve dans le canon des Ecritures. De Nicopolis, saint *Paul* se rendit à Corinthe, visita encore une fois les églises de Troade et de Milet, puis revint à Rome vers la fin de l'année 66. La première persécution générale contre l'église venait d'éclater par l'ordre de Néron. L'apôtre ne tarda pas à être arrêté et à comparaître au tribunal de ce monstre couronné ; mais il se défendit avec tant d'éloquence « qu'il échappa, comme il le dit lui-même, à la fureur du lion « farouche. » Néron se contenta de le faire emprisonner. Ce ne fut qu'après la conversion d'une des concubines de Néron, opérée par saint Pierre, que les deux apôtres comparurent devant le gouverneur de Rome. Saint Pierre, comme nous l'avons déjà dit, fut crucifié la tête en bas ; quant à saint *Paul,* en qualité de citoyen romain, il eut la tête tranchée. Quand il marchait au supplice, il rencontra une patricienne, Plantilla, nouvellement convertie par saint Pierre, et lui demanda son voile pour se bander les yeux avant d'avoir la tête tranchée. Plus tard, l'apôtre le lui rendit dans une apparition. En tombant, la tête de saint Paul fit trois bonds qui firent jaillir miraculeusement trois sources renfermées aujourd'hui à Rome dans l'église de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines. Ses reliques sont placées à côté de celles de saint Pierre, dans la crypte de Saint-Pierre de Rome, sous l'autel majeur de la basilique; une partie de son corps se trouve sous l'autel de Saint-Paul, hors les murs, et enfin, sa tête est renfermée dans un ciboire en marbre de Paros au-dessus de l'autel papal dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

Guillaume Durand, dans son *Rational*, s'exprime ainsi :

Milites tamen stare consueverunt quando epistolæ PAULI *leguntur, in honorem ejus quia miles fuit, undi in signum militiæ suæ depingitur cum ense in manu.*	Les soldats sont dans l'usage de se tenir debout en l'honneur de saint Paul quand on lit ses épîtres, parce qu'il fut soldat ; c'est pour cela qu'on le peint une épée à la main comme signe de sa profession.

D'un autre côté, M. Jameson s'exprime ainsi (1) :

« Saint Paul a pour attribut le *glaive* qui servit à lui trancher la tête. « Dans ce cas, l'épée a la pointe fichée en terre ; mais s'il la tient levée « dans une attitude guerrière, on doit y voir le symbole de la guerre « soutenue au nom du Christ par ce valeureux champion avec la parole « de Dieu, cette « *épée de l'esprit.* » C'est à ce titre qu'il est le *patron de* « *la presse catholique.* »

Le 30 juin 1874, onze heures vingt-cinq minutes, cette dépêche était envoyée à l'*Univers* de Paray-le-Monial.

« Augustin, fête de saint *Paul*, les pèlerins d'Angers, de Nantes, de Moulins et d'Orléans sont venus en grand nombre. Ils ont prié avec ferveur pour la restauration du règne de Jésus-Christ et recommandé tout

(1) *Revue Britannique*, 5e série, 27 vol., p. 133.

spécialement les écrivains religieux à Saint Paul, *patron de la presse catholique.* »

En 1875, une autre dépêche du 2 juillet et de la même ville était adressée au même journal : « Aujourd'hui, Mgr Mermillod a consacré l'autel dédié à saint *Paul*, au nom de la *presse catholique*, dans la chapelle du couvent de la Visitation. Dans un sermon éloquent, Sa Grandeur a indiqué la signification de cette consécration. »

Saint *Paul* est quelquefois représenté avec deux glaives. Dans ce cas, l'un est l'attribut, l'autre l'emblême. L'Allemand H. Alt pense que ces deux épées représentent la puissance céleste et terrestre et correspondent aux deux clefs de saint Pierre.

C'est en souvenir de ce *glaive* que les *Fourbisseurs* qui garnissent, montent et vendent toutes sortes d'épée ont réclamé le patronage de saint *Paul*.

Nous avons dit plus haut que l'apôtre avait été obligé de fuir la ville de Damas dans un *panier* suspendu par une corde ; c'est là évidemment l'origine du patronage des *Cordiers*, des *Vanniers* et aussi des *Mannequiniers* qui fabriquent ces paniers longs et étroits dans lesquels on apporte les fruits au marché. Une autre histoire de *corde*, racontée par saint Grégoire de Tours (1), vient encore corroborer le patronage des *Cordiers*. Un homme poussé par le Diable, prépara un nœud coulant pour se pendre. Il attacha sa *corde* à une poutre et se mit à fixer le nœud coulant ; néanmoins, il ne cessait d'invoquer l'apôtre saint *Paul*. « Aide-moi saint Paul, disait-il. » D'un autre côté, le Diable lui disait : « Courage ! Hâte-« toi ! Achève promptement ce que tu as commencé. » Quant à lui, il persistait à dire : « Bienheureux saint *Paul*, sois mon aide. » Le nœud était prêt. Le Diable pressait plus fortement l'homme d'y mettre son cou, quand tout à coup on entendit crier : « Voici l'apôtre saint *Paul*, il arrive ! » Le Diable ne se le fit pas dire deux fois, il s'enfuit précipitamment et l'homme, revenu à lui, faisant sur sa poitrine haletante le signe de la croix, renonça à sa tentative en versant des larmes de repentir.

Nous avons vu qu'à Corinthe saint *Paul fabriquait des tentes* pour vivre. De là vient probablement l'origine du patronage des *Tapissiers*.

D'après les notes manuscrites communiquées par M. de Montherland, à Pouligny-Saint-Pierre (Indre), saint *Paul* est invoqué contre la *Surdité* ; mais il est difficile d'en déterminer le motif. D'après ces mêmes notes, à Néons-sur-Creuse (Indre), l'apôtre est invoqué pour *obtenir la pluie*. Les paroisses voisines, avant de partir en pèlerinage, font dire la messe, puis partent avec croix et bannière. La paroisse de Néons s'avance au-devant d'elles. La cloche sonne à l'arrivée. La fontaine de saint *Paul* est près de l'église. On y enfonçait le pied de la croix ; mais il y a dix-sept ans environ, l'eau est tombée avec tant d'abondance qu'elle a été funeste aux récoltes ; depuis ce temps on n'enfonce plus le pied de la croix dans la fontaine.

Saint *Paul* est invoqué pour la *Fertilité des champs*, parce que la fête de sa conversion (25 janvier) a une influence notoire sur la température, selon le vieux dicton que nous donnerons à la fin.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que saint *Paul* soit invoqué contre la *Peur*, lui qui, d'après sa deuxième épître aux Corinthiens (ch. XI, 24),

(1) *Gloire des Martyrs*, ch. XXIX.

« avait reçu cinq fois des Juifs quarante coups de fouet moins un, avait été trois fois déchiré de verges, lapidé une fois, avait fait naufrage trois fois, avait été un jour et une nuit au profond de la mer, et souvent dans des voyages, dans des périls sur des fleuves, périls de voleurs, périls de ceux de sa race, périls du côté des Gentils, périls dans des déserts, périls sur mer, périls parmi des faux-frères, » et qui, cependant, avait persévéré dans son apostolat avec l'ardeur et l'énergie qui le caractérisaient si bien.

Le *Spasme* violent qu'il ressentit, quand il fut renversé sur le chemin de Damas, est l'origine de l'invocation qu'on lui adresse en Espagne contre ces *sortes d'affections*. Un cantique castillan (Gozos) en fait mention en ces termes :

Como que dastheis PASMADO DE PASMO *curais doctor.* *Sed pues nuestro defensor* *Contra un mal tan diffamado.*	Comme vous fûtes atteint d'un *Spasme*, vous êtes le médecin de cette affection. Soyez donc notre protecteur contre un mal si violent.

Le souvenir de saint *Paul* s'est conservé dans l'île de Malte. Dans la grotte qu'il a habitée, on a élevé une statue du saint et une chapelle. Suivant la tradition populaire, saint *Paul*, en jetant dans le feu la *Vipère* qui s'était attachée à sa main, maudit tous les animaux venimeux qui, depuis ce moment, disparurent de l'île. Théophile Raynaud (*Hag. Lugd.*, p. 513) ajoute : « D'après ce que raconte saint Luc, saint *Paul*, ayant été mordu par une *Vipère* dans l'île de Malte, fut spécialement protégé de Dieu et ne ressentit aucun mal. Dieu accorda cette faveur au grand Saint afin que dans la grotte où, dit-on, il se retira en arrivant à Malte, on pût recueillir des petites pierres utiles contre les *Morsures des serpents*. Bien plus, dès cette époque, les *Scorpions* et les *Serpents venimeux* si terribles ailleurs sont devenus inoffensifs à Malte, comme le rapporte Thomas Fazellus dans son livre sur la Sicile. Il ajoute même que tous ceux qui naissent le jour de la *conversion de saint Paul* n'ont rien à craindre de la *Morsure des serpents*. La seule application de la salive suffit pour les guérir. Cornélius, à Lapide, adopte ce sentiment (*proleg. in Paul*, C. 7) et ajoute que si d'un autre pays on transporte à Malte des *Animaux venimeux*, ils perdent alors la faculté de nuire qu'ils avaient avant leur transport dans l'île. Les mottes de terre de l'endroit servent d'antidote au poison ; c'est là ce que les insulaires appellent la *Grâce de saint Paul.*

On attribue (1) des propriétés curatives analogues à celles de la magnésie, à la substance blanchâtre qui recouvre les parois humides de la grotte. On prétend qu'elle guérit les *Morsures des reptiles*.

Saint *Paul* est symbolisé par l'hyacinthe, d'une teinte approchant le ciel serein et dont la nuance est changeante, caractérisant la prudence et la condescendance des parfaits.

D'après les *Annales archéologiques* (24, 97), on donne quelquefois la droite à saint *Paul*. Le reliquaire en forme de buste où Urbain V renferma la tête de saint Pierre portait ce distique gravé dans un médaillon suspendu sur sa poitrine :

Cedit apostolicus princeps tibi, Paule ; vocabis *Nam dextræ natus vos tuba clara Deo.*	*Paul,* le prince des apôtres te cède la prééminence ; car, fils de la droite, vase d'élection, trompette éclatante, tu appelleras à Dieu.

(1) *Magasin Pitorvsque,* 1845, p. 113.)

On explique les motifs de préséance pour saint *Paul* parce qu'étant venu le dernier dans le clergé apostolique, il fut l'objet des préférences du Seigneur, de même que Benjamin, dont le nom signifie fils de la droite, avait été l'objet d'une prédilection particulière de la part de Jacob. D'un autre côté, la primauté de saint Pierre est incontestable ; car si saint *Paul*, entre les apôtres, est le Benjamin, saint Pierre est le Joseph, Joseph considéré ordinairement comme figurant Jésus-Christ lui-même (*Annales archéologiques*, XXIV, 97).

(*Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé Darras).

DICTONS ET PROVERBES SUR SAINT PAUL

Fête de sa Conversion : 25 janvier.

Clara Dies Pauli *bona tempora denotat anni,*
Si fuerint nebulæ pereunt animalia quæque,
Si fuerint venti, designat prœlia genti,
Si nix, si pluvia, designat tempora cara.

De saint *Paul* la claire journée
Nous dénote une bonne année ;
S'il fait vent, nous aurons la guerre,
S'il neige ou pleut, cherté sur terre,
Si l'on voit fort épais brouillards,
Mortalité de toutes parts.

A la saint *Paul*,
L'hiver s'en va ou se recolle. (Nièvre).

Le jour de saint *Paul*,
L'hiver se rompt le col.

Pour la saint Poue (Paul)
L'hiver se rompt le cou
Ou pour quarante you (jours)
Se le renoue. (Gironde).

Saint Vincent clair et *Paul* trouble
Mettent du vin dans la gourde. (Aube).

A la conversion de saint *Paul*,
Tout dur ou tout mol. (Pas-de-Calais).

A la conversion de saint *Paul*,
L'hiver se renoue ou se casse le col.
(Maine-et-Loire).

Si le jour de saint *Paul* le convers
On voit un beau temps découvert,
On aura pour cette saison
Du blé et du foin à foison. (Morbihan).

Le vent qui domine à minuit le jour de la *conversion de saint Paul* est celui qui domine pendant toute l'année.
(Meuse, Moselle).

Si le temps est beau le jour de saint *Paul*,
La saison sera bonne pour les hommes et pour [la récolte.
(Hautes-Alpes).

Saint *Pierre* et saint *Paul* (29 juin) lavent les rues de saint Martial (30 juin).
(Dordogne).

Si tu es au monde aussi sage que saint *Pol*,
Et tu n'as rien, tu es réputé pour fol.
(*Proverbes communs*, XVe siècle).

Qui loue saint Pierre ne blâme saint Pol.
(Gab. Meunier. *Trésor des Sentences* XVe siècle).

Saint Pierre et saint Paul pluvieux
Pour trente jours sont dangereux.

TRENTE JUIN.

SAINT MARTIAL (MARTIALIS), DISCIPLE DES APOTRES

APOTRE DE L'AQUITAINE ET PREMIER ÉVÊQUE DE LIMOGES

Ier siècle. — 74.

Invoqué pour les Enfants surtout au-dessous de sept ans, contre la Peste, les Epidémies et dans les Calamités publiques.



Saint Martial était Hébreu d'origine et de la tribu de Benjamin. Il naquit près de Rama, petite ville de la Palestine, vers l'an 15. Son père s'appelait Marcel et sa mère Elisabeth. Le père Bonaventure de Saint-Amable, carme déchaussé d'Aquitaine, dans son *Histoire de Saint Martial*, 1683, établit que ce Saint était parent de saint Pierre, de

saint André, de saint Etienne et de saint Paul. Il avait à peine quinze ans lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ commença à prêcher et à faire de grands miracles dans la Galilée et dans la Judée ; il eut le bonheur de le voir et de l'entendre avec ses parents, et il fut baptisé avec eux par saint Pierre. D'après les *Verrières de Tours* (abbé Bourasset), saint *Martial* et Cléophas, également de la tribu de Benjamin, servirent la dernière cène ; mais saint *Martial* versa de l'eau sur les mains de Notre Seigneur, et à la fin, il offrit l'eau pour laver les pieds des apôtres et le linge pour les essuyer. Aux termes du *Propre du diocèse de Limoges* (1854), saint *Martial*, d'après le témoignage de plusieurs interprètes et surtout de saint Thomas, est cet enfant, dont parle l'Evangile, qui avait cinq pains et deux poissons, que Jésus-Christ multiplia miraculeusement pour nourrir cinq mille personnes dans le désert.

C'est également une tradition constante et très ancienne que saint Martial fut ce petit enfant que Jésus-Christ proposa comme exemple aux apôtres et aux disciples. Le même *Propre du diocèse de Limoges* s'exprime ainsi au troisième verset du Ier Nocturne de l'Office de saint Martial : « Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : « A moins que vous ne deveniez comme ce petit enfant, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux. »

Cette tradition a été admise par les hommes les plus éminents (1). Les actes de saint *Martial* disent qu'il eut l'honneur de servir Notre Seigneur avec les apôtres à table, lorsqu'il institua le sacrement adorable de l'Eucharistie, et qu'il le suivit au Jardin des Oliviers, où il fut témoin du baiser de Judas et de la capture de Jésus ; enfin, d'après une dernière conjoncture, que le P. Bonaventure regarde comme très vraisemblable, saint Martial aurait été ce jeune homme dont il est parlé dans saint Marc, que les soldats prirent par son habit et qui s'échappa nu de leurs mains en leur abandonnant son vêtement.

Saint Martial, étant un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, fut témoin de la Résurrection, assista au glorieux triomphe de l'Ascension et reçut le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte. Depuis la Pentecôte, il s'attacha à saint Pierre qui lui avait communiqué le nom de *Céphas* que Notre Seigneur lui avait donné. Ce nom de *Céphas* a donné lieu à une discussion des plus intéressantes sur le passage de l'épître aux Galates, dans laquelle saint Paul réprimanderait saint Pierre. M. Edouard Dumont (2) se demande, avec quelque vraisemblance, pourquoi saint Paul, après avoir coup sur coup (3) appelé *Pierre* en deux versets, l'aurait-il aussitôt appelé *Céphas* au verset suivant, en plaçant le chef de l'Apostolat au deuxième rang des colonnes de l'Eglise, entre Jacques et Jean ? « Pourquoi, dit-il, n'aurait-il pas existé un autre Céphas ? » Et il cite saint *Martial* qui aurait pu être réprimandé par saint Paul, puisqu'il portait ce même nom ? Si cette opinion de M. Edouard Dumont était adoptée, ce serait une arme de moins (un peu rouillée, il est vrai) à retrancher du vieil arsenal gallican.

(1) Au XIe siècle, par Anselme de Laon ; au XIIe siècle, par Pierre Comestor ; au XIIIe siècle, par Albert-le-Grand, saint Thomas d'Aquin et Durand de Mende ; au XIVe siècle, par Nicolas de Lyre et Ludolphe de Saxe ; au XVe siècle, par Davis le Chartreux ; au XVIIe siècle, par saint François de Sales. (Ch. Barthélemy, 1860, *Vies des Saints de France*).

(2) Voir le numéro du 1er juin 1865 du journal *le Monde*.

(3) *Ad Galat.* II, 7, 8, 9.

Après avoir combattu, comme un vaillant apôtre, à la suite de saint Pierre, pendant cinq ans à Jérusalem, sept ans à Antioche, un an à Rome, saint Martial fut envoyé par le grand apôtre, avec saint Alpinien et saint Austriclinien, pour évangéliser les Gaules. Il était à peine arrivé à Else, petit bourg d'Italie peu éloigné de Rome, qu'il eut la douleur de voir mourir Austriclinien. Eperdu, il revient sur ses pas, reçoit de saint Pierre son propre bâton conservé autrefois religieusement dans l'église de Saint-Séverin, à Bordeaux, et, après en avoir touché le corps d'Austriclinien, il eut la joie de le voir revenir à la vie et de pouvoir continuer son voyage avec lui. Lorsqu'il fut arrivé en Aquitaine, son premier séjour fut dans le fort de Toulx-Sainte-Croix (1), ancienne ville du département de la Creuse, à une lieue de Boussac. Là, il délivra de la possession du Démon la fille de son hôte, le seigneur Arnould. Il ressuscita ensuite le gouverneur du pays, Nerva, parent de Néron. Ces miracles amenèrent la conversion de trois mille six cents personnes qui demandèrent à être baptisées.

De Toulx, il passa à Ahun (2), ville de la Marche limousine, à trois lieues de Guéret et à cinq de Toulx-Sainte-Croix, et prêcha la vraie foi aux idolâtres. Leurs prêtres, après avoir frappé violemment les saints prédicateurs, furent tout à coup atteints de cécité. Vainement s'adressèrent-ils à leurs dieux pour être guéris. Ils ne recouvrèrent la vue qu'en se prosternant aux pieds de saint Martial et en demandant grâce. Le Saint s'en alla avec eux et avec tout le peuple devant la statue de Jupiter, et là, il ordonna de la part de Jésus-Christ au Démon d'en sortir et de briser la statue. L'idole fut en un moment réduite en poussière et deux mille six cents personnes furent encore baptisées en ce même lieu.

Pendant que saint Martial séjournait dans ce pays, Jésus-Christ lui apparut et l'engagea à entrer sans crainte dans la ville de Limoges, qu'il serait toujours avec lui. Il y vint avec ses disciples, l'an 46 de Jésus-Christ, et ils arrivèrent près d'un château où est à présent l'église de *Saint-Martial*, et où ils reçurent l'hospitalité d'une noble dame, Suzanne, veuve de Léocade, gouverneur d'Aquitaine. Le premier acte de Martial fut de guérir un frénétique que l'on tenait chargé de chaînes dans cette maison. A la vue de ce miracle, la noble femme et sa fille Valérie reçurent le baptême avec six cents personnes de sa famille et de sa maison.

Saint *Martial* se rendit alors au Théâtre avec ses disciples pour y prêcher l'Evangile ; mais les prêtres des idoles, après les avoir cruellement fouettés, les mirent en prison. Le jour suivant, à la prière du Saint, leurs chaînes et les portes de leurs cachots furent brisées miraculeusement ; un grand tremblement de terre s'étant fait sentir, la foudre tua les prêtres des idoles qui avaient frappé les serviteurs de Dieu. Les païens, éperdus, se jetèrent aux pieds de *Martial*, demandant pardon pour leurs prêtres. Après une prière du Saint, ceux-ci, en revenant à la vie, confessèrent le vrai Dieu et demandèrent le baptême avec vingt-deux mille personnes qui furent baptisées par saint Martial.

Le saint évêque entra dans le Temple où étaient les statues de Jupiter, de Mercure, de Diane et de Vénus, renversa les idoles et consacra en ce lieu une église en l'honneur du premier martyr, saint Etienne.

(1) *Castellum tullum.*
(2) *Agedunum.*

Pendant ce temps-là, l'hôtesse de saint *Martial*, Suzanne, vint à mourir. Sa fille Valérie, douée de toutes les grâces de l'âme et du corps, avait été fiancée à Julius Silanus, proconsul de toute l'Aquitaine, appelé le duc Etienne ; mais, à la mort de sa mère, elle avait offert, par un vœu, sa virginité au Seigneur. Aussi quand son fiancé vint réclamer sa main, elle s'opposa fortement à son désir ; alors celui-ci, dans un moment de fureur, ordonna à un de ses officiers, Hortanus, de conduire Valérie hors de la ville et de lui couper la tête. D'après une tradition de l'Eglise de Limoges, cette glorieuse martyre, ayant été décapitée, prit sa tête entre ses mains et la porta à l'autel de Saint-Etienne où saint *Martial* disait la messe. Hortanus courut pour en donner avis au duc Etienne ; mais au moment où il venait de terminer son récit, il tomba mort à ses pieds. Etienne, épouvanté, fit prier *Martial* de venir le trouver, lui promettant de faire pénitence et de se convertir à la religion de Valérie s'il pouvait ressusciter Hortanus. Il fut témoin lui-même de cette résurrection et tint fidèlement la promesse qu'il avait faite en aidant saint Martial à étendre le christianisme dans tout le pays.

Il serait de toute impossibilité de signaler ici tous les prodiges opérés par saint Martial ; nous nous bornerons à relater qu'après avoir évangélisé Toulouse, Agen, Mende, Saintes, Bordeaux, et avoir établi des églises, ordonné des prêtres et des évêques dans toute l'Aquitaine, il revint à Limoges où il rendit son âme à Dieu l'an 64, le cinquante-neuvième de son âge et le vingt-huitième de sa mission. D'innombrables miracles se produisirent à son enterrement et n'ont pas cessé de se produire au contact de ses reliques.

Il était particulièrement invoqué pour les *Petits Enfants*, ce qui s'explique facilement quand on songe qu'étant enfant, il avait été lui-même, d'après la tradition, proposé pour modèle par Notre Seigneur à ses disciples. Le chanoine Collin expose qu'il était favorable à ceux qui meurent avant l'âge de sept ans, et que, fréquemment, il les rappelait à la vie.

Saint *Martial* est invoqué également contre la *Peste* et les *Maladies contagieuses*. Cette invocation paraît dater de 994 à l'occasion de la maladie des *Ardents* qui fit périr plusieurs milliers de personnes. Elle fut renouvelée, d'après M. *Maurice Ardant* (1), en 1094, en 1317, en 1404, au milieu de diverses *Calamités publiques* qui avaient engendré des *Maladies contagieuses*. Un cantique catalan (Goigs), en l'honneur du saint, signale cette invocation :

Contra de la PESTILENCIA *Son amparo y defensor.*	Contre la *Peste* vous êtes un protecteur et défenseur.

Un autre (Goigs) le qualifie ainsi :

Advocat DE FOCH *febres y dolors.*	Avocat contre l'*Incendie*, les *Fièvres* et les *Douleurs.*

En effet, le 2 septembre 1790, les reliques de saint *Martial*, portées en procession arrêtèrent un furieux incendie qui menaçait toute la ville de Limoges. Il en fut de même également le 15 août 1864. Dieu permit que les feux fussent maîtrisés à l'heure précisément où paraissaient les saintes reliques et que, dans un désastre qui menaçait la vie de tant de personnes, aucune cependant n'ait perdu la vie (2).

(1) *Ostensions*, 1812.
(2) Voir le journal *le Monde*, 10 octobre 1864.

A Limoges, une grande confrérie de *saint Martial* avait un frère servant qui portait le nom d'*Eveillé*, et tous les premiers lundis du mois allait à la porte de chacun des confrères, après minuit, chanter d'un ton lamentable et sépulcrale : « *Réveillez-vous, vous qui dormez; ne dormez pas si fort que vous ne pensiez à la Mort, priez Dieu pour les trépassés; que Dieu leur daigne pardonner: c'est un chemin par lequel il nous faut tous passer; Requiescant in pace. Sancte Marlialis* (ter). *Amen.* Après avoir frappé trois coups à la porte en criant : *Il est telle heure* ; il agitait sa sonnette et se rendait à une autre maison (1).

Lorsque de grands personnages, des princes, des rois de France venaient à Limoges en pèlerinage, la châsse du saint évêque était exposée publiquement à la vénération des fidèles. Ce n'est que depuis 1526 que l'*Oslension de saint Martial* se fit régulièrement. Cette cérémonie avait lieu seulement tous les sept ans. Elle commençait le dimanche de Quasimodo pour finir le dimanche de la Trinité. La partie la plus remarquable de cette fête était une grande procession dans laquelle la ville déployait toute sa magnificence. Autrefois, pendant les offices à la fin de chaque psaume, on substituait au *Gloria Patri* le verset suivant :

San Marceau pregas per nous *El nous espingaren per bous.*	Saint Martial, priez pour nous, et nous danserons en votre honneur (2).

Les habitants des campagnes du Limousin, dont la principale nourriture sont les raves et les châtaignes, faisaient cette prière à saint Martial :

Monsiour saint Marsan, notre bon fondatour, prega pour nous, nostre Seigneur ; qu'ils nous vaïelle bien garda nostra raba, nostra castagna et nostra fama (3).

(Manuscrit du IIe siècle écrit par saint AURÉLIEN, *deuxième évêque de Limoges. — Le chanoine* COLLIN. — *Le Père* GIRY. — MAURICE ARDANT, *et le Propre du diocèse de Limoges*, 1854).

SAINT DONAT, MARTYR.

Invoqué contre la Fièvre, la Grêle, les Orages, l'Incendie. — Patron des Boulangers.

Le Saint dont il est question ici a souvent été confondu avec d'autres du même nom et surtout avec un évêque d'Arezzo (7 août). En 1649, le Père Belloni ou Bollavus, de la Compagnie de Jésus, chargé de découvrir et de reconnaître les corps des saints Martyrs, en avait trouvé un dans la catacombe de Sainte-Agnès, qui portait gravé sur la pierre de sa tombe : *Sancti Donali Martyris.* Ce corps avait été donné par le cardinal Ginetti au R. P. Belloni pour le récompenser des services rendus dans le cours d'une si sainte occupation. Peu de temps après, le P. Belloni étant mort au Collège de Rome, on trouva dans sa chambre le précieux dépôt du corps de saint *Donat* enfermé dans une caisse. Le Père de Montmorency, alors vicaire général de la Compagnie, s'en empara

(1) *Bulletin des Comités historiques*, 1849, p. 170.
(2) Abbé BERTHOUMIEU. *Fêtes et Dévotions populaires*, p. 166.
(3) DULAURE. *Description de la France*, 4e vol., p. 282.

avec le consentement du cardinal Ginetti, qui fit apposer sur la caisse son double cachet.

Après être resté séquestré pendant près de deux années chez le Père de Montmorency, le Corps saint fut envoyé aux Pères du Collège de Munster-Eiffel, dans le duché de Juliers, où il arriva en 1652. Sa translation dans les provinces de Cologne et de Juliers fut accompagnée d'*Orages terribles* qui suggérèrent la pensée de l'invoquer contre les *Périls* et les désastres redoutables de la *Foudre* et de la *Grêle*. Comme ces invocations avaient été exaucées, elles firent des progrès rapides en Allemagne, surtout depuis qu'une parcelle des saintes reliques fut concédée, par les Jésuites de Munster-Eiffel, aux capucins d'Arlon. Cette ville, à quatre lieues de Luxembourg, sur une éminence, ayant un couvent de capucins encore plus élevé, avait été réduite en cendres par le feu du ciel en l'année 1447. Depuis, il ne se passa pas d'année sans que la *Foudre* ne tombât tantôt sur l'hôpital, tantôt sur l'église de la paroisse, tantôt aux environs de la ville. En l'année 1707, la *Foudre* avait même tué dans l'église le P. Alexis Blanchard, prédicateur stationnaire de la ville. Comme dans l'année 1719, le *Tonnerre* était tombé pour la troisième fois sur le couvent des Capucins, ils firent sculpter une belle statue de saint Donat et prirent grand soin d'y faire chanter tous les ans une messe solennelle ; aussi en 1736, quoiqu'une grêle des plus fortes tombât sur le couvent et sur la ville, cette *Grêle*, néanmoins, ne causa aucun dommage, ni aux jardins ni aux habitations. Un grand nombre de paroisses, tant du Luxembourg que de la France et de la Lorraine, qui avaient beaucoup souffert de cette *Grêle* meurtrière, se mirent cette année sous la protection de saint *Donat*.

Des billets, des images, des médailles, mis en contact avec les reliques du Saint, furent appliqués aux maisons et mis dans les tours, dans les champs, dans les vignes, dans les prés, dans les jardins, et les préservèrent le plus souvent des désastres causés par les *Orages*. En 1742, on érigea, canoniquement et à perpétuité, dans l'église des Pères Capucins d'Arlon, une confrérie de saint *Donat* approuvée par Benoît XIV.

Le Saint, si puissant pour arrêter le *Feu du ciel*, devait naturellement être invoqué contre les autres *Incendies*, et le P. Cahier est presque tenté de croire que les *Boulangers* l'ont choisi pour patron dans l'espoir qu'il les protégera contre les périls des *Incendies* dont ils sont plus fréquemment menacés que les autres professions.

PRIÈRE A SAINT DONAT.

« Priez pour nous, saint *Donat*, martyr, afin que nous soyons préservés du *Tonnerre*, de la *Foudre*, de la *Grêle* et de l'*Orage*.

PRIÈRE.

« O Dieu infiniment bon, qui n'avez jamais rejeté les cœurs contrits et « humiliés, nous vous supplions, par les mérites et intercessions de votre glorieux « martyr, saint *Donat*, de détourner de dessus nos personnes, maisons, champs, « vignes et forêts, tous les efforts funestes du *Tonnerre* et de la *Foudre*, afin que « vous soyiez de plus en plus honoré dans vos saints, que nos cœurs demeurent « percés de votre crainte salutaire et que, par une bonne mort, nous puissions éviter « cet épouvantable coup de *Tonnerre* que vous fulminerez dans votre dernier Juge- « ment contre les réprouvés : *Allez, maudits, dans un feu éternel.* »

Autre prière qui se trouve au bas d'une gravure de 1825 représentant saint *Donat* en costume de soldat romain, tenant de la main droite son épée, et de la gauche la palme de son martyre. Il est environné de la *Foudre* qui éclate, mais qui n'atteint pas un couvent qui se voit dans le fond :

« Glorieux saint qui, par le martyre que vous avez souffert, avez le bonheur de « posséder Dieu, de chanter ses louanges avec ses anges et ses archanges, de parti- « ciper au bonheur éternel et spirituel, nous vous intercédons et supplions de vouloir « bien être auprès du Sauveur Jésus-Christ notre interprète, que, par sa grâce toute- « puissante, il nous préserve des terribles malheurs de la *Grêle*, de l'*Orage*, des « *Tempêtes*, des funestes effets du *Tonnerre* et autres fléaux destructeurs ; que, par « votre sainte et puissante protection, Dieu nous accorde d'être préservés de toutes « les intempéries contraires aux saisons et à toutes les productions de la terre, nos « plus grandes richesses si nécessaires en même temps à notre existence ; de la « perte de nos troupeaux, également de nos moissons, récompenses que vous accor- « dez au cultivateur pour prix de ses veilles et de ses sueurs ; enfin que nos maisons « restent immobiles à toutes les destructions affligeantes pour nous autres, malheu- « reuses créatures, accordez-nous, Seigneur, toutes ces grâces par votre saint pou- « voir et par l'intercession de votre bien-aimé et fidèle serviteur saint *Donat*. Ainsi « soit-il. »

Au bas d'une petite gravure dans un ovale, où saint *Donat* est représenté en évêque au milieu des éclairs, se trouve cette prière :

OREMUS.

Jesu Nazarenus, rex Judeorum, ecce Domini crucis vivificans signum.

Fugite, partes adversæ ; vicit leo de tribu Juda, radix David. Alleluia.

℣ *Dicite in nationibus. Alleluia.*

℟ *Quia Dominus regnavit a ligno. Alleluia. Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.*

Pater Noster, etc.

℣ *Domine exaudi orationem meam.*

℟ *Et clamor meus ad te veniat.*

OREMUS.

Omnipotens sempiterne Deus, parce metuentibus, parce supplicantibus, ut post NOXIOS NUBIUM IGNES *et* VIM PROCELLARUM, *in materiam laudis tuæ transeat comminatio Tempestatum Per Christum, etc.*

Christus Rex venit in pace.

Deus homo factus est.

PRIONS.

Voici Jésus de Nazareth, roi des Juifs, voici le signe vivifiant de la loi du Seigneur.

Fuyez, parties adverses : le lion de la tribu de Juda, le fils de David a vaincu. Alleluia.

℣ Dites aux nations : Alleluia.

℟ Que le Seigneur a régné du haut de la croix. Alleluia. Seigneur, ayez pitié de nous, Christ, ayez pitié de nous. Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père, etc.

℣ Seigneur, écoutez ma prière.

℟ Et que ma voix s'élève jusqu'à vous.

PRIONS.

Dieu tout puissant et éternel, pardonnez à ceux qui vous craignent, à ceux qui vous invoquent, afin que, après la *Foudre* et la violence des *Tempêtes*, cette menace d'orage devienne pour vous un sujet de louange. Par le Christ, etc.

Le Christ Roi est venu dans la paix.

Dieu s'est fait homme.

(*Brochure imprimée à Ypres*, 1766, in-12. — *Une autre imprimée à Bourges*, 1821, GILLE, in-18. — Le *Père* CAHIER — *Les Petits Bollandistes*).

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU PREMIER VOLUME

Nota. — *Une table générale indiquant les patrons de chaque métier ou corporation et les protecteurs à invoquer plus spécialement en cas de maladie ou de calamité, est placée à la fin du second volume.*

A

D

L

Q

R

S



Moulins. — Imprimerie Et. Auclaire, successeur de C. Desrosiers

